401 HYD

gonflement le ventre revienne dans sim état naturel, &  
que toutes les parties aient été également distendues ,  
& se contractent uniformément : alors quoiqu’on pron  
ne un point distant de quatre pouces au-dessous & à  
côtélqu nombril ; il est évident qu’après la contraction,  
la distance ne fera plus en tous fens que de deux pou-  
ces, de forte que la ponction n’est pas assez éloignée  
du nombril, le mulcle droit *se* trouve percé, & peut-  
être aussi quelque rameau considérable des vaisseaux  
épigastriques.

Jepensie donc qu’il faut avoir égard au degré degonfle-  
ment, & c’est un avertissement qu’ont donné quelques  
Auteurs. Mais aucun d’eux, excepté Garengeot, *Traité  
des Opérations de Chirurgie, T. I. c. 6. art.* I. n’a donné  
d’autre règle générale pour choisir l’endroit où il faut  
faire la ponction. Ce dernier dit, il est vrai, qu’elle  
doit se faire dans le milieu entre le nombril & l'épine  
de l’os des iles. Mais cette épine étant d’une étendue  
considérable, la règle qu’il donne devient trop incer-  
taine,.furtout si l'on fait attention que le point où il  
faut plonger le trois-quart, peut être déterminé dans  
tous lesfuj^spar rapport aux différens degrés de dif-  
tention que peut souffrir le bas ventre dans P*hydropisie,*en remarquant feulement que dans l’état naturel, le  
point qui est à quatre pouces au-deffous & à côté du nom-  
bril, est un point moyen entre l’ombilic & l’apophyste  
épineuste antérieure de l’os des iles, & que les mufcles  
du b5s-ventre se trouvent distendus uniformément dans  
*Phydropisie* afcite; c’est pourquoi ce point moyen entre  
le nombril, & cette épine antérieure, étant invariable  
ou prefque tel, c’est l’endroit que l’on doit toujours  
choisir, pour faire la ponction dans la paracentefe.

Il n’y a pas long-tems que le Docteur Mead , en faifa t  
comprimer le bas-ventre par un Aide, tandis qu’on  
vuidoit l’eau d’un hydropique , obferva que dans cer-  
tains fujets qui n’ont gueres de sang, & dont les vaisi-  
feauxsimt à peine distendus par cette liqueur, le dé-  
faut de compression de l’aorte defcendante , qui est une  
fuite de l’évacuation de l’eau, étoit la véritable raiston  
de la Eyncope, de l’inflammation,& de la distension ex-  
traordinaire qui arrivent aux vaiffeaux des visiceres de  
l’abdomen, & particulierement des intestins : accidens  
qui surviennent quelquefois après cette opération.

Les Chirurgiens en ne tirant qu’une petite quantité d’eau  
à la sois , & aimant mieux répéter l’opération plus fou-  
vent, s’exposent à divers inconvéniens qui ont coutume  
desiIlere cette méthode; car outre la douleur, & Pin-  
commodité que siauffre le malade par cette opération,  
& le danger qu’il y a que les plaies faites aux tégumens  
des perfonnes hydropiques, ne foient fuivies de mor-  
tification, les intestins perdent toujours de plus en plus  
de leur reffort, en séjournant plus long-tems dsins Peau;  
Pair passant toujours par le trou de la cannule dans la  
cavité de l’abdomen, peut quelquefois s’y raréfier, dise  
tendrele bas-ventre,& catsser une tympanite;& *sa* pré-  
fence d’ailleurs ne manque jamais d’accélérer la cor-  
ruption de Peau , d’où s’enfuivent ordinairement plu-  
sieurs fâcheux fymptomes.

On peut donc remédier à tous ces inconveniens, en éva-  
' cuant toute l’eau dans une seule sois, & en suppléant  
au défaut de compressionpar le moyen de l’art : mais  
pour plus grande fureté la compression doit *se* faire par  
degré , & d’une maniere proportionnée à la quantité  
d’eau qui sort, ce qu’on ne fauroit exécuter, comme il  
convient, en comprimant le bas-ventre avec les mains  
dans le tems de l’opération, & en appliquant enfuite  
un bandage, ce qui est la pratique usitée en Angleter-  
re ; ni en enveloppant le ventre d’une serviette immé-  
diatement après l’opération, comme je l’ai vu faire  
dans les Hôpitaux de Paris. C’est pourquoi, depuis  
quelques années, je me fuis toujours fervi d’une cein-  
ture faite d’une flanelle fine doublée d’une toile forte :  
le corps de la ceinture n’a de largeur que ce qu’il faut  
pour s’étendre de l’épine d’un des os des iles à l’épine

*Tome IV.*

HYD 402

de l’autre. A l’un des côtés du corps de cette ceinture  
font attachés à une petite distance les uns des autres,  
des rubans forts, & à l’autre *se* trouvent autant de bou-  
cles dont le métal est bien poli. Vers la partie inférieu-  
re du corps de la ceinture , & à une petite distance de  
chaque bord , j’ai fait pratiquer une petite ouverture  
ou fenêtre , qu’on peut fermer avec une courroye, &  
deux boucles.

Lorsqu’on veut faire l’opération de la paracentese, je  
marque avec de l’encre le point moyen entre le nom-  
bril, & l’extrémité de l’épine des os des iles du côté où  
je veux faire la ponction ; enfuite j’applique la ceinture  
sur le bas-ventre ; de maniere que la flanelle que j’ai au-  
paravant expoflée à la fumée du benjoin , du mastic, ou  
de telles autres matieres dessiccatives & fortifiantes ,  
touche à la peau;en ayant attention, que l’endroit du  
bas-ventre que j’ai marqué auparavant avec l’encre, fe  
trouve dans le milieu de l’une des fenêtres , ou ouver-  
turesde la ceinture: je mets enfuite des compresses de  
lingesiausles boucles, de crainte qu’elles ne blessent; &  
enfin je passe les rubans dans les boucles, & je les fierre  
un peu parce que par ce moyen Peau épanchée est pouse  
fiée en plus grande quantité vers l’endroit du bas-ven-  
tre , où il y a moins de résistance , & cet endroit est la  
partie qui n’est pas couverte avec la ceinture, & où se  
trouve l’ouverture. C’est pourquoi cette partie devient  
plussaillante & plus tendue ; ce qui favorisie la ponc-  
tion & augmente aussi la distance qui fie trouve entre les  
parties contenantes, & les visiceres , & diminue par  
conséquent le danger où l’on est quelquefois de blesser  
les intestins avec la pointe du trois-quart.

A mefure que Peau s’évacue , on ferre par degrés les ru-  
bans, & si le Chirurgien est attentif, il peut conferver  
au bas-ventre, pendant tout le tems que dure l’opéra-  
tion, & après l’entiere évacuation de l’eau, le même  
degré de compression qu’il avoit avant qu’on en eût re-  
tiréunegoutte, parce qu’il a un signe certain pourju-  
ger du degré de compression : & ce signe qui doit fervit  
de guide est la respiration du malade ; car la difficulté  
de respirer que souffrent les hydropiques , dépendant  
uniquement de la compression du diaphragme , qui  
est repouffé dans la cavité de la poitrine par le poids de  
l’eau , & qui s’oppose à la dilatation des poumons,une  
force égale à celle de l’eau, & qui comprimera unifor-  
mément toutes les parties du bas-ventre , produira le  
même effet. C’ést pour cette raifon que le malade doit  
de tems en tems avertir le Chirurgien , s’il s’apperçoit  
que Ea respiration devienne plus libre , auquel cas iI  
faut Eerrer davantage les rubans, jtssqu’à ce qu’il Een-  
te que sa respiration foit la même qu’auparavant. De  
cette maniere, j ’ai tiré plus d’une sois de certains mala-  
des foibles & languiffans, jufqu’à seize pintes d’eatl ,  
mefure d’ECoffe , ou soixante-quatre livres par une  
seule ponction, Eans qu’il survînt aucune Eyncope , ni  
foibleffe.

Après que toute Peau est Portie, ce qui arrive plus facile-  
mentpar la compression, il faut appliquer *sur* l’orifice  
dont on a tiré la cannule, un plumaffeau & une emplâ-  
tre, comme il est d’uEage en pareil cas ; & couvrant le  
tout d’une compreffe, il saut fermer la fenêtre, & la  
ferrer par les courroyes , au même degré que le reste  
de la.ceinture ; on peut ouvrir & fermer cette ceintu-  
re quand on veut, pour panfer la piquure faite par le  
trois-quart; & on peut aussi lâcher ou ferrer toute la  
ceinture , selon qu’il est nécessaire.

La ceinture ci-dessus décrite, est celle dont je me suis *ser-  
vi* jtssqu’à préstent : mais j’ai trouvé qu’elle avoit des  
inconVéniens, lorsque je l’ai appliquée à des malades  
dont le ventre étoit extraordinairement gonflé ; car  
dans ce cas , les os innominés empêchent la ceinture  
d’être exactement appliquée à la partie inférieure du  
bas-ventre, laquelle est repoussée en bas fur les cuisses  
du malade; la partie supérieure de l’abdomen étant  
beaucoup moindre que la partie inférieure , n’est pas  
fussifamment comprimée ; & lorsque l’opération est

*403* H Y D

finie , la ceinturepeut *se* froncer vers les lombes, fur-  
tout si le malade s’agite\*.

Pour prévenir ces inconvéniens, je pensie qu’on peut don-  
ner à cette ceinture une forme plus commode. Il saut  
laisser à la partie inférieure de la ceinture , une pointe  
taillée obliquement, & à l’extrémité de cette pointe,  
doivent être deux courroyes garnies chacune d’une  
boucle. Ces courroyes doivent passer entre les cuisses  
du malade, & être arrêtées par deux autres courroyes  
fixes au bord fupérieur de la ceinture , ou à un bandage  
en forme de fcapulaire passé par-dessus les épaules. H  
est évident que la pointe comprimera la région hypo-  
gastrique , que la ceinture ne fauroit couvrir ; & que  
les courroyes ajoutées à cette pointe , étant fortement  
ferrées, tiendront la ceinture tendue dans toute sa lar-  
geur. MONRO. *Essai de Medecine , Vol. I. p.* 14. où  
l’on trouve la figure de la ceinture.

HYDROPYRETOS , ὑδροπύρετος, de ὓδωρ, *eau->* & de  
πυρετὸς,*fievre* ; esipece de fievre maligne, accompagnée  
de sueurs & de colliquation. CasTELLI. C’est la même  
chofie , Eelon Blancard, que le *Sudor Anglicus.*

HYDROROSATON , ὑδρορόσατον , de ὓδωρ, *eau, &*de ῥόδον , *rose s* c’est une boisson faite d’eau, de miel,  
& de S11C de rosies.

VOici la proportion de ces Ingrédiens, selon Paul Egi-  
nete , *Lib. VII. cap. <p.*

Prenez *de roses sans onglet , ou sans calyce s quatre li-  
vres s*

*d’eau , cinq pintes s  
de miel, deux pintes.*

HYDRORRODINUM, ὑδροῤῥόδινον, de ὓδωρ, *eau s &*de ῥόδον , *rose* ; eau mêlée avec l’huile de roses ; elle est  
rafraîchissante, elle provoque le vomissement : & Ga-  
lien Pordonnoit à ceux qui avolent pris du poison.

H ΥΕ)Β.Ο5Α0ΟΗ/\ΙΤυΜ,ὑδροσάκχαροναί0 ὓδωρ, *eau, 8e*de σάκχαρον *aseucre s* mélange d’eau & de sucre , qui  
revient à l’hydromel, en changeant le miel en fucre.  
**CASTELLI.**

H YDROSARCA, ὑδράσαρκα, de ὓδωρ , *eau, &* de σάρξ,  
*chair s* tumeur ou absitès formé d’eau & de chair. M. Α.  
**SEVERINUS.**

HYDROSARCOCELE, ὑδροσαρκοκήλη , de ὓδωρ, *eau >  
σ-άξζ , chair*, & κήλη, *hernie ; hydrosarcocele >* espece  
d’hernie. Voyez *Hernia.*

HYDROSELINUM , ὑδροσέλινον, de ὓδωρ, *eau*, & de  
σέλινον, *persil. Persil aquatique.* **BLANCARD.**

HYDROTICUS, ὑδροτικὸς, de ὓδωρ , *eau* : les Moder-  
nes ont fait de ce mot un iynonyme à *hydragogus.*Voyez *Hydragogus.*

L1YDRUS, HYDRA , ὓδρος, ὑδρα , de ὓδωρ, *eau ;  
Hydre,* ferpent aquatique appelle parles Latins*na:trix,* il est très venimeux.

Sa morsilre produit un ulcere large, livide , d’où distile  
beaucoup de fanie noire & fétide, ainsi que d’un ulce-  
rephagédénique. Sa guérifon demande beaucoup de  
tems , & ne fe fait pas fans beaucoup de difficulté.

*Appliquez* fur la blessure de l’origan broyé , & paitri dans  
de Peau , ou une lessive de cendres de chêne ,  
mêlée avec de l’huile , ou de la fleur d’orge avec  
du miel. Prefcrivez pour l’intérieur deux drag-  
mes d’aristoloche dans du vin trempé , ou deux  
verres de *Posea.* Après quoi l’on prendra du fuc  
de marrube blanc , ou fa décoction dans du vin,  
ou de celle de cresson fauvage , ou de femence ou  
de fleurs *d’Hasta regia*, ou de graine de fenouil,  
dans du vin. Un rayon de miel récent pris avec  
du vinaigre, est encore un fort bon remede. PAUL  
EGINETE, *Lib. V. cap.* 16.

Η Y E 404

Η Y E

HYEMS , χείμών, l’*Hiver.*

Les maladies qu’amenent particulierement cette faifon  
de l’année, font, les pleurésies, les péripneumonies, les  
léthargies , les catarrhes , l’enrouement, les toux , les  
maux de poitrine , de côté & de reins , les maux de tê-  
te , le vertige & l’apoplexie. ΗιρροοεΑΤε , *III. Apb.*22.

Il faut manger beaucoup en hiver, boire peu, mais des  
liqueurs fortes ὶ fe nourrir de pain , de chair bouil-  
lie , & modérément de légumes ; choisir tout ce qui  
est chaud , & moderément échaufant. Le commerce  
des femmes est moins pernicieux en ce tems qu’en  
tout autre. CELSE , *Lib. I. cap.* 3.

Il faut travailler , s’exercer, & fe nourrir beaucoup en hi-  
ver, fur-tout si la constitution de cette saision est siepten-  
trionale, sieche & froide , & si les vents du Nord re-  
gnent. Si l’hiver au contraire est dou^, il ne faut rien  
diminuer du travail ni de l’exercice ; mais fe retran-  
cher feulement de la nourriture. On tiendra le corps  
d’autant plus sec , qu’il Pera plus humide ; & par la mê-  
me rasson , il sera à propos de le tenir d’autant plus  
chaud , que l’hiver sera plus froid , par l’exercice,  
l’usage des alimens nourrissans , des liqueurs fortes ,  
& principalement du vin. ORIBasE , *Eupor. Lib. I.  
cap.* 10.

HYGIDION, ὑγείδιον, est le nom d’tm collyre que  
l’on attribue à Ammonius , & dont Eginete donne la  
defcription, *Lib. VII. cap.* 16.

HYGIEIA , HYGEIA,ὑγίεια,ὑγεία, dsojoin'ç .sala;su-  
*té.* La *santé* est la bonne disposition de toutes les par-  
ties du corps, qui le met en état d’exercer toutes sies  
fonétions. C’est une harmonie, une Eymmétrie , un  
équilibre parfait, alternatif & réciproque des parties  
solides avec les fluides , d’où réscllte l’intégrité des  
fonctions. La *santé* a différens degrés, & n’est pas  
égale dans tous les fujets. On fe fert encore de ce mot  
relativement à lame, & pour lors il signifie la dispo-  
sition convenable des facultés de Pame qui la met en  
état de gouverner ses appétits & fes volontés. Elle dé-  
pend beaucoup de la fauté du corps.

**HYGIEIA** est aussi le nom d’une emplâtre, que l’on appel-  
le encore *panacea, & emplâtre des troisfreres.* Aétius  
en donne la description, *Tetrab. IV. Serm. fa cap,*!3-

HYGIEINE, ὑγιεινὴ, de ὑγιής, sain,robuste; est lapre-  
miere partie de la Medecine méthodique, qui prefcrit  
des regles pour la conservation de la santé. **CasTELLI.**

HYGRA, ὑγρὰ, emplâtres liquides, par opposition à  
*xsoria ,* , qui siont des emplâtres Eeches. Cas-

**TELLI.**

ΗΥΟΗΕΜΡΕΑ5ΤΡΑ,ὑγρεμπλαστρα, d’ujopo'ç, humide,  
& ύμπλαστρον, une emplâtre ; emplâtres liquides. Ce  
mot se trouve dans Pline, *Lib. XXXIV.* c. 15.

HYGROBLEPHARICUS , ὑγροβλεφαρικὸς , *d’vyscç ,*humide , & βλέφαρον, *paupiere* ; est l’épithete que l’on  
donne à quelques conduits ou émonctoires que l’on a  
découverts à l’extrémité de chaque *paupiere.* On les ap-  
pelle aussi *Hygrophthalmici.* CasTELLI,

HYGROCIRSÔCELE, ὑγροκιρσοκήλη , *d’uyosc,* humi-  
de , κίρσος, une varice , & κήλη, *hernie* ; est une espe-  
ce de *hernie* composée de deux autres, l’une aqueuEe,  
& l’autre variquetsse, dans laquelle il *se* forme des  
obstructions variqueufes dans les vaisseaux spermati-  
ques , & en même-tems un amas d’eau copieux dans le  
fcrotum. GaLIEN, *in Des.* CasTELLI,

HYGROCOLLYRIUM , υγροκολλύριον , d’dYpo'ç, hu-  
mide ou liquide , & κολλουριον, *collyre* ; est un *collyre* ü-  
quide composépour la plus grande partie d’ingrédiens  
liquides. CasTELLI,

HYGROMETRUM, ὑγρόμετρον, *d’oyosc ,* humide, &  
μέτρον, mesure ; *hygrometre* ; est le nom que Wedelius  
a donné par allusion à la machine de ce nom, aux par-

405 H Y L

ties dont le tissu a été offensé par une fracture, & qui,  
quoique guéries , font si susceptibles de la moindre  
impression de l’air, sclrtout de fon humidité, qu’elles  
en montrent les divers états avec beaucoup plus de  
certitude que *Vhygrometre* artificiel. Ce même Au-  
teur ne craint point d’appeller la peau un *thermomètre*& un *hygromètre* vivant. CasTELLI.

HYGRÔMYRON , ὑγρόμυρον, Α’ὑγρὸς , Ilquide, &μύ-  
pov, *onguent* le nom d’un *onguent* odorant, liquide,  
dont Aétius donne la description , *Tctrab. IV.serin,* 4.  
*cap.* 114.

HYGROPHOBIA , ὑγροφοβία , dsojopo'ç , liquide , &  
φόβος, *frayeur, crainte s* est la même maladie que l’*hy-  
drophobie, Sc* la signification de ce mot est assez propre;  
car le malade craint non-seulement Peau, mais encore  
toutes Portes de liquides. CœLIUs AURELIANUs , *Acuu  
Morb. Lib. III. cap.* 9. Voyez *Hydrophobia.*

HYGItOPHTHALMICUS , ὑγροφθαλμικοὸ , d’ujopo'ç,  
humide*,& esiôarsostée,* qui appartient à l’œil, est le  
même qu’*Hygroblepharicus. Noyez ce* mot,

HYGROS, ὑγρὸς, *humide,* ὑγρὰ, au féminin, signifie  
simplement une résine liquide , par opposition à φρυκτα',  
*(phrycte,* ) torréfiée. GaLIEN , *Lib. VI. M. M.*

*Hygra* sont encore des remedes ophthalmiques ; & ce  
mot signifie la même chofe qu’*Hygrocollyrium.*

H Y L

HYLARCHICUS, ὑλαρχικὸς, d’érn, *matiere,* & ἄρχων,  
*Prince t Chesaelc* l'épithete que donne le Docteur H en-  
ry More , dans sim *Enèhirid. Metaphys.* à l’eFprit uni-  
versel répandu dans l’univers, qui, felon lui, dsspofle &  
gouvemela matiere premiere. CasTELLI.

LIYLE, ὓλη,*matiere,* en termes de Medecine, embrasse  
tout ce qui est du ressort de la Medecine, que Galien,  
*Corn.* 4. *in VI. Epid.* appelle ὓλαι τῆς τέχνης.

*Hyle,* dans Paracelse , paroît aussi signifier matiere , *Lib.  
II. de Morb. Fosser. Theat. Chymic. Vol. II. p.* 145. C’est  
encore un terme dont les Chymistes fie serVent pour  
désigner la pierre Philosophale, *Theat. Chym. Vol. I.p.*16. De-là vient que l'on donne le nom *d’hyle* à ce mé-  
lange ou masse fermentative de *terra alta foliata,* ap-  
pellée ordinairement *chaos,* que les Spagiristes em-  
ployent dans l’opération qu’ils font pour trouver la  
Pierre Philofophale. LIBAVIUS, *Synt. Arc. Chym.*

H Y M

HYMEN, ὑμὴν , signifie une membrane en général :  
mais on donne pour l’ordinaire ce nom au cercle mem-  
braneux qui borde l’extrémité antérieure ou externe  
du vagin dans les vierges, furtoutdans la jeunesse, &  
avant les regles. Ce replis membraneux est plus ou  
moins large, plus ou moins égal, quelquefois sémi-lu-  
naire, & laisse une très-petite ouverture dans les unes,  
plus grande dans les autres , mais rend pour l’ordinai-  
re l’orifice externe du vagin en général plus étroit que  
le diametre de fa cavité. Ce repli est appelle *hymen.*11 est formé par la rencontre de la membrane interne  
du vagin , avec la membrane ou peau de la face inter-  
ne des grandes aîles. Il repréfente un cercle membra-  
neux plus ou moins large , & quelquefois inégal. Le  
cercle membraneux fe trouve pour l’ordinaire rompu  
après le mariage confommé. Il s’efface par l’accouche-  
ment, & pour lors il.n’en reste ordinairement que des  
lambeaux irréguliers qu’on ncmme caroncules myrti-  
formes , à caufe de quelque reffemblance avec des  
feuilles de myrte. Ce cercle peut encore fouffrir  
quelque dérangement par des regles abondantes , par  
des accidens particuliers , par imprudence ou par légè-  
reté. WINSL0W.

Il est bon de remarquer que *F hymen* fur lequel les Juifs  
fondent les preuves de la virginité , est fouvent effacé  
dans les filles d’un mois, & très-fiouvent dans celles qui  
- fiont d’un âge plus avancé. J’ai cru devoir avertir le  
Lecteur de cette circonstance, parce que j’ai vu plu-

H Y O 406

sieurs maris qui ont fait divorce avec leurs femmes  
pour n’avoir point trouvé en elles cette soible preuve  
de leur fageffe , qui peut être à la vérité de quelque  
poids en Judée & dans les climats chauds, mais qui ne  
doit point faire naître le moindre foupçon d’inconti-  
nence dans les filles de nos contrées:

HYMENODES , ὑμενώδης, mot dérivé du précédent ;  
membraneux, ou plein de membranes ou pellicules.  
Ainsi ὑμενιόδεες ὑρἢσιες, & ὑμενῶδες ουρον , est une urine  
avec des membranes ou pellicules ; & ὑμενώδεα ἐντιμήνια,  
*Lib. I.* περὶ γυναικ. font des regles qui évacuent du  
sang membraneux ou fibreux , accompagné d’un phleg-  
me vifiqueux ; & ἀιμαὑμένων ὰνάπλεον, *Lib. eodem,* est  
un sang plein de fibres & de pellicules.

H Y O

HYOIDES, ὑοιδἐν; épithete d’un os fourchu situé à la  
racine de la langue , appelle *os hyoïdes. Noyez Lin-  
gua.*

HYOPHARYNGÆUS MUSCULUS. Voyez *Pha-  
rynx.*

HŸOPHTHALMOS, ὑόφθαλμος, d’jo, un cochon, &  
ὀφθαλμὸς, œil ; *œil de cochon,* est le nom de l’*aster At-  
ticus ,* & d’une espece *d’achates.* GoRRÆUs.

HYOSCYAMUS, *Jus.qielame,*

Voici fes caracteres :

Ses feuilles font alternes, molles & plates : scm calyce  
est fait en forme de cloche, court, fort ouVert, & par-  
tagé en cinq fegmens aigus. Sa fleur est d’une leule  
piece , faite en forme de tuyau par en-bas, évasée &  
découpée par le haut en cinq fegmens obtus , & munie  
de cinq étamines. Son fruit ressemble à une marpiite  
qui a fon couvercle : il est renfermé dans le calyce de la  
fleur, & partagé en deux loges.

S

Boerhaave compte huit especes de cette plante ; les voici :

I. *Hyoseyamus vulgaris , vel niger -,* C. Β. P. 169. Tourn.  
Inst. 118. Boerh. Ind. A, 229. *Hyoseyamus,* Offic.  
*Hyoseyamus niger*,Ger. 283. Emac. 353. *Hyoseyamus  
vulgaris,* J. B. 3. 627. Raii Hist. 1.711. Synop. 3.  
274. Parla Theat. 362. *Hyoseyamus niger vulgaris,  
Apollinaria altercum* , Merc. Bot. 1.43. *Jufquiame.*

La *jufqtelame* ordinaire croît à la hauteur de deux ou trois  
piés , & pouffe des tiges larges , épaiffes , rondes, ve-  
lues, d’où fortent des feuilles molles, velues, gluan-  
tes , découpées en plusieurs fegmens , & terminées en  
pointe , d’une odeur rance , forte & défagréable. Ses  
fleurs naiffent aux extrémités des branches entaffées les  
unes fur les autres , & elles ne fleuriffent que par de-  
grés. Avant qu’elles soient toutes épanouies, la tige  
s’étend a une longueur considérable, les fçuits fiant  
disiposés en épis les uns silr les autres. Ces fleurs fiant  
d’un jaune pâle, remplies de veines purpurines, avec  
plusieurs étamines de même couleur dans le milieu.  
Elles sirnt d’une seule piece, en forme de cloehe, dé-  
coupées en cinq fegmens , & ne s’éleventpas beaucoup  
au-deffusdu calyce.

Sa semence est petite, & quelque peu applatie. Le fruit  
qui la contient est enfermé dans un calyce qui le cou-  
vre , & qui est terminé par cinq pointes roides & du-  
res. Sa racine est longue, greffe, blanche en-dedans  
& en-dehors , & d’une odeur moins défagréable que  
les feuilles. Elle croît fréquemment le long des grands  
chemins & desébssés, & elle fleurit dans les mois de  
Mai & de Juin. Ses feuilles, sa racine & sa femence  
sontd’ufage.

Les feuilles de la *jus.qielame* font émollientes, rafralchlf-  
santes & anodynes , bonnes pour les inflammations &  
pour les fluxions. On les emploie souvent dans les on-  
lluens rafraîChissans& répercussifs- Sa racineœst estle  
Ccij

4©7 H Y O

mée narcotique ; ce qui sait qu’on s’en fert rarement  
dans les remedes intérieurs. L’on en pend souvent au  
cou des enfans, après l’avoir coupée par morceaux &  
enfilée comme les grains d’un chapelet, pour prévenir  
les convulsions & faciliter la sortie des dents. M. Boyle  
recommande fa semence pour le crachement de Eang ,  
aussi-bien que pour les autres especes d’hémorrhagies ,  
en forme d’électuaire , avec la conferve de rsues & les  
Eemences de pavot blanc. **MILLER ,** *Bot.Offe*

Les feuilles de cette plante font fades & fentent mau-  
vais : elles rougissent assez le papier bleu; la racine le  
rougit un peu moins , elle est douceâtre & a le gout de  
l’artichaut. Il y a apparence que le fel ammoniac qui est  
dans cette plante, est enveloppé de beaucoup de fou-  
fre & de terre ; car par P Analyste Chymique, fes feuil-  
les donnent du Eel volatil concret, & beaucoup d’hui-  
le. La *jus.qielame* est très-assoupissante , résolutive &  
adoucissante : on s\*en sert rarement dans les remedes  
intérieurs.

Helidæus faisoit grand cas de sa semence, & la mêloit  
avec la conEerve de roses pour le crachement de  
fang. Tragus assure , que le sclc de la *jus.quiame -,* ou  
l’huile faite par infusion avec ses graines, guérit les  
douleurs d’oreilles , lorsqu’on en seringue dans ces  
parties.

On emploie la *jasesuiame* dans les cataplasines anodyns  
pour résoudre les tumeurs.

Par exemple, on fait bouillir dans une certaine quantité  
de lait, deux poignées de *jufquiame* ; autant de  
celles de mandragore & de morelle ; une once de  
femence de *jus.qielame 8c* de pavot ; on passe le  
tout au travers d’un tamis , & l’on y ajoute un  
jaune d’œuf & un peu de fafran.

Quelques-uns font bouillir feulement les feuilles de  
*jus.quiame* dans du lait, & les appliquent fur les en-  
droits où la goute fe fait fentir. D’autres font ramol-  
lir fous la braise les feuilles de la même plante , & les  
mettent fur les mamelles pour faire passer le lait, ou  
pour en dissiper les grumeaux. Tabernæmontanus dit  
qu’il en faut piler les graines avec du vin, & les appli-  
quer en forme de cataplafmefurle fein des nouvelles  
accouchées. L’huile exprimée de cette graine, a les  
mêmes vertus.

Pour les engelures des mains, on les expofe à la fumée  
de graines de *jus.quiame,* que l’on fait brûler fur des  
charbons; on presse les doigts , & l’on en fait sortir la  
lymphe qui s’y étoit extravasée : cette lymphe, en  
passant au travers des pores de la peau, y prend la figu-  
re de petits vermisseaux. ToURNEFoRT, *Histoire des  
Plantes.*

On tire une huile de sa semence, qui est excellente pour  
procurer le sommeil lorsqu’on en oint les tempes : elle  
est bonne aussi pour la gonorrhée & pour l’écoulement  
Immodéré des regles, étant appliquée sur la région  
des lombes & silr le périnée. Dλεε , d’après *Buxb.*

*2. Hyoscyamus rubello flores* C. B, Pin. 169. M. H. 2.  
495.

3. *Hyoscyamus albus, major, vel tertius Dioscoridis, et  
quartus Plinii,* C. B. P. 169. Tourn. Inst. n8.Hist.  
Oxon. 2. 494. Boerh. Ind. A. 229. *Hyoscyamus albus,*Offic. J. B. 3. 627. Ger. 283. Emac. 353. Park. Theat.  
262. Raii Hist. I. 712. *Jus.quiame blanche.*

Elle dissere de la noire en ce qu’elle est moins branchue  
& moins couverte de duvet. Ses feuilles font plus lar-  
ges, plus courtes & moins découpées ; elles ont de plus  
longues queues & une odeur moins désagréable. Ses  
feuilles sont en plus petit nombre , d’un jaune pâle, &  
moins grandes. Le calyce est plus ouvert & la sternen-  
ce plus blanche. Elle croît naturellement dans les Pays  
chauds, au lieu qu’elle a besoin en Angleterre d’être  
cultivée ; elle fleurit au mois de Juillet.

Η Y O 408

Cette eEpece de *Jaseqmame* paffe pour être moins mal-fai-  
sante que la noire ; ce qui fait qu’on peut la donner  
intérieurement fans appréhender aucun accident fâ-  
cheux. MILLER , *Bot. Offe.*

On la trouve , quoique rarement, dans les Jardins des  
Botanistes. On n’emploie que fes semences , qui fiant  
petites, rondes, plates, de couleur de cendre tirant  
Eur le brun , d’un gout gras & quelque peu Visqueux,  
.& d’une odeur narcotique défagréable. On la preEcnt  
pour le crachement de Eang, DaLE

Les anciens Medecins employoient souvent le silc expri-  
mé des tiges vertes, des fleurs & desEemences delà  
*jus.quiame* blanche, ou sa semence seche macérée dans  
l’eau chaude , & ensilite pilée , pour appaiEer les dou-  
leurs aiguës, sclrtout des yeux; &pour cet effet, on en  
compofoit des collyres. On *se* servoit du même remè-  
de pour les douleurs aiguës des oreilles. Les Medecins  
les plus expérimentés ont cependant regardé comme  
sisspect Ptssage de ces especes de remedes qui appai-  
Pent les douleurs , & que les Grecs appellent *narcoti-  
ques s* ναρκωτικὰ, dans la croyance qu’ils ne peuvent  
être que pernicieux , puisqu’ils diminuent la faculté  
fensitive des corps. P. Αεριν , *de Plants Exot.*

4. *Hyoscyamus-, major, albosimilis, umbilico flore atro-pur-  
pureo*, T. C. 5.

5. *Hyoscyamus albus 3 Ægyptius s* Alp. Exot.\*

Les femences blanches de cette plante font fort recher-  
chées en Europe : mais nos Apothicaires leur fubsti-  
tuent mal-à-propos celles de la *jus.quiame* jaune, qui  
font jaunes elles-mêmes ; & le vulgaire ignorant con-  
fond cette plante avec la *jus.qielame* blanche.

Le sijc de la *jus.quiame* blanche d’Egypte est sort bon pour  
la toux qui provient d’une fluxion d’humeurs flalées &  
acrimonieufes, & qui est l’avant-coureur de la phthisie.  
Pour prévenir cette terrible maladie, les Egyptiens  
prennent avant de *se* coucher une cuillerée de sies *se-  
mences* bien pulvérisées, avec une égale quantité de  
Pucre , & trouvent qu’elles scmt d’un grand secours  
pour émouffer l’acrimonie des humeurs, &pourpro-  
curer le sommeil. Les femmes pilent ces mêmes se-  
mences , & les prennent avec du fucre pour modérer  
l’écoulement excessif des regles. PstosPER Αεριν, *de  
Plant. Exot.*

*6. Hyos.elamus Creticus, luteus major,* C.B.P. 169. Prodlli  
192. M. H. 2.494.

7. *Hyoscyamus aureus ,* Alpin, Exot. 99..

Cette plante croît dans l’Ifle de Crete, & porte des fleurs  
couleur d’or ; ce qui lui a fait donner le nom de *Jusu  
quelame dorée.* Sa femence est extremement petite &  
jaune.

Il croît aussi dans la même Iste une autre espece de jasu  
*qtelame,* dont les fleurs & les femences font jaunes.  
Nos Apothicaires les confondent avec celles de la jase  
*qtelame* blanche.

♦

Voici ce que dit Galien, *LibMIII. Simpl.* de toutes let  
especes de *jus.quiame :*

« La *jas.qielame* noire caufe la folie & la léthargie : celle -  
« dont la femence est jaune , poffede à peu près lesmê-  
« mes qualités. Mais la troisieme est fort en usage dans  
« la Medecine, & on la met dans le troisieme ordre des  
« rafraîchiffans. » P. Αεριν , *de Plant. Exot.*

8. *Hyoscyamus, folio in tenuissimas et acutiores lacinias  
scisse.* BOERH. Ζἱίά. *alt. Plant.* Vol. I.

La *jufquiame* prife en petite quantité , enivre : elle af-  
foupit quand on en prend tm peu trop; & à proportion  
qu’on en augmente la dose , elle cause des convulsions  
&la mort même. Elle poffede néantmoins une quali-  
té anodyne ; car fes feuilles pilées avec du vinaigre,

409 H Y O

appaiPent les douleurs des endroits où on les applique :  
elles agissent &déployent leurs vertus par maniere de  
fuffocation. Ces mêmes seuilles cuites dans du lait,  
scmt un anodyn admirable dans les douleurs de la gou-  
te , étant appliquées Eur les parties affectées , surtout  
lorsqu’on y ajoute de l’huile de *jus.qtelame* & de l’huile  
d’olive. Ses semences fiant estimées narcotiques ; mais  
il faut en ufer avec beaucoup de précaution , parce  
qu’elles affoupissent en même-tems qu’elles appaifent  
la douleur. On trouve dans un ouvrage qui a pour ti-  
tre, *Lttdelvici Pharmacia modernofaeculo applicata,* que  
les feuilles de *jufquiame* cuites dans de l’huile & *ré-  
duites* en forme de cataplasine, poffedent des vertus  
admirables. L’huile de cette plante étant injectée dans  
les oreilles, produit de très-bons effets dans les dou-  
leurs ou la furdile qui provient d’une matiere hétéro-  
gene qui y est contenue. Ses feuilles ramollies au feu,  
font très-bonnes peur faire paffer le lait. Leur fumée  
reçue dans la bouche par le moyen d’un entonnoir,  
appaife le mal de dents : elle est aussi très-bonne pour  
les engelures des piés & des mains. Cette plante entre  
dans la composition du *populeum :* mais on doit ufer  
des fumigations dont nous venons de parler avec beau-  
coup de modération, de peur qu’elles ne jettent le ma-  
lade dans l’affoupiffement & dans le délire.

Le mot *hyosciamos,* ὑοσκύαμος, est dérivé de *υς,* <kn co- I  
chon, & κύαμος, uneféve, comme qui diroit féve de  
cochon, à caufe que sim fruit a la figure d’une féve, &  
que felon Elien, lorsque les sangliers en ont mangé,  
ils sont attaqués de mouvemens convulsifs si violens ,  
qu’iIs en mourroient en peu de tems, s’ils n’alloient  
fe baigner & boire dans quelque ruiffeau, où ils en  
sont délivrés en mangeant une grande quantité d’écre-  
viffes. BoERHaavE , Afist. *Plant. Ascript.*

On donne aussi le nom de jufquiame à différentes especes  
de nicotiane. Voyez *Nicotiana.*

HYOSERIS.

Voici *ses* caracteres.

Ses feuilles n’ont poînt de queues : sim calyce panche  
en avant, prend la figure d’un cone, & fa tige est tor-  
tillée. Ses semences sont disposées silr un difque.

Boerhaave ne compte qu’une espece de cette plante, qui  
est &

»

*Hyoseris, angustifolia.* Tab. Ic. 180. *Hieraciums minus,  
folio demis leonis oblongo s glabro , O.* B. P. 127. T.  
470. BOERHAAVE , *Ind. ait. Plant. Vel. I.*

Elle a les mêmes vertus que la chicorée, suivant l’Hif-  
toire des Plantes attribuée à Boerhaave.

HYOTHYROIDES, *Hyothyroidiens,* est lenom de deux  
musdesqui servent à dilater l’orifice dularynx. Voy.  
*Larynx,*

H Y P

HYPACTICOS, ὑπακτικὸς, d’u'na^, je furmonte, est  
un mot dont on *se* fiert pour exprimer la vertu des *re-  
medes* cathartiques.

HYPÆTHROS, ὓπαιθρος, dlaico, sous, & άιθρος , le  
froid de la matinée. C’étoit un lieu découvert, où les  
Anciens fe promenoient, &faisoient tous leurs autres  
exercices. Ce mot *se* trouve dans Hippocrate, *de R.  
V. I. A,*

HYPALEIPTON, *Uniment,*

HYPALEIPTRON , ὑπάλειπτρον, est une efpece de  
Ppatule dont on se sert pour étendre les onguens, *d?d-  
λείφω ,* oindre.

HYPECOUM, espece de cumin.

H Y P 410

Voici ses caracteres.

8es feuilles font finement découpées comme celles de la  
*samaria tenuifolia s* sim calyce est composé de quatre  
feuilles , dont deux font petites & herbacées , & les  
deux autres plus larges, & semblables aux feuilles des  
fleurs : il fe flétrit & tombe. Ses fleurs sont à deux pé-  
tales, mais chacun d’eux est découpé en deux parties ,  
ce qui fait qu’elle paroît en avoir quatre. De chaque  
division de ces feuilles, il en fort une autre plus cour-  
te qui couvre l’ovaire , & quatre étamines de chaque  
côté. L’ovaire est muni d’un tuyau recourbé & se  
change en une gouffe plate & pleine de nœuds, dans  
chacun desquels on trouve une semence.

Boerhaave ne compte qu’une espece de cette plante,  
savoir,

**HVPECOUM,** *latiore folio.* Tourn. Inst. 230. Boerh. Ind.  
A. 307. *Hypecoon.* Offic. C. B. P. 172. *Hypecoonsili-  
quosum.* J. B. 2.899. *Hypecoon legitimum Clusii.* Parle  
Theat. 371. Raii Hist. 2.1328. *Cyminum cornulatums  
sive Hypecoon Clusii.* Ger. 909. Emac. 1067.

Cette plante croît en Provence & dans le Languedoc &  
fleurit au mois de Mai.

Dioscoride dit qu’elle poffede les mêmes vertus que le  
pavot, furquoi il est d’accord avec les Modernes.

HYPECOUM **ALTERUM.** Voyez *Cuminum Siliquosum.*

HYPELÆON , ὑπήλαιον, d’dnc, sous, &ἔλαιον, huile;  
la lie ou le marc de l’huile.

HYPELATOS , *d’oTro,* fous, & ἐλαύνω, agiter; épithete  
des remedes cathartiques.

HYPENE, ὑπηνη, la barbe; mais , sauvant un Traduc-  
teur d’Homere, c’est la levre supérieure, où le poil  
follet commence à paroître. Cœlius Aurelianus écrit,  
qu’on appelle ainsi le premier poil follet qui paroît au-  
lourdes levres. Gaza traduit ce mot d’après Aristote,  
par *rnystax ,* les moustaches. Gorræus. 'τπηνὴ, dans  
Rufius Ephesius , est le poil qui est sous le men-  
ton ; *pappos, πάππ®-*, celui qui est dessus. Il appelle  
le poil qui paroît le premier fur la levre supérieure ,  
προπωγώνιον ( *Propogonion ; ) & μυς-ακις ( Mustaces )*lorsqu’il est plus fort, *Lib. I. cap.* 7.

HYPONEMIUS , υπὸνέμιος, *d’érno* , sous, & ἄνεμος ,  
vent ; est épithete que l’on donne aux œufs qui font  
clairs, ou qui n’ont point été couvés. On les appelloit  
encore *ova zephyriae* à caisse que le zéphir passait pour  
contribuer à leur génération. CasTELLI.

HYPERBOLICUS , ὑπερβολικὸς , d’ὑπεpβάλλω, j’exce-  
de; *hyperbolique Oo.* excespf.Galien, *Com.* 1. *in Prognosi.  
N°.* 13. appelle une posture *hyperbolique s* celle dans  
laquelle on est couché avec les bras, les jambes, & l’é-  
pinedu dos, les vertebres du cou comprises, étendues,  
ou retirées au-delà de leur mesclre ordinaire.

HYPERCATHARSIS , ὑπερκάθαρσις, de ὑπὸρ, prépose  
tion qui marque un excès, & κάθαρσις, purgation ; sa-  
*perpurgatum ,* purgation immodérée ou excessive, qui  
est l’effet ordinaire des remedes colliquàtifs, corrosifs  
& irritans. Hippocrate, 5. *Aph.* 4. & *Coac. nsif-* dit  
que les convulsions ou le hoquet qui fuccedent à l’Ay-  
*percatharsc,* font des fymptomes funestes; & il con-  
seille dans un pareil cas, au rapport d’Aétius, de met-  
tre immédiatement le malade dans un bain chaud , &  
de lui faire boire avant & après quelques verres de  
vin.

La*sctperpurgaelon* est l’effet du relâchement des vaisseaux  
du bas-ventre, & de la dilatation de leurs orifices , la-  
quelle est causée par l’irritation continuelle de quel-  
que cathartique corrosif& irritant. Au commencement  
de cette maladie on rend une matiere très-claire & ex-  
crémentitielle ; mais à mefure que le relâchement &  
l’ouverture des vaisseaux augmentent, les-humeurs né-

4ϊΐ HYP

cessasses s’evacuent. Il se fait d’abord une excrétion de  
bile jaune, enfuite de phlegme, après de bile noire &  
enfin de sang , qui est celui de tous les fluides dont la  
nature peut le moins fie paffer. Mais ce sirnt toujours  
les humeurs les plus claires qui fortent les premieres,,  
& elles deviennent plus épaisses à mefure que l'excré-  
tion tiresilrsafin. Lors donc que l’on donne un phleg-  
magogue trop sort, après que le phlegme a été évacué,  
il fie sait une excrétion de bile jaune, ensiiite de bile  
noire, & enfin de seing. Un cholagogue trop violent  
catsse d’abord une évacuation de phlegme , enfluite de  
bile noire, & enfin de seing. Un mélanagogue trop  
violent après avoir évacué la bile noire, chassie le phleg-  
me jaune , & caufe là la fin une excrétion de fiang, qui  
paroisse faire par des vaiffeaux entierement dépouil-  
lés de leur ton & de leur fermeté naturelle. Car , lorf-  
que les vaisseaux scmt si foibles qu’ils ne peuVent plus  
retenir les liqueurs, que leurs orifices font ouverts, &  
que le médicament ne pouvant attirer l’humeur à la-  
quelle il est approprié ne cesse de les irriter, il faut  
nécessairement que tout arrive dans l'ordre qu’on vient  
de dire. ORIBASE , *Med. Coll. Lib. XVII. cap.* 42.

Ceux qui font attaqués d’une*superpurgaelon ,* ont besoin  
de frictions & d’tm bain chaud , ayant lequel ils doi-  
vent boire du vin rouge ou paillet fort clair, qui est  
celui dont la distribution fe fait le plus aisément, &  
manger de la foupe au vin & des grenades.Supp osé que  
l’évacuation continue , on liera les membres de façon  
que le bandage aboutiffe des parties supérieures aux in-  
férieures, & qu’en interceptant le sang & les esiprits,  
il empêche une évacuation & une dissipation excessive.  
Il est bon aussi de donner au malade quelque peu de  
thériaque avec delà chair de vipere, car ce remede paf-  
fe jusi^u’à la peau , fait une rivulsion en fort peu de  
tems, détourne les humeurs du lus ventre, & émousse  
l’action des cathartiques. On peut à fon défat't faire  
ufage des troclusques de thériaque , ou de ceux des  
femences, ( voyez *Pastillas de Seminibus )* & de l'anti-  
dote appelle *philonium.* Il saut aussi appliquer des ven-  
touses & des cataplasines *de polenta* & de *mulseum* siur  
l’estomac du malade, ensuite des épithemes astringens :  
mais rien n’est comparable aux frictions & aux reme  
des liquides. Le malade doit aussi fe garantir du froid  
& du chaud, car le premier repousse les humeurs de  
dehors en dedans, & par là augmente le flux , & le fe-  
cond dissipe & dissout les forces & les efprits. Supposé  
que la violence du cathartique fasse augmenter de plus  
en plus l’évacuation , il faudra faire ufage des cataplas-  
mes précédens& de lavemens, tels que ceux de grass-  
fe d’oie, de vin doux, d’huile d’aspic & autressembla-  
bles. P. EgINETE, *Lib. VI. cap.* 7.

Tout excès dans le boire & le sommeil ne vaut rien pour  
ceux qui sirnt affligés de la maladie dont nous parlons.  
Ils ne doivent user que de vin austere, trempé avec de  
l’eau de fontaine , encore faut-il ne leur en donner  
que fort peu. 11 convient dans ce cas de mettre dans  
leur boisson quelque peu *de polenta* rôti, ou de têtes de  
pavots, ou de la noix de galle. La farine des lentilles  
dont on a ôté la peau & l'écorce, cuite avec du vinai-  
gre, de la bete noire, du fumach & une petite quantité  
de têtes de pavots, est aussi très efficace. Les poires fe-  
ches exprimées avec du fuc de coings, ne font point  
à méprifer. Mais si l'évacuation continue toujours avec  
la même violence, il faut avoir recours aux remedes  
que l’on prefcrit pour les maladies cœliaques. Ceux  
qui vomissent aisément doivent boire une grande quan-  
tité d’eau chaude, & s’exciter à vomir, en fe fourrant  
le doigt dans la gorge, ou en y introduisant une plu-  
me , ce qu’ils feront à deux ou trois différentes reprifes.  
On fera chauffer enfuite quelque peu d’huile de fleurs  
de coings ( voyez *Meldnum oleum )* & de vin , & on  
trempera dedans un morceau de linge que l'on appli-  
quera sur le ventre. Il faut aussi au bout de quelque  
tems donner au malade gros comme une feve de thé-  
riaque dans du vin. AE’nUs , *Tetrab. I. Serm.* 3. *cap.*

HYP 4I2

HYPERCORYPHOSIS , ὑπνρκορύφωσις , ύ’ὑπε'ρ , *Jur .  
desseusy* & κορυφὴ, fommet, éminence ou protubérance.  
Hippocrate appelle les lobes du foie & des poumons,  
*hypercoryphoses ,* ὑπεικορυφώσεις.

HYPERCRISIS , ὑπέρκρισις, de ὑπἐρ , fur , & κρίσις, une  
crife; est une crife vlolente & excessiVe d’une maladie  
qui *se* fait lorfque la nature étant opprimée par la quan-  
tiré de la matiere morbifique , fait des efforts extraor-  
dinaires pour s’en débarrasser par des évacuations im-  
modérées qui mettent la vie dtl malade dans un très-  
grand danger. GaLIEN , *Com. III, in Prognosi, T* 1.

On l’appelle aussi*hypereccrisis, Ù7Pednzpuriç,* ousar-cccré-  
*elon.* GaI ιεν *, de C. M. S. L. Lib. III.*

HYPEREPHIDROSIS , ὑπὸρεφίδρωσις, de ὑπὸρ , qui  
marque un excès, & ιδρως, fueur;*scueur exceissive* ou  
*immodérée.* **BIANCARD.**

HYPERE^IA, ὑπηρεσία , *ministère, offices* est employé  
dans Mofchion , *de Morb. Mul.* pour signifier la fonc-  
tion organique des différentes parties du corps.

HYPERETRIA , ὑπηρέτρια , *Sage-femme, Accoucheuse.*Mofchion , *de Morb. Mul.* veut qu’il y en ait au moins  
trois de présentes dans le tems de l'accouchement.

HYPER1CUM, *Mille-pertuis.*

Voiclafes caracteres.

Sa racine est fibreufe; fes feuilles font conjuguées ou  
difposées deux à deux sclr les nœuds des tiges. Le ca-  
lyce est à une seule feuille, divisé en cinq parties &  
fort étendu. Ses fleurs font en rofe, composées de cinq  
pétales jaunes, & leur milieu est occupé par quantité  
d’étamines. Elles embrassent un oVaire de figure coni-  
que, garni d’un gros pistil à trois cornes, qui fe chan-  
ge en un petit fruit oblong partagé en trois loges étroi-  
tement unies & remplies d’un grand nombre de femen-  
ces sort menues.

Boerhaave compte treize especes de cette plante, qui  
font :

1. *Hypericum, vulgares* C. B. P. 179. Park. Theat. 572.'  
Tourn. Inst. 274 Boerh. Ind A. 1. 241. *Hypericum,  
Offic.* Ger. 432. Emac. 539. RaiiHist. 2. 1018. Synop.  
3. 342. *Hypericum vulgaresive perforata cause rotun~  
do,foliis glabris s* J. B. 3. 3 81.

Le *rnfae-pemiels* est une plante d’environ deux piés de  
haut, qui jette un grand nombre de tiges rondes, lise  
fes , des nœuds defquelles sortent deux petites feuilles  
oblongues, fans queues, lisses, veinées dans toute  
leur longueur, & qui étant exposées au foleil paroise  
sent percées d’un grand nombre de trous, ce qui lui a  
fait donner le nom de *perforata.* Ses fleurs font en  
grand nombre à l’extrémité des rameaux; elles font ell  
rofe, composées de cinq pétales jaunes, avec plusieurs  
étamines chargées de fommets jaunâtres. Elles rendent  
étant froissées entre les doigts un fuc rouge comme du  
Eang. La capside dans laquelle la semence est enfer-  
mée est longuette & angulaire, approchante d’un grain  
d’orge, divisée en trois loges remplies d’un grand nom-  
bre de petites graines d’une odeur résineuse. Sa racine  
est dure, ligneuse, pénètre fort avant dans la terre &  
fubsiste plusieurs années. Cette plante croît dans les  
haies & parmi les arbrisseaux, & fleurit aux mois de  
Juin & de Juillet. Ses fleurs & *ses* feuilles font d’u-  
l'age.

Le *mille-pertuis* est apéritif, détersif & diurétique , bon  
contre les fièvres tierces & quartes, pour résister au ve-  
nin, pour tuer les vers & pour guérir les plaies. La  
teinture de fes fleurs dans l’esprit de vin, est excel-  
lente pour la mélancolie & pour la manie : employée  
extérieurement elle est d’une efficacité admirable pour  
les meurtrissures, les contusions & les plaies, surtout  
dans celles des parties nerveuses. Gérard , dans *son*Traité *de Botanique s* donne la recette d’une huile com\*.

413 H Y P

posée extremement utile dans les accidens dont on  
vient de parler. **MILLER ,** *Bot. Offic.*

Ses feuilles font styptiques *& un* peu salées; elles ont un  
fel approchant de la nature du fel ammoniac : mais il  
est uni avec beaucoup de terre, & dissous dans une li-  
queur semblable à l’esprit de térébenthine ; car les  
points transparens qui paroissent fur les feuilles de cet-  
teplante, & qui femblent autant de trous, les points  
noirs qui font fur les bords de fes fleurs & les tubercu-  
les que l’on trouve sor fes fruits, doivent être regardés  
comme autant de bouteilles remplies de cette liqueur.  
Il n’est donc pas furprenant que le *mille-pertuis* Toit  
vulnéraire, détersif, diurétique. fébrifuge & très-pro-  
pre pour let vapeurs. On distile cette plante, on en fait  
une huile & un extrait. L’huile est simple ou compo-  
sée : la simple fe fait en mettant infufer les fommités de  
*mille-pertuis* entre fleurs & graines , dans une suffi-  
sante quantité d’huile d’olive : on l’expose pendant  
quelques jours au soleil ; on l’exprime; on réitère Pin-  
fusion jufqu’à ce qu’elle soit d’un rouge foncé : pour  
l’huile composée, il faut faire infufer une livre de  
fommités de la même plante dans deux livres d’huile  
& une ÜVre de vin rouge ; après trois jours de macéra-  
tion on les fait bouillir au bain-marie jufqu’à la con-  
sommation du Vin : on fait trois infusions de même, &  
l’on délaye dans la dernière une lÎVre de térébenthine  
de Venife & quatre fcrupules de fastam Ces huiles fiant  
excellentes pour toutes sortes de blessures : on en fait  
boire demi-once ou une once dans le crachement de  
Eang & dans la dyssenterie : pour la stlatique , le rhu-  
matifme & autres semblables maladies , on frotte  
la partie aVec deux onces d’huile de *mille-pertuis 8c*une once de bon efprit de vin, ce qui forme un mélan-  
ge extremement réfolutif.

Pour faciliter l’extrait de cette plante ,

*Prenez* les fleurs en bouton; mettez-ïes en digestion pen-  
dant deux jours dans de bon efprit de vin ; expri-  
mez l’infusion & faites-la évaporer en consistance  
d’extrait.

On en donne depuis un fcrupule jufqu’à un gros.

Angelus Sala en prescrit l’usage dans la manie, dans la  
mélancolie & dans les égaremens d’esprit, qui arrivent  
sans fieVre, ni aucune cause manifeste. On a donné le  
nom de *Fuga daemonum* au *mille-pertuis t* parce que l’on  
a cru qu’il étoit propre à guérir ceux que l’on croyait  
possédés: mais il est bon de remarquer qu’ordinaire-  
ment ces fortes de gens sont des fripons ou des Vérita-  
bles hypocondriaques; & généralement parlant toutes  
les herbes que l’on croit bonnes pour les possédés , font  
excellentes pour les vapeurs , pour la mélancolie &  
pour la manie. La décoction de *mille-pertuis,* Peau dise  
tilée de cette plante, l’infusion de *ses* graines tuent les  
vers & font couler les urines. On emploie cette plante  
dans le sirop anti-néphrétique de Charas, dans le sirop  
apéritif & cachectique du même Auteur, dans le sirop  
d’armoife, dans la poudre que Paulmier a décrite pour  
la rage, dans la thériaque d’Andromaque, dans la thé-  
riaque reformée de Charas, dans le mithridate, dans  
l’huile defcorpion composée, dans l’onguent *martia-  
tum t* dansle mondificatif d’ache. ToURNEFoRT, *Hist.  
des Plantes.*

2. *Hypericum s ascyron dictum , caule quadrangulo* ; J. B.

3. 382. Voyez *Ascyrum.*

3. *Hypericum, villosum, erectum, caule rotundo s* T.

4. *Hypericum i elegansissimum, non ramosum, folio lato ;*J.B. 3.383.

5. *Hypericum,supinum, tornentofum, Hesparelcum* ; Clusi  
Η.ι8ι.

6. *Hypericum, minus, erectum* ; C. B. P. 279.

7. *Hypericum , minus, vel minus t supinum ,glabrum* ; C.  
Β. P. 279. M. H, 2. 469.

ΗΥΡ 414

8. *Hypericum , perfoelatum et perforatum* **; T.** 2 5 5.

9. *Hypericum,folio breviori s* C. B. P. 279. M. H. 2.  
469.

1 **o.** *Hypericum, frutescens, Canari ense, multiflorum ;* H.  
A. 2. 135.

11. *Hypericum , foetidum s frutescens* ; T. 2 5 5.

**12.** *Hypericum-, Orientale nflore magno i, T- Cor.* **19.**

13. *Hypericum , crispum, triquetro et cuspidato folio t***BOCC.** M11S. p. 2. T. 12. **BOERHAAVE ,** *Ind. alt. Plant,  
Vol. I.p.* 242.

Miller en compte trente efpeces.

**HYPERICUM FRUTEsCENs,** est le nom de Ia *Spiraea > Hy~  
perici folio-> non crenato.*

**HYPERICUM** MaxIMUM. Voyez *Andros.aemum.***HYPERICUM** saxaTILE. Voyez *Caris.*

HYPERINESIS, ὑπορίνησις, *d’vaso,* qui signifie excès, &  
ἐνησις, éVacuation ; éVacuation excessiVe. Ce mot se  
trouve dans Hippocrate, *de Loc. in hom.* & signifie la  
même chosie *coschypercatharsis.*

HYPERINOS, ὑπέρινος, dlalaflo, qui signifie 'excès, &  
ἰνεώ, éVacuer; est celui qu’on a purgé avec excès, ou  
au-delà de fies forces. C’est aussi une perfonne exté-  
nuée. Galien , *Corn, in VI. Epid.* traduit ce mot par  
κεκενωμένος ( *cecenomenos* ) éVacué : mais il dit dans  
fon *Exegesis s* ὑπέρινος *ο* ὑπερκεκαθαρμένος ἄνθρωπος , saj  
αὑτὴ ὑπερὶνησις, &c. α *casehyperinos* signifie la perfonne  
’ « qu’on a trop purgée, aussi-bien que la Euperpurgation,  
œ ce que quelques-uns ont traduit en disant ὑπέρινος ἰχ-  
« ναίνει, *hyperinos,clc* celui qui est exténué. Mais ce mot  
« paroît aVoir une double signification , de même que  
« μακρόπνους ( *macropmisé) & βρααυττνΰς, ( brachypnus.* » Il  
veut dire que comme ces mots μακρόπνους, & βραχυττνους,  
signifient non-seulement une respiration longue &  
courte, mais encore le sujet qui en est afi'ecté ; de mê-  
me on *se* sert du mot *hyperinos,* pour désigner non-feu-  
lement une éVacuation immodérée, mais aussi la per-  
fonne qu’elle a épuisée. Varinus traduit ὑπὸρινος par  
ὸ σφόδρα λεπτὸς, qui est beaucoup épuisé ; & Polîux  
par ἐξινωμένος , qu’on a purgé aVec excès , ou épuisé.

HYPEROA, ὑπερωα, d’êpsop, & ῶον , un lieu haut , la  
partie supérieure de la bouche , que l’on appelle palais  
& bafe du cerVeau. CasTELLI.

HYPEROS , ὑπερος , est un pilon , dont Hippocrate ,  
*Lib. de Tract, se* sert au lieu de bâton pour l’extension  
des os fracturés. Fœsssis.

HYPERPHYES, ὑπερφυὴς, d’usoflo, sur, dessus & φὑω ,  
être produit felon les lois de la nature ; est une épithete  
qui signifie quelque chosie d’oppoEé ousde contraire au  
cours ordinaire de la nature. Hippocrate, *Lib. de Vet.  
Med.* l’applique aux maladies qui font extremement  
mauVaiEes & dangereuses.

HYPERSARCOSIS , ὑπερσάρκωσις , Α’ὑπὸρ , qui signifie  
excès, & σὰρξ, chair, est une excroissance de chair.

HYPEXODOS, ὑπέξοδος, d’u'no', fious ou dessous, &  
ἐξοδος, issue , excrétion , ou flux de Ventre.

HYPEZOCOS, ὑποζωκω'ς, d’ὑπoζώvvυμι , ceindre par-  
dessous ; *se* dit des membranes qui Pont étendues au-  
dessous d’tme autre partie ; de la pleure, par exemple ,  
qui est tendue sejus les côtes. Cœlius Aurelianus, *Lib.  
II. Acut. morb. cap.* 16. attribue la toux à la correspon-  
dance des parties qui font contiguës, ὑπεζωκότι *mem-  
branae,* à la membrane enVironnante.

HYPHEAR. Voyez *Viscus.*

HYPHEGESIS, ὑφήγησις, d’nYasquv , conduire ; qui pré-  
céde , ou qui montre le chemin. Par exemple, *Lib.* A?  
*Naturâ puerï,* καὶ ὑφήγησις ἐγένετα τύτῳ ῶσπερ ὓδωρ επι  
τραπέζης, α sim chemin lui étoit marqué,de même qu’on  
« le marque à Peau que l'on *verse Pur* une table. » En  
effet,dans l’accouchement la sérosité ou l'eau frayent un  
passage au fœtus, de même qu’on le fraye à l’eau qu’on  
répand fur une table , en la condulcant aVec le doigt  
jusqu’à ce qu’elle trotiVe le moyen de s’écouler. Et dans  
le serment,ὑδἐ *uqnryikrosoai* ξυμβουλίην τοιηνδε, α je ne don-

415 H Y P

« nerai jamais un conseil de cette nature, » c’est à-dire,  
je ne persiladerai jamais à persionne d’avoir recours au  
poistm.

HYPNOBATES , ὑπνοβάτης, d’ê'nvoçssommeil, & βαίνω, |  
aller, marcher ; est celui qui marche en dormant,*fom~  
nanbule. .*

HYPNOLOGICA , ὑπνολογικὰ , α’ὓπνος, sommeil, &  
λόγος, diEcours; est la partie de la Medecine qui re-  
gle le sommeil & les veilles.

HYPNOPOEOS, ὑπνοποιὸς, de ὓπνος sommeil, & ποιέω,  
faire, ou causer; est une épithete que l’on donne aux  
remedes qui procurent le fommeil. *Sornniseres.*

HYPNOS , ὓπνος, *Sommeil. Noyez Somnus.*

HYPNOTERION, ὑπνοτήριον, est le nom d’un épithe-  
me hépatique, dont il est parlé dans Aétius, *Tetrab.  
III. Serrn.* 2. *cap.* 11. à l’occasion de la cure du skirrhe  
de la rate.

HYPNOTICUS, ὑπνωτικὸς, d’ü'n^, fommeil. *Hypno-  
tique\** Voyez *Hypnopoeos.*

HYPNUM, est une espece de moufle fertile , qui pro-  
duit une infinité de petites têtes couvertes de coeffes la  
plupart obliques , qui tombent de travers, & dont les  
bords font quelquefois dentelés, & quelquefois entiers.  
Elles font portées fur de longs pédicules qui naiffent  
des asselles des feuilles, le long des tiges & des ra-  
meaux , & leur extrémité inférieure est entourée d’une  
peaulecailleufe disterente des feuilles: ajoutez à cela,  
que les tiges font pour la plupart plus branchues & plus  
fertiles que celles du *bryon.* Raii, *Synopsis Strip. Brit.*Voyez les divisions générales des *Hypmims* au mot  
*Botanica.*

HYPO, ὑπὸ, préposition qui signifie dessous , mais qui  
étant jointe avec d’autres mots, signifie non-feulement  
une infériorité par rapport à la situation, mais encore  
une remission ou diminution , comme on peut le voir  
dans quelques-uns des motsfuivans.

HYPOBRYCHIOS , υπὸβρυ'χιος , *d’érro ,* & βρύχιος;  
coulé à fond, enfoncé. Ce mot signifie dans Hippo-  
crate & dans Aretée , caché , ou profondément situé,  
& il fe dit du léger commencement d’une fievre , des  
veines, & des autres parties qui font profondément si-  
tuées, CasTëLI 1. P’oesIUs. Voyez *Brychios.*

HYPOCAPNISMA, ὑποκάπνισμα , *d’érno ,* & καπνιζω ,  
fumiger; *Sufsumigation.* MosCHIoN. *deMorb. mul.*

HYPOCARÔDES , ὑποκαρώδης, d’uàso, qui signifie une  
diminution ou le plus bas dégré de quelque qualité, &  
κάρος, carus;est celui qui est affecté d’un assoupissement  
ou d’un *carus* léger. Hippocrate, *I. Prorrhet. et Coac.*ὑποκαρωθεὶς, ( *Hypocarotlels')* est employé dans le même  
feus , dans le troisieme *des Epidémiques.*

HYPOCATH ΑΙόΙ5,υ'ποκάθαρσιςαί’ὑπὸ, qui signifie di-  
minution , & κάθαρσις, purgation, est une purgation  
légere par bas , & le contraire de *s hyper catharsis.* Ce  
mot signifie quelquefois simplement tout dégré de pur-  
gation par bas, comme dans Hippocrate, *Lib. deUlcer.*,& dans Galien , *Lib, IV. C 6.*

HYPOCAUSTUM , ὑπὸκαυστον , d’vno', fous, & κάυω ,  
brûler ; est proprement un lieu destiné pour prendre  
les bains, & pour filer, que l’on échauffe en faisant du  
seusous le plancher; mais c’est plus ordinairement une  
*étuve.*

HYPOCEPHALÆON , ὑποκεφάλαιον, d’êno', sous, &  
κεφαλὴ; la tête; est un oreiller, ou tout ce qui sert à  
foutenir la tête. Ηιρροοελτε , ι. *de Morb. Miel.*

HYPOCERCHALEON , ὑποκερχαλέον , d’êno', & κέρ- |  
χνος, âpreté de la gorge ; signifie dans le *VII. des Epi-  
démiques-,* une esipece d’âpreté aiguë dans la gorge, &  
« la trachée artere.

HYPOCHOERIS, est une efpece de *Sonchus,* moins  
épineusie que les autres. Ce mot vient d’éno', préposi-  
tion diminutive, & χὸιρος, un cochon BLANCARD.

HYPOCHEOMENOS, ὑποχεομηνος, est celui qui est  
affligé d’une silflusion ou cataracte. GaLIEN , *de Santa  
tuend. Lib. VI. cap. o.*

HYPOCHLOROMELAS, ὑποχλωρομελας, d’uno', qui  
signifie diminution, χλωρὸς, efpece de jaunisse, & μέ- |

H y P 416

λας, noir ; de couleur pâle qui tire sur le noir. Ηιρρο-  
CRaTE *, Lib. VI. Epidem.*

HYPOCHONDRIA, ὑποχόνδρια,Α’ὑπὸ, fous, & χόν-  
δρος, cartilage; les *hypocondres,* ou parties latérales du  
corps, qui s’étendent depuis les fausses côtes jtssqulaux  
iles, & qui comprennent non-feulement les musitles,  
mais aussi les viEceresinternes ; on les appelle ainsi,  
dit Pollux, à causie qu’elles semt sious un cartilage,  
( τῷ χόνδρῳ ὑπὸκειται.) Cesse rend ce mot par *praecordia,*d’après plusieurs endroits d’Hippocrate, & Cœlius  
Aurelianus met souvent *praecordia inflammata s* pour  
désigner une inflammation des *hypocondres.*

Les affections des *hypocondres s* dans Hyppq^rate, Pont

*Hypochondrion anespasmenon* , ὑποχόνδριον ἀνεσπασμενον,  
une révulsion & rétraction des *hypocondres* en dedans,  
sians que la partie foit affectée d’aucune maladie, ce  
qui est un prognostic d’une hémorrhagie & d’une phré-  
mésie. *Coac.* 119.

*Hypocondria diaborborizonta, oTroiAvTsm* διαβορβορίζοντικ  
*Hypocondres murmurans* 5. *Aph.* 64.

*Hypochondrii entasis ,* &c. ὑποχονδρίου ἔντασις λαπαρος ,  
& ὑπολάπαρος, tension légere des *hypocondres* fans tu-  
meur ni inflammation , *Lib. III. Epid. Ægr-* 2. et 10.  
*& Ægr-* 16. *post Stat.pest.* Il y a aussi υπὸχονδρίου ἔντασις  
υὑπὸμακρος, une tension oblongue des *hypocondres,* qui  
provient de l’inflammation des deux musicles droits de  
l'épigastre, qui aboutiffent en droite ligne du thorax à  
l’os pubis. *I. Prorrhet.* 144.

*Hypochondria catexerasmena, Sec. υττο^όν<ΡρΐΛ* κατεξηρασ-  
*advct* σφόδρως, *ἢ* ἰχυρῶς ἀυχμώδη, *hypocondres desséchés,  
ΌΓ^οο-ίζ-α.λμ,1να,* contractés & astaiffés par une extreme  
séchereffe , ἄνεσπασμένα, retirés en dedans par une in-  
flammation interne. GaLIEN, *Com.* 1. *in Lib. de R. V.  
I. A.*

*Hypochondria rneteora s υττοχόν<Ρ^Λ smlsma, hypochondres*élevés ou enflés, *I. Epid. Ægr.* 8.4. *Aph.* 72. La mê-  
me chose est exprimée, *Lib.de R. V. I. A.* par ὸπηρμένα  
*( epermena}* gonflés par des vents, comme Galien l’ex-  
plique.

*Hypochondrii xyntasis,* υὑπὸχονδρίου ξύντασις, distension des  
*hypocondres* qui provient d’une inflammation, *I. Epid.  
Ægr.* 2. 3.8. 10. & partout ailleurs.

*Hypochondrii seoliotes su7ro%ovTosc ο-κολΐοτΗς,* obliquité de  
*Vhypocondre* , c’est-à-dire, inégalité de cette partie :  
par exemple, dans le paffage suivant, *Lib. de R. V. I,  
A. oTPoyeôvfoeiov foev* γὰρ εἰ ἐπὶ πόνον ἐστὶν , ἢ ἐπηρμένον ,  
ἢ ἔχει τινα' σκολιότητα , « si donc *Vhypocondre* est dou-  
« loureux, ou enflé, ou devient oblique. » Σκολιότης,  
est rendu dans Galien par ἀνωμαλία , inégalité.

*Hypochondrium chronium, oTroiasosmov* χρόνιον, un *hypocon-  
dire* affecté d’une maladie invétérée, *Coac.* 292. On lit  
de même *I. Prorrhet.* τὰ ὑποχονδρια μετέωρα χρονιώτερα,  
*hypocondres* qui ont été enflés pendant un tems consi-  
dérable.

HYPOCHONDRIACUS MORBUS , *Affection* ou  
*Paission hypocondriaque.*

*L’affection hypocondriaque* n’est pas la moindre des mala-  
dies spasinodiques qui affectent le sisteme nerveux, &  
sim nom lui vient de ce qu’elle exerce principalement  
Ea tyrannie au dessous du cartilage xyphoïde , & des  
fausses côtes, dans la région des *hypocondres.* On s’ap-  
perçoit en considérant sa nature qu’elle est une mala-  
die spafmodico-flatueufe des premieres voies, c’est à-  
dire, de l’estomac & des intestins , causée par l’inver-  
sion & le dérangement de leur mouvement péristalti-  
que , laquelle jette, à caufe de la correspondance mu-  
tuelle des parties, tout le sisteme nerveux dans des  
mouVemens très-irréguliers, & dérange toute l’œcono-  
mie des fonctions.

Il est à propos que j’avertisse le Lecteur avant d’entre-  
prendre l’histoire de cette maladie, qu’il n’y a ni par-  
tie ni fonction du corps qui en foit exempte , &que *ses*fymptomes

417 H Y P

symptomes Pont si violens & si nombreux qu’il est aussi  
difficile d’en faire le dénombrement, que d’en rendre  
raifon ; car l’affection *hypocondriaque* mérite entre les  
maladies chroniques, le même nom que la fievre par-  
mi celles de l’espece aiguë ; je veux dire, celui d’uni-  
verfelle. Mais afin de garder l’ordre le plus exact qu’il  
nous sera possible dans la description que nous allons  
donner du commencement & des progrès de cette ma-  
ladie, je vais commencer parles symptomes qui semt  
particuliers à la cavité du bas-ventre , qui est de toutes  
les parties celle qui est la plus promptement affectée.

L’affection *hypocondriaque* commence toujours par des  
tensions violentes & des gonflemens flatueux de l’ese  
tomac & des intestins, surtout au-deffous des fauffes  
côtes , & le plus communément dans Phypocondre  
gauche, où il paroît quelquefois une tumeur fort dure.  
Quant aux désordres particuliers du ventricule & de  
l’œfophage, le malade est affligé de nausées, du dé-  
gout, & le plus souvent de la perte de l’appétit. La  
digestion des alimens ne Ee sait que très imparfaite-  
ment, ce qui occasionne la génération de crudités aci-  
des& visqueufes. Onfentune oppression doulouretsse  
d’estomac, furtoutaprès avoir mangé : l’ossophage est  
affecté de contractions fpasinodiques, & l’on rend fré-  
quemment par la bouche une mucosité limpide. Ladé-  
glutltion fefait avec peine, & le malade est incom-  
modé d’une cardialgie violente, d’une ardeur d’esto-  
mac considérable , de rapports acides , & d’un vomisse-  
ment dont la matière est si acre qu’elle engourdit les  
dents & ronge le linge. J’ai vu aussi des *hypocondria-  
ques, rendre par* haut des matieres purement sébacées;  
furquoi le Lecteur peut confulter les *Mélanges des Cu-  
rieux de la Nature, Decad.* ι. *An.* 3. *Obs.* 253. On fent  
dans les intestins, furtout dans les grêles, autour du  
nombril,des douleurs & des déchiremens violens, des  
contorsions, des points lancinans , des murmures &  
des borborygmes. Il survient aussi des tranchées vio-  
lentes dans les gros intestins. Le malade a quelquefois»  
la diarrhée, quelquefois aussi une constipation opiniâ-  
tre , accompagnée d’une rétention de vents , dont la  
fortie par haut ou par bas , diminue en quelque sorte  
les autres Eymptomes : mais il s’en engendre bienrtôt  
de nouveaux. Il a des envies fréquentes d’aller à la  
selle, qui simt suivies d’hémorspoïdes aveugles , &  
quelquefois d’une évacuation iymptomatique de fang.  
Quelques-uns urinent avec beaucoup de peine,&l’urine  
même est claire , aqueufe & blanche , & quelquefois  
avec un sédiment fablonneux très abondant. Cette ma-  
ladie ressemble fouvent au calcul , lorsqu’elle est ac-  
compagnée de douleurs dans la région des reins.

Elle n’affecte pas seulement le bas-ventre , mais aussi les  
autres parties du corps, à cause de la correspondance  
que la nature a établie entre elles. On fient des anxié-  
tés & des contractions dans la poitrine très-violentes ,  
une difficulté extraordinaire de refpirer , laquelle est  
quelquefois accompagnée d’un fentiment de réplétion,  
de tremblemens, & de palpitations de cœur. A mesii-  
re que le mal augmente , il affecte la tête , dans les  
parties extérieures de laquelle on restent des céphalal-  
gies, des migraines , différentes douleurs accompa-  
gnées d’immobilité, de rigidité, & de cette efpece par-  
ticuliere de douleur, à laquelle on donne le nom de  
*clavus.* Aux fymptomes précédens, fe joignent le ver-  
tige , le tintement d’oreilles, & une dissiculté d’ouie ,  
les yeux font languissans & la vue très-foible. Quel-  
ques-uns voyent aussi les objets doubles. Lesyeuxfont  
douloureux & fecs, la langue, furtout dans un endroit  
particulier, est souvent affectée d’une douleur brûlan-  
te & incommode, & la salivation est fort abondante.  
A la fin les fonctions animales fe dérangent, & l’ef-  
prit, fans aucune raifon , ou pour la plus légère caisse,  
tombe dans une agitation violente. De-là naissent Pin-  
quiétude , l’anxiété, la terreur, la mélancolie , la co-  
lere, la crainte, la méfiance, & les saillies déréglées de  
l’imagination, la diminution de la mémoire , l’affoi-  
blissementde la raifon, un sommeil troublé, inquiet  
*Tome I V.*

H Y P 418

. & rempli de crainte. Quelques-uns de ces fymptomes  
affectent tout le corps, qui *se* couvre souvent d’une  
chaleur excessive, ou de sueurs abondantes. Les forces  
diminuent, le corps devient languiffant, fe refufe au  
travail, & *se* confume peu à peu,Les membres font fou-  
vent affectés de douleurs piquantes & lancinantes. En-  
fin, toutes les sécrétions & leS excrétions, sclrtoutcel-  
les de l’espece sanguine , ceffent. Mais il est difficile  
de faire le dénombrement de tous les différens fyrnp-  
tomes dont cette maladie est accompagnée , & qui *va-  
rient* dans prefque tous les individus.

La description que les plus anciens Médecins nous ont  
donnée de cette maladie, s’accorde parfaitement avec  
celle que nous venons d’en faire. Galien, dans fon pre-  
mier Livre *de Locis affectis-,* rapporte un paffage de Dio-  
cles, dans lequel il est parlé des affections hypocon-  
driaques de l’efpece flatueufe & mélancolique , qui  
naiffent de l’estomac , & que je vais tranfcrire en fa-  
veur de la briéveté & de la clarté qui y regnent.

«Le malade, dit-il, après avoir mangé, furtout des ali-  
œ mens difficiles à digérer, ou capables d’échauffer,  
a rend une grande quantité de Ealive; il est affligé de  
a rapports acides & de vents; il sent une chaleur vio-  
« lente dans les *hypocondres, 8e* un tressaillement dans  
a tout le corps lorsqu’il retient les rôts. Il fient aussi  
*ά* quelquefois des douleurs violentes dans le bas-ven-  
« tre, qui s’étendent dans quelques fujets jufqu’au dese  
a fus du diaphragme, qui cessent après que la digestion  
a est faite , & qui reviennent si tôt qu’il a mangé. Ces  
a douleurs *se* font quelquefois fentir, lors même qu’on  
« est à jeun, aussi-bien qu’après avoir mangé. En quel-  
a quetemsque lemalade vomisse, la matiere qu’il rend  
« est un composté d’alimens mal digérés, & de phlegme  
a amer, chaud,sa acide, à un tel dégré, qu’il engour-  
« dit les dents. »

Cet Auteur croit, fur ce que les substances froides pro-  
curent du foulagement, que cette maladie provient de  
la chaleur des parties internes.

Avant de quitter l'histoire de cette maladie, je vais in-  
diquerquelques précautions, dont il importe extreme-  
ment d’être instruit. Comme l’affection hypocondria-  
que a différens dégrés qui nous aident à former nospro-  
gnostics, elle a aussi des redoublemens qui donnent lieu  
à des paroxysines très-violens ; car quoique les hypo-  
condriaques ne foient jamais parfaitement bien, néant-  
moins leurs fymptomes semt beaucoup plus violensen  
hiver, ert automne, & dans les tems froids, que dans  
aucune autre fasson; & plus l’atmo\*sphere est chaud,  
plus ils jouiffent d’un état tranquile. On a obfer-  
vé que les femmes qui font fujettes à cette maladie,  
en font beaucoup plus affligées dans le tems de leurs  
regles, dont le cours est généralement interrompu. Il  
faut seiVoir encore, que les *hypocondriaques* font rare-  
ment affligés de fievres continues, épidémiques, & con-  
tagieufes, & même de la peste, & qu’ils font exempts  
de ces maladies & de plusieurs autres. Cela paroît ve-  
nir de ce que ces fortes de malades ont pour l’ordinai-  
re dans les premières voies une grande quantité de  
crudités acides & vifqueufes , qui résistent à la conta-  
gion, qui opere par la subtilité des parties sillphureu-  
ses, que ces crudités fixent en quelque fiorte : c’est ce  
qui fait encore que les vieillards & les perfonnes mé-  
lancoliques semt rarement affectés de maladies aiguës  
& contagieuses.

On fait par expérience, que les jeunes gens & [es per-  
semnes qui ont atteint un âge mûr, Eont trèsssujettes à  
cette maladie, qui dure depuis l’âge de vingt ans, jusa  
qu’à celui de cinquante, après lequel elle *se* change,  
pour l’ordinaire, en douleurs arthritiques, en goute ,  
en douleurs des reins, en sciatique , en calcul, en ca-  
chexie, en Ecorbut, en maladie noire, ( *morbus niger y*en obstructions des vssceres, en fievre hectique, & en  
d’autres maladies formidables. Ceux encore qui font  
d’une habitude spongieufe , molle, & Lâche, y font

4ΐ9 H Y P

bien plus si-ljets, que les personnes dont la constitu-  
tion est plus forte & plus robuste. Il en est de même  
de ceux qui font naturellement languissans , ou qui  
ont reçû de leurs parens une disposition héréditaire à  
eette maladie, ou dont les forces ont été considérable-  
mentaffoiblies par un mauvais regime, ou par des ma-  
ladies précédentes. On peut mettre de ce nombre ceux  
qui menent une vie sédentaire, & qui fe livrent avec  
trop d’ardeur à l’étude. De-là vient que *i’affection hypo-  
condriaque* est très-commune parmi les gens de Lettres,  
& parmi les femmes, qui y font cependant beaucoup  
moins scijettes que les hommes. C’est à tort que l’on  
confond les *affections hypocondriaques* de ces dernieres,  
avec celles de llespece hystérique, & qu’on leur don-  
ne le même nom. Voyez *Hysterica.*

Les Anciens & plusieurs Modernes fe font trompés en  
assignant le siége de *s affection hypocondriaque.* Les  
premiers ayant fouvent remarqué une tumeur suivie  
de tension au côté gauche, au dessous des fausses côtes  
où la rate est située, ont crû que cette maladie avoit  
fon siége dans cet organe ; Rhodius & Heurnius ont  
adopté ce sentiment. Mais outre que la rate, en con-  
séquence de fa structure, n’est point fufceptible de cet-  
te douleur aiguë & lancinante que fentent les *hypocon-  
driaques ,* l’expérience nous apprend que ce vifcere est  
souvent très-sain dans ces sortes de malades. Sylvius  
dans sa *Differt, de usu lienis* : Hoefferus , *de Hercule  
Medica , Lib. III. cap.* 3. et Hochstederus 5 *Dec. 5.*sont de même sentiment que moi. On ne peut nier ce-  
pendant, qu’il ne puisse y avoir dans cette maladie un  
engorgement de la rate, mais cet engorgement n’est  
point la caufe de la douleur aiguë , ni la rate le siége  
de cette maladie.

Quelques - uns des Modernes placent le siége de cette  
maladie dans la veine-porte & dans sies ramifications,  
& regardent le seing qui croupit danslees endroits, com-  
me la véritable causie de tous les symptomes, qui ont rap-  
port dans les hommes au dérangement du flux hérnor-  
rhoïdal, & dans les femmes, à celui du flux menstruel;  
& croient que ces fymptomes cessent lorsque ces excré-  
tions reprennent leur cours. Quoiqu’ilfoit vrai, com-  
me nous aurons occasion de l’obferver ci-après, que les  
irrégularités de ces évacuations , & la stagnation du  
fang qu’elles occasionnent, furtout dans les ramifica-  
tions qui *se* distribuent dans les tuniques nerveusies des  
intestins , puissent souvent être les catsses de cette ma-  
ladie ; il faut cependant obferver qu’il peut y en avoir  
une infinité d’autres, ce qui fait que les premieres de-  
viennent quelquefois inutiles pour nous faire connoî-  
tre fon siége , aussi-bien que la nature des symptomes  
dont elle est accompagnée ; car il arrive souvent que  
les *hypocondriaques* n’ont aucune disposition aux hé-  
morrhoïdes, & Rhodius, *Centur. II. Obf. 93.* Claudi-  
nus, *ConsiI.* 89. & Montanus, *ConsiI.* 246. nous appren-  
nent que le seing sort souvent en abondance par les vei-  
nes de l’anus, sans pour cela que le malade s’en trouve  
soulagé.

Je suis persuadé que cette maladie a fon véritable siége  
dans le conduit alimentaire , membraneux, & extre-  
mement nerveux, qui constitue l’estomac & les intes-  
tins. Ce conduit est principalement composé de quatre  
tuniques: l’interne, connue fous le nom de veloutée,  
est munie de poils droits & creux, semblables à des  
mamelons. La seconde, qui suit celle-ci, est la tuni-  
que nerveuEe. La troisieme, savoir, la musculeuse est  
un peu plus forte, & compofée en partie de quelques  
fibres longitudinales, & en partie de fibres annulaires,  
& d’un grand nombre de vaisseaux fanguins. L’exter-  
ne est la tunique membraneufe. Il y a trois différens  
tissus cellulaires entre ces tuniques ; l’un, entre la tu-  
nique veloutée & la nerveufe : le fecond , entre cette  
derniere & la mufculeufe, & un troisieme, entre-cel-  
le-ci & la tunique membraneufe, communément ap-  
pellée la tunique cellulaire de Ruysith, *tunica cellulosa  
Ruyschifa* La tunique musculeufe, & les fibres annu-  
laires dont elle est composée, donnent à ces parties

Η Y P 420

une espece de mouvement vermiculaire ou peristalti-  
que, qui consiste dans une contraction & un relâche-  
ment qui *se* continuent de haut en-bas. La force na-  
turelle & l’intégrité de ce mouvement, ne servent pas  
peu à la conservation de la Eanté; car c’est lui qui-con-  
tribue à la digestion des alimens, à la secrétion de la  
bile & du si-ic pancréatique, à la préparation du chyle,  
& qui le pousse dans les veines lactées. C’est aussi ce  
qui rend les autres sucs du corps humain balsamiques  
& spiritueux. C’est encore ce mouvement peristaltique  
des intestins qui pousse les crudités, les excrémens,  
les vapeurs flatueuses & aériennes, qui proviennent  
des alimens , & qui semt dépourvues d’un stuc louable  
dans le conduit alimentaire, & qui en procure la sor-  
tie par l’anus. Le ton de ces parties, lorsqu’il est Eain  
& dans sim degré naturel, aide & sacilite extremement  
la circulation du simg , & devient le principal instru-  
ment dont la nature *se sert* pour faire que les intestins  
s’acquittent des fonctions qu’elle leur a assignées.

Il ne fera plus difficile , après ce qu’on vient de voir,  
d’assigner la cause immédiate, & d’expliquer les diffé-  
rens symptomes dont cette maladie est accompagnée.  
La cauEe de *F affection hypocondriaque ,* consiste donc  
dans l’état non-naturel de ce mouvement peristaltique,  
lors, par exemple , qu’il est détruit dans un endroit,  
trop fort dans un autre, & entierement renverfé, je  
veux dire, qu’il fe sait des parties inférieures vers les  
fuperieures ; car ce relâchement & cette distension spaf  
modique, qui existent en même-tems dans les intef-  
tins, mais qui fe succedent l’un à l’autre dans différen-  
tes parties, constituent la vraie nature de *F affection hy-  
pocondriaque ->* & suffisent pour rendre rasson de tous les  
fymptomes qui l’accompagnent. Cette opinion est non-  
seulement confirmée par l'expérience, mais encore par  
l’autorité des plus fameux Medecins, tels qu’Ortlo-  
bius, Etmuller, Needham, Wedelius, & Conringius  
dans fa Disscrt. *de Morbo hypocond. Sect.* n. Voyons  
t donc maintenant si nous pourrons déduire de cette câu-  
*se* les taisions des différens symptomes dont cette ma-  
ladie est accompagnée.

Les conséquences immédiates de la diminution du mou-  
vement péristaltique fiant, l’indigestion, une chylifica-  
rion imparfaite & l’excrétion empêchée des matieres  
récrémentitielles, qui est caufe que ces dernieres resi  
.tent dans les intestins, & que leurs crudités acides &  
visqueuses venant à s’insinuer d’une maniere particu-  
liere dans leurs courbures & leurs différens replis , y  
engendrent une grande quantité de flatuosités. IÏ arrive  
de-là que ces matieres , par le long séjour qu’elles font  
dans les intestins, perdent leurs qualités naturelles &  
contractent une certaine acrimonie par laquelle elles  
picotent la tunique nerveufe des intestins , & excitent  
des contractions spasinodiques. Le conduit intestinal *se*resserre si fort dans certains endroits que les vents ne  
peuvent plus fortir, ce qui les oblige à rester dans la  
partie du conduit qui est exempte de spafmes,& à la dise  
tendre d’une façon extraordinaire ; d’où il arrive un  
murmure de ventre , des borborygmes & des enflures  
incommodes. Au reste, ces flatuosités ne pouvant fe  
frayer un passage par bas , à caufe des spasines, semt  
obligées de fortir par haut; & dans ce cas elles s’em-  
parent principalement du colon, & se répandent dans  
fies courbures qui Eont très-nombreisses. Car il faut ob-  
server que le colon, furtout aux endroits de ses cour-  
bures , au-dessous des fausses-côtes dans les deux *hypo-  
condres,* & à l’endroit où il porte Eut les reins, est  
beaucoup plus étroit que dans SOU milieu. Mais princi-  
palement dans le côté gaucho, il est souvent distendu  
par des vents à un point extraordinaire, & forme une  
tumeur douloureufe que Fon attribue faussement à Pin-  
disposition de la rate. Lorfque ces spasines continuent,  
que le mouvement péristaltique vient à se renverser, &  
la maladie à augmenter, ces vapeurs pénetrent dans la  
cavité de l’estomac, qu’ils distendent d’une maniere  
surprenante, & produisent une enflure incommode que  
l’on apperçoit à la vue & au toucher. L’estomac ainsi

421 HYP

distendu empêche le mouvement & la descente du dia-  
phragme, d’où naît la difficulté de respirer. Et ce qui  
est encore pire, l’orifice gauche de l’estomac, & même  
tous les deux ensemble *se resserrent,* ce qui fait que  
les vapeurs fe répandent dans sa cavité & produisent  
des douleurs terribles dans les régions épigastriques &  
hypocondriaques, & des cardialgiês, qui diminuent  
considérablement lorsique les contractions cessent &  
que les vents fortent par haut.

Tels siont les effets que produisent les vents, dont la gé-  
nération & la rétention sirnt dues au défaut du mouve-  
ment péristaltique de l’estomac & des intestins. Les  
Grecs appelloient ces fortes de maladies τὰ παθύματα  
φυσώδ εα.

Voyons maintenant quels sont les fymptomes qui résul-  
tent des crudités que lassent dans l’estomac , dans le  
duodénum & dans les courbures du colon, les alimens  
dissous dans l’estomac , en conséquence du dérange-  
ment du mouvement péristaltique.

Ces crudités séjournant trop long-tems dans les intestins,  
surtout dans le duodenum , où elles rencontrent une  
grande quantité de bile & de fisc pancréatique, *se* cor-  
rompent en peu de tems, deviennent acescentes & ac-  
quierent une très-grande acrimonie ; d’où il arrive  
qu’elles picotent les parties & causent des Epasines ,  
des tranchées, des douleurs lancinantes & corrodan-  
tes, qui affligent avec beaucoup de violence la région  
de l’estomac & le reste du bas-ventre, surtout autour  
du nombril, & qui contribuent à la génération de nou-  
veaux vents. C’est encore de ces impuretés que naif-  
seQt la voracité de l’appétit, les nausées, les cardial-  
gies , les envies de vomir, les rôts, & les vomissemens  
acides ; & comme à chaque nouvelle digestion elles en-  
trent dans un mouvement fermentatif plus violent, il  
est aisé de comprendre que les *hypocondriaques* doivent  
se trouver plus mal après avoir mangé copieusement.

Comme l’irritation continuelle que souffrent les intestins  
donne lieu à leurs spasines alternatifs & à leurs disten-  
sions flatueufes; il est aisé de deviner la raifon pour la-  
quelle ceux qui fiant affligés de cette maladie,sirnt conse  
tipés au point de ne pouvoir se débarraffer des vapeurs  
qui les incommodent, & encore moins des excrémens  
dont leurs intestins se trouvent surchargés.

Il nous reste à montrer combien le défaut du mouvement  
péristaltique influe fur la circulation du sang.

Comme l’intégrité de ce mouvement entretient la circu-  
lation uniforme des humeurs dans les intestins , de  
même lorfqu’il vient à diminuer ou à cesser, la circu-  
lation du fang devient à proportion plus lente & plus  
inégale ; car dans une partie des intestins stont des spasi-  
mes qui compriment & refferrent tout-à-la-fois les vaisi  
feaux fanguins; dans une autre, des flatuosités qui dise  
tendent & dilatent les parois de leurs tuniques, & com-  
priment par ce moyen les petits vaiffeaux contigus. Il  
arrive dé-là que le fang retourne plus lentement par la  
veine hémorrhoïdale, à casse de la situation perpen-  
diculaire de ce vaiffeau, & qu’il *se* forme dans les tu-  
niques des intestins des stagnations d’humeurs, qui  
peuvent, ainsi qu’on l'a dit ci-devant, être aussi-bien  
les fymptomes que la casse ordinaire des vents, com-  
me nous le montrerons ci-après. Il arrive souvent que  
le simg s’accumule vers l’extrémité du rectum, & y  
forme un tubercule, auquel on donne le nom d’hé-  
morrhoïdes aveugles ; ou que rompant l’intestin il  
produit une évacuation hémorrhoïdale, qui dans ce  
cas est fymptomatique.

Cette stagnation produit aussi la suppression des règles &  
des hémorrhoïdes, qui ne manque jamais d’arriveï  
toutes les fois que la maladie augmente. C’est d’elle  
encore que viennent les excrétions fanguinolentes &  
noirâtres par les urines, le vomiffement & les felles .  
que des Auteurs dignes de foi assurent être furvenues à

HYP 422

des personnes en qui cette maladie étoit parvenue  
à un haut degré, A l’égard de ces fortes d’évacua-  
tions par haut, le Lecteur peut consulter Riolan, *An-  
thropol. Lib. II. cap. z.* On peut voir un exemple d’tme  
pareille excrétion par bas dans Adrien Spigel , *Ana-  
tom. Lib. VI. cap.* 5. & dans Solenander, *Consil. y.Sect.*2. J’ai vu moi-même, dit Hoffman, l’urine d’un hy-vpocondriaque teinte d’un rouge très-soncct

Voil.à ce qui arrive dans le conduit intestinal : mais à me-  
Eure que le mal augmente, il survient dans tout le  
corps des iymptomes terribles qui interrompent«tou-  
tes ses fonctions. Cela est une fuite de la correEpon-  
dance qui *se* trouve entre les nerfs & les parties ner-  
veufes, ce qui fait que les fpafmes des intestins fe com-  
muniquent aux régions même les plus éloignées. Par-  
tout où les nerfs font affectés d’une contraction fpasino-  
dique, là aussi la circulation du fang est inégale. On  
voit donc par-là d’où vient que dans les affections *hy-  
pocondriaques* invétérées la circulation se fait lentement  
& tout le corps est affecté de contraétions spasinodi-  
ques. Les parties du bas-ventre contiguës aux intestins  
*se* contractent les premières; & par une fuite nécessai-  
re du mauvais état de la vessie, de sim sphincter & des  
reins, l’urine est claire, délayée & aqueuse. Les con-  
vulsions violentes des membranes nervetsses qui envi-  
ronnent les reins, cassent des douleurs pareilles à cel-  
les du calcul. Ces l.pasines venant à se communiquer à  
la poitrine, produisent des contractions , des tremble-  
mens & des palpitations de cœur. Lorfque ces spasines  
paffent jufqu’à la tête, il en résulte des douleurs de  
différente espece, & quand ils viennent à s’emparer  
des parties externes, ils catssent la froideur des extré-  
mités & des friffonnemens fréquens.

Comme dans *F affection hypocondriaque*, il s’engendre un  
chyle épais & impur, qu’il furvient des fpafrnes dans  
tout le corps,que la circulation du fang devient inégale,  
& que les excrétions par les sueurs,les urines & les felles  
cessent; il faut de toute nécessité que la disposition fcor-  
butique augmente & qu’il *se* forme une maladie hypo-  
condriaco-scorbutique. Supposé que les regles vien-  
nent à ceffer dans lest femmes, & que le sang ou les  
humeurs séminales s’arrêtent autour de l’utérus & des  
parties qui fervent à la génération : des accès hystéri-  
ques ne manquent pas de *se* joindre à l’*affection hypo-  
condriaque ,* surtout si le scljet est d’un tempérament  
vif, & il en résulte une affection hypo.condriaco-hysté-  
rique. LorEque les spasines du bas-ventre obligent les  
humeurs épaiffes & visqueuses à paffer dans les parties  
supérieures & dans la tête , où «elles circulent lente-  
ment dans les vaiffeaux du cerveau, les fonctions ani-  
males cessent, les fens languissent, la mémoire dimi-  
nue & l’esprit perd fa vivacité ; le malade est enclin à  
la mélancolie, àja méfiance & à répandre des larmes;  
fon efprit fe livre à de vaines idées & à des imagina-  
tions folles, & il tombe peu à peu dans une mélanco-  
lie *hypocondriaque.*

Examinons maintenant les caisses directes & immédiates  
de cette maladie.

La plus considérable & la plus fréquente est une sta-  
gnation des fucs vitaux entre les tuniques nerveu-  
ses & mufculetsses des intestins , laquelle est fou-  
vent occasionnée par la lenteur avec laquelle ils circu-  
lent dans le foie. Celui-ci est, comme on fait, un or-  
gane vasiculeux, muni d’un plus grand nombre de vei-  
nes que d’arteres , dont les deux principales siont la  
veine-cave & la veine-porte. Maintenant il est certain  
que la derniere , de laquelle les intestins, l’estomac ,  
le mésentere, la rate , le pancréas & l’utérus , tirent la  
plus grande partie de leurs ramifications , reçoit par  
un mécanisine particulier, le sang qulaevientspetous  
les vssceres du bas-ventre ; & faisant l’office d’une ar-  
tere , mais Eans aucun battement, le verse dans le foie.  
On voit par-là , d’où vient que le simg , lors même  
qu’on *se* porte bien, circule plus lentement dans le

413 H Y P

foie que dans aucun autre vifcere du corps, & pourquoi  
lorfque les fonctions du corps fe dérangent, la circu-  
lation de ce fluide ceffe plutôt dans cet organe que  
dans tout autre : maintenant lorsque la circulation est  
retardée dans cette partie, le seing , suivant les lois de  
l’Hydraulique , doit nécessairement regorger dans les  
vifceres, d’où il aVoit passé dans le foie , ce qui fait qu’il  
distend extraordinairement les vaisseaux de ces parties,  
fur-tout ceux du mésentere & des intestins , dont les  
tuniques sirnt incapables de faire une grande résistan-  
ce. C’est de la lenteur avec laquelle le fang circule  
dans le foie, que naît fa stagnation dans les intestins ;  
laquelle ruine l’équilibre qui silbsiste entre les folides  
& les fluides , & devient, pour ainsi dire, la catsse im-  
médiate qui détruit le ton & la force du mouvement  
péristaltique , & produit *i’affection hypocondriaque.*

C’est ce qui fait que l'on découvre dans les cadavres de  
ceux qui font morts de *F affection hypocondriaque ,* qui  
a dégénéré en quelque autre maladie, des phénome-  
nesqui proviennent du défaut de circulation dans le  
bas-ventre, & des caufes qui tendent à rendre cette cir-  
culation toujours plus défectueufe. Guarinoni, *in Con-  
sil.* 487. nous apprend, qu’ayant disséqué le corps d’un  
hypocondriaque , il trouva les veines du méfentere  
tout-à fait obstruées, & tellement dilatées , qu’on les  
eût prifes pour des intestins. Louis Mercatus, *Tom.  
III. L. I. c.* 7. dit avoir trouvé les vaisseaux mefaraï-  
que d’un *hypocondriaque* entierement variqueux. Brun-  
ner , *in Consiss* 7. assure avoir trouvé une grande quan-  
tité de fang vifqueux dans les veines du mésentere.  
Rhodius , *in Cent. II. Obs. y6.* prétend avoir trouvé  
le colon skirrheux , & Welschius, *Disp- de 'malo hypo-  
chondriaco ,* dit avoir rencontré cet intestin entiere-  
ment distendu par des vents, & tellement resserré à  
l’endroit de sim insertion dans le rectum, qu’il ne pa-  
roissoit former qu’un feul corps avec lui. Blasius ,  
*Comment, in Vesutngium,* assure qu’on a trouvé le foie  
de quelques *hypocondriaques* d’une grosseur considéra-  
ble; & j’ai vu moi-même le pancréas d’une perfonne  
qui mourut de cette maladie , entierement obstrué.  
Highmore, *Dis.quis. Anatom.* & Harder , *in Obs.* 59.  
rapportent qu’ils ont trouvé le pancréas skirrheux &  
ulcéré dans des perfognes qui étoient mortes de cette  
maladie. \*

Entre les caufes éloignées qui contribuent à retarder la  
circulation du semg dans le foie , à lui faire produire  
des stagnations dans les vifceres du bas-ventre, sur-  
tout dans les intestins ; les plus considérables sont, la  
diminution & la suppression du flux menstruel dans les  
femmes, & du flux hémorrhoïdal dans les hommes.

On est assuré par plusieurs observations, que ceux qui ont  
été sijjets dans leur jeunesse à des saignemens de nez ,  
copieux, tombent aisément dans cette maladie, lors-  
que dans un âge plus avancé , ils sirnt attaqués des  
hémorrhoides , qui supposent ordinairement une dif-  
position héréditaire, & facilitent extremement lacir-  
culation du fang dans le bas-ventre & dans le foie, &  
que ces hémorrhoides viennent à être supprimées par  
quelque moyen que ce Toit ; car le sang fuperflu, re-  
stant dans le corps, en conséquence de cette fuppref-  
sion , s’accumule dans le bas-ventre, & pour les rai-  
fons que nous avons déja rapportées , circule plus len-  
tement dans le foie , & regorgeant dans les intestins ,  
y forme une stagnation très-nuisible. Il en est de même  
du flux menstruel, dont la diminution ou la fuppref-  
fion produit une accumulation de fang dans llartere  
mésaralque, d’où il cherche à fortir par les veines hé-  
morrhoïdales, ce que ne pouvant faire il regorge dans  
les intestins , & rend à proportion la circulation des  
humeurs plus difficile. Il fe forme donc dans les fem-  
mes des *affections hypocondriaques* , qui peuvent aifé-  
mentêtre compliquées avec celles de l’espece hystéri-  
que, si en même tems il fe forme une stagnation de  
fang aux environs de l’tlterus. Dans les cas de cette  
nature, un rétablissement prompt & convenable de ces

H Y P 424

évacuations , est le remede le plus sûr & le plus natu-  
rel *des affections hypocondriaques.*

Il y a plusieurs autres caufes qui peuvent déranger le  
mouvement péristaltique des intestins, & produire  
’ par ce moyen l’affection hypocondriaco flatueuse. La  
plus considérable est ce qu’on appelle *Disposition héré-  
ditaire ,* qui consiste dans une constitution foible des  
parties nerveusies , siur-tout des intestins , qui paffe des  
parens aux enfans , & rend les intestins susceptibles  
des mouvemens les plus irréguliers. On peut lui at-  
tribuer la petiteffe des veines & l’habitude lâche &  
spongieuse que l’on observe ordinairement dans les  
*hypocondriaques.* Comme cette disposition héréditaire  
est le principe d’un grand nombre de maladies, elle  
contribue aussi d’une façon particuliere à la production  
de *Faffection hypocondriaque 8e* des hémorrhoides.  
C’est ainsi que les *hypocondriaques* engendrent des en-  
fans siujets à la maladie dont ils fiant atteints ; & les  
meres , qui durant leur grossisse ont été affectées d’ac-  
cès hystériques , ou qui *se* font livrées aux faillies des  
passions, mettent au monde des enfans, qui étant par-\*  
venus à un âge avancé, font siljets pour la caufe la  
plus légere aux maladies *hypocondriaques 8e* flatueuses.  
Quelques-unes des choses non-naturelles ne contribuent  
pas peu à la génération de cette maladie. L’air froid,  
par exemple, fuffit feul pour la produire ; car en *res-  
serrant* la surface externe du corps , il oblige les hu-  
meurs à rentrer & à former des stagnations d’autant  
plus promptes, qu’elles font plus abondantes. L’humi-  
dité de l’atmofphere diminue la tension des fibres  
motrices, ce qui est une circonstance à laquelle tou-  
tes les maladies qui proviennent de l’atonie des parties,  
doivent fouvent leur génération & leur accroissement.  
Le froid est fur-tout préjudiciable aux intestins , lors-  
qu’il s’empare du bas-ventre ou des piés dont la con-  
nexion avec les intestinsparoît suffisamment en ce que  
les persimnes délicates ne sauroient marcher nuds piés  
fur un plancher froid , fans être tout d’un coup atta-  
quées de tranchées & de flatuosités d’intestins, comme  
-ForestusZsta. X. *Obs.* 10. l’assure de fon frere. On voit  
par-là d’où vient que les *hypocondriaques se* portent  
mieux l’Eté que l’Hiver , & que cette maladie est  
beaucoup plus fréquente dans les Pays du Nord, que  
dans ceux où l’air est plus fetein & plus tempéré.

Les alimens épais & grossiers , font aussi une des casses  
antécédentes de *F affection hypocondriaque.* Les alimens  
crus, acidesssiatueux, les légumes,les fruits d’Eté,le lai-  
tage,les herbages, les gâteaux , fur-tout lorsqu’ils font  
chauds & récents, engendrent un chyle épais & impur,  
laissent beaucoup d’impuretés dans les premieres Voies,  
& dérangent extremement le mouvement péristalti-  
que des intestins , fur-tout dans les personnes qui ne  
fontpasassez d’exercice. Les alimens qui ne sont point  
assez mâchés, nuisent extremement à ceux dont l’esto-  
mac est affoibli par quelque maladie préCédente, &  
contribuent plus qu’on ne sauroit croire,à la production  
de cette maladie. De-là Vient que Blancard, *in Prax.  
cap.* 61. assure que les Habitans de la Frize, ne sirnt  
si sujets à cette maladie, qu’à caisse de l’abus qu’ils  
font des pois , des laitages & des légumes.

Simon Pauli, dans sa *Quadriparelt. Botan.cite* l’exemple  
d’une femme qui deVÎnt *hypocondriaque* pour aVoir  
mangé du pain qui fortoit du four. L’ufage excessif  
du νΐη peut aussi produire cette maladie lorfqtlson s’y  
adonne trop, ou qu’on boit à la glace tandis que le  
corps est échauffé. Dans le dernier cas, le mal Vient  
tout d’tm coup : dans le premier, on contracte la mala-  
die par des actes réitérés , & on fe trouVe fuffifamment  
puni des débauches paffées. La boiffon peut encore  
contribuer à la production de la maladie dont nous  
parlons, lorsqu’elle est trop ou trop peu abondante,  
aqueuse , trop épaisse ou féculente.

*L’affection hypocondriaque* n’a fouVent d’autre cause qu’u-  
ne Vie oisiVe & trop sédentaire ; car, comme unexer-  
cice convenable augmente non-feulement la force &  
le mouvement des parties folides & des mufcles, mais

425 H Y P

rend encore les humeurs plus fluides; de même le dé-  
faut de cet exercice rend les forces languissantes , di-  
minue l’élasticité des fibres , & épaissit les humeurs en  
retardant leur circulation. Cette vie sédentaire produit  
furtout cet effet, lorsqu’elle *se* trouye jointe à des  
veilles , à des méditations immodérées , & à des études  
trop assidues. Chacune de ces catsses contribue consi-  
dérablement à diminuer l’élastieité des parties siolides,  
surtout lorsque les personnes dont je viens..de parler *se*panchent trop silr les livres, & ont toujours l’elprit  
appliqué. C’est ce qui fait que les femmes qui menent  
uneyie oisive & qui boivent peu , comme aussi les gens  
d’étude, font extremement fujets aux maladies *hypo-  
condriaques.*

Les passions de l’ame contribuent encore considérable-  
ment à la production de cette maladie, & entre autres  
le chagrin, le fouci, l’inquiétude & l’anxiété d’esprit.  
L’expérience prouve assez combien ces passions font  
capables de détruire la force des parties folides,  
& d’affoiblir la digestion. Horstius , *Lib. IV.* cite  
l’exemple d’un homme qui fut tellement affligésde  
la mort de fon fils, qu’il devint *hypocondriaque mé-*lancolique.

Cette maladie attaque fouvent ceux qui ont été affaiblis  
par des maladies que l’on a guéries mal-à-propos avec  
des remedes astringens, desopiats & des narcotiques,  
aussi-bien que les femmes dont les forces ont été épui-  
sées far des accouchemens laborieux ; parce que le  
ton de l’estomac & des intestins étant très-languissant  
dans ces fortes de sijjets , il ne faut que commettre la  
moindre erreur, dans le régime , ou donner carriere  
aux passions pour le détruire tout-à fait. J’ai connu  
plusieurs perfonnes, qui, pour avoir traité des coli-  
ques, des tranchées, des diarrhées & des dyssenteries,  
avec des astringens , sirnt tombées insensiblement  
dans des flatuosités violentes & dans des *affections hy-  
pocondriaques.* J’ai vu plus d’upe fois arriver la même  
chofe à la fuite d’une gonorrhée ou d’une perte blan-  
che que l’on avoit arrêté trop-tôt par le moyen du  
magistere & du silcre de Saturne. On peut voir un cas  
de cette espece dans Hoflman , *Consuit, et Respons.  
Medic. Tom. II.* 3. *Cas oo.* Rien n’est plus ordinaire  
que la production des maladies *hypocondriaques* par  
la suppression inconsidérée des fievres intermittentes ,  
ou le mauvais tssage du quinquina, sclrtout lorsique le  
malade abonde en humeurs grossieres , mene une vie  
sédentaire , ou est stijet aux spasines des premieres  
vOies.

Horstius, *Ictb. X. Obs.zs.* nous fournit un exemple de  
cette efpece ; & j’ai vu moi-même très souvent des  
*affections hypocondriaques* causées par la suppression  
des fievres tierces. Les femmes font fouVent affectées  
de la même maladie ensuite d’un accouchement la-  
borieux ou mal conduit. Enfin, on peut mettre au  
rang des caufes productives des *affections hypocon-  
driaques ,* les maladies précédentes , & en général tout  
ce qui est capable de détruire le mouvement péristal-  
tique de l’estomac & des intestins. On peut aussi ran-  
gersiaus cette classe les émétiques & les purgatifs drase  
tiques trop fouvent réitérés, sijrtout les préparations  
d’aloès, & l’usage excessif des pilules dans lesquelles  
il entre, parce que ces remedes font prendre aux hu-  
meurs un chemin qui leur est refusé, & les obligent  
à former des stagnations autour de l’anus.

Il nous reste à\*montrer en quoi cette maladie dissere de  
quelques autres, pour empêcher qu’on ne les confon-  
de, & à direenfuitequelque chofe touchant lesprog-  
nostics. On spécifie à l'article *Hysterica affectio, la*différence qu’il y a entre *Faffection hypocondriaque & la*passion hystérique.

On a observé ci-dessus que l’*affection hypocondriaque* con-  
siste dans un mouvement anti-péristaltique & con-  
vulsif des intestins: mais comme cette inversion pro-  
duit aussi quelques autres maladies, il est bon d’exa-  
miner en quoi ees dernieres different de celle qui fait  
le siujet de cet article. Dans le vomissement & dans la

H Y P 426

passion iliaque, par exemple, le mouvement péristaf-  
tique est renversé : mais dans le vomissement, cette  
inversion commence au pylore, ou peut-être au duo-  
dénurn, & *se* continue pat l’estomac & l’œfophage  
jusiqu’au pharynx ; au lieu que dans le *mijerere,* ou la  
passion iliaque, le mouvement du conduit intestinal,  
depuis le sphincter de l’anus jufqu’à l’orifice de l'œfo-  
phage , est renversé par des spasines & des convul-  
fions violentes, qui fiant sclivies d’un vomissement des  
excrémens. Mais il en est tout autrement dans l’*affec-  
tion hypocondriaque* ; car ce mouvement anti-péristal-  
tique n’existe que dans quelques parties des intestins;  
& celles qui en sirnt exemptes, sirnt remplies de vents.  
Ceci peut siervir à rendre rasson des bruits ou murmu-  
res qui *se* font quelquefois entendre dans les intestins,  
aussi-bien que des flatuosités qui parcourent toutes les  
parties du bas-ventre & des hypocondres, furtout le  
matin , ou après une forte application d’esprit, sans  
aucune excrétion de vents ou d’excrémens par bas ; car  
ces vapeurs étant répandues dans certains endroits  
particuliers des intestins, font poussées aussi tôt après  
par les spasines avec une impétuosité extraordinaire  
dans d’autres parties ; ce qui suffit pour produire le mur-  
mure dont on a parlé.

*L’affection hypocondriaque* distere aussi de la colique, qui  
en est siouvent la sinte; car la premiere est une mala-  
die opiniâtre, qui revient quelquefois, malgré toute  
l’exactitude qu’ôn obferve , dans le régime ; au lieu  
que la colique est de plus courte durée , plus passagere,  
provient ordinairement de la mauvaise qualité desali-  
, mens , & est accompagnée de tranchées, d’intestins &  
d’une constipation opini^re, dont la cessation met fin  
à la colique : à quoi l’on peut ajouter que *\’affection  
hypocondriaque* est accompagnée de iymptomes plus  
nombreux & plus violens. Il faut encore distinguer  
*F affection hypocondriaque* du calcul des reins ; car bien  
que la premiere foit souvent accompagnée de douleurs  
approchantes de celles de la derniere maladie, on ne  
rend cependant aucuns calculs ; & quoiqu’on observe  
peut-être quelque peu de fable dans l’urine, on ne  
l’apperçoit que lorfqu’il s’attache quelque tems après  
au fond du pot, de même que la matiere que l’on rend,  
en conséquence d’une disposition scorbutique des flui-  
des ; au lieu que dans la véritable colique néphréti-  
que, on trouve du sable dans l’urine immédiatement  
après qu’on Pa rendue, outre que le cas fe fait assez  
connoître par l’évacuation des petits calculs. Il ne faut  
pas confondre non plus une simple flatuosité qui est  
tout d’un coup produite par des alimens de difficile  
digestion, & que l’on peut aisément dissiper au moyen  
des carminatifs, avec!’*affection hypocondriaque* , quoi-  
que la première puisse indiquer le commencement de la  
feconde.

A l’égard des prognostics de cette maladie, lorsqu’elle  
est récente & qu’on la laisse à\*elle même, elle est beau-  
coup plus incommode qu’à craindre : mais on ne la  
guérit qu’avec beaucoup de peine lorsqu’elle est invé-  
térée ; & quand on la traite mal, ou qu’on observe un  
mauvais régime, elle est pour l’ordinaire accompagnée  
d’une stlite de symptomes violens & formidables,  
comme d’obstructions & de skirrhes des vifceres, de  
la cachexie, de Phydropisie, de fievres hectiques; &  
par une tranflation, d’asthmes convulsifs, de la manie,  
d’une mélancolie incurable & de polypes funestes.

Zachias , *Lib. III. cap.* 1 5. nous fournit un exemple mé-  
morable de ces derniers. Lorfque *l’affection hypocon-  
driaque* est entretenue par la suppression du flux mense  
truel ou hémorrhoïdal ; on la guérit souvent radicale-  
ment, en rétablissant à propos ces éVacuations, fiait na-  
turellement ou par art. Niais il faut prendre garde,  
lorsque la maladie dure longtems, de ne point con-  
fondre un flux hémorrhoïdal fymptomatlque avec un  
autre d’une espece critique & falutaire;car le premier  
ne fait qu’aigrir la maladie, au lieu que lefecondest  
prefque îqujours falutaire.

HYP

*CURE.*

Il est fort aisé de guérir *l’affection hypocondriaque* lorsi-  
qu’elle est récente ; mais dès qu’elle a jetté de profon-  
des racines, que la circulation des humeurs est déran-  
gée, & le ton des fissides presique entierement détruit,  
on a beaucoup de peine à y remédier, & l’opiniâtreté  
des malades jointe à la crainte & à la méfiance , qui  
font la suite de la difficulté avec laquelle le simg épais  
circule dans le cerveau, rend sa cure extremement dif-  
ficile. La crainte continuelle qu’ils ont de la mort pro-  
duit en eux une inconstance qui les oblige à consulter  
plusieurs Medecins & à essayer différens remedes, qui  
ne font que rendre leur état beaucoup plus à plaindre.  
Il faut donc que les Medecins qui entreprennent la cu-  
re de cette maladie, commencent par recommander la  
patience à leurs malades ; après quoi ils pourront satis-  
fiaire aux intentions suivantes, qui *se* réduisent,

ï®. A évacuer la matiere statuesse , à corriger & à chasi-  
*ser* peu à peu les impuretés acres, visqueuses & bilieu-  
Ees des premieres voies, qui ne font qu’entretenir la  
maladie.

2°. A appaifer lesspafmes, à réduire le mouvement anti-  
péristaltique dans fon état naturel & à le fortifier s’il  
est trop languissant, pour que la digestion des alimens  
*se* fasse comme il faut, & qu’il s’engendre un chyle &  
des humeurs louables.

3°. A dissiper & évacuer les humeurs qui croupissent, à  
rendre la circulation du fang dans le bas-ventre & dans  
les autres parties du corjÿ la plus uniforme qu’il est  
possible, & à purger les humeurs de leur acrimonie,  
en facilitant les excrétions cutanées & urinaires.

Enfin, à fortifier le iÿsteme nerveux.

Il saut fatisfaire à la premiere de ces intentions durant les  
paroxysines *hypocondriaques ,* ou dans le tems que les  
Lymptomes ont le plus de violence, ce qui arrive pour  
l’ordinaire après des passions violentes , des erreurs  
dans le régime, en hiver ou en automne. Rien n’est  
meilleur pour faire reprendre aux intestins leur mouve-  
ment naturel, pour appaifer les fpasines, pour dissiper  
les vents, & pour évacuer les impuretés, que les lave-  
mens préparés avec des herbes émollientes, une dé-  
coction d’avoine, de fleurs de camomile, de fommités  
de mille-feuille, l’huile d’amandes douces, d’aneth,  
de camomile & de graine de lin, à laquelle on peut  
joindre les efpeces carminatives & dsscussives , les *se-  
mences* d’aneth, de carvi , surtout celles de cumin. 11  
faut commencer la cure par l'injection de ces lave-  
mens; & comme les l'pasines des intestins s’opposent  
souvent à leurs effets, il faut les réitérer plusieurssfois,  
surtout si les excrémens sont endurcis. Il convient mê-  
me dans ce cas de faire boire au malade une grande  
quantité d’huile d’amandes douces, ou d’eau de gruau.  
L’ufage interne des médicamens laxatifs & adoucissims  
n’est pas à méprifer : les meilleurs sont les infusions de  
rhubarbe , de manne, & de crême de tartre avec l'hui-  
le de genievre. Rhodius, *Cent. II. Obs.* 2. nous apprend  
qu’il a vu guérir *l’affection hypocondriaque* par l’ufage  
réitéré de la rhubarbe.

Rien ne foulage plus efficacement ceux qui scmt attaqués  
de cette maladie , que de prendre souvent une dragme  
ou plus des sels neutres que l'on tire des eaux d’Ep-  
som , de Sedlitz & de Carles-Bade, avec quelque ab-  
sorbant convenable , de la rhubarbe, de l’écorce dso-  
range&du nitre, dans une grande quantité d’eau pu-  
re. Les raisins imprégnés de rhubarbe, les pommes la-  
xatives bouillies ou crues, fupposé que l’estomac puif-  
*se* les fupporter , & les prunes laxatives , produisent  
aussi de très-bons effets. Ces dernieres, au rapport de  
Thonerus, *Observat,* ont fouvent fait ceffer des conf-  
tipations qui avoient résisté à tous les autres purgatifs.  
On retire encore de grands avantages des pilules balfa-  
miquesanodynes, comme font celles de Solenander ,

HYP 428

de Craton , les aléophangines, les marocostines, cel-  
les de tartre de Schroder, de Becher, de Stahl ou les  
balfamiques, en interposant une poudre apéritive en-  
tre chaque close. Lorsqu’il s’est formé un amas de ma-  
tieres acides dans les intestins, il ne faut ordinaire-  
ment pour rendre le ventre libre , qu’employer les  
pierres d’écrevisses ou la magnesie blanche toute feule.  
Il faut aussi dans les intervalles que lassent les paro-  
xyfmes ,entretenir le ventre libre, & prévenir la géné-  
ration des impuretés par l'ufage alternatif de cesreme-  
des, tous les huitièmes ou quatorziemesjours, suivant  
que l’état du malade l'exigera.

Après avoir rendu le ventre libre, il faut corriger & tem-  
pérer les matieres acides & bilieufes qui séjournent  
dans les premieres voies, furtout dans le duodenum.  
On fatisfait principalement à cette intention par des  
poudres absorbantes , précipitantes , anti-spasinodi-  
ques & légerement carminatives, qui non-seulement  
appaisent les spasines, mais chaffent encore les vents  
en fortifiant les intestins. On peut préparer ces fortes  
de poudres avec les pierres d’écreviffes, la nacre de  
perle, la poudre du Marquis, le nitre purifié, l’ambre  
préparé, le cinnabre, le tartre vitriolé, *F arcanum du-  
plicatum 8c* quelque peu de castoreum ; mais il faut les  
donner dans des eaux anti-spafmodiques : dans celles  
furtout que l'on tire par la distilation des fleurs de ca-  
momile & de la biere faite avec le froment. On rend  
ces poudres beaucoup plus efficaces en les donnant avec  
environ vingt gouttes de ma liqueur anodyne minéra-  
le. On satisfait à la même intention en prenant le ma-  
tin dans le lit des infusions capables de chasser par la  
transpiration les impuretés qui fe scmt logées dans la  
masse du seing. On les compose pour l’ordinaire avec  
lamelisse, labétoine, l’aigremoine, lescordium, le  
chardon-béni, les sommités de mille-feuille, les mar-  
guerites, la camomile ordinaire, la femence de fe-  
nouil & Panis étoilé.

On peut employer les essences balfamlques& légerement  
carminatives, pour fortifier l’estomac & rétablir la di-  
gestion : mais il faut prendre garde qu’elles ne soient  
pas trop spiritueisses , & capables par-là de jetter les  
humeurs dans une agitation plus violente,comme l’eau-  
de-vie & les essences stomachiques dont on *se sert or-  
dinairement* pour cet effet ne manquent jamais de le  
faire. On peut ufer plus hardiment de l’effence d’oran-  
ge préparée felon Part, de la teinture de tartre , de  
l’esprit de nitre dulcifié, ou des élixirs préparés avec  
des plantes ou des racines balfamiques, avec quelque  
menstrue lixiviel, tel que l’élixir stomacluque viEceral  
dont j’ai plus d’une S01S éprouvé les bons effets dans  
les maladies flatuesses & *hypocondriaques* : mais il faut  
ufer de ces remedes pendant un tems considérable. On  
ne fauroit croire combien il est avantageux dans les  
paroxysines *hypocondriaques* de se laver les piés dans  
des bains modérement chauds , car ils attirent les hu-  
meurs dans les parties externes & font ceffer les *spas-  
mes* du bas-ventre.

On peut préparer ces fortes de bains avec de l’eau de ri-  
viere seule , ou dans laquelle on fera bouillir du fon ou  
des fleurs de camomile : mais il faut qu’ils soient mo-  
dérément chauds & y plonger les piés le plus avant  
qu’on pourra.

L’usage des remedes dont nous venons de parler appasse  
tout-à-fait ou du moins diminue considérablement la  
violence des paroxysines. Mais commets sont fort fu-  
jets à revenir, il faut pour pré Venir ce malheur fatisfai-  
re à la troisieme intention curatiVe, qui consiste à dé-  
truire les caisses, à dissiper les stagnations des humeurs,  
à leVer les obstructions des Vifceres, & à rétablir la cir-  
culation des fluides dans toutes les parties du corps.  
C’est à quoi l'on fatisfait pleinement par des faignées  
faites dans des endroits conVcnables. Mais il faut rare-  
ment otlVrir les Veines des parties supérieures du corps,  
de peur d’y attirer les humeurs , que les spafmes du  
bas-Ventre ne pouffent en-haut qu’aVec trop de violen-  
ce. La seiignée du pié est donc celle qui conVIent le

429 H Y P

plus : mais il la faut proportionner à la quantité d’hu-  
meurs contenues dans le corps du malade. Les lassons  
les plus conVenables pour la faignée font le printems  
& l’automne, le tems des équinoxes, ou s’il est *néces-  
saire,* celui des solstices, parce que le fang est pour  
lors dans fa plus grande agitation.

La faignée produira de bien meilleurs effets, si l’on a foin  
de purger auparaVànt le malade, & d’attirer les hu-  
meurs vers les parties inférieures en lui baignant les  
piés. A.U reste, supposé que l’on apperçoÎVe en lui une  
difpositionaufluxhémorrhoïdal, & que *sa suppression  
soit* la caufe de cette maladie, il sera bon de lui applle  
quer tous les mois quelques sangsues à l’anus. Il con-  
vicnt encore dans un pareil cas delui donner pendant  
plusieurs jours consécutifs des pilules balsamiques ano-  
dynes, aVec une poudre nitreuse anti-fpafmodique.

Je ne connais point de remede plus efficace pour leyer les  
obstructions des vifceres , pour corriger l’acidité &  
l’impureté des humeurs , pour procurer les excrétions  
par les selles , les urines & les fueurs, pour exciter les  
éVacuations qui ont été supprimées, & pour rendre la  
circulation du simg uniforme dans toutes les parties du  
corps, que l’ufage circonspect des eaux minérales que  
la Nature a eu la bonté de nous départir : mais ces eaux  
ne veulent point être prises avec excès, ni trop long-'  
tems, parce qu’elles affoibliroient & détruiroient im-  
manquablement le ton de l’estomac & des intestins. Il  
faut aussi dispofer le corps à les recevoir en évacuant  
les impuretés des premieres voies, & en diminuant la  
quantité des humeurs, & en feconder l'eflet par l’ufage  
des laxatifs & par un exercice modéré : mais ces eaux  
demandent un choix; car les femmes, lesperfonnes  
d’une habitude lâche & fpongieufe ,ou qui font affli-  
gées de fpâfmes violens, fe trouvent beaucoup mieux  
des eaux chaudes , fur-tout de celles de Carles-Bade.  
SuppoEé même qu’elles fe déterminent pour les eaux  
minérales froides, elles doÎVent aVoir foin de les faire  
chauffer. Ceux au contraire qui font d’une consti-  
tution fanguine, phlegmatlque & robuste, s’accom-  
modent bien mieux des eaux minérales froides de Sch-  
walbac, d’Egra , & de Pyrmont. Quant à ceux qui  
font d’une habitude plus ferme , plus agile & d’un  
tempérament bilieux, il leur convient d’ufer de cel-  
lesde Seltz, deSpaw, de Toenstad&de Wildungen.

On doit encore beaucoup attendre du régime, & fans lui,  
toutes les méthodes deVÎennent inutiles. Il faut donc  
choisir un air pur & tempéré, éviter foigneufement la  
froideur & l’humidité de l’athmofphere , & prendre  
garde fur-tout de s’en mettre à couvert en dormant. Il  
ne faut pas cependant que la crainte empêche le.ma-  
Iade de jouir du bénéfice de l’air , de peur que *sa* consi  
titution ne deVÎenne trop-fensible & trop délicate , &  
fujette par-là à *se* ressentir du moindre changement de  
tems. Je lui conseille, fur toutes choses , de défendre  
fon estomac, ses reins , & fes piés du froid , fur-tout  
des Vents du Nord ; car il ne fauroit s’y exposer trop li-  
brement, que l’enflure de l’estomac , les douleurs du  
dos autour de la région des reins, & les tranchées ne  
reVlennent fur le champ.

Quelques bons que foient les alimens , il doit en user aVec  
modération, puiflque lorsque les premieres Voies sont  
remplies d’impuretés acres & bilieuses , les substances  
les plus nourrissantes sont les plus nuisibles. Plus on  
nourrit, dit Hippocrate, *Aph. X. Sect.* 2. ceux dont  
les fucsfont impurs , plus on leur caisse de préjudice.  
Le malade doit aussi s’abstenir aVec foin des alimens  
acides & salés, des substances flatueufes., des herbes  
potageres , des gâteaux au silcre, des pommes , des  
préparations de fleur de froment, des fubstances chau-  
des & aromatiques , & ne point trop manger à sim fou-  
per ; car l’abstinence est le remede le plus fouVerain  
pour toutes les maladies chroniques, comme les An-  
ciens & après eux Piston, dans sim Traité *de Morbis* à  
*serosa colluvie ->* Pont très-bien démontré.

Le choix des liqueurs est aussi d’une extreme importance  
dans la cure de cette maladie. Toutes celles qui font

H Y P 430

faites avec la dreche, surchargent l’estomac & lui de-  
viennent nuisibles : mais il s’en faut beaucoup qu’elles  
foient aussi préjudiciables que celles qui font chaudes  
& spiritueufes. On peut néantmoins , pour fortifier  
l’estomac du malade , lui accorder à fes repas , l’ufage  
du νΐη du Rhin, ou de Bourgogne , pourvu qu’ils  
soient Vieux, qu’il les trempe , & qu'il en ufe fobre-  
ment. Rien ne l’empêche d’ufer alternatiVement, hors  
de Ees repas , de *sa* boisson ordinaire, ou des eaux de  
Seltz qu’il mêlera aVec du Vin. Rien ne convient mieux  
pour cet effet que les décoctions froides de ratine de  
viperine , de chicorée, de falfepareille, de fquine , de  
rapurede corne de cerf ou d’ivoire, de racine de ré-  
glisse & de chardon-béni, auxquelles on peut joindre  
de l’écorce d’orange ou de limon. L’eau toute pure  
fait beaucoup de bien aux malades d’un tempérament  
fanguin & bilieux, pourvu que leur estomac puisse la  
fupporter, parce qu’elle appasse efficacement l’agita-  
tiondusiing.

L’exercice est d’une efficacité extraordinaire dans les *af-  
fections hypocondriaques*, & on ne doit jamais le sépa-  
rer des autres moyens que l’on met en tssage; il faci-  
lite la circulation du sang & des humeurs , il aide à la  
transpiration , aux sécrétions & aux excrétions ; il  
rend les humeurs plus fluides, facilite leur passage  
dans les poumons, & feconde le mouVement de l’esto-  
mac & des intestins, & par conséquent la digestion.  
Il faut cependant en user modérément, & choisir pour  
le faire, le tems où la digestion est fur *sa* fin , & l'ef-  
tomac débarrassé des alimens qu’on a pris. On ne doit  
point espérer que ces précautions produisent leur ef-  
fets , si l’on n’a pas fOÎn, en même tems de fe tenir  
exempt des passions Violentes , & de ne point fe fur-  
charger de remedes. Ce régime, fur-tout lorfque le  
corps est suffisamment libre, & qu’il est feCondé de la  
saignée, suffit mieux qu’aucun autre , non seulement  
pour guérir , mais aussi pour prévenir la maladie dont  
nous parlons.

Lorsqu’on est une fois venu à bout d’appaifer les fym-  
tomes de la maladie *hypocondriaque ,* de détruire ses  
caufes , & de rétablir les excrétions ; il faut prévenir  
les rechutes en fortifiant les premieres voies & tout le  
fysteme nerveux. On satisfait parfaitement à cette in-  
tention , non-feulement par Ptssage continuel de l’éli-  
xir bassamique vifceral, & par le régime que nous  
aVons recommandé, mais encore par les calybés, dont  
l’astringence sciffit pour rétablir la force & le ton des fi-  
bresquife trouvent affoiblies. On les donne commo-  
dément en forme liquide, par exemple , fous celle de  
teinture. Quant à la limaille & aufafran de Mars , on  
peut les donner dans des poudres préparées aVec la fé-  
culedepiéde veau» les pierres d’écrevisses, l’ambre,  
le cinnabre, *V arcanum duplicatum,* & le fafran de  
Mars apéritif, aVec quelques gouttes d’huile de bois  
de Sassafras. Les écorces de cafearille & de fquine,  
mêlées aVec ces poudres , n’ont pas moins d’efficacité.

On peut aussi composer une autre poudre aVec les raci-  
nes de pimprenelle& de pié de Veau, l’écorce de case  
carille & celle d’orange, llambre , le macis, les femen-  
ces de cumin & le fel d’absinthe ; qui par leur qualité  
anodyne & balsamique, fortifient l’estomac & les intese  
tins , aident la digestion & préViennent la génération  
des crudités. On ne doit pas *se* promettre un petit avan-  
tage de l’ufage externe des bains calybés, tels que  
ceux de Lanchstad , de Freyenwald & de Toeplltz,  
après qu’on a bu les eaux de Carles-Bade,puisque tous  
deux ensemble fortifient extremement le corps.

Comme les remedes externes ont une efficacité singulie-  
re dans les gonflemens Violens des intestins, on ne doit  
pas les négliger. Une longue expérience m’a convain-  
cu de la Vertu singuliere de l’emplâtre *camphoratum.  
saporatum* de Barbette , ou de l’emplâtre antifpleniti-  
que de Fabricius ab Aquapendente , appliquée fur les  
hypocondres. Le baume de Vie mêlé aVec deux parties  
d’eau de la Reine de Hongrie , & appliqué m ti l &  
foiren forme de liniment fur la région des hypocon-

431 HYP

dres, produit aussi de très-bons effets.

*Précautions pratiques»*

Il n’y a point de maladie qui fatigue plus le malade & le  
Medecin que l’affection *hypocondriaque* : & il arrive  
fouvent par la faute de l’un & de l’autre, que la cure  
dure plus long - tems qu’il ne faudroit, ou qu’elle  
échoue tout-à-fait. Car les malades aiment si fort à  
changer de remedes & de medecines, qu’il feroit fou-  
vent nécessaire de leur rappeller la maxime suivante  
de Montanus en pareil cas :

« Ne te si?rs jamais de Medecin , ni de remedes, si tu  
« veux recouvrer bien-tôt la sianté. »

D’un autre côté, comme quelques Medecins ne semtpas  
instruits du génie & de la nature de cette fâcheusie ma-  
ladie , ils n’épargnent point les remedes, ce qui ne  
manque jamais de porter un grand préjudice à leurs  
malades. Il n’y a qu’un petit nombre de préparations  
pharmaceutiques capables de procurer du soulagement  
dans cette maladie ; car les remedes forts & généreux,  
de même que ceux auxquels on donne le nom de cor-  
diaux, approchent beaucoup dans cette maladie de la

\* nature du poifon.

On peut mettre de ce nombre les vomitifs , que les mala-  
a des prennent quelquefois d’eux-mêmes, furtout lorse  
qu’ils semt affligés d’inquiétudes violentes dans les ré-  
gions épigastrique *& hypocondriaque >* d’enflures d’esto-  
mac, de naustées, d’envies de vomir, d’éructations,  
d’une obstruction & d’un resserrement d’hypocondres  
si violens, qu’il leur semble qu’on les serre avec une  
corde, ou qu’on les accable d’un fardeau. Il est vrai  
que dans un pareil cas un léger émétique appaife en  
quelque forte la violence des symptomes : mais je se-  
rois d’avis qu’on s’abstienne des substances plus drasti-  
ques & plus irritantes, parce que le soulagement qu’d-  
les procurent est de courte durée , & ne manque jamais  
d’être fui vi des symptomes les plus terribles. Il ne faut  
pas cependant absolument rejetter les vomitifs d’ipé-  
cacuanha mêlé avec les pierres d’écrevisses , ni appré-  
hender les vomissemens que les contractions spafmodi-  
ques de l’estomac caufent fouvent aux *hypocondriaques,*lorsqu’ils commencent à boire les eaux deCarles-bade;

. car après qu’ils en ont usé pendant quelque-tems, &  
que le fond du duodénum est débarrassé de la mucosité  
qui s’y étoit arrêtée, ils cessent d’eux-mêmes, & les  
eaux operent beaucoup mieux.

Quoique le principal foin du Medecin consiste àentrete-  
nir le corps libre , il doit bien prendre garde cepen-  
dantde ne point irriter la maladie par l’ufage des pur-  
gatifs drastiques , des préparations defcammonée & de  
jalap ; car ces remedes excitent des fpasines violens  
dans les intestins, agitent extraordinairement les hu-  
meurs, détruisent toujours davantage le ton des par-  
ties, & laissent après eux une constipation beaucoup  
plus opiniâtre. Les malades d’un tempérament foible  
& délicat, ne semt point non plus en état de soutenir  
de trop fortes dofes des fels neutres , & *se* trouvent  
bien mieux de l’usage des alimens laxatifs, des lave-  
mens, des préparations de manne & de rhubarbe : les  
pilules polychrestes balfamiques qui contiennent de  
l’aloès , ne conviennent pas à toutes fortes de malades,  
& il est dangereux d’en faire un trop fréquent ufage ,  
scirtout lorfqu’on n’est point naturellement disposé au  
flux hémorrhoïdal, & qu’on n’a pas eu foin de dimi-  
nuer auparavant la surabondance des humeurs ; car  
elles irritent l’intestin rectum, excitent des ténesines,  
& rendent la stagnation & la sécheresse beaucoup plus  
grandes qu’elles n’étoient auparavant. Lors au con-  
traire que la maladie est entretenue par la suppression  
du flux menstruel ou hémorrhoïdal , ces pilules sirnt  
d’une utilité singuliere, lorsqu’on en use tous les mois  
pendant plusieurs jours consécutifs. 11 ne fera pas hors  
de propos, supposé qu’elles agitent les humeurs, de

HYP 432

les mêler avec une quantité convenable de poudres ni-  
treuses précipitantes. Il ne faut souvent pour purger  
certains malades, dont les premieres voies semt fils-  
chargées de crudités acides, que leur donner des pier-  
res d’écrevisses ou des coquilles préparées, qui s’unisi  
semt avec l’acide de l’estomac, forment un fiel neutre  
quelquepeu amer, qui excite les intestins à *se* déchar-  
ger des excrémens qu’ils contiennent ; au moins pro-  
dussent-elles de bien meilleurs effets que la magnesie,  
qui ne rencontrant aucune acidité ne fait que pleoter  
l’estomac & les intestins.

Les préparations de manne fatiguent certains *hypocondria-  
ques ,* augmentent leurs flatuosités, & excitent en eux  
des naufées que le vomiffement accompagne quelque-  
fois. Ils doivent dans ce cas s’en abstenir entierement,  
& chercher du foulagement dans les lavemens & dans  
les préparations de rhubarbe. Il y a aussi des malades,  
furtout parmi les femmes , qui fe trouvent très-mal  
de PuEage des lavemens; & pour lors il faut les pré-  
parer avec une grande quantité d’huile ; les réitérer  
fréquemment, & leur donner en même-tems les terne-  
des qui paroissent les plus propres à leur constitution.

Si la seiignée est utile dans la cure des *affections hypocon-  
driaques ,* on peut dire aussi qu’elle devient extrême-  
ment nuisible quand on l’emploie mal-à-propos, ou  
qu’on la fait dans des endroits qui ne conviennent  
point. Car il est tfbfurde & ridicule d’y recourir trop  
Iouvent dans la supposition que le fang est trop épais;  
puisqu’elle ne fait qu’affoiblir davantage ceux dont les  
forces ont été déja épuifées par une hémorrhagie ex-  
cessive. Lors, au contraire, que les vaisseaux font trop  
pleins, ou que les évacuations ordinaires de fang font  
totalement fiupprimées , la saignée est non-seulement  
utile , mais encore extremement avantageufe. On ne  
doit point faigner les malades du bras, si ce n’est dans  
certains cas; il est même nécessaire pour lors, qu’ils  
aient l’efprit tranquile, qu’ils *se* garantissent du froid,  
& qu’ils s’abstiennent des alimens grossiers , de peur  
que la froideur de Pair n’interrompe la respiration,  
ou que les alimens grossiers n’engendrent des crudités  
dans les premieres voies.

L’application des scmgsues demande aussi beaucoup de  
précaution ; car lorfqulon ne remarque aucune dispo-  
suion au flux hémorrhoïdal, ou que cette évacuation  
est fymptomatlque, il faut, loin de l’exciter par des  
scmgfues, faire une révulsion & une dérivation du fang  
de ces parties. Lorque le flux hémorrhoïdal a été fup-  
primé, & qu’il cherche à reprendre fon cours, que l’on  
fent des douleurs vers l’os facrum , & dans l’intestin  
rectum, ou que le malade est affligé d’une colique hé-  
morrhoïdale, rien n’est plus falutaire que les fangsues :  
mais il est souvent nécessaire de faire précéder la fai-  
gnée. Il convient aussi d’échauffer les parties qui font  
aux environs de l’anus, avec des fomentations, & d’ap-  
pliquer les meilleures fangfues dans le tems que l’é-  
ruption est prête à *se* faire, & qu’elle fe trouve secon-  
dée des efforts de la nature.

Pour que l’exercice puisse produire tous les bons effets  
qu’on en attend, il faut le faire dans un air calme &  
serein, de peur que le dommage que le froid extérieur  
cauferoit au malade, ne l'emporte fur les avantages  
qu’il peut en retirer; il ne doit pas être violent, mais  
modéré, & il faut le continuer jufqu’à ce qu’on se fente  
modérement échauffé. Il faut encore avoir foin de di-  
minuer la masse des humeurs, & de tenir le corps aussi  
libre qu’il doit être, de peur qu’il ne jette le fang dans  
une agitation trop violente. L’exercice, de quelque  
espece qu’il foit, furtout celui du cheval ou du car-  
rosie , ne vaut rien , immédiatement après les repas,  
parce que les siecousses qu’il caisse , ne font que rendre  
les flatuosités plus incommodes. Le tems le plus pro-  
pre pour le faire, c’est le matin après qu’on a bû quel-  
ques tasses de thé ou de quelqu’autre infusion , ou l’a-  
près midi après que la digestion est faite.

On ne peut absolument rien déterminer au Eujet de Ia  
1 boisson, & c’est aux malades à choisir les liqueurs qui  
leur

433 HYP

ieur conviennent. Quelques-uns *se* trouVent très-bien  
de l’ssage de la biere douce, ce qui fait qu’on peut la  
ieur accorder ; d’autres reçoivent un avantage consi-  
dérable de l’eau froide, ou d’une décoction d’eau avec  
de la Canelle, & on ne court aucun rifque à les con-  
tenter. Lorfque *s affection hypocondriaque* est cornpli-  
quée avec une disposition scorbutique des humeurs ,  
on peut, après avoir purgé les premières voies, per-  
mettre avantageusement au malade, non-seulement le  
petit lait, supposé que sim estomac pusse le stuppor-  
ter, mais aussi le lait mêlé avec les eaux minérales de  
Seltz. Quant aux eaux minérales froides, il faut ob-  
ferVer que ceux qui font affligés de fpasines exceflîfs,  
ou d’une cardialgie violente, ne doivent point les boi-  
re froides, parce que le froid est extremement préju-  
diciable aux nerfs. Il est donc plus avantageux pour  
ces fortes de malades , de prendre les eaux minérales  
chaudes, ou de faire chauffer celles qui font froides.  
Tous les vins acides, tels que ceux du Rhin & de la  
Moselle, augmentent l’acidité de l’estomac lorfqu’ils  
font nouveaux : mais on n’a rien à craindre de l’ufage  
modéré du vin du Rhin lorfqu’il est vieux, ni de ceux  
de Bourgogne, pourvu qu’on les boive avec de l’eau.

Comme *i’affection hypocondriaque* est prefque toujours  
accompagnée du déreglement de l’imagination, le ma-  
lade doit avoir foin d’éviter tout ce qui peut lui trou  
bler l’eisprit, car à moins qu’il ne tienne *ses* passions  
dans fine siljettion convenable, tous les efforts du Me-  
decin deviennent inutiles. Il doit fréquenter les com-  
pagnies capables de l’amufer, & recréer fon efprit par  
toutes fortes d’amufemens innocens. C’est ce qui fiait  
que les voyages aux bains stont si utiles aux *hypocondria-  
ques,* car ils y jouiffent de l’exercice , du changement  
d’air, de l’agrément de la compagnie , & de tous les  
avantages que les eaux peuvent leur procurer. Rien,  
au contraire, n’est plus nuisible, surtout, devant &  
après les repas, que de s’appliquer à des méditations  
& à des études profondes ; car l’expérience démontre  
qu’une applîcation d’efprit trop forte & trop continue,  
empêche la digestion des alimens. Je ne comtois au-  
cun remede comparable à l’élixir balfamique pour em-  
pêcher la génération des vents dans les perfonnes qui  
sont indispenfablement obligées de s’appliquer à l’é-  
tude.

Zorfque *i’affection hypocondriaque* est compliquée avec  
un tel degré de mélancolie , qu’elle donne lieu de  
craindre la manie ou la fureur, ce qui arrive affez fou-  
vent ; les bains chauds d’eau douce sirnt de tous les re-  
mçdes ceux qui procurent le soulagement le plus  
infaillible. Car, comme la cause de ces affections mé-  
lancoliques qui approchent de la manie, consiste dans  
la contraction fpasinodique des parties extérieures &  
inférieures du corps, & plus particulierement dans le  
tranfport violent des humeurs au cerveau ; rien n’a  
plus d’efficacité pour relâcher les fpasines & pourréta-  
blir la circulation du sang, que ces bains, auxquels on  
peut joindre 1 ufagc des eaux minérales froides, la  
saignée du pié, & quelquefois une évacuation de sang  
par le nez.

Les remedes calybés paffent pour être extremement effi-  
caces dans la cure des maladies *hypocondriaques* : mais  
s’ils font falutaires quand on les donne à propos, on  
peut dire aussi qu’il n’y a rien de plus préjudiciable que  
d'en tsser inconsidérément fans avoir égard ni au tems,  
ni aux autres circonstances dans lesquelles le malade  
peut *se* trouver. Lorsque les fpasines fiant violens, les  
visceres obstrués , le malade constipé, les humeurs  
surabondantes, & les premieres voies surchargées de  
crudités, il faut en tsser avec modération, si l’on ne  
veut que la maladie dégénere en cachexie. Après  
qu’on a appaisé les sipasines & diminué la maffe du  
fang, ils font d’une utilité singuliere, en ce qu’ils saci-  
litent les excrétions: mais il saut les donner dans une  
quantité siiffisimte de liqueur délayante, & seconder  
leur esset par un exercice convenable. Ceux qui n’ont  
point la commodité des eaux minérales, peuvent leur  
*Tome I V.*

H Y P 434  
substituer des bouillons préparés avec des racines apé-  
ritives, & avec la teinture de mars de Zwelser , & les  
imprégner avec le stuc de pommes & de coings ; mais  
ils doivent en user fréquemment & en dofes convena-  
bles. F. HoffMAN. Voyez *Melancholia & Magnesia,*

HYPOCHOREMA, HYPOCHORESIS , ὑπὸχώρη-  
μα, ὑποχώρησις, *d’tAroyeseosc) , fe retirer, s’en aller ; se*dit proprement des matieres qui paffent par lesfeiles.  
GaLIEN , *Comm. In Aph.*

Hippocrate , *VII. Aph.* 68. 69. 82. entend par *Hypo-  
chorema, ontropeasopa. ,* des matieres qu’on rend avec  
l’urine.

HYPOCHYMA, HYPOCHYSIS, ὑπὸχυμα, ὑπὸχυ-  
σις, d’êno', & χύω, *verscr* ; le même que *Cataracta- .*Voyez *Amaurosis.*

HYPOCHYTOS, ὑπόχυτας. Voyez *Diachytos.*

HYPOCISTIS, Offic. C, B. I. B. Parla *Purpurea flor»  
Candicante et flore luteo*, T. Coral. *Orobanche quae hy-  
pocistis dicitur s* R. H. *Munor â cisio nascens,* Η. Ox.  
*Hipoeliste.*

C’est une espece d’orobanche ou rave de Ciste, qui naît  
ordinairement, comme dit Clusius, fur *loCistushypo-  
cistidem ferens.*

Cette plante est basse ,épaiffe, & porte des petites feuilles  
rondes. Ses fleurs croissent aux fommets des tiges : elles  
font de couleur pâle, & ressemblent à celles du grena-  
dier. Son fruit est gros , pareil à celui de la jusquiame,  
& contient une grande quantité de petites femences  
poudreuses. Cette plante, surtout lorsqu’elle com-  
mence à sortir de terre, est de couleur rouge, ou rouge  
verdâtre.

On tire de cette plante le suc *d’hipociste ,* qui est d’une  
consistance dure, rude, d’un noir luisant en-dedans,  
approchant du jus de réglisse d’Espagne, d’un gout  
styptique, un peu aigrelet. Il est dessiccatif & astrin-  
gent, bon pour la diarrhée & la dyssenterie , pour le  
flux hépatique , pour l’écoulement immodéré des re-  
gles & pour les fleurs blanches, pour le vomissement &  
le crachement de fang.

HYPOCLEPTICUM VITRUM, est un entonnoir  
de verre dont on fe fert pour séparer l’huile de l’eau.  
Ce mot est formé d’uno', *sous*, & κλέπτα , *dérober ,* à  
caufe qu’il dérobe , pour ainsi dire, & qu’il sépare  
l'eau de l’huile. BLANCARD.

HYPOCOELON, ὑπὸκοιλον , d’u'no', sous , & κὸΐλον ,  
*coelon s* la cavité qui est au-dessus de la paupiere fupé-  
rieure; c’est la cavité qui est au-dessous de la paupiere  
inférieure, qui répond *auceelondont* nous parlons. Rcf-  
**FUS EPHESIUS ,** *Lib. I. cap.dp.*

HYPOCRANIUM, espece d’abfcès ou de suppuration,  
ainsi appellée, à caufe qu’elle est située au-dedans du  
crane, entre lui & la dure-mere. CasTELLI.

HYPODERIS , ὑποδερὶς , dans Russus Ephesius , est  
l’extrémité de la partie antérieure du cou.

HYPODERMIS, le même *aso Epi deris,* ou le *Clitoris.*RUFFUS EPHF.S.

HYPODESIS , ὑπόδεσις , d’éné, S0US, & δέω , *lier.*

Hippocrate, *de Offic. Medici,* appelle ainsi l’union des  
deux bandes qu’il appelle *hypodefmides, ùmL./elIn i*qu’il ordonne d’appliquer siur les fractures avant d’y  
mettre des compresses. GaLIEN, *Com.* 2. *in Lib. Offic.  
Med. Tit.* 2.

HYPODESMIS , ὑποδεσμὶς. Voyez le mot précédent &  
l’article *Epidesmos.*

HYPOGASTRICA SECTIO d’dno', sous, & γαστηρ ,  
*le ventres* en termes de Lithotomiste, est ce que  
nous appellons opération de la taille au haut ap-  
pareil.

HYPOGASTRION, ὑπογάστρισν. Voyez *Abdomen.*

HYPOGLOSSIS, HYPOGLQSSIUM, ὑπογλωσσἐν,  
ὑπογλώσσιον, ὑπογλωττὶς, d’êno , sous, & γλωσσα , la

E e

435 HYP

*langue* ; c’est la partie inférieure de la langue qui tient  
à la mâchoire, & le siege de la maladie appellée *rana ;*

& de-là vient que cette maladie est appellée par Aé-  
tius , *Tetrab. IIoscrm.* 4. *cap.* 39. ὑπογλώσσιος βάτραχος,  
*la rana-,* ou grenouille fous la langue. *Hypoglosses,*ὑπογλωσσὶς , dans un fens pathologique, estuntuber-  
cule au-dessous de la langue. Ηιρροοελτε , *Lib. II. de  
Morb.*

*Hypoglottides s* ὑπογλωττίδες, font une espece de prépa-  
ration médicinale pour les maladies de la trachée-arte-  
re, que l’on tient fous la langue jusqu’à ce qu’elles  
foient fondues. Galien en décrit plusieurs especes, *de  
C.M.S.L. Lib.V.II.*

HYPOGLOSSUM. Voyez *distingua.*

HYPOGLOTTIDES PILULÆ; pilules pour la toux,  
que l’on tient fous la langue. Voyez *Hypoglosses.*

HYPOGLUTIS, ὑπογλουτὶς, dune', fous,& γλουτικ, les  
*fesses',* c’est la partie charnue qui est au-dessous des fef-  
fesversla cuisse. GoRRÆUs.

C’est aussi la courbure des os des cuisses au-destbus des  
susses.

HYPOMIA , *ΰττωμΐα,,* ΰ’ὑπὸ, fous, & ώμος, l’*épaule ;*c’est dans *FExegesis* de Galien, la partie contiguë à la  
partie supérieure de l’épaule , ou à l’épaule même : τό  
ὑποκείμενον ἢ τοι τῆ *Iniofaelcpi,* ἢ καὶ τῷ ώμω.

HYPONOMOS, ὑπονόμος, d’êno', sous , & νομὴ , *ulce-  
re phagédéni que ,* est un ulcere creux, sinueux &pha-  
gédénique.

HŸPONOS, HYPONISCOS , ὕπνοςος, ὑπὸνισκος,  
d’dno', fous , & ο'νος , *Onos s* ( nom que l’on donne dans  
la Chirurgie anciennne à l’axe d’une machine dont on  
fe fervoit pour réduire les fractures & les luxations.  
Galien, *Com. in Lib. de Artic.* ) paroît être un instru-  
ment pour conduire *sonos,* ou le tourner d’une manie-  
re différente de celle où l’on employoit le levier, *mo-  
chlos.*

Dans Hippocrate, *in Mochl. ΰποσ-ονος ( hypos.onos)* est mis  
par corruption pour ὓπονος. FœsIUs.

HYPOPEDIUM , cataplasine pour la plante des piés.  
HYPOPHASIA, *d’o^casoivofaeau,* fe montrer un peu ; *es-  
pece* de clignotement dans lequel les paupieres *fe* joi-  
gnent de si près, qu’on n’apperçoit qu’une petite por-  
tion de l’œil, & qu’il ne peut y entrer qu’un petit nom-  
bre de rayons.

HYPOPHASIS, de la même dérivation *cpa’hypophasia,*fymptome très-commun dans les maladies , & qui est  
est d’un mauvais présage. C’est lorfque les yeux semt  
prestque fermés durant le fommeil, de telle forte ce-  
pendant, qu’une partie du blanc des yeux paroît, &  
qu’on y apperçoit un petit mouvement. H1PPOCRATE.

HYPOPHORA , ὑποφορὰ, *d’uoroasoouai ,* être conduit  
dessous; *hypophore,* ulcere ouvert, profond, & fistu-  
leux.

HYPOPHTALMION , ὑποφθάλμιον , *d’oTPo,* fous, &  
ὀφθαλμὸς, l’œil. C’est la partie qui est immédiatement  
au-dessous de l’œil, & qui est fujette à s’enfler dans la  
cachexie ou l’hydropisie. Il signifie quelquefois la mê-  
me chofe *asohypopion.*

HYPOPHYLLOCARPODENDRON , est le nom  
d’une plante dont Boerhaave compte deux especes.

1. *Hypophyllocarpodendron esioliis lanuginosis, in apice tri-  
fido , rubro s quasifloreseens.*

*z. Hypophyllocarpodendron, foliis inferioribus apice trifi-  
do , rubro, superioribus penitus rubris, glabris.*

On ne reconnoît jufqu’à prefent aucune vertu médicina-  
le dans ces plantes.

HYPOPHYLLOSPERMOSUS , *d’o<wo* , sous, φύλλον,  
une feuille , & σπὸρμα, femence; ce font des plantes  
qui portent leurs femences fur le dos de leurs feuilles.  
MIL. Dict. *Vol. II.*

HYPOPIA, ὑπώπια, ce sont des meurtrissures ou taches  
noiratres dans les parties qui font immédiatement au-  
dessous des yeux.

HYPOPLEURIOS, ὑποπλεύριος, nom de la pleure.  
HYPOPSATHYROS , υὑπὸψαθυρὸς, d’éno', qui signifie

Η Y P 436

diminution, &ψαθυρὸς, friable, quelque peu friable.  
Hippocrate , *Prorrhet. se sert* de ce mot en parlant des  
excrémens.

HYPOPYON, ὕπνοςυον, de ὑπὸ, &nuov, pus ou matiere.  
Il fe forme fouvent un amas de matiere purulente im-  
médiatement au-dessous de la cornée, auprès de l'hu-  
meur aqueuEe. Cette maladie qu’on appelle *hypopyon,*ou *pyosis s* provient d’une extravasiltion de fang , ou  
d’une tranflation de pus, après une inflammation vio-  
lente, ensiiite de la petite verole , de l'opération de la  
cataracte , ou de quelque injure externe, comme d’tm  
coup, d’une chûte, d’une contusion, ou d’une brûlure.  
Elle est accompagnée au commencement de douleurs  
aiguës de la tête & des yeux, & sciivant le dégré de l’in-  
jure , de Paffoiblissement de la vue, de l’aveuglement,  
& de la mort même.

Saint Yves dit que les assises qui affectent la partie transe  
parente de la cornée, commencent quelquefois par une  
petite tache fur la premiere pellicule de cette membra-  
ne, laquelle est suivie de l’enflure de la parue. On les  
guérit facilement en les perçant légerement avec une  
lancette, fans toucher aux autres pellicules. Mais lorse  
que l’absicès est plus profondément situé, qu’il est pla-  
cé dans le milieu de la cornée, & qu’il couvre prefque,  
entierement la partie interne de cette membrane , on  
l’appelle *hypopyon.* Lors au contraire qu’il est plus pe-  
tit, qu’il creve de lui-même au-dedans de l’œil , de  
façon que le *pus* s’épanche dans la chambre antérieure  
entre l’iris & la partie transparente de la cornée , il *fe*fait une espece de tache qui a la figure d’un croiffant,  
femblable à celui qui est à la racine des ongles, ce qui  
fait qu’on lui donne le nom *d’onyx* ou d’ongle.

Quelquefois la partie tranfparente de la cornée n’est point  
affectée, & l'abfcès venant à fie former entre la conjonc-  
tive & la fclérotique, ou dans la substance de cette der-  
niere , lepus s’épanche entre l’iris & la partie transpa-  
rente de la cornée : dans le premier cas, I’épanchement  
peut venir de la pression des paupieres ; & dans le se-  
cond, de celle des aponevHsses des mufcles du globe  
de l’œil.

On peut guérir *Vhypopyon* de trois manières différentes:  
la premiere & la plus douce, est Fustige des remedes  
résolutifs , tels que l’application fréquente d’une dé-  
coction de fange , d’eufraise, de femence de fenouil  
dans du vin ; ou de petits fachets remplis de ces ingré-  
diens , & cuits dans la même liqueur, auxquels on peut  
joindre la faignée & la purgation ; car à moins que le  
fang ou le *pus* ne foient très-abondans , ces remedes  
suffifent pour rétablir l’œil dans sim premier état, ainsi  
que j’en ai été convaincu par une longue expérience.  
Supposié qu’ils produisent quelque effet, il faut les con-  
tinuer jusqu’à ce que le fang ou la matiere foit dissipée :  
lorfqu’ils irritent les douleurs & les autres sympto-  
mes , il faut absolument avoir recours à l’opération;  
autrement la matière ne manque point de détruire les  
parties internes de l’œil, ou de ronger la cornée , &  
d’aveugler le malade après lui avoir fait fouffrir des  
douleurs infinies.

Il ne fera pas inutile, avant que d’entrer dans le détail  
de l’opération , de décrire la méthode dont un fameux  
Oculiste, nommé Justus, qui vivoit du tems de Ga-  
lien , fe fervoit pour guérir la maladie dont nous par-  
lons. Il faifoit affeoir les malades fur une chasse, &  
leur tenant la tête de chaque côté, il la branloit ou la  
fecouoit fortement, jtssqu’à ce qua la matiere sut en-  
tierement dissipée. Ce qu’il y a de remarquable est,  
que durant cette agitation on voyoit defcendre peu-à-  
peu le *pus* au bas de l’œil. Quelques-uns, à la vérité,  
rejettent cette méthode comme aussi inutile que ridi-  
cule : mais il s’en faut beaucoup que je fois du même  
sentiment qu’eux , car j’ai pour moi l’autorité de Ga-  
lien & ma propre expérience. Une perfonne que je trai-  
tois d’un *hypopyon,* ayant été obligée de Voyager dans  
un chariot, elle revint le lendemain parfaitement gué-  
rie de fa maladie, les fecouffes de la voiture ayant en-  
tierement dissipé la matiere purulente , qui felon tou-

437 ’ H Y P

tes les apparences s’étoit jettée derrière l’uvée. Je fie-  
rois donc d’avis que l’on essayât cette méthode avant  
que d’employer aucun instrument : mais il faut avant  
de la mettre en ufage, renverfer la tête ou tout le corps  
du malade en arriere, & presser doucement l’oeil avec  
les duigts pour détacher la matiere. Lorsque l’opiniâ-  
treté du mal, ou l’abondance du *pus* rendent cette agi-  
tation inutile, il faut recourir à l’opératinn que Ga-  
lien , Aétius, & plusieurs autres Medecins aneicns ont  
mife en ufage, quoique les Modernes Payent si fort  
négligée , qu’on n’en auroit plus aujourd’hui aucune  
connoissance, si Rivière, Meekren, Nuck, & Bidlow  
ne PaVoient fait revivre dans le dernier siede.

Lorsiqu’on veut opérer , il faut faire asseoir le malade le  
visage directement tourné contre le jour, comme si on  
vouloir lui abbatre la cataracte, & lui faire tenir les  
mains & la tête par des Aides. Le Chirurgien abaissera  
lui-même la paupiere inférieure , tandis qu’un Aide  
élevera celle de dessus, après quoi il fera *avec* une lan-  
cette une incision dans la cornée, au.-dessous de la pru-  
nelle, à une ligne environ de distance du blanc de l’œil,  
assez large pour laisser fortir la matiere & l’humeur  
aqueuse, en prenant garde de ne point offenser l’uvée  
que lepuslui cache. S’il arrivoit que l'humeur eut pei-  
ne à sortir, il faudroit preffer l’œil légerement avec les  
doigts. Après avoir éVacué l'hurneur corrompue, il  
faut appliquer fur l’œil toutes les trois ou quatre heu -  
res upe compresse trempée dans un collyre d’eau-rofe  
ou deplantin , battue avec un blanc d’œuf, ou avec le  
mucilage de graine de coing, auquel on ajoutera du  
camphre si l'on veut. Ceremede confolidera la plaie,  
fera revenir l’humeur aqueufe, & rendra la vue au ma-  
lade, fupposié que l’œil ne fiait point considérablement  
offensé en dedans. Comme la cicatrice qui reste fur la  
cornée est petite, & au-dessous de la prunelle, elle n’in-  
commode pas beaucoup la vue. Il est à propos pour  
opérer avee plus de sûreté, d’envelopper la lancette  
aVec un morceau de linge ou de peau, de façon que ce  
qui reste de fa pointe n’excede pas l’épaisseur d’une  
paille, afin qu’elle ne puisse point pénétrer trop aVant  
dans l’œil. Meekren a inVenté pour cet effet un instru-  
ment particulier, dont il donne la description dans le  
dixieme chapitre de ses *Opérations de Chirurgie, 8c* dont  
on peut Voir la figure dans la *Planche VII.sig.* 10.

La matiere est quelquefois si épaisse qu’elle a de la peine  
à fortir par l’incision qu’on a faite à la cornée ; il faut  
dans ce cas fefetVirde l’aiguille représentée par la *Fi-  
gure* 12. de la *Planche VII.* que l’on emploie aussi  
pour faire des sétons. Car outre qu’on rifque moins de  
blesser Ι’ιινέε à caufe de la courbure de la pointe de cet  
instrument, fa figure triangulaire fait que l’incision est  
plus grande, & laisse plus aisément fortir la matiere.  
Il faut cependant aVoir foin de PenVelopper. Platncr  
décrit un instrument particulier pour cet ufage ( Voyez  
*Planche VII. Fig.* 13. ) qui a *sa* pointe presque trian-  
gulaire , dont il attribue l'inVention à Woolhotsse.  
Saint-Yves conseille lorsque la matiere est trop téna-  
ce, d’introduire dans l’œil une petite Eonde, ou d’y  
injecter de Peau froide aVec une feringue pour la dé-  
layer; ou si la maladie reVÎentau bout de deux ou trois  
jours, de réitérer la même opération jufqu’à ce que le  
pus fuit entierement dissipé , & de fermer enfuite la  
plaie. Dans le cas d’une inflammation, il faut faigner  
le malade, lui appliquer des Ventoufes, lui faire des  
scarifications, & appliquer siffla partie affectée des fo-  
mentationsdiscussiVes, & d’autres remedes convena-  
bles, selon que les circonstances l’exigent. HEISTER ,  
*Chirurg.*

HYPORINION, υπὸρίνιον; c’est ainsi qu’on appelle les  
parties de la leVre supérieure qui sirnt immédiatement  
au dessous des narines.

HYPORISMA. Voyez *Emboris.ma.*

HYPOSARRA & HYPOSARCIDIOS, signifient la  
même chofe *osu Anasarca.*

HYPOSPADIÆUS , est celui dont l’urethre aboutit  
au-dessous du gland.

H Y P 438

Ce mot pris dans un siens resserré est synonyme à eu-  
nuque.

HYPOSPATHISMUS, ὑποσποεθισμὸς, est une opéra-  
tion de Chirurgie qui tire sim nom de l’instrument  
aVec lequel on la fait. Ell^pstdlessage dans les fluxions  
abondantes d’humeurs pituiteuses Pur les yeux, qui sirnt  
accompagnées de la rougeur du Vssage, & d’un senti-  
ment pareil à celui que causeraient des Vers ou des  
fourmis qui fe promeneroient autour du front. Dans  
un pareil cas on commence pat rafer les cheVeux qui  
touchent le front du malade, à qui on ordonne de re-  
muer la mâchoire inférieure, & sans toucher aux muf-  
cles temporaux on fait trois incisions longitudinales &  
semblables fur le front jusqu’au péricrane, longues de  
deux traVers de doigt & distantes de trois doigts l’une  
de l’autre. Ces incisions acheVées, on passe une fpatule  
dans celle qui est Vers la tempe gauche, & on élevé  
toutes les parties, fans en excepter le péricrane, qui  
font entre elle & l’incision du milieu. On Continue de  
même à passer la fpatule dans l’incision du milieu  
vers celle qui est du côté de la tempe droite , & diri-  
geant le dos d’un bistouri bien acéré du côté de l’os,  
& sion tranchant du côté de la peau , on coupe , en al-  
lantde la premiere incision vers la tempe droite tous  
les vaisseaux qui sie distribuent de la tête aux yeux, en  
prenant garde en même tems de ne point couper entie-  
rement la peau. Après qu’on a tiré une quantité de siang  
modérée, & exprimé les grumeaux qui' *se* sirnt arrêtés  
entre les chairs, on met un plumasseau dans chaque in-  
cision , & par-dessus de la charpie trempée dans Peau,  
que l’on assure par le moyen d’un bandage. Le lende-  
main pour appaisier l’inflammation on humecte les  
plaies & les mtsscles temporaux avec un mélange de  
vin ou d’huile. On ôte l’appareil le troisieme jour, on  
oint les parties affectées avec la même liqueur, & l’on  
acheve la cure par l’tssage de plumasseaux trempés dans  
une solution de basilicon dans de l’huile rosiat. PAUÈ  
EGINETE, *Lib. VI. cap. 6.*

HYPOSPHAGMA , ὑπὸσφαγμα,Ιε même qu’Xposa  
*phagma.* Ce mot signifie encore lividité ou inflamma-  
tion de la tunique conjonctive,

HYPOSTASIS, ὑπὸστασις, *d’oscHypa,* aller au fond;  
*hypostasem* sédiment de l’urine.

HT POSTATHME, ὑποστάθμη, d’dno', sous, & σταθμὸς,  
station ; la partie la plus épaiffe & la plus grossiere qui  
fe précipite au fond des liqueurs. Telle est *F amurca*dans l'huile & la lie dans le vin. On l’emploie quel-  
quefois dans le même fens *cisohypostafis.*

HYPOSTEMA , ὑπὸστημα, le même qu’*hypostasis.*

HYPOSTROPHE- ὑποστροφὴ, signifie l’action par la-  
quelle un malade fe tourne, ou une rechute. 11 eit déri-  
vé de ὑποστρέψω , fe tourner ou retourner.

HYPOTHENAR, nom de l'abducteur du petit doigt  
de la main. Voyez *Abductor.*

Il signifie aussi la partie de la main opposée à la paume.

HYPOTHETON, ὑπὸθετυν , d’ênoTilqui, mettre def-  
fous ; un *suppositoire.*

HYPOTRI.MMA , ὑπὸτριμμα, efpece d’aliment dont  
Hippocrate parle dans sim fécond LÎVre de la *Diete.* Il  
est fait, fuivant Héfychius, aVec des dattes , du miel,  
du cumin & d’autres ingrédiens pilés ensi.mble.

HYPOTROPE , dnoTpcnn', d’dnoTpônio, le même qu’d-  
ποστρέφω , retourner, rechute.

HYPÔXYLON, nom d’une espece d’agaric que Boer-  
haaVe appelle *agarictts, digitatus, niger.*

HYPOZOMA , ὑπὸζωμα , d’ὑποζώvvυμι, environner ;  
nom du diaphragme.

HYPSILOGLOSSUS, *hypsiloglosses* nom d’tm des mul-  
cles de la langue. Le même que *ceratoglosseus*, le céra-  
togloffe.

HYPSILOIDES, nom de l’os hyoïde, ainsi appelle à  
causie de *sa* ressemblance aVec l'ypsilon Grec.

HYPTIASMOS , ὑπὸιασμὸς , d’ênT^w, lequel est dé-  
*rivé* dson-W, couché Pur le dos. Ce mot signifie lan-

E e ij

439 H Y S

tion de fe coucher sijr le dos ou une nausée, avec des  
fréquentes envies de vomir.

HYPIJLUS , ύ’ὑπὸ, fous, &ὑλὴ, une cicatrice; ulcere  
caché fous une cicatrice.

»

H Y S

**HYSMA , ὓσμα ,** *pluie.* **HIPPOCRATE.**

HYSSOPIFOLIA MAJOR, nom *delusalicaria hyse  
sopifoelo , latiore.*

HvssopIfoLIa MINOR , nom de la *salicaria hyssepifolio >  
angustiore.*

HYSSOPITES, épithete du vin imprégné avec de  
l’hysope. Diofcoride, *Lib. V.cap.* 50. le recommande  
pour les maladies de la poitrine, de la pleure & des  
poumons, pour les toux invétérées & pour l’asthme.  
Il ajoute qu’il est diurétique & bon pour les tranchées,  
les frissons périodiques & pour exciter les regles,

HYSSOPUS, *Hysepe.*

Voici fes caracteres.

Ses feuilles font oblongues & étroites ; le cafque de la  
fleur est droit, arrondi & découpé en deux; la levre  
inférieure est fendue en trois , le fegment du mstieu  
est creux comme une cuillere, échancré & terminé par  
deux pointes , & comme aîlé. Les fleurs font disposées  
par anneaux & placées au commencement à certaine  
distance l’une de l'autre : mais elles forment enfuite  
un épi & n’occupent qu’un côté de la tige.

Boerhaave compte sept especes de cette plante , qui  
semt :

I. *Hyssepus s Officinarum s caerulea aseufpicata,* C. B. P.  
217. Tourn. Inst. 200. Boerh. Ind. A, 160. *Hyssepus  
vulgaris*, Park. Theat. 1. *Hyssepus vulgaris spicatus  
angustifoliuss* J. B. 3. 274. Raii Hist, lu 579. *Hyssepus  
Arabum ,* Ger. 464. Emac, 576. *Hysepe.*

Notre *hysepe* ordinaire croît à la hauteur d’environ un  
pié ou plus, & pousse plusieurs tiges qui fiant d’abord  
quarrées, mais qui s’arrondissent à mesure qu’il fleurit.  
Ses feuilles Pont longues, étroites, pointues & dispo-  
sées par paires. Ses fleurs fiant disposées en maniere  
d’anneaux Pur de longs épis, & regardent toutes d’un  
côté. Elles fiant en gueule : la levre supérieure est par-  
tagée en deux & l’inférieure en trois fegmens. Ses *se-  
mences* font noires & petites, & enfermées de quatre  
en quatre dans le calyce. Sa racine est épaisse, ligneu-  
se & fort divisée. Toute la plante a une odeur aroma-  
tique très-forte ; on la feme dans les jardins, & elle  
fleurit au mois de Juillet. Elle est toute d’ufage.

*L’hysope* est vulnéraire, apéritive, atténuante & détersi-  
ve. Elle est bonne pour l’asthme, la toux, la difficulté  
de respirer, & pour les maladies froides des poumons.  
Elle est estimée céphalique & propre pour les mala-  
dies de la tête & des nerfs. Etant pilée & appliquée ex-  
térieurement elle efface les taches noires & livides de  
la peau.

On conferve dans les boutiques une eau simple *d’hysope.*

On trouve dans Riolan l’ancien un exemple qui prouve  
l’efficacité de cette plante pour les ecchymofes desyeux.  
J’ai reconnu par expérience , dit ce Medecin, la vérité  
de ce qu’Archigefie avance dans Galien, que si l’on fait  
bouillir dans de l’eau des fommités *d’hysope* enfermées  
dans un nouet, & qu’on l’applique tiede fur l’œil, elle  
fuce tellement le fang que le linge en est marqué. C’est  
fur fon autorité que j’ai fouvent recommandé la dé-  
coction *d’hysope* pour les ecchymoses, même pour cel-  
les des yeux : mais je salmis quelquefois bouillir le  
nouet dans du vin & non dans de l’eau ; & elles fe font

H Y S 440

dissipées en appliquant le fachet fur les yeux du mala-  
de lorfqu’il se couchoit. 5ιμον PaULI.

M. Boyle rapporte qu’un Gentilhomme Allemand de fa  
connoissimce reçut un coup de pié de cheval qui lui  
meurtrit considérablement la cuisse, & qti’il cn sut gué-  
ri au bout de quelques heures par un Peul cataplasine de  
feuilles *T hysepe* coupées menues & mêlées avec du  
béure frais , qui dissipa entierement la tache livide.  
RAY , *Hist- Plant.*

*L’hysope* a une odeur très-agréable, & un gout pénétrant  
& aromatique. Son odeur aromatique & balfamique  
prouve qu’elle est vulnéraire , incisive, irritante & dé-  
tersive, ce qui la rend propre pour évacuer le phlegme  
grossier, vifqueux & purulent des poumons. L’infusion  
de fes feuilles dans de l’eau édulcorée avec du miel,  
est un des meilleurs pectoraux quel’on commisse: mais  
ce remede ne vaut rien , lorsqu’il y a une inflamma-  
tion considérable. *L’hysope* est d’ufage en Chirurgie  
pour échauffer & pour mûrir. On s’en sert dans le cas  
où il est besoin d’évacuer par les scieurs & par les uri-  
nes , comme dans la goute , la leucophlegmatie , le  
scorbut, l’asthme, Phydropisie , la paralysie, la toux  
& les maladies qui proviennent de la visicosité des siicsll  
Ses préparations Pont une infusion, une décoction, fon  
fuc récent, fon eau distilée & fa conferve. Un cata-  
plasme de Ees feuilles récentes déterge les ulceres pu-  
trides. Sa vapeur reçue dans les oreilles en fait cesser le  
tintement. Quelquess-uns la préfèrent à l’absinthe pour  
fortifier l’estomac.

Le mot *hysepe* vient de PHebreu *Ezeb ,* qui signifie une  
herbe falote , ou une herbe propre pour nettoyer  
les lieux Eaints. De-là vient la prière du Psalmiste :  
*Nettoyez-moi avec l’hysope.* Mais on ne connoît point  
celle des Anciens. Quelques-uns croyent que c’est la  
rue des murailles: pour le moins est-on certain que  
c’étoit une plante qui naissent sur les murailles ; car Sa-  
lomon avoit écrit des plantes depuis le cedre jssqu’à  
Psersopcqui est une petite plante qui croît sur les murs.  
On silit que la rue dont nous parlons possede une qua-  
lité détersive comme *F hysepe ,* ce qui fait qu’on llesti-  
me propre pour les maladies de la peau, surtout pour  
la galle. Mais foit que cette plante foit *l’hysope* des An-  
ciens ou non, on donne aujourd’hui ce nom à celle  
que nous venons de décrire. BoERkaave , *Hist. Plant,  
ipsiasoript.*

2. *Hyssepus s latifolia.* C. B. Prodr. 107.

3. *Hyssepus, vulgaris, alba.* C. B, P. 218. M.H. 3. 361.  
4. *Hyssepus > rubro flore.* C B. P. 217. M. H. 3. 361.

5. *Hyssepum i montanum s Macedonicum, Valerandi Do ti-  
rez,* J. B. 3. 276.

6. *Hyssepus, angustifelia, montana, aspera.* C. Β. P. 218.  
7. *Hyssepus, humilior, myrtifolia.* H. R. Par. BOERHAAVK,  
*Indexait. Plant. Vol. I. p.* 160.

Miller compte treize especes de cette plante.

HYSSOPUS *Austriaca >* nom de la *Ruyselelana s flore caeru\*  
leo, magno.*

HYssoPUs *capitata* ; nom du *Thymus, capitatus, qui Diosc  
coridis.*

HYSTERA, ὑστὴρα. Voyez *Uterus.*

HYSTERIALGES , υστὴριάλγης , est l’épithete que l’on  
donne à tout ce qui excite des douleurs d’utérus. Hip-  
pocrate la donne furtout au vinaigre. Ce mot vient de  
ὑστὴρα, l’utérus, & ὰλΓος , douleur.

HYSTÉR A-PETRA, est le nom d’une pierre fort com-  
mnne en Italie & en Allemagne, que l’on appelle aussi  
*hysterolithos.* Elle a la forme d’une matrice, ce qui fait  
qu’on lui attribue plusieurs vertus supposées , comme  
celles de guérir les vapeurs & d’exciter les regles, lorsi.  
qu’on l’attache à la cuisse.

HYSTERICA , ὑστερικὰ (τὰ) de ὑστὴρα, l’utérus, ou la  
matrice. On donne le nom *d’hystériques* aux affections  
ou maladies de l’utérus, 5. *Aph.* 3 5. où Galien rend le

44ΐ H Y S

mot ὑστερικῶν par ὑστερικὴν πνίγα ἢ *aarvotaa ,* a étrangle-  
« ment ou silffocation *hystérique.* » ’τστερικὰ ἐν κοιλίησι  
σκληρύσματα, sont des duretés de l’utérus dans sim corps  
sensibles au toucher, & un sentiment de pesimteurà  
cette partie. *Coac.* ’τστερικαὶ *(hystericae)* sirnt des fem-  
mes sujettes aux affections *hystériques.* Par exemple,  
I. *Prorrhet.* 119. *01* ἐν υστὴρικάῖς απυρως σπασμοὶ ευχερἐνς ,  
« les femmes qui font aisément sujettes à des affections  
*« hystériques* , sims fievre, tombent fiouvent dans des  
« convulsions. » La même chose est répétée, *Coac.* 349.  
& 554.

La maladie à laquelle les Anciens ont donné le nom d’af-  
section *hystérique,* peut avec raisim être miste au rang  
des passions spasmodico-convulsives de l’espece ner-  
veufe , puifqulelle affecte très-souvent tout le sisteme  
nerveux , & qu’il n’y a aucune fibre dans le corps qui  
soit à couvert de sim influence. Je la définis donc une  
affection spasinodico-convulsiVe nerveuse, causée par  
une stagnation ou corruption de lymphe ou de fang  
dans les Vaisseaux de l’utérus, laquelle au moyen des  
nerfs de l’os sacrum , des reins & de la moelle épinie-  
re, influe fur toutes les parties nerveuEes du corps.

La plupart des Modernes ne distinguent la passion *hysté-  
rique* de l’affection hypocondriaque , que par rapport  
au siljet qu’elle affecte , l’appellant affection *hystéri-  
que* dans les femmes, & passion hypocondriaque dans  
les hommes ; mais comme cette différence est beaucoup  
plus considérable : il ne fera pas inutile de donner une  
description plus exacte de cette maladie. Si lson prend  
la peine de confulter Hippocrate , Arétée , Fernel,  
Duret,Montanus, Bellon, Houllier, Mercurialis,&  
Jean Heurnius;on Verra qu’ils conviennent unanime-  
ment que les fymptomes effentiels de cette maladie ,  
Eont un resserrement de la gorge, une interception sclf-  
focante de la respiration, des Eyncopes , la perte de la  
parole & l’assoupissement ; & qu’avant le paroxysine  
les malades sentent dans le bas-ventre une espece de  
boule qui roule & remonte , ce que quelques femmes  
attribuent mal-à-propos au mouvement & à l’éléva-  
tion de la matrice.

Ce font-là les principaux fymptomes de l’affection *hysté-  
rique* : mais il en survient un grand nombre d’autres  
avant & après le paroxysine qui n’épargnent aucune  
partie du corps. La malade est saisie à l’approche de  
l’accès d’une douleur violente dans le front, dans les  
tempes, & dans les yeux, accompagnée d’une effu-  
sion abondante de larmes , de l’affoibliffement de la  
vue , d’une oppression douloureufe, de la terreur & du  
trouble de l'efprit& des siens, d’anxiétés & d’inquiétu-  
des. Les perfcnnes attaquées de cette maladie font or-  
dinairement constipées , & ont des envies fréquentes  
d’évacuer leur urine, qui est aussi claire que de l’eau;  
elles font en même-tems tourmentées d’inquiétudes,  
d’anxiétés, d’une très-grande difficulté de respirer, &  
d’une langueuruniverfelle. Cessymptomes EontEuivis  
d’une douleur de reins considérable, du froid & du  
frisson. Le ventre devient dur & enflé, le nombril ren-  
tre en dedans, & l'on fent une espece de boule qui re-  
monte du bas-Ventre vers les hypocondres & le dia-  
phragme : ilfurvient immédiatement après une palpi-  
tation de cœur & un tremblement ; le pouls est dur ,  
inégal & quelquefois intermittant, le froid s’empare  
des extrémités , il semble qu’on a la gorge serrée aVec  
une corde ; le Visage est pâle, la respiration difficile ,  
la parole *se* perd, & la pulfation des arteres est prese  
que insensible. Le ventre est tellement ferré qu’on ne  
peut rendre aucun vent ni recevoir aucun clystere, &  
les mouvemens convulsifs de la tête & des membres  
font si excessifs dans quelques fujets, qu’il est difficile  
de les contenir. Les poings fe ferrent aussi quelquefois  
aVec tant de violence , qu’on a toutes les peines du  
monde à les ouvrir. Quelques malades tombent dans  
un fommeil profond qui les prÎVe de tout sentiment.  
D’autres ont le visage & le cou extremement rouges  
& enflammés, & le pouls très-fort : il y en a qui écla-  
tent de rire, & qui après avoir recouvré Fustige de la

H Y S 442

voix , tiennent des diEcours qui n’ont aucune suite.

Le paroxysine diminue après un certain tems, & pour  
lors le pouls, qui étoit auparaVant foible , languissant,  
& petit, devient plus grand , plus mollet & plus fort ;  
les extrémités recouvrent leur chaleur ordinaire, les  
vents fe frayentun passage par haut, les intestins mur-  
murent, & la malade revenant comme d’un profond  
fommeil, recouvre la parole, ses sens & le mouve-  
ment : mais elle se plaint encore d’une pesanteur de  
tête doulouretsse , d’une langueur & d’une peEanteur  
dans les cuisses, dans les jambes & dans tout le corps.  
Il est étonnant qu’une personne qui semblait à deux  
doigts de la mort, parOÎsse jouir tout d’un coup de la  
Eanté la plus parfaite. L’accès a été dansquelques ma-  
des de si longue durée qu’on les a crues mnrtes & qu’on  
les a même enterrées pour telles : mais il fera facile  
d’éviter ce malheur, si l’on fe fouvient qu’il est rare  
qu’on meure decette maladie fans une attaque d’épi-  
lepsie ou d’apoplexie.

Fréderic Hoilman est perfuadé , comme on voir, que la  
passion *hystérique* diffère de l’affection hypocondria-  
que,au lieu que Sydenham ne les regarde que comme  
une même maladie. La description que ce dernier  
donne de la passion *hystérique*, est si exacte , que je ne  
puis me dsspenser d’en Taire part au Lecteur.

La passion *hystérique* est de toutes\_les maladies chroni-  
ques, celle qui paroit la plus commune ; & si les fieyres  
aVec les stymptomes qui les accompagnent,quand on les  
compare aVec le total des maladies chroniques , sem-  
blent faire les deux tiers de celles qui affligent le gen-  
re humain; on peut dire que les maladies *hystériques ,*ou celles qui portent ce nom, composent la moitié du  
tiers qui reste , c’est-à-dire, la moitié des maladies  
chroniques.En effet ily a très-peu de femmes qui foient  
entierement exemptes de cette maladie , si on en ex-  
cepte celles qui semt endurcies au travail, & la plu-  
part des Hommes de Lettres qui menent une vie *sé-  
dentaire,* fiant également siljets à Ees influences. Quoi-  
que les Anciens ayent attribué les symptomes que pro-  
dussent les affections *hystériques* au vice de la matrice,  
néantmoins si l’on prend la peine de comparer les ma-  
ladies hypocondriaques que l’on croit être casseespar  
certaines obstructions de la rate ou des autres visiceres,  
avec les symptomes qu’on remarque dans les femmes  
*hystériques :* on verra qu’ils *se* ressemblent beaucoup.  
Il faut pourtant avouer que les femmes font beaucoup  
plus scljetes à cette maladie que les hommes, non que  
la matrice soit plus indisposée que les autres parties ,  
mais pour d’autres cauEes.

Cette maladie ne *se* fait pas plus remarquer par la facili-  
té avec laquelle elle revient, que par la variété des  
formes fous lesquelles elle paroît, puisqu’elle prend  
celle de presque toutes les maladies qui affligent les  
hommes. Elle produit toujours des symptomes pro-  
pres aux parties du corps qu’elle affecte, & à moins  
que le Medecin n’ait beaucoup de jugement & de pé-  
nétration, il lui arrive souvent d’attribuer les symptô-  
mes dont il est témoin, à quelque maladie essentielle  
à la partie affectée , & non point à *iapasseon hystérique.*

Quelquefois, par exemple , elle attaque la tête & caufe  
une apoplexie qui dégénère encore en hémiplégie, par-  
faitement reffemblante à cette efpece d’apoplexie, qui  
caufe la mort à quelques personnes âgées & corpulen-  
tes , & qui naît d’une obstruction ou compression des  
nerfs , occasionnée par un phlegme abondant contenu  
dans la partie corticale du cerVeau: mais PapOplexie ,  
dans les femmes *hystériques,* paroît venir d’une caufe  
tout-à-fait différente ; car elle les attaque souvent après  
un accouchement laborieux, accompagné d’une hé..  
morrhagie abondante , elle a souvent aussi pour catsse  
quelque émotion dleEprit violente.

Elle produit quelquefois des convulsions affreuses, ap-  
prochantes de l’épilepsie, & accompagnées d’tm foule-  
vement dti ventre & des hypoeondres vers la gorge, &  
de mouvemens convulsifs , si Violens , qu’on a toutes  
les peines du monde à fe rendre maître de la malade ,

443 H Y S

qui profère des paroles mal articulées, & fe meurtrit  
l’estomac à coups de poing. Les femmes d’un tempé-  
rament fanguin & robuste , font fort fujettes à cette *es-  
pece* de maladie que l’on appelle communément *suf-  
focation de matrice s* ou *mal-de-mere.*

Quelquefois elle fefixe entre le péricrane & le crane , &  
elle est accompagnée d’une douleur prefque insiippor-  
table, dont le siége nlexcede pas la largeur du pouce ,  
& de vomissemens énormes. Cette efpece qui est ap-  
pellée *Clavus hystericus s* affecte principalement les  
femmes qui ont la jaunisse.

Elle attaque quelquefois les organes destinés aux fonc-  
tions vitales, & elle produit alors des palpitations de  
cœur , durant lesquelles il semble que le cœur *se* porte  
contre les côtes: cet accident est ordinaire aux femmes  
& aux filles très-exténuées.

Elle affecte aussi quelquefois les poumons , & caufe une  
toux feche prefque continuelle ; & bien qu’elle n’agite  
pas la poitrine avec une grande violence, ses accès font  
néantmoins très-fréquens , & troublent totalement les  
Eens de la malade. Cette espece de toux *hystérique* est  
fort rare , & affecte si.ir-tout les femmes d’une consti-  
tution phlegmatique.

Elle s’empare quelquefois du colon & des parties situées  
au-deffous du creux de l’estomac, & caufe une douleur  
violente , approchante de la passion iliaque , & un vo-  
mifiementexcessifd’unc certaine matiere verdâtre, pa-  
reille à de la bile poracée , & quelquefois d’tme cou-  
leur tout-à-fait extraordinaire : après que la douleur  
& le vomiffement ont duré plusieurs jours & prefque  
épussé la malade, l’accès Ee termine par une jauniffe  
unÎVerfelle. La malade est saisie d’une si grande frayeur  
qu’elle defefpere entierement de sa guérisim, & j’ai ob-  
*servé* que ce découragement & ce désespoir sont tou-  
jours inséparables de cette espece de passion *hystérique*qui afflige principalement les femmes d’un tissu de  
corps crud & lâche, & qui ont eu des accouchemens  
laborieux.

La maladie s’empare quelquefois d’un des reins, & *res-  
semble* tout-à-fait par la douleur violente qu’elle caisse,  
à un accès de colique néphrétique , non-feulement par  
la nature de la douleur & par sa situation, mais encore  
par le vomissement excessif dont elle est accompagnée,  
& par la douleur que l’on fent dans 'toute l’étendue de  
l’uretre. C’est ce qui fait qu’il est extremement diffi-  
cilede difcerner, si les Eymptomes procedent d’une  
pierre engagée , dans Puretere , ou d’une causie *hysté-  
rique* ; à moins peut-être que quelque accident n’ait au-  
paraVant un peu abattu les esiprits de la malade,ou que  
l’excrétion d’une matiere verdâtre par le vomissement,  
ne nous apprenne que les symptomes Pont plutôt cau-  
fés par une maladie *hystérique)* que par le calcul. La  
vessie n’est pas toujours à couvert des influences de ce  
Eymptome trompeur, & il survient une suppression dou-  
loureuse d’urine, pareille à celle quecauEeroit un cal-  
cul qui boucheroitle conduit de l’urethre. Cette der-  
niere cEpece est plus rare que celle qui affecte les reins :  
mais elles attaquent toutes deux les femmes dont la  
Eanté &Jjes forces ont été épussées par des accès *hystéri-  
ques* fréquens.

Tantôt elle affecte l’estomac, & occasionne un vomiste-  
ment continuel; & d’autres fois fe fixant dans les in-  
testins , elle produit une diarrhée : mais quoique la ma-  
tiere que l’on rend foit fouvent verdâtre, ces évacua-  
tiens ne fiant accompagnées d’aucune douleur. Les  
femmes dont les forces ont été affaiblies par des ac-  
cès *hystériques* réitérés, font très-sujettes à ces deux esc  
peces.

Les parties externes & musculeuses ne sirnt pas plus  
exemptes de cette maladie que les parties internes ;  
car elle caisse quelquefois des douleurs & quelquefois  
des tumeurs dans la gorge, dans le dos, aux mains ,aux  
jambes & aux chevilles des piés : mais l’enflure des  
jambes est la plus remarquable. Les enflures quecau-  
se l’hydropisie augmentent toujours vers l’approche de  
la nuit, & retiennent l'empreinte des doigts ; au lieu

H Y S 444

Ique celle dont je parle est beaucoup plus considérable  
le matin, ne retient point l’impression des doigts, &  
n’affecte ordinairement qu’une feule jambe. Cette en-  
flure diflère si peu par sion étendue , sa surface & par  
toutes ses autres particularités, de celle que caufe l’hy-  
dropisie , que la malade peut à peine *se* perEuader que  
ce n’en est pas une de cette eEpece.

Les dents même , ce qui est à peine croyable , ne sont  
point exemptes de cette maladie, blen qu’elles fiaient  
saines,& qu’on n’apperçoÎVe aucune fluxion capable de  
produire des douleurs; & ce qui est encore plus sur-  
prenant, c’est que ces douleurs fiant également Vio-  
lentes, opiniâtIes& difficilesà dissiper. Les douleurs  
& les enflures extérieures, affectent siir-tout les fem-  
mes que la continuité & la Violence des accès *hystéri-  
ques* ont extremement afl'oiblies.

De tous les Eymptomes dont cette maladie est accom-  
pagnée , il n’y en a point de plus fréquent que la dou-  
îeur qu’elle caufe dans le dos : mais une circonstance  
qui mérite d’être observée, est que toutes les dou-  
leurs dont je viens de parler, laissent après elles une  
sensibilité dans la partie qui la met hors d’état de pou-  
voir siouffrir qu’on la touche, mais qui se dissipe peu à  
peu.

Il est bon de savoir encore que tous ces Eymptomes sirnt  
précédés d’un froid violent , qui ne ceffe qu’aVec  
l’accès , & qui , comme je l’ai observé, approche de  
celui des cadavres , bien que le pouls fubsiste toujours  
dans son état naturel. La plupart des personnes *hysté-  
riques* que j’ai traitées , ie sirnt plaintes d’un abatte-  
ment d’esprits, & d’une suffixation, me montrant au  
doigt la poitrine, quand elles voulaient m’indiquer la  
partie affectée. Tout le monde sait que les femmes qui  
l'ont attaquées de cette maladie, pleurent & rient éga-  
lement, sans en avoir aucun fujet apparent.

Un fymptome tout particulier à cette maladie, est une  
urine abondante & limpide , aussi claire que l’eau de  
roche , qui distingue les affections que nous appellons  
*hystériques dans* les femmes , & *hypocondriaques* dans  
les hommes , de toute autre maladie. J’ai quelquefois  
observé que ces derniers n’ont pas plutôt rendu untf  
. urine de couleur d’ambre , que leur eEprit *se* trouble,  
& qu’il leur survient une évacuation copieuEe & fré-  
quente , d’urine aussi claire que le crystal. : l’accès ne  
ceffe qu’après que l’urine a repris *sa* couleur naturelle.

Au reste, tous ceux qui ont été long-tems affligés des  
affections hypocondriaques & *hystériques,* sirnt sujets  
après avoir mangé même modérément à proportion de  
leur appétit, à des rôts fétides & extremement aci-.  
des, qui proviennent du défaut de digestion, & du vi-  
ce des fucs qui en est la fuite.

Les personnes *hystériques* sirnt fréquemment incommo-  
dées d’une excrétion de falive fort claire , peu infé-  
rieure à un ptyalifme artificiel , laquelle peut venir  
des efprits qui troublent le mélange du fang, & le  
mettent hors d’état de fatisfaire aux excrétions natu-  
relles , & de ce que la férosité ne pouvant s’éyacuer par  
les reins , fe jette dans les glandes par les extrémités  
des arteres, & *se* Vuide par les conduits scilivaires. On  
peut attribuer à la même cause ces scieurs nocturnes  
excessives auxquelles les Eemmes *hystériques* fiant sil-  
jettes ; car le mouvement irrégulier du sang altérant  
la sérosité , la dispose à se jetter fur l’habitude du  
corps.

Ce ne seroit rien si le corps siouffroit seul : mais ce qu’il  
y a de plus fâcheux, est que l’esprit fe restent encore  
plus que lui des malignes lnfluences de cette maladie,  
qui est accompagnée d’un désespoir incurable ; si bien  
que ceux qui en font attaqués , perdent toute espéran-  
ce de guérision, & Ee croient exposés à tous les mal-  
heurs qui peuvent affliger le genre humain ; & s’imagi-  
nant qu’il est impossible de les éviter, ils ne présagent  
rien que de funeste pour eux. Le plus léger acci-  
dent fuffit pour exciter en eux la terreur, lacolere, la  
jalousie, la méfiance & plusieurs autres passions sem-  
blables. La joie & llespérance dont ils sont ennemis.

445 H Y S

siont chez eux de très-courte durée, & n’agitent pas  
moins leur esprit que les passions les plus violentes. La  
modération leur est inconnue, & ils n’ont rien deconf-  
tant que leur feule inconstance. Ils abhorrent flans fu-  
jet ceux qu’ils aimoient le moment auparavant avec le  
plus d’ardeur. Ils forment un dessein qu’ils abandon-  
nent un moment après, pour s’engager dans des affaires  
d’une nature tout-à-fait contraire, qu’ils ne concluent  
jamais, si bien que leur efprit est dans des perplexités  
continuelles. On peut leur appliquer à juste titre ce  
que l’Orateur Romain dit des superstitieux , « que le  
« fommeil qui calme le travail & les foucis des hom-  
« mes , est pour eux une nouvelle fource d’inquiétudes  
a & de craintes ; » car leurs fonges ne leur repréfen-  
tentque des objets lugubres, tels que les funérailles &  
les apparitions des perfonnes qu’ils ont aimées.

Les fous & les lunatiques ne font pas les feuls à qui ce-  
la arrive : ces accidens leur font communs, si l’on en  
excepte ces émotions d’efprit violentes, avec lesper-  
sonnesqui ont le plus de prudence & de jugement, &  
qui par la folidité & la pénétration de leur esprit, font  
infiniment au-dessus de ceux qui ne font jamais en  
proie à ces pensées chagrinantes.

Aristote a donc raifon de dire, que les persimnes mé-  
lancoliques sirnt douées ordinairement de laplusgran-  
dc capacité.

Ces Eortes dlaccidens n’arrivent qu’à ceux qui ont été  
long-rems tourmentés par cette maladie , & qui ont  
sciccombé finis *sa* violence, surtout si le malheur, le  
chagrin, des inquiétudes, ou une application trop forte  
à l’étude, ont contribué à la faire naître.

On ne finiroit jamais si l’on vouloir faire le dénombre-  
ment de tous les fymptomes dont cette maladie est ac-  
compagnée , tant ils sirnt opposés entre eux. Démo-  
crite paroît donc avoir raison d’avancer, dans sa lettre  
à Hippocrate, « que la matrice est la source de six cens  
« maladies différentes ,& d’une quantité innombrable  
a de calamités; » bien qu’il ait ignoré la cause de ces  
maladies.

Au reste, ces symptomes sont si irréguliers, qu’on ne  
sauroit les réduire sious une apparence uniforme com-  
me ceux des autres maladies; & de-là vient la difficul-  
té qu’on a d’écrire l’histoire de celle-ci.

Les caisses procatharctiques ou externes de l’affection *hyse  
tériques,* font ou un exercice trop violent, ou, ce qui  
est plus ordinaire, quelque émotion d’esprit extraor-  
dinaire occasionnée par un accès fubit de colere, de  
chagrin, de frayeur ou de telle autre passion.

De-là Vient que toutes les fois que des femmes me con-  
fultent fur quelque indisposition particuliere, dont je  
ne puis découvrir la caufe par les regles ordinaires, je  
leur demande si elle n’est point survenue ensisite d’un  
chagrin , d’un déplaisir , ou de quelqulautre émotion ;  
car lorsqu’elles en conviennent, je fuis assuré que leur  
maladie appartient à la classe dont nous parlons, fur-  
tout si le diagnostic est confirmé par une évacuation  
copieusie d’urine limpide. On peut joindre à ces émo-  
tions d’espritqui causent ordinairement cette maladie,  
llassoiblissement de l’estomac *causé* par une longue  
abstinence, les évacuations immodérées , sent par la  
saignée, ou par des émétiques ou des cathartiques su-  
périeurs aux forces de la malade. SYDENHAM.

Frédéric Hoffman , dans fa Dissertation fur les affections  
*hystériques,* met les distinctions suivantes entre elles &  
les maladies hypocondriaques.

Il est aisé, dit-il, de distinguer l'affection hypocondria-  
que de la passion *hystérique s* car quoiqu’elles aient  
des Eymptomes communs, chacune d’elles en a quele  
ques-uns qui lui fiant propres. La premiere est très-  
opiniâtre & demande un long régime ; la seconde af-  
fecte furtout les femmes enceintes, ou qui nourrissent,  
ou qui viennent d’accoucher, les veuves, celles qui  
ont beaucoup de fang, qui ont des inquiétudes d’esc  
prit, ou les filles, après une suppression subite de leurs

H Y S 446  
regles ; & on la guérit fouvent si parfaitement, qu’el-  
le ne revient jamais plus. Ses accès font quelquefois si  
fubits & si violens , qu’ils privent tout d’un coup la  
malade de sentiment & de mouvement ; ce qui n’a r-  
rive jamais aux hypocondriaques : mais elle a cela de  
particulier , qu’il ne faut fouvent pour faire revenir la  
malade , que lui brûler une plume sous le nez. Au  
reste, durant l’accès les mufcles du bas-ventre fe con-  
tractent, & le nombril rentre en-dedans , au lieu que  
le ventre fe distend dans ceux de l’affection hypocon-  
driaque. Dans la premiere, les reins font affectés d’un  
froid incroyable qui fe fait fentir au toucher ,& qu’on  
ne peut dissiper par l’application des serviettes chau-  
des ; il femble à la malade qu’on lui perce le sommet  
de la tête avec une tariere ; ce qui a fait donner à  
cette douleur le nom de *clavus hystericus.* Plusieurs  
fentent dans le bas-ventre une espece de boule qui  
roule & qui remonte ; au lieu que les hypocondria-  
ques font exempts de tous ces fymptomes. lls ne font  
point fujets non plus aux défaillances , à la difficulté  
de refpirer, aux refferremens de gorge, ni à passer  
pour morts & à être enfevelis vivans, comme cela est  
quelquefois arrivé auxperfonnes hystériques.

Ce n’est point la premiere fois qu’on auroit enfeveli pour  
mortes des perfonnes qui ne le sirnt point ; & les An-  
ciens rapportent quelques exemples de ces Eortes de  
méprises, dont la vérité Ee trouve confirmée par des  
histoires modernes. DiogeneLaerce dit, qu’Empédo-  
cle fut particulierement admiré pour avoir fait revenir  
une femme d’une fuffocation de matrice qui Pavoit  
fait paffer pour morte ; & Fon assiste qu’Heraclide  
avoit composé un Traité fur ce sujet. Voyez *Apnoia.*

Ces maladies different entre elles quant à leurs caufes;  
car llafl'ection hypocondriaque *se* manifeste par des  
fpasines & des flatuosités dans le conduit membraneux  
des intestins , dans le ventricule & dans l’œfophage,  
qui naissent d’une stagnation du fang dans les tuniques  
nerveufes des intestins , par le défaut de fa circulation  
dans les vaiffeaux hépatiques & dans les ramifications  
de la veine-porte ; au lieu que les convulsions hystéri-  
ques proviennent de l’utérus , d’où elles *se* communi-  
quent, à caufe de sa correspondance avec la vessie au  
sphincter de cette derniere , & excitent dans la mala-  
de une envie continuelle d’uriner, que n’ont point les  
hypocondriaques, s’il faut en croire Hoffman : mais  
Sydenham assure le contraire avec plus de raifon.  
Cette Variété de cauEes, dit le premier, prouVe évi-  
demment que les mêmes iymptomes peuVent aVoir  
différentes origines. Par exemple, la difficulté de rese  
pirer est commune à ces deux maladies : mais dans  
l’une elle tire sim origine de l’enflure de l’estomac, qui  
empêche le diaphragme de descendre ; au lieu qu’elle  
est causée dans l’autre par la contraction & la com-  
pression Violente des mufcles du bas-ventre. Enfin,  
l’iffue & les changemens de ces maladies ne mettent  
pas une moindre différence entre elles ; car l’une dé-  
génère ordinairement en mélancolie , en fcorbut, en  
fievre lente, & en maladie noire, *morbus niger s &*l’autre en épilepsie , en des syncopes mortelles, en fu-  
reur utérine & en fievre aiguë.

De plus, lorfqu’on vient à ouvrir des fil jets hypocon-  
driaques, on trouve ordinairement les vssceres du bas-  
ventre , le foie, la rate & le pancréas, endurcis, skir-  
rheux & pourris; au lieu que la caufe des maladies  
*hystériques* a Eon *siégé* dans la matrice ou dans les ovai-  
res. J’ai jugé à propos de faire voir en quoi ces mala-  
dies different l’une de l’autre, pour empêcher qu’on ne  
les confonde à l’avenir, comme il n’est que trop ordi-  
naire.

Il y a plusieurs autres maladies qu’il est absolument né-  
cessaire de Eavoir distinguer de celle qui sait le sujet de  
cet article. Dans la Eyncope, par exemple, le pouls cef  
fe absolument, le visage est retiré & pareil à celui d’un  
mourant, au lieu que dans la suffocation de matrice, le  
visage est rubicond & enflé, & le pouls languissant pen-  
dant deux ou trois jours, ce qui n’arrive point dans la

447 H Y S

premiere. L’apoplexie est fuivie d’une privation totale  
de sentiment & de mouvement, du râlement, de la  
difficulté de respirer & de l’agitation du pouls, ce qui  
n’arrive jamais dans les maladies *hystériques.* Ces der-  
nieres different aussi de l’épilepsie dont la caufe réside  
dans la dure-mere& dans l’origine de la moelle épinie-  
re, d’où résultent des convulsions partout le corps ; au  
lieu quelles ont leur siége dans l’utérus, d’où les sipase  
mes *se* communiquent à la moelle épiniere & à tout le  
lysteme nerveux.

Cesse, *Lib. IV. cap.* 20. donne une description ausii  
exacte qu’élégante, des différens symptomes qui ac-  
compagncnt ces deux maladies.

L’affection *hystérique,* dit-il, catsse quelquefois la mort,  
de même que l’épilepsie : mais dans la premiere le ma-  
lade n’a jamais les yeux fermés, il d'écume point de la  
bouche, & n’est point attaqué de convulsions univer-  
Felles. Elle ne differe pas moins des douleurs que cau-  
*se* le calcul ; car bien qu’elle lui reffemble par plusieurs  
Eymptomes, ceux qui font affiigés de ce dernier ont la  
gorge & la respiration libres , ne tombent point en  
fyncope, & ne se trouvent point si fort incommodés de  
l’odeur des parfums.

Ballonius, *de Virginum Morbis*, distingue cette maladie  
des flatuosités des premieres voies, en ces termes :

« On remarque communément que les jeunes femmes  
« qui mangent trop , furtout si elles ont beaucoup  
« d’embompoint, qui font un grand ufage des fruits  
« d’été,simt affligées de coliques extremement violen-  
«tes , accompagnées de Iyncopes, de l’inégalité du  
« pouls & d’une difficulté de *respirer,* qui fait que l’on  
« confond mal-à-propos cette maladie avec la passion  
*« hystérique.* Mais comme il ne fe peut faire que cette  
« agitation des humeurs n’affecte l’utérus à cause de la  
« correspondance des parties, on dit que la maladie  
« estdel’efpece *hystérique,* plutôt pour s’accommoder  
« à la coutume qu’à la vérité. »

Il est bon d’obferver que toutes les femmes ne font pas  
également sujettes à cette maladie , mais qu’elle affli-  
ge plus particulierement les filles qui fiont à la veille  
d’avoir leurs regles, celles qui fiont nubiles , les jeu-  
nes veuves & les femmes mariées , furtout lorsqu’elles  
abondent en seing & en humeurs, & qu’elles n’ont point  
eu d’enfans. Celles qui menent une vie oisive & séden-  
taire, ou qui fiont d’une habitude lâche & d’une coss-  
titutiondélicate, y siont aussi fort fujettes.

Les anciens, furtout Galien, assurent que les veuves dont  
les regles viennent à cesser, qui ne sont plus en âge d’a-  
voir des enfans, & qui ne fentent plus aucun penchant  
à l’amour, font extremement sujettes aux affections  
*hystériques.* Forestus, *Lib. XXVIII. Obscrv.* 28. dit  
que les femmes d’un tempérament-mâle & robuste,  
d’une habitude corpulente & fanguine , qui vivent  
chastement, quoique portées à l’amour, qui sont bon-  
ne chere & fe nourrissent d’alimens chauds , humides  
& flatueux, qui aiment le vin & les friandises qui ex-  
citent à l’amour , semt souvent attaquées de cette ma-  
ladie, sans pour cela que leurs regles cessent; & sim  
sentiment est confirmé par Ballonius, dans le Livre  
que nous avons cité, & par Levinus Lemnius, *Lib. de  
Cculels Naturae Miraculis s c. 6.* Au reste, nous avons  
entre autres autorités celle. d’Aretée,qui dit que les jeu-  
nes femmes dont le fysteme nerveux est délicat & foible  
& l’habitude du corps tendre, & qui fe livrent fans ré-  
ferve à leurs passions, font plus sujettes à cette maladie  
spasinodique, que celles qui font robustes, endurcies  
à la fatigue , laborieufes & d’un efprit plus folide. On  
remarque aussi que les femmes d’une constitution san-  
guine & billesse, & dont l’eiprit s’émeut aisément,  
font sujettes à des convulsions violentes des parties ner-  
veufes. Celles au contraire d’un tempérament phleg-

H Y S 448  
matique & languissant ne semt point fujettes à des con-  
vulsions si violentes: mais en revanche elles tombent  
plus souvent en défaillance, & ne fauroient souffrir  
le vent, les odeurs agréables, ni le moindre bruit.

Il nous reste maintenant à rechercher le siége de cette ma-  
ladie , qu’Higmore , Sylvius & Sydenham, pour l’a-  
voir confondue avec l'affection hypocondriaque, pla-  
cent dans l’estomac, dans le pancréas, dans le méfen-  
tere & dans la veine-porte ; & Charles Pifon, avec  
aussi peu de raison qu’eux, dans le cerveau ou plutôt  
dans l’endroit où les nerfs prennent leurs origines,  
fans distinguer le sistet de la caufe morbifique, de celui  
de la mort du malade.

Je fuis fortement perfuadé avec les anciens, qu’elle pro-  
vient de la matrice, de fes membranes & de *ses* vaif-  
Eeaux, surtout des spermatiques ; & que la contraction  
Epasinodique de ces parties se communique dlelle-me-  
me aux nerfs adjacens de l’os facrum & des reins ; &  
de-là, en conséquence de la correspondance mutuelle  
des parties, aux membranes nerveufes de la moelle épi-  
niere, & qu’elle passe des parties inférieures aux fupé-  
rieures. Aussi remarque-t’on que lorfque les femmes  
font attaquées de cette maladie après avoir accouché,  
les convulsions commencent à l’orifice interne de l’u-  
térus ou même du vagin, parce que ces parties venant  
à fe deffécher & à fe refroidir, il survient une Eupprese  
sion des vuidanges, laquelle est suivie de la constipa-  
tion. Alors des spasines & des douleurs, accompagnées  
d’un sentiment de froid , s’emparent des reins , & pase  
Eant de-là aux mufcles épigastriques, elles causent une  
rétraction du nombril , accompagnée d’une dureté de  
bas-ventre ; elles montent ensuite au diaphragme, aux  
nerfs intercostaux & à la paire vague, & produisent  
une difficulté de respirer , qui va presque jusqu’à la  
suffocation, & un resserrement de gorge. De plus com-  
me le seing a peine à circuler dans le cœur, ces accidens  
semt suivis d’une palpitation de ce viscere , de défail-  
lances; & à la fin, lorfque la circulation qui *se* sait dans  
le cerveau est interrompue, de la perte du sentiment &  
de la connoista-nce.

Il suit de ce qu’on vient de dire, que l’on peut mettre à  
juste titre les affections *hystériques* au nombre des ma-  
ladies spasinodiques & convulsives qui affectent tout le  
fysteme nerveux.

Je conviens avec la plupart des Medecins que les catsses  
directes & matérielles de l’affection *hystérique s* consis-  
tent en partie dans la corruption des liqueurs sémina-  
les, & en partie dans la qualité peccante du fangmenf-  
truel qui séjourne dans l’utérus ; ce qui demande un  
examen particulier. On est suffisamment convaincu par  
l’inspection des corps humains, que les mâles fontmu-  
nis d’organes particuliers, appelles testicules, dans  
lesquels la liqueur séminale *se* sépare du *sang ,* d’où el-  
le passe par les arteres spermatiques dans les réservoirs  
que la nature lui a destinés. On ne trouve point de pa-  
reils organes dans les femelles : mais la nature a mis  
en leur place aux deux côtés de l’utérus certains corps  
sphériques composés de vaisseaux sanguins, de mem-  
branes & de vésicules, auxquels on donne le nom d’o-  
vaires, & les vaisseaux spermatiques se distribuent dans  
la substance de l’utérus par une infinité de ramifica-  
tions. Puis donc que les Naturalistes modernes tien-  
nent que ces vésicules des ovaires qui contiennent un  
fœtus d’une petitesse infinie font rendues fécondes par  
lafemence du mâle, il ne fera pas hors de propos d’e-  
xaminer, si celle-ci peut être altérée, & de quelle ma-  
niere , & comment *sa* corruption donne naissance aux  
maladies *hystériques.*

Pour que le Lecteur ait une plus parfaite intelligence de  
cette matiere , je crois qu’il convient de dire quelque  
chofe des altérations que fouffre le corps humain, fur-  
tout vers l’âge de puberté. On observe que les filles  
qui approchent de leur quatorzieme année deviennent

449 H Y S

plus rubicondes, que leur visilge s’embellit & leurs  
mamelles grossissent ; que dans les garçons du même  
âge, la barbe croît, la voix devient plus forte, la for-  
ce & Ha vigueur de chaque partie du corps augmen-  
tent, & que les deux *sexes se fentent* portés à l’amour.  
Le fang fe porte dans les mâles en plus grande abon-  
dance aux parties naturelles pour la sécrétion de la fe-  
mence, & l’éréction de la verge : de même dans les fe-  
melles , le fang afflue en plus grande quantité dans  
l’utérus, aussi-bien que dans fes vaiffeaux pour fécon-  
conder l’œuf, fupposé qu’il y en ait un ; & de-là, dans  
les cas où il n’y a point d’imprégnation , nous dédui-  
fons la caufe & l'origine des regles. Ceci nous con-  
duit naturellement à considérer l'harmonie furprenan-  
te qui existe entre les passions & le mouvement vital  
du siang vers certains membres, principalement vers  
ceux qui fiant destinés à la procréation. Car cette co-  
pieufe affluence est directement suivie du desir du  
coït ; & d’un autre côté loreque la vue de l’objet qu’on  
aime excite en nous des désirs amoureux : cette cir-  
constance fait que le fang & les esprits fe portent plus  
abondamment aux organes de la génération.

Toutes les fois que les humeurs coulent en trop grande  
quantité par les vaiffeaux spermatiques dans les ovai-  
res & dans Î’utérus, foit que cela provienne de l’âge ,  
ou de la chaleur du tempérament, la lymphe nourri-  
ciere s’pmasse dans ces parties, s’y arrête, s’y corrompt  
& donne naissance aux maladies *hystériques.* De - là  
vient que les filles qui ont atteint l’âge de quatorze  
ans, qui font pleines de feu , & qui ne font point ma-  
riées,aussi-bien que les femmes d’un tempérament fan-  
guin, chaud & lascif, font extremement sujettes à cet-  
te maladie. Charleton , *Exerdt. Pathoh* 7. confirme  
cette opinion par le passage suivant :

« Quelques femmes, dit-il.d’un tempérament chaud,tom-  
« bent dans des *accès hystériques* à caisse de l’irritation  
a que caufent en elles les liqueurs spermatiques. »

De-là vient que les Anciens qui attribuoient cette mala-  
die à la rétention de la semence, ordonnoient le ma-  
riage, ou prescrivoient des remedes pour en procurer  
l’évacuation. On peut consi-ilter fur ce sistet Zacutus  
Lusitanus & Pierre Forestus, qui prétendent qu’après  
le paroxysine il s’écoule une grande quantité de li-  
queur par le vagin. Voyez Galien , *Comment, lur* Hip-  
pocrate, *Lib. VI.* des parties affectées. Deux raiS0ns  
sont croire que la corruption de la semence suffit seule  
pour caufer des accès *hystériques :* la premiere est que  
. les stucs qui circulent dans les nerfs & dans les fibres ,  
font facilement affectés par des éxhalaifons nuisibles,  
& l'on fait qu’un grand nombre d’exhalaifons de cet-  
te nature excitent des paroxysines *hystériques.*

La feconde, que la distension violente des vaiffeaux &  
des membranes nerveustes causée par cet amas extraor-  
dinaire d’humeurs , doit infailliblement exciter des  
mouvemens fpafmodiques qui fe communiquent à tout  
le sisteme nerveux. Persienne ne doutera de ce que j’a-  
vance, si l’on fait attention qu’une simple stagnation  
de fang dans les tuniques de l’estomac & des intestins,  
produit fouvent l’affection hypocondriaque & des co-  
liques conVulsives.

Les dissections qu’on a faites des ferrrtnes qui font mortes  
de l’affection *hystériques* ne laissent aucun lieu de dou-  
ter de la vérité de ce que je viens de dire. Vefale, *Lib.*

*V. de Humani Corporis Fabrica, cap.* 15. dit qu’il a  
trouvé les ovaires des femmes *hystériques* plus gros  
qu’une balle, remplis quelquefois d’une humeur jaune  
& quelquefois d'une liqueur fétide de plusieurs autres  
couleurs. Riolan, *AnthropolÆib. II.p.* 55. assureavoir  
trouVé un oVaire endures dont la groffeur exeédoit  
celle du poing.

Binnengerus, *Cent. II. Observ.* 90. rapporte qu’il a vu les  
testicules ( *Ovaria* ) les trompes de Fallope & les vaise  
feaux fpermatiques d’une femme qui étoit morte de  
la maladie dont nous parlons, excessiVement enflés, &

*Tome IV.*

H Y S 450  
farcis d’une humeur épaiffe, blanche, quelque peu en-  
durcie, pareille à un stéatome du poids de demi livre.

Manageta, *in M.N. C. D.* 1. *a.* 1. *Observ.* 32. dit avoir  
trouvé la matrice & les testicules farcis d’une matiere  
féminale, corrompue, pareille à du lait caillé endurci.  
Et Diemerbroek, *Anat, Lib. de Ventre inferiore, cap.*24. assureavoir toujours trouvé dans les femmes *hysté-  
riques ,* autour de la matrice , une espece de tumeur  
remplie d’une liqueur érugineufe ou jaune. On voit  
par-là de quelle maniere la femence corrompue pro-  
duit cette maladie.

Examinons maintenant la seconde cause que j’ai dit être  
une corruption du seing menstruel. Je silis néantmoins  
perl.uadé que les irrégularités de cette évacuation cri-  
tique ne simt point toujours les casses immédiates  
des maladies *hystériques* ; à caufe que des filles & des  
femmes en ont été attaquées fans aucune suppression  
du flux menstruel ou hémorrhoïdal , comme Piston en  
convient lui-même. De plus, on observe souvent une  
irrégularité dans cette évacuation menstruelle, durant  
les maladies *hystériques ,* que l’on doit regarder com-  
me un effet & un Fymptome de la maladie , à cause  
que les convulsions siont d’une nature à interrompre les  
excrétions de toute esipece. Il faut pourtant convenir  
que c’est-làunedes caisses de la maladie dont il s’agit;  
puifque les filles qui ne font point réglées à quatorze  
ans , de même que les femmes , dans lesquelles cette  
évacuation a de la peine à fe faire, font très-Sujettes  
aux affections *hystériques.* Le *Clavus hystericus* jqui se  
fixe dans un point de la tête, & qui est fouvent accom-  
pagné de cardialgies & de vomiffemens, ne favorife  
pas peu mon argument; & l’on a des exemples de fem-  
mes d’un tempérament délicat, qui ayant eu leurs re-  
gles supprimées ensuite d’une frayeur, ont été atta-  
quées de la passion *hystérique ->* & qui plus est de l’épi-  
lepsie.

Les femmes enceintes, celles principalement d’un tem-  
pérament-bilieux & fanguin , ne font point exemptes  
des affections *hystériques* ; & j’en ai vu quelques-unes  
qui s’étant misies en colere vers le troisieme ou quatrie-  
me mois de leur grossesse, ont été attaquées d’une  
suffocation, d’une foibleffe, & d’une Eyncope qui a  
duré plusieurs heures, & dont elles ne siont revenues  
qu’au moyen de la saignée & de l’application de reme-  
des anti-spasinodiques & nitreux. Hippocrate assure  
dans sim Traité des *Maladies des Femmes,* que la fup-  
pression des vuidanges suffit pour catsser l'affection *hyse  
térique',* & j’ai vu moi-même des femmes tomber dans  
des accès *hystériques* violons pour s’être refroidi le ven-  
tre, pour avoir demeuré trop long-tems assisses le jour  
qu’elles avoient accouché, ou pour s’être livrées aux  
transports de la colere. La suppression ou le défaut des  
vuidanges , ne manque pas de produire le même effet,  
à moins qu’on ne le prévienne par la saignée. Un flux  
immodéré des vuidanges, est capable d’exciter des ma-  
ladies *hystériques ,* furtout des syncopes& un refroidise  
sement des extrémités, s’il *se* trouve joint .à quelque  
caisse externe : mais on remédie seins peine à ces acci-  
dens par des mesi-ires convenables.

On peut donc regarder tout ce qtspcontribue à faire affluer  
la femence vers la région de l’utérus , à retarder ou à  
interrompre totalement le flux menstruel, comme une  
caufle occasionnelle des affections *hystériques.* Les prin-  
cipales de ces catsses , sirnt les années de puberté, &  
l’abstinence du coït : on peut joindre une constitution  
Eanguine ou bilieuse , la lubricité , l'ssa-ge des alimens  
chauds, vineux., délicats, les passions outrées , & les  
agitations violentes de llesprit& du corps. D’un au--  
tre côté une vie sédentaire, une nourriture grossiere ,  
froide & aeide, le mépris de la faignée à laquelle on est  
accoutumé, les inquiétudes , les chagrins , & les foucis  
' continuels , contribuent également à exciter cette ma-  
ladie, en épaississant les fluides, en affoiblissant les *so-  
lides ,* & en retardant l’écoulement du flux menstruel.  
Une frayeur soudaine, ou un refroidissement qui arrête

45ΐ H Y S

tout d’un coup cette évacuation lorsqu’elle est fur le  
point de Ee faire, n’est pas moins capable de casser  
cette maladie. Enfin , les parfums, tels que l’ambre,  
la civette, le mufc , & autres substances semblables ,  
excitent des paroxyfmes Violens par une qualité par-  
ticuliere.

Quelque terrible que foit cette maladie, par rapport à ses  
LymptOmes, elle n’a rien cependant de dangereux, à  
moins que le sistet qu’elle affecte ne foit d’un tempé-  
rament foible & valétudinaire, ou qu’on ne la traite à  
contre-ternspar de mauvais remedes, ou par un mau-  
vais régime. La passion *hystérique* est pourtant celle de  
toutes les maladies qui caufe plus promptement des  
épilepsies & des convulsions , ce qui la fait aisément  
distinguer des affections hypocondriaques. Elle re-'  
vient aussi fort aisément enfuite d’une fausse couche,  
d’un accouchement laborieux,ou de quelque légere ma-  
ladie nerveufe. La passion *hystérique* est fiouvent com-  
pliquée avec l’affection hypocondriaque, & pour lors  
elle est fort opiniâtre & très-difficile à guérir, furtout  
dans les malades qui menent une vie sédentaire, en  
qui les passions dominent, ou qui observent un régime  
capable d’interrompre les évacuations menstruelles &  
hémorrhoïdales , & de causer une pareille complica-  
tion de maladies.

*CURE.*

Après avoir expliqué le genie , le siége, les caisses, & les  
différences des *affections hystériques ,* il ne nous'reste  
plus qu’à indiquer la méthode dont on doit *se* servir  
pour les guérir. Mais comme la cure de toutes les ma-  
ladies demande une connoissance parfaite du tempéra-  
ment du malade , & une administration de remedes  
propres pour en dissiper les casses , de même dans les  
cas *hystériques* particulierement, le principal foin du  
Medecin doit être de fe rendre maître de ces circonf-  
tances, puifque non-feulement les causes de la mala-  
die, mais aussi le tempérament des femmes, semt, fui-  
Vant Hippocrate, tout-à-fait différens.

La premiere chofe qu’on doit faire lorfquson commence  
à traiter ces fortes de maladies , est de s’informer si le  
malade n’est point d’une habitude plethorique , ou si  
Bon sang & Ees forces ne font point épuisées : dans le  
premier cas , rien ne procure un plus prompt foulage-  
ment que la saignée , surtout s’il est attaqué de *spas-  
mes &* de convulsions, qui sont ordinairement très-  
violentes dans les personnes d’un tempérament fan-  
guin. Il faut la proportionner à la redondance du fang,  
& la réitérer plusieurs fois, si cette derniere est con-  
sidérable. Ce remede a fait revenir des femmes qui  
avoient perdu le fentiment & le mouvement, & qui,  
comme si elles euffent été attaquées d’une apoplexie ,  
avoient le vifage rouge & extremement enflé. 11 apro-  
duit le même effet dans des filles d’un tempérament  
Eanguin , qui avoient presqu’entierement perdu la pa-  
role & la respiration, ou qui avoient été saisies d’un  
paroxysine épileptique essuite d’une suppression siIbi-  
te de leurs regles causée par la frayeur.

Un grand nombre d’Auteurs , entr’autres Mercatus &  
Roderic de Castro, Hæestederus, *Dec. IV. Cas.* 2.  
Higmore, *Lib. de Passeone hysterica.* Panarolle, *In Ia-  
trologismis, Sententia II. Obs.* 30. Riviere, Septalius &  
M. *N. CD.* 1. *Anno.* 10. *Obs.* 42. & 58. préferent la  
faignée à tout autre remede , lorEque la maladie est  
catssée par une surabondance de sang, ou par la sup-  
pression des regles.

Tous nos efforts doivent tendre, durant le paroxysine,  
à en appasser la violence; & pour cet effet, je conseille  
avec Hippocrate, de faire recevoir à la malade l’odeur  
de quelques substances fétides , telles que le casto-  
reum, l'afa-fœtida, & la fumée des plumes de per-  
drix, qui pour être un remede commun , n’en est pas  
moins efficace.

L’eau acide d’hirondelles avec le castoreum, de même  
que les esprits urineux imprégnés avec l’huile de rue,

H Y S 452

& l'essence de castoreum, font de tous les remedes com-  
posés ceux que l’on peut appliquer au nez de la mala-  
de avec le plus de fuccès: mais rien n’est comparable  
au vinaigre, dans lequel on trempe un morceau de  
linge.

J’ai Vu des femmes qui paroiffoient enfevelies dans une  
profonde léthargie, & à deux doigts de la mort, re-  
Venir de ce fâcheux état par l’ufage des remedes dont  
je viens de parler ; car les vapeurs falines & volatiles  
qui s’en élevent, venant à pénétrer dans les membranes  
nerveufes du cerveau , leurs donnent une nouvelle for-  
ce & une nouvelle vigueur, rétablissent la vertu fystal-  
tique qu’elles avoient perdue, font circuler le fang &  
les humeurs qui s’y étoient arrêtées. Les femmes qui  
viennent d’accoucher ne reçoivent pas peu de foula-  
gement, lorfquson leur ferre le ventre avec une cein-  
ture de cuir de Russie, dont l’odeur est excellente pour  
les personnes hypocondriaques & *hystériques.*

Une évacuation par bas contribue beaucoup à modérer la  
violence du paroxysine; car comme les malades sirnt  
pour l'ordinaire extremement constipés , rien ne leur  
fait plus de bien qu’un lavement préparé avec les ra-  
cines & les femences de liveche , qui sont un *spécifi-  
que* dans le cas preEent, les fleurs de sureau & de ca-  
momile ordinaire, de bétoine, & les quatre semences  
carminatives, cuites dans dtl petit-lait avec une quan-  
tité suffisante d’huile d’aneth ou de camomile, faite  
par coction.

Lorfque le refferrement du bas-ventre & du rectum s’op-  
pcfe à l'usage de ce remede, on peut y suppléer par une  
injection d’huile pure, ou de graisse exprimée, telle  
que celle de blereau ou de bievre , l’huile d’aneth, &  
quelques autres de même qualité, qui contribuent ef-  
ficacement à exciter les regles & les vuidanges.

A l’égard des remedes externes, les Anciens recomman-  
dent d’appliquer sclr le nombril ou sur les parties na-  
turellesdes emplâtres fétides, tels que celles que l’on  
prépare avec l’opopanax, le bdellium , le galbanum.  
le fagapenum, & l’asa-fœtida. Forestus *Lib. XXVIII.  
Obs.* 32. rapporte un exemple remarquable de l’effica-  
cité de ces fortes d’emplâtres. On ne doit point négli-  
ger non plus les sclffumigations , dont Hippocrate &  
Galien font beaucoup de cas. Quoique je n’en aie ja-  
mais fait l’expérience, je ne voudrois pas absolument  
en rejetter l’usage , & je ne trouve point impossible  
qu’elles produisent leur effet, puisque les parfums ,  
tels que le mufc , la civette , le storax, & le benjoin,  
avec lesquels on compofe ces fortes de fuffümigations,  
ne peuvent que relâcher les fibres de l’uterus par leurs  
vapeurs sillphureuses & salutaires, de Eorte, comme  
l’obEerve Forestus , que leur application produit sou-  
vent une évacuation d’humeurs épaisses & putrides par  
la partie.

Entre les remedes internes, les plus efficaces sirnt l’essen-  
ce de castoreum , mêlée avec trois parties de liqueur  
anodyne , & les pilules antispasmodiques, préparées  
avec

Auxquelles on peut joindre quelquefois six ou huitgraim  
de camphre & de *laudanum opiatum.* On fait de cha-  
que fcrupule de cette masse dix pilules, dont on en  
prend deux toutes les heures avec une quantité con-  
venable d’eau de fleurs de camomile. J’ai souvent vu  
produire à ce remede des effets Eurprenans, & pref-  
qu’incroyables.

Tels font les principaux remedes dont on peut user pen-  
dant la durée de l’accès : voyons maintenant ce qu’il  
convient de faire après qu’il a cessé, pour en détruire

453 H Y S

la cauPe. Guidé par la raison & par l’expérience , j’ofe  
avancer que l’on doit purger par des remedes conve-  
nables les premieres voies , qui font ordinairement  
surchargées d’humeurs peccantes ; & cette pratique est  
d’autant plus nécessaire, qu’on donne à la malade, du-  
rant le paroxysine , une grande quantité de substances  
anodynes, fétides, & propres à faire cesser les convul-  
sions. Les remedes les plus propres à fatisfaire à cette  
intention , font les pilules de Becher, ou telles autres  
femblables, furtout lorsqu’on les anime avec une quan-  
tité convenable d’extrait panchymagogue de Crollius,  
de cinnabre préparé, & un grain ou deux d’extrait de  
fafran ou de castoreum , qui possedent une vertu anti-  
spasinodique. Après qu’on a suffisamment purgé par  
ces moyens les premieres voies, des humeurs peccan-  
tes qu’elles contiennent, il faut employer des reme-  
des, qui possédant à la fois une qualité fedative & dia-  
phorétique , font capables de diriger le mouvement  
du sang & des humeurs vers les parties externes, de  
faciliter la perfpiration , & de procurer par-là la dissi-  
pation de la sérosité peccante. Les remedes qui fatif-  
font le plus efficacement à cette intention , font l’ef-  
prit de corne de cerf ou d’ivoire purifié par la rectifi-  
cation, l’efprit bézoardique de Bussius, llefpritde cor-  
ne de cerf ambré , & l'esprit de tartre préparé felon  
Part, que l’on peut donner commodément en,petites  
dofes, feuls ou avec la liqueur minérale anodyne, Pef-  
sence de fafran, de castoreum, ou de fuccin, & même  
avec le laudanum liquide , n’y ayant point de remede  
plus falutaire ni plus efficace , quand on les donne à  
propos, & fuivant les circonstances dans lesquelles le  
malade se trouve ; car, comme la nature seule fait fou-  
vent cesser ces maladies fpafmodiques par des fueurs  
copieuses, le Medecin ne doit rien négliger pour la  
feconder & pour obtenir la même fin.

On peut joindre aux remedes précédens, d’autres médi-  
camens non moins efficaces, tels que les poudres qui  
possedent une vertu spécifique pour appaifer les spase  
ipes & les mouvemens convulsifs. De ce nombre, dit  
Hoffman, sont la poudre du Marquis, le spécifique cé-  
phalique de Michel, ma poudre anti - céphalique,  
comme aussi celles que l’on prépare avec l’arriere-faix  
humain desséché, le gui de chêne, le corail, l’ambre,  
le fafran, le castoreum, & le clou de girofle. J’ai fou-  
vent appaisé avec ces remedes, des mouvemens épilep-  
tiques & convulsifs : mais on ne doit en ufer qu’après  
avoir diminué la pléthore, & évacué fuffifamment l’hu-  
meur peccante par bas.

Comme cette maladie, à moins qu’on ne la traite com-  
me il faut, est sort fujette à revenir ou à dégénérer en  
quelqu'autre maladie chronique, furtout de l’espece  
hypocondriaque , il faut employer tous les soins ima-  
ginables pour prévenir ces malheurs ; ce qu’il fera fa-  
cile de faire si l’on a égard aux regles après»que la ma-  
ladie fera terminée, foit qu’elle ait été causée par l’ir-  
régularité de cette évacuation, ou que cette derniers  
ait été supprimée tant qu’elle a duré , comme c’est af-  
fez l’ordinaire. Rien n’est plus efficace pour exciter les  
regles & les entretenir dans l’état que la simté deman-  
de , que l’ufage interne des eaux de Carles-Badefecon-  
dé du régime ; car on observe généralement que les  
eaux minérales chaudes sont plus sûres & plus efficaces  
dans la cure des maladies propres aux femmes, que cel-  
Ies qui font froides. On doit aussi employer les reme-  
des qui rétablissant la force & le ton de l’utérus, dissi-  
pent les maladies qui naissent de fa trop grande soi-  
blesse. Les plus efficaces font les balfamiques tempérés,  
préparés avec la myrrhe, l’ambre, les extraits amers &  
carminatifs, furtout ceux de zédoairc & d’écorce d’o-  
ra’nge, que l’on réduit en élixir avec un meqstrue lé-  
gerement spiritueux, & dont on fait un fréquent *usa-  
ge* ; car ils excitent puissamment les regles & facilitent  
la digestion, furtout lorfqu’on a foin en même tems  
d’éVacuerles matieres excrémentitielles par Tissage des  
bassamiques tempérés & des pilules Polychrestes.

Il reste une autre méthode curative aussi naturelle qu’effi-

H Y S 454

cace,qui est le mariage. La raistm , l’expérience &  
l’autorité des Medecins les plus fameux concourent à  
prouver que le mariage est extremement falutaire pour  
guérir les affections *hystériques.* Hippocrate , dans fon  
Traité *de Virginum Morbis >* le recommande pour cet  
effet.

Valescus de Taranta, *in Philom. Pharm\* Lib. VI. cap,*IO. en parle en ces termes :

« Si quelque jeune fille est affligée de maladies qui naif-  
« fient de la rétention des regles, on n’a qu’à la marier  
« & elles cesseront. »

Capivacci donne à ce sujet quelques confeils extraordi-  
naires qui Eont aussi indécens qu’inutiles. Duret , *in  
Enarratione ad caput* 59. *Hollerii,* & Zacutus Lusita-  
nus, 52. *Prax, Med. Admirand. Observat.* 91. rappor-  
tent des exemples remarquables des bons effets qu’a  
produit le mariage dans la cure des maladies *hystéri-  
ques.*

*Précautions pratiques.*

Lorsque les affections *hystériques* proviennent d’un *orgas-  
me* de la lymphe utérine, il n’y a rien de plus nuisible  
que les remedes chauds, comme on peut en voir des  
exemples dans Roderic de Castro , *de Morbis mulie-  
rum , Lib. II.* & dans Louis Mercatus, *Lib. II. de Mor-  
bis Uteri, cap.* 3.

Il saut donc tempérer l’acrimonie de la lymphe, & ap-  
paiserlsorgasine du Eang & des humeurs par des boisa  
Pons rafraîchissirntes, telles que l’eau, le petit-lait &  
les liqueurs nitreuses, que Timée de Guldenklee re-  
commande extrêmement comme très - propres pour  
éteindre les désirs amoureux. Il d'est pas étonnant, vu  
la variété des tempéramens qu’on observe dans les fem-  
mes, que le même remede produise différens effets fur  
des siljets différens. J’ai vu, par exemple, des malades  
que l’application des substances fétides incommodait  
beaucoup, tandis que d’autres en reçoivent un soula-  
gement considérable. J’en ai connu quelques-unes que  
l’on faifoit aisément revenir des iyncopes dans lefquel-  
les elles tomboient à chaque paroxysine, en leur jet-  
tant seulement quelque peu d’eau froide fur le visage,  
bien qu’on eût inutilement employé les remedes spiri-  
tueux les plus forts. Quelques-unes font d’un tempéra-  
ment si chaud qu’elles ne peuvent souffrir l’usage des  
remedes de même nature, & se trouvent très-mal des  
bains nervins, des linimens & des fomentations. Les  
unes reçoivent du soulagement des opiats & des ano-  
dyns, tandis que d’autres dont les nerfs font extreme-  
ment affaiblis, s’en trouvent fort mal. Enfin, j’en ai  
connu quelques-unes qu’un verre d’eau froide soula-  
geoit beaucoup , tandis que d’autres en recevoient  
beaucoup de préjudice. Il importe donc extremement,  
comme Hippocrate l’a obfervé il y a long-tems, *Lib.  
Let II. de Morbis Mulierum,* de connoître à fond les  
différens tempéramens des femmes.

Quoique de nos jours on ne mette jamais l’affection hypo-  
condriaque au nombre des maladies auxquelles les sem-  
mes font sujettes,& que l’on donne le nom *d’hystériques*à toute affection qui est accompagnée en elles de spasa  
mes, de douleurs, de flatuosités & d’anxiétés, il est ce-  
pendant absolument néceffaire d’en savoir faire la dise  
tinction. Car l’exercice, les remedes carminatifs, spla  
ritueux, volatils, stomachiques & aromatiques , les  
fels neutres & irritans, les eaux minérales , les purga-  
tifs amers, & par-deffus tout, les calybés font aussi uti-  
les aux hypocondriaques, qu’ils fiant nuisibles aux fem-  
*mcshystériques,* qui se trouvent beaucoup mieux de la  
saignée, du repos, des remedes anodyns , nitreux, an-  
ti-épileptiques & rafralchissans , de l’uEage de Peau  
froide & du petit-lait, & de la privation de tous les  
alimens chauds, même du vin.

Il convient pour prévenir les rechutes & pour empêcher  
F fij

455 H Y S

que la maladie ne devienne chronique, de regler les  
évacuations excrémentitielles & menstruelles par un  
régime cOnvenable, observant toujours de ne point  
faire un trop grand tssage de l’aloès & des gommes ré-  
sineuses. Car je puis assurer, sim l'expérience que j’en  
ai faite, que ces fubstances augmentent & prolongent  
la maladie, surtout dans les femmes qui font d’une ha-  
bitude pléthorique, molle & délicate. Les raisins de  
Corinthe cuits dans une infusion de rhubarbe, font ce  
qu’on peut donner de mieux dans ces fortes de cas. On  
doit entierement s’abstenir des pâtisseries, des confi-  
tures & des légumes, car l’usage immodéré de ces sor-  
tes d’alimens, quand il *se* trouve joint à une vie séden-  
taire , au défaut ou à l’excès de boisson, & àla violence  
des passions, donne naissance aux maladies hypocon-  
driaques & *hystériquesifcc* qui fait que les perfonnes qui  
en font déja affectées doivent être plus soigneuses à  
s’en abstenir.

Quoiqu’on soit convaincu par l’expérience journaliere  
de l’utilité des préparations du castoreum dans les deux  
maladies dont nous parlons, il ne faut pas cependant  
trop s’y fier ; parce qu’elles font incapables de détrui-  
re leur caufe , & que l’excès qu’on en fait est extreme-  
ment nuisible à la tête & aux nerfs,qu’elles affoibliffent  
par leur vapeur anodyne.

Lorfque les femmes *hystériques* font attaquées d’une consc  
tipation après avoir accouché, il faut bien fe garder de  
les purger avec des fels neutres trop irritans, ou comme  
on les appelle, digestifs; car j’ai été plus d’une fois te-  
moin des mauvais effets qui ont réfulté de leur trop  
grand ufage.

Rien n’est meilleur pour la silssbcation de matrice que le  
sel volatil ammoniac mêlé avec l’effence de castoreum  
ou Peau d’hirondelles , & appliqué au nez avec le vi-  
naigre & le castoreum : mais il faut en feconder l’effet  
par des frictions aux piés & autour des hypocondres.  
Ces remedes produisent beaucoup plus d’effet que la  
fumée des substances fétides, telles que les plumes,  
aussi-bien que l’afa-fœtida ou le camphre, que peu de  
malades font état de fupporter.

J’ai vu, dit Hoffman, des fujets hypocondriaco - *hyse-  
tériques* d’un tempérament bilieux & extremement  
fensible,recevoir un soulagement extraordinaire de l’u-  
fage des poudres nitreuses absorbantes mêlées avec une  
égale quantité d’ambre & quelque peu de fafran, aussi-  
bien que de Fssa-ge fréquent de mon élixir viidéral  
mêlé avec une quantité égale de ma liqueur ano-  
dyne.

Rien n’est plus capable d’appaiier lesparoxysines durant  
l’intermission, que les clysteres préparés avec des plan-  
tes carminatives & légerement parégoriques, & une  
grande quantité de leur huile exprimée,car ils operent  
immédiatement silr la matrice en la relâchant par leur  
chaleur tempérée.

Les bains tempérés des piés sirnt extremement salutaires  
après que le paroxysine a cesse\* : mais j’ai obfervé plus  
d’une fois, furtout dans les siljetspléthoriques, qu’ils  
occasionnent une rechute lorsqu’ils siont trop chauds.  
**FREDERIC HoFFMAN.**

Sydenham propose les méthodes curatives suivantes pour  
les maladies *hystériques.*

Il paroît que la principale intention curative *se* réduit  
dans cette maladie à corroborer le simg qui est la sour-  
ce des esprits , pour que ces derniers pussent observer  
un ordre proportionné à toutes & à chacune des par-  
ties du corps. Mais comme il peut *se faire* que ce *dé-  
sordre* des efprits ait vicié les fucs par fa continuité ;  
il est à propos d’en diminuer la quantité par la faignée  
& la purgation, supposé que les forces de la malade le  
permettent, avant de travailler à corroborer le sang,  
ce qu’il est difficile de faire tant que les humeurs sécu-  
lentes obstruent les paffages. Comme la douleur, le  
vomiffement& la purgation font quelquefois si *exces-  
sives* qu’on ne fauroit les négliger sans danger, il faut

H Y S 4î6  
abandonner la caufe pour quelque tems, & commencer  
la cure par appaiEer les symptômes avec un opiat. De  
plus, puisque l’expérience nous apprend qu’il y a plu-  
sieurs remedes fétides propres pour appaifer l’agita-  
tion des efprits , auxquels on a donné à caisse de cela le  
nom *d’hystériques*, il faut aussi les prefcrire lorfqssil est  
befoin de satisfaire à ces fortes d’intentions.

Dans cette vue, je commence par ordonner la saignée  
du bras, & enEuite un léger purgatif pendant trois ou  
quatre matinées consécutives.

Durant ces évacuations , la maladie paroît plutôt aug-  
menter que diminuer , à caufe des émotions qu’elles  
cauEent; ce qui fait que j’ai la précatltion d’en avertir  
les malades, pour préyenir le découragement qui ne  
ne leur est que trop ordinaire. Au reste, il faut com-  
mencer par évacuer une partie des humeurs grossières  
qui fe font amaffées pendant la maladie, avant de pou-  
voir pleinement fatisfaire àl’intention principale.

Je prefcris pendant les trente jours fuivans des remedes  
calybés , qui fervent à imprégner la masse tiede &  
languissante du sang d’un certain ferment volatil qui  
ranime & fait revivre les esprits. Cela paroît mani-  
festement par les effets que l’acier produit dans la jau-  
niffe; car il ranime évidemmentJe pouls , échauffe les  
parties externes, & change la couleur pâle & livide  
du vifage en une autre plus rubiconde. Mais il faut ob-  
ferver que la saignée & la purgation ne doivent pas  
toujours précéder llusage des calybés, par lesquels on  
doit commencer lorfque la malade est extremement  
affoiblie & presque épuisée par la continuité du mal.

L’acier, suivant moi, veut être donné en substance; car  
je n’ai jamais vu ni oui dire qu’il soit préjudiciable  
étant pris de cette maniere ; & l’expérience m’a ap-  
pris qu’il produit une cure plus sûre & plus expéditi-  
ve qu’aucune de *ses* préparations ordinaires ; car les  
Chymistes, graces à leurs foins officieux, ne font  
qu’affoiblir les vertus de l’acier & de plusieurs autres  
excellens remedes parla maniere dont ils les préparent.  
J’ai encore appris que la mine toute crue opere beau-  
coup plus efficacement que le fer qu’on a assiné par la  
fusion ; & si cette circonstance est véritable, elle fait  
beaucoup pour mon fentiment. Je fai cependant, à  
n’en pouvoir douter, que les remedes les plus excel-  
lens dont on a connoissance, tirent leurs principales  
vertus de la nature; ce qui sait que l’Antiquité les a  
honorés du titre de divins. Les vertus admirables du  
quinquina & de l’opium prouvent évidemment qu’un  
remede peut produire par sa bonté naturelle les effets  
les plus sijrprenans , sous quelque forme qu’on le don-  
ne ; & la science d’un Medecin consiste bien moins à  
.préparer des remedes, qu’à favoir choisir & appliquer  
ceux que la nature nous a si libéralement départis.

Notre unique affaire est donc de les réduire fous une for-  
me qui «puiffe communiquer plus efficacement leur  
fubstance ou vertus au corps, & c’est ce qu’il est facile  
d’examiner. Après l’acier en fubstance , je voudrois  
me servir de sim sirop , que l’on prépare en faisiant in-  
ftsserà froid de la limaille de fer ou d’acier dans du vin  
du Rhin, jusqu’à ce qu’il en foit fuffissammcnt impré-  
gné , en le coulant enfuite & le faisant cuire avec une  
quantité convenable de sucre en consistance de sirop.

Je ne donne jamais de cathartiques durant l’ssa-ge des  
calybés, parce qu’ils me paroiffent détruire les effets de  
l’acier dans les maladies *hystériques* &1 hypocondria-  
ques. Lorsque mon principal dessein est d’appaiserl’a-  
gitation des esprits, de rétablir & de fortifier leur tissu,  
le plus légerpurgatifdétruiten unseul jour tous les bons  
effets que l’acier avoit produits en une semaine; & je ne  
doute point que cette pratique de donner des purgatifs  
durant l’ufage des eaux calybées ne les rende beau-  
coup moins efficaces. Je n’ignore point que quelques  
personnes ont recouvré la santé , non-seulement lors-  
qu’on a imposé les purgatifs, mais encore quand on  
les a administrés comme il faut avec l’acier : maison  
doit plutôt attribuer ce fuccès aux vertus de l’acier,  
qu’au favoir du Medecin.

4Î7 H Y S

On m’objectera peut-être que la limaille d’acler peut s’at-  
tacher aux intestins & leur devenir préjudiciable, à  
moins qu’on ne prescrive quelquefois les purgatifs :  
mais je répons à cela, que je ne me fuis jamais apper-  
çu qu’elle ait produit de si mauvais effets; & qu’il est  
plus probable que l'acier, fans le fecours des catharti-  
ques , venant à s’envelopper dans les humeurs muqueu-  
ses & excrémentitielles de ces parties , s’évacuera  
bien mieux avec elles, que si on les agitoit par des pur-  
gatifs , qui caufant des tranchées extraordinaires & des  
contractions d’intestins , peuvent faire que les particu-  
les de l’acier qui adherent à leurs tuniques, y pénè-  
trent bien plus avant qu’elles ne l’auroient fait fans  
cela.

Il faut durant l’usage des calybés donner aux malades  
des remedes *ami-hystériques* fous la forme qui leur  
fera la o|us agréable, afin de fortifier le fang & les  
efprits animaux. Il est vrai cependant qu’en les pre-  
nant en forme folide, ils influeront beaucoup plus fur  
les efprits que fous celle d’infusion ou de décoction ;  
car leur fubstance affecte l’estomac bien plus long-  
tems, & communique bien plus intimement fes vertus  
au corps.

Pour satisfaire à toutes les indications précédentes, je  
prefcris ordinairement avec fuccès le petit nombre de  
remedes fui vans.

Tirez huit onces de fang du bras droit de la malade.

Prenez *de galbanum dissions dans la teinture de castoreum,  
et coulés trois dragmes\*

*de gomme tacamahaca, deux dragmes.*

Mêlez pour une emplâtre, que vous appliquerez fur le  
nombril.

On donnera le lendemain à la malade les pilules sui-  
vantes.

I

Prenez *de pilules cochiées majeures, deux scrupules >  
de castoreum en poudre, deux grains \  
de baume du Pérou, quatre gouttes.*

Faites-en quatre pilules, que la malade prendra à cinq  
heures du matin pour dormir ensuite.

On réiterera l’ufage de ce remede deux ou trois fois par  
jour, ou de deux jours l’un, suivant leur effet ou la  
force de la maladie.

Mêlez pour un julep, dont on donnera quatre ou cinq  
cuillerées à la malade lorsqu’elle tombera en foi-  
bleffe, en mettant dans la premiere dofe, si l’accès  
est violent,

*d’esprit de corne de cerfs vingt-cinq gouttes.*

L'tssage des pilules précédentes doit être fuivi des reme-  
des que voici.

Prenez *de limatlle defer, huit grains ;*

*d’extrait d’absinthe,* autant qu’il en saut pour  
faire deux pilules, que l'on prendra de bon ma-  
tin & fur les cinq heures après-midi, pendant  
l’espace de trente jours, en buvant après cha-  
que dofe un verre de vin d’absinthe.

H Y S 458

Ou pour l’ufage journalier,

Supposé que ces pilules lâchent le ventre, comme il arri-  
ve quelquefois dans ceux qui ont de la facilité à être  
purgés, à cause de la gomme qu’elles contiennent, ori  
pourra leur substituer les suivantes.

Prenez *de castoreum , une dragme ;*

*de fel volatil d’ambre -s demi-dragme\*,*

*d’extrait de rue,* autant qu’il en faut pour faire  
vingt pilules, dont on en prendra trois tous  
les foirs en fe couchant.

Mais il faut obferver que les calybés,en quelque forme &  
en quelque dofe qu’on les donne, causient quelquefois  
aux femmes de grands dérangemens de corps & d’ese  
prit, non-feulement au commencement, comme c’est  
îlordinaire, mais encore durant tout le cours. Il ne faut  
point dans ce cas en interrompre l’ufage, mais leur  
donner tous les foirs , pour les mettre en état de les  
supporter, une dosie convenable de laudanum dans  
quelque eau *ami-hystérique.*

LorEque la maladie est légere , & ne paroît pas demander  
PuEage de l’acier, je me contente de saigner mes mala-  
des une fois, & de les purger trois ou quatre fois;  
après quoi je leur donne matin & foir pendant dix jours  
consécutifs les pilules *hystériques* que j’ai décrites ci-  
dessus.

Cette méthode produit toujours fon effet lorfque la mala-  
die n’est point violente; & souvent même la saignée*8e*la purgation deviennent inutiles.

Il est cependant bon desiavoir, qu’ily a des femmes qui  
ont une telle aversion pour les médicamens *anti-hysté-  
riques ,* à caufe d’une certaine particularité de tempé-  
rament, qu’elles en reçoivent du dommage, au lieu  
des bons esters qu’on en attendoit. Il saut dans ce cas  
ne leur en point donner du tout ; car, comme Socrate  
PobEerVe très-bien , ce seroit envain qu’on s’oppose-  
roit ati panchant de la Nature.

Cette idiosyncrasie est si remarquable & si ordinaire,qu’on

459 H Y S

fie peut manquer d’y avoir égardssans mettre la vie de la  
malade en danger. Il s’en faut même beaucoup que les  
remedes *anel-hystêriqttes* foient lesfeuls à qui cela arri-  
ve ; & un feu! exemple fuffira pour prouver le contrai-  
rc. Entre les femmes qui ont la petite vérole, il y en  
a quelques-unes, qui ne peuvent fupporter le dia-  
cod , à caufe qu’il leur cause desvertiges, desvomise  
semens & plusieurs autres symptomes *hystériques,* tan-  
dis qu’elles fe trouVentfort bien du laudanum liquide.  
Telle est la maniere dont on guérit les maladies *hystéri-  
ques* & la plupart des obstructions, mais fur tout les  
pâles-couleurs. Mais s’il arrive que le sang Toit si ap-  
pauvri , & l’irrégularité du mouVement des esiprits si  
considérable , que la maladie ne veuille point céder  
aux calybés , il faut que la malade faste ufage de quel-  
que eaucalybée , de celle de Ttmbridge, par exemple;  
car les vertus calybées de ces eaux *se* mêlent beaucoup  
plus intimement avec le fang , à caufe de la grande  
quantité qu’on en boit, & de la convenance qu’elles  
ont avec la Nature, & elles contribuent beaucoup  
plus à la guérisem des maladies que les préparations de  
Mars les plus vantées par les Chymistes. S’il survenoit  
cependant quelque accident du genre de la passion *hyse  
tériquei* il faudroit en difcontinuer l’ufage pendant un  
jour ou deux, & les reprendre après que le symptome  
auroit cessé; car fans cette précaution elles ne passe-  
roient point. Quoique ces eaux soient moins sujettes  
à agiter les humeurs & à déranger les efprits , que les  
cathartiques les plus doux : elles ne laissent pas cepen-  
dant de produire en quelque sorte ces effets, par leur  
qualité diurétique, outre qu’elles purgent souvent.  
Que si ces eaux obstruent elles-mêmes leur propre paf-  
fage, en agitant les humeurs & les efprits, quel pré-  
iudice ne doivent point casser les cathartiques que  
l’on presicrit une ou deux fois par semaine , durant  
leur cours ! Et n’est-cepas la plus grande absi.lrdité du  
monde , de les mêler avec des purgatifs qui rendent  
leur opération de même que celle des autres eaux mi-  
nérales , beaucoup plus lente & plus difficile?

Supposé que la maladie ne veuille point céder aux eaux  
calybées , il faudra recourir aux eaux chaudes fulphu-  
retsses, telles que celles de *Bath* ; les boire pendant  
trois matinées consécutives, & *se* baigner dedans, la  
quatrième , & ainsi alternativement pendant deux  
mois;car il ne suffit pas’deles continuer,jusqu’à ce que  
la malade se trouve soulagée : mais il ne faut les quit-  
ter qu’après qu’elle fera parfaitement guérie.

L’ufage fréquent & continu de la thériaque de Venise,  
produit un excellent effet dans cette maladie, & dans  
un grand nombre d’autres qui proviennent du défaut  
de chaleur & de digestion.

L’infusion de gentiane , d’angélique , d’absinthe , de  
centaurée , d’écorce d’orange , & d’autres simples cor-  
roboratifs dans du vin de Canarie , prife trois fois par  
jour à la dose de quelques cuillerées, fait beaucoup  
de bien aux malades qui ne font point d’une habitu-  
de maigre &bilieufe. J’ai même connu quelques fem-  
mes *hystériques* , qui ayant pris pendant plusieurs jours  
confécutifs un grand verre de vin de Canarie en fe  
mettant au lit, en ont reçu un soulagement considé-  
rable.

J’ai aussi vu des personnes *hystériques Sc* hypocondriaques  
de l’un & de l’autre sexe, revenir de lafoiblesse dans  
laquelle la maladie les avoit jettées, en prenant ma-  
tin & Eoir pendant quelques semaines un scrupule de  
quinquina.

Lorsqu’aucun des remedes que nous venons d’indiquer ,  
ne convient au tempérament de la malade, comme il  
arrive souvent à celles qui font d’une habitude mai-  
gre & bilieuse ; il faut avoir recours au lait , par le  
moyen duquel plusieurs femmes ont été guéries de  
maladies *hystériques,* opiniatres , fur-tout de la colique  
*hystérique >* que l’on ne peut appaifer que par des do-

H Y S 460

fes réitérées d’opiat, la douleur revenant aussi-tôt que  
Panodyn a produit scm effet.

On ne trouvera point extraordinaire que le lait, qui ne  
fournit qu’tme nourriture simple&froide,fortifie les *es-  
prits -,* si l’on fait attention que n’étant qu’un aliment  
simple , la Nature a moins de peine à le digérer que les  
viandes & les liqueurs d’tme efpece plus hétérogene ,  
& qu’il doit nécessairement résulter de cette digestion,  
un mêlange uniforme du fang & des esprits.

Où trouve cependant quelques perfonnes, qui ne peu-  
vent fupporter les inconvéniens dont ce régime est ac-  
compagné au commencement; car il est fujet à *se* cailler  
dans l’estomac, & ne fournit point une nourriture fussi-  
fante pour entretenir le corps dans fa force ordinaire.

Je n’ai rien trouvé de meilleur jufqu’ici, pour échauffer  
& fortifier , que l’exercice fréquent & continu du  
cheval ; car comme cette efpece d’exelmce fecoue  
considérablement le bas-ventre , qui est m siége des  
conduits excrétoires que la Nature a destinés à l'éva-  
cuation des parties excrémentitielles du siang ; il sem-  
ble que toute maladie des fonctions ou foiblesse natu-  
relle des organes , peut être dissipée par cette agitation  
fouvent répétée du corps en plein air. La chaleur in-  
née ne sauroit même jamais être éteinte dans une per-  
sonne , au point de ne pouvoir être excitée par cet  
exercice ; & il *n’y* a point de substance, ou de silc νϊ-  
cié si intimement logé dans les cavités de ces parties,  
que l’exercice dont nous parlons , ne puisse réduire à un  
état conforme à la Nature, ou dissiper tout-à-fait : à  
quoi l’on peut ajouter que le Eang étant continuelle-  
ment agité parce mouvement, *se* purifie & *se* fortifie.  
Quoique cet exercice ne convienne pas si bien aux fem-  
mes, qui ont accoutumé de mener une vie oisiVe & sé-  
dentaire , & qu’elles puissent en être incommodées ,  
fur-tout au commencement, il est du moins vrai de  
dire , qu’il est extremement propre pour les hommes,  
auxquels il rend la santé en très-peu de tems.

Telle est la méthode générale de traiter cette maladie:  
mais lorEque l’accès est accompagné de quelqu’un des  
Eymptomes dont on a parlé ci-dessus, & qu’il ne donne  
aucun relache à la malade ; il Eaut pour fortifier le fang  
& les esprits, recourir aux remedes *hystériques* , qui  
par leur odeur sorte & fétide, obligent les esprits à  
rentrer dans les lieux qu’ils ont abandonnés , S01C  
qu’on les prenne intérieurement, qu’on les tire parle  
nez, ou qu’on les applique extérieurement. Tels font  
l’asa fætida, le galbanum, le castoreum , l’efprit de fel  
ammoniac , & tout ce qui a une odeur défagréable , foit  
naturellement ou part art.

Lorfque le paroxyfme est accompagné d’une douleur  
violente dans quelque partie du corps , d’un vomisse-  
ment excessif, ou d’une diarrhée, il faut joindre aux  
remedes dont nous venons de parler le laudanum, qui  
est feul capable d’appaifer ces fymptomes:mais à moins  
que les douleurs que caufe le vomissement soient in-  
supportables , il faut bien se garder de les appaifer aVec  
aucun opiat que ce soit, avant que d’avoir employé les  
évacuations convenables.

Premierement, à catsse qu’il y a une plénitude si considé-  
rable de siang& d’humeurs , sclr-toutdans les femmes  
d’tm tempérament fanguin & robuste, qu’elle rend  
l’usage réitéré des opiats les plus efficaces tout à  
fait inutiles : la faignée du bras devient donc abfolu-  
ment indispensable dans ces sortes de personnes; on  
peut ensuite leur donner un purgatif, & pour lors une  
dofe modérée d’un narcotique, produira l’effet qu’on  
fouhaite. En second lieu , l’expérience m’a appris  
que lorsque la malade s’est une fois accoutumée au.  
laudanum, & qu’on n’a pas eu la précaution d’y prépa-  
rer le corps par des éVaeuations convenables, elle *fe*trouve obligée toutes les fois que la douleur revient  
& que l’opiat a produit fon effet, d’en prendre pen-  
dant quelques années en augmentant tous les jours la  
dofe ; de sorte qu’avec le rems elle ne peut plus s’en  
passer, quoiqu’il ruine toutes fes facultés digestives,  
& qu’il affaiblisse les fonctions naturelles ;fans que je

461 H Y S

veuille dire pour cela que le laudanum offense immé-  
diatement le cerveau , les nerfs, ou les facultés ani-  
males

Je crois que ces évacuations doivent précéder l’usage des  
. narcotiques. Par exemple , dans les femmes robustes  
& pléthoriques, il faut commencer par la faignée &  
passer enfuite à la purgation. Mais lorfque des femmes  
d’un tempérament maigre & affoiblt, ont été attaquées  
pour la deuxieme fois, d’un accès & d’une douleur de  
cette efpece, il suffit de purger leur estomac avec trois  
ou quatre chopines de quelque décoction convenable ,  
&de leur donner enfuite une forte dofe de thériaque  
de Venife ou d’orvietan, & quelques cuillerées de  
quelque liqueur sipiritueuse agréable , avec quelques  
gouttes de laudanum liquide immédiatement après.

Si le vomissement a duré long-tems avant que le Mede-  
.cinaitété appelle, enforte qu’on ait lieu de craindre  
qu’un émétique trouble les esprits & affaiblisse trop la  
malade; il saut lui donner immédiatement du lauda-  
num, & en proportionner la dofe à la nature du Iymp-  
tome, de Eorte qu’elle puisse le surmonter.

Il y a ici deux précautions à observer : Premièrement,  
lorEqu’après les évacuations nécessaires , on a commen-  
cé d’user de laudanum , il faut que la dofe en foit assez  
forte, & assez fouvent réitérée pour dissiper tous les  
Eymptomes; en laissant cependant assez d’interValle en-  
tre chaque dofe pour voir l’effet que la premiere a  
produit avant que d’en donner une seconde. Seconde-  
ment, on ne doit tenter aucune évacuation après avoir  
donné le laudanum ; carie moindre lavement de lait  
& de Eucre suffit pour détruire tous les bons effets du  
narcotique.

Quoique les douleurs dont nous avons parlé ci-dessus de-  
mandent indispensablement des narcotiques, un vo-  
missement violent indique que la doEe en doit être plus  
forte, *8c* plus souvent réitérée : car dans ce cas, le mou-  
vement péristaltique des intestins étant renverfé, on  
rend le remede avant qu’il ait eu le tems de produire  
son effet, ce qui oblige à le répéter, selrtout sous une  
forme stolide ; ou, si on le donne fous une forme liqui-  
de, il ne doit y avoir de véhicule qu’autant qu’il en  
saut pour humecter l’estomac : par exemple, quelques  
gouttes de laudanum dans une cuillerée d’eau de ca-  
stelle. La malade doit fe tenir tranquile immédiate-  
ment après avoir pris le laudanum, & tenir *sa tête fer-*me , parce que le moindre mouvement de cette partie  
suffit pour la faire vomir.

Après avoir furmonté en quelque Eorte le vomiffement,  
il est à propos d’uEer de cet anodyn, matin & foir, pen-  
dant quelques jours, pour préVenir une rechute ; &  
l’on doit obEerver la même chose dans les douleurs  
*hystériques y* ou dans les diarrhées qu’on a guéries avec  
un opiat.

On peut guérir aisément par cette méthode la douleur &  
le vomissement symptomatiques , dont la ressemblan-  
ce avec d’autres maladies, trompe plus le Medecin  
qu’aucun autre symptome que ce soit. Par exemple,  
dans cette espece de maladie *hystérique ,* qui imite le  
paroxysine néphrétique, la douleur affecte la même  
partie & est accompagnée du vomiffement; néantmoins  
leurs causesfont si différentes & demandent un traite-  
ment si différent, que les remedes qui appaisient l’une,  
irritent l’autre. On peut dire la même chosie de cette  
espece de maladies *hystériques* qui reffemble à la coli-  
que bilieusie, la douleur & la matiere verdâtre , que  
Ilon rend par haut &par bas, étant à peu près les mê-  
mes dans ces deux maladies. 11 faut donc prendre gar-  
de de ne point commettre dans les diagnostics des er-  
reursqui ont fouvent caufé la mort aux malades.

Les femmes tombent dans une erreur aussi funeste,lorf-  
qu’après avoir accouché heureufement, elles ont l’im-  
prudence de quitter trop-tôt le lit; car cette faute est  
aussi-tôt fluvie d’un accès *hystérique,* qui venant à aug-  
menter, diminue & si-lpprime tout à-fait les vuidanges.  
Cette suppression est fluvie d’un grand nombre de  
symptomes, qui ne tardent pas à causer la mort à la

H Y S 462

malade, à moins qu’on ne les prévienne avec toute la  
diligence possible. 11 provient quelquefois de la même  
causse un délire , qui augmentant continuellement, oc-  
casionne des convulsions & enfuite la murt ; ou, si la  
malade échape, elle perd *sa* raision pour le reste de fes  
jours. La suppression des vuidanges est quelquefois fui-  
vie d’unefievrequi approche, ou, peut-être, reffemble  
entierement à la maladie épidémique qui regne pour  
lors; & la même maladie *hystérique* qui a d’abord occa-  
sionné la suppression des vuidanges, devient beaucoup  
plus violente qu’elle ne l’étoit auparavant.

Les indications *se* réduifent dans ces cas , 1°. à appaifer  
lesefpritsque ce mouvement a dérangés. 20. Aremé-  
dier à la suppression des vuidanges qui sirnt la catsse im-  
médiate de ces iymptomes. Il ne faut point cependant  
s’attacher trop fcrupuleufement à cette méthode: &si  
les remedes ordinaires ne produifent aucun effet, après  
qu’on en aura usé quelque-tems , il faut y renoncer;  
car comme les remedes violens ne valent rien dans  
cette occasion ; de même il ne faut point s’opiniâtrer à  
faire usage de ceux qui font plus doux , à cause de la  
foibleffe & de l’ahatement extreme dans lequel cette  
affection jette les femmes qui viennent d’accoucher :  
par exemple , dès que les vuidanges font supprimées,  
il convient de mettre la malade au lit, de lui appliquer  
fur le nombril une emplâtre *hystériques* de lui donner  
fans tarder l’électuaire fuivant :

Faites un julep.

Ces remedes ne manquent jamais de produire leurs effets  
lorsqu’on les donne aussi-tôt qu’on s’apperçoit de la  
suppression des vuidanges : mais si la maladie continue  
après qu’on aura employé toute la dosie que je viens de  
de prefcrire; il faudra donner une dofe de laudanum à  
la malade. Car bien qu’il foit naturellement astringent  
il ne lasse pas de faire beaucoup de bien en appaifant  
l’agitation des esprits,qui arrête l'écoulement ordinai-  
re des vuidanges ; & il peut même quelquefois faire  
ceffer leur suppression , lorEque les emménagogues  
manquent de produire-leur effet. Les opiates fie don-  
nent beaucoup plus commodément avec *lus anti-hysté-  
riques* & les emmagogues ; par exemple , quatorze  
gouttes de laudanum liquide dans de Peau de bryone  
composée , ou un grain & demi de laudanum siolide ,  
& demi-scrupule dlasa-fætida, en deux pilules.

Si les vuidanges ne reprennent point leur cours au moyen  
d’une Eeule dosie d’opium , il faut bien se garder d’y re-  
venir une feconde fois, car il les supprimcroit si bien  
qu’il seroit impossible de les faire revenir. Que si l’on  
s’apperçoit au bout de quelque tems qu’il ne produise  
aucun effet, il faut employer de nouveau les emména-  
gogues avec les *hystériques*, & donner a la malade un  
lavement de lait & de fucre , dont la répétition , si le  
premier n’opere point, fera prendre une autre route  
aux vuidanges.

463 H Y S

Après avoir mis en usage la méthode dont jc viens de par-  
ier, il est de la prudence du Medecin de laisser agir le  
tems;car le danger diminue de jour en jour:& si la mala-  
de peut une fois aller au-delà du douzieme jour, elle  
n’a plus rien à craindre. Car lorsqu’une femme a eu un  
répit & qu’elle a repris une partie de fes forces, elle est  
beaucoup plus en état de supporter les remedes qui  
peuvent la guérir; au lieu qtilen l’accablant d’une gran-  
de quantité de remedes, on ne fait qu’irriter la mala-  
die, & qu’augmenter le défordre des esprits qui l’occa-  
sionne.

Outre lafoiblesse naturelle des esiprits, qui est la princi-  
pale caisse des maladies *hystériques,* il y a quelquefois  
une foiblesse accidentelle occasionnée par un écoule-  
ment immodéré de sang , soit lors de l’accouchement  
ou dans d’autres tems, qui produit cette efpece d’affec-  
tion *hystérique* à qui on donne le nom de vapeurs.

La premiere espece est ordinairement la fuite d’un ac-  
couchement laborieux, & elle est accompagnée d’un  
grand nombre de symptômes *ltystériques :* mais on y  
remédie aussi-tôt par une diete incraflante, à laquelle  
on peut joindre la potion suivante.

Mêlez.

Ou,

Prenez ά’*efprit defel ammoniac s deux dragmes.*

Faites-le flairer souvent à la malade.

Quoique les femmes qui ne font point enceintes, soient  
fujettes en tout tems à un écoulement immodéré des  
règles, cela leur arrive néantmoins plus fréquemment  
un peu avant que leurs regles cessent, c’est-à-dire, vers  
l’âge de quarante ans, lorsqu’elles les ont eues de bon-  
ne heure, & à cinquante lorsqu’elles ont commencé  
tard à être réglées. Ces sortes de sujets tombent souvent  
dans des accès *hystériques* violens, à catsse de la grande  
quantité de Eang qtsselles perdent ; & quoique les reme-  
des *ami-hystériques* internes & externes conviennent  
dans ces sortes de cas, il faut cependant s’abstenir de  
ceux qui font trop énergiques, de crainte d’augmenter  
l’écoulement.

Mais le principal pas vers la cure consiste à modérer l'éva-  
cuation menstruelle, ce que l’on peut faire de la ma-  
niere fuivante.

*Tirez* huit onces de fang à la malade en la saignant du  
bras, & donnez-lui le lendemain la potion pur-  
gative ordinaire, que l’on doit réitérer tous les  
trois jours deux fois de fuite. Donnez-lui aussi  
une once de diacod tous les soirs lorsqu’elle fera  
sur le point de lu coucher, tant que la maladie  
durera.

Prenez *de conserve de rosesscches, deux onces ;*

H Y S 464.

Pilez-les dans un mortier de marbre, exprimez-enle suc  
& clarifiez-le.

Donnez-en six cuillerées trois ou quatre fois par jour à  
la malade.

Après le premier purgatif, on appliquera l’emplâtre sui-  
vante fur la région du nombril.

Faites-les fondre ensemble, & étendez-les Eut un mor-  
ceau de peau.

Il est nécessaire de prescrire à la malade une diete rafraî-  
chissante & incrassante , à moins qu’il ne convienne’ de  
lui donner une ou deux fois par jour un petit verre de  
vin clairet; car bien que cette liqueur foit fujette à ex-  
citer une ébullition de fang, on peut cependant la lui  
permettre afin de rétablir fes forces.

Une autre caufe des maladies *hystériques,* mais qui est  
cependant moins fréquente, est la defcente de matri-  
ce qui furvient après un accouchement laborieux.

Cet accident est accompagné d’un grand nombre de  
symptômes que l’on peut néantmoins appaiser aisé-  
ment par la méthode suivante.

Prenez *d’écorce de chêne, deux onces ;*

Faites-la bouillir dans deux pintes d’eau de fontaine, &  
ajoutez-y fur la fin,

Et enfin,

*de vin rouge , demi-chopine.*

Coulez la liqueur pour une fomentation que vous appli-  
querez avec des morceaux de flanelle, à la manie-  
re ordinaire, tous les matins avant que la malade  
fe leve, & tous les soirs après qu’elle *sera cou-*chée, jusqu’à ce qu’elle scut entierement guérie.  
**SYDENHAM.**

On

H Y S

On vient de voir qu’Hossinan est persuadé, contre le  
sentiment de tout le monde, que les affections *hysté-  
riques,*qui font le *sujet* de cet article, different entiere-  
ment des maladies'liypocondriaques ; & il faut avouer  
que les tumeurs que l’on trouve dans les ovaires &  
dans la région de l’utérus , lorfqu’on vient à ouvrir des  
fujets *hystériques,* paroiffent saVorifer fon fysteme. Je  
croirois néantmoins que ces tumeurs remplies d’hu-  
meurs croupissantes, font plutôt les effets que les cau-  
se des maladies *hystériques* ; car lorsque les vaisseaux  
de l’tltérus , & ceux qui leur font contigus , font ex-  
trcmemcnt relâchés; les fluides qu’ils devraient dé-  
charger, croupissent & acquièrent un degré d’acrimo-  
nie , qui produisant des contractions spasinodiques,  
augmentent la disposition qu’ils ont à retenir les fluides,  
qu’ils laissent échapper lorsque le corps *se porte* bien.  
Il saut encore remarquer que l’utérus & les organes  
des femmes destinés à la génération, font extrême-  
ment nerveux & fensibles ,’d’où il peut réstilter quel-  
que variété de fymptomes ; & en supposant que les af-  
fections hypocondriaques & *hystériques* siont excitées  
par la même cause, il peut survenir dans un Eexe un  
grand nombre de maladies spasinodiques, d’accès *hyse  
tériques 8c* de suffocations convulsives, dont l’autre,  
qui est dénué de ces sortes de parties , est tout-à-fait  
exempt.

Après tout, je suis persiladé que les maladies hypocon-  
driaques & *hystériques* simt cauEées par le relâchement  
des Visceres du bas-ventre , dont j’ai suffisamment  
montré les suites au mot *Fibra s* &il est rare de trou-  
ver un grand nombre de ces sortes de malades parmi  
les personnes dont la façon ordinaire de vivre entre-  
tient le ton & la force des fibres. Par exemple, les  
femmes qui ne vivent que de leur traVail, & les hom-  
mes qui font adonnés à des exercices pénibles, furtout  
à la campagne, qui *se* couchent & *se* lèvent avec le  
Soleil ou aVant, qui d'usient que de liqueurs froides  
ou peu fpiritueufes, peuvent mourir de maladies ai-  
guës ou chroniques: mais ils ignorent jufqu’aux noms  
des maladies *hystériques* & hypocondriaques; au lieu  
que ceux à qui leur fortune permet de mener une vie  
plus tranquile, qui dorment long-tems & bien avant  
dans la matinée, & qui par conséquent fe couchent  
fort tard ; qui font un grand ufage du thé & des autres  
liqueurs chaudes qui affaiblissent & détruisent le ton  
des fibres animales, des vaisseaux & des vssceres, ex-  
pient leur désobéissance aux lois de la nature & de la  
Providence, pour me servir de l’expression de Syden-  
ham, par un purgatoire de tourmens *hystériques 8c* hy-  
pocondriaques.

La méthode curatÎVe la plus raisonnable consiste donc,  
1°. à purger l’estomac & les intestins de toutes les ma-  
tieres putrides & mal digérées qu’ils contiennent, &  
qui excitent un grand nombre de Eymptomesfâcheux:  
2°. A atténuer & à évacuer les humeurs qui croupissent  
dans les vaisseaux & dans les vifceres ; & pour cet effet,  
rien n’est plus efficace que les mercuriels donnés à  
propos. Lorsqu’on a une fois satisfait à ce que je viens  
de dire, il ne reste plus pour rendre la cure complete,  
qu’A^fe coucher de bonne heure & à fe lever matin, à  
proportionner les alimens aux pouvoirs de la digef-  
tion , à faire un exercice convenable , & à ufer de re-  
medes qui puissent parleur stypticité salutaire, sorti-

H Y S 466  
fier les organes digestifs, resserrer les fibres, & procu-  
rer un ton convenable à tout le iysteme vafculeux. J’ai  
déja donné au mot *Fibra* les directions particulieres  
qui conVlennent à cet égard . de sorte qu’il est inutile  
de les répéter ici. J’ajouterai seulement que la métho-  
de qu’on vient de recommander, est, autant que j’en  
puis juger, si évidente & si falutaire, qu’elle ne fauroit  
manquer de produire fon effet, à moins que llopiniâ-  
treté ou les appétits déréglés du malade ne s’y oppo-  
sent.

HYSTEROCELE , ὑστεροκήλη , de ὑστὴρα , l’utérus, &  
κήλη, hernie; est une descente causée par le passage de  
la matrice à travers le péritoine. BLANCARD.

HYSTERON , ὓστερον, le même que *Deuterion, vùidan-  
ges.* Galien tic 5. *Aphor.* 35. l’emploie aussi au pluriel,  
*Hystera*, ὓστερα.

HYSTEROTOMIA, ὑστεροτρμία στὴ’ὑστὴρα, l’utérus , &  
τομὴ, Eection, incision ; siection ou incision de la ma-  
trice. Voyez *Caesareasectio.*

HYSTEROTOMOTOCIA , υστὴροτομοτοκία, deésspa»  
la matrice, τομή, section, & τόκος, accouchement; ac-  
couchement procuré par l’opération Césarienne.

HYSTRIX. Offic. Charlt. Exer. 19. Aldrov. *de Qu ad,  
Digit.* 471. Gesn. *de Quad. Jons.de Qiad.* 119.  
Raii Synop. A. 206. *Balatnametinic*, Indis. *Porc-épia.*

Il est de la grosseur d’un cochon de huit mois, & on le  
trotlVe dans la Province de *Caragit.* Toutes Ees par-  
ties sont d’uEage en Medecine. On trouve dans la *vé-*sictlle du fiel, une pierre appellée *Pedro delporco,* à la-  
quelle on donne les divers noms de *bezoar hystricum ,  
lapis hystricis, lapis malacentis, lapis porcinus,* Mont.  
*Exot.* 5. et *lapis sceitpila hystricis. Ind. Med. 6y.* Celte  
partie est plutôt une *Ægagropila,* qu’une pierre, puii-  
qu’elle est un composé de fibres laineufies , & d’une  
matiere rougeâtre, amere, & friable, couverte en quel-  
ques endroits d’une espece d’écailles noirâtres, pareil-  
les à des ongles. Elle n’a ni lames ni membranes, elle  
n’est pas non plus pésante & unie comme le bézoar,  
mais légere & approchante de *FÆgagropila.* JoNs.

Cet animal paroît posseder les mêmes vertus que le hé-  
risson, & le Docteur Tancrede Robinfon obfeçve qu’il  
passe pour un alexipharmaque excellent. DaLE.

II Y V

HYVOURAHE, Thevcro, Clusi *in Monard. Hyvou-  
rai brasiliams, guaiacispecies*, Lerio ; est un grand ar-  
bre du brésil, dont l'écorce est d’une couleur argentée,  
& le dedans rougeâtre, jettant quand elle est récem-  
ment séparée de l’arbre, un fuc laiteux, d’ungout fa-  
lé , & approchant fort au gout de la réglisse : on dit que  
cet arbre ne porte du fruit que de quinze ans en quinze  
ans ; ce fruit est gros comme une prune médiocre , de  
couleur dorée, tendre, d’une odeur agréable, d’un gout  
fort doux. Il renferme un petit noyau: les Brasiliens  
l’aiment beaucoup à caufe de sim bon goût.

L’écorce de cet arbre est sudorifique, dessicative , apéri-  
tiVe; on s’en fiert dans le Brésil pour la vérole, de la  
même maniere qu’on sesiert en Europe de l’écorce ou  
du bois de gayac. *Hyvourahé,* est un nom qui dans le  
langage des Habitans du Brésil, signifie classe rare.  
**LEMERY,** *des Drogues.*

I

I

Ï\* Voyez pour la signification de cette Lettre dans  
PAlphabet Chymlque le mot *Alphabetum.*

J A A

JAAROBA, est une espece de phafeole du Brésil, qui  
porte un fruit pareil à celui du *cuiete,* ou *Higueri Ovie~  
di,* mais ordinairement plus petit, quoique leurs chairs  
& leurs femences soient pareilles, & servent au même  
tssage. Cette plante croît partout, mais on la cultive  
particulièrement dans les jardins. Ses racines *ss* man-  
gent à l’entremets. RaY , *Hist. Plant.*

J A B

JABATOPITA; Marcg. Pifon. *Arbor baccifera, ra-  
cemosa Brasiliensis, bacca trigona proli ferai,* est un ar-  
bre du Brésil, qui croît à une hauteur modérée, & dont  
les fleurs simt en bouquets , à cinq pétales jaunes &  
d’une odeur très-agréable. Le fruit, qui est mûr en  
Mars; est en grapes, c’est-à-dire, que chaque pédicu-  
Ie porte une baie de la grosseur d’un noyau de cerife ,  
de figure conique , ou quelque peu triangulaire , fur  
laquelle on trouve trois ou quatre autres baies de fi-  
gure ovale , de la même grosseur que celles qui font  
dessous, de couleur noire comme nos baies de myrte,  
& donnant la même teinture. Elles fiant fans noyaux,  
d’un gout astringent, & servent non-seulement aux  
mômes usiiges que nos baies de myrte, mais donnent  
encore une huile qu’on emploie dans les falades. RaY,  
*Hist. Plant.*

JABO^t ANDI, Marcgr. est une plante haute de deux  
piés, dont les tiges stont ligneuses, rondes , nouetsses,  
tortues , & inégales. La racine n’est pas fort grosse :  
mais elle est divisée en un grand nombre d’autres plus  
petites, & en plusieurs filamens. Les fleurs font blan-  
ches, à quatre feuilles, & les femences couvertes d’une  
double cosse, comme celles du chanvre , de couleur  
brune , plates , & semblables à un cœur tronqué. On  
ignore le lieu où cette plante croît : mais *sa* racine est  
estimée alexipharmaque.

JABUTICABÀ, Pista, Marcgr. est un pomier du Bré-  
sil, extremement beau à la vue, haut & droit, dont  
les branches stont fort grosses , & portent un fruit de  
couleur de cendre, de la grosseur d’un limon, rempli  
d’un fuc fort doux & couvert d’une pellicule fort min-  
ce, comme un raisin qui a atteint fa maturité, d’une  
qualité tempérée & salutaire, & très-propre pour ceux  
qui ont la fievre. H ne donne point de fleurs, mais sim  
fruit fiort d’une substance tubéreuse, dont il est revétu  
depuis le bas de la racine jusqu’au Eommet des bran-  
ches , & en telle quantité, que l’arbre ne paroît être  
qu’une grappe continuelle.

Il croît une autre eEpece de cet arbre dans les bois de  
*Tabacurana*, mais dont le fruit n’est point compara-  
ble au précedent. Les Habitans ne laissent pas cepen-  
dant d’en tirer un vin délicieux, qu’il faut boire fur  
le champ , parce qu’il s’aigrit en Vieillissant. Ces deux  
especes ne croissent que dans les forêts les plus vastes.

J A C

JACA INDICA. J. Β. *Jaaca^ vel Jaca.* Parla *Tijaka  
marum.* H. M. *Palma fructu aculeato, ex arboris trun-  
co prodeunte.* C. B. est un gros arbre fort haut, dont le  
'fruit *appciléjaca,* fort du tronc & des plus grosses bran-  
ches , & est souvent enseveli dans la terre avec le bas

J A C

du tronc auquel il est adhérent, ce fruit est de figure  
ronde & oblongue , ou plutôt conique, d’un palme de  
large sur deux de long , & pese ordinairement plus de  
vingt-cinq livres. Son écorce est verte, épaisse, & par-  
Eemée d’une infinité de tubercules piquans & écailleux,  
comme autant de pointes de diamans, mais blancs &  
laiteux en-dedans. Acosta dit que ces piquans ne scmt  
point aussi à craindre qu’ils le paroissent dabord. Ce  
fruit en contient une infinité d’autres plus petits , çn-  
veloppés d’une écorce commune, de figure oblongue,  
dont la chair est épaisse, jaunâtre, d’tm gout & d’une  
odeur extremement agréables. Chacun de ces fruits  
renferme une amande placée dans fa chair comme dans  
un sac. Ces amandes font de figure oblongue, & cou-  
vertes d’une écorçe mince, cartilagineufe, blanchâ-  
tre , & transparente, au-dessous de laquelle on en trou-  
ve une autre rougeâtre qui contient une grosse aman-  
de, dont le gout est le même que celui de nos chatai-  
gnes. Il s’éleve du milieu de ce gros cone un pistil  
épais, blanchâtre & laiteux, semblable à une colon-  
ne, autour duquel les plus petits fruits font disposés  
circulairement , une de leurs extremités pénétrant  
dans ce pistil, & l’autre aboutissant diamétralement à  
l’écorce. On observe entre ces fruits une infinité de  
ligamensblanchâtres, jaunâtres, & membraneux,qui  
tiennent au pistil & à l’écorce, & qui rendent, après  
qu’on a coupé le fruit, de même que le pistil & l’é-  
corce, un fuc gluant & laiteux, dont on fe sert pour  
attraper les oiseaux.

Cet arbre croît dans le Malabar, & dans toutes les Indes  
Orientales. Il y en a plus de trente especes que l’on  
distingue par leurs fruits, & que l’on reduit à deux,  
dont l’une porte un fruit fucculent, qui a le gout du  
miel, & l’autre, un fruit dont la chair est molle, lâ-  
che & moins savoureufe. La premiere est appellée *Va-  
raca\ Barca ,* par Acosta ; & l’autre , *Tijaka papa ; &*par Acosta, *Papa,* ou *Girasal.*

Leurs fruits font bons à manger, mais ils sé digerent dise  
ficilement quand on en fait excès. Les Naturels du païs  
les employent lorfqu’ils font nouveaux dans leur *caril,*qui est une efpece de mets auquel ils donnent ce nom ;  
ils les conservent aussi dans de la saumure, ou les font  
frire dans de l’huile de palmier, après les avoir coupés  
par tranches. Les noix rôties comme nos châtaignes,  
font très-agréables au gout, & fervent d’entremets :  
mais lorsqu’on en mange trop, elles affectent la poitri-  
ne & la gorge d’une chaleur qui est suivie de l’enroue-  
ment. Les Habitans les employent dans leur *caril,* ou  
les font sécher au foleil, & font de leur farine des gâ-  
teaux qu’ils appellent *apas.* L’écorce intérieure qui en-  
veloppe immédiatement la pulpe, leur fert *destarequa,*ou de *kanoga* en mâchant le betel. On prépare avec les  
cendres du fruit une lessive très-propre pour nettuyer  
' le linge, le bois fert pour les ouvrages de charpente &  
de menuiserie. Acosta écrit que la chair jaunâtre & vise  
queuse, qui enveloppe la noix, est d’un gout fort agréa-  
ble & fort approchante de celle de nos meilleurs me-  
Ions, mais qu’elle fe digere difficilement, & pese soir  
l'estomac; elle engendre aussi des humeurs nuisibles &  
virulentes, & ceux qui en font un trop fréquent ufage,  
tombent aisément dans cette maladie pernicieufe &  
pestilentielle appellée *morxi.*

On prépare avec les racines de cet arbre une décoctlon  
propre pour arrêter la diarrhée, & avec la poudre des  
feuilles, mêlée avec la fiente du *bubalus*, un cataplaf-  
me, qui étant appliqué chaudement fur les joues, gué-  
rit le *spasme* cynique. Le sttc laiteux du fruit, pilé avec

469 J A C

la poudre lcl *calamus aromaticus ,* est bon pour la *nyc-  
talopi e*, lorsqu’on en oint les yeux. Le bois pilé avec  
du vinaigre, est excellent pour le relaehement de la  
luette,& pour l’inflammation de la gorge & des amyg-  
dales. La racine broyée avec la chair du fruit, réduite  
en forme d’emplâtre avec du fucre, & appliquée fur la  
partie, guérit l’herpe malin & détruit la vermine qu’il  
engendre. RAY, *Hist. Plant.*

JACAPE, est une espece de jonc du Brésil, qui ne porte  
ni fleurs, ni semences. Il passe pour efficace contre la  
morsilre des serpens, étant attaché autour de la partie  
au-dessus de la plaie. Psson recommande la décoction  
de Ea racine contre le poison, fur l’expérience qu’il dit  
en avoir faite. RAY , *Hist. Plant.*

JACAPUCAYA, *Arbor s* Marcgr, *Jacapucaios* Pifon.  
*Nurifora Brasiliensis s cortice fructus ligneo , quatitor  
nuces continente s* est un grand arbre du Brésil, dont le  
fruit qui est fuspendu par un pédicule épais & ligneux,  
est aussi gros que la tête d’un enfant, de figure ovale,  
terminé à sa partie inférieure en forme de cone obtus,  
creux par en-haut, & fait en forme de tasse avec son  
couvercle, & revétu d’une écorce dure & ligneufe. Ce  
fruit s’ouvre quand il est mûr, le couvercle tombe &  
laisse voir un fruit partagé en quatre loges dont chacu-  
ne contient un noyau ridé, de la grosseur d’une prune  
ordinaire, & d’un jaune cendré, dans lequel on trouve  
une„amande blanche, dont le gout est excellent. Lorf-  
que les noix ont atteint leur maturité, ce qui n’arrive  
qu’au mileu de l’hiver, elles se dépouillent de leurs  
enveloppes & fortent de leurs calyces. Cet arbre est si  
commun dans les lieux marécageux, qui font dans le  
cœur du pais, qu’il siIssiroit pour nourrir une armée  
avec fon fruit, que l’on peut comparer à la pistache  
par fon gout & sa qualité ; il passe aussi pour exciter la  
semence.

On fait avec ce fruit des potions, *des* panades,& telles  
autres préparations femblables , tant pour les tssages  
delà Medecine, que pour ceux de la cuisine. On en  
tire aussi par expression une huile beaucoup plus chau-  
de que celle des amandes. Ce fruit est meilleur rôti  
que cru ,! parce qu’il affecte le cerveau ; les boites ou  
cellules font si dures, qu’on en fait des tasses, des plats,  
& des marmites.

Il y a deux efpeces de cet arbre , qui, quoique les mê-  
mes en apparence, different néantmoins par leurs qua-  
lités ; car l'une produit des calyces plus difformes, dont  
les noix font moins estimées, & dont l’usage immodé-  
ré caufe l’alopécie, à ce que dssent les Habitans. Le  
bois de l’une & de l’autre efipece résiste extremement à  
la corruption , & il est si dur qu’on le présure à celui de  
tout autre arbre ,pour en faire les axes de moulins à  
fucre. Son écorce extérieure desséchée & pilée , sert  
pour calfeutrer les vaisseaux.

JACARANDA , *Brasiliensibus,* Marcgr. *Jacaranda al-  
ba Pisonis, fructu mantis magnitudine et craffecte s* est  
un arbre femblable à notre prunier, qui croît dans le  
milietl du Brésil. Son fruit est de la grosseur & de l’é-  
paisseur de la main , & très remarquable par fa figure si-  
nueufie , tortue & bossue. Il est toujours pendant à cau-  
fe de fia pesiinteur , & il ne vaut rien pour manger , à  
moins qu’on ne le fasse cuire. Les Brasiliens composent  
avec ce fruit une efpece de potage ou de gruau , appel-  
*le Marnpey* , qui est très-bon pour l’estomac.

Il y a une autre espece de cet arbre, dont le bois est noir,  
dur & odoriférant : il est fort commun dans la Baie de  
tous les Saints. RAY , *Hist. Plant.*

JACE, *Brasiliensibus s* Marcgr. *Citrullo asseris , melo In-  
dicus rsive Patheea.* J- B. *Melo Indicus fructu oblongo.*C. Β. *Ray* veut que ce foit une espece *d’Anguria ,* ou  
de *Citrullus,* & il l’appelle melon d’eau. Son fruit est  
rond , sphérique ., ou ovale , de la grosseur de la tête  
d’un homme , plus ou moins, couvert d’une écorce

J A C 470

verte , avec une chair blanche, dont le milieu où résidela semence , est rouge ou couleur de fang, extreme-  
ment sclcculente & d’un bon gout. Ses femences font  
nombreuses , de la grosseur & de la figure de celles du  
melon, *(Pepo)* noires, ou rougeatres. RA 11, *Hist.  
Plant.* Voyez ses vertus au mot *Citrullus.*

JACEA , *Jacée.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles & fes tiges font fans épines, & ses feuilles ne  
font point dentelées. Βοεεη. *Index alter Plant. Vol. I-  
p.* 140.

Boerhaave compte quarante-une efpeces de cette plante,  
qui n’ont aucune vertu médicinale, à l’exception de  
la première, seconde, vingt-deux & trente-unieme.

La premiere est,

*Jace a stellata,folio papaveris erratici.* Voyez *Calcùra-  
pa,*

La seconde est ,

*Jacea stellata rsaina solstitialis dictas foliis Cyani,* Voyez  
*Calcitrapa.*

On distingue la vingt-deuxieme de la maniere suivante.

*Jacea nigrapratensis s latifolia.* C. B. P. 271. Tourn. Inst.  
443. Boerh. Ind. A. 142. *Jacea*, Offic. *Jacea nigras*Ger. 588. Emac. 727. Raii Hist. 1. 325. Synop. 89.  
*Jacea nigra vulgaris,* Park. 468. *Jacea nigra vulgaris  
capitata etscquamosa.* J. B. 3. 27. *Jacée.*

Tabernæmontanus recommande sa décoction pour les  
descentes : quelques-uns la donnent en poudre dans du  
bouillon. Elle ne donne par llanalyEe chy mique qu’une  
substance chargée d’un fel acre. ToURNEfoRt, *Hist.  
des Plant.*

Elle est très-fréquente dans les pâturages, & elle fleurit  
aux mois de Juillet & d’Août. Ses feuilles font effi-  
caces contre les tumeurs des amygdales, pour les des-  
centes, & pour les plaies. DaLE , d’après *Scbroder.*

On distingue la trente-unieme espece, comme il fuit.

*i aceas foliis cichoraceis, villosis, altissima , flore purpureo.*Tourn. 444. Boerh. Ind. A. 142. *Staebe,Offic. Staebe  
argentea maior,* Ger. 590. Emac. 730. *Staebe major fo-  
liis dchoracels, mollibus , lanuginosts,* C, B. 273- *Staebe  
Salmanticaprima Clusiel.* Park. 476. RaiiJHist. 1. 324.  
*Suete Sasmanelcensis prior Clusiel siwe Jacea tntybacea.*

On la cultive dans nos jardins, elle fleurit au mois de  
Juillet, & fes parties médicinales font les feuilles &  
les femences ; elles sirnt toutes deux astringentes , ce  
qui fait qu’on employe leur décoction dans les lave-  
mens pour la dyssenterie , & qu’on l’injecte dans les  
oreilles purulentes. On prépare avec fes feuilles un  
Uniment propre pour dissiper l&s meurtrissures causées  
par des coups aux environs des yeux, & pour arrêter  
les hémorrhagies. DaLE , d’après *Diofcoride.*

La description que ce dernier Auteur nous a laissée de  
cette plante , est si abrégée & si imparfaite , qu’elle a  
occasionné une grande diversité d’opinions chez les  
Botanistes , dont les uns donnent ce nom à une plante,  
& les autres à une autre. La plante dont je viens de  
donner les fynonymes, mérite peut-être mieux ce nom  
qu’aucune autre , puisqu’elle est beaucoup plus com-  
mune dans les Pays chauds , que la *Jacea magna,* dont  
Matthiole nous a donné la figure , ou que celle que

471 J A C

Dodonée a tirée de la Bibliotheque de PEmpereur.  
lln’y a que l’expérience qui puisse nous assurer si elle  
possede les mêmes vertus que celle de Dioscoride.  
DaLE.

*Jaceaclc* aussi le nom de plusieurs especes de *Xeranthe-  
mum* , & de *Serratula.*

JACENS, κατακείμενος , de κἐιμαι, fe *coucher, qui est  
couché s* on le dit d’une personne qui est dans la situa-  
tion ou dans la posture ordinaire à ceux qui sont cou-  
. chés, accompagnée de l’inaction des mufdes & des  
tendons. GaLIEN , *de Musculis.*

Les oreilles sont appellées couchées,*jacentes,* lorsqu’el-  
les ne Ee dressent jamais. SCRIBON. LaRGUs. NC 13.  
Van-Helmont dit que la Nature est couchée,*jacens ,*lorstque la maladie est intimement unie avec la nature;  
c’est-à-dire , lorstque la caisse morbifique s’efforce d’é-  
teindre les forces ou le feu vital. Ηετμοντ , *Natura  
contr. nescia.*

JACINTHUS , ou *hyacinthus.* Voyez *Hyacinthus.*

JACOBÆA, *Jacobée,*

Voici fes caracteres.

Ses feuilles sirnt profondément découpées , & fon calyce  
est le même que celui de *\a Doria.* BoERHaavE *,Index  
alter, Plant. Vol. I. ps 99.*

Boerhaave compte dix-huit especes de cette plante., qui  
ne possèdent aucune vertu médicinale , si l’on en ex-  
cepte la feptieme & la dixieme.

On distingue la feptieme comme il fuit,

*Jacobaea maritima.* C. B. P. 131. *Jacobaea rnamna asive  
dneraria.* J. B. 2. 1058. *Cineraria ,* Dod. p. 642.  
*Achaovart, Abiat.* Alpin. Ægypt. 37. *Jacobaeafruel-  
cosior ,foliis’ utrinque candieantihus.* M. H. 3. 109.  
Voyez *Achaovan,*

Les Egyptiens l’employent dans la Medecine à plusieurs  
ufages : ils disient que la décoction de ses feuilles *chas  
fe* le calcul de la vessie & des reins, & qu’elle est bonne  
pour lever les obstructions des vifceres, fur-tout de  
l’utérus. On l’estime aussi un remede pour les mala-  
dies utérines, telles que la froideur, la fuffocation , la  
stérilité, les flatuosités & la suppression des regles; de-  
là vient que les femmes fujettes à ces maladies reçoi-  
vent du foulagement de la décoction chaude de fes  
fleurs & de fes feuilles, lorsqu’elles s’asseyent dedans.  
PROSPER ALPIN , *de Plant. Ægypt.*

On distingue la dixieme de la maniere suivante,

*Jacobaea vulgari* s *elacini ata,* C.B.P. 131. Tourn. inst.48 5.  
Boerh. ind. A. 99. *Jacobaea* , Offic. Ger. 218. Emac.  
280. *Jacobaea vulgaris A.* B. 2. 1057. Haii Hist. ï.  
284. Synop. 82. *Jacobaea vulgaris major, Park.* 668.

Les feuilles inférieures de la *Jacobée* font d’un verd fon-  
cé d’environ demi-pié de long, & de près de deux  
pouces de large, émoussées à leurs pointes , & décou-  
pées en plusieurs petits fegmens dentelés , qui dimi-  
nuent à mcfure qu’ils approchent de la racine. Ses ti-  
ges ont environ deux ou trois piés de haut, elles font  
creuses , cannelées, & poussent plusieurs feuilles d’tm  
verd pâle, fans queues, plus larges à proportion que les  
autres, & plus finement découpées. Ses fleurs naissent  
aux extrémités des branches en forme de parafols, elles  
font chacune compofées d’environ douze feuilles jau-  
nes , difpofées autour d’un pistil de même couleur qui  
fe change en un duvet, & qui renferme des petites *se-  
mences appiaties* de couleur de cendre. Sa racine est  
rampante, & remplie de longues fibres blanchâtres.

J A C 472

Elle croît par-tout dans les champs , & elle fleurit aux  
mois de Juin & de Juillet.

Les feuilles de l’herbe ou fleur de faint Jacques, font esti-  
mées bonnes pour la Eciatique, étant emp loyées en for-  
me de cataplasine , de fomentation & d’onguent ; aussi-  
bien que pour détcrger les ulceres fordides ; elles font  
aussi vulnéraires : mais on les employe rarement. Μιε-  
LER , *Bot. Offe*

Les feuilles de cette plante sirnt amcres , aromatiques,  
un peu astringentes , & rougissent sort peu le papier  
bleu : elles contiennent beaucoup d’huile & de parties  
terrestres : leur sel approche assez du sel naturel de la  
terre. Dodonée dit que la *jacobée* est vulnéraire , dé-  
tersive , & propre pour les maux de gorge. On *se sert*à Paris pour l’érésipele , de l’onguent fait avec le fuc  
de cette plante : je crois qu’il seroit mieux de bassiner  
le visage avec S01I infusion tiéde, T0URNEF0RT.

La *jacobée* a les mêmes vertus que le sénesson *asenecio.*Hoffman remarque, qu’étant appliquée chaudement  
en forme de cataplafme fur le ventre, elle a fait cesser  
des coliques Insupportables occasionnées par la dyssen-  
terie. Elle est bonne en forme de gargarifme pour  
Pefquinancie & pour Pinflammation des amygdales,  
qu’elle a la vertu de dissiper. DaLe , d’après *scchro-  
der.*

On donne encore le nom *de jacobaea* à plusieurs especes  
de *Doria* & de *Sénessen.* Voyez *Doria 8e Senecio.*

JACUA ACAUGA ; nom de *F Heliotropium America1'  
num , caeruleum , folels hormini angustioribus.*

JACULUS , est le nom d’un ferpent venimeux. Voyez  
*Aconelas & Cenclorites.*

J A D

\* I '

JADE, est le nom d’une pierre précieufe, que Pon ap-  
pelle aussi *Lapis divinus,* pierre divine.

Elle est de couleur verdâtre , tirant quelque peu fur le  
gris, si dure & si difficile à tailler, qu’on est obligé  
d’employer la poudre de diamant pour en venir à  
bout.

Les Habitans des Indes Orientales , de même que ceux  
de l’Amérique Méridionale, la prifent beaucoup, mais  
pour différentes raisons; les premiers, en qualité de  
pierre précieuse plus estimable que le diamant; & les  
feconds, à casse des vertus qu’elle possede contre l’é-  
pilepsie & la gravelle.

Quelques-un assurent qu’étant portée Eut les reins, elle  
chasse le calcul & le sable par les urines, & qu’elle con-  
tribue aussi à la cure de l'épilepsie : mais les vertus pré-  
tendues de cet amulete ne méritent point cet égard  
que l’on doit toujours avoir pour la vérité.

J A G

JAGR A, est une esipece particuliere de Eucre que l’on ti-  
re de la noix de coco.

J AL

JALAPA, *Jalap.*

Voici *ses* caracteres.

Sa racine est épaisse, charnue, longue, succulente & an-  
nuelle : Ees feuilles font disposées par paires comme  
celles du solanum : ses branches & ses tiges sirnt dif-  
tinguées par des nœuds : sim calyce a la forme d’tm  
tuyau ; il est d’une feule piece, & découpé en cinq  
fegmens. Il s’élève de sim milieu une fleur d’une seule  
piece, faite en forme d’entonnoir , & découpée en  
quelque forte en cinq parties. L’ovaire est caché dans  
le centre du calyce ; il est muni d’un long pistil, dont  
le sommet est arrondi, & qui *se* change en un fruit

473 J A L

oblong, à cinq angles, qui contient une amande fari-  
neuse.

Boerhaave compte six especes de cette plante. Les  
voici.

I. *Jalapa, flore flavos* T. 129. *Mirabilis Peruviana,  
flavo flore y* H. L. Cluf H. 90. *Solanum Mexiocanurn ,  
flore magno flavo,* C. B. P. 168.

2. *Jalapa,score purpureo,* Tourn. Inst. 129. Boerh. Ind.  
A. 78. Chom. 58. *Mirabilia Peruviana*, Ger. 272.  
Emac, 343. Park. Parad, 364. Raii Hist. 1. 398. *So-  
lanum Mexiocanurn t flore magno*, C. B. P. 168. *Jase  
minum Mexicanum nsiveflos Mexicanus mulels,* J. B.2.

On cultive cette plante dans les jardins, & elle fleurit au  
mois d’Août. Ses feuilles & fa racine font d’ufage en  
Medecine ; les premières étant pilées , dissipent les  
tumeurs froides fur lesquelles on les applique ; &  
l’eau dans laquelle on a fait bouillir une once ou deux  
de racine, est un purgatif excellent pour les hydropi-  
ques. BoeRHaavE , *Hist. Plant.*

Hortusius, *ad Clusium Hist. Plant,* nous apprend, que  
deux grains de la racine pris intérieurement, font ex-  
trêmement efficaces pour évacuer les eaux dans l’hy-  
dropisie, DaLE , *Pharmacolygia.*

3. *Jalapa nflore ex luteo, albo et rubro misto*, T. 129.

4. *Jalapa, parvo flore,* T. 130. *SolanumMexiocanum,  
floreparvo* , C. B. P. 168. *Solanum MexicanumHase  
minum Indicum dictum nflore minore ,* C. Β. P. 91.

5. *Jalapa, Officinarum,fructu rugoso ,* T, 130.

Cette racine étoit inconnue aux Anciens ; & elle nous le  
Eeroit aussi sims la découverte de l’Amérique. On nous  
l’apporte des Indes Espagnoles en rouelles épaissies  
d’environ un demi-pouce , ridées, d’un brun foncé par  
dehors, blanchâtres en-dedans , & remplles d’une ré-  
sine noire & lassante. La racine entière est de figure  
oblongue ou ovale , étroite par en-bas & extremement  
pefante.

Plusieurs Auteurs l’ont prisie pour la racine du *convol-  
vulus',* car M. Ray l’appelle *Convolvulus America-  
nus s Jalasoum dictus.* Mais si l’on en croit le P.Plu-  
mier , c’est une espece de *Mirabilis Peruviana,* dont  
les fleurs & les feuilles font plus petites que celles de  
la commune. M. Tournefort l’appelle *Jalapa Offiri-  
narum,fructu rugose,* & cela peut être ; car Prévo-  
tius, dans fa Medecine des Pauvres , dit que deux  
dragmes de la racine de *s Herba mirabilis Hispano-  
rum, variegatum florem gerentis,* qui est, fuivant moi,  
la merveille ordinaire du Pérou, purge les sérosités  
fans violence ; ce qui la rend d’une utilité singulière  
dans l’hydropisie, la goute & les rhumatisines.

Elle est aussi un bon remede pour la gale & pour toutes  
les maladies de la peau, depuis demi - dragme jusqu’à  
une.

On l’emploie avec fuccès dans les obstructions des vifce-  
res du bas-ventre : on\* la donne en bol à la doze de  
douze ou quinze grains, avec le mercure doux. On  
peut aussi la joindre au quinquina à la dofe de vingt-  
quatre grains sur une once de racine,& la réduire en for-  
me d’électuaire avec trois onces de sirop.

Une dragme de cet électuaire purge efficacement ; d’où  
l’on voit que l’écorce aide le *jalap* dans fon action ; car  
il entre dans une dofe de ce purgatif environ trois ou  
quatre grains de quinquina. Ôn peut donner ayec suc-  
cès de cette matiere dans les fievres intermittantesha-  
bituelles, accompagnées d’une mauvaife habitude du  
corps.

On tire de cette racine par le moyen de l’efprit de vin,  
une résine qui est la feule préparation qu’on en trouve  
dans les boutiques. Elle doit être donnée en petites do-  
fies, c’est-à-dire, depuis cinq grains jusipi’à douze au

j A L 474

plus ; & il saut *se* souvenir que lorsqu’on rf’a pas foiti  
de la bien mêler ou dissoudre ; elle s’attache aux re-  
’ plis des intestins, & y catsse des grandes ardeurs & plu-  
sieurs autres incommodités. Il vaut donc mieux la don-  
ner en substance. Elle perd ses vertus efl vieillissant. La  
résine purge avec violence à la dose de quinze ou vingt  
grains; & Simon Pauli la compare à cet égard à la  
fcammonée. Wepfer, dans son Traité *de Cicuta aqua-  
tica j* rapporte quelques expériences qui ont été faites  
fur des chiens avec la racine *de jalap :* mais ce’s animaux  
en font morts , & on leur a trouvé les intestins percès  
en plusieurs endroits.

On doit choisir la racine *de jalap* noire , friable , faine &  
luisante en-dedans, parce que les parties qui lui don-  
nent ces propriétés , passent pour posséder ses vertus  
médicinales. Quelques-uns *se* donnent beaucoup de  
peine pour extraire *sa résine* ; ce qui *se* fait avec un  
menstrue spiritueux : mais elle demande enfuite un  
correctif. Le plus commun est leste! de tartre, ou le  
sijcre en pain, qui étant mêlé avec elle , rend sim opé-  
ration beaucoup plus douce. Le fel de tartre produit le  
même effet. Mais si la correction de cette drogue con-  
siste dans la séparation de sies parties, qu’est-il besoin  
de les tirer de *sa racine pour* les réunir fous la forme  
d’une résine ?

Les expériences suivantes ont été faites par M. Boulduc;  
& je les ai tirées des *Mémoires de l’Académie des Scien-  
ces pour B année tyoy.*

Il dit que le *jalap* est un des meilleurs cathartiques que  
nous ayons, & il s’étonne qu’on en faste si peu d’usa-  
ge, car d’un côté il est si doux qu’il ne demande point  
de correctif, & de l’autre il n’a besoin de rien pour  
augmenter fon opération, ce qulon ne peut pas dire  
des autres purgatifs. Il obferve cependant que la plu-  
part des méthodes dont on fe fert pour le corriger,  
sont plus propres à le gâter qu’à l’améliorer. Quelques  
personnes ont observé qu’il resserre trop après l’opéra-  
tion : mais cet effet lui est commun aveçles autres pur-  
gatifs, surtout avec les hydragogues. 11 s’est servi pour  
faire ses extraits d’esprit de vin & d’eau commune.  
Douze onces de racine ont donné avec l’cfprit de vin  
deux onces d’tm extrait résineux parfaitement dessé-  
ché : le résidu étant pareillement defféché, a pesé neuf  
onces & six dragmes. Il en a tiré par le moyen de Peau,  
quatre onces d’un extrait pur & très-folide. Il a pris en-  
core douze onces de la même racine, il les a mises en  
digestion dans de Peau commune , & il en a tiré par  
l’évaporation, un extrait qui pefoit six onces & demie.  
Les parties mucilagineufes qu’il a séparées par la fil-  
tration ont pesé , étant feches, une once & demie , &  
le résidu enVÎron quatre onces & demie.

Il a remarqué que l’extrait fait avec Peau étant donné de-  
puis vingt-quatre grains jufqu’à trente-six, purge fort  
doucement ; mais qu’il est extremement diurétique ,  
ainsi qu’il l’a éprouvé fur plusieurs hydropiques. Que  
le résidu, quoiqu’il ne contienne pas beaucoup depar-  
ties résineufes, purge raisonnablement, mais causie des  
tranchées; que le marc dépouisté de sies parties sialines  
& résineufes purge très-peu , & est extremement diu-  
rétique. D’où il conclut que les extraits , pour purger  
efficacement & sians irritation , doivent contenir les  
parties résinetsses & sidines, car les premieres ne pase  
sent que par les urines,& les autres, lorEqu’on les prend  
seules, occasionnent des maladies ; au lieu qti’étanc  
jointes ensemble, elles produisent de très-bons effets;  
car les salines ouvrant & dissolvant les parties résineu-  
sies, & accélérant leur distribution , empêchent qu’d-  
les ne s’attachent aux parties par où elles passent, &  
qu’elles ne les enflamment.

H prétend, & sim sentiment *se* trouve confirmé par l'ex-  
périence , que cette drogue & les autres de même espe-  
ce valent d’autant moins qu’on prend peine pour les  
préparer , parce que la nature en les produisant les a  
munies des meilleurs correctifs que l’on puisse imagi-

475 J A L

ner. D’où il si,lit que la meilleure maniere de prendre  
la racine de *jalap* est de la puluériser, & de la mêler  
dans une potion ou dans un bol. On peut la donner  
aux adultes depuis demi - dragme jusqu’à une ; quelc  
ques-uns en donnent aux enfans autant de grains qu’ila  
ont d’années : mais cette dose est jrop petite, surtout  
qùasd ils paffcnt dix ans. La seule raisim qui pusse en-  
gager à faire usage de sa résine, est que fes particules  
ne contiennent pas toutes une égale quantité des par-  
ties purgatives qui résident dans la résine. C’est ce qui  
fait que la dofe de la racine ne peut être fixée, au lieu  
que celles de la résine ayant toutes la même efficacité,  
on peut en déterminer la dofe exactement, outre qu’on  
peut corriger la qualité qui catsse les tranchées avec  
des sels fixes ou du fucre en pain.

*Resina Jalapel -,* Résine de Jalap.

Prenez *de jalap choisi* ( c’est-à-dire ; noir, pestant & sain, )  
*en poudre, une livre.*

Versez dessus,

\* le I \*

*diesprit de vin rectifié, trois livres.*

Adaptez un récipient à votre cornue & luttez-le.

Posez-la sur du sable chaud pendant trois ou quatre jours,  
& remuez-ladeux ou trois fois par jour. Lorfque  
la teinture sera suffisamment forte, décantez-la à  
travers un tamis de crin dans une cucurbite. Pofez  
votre vaisseau fur un feu de sable modéré, tirez-  
en une pinte d’efprit de vin, que vous pourrez  
versier si-lr *lu jalap* pour en faire un fecond extrait :  
décantez l'esprit comme auparavant; adaptez un  
récipient à votre cornue, & distilez de nouveau.  
Lorsque le tout sera refroidi vous trouverez dans  
la cucurbite une résine en forme de térébenthine ;  
lavez-la dans trois ou quatre eaux, & faites-la  
sécher au point de pouvoir la réduire en pou-  
dre.

Quelques Chymistes ont trouvé le fecret, lorsque le ja-  
*lap* est trop cher, de le mêler avec de la fcammonée ,  
qui n’est prefque que de la résine, & quelquefois avec  
de la gomme gutte ; & par ce moyen ils le donnent à  
meilleur marché qu’ils n’auroientpu le faire fans cette  
fupercherie. Ils le mêlent aussi quelquefois avec de la  
résine commune , Savoir, deux parties de celle ci fur  
une de l’autre, ainsi que j’en ai été informé. Mais on  
peut découvrir cette fraude en le mettant dans de Pesa  
prit de vin, car il dissoudra la résine *de jalap* sans tou-  
cher à l’autre. Cette résine a les mêmes vertus que la  
racine, mais elle opere avec plus de violence ; outre  
cela elle s’attache aux tuniques des intestins & de  
l’estomac, & caufe des douleurs & des inquiétudes con-  
sidérables. Pour remédier à cet inconvénient on la cor-  
rigeavec le siicre, la crême de tartre ou autre chofe  
semblable, & par ce moyen on la rend telle que la na-  
ture l'avoit d’abord produite. H y a cependant des cas  
où on la donne plus commodément sims cette forme,  
furtout aux enfans. Sa dofe est depuis trois grains jusi-  
qu’à unfcrupule. QUINCY.

Miller, dansfonDictionnaire, dit après le P. Plumier,  
que ces plantes Pont des différentes especes de *jalap :*mais *ïejalapa Officinarum-, fructu rugose s* est, fuivant  
lui, une plante particuliere dont on emploie commu-  
nément la racine dans la Medecine ; & il dit avoir ap-  
pris de M. William Houstoun que *lu jalap* est la racine  
d’un *convolvulus s* & qu’elle ne ressemble à aucune de  
ces plantes.

J A M

JAMACARU, est le nom de plusieurs especes de figuier  
de l’Amérique.

Ray en compte six. Elles passent toutes pour étre rafraî-

j A M 476

chissantes, à l’exception des fiemences qui Pont dessic-  
catives & astringentes. Leur gomme, leur fruit, leurs  
feuilles & leurs racines font estimées bonnes pour les  
fievres, de quelque maniere qu’on en sue.

IAMBLICHI SÀLES, estime espece de fiel composé  
que l’on prétend avoir été inventé par Iamblique, &  
qui passe pour cuire les humeurs crues, & pour lâcher  
le ventre.

On le prépare comme il fuit :

Faites-en une poudre & passez-la par un tamis.

La dofie est d’une demi - cuillerée ( *cochleare* ) dans un  
œuf poché, ou dans quelque liqueur convenable,  
mais il faut être à jeun. GoRRÆUs.

JAMBOLONES GARCIÆ, *Jamboloins* Acostæ,est un  
arbrisseau des Indes approchant du myrte. Son fruit a  
la figure d’une grosse olive, il est très-astringent, &  
on le confit de même que les olives. On le mange avec  
du riz; il passe pour exciter l’appétit, mais en même  
tems pour être mal-fain.

JAMBOS, est un arbre du Malabar dont Ray compte  
six especes.

1. *Prunus Malabarica fructu umbilicato pyriformi, jam-’  
bos dicta minor. Jambos,* Park. J. B. Pifon. *Malacca ,  
Schambu > H.* M. *Persiei oissiculo fructus Malacensis,  
C. B.*

On mange ordinairement ce fruit au commencement des  
repas ,nl est d’ungoutagréable ,& repand même, lors-  
qu’on le mange, une odeur pareille à celle de la *rose.  
Sa* chair est froide, humide , & extremement tendre.  
On confit la fleur & le fruit, l’un & l’autre fortifient la  
cœur & défalterent.

2. *Jambos prior,Acoftx. Nati-Scambu,H.M. Prunus Ma\*  
labaricus fructu umbilicato Pyriformi , Jambos dicta  
major.*

Cet arbre porte deux fois par an un fruit d’un gout beau-  
coup plus délicat que le précédent. Son écorce pilée &  
prife dans du lait aigre , guérit la dyssenterie.

3. *Blatti aseu jambosfylvestris^* H. M. Le *Blatti* ou *Jambos*fauvage , de *F Hortus Malabaricus.*

Les Naturels du pays font cuire le fruit de cet arbre & le  
mangent avec d’autres alimens. Son fuc exprimé, étant  
mêlé avec du miel, guérit les aphthes, & rafraîchit  
beaucoup. Ses feuilles pilées & appliquées sur la tête  
en forme de cataplasine dans les fievres continues ,  
font cesser le délire & procurent le fommeil.

4. *Jambosfybvestris Malabarica s samstravadi dicta*, caei-  
*paTijambou.* H. M. Le *jambos* fauvage du Malabar,  
*txppeeliésamstravadi, le calpa tijambou* du Jardin de  
Malabar.

*V77* J 'A M

Il porte toujours des feuilles, des fleurs & du fruit,- ce  
qui l’a fait appeller par les Brachmanes *Sudapala ;*c’est - à - dire, *arbre fruitier.* Les idolâtres, appelles  
*Jogues,* ou Pélérins, s’ornent avec les branches de cet  
arbre, portent fon fruit pendu à leur cou en forme  
d’amulete, & s’en setVent pour compter le nombre de  
prieres qu’ils sont. Ses feuilles font bonnes à manger,  
& leur S11C exprimé cuit avec de l’huile de palmier en  
consistance d’onguent, guérit la gale. Les noyaux du  
fruit étant pulvérisés & mêlés avec de la crote de che-  
vre, du fucre & du lait de bpure, guérissent la diarrhée.  
Cette même poudre mêlée avec du gingembre & du  
S11C de limon guérit le ténesine; prife dans de l’urine  
humaine, elle résiste auposson , elle guérit la colique  
quand on la boit dans du vin ; étant prise dans de Peau  
ou appliquée extérieurement, elle appasse les dou-  
leurs des hémorrhoïdes : elle excite le vomissement,  
elle guérit la jaunisse & les autres affections bilieuses,  
lorsqu’on labcit dans du lait de femme; étant appli-  
quée fur les yeux, elle est un remede pour les maladies  
ophthalmiques.

5. *Jambes fylvestris ) sumstravadi dictus aelter. Triforia  
Samstravadi,* H. M. Le *jambos* fauvage, autrement  
*tqppeïlésamstravadi »* le *tijoria samstravadi* de *F hortus  
Malabaricus'*

Le bois de cet arbre est dur , folide & très - propre pour  
les ouvrages de menuiferie. Les vertussdes autres par-  
tics, sont les mêmes\* que celles des efpeces prçcéden-  
tes.

6. *Jambosfylvestris montanas* Le *jambos* fauvage des mon-  
tagnes, le *Malla-katou eliambu*, de *F hortus Malaba-  
ricus.*

On ne lui attribue aucune vertu particuliere. Rav, *Hist.  
Plant.*

J A N

JANGOMAS, *Prirnissimilis*, J. B. *Pruno similis fpuno-*sa. C. B.

Est un arbre de la hauteur du prunier ordinaire, qui croît  
sans culture dans les champs , aussi -bien que dans les  
jardins de Rasium, de Chaul. & de Batequalo.Son fruit  
a la figure d’une corne, & le même gout qu’une espc-  
ce de prune acerbe & astringente. Rav, *Hist. Plant.*

JANIPABA , *Brasiliensibus,* Pifon & Marcgr. *Genipat.*Park. *Porno similis Brastliana.* C. B. *Jirnipappecyvja  
Prasinianorum, nucurnfoUis asivegenipat.* J. B. *Jurelpa.*Rochefort. *Pomifer a Indic a tinctoria,* ou *Panitsfica ma-  
rient Malabarensibus.* H. M. est un grand arbre qui  
croît dans le Malabar.

Les Asiatiques pilent fes feuilles récentes avec de l’eau ,  
& boiVent la liqueur, ou le suc exprimé de fou fruit,  
comme un remede excellent pour les aphthes , & les  
creVassesde la langue. Son écorce pulvérisée & mêlée  
avec une infusion de riz, & avec le fuc mûr de la noix  
des Indes, est excellente pour appailser la foifque cau-  
fe la fievre. On prépare avec cette même écorce une  
décoction, qui étant mêlée avec du miel, appaife les  
tranchées. L’huile exprimée desfemcnces , prife avec  
du gingembre & de la semence de cumin , procure du  
soulagement dans l’hydropisie , appasse les coliques &  
éVacue les eaux. Son fruit fert de nourriture aux Natu-  
tels du pays : le fuc gluant, gommeux & tranEparent  
de ce même fruit, s’épaississant & fe noircissant au fo-  
leil, devient une colle excellente dont les habitans font  
un grand ufage. Les Juifs & les Portugais l’employent  
furtout pour relier leurs Livres, à caufe qu’elle les ga-  
rantit des vers. Ce fruit lorfqu’ilest verd & qu’on en  
frottelapeau, la teint d’une couleur noire bleuâtre,  
qu’on ne peut alors effacer, mais qui s’évanouit d’elle-

J A N 47S  
meme au bout de huit ou neuf jours. Les Sauvages fe  
peignent aVec ce fruit aux jours de fêtes , & lorfqu’ils  
-vont à la guerre, pour paroître plus terribles à leurs  
ennemis.

*Janipaba* , est aussi le nom d’un grand arbre du Bresil qui  
ressemble au hêtre, & qui porte un fruit gros comme  
une orange , Verd aVant qu’il foit mûr , & qui *se* polir-  
rit en mûrissant, de même que les nêfles. On le mange  
aussi crud, mais il vaut beaucoup mieux lorfqu’il est  
. confit. On le prefcrit avec succès dans la dyssenterie, il  
appasse l'ardeur de la gorge & de l'estomac, H fortifie  
les perfonnes faines, aussi-bien que celles qui sirnt ma-  
lades ; mais il a ce défaut qu’il incommode le cerveau  
par fon odeur. On fait avec ces pommes toutes vertes  
un cataplafme que l'on applique silr les ulceres malins  
& sur les nœuds vénériens. On conserve sein vin ou sim  
Eue exprimé, pour le même usilge : mais il devient plus  
chaud & moins astringent à mefure qu’il vieillit. Les  
Brasiliens tirent de ce fruit, par le moyen du feu, une  
liqueur qu’ils confervent pour l’ufage que nous ve-  
nous de dire. Rochefort dit que ce fruit fait en tom-  
bant le même bruit qu’un coup de fusse, ce qu’il attri-  
bue aux vents qui font enfermés dans les pellicules  
qui enVÎronnent les femences, lesquelles venant à se  
rompre en tombant, laissent échaper ces particules fla-  
tueufes, & occasionnent cette explosion. Les oifeaux  
& les cochons qui fe nourrissent de ce fruit ont la chair  
& la graisse de couleur violette. RaY , *Hist. Plant.*

JANITOR , nom du pylore.

JANITRIX , on donne Ce nom à la veine-porte.

JANUA EMPLASTRUM, l’emplâtre de betoir.e  
*( Emplastrum de betonica')* déerite dans la Pharmacopée  
univerfelle de Lemery,

JANUARII CATAPLASMA , Cataplafme pour la  
rate, inVenté par un nommé *Januarius*, & décrit par  
*Marcellus Empiricus*, c. 2 3.

JAPARANDIBA, Marcgr. & Pisonis, *Arbor pomifera  
Brasiliensis ustore roseae,fructu rotundo,segmentosuperius  
velut ablato.*

EEpece de pommier du Bresil, dont la fleur est semblable  
à la rosie, & le fruit rond , mais applati à fon extrémi-  
té, comme si on en avoit coupé un morceau.

Ses feuilles entieres ou pilées, étant appliquées fur la ré-  
gion du foie, dissipent les duretés des hypocondres.  
Ellesproduifent le même effet quand on les donne en  
forme d’apofeme, ce qui fait qu’on peut les mettre au  
nombre des remedes apéritifs. RaY, *Hist, Plant.*

JAP.

JAPONICA TERRA. Voyez *Terra Japonica.*

JAPONICA VERNIX, est un vernis sait avec Iagom-  
me lacque & llesprit-de-vin, On en trouve la deEcrip-  
tion dans les *Collectanea Chym. Leydens.c.* 508.

J A R

J A RI UN A , Nieremberg , est un arbre qui crole  
dans l’Ifle de *Jucaija, 3e* qui ressemble au figuier. Il  
porte un fruit long d’un palme, mou comme la figue,  
favoneux & vulnéraire. On assure que fes feuilles ré-  
duifent les luxations. RaY , *Hist. Plant.*

J A S

JASMELÆUM, espece d’huile médicinale, appellée  
par les Perfans *Jasme.* On la prépare en faisant insufier  
deux onces de fleurs blanches de violettes^ dans une  
lÎVte d’huile de Sefame. Les Perfes en ufent dans les  
festins, à cause de fa bonne odeur. Elle est tres-propre  
pour oindre le corps au sortir du bain , furtout quand i l  
est question d’échauffer & de relaeher. Son odeur est  
si forte que plusieurs perfonnqs ne peuvent la fuppor-  
ter. ARTIUS, *Tetrab. /. Serra> 1 «*

479 J A S

JASMINOIDES , nom du *Rhamnus , spinis oblongis s  
cortice albo Monspeliensium.*

JASMINUM , *Jasmin.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles font ordinairement crénelées; le calyce est  
d’une feule piece & découpé en cinq segmens. Sa fleur  
est à une feule feuille, faite en forme d’entonnoir, &  
composée de cinq fegmens dans fon extrémité fupérieu-  
re, munie de cinq étamines & quelquefois d’un plus  
petit nombre. L’oVaire est placé dans le centre du caly-  
ce ; il est muni d’un long tuyau & fe change en une  
baie qui contient ordinairement deux femences, mais  
quelquefois une feule.

Boerhaave compte dix especes de cette plante , qui  
siint :

I. *Jaseninurn, vulgatius s flore albos* C. Β. P. 397. Tourn.  
Inll. 597. Boerh, Ind. A. 2. 216. *Jas.minum,* Offic.  
*Jasmsnum albums* Ger. 743. Emac. 892. Park. Parad.  
406. Raii Hist. 2. 1599. *Jas.minum asive Gelseminum,  
flore albo*, J. B. 2. 101. *Gelseminum , vel jas.minum al-  
bum vulgare*, Park. Theat. 1464. *Sambacsusive Zam-  
bacc jas.minum* , Chab. 112. *Jas.nelm*

C’est un arbre ou arbrisseau qui pousse un grand nombre  
de tiges longues, grêles & vertes , qui tombent si elles  
ne sirnt soutenues. Elles sont couvertes de longues  
feuilles crénelées rangées comme par paires le long  
d’une côte, qui est terminée par une feule feuille beau-  
coup plus grande que les autres. Les fleurs naissent  
d’entre les feuilles en forme de petites ombelles, mais  
chacune est portée fur un pédicule fort court ; elles for-  
ment un tuyau éVasé par le haut & découpé en cinq par-  
ties, & elles font portées fur un calyce fort court, ce  
qui fait qu’elles font sujettes à tomber quand elles font  
tout-à-fait épanouies. Elles font blanches & d’une  
odeur fort agréable. Chaque fleur est remplacée par  
une baie divisée en deux parties, mais qui parvient ra-  
rement à fa perfection dans ce pays. Le *jasmin* est très-  
commun dans les jardins, & fleurit aux mois de Juin &  
Juillet.

Ses fleurs font seules d’ssa-ge, encore les emploie-t’on  
rarement dans les boutiques, quoique Schroder les re-  
commande comme propres pour échauffer & relâcher  
la matrice, en guérir les skirrhes & faciliter l’accou-  
chement. Il assure aussi qu’elles font bonnes pour la  
toux, pour la difficulté de respirer, pour la pleurésie &  
pour les douleurs de l’estomac, des intestins & de l’u-  
térus.

On emploie l’huile faite par l’infusion de fes feuilles dans  
les parfums.

L’huile préparée de fes fleurs résout les tumeurs crues,  
fait beaucoup de bien à ceux qui font sujets aux rhumes  
& aux catarrhes, & est très - salutaire en hiver. Elle  
catsse des maux de tête aux perscmnes d’un tempéra-  
ment chaud, & un saignement de nez quand on la flai-  
re trop long-tems. Elle est surtout très-utile dans les  
contractions & les duretés des membres, car elle échauf-  
fe, ramollit & relâche les jointures, les tendons & les  
nerfs. Elle guérit les maladies de l’utérus, non-feule-  
ment quand on l’applique fur l’hypogastre & les par-  
ties naturelles, mais encore lorsqu’on la boit ou qu’on  
la donne en forme de lavement. Elle n’est pas moins  
utile dans la colique qui provient d’humeurs froides &  
vifqueufes. On emploie principalement fes fleurs dans  
les diapafmes & dans les parfums pour les gants & pour  
les étoffes. RAY, *Hist, Plant.*

2. *Jas.minum, humilius, magnoflore,* C. Β.Ρ. 397.

L’écorce de la plante avec fes feuilles cuites dans de

J A S 480

l’huile ou du heure jufqu’à consistance d’onguent,  
guérit les ulceres & les tumeurs phagedénlques, RAY ,  
*Hist. Plant.*

3. *Jas.minum , humile , luteum,* C. Β. P. 397.

4. *Jas.minum, luteum, vulgo dictum b accisorum* , C. B.  
P. 398.

*5. Jas.minum, Indicum s flavum , odoratissimum ,* Ferr.  
Flor. Cult. 393.

6. *Jaseninum, Africanum,folio Ilicisnflores.elitario, exalis foliorum proveniente t* Comm. Rar. Exot. 6.

7. *Jas.minum, Azoricum, trifoliatum, flore albo odora-  
tissimum,* H. A. 2.159.

8. *Jas.minum, sive Sambach Arabum , Alpinsa* J. Β. 2.  
102. *Syringa Arabicas foliis mali Aurantii,* C. B. P.  
398. *Sambac Lesmin Arabicum z* Alp. Ægypt. *cap.* 19.  
p. 182.

Les fleurs de cette plante ne Fervent que pour l’ornement.  
On en compose cependant une huile dont les femmes  
fe servent dans leurs bains pour échauffer & relâcher la  
matrice, & l’expérience leur a appris qu’elle est fort  
utile pour réfoudre les tumeurs skirrheuses de cette  
partie & pour faciliter l’accouchement. Elles l’em-  
ployent pour cet effet toute chaude, tant en qualité de  
remede interne, que pour en oindre la région de Futé-  
rus. On la boit, ou on en oint la poitrine pour la toux,  
la difficulté de respirer , & dans les pleurésies dans lef-  
quelles le malade ne crache qu’avec beaucoup de diffi-  
culté; comme aussi pour la péripneumonie & les dou-  
leurs violentes de l’estomac, des intestins & de Futé-  
rus. PROSPER ALPIN , *de Med. Ægypt.*

9. *Jas.minum y Arabicum s foliis elimonii conjugatis, flore  
albo, pleno, odoratissimo.*

10. *Jas.minum, Arabicum, Castaneae folio ustore albo, odo-  
ratissimo , cujus fructu Cossi in officinis dicuntur nobis.*Voyez *Coffee.* BoERHaaVe , *Ind. Alt. Plant.* Vol. II.  
p. 216.

JasMINUM *Indicum et Mexicannm,ryOm* de plusieurs ef-  
peces *dejalapa.*

JasMINUM PERsICUM,nom du *Lilacfolio ligustri,* & du  
*Lilac , laciniato flore.*

JASPACHATES, pierre précieuse composée de jaspe  
verd & d’agate. Elle est adouciffante, & prise intérieu-  
rement elle est efficace dans l’hydropisie, les maladies  
du foie, la péripneumonie & la pleurésie. Elle rehausse  
aussi la couleur du fang & lui donne une très-belle ap-  
parence. Αε’τιυε, *Tetrab.I. Serm.* 2. *cap. yy.*

JASPIS, Offic.Boet. 250. de Laet. 79. Cale. Muf 253.  
Schw. 381. Aldrov. Muf Metall. 884. Charlt. Foss.  
32. Worm. 93. Kentm. 50. Mont. Exot. 14. *Jaspe.*

C’est une pierre opaque verte, & quelquefois dé couleur  
de fang, que l’on trouve dans les Indes Orientales. El-  
le a les mêmes vertus que la cornaline. DalE.

I A T

IATRALEIPTES , ΐατραλείπτας, d’leTpc'ç, un Medecin,  
& ἀλείφω, oindre, est un Medecin qui prétend guérir  
les maladies par le moyen des onguens & des frictions.  
Telétoitun nommé Dictus dont parle Galien, *de C.  
M.S.L'LibelVII. cap. y.* Cette méthode étoit appellée  
ίατρθλειπτικὴ, *iatroliptice s 8c* ce fut Prodicus, natif de  
Selymbria & difciple d’Efculape, qui la mit le premier  
en usage, comme Pline nous l’apprend, *Lib. XXIX.  
cap.* 1.

IATREON, l’aTpésov, dans la Dialecte Ionique *lusipelcv,*d’leTpolaun Medecin , signifie dans Hippocrate Part ou  
fonction d’un Medecin. Cet Auteur a composé fur ce  
sujet un Livre intitulé *TPeesuaosi.* CasTELLI.

IATRICE , leTpian, d’laTpo'ç, un Medecin, est Part de la  
Medecine: mais on doit sous-entendre le mot τεχνὴ,  
art. CasteLÏ.!.

IATROCHYMICUS,

481 ΙΒΕ

IATROCHYMICUS , Medecin Chymifte , appelli I  
*Chymiater.* On trouve aussi *iatrochynela & iatrochemûa* I  
par où l’on doit entendre l’art de guérir les .maladies  
avec des remedes chymiques.

IATROPHYSICUS, épithete que l’on donne à cer-  
tains OuVrages qui traitent de la Physique , relative-  
ment à la Medecine. CasTELLI.

IATROS, ἰπὸρὸς, d’ἰάoμαι, guérir; Medecin, qui est  
proprement celui qui guérit les maladies.

I B A

IBA-CURA-PAftI BRASILIENSIBUS, Marcgr. est  
une esipece de prunier qui croît au Brésil, dont les  
fleurs foht en parasiols, & qui porte un fruit qui a la fi-  
gure d’un rein, & qui contient deux noyaux. Il n’est  
d’aucun ufageen Medecine. RaY , *Hist. Plant.*

IBA-PARANGA , Marcgr. est une efpece de prunier  
du Brésil dont le fruit est doux & renferme un noyau  
de la groffeur & de la figure d’une amande , dans le-  
quel font renfermées trois amandes.

Il est bon à manger, mais on ne lui attribue aucune ver-  
tu , non plus qu’à l’arbre qui le produit. RaY , *Hist.  
Plant.*

I B E

IBEI&UMA *Brasiliensibus ,* Marcgr. est un arbre fort  
commun dans le Brésil, qui porte un fruit fphérique  
de la groffeur d’une balle de paume , qui est verd  
aVant d’être mûr, couvert de tubercules de couleur  
brune, & contient une matiere semblable à la glu. H  
noircit quand il a acquis fa maturité, & *se* partage en  
cinq parties égales, dans chacune desquelles font en-  
fermées des femences brunes , rondes & oblongues de  
la grosseur de celle de moutarde. L’écorce de cet ar-  
bre est gluante, & fert après qu’on en a ôté l’écorce *ex-  
térieure,* aux mêmes usiiges que le βινοη d’Espagne.  
Elle vaut beaucoup mieux que le fruit *saboon* ou *quity ,*dont l’acrimonie nuit aux étoffes & au linge. RaY ,  
*Hist. Plant.*

1BERIS , nom du *Lepidium , gramineo folio nsiveiberis ;*creffon fciatique , qu’on appelle encore *agriocarda-  
rnurn.*

**IllERIs HUMILIôR, nom du** *thlas.pi, Virgelelanurn, foliis  
iberidis amplioribus et ferratis.*

IBEX, Offic. Aldrov. de Quad. Biful. 730. Gesse de  
Quad. 303. Charlt. Exer. 10. Jonf. deQuad. 53-Raii  
Synop. A.77. *Hircusserus*, Bellon. Obf. Ed. Cluf.20.  
*Chamois. \**

Cet animal habite dans les lieux les plus élevés des Al-  
pes. Gefner recommande fon Eang dans du vin pour le  
calcul. Sa fiente est estimée bonnepour lagoute& pour  
la l.ciatique. Seraphinus attribue à sa mulette les mê-  
mes vertus qu’à celle du lievre.

Quelques-uns prétendent que l’animal dont parle Ho-  
mere, Eous le nom d^atoç αί'ξ, est le même queno-  
tre *chamois.* On employait ses cornes pour faire des  
arcs.

I B I

IBIBIRABA *Brasiliensibus,* Marcgr. & Pifon.

C’est un arbre du Brésil qui porte des baies, une fleur en  
rosie, & un fruit gros comme une cerife , dans lequel  
on trouve plusieurs noyaux que l’on mange avec fa  
chair. Ce fruit est doux , & tient quelque peu du gout  
de la résine : mais lorfqulon en mange beaucoup, il ir-  
rite la gorge de même que le poivre.

On emploie fes feuilles & fes fleurs , mêlées avec le ca-  
mata, dans les lotions des piés pour appasser les maux  
de tête.

On tire de fes fleurs cueillies avant le lever du Soleil,  
aussi-blen que de Ees feuilles, parla distilation, une  
*Tome IV.*

IBS 48«

eau rafraîchissante & mondificative , qui est exceI-  
lente pour les inflammations des yeux. RaY , *Hisse  
Plant.*

IBIGA; le même *custAbiga* ou *Chamaepitys.*

IBI-PITANGA, ou *Cerasus Br asilianus*, Pif. & Marcgr  
*Cerisier dit Brésil.* Ra υ *, Hist, Planta*

IBIRA *Brasiliensibus,* Marcgr. Pi son.

C’est un arbre du Brésil, dont le fruit est de figure ovale,  
de la groffeur d’une noifette, & d’trn gout aromatique  
& acrimonieux. Etant féché & pulvérifé, il tient lieu  
de poivre. Il est extremement aromatique & moins  
acrimonieux que le piment.

L’écorce de cet arbre est tellement vifqueufe, qu’on en  
fait des cordes & des meches.

Elle paroît blanche après qu’on l’a dépouillée de fa peau  
extérieure, qui est noire : mais elle rougit au bout d’un  
quart-d’heure. RaY , *Hist. Plant,*

*Ibira* est aussi le nom du *Pindaiba.* Voyez ce mot.  
IBIRACE ; nom du gayac. RaY , *Hist. Plant. Ind.*IBIRAEEM, *sive Liquiritia fylvestris ,* Pisim, espece  
de réglisse Pauvage qui croît au Brésil. RaY, *Hist.  
Plant.*

IBIRA-PITANGA. Voyez *Brasilia,.*

IBIRAREMO ; efpece d’alliaire du Brésil, dont le fruit  
& les feuilles font ovales, & le bois si dur , qu’on en  
fait des casses. PisoN. RaY, *Hist. Plant. Ind.*

IBIRUBA *Brasiliensibus,* Marcgr. Pif »

C’est un *prunier* du Brésil, oui reffemble au guayaba par  
fon écorce, sim bois & *sa* maniere de croître. 3on fruit  
est de couleur d’or, avec un nombril, de la grosseur  
d’tme prune ordinaire , mais sait en forme de poire. II  
contient un ou deux noyaux, applatis du côté où ils  
*se* touchent & arrondis de l’autre. Ces noyaux ont la  
groffeur de céux des cerifes, & il n’est pas aifé de les  
distinguer de ceux de Pubapitanga. On vend fon fruit  
dans les marchés, & on le mange avec du jambon. Ra Y,  
*Hist. Plana*

Il y a une autre efpece *d’ibiriibas appellée ibiruba alba,*ou ibiruba blanc.

IBIS, est un oiseau d’Egypte qui ressemble à la cigogne,  
& dont la graisse est estimée résolutive & mollifiante.  
Cet oiEeau , si Pon croit Pline , a plus contribué à l’a-  
Yancement de la Medecine par sion exemple , que par  
les remedes qu’il lui a fournis ; & il prétend que c’est  
de lui que nous aVons appris Ptssage des clysteres,

IBISCUS ; *le même asiAlthaea.*

IB1XUMA. Voyez *Arbor S.aponaria,*

I C A

ICACO, *Prunier de l’Amérique,*

Voici ses caracteres :

Sa fleur est en rofe, & composée de plusieurs pétales dif-  
pofés circulairement. Il s’élève du calyce un pistil  
qui fe change en un fruit ovale, mou, charnu , dans  
lequel on trouve un noyau rude de même figure, qui  
contient une amande ronde.

Miller en compte quatre especes, qui sont,

1. *Icaco, fructu ex albo rubescente*, Plum.Nov.Gen.

2. *Icaco, fructu nigro*, Plum. Nov. Gén.

3. *Icaco rfructu purpureo,* Plum. Nov. Gen.

4. *Icaco rfructu luteo* , Housse

Elles ne possedent aucune vertu médicinale.

I C E

ICESIUM EMPLASTRUM, est le nom d’une em-  
plâtre dont il est parlé dans Paul Eginete. Voyez-enla  
defcription au mot *Abscisses.*

Η h

483 I C H

I C H

ICHNEUMON , Offic. Raii Synop. A. 202. Charlt.  
Exesu 19. Gesii. de Quad. Digit. 568. Jonf deQuad.  
105. Aldrov. deQuad. Digit. 300. Bellon. de Aquat.  
44. Ejusel. Obsi ed. Cluf 96. *Rat ce Egypte.*

Cet animal est l’ennemi mortel du crocodile, dont il  
écraEe tous les œufs,& auquel il ronge le ventre pendant  
qu’il dort, pour manger sim foie.

Sa fiente est dlofiage en Medecine. Etant mêlée avec de  
la moutarde & du vinaigre , elle est estimée un topique  
excellent pour la goute & pour l’alopécie. Sa chair ,  
prife en bouillon , est sudorifique, bonne pour la collo-  
que, pour la mossure des bêtes venimeuEes, & pour pu-  
rifier le sang. Il est amphibie.

*Ichneumon* est aussi le nom d’un Insecte.

ICNOS, ι'χνος ; la plante du pié. Il signifie dans Hippo-  
crate, *Lib. de Arte-,* une esipece de focque de cuir  
ou de plomb proportionnée à la plante du pié.

ICHOR,. ἰχώρ. L’*Ichor* ou l’humeur aqueuse du seing est  
regardéepar quelques-uns comme une humidité aqueu-  
se & séretsse, ou du sang, ou de quelque autre hu-  
meur, surtout tant qu’elle est enfermée dans le corps ;  
car on l’appelle saicclorfqu’elle en est dehors. Galien  
donne le nom *d’ichores,* ἰχῶρες, aux humidités claires  
& séreufes contenues dans le corps & dans fes vaisseaux  
que l’on obferve dans toutes les humeurs, ou qui s’é-  
vacuent avec elles. Elles possedent différentes quali-  
tés & reçoivent divers noms, fuivant la nature des hu-  
meurs dentelles Ee séparent.GAI.IEN,GDw.2.icU/.Epicl.

Le même Auteur , *Com.* 4. *in Lib. de R. V. I. A.* dit que  
les *ichores,* ἰχῶρες, dans Hippocrate, sirnt des humidi-  
tés claires & séretsses. *Ichor,* ἰχώρ, en particulier, est  
la partie la plus claire & la plus séretsse du sang qui a  
dégénéré en eau, comme la sérosité du lait ou du petit  
lait. *Com.* 2. *inLib. VI. Epid. & Lib. VIII. de Placit.  
Hipp.et Plat.* Il dit avec Platon,que la sérosité que l’on  
découvre dans toutes les humeurs, correspond au petit  
lait; car comme on trouve dans le lait le petit lait qui  
est clair,aqueux,& différent du heure ou du fromage,de  
même on trouve dans le siang & dans les autres hu-  
meurs , sioit qu’on les considere à part, ou tandis qu’el-  
les siont encore mêlées avec le sang, une humidité  
aquetssequi nage dans sim humeur respective , qui ré-  
pond à la Eanie, *ichor,* & qui tient de l’humeur qui l’a  
produite. Platon dit à ce sujet dans le Timée, ’χώρ ὸ  
μἐν ἄιματας ὸ'ῤῥος πρᾶος *ο* δἐ μελαινης χολὴς ὸξειας τε  
ἄγριος ; « *ϊ’ichor,* qui est le petit lait du fang, est d’une  
a qualité douce & légere ; au lieu que celui de la bile  
« noire est acre, & d’une nature sérine & incorrigi-  
« ble. »

Par ἰχωροειδἐς αΓμα, comme dit Galien, on ne doit pas  
entendre simplement un siang clair & aqueux , mais  
un siang affecté de quelque qualité virulente & ma-  
ligne. Il dit aussi que l’épithete de ἰχωροειδὴς convient  
au Eang qui contient une humidité claire & corrompue,  
acre & corrosive, ἰχώρ, dans Aristote, *Lib. II. de  
Part. Animal. Lib. III. de Hist. Animal,* signifie  
un recrément pituiteux, & un fang cru, aqueux &  
mal digéré. Homere appelle l’humeur aqueuse qui  
coula de la blessure que Diomedes fit à Venus du  
nom *d’ichor.*

Hippocrate, *Lib. II. Epidem.* appelle les humeurs cor-  
rompues , claires & séreusies , qui occasionnent des  
demangeaisons, *ichor*, ἰχῶρες ; & , *Lib. de Rat. Vict.  
in Morb. Acut.* il appelle ces humeurs acrimonieuses &  
corrompues qui excitent la fievre ardente, δριμέας καὶ  
χολώδεας ἰχῶρας,« *ichores* acres & bilieuses. »

Aristote donne le nom *d’ichor* à cette humeur séreuEe  
& muqueuse qui fort de l’utérus durant & après l'ac-  
couchement. On donne le même nom à une humeur  
claire qui découle de quelques especes d’ulceres ma-  
lins qui offensent les nerfs & les tendons.

Lorfque les parties contiguës aux articulations sont

I C H 484

blessées ou ulcérées , il en fort une sanie *ichor* très-clai-  
re, que Hildanus appelle *Hydrarthron.*

ICHTHYA, ἰχθύα, est la peau de la *Squatina marina,*en François, *Ange. Es.quaque-, Escaye ,* que l’on pré-  
tend être bonne pour l’alopécie. Voyez *Squatina.* C’est  
aussi un crochet qui sert à tirer le fœtus hors de la ma-  
trice, auquel Galien a donné ce nom , parce qu’il est  
fait comme l’écaille d’un poisson : mais il y a plus d’ap-  
parence qu’il a tiré fon nom de fa ressemblance avec un  
hameçon. Erotien traduit aussi le mot ἰχθύα par *râ~  
pure.*

ICHTHYELÆUM, *huile depoissen.*

ICHTHYEMATA, ἰχταύματα, signifie proprement les  
écailles des poissons ; & au figuré les ratissures des écor-  
ces d’arbres.

ICHTHYITES, est le nom d’une pierre, dans laquelle  
on trouve une cavité qui a la figure d’un poisson.

ICHTHYOCOLLA. Offic. Bellon. *dePis.c.* I04.R011-  
del. *de Fisc*. 2. 177. Gefn. *de Aquat.* 50. Raii, *Ichth.*244. ejufd. Synop, *Pis.c.* 114. Aldrov. *de Fisc. suy.  
Hase ichthyocolla*, Schrod. 5. 329. *Colle de poissen ,* ou  
*colle de Levant.*

C’est une colle que l’on tire des entrailles, des nageoi-  
res, & de la queue d’un grand poisson appeIlé *Ich-  
thyocolla,* fuivant les uns , & *Huse ?* selon d’autres,  
que l’on trouve dans le Volga, dans le Danube , &  
dans quelques autres grands Fleuves. Elle entre dans  
quelques emplâtres agglutinatives; elle passe aussi pour  
être émolliente & réfolutive. Les Marchands de vin  
l’employent pour éclaircir le vin trouble; ils en bat-  
tent pour cet effet une quantité silffiFante avec du vin,  
& jettent ce mélange dans le tonneau , où elle forme  
une peau fur la furface de la liqueur, laquelle Ee préci-  
pitant peu à peu jufqu’au fond , entraîne avec elle tou-  
tes les parties grossieres; de forte qu’on peut dire dans  
ce cas, que c’est le filtre qui paffe à travers la liqueur,  
& non la liqueur à travers le filtre. Cette maniere de  
purifier le vin n’a rien de mal-sain, & il seroit à Eou-  
haiter qu’on pût en dire autant des autres méthodes  
que les Cabaretiers mettent en usage.

La *colle* dont nous parlons est une substance jaunâtre en  
forme de spirale, d’tme consistence gluante, & scms  
odeur. On la fait avec la peau, les entrailles, l’esto-  
mac, les nageoires, & la queue de ce poiffon , de la  
maniere fuivante. On coupe toutes ces parties par mor-  
ceaux , on les met tremper dans une quantité suffisante  
d’eau, & on les fait bouillir à petit feu , jufqu’à ce  
qu’elles aient acquis la consistance d’une bouillie.  
On l’étend, après l’avoir humectée, siur des instrumens  
faits exprès, afin qu’en’séchant elle fe réduise en for-  
me de parchemin. Quand elle est prefque feche, on  
la roule ordinairement en cordons, auxquels on donne  
la forme que l’on veut. Schroder prétend que cette  
fubstance possede une qualité dessiccative, incarnative,  
anodyne, quelque peu émolliente, & qu’elle épaissit  
le sang ; on l’emploie avec succès pour les exulcéra-  
tions de la gorge & des poumons, aussi-bien que pour  
les fleurs blanches. Quelques-uns la prescrivent dans la  
dyssenterie. Elle possede une qualité agglutinative étant  
employée extérieurement. DaLE.

I C I

ICICARIBA. Voyez *Elemi.*

I C T

ICT AR, ιχταρ, Galien, dans Bon *Exegosis*, & Erotien  
parlent de ce mot comme s’il *se* trouvoit dans Hippo-  
crate ; & le premier assure qu’il signifie les parties na-  
turelles de la femme. Mais on ne le trouve point dans  
les copies d’Hippocrate qui nous restent. EœsIüs.

ICTERIAS, est le nom d’une pierre, commune ou pré-  
cieufe, dont Pline fait mention, *Lib. XXVII. cap-* 10.  
& qu’il recommande fuperstitieufement contre la jau-  
nisse , à caufe de sa couleur.

ICTERITIA, le même que *Icterus. Icteritia rubra>* c’est

485 ICT

l’érésipele; *Icteriela alba,* la jaunisse blanche, ( *Chlo-  
rofis. )*

ICTERUS, seTspoç, *Ictere,* ou *jaunisse.* Parmi les diffé-  
rentes especes de cachexies, oti d’habitudes dépravées  
du corps, il y en a une qui *se* manifeste par la couleur  
jaune & noirâtre de la peau, & qui est appellée par les  
Médecins, *Icterus , Morbus arquants, & Morbits Re-  
gius,* qui sont des mots équivalons à celui *de jaunisse,*dont on fe fert pour l’ordinaire. Cette maladie n’est  
autre chose qu’un état vicié & corrompu du siang &  
des humeurs, occasionné par une bile excrémentitielle  
qui vient du défaut des conduits biliaires, laquelle dé-  
range extremement les fonctions du corps, & défigure  
la peau en la rendant d’une couleur jaune ou livide.

Voici les principaux signes auxquels on connoît cette  
maladie. Premierement, on apperçoit dans la tunique  
albuginée de l’œil, une certaine couleur jaune qui fe  
répand dans la stlite sifr toute la peau : l’urine est épais-  
se, d’un rouge foncé; elle teint le linge de couleur de  
fafran, tandis que les excrémens font pâles. A mesifre  
que la maladie augmente, la Ealive devient jaunâtre ,  
& le malade trouve un gout d’amertume dans tout ce  
qu’il mange. On sent outre cela un resserrement, une  
pression, & une tension violente dans l’hypocondre  
droit, des inquiétudes dans la région de la poitrine ,  
nnesdifficulté de reEpirer , & une agitation extraordi-  
naire dans tout le corps.

L’histoire & les progrès de cette maladie , siont décrits  
avec autant d’étendue que d’exactitude dans quelques-  
uns des Medecins les plus anciens, surtout dans Aré-  
tée , qui en parle en ces termes, *Lib. I. Chron. cap.* 15.

« La *jaunisse* est une maladie qui affecte toute l’habitude,  
a & qui influe siur tous les membres du corps, mais  
a particulierement siur le blanc des yeux, & les parties  
« du front qui font les plus près des tempes. Ceux qui  
« ont la *jaunisse* noire, simt défigurés par une couleur  
« pareille à celle qui résillte du mélange du noir & du  
«verd : ils simt froids, foibles, inquiets, tristes, &  
« abatjjus; leur haleine est fétide, & tout ce qu’ils man-  
«gent leur semble amer; ils refpirent avec peine ,' &  
« ils fentent une efpece de douleur mordicante dans  
« l’estomac ; leurs excrémens font porracés, noirâtres  
« secs , & sortent avec peine ; leur urine est haute en  
« couleur, & tire quelque peu siir le noir; ils font en-  
« cote affligés-de crudités, du dégout, d’insomnies, de  
« la tristesse, & de la mélancolie. Au contraire, dans  
*« Victere blanc* , la couleur du malade est pareille  
« à celle qui résillte du mêlange du blanc & du verd,  
« sim eEprit est plus vif & plus gai, il a d’abord de la  
« peine à prendre de la nourriture : mais sim appétit  
«c augmente à mesture qu’il mange , il digère plus ai-  
se sément que ceux qui Eont affligés des autres especes  
« de *jaunisse',* ses excrémens simt blancs, secs, pareils  
« à de la craie, & sim urine de couleur de safran. Dans  
« ces deux efpeces de *jaunisse,* on sent des demangeai-  
« fons par tout le corps, & une chaleur foible & mor-  
« dicante dans les narines; on ne trouve aucune amer-  
« tume dans les chofes qui en ont le plus ; car la lan-  
« gue étant couverte de bile, on ne fauroit avoir au-  
« cune idée de cette qualité , au lieu que les chofes  
«douces paroissent ameres au gout. La maladie n’a  
« rien de dangereux lorfque les vssceres ne Eont point  
K extremement échauffés : mais elle est de longue du-  
α rée; & s’il stlrvient dans cet intervale une inflamma-  
« tion dans quelqu’un des vssceres, elle dégenere en  
« hydropisie, & plusieurs persimnes qui en étoient at-  
«taquées, semt mortes de scleurs colllquatives, sians  
« qu’on ait apperçu en elles aucun signe de cette der-  
« niere maladie. »

Il paroit éVidemment par ce qu’on vient de dire , que la  
*jaunisse* affecte presique toutes les fonctions du corps  
d’une maniere extraordinaire , &la raifon n’en est pas  
difficile à concevoir ; car comme l’intégrité des fonc-  
tions dépend de la craEe convenable du fang & des hu-

ICT 486

meurs, de même, au contraire, lorfque cette ctaEe est  
viciée par des humeurs impures , & plus ou moins  
corrompues ; il n’est pas surprenant, que toutes les ac-  
tions du corps humain , soit vitales, naturelles , ou  
animales, s’en trouvent plus ou moins injuriées.

Les Observations qu’ont faites divers Auteurs font en-  
cote plus capables de nous convaincre de l’effet que la  
bile recrémentitielle est capable de produire sur les  
solides , aussi-bien que Eur les fluides du corps humain.  
Par exemple , le simg d’une personne qui a la *jaunisse,*est écumeux & jaune , suivant Théodore Wingerus ,  
qui dit avoir souvent été furpris en saignant quelques-  
uns de ces malades, de ne leur tirer qu’un flang jaune  
semblable à de l’urine de cheval. J’ai vû, continue cet  
Auteur , une femme attaquée d’une *jaunisse* violente ,  
rendre un fang & une urine extremement épaisse & en-  
tierement semblables : mais quinze jours après, lorsque  
*sa* maladie eut été entierement dissipée, sim seing reprit  
Ea couleur ordinaire. Les vssceres & les intestins , ainsi  
que les poumons & le ventricule, perdent aussi leur  
couleur naturelle., & sont , de même que la graisse &  
les membranes, plus ou moins teints de jaune. Le Lec-  
teur peut consulter à ce sijjet Zacutus Lusitanus , *in  
Prax. admirabili s Lib. III.* Paisienius , *in M. N. C.  
An.* 4. *Obs.* ΐ94ἡ&Τ1ιοηηειυ5, qui dans *scsObservat.  
Lib. III. de ictero , Obs.* 1. parle d’un Cardinal qui  
mourut de *s ictere*, & dont il trouva tous les vssceres  
de couleur jaune lorsqu’il vint à en faire la dissection.  
Kerkringius dans fon *Spicileg. Anatom.* dit aussi avoir  
trouvé les os d’un enfant dont la mere étoit attaquée  
de cette maladie, teints d’une couleur jaunatre. Et  
Doheus, dans fon *Encycloped. Medicas Lib. III. c.* 8.  
nous apprend, qu’ayant disséqué le corps d’un homme  
qui mourut à quarante ans de la *jaunisse,* il trouva tous  
les vssceres de la poitrine & du bas ventre, le cerveau,  
les os & les cartilages teints de la même couleur.

Galien & Sextus Empiricus nous apprennent une parti-  
cularité tout-à-fait remarquable ; favoir, que ceux qui  
ont la *jaunisse,* voient tous les objets jaunes , à cause  
que leurs yeux sont affectés de la même couleur. Jerô-  
me Mercurialis, dans *ses Praelect. Bononiensibus*, dou-  
te de la vérité de cette Observation, Eur ce que ni Cel-  
*se ,* ni Cœlius Aurelianus , Aétius , ni Avicenne, ne  
font aucune mention de ce fymptome : mais j’en ai vû  
moi-même deux exemples dans des personnes avancées  
en âge, quiétoientaffligées de cette maladie.

Pour connoître plus exactement la nature de cette ma-  
ladie , & nous former par confisquent des notions plus  
justes de fes caufes , de sim issue , & de la méthode que  
l’on doit employer pour la guérir ; il faut observer  
qu’il y a différentes especes *d’ictere jaune-,* car l’on sait  
par expérience , qu’il y en a une très-longue, très-obsi  
tinée& très-difficile à guérir , tandis que d’autres ce-  
dent facilement aux remedes : que les unes sontperma-  
nentes & continues, tandis que les autres reviennent  
dans des périodes fixes , & ne durent, par exemple,  
que quelques heures, ou , dans certains malades , pen-  
dant une année. Il y a outre cela une *jaunisse* idiopa-  
thique & fymptomatique. Les cauEes de la premiere  
sont profondément enracinées dans le soie; mais la fe-  
condeest toujours accompagnée de quelqu’autresma-  
ladies , quelquefois , par exemple , la colique convul-  
sive & hystérique, lacardialgie, ou la passion iliaque ,  
le vomiffement ou la diarrhée, après l’usage desémé-  
tiques ou des purgatifs trop drastiques. Il y aussi une  
*jaunisse* critique, qui est quelquefois un signe salutaire  
dans les fievres aigues , & d’un très-mauvais préfage  
dans les autres ; lors , par exemple , qu’elle est ac-  
compagnée ou fuivie d’une inflammation d’estomac.  
Il y a encore beaucoup de différence entre *Victere* noir  
*& Victere* blanc , tant par rapport à leurs caufes, que  
par rapport au danger dont ils font accompagnés, puise  
que le dernier donne lieu de soupçonner une plus gran-  
de corruption dans les humeurs , & une altération plus  
considérable dans les visiceres.

Hhij

487 I C T

Après avoir donné l’histoire & les différences de *Victere s*il nous reste à rechercher les casses qui lsoceasionnent,  
& les différens symptomes qui l’accompagnent.

Tous les Medecins conVÎennent unanimement que le  
foie est presque toujours affecté d’une maniere extraor-  
dinaire.

Voyons donc comment l’altération de ce viscere contri-  
bue à la production de la *jaunisse.*

Si l’on fait attention que le foie contient naturellement  
une grande quantité de vaiffeaux qui fervent à séparer  
de la maffe du Eang & des humeùrs cette liqueur chau-  
de &fulphureufe,quiestcommealcalifée avec la lym-  
phe visqueuse, & que nous nommons bile , & à la con-  
duire par des vaiffeaux particuliers dans le duodenum,  
pour faciliter la digestion ; on s’appercevra facilement  
que lorfque le cours de la bile vers les intestins est ou  
obstrué , ou totalement intercepté ; elle doit nécessàla  
rement regorger dans les vaisseaux lymphatiques &  
dans le sang , & devenir la caufe principale & immé-  
diate de la *jaunisse.* Puis donc que parce moyen la sé-  
rosité & les sucs nourriciers se trouvent infectés par la  
bile , il n’est pas difficile d’expliquer pourquoi la peau  
est jaunâtre, la nutrition viciée , & l’urine épaisse &  
teinte d’une couleur rougeâtre. On voit aussi parla  
pourquoi les excrémens ne font point jaunes, pourquoi  
la digestion des alimeps ne *se* fait point, & pourquoi  
enfin on fent plusieurs maladies aux environs des pre-  
mieres voies.

Puis donc qu’il y a des différences si remarquables entre  
les diverfes especes de *jaunisse ,* ainsi qu’on a dit ci-def-  
fus; il est néceffairede rechercher d’une maniere plus  
exacte & plus particuliere , quelles parties du foie font  
les plus affectées , & quelles font les causes de leurs  
indispositions. Tous ceux qui siont quelque peu versiés  
dans la théorie de la Medecine, conviennent unanime-  
ment que ces caisses consistent ou dans la mauvaise  
qualité de la matiere qui obstrue les vaiffeaux , ou dans  
des mouvemens spafmodlques qui les obligent à fe  
contracter.

Examinons donc en détail chacun de ces états.

Premierement, on est convaincu par expérience, que les  
Epasines disposent souvent le corps à la *jaunisse s* car  
lorsque cette maladie vient tout d’un coup, comme il  
arrive souvent, & qu’elle cesse en peu de tems pour re-  
venir dans certains périodes , pour lors, dis-je, ses cau-  
ses no paroissent point résider ni dans la matiere pec-  
cante , ni dans l’obstruction & l’engorgement des vaif-  
feaux , mais plutôt dans la contraction spasinodique du  
conduit cholidoque , qui est muni d’une tunique ner-  
veuse extremement sensible. On éprouve en confié-  
quence qu’une colere violente a beaucoup de pouvoir  
pour occasionner la *jaunisses* qu’il en est de même des  
purgatifs ou des émétiques drastiques, aussi-bien que  
de la bile dans le *cholera-morbus* , la cardialgie & le  
commencement des fievres bilieufes. Or toutes ces  
chofes, quand on les compare comme il faut entre elles,  
nous convainquent fuffifamment de l’agitation spase  
modique des conduits biliaires. D’ailleurs, lorfqu’on  
vient à disséquer ceux qui semt morts d’une hydropisie,  
on ne trouve pas la moindre marque d’obstruction dans  
le conduit qui verfe la bile dans le duodenum.

Examinons maintenant la seconde caufe de la *jaunisse ;*savoir, l’obstruction des vaisseaux , dont on n’a pas la  
moindre raisian de douter, puisqu’on trouve tous les  
jours la vésicule du fiel remplie de calculs d’une grosc  
feur considérable. La même chosie a lieu à l’égard des  
autres vaisseaux hépatiques, surtout du cholidoque ,  
dans lequel on trouve quelquefois non-seulement des  
calculs de différentes grosseurs & couleurs, mais aussi  
une matiere fablonneuse , visqueufe , approchante du  
tuf,dont la mollesse & la finesse contribuent beaucoup à  
l’adoucissement des fymptomes. Le Lecteur peut con-

I C T 488

siIlterà ce sujet les *Mélanges des Curieux de la Nature,  
An.* I. *Obs.erv.* 44. & Bonnet, ic *Sepulchreto , Lib. III.*Sect. 8. *Obs.erv. nsi.*

La *jaunisse* n’est pas toujours causée par des petits calculs  
qui obstruent les conduits biliaires : Etmuller , *in Pra-  
xi, Part. II.* nous dit qu’il trouva plusieurs petits cal-  
culs dans la vésicule du fiel d’une femme dont il fit la  
dissection, quoiqu’elle n’eût jamais eu la *jaunisse.* Pe-  
termann, Professeur à Leipsic, dans sa Dissertation,  
*de Scruunio icteri ex calculo vesicae felleae,* nous apprend  
qu’ayant disséqué une vieille femme, il ne trouva pref-  
que point de bile , mais seulement dix-fept calculs dans  
la vésicule du fiel ; quoiqu’elle eût été entierement  
exempte de la *jaunisse* durant toute fa vie. Puisque  
ces phénomenes arrivent quelquefois, il faut tâcher  
d’en rendre raifon , ce que l’on peut faire, je crois, de  
la maniere suivante :

Tant que le calcul de la vésicule du fiel, de même que celui  
des reins reste dans le même endroit sans fe mouvoir,  
ils ne cause aucune douleur: mais lorsqu’il vient à  
changer de place & à passer dans le conduit cholido-  
que & à s’y arrêter, il le distend d’une maniere extraor-  
dinaire , & casse desstpasines & des douleurs excessives  
qui se communiquent à tous les conduits biliaires. Il  
devient donc la cause de la *jaunisse*, & de tous les fymp-  
tomes terribles avec lesquels elle est compliquée, &  
qui ne cessent , comme je l'ai souvent observé, qtl’a-  
près qu’on la rendu avec les excrémens.

Certains signes peuvent siervir à nous faire connoître qu’il  
y a des calculs dans les conduits biliaires ; tels font une  
douleur oppressive & lancinante dans l’hypocondre  
droit vers le creux de l’estomac , qui afflige sans cesse  
le malade, quoiqu’avec quelques rémissions , & qui est  
accompagnée d’une inquiétude violente dans la région  
qui est aux environs du cœur, de la difficulté de refpi-  
rer , d’une oppression de poitrine, de nausées , & quel-  
quefois du vomissement, de la constipation ,d’agita-  
tions & d’insomnies. Α quoi l’on peut ajouter^jue ceux  
qui ont le malheur d’avoir des calculs dans les con-  
duits biliaires, ne peuvent marcher sains se courber &  
*se* pancher plus ou moins en avant.

*La jaunisse* n’est pas seulement produite par une bile fi-  
gée dans les conduits biliaires , mais encore par un en-  
gorgement des vaisseaux capillaires qui servent à la sé-  
crétion de cette liqueur, lequel est occasionné par une  
matiere ténace, visqueusie & bilieusie , qui est causie  
que la bile au lieu de passer dans les conduits biliaires  
fe jette dans le sang avec la lymphe par les vaisseaux  
lymphatiques qui fe trouvent distendus. Jacques Ca-  
menicenus, nous apprend à ce sujet, dans sia Lettre à  
Matthiole, qu’il a vu les veines situées dans la partie  
concave du foie, un peu avant que d’aboutir dans le  
tronc commun de la veine-porte, obstruées & disten-  
dues par des petits cailloux qui étoient noirs par de-  
hors & jaunâtres en dedans. Borelli dit aussi avoir trou-  
vé les glandes contiguës à l’artere hépatique & au con-  
duit biliaire qui aboutissent aux intestins, tellement  
enflées & distendues, qu’elles comprimoient ce con-  
duit au point d’empêcher qu’on y introduisît le plus  
petit instrument. Au reste Cabrole, dans sia dixieme  
Observation, *de Chirurg. 8e Meckern, Obs. Chirurg,*43. ont obsiervé que *lu jaunisse* peut venir de la com-  
pression ou de l’obstruction du conduit cholidoque ,  
au moyen d’excroissances charnues. Et Argenterius ,  
stur lequatrieme Licre des *Aphorismes* d’Hippocrate,  
dit qu’ayant ouvert le corps d’un Cardinal, il trouVa  
le conduit cholidoque entierement desséché & obstrué,  
ce qui avoit occasionné l’icter# dont il fut affligé du-  
rant fa vie. Mais ces fortes d’exemples sont fort rares.

Passons maintenant aux caufes productives immédiates  
de cette maladie, dont la plus considérable est une  
pléthore ou une plus grande quantité de fang & d’hu-  
meurs que la nature ne demande. Il n’est point éton-  
nant que cette circonstance produife la *jaunisse* : car >

489 I C T

puisque la circulation du sang dans le foie est naturel-  
lement fort languissante, à caufe du défaut d’impul-  
sion dans la veine-porte, il faut nécessairement, dans  
le cas d’ime pléthore, que le fang le plus épais & le  
plus viEqueux s’y arrête, & obstrue les vaisseaux les  
plus déliés. Aussi remarque-t-on dans la leucophleg-  
matie, dans les skirrhes & dans les duretés du foie ,  
que par le défaut de séparation des parties bilieufes , la  
peau prend une couleur jaune, & quelquefois verdâtre.  
On ne doit même pas douter que la *jaunisse* noire, qui  
est la plus terrible & la plus obstinée de toutes les  
*jaumsses,* ne vienne d’un défordre du foie prefque irré-  
parable , & d’une violente corruption de la bile.

Les alimens de difficile digestion, tels que les pois, les  
feves, les lentilles & le fromage, peuvent devenir les  
caufes antécédentes de la *jaunisse* ; puisipllen consé-  
quencede leur tissu dur & grossier, furtout quand on  
en uEe avec excès, ils se digerent avec peine, & en-  
gendrent un sang épais & impur. On peut encore met-  
tre dans cette classe les vins acides & austères, les bie-  
res acesitentes & les eaux imprégnées de particules ar-  
gilleuses & tophaceuEes , dont les effets sirnt d’au-  
tant plus mauvais qu’ils sirnt secondés d’une vie oisive  
& sédentaire. Mais rien ne contribue plus efficace-  
ment à la production des maladies qui naiffent des dé-  
fordree du soie, que l’ufage immodéré des vins qui  
ont de la force, & furtout de l’eau-de-vie , qui coagule  
le chyle & les siics nourriciers, & occasionne une dysc  
crasie de bile extremement préjudiciable à la sianté.  
Au reste, on peut comprendre fous le nom de mau-  
vais régime , les passions de l’ame, parmi lesquelles la  
colere & le chagrin, surtout quand il dure trop long-  
tems, produisent les effets les plus pernicieux, puif  
qu’en engendrant un fang épais , & en rendant la cir-  
culation du sang plus languissante, ils contribuent avec  
beaucoup de force à la production ou au retour d’une  
*jaunisse* chronique & obstinée.

La maladie dont nous parlons, provient fouvent de quel-  
qu’autre qui a précédé. C’est ce qui fait que les fievres  
intermittentes que l’on fupprime mal-à-propos avec  
des astringens, font fouvent silivies d’une *jaunisse.Qe-*ci se trouve confirmé non-feulement par l’expérience ,  
mais encore par l’autorité de Ramazini,qui cite l'e-  
xemple d’une *jaunisse* causiée par la suppression d’une  
pareille fieVre au moyen du quinquina. *La jaunisse* est  
encore Εουνεηί produite par l’obstruction ou..la dimi-  
nution du flux menstruel ou hémorrhoïdal.

Les prognostics de cette maladie varient suivant l’âge ,  
l’habitude, la force & la constitution des différens ma-  
lades, aussi-bien que suivant la malignité ou la béni-  
gnité des caisses, la durée ou l’issue de la maladie ; car  
lorsqu’elle affecte des jeunes gens, qu’elle est simple ,  
fans complication d’autres maladies, telles que la fie-  
vre quarte , l’affection hypocondriaque , l’obstruction  
ouleskirrhe du foie , & qu’elle n’est pas invétérée;  
on peut la dissiper aisément avec des remedes convena-  
bleslk par le moyen du régime. Mais lorsqu’elle re-  
vient fréquemment après la cure , accompagnée d’une  
couleur jaune,verdâtre, &d’unskirrhe du foie,elle  
dégénere ordinairement en une fievre hectique , ou en  
une hémorrhagie Violente. La *jaunisse* qui proVient  
d’un Violent tranfport de colere, ou d’une contraction  
spasinodique des intestins & des conduits biliaires,  
catssée par un purgatif ou un émétique drastique , cede  
fans peine aux remedes, pourvu qu’on les emploie à  
tems. Mais on ne la guérit qu’avec beaucoup de diffi-  
culté lorfqu’elle est entretenue par un chagrin opiniâ-  
tre, ou que le corps a été afloibli par quelque maladie  
précédente.

LorEque *lu jaunisse* est compliquée aVec une fieVre , elle  
produit fouVent une solution critique de celle-ci. J’ai  
eu souvent occasion d’obEerver dans la pratique, que  
les fieVres qu’excitent dans les hypocondriaques les  
transports Vlolens de colere, & qui fiant accompagnées  
de spasinès du bas-Ventre, de Vomissemens bilieux &  
d’une ardeur excessive , semt heureusement dissipées

I C T 49Û  
par la *jaunisse}* & cela *se trouve* confirmé par Hippo-  
crate , qui s’exprime en ces termes dans la *Section* 4.  
*Aphon* 63.

« Lors, dit-il, que la *jaunisse* attaque un fébricitant, le  
« septieme, le neuVieme, le onzieme ou le quatorJ« zieme jour, c’est mie circonstance extremement fa-  
« lutaire , à moins que Phypocondre droit ne foit en  
« même tems endurci. »

C’est encore un bien que *ia jaunisse survienne* dans les fie-  
vres intermittentes, surtout Vers le commencement du  
paroxyfme, car elle n’a pas plutôt cessé que ces fievres  
disparoissent. *La jaunisse* qui accompagne l’inflamma-  
tion du foie, du duodénum & de l’estomac, jette le  
malade dans un état fort incertain. Cette maladie fai-  
fit encore très-souvent les femmes enceintes qui appro-  
chent de leur terme , mais on la dissipe aisément en les  
faignant à propos. Un calcul qui est assez gros pour  
remplir prefque entierement la vésicule du fiel, caisse  
souvent la *jaunisse* & quelques Iymptomes terribles ,  
entr’autres une douleur brûlante vers le creux de Pesa  
tomac, dans le côté gauche, des tranchées violentes  
du même côté, des nausées , des vomissemens , des  
Pyncopcs, une difficulté de respirer, un aEpect livide  
& affreux. Ces symptomes ne furviennent jamais que  
la maladie ne sent extremement dangereuse, & prête  
à dégénérer en un afinte funeste. C’est ce qui fait qu’en  
disséquant des perfonnes à qui ces symptomes avoient  
causé la mort, je leur ai trouvé la vésicule du fiel rem-  
plie de petits cailloux, les parties contiguës, telles que  
le colon, & le fond du ventricule teints d’une couleur  
jaune, & leurs parties externes corrodées, peut-être  
par la transsudation d’une bile acre à travers les pores  
de la vésicule du fiel. De même la replétion de la ve-  
sicule du fiel par une grande quantité de concrétions  
calculeuses, donne souvent naissance à un asthme con-  
vulsif, qui dégénere ordinairement en une hydropisie  
de poitrine & de bas-ventre funeste.

La *jaunisse* noire, en conséquence de la corruption vio-  
lente & maligne des humeurs qui acquierent une qua-  
lité fixe, terrestre, acide & corrosive, occasionne or-  
dinairement une suite de fymptomes funestes, dont  
la guérisim demande un jugement & des peines ex-  
traordinaires.

*CURE.*

Si le Medecin veut fe conduire avec jugement & avec  
prudence dans la cure de la *jaunisse,* il faut qu’il ait  
égard à fes différentes caufes, aux constitutions, aux  
saluons & aux autres circonstances semblables ; car les  
méthodes curatives doivent varier à proportion de cel-  
les-ci. Par exemple, si la *jaunisse* est tout d’un coup  
causée par des remedes drastiques, par des postons ou  
par la correspondance des parties dans une colique  
spasinodique , hémorrhoïdale ou hystérique, & qu’el-  
le ne Eoit pas invétérée ; il y a toute apparence qu’elle  
provient d’une constriction violente des conduits biliai-  
res qui sirnt distribués dans la sclbstance du soie : dans  
ce cas la premiere intention curative Ee réduit à relâ-  
cher les parties tendues & contractées, & à rétablir par  
ce moyen la sécrétion naturelle de la bile, & à lui faire  
reprendre fon cours dans les intestins , & en feeond  
lieu, à tempérer & à corriger l’acrimoniesde la bile qui  
est la caufe des Epasines.

On satisfait parfaitement à la premiere de ces intentions  
avec les émulsions des quatre grandes femences froi-  
des, de pavot, de chanvre , & quelques autres sembla-  
bles , que Sylvius prsse extremement pour leur sisufre  
vaporeux & subtil; & que l’on peut préparer commo-  
dément avec des eaux sédatives, telles que celles de  
fleurs de tilleul, de fleurs de buiflbn d’Egypte, de pri-  
mevere , de lis de vallées , de camomile ordinaire, de  
mille-feuille , de cerifes noires , en y ajoutant une  
quantité fuffifante de sirop de pavot blanc. La liqueur  
anodyne satisfait encore parfaitement à cette intention,

49ι I C T

lorsiqu’on la mêle avec quelques gouttes d’huile disti-  
lée de macis ; ou en cas de coliques & de maladies hysc  
tériques, avec l’essence de castoreum, de safran, aussi-  
bien qu’avec le laudanum de Sydenham.

Mais rien n’est plus efficace que les poudres abforbantes  
& légerement nitreufes, pour tempérer & corriger l’a-  
crimonie de la bile & des humeurs, ;

Par exemple ,

On peut y ajouter, salivant les circonstances , quelques  
grains d’extrait de castoreum ou de fafran.

Les véhicules propres pour ces remedes font, le petit-  
lait, le lait.coupé , l'émulsion d’amandes douces, ou  
le gruau à l'Angloife, mêlé avec une cuillerée ou deux  
d’huile d’amandes douces.

Les préparations anodynes & parégoriques appliquées  
chaudement fur les hypocondres, procurent aussi un  
soulagement considérable. Rien n’est meilleur pour  
cet effet, qu’une vessie remplie de fleurs de siureau, de  
camomile ordinaire, de mille-feuille & de fauge , cui-  
tes avec du lait : ou , supposé que cette préparation ne  
soit pas du gout du malade , on peut lui appliquer avec  
succès star le creux de l'estomac, un épitheme composé  
de parties égales de thériaque , d’huile exprimée de  
noix msscade & de blanc de baleine , avec un peu de  
fafran & de camphre , furtout lorfque la maladie est  
accompagnée d’une cardialgie„ ou de spasines violens  
d’estomac, & d’un vomissement excessif Les lavemens  
préparés avec des especes parégoriques cuites dans du  
lait, avec une suffisante quantité de graisse & d’huile  
de camomile par coction , semt d’une efficacité singu-  
liers , puisqu’ils font l’effet d’un bain interne ,. &  
échauffent & soulagent les parties affligées de spasines  
douloureux & cruels.

On doit employer la même méthode & les mêmes reme-  
des lorfqu’une *jaunisse* opiniâtre accompagnée de fpaf-  
mes violens, provient de petits calculs qui *se* trouvent  
engagés dans le conduit cholidoque. Ces remedes pro-  
duifent également leurs effets dans les cas où un calcul  
logé dans les uréteres produit des symptômes violens  
dans les parties sservetsses voisines ; car ces symptômes  
n’ont pas plutôt disparu au moyen du relâchement des  
spasines, que la nature chaste souvent par sa propre  
force l’obstacle qui se trouve dans ces passages étroits.

Voilà les mefures & les remedes dont on doit user dans  
cette espece de *jaunisse* qui provient de la contraction  
spasinodique des conduits biliaires, & qu’il n’est pas  
difficile de dissiper.

Voyons maintenant ce qu’il faut faire dans cette espece  
plus obstinée, qui tire fon origine de l’obstruction des  
vaiffeaux du soie.

Voici les intentions auxquelles il faut fatisfaire dans un  
pareil cas.

Premierement, il faut lever les obstructions des conduits  
biliaires, qui naissent de la concrétion mutuelle des  
impuretés bilieufes, vifqueufes, terrestres; & rétablir  
par ce moyen le cours de la bile dans le duodénum ,  
pour que la chylification fe fasse comme il faut.

Il faut en fecond lieu désobstruer les vaisseaux qui fer-  
vent à la sécrétion de la bile, & qui sont engorgés par  
un seing ténace, afin qu’ils puissent conduire librement

I C T 492

la bile dans les vaisseaux qui lui fient destinés.

Enfin , la troisieme intention consiste à rétablir la circu-  
lation du siang, dont la lenteur occasionne les obstruc-  
tions & les concrétions dont nous avons parlé, dans  
tout le stysteme vasiculeux des poumons.

On satisfait efficacement à ces intentions par des décoc-  
tions ou des apofemes préparés avec les ingrédiens qui  
ont la vertu d’atténuer les humeurs visqueufes, & de  
lever les obstructions des vaisseaux du foie; tels que  
les cinq racines apéritives & celle de turmeric, cuites  
dans de l’eau ou réduites en un sirop que l'on trouve  
communément dans les boutiques. On peut rapporter  
à cette classe les plantes lactiseres, telles que la laitue,  
la vipérine, la dent de lion, la salsifix, le laiteron ,  
l'endive & la chicorée, qui produisent de très-bons ef-  
fets étant cuites dans l'eau, ou lorfquson donne leur  
fuc récemment exprimé, avec du petit-lait ou du lait  
d’ânesse. Je fuis persuadé que le silc de l’herbe fraîche  
possede les mêmes vertus; car Sylvius & Boerhaaee  
nous apprennent que l'on trouve le foie des bœufs &  
des vaches qui ont vécu pendant l’hiver de foin ou de  
paille, rempli de petits cailloux qui se dissipent en été  
lorfqu’ils viennent à paître l’herbe; ce qui vient sims  
doute de la vertu résolutive de sim siIc qui purge le  
foie des humeurs visqueuses & coagulées qui s’y sont  
amassées. J’ai fouvent prescrit avec succès à des per-  
sonnes attaquées de la *jaunisse,* une décoction de ra-  
cine de chien-dent, de chardon-roland, de chicorée &  
de fenouil.

Rien ne procure un plus prompt foulagement dans tou-  
tes les maladies du foie , & par conséquent dans la  
*jaunisse ->* que les eaux minérales chaudes & froides,  
fecondées d’un régime convenable ; car la quantité de  
ces eaux imprégnées d’un principe spiritueux élasti-  
que, jointes au sel minéral neutre dont elles abondent,  
les rend extremement efficaces pour atténuer les hu-  
meurs visqueuses, pour lever les obstructions des vaif-  
seaux , & pour faciliter les diverses excrétions. J’ofe  
même avancer, qu’on ne Eauroit jamais guérir parfai-  
tement une *jaunisse* chronique & fujette à revenir, fans  
l’ufage des eaux minérales d’Egra , de Spaw , de  
Schwalbach & de Carlesbade.

Les sels neutres possedent une qualité apéritive , détecti-  
ve , diurétique & purgative, qui les rend extremement  
propres pour la *jaunisse*, de Eorte qu’ils méritent une  
attention particuliere. Les plus considérables sirnt la  
terre foliée de tartre , le tartre tartarifé , le fel poly-  
chreste, *s arcanum duplicatum ,* le nitre purifié , le  
nitre antimonié , la folution de pierres d’écrevisses ,  
avec le fuc de citron, le tartre vitriolé & le borax.

On peut mettre dans la même classe les fiels tirés des eaux  
minérales d’Epsiam, d’Egra, de Sedlitz & de Carles-  
badesdont on augmente l'efficacité en les donnant dans  
une quantité Eussisante de petit lait, ou dans quelque  
décoction convenable, & en persistant dans leur usiage  
pendant un tems considérable.

On ne doit pas oublier la rhubarbe , qui est d’une *effica-  
cité singulière* dans les maladies des poumons, pour  
atténuer & corriger les humeurs , soit qu’on la donne  
en scibstance avec les fels dont on a parlé ci-dessus, ou  
influée dans du vin avec les plantes dont nous avons  
fait mention, soit qu’on la réduifeen teinture ou en *es-  
sence* avec la terre foliée de tartre.

La derniere intention du Medecin doit être de rétablir  
par des remedes légerement corroboratifs , le ton na-  
turel des vaisseaux du foie, dont la foiblcsse est la cau-  
fe des obstructions & des concrétions. On satisfait ad-  
mirablement à cette intention par des préparatlons ca-  
lybées. furtout de llespece liquide, telles que la tein-  
ture d’acier préparée avec les pommes ou les coings,  
la teinture de Ludovic, la teinture de Z’welfer, le  
quinquina & la castratille, donnée ou en poudre, ou en  
forme de décoction. Les eaux de Pyrmont font aussi  
très-propres à produire cet effet, à caufe du principe  
calybé dont elles sont imprégnées.

493 I C T

Quoique les émétiques foient souvent indiqués dans la  
*jaunisses* & qu’ils procurent un prompt soulagement,  
on remarque Cependant qu’ils sont préjudiçiables, lors,  
par exemple, que la maladie tire sim origine d’une co-  
lere violente, des fpasines de l’estomac, d’une cardial'  
gie, ou d’une colique stpasinodique , aussi-bien que  
dans les cas où un calcul logé dans le conduit choli-  
doque, excite des douleurs autour des hypocondres.

Supposé que les émétiques foient indiqués, il est àpro-  
pos de n’employer que les plus doux , comme estce-  
lui que l’on prépare avec la racine d’ipecacuanha, &un  
grain de tartre émétique. Ces remedes font d’une effi-  
cacité singuliere pour évacuer les matieres bilieufes  
qui séjournent dans le duodénum , qtu obstruent l'ori-  
fice du conduit cholidoque & interceptent le passage  
dela bile,--aussi-bien que celles qui obstruent les vaif-  
sieaux hépatiques; car les émétiques agissent principa-  
lement siur les conduits biliaires qui sirnt compostés de  
tuniques extremement nerVeusiis , en augmentant leur  
mouvement systaltique au point de procurer l'excré-  
tion des humeurs peccantes.

On a toujours observé que les purgatifs drastiques font  
préjudleiables dans la *jaunisses* parce qu’ils augmen-  
tent les spasines, agitent violemment le fang & dimi-  
nuent les sorces. De-là vient qu’Hippocrate, dans fon  
Traité *de Ratione Victus in Acutis,* met les perfonnes  
ictériques au nombre de celles qu’on ne doit point pur-  
ger. Un Medecin, dit-st , qui traite ces fortes de ma-  
lades avec des purgatifs, les met en danger de perdre  
la vie fans leur faire aucun bien.

Dans la cinquieme fection de fon Livre *de Affect,* où il  
donne la maniere de traiter *\a jaunisse,* il parle des pur-  
gatifs en ces termes :

« Il faut ramollir la superficie externe du corps par des  
« bains chauds, & lubrifier les intestins & la vessie ;  
a car cette maladie est caufée par une bile extreme-  
« ment agitée, qui *se fixe* immédiatement au-dessous  
a de la peau ; & le Medecin le plus ignorant qui fiera  
a instruit de cette circonstance, ne peut manquer de  
« réussir dans la cure de cette maladie ; les circonf-  
« tances les plus légères & les moins considérables,  
a font traîner les maladies en longueur, & les rendent  
« beaucoup plus violentes qu’elles ne l’auroient été.  
« On peut ufer en toute fureté dans cette maladie des  
« alimens , des potions, des forbitions, ou des remedes  
« qui ont la vertu de calmer les douleurs, pourvu que  
« ce soit avec préeaution & avec jugement. Au contrai-  
are, les remedes qui purgent la bile & le phlegme,  
« font très-dangereux ; & tout Medecin qui les pref-  
« crit, mérite de passer pour un ignorant & pour un  
« homme sans prudence. »

s\*

Il paroît évidemment par ce passage, qu’Hippocrate con-  
damne absolument Biffage des remedes qui obligent la  
bile à se fixer immédiatement au-dessous de la peau, &  
qu’il regarde les Médecins qui les employent comme  
des ignorans & des meurtriers.

Cœlius Aurelianus, dans le cinquieme chapitre de son  
troisieme Livre, ne condamne pas avec moins de for-  
ce l’usage des purgatifs cholagogues dans la *jaunisse.*

« L’ufage fréquent , dit-il, des remedes qui évacuent la  
«bile par bas, est tout-à-fait préjudiciable dans *iajau-  
«nisse,* puifqu’il ne fait qu’irriter la foif, augmenter  
«le dégout, diminuer les forces, corrompre les ali-  
« mens que l'on prend, & réduire toutes les parties du  
« corps dans un état déplorable. J’ai vu fouvent des  
« Medecins assez imprudens pour presiCrire dans *iajau-*« risse, l’absinthe , l’aloès & la coloquinte. »

Les fudorifiques, spécialement ceux d’une eEpece trop  
chaude & trop volatile, dont le soufre élastique jette  
les humeurs dans une agitation intestine violente , ne

I C T 494

valent absolument rien dans la cure de la *jaunisse,*parce que les humeurs visqueuses & bilieuses s’éva-  
cuent mieux par le foie & par les reins , que par les  
émonctoires étroits qui font fous la peau, L’ufage des  
bains trop chauds ne demande pas moins de précaution  
lorsque la maladie est dans toute *sa* force, & que le  
paroxysine fubsiste; & la f al fon n’en est pas moins dif-  
ficile à conceVoir : car puifqtie les émonctoires de la  
peau sirnt obstrués dans la jaunisse, & que le malade a  
de la peine à Tuer ; il fuit que le trop de chaleur, en agi-  
tant le simg & augmentant l'acreté des humeurs , doit  
nécessairement occasionner une rupture des vaisseaux  
dans les autres parties. On peut employer les bains  
tiedes & tempérés d’eau de riviere avec du sion & du  
lait, dans les cas où les premieres voies sont affectées  
de spasines violens ; & des bains un peu plus chauds  
préparés avec des plantes émollientes & détersiveÿ  
pour dissiper la couleur jaune de la peau, lorEque la  
maladie est Eur son déclin, & que les émonctoires de la

. peau fiant suffisamment ouverts.

Plusieurs Auteurs font grand cas des remedes amerspré-  
parés avec la racine de gentiane, de trefle de marais,  
de petite centaurée , d’absinthe & de chardon-béni :  
mais je puis assurer Pur l’expérience que j’en ai faite,  
qu’ils font fouvent plus nuisibles qu’utiles. Car, bien  
qu’ils paroissent devoir faciliter la digestion & l’excré-  
tion des alimens, en suppléant au défaut de la bile :  
rléantmoins lorfqu’ils viennent à passer avec le chyle  
dans la masse du fang, ils augmentent les impuretés bi-  
lieufes , & rendent fouvent par ce moyen la maladie  
plus obstinée. Que s’ils produisent de bons effets dans  
les premieres voies,c’est silrtout lorEque le malade étant  
extremement constipé, ils évacuent les impuretés par  
bas ; car la bile ni les autres substances ameres ne sirnt  
point amies des humeurs, & doivent être évacuées avec  
les excrémens ; & c’est ce qui fait que la rhubarbe  
produit de si bons effets dans les cas dont nous par-  
Ions.

On peut ufer des ingrédiens amers dont on a parlé ci-  
dessus , après les avoir fait infufer dans du vin , & les  
donner avec quelque purgatif léger, tels que la rhu-  
barbe , les feuilles de féné , l’agaric, ou les sels de  
tartre.

Comme l’impureté ou la cacochymie des humeurs est  
fort grande dans la *jaunisse,* aussi-bien que dans *F ictere  
noir,* il n’est point furprenant que les préparations  
mercurielles nuisent aux malades, malgré les éloges  
que quelques Medecins en font. J’ai vu fouvent des  
petites dofes de mercure doux , données en forme de  
pilules, faire enfler les gencives, rendre l’haleinepuan-  
te, caufer des cardialgies, le dégout, & ruiner totale-  
ment les forces ; car le mercure, lorsqu’il est mêlé avec  
des fels acides,acquiert une qualité venimeuEe & extre-  
mement corrosive.

La saignée est beaucoup plus propre à prevenir la mala-  
die dont nous parlons, qu’à la guérir; car la siurabon-  
dance de simg, en diminuant la circulation des fluides,  
qui est toujours fort languissante dans le foie, contri-  
b.ue beaucoup à la génération des maladies qui font pro-  
pres à cet organe.

On ne doit point non plus négliger ce remede, lorfque  
la maladie est présente & accompagnée d’une plétho-  
re, puisqu’il produit de très-bons effets lorsqu’elle est  
occasionnée ou entretenue par la suppression du flux  
menstruel ou hémorrhoïdal. La Baignée est aussi fort  
falutaire aux femmes qui viennent à être attaquées de  
*la jaunisses* après que leurs regles ont cessé, ce qui leur  
arrive à l'âge de cinquante ans. \*

Les topiques font d’une efficacité singuliere pour faire  
circuler le sang & les humeurs dans les vaisseaux hé-  
patiques, lorfqu’on les applique fur la région du foie,  
ce qui fait qu’ils contribuent extremement a la cure  
de la *jaunisse.* Aussi ai-je fouvent prescrit avec siIccès  
des cataplasines, ou des sachets préparés avec l'absin-  
the, le marrube, la mente, & les fleurs de camomile  
Romaine & commune, cuites dans du vin du Rhin, ou

495 I C T

*Vemplastrum saporatum* de Barbette , bien camphré,  
ou le diachylon simple avec le siafran.

Il faut dans la cure de la *jaunisse* avoir égard aux alimens,  
& voir s’ils conviennent ou non, au tempérament par-  
ticulier du malade; puifque tous les alimens ne font  
point également propres à toutes fortes d’habitudes.

Cette précaution est furtorft nécessaire , à l’égard de la  
boisson ; car les uns *se* trouvent bien du petit lait, les  
autres de Peau de fontaine feule, ou mêlée avec la crê-  
me de tartre & le silcre ; d’autres, du vin du Rhin avec  
le jus de citron , tandis qu’il y en a qui rejettent ces  
liqueurs, comme leur étant tout-à-fait contraires.  
Quant au vin, je fierois d’avis qu’on en lue avec beau-  
coup de modération, parce que toutes les substances  
fpiritueuses sont beaucoup plus nuisibles qu’utiles dans  
cette maladie. On doit s’abstenir absolument des vian-  
des & des poissons fumés , des confitures , des chofes  
frites aVec le heure , & de toutes fortes de légumes ,  
à l’exception des fruits aqueux , tels que les cerifes ,  
les grofeilles , les concombres, & les prunes bouillies,  
dont on peut ufer en toute sûreté.

On préVicnt les rechutes en changeant d’air, en voya-  
geant , en faisiint un exercice modéré, en usant de quel-  
que liqueur convenable , & en confervant fon efprit  
dans une assiette tranquile. J’ai connu des personnes  
-qui ont été guéries d’une *jaunisse* opiniâtre, en obfier-  
vant ce que je viens de dire; au lieu que l’expérience  
montre tous les jours que ceux qui menent une vie sé-  
dentaire, qui s’adonnent aux liqueurs spirituesses, &  
qui se livrent au chagrin, sirnt très-stljets à *ia jaunisse,*& ne s’en delivrent qu’avec des peines infinies. Je vais  
finir cet article par le régime que Cesse recommande  
dans le vingt-quatrieme chapitre de scm troisieme Li-  
vre.

« On doit tsser, dit cet Auteur, pendant tout le cours de  
« la maladie, d’exercice , de frictions, & de bains ,  
« coucher dans un lit mollet, & dans un lieu chaud,  
« & ne rien négliger de tout ce qui peut recréer Pefprit,  
« foit en fait de jeux ou autres divertissemens. C’est  
« fans doute, pour cette raifon qu’on a donné à la *jau-  
« nisse* le nom de *morbus regius.* Il convient encore d’ap-  
α pliquer un cataplafme digestif fur la région des hy-  
**«pocondres. » FREDERIC HoFFMAN.**

Voici les méthodes curatives que les Auteurs recom-  
mandent.

Lorfque le pouls- est fort, on commence ordinairement  
la cure par la faignée & l’émétique, & l’on continue  
par les purgatifs , furtout par les cholagogues, & l’on  
prescrit durant tout le cours de la cure les desoppilatifs  
OL1 apéritifs ; mais avec quelque variation, à l’égard de  
ceux auxquels on donne le nom de spécifiques, dont  
voici quelques-uns des meilleurs.

Après la faignée & l’émétique, Riviere donne le bolpur-  
gatif suivant.

Mêlez.

Willis prescrit dabord le vomitif fui vaut : mais il faut  
avoir égard à l'a^b & à la force du malade.

Prenez *de soufre d’antimoine, sept grains s*

*de seammonée imprégnée avec du soufre, huit  
grains ;*

*de crème de tartre, demi-scrupule.*

Mêlez & faites une poudre que Fon donnera dans une  
cueillerée de panade.

I C T 496

Ou

Prenez *de gomme-gutte préparée, huit grains s  
de tartre vitriolé -> sept grains.*

Faites-en une poudre pour l’ufage.

Il prescrit ensilite le purgatif fuivant.

Continuez l’infusion pendant trois heures dans un vaif-  
feau bien fermé, & entretenez la liqueur chaude  
pendant tout ce tems-là.

Ajoutez à la colature,

*de sirop de rhubarbe, une once ; &  
d’eau de vers de terre, deux dragmes.*

Mêlez pour une potion.

Ou

Prenez *de rhubarbe en poudre s depuis deminsiragme jus.  
qu’à une\*

*de sel d’absinthe y demi-scrupule,*

Mêlez & faites une poudre.

Ou

Prenez *de pilules de Ruffeus, un scrupule i, 8e  
d’extrait de rudius s demi-scrupule.*

Mêlez & faites quatre pilules que vous prendrez le ma-  
tin , en obfervant en même-tems un régime con-  
venable.

Réitérez la dofe quatre ou cinq jours après. \*

*Formes d’aposcmes désoppilatifs , que l’on doit prendra  
pendant tout le cours de la cure, quelquefois  
mêlés avec des purgatifs.*

Faites bouillir ces drogues dans une pinte & demie d’eau  
de fontaine , jufqu’à réduction d’une pinte, &

Ajoutez sur la fin ,

*de feuilles deféné asix dragmes ;*

*de rhubarbe, trois dragmes ;*

*(TagAilC ,*

497 I C T

*d’agaric, une dragme et demie ;*

*de semences de coriandre, deux dragmes ; &  
de vin blanc , deux dragmes.*

Faites-les bouillir daus un vaisseau bien fermé, pendant  
deux heures, & lassez reposer la colature.

La dose est depuis quatre onces, jufqu’à six, avec

*de sirop de rhubarbe , une once ; &  
d’eau de vers de terre , trois dragmes’.*

Pour une potion , que l’on réiterera pendant trois ou  
quatre jours successivement ou alternativement.  
WILLIS.

«

Après l’évacuation universelle, dit Riviere, on peut sur-  
monter la maladie, si elle est récente, en usant du re-  
mede suivant pendant une semaine.

Mettez ces drogues en infusion durant une nuit, dan  
huit plates de vin blanc, & ajoutez à la colaturi  
*de sirop des cinq racines apérielves, une once.*

Le malade en prendra tous les matins.

Ou

Enfermez la fiente & le fafran dans un sachet, & faites  
bouillir le tout dans parties égales d’eau d’absin-  
the & de vin blanc, jufqu’à reduction d’une pinte.

Faites dissoudre dans la colature une once defucre blanc,  
& mêlez pour trois dofesque l’on prendra à jeun.

Quercetan, Fonfeca , Paré & un grand nombre d’au-  
tres vantent beaucoup la fiente d’oie cueillie au prin-  
tems, & prife depuis demi-dragme , jtssqulà une. Paré  
en donne deux dragmes, dissoutes dans du vin blanc &  
coulées pour une potion.

On fait aussi ÿand cas de la poudre de cloportes & de  
vers de terre.

On prefcrit fouvent avec *succès* l’acier & quelques-unes  
de ses préparations.

Gesiler estime beaucoup la racine de l’ortie piquante pi-  
Iée, silr une livre de laquelle, il met un sitrupule de  
fafran, & une quantité convenable de vin blanc ; &  
dont il donne la colature clarifiée à la dofe de quatre  
onces pendant quatre ou cinq jours.

Ce n’est point sans raifon que les Chymistes recomman-  
dent leur tartre vitriolé , le sel & la crême de tartre,  
qu’ils donnent pendant quelques jours avec du vin ca-  
lybé ; aussi-bien que l’élixir de propriété tartarssé & la  
teinture d’antimoine.

Willis prescrit l’électuaire suivant :

I C T 498

*de trochis.ques de capres, une dragme s,*

*de rhubarbe en poudre -, demi-dragme ;*

*descl d’absinthe, deux dragmes i,*

*de sirop de chicorée, avec la rhubarbe*, autant qu’iî  
en faut pour faire un électuaire, dont le mala-  
de prendra la grosseur d’une chataigne deux  
fois par jour, en buvant après chaque dofe,

Mêlez.

Un remede ordinaire est un limon rôti sous la cendre  
chaude , ou devant le feu , avec du fafran dedans, que  
l’on exprime ensuite dans un verre de vin blanc.

Sylvius prefcrit dans quelques cas une décoction de *se-  
mences* de chanvre & de favon d’Espagne, qu’il croit  
propre pour émousser les pointes de ce fel volatil, qui  
salivant sim hypothese, empêche la bile de *se* mêler  
avec la masse du simg.

Dioscoride conseille le silc & la décoction de Marrube  
blanc : d’autres, les décoctions d’épine-vinette & d’é-  
corce de caprier.

Sennert prescrit les semences de colombine en poudre à  
la doEe de demi-dragme; avec un scrupule de poudre  
devers de terre, & demi scrupule de Eafran dans un  
verre de νΐη ; comme aussi une décoction de vesse rou-  
ge avec la racine dlastperge pour boisson ordinaire.

LorEque la *jaunisse,* dit Sylvius, est catssée par la morsure  
d’une vipère ou de tel autre animal venimeux, corn-  
me il arrive assez souvent ; il faut nécessairement em-  
ployer les fudorifiques qui contiennent beaucoup de  
fel volatil, entre autres le fel volatil de corne de cerf,  
le bézoard minéral, l’antimoine diaphonique, la thé-  
riaque & les préparations de vipere.

Augenius dit qu’une dragme de gomme ammoniaque dise  
foute dans deux ou trois onces d’oxymel ou d’hydro-  
mel & prsse tous les matins à jeun pendant quatre ou  
cinq jours , ou plus , produit des effets sclrprenans.

La décoction de feuilles de fraisier, passe aussi pour un  
excellent anti-ictérique.

Le peuple s’imagine que rien n’est meilleur que d’a-  
valer cinq, otl fept ou neuf pous ; car ils ne produi-  
fent leur effet qu’en nombre impair. Supposé qu’ils  
aient quelque fuccès on ne peut l’attribuer qu’à leur  
fel. volatil : mais on peutsepaffer d’un remede aussi  
dégoutant, puisqu’on en a découvert plusieurs autres  
qui siont moins désagréables & qui ont beaucoup plus  
d’efficacité.

Quelques-uns assurent que les plus belles cures ont été  
faites avec des fels, tels que le tartre vitriolé ou ca-  
lybé & le fel diurétique de la Pharmacopée de Bates.

Turner présure la prescription suivante, qu’il dit avoir  
employée avec Euccès dans des cas où toutes les autres  
avoient été inutiles. Il est même persuadé qu on peut  
faire fond fur elle, excepté lorsipue les glandules du  
foie sont tellement contractées, que la sécrétion de la  
bile ne peut plus fe faire , ou que le conduit qui fe vui-  
de dans le duodénum est entierement obstrue par des  
calculs indissolubles ; d’où naissent les coliques cruel-  
les & les vomissemens bilieux qui accompagnent cette  
maladie.

499 I C T

Prenez *de savon blanc de Venise*, ou *de savon d’Espagne,  
deux dragmes s*

*de rhubarbe en poudre s une dragme ;*

*de fafran coupé bien menti, demi-dragme ;*

*d’extrait liquide de gentiane s* autant qu’il en faut  
pour en faire une masse, de chaque dragme ,  
de laquelle on fera dix pilules, dont le malade  
en prendra quatre toutes les six heures , en bu-  
vant après chaque dofe, quatre onces del’apo-  
feme siuivant.

Faites bouillir ces drogues dans une quantité fuffifante  
d’eau de fontaine, jufqu’à réduction de deux pin-  
tes de colature, à laquelle vous ajouterez fur la  
fin, après l’avoir laissé reposer , demi-pinte de  
vin blanc, & une once & demie de sirop des cinq  
racines apéritives pour un apofieme.

Il avoue cependant que lui & bien d’autres ont plus d’u-  
ne fois employé inutilement leurs efforts pour furmon-  
ter certaine *jaunisse* opiniâtre, qui n’a cédé qu’au fuc  
des feuilles vertes d’artichaud. Ce remede , ajoute-  
t-il , opere par haut & par bas avec beaucoup de vio-  
lence, & ne vaut rien par conséquent pour les perfon-  
nes d’un tempérament foible & usé. La dofe est de  
trois cuillerées , à prendre deux fois par jour dans une  
égale quantité de vin blanc.

La maladie est fans remede lorsque le ton du sang est dé-  
truit par la débauche , l’action des organes sécrétoires  
interrompue, & le foie endurci. Car la *jaunisse* dégé-  
nere en une hydropisie qui ne rend la premiere que  
plus opiniâtre : les reins ne peuvent verfer la sérosité  
qu’en très-petite quantité, dans les conduits urinaires ;  
çncore est-elle foulée de bile, & d’une couleur de lessi-  
ve; les parties supérieures du corps sont émaciées, &  
les inférieures, comme le ventre , les eusses , & les  
jambes, deviennent incapables de faire leurs fonc-  
tions.

Les obstructions une fois levées & la santé rétablie, la  
*jaunisse* qui accompagne la maladie, *fe* dissipe infensi-  
blement par le moyen de la chaleur naturelle à travers  
les pores, en forme de taches noires & bleues pareil-  
les à celles qu’occasionnent une contusion & une extra-  
vafation externe. Hippocrate , Galien & plusieurs au-  
tres propofent les bains d’eau chaude, ou les bains ni-  
treux & scllphureux naturels, comme un moyen très-  
propre pour en hâter la dissipation. Sylviusprescrit les  
sudorifiques, qui contiennent un fiel volatil, qu’il pré-  
tend être salutaire, soit que la stleur siaive ou non. Paul  
& d’autres, suivant Mallarias , ordonnent le\* sou-  
freintérieurementàla dosie d’une dragme. Mais ce re-  
mede est dangereux, surtout quand on le donne aux  
hectiques, & aux persimnes d’un tempérament chaud  
&fec.

On dissipe la couleur jaune répandue Eur 1a tunique con-  
jonctive, en recevant dans l’œil par intervalles con-  
venables, la fumée du vinaigre , en forme de fumiga-  
tion.

L’ictere noir tient beaucoup du premier , ou pour mieux  
dire, ce n’est que la même maladie qui dégénere au  
point de caufer un skirrhe dans le foie, & de corrom-  
preles autres vifceres ; d’où résulte l’appauvrissement  
du semg & une hydropisie , qui détruit le tempérament  
aussi-bien que le tiffu du corps. On doit cependant en  
tenter la cure dela même maniere que pour le premier,  
ou avec quelque petit changement, suivant la nature  
des symptomes qui surviennent.

I C T [500]

Sydenham observe que l’ictere jaune Euccede quelque-  
fois à la colique hystérique ou hypocondriaque, &  
bannit entierement les purgatifs de la cure de cette ma-  
ladie , à l’exception de la rhubarbe ou de quelqu’autre  
lénitif, parce que la purgation peut agiter de nouveau  
les esprits,& occasionner le retour des symptomes hyf-  
tériques. Cette efpece *de jaunisse* fie dissipe ordinaire-  
ment d’elle-même en peu de tems : mais lorsqu’elle est  
de trop longue durée, il presicrit l’aposeme suivant.

Faites-les bouillir dans parties égales de vin du Rhin &  
d’eau defiontaine , jusqu’à réduction d’un quart;  
& ajoutez à la colature deux onces de sirop des  
cinq racines apéritives.

Mêlez pour un aposieme dont le malade prendra demi-/  
pinte sioir & matin, jusqu’à ce qu’il soit entiere-  
ment guéri.

Le Dispensaire d’Edimbourg presicrit cette décoction.

Faites bouillir le tout jusqu’à réduction d’un quart à la  
colature, à laquelle vous ajouterez quand ellefe-  
ra refroidie, le fuc de deux cens cloportes, &  
deux onces de sirop des cinq racines apéritives.

Mêlez.

Lors, dit Sydenham, que la *jaunisse* est la principale ma-  
ladie ; il faut avec les altérans que nous venons d’indi-  
quer, prefcrire une ou deux fois des remedes capables  
d’évacuer la bile par bas, avant de faire ufage de l’a-  
pofeme précédent, & enfuite une fois par femainels  
remede suivant.

Prenez *d’électuaire de suc de roses, deux dragmes\  
de rhubarbe en poudre s demi-dragme s  
de crème de tartre, un scrupule ;*

*desirop de chicorée s avec la rhubarbe,* autant qu’il  
en faut pour faire un bol, que le malade pren-  
dra le matin à jeun , en buvant par - dessus un  
verre de vin du Rhin.

Lorfque l’ictere est opiniâtre, il conseille gu malade d’u-  
fer de quelque eau minérale calybée, de celle de Tun-  
bridge, par exemple, jusqu’à ce qu’il soit entierement  
rétabli. Turner recommande les eaux de Spa.

Le menu peuple se sert aVecstuccès de la crotte de bre-  
bis infusée dans de la biere.

Etmuller dit que les émétiques, les calybés & les amers  
achevent la cure. Après avoir fait précéder les reme-  
des généraux, on emploiera les stomachiques , les ca-  
lybés, ( la limaille d’acier cru dans l’ictere noir, ) les  
préparations de rhubarbe, de vers, de vipere, les subs-  
tances alcalines, volatiles & ameres, les eaux minéra-  
les & la gomme ammoniaque,

La saignée & la purgation sont rarement d’usiage dans  
cette maladie. Les meilleurs spécifiques fiant, la gran-  
de éclaire, le marrube , les fleurs de mille-pertuis, le  
fafran, le genêt, l’absinthe, la semence de chanvre  
cuite dans du lait, le turmeric , la garance, l’urine,  
la fiente de tous les oiseaux & de tous les animaux , les  
poux, la pierre qui *se* trouve dans la vésicule du fiel d»

501 I C T

bœtlf. Il faut en général dans la cure de la *jaunisse ,* ufer  
pendant un tems considérable de remedes anti-ictéri-  
ques, à caufe qu’elle est une maladie chronique & opi-  
niâtre , & ne point les quitter qu’il ne paroisse des signes  
de coction, & que l’urine ne foit épaisse , troubïe &  
pleine de sédiment; car ces signes présagent la guéri-  
fon du malade. La cure étant finie, il est à propos de  
mettre en ufiage les bains & les frictions pour dissiper la  
couleur jaune de la peau.

Mais comme la*jaunisse* est beaucoup plus dangereufe lorf-  
qu’elle est précédée ou fuivie d’un skirrhe du foie , on  
peut la guérir par la préparation fuÎVante ou telle autre  
semblable, si tant est qu’elle ne foit pas incurable.

Il faut donc après avoir employé les remedes qui passent  
pour les plus effieaces dans cette maladie, fomenter  
l’hypocondre droit avec la décoction fuivante.

Faites-les bouillir dans quatre pintes d’eau , & ajoutez  
'vers la fin,

*deux pintes de Sun blanc.*

Fomentez matin & soir le côté du malade avec des mor-  
ceaux de flanelle trempési dans cette liqueur.

Appliquez ensiûte dessus une emplâtre de *diachylon citm  
giumnel&dc* mélilot, malaxée avec de l’huile devers  
deterre, ou l’emplâtre *de cicuta cum ammoniaco s* ou  
*Vemplastrum de ranis cum mercurio lripUcato.*

Les décoctions de fiarsepareille & de gayac bues chaude-  
ment le matin pendant un tems considérable , semt de  
toutes les liqueurs celles qui conviennent le plus pour  
boisson ; & sijpposé que la maladie ne cede point à ces  
remedes, il faut recourir à l’ufage interne du mercure  
doux. PITCARN, *Elem. Phys. Math.*

Rien n’est comparable aux eaux de Bath dans *lcsjaunis.-  
ses* les plus opiniâtres, pourvu qu’il n’y ait point d’in-  
flammation considérable.

Les enfans font fujets à la *jaunisse* aussi-tôt après qu’ils  
font nés :\* mais elle cede aux purgatifs ou à tout autre  
remede qui augmente la contraction des intestins.

Sylvius recommande pour cette maladie le remede fui-  
vant.

Mêlez pour une poudre.

L’infusion des lentilles d’eau dans du vin, est estimée un  
spécifique pour la *jaunisse.*

ICTIS , ἰκτὶς, c’est le milan ou le furet.

ICTUS, signifie ou le battement d’une artere, ou un  
coup, ou la piquure de quelque infecte venimeux.  
Voyez *Venenum.*

I D A

IDAM, est traduit dans Ruland par *Pulmentum.*

I D E

1ΕΕΑ, nom de la *Victorialis* ou de l’ail serpentin.  
BLANCARD.

I D I 502

IDEACH. Paracelfe dit que *l’ideach se* trouve dans cha-  
que plante, sans nous dire ce qu’il entend par-là.

IDECHTRUM, mot forgé par Paracelfe , pour desi-  
gner le premier homme, la premiere plante, ou la pre-  
miere créature de chaque^spece.

IDESTRUM, est un autre terme inventé par Paracel-  
*se,* dont il n’est pas aisé de découvrir la signification.

Voici le passage tel qu’on le trouve dans *ses Fragmenta  
de Tartaro.*

*Durities tartari coagulationem suam ex salibus minera  
habet. Sal in hac generatione accidens elementale est et  
aqueum , liquor humoralis et idestrum. Idestrum autem  
sime composito non est. Compositum est de mineralibus per  
quatuor formas. Idestrum conjunctio humoralis , natu-  
ralis et mineralis.*

IDEUS, est un autre terme dont Paracelfie *se sert :* mais  
on ne fiait s’il entend par-là le chaos ou le Créateur,  
ou tous les deux, dans différens passages.

I D I

IDIOCRASIA , ἰδιοκρασία , *idiocrase.* Voyez *Idios.ync-  
rasia.*

ID1OPATHEIA , de ἲδιβς, propre, & πάθος, passion ,  
affection; *idiopathies* indisposition ou maladie propre  
& particuliere à une partie. Par exemple, la tête & les  
poumons siont affectés idiopathiquement; ceux-ci dans  
la péripneumonie & l’autre dans la léthargie. Mais  
lorsque les parties souffrent par consentement , c’est-  
à-dire , qu’elles *se* ressentent des maladies des autres  
parties, on dit qu’elles souffrent par sympathie*aseym-  
pathela.*

IDIOSYNCRASIA , ἰδιοσυγζρασία , de ιδιος , propre,  
σὓν, avec, & κρᾶσις, mélange; *idiosoncrase.*

Chaque individu a un tempérament qui lui est propre ; &  
comme les corps paroissent différer entre eux, tant à  
l’égard des Eolides que des fluides, quoique chacun  
d’eux en particulier soit dans un état fain, on donne  
le nom *d’idiosoncrase* à cette particularité de tempéra-  
ment qui fait qu’ils different des autres. Les maladies  
qui naiffent de cette *idiosoncrase* sont estimées quelque-  
fois incurables, parce qu’on croit qu’elles ont existé  
dès le moment que le corps a été formé.

Sydenham parlant des maladies hystériques , remarque  
que certaines femmes ont une telle aVersion pour les  
remedes hystériques, à caufe d’une certaine *idios.su-  
crase* ou particularité de tempérament, qu’elles s’en  
trouvent incommodées loin d’en recevoir du soulage-  
ment. Il faut dans ce cas ne leur en point donner ; car  
comme Hippocrate l’obferve, on s’oppofe inutilement  
au penchant de la nature. En effet, cette *idiosoncrase*ou antipathie est si remarquable & si commune, qu’on  
ne peut négliger d’y avoir égard, non-feulement dans  
l’usage des remedes hystériques, mais encore des au-  
tres, Eans mettre la vie du malade en danger. Un seul  
exemple, dit-il, suffira pour prouver ce que j’avance.  
Quelques femmes qui ont la petite vérole, ne peuvent  
fupporter le diacod , parce qu’il leur caufe des verti-  
ges, des vomiffemens & d’autres Eymptomes hystéri-  
ques , au lieu qu’elles se trouvent fort bien du lauda-  
num liquide. J’ai éprouvé ce que je viens de dire dans  
le tems que je travaillais à cet ouvrage, dans une jeu-  
ne femme qui avoit la petite verole , & à qui je don-  
nai le diacod le sixieme & le feptieme jour; car elle  
fut attaquée pendant deux nuits consécutives des fy<ip-  
tomes dont j’ai parlé ci-dessus , & l’inflammation des  
pustules ne fut point aussi réguliere : mais elle n eut  
pas plutôt usé de laudanum que ces fymptomes difpa-  
rurent, & l’enflure dtl viflage augmenta; les pustules  
grossirent de jour en jour , & les inquiétudes & 1 an-  
xieté (qui Eont une eEpece de paroxysine de la petite  
vérole) cesserent toutes les sois qu’elle prit de cet  
opiat, qui ranimoitEes forces & ses esprits.

503 I D O

IDIOTA, ἰδιώτης, de ἲδιος, privé , particulier; c’est  
.proprement un homme qui mene une vie privée & qui  
wi’a aucun emploi dans le Gouvernement. Mais dans  
l’acception moderne ou figurée, il signifie un imbécile.  
Hippocrate en particuliqf, donne aux Medecins igno-  
rans le titre *d’Idiots,* & certes il *rsa* pas tort ; car tout  
homme qui exerce la Medecine flans l’entendre, &  
qui ne fie met point en peine de s’instruire de ce qui a  
rapport à sa profession, blesse fon honneur & sa con-  
fcience, & est en cela pire qu’un imbécile.

IDIOTROPIA , ἐδιοτροπία. Voyez *Idios.yncrasia.*

I D O

IDOS , ί'δος, le même que ιδος,*sueur* ; il se trouve dans  
Hippocrate. *Coac. Praenot.*

IDON MOULLI, H.M.P. 4. T. 18. p. 41. *Prunus  
fructu umbilicato , pyriformi,spinosa, racemosa* ; est  
un arbre des Indes qui croît à la hauteur de soixante-  
dix piés, & produit une espece de prune. Son écor-  
ce , Ees fleurs & sem fruit font estimés bons pour la  
manie , la phrénésie & les autres maladies de la tête  
La décoction de fon écorce dans l’eau commune, est  
extremement efficace, à ce qu’on assure, contre la jau-  
nisse , Phydropisie , & les autres maladies chroniques.  
On prétend encore que rien n’est meilleur pour gué-  
rir les poulains , que d’appliquer dessus un cataplasine  
fait avec l’écorce de fa racine & du sandal rouge en  
poudre , que l’on mêle avec du lait de femme.

I D R

IDROAGIRA. Ruland traduit ce mot par *Aqtta al-  
cali.*

J E C

JECOR ARIA VEN A , *la veine hépatique\** Voyez  
*Venae.*

JECTIGATIO , *Palpitation.*

JECUIBA, *Marcgrav.* nom d’un arbre qui croît au  
Brésil, dont le bois est d’un rouge brun avec des on-  
des noires : il est excellent pour les ouvrages de fcul-  
pture ; mais il n’est d’aucun ufage dans la Medecine.

JECUR , *le foie.* Voyez *Hepar.*

*Le foie* des animaux considéré en qualité d’aliment, est  
extremement mal fain ; car il n’y a point d’humeurs  
dans le corps plus fujettes à la corruption que la bile &  
l’urine ;& comme il y a toujours dans *lu foie* une certai-  
ne portion de la premiere , il s’enfuit que ce vsscere  
doit être fort fujet à fe corrompre : c’est ce qui fait  
qu’il devient acrimonieux, qu’il irrite l’estomac & les  
intestins, qu’il caufe des indigestions, & qu’il engen-  
dre un chyle de mauvaise qualité. De-là vient, félon  
toute apparence, qu’il étoit défendu aux Juifs de man-  
ger les entrailles des animaux, du nombre desquelles  
est *lu foie* : mais le plus mauvais de tous, est celui des  
poissons.

J E J

JEJUNIUM, νηστεία , *faune , abstinence.* Voyez *Absti-  
nenda.*

J3JUNUM *intestinum* ; un des intestins grêles, dont  
on peut voir la defcription au mot *Cœlia.*

J E N

JENTACULUM, *Doscuner,* ou repas que l’on fait le  
matin; il est estimé falutaire pour ceux qui y font ac-  
coutumés, & absolument nécessaire aux ensans. Cas-  
TELLI. Vovez *Aeratisma.*

I G N 504

J E Q

JEQUI TINGUACU ; efpece d’arbre qui produit une  
Eorte de savon. RaY , *Index.*

J E R

JERASOY ; espece de fruit exotique dont J. Bauhin  
donne une defcription fort imparfaite dans *F Historia  
Plantarum* de Ray,p. 1822. on ne lui attribue aucu-  
ne vertu.

J E S

JESEMINUM, le même que *JafmFnum.* BLANCARD.  
*t*

JET

JETAIBA , est le nom que les Habitans duBrésildon-  
nent au carouge. RaY, H. P.

JETICUCU ; les Brésiliens appellent ainsi le Méchoa-  
can. RaY, H. P. p. 1723.

IETREION , InTpsiér. Voyez *iatreion.*

I G B

IGBUCAINI *Brasilianorum* ; De Laet. est un arbre du  
Brésil qui porte un fruit femblable à une petite pom-  
me , & rempli de petits noyaux : il passe pour un re-  
mede efficace contre la dyssenterie. RaY , *Hestoria  
Plantarum.*

I G C

IGCIGA & IGTAIGCICA. De Laet. font deux  
plantes des Indes, dont la premiere produit une esc  
pece de mastic d’une odeur extremement agréable.  
Son écorce pilée donne une liqueur blanche, qui étant  
condenfée, tient lieu d’encens ; on llemploye utile-  
ment dans les emplâtres pour les écrouelles. L’autre  
espece appellée *igtaigcica,* produit une résine si dure  
& si tranfparente , qu’on la prendroit aisément pour  
du verre : les Naturels du Pays s’en servent pour ver-  
nisser leurs vaisseaux de terre. Rav , *Hist, Plant.*

I G N

IGNAVIA , *X’oisiveté.* Elle produit plusieurs mauvais  
effets , si-fivant Celfe , & entre autres , elle énerve le  
corps , & accélere la vieilleffe. CELSE , *Lib. I. cap.* 1.

IGNIS , πῦρ, *feu.* Il y a dans la Pathologie un grand  
nombre de maladies , à qui on donne le nom de feu,  
*ignis.* Une des principales est le *Causas*, ou fievre ar-  
dente, qu’Hippocrate appelle fouventπῦρ, *ignis,*dans  
fies Livres des *Epidémiques ->* des *Glandes*, & des *Ma-  
ladies.* L’érésipele est encore appellée *ignis sacer,  
ignis sancti Antonii, Herpessuseus,* ou *Zona 8c ignis  
Persicus.* On appelle aussi la grsttelle , *ignis volaticus,  
volagrius -, Sc s.ylvaticusL.cs* Chymistes donnent en-  
core plusieurs significations au mot *ignis ,* que quel-  
ques-uns prennent pour l’huile qui nage Eur la surfa-  
ce des liqueurs dans les distilations. Le Mercure est  
appelle *ignis* , du consentement unanime de tous les  
Philofophes, *Th. Chymie. Vol. IV. . et alibi.  
Ignis algir* , est un feu extremement fort ; *ignis ele-  
mentarius* , c’est le foufre ; mais non point celui dont  
on fait ordinairement ufage ; *ignissapientum,* est la  
fiente de cheval toute chaude ; *ignis extinctus,* est le  
soufre éteint; *ignis pruinus adeptus,* est laquinteffen-  
ce de vin , ou à ce que prétendent quelques-uns , du  
vitriol rectifié avec le tartre; *ignis lenis*, est l.lélément  
du feu, l’Ether, *Jupiter Argos. ; ignis gehennae ,* est le  
nom que donne Paracelfe à un spécifique corrosif.

Les Chymistes employent pour faire leurs opérations les

505 I G N

feux de sable , de limaille de fer, de cendres, de re-  
verbere, de roue ou de fusion, de lampe ; le bain-ma-  
rie, le bain de vapeur, le feu de suppression ; ils em-  
ployent encore plusieurs autres especes de chaleurs ,  
qu’on peut mettre au rang des *feux ,* comme l’infola- !  
lion, le baindefumier, lebaindu marc de raisin, la  
chaleur de la chaux vive.

Les feux de bains de fable , de limaille de fer & de cen-  
dres, fe font, lolaque le vaisseau qui contient la ma-  
tiere qu’on veut échauffer, est entouré dessous & aux  
côtés , de fissile ou de limaille de fer , ou de cendres ;  
ce qui Ee pratique , afin que le vaisseau Eoit échauffé  
doucement.

Le *feu* de reverbere se fait dans un fourneau couvert d’un  
dôme , afin que la chaleur ou la flamme qui cherche  
toujours à fortir par le haut, reverbere fur le vaiffeau  
qu’on a pofé à nusijr deux barres de fer.

Ce qu’on appelle pofer un vaisseau à nu fur un four-  
neau , ou distiler à feu nu , est quand on ne met au-  
cun intervalle sous le vaiffeau distilatoire , & qu’il  
touche *lcfeu* ou qu’il en reçoit immédiatement la  
chaleur.

Le*feu* de roué ou de fusion, *se fait* lorsqu’on environne  
de charbon allumé un creufet ou un autre vaiffeau qui  
contient la matiere qu’on a deffein de mettre en fusion.

Lefeu de lampe fe fait, lorsque quelque matiere conte-  
nue dans un vaisseau de verre, est échauffée par la cha-  
leur toujours égale d’une lampe allumée.

On se sert encOre du feu de lampe très-allumé , pour  
amollir les cous de quelques petits vaisseaux, afin de  
les luter hermétiquement.

Le*feu* de lampe, ou même celui d’une chandelle est aussi  
employé pour échauffer le cou d’un petit matras, ou le  
bec d’un chapiteau deverre , à l'endroit où l’on veut  
le rompre , en appliquant un petit linge trempé dans  
l’eau froide.

Le bain-marie fe fait lorfque l’alambic, qui contient  
la matiere qu’on veut échauffer est placé dans un vass-  
feau rempli d’eau, sous lequel on met du feu , afin que  
l’eau s’échauffant , échauffe aussi la matiere qui est  
dans l’alambic.

Le bain de vapeur *se* fait quand un vaisseau qui contient  
quelque matiere , est échauffe par la vapeur de Peau  
chaude.

Le *feu* de suppression se fait , lorsque pour distiler *per  
descensum,* on met le feu fur la matiere , enEorte que  
l’humidité qui est poussée par la chaleur, est contrain-  
te de *se* précipiter au fond du vaisseau.

L’infolation est, quand on expofe aux rayons du foleil  
quelque matiere qu’on veut mettre en fermentation ,  
ou qu’on veut dessécher.

Le bain defumier, appelle aussi ventre de cheval ,fefait  
lorsqu’un vaisseau contenant quelque matiere qu’on  
veut mettre en digestion ou en distilation , est placé  
dans un gros tas de fumier chaud.\*

Le bain du marc du raisin qu’on amasse en gros tas après  
la vendange , peut fervir comme celui du fumier pour  
les digestions , & pour les distilations : mais Pufage  
principal de ce marc dans les Pays chauds où il s’é-  
chauffe plus que fous les climats tempérés , est de pé-  
nétrer & rouiller le cuivre, pour faire le verd de gris.

La chaleur de la chaux-vive humectée, peut fervir à fai-  
re quelques distilations , comme quand après avoir été  
mêlée avec du fel ammoniac, elle en fait distiler fans  
autre feu un efprit très-subtil.

Pour faire unfeu du premier dégré, il ne faut que deux  
ou trois charbons allumés, qui foient seulement capa-  
blesde produire une petite chaleur.

Pour *leseu* du second dégré , il faut quatre ou cinq char-  
bons qui donnent une chaleur capable d’échauffer fen-  
siblement le vaisseau, enforte wlantmoins que la main  
la puisse fouffrir quelque tems.

I G N 506-

Pour le*fou du* troisieme dégré, il faut un grand *feu* de  
charbon.

Pour le feu du quatrieme dégré , il faut fe servir du char-  
bon & du bois, qui excitent unederniere violence\*du  
*feu.*

Les *feux* de fable de limaille de fer& de cendres, ont  
leurs dégrés ordinairement depuis le premier jusqu’au  
troisieme : mais le feu de limaille de fer donne plus  
de chaleur que les autres, parce que la limaille s’é-  
chauffe & rougit aisément. *Le sou* de cendres est le  
plus doux , parce que les cendres ne retiennent pas une  
chaleur si grande que les autres matieres.

Le feu de reverbere a sies dégrés depuis le premier juf-  
qu’au quatrieme; c’est celui qu’on pouffe ordinaire-  
ment avec le plus de violence.

Le,*feu* de roue, est toujours un grand feu de charbon,  
fans degrés, parce qu’il ne Eert que pour les calci-  
nations, & pour les fusions, où l’on n’employe que  
des vaisseaux de terre poreufe, & qui résistent saCÎle-  
ment aux *feux* les plus forts.

On fait recevoir à un vaisseau différens degrés de cha-  
leur d’une lampe allumée , en l'éloignant ou en l'ap-  
prochant plus ou' moins pour l’échauffer doucement :  
mais quand ce vaiffeau est une fois échauffé , l’on con-  
tinue une chaleur toujours égale, parce que la meche  
de la lampe brûle toujours également dans une espece  
de petit fourneau où on l’a placée.

Les bains-marie & de vapeurs ont aussi leurs degrés ; cas  
fuivant qu’on échauffe plus ou moins Peau du bain , on  
preste plus ou moins la distilation. On peut donc ap-  
peller chaleur du bain ou de la vapeur au premier de-  
gré , quand le bain ou la vapeur siont seulement un peu  
plus que tiedes , comme il siaut qu’ils soient lorlqu’on  
y a mis quelque matiere en digestion dans un vaiffeau.  
*Feu* ou chaleur du second degré , lorsque l’eau du bain  
& la vapeur de Peau sirnt assez chaudes pour qu’on n’y  
pusse pas tenir la main, comme il faut qu’ils foient,  
quand on veut faire distiler doucement. Feu ou chaleur  
dtl troisieme degré, lorsque les eaux des bains bouil-  
lent, afin de hâter la distilation.

*Le feu* de suppression a *ses* degrés ; on n’y emploie quel-  
quefois que les cendres chaudes pour exciter une cha-  
leur très-douce ; & c’est sion premier degré : d’autres  
fois on mêle avec les cendres chaudes un peu de brai-  
fe ; & clest-là fon second degré : d’autres fois on met  
fur un petit lit de cendres plusieurs charbons bien allu-  
més ; & clest-là S011 troisieme degré.

L’insolation a aussi ses degrés suivant la force du Soleil,  
où l’on expofe les matieres. La meilleure insolation  
est celle qui *se* fait aux mois de Juillet ou d’Août, par-  
ceque le Soleil a plus de vigueur que dans aucun autre  
tems.

Le bain de fumier a fes degrés fuivant la grosseur duras,  
& suivant le lieu où il est placé ; car un gros tas de su-  
mier rendra beaucoup plus de chaleur qu’un petit; & si  
ce fumier est placé dans une écurie, ou dans quelque  
autre lieu chaud & couvert, il s’échauffera bien da-  
vantage , & il fera beaucoup plus d’effet pour les di-  
gestions & les distilatlons , qu’un autre tas de fumier  
pareil en volume qui fera exposé àl’air.

Le bain du marc de raisins a aussi *ses* degrés semblables  
à ceux du fumier : mais celui des Pays chauds rend une  
chaleur beaucoup plus grande que celui de nos Pays  
tempérés, comme nous îlaVons dit,

La chaleur de la chaux vive a aussi ses degrés ; &, fuivant  
qu’on desire qu’elle soit, plus ou moins forte , on ex-  
pofe la chaux pulvérisée à l’air plus ou moins de tems ,  
pour llaffoiblir avant que de s’en EerVir ; ou bien on  
l’emploie toute Vive quand on veut profiter de toute sa  
chaleur. LEMERY, *Cours de Chymte.*

Les Chymistes modernes ajoutent un cinquleme degré  
de chaleur à ceux dont nous venons de parler; c’est  
celui par lequel l'or jette des fumées & s’évapore.

Il fut découvert pour la premiere sois en 1690. par M.  
Tfchirnhaufen , dont le miroir ardent volatilise tous  
les corps sans en excepter l’or.

5°7 J I T

J’avertirai ici le Lecteur, que tous les degrés de *feu* dont il  
est parlé dans les opérations qu’on a pristes de Boerhaa-  
ve , sirnt supposés mesurés par le thermometre ; où le  
froid pour la congelation est d’environ trente-un de-  
grés ; & la chaleur fuffifante pour faire bouillir Peau ,  
d’environ deux cent douze.

ÏGNIT1O, πύρωσις ; le même que *Cascel natio,* Voyez  
*Calx.*

IGNIVORUS , πυροφάγος. Voyez *Pyrophagus,*IGNORANTIA , ἄγνοια. Voyez *Agenoia.*

ÎGNYS, IGNYE, ἰγνὑς, ἰγνύη, le jarret ou la partie qui  
estderrierele genou; en latin pppsos, ἰγνύην τέμνειν , *VI.  
Epid.scct.* ι. *Aphor.* c’est ouvrir la veine du jarret. Fœ-  
**SJUS.**

J I T

JITO *Brasielensibus* , Marcgr, Piston. C’est une espece  
de pommier du Brésil, dont le fruit est de la groffeur  
d’une pomme ordinaire, de couleur jaune foncée, &  
contient trois femences ovales de la groffeur de cel-  
les de nos pommes, couvertes d’une peau jaune fon-  
cée, & d’une fubstance blanchâtre..

*Jito* est aussi le nom d’un autre arbre tout-à-sait disterent,  
savoir, du

*Tito prior,* Piston. qui est un arbre du Brésil, dont les  
baies fiant disposées en forme de grappes de raisin , &  
reffemblent à ce fruit parleur figure & par leur couleur;  
mais elles sont ligneufes en-dedans, & ne font bonnes  
à rien. Elles restent attachées à l’arbre durant toute l’an-  
née : leur couleur est jaune au printems, mais elles  
deviennent enfuite de couleur de vermillon foncé. On  
ne fait aucun cas de fon fruit, de fes feuilles &de fon  
bois ; & toute fa vertu médicinale réside dans l’écorce  
chaude & acre de fa racine, qui purge avec violence , &  
agite les humeurs à un tel point, qu’il est dangereux de  
s’en fervir. Les Paysems Portugais les plus robustes  
pulvéristent cette écorce , & en prennent une quantité  
indéterminée, demi-pincée, par exemple, contre les  
obstructions invétérées. Je ne l’emploie, dit Piston,  
qu’au défaut des remedes plus doux : mais j’ai la pré-  
caution de diminuer fa force cathartique avec quelque  
correctif. RAY, *Hist.Plant,*

I L A

ILAPHIS est une plante dont Myrepfe fait mention,  
*Aneldot. C.* 4I2. On prétend que c’est la *bardana* des  
Latins, ou notre glouteron,

I L E

ILECH, est un terme par lequel Paracelfe femble vou-  
loir exprimer un principe. *Ilcchprimum* , dans Ruland,  
est un principe. *Ileias, ileadus , ilech, supranatitrale,  
vel primum s* est une conjonction plus que céleste des  
Astres, ou une union des Etoiles du Firmament avec  
celle des Astres inférieurs. *Ilech magnum,* est l’afcen-  
dant ou constellation que nous recevons avec le médi-  
cament dans lequel il réside, de mêmequs les Etoiles  
supérieures dans le Firmament, & les inférieures dans  
l’homme. *Ilech crudum,* est une composition de la pre-  
miere matiere des trois premiers corps , qui font le  
mercure, le fel & le foufre ; & dans ce siens il signi-  
fie la meme chosie qu’ili*aster* ou *iliadum.* **RULAND.  
CASTELLI.**

ILEIDOS, chez les Spagiristes, est l’air élémentaire :  
*HeoaPheresbios, udae* φερέσβιος, le Ciel: dans l’hom-  
me, c’est l’efprit répandu dans toutes les parties dè  
sion corps.

1LEUM INTESTINUM, P*Ileum* ; un des intestins  
grêles. Voyez *Cœlia.*

ILEUS, ἐιλέος; le même que *Iliaca paissio,* Voyez ce  
mot.

ILE 508

ILEX, *Yeus.e, chèneverd.*

Voici Pes caracteres:

Ses feuilles font plutôt dentelées qu’ondées, comme le  
font celles du chêne ordinaire. Ses fleurs sirnt mousseu-  
fes , composées de plusieurs étamines qui sortent d’un  
calyce fait en forme d’entonnoir. Son fruit est comme  
celui du chêne.

Boerhaave compte trois efpeces de cette plante.

1. *Ilex aculeata-» cocciglandifera,* C. B. P. 425. Tourn.  
Ind. 583. Boerh. Ind. A.2. 177. *Ilex coccigera,* J. B. 1.  
2. 106. Ger. 1159. Emac. 1342. Raii Hist. 2. 1392.  
*Ilex aquifolia rsive coccigera τ* Park. Theat. 1394. *Chene  
verd, Yeus.e, Eousc.*

Le produit de cette plante, en usage en Medecine, est le  
*Kermes.* Voyez ce mot,

2. *Ilex, folio rotundiori, molli, modicèque sinuato, sive  
Smilax Theophrasti*, C. B. P. 425. Tourn. Inst. 583.  
Boerh. Ind. A. 2. 177. *Smilax arborea,* Offic. *Smilax  
Arcadum , glandifera major ,* Park. Theat. 1398.  
*Smilax Dalecampel* , J. B. 1. 2.101. *Legrand Yeuse.*

Cet arbre est commun en Italie & dans le Languedoc. Son  
écorce, fes feuilles & fes glands font d’usage, & passent  
pour être plus astringens que ceux du chêne.

3. *Ilex oblongo,serrato,solio,* C. B. P. 424. *Ilex arborea»*J. B. I. 95. *Ilex angustifolia,* Tab. Ic. 969. BOERHAA-  
VE, *Ind. alt. Plant. Vol. II. p. sspy.*

ILEX, *Baccifera.* Voyez *Agrifolium,*

I L I

ILIA , ( pluriel *d’ile;* ) les parties latérales de la région  
hypograstique, ou les *flancs.*

ILIACA PASSIO, *paission iliaque.*

On ne sauroit douter qu’il ne survienne quelquefois un  
extravaEation de sang^ou de sérosité entre les tuniques  
des intestins, qui cause une inflammation ou des tu-  
meurs douloureuses , puisque j’en ai vu souvent de mes  
propres yeux: mais j’ai obfervé en même-tems que cet  
épanchement ne cause point une simple colique, mais  
une *passion iliaque',* parce qu’ayant ouvert plusieurs  
personnes qui étoient mortes d’un entortillement des  
intestins, j’ai trouvé dans la plupart que l’inflamma-  
tion & le sphacele de quelque intestin avoit été la cau-  
*se* de leur maladie & de leur mort. Ces accidens *ex-  
citent* des Epasines & des corrugations si continues &  
si violentes dans la membrane délicate & sensible de  
l’intestin affecté, que sion mouvement péristaltique qui  
pousse les excrémens du bas-ventre vers l’anus, cesse,  
& est absolument renversé. WtuLIs , *de Anima Bru-  
torum.*

Les gros intestins ont les mêmes tuniques que les grêles ;  
& comme les excrémens montent directement dans le  
colon, il faut de toute nécessité que les fibres charnues  
soient beaucoup plus fortes pour produire une con-  
traction fuffifante. Lors donc qu’il survient une in-  
flammation ou un sphacele vers l’origine du colon,  
( & cela est assez fréquent, ) qui empêche les fibres de  
Te contracter, autant qu’il faut pour faciliter la montée  
des excrémens, ces derniers s’arrêtent vers l’iléum, &  
caufent une *paission iliaque* incurable. WILLïs *, Phar-  
maceutice rationalis.*

Une femme qui étoit fujette à la *paission iliaque*, accom-  
pagnée de fymptomes hystériques , fut attaquée en  
Eté de cette maladla| qui dégénéra en moins de trois  
jours en un entortilljjnent des intestins, dont elle mou-  
rut le quatrieme. Elle aVoit une tumeur skirrheufe à

509 ILI

l’extrémité du colon , qui étoit rempli d’osselets très-  
aigus qui ne pouVoient manquer de le picoter & de  
l’irriter. L’obstruction de l’intestin ayant donc occa-  
sionné une inflammation , elle mourut dans des an-  
goisses infinies en vomissant fies excrémens. Ηιρροευ-  
TUS BOSCUS.

Je connoissois un Laboureur qui mourut après avoir été  
long-tems affligé de contorsions & d’inflammations  
continuelles de bas-ventre. Lorfique je vins à en faire  
l’ouverture, j e trouvai un trou dans l'intestin, par le-  
quel je vis fortir des raisins qu’il avoit mangé un peu  
avant que de mourir. BENEveNïüs.

Il mourut en 1668. à Amsterdam un homme âgédequa-  
rante ans, qui aVoit paru affligé pendant plusieurs an-  
nées d’une maladie de consomption. 11 fut enfin atta-  
qué d’une fieVre assez vive, quatorze jours avant fa  
mort, sim ventre cessa de faire fes fonctions le dixiè-  
me , il rendit *ses* excrémens par la bouche le onzie-  
me. & il mourut trois jours après. Perfonne ne douta  
que fa maladie ne fût une *paission iliaque*, & c’en étoit  
réellement une.

Je ne lui trouvai point les intestins entortiIlés lorfque je  
vins à l’ouvrir : mais j’observai qu’ils étoient plus *res-*ferrés &plus enflammés vers l’origine du colon que  
par tout ailleurs; & comme j’y eus fait une légere in-  
cision, je découvris un ulcere qui empêchoit les excré-  
mens de prendre leur cours par bas, de forte que les  
intestins qui étoient au-dessous étoient vuides, & ceux  
de dessus remplis d’excrémens. Je trouvai aussi le ven-  
tricule rempli d’ordures, aussi desagréables par leur  
odeur que par leur astpect. Ayant découvert la cauEe  
de la maladie , je traVaillois à en découvrir l’origine ,  
lorsque j’apperçus le pancréas de la moitié plus long,  
de trois traVers de doigt plus large,beaucoup plus épais,  
& plus pésimt de quatorze onces que dans sim état na-  
turel ; car il en péfbit dix-neuf, au lieu que fa pésim-  
teur ordinaire dans l’homme est de cinq onces, & de  
onze dans le cheval. Il étoit couvert de tous côtés, de  
petites glandes skirrheuses, grosses comme des œufs  
de pigeons. L’iléum fe trouvant pressé par cette masse,  
s’enflamma , s’ulcéra par la stlite, & ne permit plus aux  
excrémens de prendre leur cours. T. **KERKRINGIUS ,***Observat. Anat.*

J’ai ouvert autrefois quelques fujets qui étoient morts  
de la *passion iliaque, 8c* je leur ai trouvé l’épiploon &  
, tous les intestins gaggrénés. Leur puanteur ne m’a point  
permis d’examiner à fond la caufe de cette maladie.  
Hh.DANUs , *Lib. de Gangraena, cap.* 4.

. Un Ecclesiastique âgé de vingt-ans, sut attaqué d’un frif-  
S011, d’une chaleur, & d’trn vomissement continuel de  
diverses matieres, qui étoient à la fin cendrées & noi-  
râtres, accompagné d’une colique très-violente. Les  
hypocondres étoient douloureux & très distendus, il  
ne pouvoir demeurer couché fiur aucun côté, la fievre  
& les anxiétés étoient continuelles. La saignée ne lui  
procuroit aucun soulagement, & la constipation étoit  
opiniâtre. Le cinquième jour, qui fut celui de fa mort,  
il Vomit Eans discontinuer , *8e* il *se* plaignit d’une cha^  
leur interne excessiVe. Son corps s’enfla à un point ex-  
traordinaire aprés qu’il eut expiré.

On trouVa lorsqu’on vint à PouVrir, le colon tout-à-fait  
gangréné, l’épiploon pourri , & une fanie purulente  
dans la région du foie. Tout fon corps puoit si sort,  
qu’il fut impossible de pnuvoir enleVer les vifceres.  
BaLLoNIUs, *Lib. II. Epid. et Ephem.*

*Le* célebre Gui Patin croit que cette maladie proVlent  
toujours d’une disposition inflammatoire de Pileum ,  
& que c’est ce qui fait que la plupart des malades gué-  
rissent par la saignée , par des fomentations chaudes ,  
par des demi-bains d’eau chaude , & par des clysteres  
émolliens. Il me marqua qu’il y a enVÎron trente ans  
que le cocher d’un ArcheVêque étant mort *d’une paf-  
sion iliaque*, on lui trouVa tout l’ileum noir & gangré-  
né. BLasIUs *in Veflingü Syntagma Anatom.*

J’ai obferVé , furtout dans quelques siljets qui étoient  
morts de la *passeton iliaque*, une Insertion mutuelle des

ILI 510

I intestins grêles, de plus d’un doigt de long. CeLUM-  
I BUS , *Anat.*

Les intestins rentrent quelquefois les uns dans les autres,  
ce qui occasionne une obstruction,& une corruption des  
excrémens , dont la mort est la fuite. C’est ce que j’ai  
obEervé dans un jeune homme qui mourut de cette ma-  
ladie, fans avoir reçu aucun soulagement du mercure;  
car je trouvai ce minéral dans l’endroit ou l’obstructiort  
s’éroit formée. D. PaNaRoLEs.

Je disséquai une femme qui étoit morte de la *paission ilia-  
que* , la partie supérieure de l’ileum étoit rentrée dans  
l’inférieure. PLEMPIUS , *Fundam. Medic.*

L’intestin ressemble quelquefois au doigt d’un gand qu’on  
a rendoublé,ce qui caufe une obstruction dont le vomise  
Bernent des excrémens est la sclit® Patin traite ce ren-  
doublement de chimérique, parce qu’il ne l'a jamais vu :  
mais Walæus & moi l'avons observé deux ou trois fois  
en disséquant des cadavres. BuasiUs, *in Vefling. Anat.*

Je disséquai sur la fin de l’année 1676. dans notre Hô-  
pital, une femme qui avoit été affligée avant fa mort  
de tranchées & d’anxiétés cruelles , d’une dyssenterie  
& d’un vomissement continuel. Je trouvai l’iléum  
tout-à-fait contracté dans quelques endroits , & com-  
me ferré avec une corde. Une partie de cet intestin  
qui avoit quatre travers de doigt de long, étoit extre-  
mement contractée, resserrée, & entierement engagée  
dans la cavité de la partie supérieure , & paroissoit rese  
Eembler à ce rendoublement, dont Sylvius de la Boe ,  
*. Ideae Prax. Med. Lib. I. cap.* 15. nous a laissé la def-  
cription. Les intestins, silrtout l’iléum , de même que  
le ventricule étoient attaqués d’une inflammation.

Un pauvre homme mourut de la maladie appellée *Mi-  
serere mei',* je l’ouvris & trouvai l’ileum tellement en-  
tortillé dans plusieurs endroits, qu’il étoit impossible  
aux alimens, à la boisson , & aux excrémens dsp pou-  
voir passer. P. **BARBETTE.**

On peut metrre à juste titre au nombre des maladies vio-  
lentes du siysteme nerveux, qui affligent par des fymp-  
tomes dangereux, ces douleurs cruelles des intestins,  
dont la plus considérable est celle qui affecte l’iléum ,  
lequel est d’un tissu extremement délicat & sensible,  
ce qui lui a fait donner le nom de *paission iliaque.* Hip-  
pocrate appelle cette maladie *douleur de l’ileum,* parce  
qu’elle a fon *siégé* dans cette partie, & les autres Au-  
teurs Grecs *chordapsus,* parce que l’intestin affecté est  
tendu comme une corde. Les Latins l’appellent *vol-  
vulus,* parce que les intestins de ceux qui en meurent,  
paroiffent en quelque forte entortillés les uns avec les  
autres. Cesse en parle Eous le nom de *Maladie des in-  
testins grèles.*

Elle consiste en une douleur aiguë des intestins grêles »  
qui dégénere aisément en inflammation, & qui renver-  
se leur mouvement peristaltique à un point si extraor-  
dinaire, que l’on rend les alimens & les excrémens par  
la bouche, sams qu’il sorte aucun vent par l’anus; d’où  
resi.lltent souvent les Eymptomes les plus terribles &  
les plus funestes. \*

Voici quels font les progrès & les Eymptomes de cette  
maladie : elle est précédée par une constipation à la-  
quelle succèdent aussi-tôt après des douleurs aiguës &  
violentes, accompagnées de l’enflure , de la distension  
& de la dureté de la région ombilicale. Le malade est  
tellement constipé, que les vents ni les excrémens ne  
peuvent siortir par l’anus, ce qui oblige les premiers à  
se frayer un paffage par la bouche. On vomit fouvent  
une matiere bilieuse & pituiteuse, dont l’évacuation  
est précédée de quelques nausées. On respire avee disse-  
culté , & l’on rend Eur le champ tout ce que l'on boit  
ou l’on mange, parce que les intestins fiant obstrués.  
Les matieres du vomiflement sirnt rougeâtres, appro-  
chantes des excrémens, & souvent d’une puanteur ex-  
traordinaire. Ces accidens font fuivis d’une grande foi-  
blesse, d’une chaleur excessif d’un pouls dur & serré,  
d’une soif immodérée , de la rougeur de l’urine, &  
d’une strangurie. Lorfque la maladie est arrivée à S01I  
plus haut période, on est faisi du hoquet, du délire,

JII ILI

de convulsions, d’une sueur froide, de fyncopes & de  
mouvemens convulsifs violens, dont la mort est fou-  
vent la Euite. Hippocrate, dans fon troisieme Livre *de  
Morbisi* décrit *lcepasseon iliaque* en ces termes:

« Les intestins , dit-il, sont desséchés & tellement obf-  
« trués par la violence de l’inflammation, que les vents  
« ni les excrémens ne peuvent sortir. Le bas-ventre est  
« dur, & les malades rendent quelquefois par la bou-  
« che une matiere dabord muqueufe, enfuite bilieu-  
« se, & enfin les excrémens. »

Celse décrit la *passion iliaque* de la maniere suivante.

Il y a deux maladies gui ont leur siégé au-dedans des in-  
testins, avec cette différence que l'une affecte les grê-  
les & l’autre les gros. La première est aiguë & la fie-  
conde chronique. Dioclès Carystius appelle celle des  
intestins grêles χορδαψὸς», *chordapsus ,* & celle des  
gros ἐιλἐος, *ileos* : mais j’ai remarqué que la plupart des  
modernes donnent le nom de ἐιλεὸς à la premiere, &  
celui de κολικὸς à la seconde. La premiere caisse une  
douleur aiguë, tantôt au-dessus & tantôt au dessous du  
nombril, qui est toujours accompagnée d’une inflam-  
mation de la partie & d’une constipation si opiniâtre ,  
qu’il ne peut sortir le moindre vent par l’anus. Le ma-  
laderend les alimens ou les excrémens par la bouche ,  
fuivant que les parties supérieures ou inférieures font  
affectées. Ces deux cas font à craindre : mais le danger,  
est beaucoup plus grand lorfque la matiere du vomisse-  
ment est bilieuse, d’une odeur fétide, de différentes  
couleurs ou noire. CELSE, *Lib. IV. cap.* 13.

Voici la description qu’en donne Aretée.

Les enfans font très-fujets à la *passion iliaque,* à caisse des  
crudités dont leur corps est rempli : mais elle n’a rien  
de dangereux pour eux, ibit parce qu’ils y font accou-  
tumés , ou à casse\*d’une certaine humidité qui facilite  
le mouvement de leurs intestins. Les vieillards y font  
beaucoup moins fujets : mais aussi en échapent-ils ra-  
rement lorfqu’ils en sirnt une fois attaqués. Cette ma-  
ladie est aussi plus fréquente en été qu’au printems, en  
automne qu’en hiver : mais elle regne bien plus en été  
que dans aucune autre faifon de l’année.

Le malade fuccombe souvent Eous la violence des dou-  
leurs dont *Fileos* est aceompagné ; quelquefois il s’en-  
gendre du pus dans la partie, & quelquefois enfin,  
l’intestin fe gangrene & tombe par morceaux, ce qui  
caufe infailliblement la mort à ceux à qui cet accident  
arrive.

Lorfque le mal est moins violent, on sent une douleur &  
une estpece d’entortillement des intestins , une fura-  
bondance d’humeurs dans l’estomac, un abattement &  
une langueur universelle, suivie d’éructations qui ne  
procurent aucun soulagement , & de borborygmes  
oausés par des vents qui prennent leur cours vers l’a-  
nus sans pouvoir sortir.

Lorsque *ï’ileos* est confirmé , les matieres contenues dans  
les intestins remontent vers les parties supérieures, &  
l’on rend le phlegme, la bile & les vents par la bou-  
che; le visage pâlit, le froid s’empare du corps & l'on  
est tourmenté de douleurs cruelles, d’une difficulté de  
refpirer & d’une foifinsupportable.

Dans les cas où la maladie est mortelle, le malade tom-  
be dans des sileurs froides accompagnées d’une disse-  
culté extreme d’uriner & d’un resserrement d’anus si  
excessif qu’on ne peut y introduire la plus petite fon-  
de ; il rend fes excrémens par la bouche, il perd la pa-  
role, & fon pouls qui d’abord étoit foible & lent, de-  
vient plus prompt, plus petit & plus foible à mefure  
que la mort approche. Tels sont les fymptomes dont la  
maladie des intestins grêles est accompagnée.

Le colon est aussi fujét à la même maladie, qui est accom-  
pagnée des mêmes iymptomes & porte les mêmes si-  
gnes «aractéristiques, avec cette différence pourtant

I L I 512  
que le malade recouvre quelquefois la santé, bienqu’r  
se foit engendré du pus dans le colon, à caisse de l'é-  
paiffeur charnue de cet intestin. Mais dans l’affection  
des intestins grêles on fent une douleur vive & aiguë ;  
(πόνος ἰσχνὸς) au lieu que lorsque la maladie a son sie-  
ge dans le colon, elle est accompagnée d’une furabon-  
dance d’humeurs & d’un fentiment de pesanteur fur  
cette partie; la douleur s’étend quelquefois jusqu’aux  
côtes, au point de faire soupçonner une pleurésie; &  
cela avec d’autant plus de raifon , que le malade n’est  
point exempt de fievre ; quelquefois elle change de  
place au-dessous des fausses-côtes, ce qui la fait prendre  
pour une douleur du foie ou de la rate, mais elle def-  
cend de nouveau dans les iles; car le colon est un fort  
grand intestin dont les circonvolutions s’étendent très-  
loin ;\*la douleur fe fixe quelquefois vers l’osfacrum ,  
dans les cuisses & dans le mufcle cremaster. Dans les  
maladies du colon les efforts qu’on fait pour vomir  
font plus fréquens, & les matieres que l'on rend font  
d’une consistance claire, bilieufe & huileufe. La coli-  
que est moins dangereufe que l'isocs, parce que le colon  
est plus charnu, plus épais & mieux défendu contre les  
attaques d’une maladie que les intestins grêles. Αεε-  
τε’ε , *de Cause et Sign. Acut. Morb.* 2. *cap. 6.*

Cœlius Aurelianus distingue *\apasision iliaque* de quel-  
ques autres maladies qui lui ressemblent, de la manie-  
re suivante.

La maladie à laquelle nous avons approprié le nom de  
*tormentum,* ( terme dont Cœlius Aurelianus fe sert  
pour désigner *s ileos y* diffère de la colique & de la pasi-  
sion cœliaque en degrés; car dans la derniere le malade  
n’est affecté que d’une douleur légere , qui suffit pour  
lui faire donner le nom de *ventriculosus* ou *torminosus.*On distingue encore ces maladies par les endroits qu’el-  
les occupent ; car la passion cœliaque a scm siége dans  
le bas-ventre & au-deffous des hypocondres , & n’est  
fouvent accompagnée d’aucunes tranchées. *L’ileos* por-  
te aussi des marques qui le font distinguer de la dcu-  
leur du colon ; car cette derniere n’affecte qu’un feul  
intestin, & est une des maladies que les Grecs appel-  
lent χρόνια, chroniques, parce qu’elles durent pendant  
un tems considérable ; au lieu que le *tormentum ( ileos >*est toujours une maladie aiguë qui affecte tous les intef-  
tins. Quelques-uns ont donné à pette maladie le non\*  
de *chordapsus (* voyez ce mot) à caufe que les intestins  
sirnt tendus comme des cordes , car les anciens Grecs  
appelloient les intestins cordes , χορδαὶ. D’autres ,  
comme Hippocrate, Praxagore & Euriphon le Cni-  
dien, donnent au mot *chordapsus* la même significa-  
tion qu’à celui de *tormentum s* au lieu que certains Au-  
teurs, particulierement Dioclès, dans fon Traité *des  
Maladies , de leurs causes et de leurs cures,* les distin-  
guent, Lé *tormentum-,* dit ce dernier, est toujours ac-  
compagné d’éructations & d’une excrétion de vents  
Jfejsar l’anus, Eans que les excrémens fortent; l’anus n’est  
\*\* pas toujours resserré & le malade est en état de prendre  
des lavemens, la douleur *se* fait sentir aussi beaucoup  
plus haut : mais dans le *chordapsus* si la maladie est  
modérée, on rend une matiere liquide par la bouche;  
si elle est violente, les excrémens; le malade ne peut  
prendre aucun lavement, à casse de la tension & du *res-  
serrement* continuel du bas-ventre qui est extremement  
enflé. Les parties inférieures des intestins grêles font le  
principal siégé de la douleur,& l'estomac demeure dans  
un état d’immobilité ou d’inflexibilité. CœLIUs Acre-  
LIANUs *, Acut. Morb. Lib. III. cap. ïy.*

Lorfqu’on vient à ouvrir ceux qui sirnt morts de cette ma-  
ladie, l’ileum paroît comme entortillé, enflammé,  
Ephacélé & putréfié dans l'endroit où la maladie a fixé  
fon siégé, tandis qu’au dessus de l’inflammation , une  
grande portion de l'iléum exempte de ce malheur, est  
tellement enflée par les vents, que *sa* grosseur excede  
quelquefois celle du colon.

La cause immédiate de cette maladie consiste dans un  
mouvement

513 ILI

mouvement anti-péristaltique des tuniques nerveuses,  
mufculeufes des intestins, lequel est occasionné par le  
resserrement & la contraction violente de l’ileum, de  
forte que rien ne peut passer dans les parties inférieu-  
res. φ

La cause de cette terrible maladie est assez souvent une  
hernie du scrotum ou de l’aine, lorsqu’une portion de  
l’iléum se trouve engagée dans les productions du péri-  
toine,à l’endroit où elles aboutissent\*au scrotum dans les  
hommes,& aux ligamens ronds de l’utérus dans les fem-  
messaar on est convaincu par les Observations Anato-  
miquesque lorfque ces productions passent à travers les  
mufcles épigastriques,elles le font de telle forte qu’àprès  
avoir percé un musela, elles s’avancent quelque peu en-  
trclui & le silivant avant que de pénétrer à travers du  
fécond & de passer plus avant. La nature a eu dessein  
' par-là d’empêcher que les vssceres du bas-ventre ne  
tombassent trop facilement dans le fcrotum ou dans  
l’aine. Mais lorsqu’une partie de l’iléum est poussée  
avec violence dans ces parties & que les anneaux sont  
trop dilatés, il arrive aisément, surtout lorsque d’au-  
tres cauEes concourent, qu’on ne peut en faire la réduc-  
tion , & qu’il demeure engagé dans cet endroit, essor-  
te que rien n’y peut passer.

Cette circonstance est encore plus dangereufe dans les  
femmes, parce que les productions du péritoine fe  
trOUVant plus étroites, on a bien plus de peine à faire  
la réduction de l’intestin qui est tombé. Quoique la tu-  
meur qui fe forme dans l’aine de quelques femmes éga-  
le à peine la grosseur d’une feve, elle peut cependant  
devenir la caufe de la maladie dont nous parlons. La  
*passion iliaque* est d’autant moins à craindre dans les  
hernies du scrotum , que la portion de l'intestin qui est  
fortie est plus grande ; car j’ai fouvent vu un tiers des  
Intestins dans le Ecrotum où ils sormoient une tumeur  
considérable , Eans qu’on eût lieu d’appréhender une  
*passeon iliaque,* parce que dans un pareil cas les matie-  
res peuvent passer avec plus de liberté.

Cette maladie est souvent causée par l’entrée mutuelle  
des parties de l’iléum l’une dans l’autre, comme on l’a  
obsenlé dans quelques fujets qui en fiant morts ; & le  
sentiment de quelques Auteurs qui regardent cet acci-  
dent comme impossible, se trouve démenti par lesob-  
fervationssaussi-bien que par l'expérience.

Voici ce qu’en dit Peyer, *in Tract, de Glandulis Intesti-  
nalibus* , où il donne le détail de la dissection qu’il fit  
d’une femme qui mourut de la *passeon iliaque.*

**α** Ayant ouvert le bas-Ventre, je trouvai l’iléum tout-à-  
« fait resserré, & comme étranglé par une ligature dans  
« un efpace d’environ quatre pouces : il étoit outre  
« cela extremement contracté , & entierement caché  
a au-dedans de la partie supérieure contiguë de l’in-  
« testin. »

Sylvius, *in Prax. Med. Lib. I. cap. 15.* décrit un cas de  
même nature. Le même Peyer a trouvé une pareille en-  
trée mutuelle des parties de l’iléum en trois différens  
endroits, dans une fille qui mourut de la *passeon ilia-  
que.*

Quoique ce phénomène paroisse d’abord difficile à expli-  
quer, il s’en faut cependant beaucoup qu’il foit incom-  
préhensible ; *car,* lorsqu’une portion de l’iléum est Vio-  
lemment resserrée, elle peut fort bien s’engager dans  
la portion contiguë qui se trouVe distendue par des  
Vents. Une pareille entrée peut être la caufe non-seu-  
lement d'une douleur aiguë, mais encore d’une in-  
flammation qui ne peut manquer d’être produite par la  
compression & le resserrement des vaisseaux de l’iléum,  
& d’une portion du mésentere. Au reste , lorsqu’on est  
venu à disséquer les corps de ceux qui étoient morts de  
cette maladie,on a trouvé ces parties Ephacélées : & La-  
zare RiViere, sa *Cent.* 3. *Obscz6.* rapporte qu’ayant diF-  
séqué un fujet, il trouVa l'extrémité de l’iléum entor-  
tillée comme en trois circonvolutions, & réunie en une  
*Tome IV.*

ILI 514.

masse, qui ayêc la partie contiguë du mésentere étoit  
affectée d’une gangrene, tandis que les autres intestins  
étoient fort gros & extraordinairement distendus pàr  
des vents.

Plusieurs caufes cachées peuvent contribuer à l’entrée  
mutuelle des intestins qui produit la *pajsion iliaque ;*& les observations de différens Auteurs , prouvent que  
cette maladie peut être causée par le rongement des  
vers qui semt enfermés dans l’iléum, & qu’on a trouvés  
dans cet intestin, après la mort du malade. Henri de  
Heer, *in Obs.erv.* 24. dit qu’ayant distéqué une fille  
qui mourut d’une épilepsie compliquée avec une *pasc  
sion iliaque y &* qui avoit vomi des vers durant fa vie ,  
il trouva dans l'extrémité de l’iléum cinq paquets de  
vers, dont les uns rampoient de bas en haut, & les ati-  
tres de haut en bas. On trouve encore dans les Mé-  
*langes des Curieux de la Nature , Decad..* 2. *An. 5.  
Obs.erv.* 19. l'histoire d’une femme âgée de trente ans ,  
qui ayant été attaquée de la *passeon iliaque,* rendit avec  
fies excrémens, feize gros vers de figure ronde, & mou-  
rut dans des fueurs froides. On l’ouvrit & l'on trouva  
les membranes situées dans le milieu de l’iléum disten-  
dues comme un bonnet, avec un trou de la grosseur  
d’une figue verte, couvert par dehors des deux côtés,  
d’tine membrane très-mince, qui s’étendoit de la lon-  
gueur d’un doigt fur l’iléum, il y avoit aussi deux pou-  
ces du duodénum noirs & gangrénés.

Lomrnius , *in Obs. Med.* paroît regarder les vers comme  
une des caufes de *iapajsion iliaque.* « Lors, dit cet Au-  
« teur, que la maladie est arrivée à S011 plus haut pé-  
« riode, on rend de tems en tems des vers par la bou-  
ée che. »

On ne doit point exclurre des causes antécédentes capa-  
bles de produire la *passeon iliaque ,* & d’occasionner  
non-seulement un retirement & un resserrement des  
intestins , mais encore de renverser leur mouvement  
péristaltique ; les poisims, les purgatifs, *8e* les éméti-  
ques drastiques, furtout si les intestins font déja affec-  
tés de quelque maladie. Cœlius Aurelianus, qui après  
Hippocrate, a le mieux écrit fur la maladie dont nous  
parlons , met le poifon au nombre de fes caufes, Eoit  
qu’on le prenne en forme d’aliment ou de boiffon,  
aussi-bien queles champignons. Alpin, *Med. Method,*parle d’un nommé Guilandinus, qui pour avoir pris  
des pilules & demi-once d’hiere , fut attaqué d’une  
*passion iliaque,* qui lui caufa la mort. Je ne fuis point  
d’avis qu’on emploie dans ces fortes de cas les pilules  
dans lefquelles il entre de l’aloès ; parce qu’après avoir  
opéré, non-seulement elles deffechent les intestins ,  
mais y attirent une grande quantité de simg; de sorte ,  
comme je l’ai observé, qu’elles resserrent les intestins  
en plusieurs endroits, & empêchent les excrémens de  
pouvoir passer, ce qui occasionne des coliques.

On peut aussi mettre au nombre des causies de la *passion  
iliaque ,* les obstructions des intestins, siurtout desgrê-  
les, lesquelles sirnt ordinairement produites par des  
alimens fecs & astringens, ou qui ne sirnt point assez  
délayés : de ce nombre sirnt lepain *sec,* les biscuits, &  
leschataignes , surtout quand on en mange avec excès,  
les poires,les pommes, les coings,les fruits verts & aci-  
des : mais ces alimens font furtout nuisibles à ceux qui  
menentune vie sédentaire, qui boiVent peu, ou qui ont  
le ton de l’estomac & des intestins tout-à-fait détruit.

L’obstruction des gros intestins occasionnée par une trop  
longue rétention des excrémens , peut encore être la  
caufe de cette terrible maladie , lorsique tout ce qu’on  
mange reste dans le ventre , & que par un prinCÎpe de  
modestie, ou faute d’un endroit convenable, oniere-  
tient d’aller à la felle ; car il s’amasse par - là une gran-  
de quantité d’excrémens, qui distendent dans la fuite  
si violemment les tuniques des intestins, que leur sor-  
ce élastique, Eystaltique & expulsiVe en est totalement  
détruite. Je me souviens d’aVoir oui raconter il y a  
quelques années à un fameux Medecin, qu’une per-  
fonnede distinction mourut d’une *passion iliaque y* pour  
avoir retenu trop long - tems ses excremens ; & que

*5M* ILI

lorsqu’on vint à l’ouvrir on lui trouva le colon entie-  
rement engorgé , & crevé dans un endroit, & qu’on en  
tira vingt livres de matieres fécales. Henri de Heer !  
rapporte aussi dans fes Observations qu’ayant voulu  
disséquer un sujet qui étoit mort de la *passion iliaque ,*Ees intestins *se* créverent d’eux-mêmes , & que les ex-  
crémens en sortirent avec tant de violence, que les ha-  
bits de tous ceux qui étoient présens en furent gâtés.

Entre toutes les causes antécédentes de la *pa/sion iliaques*il n’y en a point qui tende plus directement à la pro-  
duire , qu’une violente colere, furtout lorEque lefujet  
a été précédemment affligé d’une hernie ou de quel-  
qu’autre maladie des intestins. La raisem n’en est pas  
difficile à concevoir; puisque cette paffion est d’une  
nature à casser des spasines & des convulsions , sur-  
tout dans les parties nerveusils, à produire une stagna-  
tion, & une inflammation par la grande quantité de  
sang qu’elle attire sclr les parties les plus foibles, au  
nombre desquelles on peut mettre la portion des in-  
testins qui est sortie hors du bas-ventre.

Il n’est pas aisé de déterminer si l’on peut rendre les  
excrémens par la bouche dans cette espece de *pase  
sion iliaque,* qui provient d’une hernie avec étrangle-  
ment, ou d’une entrée mutuelle des parties de l’iléon,  
comme les Anciens & les Modernes le prétendent. La  
chosie paroît extremement douteuse ; premierement,  
à caufe que les matieres fécales ne peuvent retourner  
en arriere & forcer la valuulq du colon, qui est située à  
l’endroit où l’iléum s’inferc dans le cœcum & le colon.  
Dailleurs , il est difficile de concevoir comment les *ex-  
crémens* pourroient pénétrer & *fe* frayer un passage  
dans une aussi petite portion de l’iléum que celle qui est  
étranglée dans Phernie. Je ne prétends point rejetter  
abfolument les autorités des Medecins dont la sincéri-  
té dans d’autres cas est reconnue, & je ne fais que rap-  
porter ce que j’ai obfervé dans quelques malades , de-  
puis que j’exerce la Medecine ; savoir, qu’ils ont vomi  
une matiere rougeâtre semblable aux excrémens, mais  
qui n’avoit aucune puanteur, qui confervoit au con-  
traire l’odeur des alimens qu’ils avoient pris, & qui  
paroissent couverte d’écume. Je conviens néantmoins  
que lorfque la maladie ne provient ni d’une hernie  
avec étranglement,ni d’un entortillement des intestins,  
mais seulement d’une stricture fpafmodique de l’iléum;  
& que les gros intestins , savoir , le rectum & le colon  
font attaqués de contractions spasinodiques violentes ,  
des excrémens extremement liquides , & comme d’au-  
tres Pont obEervé, les clysteres peuvent pénétrer àtra-  
versla Valvule du colon dans les parties supérieures.  
Mais je laisse aux Medecins le siiin d’examiner s’il est  
vrai que l’on puisse rendre les excrémens par la bouche  
dans la vraie *passeon iliaque.*

A l'égard des prognostics de cette maladie, on peut *se  
flater* d’une prochaine guérison, tant qu’il n’y a point  
d’inflammation,tant qu’on prend des lavemens & qu’on  
les rend , que les douleurs ne fiant point fixes , ni  
continues, non plus que le vomissement, & ne revien-  
nent que par intervalles ; & que la maladie provient  
d’une obstruction des intestins occasionnée par les *ex-  
crémens* qu’ils renferment. Mais les espérances font  
encore plus grandes, lorEque les remedes laxatifsque  
l’on prend par la bouche operent par les selles. Lors  
au contraire que l’inflammation est deja formée, ce  
que l’on peut connoître par la fievre , par la violence  
des tranchées, la suppression d’urine, la vitesse & la  
dureté du pouls , l’altération, l’agitation du corps, l’a-  
battement des forces & la froideur des extrémités, il  
ne reste que peu ou point d’efpérance de guérifon. Une  
cessation soudaine & totale de la douleur, accom-  
pagnée d’un grand abattement des forces, d’un pouls  
hoible , de fyncopes , & de la puanteur de l’haleine ,  
sont des signes infaillibles que l’inflammation a dégé-  
néré en fphacele. Il faut encore obferver que cette  
cruelle maladie peut durer deux ou trois semaines ,  
lorsqulon emploie au commencement des remedes pro-  
pres à prévenir l’inflammation & à calmer la douleur.

1LI 516

*CURE.*

Il n’y a point de maladie qui demande un secours plus  
prompt que la *paission iliaque ,* puisque *sa* violence est  
quelquefois si grande, qu’elle met l'homme le plusro-  
buste au tombeau en moins de trois jours ; & comme le  
tems s’écoule avec beaucoup de rapidité, il saut, pour  
ne point laisser échapper l’occasion de foulager lema-  
lade , pratiquer avec foin le conseil qu’Hippocrate  
donne dans S011 premier Livre *de Morbis :*

«Lors, dit-il, qu’tm Medecin’vient à bout de guérir un  
« malade , il faut nécessairement qu’il ait employé à  
« tems les remedes qui pouvoient le soulager. »

Il convient donc , dans cette maladie plus que dans aucu-  
ne autre, de s’adresser sems perdre de tems à un habile  
Medecin, dont la principale intention doit être d’ap-  
paiser par des remedes externes & internes la douleur  
aiguë & violente, qui seule stiffit pour occasionner  
une inflammation & catsser la mort au malade.

Pour peu qu’on sont versé dans la lecture des anciens Me-  
decins Grecs, on s’appercevra fans beaucoup de peine  
qicils nous ont donné avec autant d’étendue que  
d’exactitude, non seulement l’histoire, mais encore  
la cure des maladies, surtout des douleurs qui affec-  
tent les parties nervetsses ; ce qui me donne lieu de  
croire que la grande chaleur de leur climat, jointe à  
l’intempérance des habitans , rendoit ces sortes de ma-  
ladies fort fréquentes, & procuroit aux Medecins des  
occasions fréquentes de s’instruire. Voyons donc quel-  
les sont les mefures qu’Hippocrate a prises pour gué-  
rir la maladie dont nous parlons. Il en donne la defcrsp-  
tion dans fon troisieme Livre *de Morbis s* & pour ce  
qui est de sia cure, il ordonne d’introduire deux ou trois  
fois dans le fondement du malade un long fuppositoi-  
re préparé avec du miel, dont on oindra la partie an-  
térieure avec du fiel de bœuf. « On peut, dit-ij, par  
« ce moyen ramollir les excremens endurcis qui font  
« autour du rectum , & en faciliter l’évacuation. » Il  
ordonne enfuite l’injection d’un lavement , ajoutant  
ces paroles remarquables : «Si ces mesures ne produi-  
« sent aucun effet, il faut introduire le bout d’un Eouf-  
« flet de forgeron dans le fondement du malade, & y  
« injecter par ce moyen autant d’air qu’il en faut pour  
« distendre le bas-ventre, & faire cesser la contraction  
« des intestins. » Il veut qu’on lui donne enfuite un la-  
vement composé avec des drogues capables de réfçu-  
dre les excrémens & de les rendre liquides. « Bou-  
« chez, dit-il, enfuite l’anus avec un morceau d’épon-  
«ge, pour empêcher le clystere de sortir, & faites  
« asseoir le malade dans de l'eau chaude. » Que s’i!  
peut retenir cette injection, & la rendre, il recouvre-  
ra infaillement la fanté : « Il faut, continue ce grand  
« Homme , débarrasser fans délai l’estomac des impu-  
« retés qu’il contient, & tirer une quantité de sang con-  
« venable au malade par les veines de la tête , & des  
« parties des bras où font situées les jointures du cou-  
« de, afin d’appaisier par ce moyen la chaleur du vcn-  
a tre supérieur. Il faut ensuite rafraîchir toutes les  
« parties situées au-dessus du diaphragme , à I’excep-  
« tion du cœur, échauffer celles de dessous, faire pren-  
« dre au malade un bain d’eau chaude, & l’oindre avec  
« de l’huile. »

Loin de désiapprouver cette méthode d’Hippocrate, je  
fuis d’avis au contraire qu’on la mette en usage , puss-  
qu’elle tend directement à procurer une évacuation  
par bas, à faire cesser la contraction spasinodique des  
gros intestins qui s’y opposent, & à prévenir l’inflam-  
mation des parties supérieures qui ne peut être que très-  
dangeréuse. Mais je crois qu’il convient au Medecin de  
diriger ses vues à la cause originelle de cette maladie,  
s’il veut réussir dans sa cure.

Lors donc que cette maladie provient d’une hernie avec

517 ILI

étranglement, comme c’est assez l’ordinaire, la pre-  
miere & la principale intention du Medecin doit être,  
après avoir ramolli la portion de l’intestin qui est sor-  
tie, d’en faire la réduction , suppofé qu’elle ne rentre  
pas d’elle-même. Pour pouvoir y réussir avec plus de  
-facilité , il faut donner un lavement au malade toutes  
les deux heures, pour dissiper les vents qui font en-  
fermés dans le bas-ventre, & ramollir la partie affec-  
tée avec des fubstances grasses & oléagineuses. Il faut  
pour cet effet appliquer fur la partie affectée une vtf-  
sie de cochon demi-pleine de graisse humaine ou de  
chien, & couvrir tout le bas-ventre avec l’épiploon de  
quelque animal, d’un veau, par exemple ; ou , silppo-  
*sé* qu’on ne puisse point l’avoir, avec une serviette  
bien propre, que l'on trempera auparavant dans de  
l’huile de semence de rave Eauvage , ou de lin. 11 faut  
' enfuite faire coucher le malade fur le dos, avec le ven-  
tre & l’abdomen un peu plus élevés que la tête ; &  
après lui avoir écarté les jambes, tâcher défaire rentrer  
peu-à-peu dans le bas-ventre la portion de l’intestin qui  
en estfortie, en prenant garde de ne point l’offenfer ;  
car dans quelque espece d’hernie que ce foit, lorfqulon  
tarde à faire la réduction de la partie, il furvient en  
peu de tems une inflammation qui dégénère en un  
sphacele; parce que le flangne pouvant retourner dans  
fes vaisseaux à cause qu’une portion de l’iléum se trou-  
ve resserrée & comme suffoquée par les anneaux des  
mufcles épigastriques, forme une stagnation qui est  
fuivie du sphacele.

La seconde intention, qui n’est pas moins importante,  
consiste à appaisier par des remedes convenables lavio-  
lence des douleurs, qui excitent, au moyen du con-  
sentement mutuel qui est entre ces parties nervetsses,  
tous les Eymptomes terribles dont cette maladie est  
accompagnée, tels que le vomissement, le hoquet, les  
Insomnies continuelles , les inquiétudes, la fievre, le  
délire, l’abattement des forces, & une contraction du  
conduit intestinal qui s’étend jufqu’aux parties infé-  
rieures, & même jusqu’à l’anus. Les tremblemensdes  
extrémités & la difficulté d’iiriner dépendent aussi de  
cette circonstance : mais la douleur n’est pas plutôt  
appaifée, que tous ces iymptomes diminuent & cessent  
dans un degré proportionné. De-là vient, dit Hoff-  
man , que dans le cas de cette nature je donne toutes  
les heures au malade avec succès une cuillerée d’eau  
de mente légèrement fpiritueufe, qui possède aussi une  
qualité anodyne, avec dix ou quinze gouttes de li-  
queur minérale anodyne, & deux gouttes de *laudanum  
opiatum* préparé fuivant les directions deVan-Hel-  
mont. Pour appaifer le hoquet & le vomissement, je  
lui sais appliquer fur la région épigastrique une emplâ-  
tre préparée avec quantité égales de vieille thériaque de  
Venise ,& d’huile de noix musicade , auxquelles j’a-  
joute une portion suffisante d’huile de mente & de  
camphre. LorEque le vomissement & le hoquet ont  
une fois cessé, on retient beaucoup mieux les laxatifs  
de manne, de crême de tartre & d’huile d’amandes  
douces , qui produisent à leur tour de bien meilleurs  
effets, lorfque la maladie provient du long séjour des  
excrémens dans les courbures des intestins.

On doit aussi prévenir l’inflammation par tous les moyens  
possibles , à casse qu’elle dégénere à la fin en un sipha-  
cele qui met le malade au tombeau. En effet, la plu-  
part des Medecins ont observé qu’on ne meurt jamais  
de *iapasseon iliaque* Eans un Ephacele des intestins , sent  
qu’il provienne d’une hernie , ou d’un entortillement  
& entrée des intestins l’un dans l’autre. Pour cet effet,  
outre les clysteres, les émolliens externes & lluEage  
interne des anodyns qui appassent non-seulement les  
fpafmes , mais encore l’inflammation qui en est la sui-  
te , rien n’a plus d’efficacité que la saignée : aussi Hip-  
pocrate la prescrit-il dans le deffein de prévenir ou de  
calmer la fievre. Les anciens Medecins ordonnoient  
pour cet effet la faignée du bras: mais j’ai employé  
aVec fiuccès celle du pié, surtout dans les femmes. La  
faignée est d’autant plus utile & nécessaire, que le fang

I L I 518

est plus abondant ; & dans ce cas iI faut la réitérer au-  
tant de fois que le befoin du malade l’exigera.

La supériorité qu’a le nitre fur tous les autres remedes  
pour modérer la chaleur & l’inflammation fébrile, ne  
paroît jamais mieux que dans la maladie dont nous par-  
lons , lorfqulon a siain d’en donner de tems en tems au  
malade six ou huit grains mêlés avec la poudre du  
Marquis, y ajoutant quelquefois la quatrieme partie  
d’un grain de camphre. On peut aussi lui prefcrire avec  
fuccès la poudre nitreisse anti-spasinodique dans une  
émulsion d’amandes douces & ameres, de semences de  
pavot blanc & d’eaux parégoriques. A l'égard de l’ex-  
térieur, il faut, pour prévenir l’inflammation , oindre  
les parties affectées avec un Uniment composé d’une  
once de grasse humaine, & d’une dragme de cam-  
phre.

Si la maladie est assez obstinée pour ne point céder à au-  
cune de ces mefures , il faut aVoir recours au vif-ar-  
gent , dont je me fuis souvent servi avec, succès. En  
effet , il n’y a point de remede qui procure un siou-  
lagement plus prompt & plus efficace dans les cas où  
les parties de l’ileum font mutuellement engagées les  
unes dans les autres. Je sai que plusieurs Medecins  
appréhendent de prescrire ce remede : mais leur crain-  
te Eera toujours malfondée , pourvû qu’ils aient soin  
de le donner à tems. Rhodius , *in Observat. Medicin.  
Cent.* 2. *Obs.* 80. assure avoir guéri une persianne at-  
taquée de *iapasseon iliaque, en* lui donnant cinq'on-  
ces de vif-argent , dans du miel rofat folutif. Henri  
de Héer qui a fauvé plusieurs malades avec ce remede,  
nous donne dans fes *Observat. Médicinales,* l’exemple  
de la guérison d’une *passion iliaque f* par le moyen de  
demi-livre de mercure. Zacutus Lusifenus , *Prax.  
A dm. Lib. II. Obs.* 35. dit avoir prescrit une livre de  
vif-argent, à un Général qui étoit affligé de cette ma-  
ladie ; & Paré, *Oper. Chirurg. Lib. XX. cap.* 38. asc  
fure que plusieurs perfonnes fe sont tirées du danger  
où elles étoient de perdre la vie par la *passeon iliaque s*en prenant plusieurs livres de vif-argent dans de Peau.

*Précautions pratiques.*

On se souviendra qu’il est extremement dangereux d’em-  
ployer le^urgatifs drastiques dans la *passion iliaque ,*parce qu’ils ne manquent jamais d’augmenter les dou-  
leurs , les spasines , & tous les autres Eymptomes ; iI  
ne convient point non-plus d’tsser de lavemens prépa-  
rés avec des drogues carminatives & excessivement  
chaudes, & encore moins de donner au malade des  
essences , ou des vins carminatifs & stomachiques; car  
bien qu’ils puissent avoir leur utilité dans la colique  
flatueuse, qui vient d’une cause froide, Homme par-  
lent les Anciens : il faut cependant bien fe garder d’en  
faire ufage dans les maladies aigues , & lorEque les  
fluides simt violemment agités.

LorEque le malade commence à manquer de forces, &  
à tomber en défaillance, on peut lui prefcrire avec  
succès des analeptiques , tels que ceux que l'on pré-  
pare avec les eaux dé cerises noires , le baume de  
Turquie, le lis de vallées & la canelle, seins vin , ou  
lui donner de tems en tems une cuillerée de vin de li-  
queur.

S’il est pléthorique, il faut le faigner fur le champ , &  
même plusieurs fois de fuite , si le cas l’exige ; &  
avoir toujours présente l’observation judicieuEe de  
PaEcoli , qui dans le *Tom. II.* de ses Ouvrages, s’ex-  
plique en ces termes :

« Lorsqu’on apperçoit des signes de fievre & d’inflam-  
« mation, il faut, sans tarder, ouvrir une veine au  
« malade dans les parties inférieures , plutôt que dans  
« les supérieures , aussi ai-je prefque toujours obser-  
a *vé* que les fangsuës , fur-tout quand on les applique  
« au fondement, font d’une utilité singulière dans la  
a cure de la *passeon iliaque* ; parce que le fang qui s’é-  
« coule parles veines hémorrhcïdales, foulage beau\*

K k ij

y ΐ9 ILI

« coup plus efficacement la partie affectée , qu’au-  
« cun autre remede que ce soit ». Voyez *Haemor-  
rhoides.*

Dans le cas où le vif-argent est indiqué comme convenable  
& néceffstre,il faut le purifier , le laver & le passer à tra-  
vers un chamois avant que de l’employer, & n’en jamais  
donner plus d’une livre ou une demi liv. au malade dans  
du bouillon gras. Il est à propos qulaprès l’avoir pris ,  
il demeure couché pendant quelque tems fur le côté  
droit, pour qu’il pénetre plus promptement dans llorifi-  
ce droit de l’estomac. Il faut aussi,fuppofé que fes forces  
le permettenlaqu’il fe promene,ou qu’il aille en voiture,  
afin qu’il puisse defcendre plus vite dans les parties  
inférieures : mais lorfque l’inflammation est déja for-  
mée , & le malade extremement affoibli, il faut bien fe  
garder de lui preEcrire ce remede, parce que prefque  
tout le monde est prévenu contre , & qu’on neman-  
queroitpas delui imputer sa mort.

On a lieu de fe promettre toutes sortes de bons effets de  
l’ufage des lavemens, pourvû qu’on les employe à  
propos & en quantité convenable ; parce que relâchant  
& ramollifsant les fibresdesgros intestins qui Pontcon-  
tractées par la violence des fpafmes, ils font cesser leur  
mouvement antipéristaltique. Il est à propos, si les for-  
ces du malade le permettent, delui donner toutes les  
deux heures , dès le premier jour de fa maladie un la-  
vement d’eau chaude , dans laquelle on aura mis du si-  
rop de guimauve de Femel, afin de rendre par ce  
moyen les excrémens plus liquides.

A l’égard des topiques, je fiuis d’avis avec Cœlius Au-  
relianus , qu’on s’abstienne des cataplasines rudes &  
péfians, qui ne font qu’augmenter la maladie , aussi-  
hicm que les douleurs dont elle est accompagnée ; car  
l’enflure & la distension du bas-ventre semt quelque-  
fois si grandes , qu’on ne fauroit le toucher fans causer  
des douleurs infinies au malade»

LorEque l’anus en conséquence des spasines dont il est  
affecté, est resserré au point de ne pouvoir donner paf-  
fage à une cannule, ni au bout d’un soufflet, il faut y  
appliquer des fomentations modérément chaudes , &  
y injecter quelque peu d’huile tiéde, afinderamol-  
lir les tuniques du rectum , & les mettre en état de re-  
cevoir une plus grande quantité de liqueur.

Les bains deVÎennent extremement utiles , lorfque la  
maladie est fur sim déclin; & l’on peut même les em-  
ployer dès le premier jour , lorfque leur propriété est  
indiquée par quelque circonstance convenable ; car ils  
contribuent essicacement à la guérison de la maladie ,  
& à l'expulsion de la matiere peccante , par la vertu  
qu’ils ont de relâcher les fibres. Cœlius Aurelianus  
nous apprend que les Méthodiques les employoient  
avec beaucoup de siuccès dans le déclin des maladies.

L’issage des opiats n’a rien de dangereux , lorsqu’il s’agit  
d’appaifier les douleurs, quisemt presiquel’unique cau-  
fe d’un si grand nombre de symptômes & du mouve-  
ment antipéristaltique des intestins , pourvû qu’on les  
donne au commencement de la maladie , lorfque les  
forces font dans leur entier, que la pléthore est dissipée,  
& qu’on n’apperçoit encore aucun signe de sphacele.  
Le Lecteur peut consulter ce que Wedelius rapporte  
de l’efficacité des opiats dans la *pajsion iliaque,* dans  
les *Mélanges des Curieux de la Nature. Dec.* I. *Ann.* 2.  
*Obscrv.* 238.

Si la *passeon iliaque* provient d’une hernie crurale, &que  
l’impossibilité dans laquelle on est de réduire l’intese  
tin , donne lieu de craindre un sphacele , il faut avoir  
recours à l’opération qui n’a rien de dangereux quand  
elle est faite par un Chirurgien habile & en préfence  
d’un Medecin judicieux ; car fans elle le malade ne  
saurait manquer de périr : mais elle veut être faite à  
tems, & avant qu’il paroisse aucun signe de sphacele.

Il faut encore obferver que la *passeon iliaque* est très-fu-  
jette à revenir , & j’ai connu quelques perfonnes qui  
en ont été attaquées jusqu’à trois fois de suite : il est  
vrai qu’elles étoient incommodées d’une hernie. Il

I L I 520

faut donc pour prévenir ce malheur, prendre tous les  
foins possibles de la hernie, & la contenir par le moyen  
d’un bandage', ou, si on ne peut-le faire commodé-  
ment, la garantir avee soin du froid, si léger qu’il  
puisse être. Le malade doit aussi s’abstenir des alimens  
qui ont une qualité flatueuse, tels que les fruits d’Eté,  
les pois, les herbes potagères, les oignons & les panais;  
mais furtout des substances dessicatives & astringen-  
tcs , pour que le ventre conserve toujours une liberté  
si.iffifante : & comme j’ai éprouvé que rien n’est plus  
capable d’exciter la *passeon iliaque ,* ou d’occasionner  
une rechute, dans ceux qui ont une hernie, que la co-  
lere & les purgatifs drastiques ; j’exhorte les perfon-  
nes qui fe trouvent dans ce cas, de s’en garantir avec  
tous les soins imaginables. FREDERIC HOFFMAN.

Persuadé que je sitis avec Celse, que la plupart *des pas.  
fions iliaques,* tirent leur origine de l’inflammation de  
l’intestin : je flerois d’avis que l’on employât d’abord la  
sclignée , & même qu’on la réitérât plusieurs fois de  
fuite dans les sujets qui ont de la disposition à une  
inflammation.

Ce qui *m’a* encore plus confirmé dans ce sentiment est,  
que les cathartiques les plus efficaces ne produisent au-  
cun effet lorsqu’on les donne avant la saignée, au lieu  
qu’ils operent avec beaucoup de force & procurent des  
felles très-copieuses immédiatement après qu’on a tiré  
une quantité fuffifante de sang au malade. Car après  
que la tension & la contraction spafmodique de l’intese  
tin a été une fois dissipée au moyen de la faignée , les  
excrémens ne tardent pas à prendre leur cours vers l’a-  
nus & à sléVacuer. J’ai encore vu produire de très-bons  
effets aux fomentations anodynes, émollientes & dif-  
cussives, continuées pendant un tems considérable, &  
fouvent réitérées:mais la cure est beaucoup plus promp-  
te lorsque dans les intervalles des fomentations, on a  
foin d’appliquer fur l’abdomen, l’épiploon ou les in-  
testins, de quelque animal qu’on vient de tuer. Une  
peau de brebis appliquée toute chaude sim le bas-ven-  
tre , produit aussi de très-bons effets, comme j’en ai  
quelquefois été témoin : mais il faut en appliquer une  
seconde lorfqu’elle est refroidie, ce qui arrive ordinal-  
rement au bout de cinq ou six heures.

Une suppression totale d’urine dans la *passion iliaque >* est  
estimée un prognostic infaillible d’une mort prochai-  
ne. Voyez *Intestina.*

On a donné à l’Article *Depuratoria Febris* la méthode  
dont Sydenham fe sert dans le traitement de cette ma-  
ladie.

Celse regardant la *passeon iliaque* comme une véritable in-  
flammation, ordonne de la traiter de la maniere scli-.  
vante.

La cure de *Fileus* consiste dans la saignée & dans l’appli-  
cation des ventoisses sim plusieurs parties du corps :  
mais il suffit de scarifier en deux ou trois endroits, & de  
procurer la sortie des vents. Il faut tâcher enfuite de  
découvrir le siége de la maladie, qui est ordinairement  
marqué par une tumeur. Lorsqu’il se trouve au-dessus  
du nombril, la purgation devient inutile, au lieu qu’el-  
le produit quelquefois de très-bons effets, à ce que pré-  
tend Erasistrate, lorfqu’il *fe* trouve au-deffous; & en  
effet ce remede a souvent été salutaire dans ces mala-  
dies.Il faut pour cet effet donner au malade un lavement  
de crêmede décoction d’orge coulée & mêlée avec de  
l’huile & du miel, fans aucun autre ingrédient. Sup-  
posé qu’il ne paroiffe aucune tumeur, il faut appli-  
quer les deux mains fur le bas-ventre & le comprimer  
légèrement ; car le siége de la maladie se trouvera dans  
l’endroit où l’on sentira de la résistance ; & l’on siera en  
état au moyen de cette découverte,de juger s’il est à  
propos d’employer la purgation ou non.

Les remedes extérieurs consistent dans des cataplasines  
qu’il faut appliquer chaudement depuis les mamelles  
jufqu’aux aines & sur l’épine du dos, en les changeant  
souvent, dans les frictions des bras & des jambes , ou  
dans l’immersion du corps dans de l’huile chaude. Si

521 ILI

les douleurs continuent il faut injecter dans le bas-ven- 1  
tre du malade par l’anus, trois ou quatre verres d’hui-  
le chaude. Après avoir ainsi donné pastàge aux vents ,  
il faut faire prendre un verre de *mulsum* chaud : mais  
jusqu’à ce tems-là il faut bien fe garder de le faire  
boire. Si le *mulsum* lui sait du bien, on pourra lui don-  
ner quelque aliment liquide.

Après que la douleur & la fievre auront ceffé, on lui per-  
mettra de prendre de la nourriture, mais il ne doit  
point ufer d’alimens flatueux & difficiles à digérer, de  
peur d’offenser les intestins qui ne fiant point encore  
suffisamment raffermis. Sa boisson ne dcit être que de  
Peau pure ; car tout ce qui est vineux ou acide est con-  
traire à cette maladie. IÎ faut après avoir été guéri,qu’il  
s’abstienne du bain, de la promenade, & de toutes  
sortes d’exercices, car la moindre chose est capable de  
lui catsser une rechute, & il ne faut que fe refroidir &  
s’agiter de quelque maniere que ce foit pour faire re-  
venir la maladie. CELsiE, *Lib. IV. cap.* 13.

ILIACA VASA, les vaisseaux iliaques formés parla  
bifurcation de l'aorte descendante & de la veine-cave.

ILIACUS MUSCULUS, *Muscle iliaque.* C’est un muf-  
cle large & épais qui occupe la face interne de l’os des  
iles.

Il est attaché par des fibres charnues à la levre interne de  
la crête de l’os des iles, à celle de l'échancrure qui est  
entre les deux épines antérieures, à la partie interne de  
ces épines, à la moitié supérieure de la face interne de  
cet os , & à la partie latérale voisine de l’os facrum.

Toutes lqs fibres s’amassent & descendent plus ou moins  
obliquement vers la partie inférieure du mufcle, s’u-  
nissent à lui, & s’attachent par une efpece d’aponéVro-  
*se* tout le long du côté externe de fon tendon jufqu’au  
petit trochanter. Elles couvrent la tête du fémur, &  
les plus inférieures de ces fibres s’attachent à l’os fé-  
mur immédiatement au-dessus du petit trochanter ,  
mais un peu plus en arriere, & il y en a qui s’y atta-  
chent un peu plus bas.

Il y a quelquesois au côté externe de l’extrémité inférieu-  
< re de *s iliaque s* un petit muscle particulier, attaché  
immédiatement au-desseus de l’épine antérieure infé-  
rieuredel'os des iles, d’où il defcend obliquement,  
s’unit à l’iliaque, & s’attache au-dessous du petit tro-  
chanter. Il représente en quelque maniere un V Ro-  
main avec le pectiné. On le pourroit prendre pour un  
petit *iliaque -,* si le grand n’avoit pas siouvent un peu d’at-  
tache au côté de l’éminence ilio-pectinée.

*L’iliaque* ainsi uni avec le psioas , passe avec ce musela  
fous le ligament tendineux de Fallope, & glisse avec  
lui sous l'échancrure qui est entre l’épine antérieure in-  
férieure de l’os des iles.& l'éminence ilio-pectinée ,  
dans une estpece de capsule ligamentesse fort lisse &  
polie, dont le fond qui revet l'échancrure est comme  
cartilagineux. WtNsLOw.

ILIACUS EXTERNUS, *Iliaque externe,* est le nom  
que l’on donne au mufcle pVriforme.

ILIADUS, ILIADUM , ÏUASTER , ILEIDOS ,  
( la premiere lettre de ces mots s’écrit quelquefois par  
uny. ) La premiere matiere de toutes chofes , qui est  
composée de mercure, de fel & de foufre ; le *chaos.* Il  
n’y a rien dans la nature qui ne foit composé de ces  
trois silbstances, & ce fiant les trois principes de Théo-  
phraste ( Paracelse ) que l’on découvre par PAnalyEe  
Spagirique. On ne sauroit trouver autre choEe que ces  
trois principes qui subsistent chacun dans chaque élé-  
ment. *Ielaster* en général est la vertu occulte de la na-  
ture, par le moyen de laquelle tous les êtres croissent,  
se nourrissent, *se* multiplient & végetent. Voyez *Pa-  
racelse de Meteor Generation. L’ielaster* peut être consi-  
déré ou dans les élémens ou dans l’homme : daqs les  
premiers c’est le pouvoir ou la vertu végétative de la  
nature, qui est quadruple Euivant le nombre des élé-  
mens. On l’appelle *chaos.* Il y a aussi quatre *ielastri* qui  
influent silr .la longue vie de l’homme. Le premier  
*iliasier* ou *Viliaster* natal , est le terme de vie , ou plu-  
tçt la vie même, ou fon baume dans l’homme. L’ilirso

I L I 522

*ter* préparé , qui est le second, est le terme de vie que  
nous tenons des élémens, ou les êtres élémentaires &  
la vie même. Le troisieme *idiaster* est le terme préparé  
de baume, que nous tenons de la quinte-essence des  
chosies. Le quatrieme *iliasier* est la retraite de Pâme  
ou de l'esiprit dans un autre monde, comme dans les cas  
d’Enoch, d’Elie ou de quelques autres. Tout ce qu’on  
vient de lire est tiré de Ruland & de Johnston, qui pa-  
roissent l’avoir pris des Livres de Paracelse sur les  
moyens de prolonger la vie, où il sait mention de  
trois ilinsiri, outre une quinte-essence. Il appelle l’un  
*sanctitum,* l’autre *paratetum ,* & le troisieme *magnum.*Suivant ce dernier, qui est le quatrieme de Ruland, il  
appelle l’homme *Henoelodelatits* ou *Elizaeattts. Iliadus*est aussi un eEprit minéral qui est renfermé dans chaque  
élément & qui est la caisse de toutes les maladies. *Ilia-  
dus* est aussi ce qui procure une crife. C’est de *ï’iliadus*que viennent toutes les maladies, & c’est dans lui que  
toutes chofes, tous les simples consistent. Il donne à  
quelques-uns la santé , à d’autres la maladie. On attri-  
bue aussi trois âges à l’*iliadus* : le premier subsiste pen-  
dant tout le tems qu’il consierve sion intégrité, quoique  
le sujet ou la personne ait sioixante-dix ans : car il est  
dans le premier âge de *ï’iliadus* tant qu’il est exempt de  
maladies : mais dès que *i’iliadus* est infecté, il passe au  
fecond âge: le troisieme âge commence aux approches  
de la mort. On ne doit *se servir* d’aucuns remedes dans  
le premier âge, parce qu’ils font inutiles, ni dans le  
troisieme, parce qu’ils ne peuvent procurer aucun siou-  
lagement; il n’y a donc que le siecond qui en ait be-  
**sioin. PARACELSE,** *deTartar.*

ILINGOS, ἲλιγγος, deÎArç^, tourbillon; vertige dans  
lequel les objets paroissent tourner, & les yeux s’obse  
curcissent. Voyez *Vertige.*

ILISCUS. Avicenne prétend que c’est une folie causée  
par l’amour. F0RESTUS.

ILIUM. Voyez *Innominata ossea.*

All

ILLAMBONIS COLLYRIUM , ἰλλὰμβωνος κολλώριον,  
est le nom d’un collyre pour les ulcères des yeux, dont  
il est parlé dans Paul Eginete, *Lib. III. c.* 22. et *VII.  
cap. 16.*

ILLECEBRA, nom du *scdum, parvum , acre, flore  
luteo.*

ILLEGITIMUS , *illégitime,* est une épithete que l’on  
donne aux fausses-côtes & à certaines fievres ltrégu-  
lieres, que l'on appelle aussi *bâtardes.*

ILLINCTUS. Voyez *Eelegma* ou *Linctus.* **BLANCAstD.**ILLISIO. Voyez *Enthlasis.*

ILLITIO , *onction* ; l'action d’oindre une partie.  
ILLOS , ι'λλος , *F oeil.*

ILLOSIS, ἲλλωσις, *distorsion desyeux.*

ILLOTA LANA. Le même que *Lana succida. Yossi  
Lana.*

ILLOTI PISCES, font des poissons qui sentent la bour !  
be. Cesse les appelle *virosipisces,*

ILLUTIO. **Voyez** *Alusia.*

ILLUTATIO , *illutation,* c’est l’action d’enduire quel-  
que partie du corps de boue, que l'on a stoin de renou-  
veller lorsqu’elle est Eeche, à dessein d’échauffer , de  
destecher & de dsscuter. On *se* stert pour cet effet du  
limon que l'on trouve au fond des fources minérales.

ILLYS , ἲλλυς, est une perfonne qui louche, ou qui a  
les yeux un peu de travers.

**I L Y**

ILYS , *ϊλυ'ς*, la lie ou le marc du vin. De-la vient qu’oli  
donne l’épithete de ἰλυώδης au sédiment des felles ,  
aussi-bien qu’à l'hypostase de l’urine, qui ressemblent a  
de la lie devin.

523 IMA

I M A

IMAGINATIO, *imagination, L’imagination* étant une  
fois excitée par la vue d’tm objet qui plaît ; excite &  
produit en nous un désir & un mouvement local, foit  
pour nous en faire approcher ou nous le faire éviter  
fuivant ses différentes circonstances.

Lorstque cet objet nous plaît, Pame n’est entierement oc-  
cupée que du désir de le pofféder &.de s’unir à lui. Elle  
nage, pour ainsi dire, dans le plaisir, tandis que les  
esprits animaux fe portent au cerveau pour y exciter  
constamment les idées les plus agréables ; & comme  
ils agissent avec beaucoup de vivacité fur le Pysteme  
nerveux, ils animent les yeux & le visiage, tandis que  
les mains & tous les autres membres du corps tressai 1-  
lent de joie. De plus , le cerveau venant à agir Pur les  
vistceres par le moyen des nerfs, ils impriment un mou-  
vement plus rapide au sang, & le font circuler avec plus  
de force dans toutes les parties du corps.

Lors au contraire que l’objet blesse *s imagination ,* Pame  
reste, pour ainsi dire, dans l’inaction & perd toute fon  
activité. Les efprits paroissent *se* retirer avec précipita-  
tion, & être plongés dans la frayeur & dans la tristesse.  
De-là vient que la contenance est abattue, les mem-  
bres affoiblis ; & la même affection se communiquant  
du cerveau aux vifceres par le moyen des nerfs , ils fe  
contractent & empêchent le fang de circuler avec la  
même liberté qu’auparavant. Le fang ainsi accumulé  
dans un même endroit opprime & appéfantit le cœur ,  
tandis que les parties extérieures languiffent faute de  
fang. Tels font les effets de *F imagination* ; effets qui  
font quelquefois prefque incroyables, Sc que l’on a crus  
selffisanspour rétablir & renouveller, ruiner & détrui-  
re la structure du corps humain.

C’est à la force de *V imagination* de la mere qu’on a attri-  
bué les marques qui s’impriment fur le corps de l’em-  
bryon ou du fœtus durant & a jssès la conception.

La transimimation ou ecstafe, la transformation du corps,  
la transplantation des maladies, les altérations étran-  
ges produites fur le corps dans plusieurs circonstances  
sont imputées à cette force de *F imagination.* En un  
mot, c’est souvent d’elle que dépendent la maladie, la  
Eanté, la guérisim & la mort même. Mais je fuis bien  
aiEe de faire obferver avant toutes chofes que je fuis  
bien éloigné de croire que la faculté à laquelle nous  
donnons le nom *d’imaghnaelon* agiffe immédiatement  
par elle-même & comme caufe efficiente, & produi-  
se quelque effet; car je soutiens au contraire qu’elle  
n’agit que par l’entremise du Eang & du fluide nerveux  
que le désir a mis en mouvement.

Voici quelques accidens ordinaires que j’ai choisis entre  
un grand nombre d’autres que j’aurois pu rapporter.

Il ne faut pour nous faire trembler & pour nous casser  
des vertiges, que nous trouver fur un précipice , ou  
marcher fur un pont extremement étroit & regarder  
en-bas. Il fuffit de voir manger à quelqu’un un fruit  
austere ou acerbe pour fentir une espece d’agacement  
dans les dents, ou quelque friandife que nous aimons  
passionnément, pour nous casser un fluxdefalive, ou ,  
comme an dit communément, pour nous faire venir  
l’eau à la bouche. La vue d’une perfonne qui est dans  
l’affliction, dans la mifere ou dans les tourmens , exci-  
te dans ceux qui ont Pame tendre & fensible, desdou-  
Ieurs pareilles aux siennes. On assure que le désir d’al-  
laiter un enfant qui avoit été exposé, a fait venir du  
lait à une femme qui n’étoit plus en âge d’en avoir. Et  
rien n’est plus ordinaire que d’avoir les dents agacées  
lorfqu’on entend un bruit discordant , ou de bailler  
lorsqu’on voit quelqu’un faire la même chofe.

Lorsqu’on est joyeux, *^imagination* rend le visage serein  
&gai, au lieu que la honte y fait monter la rougeur.  
Mais rien ne produit des effets plus remarquables que

I M A 524  
la crainte d’une exécution qu’on est fur le point de  
fubir, comme on peut s’en convaincre par les histoires  
suivantes.

Schenkius, *Lib. I.* rapporte qu’un Gentilhomme Espa-  
gnol appelle Don Diego Oforio, étant amoureux d’u-  
ne jeune Dame de la Cour , obtint d’elle une entrevue  
secrete dans une grotte du Jardin du Roi, ce qui est  
regardé dans ce pays comme un crime capital. Mal-  
heureusement pour eux un petit chien étant venu à  
aboyer, ils furent découverts , & le jeune homme pris,  
jetté en prifon & condamné à perdre la tête. La frayeur  
que lui infpfra la lecture de fa fentence fut si grande,  
que fes cheveux blanchirent entierement dans une feu-  
le nuit. Le Géolier ayant rapporté cet accident au Roi  
comme un prodige, ce monarque lui pardonna, disant  
qu’il avoit été assez puni de sa faute.

Ce même Auteur rapporte qu’un jeune Gentilhomme de  
la Cour de l'Empereur ayant violé une Dame, il fut  
mis en prifon & condamné à perdre la tête le lende-  
main, quoique le peu de résistance qu’elle avoit fait la  
fit foupçonner de s’être livrée à lui volontairement.  
Comme on Peut amené devant l’Empereur avant lle-  
xécution de *sa* sentence, persimne ne le reconnut, tant  
Ea beauté étoit effacée. Il avoitle visaged’un cadavre,  
la barbe & les cheveux entierement gris. Un change-  
ment si soudain donna lieu de soupçonner que le cri-  
minel avoit été changé : mais comme on eut été con-  
vaincu du contraire, l’Empereur fut touché de pitié &  
lui fauva la vie.

M. Boyle rapporte dans fa *Philosophie expérimentale,* que  
dans le tems qu’il étoit en Irlande, un Capitaine de  
ce pays vint avec quelques gens de fa troupe pour en-  
lever le Lord Broghil, qui heureufement pour lui étoit  
abfent dans ce tems-là. Cet Officier ayant été pris par  
un parti de Soldats Anglois, la frayeur de la mort  
s’empara à un tel point de son efprit, qu’avant que le  
Lord Broghil fût de retour, fes cheveux changerent de  
couleur, une partie étant devenue blanche , quoique  
l’autre eût confervé fa couleur naturelle.

J’ai oui dire que la feule idée d’une potion purgative  
avoit produit des selles pareilles à celles que le remede  
eût causées. Turner rapporte qu’étant allé voir un ma-  
tin un jeune Gentilhomme qui avoit beseiin de vomi-  
tifs , & même des plus forts , il le trouva muni d’un  
vaiffeau plein de petite biere , qui devoir servir de vé-  
hicule au bol qu’il lui apportoit. Je ne le lui eus pas plu-  
tôt montré (dit Turner) sur la priere qu’il m’en fit,  
qu’il lui prit une envie démesurée de vomir , ce qui  
m’obligea à sortir de sa chambre, jusqu’à ce qu’il fût  
revenu à lui. Il prit deux verres de petite biere sans les  
rejetter; je lui présentai le bol pour la deuxieme fois ,  
& il n’eut pas plutôt jetté l’œil deffus qu’il commença  
de nouveau à vomir copieusement, jusqu’à *ce* que je  
lui eus fait croire que je Pavois porté hors de l’appar-  
tement. Lorfqu’il eut bu encore quelques verres de  
petite biere, je tirai le bol de ma poche dans le tems  
qu’il s’y attendoit le moins, & il produisit le même  
effet. Il vomit ainsi plusieurs fois de fuite ; & cequ’i!  
y a de plus surprenant est que la vue seule du bol lui  
fit le même bien & opéra avec autant de force que s’il  
l’eût avalé. L’idiofyncrafe ou la constitution de ce  
Gentilhomme étoit sisinguliere, quoiqu’il jouît d’tme  
fianté parfaite , qu’il lui fuffifoit de voir un bol ou d’y  
penfer pour vomir fur le champ.

L’imagination , dit Fienus, dans Fon Traité, *de Viribus  
Image* est capable par l’agitation qu’elle caisse dans les  
humeurs & dans les esprits , de produire presque tou-,  
tes les maladies. Car, comme eïle alepouVoir dedé-  
jerminer ces humeurs vers toutes les parties du corps,  
elle est aussi capable de causer les indispositions aux-  
quelles elles siont sujettes. On a vu des personnes pren-  
dre la petite vérole ou la peste , par crainte & par la '  
seule force de *F imagination,* fécondées de la corrup-  
tion des humeurs & de la qualité pestilentielle de Pat-  
mosphere.. Cet Auteur rapporte encore qu’un mal-

*suy* IMA,

faiteur ayant été conduit siir l’échafaut pour y sisbir, à  
ce qu’il croyoit, la peine que *ses* crimes méritoient ,  
mourut de la seule frayeur que lui inspira un coup que  
le bourreau lui donna fur le cou avec un linge mouillé.  
Je pourrois rapporter plusieurs autres exemples de la  
force qu’a l’imagination fur les hypocondriaques.

Voyons maintenant comment *s imagination* seule de la  
mere peut rendre un enfant monstrueux & lui impri-  
merdes marques pareilles à celles dont elle a été frap-  
pée. Car il faut qu’elle foit bien violente pour pouvoir  
troubler & interrompre la faculté formatrice , impri-  
mer des marques, démembrer & difloquer, & faire de  
larges plaies au fœtus,même long-tems après qu’il a été  
conçu & formé.

Le desir, dit Hippocrate, d’une femme enceinte ,.estca-  
pable d’imprimer à fon fruit les marques de la chofe  
qu’elle a souhaitée. S. Jerome , dans ses *Leçons fur la  
Genèse, dit* qu’une femme étant accouchée d’un Negre,  
étoit fur le point d’être punie comme adultere; mais  
qu’Hippocrate la Eauvadu châtiment qu’elle auroi.t in-  
failliblement souffert, en lassant voir qu’on devoir im-  
puter cet accident à un tableau que la mere avoit Eou-  
vent considéré aVec attention & aVec émotion dsesiprit.  
Heliodore attribue à la même causie la blancheur de  
Chariclée qui étoit néedeparens Ethiopiens.

Soranus nous apprend, au rapport de S. Augustin, que  
Denis le Tiran , très-difforme & hideux, aVoit toujours  
foin de faire placer une belle peinture vis-à-vis du lit  
de fa femme. Galien , dans fon LiVre , *de Theriac. ad  
Bison , c.* 14. dit que la Vue d’un tableau fuffit pour fai-  
re que le fœtus lui ressemble. Et le Patriarche Jacob,  
*Genes, cap.* 30. n’ignoroit point, fans doute, ces effets  
lorfqu’il couvrit les canaux où il abreuvoir Ees brebis,  
de rameaux de différentes Couleurs dans le tems de leur  
accouplement.

Hesiode, dans sion second LiVre *des Oeuvres et des Jours,*exhorte ses amis à ne point s’approcher de leurs fem-  
mes au retour.dequelqueconVoifunebre,ou lorsqu’ils  
ont l’esprit occupé de quelque malheur qui leur est ar-  
mé, de peur que leur idée n’imprime au fœtus quel-  
que caractere effrayant.

Pierre Messias, *Lib. Lect. Var. cap.* 7. rapporte après M.  
Daqpafc. qu’une femme accoucha d’une fille entiere-  
ment Velue, pour aVoir tenu auprès de fon lit un ta-  
bleau qui repréfentoit S. Jean-Baptiste vétu d’une peau  
de chameau. Schenkius & Amb. Paré rapportent un  
cas tout-à-fait femblable.

Bartholin, *Hist. Anat. Cent. III.* ditlqu’une femme ayant  
eu peur d’un chat dans le tems qu’elle étoit enceinte ,  
mit au monde un enfant qui aVoit la tête d’un chat,  
quoiqu’il fût d’ailleurs bien proportionné.

Guillaume Paradin , dans fon Histoire de SaVoye , *Epi-  
loge ad cap.* 46. rapporte qu’une niece du Pape Nico-  
Ias III. qui étoit de la Maifon des Ursins, accoucha  
d’un enfant Velu , qui aVoit les paies d’un ours, pour  
aVoir Vu cet animal représenté dans tous les Palais qui  
appartenoient à cette Famille. Cet accident fut cause  
que Sa Sainteté donna ordre de détruire tous les ta-  
bleaux qui repréfentoient des ours.

Il naquit ( dit ce même Auteur, *Additam, ad Donat, per  
Host. Lib. VII. cap.* 3. ) à Prague le 18. Juillet 1610.  
un enfant dont le foie , les intestins, l’estomac , la ra-  
te ,& une partie du méfentere fortoient hors du nom-  
bril, & qui ne Vécut que quelques heures. On fut que  
trois mois ayant d’accoucher,la mere aVoit été obligée  
par quelques foldats à voir tuer un Veau, à Pouvertu-  
re duquel elle sentit une émotion extraordinaire, lorf-  
qu’elle Vit fortir fes entrailles. Il naquit dans le même  
endroit & à peu près dans le même tems un autre enfant  
aVeC le prépuce coupé & renVersé. T rois femaines au-  
paravant la mere avoit écouté aVec beaucoup d’atten-  
tion le récit qu’une personne lui faifoit de la maniere  
dont les Juifs pratiquoient la circoncision.

Louis Vivès, dans fon Commentaire fur la Cité *de Dieu*

I M A 526

*de S. Augustin, Lib. XIII.* c. 25. rapporte qu’un Bra-  
bançon qui aVoit fait le rôle du diable dans une Comé-  
die, Voulut coucher aVec sa femme fans quitter fes  
habits, distant qu’il vouloir avoir d’elle un petit dia-  
blotin. La femme étant devenue groffe, accoucha d’un  
enfant qui avoit la même figure que celle fous lequel-  
le elle avoit vu fon mari.

Schenkius rapporte dans fes *Observ. Med.* qu’une femme  
fe trouvant en compagnie de fes amies, & leur ayant  
dit qu’elle comptoir être à terme le jour de l’Epipha-  
nie, ou Fête des Trois Rois, une d’elles lui fouhaita  
qu’elle put accoucher de trois Rois , à quoi elle sépon-  
dit qu’elle acceptoit ce fouhait de tout fon cœur. Le  
tems venu , elle mit au monde trois garçons, dont l’un  
étoit noir, comme le Roi d’Ethiopie. Cette histoire  
est confirmée par *Cornes Gemma, in Cosmocrit. Lib. I.  
cap. 6.* qui rapporte qu’une femme qui étoit près de  
fon terme, ayant été poursuivie par sim mari, qui la  
ménaçoit de lui couper le front avec une épée qu’il  
tenoit nue à la main , elle tomba fur le champ en tra-  
vail & accoucha d’un enfant qui avoit au front une  
plaie, dont on ne put arrêter l’hémorrhagie & dont il  
mourut.

Guillaume Fabricius conte qu’une femme de Berne en  
Susse étant tombée en travail au fortir d’une querelle  
qu’elle eut avec une de fes voisines , elle mit au mon-  
de une fille extremement courageusie , mais qui avoit  
les mains & les piés retirés, comme si elle eût été prête  
à fie battre , & tout le corps dans un mouvement con-  
tinuel ; de Eorte qu’elle marchoit en dansiint & en  
tremblant, comme unepersemne agitée d’une violen-  
te colere.

Une jeune femme enceinte ayant été frappée de crainte à  
la vue d’une personne qui tomba auprès d’elle dans  
un accès d’épilepsie, accoucha d’un garçon, qui fut  
aussi-tôt attaqué de paroxyfmes épileptiques, qui l’en-  
leverent avant que l’année fut expirée. Cet Auteur  
ajoute qu’on peut attribuer cet effet à la force de l’i-  
*magination* de la mere, qui fe communiqua au cerveau  
de Pensant.

Çç même Auteur fait mention dans la *Cent. 6. Observ»  
66.* d’un homme qui naquit fans bras, & qui parvint  
malgré cela à un âge fort avancé. Cet accident provint  
de la furprife que causia à *sa* mere la vue d’tm men-  
diant qui étoit dans le même état. J’ai connu , dit Tur-  
ner, une femme, qui ayant rencontré fur fa porte un  
mendiant à qui il manquoit un bras, accoucha d’un  
enfant qui n’avoit qu’une main.

Fabricius, déja cité, parle d’un hydrocéphale contrac-  
té par la feule force de *i’imagination* de la mere :  
d’un enfant qui avoit la tête percée de part en part , à  
caisse que fa mere avoit eu une frayeur ; d’une petite  
vérole communiquée par le même moyen ; d’un en-  
fant qui naquit avec les jambes rompues & contre-  
faites, parce que fa mere avoit considéré avec atten-  
tion un crucifix, que le Peintre avoit représenté avec  
les jambes brisées ; d’une fille qui vint au monde avec  
une descente de matrice & de vessie, pour être née  
d’une mere qui aVoit regardé une femme affligée de la  
même incommodité.

Fienus, *de Virib. imaginationis*, parle d’une fille qui  
vint au monde sans tête, mais dont tout le reste du  
corps étoit fort bien proportionné. Il fortuit de fon  
cou une espece de coquillage à deux panneaux, qui  
s’ouvroient & fe fermoient, par lequel elle prenoit de  
la nourriture avec une cuillere. Cet accident fut caufé  
par l’envie qu’eut fa mere de manger des moules qu’el-  
le vit au marché, & qu’elle ne put fatisfaire. Cemonsi-  
tre vécut onze ans : mais étant Venu à mordre aVec co-  
lere la cuillere aVec laquelle on lui donnoit a manger,  
les panneaux se rompirent; ce qui lui causa la mort  
aussi-tôt après.

Le cas rapporté par Sebastien Munster , dans sa *Cosmo-  
graph. Lib. III-* de deux enfans qui naquirent en *se* te-  
nant par le front, paree que la mere aVoit oui deux  
perfonnes fe battre derriere elle à coup de tête ; paroi-

527 IMA

tra moins étrange à ceux qui ont pu voir à Londres l  
deux filles qu’on y avoit apportées d’Allemagne, lef-  
quelles fe tenoient par les reins & les fesses, & n’a-  
voient qu’un feul anus & qu’un feul vagin en com-  
mun.

11 est parlé dans le *Zodiacus Medico-Gallicus, pro Nov.  
et Decemb.* 1682. d’une femme de Bourgogne, qui  
pour avoir fouVent considéré avec attention les images  
de deux Anges qui étoient représentés dans l'Eglsse  
avec les bras & les jambes crossées, accoucha le 24  
d’Aout de deux filles , dont les corps étoient entre-  
lacés de la même maniere, & qui moururent en venant  
au monde.

Ambroifie Paré dit qu’une femme accoucha en 1517. d’un  
enfant qui avoit l'aspect d’une grenouille, parce que  
*sa* mere en avoit tenu une dans la main lors de fa con-  
ception , pour appaifer l'ardeur fébrile dont elle étoit  
dévorée.

Turner rapporte, qu’une femme de condition à qui on fit  
l’opération du bubonocele, accoucha d’un enfant qui  
avoit une plaie considérable au même endroit, dont il  
conserva long-tems l’efcarre.

Fienus parle d’une femme d’Anvers qui avoit la figure  
d’un singe,parce que fa mere avoit joué pendant fagrosi  
fesse avec cette espece d’animal. Il raconte aussi qu’une  
femme enceinte ayant été effrayée par un lésard qui  
s’étoit glissé dans l'on fein, elle accoucha d’tm enfant  
qui avoit fur la poitrine une excroissance charnue ex-  
actement semblable à un léfàrd , dont la tête étoit  
cachée dans la chair de cet enfant, & le reste du corps  
pendant.

Schenkius fait mention d’une lettre, par laquelle Jac-  
ques Suterus lui marquoit, que fa femme n’ayant pu  
avoir de fon boucher une piece de viande dont elle  
avoit envie, elle saligna du nez ; & qu’ayant essuyé  
avec fon doigt le fang qui s’étoit arrêté sur fa levre, elle  
accoucha d’un garçon à qui la levre supérieureman-  
quoit entierement.

Le Docteur Cyprien rapporte le cas sifivant dans l’*abré-  
gé des Transactions Philos.ophiques, Vol. III.* p. 222. &

Une femme de condition accoucha d’une fille qui avoit  
une plaie à la poitrine longue de plus de quatre doigts,  
large d’un pouce, qui pénétroit jusqu’aux mufcles in-  
tercostaux, &bien avant siaus la chair qui étoit aux en-  
virons. Il y avoit aussi une contusion dans la partie in-  
férieure de la plaie, qui ayant été traitée avec dessiup-  
puratifs, vint à suppuration , & *se* ferma en même-  
tems que la plaie. Deux mois auparayant la mere avoit  
oui dire en *se* couchant, qu’un homme avoit tué fa  
femme en lui donnant un coup de couteau à la gorge ;  
fur quoi on remarqua qu’elle changea de couleur,  
& qu’elle parut prendre beaucoup de part à cet ac-  
cident.

M. Boyle raconte, qu’un Medecin fort ingénieux ayant  
été confulté par une jeune femme , qu’il foupçonnoit  
être plus malade d’efprit que de corps , ne voulut lui  
ordonner aucun remede , & confeilla à fes amis de la  
dissiper par quelque voyage de plaisir.

La dévotion Payant conduite aux eaux de S. Winifred ,  
elle demeura quelque-tems dans l'eau les yeux fixés fur  
les cailloux rouges qui font au fond. Etant de retour  
chez elle, elle accoucha peu de tems après d’un enfant  
dont la peau étoit couverte de taches de la grosseur &  
de la couleur de ces cailloux, & qu’il fut impossible de  
dissiper.

J’avois une parente, dit le Chevalier Digby, dans fon  
*Traité des Corps s* qui aimoit extremement à porter des  
mouches. Je lui difois quelquefois en riant qu’elle ac-  
coucheroit infailliblement d’tm enfant qui auroit une

tache noire au milieu du front. Elle étoit pour lors en-  
ceinte, & ma plaisanterie fit une telle impression fur fon  
imagination, que fa fille vint au monde marquée com-  
me je Pavois dit.

I M A 528

Horstius dit avoir vu plusieurs enfans non-seulement di-  
verfement décolorés, mais encore avec des marques  
de fraifes, de cerifes & d’autres fruits semblables fur  
plusieurs endroits de leur corps. La plupart, comme  
remarque Hildanus, peuvent en être guéris, pourvu  
qu’on les traite d’une maniere conforme à leur situa-  
tion. Mais on ne doit laisser aucune portion de la peau  
ou de la chair qui est marquée,parce qu’elle ne manque-  
roit pas de revenir. Quelques uns ordonnent de frot-  
ter la marque avec le fang de Parriere-faix : mais Ser-  
gerus rapporte, qu’une femme qui avoit le dos de fa  
main gauche extremement rouge, à caufe que Ea mere  
avoit appréhendé de *se* brûler dans le tems qu’elle étoit  
enceinte , ayant voulu mettre ce consteil en ustage, ne  
fit qu’augmenter l’inflammation , l’enflure & la dou-  
leur , au point que le Chirurgien eut toutes les peines  
du monde d’appaifier ces fymptomes , sans que *sa* mar-  
que *se* dissipât.

Willis, *in Act. Darnc. An.* 74. *Obs.* 83. recommande la  
fection pour effacer les marques qu’on apporte en naise  
semt ; & il est facile d’en venir à bout en faifant une  
ligature à la tumeur, & en y appliquant des remedes  
capables d’intercepter l’affluence des humeurs : mais il  
faut prendre garde de ne point offenfer les arteres, les  
gros vaiffeaux ou les nerfs. Car, dit il, puifque la na\*  
ture fupporte la perte du nez, d’une oreille ou d’un  
œil, pourquoi nlendureroit-’elle pas aussi celle de ces  
fausses productions ? Il cite là-dessus l’exemple d’un  
enfant qui fut délivré d’un grand nombre d’excroise  
fances charnues qu’il avoit fur les paupieres & fur le  
front.

C’est aux Lois, dit Turner , & aux Medecins à décider  
quels font les monstresque l’on doit détruire ou laisser  
en vie. On peut quelquefois rectifier un membre con-  
trefait , ainsi qu’Hildanus en donne un exemple ,  
*Cent. III. Obs. su.* J’ai vu, ajoute-t’il, un enfant qui  
étoit né avec les deux piés tournés & qui marchoitfur  
fes chevilles , parfaitement guéri de ce défaut ait  
moyen d’attelles convenables , d’un bandage & d’une  
petite plaque d’acier qui le prenoit depuis la plante des  
piés jufqu’aux genoux, qu’on lui fit porter pendant  
Eept années de fuite. C’est en vain qu’on entreprend  
d’effacer les taches de la peau lorsqu’elles la pénetrent,  
& l’efcarre que l’incision laisse, est beaucoup plus dise  
forme que la tache même: »

Les excroissances qui ont la figure de fruits ou d’ali-  
mens , font sujettes à dégénérer en ulceres malins, &  
à causer une hémorrhagie lorsqu’on vient à les extir-  
per, parce que la plupart sont munies d’un plexus de  
gros Vaisseaux. D’ailleurs, lorsqu’on ne les déracine  
point entierement, elles reviennent de nouveau, & sirnt  
beaucoup plus incommodes & plus opiniâtres qu’elles  
nel’étoient auparavant. Il faut donc examiner leur si-  
tuation , leur étendue, leur profondeur, aussi-bien que  
leurs vaiffeaux, pour reconnoître s’il est plus à propos  
de fe fervit du bistouri que du cautere. Celles dont  
j’ai entrepris la cure, dit Turner, étoient des groseil-  
les, des cerises, des framboises, des mûres & autres  
petits fruits femblables : mais les endroits qu’elles oc-  
cupoient n’étoient point dangereux, & leurs surfaces  
n’avoient pas beaucoup d’étendue ; leur bafe étoit pe-  
tite, l’excroissance molle, flexible , fans inflamma-  
tion, fans couleur livide & fans apparence de maligni-  
té ; ce qui est une preuve qu’elles doÎVent dégénérer en  
cancer. On doit choisir, pour en faire l’extirpation , le  
tems où elles sont pâles, molles &applaties; car, fem-  
blables aux fruits qu’elles représentent, elles souffrent  
les mêmes vicissitudes, je veux dire, qu’elles fleurif-  
sent, mûrissent & languissent fans jamais mourir entie-  
rement.

Lorsqu’elles tiennent à la chair par une petite tige, &  
que leur bafe le permet, je présure , dit Turner , la li-  
gature à tout autre remede, en observant, après que  
l’excroissance est tombée, de manger *sa* racine avec  
un caustique.

Lors même que j’emploie le bistouri, j’ai filin d’appli-  
qùer

529 IMA

quer un petit cautere actuel pointu, qui arrête l’hémor-  
rhagie, mange les fibres restantes, & corrige la mali-  
gnité qu’il peut y avoir ; après quoi je guéris la plaie  
de même que les brûlures ordinaires.

Hildanus ayant été appelle chez un Sénateur du Canton  
de Berne, dont le fils âgé de trois ans, avoit une ex-  
croissance fiur la partie supérieure du nez,grosse comme  
la moitié d’une cerise, quoiqu’elle n’excédât pas d’a-  
bord la grosseur d’une lentille , il en entreprit la cure  
de la maniere suivante.

Il passa un fil à travers le corps de l’excroissance , & la  
déracina tout autour par le bas avec un bistouri : mais  
ayant voulu diriger la pointe de l’instrument vers le  
front, il ouvrit une branche d’un vaisseau fanguin, ce  
qui l’empêcha de continuer fon opération. Il *se* con-  
tenta donc d’enlever la partie qu’il avoit séparée, &  
de panEer la plaie avec des astringens. Lorfqu’il eut  
ôte le premier appareil, il trouva quelques restes de  
l’excroissance qu’il consilma avec un eEcarotique  
composé de cendre détendrons de vigne & de chaux  
vive ; il fit enfuite tomber lleficarre avec un mélange  
de terebenthine & de gomme-élemi , & cicatrifia en-  
fuite la plaie le mieux qu’il lui fut possible. Il recom-  
mande dans ces fortes de cas Fustige du précipité, la-  
vé ,& édulcoré pour les personnes d’une habitude dé-  
licate; & j’ai quelquefois éprouvé , dit Turner, qu’il  
suffit, après qu’on a enlevé la premiere peau, pour dise  
fiper ces excroissances fongueufes, pour déterger Pul-  
cere & le cicatrifer.

*Cas rapportés par Turner^*

Une femme de condition apporta en naissant la marque  
d’une framboife près du fourcil, laquelle à l’approche  
de la faifon où ce fruit a coutume de mûrir, deVenoit  
rouge , tendre, plus grosse qu’à l’ordinaire, & fe cou-  
vroit de petits grains entremêlés de petits poils. Cette  
excroissanee ayant touché contre le bord d’un chapeau  
de paille qu’elle portoit, elle s’ouvrit par le milieu,  
ce qui lui causa de grandes douleurs , & une hémor-  
rhagie qu’on eut toutes les peines du monde à arrêter,  
il Ee forma enfin une croûte fur la plaie. Quelque tems  
après cette croûte étant venue à tomber dans le tems  
qu’elle dormoit, il furvint une hémorrhagie beaucoup  
plus abondante que la premiere, ce qui l’obligea à me  
faire appeller pour l’arrêter : mais je la déterminai à la  
faire entierement extirper. Je commençai par y appli-  
quer le caustique lunaire, dont l’opération ayant été in-  
terrompue par le fang qui vint à fortir d’une petite ar-  
tere, j’eus recours à la pierre infernale , qui resserra le  
vaisseau & pénétra bien avant dans le corps de l’excroif-  
fance. Après avoir enlevé les fels avec une fonde armée,  
je panEai l’ulcere avec un plumasseau cotiVert de basi-  
licon& trempé dans du baume de térébenthine chaud.  
Ayant enssuite écarté les levres de la plaie, je m’ap-  
perçus que le caustique avoit agi stur toute la tache ;  
mais que la chair du fond paroissoit en quelques en-  
droits grenue comme celle que j’avois d’abord enlevée,  
ce qui m’obligea à en toucher une partie avec le causti-  
que lunaire, & l’autre avec le bout de ma fonde, que je  
trempai auparavant dans du heure d’antimoine. Après  
que j’eus dissipé l'efcarre avec un Uniment chaud & du  
baume de térébenthine, je trouvai la chair tout corn-  
me auparavant jusqu’au péricrane. J’employai les ef-  
carotiques, autant que je les crus nécessaires, je rem-  
plis la plaie de précipité rouge , & la laissai pendant  
deux jours couverte d’un digestif. Lorfque je vins à  
ôter l’appareil, il sortit de la plaie une matiere épais-  
sie , surinée du restant de l’excroissance, mais la mem-  
brane me parut fort nette , quoiqu’un peu enflammée.  
Pour l'empêcher de venir à supputation , je pansai la  
plaie avec des lénitifs, & en hâtai l’incarnation. Le  
crane resta néantmoins découvert d’environ la largeur  
d’une paillette, mais il guérit sims la moindre exfo-  
liation , & sitns qu’il restât aucune cicatrice difforme.

Un enfant naquit aVec la figure d’une grofeille dans l’an-  
*Tome IV.*

I M A 530

gle interne de l’œil vers la racine du nez, qui étant *ve-  
nue* à augmenter, pensa le faire deVenir louche, par  
le foin qu’il aVoit de la regarder. On me fit appeller  
pour l’extirper : & m’étant apperçu que fa bafe pouVoit  
fouffrir une ligature, je pris une aiguillée de foie ci-  
rée, & ayant placé Pensant Pur les genoux d’une fer-  
Vante, j’y fis dès la premiere foistune ligature fort *ser-  
rée ,* dans la crainte que j’eus de ne pouvoir y revenir  
s’il le falloir. J’appliquai un défensif tout autour, &  
lassai un trou dans le milieu pour donner passage à  
l’excroissance. Je jugeai à propos pour prévenir la fie-  
vre, de faire donner un laVement à l’enfant dès le ma-  
tin, & de le faire saigner la veille de l’opération. Je  
trouvai le lendemain l’œil enflammé, les paupieres en-  
flées, l’excroissance livide, & prête à tomber en morti-  
fication , & le malade attaqué de la fievre. L’ayant fait  
approcher de la fenêtre avec les yeux bandés, je passai  
la pointe de mes cifeaux fous la ligature , & coupai  
l’excroissance. Il fortit quelques gouttes de sang, mais  
l’enfant ne reffentit aucune douleur. J’appliquai en-  
fuite légerement le bouton de ma sirnde que j’avois fait  
rougir , fur fa racine , & fis des embrocations fur les  
parties avec de l’huile rofat, ce qui fit évanouir Pen-  
flure au bout de deux ou trois jours. Je panfai deux ou  
trois fois la plaie avec mon onguent de pierre calami-  
naire, me contentant pour premier appareil, de met-  
tre dedans un plumasseau trempé dans du basilicon, &  
la plaie fe guérit seins laisser presqu’aucune cicatrice  
après elle.

Une servante avoit une chevrette à la joue, qu’un Chi-  
rurgien avoit tâché vainement de dissiper avec des *es-*carotiques : ayant trouvé ce remede trop incommode,  
elle prit le parti de s’adresser à moi ; mais lui ayant  
proposé le cautère actuel, sim ce que la plaie me pa-  
rût avoir dégénéré en un ulcere phagédénique , dont  
les levres étoient d’un côté calleuses & découpées, &  
de l’autre surmontées d’un fungus , elle aima mieux  
recourir à un Empirique, que de tenter un remede si  
violent : mais elle paya cher fa confiance ; car fa ma-  
ladie dégénéra en une espece de cancer qui lui couvrit  
toute la joue. **TURNER,** *de Morbis cutaneis.*

I M B

IMBIBITIO, signifie en termes de Chymie, une espece  
de cohobation , par laquelle une liqueur en montant  
& en descendant sclr une substance Eolide, s’y fixe à la  
fin, de telle fiorte qu’elle ne peut plus monter. RULANü.

Ce mot signifie aussi quelquefois une cohobation simple,  
ou quelque espece d’imprégnation que cefioit.

I M M

IMMERSIO; l’immersion Chymique est une espece de  
calcination qui fie fait en plongeant un corps dans quel-  
que fluide afin de le corroder. C’est aussi une efpece de  
lotion qui consiste à faire tremper une fubstance dans  
quelque fluide, pour la corriger ou l’améliorer.

IMMERSUS, est le nom d’un mufcle. Voyez*Subscapu-  
laris, lesous-seapulaire.*

I M P

IMPAR, *impair* ; on donne cette épithete aux jours cri-  
tiques. Voyez *Crisis.*

IMPASTAT1O, *impastation* ; c’est la réduction d’une  
poudre ou de quelqu’autre substance en forme de pâte,  
au moyen de quelque fluide convenable.

IMPATIENS HERBA. Voyez *Balsamina.*IMPERATORIA, *imperatoire,* ou *otruche.*

Voici fes caracteres.

Ses feuilles font divisées en trois fegmens, & chacun de  
ceux-ci en trois autres. Ses femences font plates, ova-  
les, légerement rayées, & ont une bordure.

531 IMP

Boerhaave en compte trois especes.

I. *Imperatoria, majori* C. B. P. 156. Tourn. Insu 371.  
Boerh. Ind. A. 53. *Imperatoria et Astrantia-,* Ossic.  
*Imperatoria y* J. B. 3. 137. Raii HilI. 1.436. Ger. 848.  
Emac. 1001. *Imperatoria,siveastranûavulgaris.* Park.  
Theat. 942.

La racine de *i’impératoirc* est longue, remplie de nœuds, I  
grosse environ comme le pouce, d’une odeur forte &  
aromatique, & d’tm gout acre & piquant. Elle pénètre  
obliquement dans la terre & jette de fes nœuds un  
grand nombre de fibres. Les feuilles inférieures ont à  
peine un palme de haut ; elles approchent de celles de  
l’angélique , avec cette différence qu’elles font plus  
petites & divisées en trois fegmens arrondis & dente-  
lés à leurs bords. Ses tiges ont rarement plus d’un pié  
de haut, elles poussent un petit nombre de feuilles &  
portent à leurs extrémités des ombelles de fleurs à cinq  
feuilles blanches, à chacune defquelles il fuccede deux  
graines applaties, rondes & blanchâtres. On la cultive  
dans nos jardins, mais elle nous vient des montagnes  
d’Autriche , de Stirie & de plusieurs endroits des Al-  
pes : elle fleurit au mois de Juillet.

Sa racine est feule d’uEage en Medecine ; elle est cordia-  
le, sildorifique & alexipharmaque ; on l’emploie fré-  
quemment dans les fievres malignes, putrides, & dans  
toutes les maladies pestilentielles ; elle résiste au poi-  
S011 & guérit les morfiures des bêtes venimetsses. Elle  
appaifie les douleurs d’estomac & la colique, & l'on  
s’en fiert avec sifccès dans toutes les maladies des nerfs  
& du cerveau. MILLER , *Bot. Offic.*

La racine de cette plante est oblongue , environ de la  
grosseur du pouce, ridée & pleine de nœuds, brune  
dehors , blanche dedans, d’un gout aromatique , acre  
& d’une odeur pénétrante.

L’Histoire des Plantes que l’on dit être de Boerhaave,  
attribue à cette racine les vertus suivantes :

Elle est atténuante & apéritive; elle excite la salive lorf-  
qu’on la garde dans la bouche ; elle est aussi catharti-  
que étant prise intérieurement ; & de-là vient qu’on  
l’appelle la *purgation des Laboureurs.* Elle est sudori-  
fique & diurétique étant prsse en petite quantité. Elle  
opere quelquefois avec tant de violence dans la coli-  
que hystérique & convulsive, & dans la tympanite ,  
qu’elle a befoin d’un correctif tel que le *Levisticum?* le  
*Meums* ou quelqu’autre racine douce & vifqueufe. El-  
le est un remede spécifique dans les fievres intermit-  
tentes , surtout dans les fievres tierces & quartes, aussi-  
bien que dans les affections comateuses. Chacune de  
ses parties poffede le même gout & la même odeur ; &  
soit qu’on l'emploie en infusion ou en décoction, elle  
ne cedé à aucun remede dans la vertu qu’elle a de résiss-  
ter aux poifons d’une espece volatile ; elle opere par  
les fueurs & par les felles, lorsqu’on la donne en gran-  
de quantité. On la recommande aussi dans l’hydropi-  
sie à la dose d’une once avec du miel, pourvu que les  
vicceres sinent seiins : elle est aussi un anti-scorbutique.  
Elle est fort utile dans les cas où il s’agit de débarras-  
ser les vifceres de quelque matiere visqueule. Baglivi  
la recommande beaucoup pour les maladies de la poi-  
trine, pour la pleurésie & la péripneumonie, dans les  
cas où la matiere est dans un état de coction & l’expec-  
toration difficile. On la fait influer pour cet effet dans  
de l’eau & on l'édulcore enfuite avec du miel, & pour  
lors elle facilite l’expectoration, ce qui foulage extre-  
mement le malade. Elle entre dans les mêmes antido-  
tes que l’angélique : comme elle est chaude & apériti-  
ve, elle est propre pour résoudre' les tumeurs, lorsi-  
qu’il *rsy* a point d’inflammation , de même que les  
plantes de l'espece scorbutique. Lorsiqu’on coupe cette  
racine en deux on y découvre une infinité de vésicules  
remplies d’une substance bassamique & huiletsse , qui  
possede une qualité chaude & active ? & qui rend cette

IMP 532

racine plus chaude que celle de Pangelique , & aussi  
propre pour corriger l’haleine. Cette racine doit  
être cueillie dans le fort de l’hiver & dans fa feconde  
année. Ses feuilles étant pilées font bonnes pour réfou-  
dre les tumeurs. Son huile distilée, de même que fes  
efprits, font carminati fs & stomachiques. Sa racine est  
estimée un des meilleurs anti-fcorbutiques ; & lorf-  
qu’elle est cuite dans de l’eau elle fournit un remede  
excellent pour la gravelle & pour la suppression d’u-  
rine.

2. *Imperatoria s Alpina, maxima* , T. 317;

3. *Imperatoria, quod Laserpitium ,* Profperi Alpini,  
Exot. 21 I. BOERHAAVE , *Index alter Plantarum* , Vol.

I-P.53-

Prosper Alpin croit que cette derniere est le *Laserpielum*de Théophraste, de Dioscoride & de Pline. H nous  
apprend que cette plante vint à Padoue de semences  
qu’on y avoit apportées de Thrace, qu’elle est chaude,  
d’un gout acre & d’une odeur fort.agréable.

IMPERFORATIO, défaut d’ouverture dans quelqu’un  
des paffages naturels. Voyez *Anus , Vagina et Ure-  
thra.*

IMPERIALIS CORONA. Voyez *Corona Imperialis.*IMPETIGO , le même que *Lichen.* Voyez *Lepras*IMPETUS. Ce mot, lorfqtlson l’emploie relativement  
au cœur & à la circulation du fang, signifie simplement  
force. Il est le même que paroxysine, eu égard aux ma-  
ladies. Il signifie quelquefois la même chofe *cfoeumpe-  
elgo.*

IMPIA HERBA. Voyez *Filago.*

IMPLICATUS ou IMPLICÏTUS, *compliqué.* Voyez  
*Complicatio.*

IMPLUVIUM, *embrocation.*

IMPOTENTIA , *Lmpuissemce* ; elle est dans l’homme  
ce qu’est la stérilité dans la femme, je veux dire , une  
inhabilité à la propagation de l’espece. *L’impuisseance*peut avoir pour caufe un défaut naturel dans les orga-  
nes de la génération, qu’on corrige très-rarement ; un  
accident ou une maladie, & dans ce cas on peut y re-  
médier plus ou moins à proportion que ces maladies  
font curables ou incurables. Je crois que les caufes les  
plus fréquentes de l’*imptiisseance* font celles que j’ai  
spécifiées à l’Article *Gonorrhaea,* favoir , les maladies  
vénériennes & la mauvaise méthode deles traiter.

J’ai quelque raistm de croire qu’une *impuissance* sclbite  
dans une personne qui n’est point sujette à aucun dé-  
sordre de cette espece, & dont on ne peut attribuer la  
cause à aucun accident, est PaVant-coureur de quela  
que grande maladie : & pour lors les irritans semt très-  
dangereux , parce qu’ils peuvent augmenter la mala-  
die qui la caisse & la rendre funeste. J’ai quelquefois  
vu exciter des fieVres terribles par l’ufage des remedes  
chauds & irritans.

Hippocrate, dans son Traité *de Hes quae utero nongerunt s*conseille à ceux qui veulent avoir des enfans, de ne  
point s’enivrer, de ne point boire de vin blanc, à  
moins qu’il ne foit naturel & fort, & de ne point ufer  
des bains chauds.

Une autre caufe *Pimpttisseince* est la mauvaise habitude  
qu’on a priEe de boire des liqueurs fortes & fpiritueu-  
fes, & il est à craindre , si l’on n’y remédie, que les ef-  
fets n’en deviennent plus fensibles.

Le Docteur Cockburn rapporte dans les *Essetis de Mede-  
cine d’Edimbourg,* un exemple *d’impuissance* tout-à-  
fait remarquable.

Un noble Vénitien époufa à l’âge de vingt-deux-ans une  
jeune Demoifelle très-aimable avec laquelle il *fe* com-  
porta avec beaucoup de vigueur, fans que fesembraf-  
femens fuffent suivis d’aucune émission de femence ,  
quoiqu’elle fut très-fréquente dans fes fanges. Com-  
me ce malheur llassiigeoit extremement, & qu’on n’a-

533 I M P

voit pu y apporter de remede, on pria les Ambassa-  
deurs que cette République entretient dans les diffé-  
rentes Cours de l’Europe de vouloir bien consulter  
les plus fameux Medecins des lieux où ils faifoient leur  
résidence, fur la caufe de cette incommodité, aussi-  
bien que siir les moyens dont il falloir fe servir pour y  
remédier.

J’attribuai cette *impuissance* à la trop grande vigueur de  
l’érection qui boucfioit le conduit de Purethre avec  
tant de force qu’elle ne pouvoit être surmontée parles  
moyens qui obligent la semence à sortir des vésicules  
séminales ; au lieu que’cette pression étant moins forte  
dans les songes, l'évacuation fe faifoit avec plus de li-  
berté.

La méthode curative fut aussi heureuse qu’elle avoit été  
facile à trouver; Car quelqueslégeres éVacuations, *se-  
condées* du régime, fatisfirententierement. »

IMPRÆGNATIO, *Grossesse.* Après la cessation du flux  
menstruel, qui arrive quelquefois, mais rarement à  
l’âge de trente-cinq ou quarante ans, & généralement  
à quarante-cinq ou cinquante ans, le ventre grossit con-  
sidérablement,. &au bout de quelques moisit furvient  
des pertes abondantes , accompagnées de douleurs lé-  
geres autour de la région des reins & dans la partie in-  
férieure du ventre , ce qui fait croire aux femmes  
qu’elles font véritablement grosses.

Dans ce cas le ventre ? quoique gros, est également mou  
partout, la dureté ou la résistance n’est pas plus grande  
dans la partie hypogastrique , que dans l’épigastrique.  
Mais le plus sûr moyen de distinguer ce cas de la véri-  
table *grossesse,* c’est le toucher : car si la femme n’est  
point enceinte, on trouvera l’orifice de la matrice ou-  
vert & dans fon état naturel.

Lorsqu’une femme est véritablement grosse, son ventre  
diminue, ou du moins ne grossit point jufqu’à la fin du  
fecond mois , au lieu que dans l’enflure contre nature,  
il grossit pour l’ordinaire dès les premiers jours.

Il faut que l’enfant fe fasse sentir pat fes mouvemens ,  
qui arrivent aux unes plutôt & aux autres plus tard, le  
plutôt à quarante jours, & le plus tard à quatre mois  
& demi, & même cinq mois.

Il arrive quelquefois qu’une femme devient grosse fans  
aVoir jamais eu ses regles , & quelquefois au contraire  
fans qu’elles aient cessé jusqu’au cinquieme, sixieme &  
feptieme mois. Il y en a à qui le vellere a grossi dès les  
premiers jours, quoiqu’elles fussent réellement grosses,  
& d’autres auxquelles leurs regles ont coulé durant  
plusieurs mois & qui fe fiant trouvées grosses,fians aVoir  
presque senti leur enfant.Quelqus-unes enfin,ont eu des  
mouVemens très-Eensibles , siins être grosses.

La Motte paroît croire que la grosseur de Pensant, jointe  
à la petite quantité dleaux dans laquelle il nage , est  
catsse que les femmes enceintes ne fentent que peu ou  
point leurs enfans.

Il n’est pas aisé de s’assurer qu’une femme est grosse a?ant  
la fin du quatrieme mois ; tous les signes *de grossesse,*jufqu’à ce tems-là étant équivoques & capables de  
tromper les persimnes les plus expérimentées : mais il  
n’est plus permis d’en douter lorsqu’on stent les mou-  
vemens de l’enfant, qui font fort factles à distinguer  
des mouVemens convulsifs de la matrice ou des parties  
circonVoisines que les femmes fentent quelquefois ,  
& qui leur perfuadent qu’elles font véritablement  
grosses.

Voici une méthode infaillible de s’assurer de la *grossesse*d’une femme.

On la fait mettre en situation comme si elle vouloit aller  
à la felle, ou à demi accroupie , & l'on introduit un ou  
deux doigts dans le vagin. Si elle l’est, on trouvera  
l’orifice intérieur de la matrice tout-à-fait fermé , pref-  
queplus de cou , fuivant que le *tems delcgrossesse sera.*plus ou moins avancé. Car plus une femme approche

ï *M* U 534  
de fon terme, plus le cou de la matricesouffre de dila-  
tation , & il disparoît entierement dans le dernier mois.  
Le corps de la matrice est dans ce tems plein & tendu.

Le mouvement de Pensant joint à ces circonstances, rend  
' les signes de la *grossesse* positifs & certains.

La Motte avant d’en Venir à cet essai, fait coucher la  
femme fur le dos, les genoux éleVés, & les talons au-  
près des fesses, & s’il trouVe le ventre dur & tendu  
beaucoup plus dans fa partie hypogastrique., que dans  
l’épigastriqtle, il en conclut qu’elle est enceinte.

Il n’est pas si facile de s’assurer de la véritablegresprso par  
le toucher avant la fin du quatrieme mois , qu’après ;  
car pour lors une personne expérimentée peut prédire le  
tems de l’accouchement par l’état de la matrice.

Quelques femmes s’apperçoivent de leur *grossesse* dès Ie  
moment qu’elles l’ont contractée, parce qu’elles ont  
gouté pendant le coït un plaisir beaucoup plus grand  
que celui qu’elles avoient coutume de ressentir, suivi  
d’une légere douleur vers le nombril, d’tm frisson gé-  
néral partout le corps : de plus, elles fe trouvent beau-  
coup moins mouillées qu’à l'ordinaire , parce que la *se-*mence *se* conserve dans la matrice. Le mari desim cô-  
té ressent,lau tems de l’éjaculation, uneeEpece de su-  
cernent au bout du gland, qui dans le plus vif du plai-  
sir, nc laisse pas d’être accompagné de quelque forte  
de douleur. La Μοττε , *Traité des Accottchemens.*

I M U

IMUS VENTER , signifie quelquefois en général le  
*bas-ventre, &* quelquefois aussi la partie inférieure du  
*bas-ventre )* ou l’hypogastre, *hypogastrum.*

I N A

INAIA *Guacuiba,* Nom de la *palma , Indica, cocesigeso  
ΤΛ, angulosu.*

INAN1T1O. Voyez *Cenosis.*

INAPPETENTIA. Voyez *Anorexia.*

INAURATIO, l’action de dorer, *doritre.* Elle ne fert  
en Medecine qu’à embellir les bols ou les pilules.

I N C

INCARCERAT A HERNIA. Voyez *Bubonocele.*

INCARNANTIA , *Incarnatifs, sont* des remedes qui  
font revenir les chairs dans les plaies ou les ulceres ,  
ou plutôt qui ôtent les obstacles qui s’opposent à leur  
génération. Les incarnatifs internes font des alimens  
qui fournissent un chyle balfamique , qui engendrent  
de la chair & qui augmentent l’embonpoint.

INCENDIUM, signifie une fievre brûlante, & quel-  
quefois la chaleur fébrile.

INCENSIO , ce mot signifie la même chofe *ase encens  
diums* ou une tumeur chaude inflammatoire.

INCERATIO, c’est réduire quelque substance feche  
que ce foit à la consistance de la cire molle, en la mê-  
lant par degrés avec quelque fluide.

INCERNICULUM, *tamis, crible* ou *filtre s* on appelle  
ainsi en termes d’Anatomie le bassinet des reins.

INCIDENTIA, *remèdes incisifs.* Voyez *Alterantia.*INCINERATIO, *Incinération* ; c’est proprement la ré-  
duction de quelque fubstance que ce fiait, en cendres ,  
par le moyen du feu. On fe Eert principalement de ce  
terme en parlant des végétaux qu’on a réduits en cen-  
dres pour en tirer des sels fixes alcalis, que l’on appele  
le *scls par sncinéraelon.*

INCISIO, *incision s* on emploie ce mot relativement au#  
opérations de Chirurgie ; il y a disserentes eEpeces  
d’incisions, dont il est parlé aux articles qui leurs con-  
viennent. «

INCISORES, *incisives* ; on appelle ainsi les quatre dents  
de devant.

INCÎSORIUM, *τομΑον* , est une table sim laquelle on  
, couche un malade, fur le corps duquel on veut faire  
quelque incision.

53 5 . 1 N c

INCLINATIO , *inclinationt* en termes de Pharmacie,  
c’est l’action renverser un vaiffeau pour que la liqueur  
claire qu’il contient s’écoule, & que le marc reste au  
fond. Ce mot, quand il s’agit des humeurs signifie la  
disposition qu’elles ont à fe porter vers quelque partie  
du corps.

INCOCTUS, ce mot a deux significations opposées,  
*qui n’est pas cuit,* ou qui l'est parfaitement. Cet-  
te ambiguité vient de la force de la particule *in,* qui  
a, comme s’expriment les Grammairiens, une signifi-  
cation privative & intensive.

INCONTINENTIA, *Incontinence* ; ce mot outre son  
fens moral, signifie en Medecine une inhabilité dans  
quelque organe à retenir ce qui ne devroit s’écouler  
qu’avec le consentement de la volonté. Voy. *Acrasia.*

On emploie particulierement le mot *d’incontinence ?* en  
parlant de l’écoulement d’urine involontaire.

La Vessie est quelquefois tellement assoiblie dans les horn-  
mes, qu’ils rendent leur urine fans s’en apperceVoir ;  
ce qui peut Venir ou du calcul , ou de la paralysie du  
siphincter. Dans le premier cas , il n’y a point d’autre  
remede que la lithotomie , ou l'extraction de la pier-  
re ; & même ce remede n’est pas toujours infaillible ;  
car cette maladie fuccede fouVent à l’opération de la  
taille. Lors au contraire qu’elle proVÎent de la foi-  
blesse du fphincter de la Vessie, on peut y remédier par  
le moyen des remedes corroboratifs & nerVÎns.

Mais comme cette maladie résiste souvent aux remedes  
les plus efficaces, on a imaginé plusieurs instrumens  
pourpouVoir retenir l’urine. Quelques-uns recomman-  
dent un fac de cuir enduit de poix , que l’on porte  
pendu entre les cuisses , assez grand pour contenir de-  
mi-pinte d’eau ; d’autres préfèrent un pot de cuivre  
ou d’étain que l’on attache à la Verge, ( Voyez *Plan-  
che VI-fige* 7. ) & que l’on a foin de vuider ayant qu’il  
foit plein. Mais comme ces instrumens sont très-in-  
commodes,les Modernes en ont imaginé d’autres plus  
légers & plus faciles à porter, qui comprimant la Ver-  
ge & l’uretre , obligent l’urine à rester dans la Vessie ,  
de forte qu’on peut la décharger lorsqu’on Veut, en  
ouVrant ou en fermant l’instrument, ( Voyez *Planche  
VI.flg.* 8. ) qui est couvert de cuir, & pris deNuck.  
Celui qui est repréfenté par la *flg. en* a cela de com-  
mode , qu’on peut le resserrer ou le relâcher , à pro-  
portion que la verge augmente ou diminue. J’ai con-  
nu, dit Heister, plusieurs perfonnes qui s’en font ser-  
vies avec succès; & je ne siiche personne qui en ait don-  
né l’idée avant moi.

Nuck & Winsiow ont inventé un instrument pour cette  
maladie, pareil à celui dont on Ee fert pour les her-  
nies,( voyez *Planche VIesig.* ιο.) On l’attache autour  
du corps , de même que si l’on voftloit comprimer les  
fistules du périnée ; ensiorte que la pelote *B* porte fur  
cette partie. La vis *D sert* à comprimer ou à relâcher  
l’uretre, de façon qu’on est maître defon urine. Cet-  
te méthode peut avoir sem utilité : mais je fuis con-  
vaincu par expérience , que celui dont j’ai parlé ci-  
dessus est plus simple & plus commode.

*^incontinence* d’urine dans les femmes provient fouvent  
d’tm accouchement laborieux, ou de la faiblesse du  
fphincter de la vessie , occasionnée par l'opération de  
la taille ; quoiqu’elle puisse aussi avoir pour casse une  
foiblesse naturelle, ou une paralysie, de même que  
dans l'homme. Quelle qu’en sioit la caufe, quand elle  
est invétérée , ou qu’elle provient d’une paralysie, elle  
ne cede à aucun remede.

Lorsqu’elle survient après l’opération de la taille, surtout  
dans les filles ou dans les jeunes femmes, elle fegué-  
rit fouvent d’elle-même , ou par Vissage interne & ex-  
terne des astringens. Si ces derniers ne produisent au-  
cuiTeffet, elle passe généralement pour être incurable.  
Hsscherus assure cependant dans une dissertation silr ce  
sujet, que la méthode la plus sûre est d’introduire un  
pessaire ou un anneau de grandeur convenable dans le  
vagin, comme pour la descente de.matrice; car cet

I N C 536

instrument comprime l’urethre si fortement, que l’on  
est maître de rendre l’urine lorsqu’on Veut.

INCORPORATIO. *LJ incorporation* est la même chofe  
que Pimpastation ; savoir, la réduction d’une substan-  
ce steche en consistance de pâte, au moyen de quelque  
fluide; les pilules, les bols, les trochisiques & lesem-  
plâtres sie font par incorporation. Il y a une autre est  
pece *d’incorporation -,* qui consiste à réduire plusieurs  
chofes de différentes consistances, à une consistance  
commune par le moyen de la digestion.

INCRASSANT1A. Les remedes incrassans font ceux  
qui réduisent le sang & les humeurs en une consistan-  
ce convenable, ou qui les épaississent autant qu’il faut.  
Voyez *Alterantia.*

INCRUSTATIO, *incrustation*, en termes de Chirur-  
gie , c’est la formation de croutes ou d’efcarres fur  
quelque partie.

INCUBA. Ruland traduit ce mot par *sponsaselis.*

INCUsiUS , *incube* ou *cochemar.* Ce mot ne fe trouve  
point dans Hippocrate : mais Cœlius Aurelianus par-  
le fort au long de cette maladie , qu’il appelle *incube.*

*L’incube y* dit cet Auteur, tire fon nom, fuivant quel-  
ques-uns, de la forme ou ressemblance d’un homme;  
d’autres le dérivent ( *quasi ab incumbendo s se* coucher  
ou pofer dessus, ) parce que les malades s’imaginent  
fentir quelque chofe qui monte & qui vient *se* pofer  
silr leur poitrine. Themistm, dans le second Licre de  
ses Epîtres, appelle cette maladie πνιγαλίων, *pnelga-  
lion,* de πνίγω, *étouffer*, à caufe qu’elle étouffe les ma-  
lades. Quelques Anciens Pont appellée *eplelaltesu*ἐφίαλτας ά’ἐφαλλομαι, Eauter dessus ; d’autres *epiboles  
ετπβολν,* d’pet^^io, « presser dessus, oppression, » parce  
que les malades croyent que quelqu’un saute sim eux  
& les opprime. Les personnes crapuleuses , & celles  
qui semt continuellement incommodées de crudités,  
sont fort fujettes à cette maladie.

Un simple accès de *ï’incube,* qui n’est sitivi d’aucune  
plainte de la part du malade, ni d’aucune anxiété après  
le réveil, & qui ne fait qu’interrompre le fommeil, ne  
mérite pas plus le nom de maladie qu’une simple émis-  
sion de semence pendant le sommeil, que les Grecs ap-  
pellent ὀνειρόγονος, *oneirogonosi,* à moins qu’il ne revien-  
ne fréquemment & accompagné de quelque incommo-  
dité. *Ûincube* est l’avant-coureur de l’épilepsie; & So-  
ranus a parfaitement démontré dans fes ἀιτιολογύμενα,  
*aitiologoumena,* ou Livres des Caufes, qu’il n’est ni un  
Dieu, ni un demi-Dieu, ni Cupidon.

Ceux qui ont cette maladie ne peuvent se remuer qu’avec  
beaucoup de peine ; ils sentent un engourdissement &  
une pesanteur qui fait craindre une suffocation, & s’ss-  
maginent que quelqu’un faute star eux à dessein de  
leur ôter la vie & le sentiment, & les empêche de crier.  
C’est ce qui fait qu’ils fautent de peur, & *se* plaignent  
d’une voix inarticulée. Quelques-uns sont affectés au  
point de s’imaginer qu’ils voyeict ou entendent le phan-  
tome qui *se* jette si.ir eux, & les sollicite à la luxure;  
& lorsqu’ils s’eflorcent de le seiisir par la main , il leur  
semble qu’il leur échappe. Lorsqu’ils s’éveillent, ils  
Eentent leur vssage, leurs yeux & les autres] émonctoi-  
res, humides; ils ont le cou roide & une toux foible.  
Cette maladie, lorfqulelle est invétérée, est accom-  
pagnée de la pâleur & de la maigreur du corps, qui  
naiffent d’tm sommeil interrompu par la crainte.

Cette maladie paroît tenir du refferrement, à caufe du  
sentiment de peseinteurqui l’accompagne; & du chro-  
nique . à catsse de *sa* durée ; & elle n’est pas toujours  
sans danger ; car quelques-uns en semt morts fuse-  
qués.

Silimachus, sectateur d’Hippocrate, écrit que *F incube*devint une fois contagieux à Rome, & que plusieurs  
persionnes en moururent. CœliIUs AURELIANUs, *Morb.  
Chrorelc. Lib. I. cap.* 3.

*Uincube* est d’une mauvaise espece, lorsqu’il attaque une  
personne qui est éveillée: mais il est encore pire; lorse  
qu’après llaVoir inquiétée durant sim sommeil , il  
la laisse éveillée avec une Eueur froide & une palpita-

*537* INC

tiondecœur. Cette maladie n’attaque prefque jamais  
ceux qui dorment siur le côté : ceux qui y font siujets  
ont lieu de craindre quelque maladie dangereuse de la  
tête, comme un vertige, une apoplexie, une épilepsie,  
des convulsions &une mort fubite. Il est certain que  
plusieurs persimnes en semt mortes en dormant. Lom-  
**MIUS ,** *Med. Obs.*

Il faut remédier à l’éphialte ou *incube* dès qu’il commen-  
ce ; car lorsqu’il devient invétéré & qu’il incommode  
le malade toutes les nuits, il présage quelque maladie  
considérable, comme l’apoplexie, la manie ou l’épi-  
Iepsie , quand la causie de la maladie *se* jette siur la tête;  
ceux qui font attaqués de *s incube*, fouflrent durant  
leur siommeil de la même maniere que les épileptiques  
durant le jour.

La cure de cette maladie consiste dans l’évacuation par la  
siaignée & les purgatifs. Le meilleur est celui que l'on  
prépare avec une dragme d’hellébore noir, demi-drag-  
me de fcammonée & quelques simples aromatiques,  
comme l’anis , le *daucus 8e* le persil. *Ls’hiera* préparé  
avec la *cucurbitafylvestris,* foulage aussi beaucoup le  
malade : telle est l'ordonnance de Rufus. La diete doit  
être claire, &le malade doit s’abstenir de tous les ali-  
mens flatueux. La femence de pivoine est aussi fort uti-  
le dans le cas dont nous parlons. On en prend tous les  
jours une quinzaine pilées dans de Peau. **PAUL** EgI-  
NF.TE, *Lib. III. cap.* 15.

INCURSUS, signifie dans Bellini la pulfation des arte-  
res.

INCUS, *Enclume \* nom d’un des trois petits osselets  
de l’oreille interne. Voyez *Auris.*

I N D

INDARION , nom d’un collyre dont on trouve la des-  
cription dans Aétius, *Tetrab. Serm. IV. cap.* 113.

INDEX, c’est ainsi qu’on appelle le doigt qui fuit le  
pouce. Les jours auxquels on peut préfager les crifes  
futures font aussi appelles *die s indices. Noyez Epidelos  
& Crisis.*

INDICANTES DIES. Voyez *Dies Indices.*

INDICANTIA, *undicants',* ce fiant des circonstances que  
l’on obsterve dans un malade,relatives à sim état passé ,  
présent & futur, lesquelles indiquent ce qu’on doit fai-  
re pour le soulager.

INDICATA , choses indiquées par l’état d’une perfon-  
ne, qui nous font connoître les moyens qu’on doit em-  
ployer pour conferver fa vie & fa siinté, ou pour guérir  
les maladies dont elle est attaquée. Voyez *Fibra.*

INDICATIO, *indicatione* on a expliqué ce que c’est au  
mot *Fibra. L’indication* prophylactique ou préfervati-  
ve, regarde la conservation de la santé en prévenant  
les maladies; *^Indication* curativè enseigne à les gué-  
rir, & *F indication* vitale tend à la conservation immé-  
diate de la santé. Il y a une autre *indication* appellée  
urgente, mitigative ou palliative , qui traite des  
moyens d’adoucir les symptomes, lorsqu’ils font trop  
Violens pour les négliger jufqu’à la fin de la maladie.

INDICATOR, *indicateur* ; nom d’un muscle ; le mê-  
me que llextenfieur de l’index. Voyez *Extensor indi-  
cis.*

INDICIUM, signe qui indique ce qui doit arriver dans  
les maladies.

INDICO. Voyez *Indigo.*

INDICON, ἰνδικὸν, à ce que dit Hippocrate, *Lib. II.  
de Morb.* est ce que les Perfans appellent polare, &  
dont le fruit rond est appelle *myreldanos.* Galien dit là-  
dessus dans fon *Exegesis*, que les Compilateurs des ca-  
talogues des simples ont pris *i’indicon* pour le gingem-  
bre, ( ζεΓγίύρις ) pour avoir cru que le gingembre est: la  
racine du poivre, au lieu que le gingembre & le poivre  
appartiennent à deux différentes plantes, comme il  
paroît par Diosicoride , *Lib. II. cap-* 189. 190. Diofco-  
ride le jeune qui a sait un Glossaire , dit que *i’indicon*est une plante des Indes fort approchante du poivre ,  
qui porte un fruit appelle *myrtidanus,* parce qu’il ref-

IND 538

femble à une baie de myrte. Voilà ce que dit Galien,  
Hippocrate, *LibAI. de Morb. Mulier,* fait mention de  
*Vindicum medicamentum* & de *Findidpotus,* & recom-  
mande le premier pour corriger la puanteur de l’halela  
ne. Voyez *Indigo.*

INDIGENA , nom de *F eruca, tanaceelfolia.*

INDIGESTIO, *Indigestion.*

INDIGNATORIUS MUSCULUS, nom del’abduc-  
teur de l’œil.

INDIGO , *Indicum ,* Offic. *Indigo vera coluteae folii  
utrius.que Indiae-,* Act. Philof Lond. NT 276. p. 703. &  
N°. 276. p. 1016. *NU, sive anisa Glastum Indicum ,*Park. Theat. 600. *Nil, sive amiasive Indigo Indica ,*Hist. Oxon. 2. 202. *Anisa sive mja Indorum color,* J.  
B. 2. 945. *Emerus Americanussiliqua Incurvas* Tourn.  
Inst. 666. *Coronilla Indica, ex qua indigo,* Volch.  
12#. *Caaclelraprima>* Pif. ( Ed. 1658. ) 198. *Herva  
de antl Lusitanis,* Marcgr. 57. *Xiuhquilithpitzahac,si-  
ve arnl tenuifolia,* Hern. 108. *Colutea Indica herbacea,  
ex qua indigo,* Herm. Cat. Hort. Lugd. Bat.T68.  
Hort. Monsp. 61. *Colutea In dic a humili* s, *ex qua Indi-  
co folio viridis* Par. Bat. Prod. 325. *Coluteae soliis anil,*Chab. 82. *Coluteae affinisfruticosafloribus spicatis, pur-  
purascentibus asiliquis incurvis, è cujus tinctura Indigo  
conflaturs* Cat. Jamaic. 141. Hist. 2. 34. Tab. I79.fi.  
2. *Sban anilaseerum Indicum coromllae soliis, vel indi-  
go Indica,* Breyn. Prodr. 2. 91. *Amers* Hort. Mal. 1.  
101. F. 54. *Polygala Indicafrutescens Hermanni*, Raii  
Hist. 1.926. *Phaseolus Americanus vel Brasilianussex-  
tus,* C. B.P. 242, *Isatis Indica foliis Rorismarini, Glase  
to asseris,* Ejufd. 113. *Hin awaru , polygala Indica,  
ex qua indigo melnors* Herm. Muf. Zeyl. 43. Voyez  
*Anil.*

On nous apporte ce fuc de l’Amérique & des Indes  
Orientales fous différentes formes. Le plus estimé est  
celui de Guatimala, qui est la fécule d’une plante ap-  
pellée *emerus Americanus , siliqua incurva,* I. R. Η.  
Quelques Medecins ont donné *V indigo* à la dofe d’une  
dragme : mais d’autres le regardent comme un poisim.  
Il est défendu en Saxe de le donner intérieurement.  
**GEOFFROY,**

INDUCTIO , *induction* ; en termes de Pharmacie, c’est  
Faction d’étendre une emplâtre, ou d’appliquer quel-  
que chofe silr telle partie du corps que ce soit.

INDUS, *Indien ,* est l’épithete que l'on donne à qucl-  
ques compositions médicinales. Le Dispensaire d’Ausi-  
bourg décrit certaines pilules purgatives de l’invention  
de Mesclé, sious le nom de *pilulae Indae halyg 8e* Galien,  
*Lib. IV. cap.* 13. âc *Comp. Med. p. o.* fait mention de  
*Vemplastrum Indum Tharsei Chirurgi.*

INDUSIUM , *Chemise.* C’a été un grand sujet de dispu-  
te entre quelques Medecins, que de favoir s’il est à  
propos qu’un malade change de linge ou non ? Mais je  
cross que toute la question fe réduit à ceci : lorfqu’une  
perfonne ne fue point, il me paroît qu’elle ne court  
pas grand rifque àfe refroidir, & dans ce cas le chan-  
gement de linge contribue non-feulement à la propre-  
té, mais encore à faciliter la tranfpiration. Si le malade  
Eue, & que ses sueurs ne soient q\*ue symptomatiques,  
on peut les arrêter Eans aucun danger : mais il y a de  
l’imprudence à lui faire changer de linge lorsqu’elles  
semt critiques & en même tems copieuses. Dans le cas  
où elles ceffent il est bien plus dangereux de *se* refroi-  
dir en gardant Eur S01 un linge mouillé, qu’en en pre-  
nant du nouveau, pourvu qu’on lui ait auparavant bien  
fait prendre l’air. Dans quelque cas que ce siait la ma-  
tiere de la transpiration , ou celle de la Eueur, impre-  
gne le linge & devient en quelque Eorte acrimofiiesse ,  
ce qui ne peut manquer d’être nuisible, surtout dan.s  
les maladies aiguës. Il ne faut pour être convaincu des  
mauvais effets que produit fur le corps l’acrimonie  
contenue dans le linge , que lire ce que Diemerbrock

*yyp* I N'D

rapporte à ce sujet. Il assure, si je m’en Eouviens, que  
plusieurs persionnes qui avoient échappé de la peste en  
furent attaquées une seconde fois, & en moururent,  
pour avoir mis deschemifes qu’onavoit favonnées.

Comme plusieurs perfonnes ont coutume de porter des  
*chemises* de flanelle, je trouve à propos pour leur faire  
fentir la faute qu’ils commettent, de leur faire part de  
cé que Wainwrighten pense.

Je ne faurois concevoir les raifons qui peuvent engager  
un si grand nombre de perfonnes à porter de la flanel-  
le. Tout ce que j’en puis dire, c’est que pour un à qùi  
elle fait du bien , il y en a deux à qui elle est extreme-  
ment nuisible, & qu’il n’y a perfonne à qui cette étoffe  
foit plus préjudiciable qu’à ceux auxquels on l’ordonne  
pour l’ordinaire, qui sont des perfonnes foibles, lan-  
guissantes & hectiques. Il faut convenir que quelques-  
uns s’en trouVent 'bien , mais ceux-là sont en petit  
nombre. Je ne doute même pas qu’on n’attribue sou-  
vent à la flanelle des effets qui proviennent de quel-  
qtl’autre caisse cachée, qui eût opéré une cure plus  
prompte & plus parfaite, si l’on n’eût jamais usé de  
cette étoile.

Un homme d’un tempérament robuste, qui mange & boit  
comme il faut, & qui ne fait point assez d’exercice pour  
dissiper les restes d’une diete copieufe & nourrissante,  
& qui est outre cela fujet aux fluxions, aux catarrhes,  
aux douleurs des articles, & aux maladies qui provien-  
nent d’tme pléthore , peut recevoir quelque avantage  
de l'tssage de la flanelle : mais il faut aussi convenir  
qu’elle est capable , lorfqu’on la porte trop long-tems,  
de relâcher le ton des fibres de la peau, au point d’em-  
pêcher la tranfpiration qu’elle excitoit auparavant. Car  
quoique la quantité de matiere qui fort par la tranfpi-  
ration, foit proportionnée- à la largeur des pores de la  
peau, ils ne sirnt pas néantmoins sort larges lorfque la  
peau *se* trouve le plus relâchée, bien qu’un relâche-  
ment modéré de la peau foit nécessaire, pour que les  
pores aient le plus grand diametre possible.

L’effet le plus certain & le plus constant de la flanelle ,  
est de rendre la transpiration plus libre & plus abon-  
dante : mais s’il en résistte de très-grands avantages,  
suivant Sanctorius, lorsqu’elle est modérée , on peut  
dire qu’il n’y a rien de plus pernicieux lorsqu’elle est  
excessive. Ses autres effets sont beaucoup plus incer-  
tains , & ils ne semt que la sitite du précédent. Mais  
puifqulune évacuation ne fauroit augmenter , fans  
qu’une autre diminue , il s’ensuit que la flanelle de-  
vient utile toutes les fois que les excrétions par les fel- .  
les, les urines, ou les crachats font trop abondantes.

Waldfchmied & Baglivi, obferVent que les diarrhées qui  
proviennent d’un chagrin immodéré, font incurables,  
& que celles qui font caufées par le défaut de tranfpi-  
ration font de la même espece. Le chagrin resserre la  
peau, & il en est de même de toutes les autres passions  
de Pame; de forte que la matiere de la transpiration  
étant retenue dans le corps , ne peut manquer de *se*jetter Eut les autres glandes , & d’entretenir la diar-  
rhée, silpposé que celles des intestins soient de ce nom-  
bre. On remarque encore que PuEage des femmes pro-  
duit la constipation,en augmentant la tranfpiration par  
un relâchement universel de toutes les fibres, qui est  
toujours proportionné à la grandeur du plaisir. C’est  
ce qui fait aussi que les personnes d’un tempérament  
foible, font fujettes en hiver à la diarrhée, lorfque la  
froideur de l’air resserre les pores de la peau, quoi-  
qu’elles en aient été exemptes en été. Les Auteurs que  
nous venons de citer, ne recommandent rien tant dans  
la dyssenterie, que de tenir le corps, & surtout les piés  
chauds,'pour faciliter la tranfpiration ; & le dernier  
établit une correspondance entre la peau & les intes-  
tins, qu’Hippocrate a observée long-tems avant lui.

Sanctorius dit dans *le quaranteosixieme Aphor. de la Sect.*

IND 540

1. que la matiere de la transpiration qui reste dans le  
corps, Eans être resolute par la nature ni par la fievre,  
difpofe à une fievre maligne ; & le Docteur Cockburn,  
dans fon Traité des Maladies, auxquelles les gens qui  
voyagent fiur mer font fiujets , rapporte un assez grand  
nombre d’exemples de fievres occasionnées par le dé-  
faut de transipiration. Dans les cas où la fievre est an-  
noncée par le défaut d’appetit, des lassitudes fponta-  
nées, un abattement foudain des forces, l’engourdise  
Cernent, l’envie de dormir, la constipation, & autres  
fymptomes semblables , le meilleur moyen de la pré-  
venir , est de rétablir la transpiration , & c’est à quoi  
rien n’est plus propre que la flanelle. J’ai pourtant ob-  
servé qu’il est rare qu’on la prestcrive dans ces fartes de  
cas , quoique ce soient les steuls où elle convienne.

Pour faire voir combien l’ufage de la flanelle est préju-  
diciable à ceux qui transpirent beaucoup, du nombre  
desipuels sont les persimnes foibles , à qui on la pref-  
crit pour l’ordinaire ; j’obferverai après Sanctorius,  
que la tranfpiration insensible excede du double tou-  
tes les évacuations sensibles qui *se* font par les urines  
& par les felles, prises ensemble ; & qu’elle est à celle  
qui *se* fait par les felles comme quarante à quatre, c’est-  
à-dire , dix sois plus grande. D’où il fuit qu’un hom-  
me Ee trouvera beaucoup moins assbibli en allant dix  
fois plus souvent à la selle qu’il n’a coutume de faire,  
qu’en transpirant une fois plus qu’il ne fait ordinaire-  
ment. De plus, si l’on fait attention que la plupart de  
nos felles ne fiant que les restes des alimens, qui n’ont  
pû penétrer dans les veines lactées, on trouvera cette  
différence e.ncore bien plus grande ; car on ne peut s’i-  
\* maginer qu’il s’évacue de la masse du stang , par le foie

& les glandes intestinales, plus d’un dixieme de ce que  
nous rendons par les felles ; de sorte que Eut ce prin-  
cipe, la masse du fang perd plus en un jour par la  
transpiration,qu’elle ne perd en cent par les selles: c’est  
pourquoi, si la transpiration vient à augmenter du dou-  
blepar quelque moyen que ce Toit ; elle affoiblira au-  
tant un homme en vingt-quatre heures, que s’il avoit  
été cent fois plus fouvent à la selle qu’il n’a coutume  
de faire. Il n’y a perfonne qui ne s’attende à être affoi-  
bli par un purgatif auquel il n’est pas accoutumé ; &  
on éprouve tous les jours le danger où l’on est d’un  
diabetes, lorfque l’urine vient à augmenter ; mais nous  
ne faisims aucune attention à l’augmentation de la  
transpiration, à cause qu’elle est insensible ; & de-là  
vient que nous siommes siujets à attribuer les mauvais  
effets qu’elle occasionne à quelqu’autre catsse.

Un Gentilhomme de Sheffield qui étoit attaqué d’une ma-  
ladie de consiomption, ayant mis une *chemise* de flanele  
le par le cosseil de sion Medecin, fut obligé de fe met-  
tre au lit au bout de deux jours pour n’en plus sortir,  
quoiqu’il eût auparavant assez de force pour fe prome-  
ner autour de sei maison, & cela pour avoir porté de la  
flanelle.

Si quelqu’un de ceux qui auront lû ce que je viens de di-  
re , prenoit le parti de quitter la flanelle, je lui conseil-  
le de ne le faire qu’en été, & d’ufer en même-tems des  
eaux froides de Bath ou de Flesh-Brush , pour préve-  
nir les inconvéniens qui pourroient réfulter de ce chan-  
gement.

On me confeilla il y a environ dix ans, dit Wainwright,  
de porter une flanelle fur la peau, pour une toux que  
j’avois, & j’en reçus, en effet, quelque soulagement.  
Mais je trouvai au bout d’un an ou deux , qu’elle  
nuisent extremement à ma semté, & me rendoit très-  
sensible au moindre froid. J’éprouvai en la quittant  
combien elle m’assbibliffoit; & c’est pourquoi je ten-  
tai plusieurs fois d’y renoncer , mais ce fut inutile-  
ment, parce que j’en recevois toujours quelque in-  
convénient. Enfin je la quittai tout-à-fait il y a envi-  
ron deux ans fans m’en ressentir, mais j’eus la précau-  
tion d’attendre le beau tems , & de prendre un bain  
froid. WaINwRIGHT *sues choses non-naturelles.*

INDUSIUM, signifie aussi *VAmnios,*

54ï INE

I N E

ÏNESIS, ἲνησις, de ἰνέω , vuider ; *Evacuation»*

I N F

INFANS, *Enfant.*

Les maladies qui affligent le genre humain font en si grand  
nombre, que nous avons besioin d’un foin, d’tme atten-  
tion , & d’une diligence continuelle pour pouvoir nous  
soustraire à leur violence. Les *enfans* font des exemples  
sensibles de la fragilité humaine ; car ils lue font pas plu-  
tôt nés, qu’ils fe trouvent environnés d’une infinité de  
dangers auxquels on ne peut les soustraire que par des  
soins infinis. Pour comble d’infortune, la foiblesse de  
leur âge qui les met hors d’état de pouvoir découvrir  
des remedes propres à y rémedier, les prive en même-  
tems des moyens nécessaires pour exprimer leur état, &  
la violence de leurs maux; & la nature ne leur laisse  
d’autre ressource que les cris & les larmes, & quelques  
autres signes obfcurs pour émouvoir la compassion de  
ceux qui en font chargés. Cela étant, quel autre foin  
peut être plus capable de toucher un Medecin qui est  
chargé de veiller à la conservation des hommes , que  
celui de prendre en main la désenfle de cet âge foible,  
de s’instruire des maladies auxquelles il est le plus su-  
jet ; des Eymptomes, par le moyen desquels on peut les  
découvrir & les prédire ; des précautions qui peuvent  
servir à les prévenir ; &^nfin, des méthodes & des re-  
medes dont on doit fie servir pour les surmonter ? Ces  
raiEons m’ont engagé, dit Hoffman, après avoir fourni  
jufqu’ici ma carriere avec quelque fuccès, à dire quel-  
que chofe des maladies des *enfans ,* d’autant plus que  
ceux qui Ee sirnt attachés au même genre de travail que  
moi , n’ont touché plusieurs chosies que fort légère-  
ment , quoiqu’elles foient capables de recevoir une plus  
grande perfection. J’ofe même espérer que mes fuccès  
dans cette entreprise ne seront pas moindres que dans  
les précédentes, puisque je n’ai rien à propoEer quinae  
Eoit conforme à la vérité, à la raifon, & à l’expérience  
que j’ai acquise pendant plus de cinquante ans que j’ai  
pratiqué la Medecine.

Je vais d’abord parler des principales maladiesauxquelles  
les enfans font fujets , avant que d'entrer dans la re-  
cherche de leurs caufes, en prenant Hippocrate le  
pere de notre Art pour guide , qui, *Lib. III. Aph.* 24.  
25 et 26. décrit ainsi les maladies de cet âge avec l’é-  
légance & la brieveté qui lui fiant ordinaires. Les ma-  
ladies qui affligent les différens âges de l’enfance font  
pour l’ordinaire les filmantes :

Les petits *enfans* & les *enfans* nouveaux nés font très-su-  
jets aux ulceres brûlans de la bouche , au vomiffement,  
à la toux , aux infomnies, aux convulsions , aux in-  
flammations du nombril, au flux d’oreilles, àquoij’a-

\* joute les tranchées. Lorsque les dents font prêtes à  
percer,ils sont attaqués de demangeaifons de gencives  
incommodes, de fievres, de convulsions,& de diarrhées,  
furtout lorsque poussent les dents canines, & singuliere-  
ment s’ils fiant d’une grosse corpulence , & sijjets à la  
constipation. Lorsqu’ils sirnt plus avancés en âge, c’est-  
à-dire qu’ils ont atteint l’âge de quatre ans & au-dessus,  
ils scmt scljets aux inflammations des amygdales, aux  
luxations en dedans des vertebres qui sirnt près de la  
tête, aux asthmes, au calcul, aux vers qui s’engendrent  
dans les entrailles , aux ascarides , aux verrues pen-  
dantes , aux tumeurs des parotides, aux stranguries ,  
aux écrouelles , & à plusieurs autres tubercules : mais  
siurtout à ceux dont nous venons de parler. En consi-  
dérant ce qu’on vient de dire, on s’appercevra, sians  
peine , que les *enfans* fiant fil jets à tout âge à quelques  
maladies qui affectent le corps différemment, qui l'ont  
plus ou moins opiniâtres , & plus ou moins dangereu-  
fes. Car comme le tissu du corps change avec l’âge , &

INF 542  
qu’on obsierve un régime tout-à-fait différent, il fuit  
que les sujets doivent être différemment dispofés aux  
maladies, & que celles qui viennent de la seconde cau-  
se, doivent être tout autres que celles qui naiffertt de  
la premiere.

Lors donc qu’on veut traiter des maladies des *enfans,* il  
faut embrasser tous les différens périodes de leur vie, &  
ne pas en restraindre le terme à ceux qui ne font que  
de naître , mais l’étendre jusqu’à ceux qui ont atteint  
l’âge de dix ans; de peur qu’en s’attachant à décrire  
une espece de maladie, on n’en oublie quelqu’autre.

J’ai rapporté après Hippocrate , les principales maladies  
des *enfans* : mais elles ne font pas toutes également  
faciles à connoître. Je vais maintenant fpécifier les si-  
gnes diagnostics qui leur font propres , encore qu’ils  
soient d’une difficulté & d’une obscurité suffisantes  
pour tromper le jugement même des Medecins qui  
ont de la pénétration. Les *enfans* ne sirnt point en état  
de nous apprendre la nature de leurs maladies,ni la ma-  
niere dont elles les affectent ; nous ne pouvons pas non  
plus en porter un jugement assuré , Eoit au moyen  
de l’inspection de l'urine , du battement du pouls , ou  
de l’habitude extérieure , qui change aussi prompte-  
ment en bien qu’en mal ; car l’urine des enfans , foit  
qu’ils soient filins ou malades , est souvent trouble &  
épaissie, & une infinité de caufics peuvent altérer leur  
pouls,, de façon que les plus habiles y font trompés.

Le Medecin doit donc, pour sortir de l’incertitude où il  
fe trouve , s’informer avec foin des nourrices, s’ils  
crient, s’ils s’agitent, s’ils paffent les jours & les nuits  
fans dormir , si leurs éructations font acides ou nido-  
relues , s’ils ont des nausées, s’ils vomiffent, & de  
quelle nature font les matieres qu’ils rendent, s’ils font  
incommodés du hoquet & de treisaillemens des nerfs ,  
s’ils ont la toüx, s’ils respirent avec peine,s’ils rendent  
les vents & les excrémensavec facilité, & qu’elle est la  
couleur & la consistance de ces derniers. L’inspection  
exacte du corps de *F enfant* peut aussi lui fournir de  
très-grandes lumieres. Il doit examiner, par exemple,  
s’il n’y a point de rougeur inflammatoire , ou telle au-  
tre espece d’éruption ou de maladie fur quelque partie  
de fon corps : si fon haleine est chaude, si fongosier  
n’est point affecté de pustules, & fes gencives de tu-  
meurs & d’inflammation ; car il peut tirer de ces ob-  
fervations , aussi-bien que des principes qui lui font  
connus, des conséquences qui le conduiront infaillible-  
ment à la découverte de ce qu’il cherche.

Dans le dessein où je fuis d’expliquer les caufes des ma-  
ladies auxquelles les *enfans* sirnt sijjets ; je ne crois  
point m’éloigner de la vérité , en attribuant la caisse  
formelle & matérielle de ces maladies, au relâchement  
& à la mollesse de l’habitude du corps , à la furabon-  
dance desfucs pituiteux,& au fentiment trop exquis des  
fibres & des membranes ; car, comme dans ce premier  
âge , les parties folides ne peuvent à caufe de leur mol-  
lesse excessive , imprimer un mouvement suffisant aux  
fluides, ni les faire entrer dans les plus petits vaisseaux  
capillaires ; il s’enfuit que la circulation du seing & des  
humeurs, de même que les excrétions , doivent extre-  
mementlanguir. Dans ce cas, les Eucs non-seulement  
deVlennent beaucoup plus abondans: mais ils s’épaissise  
sent encore & acquierent une qualité acre & saline.  
Cette plénitude d’humeurs occasionne des stagnations  
& corrompt les fluides dont le cours est interrompu; de  
plus elle comprime & distend les nerfs qui font dessous,  
& excite des spasinesdont la violence dérange les par-  
ties folides & fluides,& trouble toute l’économie des  
fonctions ; d’où il arrive que les corps des *ens.dns >* qui  
font sufceptibles des moindres impressions , tombent  
dans des maladies aussi subites que violentes. Il ne sera  
plus difficile, après ce qu’on vient de dire, de rendre  
raison des maladies qui affligent les *enfans* ; car la sur-  
abondance & la stagnation des humeurs pituiteuses ,  
une fois supposées, il est assé de deviner pourquoi l’en-  
fance est sujette aux catarrhes, auxrhumatisines ,aux

543 I H E

oppressions de poitrine, aux diarrhées,aux tumeurs des  
glandes, aux écoulemens par les oreilles, & à d’autres  
affections semblables.

En supposant une fois la dépravation & l’acrimonie des  
fucs, on conçoit fans peine que les *enfans* doivent être  
sort fujets aux ulceres & aux autres éruptions de la  
peau ; & enfin en admettant le sentiment exquis du  
fysteme nerveux, ilparoît clairement que la plus lége-  
re cause doit exciter en eux des convulsions & des sipasc  
mes , tant des parties externes qu’internes; car, comme  
le tiffu des petites fibres intestinales est extremement  
fensible, ils peuvent être attaqués de tranchées vio-  
lentes, de distensions d’estomac & d’intestins fortin-  
commodes, & d’anxiétés dangereuses; & comme les  
membranes qui enveloppent le cerveau & la moelle  
épiniere sirnt aisées à irriter, ils tombent souvent dans  
des accès épileptiques , & dans des tiraillemens con-  
vulsifs des extrémités. Bien plus, comme les pou-  
mons contiennent plusieurs ramifications de nerfs très-  
déliées , ils font souvent affectés , & les *enfans* très-  
fréquemment incommodés d’une toux convulsive , &  
d’un asthme qui les met en danger d’être fuffoqués ; &  
enfin le sentiment exquis des membranes qui tapissent  
le dedans de la bouche, les rend sijjets, lorsipue les  
dents ont peine à percer, à des iymptomes extreme-  
ment violens.

En second lieu, la qualité prédominante de l’acide, ne  
contribue pas peu aux maladies des *enfans’, 8c* Harris ,  
dont le savoir Eur ces matieres est connu , ne craint  
point d’attribuer à cet acide presque toutes les affec-  
tions auxquelles l’enfance est sujette : en effet l’odeur  
acide des éructations & des matieres que plusieurs *en-  
fans* rendent par haut & par bas, prouve assez que le  
lait dont ils subsistent, s’aigrit & sic caille aisément,  
& que leurs fucs , qui font clairs & lymphatiques, ont  
beaucoup de disposition à s’aigrir ; car si les hommes  
d’un âge plus avancé, dont le tempérament est phleg-  
matique& surchargé de sucs pituiteux , fiant beaucoup  
plus siljets que les autres à une coagulation nuisible de  
la lymphe, & à ces esipeces d’éruptions auxquelles on  
donne le nom de *Purpura alba,* qui en est la sitite ; il  
slensiuit à plus forte raifon , que les *enfans* doivent être  
plus expofés que les autres à une intempérie acide des  
humeurs.

Pastbns maintenant aux caisses éloignées. Si l’on fait  
attention à la débilité des folides , on trouvera que  
les *ensans* font généralement plus foibles que les adul-  
tes, & d’un sentiment bien plus délicat. Il faut donc  
que quelque caufe particuliere contribue principale-  
ment à la foiblesse & à la mobilité extraordinaire du  
systeme nerveux , puiEque les uns scmt plus fujets  
que les autres à certains mouvemens irréguliers. Rien,  
suivant moi, ne contribue plus à cela qu’une disposi-  
tion héréditaire qui passe des parens à tous leurs desi-  
cendans ; & qui fait que toutes les perfonnes qui jouis-  
fent d’une mauvaise simté, ou qui fiant épuisées par le  
trop grand usage des femmes, par une trop forte ap-  
plication à l’étude , par l’âge ou par la débauche, en-  
gendrent pour l’ordinaire des enfans qui font infirmes  
dès le premier moment de la conception, & qui appor-  
tent au monde des défauts que Part & le favoir le plus  
profond ne fauroient corriger. Si cela n’étoit pas, on  
ne verroit point un si grand nombre de perfonnes affli-  
gées de la goute & du calcul, implorer souvent en  
vain le fecours des Medecins pour être délivrées de  
leurs incommodités.

Mais je crois que c’est principalement de leurs meres que  
les *enfans* tirent les maladies auxquelles ils sont siljets ;  
car on ne sauroit croire combien la plupart des femmes  
grosses font enclines à des appétits dépravés, & à quel  
point elles font agitées par des foins inutiles, des desirs  
& de vaines imaginations, par la terreur, la crainte,  
les passions, l’orgueil, l’amour de la vengeance, & au-  
tres affections semblables. Il ne Ee peut donc faire que  
la circulation du sang ne foit troublée deplufieurs ma-

INF 544

nieres, & que la violence des passions n’influe d’une  
façon extremement préjudiciable fur les premiers ru-  
dimens du fœtus. Le même malheur est à craindre  
lorfque des meres intempérantes surchargent leurg  
estomacs d’alimens de mauvaise qualité , & excitent  
par des liqueurs spiritueisses la pléthore pendant leur  
grossesse. On peut mettre encore de ce nombre les fem-  
mes sujettes aux pafllons hystériques, & qui après  
avoir conçu, habitent avec leurs maris; car quelques-  
uns prétendent que rien ne contribue plus à affoiblir  
leur fruit & à le rendre maladif, que de faire un trop  
fréquent ufage du coït après la conception.

Le fœtus peut encore devoir fa foiblesse à la crainte ou à  
l’indolence de la mere qui a retardé, ou à fa trop gran-  
de impatience qui a accéléré fa sortie dans le tems de  
l’accouchement. Il résulte le même effet des remedes  
chauds, qui hâtent l’accouchement, ou de l’ignorance  
des Sages-sommes, qui offensent le fœtus , foit en le  
tirant avec trop de force ou autrement ; d’autant plus  
que ces fortes de femmes compriment fouvent trop  
sorties siItures de la tête dont l’union n’est pas encore  
suffisamment affermie. De là résultent des épilepsies,  
des paralysies & d’autres Eymptomes terribles qui met-  
tent la vie de *F enfant* en danger.

Comme les *enfans* nouveau-nés ont les fibres des nerfs  
extremement délicates, ils tombent aisément dans des  
mouvemens très-irrégulierslqrfqu’ils viennent à être  
frappés d’une terreur imprévue , qu’on les éveille par  
des cris, ou par des paroles & des gestes imprudens ,  
tels que ceux auxquels les nourrices ne font que trop  
accoutumées, ou lorfque les persionnes qui les allai-  
tent , troublées par quelque passion, surtout par  
la terreur & la colere', leur présentent trop-tôt le té-  
ton. Aussi rien n’est-il plus commun que d’en voir ré-  
siIlter immédiatement des spasinesde différentes espe-  
ces, despîcotemens de nerfs, des corrosions, descha-  
leurs, des tranchées, & des inflammations, qui fe ma-  
nifestent assez par des inquiétudes, des infomnies,des  
agitations des mains & des piés, des tressaillemens,  
edes cris , & même par des convulsions épileptiques

Rien ne contribue plus, après ce que je viens de dire , à  
diminuer la force des folides , qu’une intempérie ex-  
cessive de l’air , surtout le froid, ou les changemens  
soudains alternatifs du froid & du chaud. Car puisque  
ces chofes nuifent aux perfonnes âgées dont les nerfs  
font affoiblis, en arrêtant la transpiration ,|quels dom-  
mages ne doivent elles pas causer aux *enfans* qui ne *sa-  
vent point se* garantir des injures de Pair. La maniere  
délicate avec laquelle on éleve pour l’ordinaire les *en-  
fans ,* & les remedes qu’on leur fait prendre fans aucu-  
ne nécessité, ne contribuent pas peu à leur ruiner, le  
tempérament. Car *des enfans qui* ne font point accou-  
tumés à l’air, deviennent incapables de supporter le  
moindre froid, outre que les remedes, furtout les plus  
actifs, alterent beaucoup leur constitution,& llempê-  
chent de régler les mouvemens de l’œconomie animale.  
Et comme cette méthode est très-commune parmi les  
gens d’un rang distingué, on ne doit pas s’étonner que  
leurs enfans foient beaucoup plus foibles &plus fujets  
aux maladies que ceux du bas peuple, qu’on éleve d’une  
maniere tout-à-fait oppofée.

Toutes ces chofes produisent leurs effets, non-seulement  
sijr les *enfans* qui sont à la mamelle, mais encore silr  
ceux qui sirnt dans un âge un peu plus avancé. Car la  
force des Eolides étant altérée, & le corps se trouvant  
disposé aux maladies , foit dès le ventre de la mere,  
ou par la faute des Nourrices, il est visible que les *en-  
fans* doivent être fujets après qu’on les a sevrés, à plu-  
sieurs maladies fâcheuses, comme on n’en a que trop  
d’exemples.

Les caisses qui contribuent à la génération d’une surabon-  
dance d’acide font très-nombreuses, & nous en avons  
déja rapporté quelques unes.Mais on doit mettre au mê-  
me rang tout ce qui corrompt le lait , soit dans les  
Nourrices ou dans les *enfans s* qui le rend grossier &  
impur, ou le fait cailler. Cet effet peut souvent venir

545 I N F

de la faute des Nourrices, furtout, lorsqu’elles *se* li-  
vrent sans *réserve* à leurs passions, qu’elles mangent  
avec excès des fruits d’été , du fromage , des salades,  
des alimens acides , acres & falés, & qu’elles sont un  
trop grand ufage des vins acides, de l’eau-de-vie, ou  
des liqueurs fpiritueufes. Car ces chofes rendent le lait  
gluant & groflier, & lorsqu’on le donne aux *enfans* , il  
s’aigrit aussi-tot, & non-seulement difpofe à des obs-  
tructions obstinées des premieres voies & du méfente-  
re; mais contribue encore extremement à la génération  
du calcul dans la vessie, qui est assez ordinaire à cet  
âge ; outre que le trop fréquent ufage des liqueurs  
spirituesses, fait fur le champ fermenter le lait, & le  
rend capable d’exciter des fievres brûlantes dans les *en-  
fans.* Ce n’est pas la qualité feule de l’aliment qui est  
préjudiciable, fa quantité nuit encore beaucoup. Car  
lorfque les Nourrices se gorgent d’alimens, &boÎVent  
des bieres épaisses , mais en petitè quantité, ne sont  
point assez d’exercice, & vivent dans l’oisiveté ; le lait  
ne peut que s’épaissir & devenir extremement nuisible  
à la santé. Un froid violent produit d’aussi mauvais  
effets, lorfqu’on y expofe les mamelles fans précau-  
tion, parce que resserrant les vaisseaux qui fournissent  
lelait, il le difpofeà s’épaissir. Le lait s’altere d’une  
maniere extraordinaire & reçoit une disposition à *se*corrompre dans l’estomac des *enfans,* lorsque les me-  
res ou les nourrices habitent avec leurs maris dans le  
tems qu’elles allaitent, ou que leurs regles qui cessent  
communément dans les femmes enceintes & dans les  
nourrices, commencent à reprendre leur cours. Car  
dans un pareil cas , les *enfans* deVÎennent languissans,  
chassieux & foibles, & paroissent montrer par leurs  
gestes qu’on doit leur refluer la mamelle, jtssqu’à ce  
que les regles aient cessé, & que la mère ait repris fa  
premiere vigueur. Enfin le lait n’est pas moins corrom-  
pu lorfque les nourrices semt sujettes aux affections  
hystériques, ou constipées ; & qu’à l'occasion des spase  
mes &des flatuosités des premieres voies, il se forme  
divers amas de fang & d’humeurs dans différentes par  
lies du corps.

De la part des *enfans ,* plusieurs chofes produisent les mê-  
mes effets : suais ils semt surtout affectés lorsqu’ils  
prennent trop d’aliment, qu’on leur donne à téter con-  
tre leur inclination , ou qu’on les farcit de bouillie.  
Car lorfque les *enfans -,* surtout ceux qui font délicats  
&de petite corpulence, ne peuvent point venir à bout  
de la digérer; elle engendre souvent' des récrémens  
acides qui détruisent le ton de l’estomac & des intef-  
tins, & occasionnent des enflures cardialgiques d’esto-  
mac, des oppressions de poitrine & d’autres affections  
femblables qui alterent extremement la semté. Etmul-  
lera donc raison de dire à ce propos dans *sa* Disserta-  
tion intitulée , *Valetudinarium Infantile,* « que les  
« meres tuent souvent leurs *enfans* en les gorgeant  
« d’un lait superflu & presque coagulé : & qu’une ré-  
« plétion de lait est aussi nuisible aux *enfans,* que celle  
« de pain l’est aux adultes. » Ce n’est pas une moindre  
faute de leur donner différens alimens , souvent aci-  
des , acres & Ealés, de les gorger de viande & de vin,  
à deffein de les fortifier & d’appaifer leurs cris ; car un  
pareil mélange ne peut manquer de cailler le lait , &  
par conséquent d’affoiblir extremement l’estomac , &  
de caufer un grand nombre de maladies. On peutajou-  
ter à ce que je viens de dire, le changement trop fré-  
quent de nourrices : car la raifon qui fait que les adul-  
tes ncpeuvent sijpporter le changement de nourriture,  
stiosiUÎrehcore avec plus de force dans les *enfans* qui  
font beaucoup plus foibles.

Toutes ces fautes influent ordinairement fur les *enfans ,*après qu’on les a sevrés, ou du moins elles Ee font Een-  
tir dans un tems où *se* mettant peu en peine des regles  
du régime, on les fait passer d’une nourriture légère à  
une plus grossiere, à l’ufage de la viande & de tels au-  
tres alimens femblables.

*Tome IV.*

INF 546

Venons maintenant au prognostic.

Je remarquerai d’abord que les *enfans* qui naissent de pa-  
rens vigoureux , & filins de corps & d’esprit, fiant or-  
dinairement plus forts , plus vifs & plus robustes que  
les autres, moins fujets à être affectés par les caufes ex-  
térieures, exempts de maladies, ou du moins plus dise  
posés à en être guéris. On peut porter, je crois, le me-  
me jugement des *enfans* qui n’ont point été affujettis à  
un régime trop scrupuleux,& qu’on a accoutumés peu à  
peu à différens genres de vie; car on peut tellement les  
endurcir dès leur enfance, qu’ils deviennent infensi-  
bles aux injures du dehors, comme cela paroît par les  
*enfans* des Laboureurs & des pauvres gens, qui semt  
bien moins si.ijets aux maladies que ceux des pelsson-  
nes de distinction qui ont été élevés avec plus de déli-  
catesse & de soin. Il faut encore observer que les mala-  
dies *desenfans,* bien qu’innombrables, peuvent siegué-  
rir beaucoup plus aisément que celles des adultes ,  
pourvu qu’on les traite comme il faut : car leurs corps  
ont autant de facilité à recevoir les impressions nuisi-  
bles des chofes non-salutaires, qu’ils en ont à *se res-  
sentir* des bons effets des remedes & des choses confor-  
mcs à la nature; & l’on ne verroit pas mourir tous  
les jours un si grand nombre *d’enjans* s’ils avoient été  
conduits par des persimnes éclairées. Au reste, on ob-  
sierve tous les jours que les *enfans* d’une habitude cor-  
pulente *& spongieuse,* qui tetent beaucoup, ou dont  
les nourrices ont de l’embompoint & fiant pleines d’hu-  
meurs , font plus souvent affligés de maladies que les  
autres , & font surtout sujets aux nœuds , à la toux  
convulsive & aux ulceres ; au lieu que ceux qui semt  
maigres, sont plus fréquemment attaqués de fievres &  
d’inflammations. Ceux qui ont le ventre libre jouiffent  
ordinairement d’une fanté beaucoup plus parfaite que  
ceux qui font constipés. Enfin, comme la plupart des  
*enfans* meurent de tranchées, accompagnées de mou-  
vemens convulsifs des extrémités, il est bon de favoir  
que c’est un très-mauvais signe, lorfque ces maladies  
Eont accompagnées de longues infomnies.

*Régime qu’il convient défaire observer aux jeunes enfans.*

Quiconque veut garantir les *enfans* des maladies violen-  
tes auxquelles ils sont sujets, doit avoir soin de détrui-  
re dès le moment qu’ils viennent au monde, toutes les  
cauEes qui peuvent les engendrer, & mettre leur vi©  
en danger. Je crois donc qu’il ne Eera pas hors de pro-  
pos de donner quelques regles touchant le régime , la  
diete & autres choses non-naturelles qui conviennent  
aux *enfans,* aussi-bien qu’à leurs nourrices , de peur que  
le mauvais uEage qu’on en peut faire, ne dispose de  
bonne heure les *enfans* aux maladies, & ne leur faste  
contracter dès leur enfance les principes d’une mau-  
vaife constitution. Cela me paroît furtout nécessaire,  
pour éviter les redites ; car il y a certaines précau-  
tions générales dont nous pourrons faire tssage dans la  
si.iite , en donnant l’explication particuliere de plu-  
sieurs maladies.

Dès que *V enfant* est venu au monde, il faut après lui avoir  
lié & coupé le cordon ombilical, le laver dans un bain  
tiede préparé avec de Peau feule, ou avec de l’eau & du  
vin, lequel a l’avantage de distribuer le Eang également  
dans tout le corps. Il faut aussi laisser à la fiage-femme  
tout le tems dont elle a bestoin pour perfectionner ce  
qu’il peut y avoir d’informe dans la tête ou dans telle  
autre partie du corps, & le rétablir dans fon état natu-  
rel. Qu’elle examine donc avec soin chaque memore  
l’un après l’autre en le frappant légerement ; qu’elle  
étende aussi & qu’elle fléchisse les jambes & les pies ,  
afin de dissiper la mucosité qui peut s’être arrêtée dans  
les articulations. Elle doit aussi frapper souVent le Ven-  
tre avec le creux de la main , & frotter légerement les  
parties destinées à l’excrétion, pour les exciter à fe dé-  
barrasser des excrémens. Mais elle doit furtout obser-

M m

*W7* INF

ver si *F enfant* est fort & robuste, ou foible & infirme ;  
& c’est ce dont elle pourra juger par la foiblesse de fa  
voix & de fa refpiration. Si la mere est d’une constitu-  
tion délicate & mal-Easse, & que dans le cours de *sa*grossesse elle ait été affectée de différentes maladies du  
corps & de l’esprit, si le mouvement du fœtus dans la  
matrice a été plus foible qu’il n’auroit dû l’être, si  
l’accouchement a été laborieux & prématuré, on peut  
en conclurre que *Pensant* est foible; car toutes ces cho-  
Ees affoibliffent les *enfansScies* rendentfujets aux ma-  
ladies, puiEque la foiblesse , si-livant la maxime de Cel-  
se, dispoEe le corps à toutes sortes de maladies. Lors  
donc qu’on est assuré par tous ces iymptomesde la foi-  
bleffe de *ï’enfant,* il faut tâcher de le fortifier en le la-  
vant, fuivant la coutume ordinaire des Sages-femmes ,  
avec du vin chaud ; en le frottant légerement, en lui  
oignant la poitrine, le dos & le sommet de la tête avec  
quelque efprit analeptique, ou en foustlant avec force  
dans fa bouche, après avoir mâché des doux de girofle  
ou quelqu’autre aromate , ou en lui donnant quelque  
peu de vin du Rhin ou d’eau de canelle.

Mais comme on est obligé de garantir les *enfans* des in-  
jures de l’air en les enveloppant dans des langes, il faut  
prendre garde qu’en les bleffant, foit par négligence ou  
par ignorance, on ne dispofe leur corps aux maladies.  
Car outre qu’on rend très-souvent les *enfans* boffus en  
leur ferrant trop la poitrine, & qu’on les rend si-ijets à  
la consomption,-au vomssement & aux descentes, il  
résillte encore plusieurs inconvéniens fâcheux de la  
mauvaise méthode qu’on a de les trop serrer, parce  
qu’on interrompt par-là la circulation du simg & qu’on  
les excite à crier continuellement.

Ces choses observées, il ne reste plus qu’à débarraffer les  
intestins des *enfans* des matières excrémentitielles qui  
*S’y* semt amaffées pendant le tems qu’ils ont été dans le  
siein de leur mere, en les purgeant à propos. Au reste,  
ils ne commencent pas plutôt à respirer & à attirer Pair  
qui les environne dans leurs poumons, que Faction  
mutuelle & fréquemment réitérée du diaphragme &  
desmssclesde l’abdomen, comprime non-seulement  
l’estomac & les intestins & les disposte à *se* débarraffer  
des excrémens qu’ils contiennent, mais pouffe encore  
la bile dans les intestins, & surtout dans le duodénum,  
laquelle venant à picoter les tuniques des intestins par,  
Ea qualité détersive & irritante, en augmente la con-  
traction & les oblige à *se* décharger des matieres qu’ils  
renferment; d’où il arrive que ces excrémens ténaces  
s’évacuent fouvent d’eux-mêmes par haut & par bas.  
Mais comme il peut fe faire que cela n’arrive point, &  
que la foiblesse de *F enfant* s’oppofe à un pareil effet,  
la nature a donné à la mere une efpece de lait clair, sé-  
reux & douceâtre appelle *colostrum,* dont la qualité  
détersive & délayante purge le corps beaucoup mieux  
& plus siurement que les évacuans les plus énergiques.  
Plusieurs Medecins conseillent de rejetter ce *colostrum*comme un lait impur & très-préjudiciable à l’estomac  
des *enfans’.* mais je silis convaincu par ma propre expé-  
rience qu’iI n’a rien de dangereux, à moins qu’il ne  
coule d’une source impure, comme lorsque la me-  
re vient à être affectée de quelque contagion , im-  
médiatement après avoir accouché, ou qu’elle a été  
affligée de quelque maladie violente avant l’accouche-  
ment, ou agitée par des mouvemens convulsifs durant  
le travail, dont elle se ressent encore, ou à moins que  
quelqu’autre circonstance ne s’oppoEe à lassage d’un re-  
mede que la nature a elle même préparé dans les ma-  
melons des femmes.

Lorsque la petitesse du mamelon est telle que *Pensant* ne  
peut le tenir comme il faut dans la bouche , ni en tirer  
le lait qu’au moyen d’une attraction violente , qu’il est  
trop gros, que la mere après avoir accouché ne veut ou  
ne peut allaiter, il vaut mieux dans ce cas pendant les  
premieres vingt-quatre heures, débarrasser le corps de  
*l’enfant de son meconium par* des laxatifs convenables,  
que de mettre *Venfant* aussi-tôt après qu’il est né entre  
les mains d’une nourrice robuste & replete. Car, corn-

INF 548

me le lait des femmes qui ont long-tems allaité est or-  
dinairement grossier, & contient une grande quantité  
de fubstance grasse & alimentaire, il ne *se peut* qu’il  
ne surcharge l’estomac de *F enfant-,* qu’il n’engendre  
des crudités acides & qu’il ne fasse cailler le lait. Il y a  
plusieurs manieres de purger les *enfans :* c’est la coutu-  
me en Allemagne parmi le bas peuple, de donner aux  
enfans qui viennent de naître, du miel avec du heure  
sans fel , ou du fucre d’orge avec de l’huile d’amandes  
douces. Les François & les Hollandais se fervent de  
vin édulcoré avec du fucre, d’autres, de quelques au-  
tres choEes qui produisent le même effet. Mais comme  
ces méthodes ne sattisfont pas toujours à l’intention  
qu’on s’est proposée, on peut employer des catharti-  
ques plus efficaces, tels que le sirop de tisses solutif,  
de chicorée avec la rhubarbe, de fleurs de pêcher , la  
manne, avec quelques grains de crême de tartre, que  
l’on donnera en petite quantité dans du bouillon ou  
dans quelqu’autre liqueur semblable. J’approuve assez  
la pratique de ceux qui dans le dessein de procurer des  
selles , fe servent de suppositoires, ou à leur défaut de  
lavemens. Car le rectum est d’un sentiment *si* exquis  
dans les *enfans,* que la plus légere irritation suffit pour  
l'obliger à laisser sortir les excrémens. De là vient que  
Boerhaave conseille dans ses Aphorisines 55. I347.de  
donner aux *enfans* un lavement de petit-lait avec du  
Eavon ou du miel.

Quelques Medecins , néantmoins , fie sirnt point d’avis  
que l’on évacue si-tôt le meconium , parce qu’il ne  
peut point encore avoir acquis une acrimonie capable  
de nuire au corps.

En effet, on trouve après un mûr examen , qtie le meco-  
nium ne possede point une qualité aussi acrimonieuse  
& aussi vénéneuEe qu’on le croit communément ; car il  
reste durant plusieurs mois dans le conduit intestinal,  
Bans catsser ni inflammation ni corrosion, flans exciter  
les intestins à s’en déeharger, ni sans irriter le colon ,  
où il fait fa principale résidence. Il ne *se* corrompt  
point non plus ; car si cela étoit, il ne *se* pourroit qu’il  
ne laiffàt échapper des flatuosités & des vapeurs féti-  
des ; il ne fe desseche point par la chaleur , puisque  
lorfqu’on ouvre les *enfans* qui font morts en venant atr  
monde, on le trouve d’tine consistance de miel & fans  
odeur. Cependant, bien que j’aie des raifons fuffifantes  
pour condamner cette purgation forcée & prématurée  
des *enfans s* je fuis néantmoins persuadé que l’on doit  
*se* conduire d’une maniere tout-à-fait différente, lors-  
que les enfans ne peuvent par leurs propres forces, ni  
avec le fecours du *colostrums se* débarrasser des impu-  
rétés qui *se* sirnt engendrées de la nourriture qu’ils ont  
reçue de leurs meres. Il convient absolument pour lors  
de les aider avec quelqife remede léger , puisqu’on a  
vu que pour avoir tardé trop long - tems à évacuer le  
meconium, il en est resulté des tranchées, des inquié-  
tudes, des Insomnies , des passions cardialgiques , des  
descentes , des constipations opiniâtres , des mouve-  
mens convulsifs, & plusieurs autres fymptomes funese  
tes ; non-feulement à caisse que les excrémens s’atta-  
chent avec beaucoup de force aux tuniques des intese  
tins, & les collent, pour ainsi dire,enfemble ; mais en-  
core parce que par leur mélange le lait, quelque bon  
qu’il sc>it , acquiert une qualité tout-à-fait préjudi-  
ciable. C’est ce qui fait qu’un grand nombre de sem-  
mes font jeûner leurs *enfans* pendant ving-quatre heu-  
res , & leur donnent du miel & du heure , pour empê-  
cher que le -lait ne se caille dans' leur corps s’il n’étoit  
point assez purgé.

Ces chofes obfervées,'il faut prefcrire aux *enfans* une  
diete & un régime convenable :jnais le lait est pour  
eux un aliment comme universel, puisqu’il leur tient  
lieu du boire & du manger, & qu’il est proportionné  
à la foiblesse de l’estomac : aussi la nature a-t’elle voulu  
qu’il s’en accumulât une quantité suffisante dans les  
mamelles des femmes qui fe portent bien, immédiate-  
ment après qu’elles Ont accouché. Puis donc que les  
*enfans* reçoivent la nourriture dont ils ont besoin par

549 INF

les mamelles de leurs meres , ou de leurs nourrices ,  
il est du devoir des parens & de ceux qui ont charge  
de veiller à leur santé, de faire enforte qu’elles engen-  
drent un lait pur & tempéré. Pour cet effet, il faut que-  
les ncurrices obfervent une diete exacte, & qu’elles  
éyitent avec foin tout ce qui peut communiquer de  
l’odeur au lait, quelqu’imperceptible qu’elle foit,  
furtout les choEes nuisibles & capables de produire des  
maladies. Supposé que l'on soit obligé de prendre une  
nourrice , il faut la choisir faine, de l’âge de vingt à  
trente ans, plutôt maigre que grasse, de bonnes mœurs,  
d’un esprit rassis, qui ne foit ni mélancolique, ni paf  
sionnée, ni adonnée au vin, & enfin, qui n’ait point un  
lait trop vieux, & lui faire obferver un régime fort  
exact ; & comme la plupart des femmes qui fe char-  
gent de nourrir sont pauvres, & hors d’état de *se* pro-  
curer les commodités dont elles ont besoin, il faut  
prendre garde de ne point leur faire quitter trop-tot le  
genre de vie auquel elles font faites, pour leur en fai-  
re prendre un plus délicat & plus abondant, mais les  
y accoutumer par dégrés. Supposé que la mauvaife hu-  
mcur de leur nourrisson les empêche quelquefois de  
dormir , elles doivent s’en dédommager pendant le  
jour, fans se livrer pourtant à la paresse & à l’oisiveté.

Si l’on sait attention à ce que je viens de dire, on ne pour-  
ra s’empêcher de blâmer les meres , qui fans s’embar-  
k rasser du danger que courent leurs *enfans* , les livrent  
àVecune barbarie qui surpasse celle des brutes, à des  
nourrices mercenaires , sans daigner seulement s’in-  
former si elles font faines ou mal-siaines , vertueuses  
ou débauchées. Il n’est donc pas surprenant, comme  
le remarquent des Auteurs fort célèbres, que les *en-  
fans* foient si souvent affligés d’ulceres, de la gale, de  
teigne , d’achores , & d’autres maladies cutanées , à  
cause du mauvais régime de leurs nourrices; ou si elles  
sont infectées de maladies vénériennes, que les *enfans*contractent les mêmes infirmités ; ou comme je l’ai  
fouvent obEcrvé, qu’ils foient affligés de pustules, d’é-  
ruptions crustacées, & de mille autres incommodités  
femblables. Et comme les défauts de l’efprit & du  
cœur se communiquent aussi facilement que ceux du  
corps par le moyen d’un lait mal conditionné, il ar-  
rive fouvent que des *enfans* nés de parens qui sont fort  
honnêtes gens , ont des mœurs tout-à-fait dépravées.  
J’ai connu, par exemple, des *enfans* fort fujets à Pi-  
Vrognerie, pour avoir eu des nourrices qui aimoient  
à boire; & plusieurs Auteurs n’attribuent l’ivrognerie  
& la cruauté qui ont terni la vie de plusieurs perfon-  
nes , qu’aux nourrices dont ils avoient fuccé le lait,  
& qui étoient infectées des mêmes vices. Wirdig. *in  
Mcdic.spirit. Lib. I. cap.* 25. 56. s’exprime fur ce fu-  
jet d’une maniere très-remarquable: Les *enfans* , dit-  
il , qui fucent un lait étranger , dégénerent ordinale  
rement, & prennent le naturel & les mœurs de leurs  
nourrices, au moyen du lait & des esprits qui passent  
dans leurs corps. Les animaux les plus féroces s’appri-  
Voifent en buyant du lait humain , à caufe des esprits  
qu’ils sucent avec ce même lait ; comme au contraire,  
- les hommes qui ont été nourris avec du lait de bêtes  
féroces deviennent brutaux & féroces commes elles ,  
comme on en voit un exemple dans Remus & Ro-  
mulus.

On ne fauroit déterminer précisément la quantité de lait  
qu’on doit donner aux enfans ; mais la coutume la plus  
reçue, est de leur présenter deux fois par jour la ma-  
melle pendant le premier mois ; six ou fept fois par  
jnur après le troisieme & le quatrieme mois , & enfin ,  
deux ou trois fois par jour pendant le reste de l’année.  
Les femmes doivent feulement prendre garde de ne  
point leur donner trop fouvent à téter Eans aucune sé-  
cessité, & ne rien négliger pour leur faire quitter la  
mamelle lorsqu’ils font trop avides, parce qu’ils font  
hors d’état de connoître d’eux-mêmes la quantité qui  
leur conVient, autrement ils peuvent être affectés des  
fymptomes dont j’ai parlé ci-dessus.

Plusieurs casses concourent souvent à altérer la qualité

INF 550

du lait : il faut donc user de toutes les précautions pof-  
sibles pout prévenir ce danger. Nous avons oblerVé  
plus haut, que la terreur est de toutes les passions cel-  
le qui influe le plus Eur ce fluide; d’où il fiait que le  
moyen le plus sûr pour prévenir ces mauvaises in-  
fluences, est de ne point donner à téter à *\’enfant* irn-  
médiatement après une frayeur. Il en est de même de  
la colere : & comme un lait qui a été altéré par la vio-  
lence de quelque passion , met la vie de la nourrice &  
du nourrisson en danger, lorsqu’il séjourne trop long-  
tems dans les mamelles, il faut avoir la précaution de  
le tirer à tems. Il arrive aussi quelquefois que *Pensant*ne téte pas autant qu’il le faudroit, foit par sa faute ,  
ou par celle de la nourrice. Dans ce cas , il faut fup-  
pléer à ce défaut par d’autres alimens convenables ,  
dont les meilleurs sont le petit lait doux, la décoction  
d’orge mondé, le gruau, les émulsions d’amandes dou-  
ces, ou l’orge cuit en consistance de pulpe avec un  
jaune d’œuf, & autres choses semblables.

Ces alimens conviennent encore lorEque le lait ne four-  
nit point à *Pensant* une nourriture suffisante : mais cha-  
que peuple & chaque pais a les siens, & qui sont d’au-  
tant meilleurs, qu’ils conviennent à la nature du cli-  
mat , & à leur façon de vivre. Les plus ordinaires parmi  
nous, font diverses eEpeces de bouillies faites avec de la  
fleur de froment ou de la mie de pain , cuites avec du  
lait ou de Peau, en consistance épaissie & gluante. Mais  
je doute beaucoup que les *enfans,* furtout ceux des per-  
fonnes de distinction, qui sont pour l’ordinaire fort  
délicats, pussent digérer comme il faut cet aliment;  
& je crois bien plutôt, qu’il n’est propre très-fouvent  
qu’à leur caufer des obstructions des vifceres & du mé-  
sentere. Hilclanus, *Cent. 6. Observ.* 34. parle d’une obse  
truction incurable du pylore occasionnée par Tissage  
d’une pareille bouillie. Encore moins doit-on surchar-  
ger un estomac foible d’tm pareil aliment, ou en don.  
ner une nouvelle quantité avant que la premiere foit  
digérée, à caufe, comme nous l’avons prouvé, que  
*Pensant* ne peut que s’en trouver incommodé. Je ne  
Eaurois approuver non plus la mauvaise coutume qu’-  
ont quelques femmes de donner à leurs *enfans* de la  
bouillie qu’elles ont mâchée dans leur bouche, & mê-  
lée avec leur falive; car bien que cette masse, ainsi  
imprégnée de la falive d’une mere saine, puisse *se con-  
vertis aisément* en un chyle proportionné à la délica-  
tesse de *Ϊ’enfant,* elle peut cependant leur être nuisible  
dans quelques cas; non-si-ulement, comme lorsqu’une  
pareille mastication dissipe & consume la partie la plus  
subtile de la bouillie, ou lorEque l’infection de la *sa-  
live &* des dents cariées de la nourrice, qui est à peine  
perceptible, à caufe de la grande subtilité de la ma-  
tiere étrangère, peut aisément fe communiquer à *Ven-  
fiant.*

LorEque les *enfans* ont acquis , au moyen de ce régime,  
une habitude propre à digérer les autres alimens, ce  
qui arrive au bout d’un an , ou un peu plus tard , on  
peut les sevrer : mais il est beEoin de grandes précau-  
tions pour les mettre à couvert des malheurs auxquels  
ils ont échapé jufqu’alors , & Eous leiquels ils ne man-  
queroient pas de succomber , si on les nourrissoit d’alt-  
mens difficiles à digérer, & qui péchassent par leur  
quantité & leur variété. Par exemple,les alimens sialés,  
visiqueux, austeres , gras & acides, pris en trop gran-  
de quantité & mal digérés , ne font qu’engendrer des  
crudités acides & Vssqueuses : il en est de même des  
fruits d’Etéqui ne font pas mûrs, parce qu’ils cachent  
dans le tissu de leurs particules un acide , qui peut en ir-  
ritant & en affectant fpafmodiquement les fibres des  
intestins , exciter des diarrhées , des dyssenteries , des  
tranchées & d’autres iymptomes pareils, furtout a l’ap-  
proche de PAutomne. Le pain trop récent ou mal le-  
vé , de même que les confitures , alterent aisément le  
chyle, & le font dégénérer en impuretés vifqueufes ,  
qui occasionnent des vers , des trandiées, des duretés  
de bas-ventre, & d’autres fymptomes fort à craindre.

M m ij

55ΐ INF

Il nous reste à indiquer en peu de mots quelques préfet- \  
. vatifs :

Je n’ai rien trouvé de plus efficace , pour prévenir les ma-  
ladies des *enfans ,* que de leur donner souvent, aussi-  
bien qu’à leurs nourrices , des infusions de plantes ca-  
pables d’adoucir le fang, faites avec de l'eau. Je ne  
puis en recommander de meilleures que celles de bé-  
toine , de racine de vipérine , de réglisse, de femence  
de fenouil & d’autres plantes semblables ; car le lait  
devenant par-là plus clair & plus fluide, ne peut obs-  
truer les vaisseaux capillaires, & circule beaucoup plus  
aisément dans tous les vaisseaux du corps, & dans les si-  
mlosités des glandes. C’est une assez bonne méthode  
pour ls nourrices, de manger quelquefois après le re-  
pas , quelque peu de femence d’anis & de fenouil,  
puisqu’elles augmentent le lait & garantissent les en-  
sens des tranchées.

Comme le lait qui séjourne dans l’estomac, & dans le  
duodénum , devient aussi-tôt acide, corrosif, fe caille  
& excite une infinité de fymptomes dangereux , il ne  
faut rien négliger pour empêcher cette coagulation.  
Rien n’est plus efficace pour cet effet que les poudres  
faites avec des pierres d’écrevisses, des coques d’œufs,  
la racine d’Irisde Florence, le fafran ,les semences ou  
l’huile d’anis , le blanc de baleine, le cinnabre , &  
une folution de pierres d’écrevisses , dont on peut don-  
ner une dose à *Pensant* deux ou trois fois par semaine :  
mais comme la santé des *enfans* dépend de la liberté du  
ventre , aussi-bien que du ton de l’estomac & des intef-  
tins ; il est bon de les purger quelquefois pour prévenir  
les inconvéniens qui pourraient réfulter de la coagu-  
lation du lait.

Mais j’ofe assurer que tous les purgatifs forts & acres,  
tels que la résine de jalap , la fcammonée, l’hellébore  
noir & autres femblables , font extremement perni-  
cieux aux *enfans*, en tant qu’ils les disposent non-seu-  
lement aux tranchées & à la constipation, mais encore  
à l’atrophie & aux affections convulsives.

L’aloès ne vaut rien non plus pour les *enfans*, à caisse de la  
chaleur & de l’ébullition qu’il excite, non plus que les  
feuilles de fené , parce que le ventre a d’autant plus  
de peine à faire enfuite ses fonctions, qu’on s’est fervi  
de remedes plus actifs pour l’y exciter. Ces remedes  
ne font plis moins préjudiciables, lorsqu’on les donne  
aux nourrices, parce que *se* mêlant avec le lait, ils  
excitent souvent des convulsions dans les *enfans.* Sy-  
denham a donc raision de dire que les *enfans* ne sirnt si  
fujets à l’épilepsie dans le premier mois, qu’à casse  
qu’ils ont le ventre trop libre , & Galien affure que  
rien n’empêche plus les *enfans* de croître , que de leur  
deffécher le corps par le moyen des purgatifs. En ef-  
fet on ne fauroit exprimer combien l’estomac des *en-  
fans se* trouve offensif de ces fortes de remedes ; car  
l’acrimonie dont ils abondent, irrite les fibres, dispofie  
l'estomac, & les intestins à des contractions spasinodi-  
ques, & détruit à la fin leur ton &leurforce, de fiorte  
que la digestion ne pouvant plus *se* faire , le lait s’ai-  
grit & fe corrompt.

J’ai de bonnes raifons pour croire les préparations mercu-  
rielles extremement préjudiciables aux *enfans -,* lors-  
qu’on les donne en fortes dofes , & fouvent réitérées ;  
à catsse qu’étant fort pefantes, elles s’attachent étroite-  
menten plusieurs endroits aux plis de l’estomac & des  
intestins, & parce que venant à fe mêler avec une  
bile acre & un acide corrosif, elles acquierent une na-  
ture plus violente & plus corrosive : d’où il arrive  
quelles offenfent le ton des intestins, & difpofent le  
corps aux maladies qui naiffent de fpalmes & de la foi-  
blesse du fysteme nerveux ; furtout quand on les don-  
ne à des *enfans* qui ont un amas d’humeurs corrosives  
dans les premieres voies, ce que l’on peut connoître à la  
couleur verte de leurs excrémens. Les autres remedes  
métalliques , tels que l’or fulminant, les préparations  
de Mars & de cuivre, & les antimoniaux , comme le  
mercure de Vie & autres femblables, produisent le me-

I N F 552

me effet, & on doit en tsser aVec beaucoup de précau-  
tion , parce qu’ils fiant extremement dangereux, & que  
venant à être diffous par les humeurs qui résident dans  
les premieres Voies , ils operent d’une maniere tantôt  
plus douce & tantôt plus Violente , mais presique tou-  
jours funeste à *F enfant.*

Les remedes précédens ne font pas les seuls qui occasion-  
nent des fâcheux fymptomes , les sirops cathartiques  
les plus doux, & les poudres prisies en do fes trop fortes  
& trop fouVent réitérées , affectent fouVent le corps  
des *enfans* d’une maniere tout-à-fait extraordinaire.  
Cardan, *de malo recentium Medicorum medendi ustu s  
cap.* 48. blâme les Medecins de fon tems , de ce qu’ils  
donnoient des sirops & des poudres aux *enfans.* « C’est  
« une erreur, dit-il, de donner aux *enfans* des sirops ,  
« des poudres & autres chosies semblables, à dessein de  
« les soulager ; car il est éVÎdent qtl’on ne doit point  
« altérer leur tempérament par aucune qualité purgati-  
« Ve ou astringente; outre que la composition délicate  
« de leurs membres *se* trouve offensée par tout autre  
» aliment que le lait, σι Le trop grand usage de l’huile  
d’amandes douces mêlée aVec du silcre , n’est pas en-  
tierement exempt de danger; & Harder affure *in Apia-  
rio, Obs.Med. <yp.* qu’un *enfanta* qui l.lon aVoit coutume  
de donner depuis sa naiffance de l’huile d’amandes dou-  
ces aVec du sucre, fut attaqué de tranchées prefque con-  
tinuelles , & d’accès épileptiques, dont il mourut au  
bout de quelques femaines; & que lorfqu’on Vint à l’ou-  
vrir , on trouVa *ses* intestins remplis d’excrémens verds,  
pareils à ceux qu’il rendoit pendant qu’il étoit en vie,  
& la partie inférieure de l’lléum , affectée de la gan-  
grene. W eisius, danssaDiffertation *de abusu Purgan-  
tium In recens natis,* rapporte un exemple presque tout  
à fait semblable, d’un *enfant* qui mourut de la même  
maladie, pour avoir pris tous les deux jours de l’huile  
d’amandes douces.

*Des tranchées et des flatuosités des enfans.*

Les tranchées & les vents sirnt les maladies qui affligent le  
plus fréquemment les *enfans,* & on les connoît aux si-  
gnes qui fuivent :

Premierement, les malades sont dans de grandes inquié-  
tudes , ils s’agitent & prennent une infinité de postures,  
ils donnent des coups de piés, refluent la mamelle, &  
ne font que crier ; leur Ventre paroît Visiblement enflé  
de Vents, & leur respiration est Courte & difficile; ils  
font fujets à des éructations fréquentes, & ordinaire-  
mentconstipés;ou fuppofé qu’ils aient le Ventre libre,  
leurs excrémens font Vifqueux, ténaces, plus ou moins  
teints d’une couleur Verte & érugineuse, ou fluides  
comme de l’eau, & jaunes, & quelquefois grumeleux  
comme un blanc d’œuf qu’on a fait durcir ; & quelque-  
fois si acres & si corrosifs , qu’ils écorchent l’anus, &  
excitent un ténefme continuel.

Les caufes immédiates de ces tourmens excessifs, sont  
principalement les contractions spasinodiques des tu-  
niques des intestins , qui font d’une nature nerVeuse&  
très-fensible, & dont la continuité affoiblit tellement  
leurs forcés naturelles, leur ton & leur mouvement pé-  
ristaltique, que les excrétions des flatuosités & des ex-  
crémens, font non-feulement retardées, mais encore  
la digestion , la correction & la secrétion des alimens  
interrompues : Et bien que ces contractions & ces cris-  
pations des membranes nerVeuEes, soient extremement  
douloureuses par elles mêmes ; néantmoins comme les  
flatuosités, ou l’effet siibséquent des fpalmes , disten-  
dent considérablement les intestins, il arrÎVe nécessai-  
rement que l’œconomie de toutes les fonctions du  
corps est étrangement troublée.

Les caufes médiates de ces affections sont en général tou-  
tes les émotions violentes de llesprit occasionnées par  
la colère, la terreur , la crainte & le chagrin dans les  
femmes qui allaitent: car ces passions influent immé-  
diatement fur les parties nerveufes du corps, princspa-

553 INF

lement de l’estomac & des intestins, & détruisent leur  
ton naturel, Eoit en les relâchant ou en les contractant  
plus qu’il ne faut. Et les meres ne fauroient être affec-  
tées de ces passions durant leur grossesse, que les *enfans*ne *fe* trouvent incommodés dès le moment de leur naif-  
fance, de tranchées violentes qui ne les quittent que  
fort tard.

Les douleurs aiguës & les spafmes des autres parties oc-  
casiunnerft afl'ez fouvent des tranchées & des enflures  
de bas ventre. C’est ainsi que des flatuosités & des tran-  
chéesincommodes, accompagnées de déjections mal  
digérées, sirnt souvent la fisse de la difficulté que les  
dents trouvent à percer. Le refroidissement du bas-ven-  
tre & des piés excite souvent les maladies dont nous  
parlons,en interrompant la transpiration & enoffenfant  
le tissu des petites fibres nerveufes.

Ilarrice assez fouvent encore qu’un trop fréquent ufage  
des laxatifs , furtout des purgatifs, dispose le corps à  
ces sortes de maladies : & cela arrive, comme je l’ai  
observé, non-seulement aux *enfans,* mais encore aux  
adultes ; car ces derniers, pour vouloir quelquefois  
remédier avec des purgatifs aux pefianteurs qu’ils sen-  
tent, fe trouvent attaqués de tranchées violentes, &  
deviennent enflés comme s’ils étoient hydropiques ; de  
sorte qu’on a toutes les peines du monde à faire ren-  
trer le conduit alimentaire dans sont état naturel.

Si nous recherchons les causes plus éloignées, nous trou-  
verons que les tranchées des intestins proviennent sou-  
vent du trop long séjour du méconium dans le corps,  
&de ce qu’on ne l’a point suffisamment purgé avec le  
*colostrum y* ou avec quelqu’autre évacuant léger; car ce  
méconium, venant à s’accumuler distend les fibres des  
intestins, excite des flatuosités, & acquiert par son  
mélange avec le lait, une acrimonie qui irrite les tuni-  
ques délicates des intestins, & excite des contractions  
douloureuses. Je mets encore au nombre de ces catsses  
le lait lui-même qui *se* corrompt dans les premieres  
voies, devient acre & forme comme un amas de glo-  
bules, qui fe mêlant avec la bile & les sucs gastriques,  
aquierent une qualité caustique, par laquelle ils pico-  
tent, corrodent & déchirent, pour ainsi dire, les intesc  
tins. Cette acrimonie nuisible, & cette dispositionaci-  
de & caustique des excrémens paroissent suffisamment,  
non-seulement par la couleur verte dont ils sirnt teints,  
& par la corrosion qu’ils causient dans les vaisseaux où  
ils font reçus ; mais surtout par une expérience dans la-  
quelleon change la couleur verte des excrémens en  
jaune, par une affusion d’huile de tartre par défaillan-  
ce ; pour ne rien dire des chiens, qui quolqu’extreme-  
ment avides des excrémens naturels des *enfans,* ne  
touchent jamais à ceux qui sirnt verds.

Enfin, rien ne contribue plus à exciter des contractions  
spasinodiques d’intestins dans les *enfans*, surtout dans  
ceux qu’on a sevrés , qu’un trop grand ufage des fruits  
d’été, du fucre, & des alimens préparés avec du miel,  
& d’autres chofes femblables, dont ils sirnt pour llor-  
dinaire sort avides : car il résistte une fermentation  
dans les premieres voies, au moyen de laquelle il s’en-  
gendre en peu de tems une grande quantité de fucs  
acres, & d’impuretés non - naturelles, furtout lorsque  
la colere & le froid y concourent ; qui excitent des  
anxiétés autour des hypocondres , des vomissemens,  
des tranchées violentes & des fievres bilieufes.

Voici quelques circonstances remarquables qui concer-  
nent le prognostic :

Ces tranchées des intestins font d’autant plus cruelles &  
plus dangereufes, qu’elles sirnt de longue durée &  
qu’elles reviennent plus fréquemment. Car elles font  
aisément compliquées avec les fievres, les paralysies ,  
les asthmes, les convulsions épileptiques , & autres  
fymptomes funestes , qui mettent en peu de tems les  
malades au tombeau , lorfqu’on dissere d’y remédier.  
Il n’importe pas peu de considérer attentivement l’état  
des fujets affectés, lorsqu’on veut prédire avec certitu-

INF 554

de l’issue de leur maladie. Lorsqu’ils sirnt nés de parens  
foibles, & de meres sujettes aux passions hystériques,  
il est à craindre que la maladie n’affecte les *enfans* plus  
souvent & avec beaucoup plus de violence.

*CURE.*

Un Medecin qui veut appasser les tranchées auxquelles  
les *enfans*semt sujets, doit s’attacher principalement à  
abEorber, corriger, & légèrement évacuer l’acide cor-  
rosifdes premieres voies. Pour cet effet, si la maladie  
est causée par un lait corrompu ou vicié, comme c’est  
assez l’ordinaire, il faut absolument changer de nour-  
rice,ou bien lui interdire pendant ce tems-là les ali-  
mens flatueux, les fruits d’été, les légumes , le vin ,  
lesacides , & lesalimensféculens, parce qu’ils ne font  
qu’augmenter la maladie , ou la rendre plus obstinée.  
Il convient aussi , fupposé qu’elle foit constipée, delui  
prescrire quelques laxatifs légers , dont les meilleurs  
sont les préparations de rhubarbe : par exemple , on  
peut lui donner soir & matin demi-dragme d’extrait  
de rhubarbe dissous dans demi-once de liqueur de ter-  
re foliée de tartre , & d’eau de canelle, à la dofe de  
soixante gouttes ou plus. Les carminatifs & les infu-  
sions vulnéraires en forme de thé, ne lui font pas  
moins avantageufes, parce qu’elles atténuent le lait &  
le rendent plus fluide.

Quant aux *enfanss* je ne connois rien de meilleur pour  
tempérer l'acide des premieres voies , que la poudre  
suivante.

La dose est de cinq ou six grains à prendre toutes les deux  
heures dans une décoction de corne de cerf, ou  
dans quelque eau anti - spasinodique , telle que  
celle de fleurs de tilleul, de cerises noires, ou de  
melisse, avec un peu de diasicordium.

Mais rien ne soulageplus efficacement que les clysteres,  
dont la chaleur bénigne relâche les Ep a sines des intes-  
tins, & dissipe les flatuosités qui occasionnent lestran-  
chées, ou du moins qui les accompagnent. J’ai souvent  
preEcrit avec succès des lavemens préparés avec la mar-  
jolaine , les fleurs de camomile , les semences carmi-  
natives, le gruau, & une quantité suffisante d’huile de  
camomile, ou de décoction d’aneth , avec quelques  
gouttes d’huile d’anis. On satisfait également à cette  
intention par lassage interne des préparations de rhu-  
barbe, telles que le sirop de chicorée avec la rhubarbe ,  
aussi-bien que par le remede que j’ai prefcrit ci-devant  
pour les nourrices, donné en petitesdofes , & par un  
électuaire préparé avec parties égales de rhubarbe , de  
pierres d’écrevisses , de sirop folutif de chicorée ou de  
rosies, & une quantité convenable de manne , que l’on  
prend dans la tiEane d’orge. Je ne puis m’empêcher  
d’approuver & de recommander à cette occasion la  
méthode d’Heurnius, qui, *in Method. ad Praxin > Lib.  
II. cap. 26.* conseille de donner *aux enfans* un scrupule  
de semences d’anis, grossieremcnt pilées dans unecuil-  
lerée de bouillie au fucre, assurant qu’il n’y a rien de  
meilleurpour les purger de la bile verte , & du phleg-  
me fétide , & pour appaifer les tranchées dont ils font  
tourmentés.

Suppofé que l’on soupçonne des vers dans les intestins ,  
il est à propos de prescrire les remedes que j’indique au

*Ai* INF

mot *Vermes,* comme extremement propres à tuer & à  
évacuer ces animaux incommodes.

Il faut aussi employer les remedes externes contre la vio-  
lence de cette maladie. Je ferois d’avis que l’on mît  
en ufage les émolliens, tels que les fleurs de camomi-  
le, de Eureau, de melilot & de bouillon ; les semen-  
ces de fœnugrec & d’aneth ; le fafran cuit avec du lait  
& appliqué sur le bas-ventre entre deux linges ou dans  
une vessie de cochon. Il convient aussi d’oindre la ré-  
giondu nombril avec les huiles distilées de cumin, de  
carvi, d’anis, de camomile& de fenouil; ou avec de  
l’huile exprimée de noix mufcade, ou avec celle de ca-  
momile préparée par l’ébullition, & mêlée avec du  
fain-doux.

Entre autres précautions qu’il convient de prendre dans  
cette maladie, il faut s’abstenir avec foin des fubstan-  
cessalées, acres & irritantes , furtout des purgatifs;  
car il est extremement dangereux de faire passer les  
impuretés acrimonieufes dans les intestins , avant de  
les avoir fuffifamment corrigées. Les fubstances rési-  
neuses , telles que la résine de jalap, ne valent rien pour  
les *enfans case* sont affectés des maladies dont nous par-  
lons , en conséquence du lait acre & corrompu qu’ils  
Eucent; car bien que cette résine éVacue quelquefois  
une grande quantité d’humeurs, elle devient néant-  
moins extremement nuisible par l’irritation continuel-  
le qu’elle caufe dans les intestins. Supposé que l’on  
veuille purger un *enfant,* ce qui est rarement néceffai-  
re , on le fait beaucoup plus furement avec la poudre  
de méchoacan blanc donnée dans quelque sirop conve-  
nable. Il faut enfuite corriger les impuretés qui *sc* font  
amassées dans l’estomac & dans le duodénum avec des  
abforbans &des délayans , & les évacuer aVec les pré-  
parations de manne ou de rhubarbe, ou par le moyen  
des laVemens.

Ces tranchées des intestins viennent souvent bien moins  
d’une cause matérielle logée dans les premieres voies ,  
que d’une agitation des nerfs, causée par une douleur  
aiguë, par exemple, dans les autres membres, en con-  
séquence de la correspondance des parties : dans un pa-  
reil cas , il faut mettre les laxatifs à côté, & appaifer  
les douleurs & les fpafmes.

Il n’y a point de remedes, comme j’ai déja obfervé , qui  
produisent des meilleurs effets que les lavemcns, par-  
ce qu’ils pénetrent immédiatement dans les intestins &  
appassent & dissipent les flatuosités, lorfqu’on a égard  
à l’intention pour laquelle on les prefcrit, & qu’on les  
prépare avec des drogues conVenables. Par exemple ,  
si les excrémens font liquides & tellement acrimonieux,  
qu’ils caufent des tranchées & écorchent l’anus, il con-  
vient d’employer les lavemens de lait & de *sucre,* ou  
de térébenthine dissoute avec un jaune d’œuf, qui mo-  
dérant l'acrimonie, empêchent l'ulcération des gros in-  
testins & de l’anus. Mais lorsque les tranchées & les  
flatuosités font causées par des matieres vifqueufes qui  
séjournent dans les intestins, il conVÎent de mettre en  
ufage les lavemens résolutifs, qui par l'irritation qu’ils  
caufent dans les gros intestins, facilitent la descente de  
la mucosité qui réside dans les autres. On peut fe fer-  
vir pour cet effet d’un lavement préparé avec une ou  
deux onces d’une décoction de fleurs de camomile, une  
dragme ou deux de miel de rue, demi-dragme de fa-  
von de Venife , & quelques gouttes d’huile d’anis.

Quelques femmes laffées des criailleries de leurs *enfans,*ont coutume de leur donner pour les endormir, diffé-  
rens sédatifs, tels que le mithridate, le *requies* de Ni-  
colas Myrepfe & quelques autres : mais cette méthode  
est dangereufe & produit de très-mauvais esters, en-  
tre autres, celui d’appefantir extremement l’eiprit.

*Convulsions des Enfans.*

J’ai décrit fort au long au mot *Epilepsia* cette maladie ,  
de même que les convulsions, & prouvé que la caufe  
de l’une consiste dans les sipasines de la dure-mere , &  
celle de l’autre dans une contraction sipasinodique des

INF 556

membranes qui enveloppent la moelle épiniere. Afin  
néantmoins que l’on puisse connoître en détail les cau-  
ses qui rendent les *enfans* sujets à ces affections formi-  
dables, ausslebien que les remedes dont on peut se fer-  
vir pour les appasser, j’ai jugé à propos, dans ce Trai-  
té *des Maladies des Enfans s* d’ajouter quelques chofes  
qui ont un rapport particulier avec elles.

Les *enfans* semt ordinairement fort fujets à l'épilepsie &  
aux convulsions, depuis un an jufqu’à sept, & cela parce  
que les parties nerveuses , membraneuses & extrcme-  
ment sensibles, semt composées de petites fibres délica-  
tes & mobiles, que la moindre irritation jette dans des  
mouvemens irréguliers & spasinodiques. De-là vient  
qu’il est très-ordinaire de voir les *enfans* d’un tempé-  
rament délicat & qui semt nés de parens qui ont été au-  
trefois affligés de la même maladie, attaqués en peu de  
tems d’épilepsies & de convulsions très Violentes.

Les *enfans {Ont* aussi fort fujets à ces maladies, non-seu-  
lement lorsque leurs meres ont sitivi un mauvais *régi-  
me* pendant leur groffcffe , mais encore lorsque leurs  
nourrices font sujettes aux affections hystériques ou à  
d’autres passions de l'cEpece nervesse, qu’elles se got-  
gent de salades , de fruits d’été, de fubstances acres,  
qu’elles font un trop fréquent usage des liqueursfpi-  
ritueufes, & qu’elles donnent aux *enfanscrai* leur font  
confiés une trop grande quantité de lait grossier & im-  
pur. Il est affez ordinaire, comme je l’ai fouvent ob-  
servé , de volt les *enfans* attaqués de convulsions épilep-  
tiques très difficiles à guérir, lorfque leurs nourrices  
leurs- donnent à téter immédiatement après aVoir été  
attaquées d’une colere, d’une terreur & d’une crainte  
violente, seins s’être auparavant tirées une quantité  
suffisante de lait & fans l'avoir corrigé, ou dans le tems  
que leurs regles reviennent.

On sait encore par expérience que l’épilepsie, de même  
que les convulsions, sont quelquefois l’effet des spasi-  
mes & des douleurs qui affectent les parties nerveufes,  
par une fuite de la correspondance qui Ee trouve entre  
les parties, les membranes du cerveau & de la moelle  
épiniere. J’ai aussi observé que ces maladies font cau-  
sées par un meconium que sim trop long séjour dans  
les premieres voies a rendu acre, par des tranchées, par  
des vers qui picotent les tuniques sensibles des intef-  
tins, par les douleurs que caufe la pouffe des dents, &  
par l’usage trop fréquent des purgatifs; car toutes ces  
choses sont dlune nature capable d’exciter aisément  
des mouvemens convulsifs & épileptiques dans les *en-  
sansd’un* tempérament délicat.

Enfin, comme les *enfans* font garantis de l’épilepsie &  
des convulsions au moyen de cette esipece d’éruption  
appelléestaT'i, *crusta lactea ,* ou d’une gale accompa-  
gnée de pustules; de même , il ne faut fouVent pour  
exciter ces maladies, que faire rentrer maleà-propos  
ces éruptions. Il en est de même de la petite verole &  
de la rougeole, dont la répercussion ou le mauvais trai-  
tement tue une infinité *d’enfans* par des épilepsies & des  
convulsions.

Les convulsions & les épilepsies qui accompagnent les  
fievres aiguës, pétéchiales & Varioleufes, font de très-  
mauvais signes ; & elles ne font point fans danger lorsi-  
qu’elles proviennent des tranchées & de la difficulté  
que les dents trouvent à percer & qu’elles durent long-  
tems. Hippocrate , *Sect.* 3. *Aph.* 28. & l’expérience  
certifient que quiconque n’est point délivré de ces  
maladies vers l’âge de fept ans, en est pour l’ordinaire  
affligé pour tout le reste de fes jours. Enfin, on ne doit  
point négliger de tirer des prognostics du retour plus  
ou moins fréquent des accès ; furquoi il faut obferver  
que plus ils font nombreux, plus il est à craindre que le  
malade ne fuccombe fous la violence de la maladie,  
après avoir perdu entierement fes forces.

*CURE.*

Il faut dans cette maladie, de même que dans les autres

557 INF

que toute l’intention du Medecin se borne directement  
aux causes. Lorssdone qu’elle tire sim origine d’une  
frayeur ou de quelqu’autre passion violente de la nour-  
rice, il convient de mettre à part tous les remedes spi-  
ritueux, acres & irritans, & d’appaifer les mouvemens  
irréguliers & spafmodiques du iysteme nerveux par  
des clysteres préparés avec des fubstances émollientes  
& carminatives, & des poudres anti -spafmodiques  
composées avec celle du Marquis, le cinnabre & un peu  
de mufc , que l’on donnera seules ou dans quelque eau  
sédatÎVe, telle que celle de tilleul, de lis des vallées,  
de primevere ou de fleurs d’orange.

Lature doit être tout-à-fait différente lorfque la maladie  
provient d’un lait corrompu & rendu corrosif ; car dans  
ce cas les poudres absorbantes données avec le safran,  
le mufc ou une petite quantité d’extrait de castoreum ,  
font après les clystcr& anodyns les meilleurs remedes  
que l’onconnoisse, silrtout quand on y joint la décoc-  
tion de corne de cerf pour boistbn ordinaire. Lorsqu’il  
est question de purger les premieres voies des impure-  
tés qu’elles contiennent, on peut en venir à bout par  
une décoction imprégnée avec de la manne, & donnée  
peu à peu, & fouvent avec quelques gouttes d’huile de  
tartre par défaillance.

Lorfque la maladie proVÎent de la trop grande quantité  
de lait qu’on a donné à *Venfant-,* il faut la diminuer &  
lui faire prendre des chofes capables de le rendre plus  
fluide & plus séreux. Comme l’estomac est souvent  
farci d’un lait caillé & croupissant, un léger émétique  
donné hors du paroxysine ne peut que faire beaucoup  
de bien. Cet émétique doit être composé d’une troisie-  
me ou quatrieme partie d’un grain de tartre émétique  
mêlé avec du sirop violai & quelque eau distilée conve-  
nable.

Lorfque le meconium qu’on n’a pas eu foin de purger dès  
les premiers jours , & qui est devenu acre par fon sé-  
jour produit cette maladie, il faut l’évacuer avec des  
laxatifs légers mêlés avec des abforbans, furtout avec  
un électuaire composé avec le sirop de chicorée, avec  
la rhubarbe, les pierres d’écreviffes, & la poudre du  
Marquis. Quant aux vers, il faut les détruire & les  
évacuer aVec des remedes conVenables.

Lorfque l’épilepsie proVÎent de la répulsion de la gale, de  
la teigne ou d’autres semblables éruptions, ilsautmet-  
tre en ufage les remedes qui ont le ρουνοΐΓ d’attirer la  
matiere impure sur la sclrface du corps. J’ai semVent été  
témoin des bons effets que produisent les Vésicatoires  
appliqués Eur la nuque du cou; & Fernel parle de plu-  
sieurs persionnes épileptiques qui ont été guéries par  
le moyen des cautères & des sétons.

Quelques Medecins célèbres recommandent les opiats  
pour appaiser l’agitation Violente des solides, & entre  
autres les pilules de cynogloffe, la thériaque céleste &  
quelques autres de même nature. Mais j’ai été si siou-  
vent témoin des mauVais effets qu’ils produisent, que  
je ne Voudrois pas m’en sentir qu’aVec de grandes pré-  
cautions. Il en est de même des volatils, qui sirnt S0U-  
vent nuisibles, lors même qu’on les applique exté-  
rieurement.

*Atrophie des Enfans.*

L’atrophie n’est pas la moindre des maladies auxquelles  
les *enfans* siont sujets. Elle consiste dans une consomp-  
tion graduelle de tout le corps, accompagnée de l’en-  
flure du bas-ventre , & du dérangement de toutes ses  
fonctions.

Au commencement de la maladie, les extrémités fupé-  
rieures & inférieures deviennent maigres, & dépéris-  
sent ; au lieu que le bas-ventre fe distend. Le malade  
refpire avec peine ; il a le ventre tantôt lâche & tan-  
tôt ferré , l’appétit irrégulier & incertain , mais porté  
pour tout ce qui est froid. A mefure que le mal aug-  
mente, les tempes s’affaissent, le visage devient pâle  
& défiguré, les paupières s’enflent après le sommeil,  
les côtes Pélevent, les omoplates avancent comme des

INF 558

aîles ; il rend les alimens à moitié digérés, & il fent une  
douleur rongeante autour du nombril; l’urine est quel-  
quefois épaisse & quelquefois rougeâtre ; le fommeil  
est troublé, & à mefure que la nuit approche le malade  
commence à être affligé d’une chaleur lente , accom-  
pagnée de la foif& de la sécheresse de la bouche.

On ne doit point cependant confondre cette maladie  
avec l’exténuation & la maigreur dû corps , qui pro-  
venant du défaut de graisse, n’affecte fouvent qu’une  
partie sans nuire aux fonctions générales. Il faut aussi  
la distinguer aVec soin des nœuds dans lesquels certai-  
nes parties dépérissent, tandis que les membres sirnt  
défigurés par des tumeurs , des contractions & des in-  
curVations. Il faut encore prendre garde de ne point  
confondre une atrophie primordiale & originelle aVec  
l’exténuation qui succede aux autres maladies ; par  
exemple , aux fieVres, à la petite Vérole , à la rougeo-  
le, à la diarrhée & aux Vers, en qualité de fymptome.  
Enfin , le Vrai *tabes* dissere de la maigreur qui pro-  
vient du défaut de lait, & que l’on peut connoître par  
les signes fuÎVans : Les mamelles de la nourrice font  
flafques & dépourvues de lait, elle n’a point d’appétit ;  
*F enfant* urine fort peu, il ne fait que crier & fe plein-  
dre, il est tranquile après aVoir mangé; enfin , il s’at-  
tache aVec beaucoup dlaVÎdité aux mamelles.

Les *enfans* qui meurent de cette maladie ont ordinaire-  
ment les glandes du méfentere tuméfiées, skirrheufes,  
ou même affectées d’abfcès. Le foie & la rate font rare-  
ment dans leur état naturel ; on les trotwe engorgés &  
plus gros que de coutume. Les mufcles, furtout ceux  
du bas Ventre, sirnt si exténués, qu’ils ont à peinel’é-  
passeur d’une membrane. Les intestins, au contraire,  
scmt extremement enflés, & remplis dlexcrémens féti-  
des & quelquefois noirs.

J’attribue la caufe immédiate de cette maladie au défaut  
de fuc nourricier , tempéré & gélatineux, ou à Pappli- n  
cation infuffifante de ce même fuc aux parties folides.  
Quant aux causes plus éloignées, je les attribue à la  
mauVaiEe digestion des alimens , à un chyle impur &  
épais qui ne sauroit passer dans la masse du siing, à cau-  
fie de l’obstruction des Veines lactées. Mais on doit  
principalement considérer ici le défaut ou l’état lan-  
guissant de la bile, occasionné par le mauVais état du  
foie , qui non-feulement nuit à la digestion , mais qui  
est caufe encore que les orifices de la tunique Velou-  
tée des intestins étant obstrués par des matieres mu-  
queufies, reçoiVent & trasinettent le chyle avec plus de  
difficulté.

Les caufies éloignées & occasionnelles de cette maladie  
siont très-nombreuses : mais j’ai obEerv-é que cette in-  
disposition Violente & chronique accompagne diverses  
esipeces de maladies, telles que la petite Vérole, la  
rougeole, les conVulsions que catsse la pousse des dents,  
& quelques autres , surtout lorsque les malades s’aban-  
donnent à leur appétit & usent d’ali mens grossiers, tels  
que le fromage, le pain mal levé , les fubstances fari-  
neuses, les gâteaux sucrés, les fruits d’été, les alt-  
mens acides, & les Vins de même qualité. Mais rien  
ne nuit plus aux *enfans ,* comme l’expérience nous en  
assure, que de leur dont^r à boire dans la nuit lorse  
qu’ils font en si.ieur, ou de les expoEer au froid au for-  
tir du berceau. Car la transpiration étant interceptée ,  
& les pores Venant à *se* resserrer, le silc nourricier est  
non-seulement repoussé de la circonférence au centre  
& Vers les parties inférieures, mais il acquiert encore  
une qualité fal.ne, acre & dépraVée.

Je ne crains point dlaVancer aVec Chuden, que l'obf-  
truction des pores de la peau est capable de jetter les  
*enfans* dans la confomption, à moins qu’on n’ait soin de  
les débarrasser des matieres qui s’y arrêtent. Quelques  
personnes prétendent qu’il s’engendre dans la peau des  
*enfans* qu’on n’a pas soin de tenir prepres,, des Vers,  
qu’ils appellent *comedones,* & qui attirent à eux une  
grande partie de leur nourriture : mais j’ai peine à me  
ranger de leur fentiment, parce qu’il n’est point en-  
core confirmé par ma propre expérience.

*y y 9* INF

Je fuis perfuadé que ces maladies de confomption ne  
viennent que du mauvais ufage qu’on fait des reme-  
des terreux , abforbans & astringens dans les diarrhées,  
les fievres intermittentes, les tranchées & la petite vé-  
role. Car ceux qui ont ouvert des *enfans* morts de cette  
maladie, assurent avoir trouvé dans leur estomac &  
dans les intestins qui lui font contigus, une espece de  
croûte fort dure , qu’ils ont eu toutes les peines du  
monde à détaeher de leur fubstance ; ce qui prouve  
non-seulement que la séparation de la liqueur gastri-  
que n’a pu fe faire, mais encore que la sécrétion du  
chyle a été retardée par l’obstruction des orifices des  
veines lactées.

L’atrophie est proprement appellée scorbutique, lorfque  
les *enfans* semt engendrés par des parens'affectés d’une  
constitution impure des humeurs, ou qu’ils tetent des  
nourrices mal-saines, & affligées d’une cachexie, ou  
de telle autre maladie scorbutique. Cette maladie est  
souvent compliquée avec quelque chofe qui tient du  
virus vénérien, & l’atrophie en dépend , comme effet  
de sa cause respective.

L’atrophie est stouvent cassée par des vers qui *se* logent  
dans les intestins, & qui non-seulement consument les  
parties les plus louables des alimens & du chyle, mais  
les infectent encore par des exhalaifons vicieufes.

Il est parlé dans les *A. N. C. Vol. III. Append.* 6ι. d’un  
*enfant* qui mourut d’une atrophie, & dans les intestins  
duquel on trouva, lorfqu’on Peut ouvert, plusieurs par-  
celles de vers de différentes grosseurs , qui adhéroient  
tellement à la surface interne de la tunique veloutée,  
qu’ils sembloient faire corps avec elle, de forte qu’on  
ne pouvoir les en détacher fans ossenEer la tunique.

Il arrive souvent que des *enfans* qui paroissent jouir de  
la Eanté la plus parfaite, deviennent tout d’un coup  
languissans & exténués, fans aucune caisse apparente :  
mais ils nessont exposés à ce malheur, que lorsqu’ils  
quittent le lait de leurs meres ou de leurs nourrices ,  
pour une nourriture plus solide ; & bien qtl’auparavant  
ils eussent assez de force pour fe tenir debout, & por-  
ter le poids de leur corps, ils deviennent pour lors in-  
capables de fe foutenir & de demeurer fur leurs jam-  
bes. Mais on découvre immédiatement la vraie natu-  
re de cette maladie , lorfque les membres deviennent  
pendans, & l’habitude du corps flafque & pleine de  
t rides, ce qu’on remarque principalement dans les *lus-  
ses* & dans les cuisses. Ces fortes *d’enfans* mangent con-  
tinuellement , & ont un appétit si vorace, quon ne peut  
le rassassier.

C’est la coutume d’un grand nombre de personnes, d’at-  
tribuer cette maladie aux enchantemens, lorsqu’elle  
dure trop long-tems : mais une pareille exctsse fait voir  
clairement leur ignorance, aussi-bien que .l’incapacité  
dans laquelle ils font de découvrir les véritables cau-  
ses de la maladie, & d’y apporter les remedes conve-  
nables. On ne doit donc pas être furpris si nous n’y  
avons aucun égard , & si nous la rejetions comme folle  
& tout-à-fait indigne d’un Philofophe & d’un Me-  
decin.

Lorsque la maladie provient du mauvais ufage des astrin-  
gens , ou de l’abus des remedes sidins & abEorbans, on  
ne la guérit qu’avec beaucoup de peine : mais lorsque  
la matiere des abEorbans terrestres a déja acquis quel-  
que solidité, la guériston du malade devient preEqu’-  
impossible, & plusieurs en meurent avant qu’on ait pû  
y apporter du remede. Lorsique la maladie est invété-  
rée, & que le mésentere, le foie, la rate, le pancréas,  
les reins, & les poumons sont obstrués ou skirrheux,  
il est rare qu’on en guérisse. On peut au contraire fe  
flatter de quelques efperances , lorfque la digestion  
commençant à *se* faire, l’appétit devient plus constant  
& plus régulier, l’enflure du bas-ventre diminue, &  
les forces reviennent. Lorfque la maladie est compli-  
quée avec une diarrhée, & que le malade rend une ma-  
tiere fétide, purulente, & sanguinolente, & qu’avec  
cela le corps *se* desseche, on ne la guérit qu’avec des  
peines infinies ; car la diarrhée confiune ce qui reste

I N F 560  
de forces, & la matiere fétide prouve une corruption  
dans le bas-ventre, qui est bien-tôt fui vie de la mort.  
Lorfque l’engorgement ou le skirrhe dégénere en une  
ulcération accompagnée d’une fievre hectique, ce qua  
l’on connoît à la couleur enflammée de l’urine, à la  
chaleur extraordinaire que l'on ressent, & à la rougeur  
qui vient au visage après qu’on a mangé , la perte du  
malade est infaillible. Enfin, on fait par plusieurs ob-  
fervations , que le *tabes* est quelquefois guéri par des  
fievres intermittentes.

*CURE.*

Quoique la cure de cette maladie varie felon la diversité  
des casses qui la produisent, il saut cependant obEer-  
ver en général de donner aux *enfans* que l'on a sevrés,  
une nourriture capable d’augmenter leurs forces. C’est  
à quoi l’on fatisfait parfaitement avec des bouillons de  
volaille, dégraissés & fort peu falés, aussi-bien qu’avec  
une marmelade de pommes, préparée avec des jaunes  
d’œufs, dufucre, quelque peu de canelle, de macis,  
& du vin.

Lorfque les orifices des veines lactées, & les vaisseaux des  
glandes méfiaraïques sont obstrués par des matieres vise  
queufies, on doit préférer à tout autre remede les bouil-  
lons de vieille volaille, cuite avec de Ja racine de chien-  
dent , du fenouil, du persil, de l’asperge, & du céleri,  
bien dégraissés, quelque peu de nltre dulcifié, ou quel-  
ques gouttes d’esprit de vitriol de Mars, ou une folu-  
tion de pierres d’écrevisses. Mais il faut en continuer  
l’ufage pendantsplusieurs jours, & même pendant plu-  
sieurs semaines , de façon, qu’on en prenne trois ou  
quatre onces toutes les quatre heures.

Entre les remedes defobstruans, dont l’efficacité est re-  
connue dans cette maladie, les principaux font les li-  
queurs d’une qualité neutre; celles, par exemple, que  
l’on prépare avec une solution de pierres d’écrevisses,  
le jus de citron, la terre foliée de tartre, & *i’arcanum  
tamaris,* dissoutes avec les eaux de fenouil, ou de per-  
sil, & données plusieurs fois par jour en une dofe con-  
venable.

Il *n’y* a rien de meilleur pour faciliter la digestion des  
alimens, furtout lorEque le corps est privé d’une quan-  
tité suffisante de bile balsamique, &que des impuretés  
acides &visqueuses prédominent; que l’élixir balsami-  
que tempéré, mêlé en quantité fussisante avec les ali-  
mens. Mais dans les cas où la maladie est compliquée  
avec des tranchées, des douleurs, des inquiétudes, &  
d’autres fymptomes semblables , il n’y a point de re-  
mede plus essicace que la liqueur anodyne minérale ό  
mêlée & donnée avec une légere solution de tartre.

LoTque la maladie provient d’une obstruction & d’un en-  
gorgement des conduits sous-cutanés, ou du défaut de  
tranfpiration, les bains préparés avec les racines de gui-  
mauve & de fougere, la mauve, le melilot, les fleurs  
de camomile, &lefavonde Venife, avec une quantité  
fuffifante de lait, semt extremement salutaires. Il est  
même bon d’obEerver, que le fréquent ufage du bain,  
durant le premier mois, est un excellent préservatif.

L’ufage extérieur de l’huile de camomile, ou d’aneth ,  
cuite & modérément imprégnée avec du camphre, est  
excellent pour réfoudre l’enflure du bas-ventre.

Lorsque le *tabes* tire sim origine d’un lait fcorbutique  
impur, il faut abandonner la nourrice, & donner à *F en-  
fant* du petit lait doux, ou du lait d’ânesse, avec quel-  
ques gouttes d’huile de tartre par défaillance.

On doif y joindre les infusions délayantes de bétoine, de  
liere rampant, de racines de réglisse, & de chicorée,  
avec la solution de sel de tartre , & *F arcanum dupli-  
catum.*

On doit donner aux *enfans* qu’on a sevrés , au lieu de  
biere , quelqu’autre boisson délayante, dans laquelle  
on aura mis quelques gouttes d’huile de tartre par dé-  
faillance.

Supposé que la maladie provienne de l’ufage excessif des  
\ abforbans, il faut employer les insultons délayantes,  
avec

<

561 INF

avec des laxatifs préparés aVec la manne, la rhubar-  
be, ou le sirop de chicorée aVec la rhubarbe. H con-  
vient quelquefois de purger Pestomac.des impurétés  
qu’il contient, aVec une forte dofe de poudre d’iris de  
Florence.

Les purgatifs irritent la maladie , & la difpofent à une  
fieVre hectique, furtout dans les sujets d’un tempéra-  
ment délicat; car ils enflamment souvent l’estomac &  
les intestins, & causent en peu de tems la mort au ma-  
lade.

*La CaYdialgie.*

Je vais maintenant traiter en peu de mots, de quelques  
autres maladies auxquelles les *enfans* sont siljets ; ce  
n’est pas qu’elles soient de peu de conséquence, & in-  
dignes d’un examen particulier, mais parce que leurs  
causias ne demandent point un détail si circonstancié ,  
& qu’il ne faut qu’un petit nombre de remedes pour  
les guérir, lorfqulon les employé à tems & dans un  
ordre convenable, & qu’on les féconde du régime.

Je commence par la cardialgie qui *se* manifePce principa-  
lement par une oppression de poitrine accompagnée de  
la difficulté de respirer, par l’enflure du bas-ventre &  
des hypocondres au-dessous des fausses-côtes , par des  
inquiétudes & des éructations, & souvent par une fie-  
vre légere & par des convulsions.

Cette espece de maladie provient d’une contraction fpaf-  
modique violente des orifices de l’estomac , & des  
vents qui y sont enfermés , lefquels distendant fes  
membranes, occasionnent des anxiétés & des inquiétu-  
des extraordinaires , & en conséquence de la difficulté  
que le diaphragme trouve à descendre, une difficulté  
de resipirer & plusieurs autres Iymptomes. Cet effet est  
furtout produit par le meconium qu’on n’a pas eu soin  
d’évacuer à propos, par un lait caillé ou croupissant,  
ou par d’autres humeurs visquetsses logées dans les pre-  
mieres voies & qui *se* convertiffent en flatuosités. On ne  
doit point en exclurre plusieurs autres causies qui, en  
irritant les tuniques nerveusies de l’estomac, sont capa-  
bles de les jetter dans des contractions spasinodiques  
& d’empêcher la sortie des vents.

Il faut donner peu de lait à *l’enfant* durant l’accès, & lui  
faire prendre , aussi-bien qu’à fa nourrice, des pou-  
dres anti-spasinodiques abforbantes dans quelque eau  
carminative, & pour boisson des décoctions gélatineu-  
ses de corne de cerf, & des dluulsiohs très-légeres.  
Mais comme rien n’est plus avantageux dans ce cas que  
de procurer la fortie des vents, on peut fatisfaire à cet-  
te intention par des clysteres carminatifs & émolliens.  
L’application externe des parégoriques est aussi fort  
salutaire. 11 convient pour cet esset d’oindre le bas-ven-  
tre avec un Uniment préparé avec les huiles de camo-  
mile & d’aneth, quelques gouttes d’huile de cumin, de  
mente ou de girofle, & quelques grains de camphre.

Après qu’on a rendu au ventre sa premiere liberté par le  
moyen des lavemens, on peut employer les carminatifs  
avec fuccès, à moins cfue l’augmentation de la fievre ne  
s’y oppofie. Pour cet effet, il faut donner à la nourrice  
l’essence carminative d’écorce d’orange de Wedelius,  
mêlée avec une quantité convenable de liqueur anody-  
ne, & à *F enfant* un éléofaccharum préparé avec quel-  
ques gouttes, d’huile essentielle d’anis & de camomi-  
le, & par-dessus un verre de gruau tout chaud.

Il faut après l’accès pour détruire le foyer de la maladie  
purger la nourrice aussi -bien que le nourrisson, des im-  
puretés qui font logées dans leurs estomacs & dans  
leurs intestins, avec la poudr^Éuivante.

I N F 562

La dofe est de huit ou dix grains dans des intervalles con-  
venables : mais il faut en seconder l’effet par l’usage  
des remedes corroboratifs & stomachiques , tels que  
*l’elixelr balfamicum viscerale.*

z

*De la suppression oit rétention d’urine.*

Lorfqtle *lus enfans* ne peuvent point évacuer leur urine ,  
ou qu’ils ne la rendent que goutte à goutte & avec dou-  
leur , cette suppression les rend souvent siljets à des  
douleurs Insupportables, parce que la mauvaise hu-  
meur dont ils sont dans ce tems-là , fait qu’ils tétent  
avec beaucoup d’avidité un lait dont ils ne peuvent  
rendre le fuperflu par les urines. Cette difficulté d’uri-  
ner vient de ce que le lait de la nourrice est corrompu  
par une nourriture grossière, acide & acre, ou de ce  
qu’elle urine elle-même avec peine à cause des liqueurs  
mal-saines dont elle use; car l’urine & sim évacuation  
sont dans *Pensant* comme fes humeurs, & celles-ci  
comme le lait qu’il tete.

*Rétention d’urine caufée par le calcul.*

L’ischurie est souvent causée par le calcul de la vessie au-  
quel lés *enfans* sont extremement siljets,en conséquence  
de la grande quantité des stucs acides qui s’engendrent  
dans leurs corps, surtout lorsqu’ils apportent une dise  
position héréditaire à cette maladie. Lorsque l’ifchurie  
provient de cette catsse , les *enfans* grattent leur verge  
avec les doigts, ils ne rendent leur urine que goutte à  
goutte & avec douleur, & lorsqu’on la garde long-tems  
elle dépose: une grande quantité de particules fable-  
neufes.

Supposé qu’on ne veuille pas faire fond fur ces fympto-  
mes, on peut fefervir de la fonde pour découVrir le  
calcul.

A l’égard de la cure, il faut reformer la diète de la nour-  
rice dans le tems qu’elle donne à téter, aussi-bien que  
celle de *F enfant* après qu’on l'a fevré, en leur retran-  
chant les alimens & les boisions qu’on juge leur être  
préjudiciables. Au reste, cette maladie est fouvent en-  
tretenue par la constipation, & dans ce cas il faut avant  
toutes chofes la faire cesser , à moins qu’on n’aime  
mieux attirer une plus grande quantité d’humeurs dans  
les passages urinaires. Onfatisfait parfaitement à cette  
intention par les raisins imprégnés avec la rhubarbe ,  
pris avec des alimens convenables & par des lavemens  
appropriés.

Il faut enfuite prescrire à la nourrice , aussi - bien qu’à  
*F enfant-,* une boisson diurétique & délayante, telle que  
les décoctions d’eau pure avec les racines d’afperge ,  
de carote, de persil, de chien-dent, de fenouil, de fa-  
xifrage& de chicorée, qu’on boira chaudes le matin,  
& à froid tout le reste du jour. La sérosité aigrelette  
du lait corrigée avec les pierres d’écrevisses, possede  
une qualité tempérante qui la rend d’une grande effi-  
cacité dans la maladie dont nous parlons.

Lorfque le cours de l’urine est interrompu par des frag-  
mens calculeux qui obstruent l’urethre , & qui irritent  
Ea tunique au point de casser des douleurs extreme-  
ment aigues, il faut avoir recours aux clysteres émol-  
liens. Mais il convient pour appaifer les spafmes de  
donner intérieurement au malade la décoction de gui-  
mauve de Femel préparée avec lefavonde Venife, ou  
l’huile d’amandes douces & quelques gouttes de 11-  
queur anodyne, dans de la tifane d’orge chaude , ou  
dans de Peau de gruau. Après qu’on a une fois appaisé  
les fpafmes, on peut fe servir avec avantage des pou-  
dres de pierres d’écrevisses, de coques d’œufs calci-  
nées, des solutions de pierres d’écrevisses & d’autres  
chsses semblables qui excitent l’évacuation de l’urine  
Eans violence.

Si la douleur qui provient du calcul & de l’ischurie est  
d’une violence à ne pouvoir être supportée , il faut  
avoir recours aux bains d’eau douce, dans laquelle on  
fera bouillir des fubstances émollientes, telles que la

Nu

563 INF

mauve, la guimauve & les fleurs de camomile. Il con- !  
vient aussi d’appliquer chaudement sur la région du pu-  
bis, des selchets remplis des mêmes substances, & de  
Poindre avec de l’huile de scorpion.

*Maladies catarrheus.es des Enfans.*

Les *enfans* stont encore sujets à casse de la grande quanti-  
té d’humeurs pituiteuses qu’ils contiennent, aux ma-  
ladies catarrheuses & séreuses, au nombre desquelles  
je mets le coryza, l’enchifrenement, l’enrouament, la  
toux , l’asthme, les engorgemens du poumon , lss-  
quellessont accompagnées d’une espece de ronflement  
& deraucité, de l’inflammation des parotides & d’a-  
chores. Toutes ces maladies ont cela de commun,  
qu’elles tirent pour la plupart leur origine de la mau-  
vaifle qualité de l'air , du changement de tems & du  
défaut de transpiration.

A l’égard de l’asthme & de la toux, surtout de llespece  
sieche & violente, il faut observer que ces maladies qui  
font souvent épidémiques & accompagnées d’une gran-  
de difficulté de reEpirer & du danger d’une fuffoca-  
tion, proviennent quelquefois d’une maniere particu-  
liere, comme l'expérience en fait foi, de la difficulté  
que les dents trouvent à percer, lorfque les nerfs qui  
fervent à la respiration font attaqués de convulsions  
en conséquence de la correspondance mutuelle des  
parties. Ces maladies sont encore fouvent causées par  
le mauvais traitement de la petite verole & de la rou-  
geole, surtout quand après avoir surmonté la maladie,  
on ne rétablit point le cours des excrémens ni de la  
transpiration , aussi-bien que par la répulsion d’une  
certaine matiere acre & excrémentitielle dans l’érési-  
pele, la fievre pourprée ou les achores ; car dans ce cas  
l’humeur acre & visqueusie cause pour l’ordinaire des  
engorgemens de poumons & des irritations incommo  
«des des nerfs pulmonaires, qui excitent l’asthme & la  
toux. Enfin ces maladies font principalement causées  
par un gonflement excessif de l’estomac, occasionné par  
la trop grande quantité de lait visqueux qui y séjourne  
& qui s’oppofe à la defcente du diap hragme. Aussi re-  
1 marque-t’on que le vomissement , de quelque nature  
qu’il foit, foulage considérablement ceux qui font  
affligés de la toux ou de l’asthme.

’ Rien n’est meilleur pour la cure de la toux & de l’asthme  
que Pssage interne des poudres absorbantes données  
avec la racine d’iris de Florence, le blanc de baleine  
& le sucre candi. On peut y joindre un élixir balmmi-  
que préparé, avec la teinture de tartre , les essences de  
myrthe , de safran, de noix mufcade & d’écorce d’o-  
range avec l’esprit de fel ammoniac.

Mais lorfque les malades font d’un tempérament *sec &*délicat, il est plus à propos de leur donner une dose  
convenable de l’élixir pectoral stuivant.

Faites un élixir.

Il est avantageux d’entremêler ces remedes avec des in-  
fusions d’herbes pectorales , lesquelles , surtout dans  
lestems froids & humides, non-feulement facilitent  
la tranfpiration, mais refolvent encore les fluides épaif  
sis. Ces infusions font encore falutaires lorfqu’une toux  
obstinée & steche provient, ou est accompagnée d’une  
lymphe acre qui irrite le larynx ; sclrtout quand on a  
foin d’en corriger en même-tems l’acrimonie avec de  
blanc de baleine dissous dans du bouillon , ou réduii  
en forme d’électuaire avec l’huile d’amandes douces :lefucre candi, le sirop de guimauve de Fernel ,& quel-  
ques gouttes d’huile d’anis.

INF 564

Toutes les fois qu’un asthme accompagné de la ίουχ pro-  
vient des crudités acides & vifqueules qui séjournent  
dans l’estomac & le font enfler, je prefcris avec fuccès  
un léger émétique préparé avec un demi-grain , ou un  
quart de grain de tartre émétique , mêlé avec une fo-  
lotion de manne ; ou quelques grains de racine d’ipe-  
cacuanha, infusée dans l’eau chaude , & édulcorée  
avec quelque sirop conVenable. On fatisfait également  
à cette intention par des clysteres émolliens & carmi-  
natifs, qui en frayant un passage aux vents, contri-  
buent efficacement à la guérison de la maladie.

Lorfque la maladie est causeepar la répulsion d’une ma-  
tiere acre & excrémentitielle, il faut joindre aux dia-  
phorétiques internes l’application des vésicatoires siur  
ïa nuque du cou. Mais rien ne sioulage plus efficace-  
mentdans ces sortes de maladies de la poitrine , que  
d’oindre les parties affectées avec de la graisse humaine  
& de l’esprit vineux de fel ammoniac.

Les achores, les clous & la teigne, font des especes d’ul-  
ceres causiés par une sérosité peccante, silline, visiqueu-  
fe & putride, logée dans les glandes & les conduits  
sous-cutanés. Ils tirent ordinairement leur origine  
d’une voracité excessive, d’un lait corrompu, & du dé-  
faut de tranfpiration. Les mêmes casses produisent  
encore l’inflammation des glandes parotides , & un  
écoulement de matiere par les yeux & par les oreilles.

Le meilleur moyen de remédier à ces maladies de même  
qu’à toutes les autres fluxions catarrheuses, est de don-  
ner à la nourrice des infusions propres à délayer le sang  
& la lymphe : celles, par exemple, que l’on prépare  
avec la racine de régliffe, l'écorce & la racine defassa-  
fras & la femence de fenouil. Les pilules de fuccin de  
Craton, avec le mercure & fans mercure, & l’élixir  
pectoral dont j’ai parlé, font aussi très-propres à pro-  
duîre le même effet. Quant à *F enfant,* il faut lui don-  
nerdes poudres préparées avec l’antimoine diaphoré-  
tique, les pierres d’écrevisses , l’iris de Florence , le  
lait de foufre, un peu de fafran & l’huile d’anis. Je  
prefcris pour la même intention les laxatifs & les pré-  
parations de mercure doux , de rhubarbe & de manne.  
A l’égard des inflammations des parotides , il faut ou-  
tre Pssage interne des résolutifs , les traiter extérieu-  
rementavec l’emplâtre diachylon simple, mêlée avec  
le camphre ; & , si-ippofé que la tumeur ne puisse se ré-  
soudre , la ramollir par le moyen des cataplasines émol-  
liens.

*Du hoquet etadu vomissement des enfans.*

Le hoquet & le vomissement proviennent de l’estomae ,  
& font excités par les crudités qui s’y fiant accumulées.  
Car , lorsqu’une mucosité acre &ténace vient à *se* lo-  
ger dans l’orifice supérieur du ventricule , non-feule-  
ment elle excite cet organe à fie décharger des matieres  
qu’il contient, mais elle affecte encore le diaphragme  
de mouvemens convulsifs,en conséquence de la correse  
pondance que la nature a établie entre ces deux parties.  
De plus le diaphragme venant à *se* contracter dans  
l’inspiration , il en réfulte quelquefois des hoquets  
très-opiniâtres. Aussi voit-on que les *enfans* font fou-  
vent affligés tout à la fois du hoquet & du vomisse-  
ment.

Ces deux maladies proviennent fouvent d’une trop gran-  
de réplétion de lait, ou de la corruption de cette li-  
queur dans l’estomac ; & dans ce cas *F enfant* rend le  
plus fouvent parla bouche une espece de substance lai-  
teuse, qui est communément d’une couleur & d’une  
odeur fort désagréables. Ces maladies font encore cau-  
fées par un froid excessif, ou même par la difficulté que  
les dents ont à percer , lorfqu’en conséquence du con-  
sentement des parties, le diaphragme & l’estomac ste  
trouvent affectés.

Le vomiffement & le hoquet n’ont rien de dangereux,  
lorsqu’ils proviennent d’une trop grande réplétion de  
lait, parce que les *enfans,* comme chacun sait, en sont  
ordinairement délivrés par le moyen du vomissement.

*fai* INF

Mais le danger est beaucoup plus grand,lorsqu’ils VÎen-  
nent de la corruption de cette liqueur, parce qu’il en  
résulte souvent des convulsions & des épilepsies fu-  
nestes.

Les causes de ces maladies indiquent une méthode pro-  
pre pour les guérir : carlorsique le lait nuit parla quan-  
tité , on doit la diminuer pour l’avenir ; mais lorsique  
la maladieprovient de *sa* mauvaise qualité, il faut en  
procurer l’excrétion tant à la nourrice qu’à *Pensant,*J’ai indiqué ci-dessus la méthode dont on doitfe fervir  
pour en venir à bout.

Le sirop de mente ou de bétoine donné avec quelques  
gouttes d’huile de macis, ou de liqueur anodyne, com-  
me aussi les eaux de fleurs de camomile , de mille-  
feuille , de mente, & de cerifes noires, mêlées avec  
une quantité convenable de liqueur anodyne minérale,  
procurent un soulagement efficace dans ces deux mala-  
dies. On foulage aussi le malade par des frictions fai-  
tes avec des linges chauds, & en lui oignant la région  
du nombril avec l’onguent fuivant.

Prenez *d’huile d’aneth s une once s  
d’huile de mente, demi-dragmei,  
de safran , unserupule ;  
un jaune d’œusc*

Faites un onguent.

*De la constipation des enfans.*

Les *enfans* font quelquefois fujets à la constipation , de  
même qu’à la diarrhée. La premiere de ces maladies  
provient ou de leur voracité , ou de ce que les nourri-  
ces usient d’alimens grossiers & acides , ou de liqueurs  
spirituesses : mais quoiqu’une constipation légere n’ait  
rien de dangereux, elle ne laisse pas, lorsqu’elle dure  
trop long-tems, de disposer le corps à plusieurs mala-  
dies violentes.

Il convient donc pour entretenir le ventre dans une liber-  
té convenable que les nourrices observent un régime  
léger & résolutif, & qu’elles mangent de tems en tems  
des groseilles, réduites en forme d’électuaire avec de  
la rhubarbe & du fucre, ou cuites avec des pommes.  
On foulage *F enfant* soit avec le sirop de chicorée avec  
la rhubarbe & quelques grains de méchoacan blanc ,  
ou avec des lavemens préparés avec une décoction d’a-  
voine , du miel & du heure, ou du petit lait & du *sa-  
von* de Venise. Il convient encore d’oindre la région  
du nombril avec de l'huile d’amandes douces, mêlée  
avec une quantité conVenable de trochssques alhandal  
réduites en poudre.

*Diarrhée des enfans.*

La maladie opposée à la constipation, est la diarrhée, &  
plusieurs *enfans y* font sujets à casse des passions & du  
mauvais régime de leurs nourrices, du défaut detranf-  
piration, de la mauvaife digestion des alimens & de  
l’acrimonie de la bile qui en est la fuite. De-là vient  
qu’ils rendent souvent des excrémens de différentes  
couleurs , odeur & consistance , & souvent sanguino-  
lens, sisit à caufe des contractions spasinodiques des  
intestins qui les obligent à *se* décharger des matieres  
qu’ils contiennent, ou de leur atonie qui les met hors  
d’état de pouvoir les retenir. Aussi voit-on qtie ces dé-  
jections accompagnent souvent les douleurs aiguës ;  
par exemple, celles que cauEe la pousse des dents, &  
qu’elles font très-familieres à ceux qui sirnt affligés  
d’une atrophie ou d’une paralysie.

Quoique cette maladie soit aussi incommode aux *enfans*qu’aux adultes ,& qu’elle mette souvent leur vie en  
danger ; il faut cependant bien fe garder de l'arrêter  
trop-tôt, furtout lorEque les *enfans* ne s’en trouvent  
point mal, & que fa suppression n’est point indiquée  
par des inquiétudes, des insomnies , des tranchées,  
l’atrophie, & d’autres symptômes semblables; cardans

INF 566

ce cas , il saut d’abord examiner le lait de la nourrice,  
& supposé que ce soit là ce qui caisse la maladie , Je  
changer sans différer, en donnant en même - tems à  
*F enfant* de la tiseme faite avec le fuc de coing , ou des  
bouillons de poulet, avec du riz & du millet.

On peut encore soulager *F enfant* avec les poudres de boI  
d’Armenie & de pierres d’écréviffes avec quelques  
grains de cascarille , auxquels on pourra joindre,  
suivant les circonstances, l’ambre , ou une troisieme  
partie de thériaque céleste : il convient encore de lui  
frotter le bas-ventre avec le Uniment suivant.

Faites un Uniment.

Le malade reçoit aussi de grands avantages des lavemens  
de petit lait cuit avec du millet &du riz, & coulé en-  
suite ; lesquels soulagent aussi beaucoup dans le té-  
nesine, dont cette maladie est souvent accompagnée.  
Lors cependant que ce dernier est invétéré, on le gué-  
rit beaucoup plus efficacement par des suppositoires  
préparés avec le jaune d’un œuf mis fur la brasse , le  
fafran, l’encens & un grain d’opium. ÎlaEDERIC Hoff-  
MAN.

Voici ce que dit *Boerhaave* des maladies des *enfans.*

Les *enfans* nouveaux nés font fujets à quelques maladies  
qui leur sont propres , & qui ont pour catsse des matie-  
res fibreuEes , glutinelsses, caEeuses, ténaces , dont la  
bouche, l’œsophage & les intestins font remplis.

Cette steule cause produit souvent des nausées, des νοἰ  
miffemens, des borborygmés , des hoquets, des convul-  
sions , & ensilite l’indigestion de ce qu’on prend.

On les guérit alors aisément par un jeûne de dix ou douze  
heures, en prenant un peu de vin mêlé avec du miel,  
dont on réitere la dose en ce tems d’abstinence , ou en  
ajoutant en même tems quelqu’irritant qui purge très-  
doucement.

Par exemple.

Melez pour une dose.

On peut préparer un purgatif légerem'ent irritant de la  
maniere fuivante :

Prenez *de sirop de chicorée compose aveC dota rhubarbe i  
trois dragmes s*

*de savon de Venise , demi-dragme ;*

*d’eau distilée de melisse , demi-once ;*

Mêlez pour une dofe.

Les épithemes un peu aromatiques & spiritueux , Eont  
aussi souvent utiles pour évacuer cet amas de pituite  
muqueuse.

Pour cet effet,

suHy INF

On en fera une teinture.

Ensuite,

On en imbibera un peu de mie de pain , qu on appli-  
quera si,ir l’estomac.

Ou,

Prenez *de cette fubstance saune qui se trouve dans l’écor-  
ce de citron bien raelsseée , demi-once* j  
*de noix museade t deux gros j  
de vin d’Espagne , trois gros ;*

Mêlez.

Ecrasez le tout ensemble dans un mortier : vous l’éten-  
drez ensilite silr de la mie de pain, pour Rappli-  
quer comme ci-dessus.

Ordinairement les *enfans* souffrent aussi beaucoup du mé-  
conium qui n’est point évacué assez-tôt, à caufe de la  
foiblesse du fœtus, de la dureté de la matière , de fa  
trop grande abondance , & du dessechement des con-  
duits.

C’est pourquoi cette matiere, par scm séjour & par Pim-  
pression de l'air qui y aborde , devient acrimonieuse,  
acre, putride; elle s’exhale en vapeurs, ce qui pro-  
duit des coliques très-douloureuses , des convulsions ,  
des nausiées , des vomissemens, des hoquets,la toux,  
des éternuemens, des cris, des pleurs , des veilles, des  
frayeurs, la fievre, la maigreur, la mort.

On corrige le défaut des forces expellantes par un irri-  
tant qui purge doucement, par un petit fuppositoire,  
par un cardiaque foible & très-doux.

Par exemple ,

Prenez *de la casse récemment mondée, demi gros »  
de rhubarbe , trois grains s*

*de sirop de chicorée avec de la rhubarbe 3 deuXgros ;*

Mêlez pour une dofe.

Ou ,

Prenez *de la mamne de Calabre, deux gros l  
sirop de roses folutif, uni gros s  
d’eau distillée de fleurs de sureau, quatre %roS .*

Mêlez pour une dose.

Ou ,

Prenez *de miel blanc , trois gros ;*

*de sirop de roses folutifavec sené, Un .  
d’eau distilée de chicorée, quatre gros . ,*

Mêlez pour une dose.

Ou,

Prenez *de rhubarbe choisie -, six grains ;  
d’agaric choisi, deux grains ;  
de sirop de violettes , deux gros ;*

Après les avoir broyés , mêlez-y

*d’eau distilée de melisse, deux gros .*

Le tout pour une dose.

Pour des suppositoires,

INF 568

*Prenez* de siavon de Venise façonné en globe ou en cone.

*Ou,*

*Prenez* une petite boule, ou un petit cone de sucre.

*Ou s*

*Prenez du* miel cuit jufqtfà une consistance folide : dom-  
inez lui la forme de fuppositoire.

*Ou ,*

*Prenez* un peu de siuif de chandelle , & lui donnez la for-  
me convenable.

*Cordiaux convenables dans cette circonstance.*

Mêlez pour avaler en une fois.

Ou,

Prenez *d’eau distilée de canelse, deux gros ;*

*d’élixir de propriété, préparé avec du sel de tar-  
tre , six gouttes s*

*de sirop de Kermès, un gros ;*

Mêlez pour avaler en une fois.

On corrige la dureté de la matiere en buvant du petit  
lait frais , dans lequel on délaye un peu de miel, cil  
prenant un lavement de petit lait favoneux ou miellé,

Par exemple,

Prenez *de petit-lait frais, six gros ;  
de miel un gros s*

Mêlez, pour avaler en une fois.

Ou,

Prenez *de petit-laitfrais, deux onces \*  
de savon de Venise , un groS et demi\*  
de miel , deux gros ;*

Mêlez pour un lavement.

On lubrifie les intestins , en prenant de l’huile de lin,  
d’olive, d’amandes douces, &c. en boisson , en lave-  
ment, & en appliquant de pareils linimens.

Par exemple,

Prenez *d’huile de lin un gros ;  
de sirop de guimauve, deux gros ;*

Mêlez pour une dofe.

Ou,

Mêlez pour une dose.

Ou,

Prenez *d’huile d’amandes douces récente, trois gros ;  
de sirop de réglisse , deux gros*

Mêlez pour une dose.

*sep* INF

Ou,

Prenez *d’huile de lin s demi-once ;*

*de jaune dé oeuf deux gros;*

*de miel mercuriel , demi-once\**

*de peelt-Lelt récent , une once ;*

Mêlez pour en faire un lavement, dont on fera ufage  
une sois chaque jour, jufqu’à ce que les intestins  
foient suffisamment lubrifiés.

Prenez *d’onguent de guimauve compose, une once s  
d’huile de lin , demi-once s*

Mêlez pour un Uniment, dont on frotera le ventre du  
malade matin & soir.

Par cette méthode & ces médicamens , on remédie avec  
beaucoup de succès à tous ces différens & funestes  
fymptomes qui naissent de cette feule cause.

Les anti-acides , & parmi eux „ surtout les abfiorbans ,  
sirnt ici d’usage ou jamais.

Par exemple,

Mêlez.

*L’enfant* s’il ne dort pas, en boira deux gros d’heure en  
heure.

Une faut recourir aux opiats que rarement, & avec beau-  
coup de circonspection.

Il faut de plus éviter tous les remedes qui sont trop atté-  
nuans, irritans, volatils.

Pour chaque\* mal particulier , on le guérit aisément ,  
quand on fait l’histoire des causes & de la curation de  
toutes les maladie^ décrites jufqu’ici.

Les *enfans* souffrent beaucoup^u lait même , lorsqu’on  
leur en donne trop-tot, & que fie coagulant forte-  
ment dans l’estomac, il fe condenfe en une masse acre  
& pefante.

Car cette masse devenant peu à peu plus acre & plus aci-  
de , communique aux excrémens une couleur verte ,  
une odeur acide, produit des vomissemens de matiere  
aigre, des borborygmes , des vents , des douleurs , &  
une infinité d’autres maux : mais principalement des  
convulsions.

On guérit ces maux par des anti-acides fixes, par des  
purgatifs mêlés avec , par des lavemens femblables,  
par de doux carminatifs , & par l’ufage interne &  
externe de matieres huileuses , douces.

Par exemple,

Prenez *de savon de Venise, deux gros ;*

INF 470

*de jaunes d’œufs , quatre gros ;*

*de pierres d’écrevisses, trois gros ;*

*de rhubarbe, demi-gros ;*

Après avoir bien broyé ces drogues , mêlez-Ies avec

*d’eait distilée de mente> quatre onces s  
de sirop de guimauve, demi-once ;*

Le malade en boira demi-once , jufiqu’à ce que les iÿmp-  
tomes s’appaisent.

Prenez *de savon de Venise, demi-gros ;*

*de sel gemme-, trois grains i,  
de miel de romarin, demi-once;*

*d’eau distilée de fenouil, une once et demie >*

Mêlez , pour un lavement.

Ou,

Prenez *de fiel de bœuf, demi-gros ;  
de miel mercuriel, demi-once ;  
d’eau distilée de mente s demi-onces.*

Mêlez pour un clystere.

Les remedes huileux dont on doit ufer intérieurement  
sirnt les mêmes que ceux que nous avons déja recom-  
mandés pour lubrifier les intestins, afin d’évacuer le  
méconium.

Les substances huileufes qu’on doit employer extérieu-  
rement dans ces sortes de cas sont, l’onguent *rnarela?-  
turn,* l’onguent nervin, l’huile par infusion d’absinthe ,  
d’aneth, de camomile, de rue, les huiles tirées par  
expression du laurier, du macis, de la noix mufcade &  
du palmier.

De la même origine viennent encore le plus fouvent des  
accès d’épilepsie, le genre nerveux étant irrité par  
l’acrimonie mordicante qu’acquiert le lait qui s’est  
coagulé dans l’estomac.

D’où il siuit que s’ils sont de nature à pouvoir être guéris,  
ces Eeuls remedes suffisent.

Aussi-tôt que les *enfans* sont délivrés de ces maux, &  
commencent à vivre d’alimens crus, de fruits, de vian-  
de, de fromage & autres chofes femblables, il s’en-  
gendre des vers dans leurs intestins.

Ces vers sont produits par les œufs des infectes qui vivent  
dans Pair ou la terre , qu’on avale , & qu’un foible  
mouvement ne peut détruire.

Ils font leur nid dans la pituite intestinale ou gastrique,  
y font échauffés, y font des petits, & s’y agrandis-  
sent.

Il y en a de ronds, de larges , ou de l’efpece qu’on ap-  
pelle afcarides, &c.

C’est pourquoi il s’en forme rarement dans les adultes ,  
si ce d'est dans ceux qui font languissans & leucophleg-  
matiques.

Ils occasionnent par leur irritation des nausées, desvo-  
miffemens, des flux de ventre, des défaillances ; des  
foiblesses, des défauts, des intermittences de pouls, des  
demangeaifons de narines, des attaques d’épilepsie.

Ils caufentpar la ccnfomption du chyle, la faim , la pâ-  
leur, la foibleffe, la constipation , d’où naissent l’en-  
flure du bas- ventre, des rôts, des borborygmes.

Ils percent fouvent les intestins mêmes.

C’est pourquoi on en a tant vu qui ont causé la mort.

On connoît ce mal par l’âge, par les alimens dont on tsse,  
par le tempérament, par Ees effets.

On les guérit, 1°. en détruisant le nid par des alcalis fi-  
xes, par des gommes phlegmagogues, par des remedes  
mercuriels, antimoniaux, par des aromatiques amers.

Prenez *degomme opopanax, une dragme ;  
de jaune d’oeufs deux dragmes-*

*yyi* INF

Mêlez selon Part.

Ensi.lite ajoutez,

*de savon de Venise, une dragme ;  
de sirop d’armoise, une once et demie }  
d’eau distilée defénouil 9 trois onces.*

Le malade en prendra un gros toutes les quatre heures  
chaque jour , ou de deux jours l’un, & il obser-  
vera un régime très-exact.

Ou,

Mêlez pour en faire une poudre qu’on divifera en dix do-  
fes; le malade en prendra une matin & foir dans  
le tems où fon estomac sera vuide.

Ou,

Prenez *de sel de chardon-béni, deux dragmes ;  
de sirop des cinq racines apéritives , une once ;  
d’eau distilée defumeterre, quatre onces»*

Mêlez.

Mêlez.

Le malade en prendra deux gros tous les msstins.

On détruit le phlegme intestinal qui sert de nid à ces  
animaux , en oignant extérieurement le bas-ventre  
avec des matieres balsamiques tirées des plus forts aro-  
matiques, mêlées avec des fubstances purgatives &  
huileuses.

Mêlez pour le même usage.

Dans l’application de tous ces remedes il faut examiner  
s’ils ne dérangent point trop les fonctions du ventre;  
Car cet inconvénient n’est pas rare. De peur que *F en-  
fant* ne tombe en dyffenterie, il faudra prendre garde  
alors d’en faire un trop grand usage.

On tue les vers par des remedes miellés, falins, par des  
chofes qu’ils ne pussent digérer, par des amers aro-  
màtiques, par des mercuriels, des acides,/les remedes  
vitriolés tirés de l’acier ou du cuivre.

Par exemple,

Prenez *de miel, deux onces ;*

*de fel gemme s un gros et demi s  
d’eau distilée de chicorée , quatre onces.*

INF 572

Mêlez pour en faire une boisson dont *F enfant* prendra de-  
mi-once toutes les heures du jour.

Ou,

Prenez *de la corne de cerfbrûlée-, unserupule.*

Le malade en prendra quatre fois par jour dans le tems ou  
fon estomac stera vuide d’alimens, avec deux gros  
de sirop de rosies pâles.

Ou,

Prenez *de coraUine de mer, deux dragmes ;  
de limaille de for-> demi-gros.*

Mêlez pour faire une poudre qu’on divifera en seize do-  
Ees pour les mêmes usilges.

Ou,

Faites-en Felon Part un vin médicinal.

Quand il Pera bien clarifié vous y mêlerez,  
*de miel blanc , deux onces.*

Le malade en prendra une once le matin à jeun.

Ou,

Prenez *d’aethiops minéral s huit gratns ;*

*de vitriol de mars légèrement calciné, deux grains.*

Mêlez pour faire une poudre qu’on divifera en deux do-  
ses. Le malade en prendra une le matin & l’autre  
le soir, dans le tems qu’il aura l’estomac vuide.

Ou,

Prenez *de mercure doux s sept grains ;  
de diagred, cinq grains.*

Faites-en une poudre que le malade prendra le matin  
dans de l’hydromel.

Ou,

Prenez *de tartre vitriolé, quatre grains ;  
de vitriol de mars, trois grains. t*

Mêlez pour en faire une poudre très-fine, qu’on divisera  
en trois doses. Le malade en prendra une le ma-  
tin, l’autre à midi, & l’autre le *soir,* lorsqu’il au-  
ra l’estomac vuide.

Ou,

Prenez *de vitriol commun-s deux grains ;  
de sirop de violettes , quatre grains\*

573 INF

Mêlez pour une dose qu’on prendra le matin à jeun.

.La troisieme intention à laquelle on doit satisfaire est  
d’expulfer les vers vifs ou morts , par des purgatifs  
amers, par des médicamens phlegmagogues & mercu-  
riels.

Prenez *de diagred, quatre grains ;  
de mercure doux , six grains.*

Faites-en une poudre très-fine pour une dofe.

Ou,

Mêlez pour en faire une poudre comme ci-dessus.

Ou,

Prenez *d’agaric, huit grains,  
d’aethiops minéral s douze grains.*

Faites-en une poudre pour le même ufage que la précé-  
dent^

Ou ,

Prenez *d’aloès, trois grains \  
de résine de jalap , un grain s  
de vitriol de mars, deuse grains.*

Mêlez pour en faire une poudre comme ci-dessus.

Les lavemens, les fuppositoires & les onguens extérieu-  
rement appliqués, font aussi très-efficaces dans ces cas.

Prenez *d’huile de lin , trois onces,* pour un lavement.

Ou,

Prenez *de miel, deux onces ;*

*d’eau distilée de chicorée s deux onces s* pour en fai-  
re un lavement.

Ou,

Prenez *de décoction de tanaisie, trois onces s  
d’aloes ,six grains.*

Mêlez pour un lavement.

Ou ,

Prenez *de vitriol de mars, quinze grains ;  
d’eau distilée de chicorée , quatre onces.*

Mêlez pour un lavement.

Prenez *de miel cuit a une consistance convenable, quatre  
onces ;*

*d’aloes, demi-once s*

*de vitriol de mars y deux gros.*

Mêlez pour faire felon Part de petits fuppositoires qu’on  
introduira d’abord que le malade aura été à la  
selle.

Les onguens dont on doit ufer à l'extérieur dans ce cas ,  
siont les mêmes que ceux que nous avons indiqués pour  
détruire la pituite intestinale qui sert de nid aux vers.

Quand les dents, surtout les incisives, commencent à  
percer, la tension, la piquure, le déchirement des genci-  
ves, produisent l'inflammation , la tumeur, lagangre-  
ne, des convulsions, une diarrhée verte, la salivation ,  
la fievre, la mort.

INF 574

On démontre aisément que tous ces accidens viennent de  
la même casse.

De plus, ils cessent d’eux-mêmes, quand on a calmé l’ir-  
ritation des nerfs.

Ce qui fe fait,

i°. En amollissant, en rafraîchissant, en adoucissant les  
gencives avec des matieres émollientes, glutineufes ,  
anti-phlogistiques.

2°. En frottant fouvent contre elles des corps durs &  
polis.

3°. En les ouvrant avec une lancette.

Prenez *de nitre, vingt grains s*

*d’esprit defel, cinq gouttes ;*

*de sirop violat s une once ;*

*d’eau distilée defleurs de sureau s trois onces.*

On en frottera les gencives du malade.

Ou,

On les enfermera dans un linge garni de plomb, pour  
qu’il puisse aller au fond du vafe où on les met-  
tra ; ce vafe fera une bouteille de verre longue &  
cylindrique. On y verfera enfuite du lait tout  
frais, & on laissera le tout en digestion pendant  
un tems convenable; on fe servira de la crême  
qui surnagera, & on l’appliquera sur les genci-  
ves enflammées.

On donne avec fuccès une petite dofe d’esprit de cor-  
ne de cerf dans les convulsions qui viennent de cet-  
te causie.

Prenez *d’esprit de corne de cerf, trois gouttes.*

Le malade en prendra trois fois par jour dans deux gros  
de sirop de Kermès. BoeRkaaVE *, Aphoris.*

INFECTIO, signifie en Medecine *Contagion,* ou irsoc-  
*tion.*

INFELIX LIGNUM, nom du sureau.

INFIBULATIO, *Bouclement.*

Les Romains avoient coutume de boucler les enfans  
qu’ils destinoient à être Chantres , à dessein de leut  
conferver la voix; car cette opération , qui est entie-  
rement opposée à la circoncision , en empêchant le  
prépuce de laisser le gland à découvert, les mettoit  
hors d’état de gâter leur voix parle commerce préma-  
turé des femmes , & les prÎVoit des moyens dont ils  
eussent pû fe servir pour satisfaire leur passion. Il pa-  
roît par quelques passages de Martial, que les Romains  
faifoient un usage bien moins décent de l’opération  
dont nous parlons, & que quelques Dames s’assuroient  
par fon moyen de la fidélité de leurs Amans. Je me  
souviens que Juvenal fait mention de cette coutume  
dans quelque endroit de fes Satyres. Cesse prétend  
qu’on fe fervoit quelquefois du *bouclement ,* dans la  
vue de conserver la fanté des jeunes gens ; car rien ne

575 I N F

la détruit davantage que la pratique illicite qu’il pa-  
roît qu’on avoit dessein d’empêcher par cette opéra-  
tion. Je ne crois point qu’on la fasse jamais revivre; si  
cependant il prenoit jamais envie à quelqu’un de ceux  
qui ont éprouvé en eux la force du tempérament, de  
la mettre en ufage fur leurs enfans pour les empêcher  
d’altérer de bonne heure leur fanté, & de dissiper leurs  
forces par un commerce illicite, ils pourront s’y pren-  
dre de la maniere fuivante.

On tire le prépuce en dehors , & l’on marque des deux  
côtés avec de l’encre les endroits où l’on veut le per-  
cer , après quoi on lui laisse la liberté de fe retirer. Si  
les marques restent fur le gland, c’est une preuve qu’on  
a pris une trop grande portion de la peau, qu’il faut  
les faire plus bas ; & si elle laisse le gland libre : ce fe-  
ra l'endroit où il faudra passer la boucle. Pour cet *es-  
set* on trâverfera le prépuce à l’endroit des marques,  
d’une aiguille enfilée, & attachant les deux bouts du  
fil ensemble, on aura foin de le remuer tous les jours,  
jtssqu’à ce que les cicatrices des trous sinent affermies.  
On retirera le fil, & on passera à *sa* place une boucle,  
qui fiera d’autant meilleure, qu’elle sera plus légere.  
UELSE , *Lib. VII. cap.* 25.

Les Auteurs n’ont pû nous dire ce que c’étoit que la bou-  
cle *(Fibula') des* Chirurgiens de l’antiquité; mais je ne  
doute point qu’ils ne l’employassent à différens usages.  
Celle dont il s’agit ici, ne me paroît être autre choEe  
qu’un anneau de métal, pareil à celui que l'on met au  
grouin des pourceaux.

INFLAMMATIO, *Inflammation.*

La maladie à laquelle on donne le nom *T inflammation ;*ou de *phlegmon,* est ainsi appellée, parce qu’elle  
produit des effets pareils à ceux du feu.

On connoît par le moyen du Thermometre , qu’il y a  
une plus grande quantité de feu logée dans la partie  
enflammée, que dans aucune autre partie du corps, &  
qu’il produit précisément les mêmes effets que le feu  
élémentaire. Par exemple , lorsqu’un homme qui *se*porte bien approche *sa* main trop près du feu, il corn-  
mence à fentir une plus grande chaleur qu’à l’ordinai-  
re, & la partie devient insensiblement plus rouge qu’-  
elle n’étoit auparavant. S’il l’approche davantage , il  
Eurvient une tumeur accompagnée de douleur, & cel-  
le-ci augmentant toujours de plus en plus par l’action  
du feu, l’épiderme fe sépare de la peau, celle-ci *se*brûle toute entiere, forme une efcarre, *fe* mortifie, &  
fie separe des parties vivantes, parle moyen de la sisp-  
puration. L’inflammation est exactement fluvie des  
mêmes symptomes ; car celle qui survient dans le dos  
de la main est accompagnée de chaleur, de rougeur,  
& de douleur , qui toutes augmentent à proportion  
que la maladie devient plus violente. Lorfque l’i«-  
*siammaelon* est sur le point de dégénérer en gangrene,  
il s’éleve de même des pustules sur la peau avec *sépa-  
ration* de l’épiderme, & il *se* forme des croûtes gan-  
grénées, qui fe détachent à la fin des parties fiaines par  
la suppuration. A mesure que la violence de *F inflam-  
mation* augmente , toutes les parties deviennent noi-  
res jtssqu’à l’os, comme si elles avolent été réduites en  
charbon par le feu , & pour lors on dit que la partie  
est fphacélée. De-là vient qu’Hippocrate donne à la  
fievre ardente le nom de feu, τὸ πῦρ, parce qu’elle ex-  
cite fouvent une si grande chaleur autour des parties  
vitales, qu’il semble au malade qu’il y a véritablement  
du feu ; cette circonstance caufe’fouvent une mort scl-  
bite. Dans la fievre la plus ardente, je veux dire la pef-  
te, lorfque la malignité de la maladie vient à se com-  
muniquer par translation aux autres parties du corps,  
elle les brûle aussi vivement que le seroit un cautere  
actuel, comme il paroît par les charbons pestilentiels  
qui Ee détachent par la fuppuration qui survient tout

INF 576

autour , de la même maniere que lorsqu’on brûle la  
partie avec le cautere actuel. Ainsi les Anciens lassant  
attention à la reffemblance qui *se* rencontre entre les  
effets du feu & ceux de *i’inflammation ,* ont donné à  
celle-ci un nom pris de l’autre , vu l'exacte correfpon-  
dance qui existe entre leurs caufe.s & leurs effets. Cette  
doctrine est admirablement confirmée par les expérien-  
ces qu’ont faites les Modernes fur la nature du feu.

L’*Inflammation* consiste dans une pression &une attrition  
du siang rouge arteriel qui croupit dans les plus  
petits vaiffeaux, causiée par le mouvement du rese  
te du sang, que la fievre jette dans une agitation  
plus violente.

Nous avons ici la définition de *inflammation ,* prise de  
fes causes. Les Anciens n’avoient défini cette mala-  
die, que par rapport à fies symptomes. Galien, *In Com-  
ment.* 3. *In Lib. Hippocraels, de Fracturis ,* nous ap-  
prend qu’ils définissent *^inflammation ,* une tumeur  
contre-nature, rénitente, dure , rouge, & brûlante,  
accompagnée d’une douleur poignante , & générale-,  
ment de la fievre. Mais il faut obferver que cette dé-‘  
finition ne regarde que les *inflammations* qui furvien-  
nent aux vaisseaux , qui contiennent naturellement le  
fang rouge, ou du moins, qui font capables de le re-  
cevoir après qu’ils ont été dilatés. Nous examinerons  
ci-après ce qui arrive dans *F inflammation* des vaisseaux  
qui sirnt plus déliés.

Cette définition renferme deux chofes, qui étant jointes  
ensemble, constituent la nature de *inflammation* ; sta-  
voir, l’obstruction de la partie, & l’augmentation dans  
la vitesse du Eang qui afflue dans la partie obstruée; car  
dans *^inflammation,* le Eang croupit & ne peut passer  
dans les cavités étroites des vaisseaux, quoiqu’il Eoit  
poussé par le reste de *sa* masse. Il est donc évident qu’il  
y aune obstruction dans ce cas. La matiere quila cau-  
fe est la partie rouge du sang artériel ; car il ne  
peut *se* former d’obstruction , proprement dite , que  
dans les arteres. Les parties obstruées, font les rameaux  
les plus étroits des petits vaisseaux, parce qu’il est évi-  
dent que les molécules qui n’y peuvent passer, ont la  
liberté de circuler dans les vaisseaux dont la cavité est  
plus grande. Ces molécules doivent donc s’arrêter vers  
les extrémités ou terminations des vaisseaux. Je ne pré-  
tens point parler ici des plus petits vaisseaux du corps  
humain , mais feulement des ramifications les plus  
étroites des plus gros vaisseaux, qui contiennent le  
Eang rouge, qui est la partie la plus épaisse des fluides  
qui circulent dans le corps humain. Ces canaux ne  
font appelles petits , qu’en comparaison des plus gros  
vaisseaux , mais ils semt en même-tems les plus gros  
de leur espece ; car l'extrémité de l’artere qui contient  
la sérosité, est pour la même raisem plus grosse que Par-  
tere qui renferme la lymphe qui en provient. Il fuit  
donc de-là, qu’un vrai phlegmon ne peut presque ar-  
river que dans les petites arteres qui contiennent le  
Eang rouge , ou dans celles qui portent la sérosité, &  
qui font assez dilatées pour le recevoir. Mais lorsique  
les molécules, en conséquence de leur volume , s’ar-  
rêtent dans les cavités étroites des vaisseaux conver-  
gens , le fluide agissant siur elles en conséquence du  
mouvement vital , doit nécessairement les comprimer  
avec beaucoup de force; carpar l’action du cœur &  
des arteres, le sang est porté dans les parties obstruées  
avec une force qui fuffiroit pour le pousser jusqu’aux  
extrémités du corps, & avec une vitesse convenable. Il  
fuit de-là que la pression doit être grande, & *se* rènou-  
veller à chaque contraction du cœur & des arteres.  
Or, comme ces molécules obstruantes semblent rester  
immobiles dans les canaux étroits de ces petits vaise  
seaux, il peut sembler d’abord impossible qu’il y ait  
aucune attrition , qui suppose un mouvement progresi  
sif & rétrograde dans ces molécules ; mais il est évi-  
dent que ces molécules ne semt pas toujours abEolu-  
ment immobiles, & qu’elles semt quelquefois obligées  
de

*yyy* INF

de retourner en arriere dans la partie la plus large  
de l’arterepar *sa* contraction , & poussées dans d’autres  
tems dans les ca Visés étroites, par Faction du cœur, qui  
pousse le Pang dans les arteres ; d’où il fuit qu’il fe fait  
dans ce cas une attrition Véritable & naturelle.

Ce qu’on a dit jusqu’ici peut s’appliquer aussi-bien aux  
obstructions formées dans les petits Vaisseaux par la  
stagnation du fang artériel, qu’aux *inflammations.* De-  
là Vient que dans la définition de *F inflammation* on  
ajoute ces mots , *par le moyen d’unefievre*. Lorsqu’une  
*Inflammation* affecte quelque partie considérable du  
corps, ou quelqu’un des Vifceres, elle est presque tou-  
jours accompagnée de la fievre. Et l’on peut même  
assurer, que les *inflammations* légeres, surtout des pe-  
tites parties externes, font accompagnées de la fievre,  
quoique les ophthafinies & les esquinanciesinflamma-  
toires caufient une altération peu sensible dans le pouls.

Galien, dans sim Traité *de Pulsibus ad Tyrones, cap.* 12.  
éclaircit parfaitement cette matiere dans l’endroit où  
il traite de la nature des pouls qui accompagnent *Fin-  
flammation.* Voici fes termes :

« Au commencement d’une *inflammation*, le pouls est  
a plus grand, plus véhément, plus vite & plus fré-  
« quent que dans son état naturel ; à proportion que  
*« Vinfiammation* augmente, toutes ces qualités aug-  
« mentent aussi, & le pouls devient sensiblement plus  
« dur. »

« Cette *inflammation*, ajoute-t’il un peu après, est capa-  
« ble de changer le pouls dans tout le corps , suivant  
« le volume ou l’importance de la partie enflammée;  
« & lors même qu’elle n’affecte point tout le corps , il  
« ne laisse pas d’y avoir une pulsation tout-à-fait flem-  
« blable dans la partie enflammée. »

C’est donc avec cette restriction qu’on doit entendre ce  
qu’on a dit ci-dessus, que toute *inflammation* est ac-  
compagnée de la fievre ; car bien que la force & la  
vitesse du pouls n’augmentent point dans tout le corps,  
ils le font cependant dans la partie enflammée, ce qui  
est comme une fievre de la partie même , ainsi que  
Galien l’obferve dans fon Traité *de Methodo Medendi  
ad Glaucon. Lib. II. cap.* 1. car après avoir dit qu’il y  
a différentes efpeces *d’inflammations,* il assure qu’elles  
Eont presque toutes accompagnées de la fievre. Il don-  
ne enfiilite la premiere différence des *Inflammations s*savoir, celle qui est entre l’humide & la feche :

« L’humide, dit-il, est produite par une fluxion d’hu-  
« meurs chaudes silr la partie ; au lieu que la seche est  
» l’effet d’une chaleur Contre nature qui s’allume dans  
« la partie Eans aucune eonjestion d’humeurs ; &celle-  
« ci est comme une fievre de la partie affectée. »

C’est encore une chofe confirmée par la plupart des An-  
ciens Medecins, que *F inflammation* est toujours ac-  
compagnée d’une augmentation de viteffe dans le mou-  
vement des fluides.

Cesse , par exemple, rapportant les différentes sectes &  
les diverses opinions des Medecins , s’exprime en ces  
termes :

« Lors, dit-il, que le fang entre dans des veines destinées  
a à recevoir des esprits, il excite une *Inflammation* qui  
a produit une agitation pareille à celle que casse la  
« fievre, au rapport d’Erasistrate; » Eurquoi il faut ob-  
server qu’il ne dit point expressément que la fievre est  
produite par l’inflammation ; mais seulement qu’il  
Furvient une agitation pareille à celle qu’excite la  
fievre.

C’est ce qui fait que Simfon, dans fon *Système sur. la Ma-  
trice , ( System ofthelVomb ,)* avertit les Medecins de  
ne point fe laisser tromper par la fausse imagination,  
qu’il n’y a point *d’inflammation* là où il n’y a point de  
fievre, puisqu’il arrive fouvent\*qu’une *inflammation* de  
*Torne IV.*

INF - 578

l’estomac & des Intestins caufe des douleurs fixes, dans  
le tems même qu’on n’apperçoit aucune fievre par  
l’observation du pouls. Il assure encore qu’il a vu des  
malades affligés pendant plusieurs mois de fausses pleu-  
résies épidémiques, fans pourtant qu’ils eussent de fie-  
vre sensible, & que l’on ne pouvoit guérir , à moins  
qu’on n’y remédiât promptement par la saignée , & par  
d’autres remedes propres à dissiper *F inflammation-*

Il paroît évidemment par ce qu’on vient de dire, que les  
obstructions ressemblent en plusieurs chofes aux *in-  
flammations s* car il n’y a point *d’inflammation* sans obsc  
truction. De plus, l’obstruction violente de quelques  
vaisseaux augmente la vitesse des fluides qui circulent  
dans ceux qui semt ouverts, c’est-à-dire, qu’elle excite  
la fievre. Mais comme *F inflammation* est toujours in-  
séparable d’une obstruction compliquée avec la fievre ,  
on peut l’appeller obstruction avec fleVre, foit dans tout  
le corps , ou dans quelqu’une de Ees parties.

*L.inflammation* peut donc arriver dans les extrémités des  
arteres, ou dans les vaisseaux séreux , lymphati-  
ques, ou autres plus petits vaisseaux artériels,  
qui en conséquence de la dilatation de leurs orifi-  
ces, ont reçu les globules rouges, ou autres élé-  
mens grossiers des fluides, flans pouvoir leur don-  
ner passage par leurs extrémités. De même lorf-  
que le Eang passe dans les veines destinées aux esc  
prits, il cauEe une *inflammation.* CELSE.

*L? inflammation* ou le phlegmon proprement dit, ne peut  
arriver , comme il est évident par la définition qu’on  
en a donnée, que dans les vaisseaux qui contiennent  
naturellement le simg rouge, ou dans ceux dont les  
orifices fiont assez dilatés dans quelques maladies, pour  
recevoir quelque partie de ce même simg. Lorfiquelcs  
élémens d’un fluide plus léger s’épaississent par quelque  
caufie que cefioit, ils peuvent tellement s’engager dans  
les autres vaisseaux plus petits qu’ils ne puissent plus  
en fiortir; & le fluide qui lui silccede, peut encore agir  
Eur ces parties obstruées avec une vitesse considérable ;  
mais tant qu’il ne paroît aucune rougeur dans la partie  
affectée, la maladie n’est point appellée *inflammation,*mais érésipele ou œdeme, accompagné de chaleur,  
comme nous l’obferverons ci-après. Mais on ne sait  
point encore précisément jusques où la partie rouge  
du Eang est capable de pénétrer, ni le nombre de petits  
vaiffeaux dans lesquels elle peut se rendre. Il est *cer-  
tain néantmoins* que le simg rouge peut dans certaines  
maladies pénétrer non-seulement dans les vaiffeaux,  
qui étant les plus gros après les vaiffeaux sanguins ,  
contiennent la sérosité jaune, mais encore dans ces  
vaiffeaux infiniment plus petits, qui ne contiennent  
naturellement que des fluides extremement clairs.  
C’est ainsi que le blanc de l’œil, qui dans ceux qui se  
portent bien, est presque aussi éclatant qu’une perle ,  
devient fiouvent extremement rouge à l’approche d’u-  
ne *inflammation,* & lasse voir une infinité de ramifîca-  
tions de petits vaiffeaux, qui étant distendues par le  
fang rouge , peuvent être distinctement apperçues ,  
biert que dans leur état naturel, elles ne contiennent  
aucune portion de fluide coloré. J’ai souvent obfervé  
dans les ophthalmies violentes un vaisseau plein de  
sang rouge qui traversait la substance extremement  
transtparente de la cornée. Il est pourtant certain que  
les vaisseaux de la cornée semt infiniment plus petits  
que ceux de la conjonctive : les premiers , lorfique le  
corps est enfianté, paroissent extremement tranfiparens ;  
& cependant lorsqu’il survient une *Inflammation* dans  
l’œil, les petits vaisseaux qui entourent le disque de la  
cornée paroissent distendus par le simg rouge , avant  
même que la cornée fiait affectée; jufqu’à Ce qu’enfin  
ses vaiffeaux s’étant insensiblement dilates, par la for-  
ce & la durée de la maladie, ils donnent entrée au fang  
rouge. D’où il fuit qu’il peut quelquefois survenir  
une véritable *inflammation* fanguine dans des vaisseaux  
d’une petitesse infinie.

*yyp* INF

A l’égard du passage de Celse, que j’ai rapporté , il est  
certain que les Medecins de l’antiquité donnoient le  
nom de veines , non-seulement aux veines proprement  
dites, mais encore aux vaisseaux que nous nommons  
*arteres.* Erasistrate & plusieurs de fes Sectateurs, assu-  
roient, que dans l’état naturel les arteres ne contien-  
nent point de fang, & qu’elles ne sont remplies que  
d’esprit ou d’air, qui occasionne leur battement. Plu-  
sieurs Medecins contemporainssde Galien soutenaient  
hardiment la même chose; quelques-uns même se fiat-  
toient de pouvoir démontrer qu’il n’y a point de sang  
dans l’aorte. Mais Galien, dans le seizieme Chapitre  
de sim second Livre des *Admirelstrat. Anatom.* fait  
voir la fausseté & le ridicule de ces fentimens, par des  
expériences aussi exactes que satisfaisantes.

Il paraît du moins, suivant Celse, qu’Erasistrate attri-  
buoit la cause de *Vinflammaelon* au passage du sang des  
veines dans les arteres, où il assuroit qu’il ne doit point  
être. Mais on n’admet plus cette doctrine depuis la dé-  
couverte de la circulation du simg. On peut néant-  
moins la recevoir dans un siens, puifque *^inflammation*est produite toutes les fois que le sang pénetre dans  
des vaisseaux destinés aux humeurs les plus claires &  
les plus subtiles.

Le siége de *F Inflammation* est donc toute partie du corps  
qui contient des distributions réticulaires des ar-  
teres, & où les vaisseaux lymphatiques & artériels  
prennent leurs origines.

Depuis que Ruyfch a découvert que les arteres envoyent  
des ramifications extremement déliées dans presque  
toutes les parties du corps, qui ont une communica-  
tion mutuelle entre elles ; les Medecins ont pris la cou-  
tume d’appeller ces distributions des arteres *réticules*ou *plexus réticulaires*, parce que les interstices que ces  
ramifications laissent entre elles,ressemblent parfaite-  
ment aux mailles d’un filet. Ce grand homme a fou-  
vent remarqué pendant le grand nombre d’années qu’il  
a employées à l’étude de l’Anatomie,. que les petits  
interstices qui *se* rencontrent entre les plexus réticulai-  
res , & qui paroissent n’avoir aucun vaisseau, en con-  
tiennent un grand nombre de petits, qui *se* distribuent  
à peu près dans le même ordre que les ramifications les  
plus grandes.Il s’ensuit donc que les molécules du sang  
peuvent s’arrêter partout où les arteres se ramifient,  
lorsqu’elles deviennent incapables de circuler, soit par  
concrétion ou changement de figure, & s’opposer au  
passage du fluide qui doit naturellement y affluer, en  
diminuant les cavités des vaisseaux; ce qui si-lffit pour  
caufler des obstructions, & en conséquence de l’aug-  
mentation du mouvement du fluide qui succède, des  
*Inflammations.* Et comme les arteres envoyent dans  
presque toutes les parties dn corps , des petites ramifi-  
cations qui ne peuvent recevoir la partie rouge du  
sang, à caisse de leur petitesse, il peut encorer arriver  
que les origines de ces petits vaisseaux *se* dilatent, &  
donnent entrée par une erreur de lieu ( *errore loci)* à  
une portion de simg rouge, Eans lui permettre d'avan-  
cerplus avant, ce qui ne peut manquer de produire  
tous les accidens fâcheux dont on a parlé.

Par conséquent les arteres mêmes, les veines, les nerfs ,  
les membranes, les mufcles, les glandes , les os,  
les cartilages, les tendons, tous les visceres, &  
conséquemment presque toutes les parties du  
corps fiant susceptibles de ce mal, qui affecte la  
membrane adipetsse plus fréquemment & avec  
plus d’opiniâtreté que toute autre partie.

Puifqu’il est certain par les découvertes Modernes , que  
presque toutes les parties du corps font munies de Vaise  
seaux sensibles à la vue ; il s’ensuit que presque tout le  
corps & toutes les parties dont on vientde parler, peu-  
vent être affectées d’une *Inflammation.*

*Les arteres et tes veines -3* parce que les tuniques de ces

INF 580

vaisseaux sont compostées d’autres vaisseaux plus pe-  
tits , comme on peut le démontrer, à l’œil en injectant  
les troncs les plus gros de ces vaisseaux : de plus, on a  
souvent trouvé toute la surface externe de l’aorte dans  
les animaux que l’on a tués immédiatement après leur  
aVoir fait faire une longue courfe , de couleur noirâ-  
tre, à cause de la quantité de sang qui distendoit les  
vaisseaux, qui fe distribuent par un tissu aussi curieux  
que furprenant dans les membranes de ce gros vass-  
ieau.

*A l’égard des nerfs s* on peut les considérer en deux ma-  
nieres, comme contenant les branches déliées du cer-  
veau , du cerVelet & de la moelle épiniere, ou comme  
composés de gaines épaisses , munies de toutes sortes  
de vaisseaux, au moyen desquelles la substance molle  
& charnue du cerVeau& de la moelle épiniere *se* dise  
tribue dans toutes les parties du corps. 11 n’est pas ab-  
solument certain que les vaisseaux extremement déliés  
& imperceptibles qui constituent la substance du nerf  
proprement dit, soient sujets en tout tems aux *inflam-  
mations :* cependant puisqu’ils donnent passage à un  
fluide extremement iubtil qui vient du cerveau, du  
cervelet, & de la moelle épiniere , on peut supposer  
qu’ils peuvent en être affectés comme les autres. Mais  
il est manifeste qu’il peut furvenir une véritable *Inflam-  
mation* dans les gros vaiffeaux que l’on découvre d’une  
maniere si palpable au moyen des injections Anatomi-  
ques, & dont le tiffu constitue les gaines & les tuni-  
ques des nerfs.

*Pour ce qui est des membranes* ; on sait par les injections  
anatomiques , que celles que les Anciens ont crues  
tout-à-fait folides & entierement dénuées de seing, ne  
scmt autre chose qu’un amas de vaisseaux.

*Quant aux muscles et ait tendons si cm* est assuré par les  
découvertes modernes,qu’une infinité d’arteressedisi  
tribuent dans la chair musculaire : on fiait encore que les  
tendons qui paroissent les plus solides & les plus blancs,  
deviennent totalement rouges, au moyen d’une injec-  
tion artificielle, non-seulement à caisse de la réplé-  
tion des vaisseaux qui constituent leurs gaines , mais  
encoreà cause de plusieurs autres vaisseaux semblables  
qui rampent entre les petites fibres qui les composent.  
Delà vient que les tendons peuvent être affectés *d’in-  
flammations s* & que dans les rhumatismes violens, où  
les mtsscles scmt enflammés, on sent des douleurs très-  
aiguës pour peu qu’on veuille si? remuer.

*Pour les glandes,* il revient au même, qu’elles Eoientstes  
circonvolutions de vaisseaux, ou des follicules creux,  
qui déchargent par leurs émonctoires , le fluide qui  
s’est amaffé dans leurs cavités, & qui après s’être séparé  
des petits vaiffeaux fans nombre, qui fe distribuent  
dans les membranes de ces follicules, fe rend dans  
leurs cavités ; car dans ces deux cas, on dit que la glan-  
de est compofée d’une infinité de vaiffeaux artériels. Il  
s’ensuit donc qu’elles peuVent êtreîsattaquées d’une *in-  
flammation , 8c c’est ce* qui arrive tous les jours aux  
glandes parotides , sous-maxillaires, axillaires, & in-  
guinales.

*Qtant attx os* ; j’ai montré au mot *Caput*, que les valu-  
Eeaux que l’os reçoit du périoste, rampent entre *ses*lames, tandis que d’autres *se* rendent par des trous  
particuliers au diploé du crane , & à la moelle des au-  
très : d’où il fuit que l’on doit attribuer la séparatlen  
des parties corrompues, & le renouvellement de celles  
qui ont été détruites,à l’efficacité desvaiffeaux distri-  
bués dans toute la substance de l’os. 11 peut donc arri-  
ver une *inflammation ,* soit dans les vaisseaux artériels  
qui rampent entre les lames de l’os, ou dans les petits  
vaisseaux de la moelle : de-là naissent des douleurs ob-  
stinées, le *Spina ventosa 8c* plusieurs autres maladies  
terribles. Voyez Os. Galien, dans le fécond Chapitre  
de sim Traité *de Tumoribus praeter Naturam,* obserVe  
que les os siont quelquefois fujets aux *inflammations ;*

;8ι INF

car , après avoir-dit que les tuniques des vaisseaux , des |  
membranes , des nerfs & des tendons peuvent être en- j  
flammées,il ajoute : « il peut donc furvenir une *inflam-* I  
*« mation* dans les os, de façon qu’ils foient principale-  
« ment & originairement affectés. » Il paroît évidem-  
mentpar ce passage que les *inflammations* des parties  
extérieures peuvent non-feulement *se* communiquer  
à l’os , mais encore qu’une *inflammation* qui commen-  
ce par l’os, peut quelquefois affectet les autres par-  
ties.

*Les cartilages., sont ,* après les os, les parties les plus du-  
res du corps humain , & la.plûpart s’ossifient avec le  
tems, comme il paroît par la doctrine de la génération  
des os : mais comme on trouVe une structure vafculai-  
re dans les cartilages qui fe sirnt ossifiés , il est tout-à-  
fait probable qu’elle y existoit auparavant. D’ailleurs,  
Havers , Ruyfich & plusieurs autres favans Anatomi-  
stes ont découvert, par leur fagacité , des vaiffeaux  
dans les cartilages ; d’où il fuit qu’ils peuvent être su-  
jets à *Vinflammation* aussi-bien que les os.

*A l’égard des viseeres , et conséquemment de pres.qtte  
toutes les parties du corps s* il est certain que les vise  
ceres semt composes d’un tissu tout-à-sait surprenant ,  
qui diffère presque dans chacun d’eux; & les maladies  
aigues auxquelles ils fiant fujets , prouvent évidem-  
ment qu’ils fiant quelquefois affectés d’une *inflamma-  
tion* accompagné®de la fuppuration, de la gangrene &  
du ‘skirrhe , sans en excepter même le cœur. D’où l’on  
peut conclurre avec raifon que presque tout le corps  
est siljet aux *inflammations,* puisqu’il, est certain par  
les découvertes modernes, que presque toutes ses par-  
ties sirnt d’une structure vasculaire.

*Pour ce qui est des inflammations fréquentes et obstinées  
de la graisse* ; il est certain que la membrane cellulaire  
existe dans presque toutes les parties du corps, & re-  
çoit différens noms , sisivant les différentes siubstan-  
ces qu’elle renferme. Lors , par exemple, qu’une ma-  
tiere blanche, grenue, & qui ne peut fe fondre qu’au  
moyen de la chaleur , remplit les cellules de cette  
membrane, on l’appelle membrane adipeufe : mais on  
lui donne le nomdegraiffeufe, *ÇPinguedinosa')* lorf  
que la matiere qu’elle contient, fe fond presque d’d-  
le-même. On l’appelle simplement membrane cellu-  
laire , dans les parties du corps , où sia structure est ex-  
tremement tendre, & *ses* cellules si petites , que la  
grasse qu’elles renferment échape à la vue, par exern-  
ple fur le dos de la main & au front. On comprendra  
suffisamment à quel poinf cette membrane est répandue  
par tout le corps, sillon considere qu’elle couvre non-  
seulement tous les mufcles & les tendons , mais en-  
core toutes les fibres des muficles , quelque.petites  
qu’elles puissent être; puifque tous les vaisseaux sont  
enfermés dans une pareille fubstance cellulaire , qui  
constitue en quelque sorte la structure des vaisseaux &  
des vssceres ; d’où il fuit qu’il peut souvent arriver  
des *inflammations* dans cette membrane, soit qu’on  
la distingue par les épithetes de cellulaire , de grass-  
setsse ou d’adipeuse. Dans ce cas, elles semt souvent si  
opiniâtres , qu’on ne peut les résoudre , & elles dégé-  
nèrent communément en supputation ou en gangrene ;  
car, comme les arteres dispersées dans cette membra-  
ne , lorfque le cOtps est en semté , séparent une sise-  
stance grasse, onctuetsse & oléagineuse, qui sert à lu-  
bréfier les parties, & la déposent dans ses cellules, qui  
semt très-faciles à fe dilater , il est probable que lorse  
que ces vaisseaux semt dilatés ou rompus par une *in-  
flammation ,* la partie rouge du simg s’écoule & s’ac-  
cumule dans les cellules de cette membrane ; d’où il  
résiilte une tumeur rouge & renitente, qui est la mar-  
que caractéristique d’une véritable *inflammation\** qui  
n’est presque jamais logée que dans la membrane cel-  
lulaire. Au reste il paroît assez per l'issue des *Inflamma-  
elons,* qu’elles ont très-souvent leur siége dans cette  
membrane,; car dans le cas où elles font suivies d’une  
fuppuration ou d’une gangrene , on ne sciuroit ouvrir la  
peau qulonne trouve presque toujours un amas de pus

INF 582

ou matieres gangrenées dans la membrane adipeuse.

Cette stagnation est produite dans les plus petites arte -  
res, par tout ce qui comprime , distend ,tord ,  
déchire , meurtrit , brûle , corrode , ou ride les  
extrémités coniques ou cylindriques des vaisc  
seaux, de façon que le diametre de leurs orifices,  
deVÎent plus petit que celui des globules de fang  
qui doivent y passer. Elle est encore caulée par  
la chaleur, par un exercice violent, par des corps  
étrangers , par des ligatures, par la pression , par  
l’usage interne ou externe des silbftances acres ,  
par un froid excessif, & par des frictions trop vio-  
lentes. Toutes les caufes des plaies, des contu-  
fions, des corrosions, des fractures, des luxations,  
& des obstructions produifent aussi le même ef-  
fet.

On considere deux chofes dans la définition de *Vinflam-  
mation* ; fçavoir, la stagnation du fang rouge artériel  
dans les plus petits vaisseaux; & la pression & l’attri-  
tion *causées par* le Eang qui affine dans les parties qui  
Eont déja obstruées. Cet aphorisine contient un dé-  
nombrement des causes capables de produire cette  
stagnation dans les plus petites arteres , qui sont na-  
turellement capables de donner passage à la partie  
rouge du simg.

Les arteres qui contiennent le fang rouge, après avoir  
séparé par des ramifications latérales sa partie la plus  
Eubtile pour différens ufiages, verfient cette partie du  
fiang rouge, qui par le volume déterminé de fies molé-  
cules ne peut point pénétrer par les petits yaiffeaux,  
dans les veines avec lesquelles elles forment autant de  
canaux continus. Il s’enfuit donc que la veine com-  
mence où finit Partere. Mais une artere va toujours en  
diminuant, au lieu qu’une veine augmente toujours in-  
sensiblement de capacité depuis son origine qui est fort  
étroite. C’est ce qui fait que dans les arteres, le fang  
Ee meut de la bafe vers la pointe du cone, au lieu que  
dans les veines sein mouvement *se* fait de la pointe vers  
la bafe. Cela étant on peut appeller les veines, aussi-  
bien que les arteres, des vaiffeaux coniques. Mais vers  
la partie où la portion la plus étroite de Partere fe joint  
à la partie la plus petite de la veine , le canal paroît être  
cylindrique dans une certaine étendue, Eansque ses pa-  
rois s’approchent ni s’éloignent : mais à mefure que Par-  
tere ou la veine s’avance, le canal prend la figure d’un  
cone droit ou renversé. A l’endroit au contraire où  
Partere finit & où la portion la plus petite de la veine  
commence, le canal est beaucoup plus étroit; ce qui  
sait que les molécules de sang qui deviennent incapa-  
bles de circuler pour quelque caufe que ce foit, s’arrê-  
tent beaucoup plus souvent dans cet endroit que dans  
àuCun autre. Maintenant en supposant que les extré-  
mités des vaiffeaux Ee rétréciffent, il doit néceffaire-  
ment arriver une stagnation des fluides qui ne peuvent  
point paffer dans ces parties étroites. On voit aussi  
par ce qu’on vient de dire, d’où vient qu’il est parlé  
dans cet Aphorisine de vaiffeaux coniques & cylin-  
driques. Les particules les plus petites des fluides qui  
circulent dans les animaux & qui ne semt visibles qu’a-  
vec le secours du microscope, paroiffent sphériques, &  
on apperçoit vers les parties les plus étroites des vaise  
seaux des molécules simples, qui passent néantmoins  
avec une espece de difficulté apparente. D’où il paroît  
visiblement que lorsique les .extrémités des vaisseaux  
viennent à *se* rétrécir , le passage des fluides est inter-  
cepté & l’orifice du canal obstrué , puisque la grosseur  
de la molécule excede le diametre des vaisseaux dans  
lefiquels elle doit passer. De-là naît une obstruction  
qui est inséparable de toute *inflammation-*

PuiEque la section des vaisseaux humains faite perpendi-  
culairement à leurs axes forme un cerde, qui est de  
toutes les figures celle dont la furface a le plus d’éten-  
due, il s’enfuit que tout ce qui change la figure des  
vaisseaux doit produire une stagnation des fluides qui

O o ij

583 INF

ont à passer parleurs parties les plus étroites.

Les plus considérables de ces caufes font,

ï. *La compression-.* Tout ce qui comprime les arteres  
doit nécessairement diminuer leur diametre , retarder  
le cours des fluides , & les disposer par-là à une stag-  
nation.

2. *La tension ou la contorsion.* Plus un vaisseau s’étend  
ou s’allonge, plus S011 orifice diminue, comme on le  
voit dans les tubes de verre que l’on ramollit à la flam-  
me d’une lampe à dessein de les allonger. Cette clm  
constance doit par *sa* nature contribuer à la production  
d’une stagnation. Lors, par exemple, que pour punir  
des malfaiteurs on les sisspend avec des boulets aux  
jambes & aux bras, ou qu’on leur donne l’estrapade ,  
la douleur, la rougeur & *VInflammation ,* qui font la  
Euite de ce châtiment, prouvent assez que cet allonge-  
ment ou contorsion a produit une stagnation.

3. *La rupture.* H est certain qu’en conséquence de l’élas-  
ticité des vaisseaux, leurs orifices doivent fie rétrécir  
d’eux-mêmes lorsqu’on les coupe , s’opposer à la *sor-  
tie* du fluide qu’ils contiennent, & par conséquent cau-  
ser une stagnation, qui peut à flon tour être suivie d’u-  
ne *inflammation.*

4. *La contusion.* Puisque l’idée d’une contusion renfer-  
me celle d’une accumulation de plusieurs petites plaies,  
il est évident, par ce qu’on vient de dire, qu’elle suffit  
pour produire une stagnation des fluides , aussi-bien  
que *inflammation* qui en est la stlite. D’ailleurs, com-  
me la contusion est toujours faite par un corps dur &  
obtus qui offenfe les parties du corps humain , elle ne  
peut arriver fans un degré proportionné de compres-  
sion , qui diminuant les diametres des vaisseaux,retar-  
de la circulation des fluides, & tend par ce moyen à  
produire une stagnation & une *inflammation.*

5. *Les brûlures, les érosions, et les crispations des vaisc  
seaux.* Toutes ces caufles détruisent les parties du corps  
comme le feroient le cautere actuel ou les caustiques :  
de-là vient que les vaisseaux vivans qui *se* trouvent dans  
la circonférence d’une pareille partie s’obstruent & oc-  
casionnent une stagnation & une *inflammation.* Suppo-  
sé même que ces caufes agissent avec moins de violen-  
ce, les solides se contractent, les fluides s’épaississent  
& deviennent incapables de circuler dans un grand  
nombre de vaisseaux ; circonstance qui doit imman-  
quablement casser des stagnations & des *inflamma-  
tions.*

*6. La chaleur.* Elle est capable de casser une stagnation  
lorstque sim degré scirpasse celui qu’on observe dans les  
corps qui *se* portent bien ; car elle desseche les fibres  
solides, elle les contracte & les roidit. Mais à propor-  
tion que la rigidité des fibres augmente, la contractili-  
té des vaisseaux qui en sont composés augmente aussi ,  
ce qui fait que leurs orifices diminuent, & qu’il fe for-  
me des obstructions. D’ailleurs, si l’on considere qu’u-  
ne chaleur trop forte dissipe les parties les plus fluides  
des humeurs, & coagule le fang & fa sérosité au point  
qu’on ne peut plus les résoudre, on connoîtra sans pei-  
ne qu’on a raisim de mettre une pareille chaleur au  
nombre des cauEes de l’*inflammation.*

7. *Les exercices violens.* L’augmentation de mouvement  
produit une augmentation proportionnée de chaleur,  
& nous venons de voir que cette derniere est capable  
de causer une *inflammatiou.*

8. *Les corps tranchans ou pi quan s qui se sixent dans les par-  
ties.* Lolaque ces sortes de corps viennent à *se* loger dans  
quelque partie, non-seulement ils offelssent & compri-  
ment les vaisseaux adjacens,mais ils excitent encore une  
douleur & une irritation continuelle. Il est donc évi-  
dent qu’il doit en résulter une *inflammation ->* surtout,  
lorsqu’un pareil corps SC loge auprès de parties qui ont  
un sentiment exquis ; car dans ce cas la maladie ne cesi-  
sis pour l’ordinaire qu’après que la nature s’est débar-  
rafl'ée du corps qui l’offense, parla suppuration.

9. *Les ligatures.* Celles-ci diminuent les cavités des vaisi.

INF 584

sisaux en les comprimant : mais elles agissent principa-  
lement silr les veines, tant à caisse que leurs tuniques  
sont moins fermes que celles des arteres, que parce que  
la plupart d’entre-elles font placées pour l’ordinaire  
près de la furface du corps. Mais lorfque les ligatures  
sont extremement serrées, elles compriment les arteres  
aussi-bien que les veines. Par exemple, dans la saignée,  
lorEque la ligature est modérément Eerrée, le sang sort  
avec violence par l’ouverture que l’on fait à la veine;  
mais il ne fort que très-difficilement lorsqu’elle com-  
prime Partere; & dans ce cas les Chirurgiens ont cou-  
tume de la lâcher pour que le Eang puisse sortir. C’est  
aussi pour la même raiston qu’un poids qui pose sifr le  
corps caisse des obstructions en comprimant les vaist-  
seaux.

10. *Les substances acres prises intérieurement ou appli-  
quées extérieurement.* Presque toutes les parties du  
corps humain, soit internes ou externes, paroissentca-  
pables d’être contractées par l’application des silbstan-  
ces acres , comme on peut le prouver par un grand  
nombre d’expériences. Par exemple, si l’on verfe une  
goutte de vinaigre dans l’œil, les paupieres *se* contrac-  
tent & *se ferment* avec tant de force, fans que la vo-  
lonté y ait aucune part, qu’il faut une force considéra-  
ble pour les séparer. Les poifons acres pris intérieure-  
ment contractent l’estomac & les intestins. De-là vient  
encore que la rétention & la chaèeur subséquente de  
l’air caufent des enflures violentes. Ayant appliqué au  
moyen d’tm plumasseau une petite goutte d’huile de  
vitriol fur l’intestin d’un chien vivant, il fe contracta  
immédiatement comme si on y eût fait une ligature.  
Au reste, il est probable que ces fubstances acres doi-  
vent catsser dans les petits vaisseaux où elles passent,  
de pareilles contractions, & par conséquent des obse  
tructions, & si la circulation augmente, des *Inflamma\*  
tions.* De même lorsique le siang est surchargé d’acides,  
il en résialte desdemangeassons, des obstructions, des  
pustules & des ulceres autour des vaisseaux cutanés.  
LoTque la sérosité quileroupit dans les jambes d’tm  
hydropique commence à devenir acre , elle enflamme  
ordinairement la peau. Puisque les substances acres,  
sclrtout quand on les applique extérieurement, semt  
capables de catsser une solution de continuité dans les .  
vaisseaux, il s’enfuit de ce qu’on a dit, qu’elles sirnt  
encore plus capables de produire une *inflammation.*

II. *Un froid violent.* Il est certain que le froid diminue  
toutes les dimensions des parties du corps humain, &  
par une fuite nécessaire, les cavités des vaisseaux. Il est  
caisse encore que les molécules du Eang s’unissent les  
unes avec les autres. Il peut résulter de ces deux effets  
du froid, non-feulement des obstructions & des *inflam-  
mations ,* mais encore des gangrenes subites, comme je  
l’ai prouvé au mot *Gangraena.* On voit par-là d’où vient  
que les gens de la campagne gagnent souvent des pleu-  
résies en s’exposant au froid au sortir du travail ; car  
Pair froid qu’on attire par l’inspiration , affecte prese  
qu’immédiatement les espaces intercostaux, parce qu’il  
n’y a rien entre deux que la membrane légere des vé-  
sicules pulmonaires ; tandis qu’en même-tems , Pair  
froid qui environne extérieurement le corps, qui peut  
être n’est pas assez couvert, augmente la maladie. ,

12. *Les frictions trop fortes et trop long-tems continuées.*Quoique le frottement foit d’un grand fecours pour  
lever les obstructions , néantmoins lorsqu’il est ou  
trop violent, ou trop long-tems continué, il est ca-  
pable de causer une fievre chaude aux hydropiques,  
comme je le montre à l’article *Fibra t,* car lorEque le  
mouvement dtl sang veineux vient à augmenter, le  
ccgur *se* contracte avec plus de force & plus de vîtes-  
fe, au moyen de quoi la circulation dtl fang augmen-  
te ; & lorfque cette circulation est trop rapide, il est  
certain qu’elle peut produire une *inflammation ;* car  
plus le mouvement est rapide, plus la chaleur est gran-  
de, & par conséquent la dissipation des parties les plus  
légeres & les plus fluides des humeurs plus abondan-

*fay* INF

te ; d’où il peut réscllter une stagnation & une *inflam-  
mation.* On observe, par exemple, qu’un frottement  
violent échauffe les parties du corps, & y caufe une  
enflure accompagnéede douleurs : mais ces symptômes  
indiquent la préfence de *F inflammation t* que l'on peut  
néantmoins dissiper aussi-tôt, à moins que la friction  
n’ait été extremement violente & trop long-tems con-  
tinuée. Dans les tempêtes qui s’élevent fur mer, lorf-  
que les cordes viennent à s’échaper des mains des ma-  
telots, la violence du frottement produit une douleur  
& une chaleur si violente , que l'épiderme s’éleVe fur  
le champ en pustules gangrénctsses. De plus, si l’on  
sait attention que le frottement pouffe la partie rouge  
du fang, dans les petits vaisseaux qui ne lui font point  
destinés, comme il paroît par la rougeur qu’il caufe ,  
on comprendra enèore mieux que les frictions excessi-  
ves font capables de produire des *inflammations.*

Ce que nôus venons de dire fuffit pour faire comprendre  
la maniere dont les plaies, les contusions, les corro-  
sions, les luxations, & les obstructions peuvent contri-  
buer à la production des *inflammations.*

Cette même stagnation est produite par tout ce qui bou-  
che les vaisseaux, & applique en même-tems aux  
parties quelque chofe d’acrimonieux, comme font  
les substances huileuses, salines, acres.

Il est certain que les surfaces interne & externe du corps,  
donnent passage à la matiere de la transpiration ; car  
dans tous les momens de la vie , il s’exhale une va-  
peur extremement fubtile par les petits conduits arte-  
rieIs , dont les extrémités aboutissent à la furface ex-  
terne du corps. Cette vapeur étant reçue fur une lame  
de métal, ou fur la glace d’tm miroir, fe condenfe en  
une lymphe fubtile, qui sléVapore sans laisser aucunes  
feces après elle. Toutes les fois donc que ces vaisseaux  
qui donnent passage à la matiere de la transpiration  
viennent à s’obstruer, ils ne peuvent qu’être dilatés  
par le fluide qui y afflue , & pour lors ils reçoivent  
les humeurs les plus grossieres , ce qui occasionne  
une obstruction & une stagnation. Lorfque les plus  
petits de ces vaisseaux excrétoires sont ainsi obstrués ,  
comme ceux qui leur siont inférieurs en grosseur, ne  
peuVent verfér la partie la plus légère du fluide qu’ils  
contiennent; ils fe dilatent de la même maniere, & par  
ce moyen la maladie peut fe communiquer de ces pe-  
tits vaisseaux excrétoires , à ceux qui contiennent le  
sang.

Puifque ce fluide extremement fubtil, qui s’exhale par  
la tranfpiration, est prefque femblable en tout à l’eau,  
& que l’huile empêche, ou du moms retarde l'entrée  
de l'eau dans les petits tuyaux de verre, de-là vient,  
peut-être, que l’application externe des huiles caufe  
souvent des érésipeles & des *inflammations.* Jerome  
Mercurialis, dans sim Traité *de Arte GymnasticâÆib.  
I. cap.* 8. nous apprend que les Lutteurs s’oignoient an-  
ciennement avec de l’huile, pour empêcher que leurs  
forces ne fe dissipassent par.des fueurs copielsses ; &  
que l’on ufoit d’onctions après les bains , de peur que  
l’humidité qui avoit pénétré dans le corps, aussi-bien  
que la chaleur naturelle, ne se dissipassent à travers les  
pores que l’eau avoit relâchés.

Plusieurs personnes ne peuvent user d’emplâtres ou d’on-  
guens faits avec de la graisse, que leur peau ne s’en-  
flamme aussi-tôt; on remarque une pareille disposition  
dans les parties internes de quelques autres, puisiqu’-  
elles sont attaquées de la fievre aussitôt après aVoir  
mangé des siibstances grasses, & surtout du lard. LorE-  
qu’il *se* rencontre quelque degré d’acrimonie dans ces  
/ubstances grasses & oléagineuses , elles peuVent cau-  
fer des *inflammations* très-opiniâtres. L’huile d’aman-  
des douces, qui est si fade lorsqu’elle est récemment  
exprimée , deVÎent rance en été au bout de quelques  
jours, & acquiert un tel degré d’acrimonie, qu’il n’en  
faut que quelques gouttes pour enflammer la gorge. Il  
en est de même du heure qui est rance, ou qu’on a fait

I N F 586

frire trop long-tems. Mais une fubstance acre est beau-  
coup plus nuisible lorsqu’on la mêle aVec une autre  
d’une nature grasse, parce qu’elle s’attache fortement  
à la partie fur laquelle on l'applique, & qu’on ne peut  
l’emporter aVec de Peau. Les baies du mezereon ou  
de la thymelée, de même que le fruit de la lauréole ,  
étant prestes entre les doigts, rendent une huile grasse,  
qui paroît d’abord sort douce, mais qui enflamme im-  
médiatement après la gorge , à un tel point , qu’elle  
étoufferoit une perfonne qui en goutteroit fans pré-  
caution. On obserVe encore que les huiles empyreu-  
matiques acres, que l’on tire par la Violence du feu de  
la corne de cerf, du gayac, & d’autres fubstances de  
même nature, aussi-bien que les huiles exprimées, dont  
on fait tant de cas pour les rigidités des articulations  
qui naissent d’un engorgement de matiere, caufent des  
*inflammations* très-VÎolentes , & quelquefois même des  
gangrenes, lorfqu’on les applique imprudemment fur  
la peau; car on trotrVe dans ces huiles une ténacité olea-  
gineufe, au moyen de laquelle elles obstruent les vaise  
Beaux, & un sort degré d’acrimonie, qui les irrite &  
les contracte.

Les stagnations sont encore produites par tout ce qui  
épaissit le sang, comme le mouVement excessif,  
la dissipation de fes parties les plus fluides par les  
fueurs, les urines , la saliVe & la diarrhée ; les  
substances coagulantes produisent aussi le même  
effet.

L’obstruction est formée par l'excès de diametre du flui-  
de,qui doit être transinis, au-deffus de l’orifice du Vaisi.  
feau qui le transinet; de forte que sa caisse générale  
ne peut être que la trop grande petiteffe des Vaisseaux,  
ou l’augmentation de Volume dans les molécules du  
fluide qui doit être transinis, ou toutes les deux en-  
semble. J’ai deja parlé des caisses qui produisent une  
stagnation dans les plus petites arteres qui transinet-  
tent le sang, en tant qu’elle proVÎent du resserrement  
de ces Vaisseaux ; & je Vais maintenant examiner celles  
qui , bien que les capacités des vaisseaux demeurent  
les mêmes, épaississent le sang à un tel point, qu’il ne  
peut passer dans les parties les plus petites des arteres  
les plus déliées.

Je commence d’abord par *le mouvement excesses.*

Le fang a toujours une certaine disposition à s’épaissir,  
& cette disposition est toujours proportionnée à l’ac-  
tion des vaisseaux fur le fang qu’ils contiennent. Le  
sang d’un homme robuste se fige immédiatement après  
être sorti de fes veines, & contient, après qu’on l'a  
laissé reposer un certain tems, une grande quantité de  
substance rouge, concrete, & très-peuple sérosité ; il  
arrive tout le contraire au sang d’une jeune fille qui  
est malade , tout cela dépend de l’action plus ou moins  
forte des Vaisseaux fur le fang. Or, à mcfurc que le  
mouvement ouTlexercice augmente , l'action de ces  
Vaisseaux, dans un certain tems donné , s’exerce plus  
fréquemment & aVec plus de force fur les fluides qu’ils  
renferment, d’où il doit résulter une condensation pro-  
portionnellement plus grande. De plus , l’augmenta-  
tion de mouVement dissipe les parties les plus fluides  
des humeurs , à cause qu’en même-tems il passe une  
plus grande quantité du fluide qui doit fe séparer du  
Eang, dans les organes destinés à la sécrétion & à l’ex-  
crétion; au moyen de quoi la concrétion du simg aug-  
mente. L’augmentation de mouVement est encore sui-  
vie d’une augmentation de chaleur, au moyen de quoi  
le silng s’épaissit tellement, qu’il ne peut plus circuler  
dans les parties très petites des arteres les plus deliees.  
De-là vient que dans les maladies aiguës , lorfque la  
chaleur vient à augmenter jufqu’a un certain point ,  
on s’apperçOÎt immédiatement par le dérangement des  
fonctions du cerveau, & par la difficulté qu’on a de  
respirer , que le fang est si fort épaissi, qu’il ne peut

<8'7 INF

plus circuler dans le cerveau & dans les organes de la  
refpiration.

*Quant â la dérivation des parties les plus fluides du fang  
par lessueurs* : L’expérience nous apprend que les glo-  
bules rouges constituent la partie la plus denfe du  
sang humain ; & que ces globules font entremêlés d’u-  
ne grande quantité de fluide flubtil & léger, qui em-  
pêche leur contact mutuel, aussi-bien que leur con-  
crétion. Lors donc que quelque casse contribue à la  
dissipation de cette partie subtile & légere, les plus  
grosses molécules se réunissent,& se trouvant plus com-  
primées dans les portions les plus étroites des arteres,  
elles s’unissent les unes aux autres & forment des con-  
crétions. D’où refultent l’obstruction des vaisseaux &  
la stagnation du fluide. C’est ainsi que dans les phthisi-  
ques qui font affaiblis par des sueurs nocturnes, le  
fang commence à croupir aux environs des vaiffeaux  
cutanés , & à produire des pustules inflammatoires.  
C’est ce qui fait qu’Hippocrate condamne les fuèurs  
au commencement des maladies aiguës. Et Sydenham  
a obfervé que les stleurs sont toujours nuisibles au com-  
mencement de la petite vérole.

*A* l’*égard de la dérivation des parties les plus fluides du  
fang par les urines :* Les persimnes hystériques & hy-  
pocondriaques rendent souvent une quantité incroya-  
ble d’urine aquesse, après avoir été agitées de quelque  
passion violente. Mais lorsque le sang est ainsi dépouil-  
lé de sim véhicule, sa partie la plus épaisse commence  
à se cailler, d’où il refisse souvent des *Inflammations*violentes; or la matiere la plus épaisse du siang produit  
des obstructions obstinées, & de-là vient que la mé-  
lancolie Euccede fréquemment aux affections hypocon-  
driaques ou hystériques.

*Quant a celle qui fe fait par le moyen de la salive:* Celle qui  
qui coule naturellement de la bouche d’une perfonne  
faine est suffisamment claire, & elle ne s’épaissit qu’en  
fe mêlant avec la mucosité que le mouvement de 1 a  
langue fait sortir de la bouche, de la gorge & des par-  
ties qui font aux environs. Lorfqu’on examine cette  
falive par un procédé chymique, on la trouve presque  
entierement aqueuse; car on tire de soixante onces de  
salive, au moyen d’une chaleur douce, environ cin-  
quante-neufonces d’une liqueur qui poffede en appa-  
rence les mêmes qualités que Peau. La salive ne s’épaise  
fit point non plus dans l’eau bouillante ; d’où il fuit  
qu’elle doit être beaucoup plus claire que la sérosité  
du siang. Il sort donc du corps par le moyen d’une sali-  
vation copieuse, une grande quantité de fluide clair &  
léger, au moyen de quoi le flang devient incapable de  
circuler avecfla liberté ordinaire. De-là vient que ceux  
qui par mauvaise habitude, ou par l’abus du tabac per-  
dent beaucoup de salive, sont souvent affligés d’obsi-  
tructions obstinées d’intestins. Lorsque toutes les par-  
ties delà bouche ont été long - tems couvertes d’aph-  
thes, il sort après qu’ils ont tombé , une quantité in-  
croyable deEalive par les vaisseaux qui se trouvent di-  
latés. Et lorsqu’on n’a pas soin d’arrêter cette saliva-  
tion par des remedes convenables, elle affoiblit les  
malades à un tel point, qu’ils succombent sous la vio-  
lence du mal, ou tombent dans des maladies chroni-  
ques ; car lorsque la partie la plus fluide du fang est  
une fois dissipée, il fe forme aisément des obstructions.  
On ne fauroit objecter à cette doctrine que dans une  
salivation qui dure plusieurs semaines, il s’évacue tous  
les jours une grande quantité de fluide flans pour cela  
que le fang en paroisse plus épaissi; puisque dans ce  
cas, ce n’est point la falive proprement dite , mais les  
humeurs dissoutes, qui s’éVacuent Eous la forme d’une  
eau putride. La partie la plus fluide du fang ne fe dissi-  
pe donc point, & fa portion la plus épaisse n’en de-  
vient pas moins capable de circuler ; mais il *se* fait une  
dissolution réelle, même de la partie rouge du sang;  
ce qui fait qu’on est en état de résister à la salivation,  
pourvu que l’on répare au moyen d’une bonne nourri-  
ture les humeurs que l’on a perdues.

*Pour ce qui est de ta dérivation des parues les plus fluides*

INF 588

*dufang par la diarrhée :* Il est évident qu’elles peu-  
vent être évacuées hors du corps par sim moyen. De-là  
vient qu’Hippocrate assure dans les *Prénotions de Cos,*& partout ailleurs, que c’est un très-mauvais signe  
lorsique ceux qui ont une fievre ardente viennent à être  
attaqués de la diarrhée. Car, comme dans cette mala-  
die, le fang épaissi, a déja commencé à s’arrêter dans  
les petites arteres , elle devient tout-à-fait incurable,  
lorsque fes parties les plus fluides s’évacuent par les  
selles.

*Quant aux substances coagulantes :* Elles sont ou acides ,  
ou austères, ouspiritueuses; quoiqu’il foit vrai de di-  
re, que tous les acides ne coagulent point le sang,  
puifque les vins verds, le vinaigre, le fisc des fruits  
acides mûrs, & le babeure le dissolvent. Mais lesaci-  
des fossiles , les préparations du fel marin & du nitre,  
caufent un *coagulum* dans le *sang.* Lorsqu’on injecte  
ces fortes d’acides dans les veines d’un animal vivant,  
lesimg *se* convertit soir le champ en des grumeaux, qui  
venant à passer dans le ventricule droit du cœur par les  
veines qui se dilatent insensiblement, & de-là dans les  
poumons, excitent d’abord de grandes inquiétudes,  
qui fiant aussi-tôt suivies de la mort. Il est vrai cepen-  
dant que les orifices des vaisseaux abfiorbans ne don-  
nent pas aisément entrée aux acides d’une qualité ex-  
tremement acre ; puisqu’ils *se* rétrécissent aussi - tôt  
que quelque chose les irrite. Lorsque la bile noire ,  
dont l’acidité égale quelquefois celle de Peau-forte,  
vient à corroder les vaisseaux, & à fe mêler avec le  
seing, elle le coagule & caisse souvent par-là une mort  
subite. Quelques substances austères, telles que l’alun  
& les différentes eEpeces de vitriol, produisent aussi  
un fort *coagulum* dans le fang. Les fubstances spiri-  
tueuses Eont encore capables de coaguler les fluides du  
corps humain ; car les Chirurgiens Bavent assez que  
l’alcohol qu’on applique sur les vaisseaux qui semt cou-  
pés, arrête les hémorrhagies les plus violentes, au  
moyen du *coagulum* qu’il produit dans le siang. La  
sérosité du sang sie durcit Eur le champ lorsqu’on verfe  
dessus de l’alcohol. D’où il suit que ceux qui font un  
grand usage de ces sortes d’esprits, s’exposent à des  
terribles malheurs.

La stagnation qui fe fait dans les arteres lymphatiques a  
pour caufe. ι°. Toutes celles qui élargissent  
leurs orifices ; de sorte qu’il y entre des globu-  
les de sang épais, qui venant àêtre poussés plus  
loin, trouvent l’extrémité de ces vaisseaux trop  
étroite pour pouvoir passer, & souffrent alors ce  
qui a été dit dans l’aphorisine précédent. Tel est  
le relâchement du vaisseau à sim principe, le mou-  
vement violent du liquide artériel. *z°.* Toutes  
celles qui sont communes à l’une & à l’autre *es-  
pece d’inflammation.*

Nous avons considéré jusqu’ici les causes qui empêchent  
la circulation de la partie rouge du sang dans les plus  
petites arteres, soit en rétrécissant leurs orifices, ou en  
mettant le fluide hors d’état de pouvoir y passer. On  
en voit un exemple sensible dans l’ophthalmie , dans  
laquelle la conjonctive & même la cornée deviennent  
tout-à-fait rouges, les vaisseaux fe remplissant de sang  
rouge au point de devenir visibles, quoiqu’ils n’en  
contiennent point ordinairement. Il faut donc qu’une  
pareille *inflammation* ait été précédée de certaines cau-  
ses capables de dilater ces vaisseaux au point de les  
rendre capables d’admettre le sang rouge. Mais il est  
assez évident qu’après que la partie rouge du fang a  
pénétré dans ces petits vaisseaux , elle doit y casser des  
obstructions, puisqu’àmeEure que le Eang avance, il  
rencontre les parties des vaisseaux convergens toujours  
plus étroites. I| doit donc survenir une stagnation dans  
ce cas, quoique les cavités des vaisseaux restent lesmê-  
mes, & que les molécules du sang qui doit être tranf-  
mis n’augmentent point de volume. C’est avec *raison*qu’on appelle cette maladie erreur de lieu ( *error loel)*

589 INE

puisque le sang rouge, après être entré dans les petits  
vaisseaux, y croupit, & *se* trouve hors d’état de passer  
dans leurs parties les plus étroites ; la maladie consiste  
en ce que le fang rouge fe loge dans un endroit qui ne  
lui étoit point destiné. Il peut arriver le même mal-  
heur da^s toutes les parties du corps où les petits vaise  
feauxqui contiennent les parties les plus subtiles des  
fluides, tirent leur origine d’autres vaisseaux plus  
gros : de sorte qu’il ne peut jamais y avoir *d’erreur de  
lieu* dans les vaisseaux qui contiennent naturellement  
du sang rouge , puifque le sang, lorsqu’il est fain, ne  
contient point de particules plus grosses que ses globu-  
les rouges. Mais cette *erreur de lieu* peut arriver dans  
les autres vaisseaux qui Eont beaucoup plus petits. On  
ne fait point au juste jusqu’où le sang rouge peut péne-  
trer ; l’on sait seulement que dans certaines maladies,  
il entre dans des vaisseaux beaucoup plus petits que  
ceux qui contiennent lasérosité du sang , puifqu’il s’in-  
sinue quelquefois dans ceux de la cornée. Mais com-  
me tout le fluide, qui dans le fang d’un homme fain,  
est plus clair que les globules rouges & séreux, est ap-  
pellé lymphe ; de même on donne le nom de veines  
ou d’arteres lymphatiques aux vaisseaux dans lefquels  
il circule : il ne peut le former d’obstruction dans les  
veines, à moins que le cours du fluide auquel elles  
donnent passage ne foit intercepté par une compression  
externe. Il s’ensilit donc que les parties les plus épaif-  
*ses* des fluides peuvent passer par une *erreur de lieu*dans les vaisseaux lymphatiques ; au nombre defquels  
je comprends toutes les arteres qui n’admettent que les  
parties les plus claires des fluides, & rejettent les glo-  
bules rouges & fanguins.

Il faut donc, pour produire une erreur de lieu, que les  
origines des arteres lymphatiques fe dilatent au point  
de donner entrée à la partie rouge du fang. On a mon-  
tré à l’article *Fibra* , que la dilatation des vaisseaux  
peut venir de deux différentes caisses ; favoir , de la ré-  
slstance de leurs parois, ou de la force ou quantité de  
mouvement du fluide qui se meut, & qu’elle est pour  
cet effet en raifon composée de la rasson directe de la  
viteffe du fluide qui *se* meut, & de la rasson inversis de  
la résistance des parois. Lors donc qu’il survient un  
relâchement dans l’origine d’un petit vaiffeau lympha-  
tique , il se dilate, bien que la viteffe du fluide demeu-  
re la même. Au contraire , il arrive la même chofle  
lorEque la vitesse du fluide vient à augmenter, quoique  
la résistance des vaisseaux demeure la même. Mais cet-  
te dilatation est beaucoup plus considérable, lorfque  
ces deux causiessie trouvent réunies. Voyez l'article *Fi-  
bra,Où* j’explique d’où vient que l’accélération du flui-  
de artériel dilate les origines des vaisseaux. Cette doc-  
trine est suffisamment confirmée par l’expérience; car  
lorsqu’on exposie une partie du corps à la vapeur  
de l’eau chaude , elle devient plus rouge & plus enflée  
que dans sim état naturel, à casse que les vaisseaux *ve-  
nant* à *se* relâcher, donnent entrée à la partie rouge du  
fiang. On observe encore, qu’après avoir couru, la  
peau extérieure devient rouge , & les yeux s’enflam-  
ment, à causie que le fiang rouge entre dans des vaii-  
Eeaux qui ne lui étoient point destinés , & qui fe trou-  
vent dilatés par l’augmentation du mouvement du flui-  
de.

Lorsque le seing rouge vient à entrer dans les vaisseaux  
lymphatiques, il est évident que toutes les caustes qui  
scjnt capables de rétrécir les orifices des plus gros vaisi  
seaux, peuvent produire le même effet en agissant siir  
les plus petits. Mais j’ai déja fait le dénombrement  
de ces caufes.

Tout vaisseau conique , dont la liqueur coule d’une ca-  
vité large dans une plus étroite, peut donc s’en-  
flammer ; car il y a peut-être dans la lymphe  
comme dans le fang, une partie plus épaisse que  
le reste.

Le microfcope nous met en état de distinguer différentes

INE 590

parties dans le sang que l’on a tiré depuis peu du corps  
d’un homme fain par le moyen d’une petite plaie, &  
qu’on a reçu dans des petits tuyaux de verre. Cet inf-  
trument nous fournit aussi le moyen d’obferyer le mou-  
vement des fluides contenus dans les vaisseaux des  
parties tranfparentes des animaux ; car on apperçoit  
des globules qui nagent dans une liqueur claire &  
transparente qui paroît elle-meme homogene. Mais  
il paroît très-vraissemblable que la lymphe claire &  
transparente du fang contient quelques parties plus  
grofles que les autres , lesquelles, en conséquence du  
volume déterminé de leurs masses, sont renfermees  
dans des vaisseaux qui leur scmt propres, & ne peu-  
vent naturellement entrer dans ceux qui fiant plus pe-  
tits; lors que les globules rouges ont la même grosseur  
que lorsque le corps est en fanté, ils ne peuvent entrer  
dans les vaisseaux destinés à recevoir la sérosité ; & il  
est évident que lorsqu’ils siont plus petits , tout le sang  
passe dans les plus petits vaisseaux, & que les plus gros  
restent vuides.

Il en est de même des vaisseaux qui contiennent la sérosi-  
té du Eang, aussi-bien que des autres petits vaisseaux du  
corps humain. C’est ce qui fait que lorfque le *sang* de-  
vient trop fluide dans les maladies, toutes les humeurs  
se dissipent ou s’accumulent dans les cavités les plus  
grandes & les plus petites du corps humain, comme on  
peut l’observer dans les hydroplques:mais dans ces Eor-  
tes de cas,les gros vaisseaux s’affaissent,parce qu’ils font  
dépourvus de la quantité de sang qui avoit coutume de  
les distendre. De même tous les autres vaisseaux qui  
vont en diminuant, à commencer par les plus gros jus-  
qu’aux plus petits, & qui dans l’état naturel contien-  
nent des fluides propres à leurs grosseurs respectives,  
en contiennent alors uniquement dont les molécules  
font si grosses qu’elles ne peuvent entrer dans ceux du  
dernier ordre. Lors donc que les orifices de ces vaii-  
fcaux convergens viennent à *se* rétrécir pour quelque  
causie que ce foit, ou que les molécules qui étant Eeu-  
Ies passent dans leurs parties les plus étroites, fe réu-  
nissent, il peut en réfulter une *inflammation s* d’une  
couleur transparente dans ces petits vaisseaux. Au *res-  
te,* loreque les orifices des vaisseaux du dernier ordre ,  
foit par un relâchement, ou par la vitesse excessive des  
liquides qui y affluent, *fe* dilatent au point de recevoir  
les molécules les plus grosses des vaisseaux qui sirnt plus  
gros qu’eux, il doit en résillter une pareille maladie  
par *erreur de lieu.* Comme il y a plusieurs ordres inter-  
médiaires de vaisseaux pareils à ceux-ci entre les plus  
gros & les plus petits , il peut aussi y avoir différentes  
esipeces *d’inflammations* ; & dans chacun de ces ordres  
intermédiaires, ces *Inflammations* peuvent être de deux  
esipeces, je veux dire, qu’elles peuvent venir de leur  
propre fluide qui devient incapable de circuler , Eoit à  
cauEe de l’augmentation du volume de *ses* molécules >  
ou de la petiteffe des vaisseaux, ou d’une erreur de lieu,  
parce que les molécules des plus gros vaisseaux entrent  
dans les orifices dilatés de ceux qui font plus petits :  
mais l’erreur de lieu ne peut jamais produire une *in-  
flammation damslcS* plus gros vaisseaux, puisque le Eang  
ne contient point de parties plus grosses qu’un globule  
rouge. Il y a toute apparence que les rhumatisines, les  
douleurs arthritiques & la goute, ne viennent que de  
*Vinflammation* des petits vaisseaux.

Il est aisé de connoître par ce qu’on vient de dire, la dif-  
férence qu’il y a entre le phlegmon, l’érésipele,  
l’œdeme, le skirrhe & *Finflammation.*

*Qtant au phlegmon:* Quoique les anciens donnent ce nom  
à toute *inflammation,* néantmoins dans la fuite du rems  
les Medectns l’ont restreint à une tumeur contre natu-  
re, rouge, ferme, accompagnée de douleur & de pul-  
fation , dans les parties les plus molles, & d’une fievre  
générale ou particuliere. Le phlegmon est causé par un  
fang rouge qui croupit vers les extrémités des arteres ,  
tandis que le reste du Eang étant poussé par la force du

5ρι INF

cœur & des arteres, agit avec une impétuosité extraor-  
dinaire siur les parties obstruées. Le phlegmon peut  
doncsie former dans les parties les plus étroites desar-  
teres qui contiennent du fang rouge, ce qui arrive rare-  
ment; ou bien il peut être causé par le fang rouge qui,  
par une erreur de lieu, passe dans les vaisseaux lym-  
phatiques ou dans ceux qui flont destinés a la sérosité,  
ce qui est beaucoup plus fréquent. Mais il est éVÎdent  
par ce qu’on a déja dit, que le vrai phlegmon fe loge  
principalement dans la membrane adipetsse.

*A l’égard de l’érésipele :* Cette maladie qui paroît extre-  
mement analogue au véritable phlegmon , est définie  
par Galien, *Lib. II. Method. Medend. ad Glaitcon. c.*I. en ces termes:

« On donne , dit-il, le nom d’érésipele à toute fluxion de  
a fang & de bile jaune mêlés ensemble, & extraordi-  
« nairement chauds, ou de Eang seul, mais excessive-  
« ment chaud & fluide ; il est beaucoup plus chaud &  
« plus jaune que *Finflammation* ; & lorfqd'on le tou-  
« che , le sang qui paroît extremement clair & rouge ,  
*« se* retire aisément & revient aussi-tôt. Il n’est pas non  
« plus aussi douloureux que l’*inflammation*, ni accom-  
« pagné de pareilles pulfation, compression ou disten-  
« sion. Il est quelquefois très - peu incommode , fur-  
« tout lorfqu’il ne s’étend que fur la peau , & qu’il  
« n’affecte point la chair qui est deffous : cette efpe-z« ce de maladie, qui est très-fréquente, est la vraie  
« érésipele, »

Il dit un peu après, que l’érésipele vraie n’est qu’une ma-  
ladie de la peau : comme la couleur de la partie affec-  
tée d’une érésipele, paroît être un mélange de jaune &  
de rouge, les Medecins de l’antiquité regardoient la  
bile comme la principale caufe de cette maladie : mais  
on est aujourd’hui convaincu que la sérosité du siang est  
naturellement jaunâtre. C’est ce qui fait que lolssqu’une  
petite quantité de fang rouge vient à se loger avec une  
grande portion de sérosité dans les vaisseaux obstrués &  
enflammés qui semt destinés à la sérosité, la partie af-  
fectée prend une couleur jaunâtre. Il est encore évident  
qu’il y a beaucoup d’affinité entre l’érésipele & le phleg-  
mon , puisqu’ils ne different que par le volume des mo-  
lécules qui forment l’obstruction ; car dans le phleg-  
mon, la partie rouge du fang s’accumule dans les vaif-  
feaux obstrués & distendus ; au lieu que dans l’érési-  
pele, la sérosité du seing qui *se* trouve mêlée avec une  
petite quantité de parties rouges, demeure enfermée  
& incapable de circuler dans les vaiffeaux. Le phleg-  
mon’ a fon siége dans la membrane adipeufe, au lieu  
que l’érésipele affecte non-seulement les tégumens ex-  
ternes du corps, mais encore les parties membraneufes  
internes. Il est encore évident qu’une érésipele peut dé-  
générer en phlegmon ; lors, par exemple, que les vaif-  
feaux siont dilatés au point de recevoir une plus gran-  
de quantité de sang rouge, de sente que la maladie *se*communique à la membrane adipeuse ; & que cette *es-  
pece* d’inflammation peut quelquefois tenir le milieu  
entre l’érésipele & le phlegmon ; & dans ce cas les an-  
ciens lui donnent un nom composé des deux maladies;  
car Galien ajoute les mots qui fuivent à ceux que nous  
avons rapportés ci-dessus.

« Comme cette efpece de maladie, dit-il jqui affecte la  
« chair, & qui n’est point causée par une fluxion d’hu-  
« meurs abfolument claires.est non-feulement une *éré-*« sipele, mais une maladie composée d’une érésipele &  
« d’un phlegmon , dans laquelle les fymptomes pro-  
a pres à l’érésipele dominent quelquefois le plus, les  
« Medecins modernes l’appellent érésipele phlegmo-  
« neux. Quelquefois, au contraire, les fymptomes du  
« phlegmon dominent davantage, & pour lors on don-  
« ne à la maladie le nom de phlegmon érésipélateux.  
« Mais lorfque les symptomes de ces deux maladies ne  
« dominent point visiblement les uns sur les autres,

INF 59?

« mais paroissent égaux , on dit que le phlegmon &  
« l’érésipele semt compliqués ensemble. »

*Qtant à l’œdeme:* Quoique les anciens entendent par ce  
mot toutes sentes de tumeurs en général, on s’en est  
siervi dans la fuite pour désigner une tumeur molle ,  
indolente, qui cede aisément à l’impressiontlu doigt ,  
sians aucun changement de couleur dans la peau ; la-  
quelle est ordinairement produite par des humeurs  
aqueustes qui distendent la membrane adipesse. Mais  
l’œdeme dont il s’agit ici est d’une nature tout-à-fait  
différente, & on lui donne l’épithete de *chaud* pour le  
distinguer de l’œdeme ordinaire : car nous avons fait  
voir ci-devant qu’il peut furvenirune véritable *Inflam-  
matum* dans les vaiffeaux artériels qui font trop petits  
pour donner entrée à la sérosité & à la partie rouge du  
Eang. On entend donc par œdeme chaud une tumeur  
doulouretsse, chaude, avec *inflammation s* quelquefois  
jaunâtre & quelquefois entierement blanche,qui ne dif-  
fere de l’érésipele qu’en ce qu’elle a fon siége dans des  
vaiffeaux plus petits. On l’appelle encore œdemë érési-  
pélateux, parce qu’il approche beaucoup de la nature  
de l’érésipele. Il vient souvent au visiage & à la tête , &  
pour lors on l’appelle communément *rosa bullata.*

Puis donc que cet œdeme chaud est une véritable *inflam-  
mation* qui a sion siége dans les plus petites arteres lym-  
phatiques; il est toujours à craindre qu’il ne disposie  
la lymphe à croupir & à obstruer les vaiffeaux dans les-  
quels elle doit circuler; ce qui ne manque pas de trou-  
bler les fonctions , furtout celles du cerveau, qui dé-  
pendent de la circulation libre des humeurs dans les  
plus petites arteres, soit que la maladie ait sim siége  
dans le cerveau , ou qu’elle paffe des parties externes  
aux internes. Au reste, lorsique cette esipece de mala-  
die est violente, elle détruit les vaisseaux & dégénere  
en peu de tems en gangrene.

*Pour ce qui est du skirrhe avec inflammation :* Le skir-  
rhe est une tumeur dure , inégale, presque indolente ,  
qui a sion siége dans les parties glanduleuses du corps.  
Lorsque cette tumeur est confirmée & invétérée, elle  
est compostée d’une matiere qu’on n’a point encore  
trouvé le moyen de résoudre , ni de séparer des parties  
Eaines par une suppuration douce. On voit parla coin-  
bien dangereuse est *VInflammaelon* qui a sim siége dans  
les parties contiguës à un skirrhe , ou dans les tégu-  
mens qui le couvrent, puisque dans un pareil cas , ce  
dernier dégénere aussi-tôt en cancer. Galien, *in Com-  
ment. In text. 3. Epidem. Hippocrat. Lib. VI.* distingue  
parfaitement la résistance du phlegmon, de la dureté  
du skirrhe en ces termes :

« Le phlegmon , dit-il , n’est point dur ( σκληρὸν ) mais  
« rénitent ( α’ντίτυπον ) comme un fac rempli d’air, ou  
« de quelque fubstance liquide. «

Toutes les fois que les causes dont nous avons parlé , ont  
produit une stagnation dans les vaisseaux, le sang  
agité par les facultés vitales, produit certains ese  
sets qui font en même tems les signes de *Finflam-  
mation.*

R y a deux choses à observer dans toutes les *inflamma-  
tions ->* dans quelque ordre de vaisseaux qu’elles aient  
leur siége ; siavpir , la stagnation du fluide, en consié-  
quence du rétrécissement des cavités des vaisseaux , la  
concrétion des molécules dont il est composté , ou l’er-  
reur de lieu ; & la force vitale du cœur \*& des arteres  
’ qui pousse les humeurs avec une plus grande vitesse  
dans les vaisseaux obstrués. Ces deux circonstances  
réunies produisent une *Inflammation.* Tant que leflui-  
de ne fait que croupir, il ne caufe qu’une obstruction,  
qui est la catsse antécédente de *Finflammation* : mais *sa.*caisse procatarctique , ou immédiate , est l’augmenta-  
tion du mouvement du fluide qui agit flur la partie obse  
truée. Il furvient en même tems quelques changemens  
dans

593 INF

dans la partie enflammée , qui fournissent les signes  
diagnostles de l’inflammation à ceux qui favent y fai-  
re attention : j’examine & je rapporte ces signes dans  
l’ordre qui leur convient dans le paragraphe suivant.

Ιτε Les arteres capillaires , & à peine visibles, étant obs-  
truées , augmentent, dilatées qu’elles font par le  
sang, ce qui forme une tumeur rouge. 2°. La rnê-  
me chofe arrive aux vaisseaux lymphatiques arté-  
riels, auparavant transparens& invisibles ; ce qui  
augmente la rougeur, surtout lorfque les vaifi-  
scaux délicats & les vésicules de la membrane adi-  
peusie , *se* trouvent remplis d’un simg engagé de  
force , épais & privé de fa partie la plus liquide.  
3®. Les petits vaisseaux à force d’être tiraillés ou  
tendus, font prêts à fe rompre : delà vient la dou-  
leur poignante qui fe fait sentir dans leurs petites  
fibrilles, est. Les fiolides & les liquides agissent &  
réagissent fortement les uns fur les autres : d’où  
naissent la dureté & la résistance de la partie. 5°.  
Au moyen de l’accumulation de la partie rouge  
du fang, &de l’impulsion violente du fluide qui  
sclccede , la partie acquiert une couleur rouge  
éclatante. 6°. De la résistance, de l’impulsion ,  
du frottement & du rétrécissement des vaisseaux  
non obstrués par la tumeur , provient l’attrition

' mutuelle & violente des parties du fluide entre  
elles,foit qu’elles agissent silr les folides,ou ceux-ci  
fur elles, laquelle produit la chaleur & la rougeur.  
7°. Et parce que le fang que le cœur a poussé avec  
force vers l’extrémité du vaisseau bouché , en  
dilate les parois, on fent une pulfation. 8°. Les  
fibres fe trouvant irritées, & le seing circulant  
avec trop de célérité dans les vaisseaux qui lui fiant  
ouverts , reporté qu’il est par les veines & retenu  
dans plusieurs arteres, le mouvement du pouls est  
accéléré; lafievresiurvient accompagnée de foif,  
de chaleur, d’issomnies , de foiblesse & d’inquié-  
tudes.

ï°. Il est évident que les vaisseaux obstrués doivent être  
tendus & dilatés; caria force avec laquelle le cœur  
pousse le fang dans les arteres, fait que leurs parois s’é-  
cartent des axes de leurs canaux refpectifs , parce quel-  
lesfe remplissent & deviennent convergentes,ou fuccef-  
sivement plus étroites. Il s’enfuit donc que la résistan-  
ce que le simg rencontre vers les extrémités des artères,  
& leur plénitudessont les prinCÎpales caufes qui les obli-  
gent à fe dilater : mais la résistance & la plénitude siont  
les plus grandes qu’elles puissent être dans les vaisseaux  
obstrués , parce que rien ne peut fortir par leurs extré-  
mités; d’où il siuit qu’il doit en résulter une dilatation  
extraordinaire. D’ailleurs, si l’on considère que *ï’in-  
flammation* accompagne toujours l’augmentation du  
mouvement du siang; on comprendra facilement que  
les vaisseaux doivent être beaucoup plus tendus dans  
*^inflammation* que dans l’obstruction simple : mais lorf-  
que cette dilatation *se* fait dans les arteres qui con-  
tiennent naturellement du fang rouge, ou du moins ,  
lorsqu’elles deviennent capables de le recevoir par ce  
moyen , il est évident que la tumeur catssée par la dis-  
tension des vaisseaux doit être rouge ; car lorsque lobsi.  
truction ou *ï’inflammaelon* a sim siege dans les plus  
petits vaisseaux, la partie rouge du simg, ainsi que nous  
l’avons obsiervé, peut ne point pouvoir y entrer, même  
durantia plus grande dilatation qu’ils puissent Eouffrir  
fans se rompre. Et il est aisé de concevoir que la tumeur  
qui est causée par la dilatation des vaisseaux d’une aussi  
grande petitesse, doit presque échaper aux fens: mais  
*V inflammation* vraie & légitime, survient toujours dans  
les vaisseaux qui sirnt capables , ou par leur nature ou  
par la dilatation qu’ils souffrent, de donner entrée à la  
partie rouge du Eang , comme il paroît par la définition  
que nous en aVons donnée. Au reste , llaugmentation  
de chaleur, qui est inséparable de l’*inflammation* , con-  
tribue , comme nous le ferons voir ci-après, à l’aug-

*Torne IV.*

INF 594

mentation de la tumeur; car il est certain qu’une cha-  
leur violente dilate les corps dans toutes leurs dimen-  
sions.

2°. Les arteres qui contiennent la sérosité, font comme  
autant de ramifications qui sortent d’un tronc commun,  
& qui viennent des plus petites arteres qui renferment  
le sang : mais les parois des arteres qui contiennent le  
sang , ne peuvent fe distendre fans élargir en même-  
tems les orifices de celles qui sont destinées pour la *sé-  
rosité* qu’elles fournissent ; d’où il fuit que la partie rou-  
ge du fang, peut entrer dans les orifices dilatés de ces  
vaisseaux. Il en est de même des arteres lymphatiques  
qui fortent de celles qui fiant destinés à la sérosité ; car  
il paroît par les ophthalmies, ainsi que nous l'avons ob-  
*servé* ci-devant, qu’elles peuvent se distendre au point  
d’admettre la partie rouge du siang : d’où il silit que la  
tumeur & la rougeur doivent augmenter. On ne croi-  
roit point que la distension de tous ces vaisseaux fûtca-  
pable de produire des tumeurs aussi énormes que celles  
qui surviennent quelquefois dans les *Inflammations*violentes, si nous n’avions déja montré que ces demie-  
res n’arrivent jamais plus fréquemment que dans le  
pannicule adipeux, lorsque les vaisseaux déliés de cet-  
te membrane sont remplis d’un fang rouge , incapable  
de pouVoir circuler, & qui *se* jette par leurs orifices qui  
fe trouvent dilatés dans les cellules de cette même  
membrane. De-là vient que le pannicule adipeux, qui  
est extremement sistet à *se* dilater, se distend fouvent à  
un point extraordinaire. Galien , dans sim Traité *de  
Tumoribus praeter Naturam s cap.* 2. découvre parfaite-  
ment l’origine de la tumeur qui accompagne le phleg-  
mon ; car après avoir dit qu’il ne peut fe former aucune  
tumeur, fans le concours de quelque nouvelle substan-  
ce , ou à moins que les parties , étant comme fondues  
par la violence de la chaleur , ne fe transforment en  
une espece de vapeur capable d’en augmenter le vo-  
lume, de même , par exemple, que l’eau étant conver-  
tie en vapeurs au moyen de la chaleur, occupe beau-  
coup plus dlefpace qu’auparavant ; il prouve que la tu-  
meur dont le phlegmon est accompagné n’est point  
produite par une femblable raréfaction,capable de con-  
vertir les fluides en vapeurs. « Car, dit-il, lorsqu’on  
« ouvre la partie affectée d’un phlegmon , il en sort une  
«grande quantité de sang, & toute la partie paroît  
« fpongieufe & remplie de ce fluide : mais on ne voit  
« pas qu’il en Aorte une pareille vapeur , ni avant ni  
«après. » Mais, ajoute-t’il, siJr la fin du mêmeCha-  
pitre , « toutes les parties que *i’inflammaelon* affecte,  
a sirnt remplies de simg qui suinte à travers les tuni-  
« ques des Vaisseaux, & qui semblable à la tosiée, se  
« mêle *avec* toutes les parties de la chair. » Il paroît  
par dÎVers passages de cet Auteur, qu’il entend par le  
mot de *chair,* la membrane adipetsse ; car il obferve  
dans le Chapitre que nous Venons de citer, que la tu-  
meur qui accompagne l’*inflammation*, est d’une nature  
tout-à-sait différente de celle qui est l’effet de l’augmen-  
tation de l’habitude du corps; & il employe le mot  
πολυσαρκία, pour exprimer ce que nous appellens cor-  
pulence ou embompoint.

La partie rouge du fang ne peut entrer dans les petits  
Vaisseaux qui *se* trouvent dilatés , que la sérosité  
& la lymphe n’y entrent aussi. Mais il *ri’y* a qu’elle qui  
pusse s’y arrêter, parce que les autres parties plus fub-  
tiles *se* trouVant pressées entre l'obstade & les fluides  
qui *se* metiVent, passent dans les ramifleations latéra-  
les. De Aorte que la partie rouge seule Venant à s’ac-  
cumuler de plus en plus dans les Vaisseaux obstrués, il  
saut nécessairement que la rougeur de la partie enflam-  
mée augmente.

3°. Lors donc que les Vaisseaux obstrués par une liqueur  
qui croupit, Viennent à être distendus par l’impetuo-  
sité du P.uide qui *se* meut, leurs tuniques, & par con-  
séquent les fibres nerveufies qui s’y distribuent, ne peu-  
vent manquer de fie rompre ; & de la-vient la douleur  
piquante. Mais comme les plus petits des vaisseaux du  
premier ordre, c’est-à-dire, les parties les plus étroi-

*ypy* INF

tes des arteres qui contiennent le seing rouge, n’éga-  
lent point la dixieme partie d’un cheveu, il est *évi-  
dent* que la rupture des fibrilles nerveuPes qui *se* dise  
tribuent dans leurs tuniques, doit exciter une douleur  
pareille à celle qui affecte le plus petit point du corps,  
ce qui lui a fait donner le nom de poignante. Mais  
quoique la petite artere destinée à contenir le fang  
rouge foit beaucoup plus greffe que celle qui ne con-  
tient que de la sérosité ou de la lymphe ; celle-ci ne  
lasse pas de souffrir rupture par la violence de *F in-  
flammation,* d’où il réstIlte une douleur semblable, en-  
core qu’elle affecte un plus petit espace. De-là vient  
que quoiqu’il y ait une centaine de ces Vaisseaux en-  
flammés, la douleur ne parole se faire fentir que dans  
un feul point , & elle est caufée par l’impétuosité du  
fluide qui les distend si excessiVement , que les fibres  
nerVeufes qui compostent leurs parois fiant en danger  
d’être rompues. C’est ce qui fait que lorfqu’on faigne  
une perfonne qui est attaquée d’une pleurésie violente  
jufqu’à ce qu’elle tombe en foibleffe, la douleur cesse  
tout-à-fait, ou du moins s’appaife considérablement.

4°. Le fang humain , lorfqu’on. le laisse reposer , se sé-  
pare en deux parties; saVoir, une masse rouge concré-  
te ; & une sérosité fluide , dans laquelle la premiere  
nage.. Mais deux caisses empêchent principalement la  
concrétion du siang; l’une, sim mouVement continuel,  
& l’autre l’interposition d’un fluide plus léger entre  
les globules rouges, qui s’oppose à leur contact mu-  
tuel. Mais lorsique cette partie rouge Vient à croupir,  
ou dans les Vaisseaux sanguins, ou dans ceux qui font  
plus petits, mais qui *se* trouVent dilatés, les parties  
les plus fluides s’en séparent, ainsi que nous l'avons  
déja observé, d’où il résillte une union & une pression  
mutuelle des globules rouges ; & comme ceux-ci fiant  
très-flexibles , leur figure sphérique s’altere si fort,  
qu’ils fe touchent par un plus grand nombre de points,  
& commencent par conséquent à s’unir aVec beaucoup  
plus de force. Or comme l’action de ces caufes conti-  
nue , cette fubstance rouge concrete s’accumule dans  
les Vaisseaux distendus, aussi-bien que dans la substan-  
ce cellulaire du pannicule adipeux, ce qui fait nécef-  
fairemdnt augmenter la dureté & la résistance de la  
partie enflammée. Et comme les Vaisseaux distendus  
compriment ceux qui leur font contigus, & rétrécif-  
fent leurs caVÎtés, il faut que la maladie affecte toute  
la partie enflammée. De-là Vient qu’Hippocrate em-  
ploie fouVent ces mots *Dureté accompagnée de douleur*pour celui *d’inflammation.* Par exemple, dans fes *Pro-  
gnosticssyi.* parlant de *FInflammation* de la Vessie & des  
maladies qu’elle occasionne, il dit, Κύστιες δἐ σκληραί  
τε καὶ ἐπώδυναι, «des Vessies dures & douloureufes. » Et  
dans d’autres endroits, comme Houllier dans fon *Som-  
ment in Coac. praenot.* le remarque fort bien ; il distin-  
gue le phlegmon des autres tumeurs contre-nature, par  
la dureté & la douleur qui l’accompagnent.

Après que le fluide le plus léger est totalement exprimé,  
la partie rouge reste feule accumulée dans les vaisseaux  
distendus; de sorte que toutes les autres circonstances  
demeurant les mêmes , la rougeur doit augmenter à  
proportion de *i’inflammati on.* Mais la peau, qui dans  
la plupart des parties du corps est lâche & mobile, de-  
vient- extremement tendue, parce que le pannicule adi-  
peux est farci & gonflé par le fang qui y croupit. C’est  
ce qui fait que la peau devient unie & luifante, car fa  
tension est toujours accompagnée d’une couleur vive  
& luifante.

6°. On est convaincu par expérience, que le frottement  
mutuel de deux corps est sitivi, non-feulement d’une  
chaleur considérable, mais encore d’un feu actuel. Il  
est pareillement certain que la chaleur qui résillte de  
ce frottement, est d’autant plus grande , que les corps  
siont plus durs & plus élastiques, qu’on les frotte avec  
plus de force & plus de Vitesse l’un contre l’autre. Il  
est Vrai'que Peau, ou tel autre fluide interposé entre  
deux corps que l’on frotte ainsi , diminue la chaleur  
qui en eût résulté ; ce qui peut donner lieu de croire

I N F 596

qn’il ne sauroit résulter aucune chaleur du frottement  
de nos fluides aVec les Vaisseaux dans lefquel.s ils cir-  
culent. Mais si l’on fait attention que les globules du  
fang sont non-feulement élastiques, mais *se* meuVent  
encore aVec beaucoup de rapidité , dans des Vaisseaux  
qui fiant eux-mêmes élastiques, qu’ils se trouVent seuls  
pressés dans les parties les plus étroites des arteres qui  
transinettent le sang , & que leurs parties les plus flui-  
des siartant par les ramifications latérales, ils produi-  
sent un frottement Violent aVec les parois des vaisi-  
feaux, on comprendra fans peine, que ce frottement  
doit nécessairement produire de la chaleur. Aussi Voit-  
on que les perfonnes robustes dont le sang est épais,  
ont toujours beaucoup plus de chaleur que celles qui  
ont le stang plus fluide & moins élastique. C’est ce qui  
fait aussi que la chaleur augmente à proportlon de la  
vitesse avec laquelle le fang circule dans les Vaisseaux.  
On ne doit point m’objecter que le sang croupit dans les  
vaisseaux obstrués de la partie enflammée ; car il pa-  
roît par une expérience de Leewenhoek , rapportée  
dans stes *Experiment. et Contemplation.* que la molé-  
cule obstruante est répoussée dans le tems que le cœur  
cesse d’agir, par la contraction de l’artere , & poussée  
immédiatement après dans la partie étroite qui ne peut  
lui donner passage, par la systole du cœur qui chasse le  
sang dans les arteres. D’où il fuit qu’une pareille mo-  
lécule obstruante peut avancer & reculer dans le vaise  
seau obstrué. Mais puisqu’il est certain par ce qu’on a  
dit, que les parties les plus subtiles du fluide *se* sépa-  
rent des plus épaisses oui croupissent, s’accumulent & se  
condenEent continuellement, & que le mouVement des  
fluides augmente dans la partie enflammée, il est aisé de  
comprendre la raisim pour laquelle la chaleur augmen-  
te à un point si extraordinaire. Mais les Vaisseaux con-  
tigus qui ne sont point encore obstrués, ne peuvent  
qu’être comprimés & rétrécis par ceux qui siont dilatés  
& enflammés; d’où il fluit que leur frottement doit aussi  
augmenter, tant à caufe du rétrécissement de leurs ca-  
vités, qu’à cause de l’augmentation de la vitesse du flui-  
de qui y circule; car si de cent Vaisseaux il s’en trouve  
cinquante d’obstrués, les fluides, à moins qu’il ne sur-  
vienne une stagnation, doivent circuler dans les autres  
aVec une Vitesse beaucoup plus grande. Tout concourt  
donc ici à exciter un plus grand dégré de chaleur; car  
le siang , après qu’il est dépouillé de ses parties les plus  
fluides, Ee change en une masse presque solide, qui *se*condense toujours de plus en plus par l’action des Vaise  
fleaux, & l’impétuosité des fluides qui *se* meuvent. Les  
vaisseaux qui *se* trouvent comprimés par ceux du vqî-  
sinage , agissent en même-tems avec une plus grande  
force siur les fluides qu’ils contiennent, & les sont tir-  
culer avec beaucoup plus de vitesse. D’où l’on voit que  
*^inflammation* ressemble dans fes catsses & dans ses ef-  
fets au feu dont elle tire son origine.

7°. Puifqu’il est certain par les découvertes modernes  
que presque tous les points du corps humain sirnt mu-  
nis d’arteres qui ont le même mouvement de systole &  
de diastole que le cœur, il est eVident qu’il doit y avoir  
une pulsation dans prefque toutes Ees parties.dans tous  
les instans de la vie. Mais on ne s’apperçoit point de  
ces mouvemens, quelque forts qu’ils soient, tant qu’ils  
demeurent toujours les mêmes, & on ne commence à y  
faire attention que lorsqu’ils s’écartent des lois que la  
nature leur a prescrite. Par exemple , le battement du  
cœur qui Ee fait fentir si aisément lorsqu’on applique la  
main fur la poitrine , est insensible à ceux qui fe por-  
tent bien. Mais il ne sléearte pas plutôt de sim ordre  
( naturel soit à l’occasion de quelque passion violente,  
d’un exercice immodéré ou de quelque autre caufe Eem-  
blable, qu’on s’en apperçoit sur le champ. Il n’est donc  
pas surprenant que l’on sente dans la partie enflammée  
un battement qui étoit auparaVant insensible; car le  
siang que le cœur pousse violemment dans les arteres  
dont les extrémités sont obstruées, emploie toute *sa*force à les dilater, ce qui oblige leurs parois à s’éloi-  
gner de leurs axes respectifs. Mais lorfque Faction du

597 INF

cœur cesse, la réaction des arteres est d’autant plus  
grande que leur distension avoit été plus violente. Le  
battement venant donc à augmenter dans la partie en-  
flammée , tant par rapport à sia force qu’à fa vitesse , il  
fe fait fentir sort distinctement.

8°. LorEque les extrémités des arteres semt obstruées,les  
fluides contenus dans les veines qui leur correspondent  
retournent dans le cœur : mais étant ensisite chassés de  
cet organe & ne pouvant passer dans les arteres qui  
Eont obstruées, ils doivent circuler avec beaucoup plus  
de vitesse dans celles qui ne le sirnt point; car la quan-  
tiré du fluide demeure toujours la même, & il n’arrive  
de la diminution que dans le nombre des vaisseaux où  
il doit circuler. D’où il fuit que la vitesse du fluide doit  
augmenter dans les autres’vaisseaux qui Eont ouverts.  
Mais il paroît en même tems qu’une pareille caufe ne  
peut augmenter le mouvement des fluides au point  
qu’il devienne sensible au Medecin , à moins que la par-  
tie affectée ne sioit d’un tel volume que les vaisseaux  
obstrués comparés avec ceux qui ne le semt point ,  
foient en assez grand .nombre pour produire une altéra-  
tion sensible; car s’il n’ya que la millieme partie des  
arteres d’obstruées par une *inflammation* , l’augmenta-  
tion de vitesse requise pour pousser le sang dans les au-  
tres ne siera point assez sensible. Il doit donc y avoir  
une .autre casse de la fievre qui accompagne *s inflam-  
mation* ou qui lui fiuccede, quoiqu’elle n’affecte qu’une  
petite portion du corps. Le panaris, par exemple, cau-  
se fiouvent une fievre très-violente, quoique *i’Inflam-  
mation* n’affecte qu’une petite partie du corps ; & de-là  
vient qu’il est parlé dans l’A^phorifime de l’irritation  
des fibres. Il est certain que la douleur caisse la fievre ,  
ce qui sait que les *inflammations* les plus douloureuses  
fient accompagnées des fievres les plus violentes ; car  
celles qui ne font que peu ou point douloureuses en  
font fiouvent exemptes. La fieyre ne paroît donc être  
causée que par l’irritation des fibres nerVesses qui se  
distribuent dans les Vaisseaux enflammés , ou dans les  
parties contiguës qu’ils compriment ou tiraillent. Un  
grand nombre dsebsterVations font foi que nos vaisseaux  
sont disposés à une irritation capable d’accélérer la cir-  
culation des humeurs ; car tandis que la matiere des  
maladies aigues circule dans les Vaisseaux pour *se* jet-  
tersur les autres parties, ou pour être chassée hors du  
corps par des éVacuations critiques, elle cause souvent  
de grandes agitations, & accélere & dérange le pouls  
d’une façon extraordinaire. Lorfque le chyle qui s’est  
engendré de la trop grande quantité d’alimens qu’on a  
pris & auxquels on n’étoit point accoutumé, ou qui  
étoient acres & de difficile digestion vient à circuler  
aVec le simg, il excite la ileVre , ce qui prouVe qu’el-  
le peut être souvent produite par l’irritation des fi-  
bres.

La ficVre qui est ainsi produite est accompagnée des  
fymptomes qui lui sont ordinaires, Eavoir, de foi f, de  
chaleur, de veilles, de foiblesse & d’inquiétudes. Il  
faut cependant observer que ces fymptomes n’accom-  
pagnent pas toutes fartes *d’inflammations,* mais seule-  
ment celles dans lesquelles le sang a acquis une telle  
consistance inflammatoire qu’il ne peut circuler qu’a-  
vec peine dans les plus petits Vaisseaux. Car il est cer-  
tain que le siang est naturellement disposé à s’épaiffir, &  
cette disposition est d’autant plus grande que le siujet  
est plus robuste. Mais tant qu’elle peut être surmontée  
par l’énergie & l'efficacité des Vaisseaux, la Vie est en  
sureté. On observe tous les jours que le siang dégénere  
dans les maladies aigues au point de perdre entierement  
Ea fluidité, & qu’il s’épaissit dès que le frottement des  
Vaisseaux Vient à cesser. Dans la fieVre ardente, par  
exemple, les gouttes du fang qui tombent du nez du  
malade, fe figent fur le champ; & ces gouttes obf-  
truent quelquefois si fort les arteres internes du nez,  
qu’elles rendent inutiles les efforts que la nature fait  
pour guérir cette maladie par des hémorrhagies copieu-  
fes. Hippocrate a donc raifon ( *Coacae Praenotione* s) de  
condamner ces petites gouttes comme un très-mauvais

I N P 598

iymptome; &dans le premier Livre de ses Epidémi-  
ques, il cite l’exemple de trois personnes qui mouru-  
rent le quatrieme & le cinquieme jour de leur maladie,  
après aVoir rendu une petite quantité de Eang par le  
nez. Lors donc que la disposition qu’a le sang à s lé-  
paissir Vient à augmenter, il est éVÎdent qu’il doit cir-  
culer aVec peine dans les plus petites arteres. Le cœur  
rencontre par conséquent plus de résistance, & comme  
les poumons reçoivent & enVoient immédiatement  
dans les-parties les plus étroites de l'artere pulmonaire  
le sang qui leur Vient du Ventricule droit du cœur,  
le commencement d’une pareille concrétion, si lé-  
ger qu’il sioit, *se* fait fentir dans ce Viccere, ce qui  
oblige le malade à reEpirer plus fort afin de faciliter le  
passage du fang dans les poumons. De-là naît cette in-  
quiétude qui estun si matiVais signe dans toutes les ma-  
ladies aiguës, principalement dans celles de l’esipece  
inflammatoire. La respiration deVÎent laborieuse &  
difficile, & les malades témoignent le mauvais état où  
ils sont en changeant continuellement de place & de  
posture. C’est là la δυσφορία d’Hippocrate, qui, bien  
qu’elle puisse aVoir plusieurs autres causes, tire néant-  
moins siouVent sim origine de l’épaississement du simg.

Il est éVÎdent par ce qu’on Vient de dire , qu’on peut con-  
noître le phlegmon à ces signes , EaVoir, que c’est une  
tumeur rouge , dure , luisante, chaude , accompagnée  
de douleur, de pulfation & de la fieVre , foit de tout Le  
corps, ou du moins de la partie affectée.

Telle est *FInflamrnaelon* qui n’a pas encore atteint sim  
état.

On remarque dans le phlegmon qui n’est pas encore ar-  
rÎVé à sim état, mais qui en approche, tous les signes  
dont nous aVons fait mention dans le paragraphe pré-  
cédent;car les Medecins ont obfervé trois périodes  
dans toutes les maladies, l'accroissement, l’état & le  
déclin. L’accroiffement est cet état de la maladie dans  
lequel tous les fymptomes vont toujours en augmen-  
tant; l’état, celui où ils sirnt arrÎVés au plus haut de-  
gré; & le déclin, celui où la violence & le nombre des  
iymptomes diminuent. LorEque le phlegmon est arrÎVe  
à sim état, il commence pour lors à être disposé à diffé-  
rentes terminaisons , soit en bien par une résolution ,  
par exemple, ou en d’autres maladies , telles qu’une  
suppuration, une grangrene , un sphacele ou un skir-  
rhe. Mais pour lors la plupart des phénomenes qui ac-  
compagnent le phlegmon qui n’est pas encore arrivé à  
ston état , augmentent, & il si.lrVient plusieurs ^autres  
nouveaux symptomes. Par exemple, la rougeur, la  
tension, la douleur & la dureté du phlegmon com-  
mencent à diminuer lorsqu’il est sim le point de dégé-  
nérer en gangrene; elles cessent à la fin entierement &  
le sentiment de la partie s’amortit; il prend une cou-  
leur pâle, cendrée ou brune; il deVÎent ensisite flafque  
*& se couvre* de pustules pleines de simie. Il faut donc  
dans le phlegmon , de même que dans toute autre ma-  
ladie , avoir égard à tous ces différens états, si l’on Veut  
déterminer quelque chofe de certain touchant le dia-  
gnostic & le prognostic, & l’intention de la cure.

Dans ce cas le sang sorti de plein jet d’une veine à la-  
quelle on a fait une large ouVerture reçu dans un  
plat, fe couvre à mesi-ire qu’il Ee refroidit d’une  
peau blanche, dure & épaisse, comme la coenne  
de porc.

Lorsiqu’on tire du seing d’une perfonne qui est attaquee  
d’une *inflammation* Violente on y apperçoit un phéno-  
mene tout-à-sait surprenant. T out le monde sait que  
le sang que l’on reçoit dans un Vaisseau *a* mesifre qu il  
Eort de la Veine, Ee fige aussi-totapres, & se sépare en  
deux parties, l’une blanche , jaunatre , appellec séro-  
sué ; l’autre rouge, qui flore ordinairement dans la  
premiere, comme une ifle. Mais , dans la plupart des  
maladies inflammatoires, la partie supérieure de cette

P pij

*'599* I N F

iste est couverte d’une pellicule blanche & quelque peu  
bleuatre, siauvent épaisse de quelques lignes, & si forte  
qu’on peut à peine la couper avec un rafoir. Comme le  
fang des perfonnes qui ont une pleurésie est siouvent  
couvert d’une semblable pellicule ; les Medecins lui  
ont donné le nom de *pleurétique,* quoique la même  
chose arrive fréquemment dans les autres maladies.  
Plusieurs Auteurs ont fait des observations silrprenan-  
tes Eur ce phénomene. Par exemple , Sydenham , dans  
sion Traite *de Pleuretide,* observe , que lorEque le sang  
ne Eort point horisontalemgnt de la veine, & qu’il cou-  
le perpendiculairement le long de la peau avec beau-  
coup de vitefl'e , il ne Ee couvre point d’une semblable  
pellicule ; & il avoue qu’il ignore la cause de ce phéno-  
mene. Il remarque encore, que dans ces sixtes de cas  
les malades ne *se* trouvent pas autant soulagés , que si  
le simg eût sorti de plein jet, & sic fût couvert de cette  
peau. Il dit aussi que la formation de cette pellicule est  
empêchée par tout ce qui s’oppofe à la fortie du fang ;  
& que le malade fe trouve beaucoup moins soulagé  
d’une pareille saignée. Et ce qui paroît plus surprenant,  
est , qu’encore que le sang forte librement par une lar-  
ge ouverture, cette peau ne se forme point, lorsqu’on  
l’agite avec le doigt. D’où il sitit que l’origine de cet-  
te peau paroît assez obsiture. Quelques-uns prétendent  
qu’elle est produite par la sérosité du stang qui est dss-  
posé par la maladie à s’épaissisu Mais cette pellicule  
qui ilote dans la sérosité , occupe toujours sia partie la-  
périeure. D’autres croyent qu’elle est formée d’un chy-  
le crud qui n’a pas eu le tems de fe convertir en fang.  
Tel est le fentiment du Docteur Simpfon, dans fa *Dise  
sertae de Re Medica.* Mais je crois que l'on peut ob-  
jecter à cette doctrine , que le chyle, lorfqu’il est mêlé  
avec le fang, & qu’il n’est point assez travaillé, flote  
toujours dans la sérosité fous une forme fluide, & ne  
s’attache jamais à la partie rouge du fang. Le même.  
Auteur assure que lorsqu’on fait une forte ligature au  
bras ou à la cuisse, & qu’on ouvre la veine trois ou qua-  
tre heures après, de maniere que le fang forte de plein  
jetfel *se* forme toujours une pareille pellicule fur fa fur-  
face ; & que la même chose arrive au sang des femmes  
qui font enceintes. De-là vient encore, fuivant lui, que  
quelque-tems après qu’on a appliqué la ligature, le  
seing cesse de circuler dans les vaisseaux obstrués ; qu’il  
s’arrête en quelque storte autour de l’utérus des femmes  
grosses, ou du moins, il s’y meut très-lentement.Quant  
à moi, je ne l'ai que décider touchant cette pellicule  
ténace qui couvre fouvent la partie rouge du sang.  
Quelques Medecins fameux ont cru qu’elle *se forme*lorfque la vitesse de la circulation augmente au point  
d’épaissir le seing & de le diEpoEer à Ee cailler ; & par  
conséquent qu’elle n’est point la casse , mais plutôt  
l’effet de la maladie. J’ai fouvent remarqué une stem-  
blable pellicule stur le seing des personnes les plus ro-  
bustes & les plus saines, lorsqu’elles *se* sirnt fait fai-  
gner au printems. Je l'ai aussi observée dans celui d’un  
homme fortfoible, qui avoit coutume de fe faire sai-  
gner tous les trois mois pour prévenir un crachement  
de fang auquel il étoit sistet. Le fang'étoit donc difpo-  
sé à *se* couvrir de cette pellicule , quoiqu’il n’y eût  
point *d’inflammation.* Au contraire, elle manque quel-  
quefois dans les *inflammations* les plus violentes, mais  
elle est toujours regardée comme un très - mauvais  
signe.

A mefure que le mal augmente, les mêmes fymptomes  
dont nous avons déja parlé augmentent; la lym-  
phe exprimée *se* sépare, & la partie rouge du fang  
s’épaissit.

Tous les fymptomes dont nous avons déja fait mention ,  
viennent de ce que le fluide épaissi s’arrête dans les en-  
droits les plus étroits des arteres , tandis qu’en même-  
tems le reste du sang qui circule avec plus de viteffe  
agit fur les parties obstruées. Lors donc que l'épaissss-  
fement de matiere qui forme l'obstruction augmente,

INF [600]

ou que ce malheur arrivant à un plus grand nombre  
de vaisseaux, la vitesse du reste du fang vient aussi à  
augmenter, il est évident que tous ces fymptomes doi-  
vent être beaucoup plus violens. De - là naît l’enflure  
de la.partie affectée , la couleur rouge foncée , qui tire  
fur le pourpre , la chaleur brûlante , la douleur causée  
par un tiraillement des fibres, qui les met en danger  
d’être rompues , & la couleur luifante de la partie ten-  
due. Comme le fang qui est poussé de force dans les  
vaisseaux obstrués ne peut y trouver un passage, *sa* par-  
tie la plus fluide s’échape par les ramifications latéra-  
les, la partie rouge croupit feule, & s’attachant à la  
matiere obstruante , elle l’augmente continuellement  
& la rend beaucoup plus difficile à être dissipée.

Si les humeurs qui circulent scmt douces, *si* leur coursest  
modéré, si la causie de l'obstruction n’est point  
trop opiniâtre, si l’obstruction est petite & a prin -  
cipalementEon siégedans les arteres , ou dans le  
commencement des vaisseaux lymphatiques ; si  
les vaisseaux fiant mobiles. & lâches, le véhicule  
délayant, on résiout *i’inflammation* en rendant au  
Eang épaissi sa fluidité , le mouvement à celui qui  
est en stagnation, & en le faisant rétrograder.

Toute maladie aboutit ou à la santé, ou à quelqu’autre  
maladie, oü à la mort. Cette regle générale a lieu dans  
les *inflammations, 8e* c’est par elle que l'on peut juger  
de leurs différentes issues. LorEque *s inflammation* cesse  
de façon à ne laisser aucune maladie après elle, & que  
la partie affectée reprend fes fonctions naturelles, on  
dit que la cure est complete. Mais lorstquelle dégéne-  
re en une fuppuration, elle ceffe bien à la vérité: mais  
elle est remplacée par une autre maladie, savoir, par  
un absitès. La même chose a lieu dans les cas où la par-  
tie enflammée devient skirrhesse. Mais lorEque *Fin-  
flammation* est si violente qu’elle interrompt tout-à-fait  
le cours des fluides ; quoiqu’elle\*cesse , il lui fuccede  
une gangrene & ensilite un sphacele, qui est une mors»  
tification vraie & légitime de la partie.

Il s’ensuit donc que l'issue la plus heureuse de *l’instam-  
rnation* que l'on puisse desirer, est celle que les Mede-  
cins appellent *résolution.* Lors, par exemple , qu’au  
moyen du principe vital qui reste & de remedes conve-  
nables , la matiere qui croupit dans les vaisseaux obsc  
truésvest tellement résoute , ou les vaisseaux qui la con-  
tiennent tellement disposés, qu’elle peut rentrer dans  
les veines’, ou rétrograder dans les plus gros vaisseaux ;  
de seirte que les vaisseaux restant dans leur entier , les  
humeurs reprennent leur cours dans ceux qui étoient  
auparavant obstrués ; & que la partie concrete des  
fluides, après s’être réfloute & mêlée avec les humeurs.  
qui circulent, devient capable de pénétrer dans les pe-  
tits vaisseaux qui lui sirnt destinés lorEque le corps est  
en santé ; lors , dis-je , que cés circonstances *se* trou-  
vent réunies , on dit que *ï’inflammaelon se* guérit par  
résolution.

Il faut donc rechercher avec foin les signes qui marquent  
la possibilité d’une pareille résolution ; car il faut une  
toute autre méthode curative, lorsqu’on est assuré que  
*Finflamrnation* doit avoir une autre issue.

Voici les signes qui promettent uneipareille résolution.

*Si les humeurs qui circulent sont douces.* Toutes les hu-  
meurs du corps humain , si l'on en excepteles ex-  
crémentitielles, & peut être la bile, font si douces,  
qu’on peut en mettre dans les yeux ou siur les nerfs  
qui restent à découvert dans les plaies récentes , fans  
qu’il en réfulte aucune douleur. Cette qualité étoit  
nécessaire pour que les fluides pussent circuler dans les ,  
vaisseaux avec une vitesse convenablqssans les offenser.  
Puis donc que la résolution d’une *inflamrnaelon* sclppo-  
*se* le mouvement des fluides qui croupiffent, & le ré-

I ïablissement de la fluidité de ceux qui scmt épaissis, flans

*601* INF

aucune destruction de vaisseaux, il est évident que' les  
humeurs ne peuvent dans ce cas avoir une grande acri-  
monie; car tandis que le fang est poussé par la force  
du cœur dans les petits vaisseaux obstrués, qui les re-  
poussent à leur tour dans la diastole, il doit y avoir  
comme un frotement continuel entre le fang & les  
parois de ces vaisseaux. Lors donc que le fang abonde  
en particules acres., il est évident que ces vaisseaux doi-  
vent être résous & détruits. C’est ce qui fait que les  
malades d’une habitude chronique ne sauroient avoir  
aucune *Inflammation* aux jambes , si légere qu’elle  
foit, qu’elle ne dégénere en ulceres, flans qu’on puisse  
la guérir par la voie de la résolution. La même chose  
arrive à toutes les autres habitudes cacochymlques,  
dont les humeurs sont aerimonieuses.

*Si leur cours est modéré.* Lorfqu’il survient une obstruc-  
tion , le vaisseau obstrué est tendu , dilaté , atténué &  
à la fin rompu,par l’impétuosité du fluide vital.bien que  
la vitesse avec laquelle il circule ne soit pas beaucoup  
plus grande que lorsque le corps est en simté. Or, il est  
évident que lorfque l’effort des humeurs silr la partie  
obstruée , augmente , l'union des vaisseaux obstrués  
doit à proportion être beaucoup plutôt détruite. Mais  
pour que la résolution de *i’inflammaelon* puisse *se* faire,  
il est befoin que les vaisseaux demeurent dans leur en-  
tier. Lors donc qu’une *inflammation* est accompagnée  
de l’accélération du mouvement des fluides, on ne  
peut en eflpérer la résolution.

*Si la cause de l’obstruction n’est point trop opiniâtre.* La cir-  
culation trop prompte des humeurs est non-seulement  
nuisible , en ce qu’elle peut rompre les vaisseaux obs-  
trués , mais encore parce que par elle les molécules qui  
cassent l’obstruction, s’unissent ensemble avec une  
force proportionnée. Mais il faut, pour que la réfolu-  
tlon d’une *inflammation* puisse fe faire, que la matiere  
épaisse de l’obstruction foit réduite de nouveau aux  
molécules , par l’union & la combinaison desquelles  
elle est formée. Plus le fluide léger qui empêche  
le contact des molécules les plus grossieres, est expri-  
mé, & plus celles-ci font pressées & unies les unes aux  
autres, plus aussi leur cohésion est sorte , & leur réfo-  
Iution future difficile. Mais lorfque la vitesse de la  
circulation augmente , les parties les plus si.ibtiles des  
fluides se dissipent, les plus grosses s’unissent, & les  
catsses qui combinent les molécules logées dans les  
vaisseaux obstrués , agissent plus souvent silr elles dans  
un certain tems donné. C’est ce qui fait que dans les  
pleurésies & dans les autres maladies qui font accom-  
pagnées d’une fievre violente de plus de douze heures,  
les Medecins défefperent d’une résolution, & dirigent  
toute l'intention de la cure à la coction & à l’excrétion  
de la matiere inflammatoire.

*Si l’obstruction est petite et a principalement scn fiége dans  
les arteres, ou dans le commencement des vaisseaux lym-  
phatiques.* On dit qu’une obstruction est petite, Eoit  
par rapport à la place qu’elle occupe dans le vaisseau  
obstrué , ou parce qu’elle n’est logée que dans un petit  
nombre de vaisseaux de la partie affectée. Par exem-  
ple, si un globule rouge vient à s’arrêter dans l’orifice  
dilaté d’un des vaisseaux qui fiont destinés à conduire  
la sérosité, cette obstruction fiera beaucoup plus facile  
à lever, que si ce globule avoit pénétré dans la partie  
la plus étroite d’une pareille artere. De même, si le  
plus grand nombre des vaisseaux de quelque partie du  
corps humain font obstrués, chacun de ces vaisseaux  
*se* trouvant dilaté , comprimera & rétrécira les vaif-  
feaux contigus; de forte que la résolution d’une pareil-  
le obstruction sera à proportion plus difficile. Mais tou-  
tes les autres circonstances étant supposées égales, la  
résolution des *inflammations* qui surviennent aux plus  
gros vaisseaux, est beaucoup plus aisée que celle des au-  
tres ; car la saignée, & la plupart des remedes que l’on  
emploie dans ces flirtes de cas, agissent principale-  
ment fur les gros vaisseaux. Lors, par exemple, que  
la partie rouge du simg , croupit dans la partie la plus  
étroite d’une artere destinée à conduire le sang , ou

INF 602

qu’elle vient à entrer , par erreur de lieu, dans des vais-  
seaux destinés pour la sérosité , ou dans les vaisseaux  
lymphatiques, qui sirnt beaucoup plus petits, cette ma-  
tiere obstruante doit être tellement résioute, ou le vaif  
Eeau obstrué tellement relâché, qu’elle puisse passer à  
travers; ou bien elle doit être repoussée dans les par-  
ties qui ont plus de capacité : mais un globule rouge  
de sang, suivant les observations de Leewenhoeck, *so*résiaut aisément dans les globules séreux dont il est  
composé. De même un de ces derniers peut aisément  
Ee réduire en d’autres globules plus petits. Dlou il suit  
qu’on peut résoudre une obstruction qui silrvient dans  
les arteres destinées pour le simg, ou pour la sérosité ,  
ou dans le commencement des vaisseaux lymphatiques.  
Mais lorsqu’un globule rouge de sang entre dans des  
vaisseaux beaucoup plus petits , dont les orifices fiont  
dilatés, il ne fiauroit passer par les parties les plus étroi-  
tes de ces vaisseaux, quand même on le réduiroit en des  
globules séreux, ou plus petits. On voit donc que  
la réfiolution devient impossible dans un pareil cas.  
Un remede extremement propre pour réfoudre les  
*inflammations,* c’est la sciignée , par le moyen de la-  
quelle on diminue la quantité du simg, & l’onaffoiblit  
l’impétuosité des fluides qui siuccedent, afin que la ma-  
tiere de l’obstruction puisse être poussée par la contrac-  
tion convenable du vaisseau, d’tme partie étroite dans  
une plus, large. Or , cet effet dépend entierement de  
la réaction des vaisseaux, après qu’on a détruit la causie  
qui les distend ; ce qui fait qu’on doit tâcher de la pro-  
duire dans les plus gros vaisseaux, qui ont les tuniques  
plus fermes & plus élastiques. Mais on ne peut atten-  
dre aucun avantage considérable de cette circonstance,  
dans les vaisseaux qui font plus petits & plus délicats.  
On voit par-là d’où vient que pour guérir une *inflam-  
mation* par réfiolution , il est nécessaire que l’obstruc-  
tion ne foit point logée dans les plus petits vaisseaux.  
Les Observations pratiques confirment suffisamment  
cette doctrine : mais il n’y a point de cas où elle soit  
plus sensible que dans les *inflammations* des yeux, où  
les vaisseaux qu’elles affectent deviennent sujets aux  
Eens ; car tant qu’il n’y a que les vaiffeaux de la con-  
jonctive qui soient rouges, & que la cornée n’est point  
visiblement affectée , on peut ste flater de la possibilité  
d’une résolution douce & bénigne, sans qu’il en ré-  
stîlte aucun accident fâcheux. Mais lorfque les vaise  
feaux délicats & transparens de la cornée venant à se  
dilater, donnent entrée aux humeurs les plus grossie-  
res, la résolution ne peut être parfaite , mais il en ré-  
fulte une fuppuration ou une tache noire, qui défigure  
la cornée pendant fort long-tems, ou même qui ne  
s’efface plus jamais.

*Si les vaisseaux sont mobiles et lâches.* Il est néceffaire pour  
la conservation de la santé, que les vaisseaux du corps  
humain puissent aider à l’action des fluides , & repren-  
dre leur capacité ordinaire , après que la caisse qui les  
distend a cessé. C’est là ce qu’on appelle la mobilité  
des vaisseaux. Deux circonstances diminuent la mobi-  
lité des vaisseaux humains, & la détruisent quelquefois  
totalement; l’une est le relâchement de leurs parties,  
qui est caufe qu’elles cedent fans peine aux fluides  
poussés par l'action du cœur; mais qui les met hors d'é-  
tat , après que l'action de cet organe a cessé ; de réponse  
Eer le sitng qu’il leur a envoyé. Au contraire, il siir-  
vient quelquefois une si grande rigidité dans les pa-  
rois des vaisseaux dont nous parlons, que les fluides  
ne peuVent les dilater autant qu’il le faudroit.

Le premier de ces accidens est appelle la trop grande  
foiblesse ; & le second , la trop grande force des vaif-  
feaux. Dans les cas dlune trop grande foiblesse , les  
vaisseaux capables d’être dilatés par la moindre force,  
peuvent admettre, par une erreur de lieu, les fluides  
les plus grossiers; & comme ils cedent aisément, leurs  
extrémités peuvent tellement fe dilater, qu’ellesper-  
mettent à ces fluides grossiers qu’elles ont reçus,de pase  
fer dans les veines. L’obstruction dans ce cas est sort  
faeile à lever. D’ailleurs, le mouvement des humeurs

603 INF

est toujours languissant, & en conséquence de la foi-  
blesse des vaisseaux, les fluides ne s’épaississent jamais.  
Il est donc evident que les *inflammations* doivent être  
non-seulement sort rares dans ces Aortes de tempéra-  
mens, mais encore très-aisées à guérir lorsqu’elles ar-  
rivent. Lors, au contraire, que les vaisseaux sirnt trop  
forts, le fang est toujours épais & compact, parce que  
fes parties les plus fluides *se* dissipent. C’est ce qui sait  
que ses parties les plus grossieres s’unissent, & que *F in-  
flammation se* résout avec peine, tant à catsse de la dif-  
ficulté que le fluide épaissi trouve à passer dans les vaifl-  
feaux, qu’à catsse de la forte contraction des vaisseaux  
obstrués, qui fait qu’ils resserrent étroitement les mo-  
lécules obstruantes , & résistent à leur propre dilata-  
tion. On remarque fouvent dans la Pratique , que les  
femmes & les jeunes gens guérissent fréquemment des  
maladies aiguës & inflammatoires au moyen d’une ré-  
folution bénigne, qui est beaucoup plus rare dans les  
adultes ou dans ceux qui font accoutumés à des tra-  
vaux pénibles.

Hippocrate, dans les *Prénoelons de Cos,* remarque la mê-  
me choEe en ces termes :

« Les persimnes d’une habitude dense, & qui font accou-  
« tumées à faire de l’exercice, meurent plus prompte-  
« ment de la pleurésie & de la péripneumonie, que cel-  
« les qui menent une vie plus sédentaire. »

*S’il y a une quantité suffisante de lymphe délayante.* Lorse  
qu’au commencement des maladies aiguës, les parties  
les plus liquides des fluides se dissipent par les sueurs ,  
les selles, ou telle autre évacuation, l'issue de la mala-  
die est preflque toujours funeste; car ce font les parties  
fluides qui empêchent le contact mutuel & l’épaississe-  
ment des molécules les plus grossieres du sang.

Le seing tiré de plein jet par la veine d’un homme sain ,  
paroît être un fluide homogene : mais après avoir de-  
meuré quelque tems en repos, il fe sépare en deux par-  
ties distinctes ; car les molécules rouges venant à *se*joindre, se figent, tandis que la lymphe *séreuse* s’en  
sépare. Mais lorsqu’on agite ce sang immédiatement  
après qu’il est forti de la veine, avec une spatule de bois  
ou un bâton, jusisqa ce qu’il foit entierement refroi-  
di, la lymphe ne *se* sépare plus de la partie rouge, &  
toute la masse reste fluide. On voit par-là de quelle né-  
cessité est le liquide délayant pour empêcher la concré-  
tion du stang. Aussi Hippocrate condamne-t’il l’excré-  
tion qui se fait au commencement des maladies aiguës,  
des parties les plus fluides du fangspar les fueurs, les  
felles ou telle autre évacuation semblable. Il dit dans  
ses *Prorrhet. Lib. I. Num. TJ* que les fueurs copietsses  
ne valent rien dans les maladies aiguës ; & dans les  
*Prénotions de Cos, Num. gee>.* que les diarrhées excessi-  
ves scmt toujours mortelles dans les fievres ardentes.  
Sydenham qui a observé avec beaucoup de foin les dif-  
férens efforts de la nature dans la cure des maladies,  
nous apprend que les stleurs copieuses qui surviennent  
au commencement dola petite vérole, font augmenter  
tous les symptomes.

Lorsque toutes ou du moins la plupart des conditions  
dont nous avons parlé ci-dessus subsistent, on doit s’at-  
tendre à une résolution, ou à un changement de la ma-  
ladie inflammatoire en un état de santé parfaite, fans  
expulsion de la matière morbifique, ou destruction des  
vaiifeatft, puisqu’on ne fait que rendre la matiere ca-  
pable de circulation, & lever l’obstruction des vaise  
seaux. Mais supposé qu’il manque quelqu’une des con-  
ditions nécessaires pour la résolution, il faut tâcher d’y  
fuppléer avec le secours de Part. On procure aux hu-  
meurs un degré de douceur convenable par un régime  
doux & par des adoucissans. On modere la vitesse de la  
circulation au moyen de la saignée, du repos & de Pin-  
fluence d’un air extremement froid. En appliquant des  
fomentations fur la partie affectée on relâche les vaif-  
Eeaux au point qu’ils deviennent capables de céder plus

INF 604

aifément. On remplace le véhicule délayant du fang  
par des boissons claires & aqueufes. Il faut éviter en  
même tems tout ce qui hâte la dissipation des parties  
les plus fluides des humeurs. Mais nous considérerons  
toutes ces chofes en parlant de la cure de *F inflamma-  
tion.*

Si les humeurs qui circulent n’ont aucune acreté , si la  
circulation est rapide, l’obstruction si considéra-  
ble qu’on ne puisse la réfoudre, si les symptomes  
deviennent plus violens; les Vaisseaux distendus  
aVec douleur, chaleur, pulsation & tumeur se  
rompent; leurs liqueurs s’épanchent , fe dissol-  
vent, Ee putréfient un peu ; les Eolides mêmes dont  
letissuest d’une grande délicatesse, à force d’être  
broyés, divifés, atténués, fe mêlent avec les flui-  
des & ne forment enfemble qu’une feule humeur,  
blanche, épaisse, glutineufe, grasse , qu’on ap-  
pelle pus. C’est ainsi que *Finflammation* dégénere  
en suppuration.

Lorsque les molécules obstruantes s’engagent tellement  
dans les extrémités des vaisseaux convergens, qu’elles  
s’opposent à l’entrée du véhicule délayant qui pourroit  
les dissoudre &les mettre en état de pénétrer dans les  
veines, tandis qu’en même tems le fluide qui Euccede,  
continue par l’accélération desim mouvement à enga-  
ger de plus en plus la matiere obstruante dans les par-  
ties les plus étroites des vaisseaux, il est évident que le  
fluide qui croupit fle trouvant à la fin extremement pref  
*sé*, doit rester entierement immobile dans le vaisseau  
obstrué , & devenir incapable de rentrer dans les par-  
ties où il fleroit plus au large. Toute cette partie du  
vaisseau enflammé doit donc être totalement privée de  
l’influence des humeurs vitales, & se séparer par con-  
féquent des parties qui. font sidnes & vivantes. Une ob-  
servation exacte des efforts que la nature emploie dans  
la cure des maladies, a appris aux Medecins, que la  
suppuration sépare entierement les parties qui font af-  
fectées de *F inflammation ,* de celles qui font faines.  
D’où il fuit que la supputation n’est point extreme-  
ment dangereuse, excepté dans les parties du corps,  
dont l’intégrité est absolument nécessaire à la vie & à  
la santé, telles que le cerveau, par exemple; ou dans  
les cas où le pus qui est déja formé, ne peut être *éva-  
cué* fans danger, comme dans les *inflammations* des  
parties intercostales. Les différens phénomènes qui  
surviennent dans les plaies depuis le commencement  
jusqu’à ce qu’elles soient cicatrifées, montrent parsai-  
tement la maniere dont la supputation sépare toutes  
les parties dans lesquelles les fluides ne peuvent plus  
circuler, de celles qui font vivantes ; car d’abord le  
sang s’écoule par les vaisseaux qui ont été coupés : mais  
leurs orifices venant ensifite à fe rétrécir, il ne laissent  
plus fiortir qu’une sérosité claire & rougeâtre. La siir-  
face de la plaie sedesseche presque entierement, & le  
mouvement Vital des humeurs qui agissent sur les ex-  
trémités des vaisseaux obstrués produit une vraie la-  
*flammation,* qui *se* manifeste par la douleur, la rou-  
geur , la chaleur, l’enflure, la fievre & l’altération. Les  
extrémités obstruées des vaisseaux fe séparent ensilite,  
avec la partie de la liqueur croupissante qui s’y trouVe  
engagée. Il *se* forme dans la plaie une liqueur ténace,  
blanche & grasse, qu’on appelle pus , qui étant essuyée  
laisse voir toute la furface de la plaie également humi-  
de; signe manifeste que les orifices des vaisseaux qui  
étoient auparaVant obstrués font ouverts, au moyen de  
la séparation qui s’est faite de leurs extrémités qui  
étoient rétrécies & obstruées. La supputation est donc  
un effort salutaire de la nature, par lequel toutes les  
parties dans lesquelles les humeurs ne peuvent plus cir-  
culer, Ee séparent de celles qui font Eaines & vÎVantes.  
Aussi Hippocrate a-t-il rasson d’observer que les plaies  
qui ont été faites avec des instrumens tranchans, peu-  
vent fe guérir fans le fecours de la supputation; au  
lieu que la chair contuse & déchirée a befoin de *se* pou-

605 I N P

rir & de *se* convertir en pus. Quoiqu’en parlant de la  
suppuration je me *serve* du mot de putréfaction, il s’en  
faut beaucoup que j’entende par-là cette efpece de pu-  
tréfactiOn qui silrvient dans les cadavres ; je ne prétens  
désigner par-là qu’un changement ou altération parti-  
culiere des humeurs, occasionnée par le principe de vie  
qui reste. Galien, dans S01I Traité *des Fievres, Lib. I.  
cap,* 7. distingue parfaitement ces deux efpeces de pu-  
tréfaction ; car il regarde la blancheur, la finesse & l’u-  
niformité du sédiment de l'urine, comme le meilleur  
signe de la résolution & de l’évacuation de la matiere  
morbifique.

Voici ce qu’il dit de ce changement qu’il appelle putré-  
faction.

« La putréfaction des humeurs qui furvient dans les absi-  
« cès est la même que celle qu’on asserve dans les *in  
«flammations s* les abfcès & les autres especés de tu-  
« hercules. »

II nous apprend que cette putréfaction est de deux esi-  
peccs.

œ L’une, dit-il, est produite par la force supérieure &  
a énergique de la nature; l’autre en conséquence de ce  
« qu’elle est surmontée & vaincue. Lorfque la nature  
a est victorieuse , il Ee forme du pus, comme dans les  
*« inflammations* & dans toutes les différentes efpeces  
« de tubercules. Dans les humeurs des arteres & des  
« veines, ceHeque dépofe alors l’urine est analogue au  
« pus. Mais cette putréfaction n’est point simplement  
« telle , elle tient en quelque forte de la nature de la  
«coction; carrant que la faeulté concoctrice silbsiste  
« dans les vaiffeaux, l’humeur putride *se* change com-  
« me on vient de dire. »

Il paroît par-là que la formation du pus diffère tout-à-fait  
de la dégénération spontanée des, humeurs en putré-  
faction.

LVolei, je crois, la maniere dont une *Inflammation* qui  
n’a pu *se* résoudre, dégénere en suppuration.

**Le** fluide qui fuccede & dont le mouvement est accéléré  
par la fievre, est pouffé de force à chaque battement du  
cœur, fur la partie obstruée. Au moyen de cette pul  
fation continuelle, les parois distendues de cette partie  
du vaisseau qui fe trouve entre le cœur & la partie obs-  
truée, fe déchirent peu à peu, ce.qui détruit à la fin  
l’union de Pextrémité obstruée avec le reste du vaif-  
seau. Lorfque cela arrice, les humeurs s’écoulent par  
l’ouverture des vaisseaux, & venant à fe disseudre au  
moyen de la chaleur des parties, elles commencent,  
pour ainsi dire, à *se* corrompre. Le fluide qui croupit  
dans les extrémités séparées des vaisseaux commence  
aussi à fie dissoudre par les mêmes causes. Les parties  
Eolides extremement tendres qui contenoient aupara-  
vant cette liqueur croupissante, souffrent aussi un frot-  
tement, fe féparent, & venant à s’altérer à cause de  
leur stagnation & de la chaleur des parties, elles *se*convertissent, de même que les fluides qui en simt for-  
tis en une liqueur homogene qu’on appelle pus. Il pa-  
roîtra peut-être surprenant, que les parois Eolides des  
vaisseaux se dissol Vent, & qu’il résialte de leur mélan-  
ge avec les humeurs déchargées, un fluide homogene  
en apparence. Mais la vérité de ceci paroîtra suffifam-  
ment évidente, si l'on fait attention à la petitesse  
prefque incroyable des vaisseaux; car il est évident par  
les expériences de Leewenhoeck & de quelques autres,  
que l'on trouve rapportées dans lefecond Volume des  
*Essais de Medecine,* qu’environ cinquante millions de  
globules rouges de fang ne pefcnt qu’un feul grain.  
Mais les plus petites arteres destinées à conduire le  
fang, ne donnent passage qu’à un feul de ces globules à  
la fois : on peut donc juger par-là de la petitesse & de la

INF 606

délicatesse de ces vaisseaux. Les plus petites des arteres  
destinées à conduire le fang font d’une grosseur fort au-  
dessus de celle des petits vaisseaux lymphatlques.Nous  
avons montré ci-devant que *inflammation* de l’efpece  
fanguine peut arriver dans les vaisseaux destinés à la sé-  
rosité , aussi-bien que dans les petites arteres lymphati-  
ques.Il rilest donc pas étonnant que les filamens Eolides  
de ces sortes de vaisseaux *se* mêlent de telle forte avec  
les fluides au moyen du frottement,qu’on ne puisse plus  
les reconnoître. La fubstance des poumons est quelque-  
fois tellement confumée & évacuée par l’expectoration  
dans les phthisiques, que les Medecins font fouvent  
scirpris en ouvrant ces sortes de malades après leur  
mort, qu’ils aient pu vivre si long-tems, avec une si pe-  
tite portion d’un organe aussi noble.

Or cette humeur faite des fluides déchargés , & des  
folides broyés & mêlés enfemble, est appellée pus.

Voici quelles font fes qualités lorfqu’il est parfaitement  
mûr, &que la coction des fluides enflammés est telle  
qu’il faut.

Il est blanc, épais comme de la crême, gras au toucher,  
égal & entierement homogene. Celui qui s’éloigne de  
ces qualités est très-mauvais.

Hippocrate , dans fes *Prognostici,* 42. fait mention de  
toutes ces circonstances en ces termes:

« Le pus est louable quand il est blanc, égal, uni & fans  
«odeur fétide : il est d’autant plus mauvais, qu’il s’é-  
« loigne de ces qualités. »

Celfe , parlant dans le vingt-sixieme chapitre de fon cin-  
quieme Livre, des différentes matieres qui sortent des  
plaies & des ulceres, savoir, de la sanie, du seing & de  
l’ichor,’ s’exprime de la façon fuivante.

« Le pus est la plus louable de toutes ces matieres : il  
« est cependant fort mauVais lorfqu’il est trop abon-  
«dant, ou qu’il est clair & aqueux, surtout au com-  
« mencement, lorsque Ea couleur reffemble à celle de  
œ la sérosité, qu’il est pâle, livide, féculent ou fétide; à  
« moins que fa mauvaife odeur ne vienne de la partie  
«même. Il est au contraire d’autant plus louable,  
a qu’il est en plus petite quantité, plus épais & plus  
' œ blanc , uni, égal & fans odeur. »

Il remarque un peu plus bas que les *inflammations se* ter-  
minent par la formation du pus. Voici fes termes :

« Mais lepus doit être proportionné à la grandeur de la  
«plaie, aussi-bien qu’au tems ; car il peut être natu-  
« tellement plus abondant lorsque la plaie est considé-  
« rable, aussi bien que dans les cas où les *snflamma-  
« elons* ne stont point encore terminées. »

Mais lorEque la matiere inflammatoire qui doit *se conver-  
tir* en pus est d’une eflpece opiniâtre & rebelle, que les  
pouvoirs digestifs font foibles , ou que ces deux mal-  
heurs fe trouvent réunis , il fe forme au lieu du pus ;  
dont nous ayons parlé ci-dessus, une autre liqueur qui  
s’éloigne plus ou moins de fa nature , comme Galien,  
*in Comment.* I. *in Prognosi Hlppocr.* PobferVe fort bien  
en expliquant ce passage d’Hlppocrate; car après aVoir  
dit que le fang qui s’épanche dans le phlegmon, dans  
les interstices contigus aux Vaisseaux , c’est-à dire dans  
la tunique cellulaire, ne peut point être rétabli dans fa  
premiere nature, mais doit nécessairement s’altérer &  
fe corrompre, de même que toutes les autres fubstan-  
soes qui s’échauffent à un point excessif dans un lieu im-  
propre : il ajoute ce qui fuit :

«Lors, dit il, que la chaleur innée s’éloigne plus qu’il  
œ ne faut de la température qu’elle doit aVoir, le fang  
a fe corrompt comme il le seroit dans un cadaVre :  
« mais tant que cette chaleur innée conferve *sa pro-*

*607* INF

« pre énergie, il survient dans le sang une efpece de  
« changement mixte, lequel est produit en partie par  
« une caisse non-naturelle, & en partie par une casse  
« naturelle dont la premiere putréfie & la seconde hâte  
« la coction de la matiere. Chacune de ces cauEes a  
«des symptomes qui lui sont propres, tant par rapport  
a à la couleur qu’a l’odeur & à la consistance de la  
« matiere. »

La formation du pus dépend donc du principe vital qui  
reste dans la partie ; & c’est un très-mauvais signe ,  
fuivant Hippocrate , lorsqu’un ulcere qui vient à pa-  
roîtreavant ou durant la maladie , ne rend aucun pus,  
*& se* desseche ; car il assure dans ses *Prognosi.* 22. que le  
malade à qui cela arrive, meurt infailliblement.

On connoît que la matiere tend à fuppuration aux signes  
fui van s.

*Si les humeurs qui circulent n’ont aucune acreté :* car lorf-  
que les humeurs ont une acrimonie considérable, elle  
augmente par la stagnation & la grande chaleur de la  
partie, ce qui casse l’érosion & la destruction des vaisc  
Eeaux, au lieu de cette séparation douce & légere des  
extrémités des vaisseaux obstrués, qui est requise dans  
une suppuration légitime.

*Si la circulation des humeurs est rapide :* Deux choses  
semt requifes dans la résolution de *Felnflammaelon -> la*douceur des humeurs, & la régularité de leur mouve-  
ment : mais la circulation augmente à proportion que  
la suppuration approche, de forte que celle-ci tient  
comme le milieu entre une résolution bénigne & la  
gangrene.

Dans la résolution quiEe fait fans aucune lésion des vaisi-  
feaux, ou seins aucune évacuation des humeurs obf-  
truantes , les fluides épaissis reprennent leur premiere  
fluidité ; & ceux qui croupissent,leur mouvement ordi-  
naire ; au lieu que dans la gangrene, la partie affectée  
tombe dans une véritable mortification , & fie sépare  
entierement des vaisseaux contigus. Dans la suppura-  
tion , les extrémités des vaisseaux obstrués *se* séparent,  
& les fluides extravasés , après s’être convertis en pus  
avec les siolides, s’évacuent ; & en ceci elle differe de la  
résolution & de la gangrene , puisque la partie affec-  
tée n’est point entierement détruite : delà vient que la  
rapidité des humeurs qui accompagne *i’inflammaelon ,*doit être modérée avant que la résolution puisse *se* fai-,  
re. Lors au contraire que la fievre est violente, elle ne  
manque pas d’être fuivie de la gangrené : mais dans la  
fuppuration , le mouvement des humeurs n’est pas si  
modéré que dans la résolution, ni aussi violent qu’il  
l’est ordinairement dans la gangrene ; d’où il sitit que  
dans les cas où il n’y a aucune espérance de résolution ,  
il peut y avoir autant de danger à appaiEer la fievre, que  
d’imprudence à l’exciter , comme je le ferai voir ci-  
après.

*Si l’obstruction est considérable :* J’ai montré ci-dessus en  
quoi consiste la petitesse & la grandeur de l’obstruction,  
& indiqué les signes qui annoncent une réfolution : mais  
on connoît qu’une *inflammation* tend à fuppuration ,  
lorfque la tumeur , la chaleur, la douleur, la rougeur  
& les autres symptomes dont nous avons déja parlé,aug-  
mentent, non point avec la plus grande vitesse , car il  
en résulteroit une gangrene ; mais avec une espece  
d’accroissement continuel &non-interrompu. Il paroît  
assez difficile de déterminer le point où la possibilité  
d’une résolution cesse , & où celle d’une suppuration  
commence. Il est certain néantmoins que la douleur, la  
pussation , la fievre & la chaleur augmentent sensible-  
ment dans le tems que la suppuration est fur le point de  
Ee faire : mais tous ces fymptomes diminuent après que  
le pus est une fois formé, comme FIippocrate l’obferve  
fort bien dans le quarante-feptieme Aphorifme de la  
feconde Section. « Les douleurs & la fievre, dit-il, *se*« font bien plus fentir dans le tems que le pus se forme,  
«. qu’après qu’il est formé. » Et cela n’est point furpre-

INF 608

nant ; car il ne peut fe faire que la rupture que les vaif-  
feaux font fur le point de souffrir par leur distension,  
n’excite les douleurs les plus violentes, au lieu qu’elles  
doivent cesser lorsqu’ils sont une fois rompus.

Si les humeurs font acres & fort agitées , si l’obstruction  
est grande , les vaisseaux trop forts & trop élasti-  
ques , & les fymptomes violens; alors les vaisi  
Beaux *se* rompent silr le champ , les fluides *se* pu-  
tréfient, & il Ee forme fous l’épidcrme des bulles  
de matiere ichoreuEe assez semblable à la lavure  
de chair, ou à de la sanie jaune : la partie devient  
griEe, brune, pâle, noire : la rougeur, la chaleur,  
la douleur , la pulsation quittent le lieu affecté  
pour passer dans le voisinage : la partie affectée  
tombe en mortification. Voila ce qu’on entend  
par gangrene , troisieme terminaison de *l’inflam-  
mation.*

Nous allons maintenant parler de la troisieme maniere  
dont *^Inflammation*se termine,savoir de la gangrene.  
LorEque la circulation des humeurs vient à cesser dans  
une partie molle du corps , pour quelque cause que ce  
soit, la partie tombe en mortification, dont le com-  
mencement est appelle gangrene. Cette terminaison de  
*i’inflammaelon* diffère donc delà suppuration , pussque  
dans la premiere le cours des humeurs cesse entiere-  
ment dans la partie affectée, en conl équence de la rup-  
ture soudaine des vaiffeaux ; au lieu que dans la sijppu-  
ration , les extrémités obstruées des vaisseaux *se sépa-  
rent peu-a-peu* par le mouvement des stucs vitaux qui  
succedent. L’*inflammation* tend principalement à la  
gangrene, lolssque les circonstances suivantes arrivent.

*Si les humeurs Jont acres.* L’application externe de toutes  
les substances extremement acres cause une gangrene;  
& peu importe que les substances soient d’une nature  
acide , alcaline, &c. ou de telle autre nature. Par  
exemple , l’huile de vitriol, le cautere potentiel dont  
les Chirurgiens se servent, & qui est préparé avec un  
Eel alcali acre, cuit avec de la chaux vive , les huiles  
acres empyreumatiques, ou les huiles exprimées de  
gayac, & lesEels alcalis volatils,produisent des efcar-  
res gangréneux, lorsqu’on les applique Eur la peau. Il  
arrive la même chsse , lorsque la masse du Eang est in-  
fectéepardes substances acres. Il est vrai qu’elles ne  
peuvent y passer aisément, mais il survient une telle  
dépravation des humeurs dans quelques maladies,  
qu’après avoir acquis le plus haut degré d’acrimonie ,  
elles détruisent tout d’un coup toutes les parties du  
corps humain. Dans le Ecorbut putride & malin/les  
gencives fiant d’une puanteur insupportable, & vérita-  
blement gangrénées ; il *se* forme enfuite sur différens  
endroits du corps, si-lrtout aux jambes , des ulcères ma-  
lins qui deviennent aussi-tôt gangréneux. On remarque  
que la bile noire cauEe des maladies semblables, lorf-  
qu’elleest trop abondante & trop agitée. Il est donc  
évident que lorsque l’état inflammatoire du seing est  
accompagné d’une acrimonie considérable, il doit en  
rési-llter une gangrène qui est toujours précédée de la  
destruction des vaiffeaux.

*Si le mouvement des humeurs est violent.* Le mouvement  
modéré des humeurs savoriste la réfolution de *FInflam-  
mation \* un mouvement un peu plus fort hâte la fup-  
puration : mais un mouvement trop violent agit avec  
tant de force fur les extrémités obstruées des petites ar-  
teres, que toutes les parties fe rompent à l’instant, au  
lieu de *se* séparer par degrés comme dans la sclppura-  
tion. La rapidité avec laquelle les humeurs circulent  
dans le corps, *se* manifeste par la viteffe du pouls,  
aussi-bien que par celle de la refpiration; elle est aussi  
indiquée par la douleur aiguë, & la chaleur violente  
que Fon sent dans la partie enflammée. Si l’agitation  
des humeurs est accompagnée d’acrimonie , il est évi-  
dentque les vaiffeaux ne doivent pas tarder à être dé-  
truits, puifque les fluides acrimonieux agiffent fur eux  
avec une plus grande force & plus fouvent réitérée  
dans

609 INF

dans un tems donné. De plus, il est certain que Paccé-  
lérationseuledelacirculation rend les Pels & les hui-  
4es du simg beaueoup plus acres, & que ceux-ci à  
leur tour ferVent à augmenter cette même vitesse de la  
circulation qui leur a donné naissance. Il paroît évi-  
demment par toutes ces circonstances que la partie en-  
flammée est dans un danger éminent, lorfque *l’inflam-  
mation* est jointe à une fievre violente.

*Lorfque les vaisseaux font trop forts et trop élastiques.* J’ai  
montré à l’article *Fibra,* que la trop grande rigidité  
des vaisseaux épaissit le fiang en hâtant la dissipation de  
fa partie la plus fluide :& nous avons observé ci-de-  
vaut, que la mobilité des vaisseaux, & le véhicule- dé-  
layant du sang, sijnt mis *avec* raisim au nombre des  
chosesdonton doit attendre la résolution *Time inflam-  
mation.* Lorsqu’il arrive des circonstances contraires,  
il en résulte à proportion un événement plus funeste.  
Et comme dans ce cas les humeurs circulent dans les  
vaisseaux avec une extrem^vitesse, elles doivent agir  
entierement fur les extrémités obstruées des vaisseaux;  
au lieu qu’ordinairement .une grande partie de cette  
même vitesse est. employée à dilater leurs parois. Il  
s’enfuit donc que les extrémités des vaisseaux avec le  
fluide épaissi dont elles semt surchargées , doivent être  
séparés par cette force violente, & que cette sépara-  
tion doit être fuivie de tous les accidens dont nous  
parlerons ci-après. On voit doncpar-là d’où vient que  
les maladies inflammatoires , flont, pour l’ordinaire, si  
funestes aux perfonnes qui font épuisées par des tra-  
vaux pénibles.

*Si tous lesfoemptornesfont violens.* Lorsque la tumeur de la  
partie enflammée augmente tout d’un coup, qu’elle est  
d’un rouge foncé, tirant fur le pourpre, que la cha-  
leur est brûlante, & la doulettr de plus en plus excessi-  
ve , que le pouls est extremement prompt, & la *res-  
piration* difficile, la gangrene ne tarde pas à fe mani-  
sester.

*Dans ce cas les vaisseaux se rompent fur le champ.* Si l’on  
fait attention qu’un fluide acrimonieux qui circule  
avec beaucoup de vitesse , agit fur des extrémités de  
vaisseaux tellement surchargées d’une matière croupis-  
sante que rien n’y peut passer , on comprendra fans  
peine que les vaisseaux doivent se rompre fur le champ,  
furtout s’ils fiant d’une rigidité à ne pouvoir être dif-  
tendus sans sqansiir rupture. Mais les vaisseaux ne peu-  
.vent Ee rompre que les fluides qu’ils contiennent ne  
s’épanchent, & ne se corrompent en très-peu de tems,  
d’autant plus que la disposition qu’ils ont à la putrésac-  
tion est secondée par la chaleur violente qui est tou-  
jours inséparable de *Ϊ’inflammation.* Tandis que toutes  
ces circonstances arrivent dans la partie enflammée ,on  
y apperçoit quelques changemens qui montrent mani-  
festement que la gangrene est déja formée , ou qu’elle  
est prête à l’être. Mais tous ces phénomenes font exac-  
t’ement semblables à ceux que le feu produit lorsqu’on  
l'applique fur quelque partie du corps , ainsi que nous  
l’avons déja obfervé : car dans ce cas l’épiderme com-  
mence à fe séparer de la peau , & à former des pustules  
qui font ordinairement remplies d’un ichor rougeâ-  
tre,ou, lorEque la maladie est extrême, d’une fanie  
jaune & fort claire. La couleur rouge éclatante de la  
partie deVÎent grife, pâle, brune & à la fin noire; &  
Ia maladie fait plus ou moins de progrès , fuivant que  
la couleur s’éloigne du gris où du pâle & approche du  
noir. Pour lors preEque tous les Iymptomes de l’iw-  
*flammaelon* diminuent, & paroissent quelquefois tota-  
lement dissipés. Et cela ne doit point paroître furpre-  
nant, puifqu’ils tirent leur origine de l’accélération du  
mouvement vital des humeurs dans la partie affectée.  
La rougeur dispaêoît ; car lorsque l’influence des hu-  
meurs ceffe, le sang ne circule plus dans les vaiffeaux  
de la partie affectée. Pour la même raisim, lorEque les  
fibres nerVeufies ne sirnt plus distendues , la douleur  
cesse aussi-tôt. Comme la chaleur & la pulsation si-lp-  
pofent un frotement violent du fluide contre les parois  
du vaisseau, elles cessent de même lorfque la gangrene  
*Tome IV.*

INF 610

*succede à l’inflammation.* Cette rémission soudaine dé  
la douleur & des autres Eymptomes dans les maladies  
aigues & inflammatoires, flans qu’aucun bon signe,ait  
précédé, passe avec raisim pour un iymptome funeste ;  
car, lorfqtl’ilfurvient une gangrene dans quelque par-  
tie externe du corps après une *inflammation* violente,  
elle fe manifeste par les signes dont on a fait mention  
ci-dessus. Mais si les parties internes du corps font af-  
fectées de la même maladie , le principal signe doit se  
tirer de la cessation foudaine de la douleur. C’est ainsi  
que dans une pleurésie violente , & dans les *inflamma-  
tions* douloureufes des intestins, la douleur cessa fou-  
vent tout d’un coup ; & dans le tems que les malades  
*se* flatent de leur guérisem, ils deviennent les victimes  
d’un mal qu’ils croyoient avoir surmonté. Tels flont  
les interVallesde répit, qui dans les maladies violentes,  
trompent souvent la prévoyance du Medecin , tandis  
que ceux qui ne sirnt pas fort versés dans la pratique,  
esperent fouvent & prédisent l’issue salutaire d’une ma-  
ladie, qui ne manque jamais d’être funeste dans des  
pareilles circonstances.

Lors donc que les vaisseaux font détruits , le cours des  
humeurs dans la partie affectée ceffe entierement ;  
c’est-à-dire, il furvient une mortification, accompa-  
gnée de tous les accidens qui naissent de la corruption  
fpontanée de la partie mortifiée. Car si l’on fait atten-  
tion aux changemens qui arrivent à la chair des ani-  
maux qu’on vient de tuer, furtout dans les tems chauds  
& humides ; on s’appercevra qu’ils sirnt presique flem-  
blables à ceux qui EurViennent dans les parties gangre-  
nées ; la couleur rouge de la chair s’affoiblit peu a  
peu, elle devient d’un gris pâle , qui brunit de plus en  
plus, & à la fin tout-à-fait noire; outre qu’elle *se* dise  
fiout en une espece de fiang corrompu, bien qu’elle fût  
très-ferme auparavant. Mais tous.ces phénomenes ar-  
rivent beaucoup plus promptement dans une partie  
gangrenée , à caisse que la chaleur des parties voisines  
augmente la putréfaction de celle qui est mortifiée.

Quoique les parties contiguës à celle qui est mortifiée,  
donnent encore pastàge aux humeurs vitales, il doit  
néantmoins y avoir entre deux un obstacle qui s’oppo-  
fe aux humeurs qui affluent dans cet endroit, puif-  
qu’elles ne peuvej.lt point pénétrer dans les parties  
mortifiées. C’esqce qui fait qu’il furvient une nouvelle  
espece *d’inflammation* dans cette limite, laquelle est  
suivie d’une suppuration , par le moyen de laquelle la  
partie mortifiée & gangrénée fie sépare de celles qui  
sont fiaines, & la gangrène gagne, le mouvement vita!  
des humeurs étant étouffé dans les parties contigucs.Ce  
phénomène a quelquefois séduit des Medecins inatten-  
tifs , au point de leur faire croire que la gangrene n’é-  
toit point encore formée , parce qu’on fentoit de la  
douleur dans la partie affectée; quoiqti’à proprement  
parler, la partie gangrénée fûit incapable de fenti-  
ment, puisique la douleur provient des parties en-  
flammées & vivantes qui l’environnent. Mais c’est tou-  
jours un bon signe lorsiqu’on apperçoit de la rougeur,  
de la douleur, de la chaleur, & de la tension dans tout  
le circuit de la partie gangrénée, pourvu que cesfymp-  
tomes ne foient point d’une violence à faire craindre  
que cette *inflammation* ne dégénere aussi en gangrene :  
car on fait que dans un pareil cas, la vie qui reste  
dans les autres parties du corps, procure la séparation  
des parties gangrénées & corrompues de celles qui font  
Eaines.

Lorsqu’une partie ainsi affectée est extérieurement com-  
primée , ou qu’une grande chaleur dissipe S011 hu-  
midité, elle s’endurcit comme du cuir *sec ,* suf-  
foque & corrompt les parties inférieures.

Les humeurs ne circulent plus dans les Vaisseaux d’une  
partie qui est déja gangrénée; mais elles y demeurent  
dans un parfait repos. Il doit donc enréfuler des chan-  
gemens pareils à ceux que les mêmes caufes produi-  
Eent dans les cadaVtes. La chaleur des parties Vivantes,  
Q s

*6*11 INF

qui font au-dessous & autour , s’il reste en même-tems  
'quelquehumidité, convertit toute la partie mortifiée  
en une sanie corrompue. Mais lorsipIe les parties les  
plus fluides des humeurs sirnt dissipées au moyen d’une  
compression externe, ou d’une chaleur violente, pour  
lors la partie mortifiée fie desseche , s’endurcit, & rese  
femble parfaitement à un morceau de cuir noir ; & de-  
vient fouvent si dure , qu’on peut à peine la couper  
avec un rafoir.

On obsierve surtout cephénomene dans les parties exter-  
nes qui font couVertes de la peau; car dans les autres  
les portions gangrénées *se* convertissent en une efpece  
de Eang corrompu. Van-Swieten dit avoir vu les intef-  
tins d’un homme qui mourut d’une hernie avec étran-  
glement, *se* conVertir en une espece de bouillie cor-  
rompue, pendant les deux jours que dura la maladie.  
Mais lorsqu’il survient dans les maladies aiguës une  
gangrene autour de l’os sacrum &du coccyx; la partie  
affectée *se couvre t* lorsque le malade est couché, de ta-  
ches extremement noires & steches. Il *se* présente tous  
les jours un grand nombre de cas dans la pratique, qui  
prouvent que la compression externe toute seule , est  
capable non-seulement de catsser en peu de tems une  
gangrene, mais encore de rendre la peau aussi noire &  
aussi dure qu’un morceau de cuir, même dans ceux  
qui se portent le mieux. Mais la peau ne Eauroit souf-  
frir une pareille altération fans que les parties inférieu-  
res s’enflamment & s’enflent ; de forte que lorsqu’on ne  
peut l’enlever & la séparer des parties saines auxquel-  
les elle est adhérente, elle les comprime de la même  
maniere, & oblige la maladie à pénétrer plus avant.

Les corps actuellement ou potentiellement froids , les  
astringens, les coagulans, les irritans, les matie-  
resgraffes& acres, celles d’une nature emplasti-  
que, les narcotiques, les ligatures ferrées, toute  
pression externe, font en peu de tems dégénérer  
*ï’inflammaelon* en gangrene.

Ce paragraphe contient un dénombrement des chofes qui  
font dégénérer *Finflammation* en gangrene lorsqu’elles  
agissent siIr la partie affectée.

*Quant aux corps actuellement ou potentiellement froids.*On peut mettre à juste titre au nombre des chofes qui  
disposent l’*inflammation* à dégénérer en gangrene, une  
grande obstruction & la rigidité des vaisseaux. Mais les  
effets du froid font d’augmenter la contraction & la for-  
cedcs siolides aussi-bien que la stagnation des fluides.  
D’où il fuit qu’un froid excessif en contractant les foli-  
des & épaississant les humeurs , interrompt totalement  
leur circulation, & fait tomber fur le champ la partie  
en mortification. Mais lorfque le principe vital est en  
état de surmonter ces obstacles dans les parties qui  
souffrent du froid, pour lors le frotement des fluides  
épaissis contre les vaisseaux dans lefquels ils circulent,  
y excite une chaleur violente. Ceux qui frottent  
leurs mains avec de la neige , éprouvent la vérité de  
ce que j’avance; car le froid qu’ils sentaient est immé-  
diatement fuivi d’une très-grande chaleur. Il est donc  
évident que les corps froids nuisent aux parties enflam-  
mées, foit en étouffant entierement le mouvement des  
fluides , ou en augmentant la chaleur qui n’est déja que  
trop grande. Les substances froides peuvent néant-  
moins être quelquefois salutaires, lors, par exemple ,  
que les humeurs les plus grossieres étant entrées par  
*erreur de lieu,* dans les plus petits vaiffeaux, ont be-  
foin d’être repouffées dans les plus grandes ramifica-  
tions au moyen de la contraction que le froid caufe  
dans les vaiffeaux, surtout si la maladie réside dans  
les fluides les plus scibtils; car la partie rouge du sang  
Ee coagule immédiatement dans Peau froide ; au lieu  
qu’il n’en est pas de même de la sérosité ni de la lym-  
phelaplus fubtile. Mais il est évident que l’applica-  
tion des fubstances froides ne fauroit produire aucun  
effet, à moins que la maladie ne foit récente & béni-  
gne ; & qu’elle ne peut au contraire que l’augmenter

INF 612

lorsque la matiere inflammatoire qui cause l’obstrue-  
tion , croupit dans les parties les plus étroites des v^if-  
Eeaux. Ces fentimens font exactement '^conformes à la  
doctrine des Anciens, furtout d’Hippocrate, qui après  
avoir dit dans le dixsseptieme & vingtieme *Aphorisme*de la cinquieme Section, que le froid , entre autres  
malheurs, caisse des noirceurs (μελασμοὑς) assure dans  
le vingt-troisieme*Aphorisme* de la même Section, où  
il parle des avantages du froid , qu’il est utile dans les  
cas où « les *inflammations 8e* les chaleurs produites par  
a un épanchement de fang , commencent à paraître  
« rouges & comme sanglantes : car , il noircit, dit-il,  
« les *inflammations* invétérées, il appaife les érésipeles  
a qui ne font point ulcérées, mais il est nuisible à celles  
« qui le font. » Et quoique Galien , dans sa *Method,  
Medend. Lib. XIII. cap. 6.* recommande l’usage des  
sclbstances froides dans le phlegmon , il ne laisse pas  
d’indiquer certaines pr^autions qu’on ne fauroit né-  
gliger impunément : « On doit, dit-il, dans les phleg-  
« mons qui commencent, employer les sclbstances froi-  
« des & astringentes , préférablement aux digestives,  
œ furtout lorsque la matiere amafféè n’est point épaisse;  
« car lorsqu’il y a un engorgement violent (σφήνωσις)  
« dans la partie enflammée , il faut renoncer aux ré-  
« percussifs, & ne plus employer que les digestifs. »

Galien n’eût pu rien dire de plus exact sur ce fujet, si >  
instruit de la circulation du sang, il eût connu la na-  
ture générale de *^inflammation* ; & dans fa *Meelo. Me-  
dend. Lib. XIV. cap.q,.* parlant de la cure de l’érésipe-  
le ; il dit qu’elle demande un plus grand degré de ré-  
frigération que le phlegmon, après quoi il ajoute : « On  
« ne doit rafraîchir la partie qu’autant qu’il est nécef-  
« faire pour changer *sa* couleur ; car un pareil change-  
« ment est toujours sciivi de la cessation de l’érésipele.  
« Lors au contraire qu’on rafraîchit trop une érésipele  
a qui n’est point véritable, &qui tient en quelque for-  
« te du phlegmon, la peau devient livide & enfuite  
«noire, surtout dans lespersimnes âgées; d’oùilarri-  
ave que quelques-unes des parties qu’on a ainsi rafraî-  
« chies, ne peuvent être parfaitement guéries par l’u-  
« sage des difcussifs, & confervent une espece de tumeur  
« skirrhesse. «

On peut voir par-là combien Ptssage de^sobstances froi-  
des est dangereux dans la cure des *inflammations,*puisqu’il les fait si aisément dégénérer en des maladies  
plus funestes, à moins qu’on ne les emploie dès le  
commencement, ou dans les cas où *F inflammation* est  
causée, non par l’entrée du sang rouge, mais des hu-  
meurs les plus fubtiles dans les vaisseaux qui ne leur  
font point destinés, comme, par exemple , dans l’été-  
sipele, l’œdeme chaud, & autres semblables maladies.

Les choses potentiellement froides sont celles qui étant  
appliquées sur un corps fain, détruifent ou diminuent  
fa chaleur, bien qu’elles foient actuellement chaudes,  
ou du moins d’une froideur à peu près égale à celle de  
la partie fur laquelle on les applique. Ce sirnt donc  
des fubstances qui diminuent ou détruisent entiere-  
ment les caustes de la chaleur qui *se* fait fentir dans la  
partie. Mais la chaleur provient du mouvement des  
humeurs dans les vaisseaux f& ce Eecond ne peut di-  
minuer ni augmenter que l’autre ne diminue & n’aug-  
mente à proportion. Il est donc évident que les choses  
potentiellement froides font celles qui détruisent ou  
diminuent la vitesse & la force de la circulation. Par  
exemple, Peau chaude étant appliquée fur la partie af-  
fectée, peut en relâchant les vaisseaux & en délayant  
les molécules obstruantes, faire cesser la chaleur de la  
partie enflammée. De-là Vient qu’on dit de certaines  
chofes, qu’elles font potentiellement froides", bien  
qu’elles foient en même-tems actuellement chaudes.  
Mais il est éVÎdentqueces choses & autres semblables  
nuisent rarement dans les *Inflammations t* comme nous  
le ferons Voir ci-après ; car bien loin de détruire le  
mouvement des humeurs, elles rétablissent la circula-

613 INF

tion en levant les obstacles qui la retardent. Celles-là  
au contraire font très-préjudiciables qui refroidissent  
la partie en étouffant sa chaleur naturelle, comme il  
arrive à certains poisons. C’est ainsi que Socrate,  
après avoir bu la ciguë, fentit refroidir fes jambes, &  
mcurut dès que le froid eut gagné le cœur.

*A l’égard desfubstances astringentes et coagulantes,* elles  
diminuent la capacité des vaisseaux, & mettent les  
fluides hors d’état de circuler. Ces fortes de substances  
ne font donc qu’augmenter les caufes de l’obstruction,  
& interrompre la circulation des humeurs dans les  
vaisseaux. Mais lorsque le mouvement est entiere-  
ment détruit dans la partie, la gangrene s’en empare.

*Pour ce qwest des répercussefsela* partie enflammée pour les  
raistons stssdites, s’enfle,& souvent à un point extraordi-  
naire; ce qui a fait croire aux anciens Medecins qu’il  
s’y amasse une certaine matiere qui n’y étoit point au-  
paravant, mais qui y vient de quelque autre endroit.  
La promptitude avec laquelle cet amas fe fait, leur  
a aussi fait croire qu’il est produit par une fluxion.  
Aussi une partie de leur cure consistoit-elle à répercu-  
ter la matiere qui s’étoit jettée fur la partie, furtout au  
commencement de la maladie , comme on Pâ fait voir  
ti-dessus après Galien. Une observation aussi sûre  
quancontestable , prouve qu’une pareille répulsion du  
sang des extrémités des art es vers leurs bases , est fort  
possible; car lorfqu’un homme vient à être frappé d’u-  
ne frayeur foudaine , la pâleur de fon vifage & de fes  
levres prouve manifestement que le fang s’est retiré  
vers le cœur & dans les plus gros vaisseaux. C’est ce  
qui fait que cette pâleur est fuivie d’une palpitation  
de cœur ,& d’une efpece d’inquiétude. Il arrÎVe la mê-  
me chofe dans les Eyncopes. Mais par cette répulsion ,  
les molécules du siang qui ont pénétré par une erreur  
de lieu dans les plus petits vaisseaux , peuvent êtrere-  
]poussées de nouveau dans ceux qui sont plus grands;  
ce qui silffit pour lever l’obstruction. Nous avons exa-  
miné ci devant, à l’occasion de llusiagedes substances  
froides dans les *inflammations,* jufqu’à quel point ces  
sortes de choses peuvent être falutaires. Mais comme  
toutes celles qu’on applique extérieurement pour hâ-  
ter cette répulsion , n’agissent qu’en augmentant la  
contraction des vaisseaux, il s’enfuit qu’elles font d’un  
usiage dangereux, excepté dans *i’inflammaelon* qui pro-  
vient d’une erreur de lieu, & qu’elles irritent le mal, à  
moins qu’elles ne produisent leur effet dès l’instant  
qu’on les applique.

*Quant aux matieres grasses, acres et d’une nature emplaf-  
elque,* nous en avons déja dit quelque choEe ; carpuisi  
qu’elles fiant sujettes à produire une *Inflammation,* il  
s’enstlit qu’elles doivent augmenter celle qui est déja  
formée , siirtout si les substances emplastlques s’atta-  
chent fortement à la partie affectée ; car dans ce cas  
elles l’obstruent encore davantage, outre que la fubf-  
tance acre qui y est mêlée, y demeure attachée pen-  
dant un tems considérable.

*A l’égard des narcotiques,* ils font d’une nature à ne pou-  
voir faire beaucoup de mal, furtout lorsqu’on les em-  
ploie à propos. Mais comme tous les remedes de cette  
classe émoussent la douleur sitnsen détruire la caisse , ils  
augmentent souvent *i’inflammaelon* d’un moment à  
l’autre ; & les vaisseaux étant détruits fans aucun Eenti-  
ment de douleur, il en réfulte une gangrene ; au lieu  
. que la douleur , la chaleur, la pulsation & les autres  
symptomes n’auroient pas manqué d’avertir le mala-  
de , aussi-bien que ceux qui l'assistent, du danger dont  
il étoit menacé, si la douleur n’eût point été appaisée  
par ces narcotiques : & de-là vient qu’on néglige les  
remedes qui auroient pu empêcher *i’inflammaelon* de  
dégénérer en gangrene.

*Quant aux ligatura trop serrées,* nous avons déja fait  
voir comment elles peuvent caufer une gangrene:  
mais il est évident que cette maladie est bien plus à  
craindre, lorfqu’on ferre fortement une partie qui est  
enflammée.

L

INF 614

Nous avons déja considéré les effets de la pression ex-  
terne.

L’ufage continué des chofes dont on vient de parler, fait  
dégénerer la maladie en sphacele.

J’ai déja montré que le vrai phlegmon a pour llordinai-  
re fon siégé dans la membrane cellulaire , & qu’il la  
distend quelquefois à un point furprenant. Lors, par  
exemple,qu’il furvient une *inflammation* silr le dos de la  
main , où cette tunique ou membrane est extremement  
délicate , il s’y forme quelquefois une tumeur épaisse  
de deux pouces, & même plus. Mais lorfque l’*inflam-  
mation* de cette partie dégénere en gangrene , il faut  
entierement séparer toute cette masse corrompue , &  
dans ce cas on peut enfoncer le bistouri bien avant,  
fans que le malade fente aucune douleur ; ce qui prou-  
ve que toutes les parties inférieures font entierement  
mortifiées. Mais il arrive fouvent, que les tendons &  
les musscles restent vivans, & pour lors la maladie n’est  
point encore un sphacele; car il faut, pour qu’elle foit  
telle, que toutes les parties foient mortifiées jufqu’à  
l’os. Or, lorfque le pannicule adipeux, déja distendu  
& corrompu par la gangrene, *se* trouve couvert d’une  
peau épaisse , il presse toutes les parties qui font dese  
Eous, au point d’interrompre totalement la circulation  
des humeurs, & dans ce cas la gangrene dégénere en  
un sphacele, c’est-à-dire, en une mortification parfaite.  
Il s’enfuit donc, que toutes les choses que nous avons  
dit dans le paragraphe précédent être capables de faire  
dégénerer *F inflammation* en gangrene , peuvent aug-  
menter celle-ci, au point de la changer en un fpha-  
cele.

Si la partie enflammée est glanduleuse, si la chaleur in-  
terne ou externe est considérable, si la matiere qui  
caufe l’engorgement est épaisse, sans mouvement,  
si les émonctoires des glandes siont obstrués , si  
leurs follicules & leurs parois font dilatés, il se  
forme dans les glandes une tumeur dure, indo-  
lente, qu’on nomme skirrhe: quatrieme mal par  
lequel *i’inflammaelon se* termine.

Telle est la quatrieme maniere dont une *inflammation se*termine: lors, par exemple, qu’elle n’est point réfou-  
te, & que la partie dans laquelle les humeurs ne cir-  
culent plus, ne fe sépare point de celles qui simt siiines.  
Cette partie s’unit donc tellement à ces dernieres,  
qu’on ne peut plus l’en détacher qu’avec le Eecours du  
bistouri ou du cautere. A l’égard des parties dans lèse  
quelles le sang circule toujours avec beaucoup de vi-  
tesse , il est évident, que les vaisseaux engorgés.d’une  
matiere croupissante , ne peuvent subsister long-tems  
sians altération; car , au moyen de cette pulsation con-  
tinuelle , tout ce qui s’oppoEe au cours des humeurs ,  
*se* sépare par une suppuration douce & légere, ou est  
aussi - tôt corrompu par une gangrene ou un Ephacele.  
Mais lossque l’état de la partie affectée est tel, que le  
sang arteriel n’agit que foiblement, ou point du tout,  
Eur elle’; il est à craindre que la matiere qui forme l’en-  
gorgement, après que fa partie la plus liquide est dise  
sipée, ne s’y arrête & ne forme cette efpece de tumeur  
dure & indolente, qu’on nomme skirrhe. On observe  
que *s inflammation* fe termine le plus souvent de cette  
maniere dans les parties glanduleuEes; parce que les  
émonctoires de ces glandes étant obstrués, ils ne peu-  
vent donner passage aux fluides qu’elles ont sépares ;  
de sorte que ceux-ci venant à s’épaissir par leur stagna-  
tion, ils remplissent & distendent leurs cavités, ou leur  
tissu vasculaire. Et comme les fluides qui circulent ne  
peuvent agir directement scir la matiere de l’engorge-  
ment, elle reste privée de *sa* partie la plus liquide, &  
forme un skirrhe. C’est de quoi nous aVons un exem-  
ple fensible dans les *inflammations* des mamelles; car  
le lait qui *se* sépare du Eang qui circule dans les arte-  
res mammaires, venant à s’arrêter dans les vaisseaux

*6iy* IN F

destinés à le préparer, commence à fe coaguler, & il  
coule du mamelon une sérosité sort claire. Le reste  
s’épaissit dans cet endroit, comme hors de la siphere  
de la circulation, & laisse souvent, après que *s inflam-  
mation* a cessé , une tumeur dure & indolente qui  
conduit la malade au tombeau. De-là vient encore  
que *s Inflammation* de testicules est souvent suivie d’un  
skirrhe ; car si l’on considere que la petite artere siper-  
matique qui naît du tronc de l’aorte, fournit par des ra-  
mifications qui s’anastomofent entre elles,le fang rou-  
ge aux petites veines qui lui correspondent , & consti-  
tue enfuite par une infinité de petites ramifications  
entortillées & séparées les unes des autres, la fubstan-  
ce des testicules, on comprendra stans peine, que le  
sang artériel ne doit presque point agir silr ces parties.  
De-là vient aussi que la matiere qui s’y est une fois  
engagée, produit fouvent des tumeurs qui résistent aux  
remedes les plus efficaces. Mais *Vinflammaelon* des par-  
ties glanduleusies est lsurtoqt fluvie d’un skirrhe, lorf-  
qu’elle *se* rencontre avec les circonstances fuivantes.

*Lorsque la chaleur interne et externe est considérable.* Les  
femmes en couches confient souvent le soin de leurs  
mamelles enflammées à leurs gardes , & à d’autres  
femmes. Et comme elles ne craignent rien tant que  
la fuppuration & la lancette, elles tâchent de prévenir  
.ce malheur par tous les moyens possibles. On n’auroit  
rien à leur reprocher si elles cmployoient pourrésou-  
dre cette *inflammation,* les fomentations les plus dou-  
ces : mais par une erreur dangereufe , elles expofent  
leurs mamelles à la chaleur de la brasse, ou appliquent  
continuellement des linges chauds , ou de l’efprit de  
vin prefque bouillant. Mais tant s’en faut que ce pro-  
cédé foit fuivi d’tme résolution , qu’il dissipe au con-  
traire les parties les plus liquides des fluides, & épaisi-  
sit le reste, au point qu’il SC forme un skirrhe incura-  
ble, qui les oblige fouvent à *se* soumettre à une opé-  
rasion cruelle & quelquefois dangereufe, quoiqu’elles  
appréhendassent auparavant la piquure d’une lancette.  
La même chsse arriVe encore , lorsque l’*inflammation*d’une partie glanduleufe est accompagnée d’tme fievre  
violente.

*Si la matiere qui caisse l’engorgement est épaisse ou sans  
mouvement.* Comme le lait contient en foi une grande  
quantité de coagulum caseux & épais, qui *se sépare*aisément de la partie séreusse qui la délayôit ; par sim  
séjour & *sa* stagnation, il fe forme des skirrhes dans  
les mamelles beaucoup plus fréquemment que dans au-  
cune autre partie du corps. Lorfque la lie du simg, dé-  
pouillée de ses parties les plus fluides, & qui constitue  
ce que les anciens appelloient bile noire ou mélanco-  
lie, vient une fois à infecter par fa ténacité la masse  
des fluides, les moindres obstructions qui fe forment  
dans les parties glanduleufes, dégénèrent aisément en  
skirrhes.

*Lorfque les émonctoires des glandes font obstrués.* Tout ce  
que les glandes séparent du fang artériel, fort par leurs  
émonctoires pour différens ufages. Lors donc que cette  
excrétion ne peut *se* faire, la liqueur s’accumule & dif-  
tend le follicule dans lequel elle est enfermée. Mais  
comme la partie la plus fluide de l’humeur séparée est  
réabsi3rbée ou dissipée, le reste s’épaissit & forme une  
stagnation dans la glande. Or , il est évident que les  
humeurs qui circulent, peuvent agir fur les vaisseaux  
qui constituent les parois de ce follicule ainsi engor-  
gé , mais point du tout fur la matiere contenue dans fa  
cavité ; d’où il fuit que cette matiere doit être fouvent  
incapable de résolution, à caisse de *sa* stagnation & de  
la dissipation de ses parties les plus liquides. On sait  
que les humeurs les plus subtiles du corps humain,  
peuvent s’épaissir à un point extraordinaire. La bile  
qui croupit dans la vésicule du fiel, lorfique sim émonc-  
toire est obstrué, fie convertit souvent en des petits  
cailloux. L’urine la plus limpide, quand elle séjourne  
trop long-tems dans le corps, le dispofeau calcul , &  
l’on sait par expérience, qu’on a trouVé des concré-

I N F *ci6*

tions calculetsses dans les ventricules du cerveau , &  
dans la cavité du bas-ventre , quoique ces endroits ne  
soient arrosés que par une eEpece de rosée subtile, qui  
s’exhale des plus petites arteres. Les narines d’une  
personne qui *se* porte bien , quand elles fiant parfaite-  
ment nettes, sirnt humectées intérieurement d’une lyne  
phe assez claire: mais la partie la plus fluide venant à  
*se* dissiper au bout de quelques heures, le reste s’épaise  
fit. Je pourrois rapporter plusieurs autres exemples  
pour appuyer la vérité de ce que j’avance: mais les  
précédens suffisent pour montrer que les humeurs les  
plus subtiles du corps, peuVent former les concrétions  
les plus terribles.

On établit un prognostic parfait fur la caufe du mal, la  
partie affectée , la grandeur, la profondeur , la  
rapidité du mal, le tempérament du malade, les  
fymptomes de P *inflammation* comparés aVec fes  
signes & fes effets.

Après avoir fait l'énumération des signes & des différen-  
tes iffues de l’*inflammation,* je vais examiner leprog-  
nostic fur lequel on peut juger du bon ou du mauvais  
fuclcs de la maladie. Mais afin de pouvoir connoître  
si une *inflammation* doit *se* terminer en une résolution  
bénigne , en une suppuration , une gangrene, ou un  
,Ephacele, il faut avoir égard aux circonstances fuivan-  
tcs.

*La cause.* Par exemple, la contagion de la petite vérole  
change si fort le corps de la perfonne la plus faine en  
trois jours de tems, que toute la surface externe de la  
peau, & fouvent la surface interne de Poefophage & de  
l’estomac sont couVertes de pustules inflammatoires.  
On ne doit point fe flatter dans pareil cas d’une réfo-  
lution , car il furvient toujours une supputation, ou,  
lorsipue la maladie est de mauvaise eEpece, une gan-  
grene. Dans la rougeole, au contraire, la peau exter-  
ne est enflammée : mais elle ne vient jamais à silppura-  
tion , puiEque la maladie *se* termine par la chûte de l’é-  
piderme, qui *se* détache en forme d’écailles. Ceux qui  
ont écrit de la peste , nous apprennent qu’il furvient  
quelquefois des *inflammations* si violentes dans diffé-  
rentes parties du cerps, qu’elles lesréduifent en char-  
bon au bout de quelques heures, & qu’une fuppura-  
tion furvenant là-deffus , elles *se séparent de* celles qui  
font saines. D’où il paroît que les iffues des *inflam-  
mations* varient, filmant les différentes caisses qui les  
ont produites.

*Qiant* à *la partie affectée s* il faut examiner foigneufe-  
ment si elle est plus otl moins néceffaire à la vie & à  
la famé. Par exemple, on sijpporte aisément une tu-  
meur inflammatoire à la main, si grosse qu’ellefiait;  
au lieu que la plus petite tumeur, produite par l'izz-  
*flammation* des membranes qui entourent la fente de la  
trachée-arteressuffit pour étouffer le malade. Lorsqu’un  
phlegmon qui affecte la main ou le pié vient à dé-  
générer en gangrené; on peut séparer la portion mor-  
tifiée de celle qui est faine : mais il est évident que la  
guérifon du malade est sort douteuEe, lorsqu’il arrive  
un semblable accident dans le cerveau. La diversité de  
la partie affectée non-seulement rend *lunflammaelon*plus ou moins dangereuse, mais elle apporte encore  
beaucoup de différence dans scm iffue. Le skirrhe est  
à craindre dans les parties glanduleuses, mais dans les  
parties du corps qui fiant chargées de graisse, autour  
de l’anus, par exemple, & dans quelques autres en-  
droits , *F inflammation* dégénère souvent en des sclppu-  
rations & des fistules obstinées.

*Quant â la grandeur de l’inflammation.* Plus la partie af-  
fectée d’un phlegmon est grande; & plus de vaiffeaux  
font obstrués, la quantité du fluide qui croupit con-  
sidérable, & comme nous avons déja observé , la cir-  
culation dans les autres vaiffeaux qui semt ouverts, ra-  
pide. Mais toutes ces circonstances répugnent aux con-  
ditions nécessaires à la résolution d’une *inflammation,*

*6i7* I N F

de forte qu’on doit toujours s’attendre dans un pareil  
cas, à une suppuration ou à une gangrene.

*A l’égard de la profondeur des inflammation.* Nous avons  
déja fait voir que presque toutes les parnes du corps  
sont sujettes aux *inflammations* : mais qu’elles ne font  
jamais plus fréquentes que dans le pannicule adipeux,  
d’où il fuit qu’elles peuvent avoir leur siégé dans cette  
tunique, ou dans les autres parties. Lorfque *F inflam-  
mation* a fon siége dans la grasse qui pénetre bien avant  
dans les interstices des mufcles, il est difficile que les  
remedes qu’on applique extérieurement pussent y at-  
teindre, &l’on ne guérit qu’avec beaucoup de peine la  
supputation ou la gangrene dont elle est sciivie. Lors au  
contraire que *ï’inflammaelon* affecte les tendons, les  
muscles, les vaisseaux, les membranes, le périoste &  
les os, la cure en est aussi très-difficile. Les maladies  
qui peuvent résulter de *VI.nflammaelon* dcsVisceres fiant  
assez connues de ceux qui ont souvent occasion de trai-  
ter des maladies aiguës & inflammatoires.

*Quant* à *la rapidité de l’ inflammati on.* Tant que les liqui-  
des croupissent dans les vaisseaux obstrués, les fluides  
poussés dans ces parties parde principe de vie qui reste  
produisent quelques effets, qui sont les signes de l’ist-  
*flammaelon* dont on a déja parlé. Mais si ces effets sont  
rapides, si la rougeur, la tumeur, la chaleur & la dcu-  
leur vont toujours en augmentant, on peut aisiément  
prévoir que les vaisseaux ne tarderont pas à se rompre,  
qu’il n’y aura point de résolution, & que la gangrene  
-ne tardera pas à se manifester. De-là vient que nous  
mettons le mouvement modéré du fang au nombre des  
conditions requises pour la résolution d’une *Inflamma-  
tions* au lieu que la circulation accélérée des humeurs  
prognostique une suppuration , ou une gangrene.

*Pour ce qui est du tempérament du malade.* Tout homme  
a une complexion qui lui est propre ; & quoique les  
qualités des siolides & des fluides puissent paroître diffé-  
rentes dans deux différentes personnes, elles ne laise  
fent pas de jouir toutes deux d’une santé parfaite ; bien  
que l’une puisse être difpofée à quelques especes de  
maladies, & l’autre à d’autres. Il est rare qu’un Labou-  
reur endurci au travail échappe d’une pleurésie; car la  
densité de fon fang & la rigidité de fes vaisseaux, ne  
permettent gueres d’espérer une résolution bénigne;  
au lieu que les personnes d’une habitude de corps lâche  
& foible, guérissent plus aifément de ces fortes de ma-  
ladies. Le tempérament maladif de ceux qui ont des  
*inflammations,* est caufe aussi que la maladie a disse-  
rentes issues. Par exemple, les personnes d’un tempé-  
rament froid & muqueux font rarement fujettes aux  
*inflammations* ; & celles dont elles font affligées font  
pour l’ordinaire fort légères. Mais lorfqu’un fcorbut  
putride a infecté les humeurs, la plus légere *inflam-  
mation ,* ou même la moindre plaie, ne manque pas  
de dégénérer en un ulcere obstiné ou en une gan-  
grene.

Nous avons examiné ci-devant les iymptomes de l’ic-  
*flammaelon, &* l’on peut en y faisant attention, pré-  
voir avec certitude quelle fera l’issue d’une *Inflamma-  
tion.*

Voilà comment on établit un prognostic parfait.

Il est aussi très-éVÎdent que les indications thérapeutiques  
font différentes, félon les diVers degrés du mal.

Nous allons maintenant déduire de ce qu’on a dit, les  
indications thérapeutiques, par rapport à la meilleure  
méthode de guérir cette maladie lorsqu’elle est une  
sois connue.

Rien n’est plus dangereux en Medecine que de prestcrire  
une méthode curatiVe générale pour toutes sortes de  
maladies , flans aVoir égard à leurs différens états & à  
leurs différentes conditions. C’est ainsi que l’on com-  
prendEous le nom commun de pleurésie, des maladies

INF 618

tout-à-fait différentes,qui,bien qu’elles puissent reffems  
bler d’abord, different néantmoins beaucoup dans leurs  
progrès, & demandent des méthodes thérapeutiques  
tout-à-fait différentes. On ne peut donc prescrire une  
cure générale pour les *inflammations :* mais les mefu-  
res doÎVent Varier fuÎVant la maniere dont la maladie  
tend à fe terminer. Il est Vrai qu’il faut toujours tenter  
la réfolution d’une *inflammation*, pour peu qu’elle pa-  
roisse possible. Mais lorsqu’on apperçoit des signes de  
gangrene, il ne reste d’autres moyens de soulagement  
que celui de séparer la partie affectée par unesiIppura-  
tion formée dans toute sa circonférence , & toute l’in-  
tention curative ne doit tendre qu’à ce but. Il faut au  
contraire fe garder avec foin de la supputation tant  
qu’il y a quelque espérance de résolution, surtout lorsi-  
que *^inflammation* s’est emparée de quelque partie in-  
terne du corps. Il faut donc examiner séparément les  
quatre différentes manières dont les *inflammations se*terminent, & indiquer les méthodes thérapeutiques  
qui conviennent à chacune d’elles.

Je vais d’abord examiner la méthode de guérir *V inflam-  
mation par* résolution, c’est-à-dire, en rendant aux hu-  
meurs épaisses leur première fluidité, &le mouvement  
à celles qui croupissent.

Lors donc que quelqu’une des causes dont nous avons dé-  
ja parlé a produit dans quelque partie que ce soit  
une *inflammation* accompagnée des symptomes &  
des conditions dont on a fait mention ci-dessus,  
il faut fatisfaire aux indications fuivantes.

1. Empêcher que la lésion des petits‘vaisseaux ne devien-  
ne plus considérable.

2. Guérir celle qu’ils ont déja soufferte.

3. Rendre la matiere de l’obstruction douce & fluide, &  
l’entretenir dans cet état.

4. Ou , si l’on n’en peut venir à bout, la faire sétrogra-  
der dans de plus grands vaiffeaux.

Comme ces indications font d’un usage singulier dans la  
cure de la pleuresie, de la péripneumonie, de l’esqui-  
nancie & de plusieurs autres maladies semblables, il  
est bon de les examiner séparément.

La condition de la maladie dont nous allons donner la  
cure, est exactement déterminée dans PAphorisine;  
car de quelque casse que *l’inflammation provienne, ou*quelque partie du corps qu’elle affecte, foit interne ou  
externe; on peut, si elle est récente & que les condi-  
tions dont on a parlé subsistent, en tenter la résolu-  
tion & l’obtenir, si l’on peut satisfaire aux quatre in-  
dications fuivantes.

1. La résolution d’une *inflammation* consiste, ainsi que  
nous l'avons déja observé , à rendre à la matiere qui  
cause l’obstruction, *sa* premiere fluidité, & à mettre en  
mouvement celle qui croupit. Mais à moins qu’on ne  
conflerve les vaiffeaux entiers , il est impossible que les  
fluides qui en sortent ne croupissent. Au reste , dans  
toute *Inflammation,* la tumeur qui résillte de la disten-  
sion des vaisseaux, & la douleur que caisse le tiraille-  
ment des fibres qui fiant stur le point de fie rompre, prou-  
vent assez que les vaisseaux ne tarderont point à avoir  
le même fiort , si les mêmes caufies continuent d’agir.  
Mais lorsqu’il siurvient une solution de continuité dans  
les vaisseaux, il en résillte une suppuration, ou , si la  
seylution est subite, une gangrene. Il est donc évident  
qu’il faut pour résoudre une *inflammation* , empêcher  
que la lésion des petits vaisseaux ne devienne plus con-  
sidérable.

2. Tant que les vaisseaux enflammés demeurent entiers,  
l’injure qu’ils reçoivent ne consiste que dans une trop

*6ip* INF

grande dilatationJeurs parois étant séparées par le flui-  
de vital qui fle jette sur la partie obstruée. D’où il fluit  
qu’il ne faut pour fatisfaire à cette indication, que fai-  
re cesser cette trop grande distension.

Ces deux indications regardent les folides , au lieu que  
celles qui suivent ont rapport aux fluides.

3. Les fluides épais croupissent dans les vaisseaux obs-  
trués; & comme *^Inflammation* proprement dite, ne  
peut arriver que dans les arteres, ainsi que nous l’avons  
déja obfervé, il s’ensclit que l’impétuosité des fluides  
qui siiccedent, doit engager de plus en plus la matiere  
obstruante dans les parties les plus étroites des vaisi-  
seaux. Il faut donc tellement atténuer cette matiere,  
qu’elle devienne capable de circuler dans la portion la  
plus étroite du vaisseau obstrué. Mais cette atténuation  
seule ne suffit pas, à moins qu’on n’entretienne en mê-  
me tems la disposition douce & bénigne des humeurs;  
car lorsqu’il Eurvient une putréfaction, le fang épaissi  
fe résout bien , à la vérité, mais il acquiert en même  
tems un très-grand degré dlaerimonie. Or la substance  
acrimonieuse qui s’est mêlée avec le sang , & qui cir-  
cule avec rapidité dans les vaisseaux qui ne sont déja  
que trop afloiblis par la distension qui a précédé , doit  
certainement les détruire en peu de tems. D’où il fuit  
que la gangrene doit succéder à la résolution ; car nous  
avons déja montré que l'acrimonie des humeurs con-  
vertit Eur le champ *^inflammation* en gangrene. Il est  
donc évident que la douceur des humeurs doit tou-  
jours accompagner la résolution de la matiere épais-  
sie.

4. R entre quelquefois des molécules si grandes dans les  
orifices dilatés des vasseaux , qu’on ne peut les atté-  
nuer autant qu’il est nécessaire pour qu’elles passent li-  
brement dans leurs parties les plus étroites. Par exem-  
ple, dans les *inflammations* violentes des yeux, le fang  
rouge entre dans les vaisseaux de la coçnée tranEparen-  
te, qui font beaucoup plus petits que ceux de la con-  
jonctive, & naturellement si étroits, qu’ils ne donnent  
entrée\*à aucun fluide coloré. Bien, donc, que le siang  
rouge qui croupit dans ces vasseaux *se* résolue en siéra-  
sité, & celle ci en lymphe , il ne peut cependant sortir  
par les extrémités de ces vaisseaux extremement déliés.  
Dans ce cas il ne reste point d’autre moyen pour pro-  
curer la résolution, que de faire rétrograder lesmolé-  
cules obstruantes dans les parties les plus larges des  
vaisseaux, & de celles-ci dans de plus grands vaiffeaux,  
afin que l'impétuosité du fang Ee trouvant affoiblie , on  
puisse détruire sim mouvement & sim frottement con-  
tre les vaisseaux & les molécules qu’ils contiennent, &  
déterminer par ce moyen 1’*inflammation.*

On empêche que la lésion des petits vaisseaux ne devien -  
ne plus considérable,

Premierement, en détruisant ou corrigeant les caufes  
productives de *Finflsurnmation.*

Dans la cure des maladies, tous les efforts de Part *se ré-  
duisent* à rétablir la santé. Mais les caisses de *F inflam-  
mation* dont on a parlé fiant d’une nature à produire  
une semblable maladie dans le corps le plus sain ; d’où  
il Euit que tous les moyens dont on *se* sert pour avan-  
cer la cure font vains & inutiles, à moins qu’on ne dé-  
truise ces causes. Lors, par exemple, que pour avoir  
demeuré long-tems couché, il survient une *Inflamma-  
tion* autour dellos sacrum & du coccyx, elle ne man-  
que point de dégénérer en gangrene, lorsqu’on n’a pas  
soin d’empêcher la pression de ces parties. Il est éyi-  
dent qu’il en est de même des autres catsscs de *i’in-  
flammation.*

Secondement, en diminuant l’impétuosité du siang arté-  
riel par la saignée & la purgation.

INF 620

Deux choses concourent à exciter une *Inflammation,* sas  
voir, la stagnation du sang artériel dans les plus petit  
vaisseaux, & *sa* pression & sim frottement produits par  
le mouvement du simg que la fievre pousse de force fur  
la partie obstruée. Le fang qui croupit dans ces vaif-  
feaux produit bien une obstruction, à la vérité, mais  
elle est incapable d’augmenter la lésion des vaisseaux  
de la partie obstruée, à moins que le fang artériel n’a-  
gisse sur elle. Il faut donc pour empêcher la lésion des  
vaisseaux enflammés d’augmenter, diminuer tellement  
l’impétuosité du fang artériel, qu’elle ne puisse ni les  
rompre , ni les distendre davantage. Bien qu’on ne  
puisse arrêter entierement le mouvement du fang arté-  
riel tant que le corps est en vie , on peut cependant le  
modérer de façon qu’il ne foit plus nuisible ; & c’est  
ce dont on vient à bout

*Par la saignée.*

J’ai obfervéci-dessus que le principe devie qui reste dans  
la partie où la stagnation s’est formée, produit quel-  
ques effets qui font les signes d’une *inflammation,* & que  
c’est par leur nombre & leur violence que l’on juge de la  
malignité de *Vinflammation s Sc.* que l’on prédit fes dif-  
férentes issues. Il s’enfuit donc, que lorsque le principe  
de la vie est affoibli par quelque cause que ce soit, les  
effets qui dépendent du mouVement vital des humeurs  
qui agissent sisr la partie obstruée, doivent aussi dimi-  
nuer. On peut donc , au moyen de la saignée , dimi-  
nuer le mouvement du simg dans les vaisseaux, au point  
de le faire cesser tout-à-sait, & par conféquent modé-  
rer plus ou moins l’impétuosité de la circulation , sui-  
vant les différens dégrés de cette évacuation. Helmont,  
& quelques autres après lui ont condamné cette éva-  
cuation de fang, comme inutile & préjudiciable dans la  
cure des maladies inflammatoires ; car cet Auteur, ain-  
si que nous le voyons par le Chapitre *Pleurafurens »*s’imaginoit follement que la pleurésie , par exemple ,  
est produite par un acide qui fe fiche comme une épine  
dans les espaces intercostaux. Et *sur ce* principe , lui  
& Ees Sectateurs nous disent, *que lafaignée est tout-â-  
sait inutile dans ce cas, et que l’on doit arracher l’épine  
pleurétique* ὄ *qu’un* Moloch *altéré de sang préside fur  
ceux qui professent la Médecine \ que l’on doit surmonter  
la maladie par des spécifiques, au lieu de diminuer les  
forces du malade par la saignée.*

Il paroît évidemment, par ce qu’on vient de dire , que  
cette épine pleurétique , n’est autre chose que le sang  
qui croupit dans les vaisseaux artériels; que les fluides  
poissés par le cœur agissent Eur cette épine , & causent  
en déchirant les fibres des douleurs extremement ai-  
guës. On opéreroit, il est vrai , une cure parfaite , si  
Fon pouvoir réfoudre le Eang qui croupit dans cet en-  
droit , & lui rendre *sa* premiere fluidité : mais je doute  
que tous les spécifiques de Van-Helmont aient jamais  
produit un effet aussi Eurprénant. Il recommande pour  
cet effet, le sang qui coule de la plaie d’un bouc que  
l’on a châtré , séché & pulvérisé , le penis d’un cerf, &  
& les fleurs de pavots blancs : mais quiconque lira ce  
qu’il dit à la fin de cet Article, au sujet d’une pleurésie  
dont il fut attaqué, s’appercevra fans peine que cesre-  
medes ne lui ont pas été d’un grand secours. Puis donc  
qu’on ne connoît encore aucun remede interne ou ex-  
terne qui ait la vertu de résoudre cefeang épaissi qui  
forme l’obstruction ; on ne peut mieux faire que d’em-  
pêcher la protrusion de cette matiere obstruante dans  
les parties les plus étroites des vaiffeaux , & la mettre  
hors d’état de s’épaissir davantage & d’augmenter l’en-  
gorgement. On peut satisfaire à ces deux indications  
en diminuant l’impétuosité du fang artériel, au moyen  
de la Eaignée & de la

*Purgation* car on ne connoît point, après la saignée, de  
moyen plus efficace pour modérer l’impétuosité ex-  
traordinaire du siang artériel. Il y a des purgatifs qui  
produifent leurs effets sans augmenter le mouvement  
des fluides, & qui ont en même-tems la vertu de ré-

θ2ΐ INF

soudre les humeurs. Sydenham , aprés trente-ans de  
pratique, & une observation exacte’ des différentes mé-  
sures que la Nature prend dans les maladies , recom-  
mande la méthode fui vante dan’s *sa Schedula Monitoria  
de Novae Febri* s *ingreffet,*qu’il a publiée silr la fin de *ses*jours. Ce grand homme ordonne dans la fievre inflam-  
matoire, accompagnée d’une détermination de la ma-  
tiere morbifique vers le cerveau, après la saignée , une  
potion purgative préparée avec les tamarins, la rhu-  
barbe,les feuilles de *séné Sc* la manne. Happasse fur le  
foir avec un parégorique l’agitation que ce purgatif a  
excité. Il prefctit enfuite au malade de deux jours l’un,  
pendant trojs^pis, le purgatif précédent; méthode qui  
lui a réussi dans cette maladie , dont la nature esttrès-  
dangereufe : mais il a foin d’avertir que ces sortes de  
purgatifs sirnt extremement nuisibles, lorsqu’on ne fait  
point précéder la saignée.

Il est cependant évident que toutes ces mefures ne font  
utiles que dans les cas où la partie est tellement né-  
cessaire à la conferVation de la vie ou de la fanté ,  
qu’on ne peut, fans détruire sim intégrité, terminer au-  
*trementrinflammation',* ou lorsque celle-ci a sim siége  
dans une partie du corps, qui ne permet point au pus de  
s’évacuer commodément, après que la fuppuration est  
faite ; car une pareille circonstance feroit fuivie des  
accidens les plus funestes.

*Purgatifs Antiphlogistiques.*

Prenez *de rhubarbe choisie, une dragme ;  
de fel Polychrefle , unserupule et demi ;  
de sirop de chicorée , compose avec la rhubarbe s  
une once.*

Après les avoir bien broyés enfemble, délayez-les dans  
deux onces d’eau distilée de fleurs de sureau, &  
deux dragmes d’eau de canelle.

Pour une potion.

Prenez *de pulpe de tamarins, deux onces ;*

*de cristaux de tartre bien pulvérises , trois  
dragmes.*

Mêlez , & donnez-en une dragme au malade , chaque  
demi-quart d’heure , jufqu’à ce qu’il soit assez  
purgé.

Prenez *de feuilles de scné, deux dragmes ;  
de bon agaric, une dragme ;  
de tamarins deux onces.*

Mettez le tout en décoction dans un vaisseau couvert  
avec de Peau distiléede fleurs de Pureau, pendant  
un quart d’heure ; exprimez la décoction au tra-  
vers d’un morceau de drap; & fur cinq onces,  
ajoutez ;

*de nitre purifié, une dragme ;*

*de sirop de roses solutis., compose avec leféné, six  
dragmes s*

Faites une potion.

Prenez *de feuilles de scné, trois dragmes ;  
de tamarins , deux onces ;  
d’agaric t trois dragmes.*

INF 622

Mettez le tout en décoction dans de l’eau , pendant un  
quart-d’heure ; & silr une pinte, ajoutez,  
*de sirop de chicorée avec rhubarbe , une once.*

On en prendra une once par heure , jtssqu’à ce qu’on soit  
purgé.

Troisiémement, en diminuant la quantité des humeurs -  
par les mêmes moyens. Nous avons observé ci-dessus  
que la cause la plus fréquente de *F inflammation* estime  
dilatation extraordinaire des vaisseaux artériels & lym-  
phatiques, en conséquence de laquelle ils donnent en-  
trée à dessparties du fang trop grcssierespour pôuvoir  
sortir par leurs extrémités. Or il est certain que la  
pléthore est une des casses qui dilatent les orifices des  
vaisseaux. Puis donc que la saignée & la purgation di-  
minuent la quantité des humeurs , il s’ensuit qu’elles  
doivent être utiles dans le cas dont il s’agit. De plus,  
la quantité des humeurs n’est pas plutôt diminuée ,  
que la pression & l’union mutuelle des élémens du  
fang diminuent aussi. Or c’est de cette pression que la  
densité inflammatoire du siang tire souvent sim origine ;  
car si le siang, au sortir du cœur, rencontrait les arte-  
res vuides , il n’y aurait aucune résistance, & par con-  
séquent aucune pression : mais lorsque le cœur pousse  
de force le fang dans des arteres qui semt déja pleines ,  
il faut ou qu’elles fe dilatent , ou que le samg qu’el-  
les contiennent se trouve pressé. Maintenant plus les  
arteres sont pleines, plus elles ont de peine à *se* dila-  
ter ; d’où il fuit que le seing doit nécessairement s’é-  
paissir. C’est donc avec raisim que l’on met *s inflam-  
mation* au nombre des effets de la pléthore ; & par con-  
séquent une diminution dans la quantité des fluides ,  
dispofe le corps de maniere, qu’il a moins à craindre  
un état inflammatoire que l’état opposé, je veux dire,  
l’hydropisie, qui est ordinairement causiée par une éva-  
cuation d’humeurs trop copieusie.

Quatriemement, en déterminant le cours du seing vers  
d’autres parties , par le silction, le frotement, les  
épisipastiques, les vésicatoires, les fomentations,  
les bains, les cauteres, les fetons & les fortes pur-  
gations.

Tels font les moyens dont les anciens *se sont* toujours  
servis pour cet effet, comme leurs Ouvrages en font  
foi.

Hippocrate , dans le fecond Chapitre de son Traité *de  
Locis in Homine y* parle de l’efquinancie en ces ter-  
mes :

« II faut faigner du bras ceux qui font attaqués de cette  
a maladie & les purger, pour évacuer par ce moyen  
a la matiere morbifique. »

Galien, dans sa *Method. Medend. ad Glaucon. Lib. I. c.*16. traitant de la méthode de guérir le mal de tête,  
nous dit :

a Qu’il faut faire une révulsion univerfelle par des clyse  
« teres acres, des ligatures & des frictions fréquentes  
« fur les parties inférieures, aussi-bien que par la fai-  
« gnée, si la nécessité l’exige. On fait aussi une révul-  
α sion en saupoudrant la tête avec des fubstances réper-  
« cussives. »

On trouve dans ces Auteurs un grand nombre d’autres  
paffages qui prouvent qu’ils comptoient beaucoup fur  
les révulsions dans plusieurs maladies.

Van-Helmont qui témoigne en toute occasion scm inimi-  
tié pour les anciens Medecins, fe moque des révul-  
fions; & depuis Harvey, un grand nombre d’Auteurs  
ont rejetté cette méthode comme inutile & incompati-  
ble avec la découverte de la circulatlon du siang. Mais  
l’usage de la révulsion dans diverses maladies est con-

623 l'N F

firmé par la raisim & par l’expérience ; car on n’a pas  
plutôt diminué ou détruit la résistance que le sang ren-  
contre dans quelque partie du corps, qu’il y astlue avec  
une vitesse incroyable. Lorsqu’on vient à otlVrir une ar-  
tere d’une grosseur considérable, tout le siang s'écoule  
de la partie , à cause qu’il ne trouve plus de résistance.  
Lorsqtllaprès la siortie dû fœtus, les vaisseaux & les visa  
ceres ne fiant plus comprimés, le fang fe porte fouvent  
dans les parties flasques & pendantes avec une telle  
violence, à moins qu’on n’ait siain de les soutenir avec  
un bandage convenable, que ia pression venant à cesser  
dans les Vaisseaux du cetVeau & du cerVelet, la malade  
meurt d’une syncope. Il arrÎVé la même chose à ceux  
qui Tout affligés de cette espece d’hydropisie appellée  
asi:ite; lorfque la paracentese étant faite toute l'eau  
s’est écoulée ; à moins qu’on n’ait foin de resserrer le  
bas-Ventre avec des bandages conVenables. Il est donc  
évident qu’en diminuant la résistance dans quelque  
partie du corps que ce foit, le simg s’y porte en plus  
grande abondance & avec plus beaucoup de force. Mais  
le fang que le cœur pousse dans les vaisseaux rencontre  
une résistance dans leur plénitude & dans la force de  
leurs parois , laquelle s’oppofe à leur dilatation. 11  
s’enfuit donc que tout ce qui vuide les vaisseaux de  
quelque partie du corps, ou rend leurs parois capa-  
bles de céder au sang, attire les humeurs en plus gran-  
de quantité & avec plus de force dans la partie. Main-  
tenant si l’on considere que le fang au fortir du cœur se  
distribue en partie à la tête & dans les parties fupérieu-  
res du tronc, & en partie dans les inférieures, on com-  
prendra fans peine, qu’en vuidant les vaisseaux infé-  
rieurs, ou en diminuant leur résistance, le fang doit  
y affluer en plus grande abondance & avec plus de vi-  
tesse , & fe détourner par ce moyen des parties fupé-  
rieures. Il est donc possible de détourner l'impétuosité  
du fang artériel de la partie enflammée vers quelqu’au-  
tre partie, furtout lolaque l'endroit vers lequel on fait  
la révulsion, reçoit le fang de quelques troncs artériels  
fort grands. Par exemple, dans les maladies inflamrna-  
toires les Medecins fomentent la partie extérieure de  
la tête, afin qu’en augmentant l’impétuosité du fang  
dans les ramifications de la carotide externe, ils puif-  
fent diminuer *sa* pression Eur les parties internes de la  
tête.Lolaque le calus d’un os fracturé devient fongueux,  
Celfe nous apprend qu’il est avantageux d’appliquer  
des préparations de moutarde & de figues stur le mem-  
bre correspondant jusi^u’à ce qu’il foit quelque peu  
corrodé, afin d’évacuer par ce moyen la matiere nuisi-  
ble. Mais tous les réVulsifs relâchent ou vuident les  
vaisseaux opposés'; car le frottement ou l’irritation pro-  
contraction plus fréquente dans les vaisseaux de la par-  
tie vers laquelle la révulsion doit fe faire.

Au teste, on obtient une révulsion par les moyens sui-  
vans.

*Par la section.* Elle fe fait trés commodément avec le *se-  
cours* des ventoufes, qui détruifent, ou du moins di-  
minuent considérablement la pression de l’atmosphe-  
re siur la partie à laquelle on les applique, sioit qu’on  
attire l’air au moyen d’un piston ou de la siuction , ou  
qu’on le raréfie extremement avec de l'étoupe allumée  
dans la caVité de la ventoufe. On n’a pas plutôt dimi-  
nué la pression uniforme de l'air fur la silrface du corps  
dans cette partie, que tous ses vaisseaux *se* distendent  
à proportion; la partie devient rouge & enflée; & il  
pourroit même survenir une *Inflammation* ou une gan-  
grene, si on lassoit la ventousie pendant un tems consi-  
dérable. Galien, dans le dernier Chapitre de scm dou-  
zieme Livre *de Method. Medend.* obsierve que les dou-  
leurs diminuent d’une maniere surprenante après qu’on  
a fait une révulsion par le moyen des ventoufes. Hip-  
pocrate , *In Sect. 5. Aphor.* 50. recommande pour ré-  
primer le flux immodéré des regles, d’appliquer des  
grosses ventoufles star les mamelles de la malade. Et  
Van-Swieten nous apprend qu’il a souvent vu guérir

INF 624

par l'application des ventoufes fur la nuque du cou, des  
*Inflammations* d’yeux opiniâtres qui avoient résisté à  
tous les remedes. On peut voir au mot *Cucurbitulae*combien les Egyptiens seservoient des ventotssesdans  
ces siortes de maladies.

*A P égard des frictions.* Les veines *se* vuident par le moyen  
du frottement, en conséquence de la facilité qu’elles  
ont à être comprimées ; il arrive de-là que les arteres  
correspondantes à ces veines déchargent plus alternent  
ce qu’elles contiennent dans les veineequi *se* trouvent  
vuides; & le simg qui afflue essuite dans ces arteres  
y trouvant une moindre résistance, s’y porte plus abon-  
damment & avec plus de force, comme il paroît par  
ce qu’on a dit ci-devant. De-là vient que le frottement  
feul suffit pour échauffer une partie, & pour la rendre  
rouge & enflammée, & que lorfqtilon le continue, la  
chaleur & l'agitation fe communiquent à tout le corps.

Aussi Celfe, dans le quatorzieme Chapitre de fon fecond  
Livre, condamne-t’il les frictions trop long-tems con-  
tinuées dans les maladies aiguës, en ces termes:

« Un frottement trop long-tems continué ne vaut rien  
« dans les maladies aiguës, non plus que dans l’accrois-  
« fement des maladies, excepté dans les cas où l’on  
« veut procurer le fommeil auxphrénétiques. »

Il parle ensuite un peu plus bas de l'tssage du frottement  
pour procurer une révulsion, en ces termes :

« Les frictions appaifent les maux de tête.opiniâtres,mais  
« non point immédiatement lors des paroxyfmes; elles  
« fortifient aussi les membres qui font attaqués d’une  
« paralysie. Mais lorfqu’une partie est affligée d’une  
a douleur, il faut frotter plus long-tems celle qui lui  
« correspond, furtout lorfqu’on a dessein de détour-  
« ner la matiere des parties supérieures aux moyennes  
a du corps. On emploie pour cet effet les frictions des  
« extrémités. »

*Quant aux épis.pastiques'y* ce scmt des remedes qui attirent  
fortement les humeurs dans la partie fur laquelle on  
les applique. Au reste > quoique toutes les chofes qui  
relâchent & affoiblissent les vaisseaux de quelque par-  
tie du corps que cefoit, possedent en quelque forte une  
qualité attractive, à caufe que les humeurs pénetrent  
plus assément dans les vaisseaux relâchés ; on donne  
néantmoins communément l’épithete d’attractives aux  
choEes qui par leur acrimonie excitent dans les vaisseaux  
de la partie silr laquelle on les applique, des contrac-  
tions plus fortes & plus fréquentes, c’est-à-dire, accé-  
P lerent le cours des humeurs vitales dans les vaisseaux.

Ces substances reçoivent différens noms, suivant qu’el-  
les ont plus où moins d’acrimonie : celles, par exem-  
ple, qui n’excitent qu’une légere rougeur silr la par-  
tie , font appellées phénigmes; ( *phaenigrnoi* ) on les  
*nomme sinapismes* quand elles excitent un plus grand  
degré de rougeur, de chaleur , de demangeaifon &  
d’enflure, à caisse que la semence de moutarde pulvéri-  
sée & appliquée silr quelque partie du corps que ce fbît  
produit tous ces effets. Les substances plus acres qui  
ulcerent la peau & font élever l’épiderme en forme de  
petites vessies, font appellées *vésicatelres* : mais on leur  
donne le nom de *caustiques* lorfque semblables au feu  
elles brûlent les parties fur lesquelles on les applique.  
Toutes ces choses excitent une vraie *inflammation*dans la partie , & elles peuvent même , lorsqu’elles  
semt trop acres, la faire dégénérer en gangrene. Il fe  
présente tous les jours dans la pratique un grand nom-  
brede cas qui prouvent l’efficacité dont elles sirnt pour  
déterminer l'impétuosité du sang vers d’autres parties.  
Lorsqu’on couvre les piés d’un malade qui est attaqué  
d’une phrénésie aiguë , avec de la pâte mêlée avec de  
la semence de moutarde pilée, de la rapure de raifort,  
& autres substances semblables , la maladie s’appasse  
souvent au bout de quelques heures, au moyen de la  
douleur

INF 626

native. L’interposition de ce corps étranger empêche  
la réunion des levres de la plaie, & forme par fapresu  
sion une contusion légere dans toute fa circonférence,  
qui excite une *inflammation* légere & continuelle , &  
une irritation dans la partie vers laquelle on veut dé-  
tourner l’impétuosité du fang artériel. Les cauteres  
font furtout utiles aux malades dont les folides font si  
flexibles, qu’ils peuvent être aisément dilatés par le  
moindre excès de la force du sang, & admettre par  
une erreur de lieu , les parties les plus grossières des  
fluides. Ils font aussi extremement falutaires aux per-  
simnes sujettes à l’ophthalmie : mais il est évident  
qu’ils deviennent inutiles dans le cas où la partie est  
attaquée d’une *inflammation* violente ; parce qu’elle  
peut être affectée de la gangrene avant qu’ils aient eu  
le tems de produire leur effet. Il en est de même des

*Sétons s* que l’on fait ordinairement fur la nuque du cou.  
On leve pour cet effet la peau & le pannicule adipeux,  
enlespinçant longitudinalement dessus & deffous, &  
on passe à travers une aiguille enfilée d’une méche ap-  
pellée proprement*féton,* qu’on lasse dans la plaie; &  
quand elle est imbibée de pus , on la tire un peu pour y  
faire entrer l’autre bout qui est net, ce qui produit une  
irritation & une *inflammation* continuelle dans la par-  
tie. Les sétons fervent aux mêmes usiiges que les cau-  
teres; mais ils excitent pour l’ordinaire des douleurs,  
& une irritation beaucoup plus grandes. Van-Swie-  
ten dit qu’il a vu guérir des maux de tête opiniâtres,  
par une révulsion faite au moyen des fétons , & l’on  
trouve dans les Auteurs un grand nombre d’obferva-  
tions qui confirment cette vérité.

Quant *aux fortes purgations ,* nous avons déja fait voir  
combien elles fiant utiles dans les maladies inflamma-  
toirespour diminuer l’abondance & l’impétuosité des  
humeurs , en indiquant en même-tems les purgatifs  
les plus propres pour cet effet. Mais il faut encore ob-  
ferverque ces remedes font très-utiles pour détourner  
l’impétuosité du siang de la partie enflammée , surtout  
lorfque la maladie a ionsiége dans les parties fupérieu-  
res du corps. Car il peut se faire une dérivation si con-  
sidérable dans les intestins par les vaiffeaux du mésen-  
tere, que ceux du cerveau ne foientprefqueplus prese  
sés. De-là vient que les purgatifs drastiques caufent  
fouvent des vertiges & des fyncopes. Dans *lus inflam-  
mations* des yeux, lorfque la conjonctive est rouge , en  
conséquence de l’entrée des parties les plus grossieres  
du Eang dans ses petits vaiffeaux, les yeux & le visiige  
deviennent pâles au moyen d’un purgatif drastique ;  
& le fang venant à rétrograder dans des vaiffeaux plus  
grands , *^inflammation* ceffe fur le champ. Les lave-  
mensproduisent le même effet, en détournant l'impé-  
tuosité des humeurs vers ces parties, par le relâche-  
ment & l’irritation légere qu’iîs y cassent.

Hippocrate, dans sion Traité , *de Locis In Homine,* tral-  
tant de la méthode de guérir les douleurs des oreilles,  
après avoir ordonné d’appliquer des ventouses sim la  
partie oppoEée, afin d’empêcher que les humeurs ne  
fie jettent fur la partie affectée, s’exprime en ces ter-  
mes:

a Lors , dit-il, que ces moyens fiant inutiles , il faut don-  
« ner un purgatif au malade ; car les vomitifs ne font  
« d’aucune utilité. »

Et un peu après , parlant de *Ϊ’inflammation* des yeux, il  
ajoute ce qui fuit :

a Si les yeux deviennent tout d’un coup enflammés, il ne  
« faut point les oindre , mais cautérifer fortement les  
a parties inférieures, ou diminuer les humeurs par le  
a moyen de quelque purgatif drastique ; en observant  
« en même-tems de ne point faire vomir le malade. »

Il est donc évident que les anciens Medecms employoient  
les purgatifs forts & drastiques à deffein de faire une

R r

625 I N F

douleur & de *i’inflammation* qui surviennent dans ces '  
parties, & le malade commence à recouvrer la rasson.  
LorEque la nature tâche de séparer les parties nuisibles  
de la masse commune des humeurs, & de les déposer  
dans quelques parties du corps, les Medecins détour-  
nentavecsi-lccès par le moyen des épispastiques la ma-  
tiere peceante vers les parties, où, felon toute appa-  
rence , elle doit être moins nuisible. Par exemple ,  
lorsiqu’au commencement de la petite vérole, on fo-  
illente les piés & les jambes du malade avec des décoc-  
tions émollientes, & qu’on applique des épispastiques  
Fur la plante des piés ,.les pustules sortent en abondan-  
ce dans les parties inférieures du corps, & il ne s’en  
éleve que fort peu fur levifage& fur les parties fupé-  
rieures, comme Van-Swieten dit l’avoir fouvent ob-  
fervé. Ce que nous venons de dire suffit pour nous  
mettre au fait de la nature des fubstances épispasti-  
ques.

*A. P égard des vésicatoires,* nous avons observé qu’ils fiant  
beaucoup plus forts que les épifpastiques, & qu’étant  
appliqués fur quelque partie du corps que ce foit ; ils  
en détachent î’épiderme , & le font élever en petites  
vessies remplies de férosités, ce qui leur a fait donner  
leur nom. On met encore au rang des vésicatoires tout  
ce qui est capable d’exciter une *tnflammaelon* violente ;  
car lorfque *^inflammation* estsilt le point de dégénérer  
en gangrene , ces vessies de l’épiderme sont les pre-  
miers signes qui l’annoncent. Le feu fait encore éle-  
ver des vessies fur la peau , avec séparation de l’épider  
me. De-là vient encore que tous les remedes acres ,  
tels que la renoncule, l’euphorbe, la clématite ouher-  
be aux gueux, la petite joubarbe acre étant appliqués  
En grande quantité, ou pendant un tems considérable,  
font élever des pustules fur la peau. Mais on fe sert  
communément pour cet eff.t des cantharides, qui simt  
des insectes fecs & seins fucs , qu’on peut , à ce que  
dit Van-Swieten, garder trente ans dans une bouteil-  
le médiocrement bouchée, fans qu’ils perdent leurs  
vertus.

On pile grossierement ces cantharides , &on les mêle avec  
une emplâtre agglutinative , ou avec de la pâte , qu’on  
applique pendant huit ou dix heures fur la partie vers  
laquelle on veut que la révulsion fe fasse. Mais lerf-  
qu’on les y laisse trop long tems, elles irritent la chair  
nerveufe qui est fous l'épiderme, & 'caufent souvent  
des douleurs insupportables, & quelquefois une stran-  
gurie incommode & un pissement de fang.

Comme toutes ces chofes possèdent une acrimonie consi-  
dérable, elles irritent la partie silr laquelle on les ap-  
plique, & augmentent fouvent le mouvement du sang  
dans tout le corps. Mais comme cette circonstance est  
directement opposée à l’indication qui *se* présente dans  
ce cas,ainsi que nous l'avons déja fait voir, on doit fe  
servir des cantharides avec beaucoup de précaution.

A l'égard *des fomentations et des bains,* on les prépare  
ordinairement avec de l'eau dans laquelle on fait cuire  
des fubstances émollientes & relâchantes. Mais ces  
Eortes de préparations n’agissent qu’en rélâchant lesfo-  
lides & diminuant la résistance des parois des vaisseaux,  
ce qui fait qu’elles fe dilatent plus aisément, quoique  
les mêmes caisses continuent à distendre les vaisseaux.  
Les plus efficaces font les bains de vapeurs ; car il n’y  
a poinf de partie du corps qui ne commence à s’enfler  
au bout d’un quart d’heure lorfqulon llexpofe à la va-  
peur de l’eau tiede. Mais lorsqu’on veut faire une ré-  
vulsion vers des parties du corps qu’on ne peut com-  
modément plonger dans un bain , on peut mettre en  
ufage les fomentations , pourvu qu’on ait foin de les  
entretenir chaudes.

*Quant aux cauteres s* on incife la peau jufqu’au pannicu-  
le adipeux, ou fupposé que le malade craigne le bise  
touri, on obtient le même effet au moyen du cautere  
potentiel. La plaie étant faite , on l’entretient en y  
mettant une petite boule d’or, d’argent, ou d’ivoire,  
ou de telle autre matiere qui n’est point sujette à fe  
corrompre, que l’on assure avec une emplâtre aggluti- '  
*Tome IV.*

627 INF

révulsion des parties enflammées ; car Hippocrate fe  
fert dans le passage que nous venons de citer du mot  
ἀπιχνῆναι, qui signifie une exténuation du corps & un  
affaissement des vaisseaux en conséquence d’une *éva-  
cuation* violente. Mais il défend les vomitifs dans les  
cas de cette nature, parce qu’ils ne font qu’augmenter  
l’impétuosité du fang vers la tête , comme on peut ai-  
fément s’en appercevoir en voyant vomir quelqu’un ;  
car fes yeux deviennent rouges & larmoyans , tandis  
que ses leVres & sim visage sont distendus & gonflés  
de simg.

Cinquiemement, par un air *sec 8c* un peu froid ; par la  
tranquilité que l’on procure à l’efprit en préve-  
nant ou calmant fes passions , par le repos naturel  
ou artificiel ; par une diete exacte, par des ali-  
mens liquides & antiphlogistiques & des boissons  
de même qualité ; par des médicamens délayans ,  
& en même-tems rafraîchiisans.

Examinons maintenant les chofes qui peuvent modérer  
le mouvement des humeurs dans les vaisseaux, & em-  
pêcher par ce moyen que la lésion des vaisseaux enflam-  
més n’augmente.

*L’Air sec et un peu froid* , est falutaire en tant qu’il pé-  
netre dans les poumons par le moyen de la respiration ;  
car il est certain que le sang qui passe du ventricule  
droit du cœur dans les canaux étroits de l’artere pul-  
monaire, s’échauffe par sim frottement, & a befoi n par  
conséquent d’être rafraîchi par Pair de dehors : mais  
cette qualité rafraîchissante ne fe trouve point dans  
l’air extérieur lorsqu’il est trop chaud ; car Boerhaave  
a montré dans le premier Volume de fa Chymie, que  
les animaux qui demeurent trop long-tems dans un at-  
mofphere trop chaud , & dont le fang n’est point ra-  
fraîchi par Pair de dehors , font attaqués d’une fievre  
extremement aiguë, qui leur caufe la mort au bout de  
quelques heures. Il est donc évident qu’un air un peu  
froid contribue beaucoup à rendre la circulation du  
sang modérée ; & toutes les autres circonstances étant  
fupposées égales, un air sec est toujours préférable à  
un air humide. Lorfque Pair est en même-tems froid  
& humide , il peut en rafraîchissant trop , devenir nui-  
sible; car on obferve qu’on a beaucoup plus froid en  
automne & en hiver , lorfque Pair est humide, que  
lorsqu’il est *sec ,* quoique les thermometres paroissent  
conserver le même degré de chaleur. Cela vient, je  
crois, de ce que l’air qui environne nos corps , est plu-  
tôt échauffé par leur chaleur, lorsqu’il ne contient au-  
cune humidité , ou du moins , lorsque celle-ci est mé-  
diocre; car, comme Boerhaave observe dans le pre-  
mier Volume de *sa* Chymie : « Plus la densité des  
«corps, soit fluides ou solides est grande, plus il leur  
« faut de tems pour être échauffés par le même degré  
« de chaleur. »

*Pour ce qtel est de l’extinction totale, ou du moins de la mo-  
dération des passions* ; on est convaincu par l’expérience  
journalieres que la circulation des humeurs peut être  
extremement accélérée par la violence des passions de  
l’ame, d’où il fuit qu’il faut s’en garantir aVec foin &  
les appaifer , fuppofé qu’elles deviennent trop vio-  
lentes.

*Quant au repos naturel ou artificiel t,* il est certain qu’il  
influe de la maniere la plus salutaire fur les maladies  
qui font accompagnées de la trop grande impétuosité  
des humeurs. Au. reste , lorsique l’esiprit n’est agité  
d’aucune passion , & que rien n’agit avec trop de force  
fur les organes des siens, le malade tombe pour l’ordi-  
naire dans un Eommeil profond. De-là vient que les  
anciens Medecins ordonnoient de mettre les perIonnes  
attaquées d’une maladie inflammatoire dans un appar-  
tement obfcur & éloigné du bruit. Mais lorfque ces  
moyens ne réussissent point, on peut employer les ano-  
dyns en toute sureté.

*A l’égard d’une dicte exacte, liquide et antiphlogistique ;*

INF 628

les alimens semt nécessaires pour reparer ce que le  
corps perd tous les jours par les effets nécessaires de la  
Vie & de la santé. Ces alimens quelques bons qu’ils  
siaient ont toujours une qualité étrangere , & ont be-  
soin d’être appropriés à la nature de nos fluides, par  
Faction des Vaisseaux & des Vifceres. Mais 1 octane le  
changement que Eouffre l’aliment qu’on a pris est trop  
fort, ou qu’il fe fait dans une perfonne latine & robuste,  
il EurVient une .fievre légere , qui corrige ou qui chasse  
la matiere qui produit ces agitations. Aussi les perston-  
nes qui ste portent le mieux , apperçoivent - elles tous  
les jours une plus grande vitesse dans leurs pouls, qqel-  
ques heures après avoir dîné. Plus les facultés qui  
convertissent les alimens cruds en un fang louable ,  
font foibles, plus la circulation est accélérée par les ali-  
mens qu’on apris. Lorsqu’une jeune fille vientàman-  
ger de la chair fumée, du lard , ou tel autre aliment  
semblable , elle en a la fievre pendant quelques heures.  
Les phthisiques s’apperçoivent que leur maladie aug-  
mente par le trop grand usage du lait. Mais comme  
l'assimilation des alimens à la nature des fluides hu-  
mains, dépend principalement de Faction des solides  
surlesfluides, & de la quantité des humeurs qui Pont  
déja cuites, & qui se mêle Insensiblement avec quel-  
que peu de chyle cru, comme on l’a fait voir à l’arti-  
cle *Fibra* ; & puifqtl’il est nécessaire pour obtenir la  
réfolution d’une *Inflammation ,* d’évacuer par la fiai-  
gnée & la purgation, les humeurs qui semt cuites , &  
de diminuer -l’impétuosité de la circulation : il s’en-  
siuit qu’on ne doit usier que d’alirnens faciles à digérer.  
Toutes les fubstances qui *se* convertissent aisément en  
Eang par l’action des vifceres , surtout des poumons &  
des arteres, conviennent aussi dans les cas de cette na-  
ture.

On peut mettre de ce nombre le petit lait, & surtout la  
sérosité aigrelette du babeure , le lait délayé avec une  
double ou triple quantité d’eau ; les tisianes d’orge &  
d’avoine , & les sclcs récens des fruits d’été , furtout  
quand on en tsse avec modération; car un pareil régi-  
me ne surcharge jamais le corps & le rafraîchit, ce qui  
n’est pas d’une petite importance dans les maladies ai-  
gués inflammatoires. De-là vient que dans les fortes  
chaleurs de Pété , les personnes qui *se* portent bien,  
de même que celles qui fiant affligées de maladies chau-  
des, recherchent les alimens liquides & rafraîchissans,  
& rejettent ceux qui ont une qualité contraire; au lieu  
que le régime opposé, est salutaire en hiver & dans les  
maladies de langueur. Hippocrate nous dit dans ses  
Epidémiques, *Lib. VI. Text.* 18. «que les alimens  
« foibles rafraîchissent , & que ceux qui sont forts ,  
a échauffent. »

*Quant aux baissions claires , liquides, et antiphlogistiques ;*les fucs de limon, d’orange, de cerifes, de groseilles,  
ou leurs sirops épaissis, que l’on vend dans les bouti-  
ques , étant délayés dans une grande quantité d’eau,  
compofent une boiffon très-agréable ; & comme on  
peut les varier à l’infini, & que toute liqueur claire &  
rafraîchissante est propre pour le cas dont nous par-  
lons, le malade peut choisir celle qui est le plus de  
fon gout.

*Venons aux remedes délayans, et en meme-tems raserit-  
chelssetns.* Le sang artériel qui croupit dans les petits  
vaisseaux, est pressé & agité par celui qui stoct du cœur,  
ainsi qu’il est évident par la définition de *Felnflamma-  
tion* ; & nous avons déja montré qu’une pareille agita-  
tion excite une chaleur violente. Il faut donc, pour  
empêcher que la lésion des vaisseaux enflammés n’aug-  
mente, employer les remedes qui peuvent par leur  
qualité délayante, réfoudre la matiere épaisse qui cau-  
sse l’engorgement, & appaifer la chaleur exeessive dont  
nous avons parlé. L’eau est , à proprement parler, le  
seul délayant que l'on connoisse , & tous les autres re-  
medes ne sont tels qu’à cause de l’eau qu’ils contien-  
nent. Mais nous venons d’observer que les alimens  
clairs & liquides, c’est-à-dire, les boissons aqueuses,  
fo^lt propres dans le cas dont il s’agit; d’où il suit

629 I N E

qu’elles doivent concourir avec les remedes à hâter  
cette dilution.

Les rafralehissans appaisent ou diminuent les causes de  
cette chaleur extraordinaire: mais nous ayons montré  
ci-deVant, que la chaleur excessiVe dont *F inflamma-  
tion* est accompagnée, proVÎent de l’augmentation de  
la circulation, & du frottement réciproque des folides  
& des fluides dans les Vaisseaux enflammés , aussi-bien  
que dans ceux qui leur sont contigus , & qui quoique  
ouverts, se trouvent rétrécis par le gonflement des vaif-  
Eeaux obstrués qui fiant à leur voisinage. Il s’ensuit donc  
que l’on doit mettre au nombre des remedes rafraîchif-  
sans, tous ceux qui siont capables de détruire la densité  
des fluides , de relâcher les vaisseaux engorgés, & de  
diminuer la force excessive de la circulation. Toutes  
les fubstances aquetsses font donc non - seulement dé-  
layantes, mais eneore rafraîchissantes ; car il saut re-  
marquer, que plus le tempérament est froid, plus aussi  
la quantité d’eau qu’il contient est grande; & au con-  
traire , que le fang est d’autant plus délayé, que la cha-  
leur est plus grande. C’est ce qui fait que tous les mem-  
bresd’un hydropique font froids, au lieu qu’il y a un  
grand dégré de chaleur dans les perfonnes robustes &  
qui sont de l’exercice. L’eau est aussi sort salutaire, en  
tant qu’elle relâche les vaisseaux, ainsi que je l’ai mon-  
tré à ï’artiCle *Fisera.* Au reste, lorsque le sang est dé-  
layé par des substances aquetsses, & les vaisseaux relâ-  
chés, l’impétuosité de la circulation diminue toujours,  
comme on en voit un exemple dans les jeunes filles,qui  
deviennent fil jettes à une infinité de maladies par le  
trop grand ufage qu’elles font des liqueurs aqueufes  
tiedes. Lors donc que l’on voit quelque efpérance de  
pouvoir réfoudre l’*inflammation ,* on doit employer  
Peau comme la bafe de tous les antiphlogistiques, &  
y joindre les substances farineuses les plus émollien-  
tes, afin de mieux relâcher les vaisseaux, aussi-bien que  
les remedes extremement résolutifs; pour atténuer la  
matiere inflammatoire épaissie, & la mettre en état de  
circuler. Il peut y avoir une infinité de formules de  
cette espece, & j’en rapporterai quelques unes ci-desi  
sous. Mais je fuis bien aise de faire obferver aupara-  
vant, que la Eaignée & la purgation tiennent lieu de  
rafralehissans dans les maladies inflammatoires.

*Remedes délayans s et en meme-tems rafraîchissetns.*

Laissez le tout en digestion pendant un demi-quart d’heu-  
re , & après la dépuration, fur trois pintes, mêlez

*de nitre pur, deux dragmes ; Se  
de rob de sureau, trois onces.*

On donnera trois onces de cette préparation au malade  
à toute heure du jour.

Ou,

Prenez *d’eau distilée de fleurs de sureau s quinze onces s  
de rob de sureau, deux onces s &  
de mtre purifiéi une dragme.*

Mêlez & donnez-en une once au malade par heure.

INF 6 2 o

***J***

Ou,

Prenez *de graines de bardane pilées, quatre dragmes\*  
de semences de persil, six dragmes i,  
de celles de chicorée j une once.*

Faites avec de Peau distilée de persil une émulsion, 1  
douze onces de laquelle vous mêlerez,

*de nitre pur y une dragme ; &  
de sirop des cinq racines apéritives s une once\**

La dose est une once par heure.

Ou,

Prenez *d’antimoine diaphoréelque, non lavé, une dragmes  
de fel de prunelle, demi-dragme ;  
de racine de zedoaare, un scrupule.*

Faites une poudre que vous diviserez en six dofes: on en  
prendra une toutes les trois heures dans un verre  
de tisane.

6. En calmant l’impétuosité dans la partie affectée, par  
l’application extérieure des rafralehissans, des ré-  
percussifs, & des astringens, dont on Variera le  
mélange aVec les anodyns & les apéritifs, felon  
les circonstances.

Nous aVons déja considéré les remedes , qui en opérant  
un changement dans les autres parties , ou dans tout  
le corps, empêchent la lézion d’augmenter. Nous al-  
lons maintenant parler de ceux, qui étant appliqués ex-  
térieurement fur la partie affectée, font capables de ra-  
lentir l’impétuosité extraordinaire des humeurs. Nous  
aVons observé ci-deVant, que l'irritation des fibres de  
la partie affectée, accélere le motlVement des humeurs,  
non-seulement dans cette partie, mais encore dans tout  
le reste du corps. Il s’ensuit donc, que tout ce qui est  
capable de faire cesser cette irritation , étant appliqué  
fur la partie enflammée, ne peut manquer dlappaiEer  
l’impétuosifé des humeurs. Mais cette irritation est  
causée par le sang qui agit sim les Vaisseaux obstrués,  
& qui déchire leurs parcis. Il s’ensiiit donc, que tout  
ce qui peut leVer l’obstruction-, & faciliter le cours du  
fang dans les Vaisseaux qui sont otlVerts , suffit pour  
salre cesser cette irritation. On peut en Venir à bout  
de deux manieres, ou en relâchant tellement les Vais-  
seaux obstrués, qu’ils puissent transinettre par leurs *ex-  
trémités* les molécules obstruantes dans les Veines ; ou  
en les resserrant de telle sorte par le moyen des rafraî-  
chissans, des répercussifs, & des astringens, que la ma.  
tiere obstruante puisse rétrograder des parties les plus  
étroites des Vaisseaux dans les plus grandes. Les An-  
ciens employoient Peuvent cetté méthode dans la  
cure des *inflammations* qui silrViennent tout d’un coup,  
Eans qu’aucune cause ait précédé, dans la perfuasion  
qu’elle tire sim origine d’une fluxion. Galien, dans sa  
*Meth. Medend. ad Glauc. Lib. II. cap.* 2. nous apprend  
à ce sujet, que quelques Medecins attachés à la Secte  
des Méthodiques, assuraient que les *inflammdelons* de-  
mandent des remedes relâchans, parce qu’ils croyolent  
qu’elles proVÎennentdu resserrement ; car tousles Me-  
decins de cette Secte déduisoient les caisses de toutes  
les maladies du resserrement & du relâchement, ce qui  
est une opinion que plusieurs ont embrassée dans la si.ii-  
te. Mais, ajoute-t’il, un petl plus bas, la raisim & Pcx-  
périence nous apprennent qu’il faut, après avoir cm-  
ployé les éVacuations conVenables, oindre la partie en-  
flammée aVec des remedes capables de repercuter les  
humeurs qui affluent, d’éVacuer en même-tems celles  
qui fe sirnt déja amassées dans la partie affectée, & de ré-  
tablir le ton & la force des parties. Ilrecomman.de pour  
cet effet, la joubarbe, l’écorce de grénade, & le sumach,

R r ij

*fiy* t INF

qui possedent une qualité rafraîchissante & astrin-  
gente. Il dit encore dans le chapitre suivant du même  
Livre, qu’on peut humecter & relâcher les *inflamma-  
tions* qui proVlennent d’une autre caufe que d’une flu-  
xion subite.

Il siI# de ce qu’on vient de dire, & de ce qu’on a dit ci-  
dessus touchant les effets que produisent les substances  
actuellement & potentiellement froides, lorfqtllon les  
applique fur les parties, que les rafraîchissans, les ré-  
percussifs, & les astringens , ne sont pas toujours falu-  
taires, & qu’on doit en tsser avec beaucoup de précau-  
tion, puisqu’il y a des cas où ils peuvent devenir extre-  
mement nuisibles. Ils produisent souvent des très-bons  
effets dans les *inflammations* légeres, lorsqu’on les ap-  
plique dès le commencement. Van-Swieten dit, qu’il  
a vû souvent guérir des ophthalmies qui ne fassoient  
que commencer, avec de l’eau froide toute feule. Mais  
lorsque la maladie est invétérée, il n’est pas si facile  
de répercuter la matiere inflammatoire qui obstrue les  
vaiffeaux; & ces fortes d’applications ne font qu’aug-  
menter la maladie en refferrant les vaisseaux & coa-  
gulant les fluides. 'II convient donc , dans ces sortes de  
cas, d’employer des remedes relâchans & apéritifs ,  
qui ouvrent les vaisseaux, & atténuent la matiere qui  
forme l’obstruction. Le Medecin doit donc choisir des  
remedes appropriés à l’état & à la condition particu-  
liere de la maladie.

On peut aussi mêler ces remedes avec les anodyns qui  
adoucissent, & calment les douleurs en trois manieres,  
ou en détruifant la caufe , ou en disposant tellement  
la partie qüe la douleur affecte , qu’elle y soit beau-  
coup moins sensible; ou enfin en calmant la douleur  
fans toucher à la cause , & sans opérer aucun change-  
ment dans la partie affectée. Toutes les chofes dont  
nous venons de parler sont des anodyns , parce qulou-  
vrant & relâchant les vaisseaux obstrués, ou reposs-  
fant la maniere obstruante des parties les plus étroites  
des vaisseaux dans celles qui semt plus grandes , elles  
calment entierement la douleur, ou disposent la partie  
de façon qu’elle en est moins affectée. On peut aussi se  
fervir des remedes qui émoussent le sentiment de la  
douleur dans les parties fur lesquelles o^les applique,  
pourvu qu’on ne néglige point ceux qm sont capables  
de détruire ou de corriger les causes de cette douleur.  
On mêlera donc des feuilles demorelle , de jufquiame  
& de langue de chien , avec les fomentations que l’on  
doit appliquer fur les parties enflammées ; car les  
effets d’une douleur violente, semt la fievre, la cha-  
leur , la soif & la fechereffe , qui toutes nuifent  
aux parties enflammées; & comme la plupart nais-  
sent de la douleur , il est évident qu’on doit fe promet-  
tre de grands avantages des remedes qui ont la vertu de  
calmer.

)

On dissipe la lésion déja faite par l’usage des mêmes re-  
medes dont on a parlé dans Paphorifme précé-  
dent ; car après qtison aura relâché la trop grande  
tension , la fibre prendra d’elle-même sa pre-  
miere forme, & recouvrera fes forces par la nu-  
trition.

La lésion dont nous parlons consiste dans la distension du  
vaiffeau obstrué par la pression des fluides vitaux qui  
agiffent fur la partie obstruée. Or, puisque toutes les  
chsses dont nous avons fait mention dans PAphorif-  
me précédent, diminuent ou détournent l’impétuosité  
du fang , il est évident qu’on peut réparer la lésion par  
les mêmes remedes tant qu’il y a quelque efpérance de  
résolution, & que l’union des vaiffeaux n’est point  
détruite, bien qu’ils aient été tiraillés avec beaucoup  
de violence. L’obstruction n’est donc pas plutôt le-  
vée, que les fibres reprennent par leur propre force  
leurs premieres dimensions; car la feule maladie qui  
reste pour lors, consiste dans la foibleffe des fibres,  
que leur trop grande tension a occasionnée; ( voyez

ï N F 63 2

*Fibra,* & elle fe guérit après qu’on a détruit les cau-  
Ees de cette tension , & fortifié les parties par des ali-  
mens convenables. Au reste, plus les vaiffeaux disten-  
dus par *FInflammaelon* font fermes & élastiques, plus  
ils ont de facilité à reprendre leur premiere forme : &  
au contraire, plus ils font délicats , plus il leur faut de  
tems pour reprendre leurs premieres forces. Cette cir-  
constance pourra peut être nous être de quelque ufage  
pour expliquer certains phénomenes qui subsistent  
long-tems après qu’on a guéri les maladies inflamma-  
toires du cerveau par réfolution. Il arrive, parexem-  
ple, quelquefois qu’après une phrénésie ou un délire  
violent dans les fievres aiguës, ou dans la petite véro-  
le, les malades reffentent pendant fort long-tems une  
foibleffe incroyable , & un dérangement dans toutes,  
ou du moins quelques - unes des fonctions qui dépen-  
dent du cerveau. Dans ces fortes de cas, lorsiquson en-  
treprend la cure avec des vésicatoires, des catharti-  
ques, des sudorifiques & d’autres évacuations de même  
nature, ou avec des remedes qui jettent les fluides  
dans une agitation violente, le malade fie trouve beau-  
coup plus mal; au lieu qu’en abandonnant la maladie  
au tems & à la nature, elle se dissipe insensiblement  
d’elle-même. Sydenham, qui a recherché avec autant  
de Eoin que d’industrie la vraie nature de la plupart  
des maladies cachées, adopte ce sentiment dans *sa  
Schedula Monitoria de novae febris ingressu s* car il dit  
avoir observé dans une fievre épidémique continue,  
qui affectoit tout d’un coup la tête & caufioit ordinai-  
rement une phrénésie ; qu’après des évacuations gé-  
nérales par la faignée & les cathartiques , il restoit un-  
coma , qui disparoiffoit après un tems considérable,  
pourvu que le malade fie levât tout le jour , & ne fût  
point haraffé par des remedes drastiques ; car dans les  
cas de cette nature, le cours des humeurs dans les vaise  
feaux du cerveau paroît interrompu , jusqu’à ce que  
les vaiffeaux qui ont été affoiblis par la trop grande  
distension, aient recouvré leur force naturelle.

Pour rendre fluide la matiere de l’obstruction, il faut  
l’atténuer & la délayer,

1. En rétablissimt le ressort des vaisseaux par la diminu-  
tion des fluides qui le distendent, procurée par la *sai-  
gnée 8e* les purgations abondantes ; en animant les  
fibres par l’usage des liqueurs ténues aromatiques,  
bues chaudes ; par des fomentations, des frictions, des  
ventoufes & des fcarifications,

La troisieme circonstance requife pour la cure d’unesta-  
*flammation par résolution,* étoit, comme nous l’avons  
obfervé, de rendre la matiere de l’obstruction douce &  
fluide, & de l'entretenir dans cet état ; & nous allons  
maintenant indiquer les méthodes & les remedes que  
l’on peut employer pour y réussir Nous considererons  
d’abord les chofes qui rendent la matiere de l’obstruc-  
tion si fluide, qu’elle peut passer sans aucun obstacle  
par les extrémités les plus étroites des vaisseaux. Il  
paroît que cet effet peut être produit en deux manie-  
res, ou par dilution; lors, par exemple, que l’eau,  
par le mélange & l'interposition de fesparties , sépara  
les molécules unies du Eang ; ou par une atténuation  
produite par le frotement des vaiffeaux & les frictions,  
aussi-bien que par les remedes, qui font capables par la  
figure & la rigidité de leurs parties, de diviser les mo-  
lécules réunies. On peut donc mêler les délayans&les  
atténuans de cette sorte, qu’ils operent, étant réunis,,  
des effets plus considérables que si on les eût employés  
séparément.

Le Eang humain, lorsqu’on le laisse reposer , tend de lui-  
même à s’épaissir, & cette disposition est d’autant plus  
forte , que le fujet est plus robuste. Les particules du-  
sang ont donc besoin, pour conserver leur fluidité,  
d’être dans un mouvement continuel, & de changer de  
situation; & ces mêmes parties qui avolent déja com-  
mencé à s’épaissir, *se* résolvent de nouveau par le

633 INF

moyen du mouvement & du changement de situation,  
dont on vient de parler.

Lorsqu’une personne tombe en foibleffe , le sang crou-  
pit dans les grosses veines qui sirnt aux en Virons du  
cœur, & il s’en amasse une grande quantité entre le  
ventricule droit de ce Vsscere & les poumons, dansl’o-  
reillette & dans le sinus Veineux , où il tend immédia-  
tement à s’épaissir. Lorsque le malade commence à *re-  
venir* de sa défaillance, au moyen de l’eau froide qu’on  
lui ajettée fur le Visage , il fent fur le champ une Vio-  
lente palpitation de cœur. Le fang qui est gluant, &  
qui commençoit, pour ainsi dire, à *se convertir* en con-  
crétions polypeufes, s’arrête dans les parties étroites  
de l’altere pulmonaire, dont la contraction oblige ces  
concrétions à rétrograder. Ainsi elles aVancent & elles  
reculent, jufqu’à ce qu’elles aient été résoutes par leur  
frottement réitéré contre les parois des Vaisseaux. Alors  
l’anxiété du malade cesse, & le fang qui fort du Ventri-  
cule droit du cœur, circule aVec la même liberté qu’au-  
paraVant dans les parties les plus étroites de Partere  
pulmonaire. Il arrÎVe un pareil esset dans *Vinflamma-  
ûon*, lorsqu’on rétablit le ressort des Vaisseaux; car si l’on  
fait attention aux caisses qui les fontmouVoir, tandis  
que le corps est en santé, on s’appercevra qu’un Vaisseau  
enflammé est privé du reffort, au moyen duquel il fe  
dilate & Ee resserre alternatiVement ; car lorfque le  
cœur Ee resserre , il pousse tout le sang contenu dans *ses*cavités, dans les arteres, qui étant flexibles, *se* dilatent  
par ce moyen : mais un moment après , lorsque le cœur  
est dans fla diastole , les arteres par leur propre élastici-  
té , & par l’action de leurs fibres musiculaires, fie resser-  
rent de nouveau, & font aVancer le fang renfermé dans  
leurs cavités. Et comme les valusses de l'aorte s’oppo-  
Eent au retour du fang dans le cœur, *ce* fluide est obli-  
gé de passer des arteres dans les Veines. Maintenant, si  
l’on fuppOfe un obstacle dans la cavité d’une artère ,  
capable d’empêcher la circulation du fang, il est évi-  
dent que le fang poussé par la force du cœur, doit dila-  
ter cette artere ; mais celle-ci étant une fois dilatée, ne  
peut *se* contracter le moment si-fivant, parce que le fang  
contenu dans fa castré, ne peut fortir par sim extrémité  
obstruée , & que le simg qui siiccede , s’opposte à sim  
retour. Cette artere doit donc demeurer distendue &  
pleine, mais sans mouvement, pussque sim élasticité,  
non plus que la force mufculaire , ne font point capa-  
bles de furmonter la résistance du fluide qui forme l’obf-  
truction. Mais on ne peut rétablir le ressort d’une pa-  
reille artere , qu’en diminuant la quantité du fluide qui  
la distend ; & l’obstruction de fon extrémité empêche  
ce fluide de passer dans la Veine qui lui correfpond. Il  
ne reste donc plus qu’àdiminuer tellement la quantité  
& la force des fluides, que Partere recouVre sa contrac-  
tion naturelle, & faste rétrograder le fang vers fa bafe.  
Pour lors la matiere qui forme l'obstruction n’étant  
plus pressée par le fang qui fuccede, fera poussée par la  
contraction de Partere dans *ses* parties les plus larges,  
à moins qu’elle ne demeure tout-à-fait engagée & im-  
mobile dans celles où elle se trouve: mais le moment  
d’après , elle est encore poussée dans la partie la plus  
étroite du Vaisseau. De forte qu’au moyen de ce mou-  
vement progressif & rétrograde, il fe fait un frotte-  
ment de la matiere contre les parois des Vaisseaux & les  
molécules contiguës du fang, qui produit l’atténuation  
& la division des molécules épaissies. Il paroît mani-  
festement dans plusieurs cas , que les molécules peu-  
vent être atténuées au point de pouVoîr circuler de  
nouveau dans les parties les plus étroites des arteres.

Par exemple, Leewenhoeck , dans fes *Experiment. et  
Contempl.* nous fournit une observation qui prouVe ένΐ-  
demment l’efficacité dont est ce mouvement alterna-  
tifdes vaisseaux, pour dissoudre le sang épaissi. Cet Au-  
teur ayant examiné avec un microscope l'aile d’une  
chauVessouris que le froid & la faim aVoient réduite  
dans un état extrêmement languissant, i l ne put apper-  
cevoir aucun mouvement ni dans les arteres, ni dans  
les veines. Six heures après néantmoins , lorfque cet

INF 634

animal eut recouvré *ses* forces, il découvrit une parti-  
cule oblonguede sang caillé qui remplissoit toute Par-  
tere , & qui à force d’avancer & de reculer, s’atténua  
par le frottement au point de pouvoir passer de Partere  
dans la veine. Nous avons montré ci-devant jufqu’à  
quel point la quantités l’impétuosité du fluide qui cau-  
*se* la distension , peuvent diminuer au moyen de la sai-  
gnée & de la purgation. Mais on voit éVidemment  
dans les malades d’un tempérament pléthorique, com-  
bien la diminution de ces mêmes fluides contribue à ré-  
tablir le ressort des vaisseaux que la plénitude a détruit ;  
car leur pouls Ee sait à peine sentir dans le fort de la ma-  
ladie , au lieu qu’on n’a pas plutôt diminué la quantité  
du fang par la siiignée, que les battemens deviennent  
plus sensibles, & toutes les fonctions qui étoient aupa-  
ravant presque interrompues , fe rétablissent.

*Ern animant les fibres par l’usage des liqueurs ténues aro-  
matiques , bues chaudes.* Baglivi , dans fon Traité , *de  
Fibra motrice et morbosa s* a démontré que les parties  
solides du corps ont une propriété si surprenante ,  
qu’elles peuVent, étant irritées par quelque chose que  
ce soit, catsser des agitations surprenantes , foit enaug-  
mentant le mouvement naturel qu’elles exécutent ,  
lorsque le corps est en santé, ou en le dérangeant tout-  
à-fait. Il est certain que la moindre irritation produit  
cet effet dans les plus gros membres. Les alimens que  
l’on prend passent au moyen du mouvement de l’esto-  
mac&des intestins dans toutes leurs circonvolutions ,  
jufqu’à l’extrémité du rectum ; & après s’être dépouil-  
lés dans ce trajet de toutes les parties qui pouvoient *se*dissoudre , ils s’évacuent à la fin par l’anus. Mais lorf-  
que les intestins Pont irrités par un purgatif acre, les  
alimens fortent en peu de tems par bas, étant poussés  
par le mouvement péristaltique accéléré des intestins.  
Les poisons acres , en corrodant la furface interne des  
intestins , resserrent toutes les parties qu’ils touchent ,  
avec tant de violence , que rien n’y peut plus passer.  
De forte que Pair élastique se trouvant intercepté, il  
en résiilte quelquefois des tumeurs de bas-ventre ex-  
traordinaires : & cette *irritabilité* est tellement essen-  
tielle à quelques parties , qu’elle fubsiste même après  
la mort, & après qu’elles ont été séparées du corps. Le  
Chancelier Bacon rapporte, que le cœur d’un homme  
qu’on avoit éventré , ayant été jetté dans le feu , il s’é-  
leva pendant fept ou huit minutes , à une hauteur con-  
sidérable. Peyer ayant ouvert la poitrine & le ventre  
d’une chate qui mourut après avoir avorté, sut très-  
furpris, lorsqu’il vint à souffler dans le réservoir  
du chyle , de voir que Pair n’eut pas plutôt pénétré  
dans le cœur, quePes oreillettes , & erssuiteses ventri-\*  
cules se mirent en jeu pendant quelques heures, quoi-  
qu’il *se* fût déja écoulé un tems considérable depuis la  
mort de cet animal. Cette découverte fortuite Payant  
engagé à faire la même expérience fur des cadavres  
humains, elle eut un pareil fuccès : mais le cœur reprit  
fon mouvement avec un peu plus de difficulté dans les  
uns que dans les autres. Il fut même quelquefois obli-  
gé de joindre à l’injection de Pair, qui doit être chaud,  
une fomentation externe. Ce même Auteur nous l’ap-  
prend dans fon *P’arerg. Anatom.* que le cœur des per-  
sonnes qui ont été pendues, reprend non-feulement  
Eon mouvement avec beaucoup de facilité,mais encore,  
qu’il le conserve pendant très-long tems. Il paroît par  
toutes ces circonstances que les fibres des vistceres &  
des vaisseaux peuvent entrer dans des mouvemens vio-  
lens, pour peu qu’on les anime. Lorsqu’un homme qui  
*se* porte bien , fait un trop grand ufage du Eel ammo-  
niac , des épiceries ou du vin, le cœur & les vaisseaux  
entrent dans un mouvement violent qui est siiivi de la  
fievre. Lors donC que les vaisseaux obstrués sont long-  
tems distendus par l’impétuosité du siang qui circule,  
leurs fibres perdent leurs forces, & n’agissent plus avec  
la même vigueur fur les fluides qu ils contiennent.  
Après qu’on a diminué par la faignée & la purgation la  
quantité de fluide qui distend les vaisseaux, aussi-bien  
que l’impétuosité du fang artériel : il est à propos d’em-

635 INF'

ployer des remedes qui peuvent, en se mêlant avec le  
fang & circulant avec lui dans les arteres , animer les  
fibres des vaisseaux à une plus grande contraction , &  
séparer & incisier par ce moyen les molécules qui cau-  
sent l’obstruction, de façon qu’elles puissent circuler  
fans difficulté dans les parties les plus étroites des vaif-  
seaux ; & dans ce cas *VInflammation fe* guérira par ré-  
solution. On parvient à ce but par l’ufage des infusions  
aromatiques , ou par des infusions, ou des décoctions  
légères de fandaux, de fassafras , des cinq racines apéri-  
tives , ou d’autres substances femblables , qui ne peu-  
vent jamais être nuisibles dans ces fortes de cas.

*Liqueur ténue aromatique i qu’il faut boire chaude.*

Laissez le tout en digestion très-chaude, pendant une  
demi-heure, dans un vaisseau couvert, & filtrez  
la liqueur : on en prendra deux onces par heure,  
très chaudes.

«

Mais tandis qu’on prend ces remedes en grande quantité;  
pour déterminer leur efficacité à la partie affectée , il  
faut mettre en ufage les fomentations , les frictions ,  
les ventoufes & les fcarifications. Les frictions font ex-  
tremement salutaires dans le cas dont il s’agit, à catsse  
que par la pression & le relâchement alternatif qu’elles  
produisent, elles suppléent en quelque forte au défaut  
de l’action des vaiffeaux fur les fluides : mais il est évi-  
dent qu’elles doivent être légeres , & qu’on ne doit ja-  
mais les employer siir la partie enflammée, jufqu’à ce  
qu’on ait calmé la douleur par des éVacuans , & dimi-  
nué ou détruit totalement l'impétuosité du seing par le  
moyen des remedes qui diminuent *sa* quantité.

2. En usant de boissons ténues, aquetsses & chaudes , &  
en délayant la matiere engagée.

Après qu’on a chassé par le moyen des évacuans une gran-  
de partie des fluides, & rétabli le ressort des vaisseaux,  
rien ne contribue plus efficacement à la résolution de  
*Finflammaelon*, que de remplir les vaisseaux d’tm flui-  
de capable de circuler dans les plus petits. Or l’eau  
possede cette qualité ; & la partie la plus subtile des  
fluides humains qui tombe fous les sens ressemble press  
que à Peau dans toutes *ses* propriétés. D’où il Puit que  
l’eau est capable de circuler dans les vaiffeaux les plus  
déliés du corps. Ce fluide, quand on le boit chaud, est  
le remede le plus efficace que l’on pusse employer dans  
les maladies inflammatoires; car étant conduit parles  
lois de la circulation dans les parties du corps où la  
matiere inflammatoire réside, il agit siur elle & con-  
court avec Faction des vaiffeaux à l'atténuer; & ainsi  
en s’insinuant peu à peu entre les molécules de la ma-  
tiere qui forme l’obstruction , il les sépare & les dé-  
laye. Nous avons observé ci-devant combien Peau est  
efficace pour lever les obstructions, par sa qualité de-  
layante & atténuante; & je suis bien aise qu’on obser-  
ve ici qu’elle est encore un véhicule excellent pour  
tous les remedes qui stont destinés à atténuer & à réibu-  
dre les concrétions inflammatoires. Il s’ensilit donc  
que toutes les liqueurs ténues dans lesquelles l’eau pré-

INF 636

domine, telles^que le petit-lait, lésait coupé, la peti-  
te biere, les tisimes d’orge & d’avoine, aussi-bien que  
les infusions de thé & de caffé, font extremement saltu  
taires dans ces fortes de cas.

3. Par l’tssage des atténuans, des résolutifs & des reme-  
des oppofés à la pature de la matiere de l’obstruc-  
tion, & employés intérieurement & extérieure-  
ment, en forme de décoction, de bain, de fo-  
mentations, de vapeurs, de cataplasines, d’em-  
plâtres ou d’ongucns.

Quoique Peau foit capable de résoudre un grand nombre  
de concrétions, celles, par exemple, de l’espece fali-  
ne , favoneufe , muqueufe & gélatineufe ; il y en a  
néantmoins plusieurs autres qui ne peuvent être réfou-  
tes par Peau feule. C’est ce qui fait que l’on doit pren-  
dre avec les fubstances aqueufes des chofes qui posse-  
dent une qualité résolutive, & choisir parmi ces der-  
nieres celles qui Pont les plus opposiées à la nature de la  
matiere qui forme l’obstruction.Mais dans le caspréfent  
cette matière n’est autre que le sang rouge, ou un fluide  
ténu qui croupit dans fes propres vaisseaux, ou, qui par  
une erreur de lieu est entré dans ceux qui ne lui  
étoient point destinés. Ajoutez à cela une augmenta-  
tion de mouvement & de chaleur, qui difpofe les hu-  
meurs du corps humain à la putréfaction : il faut donc  
que les atténuans que l’on emploiera aient encore la  
vertu de résister à la corruption. On connoît des renie-  
des qui font en même tems résolutifs & anti-feptiques.  
Le miel dont les Medecins de l’antiquité faifoient un  
si grand ufage dans les maladies inflammatoires, pofl-  
fede ces qualités au plus haut degré ; car l’ufage im-  
modéré de cette substance résout le seing à un tel point,  
qu’on le rend par les selles en forme d’eau, outre qu’il  
garantit toutes les parties des végétaux de la corrup-  
tion. Hérodote, *Lib. I.* nous apprend que les Babylo-  
niens avoient coutume d’enterrer quelques-uns de leurs  
morts dans du miel : le sucre dont on fait aujourd’hui  
un si grand ufage, possede la même qualité. Les sucs  
récens des fruits qui ne sont point encore murs , &les  
décoctions extremement atténuantes de chicorée, de  
dent de lion, de fcorfonere & de barbe de bouc font  
d’une efficacité singuliere dans ces fortes de cas. Il faut  
préférer le nitre à tous les autres atténuans falins, par-  
ce que leur qualité alcaline difpofe encore plus nos hu-  
meurs à la corruption , & à catsse que leurs pointes  
que la force des vaisseaux & des vifceres ne sauroit  
si-lrmonteraisément, augmentent trop l’impétuosité du  
siang artériel. On peut composer avec les sels nitreux  
une infinité de remedes internes assez agréables: mais  
il est bon en même tems d’appliquer fiur la partie en-  
flammée des chofles de même nature , soit en forme de  
bains, de fomentations, de vapeurs ou de cataplasi  
mes. Ces remedes externes paroissent agir non-seule-  
ment en conséquence de ce que Peau dont ils sontim-  
prégnés après s’être insinuée dans les veines absorbantes  
de la peau externe, & mêlée avec le sang, circule avec  
lui dans toutes les parties du corps, ou est déterminée  
vers la partie enflammée par des remedes d’une quali-  
té dérivative, attractive ou répulsive; mais encore en-  
tant qti’ils pénetrent directement dans les arteres-mê-  
mes, & passent par ce moyen dans les parties obstruées.  
Car la portion de l.lartere qui est derrière la partie  
obstruée, est vuide, l’impétuosité du siang est rallentie  
& toutes les ramifications qui sortent de la même ar-  
tere au-delà de la partie obstruée, *se* trouvent pareil-  
lement vuides; ce qui fait que tous les fluides appli-  
qués pénetrent dans ces ramifications avec une force  
égale à celle avec laquelle les petits vaisseaux attirent  
les fluides contigus. Ainsi tandis que les remedes inter-  
nes & externes agissent conjointement, les molécules  
qui croupissent dans les vaisseaux obstrués fe ressentent  
de Faction des atténuans ; & si en même tems on réta-  
blit le ressort des vaisseaux , il est évident que cesmo-  
lécules font comme broyée\* avec ces remedes, &peu-

*eyy* INF

vent par ce moyen être atténuées, supposé qu’il y ait  
quelque espérance de résolution. Les emplâtres & les  
onguens que l’on applique silr la partie enflammée ne  
doivent point être trop ténaces ni trop acrimonieux,  
car ils ne feroient qu’irriter le mal, ainsi que nous l'a-  
vons déja obsiervé. On ne doit donc employer que des  
préparations qui en s’attachant légerement à la peau ,  
répercutent la vapeur flubtile qui s’exhale, afin que la  
partie affectée puisse être comme dans un bain de *sa*propre vapeur, & que les vertus des topiques s’insi-  
nuent plus aisément dans les veines absorbantes qui se  
trouvent relâchées.

On adoucit les humeurs par une boisson aqueuse , par un  
régime doux, par des médicamens doux qui dé-  
layent & émoussent, ou qui fioient spécifiquement  
oppofiés à l'acrimonie qui domine.

Nous avons déja observé que la douceur des humeurs est  
néceisaire pour la résolution d’une *inflammation.* Il ne  
fuffit donc point de procurer une fluidité conVenable à  
la matiere qui casse l’obstruction : mais il faut encore  
entretenir fa douceur ou corriger fon acrimonie, fup-  
poié qu’elle en ait. L’eau & toutes les fubstances aqueu-  
les fatisfont parfaitement à cette intention ; car il n’y a  
rien de plus doux que l'eau, & l'on peut par fon moyen  
délayer tellement les fubstances les plus acres qu’elles  
ne soient plus nuisibles. L’huile de vitriol la plus con-  
centrée qui détruit en un moment les parties siur lefi-  
' quelles on l’applique, peut être tellement affoiblie au  
moyen de l'affusion d’une grande quantité d’eau, qu’on  
ne coure plus de risique à en usier intérieurement. De-là  
vient qu’une substance acre n’est pas plutôt mêlée  
avec le simg, que la foif oblige le malade à boire une  
grande quantité d’eau, ou de quelqu’autre liqueur té-  
nue , jusqti’à ce que la matiere peccante *se* fioit *éva-  
cuée* par les Eueurs ou par les urines. Les persimnes les  
plus faines & les plus robustes éprouvent la même cho-  
*se* lorsqu’elles mangent à dîner de la chair salée ou tel-  
le autre chose semblable. De plus, les liqueurs aqueu-  
fes satisfont à toutes les indications curatives dont nous  
avons fait mention ci-dessus. Un régime qui ne consiste  
qu’en grains, tels que l’orge, l’avoine, le blé Sarasin  
& le riz, aussi bien qu’en lait & en herbes potageres,  
est extremement avantageux dans le cas préfent. Hip-  
pocrate, comme il paroît par fon Traité *de Victu in  
Morbis acutis,* ne donnoit prefque autre chofie que de  
la tisane d’orge à ceux qui avoient une maladie aiguë.  
Les meilleurs remedes sirnt ceux que l'on prépare avec  
des substances émollientes & légerement vifqueufies ,  
telles que les décoctions de guimauve, de mauve, de  
bouillon & autres substances semblables. Les émulsions  
des substances farineusies & quelque peu oléagineuses,  
de même que les huiles par expression , semt aussi dlu-  
ne efficacité singuliere dans ces sortes de maladies, par-  
ce qu’elles émoussent l’acrimonie au point qu’elle ne  
peut plus agir. Mais comme ces huiles deviennent ran-  
ces en sort peu de tems, surtout lorsqu’il fait extre-  
mement chaud, on leur présure les émulsions qui con-  
tiennent les vertus émoussantes des huiles, fans être  
sujettes comme elles à dégénérer en une acrimonie  
rance. Lorsqu’on observe devant ou après *i’inflamma-  
elon* une cacochymie acrimonieuse dans les humeurs, il  
faut employer des remedes spécifiquement oppofiés à  
cette acrimonie dominante. On doit combattre une  
acrimonie acide avec des abforbans ou des alcalis ; &  
corriger celle qui est putride par le moyen des aci-  
des.

La rétropulsion sie fait,

I. En éyacuant par la saignée beaucoup de fluide arté-  
riel& veineux.

2. En relâchant les fibres.

3. Par des frictions artificielles.

INF 638

Nous avons observé en rapportant les indications généra-  
les auxquelles il faut faussaire pour résoudre *Vinflam-  
matiom* que lorsque l’on ne peut point rendre la matiere  
qui caufe l’obstruction assez fluide pour qu’elle puisse  
passer dans les parties les plus étroites des arteres,il faut  
la faire rétrograder dans de plus grands vaisseaux, où  
elle est entraînée par la circulation du fang,& tellement  
atténuée , qu’elle devient capable de passer dans les  
vaisseaux que la nature lui a destinés. Cette méthode  
est d’ufage dans toutes les *Inflammations ->* mais princi-  
palement dans celles qui proviennent d’tme *erreur de  
lieu\* lors, par exemple, que les molécules grossieres  
des humeurs après avoir pénétré dans les orifices dila-  
tés des plus petits vaisseaux, ne peuvent point f»rtir  
par leurs extrémités; car si l'on peut venir à bout dans  
un pareil cas de faire rétrograder un globule rouge,  
par exemple, qui est entré dans une artere qui étoit  
destinée à la sérosité, il est certain qu’il rentrera dans  
les arteres destinées au siang rouge, dans les parties les  
plus étroites desquelles il est naturellement capable de  
circuler, en conséquence de quoi *s inflammati on* fera  
résoute. Mais pour que cette rétropulsion puisse sie fai-  
re, il faut détruire, ou du moins diminuer l'impétuosi-  
té des fluides fur la partie obstruée, relâcher les fibres  
du vaisseau obstrué au point qu’elles permettent à la  
molécule qui caufe l’engorgement de rétrograder; &  
enfin, mettre cette même molécule en mouvement,  
pour qu’elle puisse rentrer dans les parties les plus gran-  
des du vaisseau.

Lolssqu’une artere distendue par l’action dtl cœur vient à  
Ee contracter, elle repousse la liqueur qu’elle contient  
vers l'endroit le plus large, à moins que l’impétuosité  
du fluide qui siuccede, ne s’opposie à cet effet. Il s’en-  
sclit donc, qu’en diminuant la quantité de ce fluide té-  
nu, & en modérant sim impétuosité, la liqueur con-  
tenue dans les arteres, *se* portera de la pointe vers la  
bafe de ces vaiffeaux coniques; de sorte que les arte-  
res *se* changeront pour un tems en veines, eu égard  
à la détermination du mouvement des fluides. Or la  
flaignée satisfait à ces deux indications ; car elle dimi-  
nue la quantité du fluide contenu dans les vaisseaux, &  
affoiblit l’action du cœur qui les met en mouvement ;  
car on peut par fon moyen, diminuer les forces d’un  
homme autant qu’on veut, jufqu’à lui caufer la mort.

Mais il faut, pour fatisfaire parfaitement à ces inten-  
tions , que l’évacuation foit copieufe & soudaine ; car  
étant petite, elle ne diminue point affez la quantité du  
sang ; & lorsqu’elle n’est point soudaine, elle n’affoi-  
blit point suffisamment l’action du cœur. L’homme le  
plus robuste ne peut sclpporter l’évacuation de deux  
livres de fang, sans tomber en foibleffe; au lieu qu’iI  
peut en perdre trois fois autant, lorfqu’il fort goutte  
à goutte par le nez, ou par les petites arteres qui font  
situées à la racine des dents qu’on arrache , fans tom-  
ber en défaillance , comme on a eu fouvent occasion  
de l’observer.

Ceci se trouve suffisamment confirmé par ce qui arrive  
dans les maladies inflammatoires aiguës : si l'on ouvre  
la veine du bras à un malade attaqué d’une pleurésie  
aiguë , dans le tems qu’il est à la veille d’être fuffo-  
qué, faute de pouvoir refpirer , la douleur commence  
fouvent à diminuer, & cesse quelquefois totalement,  
tandis que le sang s’écoule, parce que ce mouvement  
rétrograde des humeurs dans des plus grands vaise  
feaux , dégage ceux qui font obstrués. La satignée fait  
entierement difparol.re la rougeur dont les yeux sont  
affectés dans llophthalmie, en repouffant le simg qui  
s’étoit engagé dans les petits vaisseaux de la conjonc-  
tive , dans des vaiffeaux plus grands ; car il n’est point  
néc ssaire dans ce mouvement rétrograde, que les mo-  
lécules qui causent l’obstruction, rencontrent un *es-  
pace* considérable avant d’entrer dans de plus grands  
troncs ; puisqu’on est conVaincu par les injections Ana-  
tomiques , que les troncs des vaisseaux s’anostomosent  
*& sc* diviEent en une infinité de ramifications dans les  
plus petits interstices.

*6^9* INF

2°. La molécule qui forme l’obstruction, demeure forte-  
tement engagée dans la partie étroite du vaisseau ; d’où  
il fuit que lorfque fes fibres font roides, elles doivent  
la comprimer, au point de la rendre tout-à-fait immo-  
bile. Il convient donc, dans un pareil cas, de relâcher  
les fibres, après avoir auparavant diminué l’impétuo-  
sité du fang par le moyen de la faignée; car autrement  
les molécules obstruantes paffent dans les parties les  
plus étroites, parce que les fibres relâchées *se* disten-  
dent plus aisément, ce qui est une circonstance con-  
traire à cette indication, qui demande la rétropulsion  
& non la propulsion de la matiere dans les vaisseaux  
relâchés. J’ai enfieigné au mot *Fibra,* de quelle ma-  
niere, & par quels remedes on peut relâcher les fibres  
du corps humain.

3°. Après qu’on a ralenti l’impétuosité des fluides qui  
agissent fur la molécule obstruante', la seule contrac-  
tion du vaisseau la sait rétrograder dans un endroit plus  
large. D’où il sitit, que tout ce qui augmente la con-  
tractilité des vaisseaux, ou qui consipire au même effet,  
doit faciliter ce mouvement rétrograde. Mais le frot-  
tement en presta-nt extérieurement les parois des vaise  
seaux, produit le même effet que leur contraction, &  
l’augmente même, furtout lorsqu’il *se* fait des extré-  
mités des vaisseaux en allant vers leurs bases.

On est convaincu par expérience , de l’utilité des fric-  
tions. La pleurésie , par exemple , fe termine plus ai-  
sément par la saignée, lorsqu’on a film pendant que le  
sang s’écoule, de frotter légerement le côté affecté ; ou  
que le malade, par une inspiration profonde & fouvent  
répétée, ou en toussant le met en mouvement. C’est ce  
qui fait qu’on applique fouvent du vin chaud ou du vi-  
naigre au nez du malade pour l’obliger à tousser, quoi  
qu’il s’en abstienne par la crainte de la douleur qu’il  
ressentoit auparavant. Lorsqu’on vient à écorcher un  
animal qu’on a long-tems poursuivi à la chasse, on trou-  
ve sa peau, le pannicule adipeux, & même la chair  
musculaire, de couleur noirâtre , parce que le sang a  
été poussé de force dans des vaisseaux qui ne lui étoient  
point destinés. Aussi les Palefreniers ont-ils foin de  
srotter leurs chevaux au retour d’une courbe pénible,  
pour éviter cet accident; car l’expérience leur aap-  
pris, que lorsqu’on néglige cette précaution , ils tom-  
bent dans une langueur qui les met hors d’état de pou-  
voir Eervir.

Les Anciens employoient les bains & les frictions pour  
se délasser des fatigues d’un long voyage, & cette cou-  
tume est encore en ufage dans toute l'Asie.

On comprend par-là, quelle est la résolution qu’on doit  
toujours tenter en toute maladie inflammatoire  
interne ou externe; quelle est la parfaite guéri-  
scm de ce mal ; & quelle est celle qui fe fait fans  
crife.

Dans quelque endroit du corps que *F inflammation* fur-  
vienne, elle est toujours la même ; siavoir, une obs-  
truction des vaisseaux artériels, laquelle augmente par  
ce moyen , l’impétuosité avec laquelle les fluides agise  
fent siur la partie obstruée. On réfout donc *ï’inflamma-  
tion* toutes les fois qu’on atténue la molécule qui obf-  
true l’artere, ou qu’on relâche cette derniere, de *fa-  
çon* que les humeurs puissent reprendre leur cours dans  
les vaisseaux qui étoient auparavant obstrués ; ou en-  
core, lorfque cette molécule rétrograde dans des valu-  
seaux plus grands. Il est évident que cette méthode est  
la plus sûre & la plus efficace que l'on puisse employer  
pour guérir *s inflammation* ; puisque sans augmenter la  
lésion des parties , elle rétablit toutes les fonctions.  
Mais il n’est pas toujours au pouvoir du Medecin de  
guérir une *inflammation* par résolution, bien que nous  
aions indiqué ci-devant les mefures qu’il doit prendre  
pour en venir à bout.

*Quant a la cure de l’inflarnmaelon* , elle ne peut être par-  
faite que par la réfolution, parce que celle-ci la sait

INF 640

cesser sans caufer d’autres maladies, au lieu que les au-  
tres terminations en une fuppuration ou en un skirrhe  
font imparfaites , bien qu’elles la dissipent; cardans  
ce cas, l’*Inflammation* dégénere en une autre maladie,  
qui demande une nouvelle cure avant que la fanté foit  
parfaitement rétablie. Mais lorfque *^inflammation* Ee  
termine en une gangrene ou un sphacele , elle ne *se*guérit que par la mortification de la partie.

*Quant* à *celle qui se sait sans crise* , quoique les Anciens  
& les Modernes aient attaché différentes idées, au  
mot de Crise, il suffira d’observer ici, qu’on dit qu’une  
*Inflammation* est guérie , lorsque la matiere morbifi-  
que, c’est-à-dire, le fluide qui croupit dans les vaise  
Eeaux artériels, est tellement diEposé par le principe  
de vie qui reste, aussi-bien que par les remedes, qu’iI  
rentre de nouveau dans les vaisseaux, d’une maniere  
conforme aux lois de la santé.

Lors donc que cette matiere morbifique reprend fa flui-  
dité & ne reste plus engagée dans les parties étroites  
des vaisseaux, & qu’elle *se* trouve en même-tems dé-  
pourvue des qualités dont elle a besoin pour circuler  
avec les humeurs qui sirnt saines, sans troubler les  
fonctions , elle fort du corps , ou elle s’arrête dans  
quelques-unes de ses parties. Dans ce cas, on dit que  
*Finflammation se* guérit par une criEe, & que l’évacua-  
tion de la matiere, & sim dépôt Eur les autres parties  
Eont critiques.

Lors, par exemple, qu’un globule rouge est entré par  
*erreur de lieu* dans un vaisseau destiné à la *sérosité, &*a produit une *Inflammation* ; s’il vient à rétrograder  
dans une artere destinée pour le *sang* rouge, ou à *se*diviser en six globules séreux, qui est le nombre de  
globules dont il paroît être composté, suivant Leewen-  
hoeck , cette *inflammation se* guérit sans crise, parce  
que la matiere morbifique étoit tellement disposée,  
qu’elle a pu repasser sains obstacle dans les vaisseaux  
dans lesquels elle circule lorfque le corps est en santé.  
Mais lorEque l’extrémité du vaisseau obstrué, aussi-  
bien que les molécules obstruantes Eont Eéparéespeu à  
peu par l’impétuosité des fluides qui succedent, l’obsi-  
truction est levée : mais la continuité du vaisseau étant  
interrompue, les humeurs s’écoulent. Mais comme  
l’extrémité séparée du vaisseau obstrué, non plus que  
sa molécule, ne peuvent plus obéir aux lois requises  
pour la conservation de la santé, il faut qu’elles se *sé-  
parent ,* puisqu’elles ne scmt plus qu’un corps hétéroge-  
ne. De-là vient que lorsque ces solides , extremement  
délicats , viennent à *se* mêler avec les fluides épan-  
chés , ils Ee convertissent au moyen de la chaleur du  
corps, & du degré insensible de putréfaction, en un pus  
qui a befoin d’être évacué , puisqu’il ne peut jamais  
acquérir la même nature que les fluides humains.

Une *Inflammation* Ee guérit, il est vrai, de cette manie-  
re, mais non point stans crise, parce que la matiere  
morbifique est séparée & chassée hors du corps par le  
principe de la vie. On voit donc par-là comment la  
résolution d’une *Inflammation* differe de *sa* crise. *Cet-  
te* doctrine paroît être admirablement confirmée par  
un axiome général de Galien , touchant les différentes  
issues des maladies. Le voici tel qu’on le trouve dans  
le quatrieme Chapitre de scm troisieme Livre *des  
Crises :*

Τὰ μἐν γὰρ μεγάλα κρίνεται πάντας, ὓσα δἐ σμικρὰ λύεται  
μόνον. « Toutes les maladies violentes fie terminent  
«par une crisie, & celles qui sont légeres par une ré-  
« solution. » .

De même une *inflammation* violente se termine par une  
suppuration ou une gangrene ; au lieu qu’elle peut *se*résoudre lorsqu’elle est légere.

INFLATIO , *enflure', ce* mot est quelquefois fynonyme  
à *Emphysema*, emphyseme.

INFRÀ-SCAPULARIS, *museulus.* Voyez *Subscapu-  
laris musculus.* Le fous-Fcapulaire.

INFRA

641 I N F

INFRA SPIN ATUS MUSCULUS, *le fous- épineux 5*c’est un muflcle triangulaire charnu , médiocrement  
large, & en quelque maniere penniforme , qui occu-  
pe toute la caVité ou foffe*sous-épineuse* de l’omoplate.

Il est attaché à la moitié postérieure de la cavité ou fosse  
*'sous-sipineuse*, depuis le bord de l'omoplate jtssqu’aux  
facettes de la côte inférieure de cet os; & il l’est aussi  
à la leVre externe de la bafe à proportion.

De tous ces bords partent quantité de fibres charnues  
assez courtes , qui vont plus ou moins obliquement, à  
peu près comme la barbe d’une plume, aboutit à un  
plan tendineux mitoyen, qui *se* termine un peu au-  
dessous de la plus grande largeur de l’épine de l’omo-  
plate, & au-dessous de la racine de l’acromion.

Enfiuite les fibres charnues quittent l’os, & fie réunissent  
en une masse charnue , qui passe fous l’acromion & par  
dessus l’articulation de la tête du bras , en s’attachant  
au ligament capsiilaire, où elle *se* termine par un ten-  
don plat & large qui *se* colle aussi à la capfule, & s’at-  
tache à la grande facette ou facette mitoyenne de la  
grosse tubérosité de la face de la tête de l’humérus.  
Dans l’endroit où les fibres quittent la fosse *sous-épi-  
neuse* fous l’acromion, il y a beaucoup de graisse ou  
cellules adipeufes entre l’os & la portion libre de la  
masse charnue.

Ce mufde parole comme double un peu au-dessous de  
l’épine & vers la base de l’omoplate, à caufe du plan  
tendineux mitoyen , dont je viens de parler. .11 paroît  
aussi confondu avec le petit rond, par la proximité  
étroite de ces deux mufcles. Son tendon s’unit à celui  
du grand rond d’un côté , & à celui du*seus-épineux* de  
l’autre. Au reste, ce mufcle est couvert par la portion  
postérieure du deltoïde.

Ce misscle étant attaché par un tendon à la facette moyen-  
ne de la grosse tubérosité de la tête de l’os du bras ,  
> fert à faire faire à cet os différens mouvemens , félon  
la différente attitude où il *se* trouve. S’il agit pendant  
que l’os du bras est en bas, & à peu près parallele au  
tronc du corps, il peut mouvoir l’os autour de son axe  
de devant en dehors; de sorte que si l’avant - bras en  
même-tems est plié, on écartera la main du corps.

Si pendant que le deltoïde tient le bras levé, la portion  
postérieure de ce même deltoïde porte le bras en arriè-  
re dans le même degré d’éléVation, alors le *flous - épi-  
neux* a aussi le même tssage par rapport au ligament or-  
biculaire , que le *sur-épineux* a en dessus. Et comme le  
bord du tendon de ce mufcle est fort adhérent au  
bord voisin du tendon du *sur-épineux ,* il coopere en  
quelque façon aVec lui par rapport à ce ligament.

Quand après aVoir Ιενέ le bras de la maniere que je Viens  
de dire , on le porte dans cette attitude aVec effort en  
deVant, par le moyen du grand pectoral ; il faut beau-  
coup plus de force pour empêcher que par ce mouve-  
ment, la tête du bras ne s’échape en arriere hors de la  
cavité glénoïde. La composition du *sous-épineux, & la*pluralité de fes fibres, plus grande que celle du *sur-  
épineux,* paroiffent entierement y répondre. La bande  
plate large & mince, dont il est parlé à l’article *Sca-  
pula* , le soutient dans cet ufage. Elle favoriEe aussi le  
grand rond dans ses efforts. WtNsLow, *Anatomie.*

INFRIGIDANS *Ceratum Galeni.* Voyez *Ceratum Ro-  
satum.*

INFUNDIBULUM, *Entonnoir* ; c’est une efpece de  
petit conduit qui passe à traVers la dure-mere à la bafe  
du cerveau, & qui aboutit à la glande pituitaire. Voy.  
*Cerebrum. L’'Infundibulum,* ou *P entonnoir* des reins ;  
c’est la même chose que le bassinet.

INFUSIO, *Infusion* ; c’est Faction de faire infufer un  
ingrédient ou plusieurs ingrédiens dans un fluide ap-  
proprié ; ou c’est le remede qui résillte de cette action.  
On trouVera à l'article *Décoctio* la maniere de faire les  
*infusions.*

INFUSUM , *Infusion* ; remede préparé par *infusion.* Les  
Auteurs entendent quelquefois par ce mot un clystere  
ou une injection. 1

*Torne 1 V.*

ING 64^

I N G

INGA. Ray fait mention de quatre arbres différens qui  
portent ce nom.

Le premier est le

*Arbor siliquosa Brasiliensibus esiolels pinnatis s costas mediâ  
membranulis utrimque extanelbus alata\* Ingaespecies αBelgis vulgo lotus,* Marcgr.

Le second est le

*Arbor siliquosa Brasiliana, siliqua bijpidâ ferruginea ce-  
ratoniaefade.* Brein. *Inga, opea piiba Brasilianorum»*Marcgr.

Le troisieme est le

*Inga alia species.* Marcgr. *Siliquosa BrasiUensis inga dictas  
siliquislongissirnis contortis.*

Le quatrieme est le

*Arbor siliquosa Brasiliensis , foliis pinnatis s cestâ mediâ ad  
singula Pinnarum porta appendicibus aurenelarum ae-  
mulis alatis. Inga Brasiliensibus'* Marcgr,

On n’attribue à cette plante aucune propriété médicina-  
le que je connoisse.

INGERENDA ou INGESTA. Toutes sortes d’ali-  
mens, oufolides, otl fluides ; c’est-à-dire, tout ce que  
l’on prend en nourriture.

INGRAVIDATIO. Voyez *Impraegnaelo.*

INGREDIENTIA, *Ingrédiens,* ou ce qui entre dans la  
composition d’un remede.

INGRESSIO ou INGRESSUS, c’est en Medecine l’efl-  
trée d’un Medecin dans la chambre d’un malade ; ou  
l’entrée d’une partie d’intestin dans un autre, dans la  
passion iliaque.

INGUEN, *Faine.*

INGUINALIS FASCIA ou SPICA, espece de ban-  
dage, V oyez *Faseia.* Le spica de Paine.

INGUINALIS HERNIA. Voyez *Bubonoceles &  
Hernia.*

INGUINALIS HERBA. Voyez *Aster atticus.*

I N H

INH A ME. Voyez *Car a.*

INHUM ATIO, *Inhumation* ; c’est en Chymie une ma-  
niere de faire digérer, en plaçant le vaisseau qui con-  
tient les ingrédiens mis en digestion, foit dans du cro-  
tin de cheval, foit dans de la terre.

I N J

INJACULATIO, terme dont fe fert Van-Helmont,  
pour désigner une maladie qui consiste dans une dou-  
leur fpasinodique violente de l’estomac, accompagnée  
de l’immobilité du corps.

INJECTIO , *Injection.* Il y a en Medecine différentes  
efpeces *d’injections.* On en fait à la bouche, par l’anus,  
par l’urethre, dans le vagin, pour les plaies , pour les  
ulceres, & pour les fistules. Mais nous en avons parlé  
dans les différens articles, où nous aVons traité des ma-  
tieres auxquelles elles ont rapport.

Les Modernes ont fait de grands progrès dans l’Anato-  
mie, en injectant les Vaiffeaux fanguins d’une certai-  
ne fubstance fluide , à l’aide de laquelle ils en ont dé-  
cotlVert le cours , beaucoup plus exactement qu’ils  
n’auroient pu faire fans cette méthode. Perfonne  
n’a égalé Ruyfch dans Part d’injecter. Mais il a tenu  
fa méthode fort fecrete. En voici toutesfois une expo-

S S

643 I N J

sition que nous avons priste pour authentique fur le té-  
moignage deRieger.

*Méthode de Ruysch pour injecter et préparer les corps pour  
les démonstrations Anatomiques s tirée d’un manuficrit  
que Pierre le Grand a acheté de VAuteur meme , et  
qu’on conserve maintenant dans la Bibliothèque de l’Unel-  
versité de Petersbourg.*

ï. Il faut ouvrir l’hypogastre, faire deux incisions de  
la longueur d’un pouce, ou un peu plus aux troncs  
defcendans de l’aorte, & de la veine - cave, enforte  
qu’on puisse y appliquer enfuite deux tuyaux.

2. On mettra le sujet dans de l’eau froide ; & l'on en fera  
sortir le fang par les deux incisions , opération qui du-  
rera un jour ou deux.

3. Enfuite on versiera de Peau chaude soir le siljet pen-  
dant quatre, cinq ou six heures, selon que ce siera un  
jeune enfant ou un adulte.

4. Tandis que le fujet fera dans l’eau chaude, on fera  
fondre la matiere préparée pour *l’injection ,* dans un  
vaisseau de terre placé scir un vaisseau de fer qui con-  
tiendra un peu d’eau commune.

5. Lorfque la matiere titra fondue, on y mêlera une  
quantité fuffifante de cinnabre factice , les remuant,  
jufqu’à ce que ces deux fubstances fe soient bien incor-  
porées.

6. En hiver la matiere dont on *se* servira fera du silif  
simple, auquel il faut ajouter un peu de cire blanche  
en été.

Il y en a qui fe servent de cire, de térébenthine, de rési-  
ne , & d’huile de térébenthine.

D’autres substituent à ces substances , l’esprit de vin im-  
prégné de cinnabre, & lorsqu’ils ont remplis les vaise  
Leaux de ce mélange, ils les ferment avec de la cire  
fondue , pour empêcher que la matiere injectée ne  
forte.

Mais en suivant ces méthodes, on ne peut séparer du ca-  
davre les vaisseaux injectés, comme on fait en fuivant  
la mienne.

7. Après avoir tenu le cadavre dans Peau chaude pen-  
dantquatre, cinq ou six heures, on l’en tirera & on  
le placera fur une table ; enfuite on introduira deux  
tuyaux dans l’artere ; enforte que l’un soit dirigé vers  
les parties supérieures , & l’autre vers les parties infé-  
rieures. On observera de bien fixer ces tuyaux dans  
ces vaisseaux, & de fermer en même-tems le tronc des-  
cendant de la veine-cave qu’on avoit ouvert. Pour cet  
effet on ne *se servira* point d’une corde , mais d’un fil  
retors & fort. .

8. Cela fait, on replongera le cadavre dans Peau chaude  
d’où on l’avoit tiré, & on l’y tiendra pendant un quart  
d’heure.

2. Comme l’eau se refroidira pendant ce tems ; on la fera  
fortir, & à mefure qu’elle sortira, on lui en silbstitue-  
ra de la chaude, en quantité suffisante, pour conserver  
le même degré de chaleur.

IO. Enfuite on appliquera au tuyau une séringue qu’on  
aura fait chausser fur des charbons rouges.

On appliquera d’abord la féringue au tuyau dirigé vers  
les parties supérieures ; ensuite à celui qui est dirigé  
vers les parties inférieures, comprimant dans l’un &  
dans l’autre cas doucement la matiere avec le piston,  
jufqu’à ce qu’il y en ait une quantité suffisante d’injec-  
tée. Si la matiere contenue dans la séringue n’est pas  
en affez grande quantité, pour fournir à *l’injection,* on  
la remplira derechef, & on continuera l’opération.

II. Lorfqueles vaiffeaux feront pleins, on fermera leur  
orifice, & l’on mettra le fujet injecté dans Peau froide ;  
obfervant de le remuer perpétuellement, jusi^u’à ce  
que la matiere foit froide ; de peur que le cinnabre qui  
çst plus pefant que le reste de la matiere ne fe précipite

I N J 644

& queles vaisseaux ne soient blancs d’un côté & rou-  
ges de l'autre.

12. Lorsque le cadavre sera froid , on verfera dessus ma  
liqueur, dans laquelle on le laissera pendant quelques  
jours, le remuant fouvent, afin que l’extraction des  
parties aqueufies se fasse plus parfaitement. Alors on  
renouvellera la liqueur, & on tiendra le cadavre dans  
un vaisseau de terre. \*

13. Lorfqulon voudra exposer le cadavre à la vue de quel-  
ques personnes, on le tirera de la liqueur, & on lles-  
si.lyera doucement.

14. Cette liqueur n’est autre choste que de Pestprit-de-vin  
ou de l’esprit de dreche, ajoutant seulement dans la  
distilation une poignée de poivre blanc, afin que cet  
efiprit puisse pénétrer plus facilement les parties muse  
culcuses.

15. L’efprit de dreche ne doit point être trop fubtil; car  
on auroit beaucoup de peine à le *conserver* dans les  
vaisseaux, d’où il s’évaporeroit, ainsi qu’on fait par  
expérience , s’il avoit trop de subtilité. Je me *sers* donc  
d’esprit rectifié', fiur lequel je mêle une troisieme par-  
tie d’eau, & je ne trouve point de mélange préférable à  
celui-là.

16. Pour conferver les oiseaux , les poissons , les quadru-  
pedes & les animalcules; je me sers d’alcohol corn-  
mun , mêlé avec de Peau pure : mais cette liqueur n’est  
pas bonne pour le corps humain ; elle lui oteroit bien-  
tôt toute fa beauté. Je lui fubstitue en pareil cas, de  
l’esprit que je distile moi-même dans un alembic éta-  
mé, sur un seu fort foible.

17. Lorfqu’on satisfera la curiosité de quelque perfonne,  
on ne tiendra pas long - tems le fujet hors de la li-  
queur, parce qu’il ne manqueroit pas de perdre sa beau-  
té pendant ce tems.

18. Si l’on veut sécher les parties d’un siljet, on ne les ex-  
poEera ni au feu, ni aux rayons du foleil : mais on fe  
contentera de les tenir dans un air fec ; autrement la  
matiere injectée ne manqueroit pas de s’échapper.

19. Rien n’est plus difficile que de secher, & faire dur-  
cirdes fujets ainsi préparés, à caufe de l’humidité qui  
s’en exhale, & dont ils font perpétuellement couverts.  
On enlevera cette humidité , en les humectant fré-  
quemment d’alcohol, ou de la liqueur dont nous avons .  
parlé, en les frotant légérementavec un pinceau qu’on  
y aura trempé. On continuera cette inspersion d’alco-  
hol, jusqu’à ce qu’il cesse de paroître de l’humidité.

20. On sera soigneux surtout, de tenir les Eu jets séchés à  
l’abri de tous les petits animaux qui *se* repaissent àde  
substances charnues ou membraneuses.

21. Parmi ces animalcules , les plus nuisibles sont une  
espece de petits esicarbots , qui s’engendrent surtout  
dans les mois de Mai, de Juin & de Juillet ; mais qui  
semt fort rares en hiver : les cadavres font encore su-  
jets à être attaqués par une espece d’animalcule velu,  
qui ne les gâte gueres moins que llescarbot.

22. S’il arrive que ces Insectes se sciient mis dans un su-  
jet, je le couvre seule champ d’alcohol; cette liqueur  
les tue promptement; ensclite je PexpoEe à Pair pour  
le faire sécher derechef.

23. Mais pour conferver plus silrement mes sujets, je les  
couvre quelquefois avec un vernis que je prépare avec  
la gomme copal, & l’huile d’afpic.

24. Lorfque je me propose de rendre les plus petits valu-  
Eeaux sensibles à la vue, je commence par humecter le  
cadavre avec l’huile dlaspic , ou de térébenthine ; en-  
suite je le fais examiner avec un bon microscope, &  
je le place dans un lieu où rien n’empêche mon sujet  
d’être parfaitement éclairé des rayons du foleil.

I N I

INIMBAY, nom du *bonduch.* Voyez *Bonducb,*INION, *’ΐνΐον, F occiput,* ou selon d’autres, la partie pof-  
térieure du cou. Blancard dit que c’est le commence-  
ment de la moelle épiniere.

645 I N N

I N N

INNOMINATA OSSA , *Os innommés.*

Le bassin est la troisieme partie du tronc, & la plus infé-  
rieure , formée principalement de deux grandes pieces,  
appellées os des hanches, & anciennement *os innomi-  
nés.* Ces deux os unis enfemble en-devant par une mê-  
me EymphyEe cartilagineuse , & joints en arnere aux  
deux côtés de l’os facrum , représentent une espece de  
bassin. Etant considérés séparément, ils n’ont point de  
figure réguliere ; ils font inégalement larges, inégale-  
ment convexes en dehors, & inégalement concaves en  
dedans.

Chacun d’eux n’est qu’une seule piece dans l’âge parfait;  
quoique dans la jeunesse il ait été composé de trois pie-  
ces , jointes par une substance cartilagineuse , qui avec  
le tems s’ossifie tout à-fait, & ne laisse ordinairement  
aucune trace de la division primitive. C’est pourquoi  
on le divife encore dans l’adulte, en trois portions, sous  
différens noms , comme si c’étoit autant d’os particu-  
liers.

De ces trois portions, une est supérieure & postérieure ,  
qui en est la plus grande , appellée os ilium ; une infé-  
rieure nommée os ischium, & une antérieure qui en est  
la plus petite , nommée os pubis.

Mais avant que d’entrer dans le détail de cette division , il  
est nécessaire de favoir que dans l’os entier, il y a plu  
sieurs parties qui font communes, c’est-à-dire, formées  
par la rencontre & l’union de ces trois portions ; lavoir,  
une cavité cartilagineuse assez profonde, appellée co-  
îyle, ou cavité cotyloïde , en latin *acetabulum ,* formée  
par toutes les trois portions : une grande ouverture  
nommée trotl oVale ou oValaire,fait par l’os ifchium &  
l’os pubis : une grande échancrure en arriere, nommée  
échancrure ischiatique, faite par l’os ilium & l’os if  
chion : une éminence ou protubérance oblique au-dese  
fus de la caVÎté cotyloïde, vers le trou ovalaire , faite  
par l’os ilium & l’os pubis : on y peut ajouter une ligne  
saillante dedans le bassin qui en distingue la marge ou  
la partie évasée d’avec le fond, que les anciens ont pré-  
cisément appelle bassin.

*Les os des iles.*

L’os des iles, ou os ilium , a été ainsi appelle par les An-  
ciens , à caufe qu’il Eert à soutenir les parties qu’ils nom-  
moient les iles ou les flancs, *ilia :* on le nomme aussi  
os des hanches.

Cet os est le plus grand des trois ; il est plat, sort large ,  
inégalement convexe & concave , en partie arrondi, &  
en partie irrégulierement quarré.

On le divise assez commodément en crête , en lasse , en  
bord antérieur, en bord postérieur , en deux faces,  
l’une externe & l’autre interne.

La crête est la partie supérieure : c’est un bord un peu  
épais, arrondi en maniere d’arcade , dont le contour  
décrit un peu plus qu’un quart de cercle ; ce bord est  
vouté en dehors par la portion antérieure & par la  
moyenne. La portion postérieure est un peu voutée en-  
dedans ; on distingue dans son épasseurdeux levres &  
leurs interstices. Cette crête est originairement épi-  
physe , & dans quelques fujets, elle en porte les traces  
jufques dans un âge un peu avancé.

La portion postérieure qui est voutée en-dedans, est beau-  
coup plus épaisse que la portion antérieure : on la peut  
nommer la tubérosité de la crête de l’os des iles. Tou-  
te la crête paroît avoir une croute cartilagineuse : mais  
cette croute n’est que l’attache tendinesse des mufcles  
desséchés.

Le bord antérieur a deux éminences ou tubercules ,  
qu’on appelle épines antérieures de l’os des iles, l’une  
supérieure & l’autre inférieure : deux échancrures ,  
l’une entre ces épines , l’autre immédiatement au-def  
fous de l’épine inférieure.

I N N 646

Le bord postérieur est plus court & plus épais que l’anté-  
rieur : il fe termine aussi en deux éminences, ou épi-  
nes, entre lesquelles il y a une échancrure médiocre.

La base, ou partie inférieure de l’os , est la plus épaisse  
de toutes , & la plus étroite : elle forme antérieurement  
une portion de la cavité cotyloïde, & postérieurement  
toute la grande échancrure fciatique.

La face externe est convexe antérieurement , & concave  
postérieurement ; on y remarque les traces d’une gran-  
de ligne demi circulaire, qui s’étend depuis l’épine an-  
térieure supérieure, jufqu’.l la grande échancrure Ecia-  
tique : cette ligne est une marque musculaire. Au-  
dessus & derriere ce demi-cercle, on voit plusieurs au-  
tres inégalités & marques musiculaires. Un peu au-dese  
Eus du bord ou sourcil de la cavité cotyloïde , il y a des  
traces & des inégalités qui environnent une partie de  
ce bord en maniere de demi cercle : ce sont des mar-  
ques ou attaches musculaires & ligamenteuses.

La face interne est inégalement concave ; elle a en arriere  
plusieurs inégalités, parmi lesquelles il y a une grande  
facette cartilagineuse de la figure d’une Y, ou de  
la tête d’un oiseau, qui répond à la facette latérale  
de l'os facrum , & qui fert à la fymphife cartilagineuse  
de ces deux os. Les autres inégalités font à-peu-près  
comme celles de la partie latérale de l’os setcrum , &  
forment conjointement avec elles des cavités inter-  
rompues &fort raboteuses. Depuis la partie supérieu-  
re de la EymphyEe , ou facette cartilagineufe, jufqu’à  
l’éminence oblique, il y a une ligne saillante, qui bor-  
ne la concavité de la face intérieure de l’os des iles , &  
qui distingue la marge du bassin d’avec le fond.

*L’os Ischion.*

C’est la portion la plus basse des trois portions de *Vos in-  
nommé,* & de toutes les portions du tronc : on y distin-  
gue trois parties, le corps , la tubérosité, la bran-  
che.

Le corps de l’ifchion forme la partie inférieure & la plus  
grande de la cavité cotyloïde : il jette en arriere une  
apophyfe pointue , qu’on appelle l’épine de l’ifchion.

La tubérosité deFsschion est fort épaisse, inégale & tour-  
née embas. C’est Pur cette partie que tout le corps est  
appuié, quand on est assis. Elle paroît cartilagineuse , à  
casse des restes de tendons desséchés & racornis. Tou-  
te la convéxité de *sa* courbure est originairement épi-  
phyEe, dont les traces slessicent plus tard dans les uns  
que dans les autres: on y peut distinguer trois emprein-  
tes museulaires.

La branche de PiEchion est comme une petite production  
ou apophyste platte & un peu mince , qui après la cour-  
bure de la tubérosité , monte en-devant vers l’os pubis :  
elle est souvent en partie recouverte d’une continua-  
tion de l’épiphyse de la tubérosité.

Ces trois parties de l’ischion forment enfemble une  
échancrure très-considérable qui sait la plus grande  
portion du trou ovalaire. On y remarque encore trois  
échancrures ; une postérieure vers l’épine, & la tubé-  
rosité pour le passage du muscle obturateur interne;  
elle est un peu cartilagineuse, & divisée du côté inter-  
ne en trois ou quatre petites gouttieres ou coulisses car-  
tilagineuses très-superficielles ; une latérale entre la tu-  
bérosité & la cavité cotyloïde, pour le passage du muf-  
cle obturateur externe : une antérieure au bord de la ca-  
vité cotyloïde pour lesligamens , &c.

*L’os Pubis.*

C’est la plus petite des trois portions de *l’os innommé-* Les  
deux os pubis font enfemble le devant du bassin : on y  
obEerve trois parties , le corps , l’angle , la branche.

Le corps de l’os pubis en est la portion supérieure , située  
transversalement devant la partie inférieure de l’os des  
iles. Son extrémité postérieure est sort épaisse, & forme  
par son union avec l’os des iles , l’éminence oblique  
qui distingue ces portions de l’es *innommé* ; elle contri-

S s ij

*e47* I N N

bue aussi à la formation de l’échancrure de la cavité co- !  
tyloïde. Son extrémité antérieure aboutit à une petite  
éminence ou tubérosité qu’on appelle l’épine de l’os  
pubis, & qui est quelquefois double.

Le bord supérieur forme en-dedans une ligne faillante &  
fort oblique, qu’on peut appeller la crête de l’os pubis.  
Cette ligne fe continue avec celle qui distingue la mar-  
ge & le fond du bassin; le même bord fupérieur a fur le  
devant de la crête une échancrure longuette , oblique  
& un peu large , le bord inférieur est obliquement  
échancré , & formé par la partie supérieure du trou  
ovalaire.

L’angle de l’os pubis en est la portion antérieure, & sait  
partie de l’union ou connexion appellée la symphyse de  
ï’os pubis. Cette portion de l’os est platte& peu épaif-  
fe; elle a en haut de *sa* face antérieure proche de la  
courbure angulaire, dans quelques fujets,tme érninen-  
ce qui augmente le volume ou l'étendue de l’épine ,  
dont je viens de parler. Les deux os pubis joints en-  
semble par cette portion , forment en-devant une con-  
vexité inégale , & en-dedans une efpece de concavité  
assez égale.

La branche de l’os pubis est un apophyse plate & mince,  
qui descend embas, & s’unit avec la branche del’if-  
chion par une symphyse cartilagineuse, dont il ne pa-  
roît que la trace dans l'adulte, elle achevé la formation  
du trou ovalaire ; les branches de l’un & de l’autre os  
pubis font, fur le devant du fond du bassin , une efpece  
d’arcade pointue, qui dans l’état naturel est plus ar-  
rondie.

Outre ce que j’ai dit plus haut de 1’*acetabulum* en géné-  
ral : Voyez ce qui le concerne en particulier, à l’Arti-  
cle *Acetabulum.*

La substance des trois portions des *os innominés* est pour  
la plupart diplolque, ou spongieuse , excepté le milieu  
de l’os des iles , où les deux tables s’approchent , &  
rendent cét endroit transparent; ce qui se trouve aussi  
dans la cavité cotyloïde.

Les *os Innominés* semt joints avec l’os sacrum & entre eux-  
mêmes parEymphyEe cartilagineuse; ils semt articulés  
avec l’os fémur par énarthrofe.

Quant aux ufages, c’est de faire avec l’os factum une esc  
pecede bassin, qui sert à former une portion de la ca-  
vité du bas-ventre , & à soutenir plusieurs vifceres ,  
principalement les parties qui servent d’égout à Puri-  
ne & aux excrémens grossiers , aussi-bien que celles qui  
distinguent les Pexes.

Au reste, ces os , conjointement avec l’os sacrum , fiant  
comme le fondement de tout le tronc & de toutes les  
parties qu’il porte. Ils font le soutien des extrémités  
inférieures : en un mot, ils font la bafe de tout le  
corps de l’homme, & comme le centre général de tous  
les mouvemens, foit qu’on foit debout, foit qu’on foit  
assis ou couché.

Les cartilages de chacun de ces os, ne font pas en si grand  
nombre qu’on pourra fe l’imaginer; en examinant le  
squelete, on prétend y voir des traces de cartilages fe-  
lehés fur les crêtes des os des iles, fur les tubérosités des  
os isichion, aux échancrures qui servent de passage aux  
tendons des muscles. Toutes ces Eortes d’incrustations  
ne semt pas de vrais cartilages ; elles sont pour la plû-  
part tendineuses , aponévrotlques ou ligamenteuses :  
ces parties étant desséchées ont souvent plus d’appa-  
rencede cartilages que les vrais cartilages.

La croûte qui couvre la crête des os des iles , est princi-  
palement tendinetsse, & en partie aponéVrotique dans  
un corps parfaitement adulte : la jeunesse & la vieillesse  
la font paroître cartilagineuse. Dans la jeunesse les  
parties dont l’ossification d'est pas tout-à-fait accomplie,  
donnent facilement l'apparence des vrais cartilages ; &  
la vieillesse caisse fouvent un endurcissement aux ten-  
dons qui les fait paroître cartilagineux. La fubstance  
qui revêt la tubérosité de Psschion , est presqu’entiere-  
ment tendinetsse ; & celle qui enduit les échancrures  
dans lesquelles les tendons passent, est comme liga-  
menteuse.

I N N 648

Les vrais cartilages des *os innominés* d’un corps adulte,  
Eont au nombre de cinq , trois communs & deux pro-  
pres.

Le principal des communs est celui qui joint les deux os  
pubis, & en fait la fymphyfe. Il s’étend depuis l’in-  
tervalle des épines des deux os pubis , jusqu’au com-  
mencement de l’angle tormé par l’écartement des  
branches de cet os ; de forte qu’il est un peu plus épais  
ou large en haut, que le long de la rencontre des deux  
os : mais beaucoup plus large embas, où il remplit l’an-  
gle dont je viens de parler, & y forme une espece de  
cintre ou d’arcade cartilagineuse, plus considérable  
dans la femme que dans Phommè.

Les deux autres ligamens communs unissent les os des  
iles à l’os facrum : ils ne font pas si épais que celui des  
os pubis.

Les cartilages propres font ceux qui encroûtent les ca-  
virés cotyloides : on fait par l’exposition du fquelete  
que le bord de chacune de ces cavltés, est échancré  
entre la partie antérieure & la partie inférieure , &  
qu’il y a dans la cavité un enfoncement large, inégal  
& peu profond , qui s’étend depuis toute l’échancrure,  
un peu plus OL1 moins au-delà du milieu de la cavité.  
Excepté cet enfoncement, tout le reste de la surface  
de la cavité cotyloïde, est garni d’un cartilage très-  
blanc , luifant & poli, qui fe termine précisément au  
bord de la cavité.

Le bord de la circonférence de la câvité cotyloïde , est  
garni d’un bourrelet particulier, dont la matiere ne pa-  
roît ni tout-à-fait cartilagineufe , ni tout-à-fait liga-  
menteufe : je le rangerai parmi les ligamens.

*Les ligamens des os inriominés.*

Ces ligamens sont de deux sortes ; il y en a de communs ;  
& il y en a de propres. Les ligamens communs fiant  
ceux qui sont attachés à ces os & à d’autres os voi-  
fins.

Il y en a plusieurs; savoir,

Un commun supérieur, attaché par un bout à la levre  
interne de la partie postérieure de la crête de l’os  
des iles , environ un pouce au-dessus du coude de la  
crête : il occupe environ l’étendue d’un pouce.Par l’au-  
tre bout, il est attaché à l’extrémité & à tout le bord  
inférieur de l’apophyfe tranfverfe deladerniere verte-  
bre lombaire.

Un commun inférieur antérieur, qui d’un côté est at-  
taché par un bout à la levre interne de la partie posté-  
rieure de la crête des os des iles , environ un pouce  
au-dessus du coude de la crête : il occupe environ l’é-  
tendue d’un pouce. Par l’autre bout il est attaché à  
l’extrémité & à tout le bord inférieur de l’apophyse  
transi/erfe de la derniere vertebre lombaire.

Un Commun inférieur antérieur, qui d’un côté est atta-  
taché à la face interne du coude de la crête de l’os  
des iles , & de l’autre à la partie supérieure antérieu-  
re de la premiere fausse apophyfe tranfverfe de l’os  
sacrum : ce ligament laisse des ouvertures transversa-  
les , qui le font paroître plus ou moins composé.

Plusieurs communs inférieurs postérieurs, qui d’une part  
font attachés le long de la levre interne de la tubérosi-  
té de la crête de l’os des iles, & d’autre part aux trois  
premieres fausses apophyfes tranfverfes, & de-là ils  
s’étendent latéralement fur les traces des fausses apo-  
phyfes obliques de l’os facrum.

Parmi les ligamens communs, il faut ranger ceux qui at-  
tachent les os fémur aux *os innommés.* J’en ferai l’ex-  
position avec celle des ligamens de ces derniers os.

Les ligamens propres font principalement quatre, favoir  
deux sacro-sciatiques , l’un grand & externe, l’autre  
petit & interne ; un obturateur & un inguinal.

Le grand ligament siicro-sciatique ou sciatique externe ,  
est attaché fort légerement à la face externe de la tubé-  
rosité de la crete des iles, couvre extérieurement les

*e49* I N N

deux épines postérieures de cet os, & continue son  
attache tout au long aux bords antérieurs des fausses  
apophyEes tranfverses de l’os sacrum à leurs levres in-  
ternes.

De-làce ligament deEcend obliquement, en *se* rétrécisi-  
sant, vers la tubérosité de l’os sschion, où il s’attache  
immédiatement au-dessous de l’échancrure, qui est en-  
tre la tubérosité & l'épine sciatique. Ensifite il conti-  
nue sim attache tout le long de la levre interne de la  
portion inférieure de l’os ischion, de la levre interne  
de la branche de cet os, & de la levre interne de la  
portion inférieure de la branche voisine de l'os pu-  
bis.

Dans tout ce dernier trajet de fon attache, depuis fon ar-  
rivée à la tubérosité de l’ifchion, ce ligament produit  
une efpece de saulx ligamenteuse, dont le dos est atta-  
ché aux os & le tranchant est en l'air. Cette saulx ainsi  
attachée aux parties osseusies forme avec elles, comme  
une gouttière très profonde.

Le petit ligament facro-fciatique, ou ligament sidatique  
interne, est fort uni à la face interne de la portion pof-  
térieure du ligament précédent. Il est attaché intérieu-  
rement au bord de la partie inférieure de la quatrieme  
fausse apophyfe tranfverfe de l’os sacrum, à celui de la  
cinquieme , & tout de fuite jusiju’à la partie silpé-  
rieure du coccyx.

De-là il monte un peu obliquement en se croisant avec  
le grand ligament, & en s’unissant fortement à la fa-  
ce interne , pour aller gagner l'épine de l'ifchion , fans  
diminuer beaucoup de fa largeur. Il s’attache au tran-  
chant de la pointe de cette épine & à celui de fa partie  
supérieure.

Ces deux ligamens par leur rencontre forment deux ou-  
vertures féparées, savoir une grande aVec l’échancrure  
sciatique supérieure, & une petite aVec l'échancrure  
sciatique inférieure.

Le ligament obturateur occupe le grand trou oValaire ,  
excepté l’échancrure oblique de *sa* partie supérieure :  
il est attaché précisément au bord de la circonférence,  
de ce trou ovalaire, depuis la partie antérieure de fon  
échancrure oblique ou fupérieure , jufqu’à la fymphy-  
*se* de l’os pubis aVec l’os ifchion.

De-là jufqu’à la partie postérieure de l’échancrure insé- .  
rieure de ce trou, il est attaché à la leVre interne du  
bord de la circonférence; de forte qu’il fait dans fon  
trajet une petite gouttiere aVec la leVte externe de ce  
bord. Enfuite il s’attache précisément au bord commun  
du trou oValaire & de l'échancrure cotyloïdienne.

Par une telle disposition ce ligament laisse en haut une  
ouVerture particuliere qu’il forme aVec l'échancrure  
oblique ou fupérieure du trou oValaire Outre cette ou-  
verture commune, il en a encore d’autres, principa-  
lement deux particulieres & plus petites dont il est  
percé immédiatement au-dessous de la commune.

Il y a dans la face interne de la partie fupérieure anté-  
rieure de l'os pubis, un ligament tranEVersal en ma-  
niere d’auVent ou demi-toit, attaché supérieurement  
à l’os pubis, depuis l’échancrure oblique ou supérieu-  
re du trou oValaire, jusques Vers la partie inférieure de  
la fymphife des os pubis, à quelques lignes de distance  
de la circonférence du trou.

Ce ligament tranfVerfal est large enVÎron d’un demi-pou-  
ce], plus ou moins, dans l’adulte. Il s’unit postérieure-  
ment au-dessous de l’échancrure oblique ou fupérieure  
du trou oValaire au ligament obturateur, par le moyen  
d’un repli particulier; & en s’écartant du ligament ob-  
turateur, il forme aVec lui une efpece de gouttiere pro-  
fonde & creusée en angle aigu, fon écartement est fou-  
tenu par des brides ligamenteuses plus ou moins éten-  
dues.

Le ligament inguinal ou de Falloppe, qui l’a décrit le  
premier, est une bande ligamenteuse ou aponéVroti-  
que, attachée par un bout à l’épine de l’os pubis. Il est  
fort étroit le long de fes portions moyennes , & s’élar-  
git considérablement Vers sies extrémités. Il est forte-  
ment uni aux musicles, & à l’enveloppe aponévrotique

I N N 650

de la cuisse ; souvent il paroît manquer.

Outre ces ligamens propres de chaque *os innommé,* il y  
en a un petit qui est plat, très-fort & transversalement  
tendu entre les deux .angles de l’échancrure cotyloï-  
dienne. On le peut nommer le ligament propre ou le  
ligament transversal de l’échancrure cotyloïdienne.

Le bourrelet cotyloïdien,c’est-à-dire le bourrelet à ressort  
ou élastique,peut aussi être rapporté parmi les ligamens»  
Il est comme un bord accessoire,posté proprement silr le  
bord de la caVité cotyloïde, & y est attaché très-sorte-  
ment, de maniere pourtant qu’il cede facilement au  
doigt, quand on le pousse en-dedans vers la cavité ou  
en-dehors ; il prête quand on l'écarte, & il reprend son  
diametre quand on cesse de l'écarter. Son tissu est très-  
particulier. Il est composté de fibres élastiques qui s’en-  
trclacent tout le long de fia circonférence, & fe re-  
courbent peu à petl d’espace en efpace vers le bord  
propre de la cavité cotyloïde. Il en fait un cercle en-  
tier, & passe fur l'échancrure de cette cavité, où le li-  
gament transeersal. dont je viens, de parler lui Eert de  
soutien & d’attache, ainsi que le reste du bord osseux.

Quoique j’aie remis la description des deux ligamens de  
l’articulation du fémur aVec *l’os Innommé* ; il est pour-  
tant à propos de marquer ici leur attache à *l’os innomi-  
né.* L’un de ces ligamens enVironne l’articulation, &  
l’autre y est renfermé. Le premier est appelle ligament  
orbiculaire, & l’autre a été appellé très-improprement  
ligament rond.

Le ligament orbiculaire est très-fort , & inégalement  
épais; il enVironne toute la circonférence conVexe du  
bord, ou fourcil de la caVité cotyloïde, & y est forte-  
ment attaché depuis le tranchant du bord , jufqu’à  
trois ou quatre lignes plus ou moins au-delà, d’où il  
paroît ensi,iite fournir un épanouissement ligamenteux  
ou aponéVrotique.

Son attache au tranchant du bord de la caVité cotyloïde,  
s’unit à celle du bourrelet élastique, sans que le corps  
du bourrelet se confonde avec le ligament, qui ne fait  
que le toucher tout autour : en passant fur l'échancrure  
cotyloïdienne, il est attaché au ligament transversiil de  
cette échancrure.

Le ligament renfermé n’est pas rond, comme le nom vul-  
gaire le fait entendre ; il est comme un cordon plus  
large par un bout & étroit par l’autre, de forte qu’il  
est comme triangulaire en long; sim attache par rap-  
port à la caVité cotyloïde est aux deux angles de l’é-  
chancrure de cette caVité , il y est attaché par le bout  
large ; cette attache large est comme la baste du liga-  
ment; on Voit comme naître de l’épaisseur de la base  
quelques filets ligamenteux particuliers qui de-là Vont  
s’attacher d’efipace en espace à la circonférence de l’enlo  
preinte raboteufe du fond de la cavité cotyloïde.

*Les membranes t les glandes mucilagineus.es et la moelle  
des os innommés.*

Le périoste n’a rien ici de particulier ; quant à l'ensonce-  
ment raboteux ou l'empreinte inégale du fond de la *ca-  
vité* cotyloïde, il est occupé par une glande mucilagi-  
neufe, large, plate, bordée d’unefubstanceadipeufe ,  
& recouVerte d’une membrane fine , au traVers de la-  
quelle sijinte une liqueur mucilagineuse qui humecte  
l’articulation mucilaginesse,& facilite fes mouVemens.  
Cette membrane s’éleve au-dessus de la glande mucila-  
gineuse, & donne une espece d’enveloppe ou tunique  
au ligament refermé.

Les Vaisseaux fanguins qui ferVent à cette glande passent  
entre le fond de l'échancrure cotyloïde, & le ligament  
tranfverfal de cette échancrure.

Ces os n’ayant.point de caVité interne & leur fubstance  
n’étant que cellulaire ou cartilagineuse, ils ne renfer-  
ment point de moelle en masse; ces petites caVernes  
du tissu cellulaire de ces os ne Contiennent qu’un suc  
moelleux qui fuinte continuellement des membranes  
dont toutes ces cellules osseufes en général font tapif-  
féesi

651 I N O

Les vaisseaux sanguins passent principalement parde pe-  
tits trous de la concavité des os *innomt rés -> se* ramifient  
dans les cellules osseufies ,& y aboutissent par quantité  
de petits vaisseaux capillaires qui font paroître cette  
moelle ou ce suc moelleux rougeâtre. WïNsLow.

I N O

INOCULATIO. Voyez *Variolae.*

INOPINUS, παρὰλογος,*subit, imprévue* ce mot *se* dit  
des accidens qui surviennent dans les maladies, Eoit  
naturellement, soit contre nature, qui ne se font point  
annoncés, & qui semblent indiquer quelque altéra-  
tion. S’il arrive, par exemple, qu’un malade *se* trouve  
subitement accablé ou soulagé, c’est, dit Hippocrate,  
2. *Aph.* 27. une événement inopiné qui ne doit nous  
donner, ni trop de confiance, ni trop de crainte.

INOSCULATIO, ἀναστόμωσις. Voyez *Anastomosis,*

I N P

INPINGUEDO PORCI ou COSTUS. Voyez *Cosc  
tus.* CasTELLI,

I N Q

INQUIETUDO, *Fastlu inquiétude > anxiété.* Voyez  
*Alysmus.*

I N S

INSANIA, *délire.* Voyez *Delirium & Mania.*

INSECTUM, ἔντομον, irsocte; ce nom par lequel on en-  
tend un grand nombre d’animaux, est tiré de leur con-  
formation, la plupart d’entre eux étant divisés, ou pour  
ainsi dire, coupés en différentes parties unies les unes  
aux autres.Quant aux différentes esipeces d’insectes dont  
on fait ufage en Medecine, voyez les articles de leurs  
noms.

INSERTIO, *insertion*, c’est, en Anatomie, l’attache  
& l’union étroite des vaiffeaux, des fibres, des muscles  
& des membranes avec d’autres parties.

INSESSIO , ἐνέδρα, Ioniquement ἐνέδρη. Voyez *Enedre.*Ce mot est synonyme à *Inchatisma* & à *semicupium.*Voyez *Semicupium.*

INSESSUS ou SEMICUPIUM. Voyez*Semicupium.*INSIDENTIA, ἐνπστάσις. Voyez*Epistasis.*

INSIDIANS , λοχῶν, *occulte, couvé, se* dit des mala-  
dies qui ne *se* manifestent par aucun fymptome,qui ont  
toute leur violence, tout enparoissant, & dont le ma-  
lade est accablé brufquement, & fans qu’on pusse lui  
reprocher d’y avoir donné lieu. CasTELLI.

INSIPIDUS, ἄποιος. Voyez *Apoeum.*INSIPIENTIA. Voyez *Delirium.*

INSOLATIO , *insolation s* ou l’action d’expoEer aux  
rayons du soleil. BLANCARD.

INSOLATUS ou EILETHERES. Voyez *Eiletheres.*INSOMNIA, INSOMNITAS, INSOMNEITAS ,  
*insomnie.*

INSOMNIUM , ἐνύπνιον, *rève.* On peut tirer quelque  
prognostic , & former quelque conjecture fur l’état  
actuel du corps, par le moyen des *rève s* : si ils n’ont  
rien de commun avec les occupations du jour , on en  
peut inférer que le torps est indisposé. Ceux qui rêvent  
de feu, ont trop de bile jaune; ceux qui rêvent de fu-  
mée ou de brouillards épais, abondent en bile noire ;  
ceux qui rêvent de pluie, de neige, de grêle ou de gla-  
ce, ont les parties intérieures surchargées de phlegme ;  
ceux qui se sentent en *rève* dans de mauvaises odeurs ,  
peuvent compter qu’ils logent dans leur corps quelque  
humeur putride. Si l’on voit en *rève* du rouge ou qu’on  
s’imagine avoir une crête comme un coq , c’est une  
marque qu’il y a surabondance de sang ; si l'on *rève* de  
la lune, on aura les cavités du milieu du corps affec-  
tées; du soleil, ce seront les parties moyennes ; & des  
étoiles, ce sera le contour ou la surface extérieure du  
corps. Si la lumiere de ces objets s’affoiblit, sloWcur-

I N S 652

cit ou s’éteint, on en conjecturera que l’affection est  
légere, si c’est de Pair ou du brouillard qui caufe de  
l’altération dans l’objet vu en *rève* ; plus considérable,  
si c’est de l’eau ; & si 1 éclypsie provient de l’interposi-  
tion & de l’obscurcissement des élémens, ensorte qu’el-  
le foit entiere , on sera menacé de maladie : mais si  
les obstacles qui déroboient la lumiere viennent à *se*dissiper & que le corps lumineux reparoisse dans tout  
son éclat, l'état ne fera pas dangereux. Si les objets lu-  
mineux passent avec une vitesse surprenante, c’est signe  
de délire; s’ils vont à l’occident, qu’ils *se* précipitent  
dans la mer, ou qu’ils *se* cachent Eous terre , ils indi-  
quent quelque indisposition. La mer agitée prognosti-  
que l’affection du ventre. La terre couverte d’eau n’est  
pas un meilleur *rève,* c’est une marque qu’il y a intem-  
périe humide; & si l’on s’imagine être sisomergé dans  
un étang ou dans une riviere , la même intempérie sie-  
ra plus considérable. Voir la terre séchée & brûlée par  
le soleil, c’est pis encore; car il faut que l’habitude du  
corps siait alors extremement sieche. Si l’on a besoin  
de manger ou de boire , on rêvera mets & liqueurs.  
Si l’on croit boire de l’eau pure, c’est bon signe ;  
si l'on croit en boire d’autre . c’est mauvais signe. Les  
monstres, les persimnes armées, l’ennemi & tous les  
objets qui caufent de l’effroi, fiant de mauvais augure ;  
car ils annoncent le délire. Si l’on *se* fent précipité de  
quelque lieu élevé, on fera menacé de vertige, d’épi-  
lepsie, ou d’apoplexie, surtout si la tête est en même  
tems surchargée d’humeurs. LomMIUs, *Med. Obs.*

Nous avons tiré de Lommius les observations précéden-  
tes, elles Eont presque toutes d’Hippocrate, qui a fait  
un Livre exprès fur les *rêves.*

INSPIRATIO, *inspiration -,* ou la partie de la resipira-  
tion dans laquelle l’air est porté dans les poumons.

INSPISSATIO, *épaississement* ou *condensation.*INSTILLATIO ; ce mot est quelquefois spnonyme à

*Embrocaelo.* Voyez *Embrocatio.*

INSTINCTUS, *Instinct.* C’est ce principe qui dirige  
les brutes dans leurs opérations, & dans le choix des  
chofes qui leur conviennent. C’est lui qui leur indique  
souvent les remedes convenables dans les maladies  
dont ils font attaqués.

INSTITA , *une bande.* C’est encore un ver plat qui s’en,  
gendre dans les intestins.

INSUFFLATIO, l’action de souffler dans quelque ca-  
vité du corps, pourtransinettre à quelque partie affec-  
tée le remede qui lui convient, & qui peut lui être ap-  
pliquéjde cette maniere.

IN SULTUS, le commencement d’un paroxysine, ou la  
naissance d’un accès.

I N T

INTERGASTRUM ; terme par lequel Paracelse en-  
tend la décussation des nerfs optiques.

INTEGUMENTA , *Tegumens.* On entend ordinaire-  
ment par tegumens, la peau, l’épiderme, &la mem-  
brane celluleufe.

INTEMPERANTIA , *Intempérance,* ou ufage immo-  
déré des alimens, & des boissons. Ce mot est aussi quel-  
quefois Eynonyme à *Dyserasia,*

INTEMPERIES. Voyez *Dyserasia.*

INTENTIO, *intention.* Ce mot *se* prend quelquefois  
pour extension & pour indication.

INTERCEPTIO, ou *Apolepsis.* Voyez *Apolepsis.*

INTERCIDENS PULSUS, *Pouls intercadent.* Le  
pouls est *intercadent,* lorsqu’entre deux pulsiations ré-  
gulieres, il se fait comme un soubresaut de l’artere.  
Il paroît que le *Pulsus intercidens* est à peu près lamê-  
me chofe que le *Dicrotus,*

INTERCISIO, ou *Diacope. Noyez Diacope.*

INTERCOSTALES MUSCULI , *Muscles intercose  
taux.* Les *muscles intercostaux* fiant des plans charnus  
fort minces, qui occupent les intervalles des côtes, &

*6y3* INT

dont les fibres vont obliquement dlun côté à l’autre.îl y  
a deux plans dans chaque interValle; un externe, & un  
interne , qui font comme collés ensemble , & ne font  
distingués que par une toile membraneuse, très-min-  
ce & très-fine, & néantmoins cellulaire.

Selon cette division naturelle, & par rapport aux vingt-  
deux interstices des vingt-quatre côtes , 41 y a quaran-  
te-quatre *muselés intercostaux*, savoir à chaque côté ,

Onze *intercostaux* externes.

Onze *intercostaux* internes.

Les fibres des *Intercostaux* externes descendent de der-  
riere en devant ; & celles des *intercostaux* internes,  
fiont arrangées à contre - sens, c’est-à-dire , qu’elles  
descendent de devant en arriere ; de Eorte que les fi-  
bres des externes & des internes Ee croisent.

Les *intercostaux* externes s’étendent pour l’ordinaire, de-  
puis les Vertebres juEqu’à l’extrémité de la levre silpé-  
rieure de la portion osseuse de chaque côte, Eans aller  
plus loin, Les *intercostaux* internes commencent pro-  
chc le sternum, & finissent en arriere à l’angle de cha-  
que côte.

Ainsi depuis les angles osseux des côtes justqu’à leurs car-  
tilages, les plans charnus sirnt doubles ; & les fibres de  
ces plans p^f leur direction oppofiée, représentent des  
X : Tuais depuis les vertebres jusqu’aux angles osseux  
des côtes, & dans les interstices de leurs portions car-  
tilagineuses, il n’y a que des plans simples ; savoir ,  
l’externe en arriere, & l’interne en devant.

Les fibres des *intercostaux* externes fiant très-obliques en  
arriere, & deviennent insensiblement moins obliques  
vers l’extrémité antérieure des côtes. Leurs attaches  
commencent aux ligamcns qui joignent les côtes aux  
extrémités des apophysies tranfverfes. Elles font un  
peu tendineuses, & s’avancent un peu au-delà du bord  
sur la face ou la largeur de chaque côte.

Les fibres des *intercostaux* internes, font en général plus  
courtes & moins obliques que celles des externes. Elles  
occupent presqu’entierement les interstices des por-  
lions cartilagineufes des côtes ; & extérieurement elles  
font recouvertes d’une membrane ligamenteuse, dont  
les fibres vont à contre-fiens des fibres charnues, & im-  
pcfient facilement , comme si c’étoit la continuation  
des fibres du mufcle interosseux externe, sur lesquelles  
cette membrane s’étend aussi en diminuant d’épaisseur.

Quoique l’on puisse faire bouillir une portion de la côte  
d’un animal jufqu’à ce que les os quittent les chairs ,  
& que l’on puisse les en tirer comme en dégainant,  
fans déranger ou détruire les chairs & les membranes,  
il ne faut pas conclure de-là, que tous les *intercostaux*‘d’un côté de la poitrine ne foient qu’un feul mufcle ,  
à moins qu’on ne veuille aussi prendre pour un seul,  
les mtsscles qui environnent immédiatement l’os de la  
cuisse ; parce que par une pareille expérience, on en  
pourroit déchausser les mufcles avec le périoste, com-  
me une espece de caleçon.

Les fibres postérieures des *Intercostaux* externes , semt  
attachées par leurs extrémités supérieures , si près de  
l’articulation des côtes avec les vertebres, que par leur  
contractlon elles ne peuVent faire defcendre la côte à  
laquelle elles font attachées ; au lieu que leurs attaches  
inférieures fur la côte fuÎVante,étant éloignées de l’ar-  
ticulation , font en état de mouVoir cette côte de bas  
en haut. Il s’enfuit de-là, que tout le reste de chaque  
Intercostal externe qui se termine à l'extrémité osseuse  
des côtes, ne sert qu’à leVer la côte inférieure vers la  
- supérieure.

Les fibres antérieures des *intercostaux* internes de même  
sont si près de l’articulation des côtes aVec le sternum ,  
que par leur contraction elles ne peuVent *se* mouVoir  
enbas, & faire defcendre le cartilage auquel elles fiant  
attachées; au lieu que les attaches inférieures de ces  
mêmes fibres , étant plus éloignées du cartilage fui-  
vant, les mettent en état de mouVoir le cartilage.  
11 s’enfuit de-là aussi , que tout le reste de chaque in-

î N T 654  
tercostal interne, a le même usage qüe l’externe ,&  
n’en peut aVoir d’autre.

Les portions qui Ee rencontrent entre les deux extrémi-  
tés des côtes, servent à augmenter la force de la mê-  
me action uniforme. L’immobilité de la premiere cô-  
te, sert en général de point fixe au mouVement de tou-  
tes les autres côtes , & chaque côte en particulier sert  
de point fixe au mouVement de la côte fuÎVante.

Les surcostaux font de Vrais & puissans auxiliaires des  
*intercostaux* dans l’ufage commun que je viens d’éta-  
blir. Ils sirnt très-justement appelles releveurs des cô-  
tes. Il ne faut pas confondre avec ces mufcles , un pe-  
tit qui est immédiatement au-dessus de la premiere  
côte, & qui d’abord leur ressemble par sim attache à  
cette côte. WtusLOw, *Anatomie.*

INTERCURRENS FEBRIS , *Fievre intercurrante.*

Les fievres stationnaires, fiant celles qui proviennent  
d’une constitution particuliere à une année ; caisse,  
qui ne nous est pas encore suffisamment connue. Cha-  
cuné de ces fievres prévaut à son tour, exerce fies ra-  
vages , & a, pour ainsi dire, llasicendant siur toutes les  
autres, pendant un certain nombre d’années siIccessi-  
ves. Outre les fievres stationnaires dominantes, il y  
en a d’autres qui sirnt, tantôt plus , & tantôt moins  
violentes; mais qui *se* mêlant avec toutes les esipeces  
de fievre stationnaire, & avec chaque espece des au-  
tres, fievres indistinctement, dans la même année , peu-  
vent être appellée *fievres intercurrantes.* Telles fiont la  
fievre pourpreufie, la pleurésie, la fausse peripneumo-  
nie, le rhumatifme, la fievre érésipélateufe, l’efquinan-  
cie, & peut être beaucoup d’autres.

Comme toutes ces maladies font, ou ont été accompag-  
nées de fievre , jtssqu’à ce qu’elles aient été caractéri-  
fiées par l’impulsion de la matiere fébrile fur quelque  
membre particulier; je ne balance point à regarder la  
fievre comme maladie principale, & de traiter les ac-  
cidens qui la dénomment, comme des fymptomes qui  
sirnt modifiés par la maniere dont fie faitIa crifie, &  
par la partie affectée.

Il fautltemarquer qu’il en est *dcs fievres intercurrantes 9*quelquefois , ainsi que des fievres stationnaires. Elles  
font les unes & les autres plus ou moins fréquentes,  
plus ou moins épidémiques , felon la constitution de  
l’année, & la température de Pair qui les amene d’tme  
maniere fecrete & inexplicable ; car quoique le prin-  
cipe en foit dans quelque indisposition particuliere des  
corps , tel que le vice du fang & des autres humeurs;  
il arrive cependant des conjonctures dans lesquelles ce  
principe est mis en action par quelque catsse générale  
résidente dans Patmosphere, & dont l'influence *sur le*corps humain , détermine les humeurs & le simg déja  
vitiés, à produire immédiatement des fievres épidé-  
miques *intercurrantes.* Lors, par exemple, qu’un froid  
vif continué, & qui s’avance dans le printems, est soi-  
vi fubitement par un tems chaud , il naît des pleuré-  
fies, des esquinancies, & d’autres maladies sembla-  
bles , quelle que soit la constitution générale de Pan-  
née : mais comme ces maladies, qui arrivent indistinc-  
tement dans toutes les années , sont quelquefois aussi  
épidémiques, & produifent d’aussi grands ravages que  
celles qui ne reviennent qu’au bout d’un certain nom-  
bre d’années, nous avons pris le parti de les distinguer  
par le nom de *maladies Intercurrantes.*

Quoiqu’il y ait entre ces deux efpeces de fievres une dise  
férence considérable, relativement à la caufe résidente  
dans Pair qui les produit ; cependant elles ont fréquem-  
ment les mêmes causes extérieures & procathartiques.  
Car Eans parler de l’infection , qui caufe quelquefois  
des fievres stationnaires , & des indigestions qui don-  
nent lieu , tant aux fievres stationnaires, *aseintercur-  
rantes',* il faut certainement regarder comme la caufe  
manifeste extérieure de la plus grande partie de ces  
maladies , 1°. ou la précipitation de Changer de véte-  
ment trop promptement, lorfque le printems commen-  
ce : 2°. ou l’imprudence par laquelle on s’expose au

INT

froid auEortir d’un exercice violent, dans lequel on  
s’est beaucoup échauffé. 11 arrivé dans l'un & l’autre  
cas , que les pores venant à fie resserrer subitement, &  
la matiere transpirable à demeurer dans le corps, cet-  
te matiere produit dans le fang une agitation particu-  
liere, ou l'espece de fievre à laquelle tendoit dlayan-  
ce, ou la constitution générale du corps, ou la dépra-  
vation particuliere des Eues. Je ne balancerai point  
d’avancer, qu’il a plus péri d’hommes de cette manie-  
re, que de la peste, de la guerre, & de la famine réunies.  
Un Medecin n’a qu’à examiner attentivement fon ma-  
lade, & l’interroger exactement fur la naissance de fa  
maladie, & il trouvera prefque toujours, lorfqu’il s’a-  
gira de quelques - unes des maladies que nous avons  
nommées ci-dessus, qu’elle provient de lame des cau-  
fes que nous avons indiquées.

H faut observer foigneufement ici, que quoique les ma-  
ladies dont nous traitons Bous le titre *d’intercurrantes,*Eoient pour la plupart, sinon toutes, des maladies essen-  
tielles ; cependant il y a souvent dans les fievres sta-  
tionnaires, certains iÿmptomes semblables aux *fievres  
intercurrantes,* qui portent le même nom, qui produi-  
fent les mêmes effets, & qui ne sirnt toutesfois que des  
fiuites des fievres stationnaires. Dans les cas où les *fievres  
intercurr ante s* ne sirnt qu’acceffoires, on ne se conduira  
point comme si elles étoient maladies effentielles. On  
suivra l'indication donnée par la fievre stationnaire ;  
& si l'on suit la méthode qui convient aux *fievres in-  
ter currantes,* il faut que ce foit en passant & fans opi-  
niâtreté. On doit étudier avec foin la maladie de Pan-  
née , afin de trouVer la méthode par laquelle on pourra.^  
la vaincre plus facilement, & de l'avoir s’il faut s’y  
prendre par la faignée, par les fileurs, ou par quel-  
qu’autre voie. Mais l'on m’objectera peut être, que  
les maladies dont il est ici question, & que j’appelle  
essentielles, ne l'ont réellement que des fymptomes. Je  
répons à cela, que ce peut être seulement des sympto-  
mes, relativementàla fievre, à laquelle il faut propre-  
ment les rapporter : mais j’ajoute que ce font au moins  
des fymptomes de fievre particuliere qui les pro-  
duit nécessairement. Ainsi, dans une pleurésie essen-  
tielle, telle est la nature de la ileVre, qu’elle déposie  
toujours la matiere morbifique Eur la pleure; dans une  
efquinancie essentielle, telle est la nature de la fievre ,  
qu’elle pousse toujours la matiere morbifique à la gor-  
ge, & ainsi des autres. Mais lorfique quelqu’une des  
maladies, dont nous avons parlé ci-dessus, sciccede à  
une fievre, dont la causie est dans une constitution par-  
ticuliere de l’année, à laquelle il faut la rapporter ; ce  
n’est point nécessairement, c’est feulement par acci-  
dent qu’elles scmt produites ; aussi remarquera -t’on  
une grande différence entrlelles & les autres.

Si l'on veut distinguer exactement les maladies essentiel-  
les des maladies symptomatiques, il est important de  
savoir que les mêmes symptomes qui accompagnent  
quelque fievre stationnaire dans le commencement,  
*se* montrent pareillement & en même-tems dans une  
pleurésie, ou dans une esiquinancie , lorfique ces ma-  
ladies ne Eont que des iÿmptomes accidentels de la  
fievre stationnaire. Nous en avons la preuve dans la  
pleurésie symptomatique, qui succéda à la fievre qui  
régna dans l’hiver de l'année de 1675. Car tous ceux  
qui furent attaqués de cette pleurésie , fe plaignirent  
dans le commencement de douleur à la tête, au dos  
& dans les membres ; fymptomes les plus certains &  
les plus ordinaires de toutes les fievres qui avoient  
précédé cette maladie, & qui continuèrent après qu’el-  
le eut cessé. Lors au contraire que ces maladies *inter-  
currantes* font essentielles , elles attaquent dans toutes  
les années indistinctement de la même maniere, &  
n’ont rien de commun avec la fievre stationnaire ré-  
gnante.

D’ailleurs les fymptomes qui les accompagnent semt  
plus évidens, les caractérisent mieux , ne font point  
mêlés & embarrassés de phénomenes d’une nature dif-  
férente , & appartenant à une autre fievre.

I N T 656

Jlajouteraî que le tems de l’année où l'on voit paroître  
la plus grande partie des maladies essentielles *Intercur\*  
rames,* indique ordinairement Pefipece à laquelle il  
faut les rapporter. Enfin, celtfi-là fera le plus capable  
de découvrir les signes diagnostics de ces maladies &  
des autres qui aura fait une recherche exacte de leurs  
phénomenes , & dont l'oCcupation principale & jour-  
naliere aura été de les obferver. Il pourra toutefois  
arriver que leur différence caractéristique foit si sub-  
tile , que les termes lui manqueront pour les faire fen-  
tir àun autre.

Autant que les fymptomes concomitans de ces différen-  
tes eEpeces de fievres, & la maniere particuliere de les  
traiter, m’a mis en état d’en juger , il *m’a* semblé  
qu’elles provenoient d’une inflammation du sang par-  
ticuliere à chacune d’elle : c’esic pourquoi je fais con-  
sister la partie principale de leur curation dans le ra-  
fraîchiffement du fang ; je travaille en même-tems à  
chaffer la matiere morbifique, par une méthode que je  
varie selon la nature du mal, & l’expérience que j’ai  
par les siIccès. J’ajouterai, que quiconque faura tenter  
l’expulsion de la matiere fébrile par la saignée, les  
sineurs , les purgations & les autres moyens que nous  
en avons, & appliquer à chaque‘fievre en particulier  
celui de ces moyens qui lui conviendra, réussira tou-  
jours dans les fievres dont il s’agit. S υοενη am.

INTEROSSEI MUSCULI, *les intérosseux* ; ce sont de  
petits muficles placés entre les os du métacarpe, & qui  
occupent les trois intervalles ou interstices de ces os,  
tant extérieurement ou du côté de la convexité delà  
main, qu’intérieurement ou du côté de *sa* concavité.  
C’est ce qui a donné lieu de les appeller *muscles in-  
térosseux-,* & de les diviser en intérosseux externes &  
intérosseux internes. On en compte ordinairement six ;  
favoir , trois internes & trois externes , eu égard sim-  
plement aux masses charnues star le métacarpe , & aux  
six attaches tendineusies Eur les doigts. On en peut  
compter davantage par rapport à la composition de ces  
masses.

Les *intérosseux* externes sont plu\* sorts , plus composés,  
& occupent plus de place entre les os du métacarpe  
que les internes. Ils ont chacun deux différentes por-  
tions , une apparente comme de niveau avec les os, &  
une cachée qui s’avance en-dedans *sur* les *Intérosseux*internes.

La portion apparente ou sublime, est en quelque manie-  
re pennisorme; elle est attachée le long des parties  
voisines de deux de ces os ; & par une petite extrémité,  
à l'os du carpe le plus proche. La portion cachée ou  
profonde qui s’avance au-dedans paroît plus simple  
que la précédente, & femble d'être attachée qu’aux ba-  
fes de ces deux os.

Vers les têtes des os du métacarpe , ces deux portions da  
chaque *Intérosseux* externe fe terminent par des ten-  
dons plats & larges, qui s’avancent Eur le côté d’une  
des premieres phalanges , s’unifient à la bande-  
lette voisine de l’écartement tendineux d’un des ten-  
dons de l'extensieur commun, jusqu’à la tête de ces  
phalanges. Une de ces portions s’attache aussi à la  
phalange même par de petits tendons très-courts. Ainsi  
on peut regarder ces mufcles'comme biceps, surtout  
quand les tendons des deux portions s’unifient.

Les deux premiers *Intérosseux* externes *se* trouvent le plus  
souvent attachés au grand doigt. Ils occupent les in-  
tervalles des trois premiers os du métacarpe , & ils  
embrassent même le second os jisseques vers le creux  
de la main. Leurs tendons sont attachés aux deux cô-  
tés de la premiere phalange du grand doigt, & aux  
deux côtés du second tendon de l’extenseur commun.  
Le troisieme *intérosseux* externe, occupe l'intervalle des  
deux derniers os du métacarpe , & s’attache le plus  
souvent aux petit doigt. Son tendon est attaché à peu  
près de la même façon à la premiere phalange de ce  
doigt du côté de l’os du coude , & au bord voisin du  
quatrieme tendon de l'extenfeur commun. Le corps  
charnu

6j7 I N T

charnu de ce mtsscle s’ayance aussi en dedans entre les  
deux os , vers le creux de la main.

Les *interosseux* internes, simt plus simples & moins en-  
gagés entre les os que les externes. Le tendon du pre-  
mier *interosseux* interne s’attache au côté cubital de la  
premierephalange du doigt index; c’est-à-dire, du  
côté qui regarde l’os du coude & le petit doigt. Il s’at-  
tache pareillement au bord voisin du premier tendon  
de l'extensieur commun. Le tendon du siecond *interof-  
settx* interne va de la même maniere au côté radial du  
doigt annulaire ; c’est-à-dire , du côté qui regarde le  
rayon ou le pouce ; & le tendon du troisieme va aussi  
de même au côté radial du petit doigt.

Dans cet arrangement, il y a deux *unterosseux* externes  
pour le grand doigt, il y en a un pour le doigt annu-  
laire, mais il n’y en a point pour l’index ni pour le pe-  
tit doigt. Au contraire, le grand doigt n’a point *d’in-  
teroffeux* interne, le doigt index en a un, l’annulaire  
un, & le petit doigt de même.

Les *interosseux* internes paroissent quelquefois réellement  
doubles, & Comme deux mufcles séparés par une li-  
gne graisseufe ; de forte que dans quelques sijjets on  
voit distinctement six *'tnterosseux* internes. Mais Iespor-  
tions charnues qui sie trouvent ici immédiatement aux  
deux côtés du siecond os du métacarpe, appartiennent  
aux deux premiers des *unterosseux* externes ; & la por-  
îibn charnue qui *se* trouve immédiatement au côté ra-  
dial du quatrième os du métacarpe; c’est-à-dire , au  
tcôtéqui regarde le pouce, appartient au troisieme *in-  
terosseux* externe. Je parle ici selon l’arrangement que  
, je viens d’exposier.

Les *unterosseux* peuvent avoir différens usiages, sielon leurs  
différentes attaches , & sielon les différentes attitudes  
des doigts auxquels ils fiant attachés.

Us font en général auxiliaires de l’extensieur commun ,  
par leurs attaches aux angles latéraux des écartemens  
rhomboïdes de *ses* tendons; par lesquelles attaches ils  
font comme des cordes latérales , qui conjointement  
avec chaque tendon de l’extenseur commun fervent à  
étendre la troisieme phalange de chaque doigt.

Parles mêmes attaches latérales , ils servent aussi en *gé-  
nérai* à faire les mouvemens latéraux des quatre doigts;  
c’est-à-dire, à les ferrer tous ensemble les uns contre  
les autres, mais non pas à les écarter tous les uns des  
autres , ni à les mouvoir chacun à part vers le pouce,  
ni à les en éloigner. Dans l’écartement général de tous  
les quatre doigts , les *tnterosseux* ne meuvent que le  
grand doigt & le doigt annulaire ; l’index & le petit  
doigt font alors écartés par d’autres mufcles. Dans le  
mouvement des doigts vers le pouce , & qu’on appelle  
adduction, ils n’agissent que sur trois doigts, qui fiant  
le grand, l’annulaire, & le petit doigt. Danslemou-  
vementopposé , qu’on nomme abduction des doigts,  
ils n’en meuvent aussi que trois, mais non pas les mê-  
mes ; ce sirnt alors l’index, le grand , & l'annulaire.

Les tssages des *Interosseux* en particulier , foit externes ,  
soit internes, foit de chaque *interosseux*, peuvent être  
différens dans différens stIjets , par rapport à la variété  
des attaches; & par conséquent on ne peut rien déci-  
der là-dessus dans les vivans.

Selon l’arrangement que j’ai exposé dans la description  
de ces mufcles; le premier & le second des *interosseux*externes senent à faire alternativement l’adduction &  
l’abduction du grand doigt : le troisieme *tnterosseux*externe fert à faire l’abduction de l’annulaire; c’est-à-  
dire , le mouvement vers le petit doigt.

Selon le même arrangement, le premier des *Interosseux*internesfert à faire l’abduction de l’index, c’est-à-di-  
re,lemouvoir vers le grand doigt; le siecond à faire  
l’adduction de l’annulaire, en le mouvant aussi vers le  
grand doigt ; & le troisieme à faire l'adduction du pe-  
tit doigt; c’est-à-dire, le porter pareillement vers le  
grand doigt.

Les *interoffeux* du pié font fept petits mufcles qui rem-  
plissent les quatre interValles des os dut métatarse, à  
peu près semblables à ceux de la main. Il y en a quatre  
*Tome IV.*

INT 658

supérieurs, qui sont les plus gros , & trois inférieurs.  
La division vulgaire deces mufcles en externes & in-  
ternes ne convient point ici.

Le premier des supérieurs est attaché en arriere par des  
fibres charnues au ligament qui unit les bafies des deux  
premiers os du métatarse ; ensilite au côté voisin du  
premier de ces os , & tout le long de la partie supérieu-  
re de la face interne du second os. Il *se* termine par un  
tendon grêle qui s’attache au côté interne de la pre-  
miere phalange du fécond orteil.

Les trois autres font attachés par plusieurs fibres charnues  
supérieurement aux faces internes des trois derniers  
os , & par quelques-unes supérieurement aux faces ex-  
ternes du fécond , troisieme & quatrieme os. Ilssie ter-  
minent aussi par des tendons grêles qui s’attachent au  
côté externe des premieres phalanges du fécond, troi-  
sieme & quatrième orteil.

Les inférieurs sont attachés à proportion par des fibres  
charnues aux parties inférieures de ces os, principale-  
ment à celles du deuxieme, troisieme & quatrieme os,  
& aux ligamens communs de leurs basies. Le premier  
de ces *interosseux* inférieurs est aussi attaché par quel-  
ques fibres à la partie voisine du tendon du grand pé-  
ronier; les tendons des trois *interosseux* inférieurs sui-  
vansfont attachés au côté interne des lusses des premie-  
res phalanges des trois derniers orteils.

Les *interosseux* du pié ont respectivement les mêmes tssa-  
silges que ceux de la main. Le premier des supérieurs  
approche le second orteil du gros orteil; les trois au-  
tres des supérieurs éloignent ou écartent le second, le  
troisieme & le quatrieme orteils du gros orteil, & les  
tournent vers le petit orteil. Les trois inférieurs meu-  
vent les trois derniers orteils vers les deux premiers.  
Je parle ici felon l’arrangement que j’ai observé le  
plus ; car comme il varie , les uEages en particulier  
varient aussi. WINSLow.

INTERCURRENS PULSUS , ou *Pulsus intercidens.  
Noyez Intercidens.*

INTERCUS, eEpece d’hydropisie,qu’on appelle plus or-  
dinairement *anasarque.* Voyez *Anasarca.*

INTERDENT1UM , intervalle entre les dents du  
même rang.

INTERDIGITIUM, cors entre les orteils.

\ INTERFêEMINEUM. Voyez *Perinaeum.*INTERLUNIUS MORBUS , *F épilepsie.*INTERMISSIO, intervalle entre deux paroxyscnes ,  
ou deux accès defievre, ou d’une autre maladie.

INTERMITTENS FEBRIS, *Fievre intermittente.* V.  
*Pyretos.*

INTERMITTENS PULSUS,. *Pouls intermittent.* V.  
*Pidsus.*

INTERNODIA , les phalanges des doigts.  
INTERNUNTII D1ES, *jours critiques.*

INTERNUS, *^interne s* nom d’un mtsscle de Porgâne  
de Fouie. Voyez *Auris.*

INTERPASSÀRE , c’est en Medecine entrepasser, ou  
mêler les différens ingrédiens dont on remplit un *sa-  
chet,* afin qu’ils soient tous également distribués dans  
toute *sa* capacité.

INTERPELLATUS MORBUS , c’est ainsi que Para-  
cesse appelle toute maladie dont les paroxysimes font  
incertains & irréguliers.

INTERPOLATUS DIES, c’est, selon Paracelse, le  
jour de rémission , ou le jour intercalaire entre deux  
accès de fieVre.

INTERSCAPULARIA, les cavités d’entre les épau-  
les , & les vertébres. BLANCARD.

INT ERSCAPULIUM, l’*épine de l’omoplate.*

INTERSEPTUM, *la luette* ; on entend encore par ce  
mot la cloision des narines.

INTERSPINALES COLLI, certains muscles du cou,  
que M.Winflow appelle les petits épineux du cou.

Ces muscles siont plaeés entre les apophysies épineuses  
du cou, & entre la derniere du cou & laspremiere du  
dos, & s’insierent dans ces apophyses par les deux ex-

T t

*6 g)* INT

trémités,àun des côtés du ligament cervical posté-  
rieur, qui les sépare de ceux qui sont de l'autre côté.

Les petits épineux aident les demi - épineux dans leur  
mouvement, & peuvent aussi servir à ramener le cou  
dans sa situation naturelle , après qu’on lui a fait faire  
quelques petits mouvemens de rotation. WtNSLow.

INTERST1NCTUS, *distinct s discret s* sie dit de la pe-  
tite vérole.

INTERTRIGO , *écorchure & durillon.* Les *duril-  
lons* caufés par le serrement des souliers trop étroits  
s’amollissent, & *se* désenflent en appliquant sur la  
partie offensée les poumons d’un porc ou d’un agneau,  
chaudement. La poudre d’un vieux soulier brûlé, de  
lalaine crue, des fleurs de grenadier des jardins, pro-  
duiront le même estet. On peut encore fle flervir de l’a-  
cacia ; il faut enfroter le durillon avec du vinaigre.On  
appliquera l’emplâtre *ex hordeo* à ceux qui ont la chair  
tendre. On fait avec trois onces de litharge , quatre  
onces de cire, une once de grasse fraîche de porc, &  
une livre d’huile de myrte , une excellente emplâtre  
pour les *écorchures,* les brûlures, les *durillons* & les  
pustules. On omettra la grasse de porc, lorfqu’il fera  
question de faire cicatrifer. Αετιυε, *Tetrab. IV.Serm.  
cap. 6y.*

Les balaustes sont extremement recommandées par Ori-  
bafepour faire cicatrifer promptement les *écorchures*& les vieux ulceres. Le même Auteur parle de l’écorce  
de pin , en application, comme d’un remede excellent  
pour les *écorchures.*

*L’Intertrigo* vient, selon Varron , de *lingua Laelna, Lib.  
IV. ab eo quod duo Inter se trita.* RH0D1US , *Lexelcon  
Scriberianum.*

Il si-irvient fréquemment aux enfans des inflammations &  
des excoriations en différentes parties du corps, mais  
furtout derriere les oreilles, au cou & aux cuisses. Cel-  
les des cuiffes proviennent ordinairement de l’acrimo-  
nie de l’urine, qui à force de passer fur l’épiderme ,  
l’emporte & laisse la peau à découvert. On guérira ces  
excoriations, en étuvant doucement deux ou trois fois  
par jour, les parties avec de Peau chaude, qui dissou-  
dra & emportera avec elle les fels acrimonieux. Les  
Nourrices ont coutume de délayer dans l'eau un peu  
deterre glaife, & de l’appliquer fur la partie après la  
lotion. On peut substituer à la terre glaife, lacéruste  
réduite en poudre fine, la craie ou llardonse calcinée.  
Mais si l’inflammation & l'excoriation étoient considé-  
rables, il seroit à propos d’usier en fomentations deux  
ou trois fois par jour, de la folution de trochifques de  
blanc de Rhasis dans de l’eau de plantain ; & l’on aura  
soin en même tems'de ne rien épargner pour que les  
parties foient sieches, & pour qu’elles ne fie frottent  
point les unes contre les autres; ce que l’on obtiendra  
en employant un peu d’onguent dessiccatif rouge, ou  
de diapompholyx, & en interpofant entre les parties  
des morceaux de vieux linge fin. .

INTERVALLUM , intervalle entre deux paroxyfmes  
d’une maladie ou entre deux pulfations d’une artere.

INTERVERTEBRALES MUSCULI, *Muscles in-  
tervertébraux.*

Ces mufcles partent d’une vertèbre latéralement, & s’in-  
ferent en s’avançant obliquement dans la partie posté-  
rieure d’une autre vertebre située immédiatement au-  
dessus de celle d’où ils partent.

Leur usetge est de serrer les vertebres les unes contre les  
autres, & de les tirer un peu de l’un & de l’autre cô-  
té. DoUGLas.

INTESTINA TERRÆ , *Vers de terre.*

1NTESTINA , *Intestins.* Voyez *Cœlia.*

Après avoir considéré l’estomac & les *intestins* comme un  
feul canal continu , l’ordre exige qu’ayant à parler ici  
des inflammations auxquelles les *intestins* font fujets ,  
je traite en même tems de celles qui surviennent à Pesa  
tomac.

INT 660

C’est par elles que je vais commencer.

L’estomac peut être attaqué, ainsi que toute autre partie  
du corps , d’une inflammation réelle qui Pe manifeste-  
ra par les iymptomes & par les effets fuivans.

Il y aura ardeur fixe & douleur poignante dans ce vssce-  
re; cette douleur s’augmentera dans l’instant même  
qu’il tombera quelque chofe dans sa capacité. Il silr-  
viendra un vomissement très-douloureux, immédiate-  
ment après la déglutition de quelque choEe que ce foit ;  
le malade fentira une anxiété extreme & continuelle;  
il y aura fievre aiguë & continue ; cette maladie est  
produite , ou par une inflammation générale, ou par  
le voisinage de l’estomac par rapport aux parties en-  
flammées , ou par des substances acres & corrosives que  
l'on a avalées.

Ce mal emporte ordinairement le malade en peu de  
tems ; il faut le guérir fur le champ, ou la nécessité des  
fonctions lésées, & la connexion d’une infinité de nerfs  
le rendra mortel.

Cette inflammation, ainsi que celle des autres parties, se .  
guérit, dégénére en fuppuration,en skirrhe, en cancer,  
en gangrene, ou casse une mort fubite, accélérée par  
les convulsions.

Aussi-tôt que les signes dont nous avons parlé ci-dessus  
font connoître fa préfençé, il faut fur le champ faire  
d’amples faignées, les réitérer felon le befoin, ordon-  
ner des boissons très-légeres,nourrissantes, émollientes,  
anti-phlogistiques, opposées à la casse, des clysteres  
& des fomentations femblables , éviter soigneufement  
toutes les fubstances acres , prévenir spécialement le  
vomissement.

*B Fission douce et adoucissante,*

Prenez *des feuilles récentes d’oscille des bois, trois onces  
de feuille de mauve, une poignée et demie s  
d’avoine entière, une once ;*

Faites bouillir le tout dans une quantité suffisante depe-  
tit-lait.

Ajoutez sur chaque douze onces, deux jaunes d’œufs,  
avec une once de rob de groseilles.

*Clystere.*

Prenez *des feuilles récentes d’endive ,*

*de chicorée,*

*de fumetere y  
de mauve, &  
de guimauve.*

Faites bouillir le tout dans du petit-lait.

Exprimez-en la décoction.

*Prenez* dix onces de cette décoction pour un clystere, &  
faites prendre deux ou trois clysteres par jour.

Si elle dégénere en suppuration plusieurs maux siurvien-  
nent, surtout des nausiées, des vomissemens, desdou-  
leurs qui paroissent souvent extraordinaires. Quand on  
en ignore la cause, on les guérit rarement. Lorsqu’on  
la connoît , ces accidens demandent le même traite-  
ment que FabEcès. Si elle produit un skirrhe ou un can-  
cer, elle excite alors d’énormes vomissemens, des dou-  
leurs Insupportables qui s’augmentent aux moindres  
chofes qu’on prend, qui deviennent fixes, longues, &  
qui s’irritent encore plus par llufiage de tous les médi-  
camens acres. On calme ces maladies par les seuls re-  
medes qui y font réquis. On les guérit rarement; les  
eaux médicinales naturelles semt les plus efficaces en  
ce cas. On peut déduire de ce qui vient d’être dit, l’ori-  
gine, la nature, les effets, la connaissance, la prévision.

66r ï N T

la curation, la palliation de l’inflammation , de la sup-  
puration, delà gangrene, du skirrhe, du cancer, de  
la rate, du pancréas & de l’épiploon ; & l’on trouVera à  
l’article *Hlpar* ce qui concerne spécialement l’inflam-  
maticn du soie.

Les *Intestins,* principalement les grêles, ont très-souvent  
comme l’estomac, leurs membranes enflammées, par  
les causes de l’inflammation en général transportées en  
ces parties, ou par des matieres acres prises en boisson,  
en'aliment, en assaisonnement, siaus la forme de médi-  
cament ou à titre de venin, qui y Eont portées, rete-  
nues dans les rides de leurs valvules & s’y attachent ;  
de plus, elle sera produite par toute matière acre , pu-  
tride, fétide, purulente, ichoreufe, gangréneufe, bi-  
lieuse, atrabilaire & cancéreuEe que llossophage, l’ef-  
tomac , la rate , le foie, le pancréas & l’épiploon y dé-  
chargent, qui s’y arrête & les ronge ; enfin, par de vio-  
lentes convulsions qui ont précédé, produit des vents ,  
empêché le mouvement, & Pont ainsi excitée.

Lorfqu’dle est produite en ces lieux, elle contracte les  
*intestins,* ferme leur cavité, empêche le passage des ma-  
tieres qui y abordent, enfle prodigieufement, distend,  
tiraille, enflamme *Vintesuun* qui fe trouve au-dessus de  
l’endroit obstrué & le ventricule même, catsse par-là  
une douleur très-aiguë, ardente , fixe, qui s’étend par  
toute la partie enflammée, de violentes convulsions  
dans le diaphragme & les missdes de l’abdomen , quand  
elle est irritée par les matieres qui y abondent, fup-  
prime les sielles, fait vomir ce qu’on a pris, & ce qui y  
est déterminé plus ou moins vîte après l’avoir pris, se-  
lon qu’il s’est arrêté plus haut ou plus bas, fait naître  
des vents douloureux, les tranchées les plus violentes  
avec des borborygmes, la passion iliaque, la suppura-  
tion , la gangrene, un skirrhe, un cancer, une fievre  
très-aiguë, une foiblesse extreme caufée par la véhé-  
mence de la douleur, & enfin une mort très-prompte.

Tant que ce mal est encore enfermé dans les bornes de  
l’inflammation, ceux qui n’y font pas attention le pren-  
nent pour la passion iliaque, l’attribuent au froid, aux  
flatuosités, au vent , & le traitent par des remedes  
chauds, carminatifs, dont les fuites sirnt très-funestes.  
Mais on voit aifément que cernai est une vraie inflam-  
mation, par la fievre aiguë, continue qui Paccompa-  
gne, parla grande foif, la grande chaleur, la dureté  
du pouls, la douleur brûlante, les urines enflammées  
. & une débilité foudaine.

S’il occupe l’arc du colon, il produit une douleur qu’on  
nomme colique; s’il a fon siége dans les extrémités de  
*V intestin* rectum, alors on le prend ordinairement pour  
des hémorrhoïdes borgnes ; il sie dissipe siouVent dans  
ces cas par une dyssenterie légere, sanguinolente &  
bilietsse.

Aussi-tôt qu’on connoît par fies signes que ce mal est pré-  
fent, dant cet état il faut Eut le champ mettre tout en  
œuvre pour le guérir. On y réussit, 1°. En Eaignant co-  
pieusement & fréquemment comme dans la pleurésie.  
2°. En donnant fréquemment des clysteres relâchans ,  
délayans & anti-phïogiftiques. 30. En faifant prendre  
les mêmes chofes en boissons chaudes, auxquelles on  
ajoutera des opiats ménagés aVec prudence, & des mé-  
dicamens d’une nature oppofée à celle de la caufe fin-  
guliere de ce mal. 40. En appliquant sim tout l'abdo-  
men de pareilles fomentations , & principalement des  
animaux jeunes, Viyans & fains. 5°. EVÎtant en même  
tems aVec foin tout ce qui est acre , tout ce qui aug-  
mente le mouVement des liqueurs , tout ce qui échauf-  
fe, foit boisson, aliment, médicament, ainsi que le  
mouVement des passions. 6°. En persistant dans l’usage  
de ces remedes jufqu’à ce qu’on ait appaisié le mal, &  
qu’on ait passé trois jours sians s’en ressentir. Si ee mal  
loin de céder aux remedes conVenables, persiste tou-  
jcurs aVec Violence au-delà du troisieme jour, & qu’à  
la douleur, à l’ardeur & à la distension sciccedent un  
frisson Vague partout le corps, sians cause manifeste,  
une douleur sourde, aVec un sentiment de péfanteur  
dans l’endroit douloureux, c’est signe qu’il s y fait un

INT 662

abfcès. Cet absicès venant à s’ouvrir dans Pefpace d®  
quatorze jours, vuide le pus qu’il renferme. Si ce pss  
tombe dans la cavité de l’abdomen, ilproduit plusieur®  
maux; mais s’il est déterminé dans la cavité des intes-  
tins, il produit une dyssenterie purulente plus ou moins  
abondante & de longue durée, selon la nature de l’ul-  
cere qui s’y est formé ; dyssenterie qui fait fortir les  
membranes des *intestins* souvent toutes entieres , &  
produit souvent la consomption. Aussi tôt que cet ac-  
cident *se* manifeste, il saut stur le champ bannir tout  
régime qui engendre beaucoup de matiere fécale, du-  
re , épaisse, ôn doit mettre le malade , pour toute  
nournture , aux feuls bouillons avec des racines un  
peu détersiVes; le faire boire beaucoup de décoctions  
balsamiques, détergentes, & en prendre en clystere,  
ou boire en grande quantité des eaux minétales,& con-  
tinuer leur usage jufqu’à parfaite guérifon.

*Alimens dont ilsaut user dans cette maladie.*

Faites bouillir ces racines dans l’eau avec de la viande.

Sur trente onces de bouillon, mettez deux jaunes d’œufs  
avec une quantité suffifante de sel.

*Décoction,.*

Prenez *des racine de valériane des jardins > deux onces* s  
*de feuilles de livèche, deux poignées  
de fleurs de touteesuine, une poignée ;  
de fleurs d’digremoine, deux onces.*

Faites bouillir le tout dans deux pintes d’eaila

Faites-en prendre deux onces par heure.

La même décoction peut servir en clystere.

Si ce mal vient de catsses très-violentes & est accompa-  
gné des plus ctuels Eymptomes , il pourra- aisément  
produire en cet endroit la gangrene, qui caisse ensuite  
une mort des plus tristes. 0η prévoit qu’elle arrivera  
par la connaissance des choses qui ont précédé, lorsc  
qu’en même tems il ne paroît aucuns signes d’une heu-  
reusie résolution, ni de guérison. On connoît qu’elle *se*forme par les signes qui ont précédé, par la rémission  
foudaine& fans catsse de la douleur, par le pouls qui  
reste foible , intermittent, par des stleurs froides , par  
tune dyssenterie fétide, cendrée, ichoreufe, livide,  
noire ; par la sortie involontaire des excrémens , d’où  
suit bien-tôt une mort douce & tranquile. Quand ce  
mal est paryenu à ce point, il n’admet aucun remede ;  
c’est avant ce tems qu’il faut le traiter, & il n’y a  
que la méthode prefcrite plus haut qui foit utile. Mais  
si les catsses mentionnées font naître un skirrhe en ces  
parties, comme ce genre de mal est d’une nature toute  
différente , il est fans doute nécessaire de s’en faire une  
idée claire. Si donc les intestins dont on a parlé font  
attaqués d’une inflammation qui dure long-tems, qui  
foit accompagnée des circonstances décrites ci-dessus,  
qui ne soit pas des plus violentes,qui ne Ee résolue point'  
comme on.a dit, ‘par les médicamens , & qui ne *se*termine point par la suppuration , qui laisse dans le lieu  
affecté un sentiment perpétuel d’engourdissement, de  
pesanteur, & quelquefois de tiraillement; alors foyez  
sûr qu’il s’y forme un skirrhe. Ce skirrhe, fuivant sa  
nature, produisant fes effets en cet endroit, donne lieu  
à plusieurs maux de conséquence & opiniâtres , tels  
principalement que l’engourdiffement, le sentiment de  
peEanteur qui augmente sims cesse avec le skirrhe, à

663 ï N T

l’endroit duquel le canal intestinal *se* rétrécit, les ex-  
crémens & le chyle croupissent, agiffent Pur le lieu de  
la résistance , & deviennent très-putréfiés par leur *sé-  
jour;* de-là les intestins *se* bouchent & s’entortillent,  
ce qu’on prend y séjourne, y est arrêté ; de-là la passion  
iliaque ou une dyffenterie seche , catssée par la matiere  
acre irritante, les convulsions, le hoquet, le vomisse-  
ment, une douleur continuelle, la fievre, la maigreur,  
l’atrophie, la mort.

Quels que soient les médicamens , ils ont peu d’effet. En  
observant le régime prescrit ci-deffus, on supportera  
ce mal long-tems fans grandes douleurs. Mais si un tel  
skitrhe produit en cet endroit par sies catsses , sie mani-  
feste par les signes dont on vient de faire l’énuméra-  
tion, les chofes sirnt alors dans un état déplorable &  
irremédiable, comme on peut le concevoicen les com-  
parant avec la nature, les fonctions & le wuu nerveux  
de l'intestin. On est furtout tourmenté par une dyffen-  
terie très-acre , continuelle , rebelle , qui brûle , qui  
ronge & consijme tous les lieux qu’elle affecte & qui :  
caisse en même tems des convulsions très-violentes ,  
des douleurs fixes , longues , insupportables, jusi^u’à  
ce qu’enfin la mort soit l’unique soulagement qui reste  
au malade.

Aussi-tôt qu’on connoît la présence du skirrhe, le moyen  
d’adoucir beaucoup ce mal, c’est de le traiter suivant j  
la méthode qu’on a proposée plus haut : mais si pour le j  
dompter on usie imprudemment de remedes acres, & ,  
furtout de violens purgatifs, on fait naître en cet en-  
droit un cancer qui y fait de cruels progrès : alors il ne  
faut prendre pour toute boiffon que du petit lait frais,  
& pour tous alimens que des bouillons faits de matie-  
res farineufes, ou deviande avec des jaunes d’œufs; on  
doit ufer de lavemens très-doux, faits de décoction de  
graine de lin, de feuilles desei/izuura des boutiques, ou  
de têtes de pavot blanc,& de médicamens fort adoucif-  
fans, anodyns, légèrement narcotiques, & qui ne s’ai-  
griffent point aifément.

De-là on conçoit pourquoi on observe si fouvent dans la '  
pratique des douleurs à l’œsophage , à l’orifice de l'ss-  
tomac , au soie, à la rate, au pancréas, à l’iléum , au I  
colon, si cruelles, si fixes , si opiniâtres, si intoléra- .  
bles, si indomptables ; on comprend aussi combien il y 1' a d’especes de dyffenteries toutes surprenantes ; com- j  
bien on a souvent tort de s’en prendre à certaine acri-  
monie hectique particuliere des humeurs, & de donner  
des remedes nuisibles en conséquence de cette acrimo -  
nie faussement supposée; combien il faut de prudence  
à un Medecin qui vput purger dans les grandes dou-  
Ieurs de ces parties ; quelle fuperpugation incurable  
furvient fouvent après dans quelques sis jets; combien  
il est néceffaire de changer de remedes & de méthode  
pour guérir la dyffenterie ; le peu de fondement & Per -  
reur qu’il y a à ne recommander dans la cure de ces ma-  
ladies qu’un feul spécifique quel qu’il foit, ou qu’une  
feule méthode thérapeutique générale, & une infinité  
de choses semblables. BOERHAAVE , *Aphorismes.*

INTORTUS, retors, *entortillé.* Scribonius Largus or-  
donne, *n.* 43. d’étuver les parotides avec de Peau de  
mer très-chaude , dans laquelle on trempera des épon-  
ges qui n’auront point encore servi, & qu’on preffera  
avec beaucoup de force *,per linteum intortam,* avec un  
linge tors. Celfe prefcrit, *Lib. V. cap.* 28. lorfqu’il y  
aura calus dans une fistule, d’introduire *papyrum intor-  
tum,* un morceau de papier tortillé, & enduit de quel-  
que caustique.

*Intortae venae, et conglomeratae s* ce font, dans le même  
Auteur, *Lib. VII cap.* 18. des veines entortillées ou  
crispées, & ramaffées comme dans le circocele.

INTOXICATIO, de *toxicum ,* τοξικὸν, posson , venin ;  
c’est proprement *infection.* Paracelse restreint, *LibH.  
de Peste,* le mot *Intoxicatio* à la Eanie qui coule exté- j  
rieurement des plaies & des absicès. On s’en sert main- :tenant affez généralement, pour désigner l'ivresse cau-  
sée par des liqueurs spirituesses ; & en ce siens, il est fy- (nonyme à *inebriatio.* Voyez *Aséphol.*

I N V 664

INTRICATUS; épithete par laquelle on désigne un  
mufcle. Υονεζ *Bicaudalis.*

INTRITUM, ἔντριτον, ἔντριμμα, ὑπὸτριμμα; terme de  
cuisine, par lequel on entend une espece de hachis:  
il vient de *intero ,* hacher, seoter , broyer. Pline  
entend par *intrita ,* un mets préparé en hachant, en  
broyant.

Donat dit, *custintritum* est synonyme à *mortarium allia-  
tum. Intrita & intritum* signifient dans Martial des  
substances battues dans un mortier, & préparées de  
cette maniere en aliment; c’est ce que nousappellons  
concasser. Cesse emploie le mot *intrita* dans le même  
sens , ainsi que Varron & Columella.

INTROSUSCEPTIO, INTUSSUSCEPTIO; c’est  
Fintus-sissception ou l’entrée contre-nature d’une por-  
tion d’intestin dans une autre, ou le rendoublement  
d’un intestin. Voyez *Iliacapasseo.*

INTSIA ; nom d’un arbre très-grand & toujours verd,  
qui croît dans le Malabar, & qu’on appelle aussi *Aca-  
cia Malabarica globoja.* Le suc de *ses* feuilles & celui  
de fon écorce, pris aVec un peu de sel, calme les dou-  
leurs du Ventre. On dit que la poudre de Eon écorce,  
mise Eur les ulceres, les rend moins douloureux. RAY,  
*Hist. Plana*

INTYBUS, nom du *Cichoreum latifolium rsive Endivia  
vulgaris.*

De l’*Hedypnelts annua.*

De P*Hyoseris angustijolia.*Et de la *Lampsana.*

I N V

INVERECUNDUM OS, *Vos frontal.*

1NVIDIA , *s envie.* Quelques Medecins regardent cet-»  
te passion comme une caisse de plusieurs maladies,  
mais particulierement de l'atrophie : ce qu’il y a de  
certain , c’est qu’ainsi que tous les autres chagrins, elle  
produit des effets contraires à la fanté.

INUNCTIO, *liniment,* ou l’action d’oindre. On en-  
tend indistinctement par ce mot, & Faction d’oindre,  
& les matieres dont on *se* siert en oignant.

INVOLVULUS, nom d’un Ver que l’on trouve fur le»

feuilles de Vigne.

INUSTOR1A, *cauteres.*

I O B

IOBOLOS ; épithete que l’on donne à certains animaux  
venimeux qui dardent au loin leur poifon.

I O D

IODES, ἰώδης, de ἰὸς, rouille, verd-de-gris ; *érugsineux*ou de couleur de Verd-de gris. Hippocrate *se* Eert sou-  
vent de cette épithete, pour désigner la couleur de»  
matieres rendues par le Vomissement.

J O H

JOHUALXOCHITL. Voyez *ColcaquahuitI.*

J O L

JOLLÆ COMPOSITIO ; nom d’un escarrotique dé-  
critpar Celte, *Lib. V. cap.* 22.

I O N

JON, ιον, la *violette.*

JONDRABA , ou *Thlaspidium apalumspicatum,*IONIA ; nom que les Athéniens donnoient, felon Paul

Eginete, *Lib. V. cap.* 45. au *Chamaepitys.*

IONTHLASPI.

Voici *ses caracteres :*

*Sa* fleur est composée de quatre feuilles rangée» en croij®

*ecy* J O S

Du fond de cette fleur s’éleve un pistil qui dégénere  
eu un fruit plat, rond & en forme de bouclier. Ce  
pistil n’a qu’une cellule, qui contient une graine plate  
& ronde.

Boerhaave en distingue deux especes.

ï. *Ionthlas.pi minimumspicatum lunatum-,* Col. pag, i.  
284.

*ft. Ionthlas.pi luteo flore incanum montanum ,* δισκοειδές,  
Col. ρ. 1.280.

Outre ces deux efpeces, on en trouve dans Miller une  
troisieme fous le nom & avec les caracteres fuivans :

*Ionthlaspi Orientale fructu echinato.*

On trouve la première efpece en grande quantité Fur les  
montagnes voisines du Tibre. La seconde croît dans  
les campagnesaux environs de Montpellier, autour de  
Nisine, & dans les autres contrées méridionales de la  
France, ainsi qu’en Espagne & en Italie. M. Tourne-  
fort découvrit la troisieme au Levant , d’où il en en-  
voya des graines au Jardin du Roi à Paris. **MILLER,***Dict. Vol. II.*

Les deux premieres passent pour détersives, apéritives &  
vulnéraires.

IONTHOS, ίονθος ; petit bouton dur au visiage appelle  
par les Latins *varus.* Voyez *Ephelis > Furunculus &  
Varus.*

I O S

IOS, ως, *aerugo, rouille, verd.-de~gris.*

IOSÂCCAR, ἰοσάκχαρ, siucre de violettes,

I O T

IOTACISMUS ; défaut foit dans la langue , soit dans  
les autres organes de la parole, qui empêche depro-  
noncer certaines lettres.

I O U

IOUI, liqueur alimentaire & restaurative préparée au  
Japon, & qu’on peut garder pendant douze ans. Elle  
, est fluide comme le bouillon , aqueufle , noire, agréa-  
ble atl gout & à l'odorat, flalée & pleine de saveur.

Quant à la maniere de la préparer , tout ce que nous  
en flaVons, c’est qu’elle fle fait avec le jus exprimé du  
bœuf à moitié roti. Les Japonois font un secret du  
reste, & ils la Vendent fort cher. Cette liqueur est  
très-rare en Europe : cependant on en apporte quel-  
quefois en Europe, foit par curiosité, foit par gout.  
Elle passe pour un bon restaurant après une maladie ;  
& en cette qualité on en fait un grand cas dans tout le  
Japon.

JOVIS^BARBA, ou *Barba Jovis.*

Voici ses caracteres, selon Miller :

Ses feuilles sirnt allées; Ees fleurs sirnt légumineuses; elles  
font sifiVies de gousses courtes & oVales, dans lesquelles  
on trouve ordinairement une graine ronde.

Boerhaave compte cinqespeces de cette Plante.

1. *Barba jovis,* C, B. 397. *Barba jovis pulchrè lucensu*J. B, 11.

2. *Barba jovis Africana ,foliis viridibus pinnatis , flore  
caerulaeo,*

3. *Barba jovis Hispanica incana nflore luteo*, T. 651.

4. *Barba jovis Lagopoides, Cretica, frutescens , Incana  
flore spicato , purpureo amplo,* Brein. Prod. 2.

5. *Barba Jovis, Graeca, Unariae felio argenteo, ampliori,  
flore luteo parvo,* T. C. 44. BoeRH. *Index alter Piant,  
Vol. II.* P. 40.

I P E '666

On ne leur attribue aucune propriété médicinale que je  
connoisse.

Miller en distingue neuf efpeces.

JOVIS FLOS, *le safran.* **BLANCARD.**

IOULOS , ἲουλος ; ce font les premiers poils qui paroise  
Eent au menton, ou les premiers cheveux cotonneux  
qui croissent aux tempes. RUFUS EPHESIUS.

I P E

IPECACUANHA. Offic.Pomet. 46. Pif. ( 1648. ) 101.  
(1658.) 231. Act. Philosi Lond. N. 238. 69. Mont.  
Exot. 7. Dougl. Ind. 46. Pif (Ed. 1648.) I0I.(Ed.  
1658.) 231. Comm. Cat. Plant. Uscial. ( Ed. m.)  
95. *Hippecacuanha,* BaglÎV. Prax. *Ipécacuanna Bra-  
siliensibus s* Maregr. 17. Raii , Histor. 669. *Ipepoco-  
anha,* Marl. Ob. *Igpecaya, sive Pygaya,* Laet. 566.  
Purch. Pilg. Vol. IV. 1311. *Herba Paris Brasiliana  
polycoccos*, Raii Hist. 1. 669. *Periclymenum parvum  
BrasilianumAlexlpharmacum.* PJuk. Almag. 288. Tso-  
*riclymenum accedens planta Br asili an a, flosculis con-  
gestis albis,* Hist. Oxon. 3. 535. Cod. Med. 61. *Ipe-  
cacuanas* Stroth. Mat. Med. 1. 60. Tourn. Mat. Med.  
189.

Cette plante est assez semblable à *F Herba Paris',* mais  
elle en differe , en ce qu’elle a un plus grand nombre  
de feuilles, elle en porte six, sept, & quelquefois huit ;  
d’un verd foncé par-dessus, d’un verd plus clair par-  
dessous, & elles font traVerEées d’un grand nombre de  
veines; entre ces feuilles sléleve une tige qui porte à  
fon fommet plusieurs fleurs blanches à cinq feuilles,  
difposiles en bouquet, & dont chacune fait place à une  
baie d’tm brun foncé, & de la grosseur d’une petite ceri-  
*se.* Lorfque sa racine est steche, elle est à-peu-près de la  
grosseur d’une plume d’oie; on lui remarque des plis,  
& elle paroît genouillée & noueuse; elle est d’une cou-  
leur brune à l’extérieur; sa partie principale est ce que  
nous appellons sim écorce ; car la moelle blanchâtre  
qu’elle renferme , est en très-petite quantité; elle est  
amere au gout, & tant foit peu terreufe à l’odorat.  
Cette Plante croît au Brésil, dans les bois humides &  
ombragés. **MILLER,** *Bot. Ols.*

Nous avons trois efpeces *Pipicacuanha-,* le gris oü cen-  
dré, le brun, & le blane qu’on appelle aussi *Pseudlpso  
cacuanha.* M. Tournefort a déCouvert que ce dernier  
n’avoit aucune vertu, & c’est peut être le même que  
celui de Pifon; enforte qu’à proprement parler, nous  
n’avons que deux especes *d’ipécacuanha,* celui du Bré-  
sil, & celui du Perou, qu’on appelle *Bexugmllo.* Nous  
ne connoissons point la plante qui donne ce dernier;  
& fa racine même n’a paru en France qu’en 1672 ,  
qu’un certain M. Le Gras, qui c’étoit point Medecin,  
Ilapporta,& la donna à M.Craquenel Apothicaire.Mais  
ce remede ne fit pas fortune entre les mains de celui-  
ci , qui n’en connaissant pas la vertu, s’avifa d’en don-  
ner deux dragmes pour une dofe, ce qui étoit beau-  
coup trop. En 1687. un Marchand étranger, appelle  
Garnier , tacha de mettre *Fipécalcuanha* en crédit ; ce  
en quoi il fut secondé avec fuccèspar M. Helvetius,  
de qui Louis le Grand acheta la maniere de le prépa-  
rer, qu’on ne connoissoit point encore. C’est ainsi que  
l'usiage en devint public, & l'on s’en siervit depuis avec  
beaucoup d’avantage dans les Armées & dans les Hô-  
pitaux.

On trouve dans les Transactions Philosophiques , le  
Mémoire suivant de M. Douglas si-ir les différentes esc  
peces *d’ipécacuanha.*

On peut commencer par dictEer en général, dit cet Au-  
teur, les racines *d’ipécacuanha* en Vraies & fausses ; &  
chacune de Celles-Ci en différentes efpeCes, Caractérisées  
partieulierement par la diflérenCe de leur couleur.

J’ai quatre efpeees *d’lpécacuanha* Vrai, le noir , le brun,  
le gris, & le blane : mais je n’entreprendrai point de  
déterminer, si ce font des raeines de plantes différens

*Fer* ï P E

tes, ou si la variété qu’on remarque dans leur couleur,  
ne provient que de la différence des terres d’où on les  
a tirées , ainsi que l’assure M. Hans Sloane. Comme  
ces racines ne nous viennent jamais entieres, il est assez  
difficile d’en faire une description exacte dans leur état  
naturel, d’après celui où elles semt lorfque nous les *re-  
cevons.*

Cependant, en comparant les différens morceaux *secs*qu’on nous apporte , on peut conjecturer avec beau-  
coup de vràiffemblance, qu’il part de la tige une efpe-  
ce de tronc radical & court, qui *se* divife essuite en  
plusieurs branches moins considérables, ces branches  
en d’autres plus petites , & celles-ci en un grand nom-  
bre de petites fibres, ou filamens.

Chaque morceau est composé d’une partie extérieure ou  
corticale, & d’une partie intérieure ou fibreusie , sem-  
blable à un nerf blanc, ou à un faifceau uni & compact  
de filamens ligneux qui occupe le centre, ou qui fait  
l’axe de ces racines.

Le centre de ce faifceau est peut-être occupé par un filet  
de moelle : mais^J est si petit, qu’on ne peut s’en ap-  
percevoir à la vue simple.

La partie corticale est ridée en deux siens différens: les  
unes de ces rides sirnt superficielles, formées en efpe-  
ces d’anneaux circulaires, ou nœuds coulans, qui ne  
font pas tout-à-fait le tour de la racine : les autres pé-  
nétrent fort avant dans fa substance, & reffemblent à  
des incisions ou crevassas profondes qui vont jusqu’aux  
nerfs.

« Il est impossible de déterminer la longueur de ces raci-  
nes, lorfqu’on les tire de terre: parmi les morceaux  
qu’on nous en apporte, on en trouve quelques-uns qui  
ont neuf pouces de long, plusieurs qui ont plus de six  
pouces; mais le plus grand nombre en a moins.

Ces morceaux font ordinairement courbés & tortillés en  
tout siens; il est rare d’en trouver qui soient parfaite-  
ment droits & qui aient quelque longueur.

Ce que j’ai dit jusqu’ici, convient à toutes les especes  
*d’ipécacuanha* vrai : mais il y a plusieurs chosies en quoi  
elles différent les unes des autres, & dont nous allons  
faire mention.

Le noir est le plus petit des quatre, il est fort dur, & fes ’  
crevasses font larges & nombreuses. Tous les morceaux  
de cette espece ne sirnt pas également noirs à l’exté-  
rieur; quant à la substance intérieure , & au nerf, ils  
Eont pour l’ordinaire blancs ; mais non pas toujours de  
la même blancheur.

Le brun est plus gros que le noir, ses crevaffes ou gerçu-  
res semt plus éloignées les unes des autres ; la sijbstan-  
ce intérieure de sim écorce est plus noire , & *sa* couleur  
extérieure est rouge ; mais ce rouge varie d’tm morceau  
à un autre.

Le gris est d’une couleur, tantôt plus & tantôt moins fon-  
cée ; la sclbstance intérieure de fon écorce est brune,  
mais rayée de blanc. Il est beaucoup plus gros que le  
noir, & l'on en trouve des morceaux qui ont plus de  
quatre lignes de diametre. Le nerf est proportionné à  
l’épaisseur de la partie corticale.

J’ai trouvé rarement des morceaux *d’ipécacuanha* gris,  
qui eussent plus de cinq pouces de long : mais on n’en  
peut rien conclurre sifr la longueur de la racine entie-  
re, ainsi que je l’ai déja observé. Les gerçures sirnt en-  
core plus rares dans celui-ci que dans le brun, & il y  
a même des morceaux où l’on en apperçoit à peine. Les  
gerçures varient selon les différentes especes de raci-  
nes; il y en a qui sirnt presqu’entierement unies, &  
d’autres où elles semt plus longitudinales que circu-  
laires.

Le blanc doit être, autant qu’il m’est permis d’en juger,  
par le peu que j’en ai vil, de groffeurs fort différentes  
entr’elles. 11 y en a des morceaux qui font plus gros  
qu’aucun de ceux de llefpece du gris, & d’autres beau-  
coup plus petits. La couleur blanchâtre de fon écorce  
est mêlée d’une teinte jaunâtre, & la partie nerveufe  
est très-considérable, relatiVement à la partie corticale.  
On y remarque rarement des gerçures, & il n’y en a

I P E 668

prefqu’aucune qui pénétre jufqu’au nerf. Ses autres  
gerçures'font très-profondes, & la plupart longitudi-  
nales; il paroît plus noueux que les autres; j’attribue  
Les nœuds, principalement aux petites fibres qui par-  
tent des branches les plus considérables de la racine.

Les lieux d’où nous viennent les différentes especes d’i-  
*pécacuanha ,* ne font pas encore bien déterminés. Le  
noir ne nous vient que du Brésil par Lisbonne; c’est  
pourquoi la plupart de nos Droguistes lui donnent le  
nom de raeine du Brésil.

Quant au brun, le Docteur Houstoun, qui a demeuré pen-  
dant plusieurs années dans la Nouvelle Efpagne , m’a  
dit qu’il croissait en abondance à quelque distance de  
Carthagene, dans le Royaume de la Nouvelle Grena-  
de , d’où on le transporte fréquemment à la Jamaï-  
que dans des peaux qui en contiennent un cent pé-  
fant; il est certain que c’est de-là qu’il nous est Venu  
en si grande abondance pendant ces dernieres années.

Nous préférons le gris à tous les autres , & nou?en fai-  
fons beaucoup plus d’ufage, lorfque nous pouvons en  
avoir. Les Auteurs disent qu’il croît au Perou , d’où  
on l’apporte à Porto-Bello, & que de Porto-Bello, il  
passe en Europe sim les Galions d’Espagne. Il en vient  
vraisemblablement quelque peu de Porto-Bello à la  
Jamaïque ; car rien n’est plus certain qu’il nous en est  
venu quelquefois de cette dernicre contrée. Il paroît  
par quelques morceaux qui m’ont été apportés de Saint  
Thomé, Iste Portugaise fous l’équateur, où on les te-  
noit apparemment en droite ligne du Brésil, que cette  
espece croît au Brésil : c’est pourquoi elle a dû faire  
une des deux dont Pifon sait mention , à moins qu’on  
ne Fait découverte depuis. Le Pere Labat dit , dans  
fon dernier voyage aux Istes de l’Amérique , que cet  
*ipécacuanha* croît en abondance à la Martinique, &  
que ces Insulaires en font ufage depuis long-tems.

Pistm dit, que le blanc que les Portugais appellent soé-  
*cacuanha blanca ,* croît au Brésil. & si nous croyons le  
Pere Labat, on en trouve aussi à la Martinique.

Je n’ai connu jusiqu’à présent que ces quatre eEpeces d’ipé-  
*cacuanha* vrai : mais j’ai vu deux autres racines aux-  
quelles on a donné ce nom. trompé par la ressemblan-  
ce de leur couleur extérieure avec celle de/’ *ipécacuanha*vrai. Je distribuerai ces*ipécacuanha* faux, en blanc &  
en un brun rougeatre.

Le blanc a prefque la même couleur, la même fu face ,  
que *Fipécacuanha* blanc vrai : mais il n’est pas, à beau-  
coup près , si noueux ; il est d’ailleurs beaucoup plus  
large, plus mince & plus doux au toucher.

Le brun est d’une couleur plus foncée que le vrai brun.  
Parmi les morceaux qu’on nous en apporte, on en  
trouve un grand nombre qui ont une teinte de rouge,  
ce qui lui a fait donner le nom *d’ipécacuanha* rouge. La  
fubstance de sim écorce tire sim un jaune rougeâtre.  
Ses morceaux font beaucoup plus longs qu’aucuns de  
ceux des especes précédentes ; il y en a qui portent jusi  
qu’à seize pouces ; quant à leur grosseur, elle estmoyen-  
ne entre celle du noir & du gris. Ses gerçures sirnt  
plus éloignées les unes des autres , que dans le vrai  
brun : & les intervalles qu’elles laissent entre&les, sirnt  
beaucoup plus unis. En un mot, quoiqu’il soit extre-  
mement aisé de prendre des morceaux de cette racine  
pour des morceaux du vrai *ipécacuanha* brun, surtout  
lorsqu’ils fiant mêlés les uns avec les autres; cependant  
si on les compare avec attention, leur grande ressem-  
blance n’empêchera point qu’on les distingue fuflssam-  
ment.

Un Chirurgien qui m’apporta de Maryland en 1725. ces  
deux efpeces *d’ipécacuanha* faux , m’apprit qu’elles  
croissoient en abondance dans ces contrées ; que les  
Habitans les appellent *ipécacuanha ,* & qué le petit  
peuple s’en fert comme d’un vomitif. Depuis ce tems  
on m’a envoyé un échantillon détaché d’un morceau  
que l’on garde à la Doüanne depuis plus de douze  
ans, & qu’on appelle *ipécactthanha* sauvage.

M. Hans Sloane m’a appris que ce faux *ipécacuanha*

*66p* I P E

étoit le même que celui qu’on lui avoit envoyé il y  
aVoit peu de tems de la Virginie pour de *Fipécacuan-  
ha* vrai , & qu’il avoit découvert dans la suite , n’être  
que la racine d’un apocyn venéneux , dont il avoit  
donné la description dans son Histoire naturelle de  
la Jamaïque, où il est fort commun , de même que  
dans la Nouvelle Efpagne , comme il paroît par les  
échantillons qu’il a reçus du Docteur Bumet. Voyez  
*Apocynon.*

*Analyste de l’Ipécacuanha , par M.* BoULDUC.

Nous connoissons aujourd’hui, dit l’Auteur, deux sortes  
*à’ipécacuanha,* un gris , & un autre brun, tirant à l’ex-  
térieur fur le noir: nous siivons que ce gris est moins  
violent dans fes effets que le brun , que ce dernier est  
pourtant plus certain dans sii réussite que le gris, par  
plusieurs expériences qu’on en a faites , & dont je me  
luis assuré moi-même: cependant, comme en fait de  
remedes, on préfère pour l’ordinaire les doux aux vio-  
lens, l’ufage a donné la préférence à *sipécacuanha* gris,  
qu’on employe plus fréquemment que le brun.

J’ajouterai que depuis que ces deux racines font en ufage ,  
l’on nous en a apporté une troisieme blanche , peu sem-  
blable aux deux autres , qu’on n’a pas laissé de nous  
vouloir faire passer pour une autre *ipécacuanhd,* & de  
sait aujourd’hui, on l’appelle *ipécacitanha* blanc, dont  
on fe *sert* dans les mêmes maladies pour les femmes en-  
ceintes, & pour les petits enfans , parce que pour l’or-  
dinaire il fait fort peu d’effet.

J’ai d’abord travaillé fur le gris, dans le deffein de conti-  
nuer fur les deux autres; j’en ai fait l'analyfe en deux  
manieres, &par la voie de la distilation à l’ordinaire  
par la cornue, au feu de reverbere clos & gradué, &par  
celle d’extraction,avec des dissolvans différens, propres  
& convenables.

Par la distilation , je n’en ai tiré d’abord qu’un phlegme,  
qu’un efprit acide & qu’un peu d’huile , & de la masse  
noire restée dans la cornue & calcinée à feu très-vio-  
lent, j’en ai retiré très-peu de fel fixe.

Le peu de lumiere que j’ai retiré de cette analyfie , ne mé-  
ritepas que j’entre dans un plus ennuyeux détail des  
proportions & effets de toutes les parties qu’elle m’a  
produites so’aurqis même bien pu me diEpenfier de la  
faire, prévenu qu’elle est affez inutile pour nous faire  
véritablement connoître la nature des mixtes , que mê-  
me elle ne nous préfente que le mixte détruit; cepen-  
dant j’ai crû ne pas devoir la négliger, non-seulemertt  
parce qu’elle est d’uEage depuis très-long-tems , mais  
aussi parce qu’elle ne lasse pas de nods développer , &  
de nous démontrer les proportions de leurs parties sé-  
parées.

Pour donc mieux reconnoître la constitution de cette ra-  
cine, j’ai crû devoir procéder par la voie de l’extrac-  
tion , qui pût me donner un abrégé ou du moins quel-  
que partie essentielle de ce mixte, dans laquelle je pusa  
fe véritablement asseoir *sa* vertu spécifique & fion prin-  
cipalcaractere.

J’ai commencé cette extraction avec l’esprit de vin très-  
rectifié, j’en ai tiré par ce moyen fies fioufres ou fies par-  
ties résineufiesau poids de six dragmes, de huit onces de  
racines que jlavois employées ; le résidu entierement  
dépouillé defies parties résineuses & bien séché, ne pe-  
fôit plus que six onces, dont je n’ai pas laissé de tirer  
encore avec l’eau de pluie distilée, deux onces d’extrait  
assez siolide,qui n’étoit que les parties salines de la ra-  
cine, accompagnées de quelques parties terrestres qui  
en sont inséparables : cet extrait étoit peu lié dans fes  
parties , parce qu’il avoit été séparé de fes parties rési-  
neuEes par l’opération précédente.

J’ai cru devoir me servir de cette double extraction , l’u-  
ne faite par l’esprit de vin , l’autre par l’eau , très-per-  
fuadé que la vertu de cette racine ne résidoit pas dans  
fa résine feule , mais encore dans *ses* parties salines , fur  
lesquelles l’esprit de vin n’aVoit pû mordre, & dont  
l’eau seule est le propre dissolXant.

I P E 670

Ce dernier résidu ou cadavre dépouillé tant de *ses* par-  
ties résineusies, que de *ses* parties salines, ne pesint  
plus que quatre onces.

Il paroît par ces deux différentes extractions, que cette  
racine contient beaucoup plus de parties salines, que  
de parties résineuses , indépendamment de quelques  
parties terrestres ; d’où j’ai inféré que seins le fecours de  
l’esprit devin sue pourroispar Peau seule tirer de cette  
racine, & les parties salines, & les parties résineuses,  
parce que les parties Ealines prédominant sur les *rési-  
neuses ,* les premieres pourroient atténuer les dernie-  
res , les détacher , les fondre & les réfoudre , pour  
fe les approprier, & n’en faire qu’un corps , c’est-à-  
dire, un corps contenant & les parties falines , & les  
parties résineufes.

Cela est conforme à l’expérience , puifque nous favons  
que c’est le propre des fels de diffoudre les foufres : &  
l’épreuve que j’en ai faite en cette occasion a prouvé  
mon raisonnement, puisqtfavec la seule eau de pluie  
& pareille quantité de la même racine, jlen ai tiré  
trois onces & demie d’extrait assez solide , autrement  
lié & uni dans ses parties que le précédent ; & que du  
résidu qui ne pesioit plus que cinq onces, bien desseché,  
& dont Peau ne pouvoir plus rien tirer , je n’ai retiré  
par l’efpirit de vin qu’une dragme d’une espece de ré-  
sine.

Tout ce travail & toutes ces observations auroient peu  
de mérite , si elles n’étoient Euivies de quelques expé-  
riences siur les effets particuliers de chacune de cespar-  
ties ; je n’entends point parler de celles qui procedent  
de la distilation : nous avons plus d’tme preuve , qu’au-  
cune de ces siortes de parties, qu’abusivement 011 nom-  
me principes, ne retiennent rien des vertus du mixte  
d’où on les a tirées : il n’en est pas de même de celles  
que nous donnent les différentes extractions; nous sa-  
vons que les produits qui en résultent, renferment com-  
me en abrégé tous les principes actifs d’un mixte.

Par la distilation que j’ai faite de *i’ipécacuanha* , j’ai re-  
marqué que le brun contenoit moins d’huile, & que la  
derniere portion de cet esprit qui fort avec l'huile par  
la derniere violence du feu , quoique considérable-  
ment acide, me semblait contenir plus de parties vo-  
latiles que ne mlavoit paru en contenir cette même  
portion d’esprit tiré du gris.

J’en ai jugé ainsi par le mélange que j’ai fait de l’un & de  
l’autre deces esprits avec du fel de tartre ; les particu-  
les volatiles du brun Ee fiant échappées avec plus de vi-  
vacité ,& ont frappé autrement l’odorat que n’ont fait  
celles du gris.

De ces deux faits , j’ai jugé par avance, que si cet *ipéca-  
cuanha* brun contenoit moins de parties huileufes que  
le gris, il contenoit aussi moins de parties résineufes; &  
en Eecond lieu, que si cette derniere portion d’esiprits ,  
paroissoit contenir plus de parties volatiles, c’étoit  
la raision pour laquelle il étoit plus violent dans ses  
effets. Cette observation pourroit assez autoriser le  
sentiment de ceux qui croient que la vertu purgative  
des médicamens est excitée par un certain Eel volatil ,,  
& qu’ils sont plus ou moins violens , Eelon qu’ils con-  
tiennent plus ou moins de ces Eels volatils. La question  
est encore trop délicate pour prendre parti ; elle mé-  
rite confirmation par des expériences plus .sensibles ,  
que je ne négligerai point dans l’occasion & dans mon  
travail.

Voilà ce que j’ai remarqué de plus essentiel sur *i’ipéca-  
cuanha* brun comparé avec le gris par les distilations  
que j’ai faites de l’un & de l’autre. Il me reste à toucher  
ce que m’ont produit les différentes extractions que j’en  
ai faites : elles ont été les mêmes que celles que j’ai ci-  
devant mifes en ufage star le gris , & toujours par com-  
paraifon de l’une à l'autre.

J’y ai d’abord connu les mêmes produits, c’est à-dire ,  
un extrait résineux, & un extrait salin : mais l’un & llau-  
tre de ces extraits en bien moindre quantité dans le

*6gi* I P E

brun que dans le gris , & conséquemment le marc de  
celui-là plus pesant que le marc de celui-ci.

Mais il est bon de rappeller ces proportions. De huit on-  
ces *d’ipécacuanha* gris , je tirai avec l’efprit de vin dix  
dragmes d’extrait résineux : de pareille quantité du  
brun , je n’en ai tiré que six dragmes.

Du résidu de ce gris dénué seulement de sim extrait rési-  
neux , je tirai parle distolVant aqueux deux onces d’ex-  
trait sillin ; & le même résidu de ce brun ne m’en a pro-  
duitquecinq à six dragmes.

Le marc du gris dépouillé, tant desiés parties résineusies ,  
par l'efprit de vin, que de *ses* parties sialines par l'eau,  
s’est trouVé pester quatorze dragmes ; & ce dernier au  
contraire a été à près de 6 onces; ce qui prouve que les  
principes actifs font plusabondans , & en plus grande  
quantité dans *sipécaeuanha* gris , que dans *Fipécacuan-  
ha* brun.

Cessait s’est confirmé par d'extraction sauvante oppofée  
à la premiere.

Je m’étois ferVÎ dans la précédente de l’esprit de vin , &  
enfuite de l’eau : j’ai au contraire d’abord employé  
l'eau dans celle-ci, & ensilite l'esprit\*de vin, dans la  
même Vue que j’ai toujours eue de pouVoir dissoudre  
par un même dissoluant, & les parties résineuses, &  
les parties salines , principalement quand les premie-  
res ne prédominoient pas Eur les dernierespar les tai-  
sions que j’ai aVancées dans mes premieres ObEerva-  
tiens.

J’ai donc remarqué que huit onces de cet *ipécacuanha*brun m’ont produit par le moyen du dissoluant aqueüx,  
une once trois dragmes d’extrait, bien solide & bien  
lié , & que le résidtl bien desséché , ne m’a donné par le  
moyen de l'efprit de νΐη , que Vingt-quatre grains d’ex-  
trait résineux : au lieu que pareille quantité du gris  
par le même dissoluant aqueux, m’aVoit fourni trois  
onces & demies d’extrait, & le résidu par l’esprit de  
vin, trente-six grains d’extrait résineux ; d’où il est aifé  
de conclurre par tous ces faits , que *i’ipécacuanha* brun  
contient beaucoup moins de parties principales, &  
plus de parties terrestres que le gris.

Cependant, il est constant que le brun est plus actif &  
plus violent dans fes effets que le gris, cela semble im-  
pliquer & former un paradoxe.

Voici ce que j’en penfe.

L’on fait que les vertus actives ne fe mefurent ni par le  
poids , ni parla masse des corps; ceux qui ont le tnoins  
de volume , ont quelquefois le plus de force & d’acti-  
vité, *vis mamma in minima mole.* Nous aVons d’ail-  
leursobferVé que les derniers efprits détachés du brun,  
étoient plus piquans & frappoient plus VÎVement les  
sens que ceux du gris ; pourquoi n’auroit-il pas la mê-  
me activité dans nos corps, pour irriter les parties in-  
térieures, & agiter plus Violemment les humeurs ; les  
extraits du brun, fiant à la Vérité, en moindre quantité,  
leur Vertu en peut être plus concentrée, & par consé-  
quent plus actÎVe.

Ce curieux Naturaliste , dans un Distcours qui se trouve  
parmi les Mémoires de l’année 1701. dit qu’il a trou-  
vé le moyen de faire perdre à cette racine fa qualité  
émétique, encouragé à cette recherche par la diffé-  
rence qui est entre cette même racine & d’autres vio-  
lens purgatifs ; attendu que les autres purgatifs vio-  
lens , tels que la fcammonée & la coloquinte, de quel-  
que maniere qu’ils foient préparés & corrigés, lassent  
souvent après eux des marques funestes de leur action;  
au lieu que *Flpécacuanha ,* quelque vice que paroisse  
fon opération , ne laisse qu’une astriction de la partie  
qu’il a auparavant ouVerte & fatiguée. Il faifoit un ex-  
trait résineux aVec de l’efprit de νΐη ; enfuite il en em-  
portoit.les parties salines aVec de l'eau de pluie ; & il a  
trouVé par expérience que *sa* violence, ainsi que celle

I P E 672

de tous les autres purgatifs, venolt de la résine. Car  
les effets de la résine étoient plus violens que ceux de  
la racine même , qui ne laiffoit que point ou peu d’af-  
triction après elle : mais l’extrait falin étoit diuréti-  
que , purgeoit doucement, fans presque catsser aucune  
nausiée , & néantmoinsaVoit la qualité spécifique de la  
racine, qui est de guérir les dyffenteries.

Cette racine se donne depuis quinze grains jusqu’à une  
demi-dragme, & ne doit jamais passer une dragme.  
Elle ne fatigue jamais l’estomac , & peut fort bien être  
fubstituée au tartre émétique. C’est le meilleur spécifi-  
que qu’on ait connu jtssqu’à présent pour les dyssente-  
ries, dans lesquelles il opere non pas seulement comme  
émétique, mais aussi comme un excellent détergent  
qui nettoie les ulceres des intestins, par un mucilage  
semblable à celui de la guimauVe , lequel répare en  
quelque sorte la membrane veloutée des intestins lorse  
qu’elle a été corrodée & détruite par la maladie. Il  
exprime aussi puissamment,& éVacue les glandes de ces  
parties. Son efficacité paroît surtout dans les dyssente-  
ries invétérées , après qu’on a essayé de plusieurs mé-  
dicamens, & qu’on a par leur moyen déja préparé le  
corps sciffisiimment : alors la premiere bu la seconde  
dose produisent un amendement sensible ; ou si sem  
effet manque la premiere & même la seconde fois, on  
n’a qu’à continuer tous les jours d’en administrer trois  
ou quatre grains; & il agira en ce cas en qualité d’alté-  
tant.

Cette racine possede à la fois une qualité emplastique &  
une qualité détersiVe ; & quoiqu’elle ne paroisse pas  
fensiblement acre, elle produit dans ceux qui la pren-  
nent en poudre à une dofe trop forte une oppression au  
thorax, une difficulté de refpirer & un crachement de  
fang; elle est aussi nuisible aux yeux; elle augmente  
l'évacuation des glandes lacrymales, & fait enfler les  
yeux, si les larmes ne trouVent pas une iffue facile. Ces  
effets proVÎennent Vraissemblablement de la qualité mu.  
cilagineufe de cette racine.On doit obserVer en donnant  
*Fipécacuanha* , les mêmes précautions qu’en adminis-  
trant le tartre émétique. On le prend en fubstance, ré-  
duit en poudre très-fine , & mêlé avec un liquide, ou  
en forme d’opiat, en l’incorporant aVec un sirop con-  
Venable. On peut aussi le donner en infusion ou en dé-  
coction.

Quelqu’efficacesque soient dans les dyffenteries ,1 es vo-  
. mitifs préparés aVec *Fipécacuanha,* je doute cependant  
qu’ils accelerent autant la guérifon des fieVres, que  
les antimoniaux.

I P N

IPNITES , ἐντνίτης, espece de pain. *NOyctiArtos.*

I P O

IPOTERION, ἰπωτήριον, nom d’un malagme luVenté  
par Afclepiade , & décrit par Galien , *de Comp. M. S.  
L. Lib. IX. cap.* 3.

I P S

IPS, ἰψ, ou *involvulus f* espece de ver. Voy. *Involvulus.*

IRA

IRA , *Colere.* Telle est la nature de cette passion qu’elle  
met fubitement tout le système nerveux dans une agi-  
tation contre nature, par la constriction Violente qu’el-  
le produit dans les parties nerveul'es & musculaires;  
& qu’elle augmente prodigieusement non-seulement  
la Eystole dtl cœur & de *ses* Vaiffeaux contigus ; mais  
encore le ton des parties fibreustes de tout le corps. Ce  
mouVement impétueux du l'ang & du fluide nerveux  
dans les peisonnes en qui la *colere* est pouffée à *son*dernier .

*e73* IRA

dernier période, *se* manifeste évidemment par l’aug-  
mentation du pouls, la promptitude de la respiration ,  
la foif, la chaleur, le gonflement & la rougeur otiviia-  
ge, la pulfation plus grande, & lléléVation des arteres  
de la têtes surtout aux environs des tempes , l'éclat des  
yeux, le tremblement des parties extérieures , & une  
certaine précipitation remarquable dans les fonctions  
de llesprit.D’ailleurs des obfervations de pratique nous  
ont démontré que rien n’excitoit plus fubitement des  
fievres bilieufes , intermittentes & inflammatoires que  
Ia *colère* violente. Il n’est pas moins certain qu’en con-  
séquence de la constriction fpasinodique où elle met  
les parties, il n’y en a aucune fur laquelle elle agisse  
plus puissamment que fur l’estomac & les intestins, qui  
font extremement nerveux & membraneux ; & c’est  
par la nature de ces vifceres que les fymptomes sirnt  
d’autant plus dangereux , qu’ils sirnt plus vivement  
affectés, à caisse de la conspiration singuliere de l’esto-  
mac & des intestins, avec les autres parties nerveusies ,  
& presiqu’avec tout le corps.

Les effets dangereux de la *colere* fur les canaux biliaires  
& hépatiques ne siont pas moins Eurprenans. La consi-  
triction violente qui l’accompagne , rend le foie skir-  
rheux, & quelquefois même donne lieu à la formation  
des. pierres dans la vésicule du fiel, & dans les conduits  
biliaires. Cette constriction produit ces accidens par  
Ilobstruction & l’embarras qu’elle fait au mouvement  
& à l’écoulement de la bile. Mais si la *colere* fatisfaite  
est dangereufe ; celle qui ne l’est point, l’est beaucoup  
plus encore. Si le chagrin fe trouVe joint à la crainte,  
ou si la *colere* est étouffée, ou subsiste avec le desir de  
vengeance ; il faut s’attendre en conséquence de cet  
état à des fuites très-fâcheuses.

C’est de la constriction de ces canaux que provient la jau-  
nisse, qui ne manque gueres de donner lieu avec le  
tems, à des concrétions calculetsses dans la vésseule du  
fiel. Il arrive fréquemment, lorfque la bile est miste  
dans un mouvement violent par la *colere, 8e* pouffée  
en abondance des conduits biliaires & cystiques dans  
le duodénum & l’estomac , qu’elle y séjourne , que  
dans cet état de stagnation elle contracte de l’acrimo-  
nie, & qu’il slessuit des nausées , des vomiffemens ,  
des diarrhées, des *cholera morbus ,* des céphalalgies ,  
des anxiétés , & des fievres biliesses intermittentes &  
continues. De - là vient ce symptôme particulier aux  
personnes *coleress* de sentir dans le moment même des  
accès de cette passion ; une certaine douleur resserran-  
te au côté droit, au-destbus du creux de l’estomac, avec  
de l'amertume dans la bouche. Ces deux fymptomes  
n’ont d’autre catsse que le mouvement impétueux de la  
bile , & sim infusion dans les intestins. Les conduits  
biliaires formés de tuniques mufculaires &nerveufes ,  
se trouvant excessiVement comprimés par l'influx rapi-  
de dti liquide spiritueux contenu dans les nerfs , fe *res-  
serrent,* font couler la bile qu’ils contiennent ayec  
abondance ,& cette bilepaffe dans le duodénum.C’est-  
là ce qui oceasionne les envies de vomir & la diarrhée,  
& ce qui a fait dire à Hildanus, *Cent.* 7. *Observ.* 18.  
qu’un violentaccès de *colere* relâchoit le ventre & p"r-  
geoit quelquefois autant qu’une medecine. Si la bile  
offenfe par fon acrimonie, & paffe lors d’un accès de *co-  
lerestrop* copieufement dans les intestins, elle y produi-  
ra, ainsi qu’on l’a remarqué fréquemment,des érosions;  
l’estomac même n’en siera pas exempt ; & il EurViendra  
une fievre lente. Plus la bile fiera acre, & dans un état  
contraire à celui qui lui est naturel ; plus la *colere sera*nuisible, plus ces fymptomes feront dangereux.

Enfin, la *colere* augmentant le mouvement des fluides, &  
produisimt des spasines dans les parties fibretsses , il  
est néceffaire qu’il Ee porte avec impétuosité, dans cer  
taines parties,une trop grande quanti té de Eang; d’où il  
arriVera que ces parties Eeront trop distendues, &: les  
orifices des veines qui y seront distribuées, trop ou-  
verts. On Eait par expérience que la colere tend à cau-  
fer des hémorrhagies considérables , soit par le nez ,  
sioit par une rupture de la veine pulmonaire , soit par  
*Torne I V.*

IRA 674

les veines de l’anus, soit par la matrice, furtout dans  
les femmes sujettes anténeurement aux pertes de fang.  
Si quelqu’un a été sujet aux hémorrhagies du nez pen-  
dant fa jeunesse, un accès de *colere* violent fera bien-  
tôt réparoître cette indisposition. Car tout le monde  
fait qu’à l’approche de cette passion , le vifage s’en-  
flamme fur le champ, les veines de la tête, mais fur-  
tout celles du front fe gonflent contre nature , & le  
fang fort quelquefois en grande abondance par le nez.  
J’ai vu plusieurs fois des femmes attaquées dans le mo-  
ment de la *colere,* d’hémorrhagie par la matrice & par  
le nez. C’est par cette raifon qu’une passion violente  
produit quelquefois dans les personnes âgées & plétho-  
riques , une apoplexie de simg causée par la rupture des\*  
petites arteres du plexus choroïde ; car il n’y a .jamais  
amas considérable & subit de seing, ou effusion contre  
nature de ce fluide, flans une constriction Violente &  
spaEmodique des parties nerVetsses & musculaires.

Après aVoir considéré les effets de la *colere t 8e* la manie-  
re dont ils sont produits , nous en allons venir mainte-  
nantaupoint principal, qui est d’expliquer pourquoi  
les cathartiques & les émétiques sont si funestes dans  
cette maladie qu’on les peut alors regarder comme des  
poifons : mais cette explication exige que nous par-  
ïions d’abord de la nature du poison , & de la maniere  
dont il agit; car c’est faute d’avoir bien examiné cette  
matiere qu’on s’est précipité dans un grand nombre  
d’erreurs.

Nous entendons ici par poifon, une matiere caustique,  
pourvue d’un fel volatil acre , & très-délié, capable en  
petite quantité d’exciter dans l’estomac & dans les  
intestins des fpalmes considérables , d’entraîner bruse  
quement après lui une longue fuite de fymptomes terri-  
bles , de pervertir & de détruire toute l’œconomie des  
fonctions vitales,& de lasser dans le cadavre du mala-  
de des traces de mortification. En esset, les poifons ne  
tiennent leur activité que d’un certain sel', acre, délié  
& très-caustique , qui s’insinuant profondément dans  
les fibres membraneusies & nerveufes de l’estomac &  
des intestins , les déchire , les corrode , les -enflamme,  
&les met dans une constriction fpasinodique. Deplus  
le poifon pris en petite quantité donne promptement  
la mort ; ce qui provient fans doute d’une constriction  
spasinodique & Violente du systemenerVeux & mem-  
braneux de tout le corps, en conséquence de laquelle  
l’influx du fluide nerVeux , & de la partie la plus subti-  
le du flang, ne *se* fait plus, ou est en partie intercepté,  
& en partie détourné Vers d’autres membres du corps,  
où les humeurs fe trouVent alors nécessairement en  
trop grande quantité. Ce dérangement dans le mouVe-  
ment des liqueurs, estime fuite naturelle de l’altéra-  
tion faite dans la force , le ton & le mouVement des  
parties.

Les fymptomes causés par le poison sirnt très-Violens, &  
proVÎennent entierement des spasines qui non seule-  
ment affectent l’estomac & les intestins ; mais qui s’é-  
tlendent parla conspiration des parties à celles en qui  
la sensation est la plus exquise, & qui *se* metent le plus  
facilement en mouVement. C’est pourquoi à peine a-  
t-on aValé du poifon qu’il y a céphalalgie , natssée, νο-  
miffement, tranchée violente, diarrhée, constipation  
opiniâtre, hoquet, constriction de la poitrine , diffi-  
culté de respirer, embarras considérable dans les Vise-  
ceres destinés aux fonctions Vitales , perte des forces,  
spncope accompagnée de frOÎdeur aux extrémités &  
& de fueurs froides, pouls foible , prompt & tout-a-  
fait intermittent,conVulsion , épilepsie, inquietude&  
délire. Tels font les fymptomes ordinaires & généraux  
des poisons. Lorsqu’on ouVre les personnes empoison-  
nées; on leur trouVe d’abord toute la region de 1 ab-  
domen enflée ; on remarque des taches pourpres &  
noirâtres dans l’estomaC. Ce Vifeere est corrode & quel-  
quefois même percé. Il y a quelques autres phénome-  
ncs encore: mais ce que nousaVons dit suffit pourl’u-

V u

*6yy* IRA

fage présent. Ceux qui voudront en favoir davantage  
n’auront qu’à consillter la Pathologie raisonnée d’Hoff-  
man, *Tom. II. Part. II. cap.* 2. ils y trouveront la doc-  
trine des poisims traitée expressément.

si nous considérons & pesions mûrement les effets des  
émétiques pris dans un accès de *colere,* nous apperce-  
vrons qu’ils ne produisent fur le corps humain d’autres  
effets que celui d’un vrai poisim ; car tous les éméti-  
ques, surtout ceux qui font préparés avec l’antimoine,  
agissent par un sel fubtil, acre, caustique, qui produit  
fouvent de l’inflammation, qui s’attache aux tuniques  
membraneuses & nerveuses de l’estomac & du duodé-  
num , qui les corrode & qui les met en constriction  
spasinodique. Si on les donne en un peu trop grande  
quantité, & que l’estomac floit dérangé , ils donneront  
promptement la mort. Les écrits des Praticiens en semt  
pleins d’exemples.

Si nous examinons soigneusement les différens sympto-  
mes causés par les émétiques, nous ne les trouverons  
gueres différens de ceux qui accompagnent le poisim  
proprement dit. Car à peine les a-t-on pris, qu’il sur-  
vient des anxiétés, des constrictions violentes dans les  
hypocondres, une grande chaleur dans la région de  
l’estomac, des envies inutiles de vomir; les extrémi-  
tés du corps deviennent froides, commencent a trem-  
bler & *se* mettent en cpnvulsion ; une sueur froide cou-  
vre la tête ou la poitrine; la respiration s’embarrasse ;  
l’infomnie s’empare du malade ; il s’agite & ne peut  
repofer : ajoutez à ces iymptomes la perte des forces,  
une constipation opiniâtre ; un flux qui n’est pas ordi-  
naire; un pouls foible, prompt & tout à-fait intermit-  
tent, le trouble & l’aliénation de l’esprit, les convul-  
sions, & d’autres accidens femblables. Il est constant  
d’ailleurs que ces symptomes funestes proviennent de  
spafmes violens qui jettent tout le fysteme des parties  
membraneufes en agitation & en convulsion ; ce qui  
ne lasse aucun doute fur la qualité vénéneufe des émé-  
tiques pris, après la *colere.* Mais quand on vient à ou-  
vrir les cadavres de ceux qui en font morts , on trouve  
des marques fensibles de Faction de quelque fubstance  
virulente : le duodénum & le fond de l’estomac font  
enflammés; & l’on y voit des taches en partie rougeâ-  
tres, & en partie noirâtres.

Les cathartiques violens & forts.pris dans les mêmes con-  
jonctures, flont également dangereux. Ils produisent  
les mêmes effets que les émétiques, ou le poisim pro-  
prement dit ; car ils font pareillement pourvus d’un  
sel subtil caustique & pénétrant; ils excitent des fpaf-  
mes, occasionnent des inflammations dans l’estomac &  
les intestins , entraînent des fluites fâchesses, détrui-  
sent promptement le malade, & laissent après *sa* mort  
dans l’estomac & dans les intestins , des marques de  
mortification. Les émétiques & les cathartiques pris  
après un violent accès de *colere -,* produisant des spasi-  
mes, excitant & augmentant l’inflammation, cassant  
les flymptomes ordinaires du poisim, ôtant la vie au  
malade, & laissant après sa mort dans sim corps les mar-  
ques communes des substances vénéneuses; nous con-  
clurrons avec raisem, que les émétiques & les purgatifs  
font de vrais poisims pour les perfonnes dans un accès  
de *colere.*

Les émétiques & les purgatifs drastiques font très-mal-  
faifans & tuent pour l’ordinaire après la *colere.* Si nous  
inférons des observations précédentes,que la *colere* pro-  
duit dans l’estomac, dans le duodénum & dans les ca-  
naux hépatiques, des constrictions Epasinodiques ; nous  
ne balancerons point à prononcer que les vomitifs ne  
conviennent point en pareil cas, puisqu’ils irritent les  
fibres délicates de l’estomac, qui étant déja dérangées  
par l’action de la *colere,* ne peuvent qu’entrer dans des  
Ipasines plus terribles, & s’enflammer violemment ; ac-  
cident que toute la fcience & tous les fecours de la Me-  
decine auront de la peine à réparer. Il ne faut donc ja-  
mais perdre de vue le danger qu’il y a de donner des  
émétiques, & leur mauvais effet fur l’estornac lorfque

IRA 676

ce viscere est déja dérangé par la *colere.* Ces remedes  
loin de soulager en pareil cas, ne font que rendre la  
douleur plus aiguë & augmenter le mal. Suppofons  
que la nature incline d’elle-même au vomiffement,  
qu’on puisse fe flater de le procurer en mettant le pylore  
dans une forte contraction, que le malade désire forte-  
ment de prendre ce remede, & qu’il y ait placé sa con-  
fiance, dans la perfuasion qu’ayant déchargé son esto-  
mac du poids considérable qui l’incommode, ilfe trou-  
vera mieux ; je n’en change point d’avis pour cela,& je  
foutiens qu’iI n’y a qu’un Medecin peu expérimenté  
qui puisse fe laisser déterminer à ordonner un vomitif,  
le Praticien prudent, intelligent & expérimenté regar-  
dera tous les émétiques comme des poifons , & ne les  
permettra point.

Les émétiques & les cathartiques ordonnés après la *colere*feront particulierement mal-faisims aux persimnes SU-  
jettes à des spasines hypocondriaques & hystériques ,  
& à celles qui font tourmentées de cardialgie. La rai-  
S011 de cet effet n’est pas difficile à appercevoir. Car ces  
malades étant par hypotheEe scijets à des constrictions  
spasinodiques, leurs parties intérieures & nerveuses *se-  
ront* déja sort affoiblies, & leur estomac , ainsi que  
leurs intestins très-disiposés à l’inflammation. S’ilarri-  
ve donc dans cet état qu’on ait un violent accès de *cole-  
re* , que cet accès caufe des constrictions spasinodiques ;  
l’estomac qüi en étoit déja fatigué, achevera d’être dé-  
rangé : & que l’on ne fe flatte point de rétablir les par-  
ties dans leur état naturel.par l’action d’un émétique ou  
d’un cathartique; ce moyen ne feroit qu’accélérer une  
maladie incurable & la destruction totale dtl corps. On  
se gardera donc d’ordonner de pareils remedes aux  
personnes qui font déja affoiblies.

Il ne faut point chercher d’autre raifon du mauvais effet  
des émétiques & des autres évacuans forts , ordonnés  
dans les accès d’une fievre intermittente , lorfqu’ils  
ont été précédés d’accès de colere; car l’estomac & les  
premieres voies étant en constriction spasinodique , iI  
fera nécessaire alors que le malade ait des naufées &  
des envies de vomir. D’ailleurs la *colere* & les reme-  
des cathartiques & purgatifs font toujours nuisibles aux  
perfonnes foibles. J’ai eu malheureufement occasion  
d’obierver plusieurs fois que les perfonnes dont l’esto-  
mac avoit été très-affoibli par un usage antérieur de  
laxatifs, de purgatifs, de bains & d’eaux médicinales,  
fe trouvoient fort mal des émétiques & des catharti-  
ques après un accès de *colere ,* & qu’ils en étoient em-  
portés en très-peu de tems, dans les fymptomes les  
plus terribles. Il en est de même des femmes après l’ac-  
couchement. J’en ai connu une qui ayant eu l’impru-  
dence de fe purger violemment trois jours après avoir  
été accouchée, & s’être mife dans une forte passion,  
périt deux jours après, quoiqu’on lui eût ordonné les  
remedes les plus propres à la foulager.

Nous ajouterons que la *colere,* les émétiques & les cathar-  
tiques font extremement mal-faisans aux femmes lorsi-  
qu’elles font sur le point d’avoir leurs regles,& aux hom-  
mes à l’approche d’un écoulement hémorrhoïdal habi-  
tuel.car ces évacuations ordinaires & falutaires,tant par  
la matrice que par les veines hémorrhoïdales , étant  
toujours accompagnées de fpafme, il est évident que  
les émétiques & les cathartiques tendant à irriter ces  
spasines, ne peuvent être que nuisibles après un accès  
de *colere.* J’ai vu des émétiques quoique doux produire  
les fymptomes les plus terribles, parce qu’ils avoient  
été ordonnés vers le tems des regles. Un vomissement  
violent a quelquesois été sciivi d’abEcès & d’une fievre  
lente , dans des persimnes affligées d’hémorrhoïdes.  
Lorfiqu’un amas de sang tend à *se* former dans la poi-  
trine , un puissant vomitiffuffit pour procurer une dan-  
gereufe hémoptysie. La *colere* & les évacuans forts  
font aussi très-pernicieux à ceux qui ayant bu beaucoup  
de vin, & fe Bernant fort altérés, ont tenté d’éteindre  
leur foif en buvant beaucoup d’eau froide ; car alors  
l’estomac & le pylore font très-difposés aux spasines.  
Les émétiques seront alors immédiatement suivis d’an-

*eyy* IRA

xiétés insupportables & d’insomnies continuelles. Ils  
occasionneront aussi la perte des forces, des inquiétu-  
des, des agitations de corps, & la froideur des extré-  
mités.

Il ne me reste plus qu’à indiquer les moyens de préVenir  
les accidens qui fuÎVent la colere , furtout lorsqu’elle  
est Violente. Un Medecin traVaillera alors à calmer les  
spasines de l’estomac & du duodénum, à remettre le  
fang *8c* les humeurs dans un mouVement uniforme, &  
à corriger l’acrimonie des fluides, s’ils en ont.

C’est pourquoi je recommande les infusions de bétoine  
de Paul, dépaquette, de camomile Romaine & com-  
mune, de graine de fenouil, de poudre béfoardique ,  
de poudre de nitre & de cinnabre , le nitre mêlé aVec  
une égale quantité de camphre, ou la préparation fui-  
vante.

Donnez vingt ou trente gouttes de ce mélange.

Ces deux remedes font de puissans préservatifs contre les  
inflammations, de quelque caufe qu’elles proviennent.  
Si un violent accès de *colere* a donné lieu à la bile de  
passer en trop grande quantité dans les intestins , vous  
vous trouverez bien d’ordonner la poudre de rhubarbe  
mêlée avec le nitre & les yeux d’écrevisse. Ce remede  
nonsseulement corrigera l'acrimonie de la bile, mais  
la purgera doucement; la magnésie blanche produira  
les mêmes effets sels les humeurs acrimonieuses qu’elle  
corrigera plus efficacement. On peut ajouter à ces re-  
medes l’essence d’écorce d’orange bien préparée, l’éli-  
xir stomacal de Michaeli, ou mon élixir stomacal  
mêlé avec ma liqueur minérale anodyne. HoffMAN.

IR AIB A, nom d’une espece de palmier qui croît au Bré-  
fil. RaY, *Hist, Plant.*

I R I

IRINON. Voyez *Iris.*

IRIO , ou *Erysimum vulgare.*

1RIPA., nom d’un grand arbre qui croît aux environs de  
Repolyn , & dans d’autres contrées du Malabar. Les  
Auteurs l’appellent *Malus Indica pomo cucurbitaeformi  
Monopyreno.*

Ses racines sirnt cathartiques. On prépare de Ees feuilles  
bouillies dans de l’urine de vache, avec une addition  
de miel, une potion, qui passe pour guérir la gale, la  
lepre & les autres maladies de la peau. On en fait en-  
core avec du lait & des feuilles *domangos-,* un apose-  
me qui guérit la jaunisse, l’asthme, la fermentation vi-  
tiée des alimens dans l’estomac, & les maux de tête qui  
en proVlennent. On tire du fruit une huile pour la gale  
& les autres affections cutanées, RaY , *Hist. Plant.*

IRIS, Péris.

Voici ses caracteres.

Ses fleurs ont deux calyces membraneux placés l’un dans  
l’autre comme deux étuis. Elles font héxapétales. En-  
tre ces pétales deux fiant droits & diVssés en deux Eeg-  
mens;les quatre autres Eont rebroussés en embas. Sous  
les pétales inférieurs est un amas de petits tubes qui  
forment une espece de batbe. Du fond s’élève une éta-  
mine mâle foigneufement garantie par une capside  
cretsse & pétaloïdale. La fleur croît au flommet de l’o-  
vaire, d’où partent les tubes & les barbes. Elle paroît

I R I 678  
composée de neuf pétales. L’ovainf croît à l’extrémi-  
té du pédicule, & dégénere en un fruit oblong plein  
de femences. La racine est charnue, oblongue & ram-  
pante.

Boerhaave en compte les vingt-quatre especes fuivan-  
tes :

1. *Iris, hortensis latifolia petalis pendulis purpuro-viola-  
ceis s erectis caeruleis.*

2. *Iris, hortensis latifolia, praecox purpurea'*

3. *Iris, hortensis latifolia,* Boerh. Ind. A. 2. 124. *Iris  
vulgaris nostras, hortensis,* Offic. *Iris vulgaris*, Geri  
46. Emac. 50. Raii Hist. 2. 1280. *Iris purpurea,sive  
vulgaris*, Parla Parad. 181. *Iris vulgaris Germanica,  
sivefylvestris*, C. B. P. 30. Tourn. Inst. 358. *Iris vul-  
garis violacea, sive purpurea hortensis etfylvestris ,* J.  
B. 2.709. *Iris commune.*

Les racines de cette plante rampent assez loin sur la surfa -  
ce de la terre ; elles sont d’un rouge-brun à l’extérieur,  
& blanchâtres au-dedans, rondes ; elles ont un pouce  
d’épais & plus, & poussent de longues fibres. Ses feuil-  
les fiont pleines de nervures , larges & plates, épaisses  
dans le milieu, minces par les bords , faites en forme  
d’épée, croissant en touffes épaisses & compactes. Ses  
fleurs ont neuf feuilles, d’un bleu purpurin; fes *se-  
mences* croissent dans de grandes gousses triangulaires  
qui en font pleines ; ces semences fiant plattes & angu-  
laires. Elle ne croît que dans nos jardins & fleurit en  
Mai & en Juin. Le siic de cette racine qui est la seule  
partie dont on fasse ufage,est une forte errhine ; si on en  
prend par le nez, il purge la tête, & dégage le ceryeau  
d’humeurs claires, féreufes & phlegmatiques. Ce suc  
ou une décoction forte de la racine pris intérieurement  
est un émétique puissant ; on en fait cas dans l’hydro-  
pisie, dans la jaunisse & dans les fievres : mais comme  
il stimule violemment ; & qu’il irrite les fibres de l’ef-  
tomac, on s’en fert peu. MILLER , *Bot. Offic.*

Cette plante appliquée extérieurement, guérit la teigne,  
& d’autres maladies de la peau. DaLE.

Lemery dit, que la dofe du siic de la racine d’iris, est des-  
puis deux dragmes jufqu’à une once & demie.

4. *Iris, hortensis, latifolia petalis repandis, ex atro pur-  
pureo et albo striatim variis, erectis vero sciscis obsoletis.*

*5. Iris, Dalmatica major.* C. B. P. 31.

6. *Iris, alba Florentina,* C. B. P. 31. Parle. Parad. 180.  
Tourn.Inst. 358. Boerh. Ind. A. 2.124. *Iris Florentina,  
Iris Illyrica*, Ôffic. *Iris Florentina,* Ger. 47. Emac. 52.  
*Iris nflore albo ,* J.B. 2. 719. Raii Hist. 2. 1180. *Iris  
de Florence.* DaLE , p. 247.

Cette *iris* a la racine épaisse, noueuse, genouillée, blan-  
che au dedans , poussant des fibres en tout fins qui la  
font paroître marquetée de taches, lorfqu’on en a sé-  
paré ces fibres & qu’elle est seche. Ses souilles font  
longues & plattes, comme celles des autres *iris.* Ses  
tiges qui semt rondes & unies, portent au sommet deux  
ou trois fleurs blanches qui semt enfermées, aVant que  
d’épanouir, dans des gousses minces & vertes. Ses fleurs  
font assez larges , &. sont composées de neuf feuilles  
comme celles de la précédente ; elles ont des vaisseaux  
féminaux tout semblables. Elle croît seins être cultÎVée  
aux environs de Florence : mais on ne la trouve ici  
que dans les jardins; elle fleurit en Juin.-Sa racine  
qu’on nous apporte seche de LiVourne, est la feule par-  
tie dont on fait usage; elle est d’un tissu ferme, d’un  
beau blanc, & d’une odeur douce , agréable, & qui  
tient un peu de celle de la framboife.

Elle est atténuante, émolliente, & pectorale ; on la re-  
commande dans les maladies des poumons causees par  
des humeurs acres , qui tombent fur les vésicules ten-  
dres de ce visicere. Elle soulage dans la toux, dans l’en-  
rouement, & dans les maux d’estomac. On en fait

V u ii

679 IRI

prendte aux enfans qui ont des tranchées ; elle leve  
les obstructions qui occasionnent la suppression des re-  
gles ; elle entre dans la thériaque d’Andromaque , &  
dans le mithridate. Extérieurement on s’en sert dans  
les parfums , dans les sachets odoriferans , & dans la  
poudre pour les cheveux. MILLER, *Bot. Offic.*

On la croit propre à atténuer la lymphe qui embarrasse les  
bronches, & les glandes des intestins. On la joint quel-  
quefois aux hydragogues dans les hydropisies naissan-  
tes ; elle defobstrue les glandes du méfentere, & l’on  
en prépare un ratafia auquel on attribue la même pro-  
priété. GeoffROY.

Appliquée extérieurement, elle est bonne pour les taches  
de ronfleur, & autres difformités femblables de la peau.  
On en conseille l’ufage à ceux qui ont l’haleine mau-  
vaîse. SCHRODER.

7. *Iris , Susiana) flore maximo 9 ex albo nigricante.* C.

8. *Iris t latifolia petalis repandis, atro-purpurels, vietis,  
erectis, obsoletè piirpuraseentibus, foré fuscis.*

9. *Iris,folio lato rugose , florum petalis repandis, ex pur-  
pureo sordido, pallido, et luteo variis, erectis vero ,  
obseletè etfqualidè lutescentibus.*

io. *Iris, latifolia Germanica, odoresambuci*, C. B. P. 31.

11. *Iris, latifolia Pannonica, colore multiplici*, C. B. P. 31.  
12. *Iris, folio lato, rugoso ustorum petalis repandis s obfole-  
tè luteis s pallidis, purpureis, striatis, petalis erectis, ob-  
solete luteis.*

13. *Iris ssativa lutea s* C. B. P. 32.

14. *Iris, latifolia candida t purpureis venis distincta}* C.  
B. P. 32.

15. *Iris, folio lato rugoso, petalis repandis purpureis , erec-  
tis candidis.*

16. *Iris ,pratensist angustifieliai non foetida, altior^* C.B.P.

32-

17. *Iris, angustesoliay bicolor.* C. B. P. 33.

18. *Iris t angustifolia ustore caeruleo striato.*

19. *Iris, angustifolianflosculi petalis repandis, e\* luteo et  
purpureo utrimque variis , erectis purpureis.*

20. *Iriss humilis,floreatropurpusieo.* H. L,  
21. *Iris s humilis, minor, flore purpureo*, T. 361.

22. *Iriss humilis , minor , flore purpureo flavescente*, T.  
362.

23. *Iris t humilis s segmentis tribus inferioribus ex ochro-  
leuco, albo et viete purpureo variis, superioribus albis.*

24. *Iris s humilis t segmentis tribus inferioribus ex viridi  
et pallido variis, superioribus albis.* B0ERH, *Ind. alt.  
Plant. Vol. II. p.* 123.

Nous lisims dans Dloscoride, que la meilleure iris croît  
en Illyrie & en Macedoine, & qu’entre les meilleures  
*iris* il saut donner la préférence à celles dont la racine  
est épaisse, paroît imparfaitement formée, est difficile  
à rompre, est d’une couleur rougeâtre , extremement  
odoriférante, tant foit peu amere au gout, d’une odeur  
fraîche , sans la moindre pourriture, & qui fait éter-  
nuer lorfqulelle est broyée. Celle enfuite qu’on estime  
le plus, est l’iris d’Afrique, qui est blanche & amere  
au gout. Ces racines lorsqu’elles fiant Vieilles, sirnt su-  
jettes à être Vermoulues, quolqu’alors elles n’en soient  
que plus odoriferantes.

Toutes les efpeces d’iris font échauffantes, atténuantes,  
& bienfaisantes dans les toux, par la propriété qu’elles  
ont de dÎViser des humeurs, dont l’expectoration feroit  
difficile sans cela. Sept dragmes de racine d’iris prises  
dans de l’hydromel, purgent les humeurs grossieres &  
bilieufes. Cette plante fait dormir , proVoque les lar-  
mes, & calme les tranchées. Prife dans du Vinaigre,  
elle guérit les morfures des animaux Vénéneux, & c’est  
un remede dans les affections de la rate, dans les con-  
vulsions, dans les froideurs extremes, dans les frisions,  
& dans l’écoulement inVolontaire de la femence. Prise  
dans du vin, elle hâte les règles. La décoction de fes  
racines s’emploie très-conVenablement en fomenta-  
tion, dans les maladies accidentelles aux femmes; elle

I R I 680

amollit & ouvre les parties situées vers la région de la  
matrice. Les clysteres de cette décoction foulagent  
dans la fciatique. L’iris incarne, & ferme les fistules  
& les autres ulceres sinueux. Ses racines appliquées  
avec du miel en forme de cataplafme ou de pessaire,ex-  
pulfent le fœtus. Bouillies & appliquées fur les par-  
ties affectées de tumeurs écrouelîeuses & invétérées,  
elles les amolliffent; séchées & mêlées avec du mid,  
elles nettoyent, incarnent , & font revenir les chairs  
sijr les os découverts. Si on en fait un cataplafme avec  
du vinaigre & de l'huile de rofe, elles seront salutai-  
res dans les céphalalgies. Unies à l’hellébore & à une  
quantité double de miel, elles dissiperont les taches de  
touffeur & le hâle. On les fait entrer dans les pessai-  
res, dans les malagmes, & dans les *acopa i,* enfin leur  
ufage est fort étendu. DI0SC0RIDE, *Lib.I. cap.* 1.

Nous trouvons dans le même Auteur la description fui-  
vante de ce qu’il appelle un stypsis , στύψις , *spissa-  
mentum s* ou confection épaisse *d’iris,* ou huile d’iris.

Prenez *du spatha.*

( Le *spatha s* ou σπάθη, est l’enveloppe, ou ce qui couvre  
le fruit du palmier lorfqu’il est encore en fleur. Dtoso.  
*Lib. I. cap.* 150. Voyez *Palma A*

Broyez de ce *fphata,* six livres huit onces.

Mettez-le dans foixante - treize livres cinq onces d’hui-  
le mêlées avec cinq chopines d’eau.

Faites bouillir le tout enfemble dans un vaisseau de cui-  
vre , jufqu’à ce que le mélange ait l’odeur du  
*fpatha.*

Passez & versez la liqueur dans un vaisseau dont le de-  
dans aura été froté de miel.

Tempérez, ou préparez avec cette huile imprégnée d’ua  
aromat, la premiere huile d’iris.

Pour cet effet vous ferez macérer *l’iris* dans cette huile  
épaisse, ainsi que nous l’allons dire ci-dessous.

*Autre maniere de préparer le* Stypsis d’Irîs.

Broyez, comme nous l’avons dit ci-dessus , du*fpatha,*dans foixante & dix livres cinq onces d’huile, &  
faites y bouillir cinq livres deux onces de *xylo-  
balsamum.*

Retirez enfuite le *xylobalsamum.*

Ajoutez de jonc aromatique broyé neuf livres dix onces,  
aVec un morceau de mirrhe laVée dans du vin  
vieux odoriferam.

Cela fait, prenez,

*de cette huile épaissie et aromatique, quatorze li-  
vres ;*

*d’iris broyée, un poids égal.*

Faites macérer l’iris dans l’huile pendant deux jours &  
deux nuits.

Exprimez enfuite la liqueur fortement.

Si vous voulez que cette liqueur foit plus forte, ajoutez  
le même poids d’iris nouvelle, une feconde &  
une troisieme fois.

Faites macérer & exprimer comme ci-dessus.

La meilleure forte de cette préparation, est celle quine  
ient que l’iris. On la fait à Perga, en Pamphylie, &

68ι IRI

à Elis en Achale. Le *stypsis d’iris* est échauffant, émol-  
lient, & nettoie les ulceres calleux, sordides, & putri-  
des. On s’en fert dans les affections de la matrice ,  
telles que les inflammations & les obstructions. Il pro-  
voque la sortie du fœtus, il fait fluer les hémorrhoï-  
des, & mêlé aVec le Vinaigre, la rue, & les amandes  
ameres, il fait cesser le tintement d’oreilles.Il est bien-  
faisant dans les fluxions inVétérées & dans llozêne. Pour  
cet effet, il en faut frotter les narrines. Si l’on en prend  
intérieurement la quantité d’une cuillerée, il purgera;  
il foulage dans la passion iliaque & proVoque les uri-  
nes. 11 facilite le vomissement, si l’on en frote fon  
dcigt, ou quelques-uns de ces instrumens que les Grecs  
appelloient ἐμετήριον, & qu’ils enfonçoient quelquefois  
dans la gorge de’ceux qu’ils vouloient faire vomir. On  
s’en fert encore en linimens dans l’efquinancie, & en  
gargarifme avec l’hydromel dans l’enrouement de la  
trachée artere. C’est un antidote pour ceux qui ont pris  
de la ciguë, des champignons, & de la coriandre *vé-  
néneuse.* DIOSCOR. *Lib. I. cap. 66.*

On trouve dans Aétius, *Tetrab. I. Serm.* I. la préparation  
d’une autre huile d’iris.

Outre les especes précédentes d’iris, Dale fait mention  
de.s deux efpeces suivantes.

I. *Iris s lutea palustris asive acorus adulterinus.*

2. *Chamaeiris* , Offic. *Chamaeiris, tenuifoela*, Ger. 52.  
Emac. 56. *Chamaeiris, angustifolia, major et minor ,*Parla Parad. 187. *Iris angustifolia prunum redolens s  
major et minor,* C. B.Pin. 33. Tourn. Inst. 361. *Iris,  
graminea cui quotannis per euntfolia*, J.B. 2. 723. Raii  
Hist. 2. 1189.

On la cultive dans nos jardins , elle fleurit en Mai, ses  
feuilles Pont d’ufage. Elle a les mêmes propriétés que  
l’iris *hortensis latifolia,* ou que l’iris commune.

ÎRIs BULBOSA, nom commun à différentes fortes de *xi-  
phium.*

ÏRIS EERSICA, ou *xiphium Persicum praecox flor évarie-  
gato.*

ÏRIS TUBEROSA , ou *hermodactylus,folio quadrangulo.*Lus FœTIDA. Voyez *Xyris.*

ÎRIs, est encore, selon Gorræus, le nom d’une pastille  
composée de Eafran, de mirrhe& d’alun.

InIs, nom d’une efpece de crystal.

IRIS en Anatomie, c’est une membrane de l’œil, voyez  
*Oculus.*

M. Sharp donne l’explication suivante d’une opération  
sur cette membrane, qu’il appelle l'incision à l’iris.

Il y a deux cas dans lesquels cette opération peut être de  
quelque utilité, l’un dans lequel la cataracte y est tel-  
lement adhérente , qu’elle en est immobile; l'autre,  
dans lequel la prunelle de l’œil est entierement fermée,  
en conséquence d’une affection des fibres mtssculaires  
de l’iris qui resserrant peu à peu l’orifice dans lequel  
elle est placée, fait enfin dssparoîtrelentierement llou-  
verture de cette membrane. On a regardé jufqu’à pré-  
fent cette derniere maladie comme incurable , & l'ad-  
hésion de la cataracte , comme une espece d’aveugle-  
ment auquel il n’y a point de remede. Mais M. Che-  
felden a inventé une méthode d’ouvrir *l’iris , &* de  
former une prunelle artificielle , qui peut soulager  
dans les deuxcas dont nous venons de parler.

Pour cet effet le malade doit être placé comme pour l'opé-  
ration de la cataracte, l’œil ouvert, & fixé par le *specu-  
lum* ocull.qui est absolument néceffaire ici,par la rasson  
précisément pour laquelle je le rejetterois dans toute  
autre occasion; car la flaccidité de la membrane causiée  
par la sortie de l’humeur aqueufe , l’empêcheroit de  
faire à l'instrument tranchant la résistance convenable ;  
dloù il arriveroit qu’au lieu de l'ouvrir on la déchire-

I R I 682

roit, &qu’on la détacheroit du ligament ciliaire. On  
perce enfuite la conjonctive dans l’endroit où on la  
perceroit pour la cataracte. On tient le manche de  
l’instrument horisontalement, & le dos tourné du côté  
desiti ; on conduit l'instrument entre le ligament ci-  
liaire , & la circonférence de l’iris, dans la chambre an-  
térieure de l'œil. On l’insinuera enfuite jusipIlà l'autre  
côté opposé de la même membrane, & l’on achevera  
l’incision. Si l’opération doit réussir , les bords de la  
plaie fe sépareront, & l'on appercevra un orifice affez  
grand , quoique plus petit qu’il ne le sera dans la stlite.

C’est à la nature de la maladie a déterminer l’endroit, où  
l'on doit ouvrir l’iris : s’il y a seulement contraction à  
la membrane, on la percera par le milieu , c’est-à-di-  
re, dans l’endroit où la prunelle est naturellement si-  
tuée ; mais s’il y a cataracte, on fera l’incision , foit  
au-deffus, sioit au-deffous de la cataracte; je croi qu’il  
vaut mieux la faire au-deffus.

La contraction de l’iris qui provient de paralysie, est si  
siouvent compliquée avec l'aflection de la rétine, qu’a-  
lors le succès de l’opération est très-incertain. Il me  
semble , autant que j’en puis juger, qu’elle réussit plus  
fréquemment dans les adhésions du crystallin ; quoi-  
qu’à parler franchement, elle réussisse très-rarement  
même dans ce cas. Comme je ne veux point avoir à me  
reprocher d’avoir engagé un Chirurgien à tenter une  
opération qui n’est pas encore bien connue , jlavertis  
que le danger qu’il y a de séparer *l’iris* du ligament  
ciliaire, ou de ne pas faire l’incision affez grande, font  
deux inconvéniens entre autres capables de rendre  
l’événement fort douteux. Je m’en fuis tiré une fois  
affez heureufement ; mais l'orifice que j’avois prati-  
qué , disparut, & l’aveuglement revint quelques mois  
après.

Je ne me suis point fiervi du mot *Uvée,* observant de faire  
partout mention du ligament ciliaire ; parce que ces  
parties n’ayant jamais été suffisamment décrites , ne  
sont point affez exactement connues. Je n’ai dit que ce  
que j’ai cru absolument nécessaire pour être entendu  
ici.

Legros des Anatomistes donne à la membrane dont j’aî  
parlé sijus le nom d’iris, celui *d’uvée,* & celui d’iris à  
sa lame antérieure. D’autres appellent la membrane  
*uvée s* & n’entendent par *iris* que sa couleur. Mais ces  
distinctions ne font que mettre de la perplexité dans  
ces chofes , & ne proviennent que d’un défaut d’atten-  
tion à l’histoire Anatomique de ces parties. Les An-  
ciens qui ont employé la plupart des termes dont nous  
nous servons aujourd’hui dans la description de l’œil,  
étoient principalement , pour ne pas dire seulement  
versés dans la dissection des animaux , entre lesquels  
ceux qui paissent l’herbe ont la coroïde de deux cou-  
leurs ; la moitié de cette membrane est obsiture en eux,  
& l’autre moitié d’un vert foible & luifant; c’est la  
ressemblance de cette partie à un grain de raisin non  
mûr , qui l’a fait appeller *uvée.* Mais les Auteurs des  
siecles fuivans, qui n’ont plus disséqué que des cada-  
vres humains, ne considérant point la différence qu’ii  
y a entre la coroïde' de l'homme , qui est à peu près  
d’une couleur uniforme, & celle des animaux, que nous  
venons de décrire, ont retenu le nom, quoique la Cho-  
fe ait changé. De-là vient la multitude d’applications  
disserentes qu’on a faites d’un terme , qui, à parler  
exactement, n’a non plus lieu dans l’Anatomie humai-  
ne, que la tunique nictitante, qui est propre à Certains  
animaux, & à certains oifeaux.

Le ligament ciliaire est cette ligne circulaire du globe  
de l’œil, où la sidérotique, la coroïde , la rétine, la  
cornée , les procès ciliaires , & *l’iris,se* terminent, &  
s’uniffent, formant un anneau blanchâtre , un peu plus  
épaisqu’aucun autre endroit des tuniques; mais de-  
puis l’institution du terme, on a si fort néglige ladese  
cription de la partie à laquelle il convient, qu’on a con-  
fondu le ligament ciliaire aVec les procès ciliaires, par-  
ties qu’il étoit nécessaire de distinguer , pour donner  
des idées claires de l’opération dont il s’agit ici. SkaRp,

683 I R R

I R R

IRREPTIO. Voyez *Eisbole.*

IRRUCAHA,nom d’un grand arbre qui croît dansl’Ifle  
deMaragnan, Il porte un fruit sait comme la poire ,  
dont la peau est jaunâtre , & dont la pulpe a sort bon  
gout, & passe pour fort nourrissante.

I S

ISjiç, *Fibres* au pluriermç. On prétend qu’Hippocrate  
a entendu par ce mot indistinctement une *fibre* & un  
nerf. « Quelques-uns, dit Erotien ,penfentque ce mot  
«signifieun nerf. D’autresau contraire le rendent par  
a*fibre ,* partie compostante du nerf. » Les Auteurs  
Grecs qui ont écrit fur les plantes , ont donné ce nom  
aux petits filets ou aux nervures qu’on apperçoit fur le  
dos des feuilles ; ainsi qu’aux filamens qui partent de  
l’extrémité des racines. Ceux qui ont traité de la struc-  
ture & de la composition des animaux, s’en font sier/is  
pour désigner de petits fils charnus , & d’autres parties  
connues chez les Latins sous le nom de *Fibra.* On ne  
peut nier que ίς n’ait cette derniere acception dans  
Hippocrate ; car il l’emploie en remarquant, par exem-  
ple, que la rate est pleine de *fibres, fie* en parlant des  
*fibres* qui sont dans le fang. Ceux qui prétendent que  
ce mot se prend pour nerf dans le même Auteur, ci-  
tenten leur faveur le passage fuivant, tiré de la nature  
des os,dans lequelHippocrate dit que le cœur a fes nerfs  
*ou sibres case* s’y rendent de toutes les parties du corps.  
On lit dans cet endroit ἐνίας , terme qu’on ne rencontre  
dans aucun autre endroit , au lieu duquel Fœsius lit  
ε'νας, qu’on peut rendre aussi exactement par*sibre,* que  
par nerf. Mais ce qui détermine pour la feconde signi-  
fication, c’est ce qu’Hippocrate ajoute en preuve de ce  
qu’il avoit avancé fur le cœur ; savoir que le siége des  
fensations est plutôt dans les parties contenues dans  
la poitrine, que dans d’autres parties du corps, ce qui  
revient à l’opinion de ces tems , qui fassoient dériver  
les nerfs du cœur. Nous remarquerons toutefois qu’il  
y a défaut de conséquence dans le raifonnement d’Hip-  
pocrate ; car ceux qui regardoient le cœur , comme  
l’origine des nerfs, ne traitoient pas pour cela les nerfs,  
comme les organes de la fenfation. Au reste , il est  
possible que la maniere de lire, felon Fœsius, & la ma-  
niere de lire ordinaire, foient également vitieufes. Il  
faudroit peut-être fubstituer ὴνίας à ἐνίας. Ce qui con-  
ferveroit l’ancienne prononciation en changeant *seu-  
lement une lettre 3 &* l’on traduiroit alors *habenas i* au  
lieu *défibras.*

Voici la maniere dont Fœsius rend le passage en quef-  
tion.

« Le cœur est situé, pour ainsi dire, dans les détroits d’un  
«passage, d’où il puisse commodément dispofer des  
a rênes pour régler la conduite & le gouvernement de  
« l'crconomie animale. C’est pourquoi le siége de la  
« fenfation est plutôt aux environs du thorax que dans  
« aucune autre partie. Leschangemens de couleur qui  
*« se* font stur le visage dépendent même de la constric-  
α tion , ou du relâchement que le cœur produit dans  
« les veines ; s’il y a relâchement, le visage devient  
« rouge, & *se* couvre d’un teint vif & brillant ; au con-  
« traire, il est pâle & livide s’il y a constriction. »

I S A

ISADA , nom que les Efpagnols & les Portugais don-  
nent à la pierre néphrétique.

ISALE. Voyez *Ixale.*

ISAROS, ἲσαρος, voyez *Arum.* OkIbase , *Collect.Medic.  
Lib.* II.

ISA 684

ISATIS, *Pastel.*

Voici *ses* caracteres.

Son fruit a la forme d’une langue ; il est large, comprimé  
par les bords, monocapfulaire , ouvert en deux en-  
droits , & muni d’une graine dont la figure est ordinai-  
rement oblongue.

Boerhaave en compte les trois efpeces suivantes.

1. *Isatis:,sauva nsive latifolia,* C. B. P. 113. Tourn. Inst.

2 11. Boerh. Ind. A. 2. 3. *Isatis, glastum*, Offic. *Isatis  
sive glastum sativum,* J- B. 2. 909. *Glastum sativum,*Ger. 394. Emac. 491. Park. Theat.\*600. Raii Hist. 1.  
842. Synop. 3. 307. *Pastel.* DaLE.

Les feuilles inférieures du *pastel* font larges, longues,  
unies ; leur dimension est plus grande vers l’extrémité  
qu’ailleurs; elles fe terminent en pointe émoussée, &  
font d’un verd bleuâtre. Ses tiges s’élèvent environ à  
la hauteur d’une aune ; elles semt environnées de peti-  
tes feuilles pointues placées fort près les unes dess au-  
tres, fans pédicule, & dont elles font environnées,  
comme de deux petites oreilles. Elle a beaucoup de  
fleurs qui croissent au sommet des tiges, où elles for-  
ment des ombelles; elles font composées de quatre pe-  
tites feuilles jaunes qui font toutes d’une piece ; sa grai-  
ne est longue, foible, plate, & semblable à celle de  
*V ornythoglossetm.* Sa racine est forte, ligneuse & s’en-  
fonçant profondément en terre. Elle croît fans être  
cultivée en disterens endroits : mais on la feme dans  
d’autres pour l’ufage des Teinturiers , qui en compo-  
sent principalement leur bleu. Les anciens Bretons  
s’en peignoient le corps pour *se* rendre plus terribles.

Le *pastel* est astringent & dessiccatif; on s’en sert quelque-  
fois pour arrêter les hémorrhagies , tant intérieures  
qu’extérieures On l’applique avec *succès* dans les rup-  
tures, dans les relâchemens , & toutes les fois qu’il s’a-  
git de fortifier les jointures. Il entre dans l’emplâtre  
pour la hernie. MILLER , *Bot. Offic.*

Hippocrate conseille, *Lib. de Ulceribus,* les feuilles  
broyées du *pastel* avec la graine de lin, en cataplafme  
pour les ulceres, lorfqu’il y a dangerd’érésipele; ou il  
veut qu’on fasse un cataplafme de graine de lin humec-  
tée avec le suc de *pastel.*

C’est un vulnéraire excellent.

2. *Isatis,fylvestrisvel angustefolia*, C. B. P. 113.

Le Docteur Wedel, Docteur & Professeur de Medecine  
en PUniversité de Gêne, a tiré du véritable fel volatiI  
de cette plante , par la feule fermentation & fans em-  
ployer le seu. TOURNEFORT.

3. *Isatis, Dalmatica,* Bobart. BoERH *a* ave *, Index alter  
Plantarum s* Vol. II. p. 3.

ISATODES, ἰσατω'δης, de couleur de pastel. Hippo-  
crate donne cette épithete à la bile & aux felles, & re-  
garde cette couleur comme la marque d’une extreme  
malignité dans la bile.

I S C

ISCA, ἲσκα, espece d’excroissance fongueuse qu’on trou-  
ve attachée au chêne & au coudrier; les anciens s’en  
servoient pour cautériser, ainsi que les modernes *se*servent du *moxa.*

ISCHÆMON, de ἲσχω, arrêter, & de άιμα , sang ;  
nom que l’on donne à tous les remedes capables de  
modérer ou d’arrêter l’effusion du scmg.

ISCHAS, *Figueféchée.*

ISCHIAS, ISCHIADICUS, ταχίας, ισχιαδικος;‘ccs  
termes ont deux acceptions, l’une Pathologique, &

*685* I S C

l’autre Physiologique. En Physiologie ce sont les deux  
veines crurales, qu’on appelle la grande & la petite  
fciatique. Voyez *Vena.* En Pathologie on entend par  
*ischias 8c morbus ischiadicus,* une espece de goute qui  
a S011 siégé dans l’articulation de la cuiffe ; *la sciatse  
que.* Voyez *Sciaelca.*

De-là vient φθίσις ἰσχιαδικὴ, ou *tabes coxaria* , dont  
Hippocrate fait mention dans les *Prénotions de Cos ,*c’est une confomption ou un amaigriffement des cuise  
ses & des jambes, qui provient d’un abicès ou d’une  
chute d’humeurs fixées fur les hanches.

ISCHIAS, c’est en Botanique le *tithymalus tuberosa pi-  
riformi radice.*

ISCHIUM , ἰσχίον, nom d’un os décrit à l'Article *Ossea  
innominata,* c’est l’os *ischion.* Hésychius dit que les an-  
ciens donnoient aussi ce nom au ligament qui retient  
la tête du fémur dans la cavité cotyloïde. Hippocrate  
paroît aussi entendre par *ischion* dans fon Traité *de Ar-  
ticulis,* l’articulation entière de la cuiffe, ou peut-être  
la tête du fémur.

ISCHNOPHONIA , ἰσχνοφωνία, de ἰσχνὸς , foible, &  
de φωνὴ, voix, foibleffe de voix ; mais plus fréquem-  
ment difficulté de prononcer ou bégaiement.

ISCÉURETICA, remedes qui guériffent la rétention  
d’urine. ,

ISCHURIA , ἰσκουρια , de ’ίσχω, retenir , & de ουρον , uri-  
ne ; *ischurie ou rétention d’urine. Noyez* les Articles  
*Calculus, Catheterismus 8c Urina.*

Les femmes grosses ont quelquefois des rétentions tota-  
les d’urine , dont les caufes les plus générales fiant, la  
gravelle & la pierre, l’inflammation du cou de la *ves-  
sie ,* cauflée par des douleurs violentes d’hémorrhoïdes  
ou l’étranglement du cou de la vessie entre l’os pubis &  
la tête de l’enfant, lorfqu’il est defcendu fort bas.

Les remedes convenables dans les deux premiers cas font  
la faignée, les clysteres émolliens , & des purgatifs  
doux, avec des décoctions adoucissantes. Ces remedes  
font bien-faisans , mais rien ne soulage aussi prompte-  
ment que la sonde. Lorsque la tête de l'enfant est sort  
basse , & qu’elle presse considérablement l’os pubis ,  
l’ufage de la fonde est impossible ; il n’y a d’autre re-  
mede alors que d’écarter la tête de l’enfant; cela fait,  
les urines couleront fur le champ, fans qu’il foit befoin  
d’autre opération.

La Motte parle d’une femme en qui des hémorrhoïdes  
avoient causé une *rétention d’urine ,* & qui fe trouva  
fort bien d’un demi-bain de guimauve, de mauve, de  
feuilles de violette & de camomile, avec une petite  
quantité de lait frais. Elle y demeura une heure le ma-  
tin & une heure le foir, pendant deux ou trois jours.  
Le vaisseau étoit fait de maniere que fes jambes étoient  
hors du bain, tandis qu’elle y étoit plongée jusqu’au-  
dessus du bas-ventre. Au reste , il faut préparer à ce  
remede par la faignée, & par quelque clystere émol-  
lient.

11 ajoute que ce remede lui a réussi plusieurs sois en pareil  
cas, & qu’il n’y a point à craindre qu’il procure l'avor-  
tement.

Le même Auteur met de la différence entre la *rétention &*la suppression *Turine.* Dans la *rétention d’urines* dit-il,  
le malade a de fréquentes envies d’uriner qu’il ne peut  
fatisfaire. Mais dans la suppression totale, le malade  
n’a point ou presque point d’envie d’uriner; ou s’il en  
a quelqu’une, elle ne dure qu’un moment. Ainsi la siup-  
pression est plus dangereusie que la *rétention.*

La Motte parle d’une femme qui fans être groffe, fut dix-  
fept jours sans rendre une feule goutte d’urine & fans  
en aVoir εηνΐε. Le dix huitième jour au matin elle ren-  
dit par les passages de l’urine une grande quantité de  
fang qui deVint séreux de plus en plus; après quoi l’u-  
rine Vint seule ; cette éVacuation dura trois heures, &  
la malade recouVra la santé.

I S C 686

*Méthode d’évacuer les urines par la ponction â la vesistée*

Heister dit qu’on entend par la ponction du périnée cet-  
te opération par laquelle on introduit un trois-quart  
par le périnée jusijula la Vessie pour enéVacuer l’urine  
que l'on n’a pas pu faire fortir au moyen de la fonde  
par les conduits urinaires. Mais comme cette ponction  
*se* fait également à présent à l'hypogastre & au péri-  
née, il me semble qu’on l’appelleroit plus exactement  
ponction de la Vessie. Cette opération est si importante  
que s’il arrive qu’elle ne sioit pas faite, ou à propos, ou  
aVec adresse , le malade en périt infailliblement. On  
s’en abstiendra donc toutes les fois qu’on pourra foula-  
ger le malade, foit par des remedes internes, foit aVec  
la fonde. Mais la fonde n’a pas lieu, 1°. Lorsque le cou  
de la vessie est considérablement enflammé ; car dans ces  
cas l’urethre est si prodigieusement resserré, qu’il ne  
laisse point de passage à l’instrument ; & la violence  
qu’on pourroit faire augmenterait l'inflammation , &  
« la douleur, & pourroit même offenser les parties & en-  
traîner le sphacele & la mort. 20. Lorsqu’une caron-  
cule , une cicatrice ou quelque tubercule dur bouchent  
le passage. 30. Lorsi^ue l’urethre est resserré, plissé & ri-  
dé, comme il arrive quelquefois dans les vieillards.  
4. Lorfque Ea substance spongietsse est distendue par du  
sang. 5°. Lorfqti’il y a skirrhosité ou tumeur contre na-  
ture à la glande prostate , cas qui s’est présenté à Mor-  
gagni, à Colot & à moi-même, dit Heister, dans une  
personne de Helmstad. 6°. Enfin, lorsqu’il y a une  
pierre logée dans le cou de la vessie, de maniere qu’on  
n’y puisse introduire une siande. Dans toutes ces con-  
jonctures & autres semblables il faut en venir fur le  
champ à l’opération , si l’on ne veut laisser périr le ma-  
lade;

Nous allons expofer en abrégé les différentes manières  
de la faire.

Launay Veut qu’on place le malade comme pour la li-  
, thotomie, qu’on introduise une simde crénelée dans la  
vessie , qu’on fasse une incision au périnée, & que cette  
incision foit dirigée parla crenelure, vers l’urethre;  
qu’on introduise ensilite un gorgeret en suivant la cre-  
nelure de la sonde, & qu’on laisse couler l’urine. Mais  
Launay ne s’apperçoit pas que cette ponction est inu-  
tile , lorEque l'introduction de la sonde est possible.

Passons donc aux autres méthodes.

La premiere & la plus communément pratiquée, tant  
chez les anciens que chez les modernes, c’est de placer  
le malade siir une table , de le faire tenir par des Ai-  
des comme dans la lithotomie; & d’enfoncer un bif-  
touri à deux tranchans dans la vessie, par le côté gau-  
che de la future du périnée. Voyez *PI. II. dusecond Vo-  
lume , Lettre* Z. L’écoulement de *Furine* conVaincra  
qu’on a pénétré dans la vessie : mais le Chirurgien ob-  
servera de ne point retirer sim bistouri, sirns avoir au-  
paravant introduit une simde, & fans avoir inféré à la  
faveur de cette fonde un tuyau d’argent long de quatre  
pouces. V. *PI. VIII. dupremier Vol. Lettre P.P1.X.du  
second Velsig-* 3.& *PI.VIII. sigA-* Ce tuyau passera dans  
la vessie , & on le fixera par un bandage plat’qui fera le  
tour des reins. Après l’évacuation de *s’urine* on le fer-  
mera avec une tente pour prévenir l'écoulement cOnti-  
nuel. On ôtera cette tente, lorsque le malade aura en-  
vie d’uriner, & on la remettra ensuite. On laissera les  
choses dans cet état, jusqu’à ce que l’inflammation &  
les autres symptomes soient dissipés ; au reste, on ne  
peut nier que cette opération ne fiait dangereuse &  
cruelle, parce qtl’on offense sirns necessite le cou de la  
vessie & l’urethre, qu’on augmente l’inflammation, &  
qu’on bleffe considérablement les conduits séminaux  
dans les prostates.

Je voudrois donc qu’on fît l'ineision dans le même endroit

*68γ I S C*

du périnée, & avec les mêmes instrumens dont on se  
sert dans le petit appareil , ou dans l’opération laté-  
rale, perçant le corps de la vessie sans offenser le cou,  
& introduisant ensiIite un tuyau d’argent.De cette ma-  
niereni le sphincter, ni l’urethre ne seront bleffés ,  
l’inflammation n’augmentera point, & la guériflon de  
la blessure *sera* plus prompte & plus facile.

Mais il y a une troisieme méthode préférable aux deux  
précédentes : c’est d’ouvrir la vessie dans le même en-  
droit que dans la seconde ; mais de fe servir du trois-  
quart& de sa canule, *Planche VIII.flget* au lieu du bif-  
touri à incision. Lorsiquela ponction est faite, on reti-  
re le perforateur, & on laisse la canule par laquelle  
les urines s’écoulent fur le champ ; du reste l'opération  
& la cure n’ont rien de difficile. Il est à propos d’intro-  
duire un ou deux doigts dans l’anus, pour diriger plus  
Purement l’instrument dans la vessie , & garantir le  
rectum.

Garangeot dit que personne n’a jamais parlé de cette  
méthode ; quoique Riolan ait proposé dans la suppres-  
sion totale d’urine , lorsqu’on ne peut introduire la  
fonde dans la vessie , de faire la ponction de la vessie,  
foit par Phypogastre ou par le périnée, de façon dans  
ce dernier cas, qu’on introduise un bistouri dans le  
corps de la vessie par *sa* partie latérale, jusqu’à ce que  
l’urine coule. En proposant cetteparacenteEe, il a , dit  
le même Auteur, tiré plusieurs malades d’un grand  
danger. Thevenin a pensié la même chosie , & il veut  
qu’on fe sierve du bistouri. Dionis, Tolet&moi-mê-  
me, dit Heister, avons fait l’éloge de cette pratique ;  
& M. Morand nous apprend dans les Memoires de  
l’Académie Royale des Sciences, que Μ. Chirac la  
préféroit à toute autre.

Denys Lithotomiste de Leyde , ayant observé que le  
Chirurgien pouroit enfoncer le perforateur trop loin ,  
& ouvrir imprudemment le côté oppofé de la vessie ,  
faute de connoître positivement le moment , où l’opé-  
ration étoit faite, a inventé une efpece d’aiguille.  
Voy. *Planche VIII. Fig.* 3.4.5. enfermée dans un tuiau  
d’argent , *Fig.* 3. 4. Il y a à la partie supérieure *a a,* trois  
ouvertures, dont on ne voit que deux dans cette posi-  
tion. Il y en a tout autant à la partie inférieure Z» su qui  
font cachées , *Fig. 3.* par la plaque cc : mais dans la  
*Fig. ÿ.* où l’on voit le perforateur hors de *sa* cannule ;  
on peut remarquer qu’il est fait comme Tout autre ,  
qu’il est rond au-dessus de *sa* pointe triangulaire : mais  
que depuis *D D ,* jufqu’au commencement du manche  
*EE,* qu’il est triangulaire , ses trois côtés font  
creusés; & que chaque côté du triangle correspond à  
une ouverture de la cannule , lorEque le perforateur y  
est introduit. Par ce moyen l’instrument n’est pas plu-  
tôt entré dans la vessie , que l'urine Ee présente aux  
ouvertures supérieures *aa,* paroît aux inférieures *BB,*& avertit sur le champ que la perforation est faite.  
Alors on retire le perforateur , & on laisse coules l’u-  
rine par le tuyau qui demeure dans l’ouverture,

Quelques Auteurs entre lefquels font Tolet & Colot ,  
proposent une autre Méthode de percer la vessie, com-  
me dans le grand appareil.

Après avoir placé convenablement le malade, ils passent  
une fo»de crénelée dans l’urethre , jusqu’à ce qu’ils  
rencontrent l’obstacle qui est ordinairement placé aux  
environs du cou de la veflie ; puis ils font une incision  
dans Purethre par le même endroit du périné , que  
dans le grand appareil, jufqu’à ce que la pointe du bif-  
touri atteigne la crenelure de la fonde; la plaie n’est  
pas si grande que dans la lithotomie; d’un urethre mâ-  
le , ils en font par ce moyen un urethre femelle, ils in-  
troduifent enfuite un gorgeret dans la vessie , & l’uri-  
ne coule. Lorsque l’urine est évacuée, ils insterent un  
tuyau à la faveur de la crenelure du conducteur, &  
procedent comme ci-dessus. Ces deux Auteurs assu-  
rent que la division de l’urethre, si proche du sphinc-

\* I S C 688

ter , & l’écoulement du fang qui la fuie, le relâchent,  
ainsi que les prostates ; en sorte que l’on peut introdui-  
re, non seulement une scmde , mais même un conduc-  
teur crénelé. Colot cite plusieurs malades qu’il a gué-  
ris par cette méthode, d’tdceres & d’excroissances dans  
la vessie , & de *rétention déurine.* Je crois toutefois,  
que celles que nous avons propofées ci-dessus , font  
plus fifres & plus faciles, surtout lorsqu’il s’agit de la  
cure d’tme simple *ischurie.* Je crois qu’on pourroit, en  
passant les instrumens par le cou resserré de la vessie, fai-  
re plus de mal qu’en perçant la vessie même.

Quant à moi je pensie que la méthode la plus courte ,  
c’est de s’y prendre comme dans le haut appareil pour  
la pierre : on passera le perforateur & la cannule dans la  
partie antérieure de la vessie, immédiatement au-dese  
siIs de lasymphyse des os pubis; on retirera le premier,  
& on laissera celle-ci pour l’écoulement des urines ;  
on la fixera par un bandage, afin que le malade puisse  
s’en fiervir, jusqu’à ce que la caisse de la maladie soit dé-  
truite. Alors on tirera le tuyau , &l’on traitera la blesi  
scire avec le baume dè copahu , sim lequel on applique-  
ra une emplâtre convenable. Quoiqu’on emploie rare-  
ment cette méthode ; rien n’empêchant qu’on ne réiss-  
sissepar cette voie; j’ai cru pouvoir en faire mention  
avec Rousset, Riolan & Tolet, qui tous savoient com-  
memoi, par la connaissance qu’ils avaient de l’Ana-  
tomie deces parties , qu’on pouvoir sans danger per-  
cer la vessie , lorsqu’elle étoit distendue par des vehts,  
ou des eaux , ce qu’ont heureusement tenté depuis  
Turbier,Meti , Douglas & Midleton.

Lorsqu’il, n’est pas possible de détruire la causte, comme  
il arrive dans les persimnes avancées en âge , ou lorse  
que le mal provient d’un calus à l’uretlqe , d’un skir-  
rhe aux prostates, d’une pierre considérable, d’une pa-  
ralysie de la vessie , ou de quelque autre principe opi-  
niâtre ; le malade portera toujours fa cannule , à la-  
quelle on adaptera alors une vis, pour la fermer exacte-  
ment, & empêcher un écoulement continuel d’urine:  
mais lorfqu’il n’y a qu’une caroncule, ou quelquepeti-  
te cicatrice restante d’une opération , il faut lever cet  
obstacle, faire reprendre à l’urine fon cours, & guérir  
ensuite la blessure comme dans la lithotomie. S’il y a  
des fongus, ou des excroissances putrides dans la vese  
fie; on en viendra quelquefois à bout par des injec-  
tions détersives& fuppuratives. Enfin , si le cou de la  
vessie est si violemment enflammé , que les passages na-  
turels de l’urine foient bouchés,on ne manquera pas im-  
médiatement après l’opération de saigner le malade,  
de lui ordonner des clysteres, de lui appliquer silrla  
région de la vessie des cataplatines digestifs , & dè tra-  
vailler à dissiper l’inflammation & la tumeur par des  
remedes internes rafraîchissans. Il est rare que le ma-  
lade en revienne , si l’inflammation & la tumeur ne  
semt resoutes avant trois jours. ’

La *rétention d’urine* est quelquefois accompagnée d’une  
inflammation violente au stcrotum, qui dégénere en  
absitès ou en gangrene, ainsi que l’a observé Colot.  
Dans ces cas il pratiquoit la ponction au périnée; il  
ouvroit le Ecrotum jufqu’aux testicules, dans l’endroit  
où il y avoit gangrene; il fassoit sortir tout le sang qui  
pouvoir donner lieu à l’accroissement de la putréfac-  
tion ; & il traitoit ensiiite les parties offensées avec  
des digestifs & des balfamiques. Pour empêcher  
l’urine de fortir & d’augmenter le mal, il tenait pen-  
dant tout ce tems une cannule d’argent dans l’urethre.  
Mais s’il arrivoit que cette partie fût calleufe & très-  
refferrée, enforte que la fonde ne pût être introduite ,  
il faisoit sans elle une incision au périnée ; il introdui-  
soit la semde dans le corps de la vessie par le cou, il dé-  
chiroit le calus, l’emportoit par le moyen d’une abon-  
dante suppuration, & restituait les parties dans leur  
premier état. S’ilrestoit des fistules au périnée, il ap-  
pliquoit le cautere actuel. Si on ne fie détermine point  
à tems à l.uivre cette méthode, le malade fiera trop soi-  
ble, pour qu’on puisse s’en promettre du succès.

ISICOS

*689 ISI*

I S I

ISICOS , ἰσικὸς, espece de ragout décrit par Apicius,  
*Lib. II. cap.* ι. Athenée l’appelle ἰσίκιον ,&Alexandre  
de Tralles ἲσυκος, Héliogabale paffe pour en être l’in-  
Venteur.

ISIR ou IXIR, *Elixir.*

ISIS, *Isis,* Déesse des anciens Egyptiens, à qui Diodore  
de Sicile attribue l’invention de plusieurs remedes ex-  
cellens, ce .qui lui mérita, dit-il, des Autels, & la fit  
admettre entre les Dieux. *Isis* s’étoit appliquée à la cu-  
re des maladies, &elle indiquoiten rêVe des remedes  
aux malades. Galien sait mention, *de Comp. Medic. p.  
g. Lib. II. cap.* 18. et *Lib. V. cap.* 2. et 3. de quelques  
emplâtres qui portent sim nom. Voyez aussi Scribonius  
Largus, *N°. 26. 8e* Paul Eginete, *Lib. VIII.c.* 17.

I S O

ISOCHRYSON, ἰσόχρυσον, titre pompeux que Galien  
donne à un collyre, *Lib. de Comp. Medic.* I. *Lib. I V.  
cap. y.* c’est-à-dire, qui Vaut son péfant d’or. *Ifochry-  
fon* est encore le nom d’une composition chymique  
dont LibaVÎus fait mention , faite de régule martial  
dantimoine & de mercure, en parties égales.

ISOCRATES, ἰσοκρατὴς, de ἰσος, égal, & de χεράννυμι,  
mêler. Hippocrate donne cette épithete, *Lib. II.de  
Morbis.,* à un Vin trempé d’une égale quantité d’eau.

ISOMOERIA, ἰσομοιριη , égalité. Hippocrate se fert de  
ce mot pour marquer l'égalité ou l’uniformité des fai-  
fons, *Lib. de Aere locis et aquis.*

ISOPYRON, c’est, felon Gérard le *trifolium paludo-  
sum ,* & Eelon Blancard , *Faquilegia* ou *lusses Constan-  
tinopolitanus.*

ISOR A-MUNE, H. M. Nom d’un arbre qui croît au  
Malabar. Le fuc de sa racine passe pour excellent dans  
l’empyeme & dans les maladies de la poitrine, même  
en application extérieure, il passe pour bienfaisant dans  
les éruptions cutanées & dans les maux dlaVenture.

ISORRÊOPOS , ἰσόῤῥοπος , d’égale pefanteur. Ce mot  
se dit d’une partie dont le poids est égal à celui d’une  
autre partie.

ISOSTÂTHMOS, ἔσόσταθμος, nom d’un bechique dont  
Aétius fait mention, *Tetrab. II. Serm,* 4.

ISOTHEOS , ἰσόθεος, divin; épithete pompeufe donnée  
à plusieurs remedes décrits par Galien, Aétius & Paul  
Eginete.

I S P

ISPIDA. Voyez *Alcedo.*

I S T

ISTHMION, *leQ-suiov, isthme* ; c’est la séparation étroite  
qui est entre le larynx & le pharynx. Voyez *Fauces.*

ISTHMOS, ἰσθμὸς. Voyez*Iflhmion.*

I T A

ITALICUM EMPLASTRUM, emplâtre décrite par  
Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* On donne la même  
épithete à une emplâtre décrite par la Mort, *Pharm,  
Med. Phys, cap- ^9'*

I T E

ITEA ou *Salix, Saules* AETIUS, *Tetrab. I.serm.i.*

I T H

ITHAGENES, ἰθαγενὴςο de ἰθύς , pour ἐυθυ'ς, droit, &  
de γένος, efpece ; *légitime s vrai, réel.*

Hippocrate fe fert de ce mot à propos de la formation  
des corps dans la matrice, & de la distinction du fœtus  
vrai dlaVec la mole.

I V O 690

ÏTHYCYPHOS , ἰθύκυφος, dei’ôjo, pour ἰυθὑς , droit, &  
de κύφος, *gibbeux s* passage de la direction droite à la  
gibbosité. Ainsi ἰθυκύφη ῥάχις, signifie dans Hippocrate,  
*Lib. de Articulis ,* la distûrtion, ou la gibbosité de  
l’épine du dos ; difformité qui s’y introduit par la dé-  
Viation de la direction droite, & par l’élévation de quel-  
qu’une de fes parties. Fœsws.

ITHYLORDOS, ἰθύλορδος, de *ἰθύς ,* droit, & <1βλορδ&  
*courbés* déViation de la forme courbe dans la direction  
rectiligne, ou réduction de la gibbosité en ligne droite ;  
c’est le contraire du mot précédent.

Galien dit, à propos de ces deux mots, *Comment. In Lib.  
de Articulis,* que si les parties fe recourbent en arriere,  
il y a *cyphoses s* & que fi elles *se* recourbent en-devant,  
il y a *lordosis :* mais que si elles *se* déjettent oblique-  
ment ou de côté, il y a*scholiosis.* Voyez ces trois arti-  
cles. FœsIUs.

ITHYORIA , ἰθυωρία, ioniquement, ἰθυωρὶη, deiflud, pro-  
céder en ligne droite; direction rectiligne. Ce mot fe  
dit des os, *Lib. de Fract.*

ITHYSCOLIOS , ἰθυσκόλιος, de ἰθύς, droit, & de σκο-  
λιὸς , *oblique,* déVÎation d’tme direction droite dans une  
direction oblique. Hippocrate entend par ίθυσκόλιος ἢ  
ράχις, une épine courbée obliquement. Galien rend le  
même endroit, *Comm. III. Lib. de Articulis s* par διασ-  
τροφὴ ἐις τουπίσω nsij προσω , « gibbosite anterieure &  
postérieure. Fœslljs.

ITHYTRICHES , ἰθύτριχες, de ἰθεἴς, pour ἐυθὑς, droit,  
& de θρὶξ , *cheveux* ; qui a les cheVeux droits, *Epid. VI.*sect. 7. *Aph.* 1. c’est l’opposé de ουλότριχες, ou de iuli,  
qui a les *cheveux* frisiés. ARIsToTE, *PrtbI.*

On entend aussi quelquefois par *itriches,* desperfonnes  
qui ont les cheVeux noirs.

I T I

ITINERARIUM ; instrument dont on fe fervoit dans  
la Lithotomie, & qu’Hildanus a appelle *Itinerarium \**dans fon Traité *de Lithotomia s cap.* 14. 15.

I T R

ITRION, ι'τριον, espece de gâteau.

I V A

IVA ARTHRITICA. Voyez *Chamaepitysu*

IVA MOSCHATA. Voyez *Chamaepitys.*

IVA-BEBA, Pisim. Nom d’un arbriffeau de l’Améri-  
que, qu’on appelle aussi *Iva Brasielensibus,* Marcgrav.  
*Solanum pomifoerum Americanum non spinosum , lacteo  
flore.* Sa racine passe pour un grand désobstruant; Ea  
propriété principale est de dégager les reins : mais  
comme elle est très - amere , on met ordinairement  
dans Ea décoction de la réglisse d’Amérique. RaY ,  
*Hist. Plant.*

IVA-PECANGA, ou *Sarsaparilla.*

IVA-UMBU, *Brasielensibus,* Marcgrav. ou *Prunus Bra~  
siliensis,fructuflavo, nucleo amygdalae sapore.* Espece  
de prunier Américain, dont 011 mange le fruit.

J U B

JUBA ; en Botanique, *un pannicule.* On appelle cette  
partie des plantes *Juba ,* à caisse de *sa* ressemblance à-  
la crinière du cheval.

J U C

JUCAIA ARBOR., Nuremb. nom d’un arbre qui a  
quelque ressemblance avec le grenadier. RaY , *Hist.  
Plant.*

J U D

JUDÆI *Compositio* ; nom d’un escarrotique décrit par  
Cesse , *Lib.* V. *cap.* 22.

691 - J U D

JUDÆI *Emplastrum* ; nom d’une emplâtre décrite par  
Cesse, *Lib. V. cap.* 19. & d’une autre décrite par Aé-  
tius, *Tetrab. IV. Serrn.* 4. *cap.* 14.

JUDAICA ARBOR. Voyez *Siliquastrum.*JUDAICUM BITUMEN. Voyez *Àsphaltus.*

JUDAICUS LAPIS,etflo. Schrod. 352. Calc.Musi 298.  
Kentm. 38. Boet. 408. de Laet. 136. Aldrov. Mstf,  
Mctal. 711. Math. 1386. Gefn. de Lap. 128. Charl.  
Fess, 29. *Judaicus Lapis.* Worm. 69. Schw. 382. *Spi-  
nos echini,* Woodw. Att. Tom.lI. P. II. pag. *ipéPier-  
re Judaique>*

La Pierre Judaïque, *Lapis Judaicus ,* est une pierre  
oblongue , un peu ronde, de la figure d’une olive,  
rayée tout autour de lignes également distantes, & pla-  
cées selon toute la longueur , depuis la bafe jufqu’au  
I.ommet. Sa couleur tire fur le blanc, ou elle tire un peu  
sur le cendré ; intérieurement elle reluit, & elle *se*fend obliquement en des lames qui ressemblent à des  
feuilles : on la donne en poudre jufqu’à une dragme  
dans une liqueur convenable. On l’appelle *pierre Ju-  
daique,* ou de Syrie, parce qu’on la trouve dans la Ju-  
dée & la Syrie. Quelques-uns l’appellent *Euroius,*parce qu’elle excite l’écoulement de l’urine. On croit  
que cette pierre a la vertu debrifer la pierre de lavef-  
fie, ou le calcul des reins. Il est vrai qu’on ne peut  
pas nier que la pierre de lynx, la *pierre jitdaique,* les  
yeux d’écrevisses, & quelques autres remedes que l’on  
appelle lithontriptiques, n’aient une vertu diurétique;  
car l’expérTence le fait voir : mais parce qu’on voit  
quelques petits grains de fable dans les urines, on ne  
doit pas pour cela attribuer à ces remedes la vertu de  
dissoudre la pierre ; car les sels qui abondent dans les  
liqueurs du corps humain , se mêlant aux particules de  
terres les plus fixes de ces pierres, cette union les rend  
plus fixes, & par confisquent elles font portées plus dif-  
ficilement au^ pores les plus éloignés de la peau : mais  
elles passent bien plus facilement par les couloirs des  
reins. Ainsi à proportion qu’il en passe moins par la  
transpiration , il en doit passer davantage par les uri-  
nes. D’ailleurs la sérosité étant alors plus abondante  
dans les reins, elle entraîne les parties sablonneuses  
qu’il peut y avoir, & les urines deviennent troubles ,  
& même les grains de sable qui font un peu plus gros ,  
font entraînés par la liqueur qui coule en abondance,  
pourvu que le passage foit assez ouvert : voila la ma-  
niere dont on peut çoncevoir que ces pierres ont une  
vertu diurétique; quant à celle de dissoudre la pierre,  
ni l’expériencë, ni la rasson ne l’ont encore démontrée.  
GEOFFROY.

Paul Eginete donne à cette pierre , *Lib. VII. cap.* 11. le  
nom de *tecolithos.* On trouve dans le même Auteur la  
description d’un antidote qui porte le nom de cette  
pierre. Voyez *Echinus ovarius.*

JUDICATIO. Voyez *Crisis 3* qui est la même chose.

J U G

JUGALE *Os,* ou ZYGOMA; le *zygoma,* os de la  
tête. Voyez *Caput.*

JUGALIS SUTURA*,suturefagittale-,* c’est aussi celle  
par laquelle le zygoma s’unit à l’os de lamachoire su-  
périeure.

JUGAMENTUM. Voyez *Jugale os.*JUGLANS, le *Noter. Noyez Nux.*

JUGULARIS VENA , *veine jugulaire. Noyez Vena.*JUGULUM, *la gorge ,* ou la partie antérieure du cou,  
ce terme *se* prend aussi dans Celte , *Lise. VIII. cap.* 8.  
pour la clavicule.

J U J

JUJUBA. Voyez *Zizyphus.*

*Jujaba Indica*,Raii Hissez. I55.C. *B. F.yasi. Malus Mo-*

J U J 692  
*luccensis non nihilfptnofia-,* cjusd. 433. *Jujaba Indica s  
rotundifolia , spinosa, scliis majoribus subtus lanuginosis  
et incanis*, Breyn. Prod. 2. 60. Comme!. Flor. Mal.  
149. *Zizyphus Indica, argentea tota,* Herm. Mus.Zeyl.  
8.37. *ZizyphusZeylamca argentea spinis carens,* Pa-  
rad. Bat, Prod 386. *Ber Indicafructujujubino* , J. Β.  
1. 44. Chab. 51. *Malus indica Lusitanis , Ber- et Bor.  
Acestae,* Park.Theat. 1636. *Periu-Toddali,* Hort. Mal.  
4. 85. Tab, 41. *IVaelaembillae ,* Musi Zeyl. 8. *aembellae*ejusil. 37. *Arbre qui domne la Gomme lacque.*

C’est de Parbre que nous venons de décrire que l’on tire  
*la gomme lacque ,* que les Droguistes nous vendent.  
Ses feuilles Pont semblables à celles du pommier : mais  
elles Eont velues & cotoneuEes en dessous ; sim fruit  
ressemble à la jujube, il croît en grappe.

Il y a trois efpeces *dO gomme lacque,* la lacque en grain,  
qui est petite , lussante & rougeâtre; on la fond, & on  
en fait la lacque en écaille , qui est plate, tranfparente,  
mince, d’une couleur rougeâtre & la meilleure ; & la  
lacque en bâton ; celle-ci est dans fon état naturel, elle  
est attachée à de petits bâtons qui en font enduits.Gar-  
sias ab Horto, & Bontius ont cru que la *gomme lacque*étoit préparée par de grosses fourmis ailées qui en fu-  
çoient la matiere, fur les branches de Parbre auquel on  
la trouve attachée, & qui la travailloient comme les  
abeilles font le miel. D’autres prétendent, que c’est  
une partie de la feve de l’arbre qui suinte à travers l’é-  
corce , à laquelle les fourmis pratiquent un passage  
plus libre, par le dégât qu’elles caufent à l’arbre, &  
qui *se* Eeche au soleil.

Geoffroy dit que la *gomme lacque* est une espece de résine  
que les fourmis ramassent fur les fleurs aux Indes orien\*  
tales , qu’elles transportent flur les branches des arbres,  
où elles font leur nid, & dans laquelle il est vraissem-  
blable qu’elle dépofent leurs œufs ; car ces nids font  
pleins de cellules , dans lesquelles on trouve un petit  
grain rouge quand il est broyé, & que Geoffroy regar-  
de comme l’œuf, d’où naît la fourmi allée. Cette gom-  
me nous vient furtout des Ifles Moluques & de Mada-  
gaEcar.

On lui attribue la vertu d’atténuer, de dissulter, & de le-  
ver les obstructions de la rate & du foie. On la recom-  
mande dans Phydropisie & la jaunisse ; elle provoque  
les urines, pouffe par les fueurs & purifie le fang. On  
en fait peu d’usage dans la Medecine. On l’emploie  
principalement à faire de la cire à cacheter ; celle dans  
laquelle elle entre est la meilleure.

*Teinture de gomme lacque.*

Les Chymistes ont remarqué que certains végétaux fe  
diffolvoient avec peine dans l’alcohol; mais qu’en s’y  
dissolvant, ils communiquoient de grandes propriétés  
médicinales. Telles font le fang de dragon, îa gomme  
de genevrier, la *gomme lacque,* & la myrrhe, dont la  
ténacité est si considérable, qu’il n’est presique pas pose  
sible de les diffoudre. Nous avons cherché différens  
moyens d’en venir à bout; & il nous a paru que le stui-  
vant étoit le plus commode.

On nous apporte *ia gomme lacque* d’Asie ; c’est une espe-  
ce de résine que les fourmis tirent en grande quantité  
des arbres dans PIfle de Ceylan, d’où nous vient la  
meilleure, & dont elles font leur nid.

*Prenez* de *lu gomme lacque* pure ; réduifez-la en une pou-  
dre très-fine ; humectez-la avec de l’huile de tar-  
tre par défaillance ; faites.-en une pâte molle, que  
vous mettrez dans un matras; exposiez ensuite ce  
vaisseau sur un fourneau à une chaleur suffisante,  
pour sécher peu à peu la masse que vous aurez for-  
mée. Retirez enEuite votre vaisseau , laissez - le  
refroidir en plein air; l’huile alcaline feréfoudra  
derechef: remettez la masse fur le feuunesecon-  
de fois; retirez une fécond^ fois le vaisseau, &

1

*e93* ί U J

réitérez la liquéfaction ; continuez de la même  
maniere, desséchant & liquéfiant alternativement,  
& vous parviendrez à détruire la ténacité de la  
gomme, & à la mettre en une liqueur d’une belle  
couleur purpurine. Faites sécher derechef, &ti-  
rez la masse feche hors du vaisseau. C’est cette  
masse ainsi préparée qui vous fournira un teinture  
avec l’alcohol. Mettez-la dans un grand matras.  
Versiez dessus autant d’alcohol pur qu’il en faut  
pour qu’il fumage ; c’est-à-dire, qu’elle en ait  
trois ou quatre pouces au-dessus d’elle : fermez  
votre vaisseau avec du papier ; remettez-le fur le  
même fourneau, jufqu’à ce qu’y ayant demeuré  
deux ou trois heures, l’alcohol commence à bouil-  
lonner : ce que vous pourrez faire fans danger, à  
caufe de la longueur , &de l’étroitesse du cou du  
vaisseau. Laissez refroidir la liqueur ;ôtezlatein-

\* ture claire en inclinant doucement le vaisseau ;  
verfez-la dans un autre, que vous tiendrez bien  
fermé. Traitez le reste de la même maniere avec  
d’autre d’alcohol. Joignez la seconde teinture que  
vous tirerez à la premiere. Continuez jusipilà ce  
que la matiere Eoit épuisiée & ne teigne plus l’al-

< cohol. Vous distilerez fur un feu modéré , dans  
un vaisseau deverre jufqu’à ce que la moitié de  
l’alcohol se Eoit élevé , les différentes teintures  
mises ensemble , & purifiées de leurs feces, en  
les lassant dépofer.

Vous garderez pour votre ufage la partie restante épass-  
sie, sious le titre de *teinture de gomme lac que.*

OBSERVATION.

Nous voyons qu’un alcali à l’aide de Pair, & d’une cha-  
leur digestive , est capable d’ouvrir un corps dense, &  
de le disposer à communiquer *ses* vertus à l’alcohol ;  
que l’action de la defliccatlon Eur le feu, & de la llqué-  
faction à Pair faites alternativement, agit fur fes parti-  
cules les plus infensibles ; fans toutesfois qtl’en pouf-  
fant ce procédé aussi loin qu’il est possible , on parvien-  
ne jamais à les diffoudre toutes. On les met feulement  
en état de communiquer au menstrue leur vertu, & ce  
menstrue ne laisse que ce qu’il y a de moins actif & de  
plus grossier.

Nous avons donc une méthode prompte , commode &  
prefque générale , d’obtenir d’excellentes teintures ,  
dont l’efficacité dépendra des vertus résidentes dans les  
substances d’où on les tirera ; & dansllesprit qui y siera  
fecretement logé, & dont les vertus sieront quelque-  
fois prodigieuEes ; dans une partie balsamique qui y  
dominera , &dans une résine corroborative qui consti-  
tueleur essence. Toutes ces chosies pafleront dans le  
menstrue & *se* joindront à sies propriétés particulieres.

Nousconclurrons donc en général que toutes ces teintures  
stont échauffantes, & capables d’agir sur les nerfs & fur  
les efprits, dessiccatives , préservatives , fortifiantes,  
& astringentes par rapport aux vaisseaux. Quant à la  
teinture *dégomme lacquedont* il s’agit ici , fon grand  
ufage fiera dans la cure des maladies des gencives , de  
la bouche & des dents ; dans le Ecorbut : pour cet effet  
on en frotera fréquemment les parties affectées ; prife  
intérieurement, elle produira les mêmes effets, & fuf-  
fira feule pour guérir cette maladie, pourvu qu’elle  
ne soit point accompagnée de trop de chaleur. Elle *se-  
ra* aussi d’un grand tssage dans la goute , dans les rhu-  
matisines, dans le scorbutqui proyiendrade défaut de  
mouvement des humeurs, dans la leucophlegmatie ,  
dans l’hydropisie , & autres cas femblables. On en  
prendra trois fois par jour dans du vin de Canarie ou  
d’Efpagne , après que l’estomac aura été débarrassé &  
vuidé. Son odeur est agréable, fon amertume ne per-  
met pas de douter qu’elle ne foit modérément astrin-  
gente; c’est pourquoi on doit la regarder comme cor-  
roboratiVe & très-bienfaifante dans la cure des fleurs  
blanches. BqERkaave , *Chymie,*

J U L 694

JÜJUBA SYLVESTRIS. Voyez *Paliurus.*

J U L

JULAP, JULAPIUM, JULEP & JULEPUS, tous  
ces termes ne signifient autre chofe que ce que nous  
appellens maintenant *julep s* c’est un remede altérant ί  
inconnu aux anciens Grecs , & inVenté par les Arabes.  
Ce nom Vient à cette préparation des ingrédiens agréa-  
bles & doux, comme lefucre, qu’on y fait communé-  
ment entrer. *Julep* ou suscsesignifie en langue Perfanne,  
une potion douce. Les Grecs des derniers tems, appel-  
lerent le *julep, ζαλάπιον, zulapium,* d’autres ἰολάβιον,  
*iolabium',* noms dont les Medecins ont continué de *se  
fervir, &* qui font dérÎVés de l’Arabe. Les Auteurs font  
mention de deux fortes de *julep ,* l’une attribuée aux  
Anciens, & l’autre en ufage parmi les Modernes,

*Le julep* des Anciens étoit fort différent de celui des Mo-  
dernes; c’étoit un simple sirop composé principale-  
ment de fucs, d’eaux distilées , de décoctions addou-  
cies avec le fucre ; on n’en faifoit ordinairement que  
dans le moment où on en aVoit befoin : tel étoit le *ju-  
lep* rofat , autrement appelle Alexandrin , & Royal ;  
composition fort Vantée jadis,très-élégante & très-pro-  
pre pour calmer la chaleur & la foif.

La plupart des Auteurs modernes, furtout parmi les Ita-  
liens, entendent par *julep* la même chose que ce qu’ils  
appellent *scrupus, & ferapium s* apparemment parce  
qu’un sirop est ordinairement la basie d’un *julep.* A  
Montpellier, on a retenu l'ancien *terme julep.*

*On julep* est unremede liquide, composé de quelque li-  
queur conVenable , d’un sirop, & quelquefois de su-  
cre ; c’est une préparation extemporanée , fans décoc-  
tion, qu’on dÎVÎfe en trois ou quatre dofes, & par la-  
quelle on fe propofe la coction ou l’altération deshu-  
meurs ou le rétablissement de l’estomac.

Il y a donc deux fortes de *juleps s* le premier de ces alté-  
rans prépare les humeurs, les cuit & les dispose à l’é-  
Vacuation. C’est proprement ce que les anciens Grecs  
appelloient προποτισμὸς, *propotismus,* ou potion pré-  
cursifire, ou préparatoire à une purgation générale.  
C’est pourquoi ils donnoient aussi à la même potion  
l’épithete de *coctrix* ou de digestÏVe, On *se* propose par  
le second, de changer les humeurs, les esprits, & les  
autres parties du corps, sans qu’il Eoit sitivi de quelque  
effet cathartique. Tels sirnt ceux que nous appellens  
corroboratifs,cordiaux, & autresfemblables. MoREL-  
**LI,** *Formulae Remediorum.*

IULIA. Voyez *Iulis.*

JULIANI ÂNTIDOTUS , nom d’un antidote décrit  
par Aétius, *Tetrab. III. Serm. 3.cap.* 22.

JULIS, Offic. Salv. de Aquat. 219. Rôndel. dePisc. 1.  
180. AldroV. dePssc. 37. Gesii. de Aquat. 464. Bel-  
lon. de Aquat. 254. Jons. de Pisc. 28. Charlt. Pisc. 14.  
RaiiIcht. 324. Éjusid. Synop. Pisc. 138.

On trouve ce poiffon aux environs de Genes.

Le bouillon qu’on en fait, lâche le ventre & est diuréti-  
que. **PLINE.**

Oribafe regarde ce poiffon comme un bon aliment. *Cose  
lect. Medic, Lib. II. cap.* 49.

JULIUS BASSUS, nom d’un ancien Medecin, Auteur  
de deux remedes contre la colique, dont Marcellus  
Empiricus fait mention, *cap.* 29.

IULUS, Offic. Mouf. *Infect.* 201. Charlt. Exerc. 51.  
Jonf. *de Insect.* 128. Aldrov. *de Infect.* 633. Mer. Pin.  
205. *Iulus quartus glaber,* Rai, *Insect'* 46.

C’est un petit infecte de terre composé de plusieurs an-  
neaux, marchant siur plusieurs pattes, & se roulant lors-  
qu’on le touche. Il est commun dans les jardins. Charl-  
ton dit, que pris dans du vin , il est bienfaisantdansla  
jaunisse & dans la difficulté d’uriner. DaLe.

Xx ij

*e9i* J U N

InLUs, en Botanique *Chaton.* C’est un amas de fommités  
pendant en forme de corde, ou de queue de chat, com-  
me dans le faule, le coudrier, le bouleau, & d’autres.

J U M

JUMNISUM*,forment* **RULAND.**

J U N

JUNCAGO. Voyez *Juncus.*

JUNCARIA. J. B. *Juncaria Salmaticensis t* Cluf. Hisp.  
*Juncaria* Tab. *Rubia, latifolia, aspera*, C. B. *Synan-  
elelcaespecies.* Lugd.

Cette plante passe pour vulnéraire, détersiVe, & apériti-  
ve. Mais on en fait rarement usage. L ε μ ε R γ, *des  
Drogues.*

JUNCTURA *t pointure ,* ou *articulation.*

JUNCUS , *jonc.*

On trouve dans les Auteurs de Botanique, un grand nom-  
bre d’especes *de jonc,* mais les quatre fuivantes font les  
Eeules qui aient des propriétés médicinales.

i. *Juncus , laevis y panicula sparsâ major* , C. B. P. 12.  
Theat. 182. Park. Theat. 1191. Boerh. *Ind. Alt. 2.*163. Inst. 246. *Juncus vulgarisa* Offic. *Juncus laevis,*Ger, Emac. 39. *Juncus laevis, vulgaris paniculâsparsâ  
nostras,* Raii Hist. 2. 1304. Synop. 3. 432. *Juncus pa-  
nicula arundinacea,* J. B. 2. 520. *Jonc doux & com-  
mun.*

2. *Juncus, acutus capitulisserghi,* C. B. P. 11. Theat.  
173. Raii Hist. Plant. 2. 1302. Sinop. 3. 431. Tourn.  
Inst. 247. Boerh. ind. alt. 2. 163. *Oxys.chcenos*, Offic.  
*Juncus pungens asive juncus acutus capitulisserghi.* J. B.

2. 5 20. *Juncus maritimus capitulisserghi ->* Park. Theat.  
1192. *Jonc marin, large, pointu.*

Il croît dans les lieux maritimes , la plante entiere & la  
semence en stmt d’usiige. Il a les mêmes propriétés que  
*le Juncus aquaticus maximus.*

3. *Juncus s aquaticus maximus ,* Ger. 31. Emac. 35. Raii  
Hist.Plant. A. 1304. Boerh. Ind. a. 2. 64. *Holos.chœ-  
nos, Offic. Juncus laevis maximus s* Park. Theat. 1191.  
*Juncus maximus holos.chœnosA.* B. 2. 525. *Juncus ma-  
ximus asivescirpus,* C. B. P. 12. Theat. 178. *Scirpus  
palustris altissimus,* Tourn. Inst. 528.

La Eemence de ce *jonc* & des deux précédens, grillée, est  
bonne dans les diarrhées & dans les pertes de sang qui  
surviennent aux femmes. Diofcoride en recommande  
les jeunes rejettons en topique contre la piquure des  
araignées vénéneufes.

4. *Gramen janceum ,spicatum, seu triglochin*, C. B. P. 6.  
Theat. 85. *Gramen triglochin,* J. Β. 2. 508.

Il est détersif & agit par les urines, mais il resserre le  
ventre. Εεμεηυ , *des Drogues.*

**JUNCUs ODORATUS.** Voyez *Schoenantbus.*JUN1PAPPEEYWA, nom du *Janlpaba.*JUNIPERINUM VINUM, vin imprégné de baies de  
genievre. DïosCoRïD. *Lib. V. cap.* 46.

JUNIPERUS, *génévrier.*

Voici fes caracteres selon Miller.

Ses feuilles font longues, étroites, & pointues. Il y a  
des especes de *génévrier ,* dans lesquelles les fleurs mâ-  
les croissent sort éloignées du fruit fur le même arbre,

J U N 696

& d’autres eEpeces où le fruit & la fleur mâle croissent  
fur des arbres différens. Le fruit est une baie molle,  
pulpeufe, qui contient trois femences.

Boerhaave en compte les six efpeces fuivantes.

1. *Juniperus s vulgaris s fruticosa,* C. B. P. 488. Tourn.  
Inst. 388. Boerh. Ind. A. 2. 108. *Juniperus s* Offic. Ger.  
1189. Emac. 1372- *Juniperus vulgaris,* Park, Theat.  
1028. *Juniperus s vulgaris b accis parvis purpureis,* J. Β  
1. 293. Raii Hist. 2. 1411. Sinop. 3.444. *Génévrier.*

Cette plante s’éleve rarement parmi nous à une plus gran-  
de hauteur que celle du buistbn, ou de l’arbrisseau :  
mais dans quelques Contrées étrangeres, surtout Sep-  
tentrionales , c’est un assez grand arbre. Ses branches  
sirnt Eerrées les unes contre les autres ; *ses* feuilles roi-  
des, étroites, d’un vert bleuâtre, pointues, & épineu-  
fes par le bout. Ses fleurs font petites , mousseuses, &  
ont des étamines. Ses baies sirnt rondes, vertes au com-  
mencement de l’année, ensi.lited’un pourpre foncé, &  
enfin noires; elles contiennent chacune trois femences  
anguleuses. Il croît dans les bruyeres en différens en-  
droits de l’Angleterre. Son fruit est mûr aux environs  
de la Saint Michel. Son bois , fes baies, & *sa* gomme  
sirnt dlessage.

Son bois est chaud , *sec, &* céphalique ; on en fait brû-  
ler dans les tems de peste & dans les maladies conta-  
gieuses. Ses baies font carminatives, diurétiques, chaf  
fent les vents, calment la colique, & font biensaisan-  
tes dans la pierre, la gravelle, & les rétentions d’u-  
rlue. Quelques Auteurs les recommandent dans tou-  
tes les fievres contagieuses, pestillentielles, & dans la  
peste même. Sa gomme, qui est le sandarach des Ara-  
bes, est jaunâtre, claire, presi^ue transparente, sem-  
blable au mastic, mais plus jaune & en plus grosses  
gouttes, & d’une odeur moins agréable. Ceux qui sont  
incommodés de catarrhes, & de fluxlons séreuses par  
le nez & sclr les yeux, la font brûler fur les charbons  
& en reçoivent la fumée.

L’huile distilée de geniévre, est la feule préparation of-  
ficinale qu’on en tire. Voyez *Oleum.* M1L L ε R, *Bot.  
Offe*

Le fel de cette plante approche de la nature de celui  
qu’Angelus Sala a nommé *Oxysal diaphoreticum,* qui  
n’est autre chofe qu’un sel fixe , chargé de beaucoup'  
plus d’acide qu’il ne faut pour le foûler; aussi par l’a-  
nalyfe Chymlque , on tire du genievre plusieurs li-  
queurs acides, & quelque peu de fel fixe, mais point  
de volatil. Il faut remarquer que le fel de cette plante  
est enveloppé d’une très-grande quantité de fou fit e,  
& de quelques parties terrestres. Le bois de genie-  
vre , outre l’huile étherée , donne beaucoup d’huile  
épaissie en consistance de sirop. Les baies en don-  
nent beaucoup plus , & les sommités un peu moins.  
Pour tirer toutes ces matieres du genievre, il faut les  
séparer avec foin dans l’analyse ; autrement leur me-  
lange produit d’abord un esprit ardent & urineux ;  
après quoi l’huile *se* détache des feces.Il n’est pas mal-  
aisé de voir que tous ces principes doivent rendre le  
genievre propre pour rétablir les sonctions de l’estO-  
mac, pour dissiper les vents & les matieres qui caufent  
des tranchées, pour débarrasser le poumon, & le dé-  
charger de cette lymphe grossiere qui caisse souVent  
les difficultés de respirer. Cette plante d’ailleurs, est  
scldorifique, céphalique, hystérique; elle proVoque les  
regles, lcve les obstructions des intestins, rétablit leur  
ressort, & fait passer les urines. On fe Eert dubois,  
des sommités, & des bayes, La décoction du bois νο-  
latilsse le Eang, & le purifie par l’insensible transpi-  
ration , à peu près comme fait le gayac. On prépare  
avec ce bois un demi-bain qui soulage fort les gou-  
teux; le vin dans lequel on fait bouillir les fommités  
de genievre, est très-diurétique ; Tragus, Mathiole ,  
Hartman, & Simon Pauli assurent qd'ils ont guéri  
quelques hydropiques par l'ssâge de ce vin. Jlen ai vu

*e97* J U N

quelques-uns sort soulagés par les pilules faites avec  
deux parties d’aloès, & une partie de baies de genie-  
vre; on tire de ces baies un esprit ardent, une teintu-  
re, un élixir, un extrait. L’on en prépare aussi un ra-  
tafia , & une espece de miel. La teinture fe fait en met-  
tant infufer ces baies dans leur efprit ardent ; l’infu-  
sion de ces mêmes baies dans leur efprit ou dans Peau  
commune, qu’on laisse évaporer jufqu’à la consistance  
de miel , s’appelle élixir ou extrait de genieVre. Le  
miel de genièvre, n’est que le miel commun que l’on  
fait bouillir avec les baies de cet arbre: il est bon en  
lavemens dans la dyssenterie, & dans le ténesine. Pour  
1e ratafia de genievre , il n’y a qu’à faire infufer sem  
fruit dans l’eau-de-vie, ou le vin de Champagne, y  
ajoutant un peu de fucre & de canelle. La pulpe des  
baies de genievre mondée de ses graines, & mêïangée  
avec du si.icre, fait une conferve qui n’a pas moins de  
vertu que les préparations dont nous venons de par-  
ler. Enfin l’on brûle le fruit de cette plante pour chasc  
‘fer le mauvais air. On le fait infufer dans du vinaigre  
en tems de peste pour en laver les lettres, & les lin-  
ges , & même la Vaisselle ; nous n’aVons gueres de plan-  
te en Europe qui soit de plus grand ufage. On l’em-  
ploie dans l’élixir de Vie de FioraVenti, dans l’élixir  
*de tribus,* dans l’élixir pestilentiel de Sennert, & dans  
celui que Zwelfer a nommé élixir asthmatique. ToUR-  
**NEFORT.**

Toutes les parties de cette plante sirnt médicinales, parce  
qu’elles font toutes balsamiques. Son bois, loin d’être  
inférieur en qualité au gayac, ou fassafras, & aux bois  
exotiques, peut leur être aVantageufement substitué ;  
je crois même, dit F. Hoffman, qu’il leur est pré-  
férable dans toutes les maladies qui proVÎennent de la  
constitution impure des humeurs. Comme les baies  
contiennent une grande quantité d’huile bassamique ,  
elles sirnt très-salutaires dans toutes les maladies dont  
le principe est dans une obstruction des Visceres, ou  
dans un *sang* épais & vssqueux, soit qu’on les prenne  
en sijbstance, en rob, ou dans de Peau , en guise de  
caffé. Elles sont aussi très-efficaces dans les asthmes,  
les cachexies, la jauniffe, la colique , la pierre dans la  
vessie & dans les reins, & pour les crudités de l’esto-  
mac. Quelques Médecins de nom, nous apprennent  
qu’un grand nombre d’hydropiques ont été guéris par  
une lessiVe des cendres de cet arbre priste dans du Vin :  
**HOFFMAN ,** *de Praestantia remed. domest.*

Outre les efpeces précédentes de geneVriers , Dale fait  
mention des deux fuiVantes.

I. *Juniperus major Offic.* C. B. P. 498. Tourn. Inst. 389.  
Raii Hist. 2. 1416. *Juniperus maxima,* Ger. 1189.  
Emac. 1372. *Juniperus maxima Illyrica*, Park. Theat.  
1029. J. B. 300. *Genevrier noire*

Il croit en Grece ; fon bois & fes baies font d’usage. Il  
a les mêmes propriétés que le *Juniperus vulgaris fru-  
ticosa.* DALE.

2. *Juniperus', alpin a ,* J. B. I. 301. Rai, Hist. 2. 1413.  
Synop. 444. Parla Theat. 1028. *Juniperus Alpina  
major ,* Ger. Emac. 1372./uuiperus *minor montana,  
folio latiore , fructuque longiore >* C. B. p. 489. Tourn.  
Inst. 389. *Genevrier nain.*

Il croît sur les montagnes ; fes feuilles font d’ufage. La  
décoction ou le fuc exprimé de fes sommités paffe pour  
aVoir la Vertu de détruire cette eEpece de Vermine qui  
s’engendre quelquefois dans l’estomac & dans les in-  
testins des chevaux. DaLE.

Miller compte encore six especes de geneVriers, autres  
que les précédentes.

JUNIUS CRISPUS, nom d’un Medecin cité par Mar-  
cellus Empiricus , *cap.* 23 , comme auteur d’un re-  
mede qu’il appelle *Ambrosia,*

J U Ρ 698

JUNO, 1’Λινύ

JUNONIS ROSA, *lu Lis.* ΒεΑνοαεο.

J U P

JUPICAI *Brasiliensibus ;* espece d’herbe qui croît au  
Brésil. Piston dit que , si on en frote les parties affec-  
tées de teigne, ou de quelque démangeaison incom-  
mode , on s’en trouVera soulagé.

JUPICANGA, ou *China Occidentalis.*

JUPITER. *Stannum Offic.* Mer. Pin. 208. Aldrov.  
Muf. Metall. I8loSchrod. 394. *St annum feu plumbum  
candidum t* Cale. Muf 458. 466. *Stannum Jupiter s*Mont. Exot. *Plumbum candidum, quod et Stannum  
aliâsvocatur.* Worm. 124. *Plumbum candidum.* Schw.  
387. Kentm. 85. Fabr. 16. *Etain.* DaLE.

Voici sies caracteres.

Premièrement, c’est le plus léger de tous les Métaux.

Secondement, c’est le moins simple ; il ne faut qu’un très-  
petit degré de feu , pour lui faire rendre des flammes  
fulphureufes , qui fe féparent aisément de la partie mé-  
tallique, &il est prefque entierement combustible.

Troisièmement, il est moins fixe dans le feu, qu’aucun  
autre métal.

Comme de tous les métaux , il est le moins fixe dans le  
feu, & qu’il rend une grande quantité de fumées ful-  
phureufes , il s’enfuit qu’il perd le plus de sim poids.  
Il y a toute apparence que la fumée qu’il rend est fon  
foufre ; elle est pemicieufe pour les poumons , ainsi  
qu’il paroît à la couleur pâle de ceux qui font emploïés  
à le fondre & à le traVadler , & à la disposition qu’ils  
ont à tomber en phthisie.

Quatriemement, il est mou, fléxible , malléable, très-  
ductile , mais toutesfois moins que le fer. Il n’est ni  
bien fonore , ni bien élastique.

Quoiqu’il foit peu semore , & qu’il n’y ait même que le  
plomb qui le foit moins que lui ; toutesfois, lorfquson  
le mêle aVec d’autres corps, il en augmente le fon ,  
comme il paroît par la composition du métal dont on  
fait les cloches ; il en est de même de fon élasticité; il  
en a très-peu : mais il augmente celle des corps élasti-  
ques auxquels on le mêle.

Un corps mêlé aVec d’autres, acquiert, ainsi que l’a remar-  
qué Boy le, de nouVeauxufages, denonVelles proprié-  
tés , entre lesquelles il y en a même de contraires à cel-  
les qu’il aVoit. Fondez deux ou trois métaux enEem-  
ble , & il Vous en Viendra un troisieme qui aura des pro-  
priétés différentes de celles des trois métaux compo-  
sais. Qui croiroit que *F Etain,* flexible comme il est,  
& ne rendant qu’un fon fourd , fût capable de fortifier  
& de rendre plus fonores les corps les plus inflexibles  
& les plus réfonans : il en est toutefois ainsi. Le métal  
dont on fait les cloches, est principalement composé:  
*d’Etain* & de cuÎVre,

Cinquiemement, il Ee fond plus aisément qu’aucun autre;  
il entre en fusion long-tems aVant que de rougir ; & il  
ne lui faut qu’un dégré de chaleur un peu plus grand,  
que celui de l’eau bouillante ; d’un autre côté il fe  
durcit promptement au froid,

Sixiemement, lorfqu’il est cru, ou non - dépouillé de  
fon soufre naturel, il ne fe diffout que dans l’eau réga-  
le : mais lorsque la calcination lui a ôté fon foufre, il fe  
dissout même dans le Vinaigre, & ce dissoluant n’a pas  
befoin d’être en grand rapport aVec lui.

Les acides , mais surtout les acides puissans ne le dissola  
Ventpas Eans beaucoup de difficulté ; ce qui proVÎent  
apparemment de l’abondance de sim soufre fur lequel  
les acides n’ont point d’action. H fe dissout dans l’eau  
régale : mais à peine fe dissout-il dans l’eau-forte ; cir-  
constance remarquable, si l’on fait attention à fon af-

699 J U I

finitéavec l’argent. Plus le menstrue acide est foible,  
& plus il agit promptement & facilement sur ce corps:  
plus il est fort, moins au contraire il agit prompte-  
ment. C’est pourquoi si l'on fait bouillir des pommes  
aigres ,& d’autres fruits non-murs dans des Vaiffeaux  
*d’Etain,* ils y deviendront douceâtres ; au lieu que les  
acides les plus forts, bouillis dans les mêmes Vaisseaux,  
n’en tirent aucune solution. *L’Etain* dégagé de sim  
foufre par la calcination , fe diffout dans tous les aci-  
des, & feréfout en crystaux VÎtrioliques. On pratique  
peu cette solution , parce qu’elle se fait aVec beaucoup  
de difficulté. Il faut d’abord que *F Etain* foit parfaite-  
ment calciné, & fa calcination demande un feu conti-  
nué pendant trois jours.

Septiemement, il endurcit tellement le plomb & l’anti-  
moine fur la coupelle, qu’on ne peut prefque l’en sépa-  
rer , sans SC servir du cuivre.

Huitièmement, il a plusieurs propriétés communes avec  
l’argent.

Il y a toute apparence que si l'on pouvoit parvenir à le pur-  
ger parfaitement de sim foufre,il approcherait beaucoup  
de l’argent, avec lequel il a de l’assinité, ainsi que nous  
l’avons déja remarqué ; car dissous dans de forts acides,  
il s’aigrit ainsi que l'argent. Mélé avec l’argent dans la  
fusion, il s’y attache tellement, qu’on peut à peine  
l’en séparer II résiste alors au plomb , prefqu’autant  
que l’argent. C’est pourquoi quelques Auteurs le re-  
gardent comme une efpece imparfaite d’argent.

Un doute que l’on pourroit former , c’est si *\’Etain res-*femble à l’argent en qualité *d’Eaain* , ou feulement en  
ce qu’il a des particules d’argent mêlées avec lui. Il est  
constant que certains *Etarns* ont plus & en un plus  
grand degré que d’autres , les propriétés communes à  
ce corps , & à l'argent. M, Boyle fait mention d’un  
Gentilhomme qui ayant tiré une grande quantité de  
très-bel *Etain*, d’une mine, qu’il avoit fait long-tems  
digérer dans des liqueurs lixivielles, exigea de M, Boy-  
le qu’il en prît une certaine quantité , fortement per-  
fuadé qu’il parviendroit à en tirer de l’argent: mais,  
dit M. Boyle, ce que j’employai d’abord n’en donna  
point ; & ce que je traVaillai enfuite , quoique je me  
fusse conduit avec la même prudence qu’auparavant,  
ne me profita pas davantage.

Cet Auteur, dit dans le même endroit, qu’ayant dissous  
une malle *d’Etain* pur & non travaillée , dans un menf-  
true particulier qui le tenoit fufpendu , & qu’ayant en-  
fuite fait évaporer la solution , il trouva à sim grand  
étonnement , que les crystaux n’étoient plus du tout  
semblables à ceux du vitriol ; mais qu’ils étoient larges,  
plats , & minces comme ceux de l’argent. A l’examen  
qu’il en fit au gout, ils n’avoient rien de celui de la  
chaux *d’Etain* mêlée avec l’esprit de vinaigre : mais  
seulement cette amertume excessive qu’ont les crystaux  
d’argent faits avec Peau-forte ; ils teignoient aussi les  
ongles & les doigts d’un noir qui ne s’en alloit point ai-  
sément. Il n’auroit pas manqué de soupçonner que le  
menstrué avoit élevlé ce métal à la qualité d’argent :  
mais ayant répété la même opération , avec le même  
menstrue fur un autre morceau *d’Etain ,* acheté dans le  
même endroit, & prefque dans le même tems que  
l’autre, elle n’eut point le même succès; ce qui lecon-  
vainquit que ces premiers crystaux provenoient d’un  
morceau *d’Etain* d’une nature particuliere.

Quelques Auteurs parlent beaucoup d’une analogie en-  
*ZrOVétain* & le plomb , & prétendent que le premier  
n’est qu’une efpece de plomb moins cuit : mais si ces  
deux métaux ont des qualités communes , ils en ont  
aussi de différentes. Le plomb, par exemple, fe réduit  
fort alaément en chaux, & *Vétain* plus aisément enco-  
re : mais la chaud de plomb fe fond promptement, &  
fe tourne en un verre brun tre; au lieu que celle de Pé-  
tale ne fe vitrifie pas sans difficulté. *lu étain* & le plomb  
fe mêlent & s’incorporent facilement fur un feu mo-  
déré : mais si la chaleur est violente, il *se* fait entre  
eux une collision , dont l’effet est de les convertir l’un

J U P [700]

& l’autrè en chaux, & de rendre celle du plomb *exces-  
sivement* difficile à mettre enfuite en fusion, & àvitri-  
fier. *L’étain* se révivifie aisément, c’est tout le con-  
traire du plomb ; fa restitution n’est jamais parfaite,  
& le nouVeau corps en tout femblable à llancien.”

On tire *Vétain* d’une mine très-pefante, quoiqu’il foit  
fort léger; elle est ordinairement en mottes d’tm brun  
foncé , tirant fort sur le jaune, ou d’un noir poli & lui-  
fant ; la mine de cette derniere couleur est la plus'ri-  
che; elle ressemble quelquefois à celle du fer; d’au-  
tressois on la prendroit pour une pierre poreufe & pe-  
fan te.

La mine *d’étain* fetire principalement de Cornouaille ,  
& de Devonshire ; c’est de ces Provinces que fort ce-  
lui dont on fe fert dans tout le reste de l’Europe. C’est  
une production si particuliere à cette contrée , que  
Cambden prétend que c’est delà que l’Angleterre tire  
fon nom , & Bochart dérive le mot *Britannia,* des  
mots Syriaques , Barat, anac, c’est-à-dire , terre *d’é-  
tain.*

Pour avoir le métal, l’on torréfie, l’on broye, l’on laVe  
& l’on fond enfuite la mine, & on en sépare ainsi les  
sicories.

Le Docteur Merret nous dit que les pierres dont on tire  
*ï’’étain se* trouvent ordinairement entre l’écartement  
des parois d’un rocher de couleur de fer qui n’a aucun  
ou prefque point de rapport avec *V étain,* & que la vei-  
ne qui remplit l’intervalle de ces deux parois ,a depuis  
quatre jusqu’à dix-huit pouces d’épais. LorEque la mi-  
ne n’est pas en pierre, on la trouve ordinairement mê-  
lée avec une terre tant fiait peu graveleuse, d’une cou-  
leur tantôt brune & tantôt blanche. On sépare aisément  
*F étain* de cette terre; il suffit de quelques lotions pour  
obtenirlemétal que l'on appelle enAnglois *PrianTism*qui ne vaut pas la moitié du prix de l’autre.

On trouve assez ordinairement dans les mines *d’étain* une  
substance dure, luisante & sulphuretsse que l’on appel-  
le *mundic* ou wizxy,qu’on dit communément servir d’a-  
liment au métal même:cependant on trouve peu *d’étain*où il y a beaucoup de mundic. On sépare très-foigneu-  
sement le mundic de P *étain',* car pour peu qu’on y en  
laissât, lorsqu’on viendroit à le fondre, *Pétain* seroit  
cassant, cru, & perdroit beaucoup de Ea ductilité; on  
y trouve aussi une espece de barre dont la substance est  
luisante, blanchâtre, polie & molle d’abord , mais qui  
ne tarde pas à *se* durcir. Elle est rarement mêlée avec  
le métal, auquel elle s’attache seulement. Les Mineurs  
regardent cette substance comme l’aliment du métal.  
La meilleure mine est celle qui est en écaille ; & après  
celle-là l’on donne la préférence à celle qui est en bar-  
res luisantes.

Lorfqu’on a tiré la mine, on en casse les plus grosses pier-  
res; on les porte dans cet état au moulin, où on Pex-  
pofe fisus des marteaux de trente ou quarante ÜVres  
pesant ; lorsqu’elle est réduite en un stable menu, on la  
lave par le moyen d’un courant d’eau qu’on fait passer  
dans un endroit, où la mine est ramassée, & d’où Peau  
semt à travers une grille, emportant avec elle toutes les  
particules qui ne l'ont point métalliques, & laissant les  
autres comme un sédiment. Les Ouvriers donnent à  
la partie non-métallique emportée par l’eau, le nom  
de *caufalty.*

Pour en ôter le mundic, on fait brûler ou sécher lamine  
fur un fourneau, dans des chaudieres de fer, remuant  
continuellement la matiere jufqu’à ce que le mundic  
s’éleve peu à peu à la surface, & *se* dissipe; on s’apper-  
çoit que cette opération fe sait lorfque les flammes  
commencent à devenir jaunes & qu’elle est faite lorsi  
que la puanteur diminue. Le mundic ôté^ on porte le  
reste dans un moullu, où on le réduit en une poudre  
très-menue; on lave ensuite cette poudre, on la fait  
tant foit peu sécher, & on la porte enfin ainsi préparée  
dansiun fourneau particulier, ou à la fonderie; c’est là  
qu’on la.met en fusion, & qu’on acheve d’en faire de  
*V étain.*

Lorfque *F étain* fort en fusion du fourneau, on y apper-

yo ι J U P

çoit des sicories à peu près semblables à celles du fer.  
Si l’on fait fondre ces fcories écumeuses avec de nou-  
velle mine,elles *se* tournent en métal. Quant à la matie-  
res éparée par Peau,lors de la premiere préparation des  
mottes *Pétain,* on en fait des amas qu’on lasse six ou  
sept ans dans cet état, au bout defquels on la tra-  
vaille.

La mine *T étain* est communément noire, pefante, pier-  
reufe, on la prendroit même pour de la pierre noire ;  
il y a cependant des pierres *d’étain* jaunes & d’autres  
blanches, elles font tantôt fragiles & tantôt extrême-  
ment dures, il faut les broyer avant que de les calci-  
ner.

On fait rarement ufage de Pétain en Medecine, surtout  
pour l’intérieur ; il y a toutefois des Auteurs qui van-  
tent beaucoup *fes* propriétés : mais nous avons lieu de  
soupçonner ces éloges d’être m al fondés. Ils le recom-  
mandent dans les maladies de la tête , des poumons ,  
de la matrice, dans l'épilepsie & dans la rage canine.  
On en fait prendre la limaille crue à la doïe de vingt  
grains & davantage , & quelquefois fans danger.

Outre les ustenciles & les vaisseaux qu’oi/en fait, on  
l’emploie encore à étamer le fer & le cuivre ; comme  
il fe fond très-aisément & qu’il contient quelque cho-  
fe d’onctueux, il s’attache fortement à ces métaux. 11  
entre dans les foudures ; amalgamé avec le mercure,  
on l’applique fur les glaces. On en tire par la calcina-  
tion la potée, qui est d’un si grand ufage pour polir les  
pierres précieuses & pour émailler. C’est un des ingré-  
diens principaux employés par les Potiers & par les  
Fondeurs de cloches. Mêlé avec le zinc & le régule  
d’antimoine , il devient plus blanc & plus dur, mais  
le régule le rend cassant.

Si on l’expofe siur une thuilc au foyer d’un verre ardent,  
il rendra beaucoup de fumée épaisse & grossière, &  
laissera une chaux légere, fine & blanche. Si on laisse  
cette chaux plus long-tems au foyer du verre, elle fe  
tournera en fils minces, transparens&semblables à du  
verre, qui ne *se* fondront plus, à moins qu’on *n’y* ajou-  
te du charbon ou quelque fubstance onctuetsse. Par ce  
moyen on revivifiera *Pétain.* Il détonne avec le nitre,  
d’où l’on pourroit conclurre qu’il est composé de beau-  
coup de sisufre ou d’un bitume particulier, d’une terre  
fine & vitrifiable, & d’une petite quantité de sel arfé-  
nical, ce qui le rend vénéneux.

*L’étain* ne *se* dissout que dans l’eau régale, & sa solution  
teint celle d’or d’une belle couleur purpurine.

On peut obtenir de *l’étain* de la maniere suivante, une  
liqueur qui fume continuellement, & qu’on appelle  
cemmunément l’efprit qui fermente dans Pair.

Prenez *de l’étain pur s tme partie ;  
du vif argent, trois parties.*

Mêlez-les & faites un amalgame; ajoutez quatre parties  
de fublimé corrosif; employez à mêler le tout le  
moins de tems que vous pourrez; mettez ce mé-  
lange dans une retorte de verre; adaptez au cou  
de la retorte un récipient. Tenez fous le récipient  
un bassin plein d’eau froide ¥ distilez enfuite au  
feu de Eable; il vous viendra d’abord une liqueur  
tranEparente , ensisite un efprit avec beaucoup  
d’impétuosité , & enfin des fleurs blanches qui  
s’attacheront au cou & à la partie supérieure de la  
retorte; faites ceffer'le feu; séparez la liqueur  
trouble ; tenez-la bien enfermée dans des phioles  
de verre ; toutes les fois que vous llexpoferez à  
l’air, elle s’évaporera en une fumée épaisse.

Voici la maniere de le réduire en poudre.

*Faites* fondre une demi-livre *d’étain* dans un creufet ;  
verfez enfuite cet *étain* fondu dans une boîte de  
bois & ronde; fermez-la bien; fecouez enfuite la  
boîte, jusqu’à ce que *Pétain* foit froid ; vous en

J U P 702

trotlVerez une partie réduite en une poudre grife ;  
faites fondre derechefla partie folide qui restera ;  
verfez dans la même boîte & secouez comme ci-  
devant; réitérez la même opération, jusqu’à ce  
que vous ayez autant de poudre que vous en dé-  
sirez.

C’est dé cette poudre que quelques-uns font un fecret  
contre les vers, & en effet elle les détruit ; ils en or-  
donnent une demi-dragme dans de la conferVe d’absin-  
the Romaine ; on en fait un bol qu’on ordonne après  
les mercuriels pour le *tenta.*

Voici la maniere de calciner *V étain.*

*Mettez* telle quantité *d’étain* qu’il vous plaira dans une  
poelle de fer;placez cette poelle dans un fourneau  
qui refléchisse la flamme dessus; allumez un feu  
qui tienne *i’étain* rouge & fondu; remuez-le de  
tems en tems avec une fpatule de fer percée de  
plusieurs trous, pout le divifer & avancer la cal-  
cination; continuez jufqu’à ce que vous en ayez  
une quantité suffisante de calciné pour votre usilge.

Les principales préparations Chymiques que l’on tire de  
Pétale sirnt le sel *Pétain -s* llanti-hectique de Poterius,  
1’*arcanum joviale & F aurum mosaicum'*

On prépare de la maniere suivante le Eel de *Jupiter* ou  
*d’étain.*

*Prenez* une certaine quantité *d’étain* calciné, mettez-la  
dans un matras avec autant de vinaigre distilé  
qu’il en faut, pour qu’il s’éleve de quatre doigts  
au-dessus de *Pétain.* Laissez le tout en digestion  
pendant trois ou quatre jours ; remuez de tems en  
tems ; ôtez enfuite la liqueur , remettez-en de  
nouvelle; réitérez trois ou quatre fois la même  
opération ; filtrez toutes ces liqueurs ensemble &  
réduisez-les par FéVaporation environ au tiers.  
Laissez reposer ce reste dans un lieu frais, & elle  
donnera un fel qui s’attachera au côté du vaisseau.  
Faites évaporer derechef, & réitérez jufqu’à ce  
que vous ayez retiré de la liqueur tout le *sel*qu’on en peut obtenir.

On le’recommande principalement comme un cosinétîque  
dans les pommades; on l’ordonne quelquefois inté-  
rieurement dans les affections des nerfs, mais fpécia-  
lement dans les convulsions & dans les épilepsies. Sa  
dofe est depuis deux grains jufqu’à huit. Quincy dit  
avoir vu deux ou trois guérifons singulieres qu’on ne  
pouvoir gueres attribuer à d’autres ingrédiens qu’au Ee!  
de *Jupiter.*

Il donne aux enfans des envies de vomir : mais il n’en est  
pas moins efficace pour cela. Il est défagréable en li-  
queur; il vaut mieux le prendre en bol.

Pour l’anti-hectique de Poterius, voyez *AntihecticunL*Pour *Varcanum joviale,* voyez *Arcanum.*

Pour avoir *Vaurum mosaicum.*

Prenez *de* l’*étain pur, une once ;*

*du mercure révivisié du cinnabre s dix dragme s’*

Faites un amalgame.

Ajoutez *du soufre commun, dix dragmes >  
avec une once defel ammoniac.*

Mélangez le tout ; fublimez-le enfuite siur un feu com-  
mun pendant quatre heures , il s’élevera à la par-  
tie fupérieuré du vaiffeau une fubstance qui tien-  
dra du cinnabre , & il restera au fond une scibse  
tance spongieuse de la couleur de l’or : lavez  
dans plusieurs eau\* celle-ci, & vous aurez *Pau-*

703 J U R

*rum mosaicum* , dont les Medecins & lesPein- \  
tres font ufage. *L’aurum mosaicum* passe pour  
diaphorétique; on le donne dans les affections  
hystériques, hipocondriaques, & dans les fievres  
malignes. Sa dose est depuis dix grains jufqd'à  
trente,

Nous trouvons dans Boerhaave les procédés fuivans fur  
*Pétain.*

Sur une partie d’eau forte, ou d’esprit de nitre, mettez  
une sixieme partie de fel marin , il *se* fera une eau  
régale qui dissout l’or & ne dissout point Par-  
gent. Si par la distilation on retire l’eau forte  
du fel marin mêlé avec le nitre, on aura une eau  
régale semblable à la premiere. Si l’on prend  
deux parties de nitre, trois parties de vitriol, cinq  
parties de fel marin, qu’on les fasse distiler enfem-  
ble comme quand on fait l’eau forte, on aura une  
troisieme eau régale excellente, qui fera par con-  
séquent composée de l’acide du nitre & de celui  
du Bel commun.

Jettez un peu *d’étain* dans cette eau régale, il se fera une  
dissolution violente ; continuez à y jetter *F étain,*jusqu’à ce qu’elle n’en puisse plus dissoudre, vous  
aurez une dissolution épaisse comme de l’huile. Si  
vous délayez cette dissolution dans vingt fois au-  
tant d’eau, *Pétain* dissous fe précipitera. Lavez-le  
bien dans de l’eau chaude , & le faites sécher , &  
vous aurez une poudre blanche, qu’on appelle le  
magistere *d’étain.*

*LiYtainmis* dans de Peau forte, excite une grande ester-  
vefcence : lorfqu’il *se* dissout, il *se* gonfle, & il ressem-  
ble à du flavon épais, ou à un blanc d’œuf.

Cette solution a quelque chose de particulier ; la liqueur  
a quelque amertume & quelque affinité avec l'argent.  
Plusieurs Medecins ordonnent la chaux préparée de  
cette maniere, comme un spécifique dans les ma-  
ladies hystériques & hypocondriaques. Mais son effet  
en pareil cas n’a rien de surprenant. Si on en met dans  
de la pommade, on aura un excellent cosmétique, dans  
toutes les occasions où il y aura exulcération à la peau :  
le feu le plus violent fussit à peine pour en révivifier  
*l’étain.* Il paroît par cette expérience que *Pétain* est de  
tous les métaux celui dont la dissolution demande le  
moins d’acide : ce qui doit étonner, c’est qu’il se dif-  
folve dans lleati régale, fans faire de fumée. Si on le  
mêle avec trois fois amant de mercure fublimé , &  
qu’on le distile dans une retorte , on en tirera une li-  
queur qui fumera toujours & ne cessera point de s’é-  
vaporer. BoERkaavE.

J U R

JURACATIA *Brasielensibus,* Marcgr. Piso. *Arbor pe-  
ponifera Brasiliensis spinosa i fructu mamaosimili, ra-  
mosa.*

Nom d’un arbre qui croît au Brésil, auquel on n’attribue  
aucunes propriétés médicinales.

JUREPEB A *Brasiliensibus,* Marcgr. *Solanum spinosum  
Indicum , borraginis flore* , Ic. Roberti Hort. Parif.  
*Solanum foliis et catde fpinosis,* Morif. Prælect, *Sola-  
num spinosum, maximè tomentofum,* Boc,

Nom d’un arbre qui croît au Brésil, dont on trouve la  
defcription dans l’histoire des Plantes de Ray, mais  
auquel il n’attribue aucune propriété médicinale.

JURUMU , ou *Pepo Brasiliensis, Lusitanis bobora,*Marcgrav.

Nom d’une citrouille du Brésil qu’on dit être bonne à  
manger, foit bouillie, soit cuite sous les cendres»

JUS 704

j υ s

JUS, *bottillon.* Nous avons donné ailleurs la description  
du*jus album* d’après Oribafe , qui l’avoit tirée de Ga-  
lien , *de Aliment. Facult. Lib. III. cap.* 30. Voyez Par-  
ticle *Album jus.* Voyez aussi Dioscoride, *Lib, II. cap.*

35. Voyez l’article *Fibra,* où nous avons considéré le  
*bouillon* comme un restaurant, & marqué la maniere  
d’en tsser. J’ajouterai seulement ici que c’est une er-  
reur très-grossiere que de s’imaginer que les gelées  
fortes foient propres à rétablir les constitutions soibles  
& ruinées ; si ces gelées ne peuvent être digérées, elles  
ne feront qu’augmenter le mal. Le grand fecret pour  
rendre à l’estomac fes forces, & au corps fon embom-  
point, c’est de proportionner exactement la nature &  
la quantité des alimens au pouvoir des organes de la  
digestion.

JUSQUIAMUS , terme Barbare Latinisé du François  
*Jus.qielame.*

JUSSA ou LAPIS GYPSEUS , *Plâtre de Paris.* Rü-  
**LAND. \***

JUSTITIA. Cette plante a été ainsi nommée par feuM.  
Houston, en mémoire du Chevalier Justice , grand  
amateur du Jardinage & de la Botanique.

Miller en compte les deux especes suivantes.

1. *Justitia, annua s exangtdari cause s foliis Circeae confli-  
gatis , flore miniato* , Houst.

2. *Justitia frutescens ustoribus spicatis majoribus, uno ver-  
su dispositis,* Housu

Jusqu’à présent on n’a attribué à ces plantes aucune pro-  
priété médicinale que je connoisse.

JUSTUS, nom d’un Oculiste dont Paul Eginete faic  
mention, *Lib. VI. cap.* 20.

J U V

JUVANTIA , terme introduit dans la Medecine pour  
signifier en général tout ce qui sioulage dans une mala-  
die, sioit alimens, remedes, ou même les choPes non-;  
naturelles.

JUVENCUS, un jeune bœuf. Voyez Bos.

JUWB , *Amazonum ,* Cluf. *Arbor exotica foliis alatis,*C.B.

J U X

Nom d’un arbre exotique décrit par Ray, qui ne lui at-  
tribue aucune propriété médicinale.

JUXTANGINA, espece d’efquinancie. Ce terme est  
fynonyme à *cynance ,* ou plutôt à *fiaracynance.* Cas-  
TELLI. Voyez *Angfina.*

I X A

IXALE , ἰξάλη. Ce mot signifie dans Hippocrate, *Lib.  
de Fract.* felon Galien, la peau entiere d’un bouc, ou  
celle de quelqu’autre animal.

I X I

IXIA , *Varice.* Voyez *Varix.*

IXIA , c’est, selon les Botanistes modernes , la plante  
mieux connue Eous le nom de *carPinas* ou *dOchamae-  
leon albus, la carline.*

Mais *Fixia ouixias* dont Aétius, Actuarius, Scribonius  
Largus & d’autres font mention, paroît être une toute  
autre plante que celle que nous entendons maintenant  
par ce mot ; car ces Auteurs nous la donnent pour *vé-  
néneuse.*

*Issixias ,*

705 I X I

*L’ixias ,* à en juger par ce que Scribonius Largus en dit  
dans l'endroit ou il parle des possons, & star ce qu’en  
penfe Hesychius , est la plante que nousappellons *cha-  
maeleon* ..mais comme il y a plusieurs especes *dcchamae-  
leon , l’ixias* est seulement celle qui rend une gomme  
visqueuse, ainsi que le *chamaeleon* qui croît en Crete,  
& donne une larme, comme l’a écrit Théophraste.  
Nous lisions dansDiofcoride , que la plante qu’il ,ap-  
pelle *chamaeleon* blanc, rend par ses racines une glu ,  
dont les femmes Te servent au lieu de mastic. Cette  
distinction du *chamaeleon* en simple & visqueux n’a  
point échapé à Nicander : il dit dans fes *Aléxipharma-  
ques,* à propos de *Vulophonus,* ὑλοφόνος, plante véné-  
netsse, & qui passe d’un commun accord, pour un *cha-  
maeleon ,* que c’est un *chamaeleon ifykv , vifqueux.* Mais  
puisique les Anciens ont distingué deux especes *dc cha-  
maeleon s 8e* que Dloscoride dit que *i’ixias* est une ef-  
pece de *chamaeleon* blanc ; il paroît que cette plante  
est d’une nature sort différente du *chamaeleon*, qui ne  
produit point de glu; car il est constant que le *chamae-  
leon* blanc non-visqueux peut être pris intérieurement,  
au lieu que *i’ixias* est un posson fort dangereux. Diof-  
coride, Galien & Pline ordonnent même le *chamaeleon*blancnon-vifqueux, pour les vers des intestins, dans  
l’hydropisie & dans la dyfurie.

Quant au *chamaeleon* noir, Galien nous assure que fes ra-  
cines sont vénéneuEes, & mortelles : c’est pourquoi il  
en borne l’ufage extérieur, à la gale, à la teigne , & à  
la gratelle blanche. Si le *chamaeleon* noir & *i’ixias* Pont  
vénéneux ; ce n’est pas à dire que ce foit la même plan-  
te; ils produisent différens effets & demandent diffé-  
rens remedes, comme il paroît par ce qu’en dit Paul  
Eginete, qui en traite séparément, & qui ordonne des  
remedes différens pour l’un & l’autre. Dloscoride qui  
a distribué dans la Préface de fon sixieme Livre, les  
plantes vénéneuEes en différentes classes, fait mention  
des racines *da chamaeleon,* & de l’ix*ias* séparément.

Le terme *ixias* vient ἀπὸτῦἰξῦ, de *ixos, viscum s* glu;  
on en a fait un nom à la plante dont il s’agit ici ; parce  
qu’elle abonde en un fuc vifqueux, si ténace, & si dan-  
gereux , qu’elle ne paroît mortelle , selon la deEcrip-  
tion que Nicandre nous a laissée de ses effets, qu’en ce  
que son siIc conglutine les intestins. On rend dans la  
version latine *ixias par viscum,* à l’exemple de Pline,  
qui s’est siervi de ce mot en plusieurs endroits, & qui ne  
disant preEque rien que d’après les Auteurs Grecs ,  
nous indique contre le *viscum* les mêmes remedes, que  
les Grecs ordonnent contre *i’ixias.* Quoique nous  
ayons rendu le mot *viscum,* par glu ; il ne faut point  
entendre celle dont on se sert pour prendre les oiseaux ;  
elle n’a jamais passé pour vénéneuse ; au lieu qu’il pa-  
role par tout ce que nous avons dit juEqulà présent de  
*l’ixias,* que c’est un posson. Le rapport qu’il y a entre  
les effets de *i’ixias* & de la glu , est ce qui a donné lieu  
à Pline de rendre le premier par *viscum;* car de même  
que la glu, ou le *viscum* s’attache fortement à tout ce  
qui en approche; ainsi *i’ixias* pris intérieurement colle  
les intestins, les refferre, & ferme les orifices destinés  
à l’évacuation des excrémens. Ce qui doit étonner,  
c’est que Pline qui parole fe fervir assez volontiers des  
mots Grecs, ait substitué *viscum* à *ixias;* d’autant plus  
que Scribonius Largus quia écrit avant lui, s’est servi  
de ce dernier.

Il y en a qui donnent au *chamaeleon* le nom *d’ixias.* En  
effet, le *chamaeleon* blanc produit en quelques endroits  
une glu blanche, sijus les aîles de Ees feuilles, Surtout  
aux environs de la canicule , de la même maniere  
qu’on dit qu’une autre plante produit l’encens. C’est  
de là que vient le mot *ixias.* P L ι ν ε , *Lib. XXII.  
cap.* 18.

*L’ixias* que quelques-uns appellent *chamaeleon*, a l’odeur  
du basilic. Si on s’en fert intérieurement, il fera enfler  
la langue, cassera le délire, & fermera les conduits ex-  
crétoires.On arrêtera fes effets,en prenant de l’absinthe  
dans du vin, ou deux dragmes de castoréum dans qua-  
*TQrnc I V.*

I X I 706

tre cuillerées de la même liqueur. SeRIBoNIUs LaR-  
GUs,N°,I92.

*L’ixias,* qu’on appelle aussi *ulophonon,* a le gout & l’odeur  
du basilic. Pris intérieurement, il caufe une inflamma-  
tion violente à la langue , avec le délire ; il ferme les  
passages destinés à l’excrétion ; il produit un grand  
murmure dans les intestins, avec une défaillance ac-  
compagnée de l’impossibilité d’évacuer. On commen-  
cera la cure par des émétiques & des clysteres violens,  
après quoi l’on fera prendre de la crême d’absinthe dans  
du moût OLI dans du vinaigre, ou dans de l’oxymel,  
avec la femence de rue sauvage, la racine de silphium,  
la décoction de *tragoriganonloc* quelqu’une des maniè-  
res que nous avons indiquées ci-dessus, ou dans le lait.  
On pourra ordonner ensuite de nard & de silphium dans  
du vin, de chaque un demi-scrupule ; ou de castor , do  
rue , & de térébenthine , de chaque une dragme. AE-  
TIUs, *TetrabHV. Serm.i.cap.yi.*

ΙΧΙΝΕ. Voyez *Prias.*

ΙΧΙΟΝ, ἰξίον , c’est , selon *VExegesis* de Galien, φύλλον  
τῦλευχῦχαμαιλέοντος,« la feuille du chamæléon blanc.»

IXIR. Voyez *Xir. t*

IX.IS, ἲξις, signifie dans Hypocrate, *Lib. de Rat. V.ict.  
in acut.* un passage, ou canal droit ; comme il paroît  
par cet endroit, où il dit d’une tifane lubréfiante, ουδα-  
μου' γὰρ προσίσχεται, ουδἐ μένει κατὰ τὴν του Αώρακος ἲξιν :  
« elle n’adhére dans aucun endroit du canal direct ou  
« droit du thorax.» (Il entend lleefophage.) Galien ,  
commentant cet endroit, dit, ’ι'σμεν δ’ὓτι τὴν ἲξιν ώς τὸ  
πολὓ μεν τὴν ἐυθυωρίαν , ἐνιότε δἐ καὶ ἀυτὴν λέγει τὴν φορὰν,  
&c.« nous favons qu’Hippocrate entend ordinairement  
« par lais, *eythyoria* (un canal ou passage droit ) & quel-  
« quefois la fubstance qui passe, ou même sim passage.  
« Or il est évident que la tifane passe dans une direction  
«rectiligne par le thorax,&deEcend par Pœstophage dans  
« le ventricule ; enstorte qu’Hippocrate n’entend au-  
« tre choEedans le passage précédent; sinon que rien  
« ne s’attache au thorax contre l’ordinaire de ce qui  
« arrive dans plusieurs affections du thorax & des pou-  
« mons ; ou ce qui s’attache, sie sieche & casse des obse  
a tructions opiniâtres & presqu’insilrmontables. » Θώ-  
ρακος ἲξις, *se* prend donc ici pour l’oefophage ou le  
passage direct par lequel la tisime descend dans le ven-  
tricule ou l’estomac. Galien dans *son Exegesis,* rend  
ἲξις par ἐυθυωρία, canal droit ou passage direct , ou par  
ἄφιξις, transport, approche. Le même Auteur inter-  
prete le καΤ ἲξιν d’Hippocrate, par κάΤ *ἐυθὑ,* ou par  
καΤ ἐυθυωρίαν; c’est-à-dire, directement ou en ligne  
droite. C est en ce fens , continue-t-il, qu’on lit, περὶ,  
γυναικ. *Lib.I.* que si la semence de l’homme lancée,  
καΤ ’ἵξιν , directement, rencontre directement la *se-  
mence* de la femme, ou dans la même ligne, ellecon-  
cevra. Il entend aussi par ἲξις ἔλκεος, le cours ou la si-  
tuation rectiligne d’un ulcere. *Ixis se* dit quelquefois  
de la longueur du corps ; d’autre fois de fa largeur,  
voyez *Llb. de Fracs* Hippocrate aVertit dans cet Ou-  
vrage d’avoir grand foin de placer les édifies, κατα τῶν  
σφυρῶν τὴν ἲξιν . « fur la partie qui est en ligne droite ,  
« avec la cheville du pié. » 11 ordonne encore pour la  
réduction d un *cyllosis,* voyez Cylsos, de comprimer en  
bas, à l’extérieur, aux environs de la cheville, l'os du  
tibia ; quant à l'os calcaneum, il veut qu’on le pousse en  
avant; & il ajoute que cet os est το'καΤ αὑτὴν ιξιν ,  
» dans la même direction. » Galien rend ἲξις dans cet  
endroit par ἐυθυωρία ; c’est-à-dire, la direction, felon la-  
quelle l’os calcaneum est placé par rapport au tibia,dans  
l’état naturel. On lit dans le même Livre, que la partie  
postérieure du fémur est plus forte que l’antérieure,  
de même que la partie du cubitus , τὸ κατὰ τὴν του  
μικρῆδακτύλου ἲξιν, « qui répond directement au petit  
doigt » est plus longue & plus foible que le reste.  
FœsIUs.

Ga'ien rend καΤ ἲξιν, *Comment, ad Aphoris.* 20. *Lib. I.*par καΤ ἐυθυωρίαν, droit en avant, ou dans une direc-  
tion rectiligne; & *Comment, ad Aph.* 21. par κα? ἐυθὓ  
του πεπονθότος μοριῦ, « dans la même direction que la

Yy

707 I X I

« partie affectée. » Il donne la même interprétation en  
plusieurs autres endroits. 11 dit cependant, *Lib. II. de  
Cur. ad Glauce* qu’Hippocrate entend par καί ἲξιν la  
même chose que par καΤ *îirhela « secundum equalita-  
tem,* également. Hippocrate emploie fouvent l’expref-  
sion καΤ ἲξιν , mais surtout, *Epid. VI. Sect.* 2. *Aphoris.*10. et 2. *Epid.* à l’occasion des mouVemens de la natu-  
redans les maladies. Il conseille de faire une attention  
férieufe à leur direction, & d’examiner s’ils tendent  
καΤ ἲξιν, « en ligne directe. » Il compte, *EpidV.I. Sect.*1. *Aph.* 5. « entre les fymptomes qui annoncent du  
« soulagement dans une douleur de reins , accompa-  
« gnée de vomissement, l’engourdissement de lacuis-  
« Ee, » του καΤ ἲξιν, « du même côté ou dans la même  
« direction que la partie affectée. » Il dit encore *I. Epid.  
Ægr.* que le huitieme jour le malade sentit une dou-  
« leur dans Paine & qu’il s’éleva une tumeur au même  
«endroit » σπληνὸς ταΤἲξιν , & correspondante direc-  
« ment à la rate; » & 3. *Epid. «* que la rate étoitgon-  
« fiée, & que la cuiste du même côté, καΤ ὶξιν , fut af-  
« fectée de douleur, σι II ajoute, *Epid.* 4. « que l’oreil-  
« le gauche, de même que le côté , devint doulou-  
«reux,» ταΤ ἲξιν τῦ σπληνὸς καὶ τῦ πλευρῦ; & un peu  
plus bas, «que le malade rendit une petite quantité  
« de fang par la narine, qui est du même côté que la  
rate , ἐνκ τῶ καΤ ἲξιν. »

”ΐξισ, est un terme particulier à Hippocrate, qui lui fait  
signifier pour l’ordinaire, direction rectiligne , ou  
transport direct : mais il ne faut pas entendre cette  
direction, dit Galien *Commem 3. in Lib. de Fract.* des  
seules parties longitudinales du corps ; il s’applique  
encore aux pârties latitudinales,tant Verticales qu’ho-  
rifontales. Car il fe dit proprement des passages ou ca-  
naux destinés au transport le plus court des humeurs ;  
or ces canaux ne sont pas tous femblablement diEpo-  
Eé- ; il y en a qui sirnt paralleles à la direction Verticale  
du corps, d’autres à *sa* direction horssontale; les uns  
tendans aux parties antérieures , les autres fe rendant  
aux parties postérieures.

Outre les significations précédentes de καΤ ἲξιν, il est  
encore spnonyme à perpendiculairement , comme il  
paroît par ce passage du Liv. *des Fract.* βάλλεσθαι μεν  
ἐν χρῦ τὸ ὀθόνιον κπὸὰ τήν ἲξιν του ἔλκεος ; « il faut appli—  
« quer un bandage directement, ou dans une direction  
« perpendiculaire à l’ulcere. » Hippocrate blâme dans  
cet endroit les Chirurgiens de fon tems , qui faifoient  
passer le bandage ἔνθεν καὶ ἔνθεν , çà & là ; & fait enten-  
dre merveilleufement, Eelon Galien, par καΤἲξιν, la  
nécessité d’employer une plaque de plomb, & de l’ap-  
pliquer perpendiculairement sur la tumeur. Hippocra-  
te paroît être satisfait des iymptomes,‘lorsqu’ils pro-  
cedent καΤ ἲξιν; c’est alors, Eelon lui, la nature qui les  
guide, & ils tendent τῆς ἐκκρίσεως λόγῳ, à une bonne  
excrétion. Il en a fait un Aphorifme, auquel fon ex-  
périence & fon témoignage ont donné force de loi,  
dans les douleurs de côté, dans la tension des hypo-  
cendres, dans les tumeurs de la rate, dans les hémor-  
rhagies des narrines, & autres cas. Ainsi il ordonne  
*EpidemTI. et'V.I.* dans une pleuresie, d’ouVrirla Veine  
κα? ἲξιν. Il dit qu’un abfcès s’est formé à la peau καΤ  
ἲξιν ; que dans une inflammation au foie, il est furvenu

I Χ Y 708

une hémorrhagie, καΤ ἲξιν ; qu’un abfcès s’est formé &  
s’est otlVert κατ’ἰ'ξιν ; & *Epid.VI.* que Herophon eut une  
tumeur à la rate, que cette tumeur fut suivie d’un absi  
cès à Paine; qu’il en furVlut un autre à la jambe, &  
que tous ces fymptomes parurent καΤ ἲξιν, ce qui fau-  
va le malade, contre toute espérance. On lit aussi ,  
*EpidTII.Ægm cy.* qu’Heropytheeut de fréquentes atta-  
ques de furdité, qu’il fentit des douleurs à l’ifchion  
du côté droit; que telle étoit la nature de la maladie,  
qu’aussitôt que la douleur à l’ischion cessait, la fieVte  
augmentoit ayec la surdité; & que la fieVre & la fur-  
dité diminuoient lorfque la douleur reprenoit. D’où  
il conclut avec raisim , que dans ce cas & dans tout  
autre, s’il arrÎVe que la matiere morbifique fie porte  
de bas en haut, ou de haut en bas, κατ’ἰ'ξιν ; c’est qu’-  
elle cherche un lieu où elle puisse fie fixer, où une ise  
Eue pour s’échaper ; car alors la direction indique la  
tcndence à excrétion & les efforts de la nature, & non  
un orgasine ou mouVement sans loi. Ces Iymptomes,  
ajoute ce grand maître, doiVent déterminer le Mede-  
cin, dans les secours qu’il porte au malade ; il faut que  
fes efforts confpirent aVec ceux de la nature , & qu’il  
les prenne pour guides , ἀκ?εω « ῥέπει. S’il y a tout lieu  
de bien efpérer d’une maladie, dans laquelle les cho-  
fes Vont καΤ ἲξιν, il y a aussi tout à craindre , lorfque  
les matieres *se* meuvent ἀνάπαλιν, tumultueusement,  
selon des directions opposées. Voyez *AnapalinL.’clc*en ce Eens qu’on lit, *Coac. το dvdmasuiv wadéfayscav*πονηρὸν, « une hémorrhagie , qui survient à contre  
«tems, est fatale. » Par exemple, s’il y a tumeur à  
la rate , & que l’hémorrhagie *se* faste du côté droit :  
le côté droit avec le côté droit , le côté gauche avec  
le côté gauche, font ύμόφυλα καὶ ἐυπρὀσφυτα , ana-  
logues, & pour ainsi dire compagnons, dit Hippocra-  
te ; d’où il s’enfuit, Eelon cet Auteur, que la nature  
s’oppose au progrès des maladies avec plus de force  
& d’efficacité, lorfque les choses vont κατ’ ἲξιν, & qu’il  
faut compter d’après cette regle, le cours & la direc-  
tion des vaiffeaux.

IXODES, ἰξώδης, *vis.queitx*, de ἰξὸς, *glu. ,*

IXOS, ἰξὸς; c’est proprement un fuc visqueux & ténace  
qui siIinte à travers l’écorce de certains arbres, & qui  
demeure attaché à leur sclrface. On rend ce terme par  
*viscum,* glu. Voyez *Viscum.*

I X Y

IXYS, ἰξὑς, ou ἰξύη. Galien dit que quelques Auteurs  
entendent par ἰξύαι, le.s os des iles; & d’autrçsla par-  
tie qui est immédiatement au-deffous : mais le vers  
2 31. du Liv. V. de POdyffée d’Homere, le détermine  
à faire signifier à ce mot les parties du corps qui sépa-  
rent, de l’un & de l’autre côté, les os de la poitrine,  
des os des iles; c’est-à-dire, celles qui font entre ces  
os & les fausses côtes. Il y en a qui prétendent que ce  
terme signifie les lombes, & d’autres les flancs.

I Y N

IYNX, nom d’un oifeau que les Latins appelloient *tor>  
qiellla,* & que nous appellons *torcou.*

*7°9*

K

K

ÎC. Voyez dans l’Alphabet Chymique, la significa-  
tion de cette lettre dans les Auteurs de Chymie.

K A A

KAATH. Voyez la cinquieme espece d’*Acada* de Dale,  
où l'on a imprimé *Raath,* au lieu *dcKaath* ; c’est une  
faute d’impression.

KAAWY, espece de boisson que les Indiens font avec  
le mays.

K A B

KABNOS, mot Barbare,pour *Capnos,* fumée.

K A C

KACHIM1A, ou KAKIMIA, mofBarbare pour *Ca-  
cochimia.*

K A D

KADALI. Ray sait mention dans fon Histoire des Plan-  
tes , de quatre arbrisseaux qui portent ce nom.

Le premier est le

*Kadahct* H. M. *B aerifera Indica) fructu umbilicatos quin-  
quecapsulari Polys.permo.*

il croit aux Indes Orientales. On mange son fruit quand  
il est mûr, & l’on s’en fert pour teindre le coton. On  
fait de ses premieres feuille?bouillies dans de l’huile,  
un onguent qui est bon pour les aphthes, & les exulcé-  
rations à la bouche & aux gencives. Leur fuc pris dans  
une infusion de riz, foulage dans la colique.

Le second est le

*Ben-Kadals* Η. M. *Flore albicante, fructu viridi, pulpâ  
albicante.*

On mange sim fruit, mais il n’est d’aucun ufage en Me-  
decine.

Le troisieme est le

*Katou-KadaU.* H. M. P. 4. T. 43. p. 91. *Floribus mi-  
noribus , fructus cortice aspero.*

Ses feuilles réduites en poudre , & prisies avec du silcre,  
& des feuilles de poivre pulVérifées , foulagent dans  
la toux, & procurent l’expectoration.

Le quatrieme est le

*Tsjorou-KadalL foliis, floribus , et fructibus minoribus.*

On fait avec fes feuilles, fon écorce, sies fleurs, & sim  
fruit, bouillis dans de l’huile de fefame , une huile  
qui est un puissant remede contre les aphthes , les ger-  
çures à la langue, & les pustules au palais & à la lan-  
gue. On dit que si on en frotte la tête, elle guérit l’é-  
pilepsie & les spasines cyniques.

K A I

ΚΑΙΒ. Ruland rend ce mot par *Lac aridum , coagula-  
tum ,* lait aigre & coagulé.

7IÔ

K Α I

KAIDA. Ray fait mention dans son *Histoire des Plan^  
tes,* de quatre arbrisseaux qui portent ce nom, & quj  
ne different que par leurs fruits.

Le premier est le

*Kaida.* H. M. On fe fert du suc de *ses* feuilles & de ses  
racines, en forme de bain pour les maniaques. Ses fleurs  
qui font très-odoriferantes, prisies intérieurement avec  
le sandal & le cumin , & broyées & appliquées en  
même-tems à l’hypogastre , paffent pour exciter à  
l’acte vénérien. On fait avec *sa* racine des aposemes  
qu’on dit être bons dans la dystirie. L’huile que l’on  
tire par ébulition du siuc de *sa* racine, passe pour sou-,  
lager dans la goute.

Le second est le

*Kaida Taddi.* H. M.

Le suc de ses premieres feuilles pris avec du fucre, gué-  
rit la dyssenterie.

Le fuc du fruit lorfqu’il est mûr, pris avec le fucre, est  
recommandé contre les aphthes.

Leftroisieme est le

*Perin-Kaida-Taddis*

Le quatrieme est le

*Kaida-Toscrrias*

Les fruits de ces deux derniers sont extremement gros,  
les éléphans & quelques-uns des habitans les mangent.

KAIGANG, c’est le nom du *Ficus Malabarensis, fol su  
cus.pidato, fructu rotundo, parvo, gemino.*

K A K

KAKA MOULLON, ou *Kaha-Mdlu,* H. M. qu’on  
appelle encore *SiUquosa Indica, flore papilionaceo de-  
capetalo asiliqtels latis monospermis* ; est un arbre à sili-  
ques, qui croît aux Indes Orientales aux environs de  
Chenotti, Parou, & Warapoli. Son écorce bouillie  
dans du lait, passe pour guérir le diabetes & la gonor-  
rhée. RAY, *Hist. Plant.*

KAKA-NIARA, H. M. qu’on appelle aussi *Baccisera  
Indica s fructu oblongo, calice insidente monopyreno, ose  
siculo compresset,* est un arbre qui croît aux Indes Orien-  
tales, à Porca, & Montan.

Le fuc exprimé de ses feuilles, pris avec la liqueur lai-  
teufe des amandes de cacao, tue les vers, & pris aveç  
de la faumure, il les chasse.

KAKA-TODDALI, qu’on appelle aussi *frutex bac ri-  
si er Indicus spinosus, trifolius , floribus spicatis, fructu  
plano, rotundo , tricocco,* est un petit arbrisseau qui croît  
dans toutes les contrées du Malabar.

On fait avec fa racine & sim fruit verd frits dans de l’hui-  
\* le,un onguent que quelques-uns recommandent contre  
la goute. On prépare avec fes feuilles bouillies dans de  
l’eau, des bains qui passent pour falutaires dans Fana-  
Parque, la cachexie, les tumeurs œdémateuses aux jam-  
bes , & autres maladies de cette espece, qui provien-  
nent du trop de sérosité.

X y ÿ

*yli* K A L

K A L

KA.L , Ruland & Johnsim rendent ce mot par *sal de  
torrente,* mais je ne sai ce qu’ils entendent parce sel.

KALD , *vinaigre ,* **RULAND.**

KALED , ce terme *se* trouVe dans la table Chymique de  
Zadith l’ancien , & signifie volatil, & qui s’éVapore.

KALI*, soude.*

Voici fes caracteres.

Cette plante ressemble à *\’aizoon,* elle est pleine de fuc;  
sa fleur est en rosie, siclon Tournefort, mais elle est  
apétale, Eelon d’autres ; sim fruit est en boule & mem-  
braneux ; il contient une femence tournée comme la  
coquille d’un pétoncle ; elle est placée au centre du  
calyce.

Boerhaave en distingue trois especes.

La premiere est le

*KaH majas cochleatofemines* C. B. P. 289. Raii Hist. 1.  
212. Ger. Emac. 335. Tourn. Inst. 247. Boerh. Ind.  
A. 2.93. *Kael, Offic. KaH cochleatum majas* , Park.  
Theat. 279. *Kael vulgarem* J. B. 3. 702. *SaUcarniaal-  
tera,* Ger. 428.

Ce *Raii* ne vient que dans les contrées les plus chaudes,  
il s’éleVe à la hauteur d’un pié ou deux ; fes tiges fiant  
épaisses, grasses, cassantes, semblables à celles du pour-  
pier; elles portent des feuilles longues, arrondies &  
charnues; elles font parEemées de petites fleurs jaunes  
à étamines , qui font place à des vaisseaux séminaires ,  
en forme de coquillage. Elle croît fur les côtes de FES-  
pagne, de l’ltalie, & dans les parties Méridionales de  
la France.

On fait avec cette plante le fel alkali, ou la soude , ou  
les vraies cendres graVelées, dont on tire le verre le  
plus fin. On en fait de grands amas auxquels on met le  
feu, dont la Violence la met en fusion, & la fait couler  
en masse noirâtre d’un fel dur.

Le fuc de cette plante est cathartique & diurétique, il  
passe pour purger les humeurs aquetsses &phlegmati-  
ques, & pour salutaire dans l’hydropisie , la jaunisse  
& les obstructions du foie & de la rate. Mais on n’en  
fait prefque jamais usage en Angleterre. La grande  
quantité de Tel fixe qu’on tire de cette plante , a fait  
donner le nom d’alcali aux fels fixes de toutes les au-  
tres. C’est aVec la lessiVe de fies cendres qu’on fait l’ex-  
cellent faVon de Venife & de Castille. MILLER, *Bot.  
Offic.* Voyez *Alcali.*

La feconde est le

*Kali spinosam foliis longioribus et angustioribus t* T. 247.

La troisieme est le

*Kali Ægypelum villosum flore stellato Llppit.* BOERHAAVE ,  
*Index alter Plantarum* , Vol. II. pag. 93.

KALI MINUS ou *Chenopodiumsodifolio minimo, folio kali,  
somme splendente, annuum.*

KaLI FRUTICOSUM , OU *Chenopodium fodi felio minimo  
frutescens » perenne.*

**KALI GENICULATUM , OU** *SaUcarnia.*

Outre les especes précédentes de *kali,* Dale fait encore<  
mention de la suivante.

KALI HtsPANICUM , Cod. Med. 63. *Kali Hispanicum  
supinum annuum, scdi solus brevibus ,* Act. Reg. Par.  
Ann. 1719. pag. 93. Fig. p. 98. *Kalid’Alicant,*

K A M 712

Il y a différentes especes de *kali.* On les trouve en diffé-  
rentes contrées fur les bords de la mer.

Miller en compte dix-huit.

KAL-TODDAVADDI, H. M. ou *Mimosa Mala-  
baricaflore pentapetaelo s siliquis lanuginosis i* c’est une  
plante toujours Verte qui croît au Malabar, à laquelle  
je ne connois aucune propriété médicinale.

K A M

KAMAR ou CAMAR, *Argent.* RUlan».

KAMIR , *ferment.* **RULAND.**

KAN

KANDEL. Ray fait mention dans son *Histoire des Platfi  
tes* de six arbrsseaux qui portent ce nom.

Le premier est le

*Kandel,* H. M. ou *frutex Indicus ramis demissis radicei  
agentibus fe multiplicans, fructu oblongo, terete corti-  
cosa*

On *se sien* de ses racines pour teindre le linge , & de ses  
feuilles pour engraisser les terres. On prépare avec fon  
écorce broyée dans de l’huile, un onguent recomman\*  
dé dans la lassitude.

Le second est le

*Karil-kandel,* H. M. ou *Kanil-kandel. Candela arbor Sfloribus in eodem pediculo ternis, fructu angustiore.*

Son écorce bouillie dans du petit-lait appaiEe les trufl-  
chées , calme les douleurs & chasse les flatulences.

Le troisieme est le %

*Pee-kandel,* H. M. ou *Candela Indtcafructu longiore, et  
crasseore, flore tetrapetalo.*

Il a les mêmes Vertus que le *tsjorou kandel.*

Le quatrieme est le

*Tsjerou-kandel*, H. M. ou *Candela Indica humilior, flori  
exalbido pentapetalo,fructu majore.*

La composition faite de son écorce aVec du gingembre ou  
du poÎVre long séché , est appellée par les habitans des  
contrées où croît ce *kandel, tripali.*

Broyée aVec de l’eau rose elle guérit, à ce qu’on dit, le  
diabetes.

Le cinquième est le

*Pon-kandel,* H. M. ou *Candela Indicafloribus pcntapeta\*  
lis odoratis, fructu minore incurvo.*

Le sixieme est le

*Kada-kandel*, H. M.

On n’attribue à ces deux derniers aucune propriété mé-  
dicinale.

KANDEN-KARA, H. M. ou *Baccfera Indica nfloru-  
bus racemosis,fructu plano , rotundo, dipyreno.*

C’est le nom d’un arbre qui croît au Malabar, auquel on  
n’attribue aucune propriété médicinale. RaY , *Hist. PI.*

7ΐ3 K A P

KANFOR, *Etain.* **RULAND.**

KANELLI , nom de deux arbres qui croissent aux In-  
des Orientales,

Le premier est le

*Pelluta-kanelli,* H. M. ou *Baecifera Indica fructu umbi-  
licato racemoso candido, Monopyreno rotundo.*

C’est un arbre toujours verd , d’une grandeur moyenne  
& portant des fleurs & des fruits en tout tems. Ses feuil-  
les séchées, réduites en poudre , & pristes dans du lait,  
guérissent la diarrhée. Les bains faits de leur décoction  
passent pour bienfaifans dans les douleurs des membres  
de quelque efpece qu’elles soient.

Le second est le

*Tsjerou kanelli*, qui ressemble au précédent. RaY , *Hist.  
Plant.*

K A P

K AP A MAR A, H. M. ou *Acajaiba,* Voyez *Aca-  
jaiba.*

KAPRILI, *Soufre.* **RULAND.**

K A R

KAR. Ruland rend ce mot par *Gemma lucens sicut ignis >*ou pierre qui brille comme le feu.

KARA-ANGOLAM, H. M. ou *Arbor Indica pruni-  
foerafructu umbilicato, corticoso, persicisimile.*

C’est un grand arbre qui croît dans plusieurs contrées du  
Malabar, & qui porte feuilles, fleurs & fruit en tout  
tems.

On sait aVec ses feuilles bouillies dans de l’huile, un ex-  
cellent onguent Vulnéraire. Sa racine est cathartique ,  
& purge les humeurs séreufes & pituiteufes. Son fruit  
est extremement chaud, ainsi rarement bon à manger.  
RaY, *Hist. Plana*

KARABE ou CARABE. Voyez *Ambra.*

KARABITUS, terme Arabe qui signifie phrénésie ou  
délire.

KARA-KANDEL. Voyez *KandeI.*

K ARATAS , *Annanas sauvage.*

Voici fes caracteres.

Sa fleur est tubuleufe & en cloche ; fa circonférence est  
divisée en trois parties. Du calyce s’éleVe le pistil  
planté comme un clou dans la partie reculée de la fleur.  
Ce pistil dégénere en un fruit charnu prefque conique ,  
& dÎVÎsépar des membranes en trois cellules qui font  
pleines de graines oblongues.

Nous n’en connaissons maintenant qu’une espece ; c’est le

*Karatassoliis altissemis -> angustissimis, et aculeatis,* Plum.  
Νον. Gen.

Le Pere Plumier s’est trompé Eur la. figure & les caracte-  
res de cette plante, & silr celle dti *caraguata,* car il a  
joint la fleur du *caraguata* au fruit du *karatas, 8e la*fleur du *karatas* au fruit du *caraguata.*

Cette plante est extremement commune aux Indes Orien-  
tales; on sait entrer quelquefois dans le Punch le fuc  
de fon fruit, parce qu’il est piquant & acide. On tire  
aussi de ce fruit un νΐη très-sort, mais qui d'est pas de  
garde; il faut s’enferVÎr aussi-tôt qu’il est fait; il eniyre  
facilement & échauffe le fang. C’est pourquoi il n’en  
faut prendre que modérément.

On conferve cette plante en Angleterre par curiosité pu-  
re. Car fon fruit y parYient rarement à quelque degré

K A S 714

de perfection : & quand il mûriroit dans nos contrée3aussi parfaitement qu’aux Indes, fon acreté est si gran-  
de que nous en ferions peu de cas ; il emporte quelque-  
fois la peau de la bouche & du gosier de ceux qui eii  
mangent. MILLER, *Dictionn. Vol. II.*

KARENA. C’est dans Paracelfe la vingt-quatrieme par-  
tie de la plus petite goutte.

KARIIL , H. M. ou *Prunus pentaphillos Malabaricâ  
fructu calyci insidente.*

C’est un très-grand prunier qui croît au Malabar. On pré-  
pare aVec fes racines, fes feuilles, fes fruits & fes au-  
tres parties bouillies dans de l’eau, des bains qui pasu  
fent pour excellens dans toutes fortes de douleurs aux  
articulations.

KARIN-TAGERA , H.M. petit arbre qui croîtau Ma-  
labar, qui ressemble un peu au noisetier & qui est tou-  
jours Vert.

On prépare avec fa racine, dit-on, une huile qui empê-  
che les cheveux de tomber. RaY , *Hist. Plant.*

KARI-VETTI, Η. Mal. ou *Arbor baecifera Indica ra-  
cemosa , acinis oblongis Monopyrenis , flore tetrapeta-  
loide.* C’est un arbre d'une grosseur moyenne qui croît  
au Malabar.

Le SIIC exprimé de fes feuilles donné dans du petit-lait  
est un excellent émétique, & il expulfe les humeurs  
pituiteuses & séreufes.

K A S

KASAM , *Fer.* **RULAND.**

KASJAVA-M A R A M, H. M. ou *Arbor bacciscra  
Indica racemosa , tetrapetalo flore, fructu rotundo Mo\*  
nopyreno.*

Arbre qui croît au Malabar ; il est d’une grandeur moyen-  
ne. On fait avec fes feuilles bouillies dans de l'huile  
avec le *curcuma* frais, un liniment recommandé con-  
tre les pustules aqueufes. Le fuc de fes feuilles appli-  
qué avec un linge derrière les oreilles , guérit la chase  
sie. On prépare encore avec fa racine bouillie dans de  
l’huile, un onguent bon pour la goute, & le mal de  
tête.

ΚΑΤ

KATIMIA, ou *Cadmias* ou *Lapis calamelnaris,* outu\*  
*thie.* **RULAND.**

KATKIN. Voyez *Iulus.*

KATMER - BOUHOUR , *Turcarurré.* Cornur. Nom  
d’une espece de *cyclamen* d’Orient. RaY , *Hist. PI.*

KATOU-CONNA, H. M. ou *Arbor Indica siliquosa  
flore pentapetalo y siliquis infpiram contort is lanuginosis^*

Grand arbre qui croît au Malabar, qui est toujours verd &  
qui porte fleur & fruit en tout tems.

La décoction de fes feuilles empêche les cheVeux de gri-  
fonner, & guérit la lepre. La pâte faite de fon écoree  
avec le fucre, a les mêmes vertus. RaY , *Hist. Plant\**

KATOUTNDEL, H. M. ou *Palma silvestris Mala-  
baricafolio acuto fructu pruni fade,* D. Commelin.

Espece de palmier qui croît au Malabar.

Le petit Peuple de ce pays mâcte son fruit, comme les  
Grands mâchent celui du*saufel,* ou *sareca* avec le be-

1 tel & lés coquilles d’huîtres calcinées. Les feuilles , le  
fruit & toutes les autres parties de eet arbre font de  
puissans astringens ; c’est pourquui l'on s’en sert pour  
arrêter tOtlte forte de flux. Les habitans *se* sont des bon-  
nets avec fes feuilles.

γΐ5 ΚΑΤ

KATOU-K ALESIAM, H. M. ou *Sorbus spuria Ma-  
labarica katou-kalesiam dicta.*

Espece de fcrbicr qui croît au Malabar, Ra υ *, Histor.  
Plant.*

KATOU-KARVA , H. M. ou *Canella fylvestris Mala-  
baritca ; grand Canneliersauvage des Montagnes.*

Il n’est pas fort disterent du *Cannelier* de Ceylan : on fait  
avec fes feuilles bouillies dans de l'eau , des bains  
qu’on prend pour toutes fortes de douleurs aux articu-  
lations ; on prépare avec l’écorce de sa racine bouil-  
lie dans de Peau, des cardamomes , & de la musitade,  
une boisson bonne pour les tranchées. RaY , *Historia  
Plant.*

KATOU-NAREGAM. H. M. ou *Malus Limonia Ma-  
labarica, fructu umbilicato* ; grand arbre du Malabar,  
qui porte une espece de Limon fort petit. Le fuc de  
fes feuilles pasie pour une errhine excellente dans les  
maux de tête. Pris avec le poivre, le gingembre & le  
Lucre , il guérit la toux & les autres maladies des pou-  
mons , qui ont le froid pour caufe. On sait avec *ses*feuilles bouillies dans de Peau, des bains estimés pour  
la lassitude & les douleurs des membres,

KATOU-PATSJOTTI. H. M. *mrsautex bacciferMa-  
labaricus, fructu calyce excepto , sulcato , tripyreno.*

Petit arbriffeau qui croît au Malabar, qui n’est d’aucun  
ufage dans la Medecine. Rau , TYist. *Plant.*

KATOU- PULCOLLI. H. M. ou *frutex Indicus flore  
dipetalo capsula oblonga , binis cellulis , bina femina  
continente.*

Arbriffeau qui croît au Malabar dans les lieux fablon-  
neux & découverts.

ses graines font d’tssage dans la Medecine ; on s’en sert  
dans les douleurs d’estomac, & les inflammations in-  
ternes ; & à l’extérieur dans lagratelle,& dans l’her-  
pes. RAH , *Hist. Plant.*

KATOU-THEKA. H. M. ou *arbor Indica prttnifera  
fructu umbilicato racemose avellanae magnitudine.*

Cet arbre croît au Malabar , & l’on mâche sim fruit com-  
me celui de *P Arec a* avec le Bétel.

Son écorce fechée & réduite en poudre , tempere l’ester-  
vefeence excessive de la bile. RAY , *Hist. Plant.*

KATOU-TSJACA. H. M. ou *Arbor Indica fructu ag-  
gregato globose Katou - Tsjaca dicta.*

Petit arbre qui croît au Malabar, & qui porte fleurs &  
fruits pendant toute l’année. Le fuc exprimé du fruit  
guérit les maux de ventre.

K A U

KAUKI , *floribus odoratis.* BREYN.

Arbre qui croît à Java , & qui porte de petites fleurs  
odoriférantes , dont on distile une eau qui a les mê-  
mes vertus que l’eau rofe.

KAY

ΚΑΥΕ-ΒΑΚΑ ; espece de laurier rofe dont Ray fait  
mention dans son *Histoire des Plantes.*

KAYL , *Lacacetesum ,* lait aigre. RULAND.

KAYSIR, *spuma maris, écume de mer',* ou proprement  
pierre-ponce. RULAND.

K A Z

KAZDIR, KASDIR, ou KASIR, *Etains* RULAND.’

K E D

KEDANGU. H. M. ou *Siliquosa Malabarica,siliqtels*

K E I 716

*Spithamaeis , angustissimis contortas.*

Arbrisseau qui croît au Malabar. Les bains préparés avec  
la décoction de fes feuilles passent pour difcuter toute  
forte de tumeurs ; le silc de ses fleurs est un excellent  
remede pour l'épilepsie,& pour les aphthes des enfans,

H E I

KEIRI, nom du *Leucoium luteum vulgare.*

KELP,fel *fixes* ou espece particuliere de potasse faite  
avec les cendres de la plante appellée *Kali,* qui croît  
en abondance Pur quelques rivages : on réduit par la  
combustion cette plante en masses flolides, ou en gâ-  
teaux de cendres que l’humidité de l’air convertit en  
une liqueur à-peu-près semblable à l’huile de tartre  
par défaillance.

K E M

KEMPFERA ; plante ainsi nommée par le Docteur  
Houstoun , en mémoire du Docteur Kempfer , fa-  
vant Botaniste.

Voici fes caracteres.

Sa fleur est anomale, monopétale, & divisée par les bords  
en cinq parties ; après que la fleur est tombée, le pif-  
til devient un fruit dur divisé en quatre cellules pléi-  
nes de petites graines.

Nous n’en connoissons qu’une espece qui est la fui\*.  
vante.

*Kempferafrutescens Chamedryos folio, floribus spicatis cae\*  
ruleis.* Houst.

On trouve la figure & la description de cette plante dans  
*le Paradisus Batavus s* elle y est appellée, *Veronicaesi-  
milis , fruticosa Curafsiavica , Teucrii foliis , flore ga-  
lericulato.*

Elle est fort commune à la Jamaïque, & dans plusieurs  
autres îles des Indes Occidentales , où elle s’élève à  
la hauteur de trois ou quatre piés , & devient ligneu-  
fe. Ses fleurs font en épis, elles croissent aux extrémi-  
tés des branches, elles font d’un fort beau bleu.

KEN

KENKEL ; nom d’un animal dont il est fait mention  
dans l’Ouvrage intitulé : *Turba Phellosephorum , Theat.  
Chymiq. Vol. V. page* 12. On dit que tout fon sclC  
est d’une couleur de pourpre.

KENNE , nom d’une pierre engendrée dans l’œil du  
Cerf.

K E R

KERATOPHYTON , nom d’une plante qui vient  
dans la mer.

Voici fes caracteres.

Elle est d’une consistance visqueuse ou gluante , transe  
parente, comme la corne , & couverte ordinairement  
d’une croûte de la nature de la craye ; elle est quelque-  
fois de différentes couleurs fort belles. BOERH. *Ind.  
Plant.*

Boerhaave en compte feize especes , dont aucune n’a de  
propriété médicinale que la feptieme. Voyez ce que  
nous en avons dit à PArticle *Corallium nigrum,*

KERMES. Voyez *Chermes.*

KERSYDROS, Voyez *Cherso dros,*

7ΐ7 K E T

K E T

KETMIA.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles ressemblent à celles de la mauve , ou de la  
mauVe-verveine ; fa fleur est comme celle de la mau-  
ve. On voit plusieurs divisions dans sim fruit , dont le  
fommet s’ouvre quand il est mûr ,& montre beaucoup  
de femences.

Boerhaave en compte vingt-deux especes qui font ;

I. *Ketmia Syrorum; qtelbufdarn.* C. B. P. 316.

2. *Ketmia Syrorum ,flore purpuro-violaceo.* T. 99.

3. *Ketmia Syrorum s flore albo,*

4. *Ketmia Syrorum ; floribus ex albo et ritbro variis.*T. 99.

5. *Ketmia Sinensis s fructu subrotundo ; flore simplici.*

***6.*** *Ketmia Sinensis , fructu subrotundo ; flore pleno.* T.  
100.

7. *Ketmia Africana , populi folio.* T. 100.

8. *Ketmia Africana s populi folio subtus incano ; & cau-  
le virescente.* T. 100.

9. *Ketmia Ægyptiaca,semine moschato,* T. 100. Voyez  
*Alcea Indica.*

io. *Ketmia Indica ; vitis folio, parvo flore.* T. 100.

II. *Ketmia Indica ; vitis folio ampliore.* T. 100.

12. *Ketmia Americana , folio papayae , flore magno , fla-  
vescente, scindo purpureo fructu erecto pyramidali , he-  
xagono, semine rotundulo , sapore satato.* Præg.

13. *Ketmia Indica , Gossypii solio , acetofae sapore.* T.  
100.

14. *Ketmia , quae Althaea magna -> folio aceris, cortice  
cannabino , floribus parvis, femina rotatim in summi-  
tate caulium, singula singulis cuticulis cooperta ferens.*Banister,

15. *Ketmia Americana , paludosa s solio scabro ulmi  
acutiore.*

16. *Ketmia Brasiliensis ; folio flcus , fructu pyramidato  
sulcato.* T. 100.

17. *Ketmia Vesicaria vulgaris.* T. 101,

18. *Ketmia Vesicaria Africana.* T. 101.

19. *Ketmia Afra Vesicaria ;foliis profundius incisis vix  
cr enatis.*

20. *Ketmia Indica aculeata ; foliis digitatis.* T. 101.

21. *Ketmia Virgelel ensis ; folio inferiori ulmi, superiori  
aceris.*

22. *Ketmia Indica, folio Gossypii, saporefatuo.* BoERH.  
*Ind. ult. Plant. Vol. I. p.* 271.

L’Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave , nous ap-  
prend que toutes les eEpeces de *Ketmia ,* excepté cel-  
les qui ont le gout de l’ofeille, ont les mêmes pro-  
priétés que les mauves ; & qu’il en est de même des  
fleurs.

K E Y

KEYRI, ou *Leucoium Luteum vulgare.*

K I B

KIBRIC. Ruland entend par ce mot , la matière pre-  
miere& génératrice du mercure , & de toutes les siab-  
stances qui peuvent être fondues & liquéfiées. C’est  
ainsi qulon appelle encore la pierre philofophale.

KIBRITH *ifoufre.* **RULAND.**

KIBRIUS, ou KEBRIC, *Arsépic.* JoHNsoN.

K I D

K1DIBENGI , nom que l’on donne à ceux qui prennent  
du *Bangue* pour s’exciter à Pacte vénérien.

K E Y 718

K I K

KIKI , κίκι : c’est ainsi que Diofcoride appelle le *Ricins*K I N

KINAKINA, l’écorce du Perou*, le Quinquina.* Voyez  
*Quinaquina.*

K I R

KIRATH , le poids de quatre grains. **BLANCARD.**

K I S

KISES. Ruland rend ce mot par sa/ *è rivo vel fluvio.*KISMESEN. Voyez *Acacalis.*

KIST; poids de quatorze grains. PaRaCELse.

K N A

KNAWEL.

Voici fes caracteres.

Son calyce est divisé & étendu en cinq segmens aigus en  
forme d’étoile; fes fleurs semt à étamines silr le caly-  
ce , placées aux sommités, & à la divergence des  
branches , chaque calyce contient une graine.

Boerhaave en distingue les deux especes suivantes.

I. *Knavuel Offic.* Boerh. Ind. A. 2.93. *Knatvelfolio, et  
flore viridi.* Buxb. 174. *Polygonumsoleneldesasive Ielna-  
wel.* Ger. 453. Emac. 567. *Polygonum Germanicum,  
sive Knawel Germanorum.* Park. 447. Raii Hist. 1.  
213. Synops. 68. *Polygonum III. Dodonaei sive tenui-  
folium.* J. B. 377. *Polygonum angustissimo et acuto ,  
vel gramineo folio minus repens.* C. B. 281, *Alchimil-  
la supina, gramineo folio, minore flore*, Tourn. Inst.  
508.

Elle croît dans les lieux sablonneux... on *se sert de son*herbe, elle a les mêmes propriétés que le *Polygonum  
latifolium',* elle est dessiccative, astringente^ & vulné-  
raire ; & quelques-uns la regardent comme lython-  
triptique.

2. *Knawelfolio alsines glabro nflosculis plurimis. Polygo-  
ni vel Innifolia , per terram sparsa , flore scorpioides'*J. **B. 3. 379. BOERH.** *Ind. alt. Plant. Vol, II.*

Outre les estpeces précédentes , Dale compte encore la  
suivante.

*Polygonum cocciferum, Offic.* C. Β. P. 281. *Polygonum  
Polonicumcocciferum.* J. B. 3. 378. *Knawel incanum,  
flore majore perenne.* Raii Hist. 1. 213. Synop. 3. 160.  
*Alchimilla gramineo folio , majore flore.* Tourn. IniI.  
508. *Knawel de Pologne.* Voyez *Coccos,*

Cette espece est aussi dessiccative, vulnéraire, astringente,  
K O B

KOBALTUM. Voyez *Cobaltum.*

K O L

KOLERUS , *ulcere foc,* **PARACELSE.**

KOLTO , ou *Plica Polonica.* Voyez ce mot.

K O P

KOPHI , ou *Cypbi-* Voyez *CyphI.*

VIP K. R E

K R E

KREUPEL BOOM, ou *Conocarpodendron rfolio crasse s  
nervosp lanuginose rsapra crenato s ibique lymbo rubro s  
flore aureo , cono facile deciduo.*

K R I

KRISSIA BOOM , ou *Palma Guhneensis -, v miser a.*

K U H

KUHUL , *mine de plomb s* ou plomb des Philosophes.  
**RULAND,**

K U M

KUMEN. Castelli rend ce mot par *Coadunatio ,* union.

K U R

KURJA, KYMIA, ou KYMUS , *masse.* **RULAND.**

K U T

KUTUBUTH ; c’est le nom que les Arabes donnent à

K y M 720

une araignée aquatique , insecte perpétuellement **en**mouvement. Sennert a transporté ce nom à une efpe-  
ce de mélancolie, qu’il appelle *melancholia errabundae*Voyez *Melancholia.*

K Y M

KYMENNA, ou *Ampulla,* Eelon RULAND.

KYMIA , voyez *Kuria.* C’est aussi le nom d’un vaisseau  
chymique , appelle plus ordinairement *cucurbite.* Ru-  
**LAND.**

KYMIT *elevatum* ; cinnabre blanc sublimé. RULAND.  
KYMOLEA ; le limon ou la boue qui *se* fait fous une  
meule, & qu’on appelle *chymolea.* R.ULAND.

K Y N

KYNA , *opopanax.* **RULAND.**

K Y R

KYRAM, *neige.* **RULAND.**

L

L

**T si** Voyez dans l’Alphabet Chymique la signification  
de cette lettre.

L A B

LABDiÀNUM. Voyez *Ladanum.*

LABE, λαβὴ, de λαμβάνω, *fdisir* ; le premier accès d’une  
fievre , ou plutôt d’un paroxyfme fiévreux , dans les  
fievres périodiques.

LABELLA LEPORINA, ou *Labia leporina. Voyez*ce mot.

LABEO; Je même que *brochus.*

LABIA , *levres.* Les joues & les *levres* font les parois  
& l’entrée de la cavité de la bouche. Elles font en *gé-  
néral* formées par la connexion de plusieurs lambeaux  
charnus, plus ou moins larges , attachés autour de la  
convexité des deux mâchoires , couverts de peau & de  
tissus graisseux en-dehors , & tapissés d’une membrane  
glanduleuse en-dedans. Les *levres* paroissent avoir,  
outre cette composition , un certain tissu spongieux &  
mollasse, qui fe gonfle & *se* dégonfle dans certaines oc-  
casions, indépendamment de l’action mufculaire de  
leurs portions charnues : il est entre-mêlé de tissu adi-  
peux.

Le tissu qui forme le bord rouge des *levres* est fort disse-  
rent du tissu de la peau voisine. Son épaisseur est un  
amas de mamelons veloutés, longuets, très-fins, &  
très-étroitement collés enfemble , couyerts d’une pel-  
licule très-fine , qui paroît une continuation récipro-  
que de l’épiderme &.de la pellicule qui s’étend silr la  
membrane glanduleuse de la caVité de la bouche. Ce  
tissu est d’tme grande sensibilité, qui deVlent très-in-  
commode quand il est tant foit peu dépouillé de *sa*pellicule épidermique. La membrane interne de la  
*levre* supérieure forme une petite bride mitoyenne au-  
dessus des premières dents incisives.

On appelle gencÎVes le tissu coriace & rougeâtre qui cou-  
Vre les deux faces de tout le bord alvéolaire de l’une  
& de l’autre mâchoire , fe continue entre toutes les  
dents, enVironne le collet de chaque dent en particu-  
lier , & s’y attache très-étroitement aVec une adhéren-  
ce très-intime. Ainsi les gencives externes & les gen-  
cives internes ne sirnt qu’une même continuité , & sor-

L A Β

ment ensemble autant de trous & ouvertures qu’iI y **3**de dents.

Ce tissu des gencives est d’une structure très-singuliere,  
& à peu près comme une étoffe de chapeau extreme-  
ment serrée & élastique, c’est-à-dire à reffort. Il n’est  
pas attaché immédiatement à l’os des mâchoires, mais  
à sim périoste, avec lequel il est tout-à-fait uni;  
& il est couvert d’une membrane fine , forte , &  
de furface égale , laquelle membrane est de même très-  
adhérente au tissu, & paroît néantmoinsêtre une con-  
tinuité de la membrane mince qui va aux *levres 8e* aux  
joues. & de celle qui va à la langue.

Les arteres qui vont aux *levres,* aux joues & aux genci-  
ves , font des ramifications de l’artere carotide exter-  
ne, & principalement de la branche que j’ai appellée  
maxillaire externe.

Les nerfs de ces parties viennent principalement.du nerf  
maxillaire supérieur, & du nerf maxillaire inférieur,  
qui font deux branches de la cinquieme paire de la  
moelle allongée. Ils viennent aussi de la portion dure  
du nerf auditif ou petit nerf fympati que, dont les ra-  
mifications font dispersées très - amplement soir toute  
l’étendue de ces parties, & communiquent assez parti-  
culierement avec les nerfs de la cinquieme paire en  
plusieurs endroits, comme on le peut voir dans le Trai-  
té des Nerfs.

*Les museles des levres.*

On trouVe dans cesîmufcles tant de variétés dans les diffé-  
rens fujets, qu’il n’est pas étonnant que les descriptions  
qu’en ont données les Anatomistes,foientsi différentes.  
Il y a dessi-ljets où il manque des portions de mufele:  
d’autres où il est presque impossible de les démêler  
assez distinctement, à catsse d’une extreme pâleur & at-  
ténuation des fibres. Il y en a où réellement on trouve  
des faisceaux particuliers, qu’on ne trouve point du  
tout dans d’autres. J’ai disséqué il y a environ quinze  
ans une vieille femme, dans laquelle seule j’ai trouyé  
beaucoup de particularités que je n’ai pas trouvées dans  
un grand nombre d’autres fujets, quoique plus propres  
à la dissection. Dans cette femme les mufcles de la *fa-  
ce* en général étoient extraordinairement multipliés &  
bien

72ΐ L A B

.bien distingués. J’en parlerai parmi d’autres observa- ,  
tions particulieres.

On divise ordinairement les muscles des *levres* en com- '  
muns & en propres. On appelle communs ceux qui i  
aboutissent aux angles ou commissures des deux levres.  
On nomme propres ceux qui ne Pont attachés qu’à l’tme j  
des deux, fiait fupérieure, foit inférieure; & par-là on  
les divise en propres de la *levre* supérieure, & en pro-  
pres de la *levre* inférieure. On donne à tous ces muse  
des des noms particuliers, dont les uns font tirés de  
quelque conformation particuliere , les autres du lieu  
d’attache ou de situation, & plusieurs des ufages qu’on  
leur attribue.

Je ferai ici l’exposition de ceux que je fuis en état de dé-  
montrer. Je ne parlerai pas de ceux que je n’ai pas en-  
core trouvés, ni même entrevus, quoique je ne doute  
nullement de l’exactitude de ces illustres Anatomistes  
qui en ont publié la description , & qui d’ailleurs don-  
nent des preuves indubitables d’être véridiques dans  
leurs Ouvrages. J’évite scrupuleusement les noms ti- i  
rés dlusages&de fonctions, én partie pour me confor-  
mer à ce que j’ai dit ailleurs fur les fonctions des muf-  
cles en général, en partie à caufe de mon incertitude  
silr quelques-unes des fonctions qu’on attribue à ceux- ;

\* ci en particulier, & en partie pour encourager les Ana- J  
tomistes , même ceux qui commencent, & qui pour-  
foient mieux deviner que moi.

Voici le dénombrement de ceux auxquels je me borne :

*Les communs.*

Les demi-orbiculaires.

Les fur-demi-orbiculaires.

Les bucinateurs.

Les grands zygomatiques.

*Les propres de la levre supérieure.*

Les petits zygomatiques.

Les canins.

Les incisifs latéraux.

Les incisifs mitoyens.

*Les propres de la levresupérieure.*

Les triangulaires.

Les collatéraux des triangulaires.

Le quarré.

Les incisifs inférieurs.

Les peauciers ou cutanés.

La *levre* supérieure *se* meut aussi quelquefois par l’action  
des mufcles du nez , principalement de ceux qu’on ap-  
pelle pyramidaux. Les deux *levres* ensemble, de même  
que l'une ou l’autre séparément, peuvent être mues par  
la silction indépendamment de leurs mulcles.

*Les demi-orbiculaires s* on les prend communément pour  
un seul muEclequi environne les deux *levres ,* & auquel  
on donne le nom d’orbiculaire ; mais en examinant  
bien les angles des *levres* , on y trouvera les fibres de la  
*levre* supérieure croifer avec les fibres de la *levre* infé-  
rieure, & on distingue l’arcade musiculaire d’une *levre,*d’avec l’arcade muficulaire de l’autre. C’est pourquoi  
j’en fais deux, que j’appelle en général demi-orbicu-  
laires, & en particulier un demi orbiculaire supérieur,  
& l’autre demi-orbiculaire inférieur. 11 feroit mieux  
deles appeller demi-ovalaires.

Le demi-orbiculaire supérieur est souvent plus large que  
l’inférieur. Il a encore cela de particulier , que les fi-  
bres de fon arcade ne vont pas toutes au coin de la bou-  
che ; mais fe terminent par degrés entre le milieu & les  
extrémités de cette arcade, à peu près comme les fibres

*Torne IV.*

L Α B 7as  
demi-ovalaires de la paupiere fupérieure. Le demi-or -  
biculaire inférieur est pour l’ordinaire plus uniforme  
dans l’arrangement de fes fibres.

*Lesfur-demi-orbiculaires ,* font des fibres qui augmentent  
en haut la largeur des deux portions latérales du demi-  
orbiculaire supérieur, & paroissent d’abord faire une  
continuation d’arcade comme ce demi-orbiculaire :  
mais étant bien examinées, on en trouvera les extré-  
mités voisines distinguées par un petit intervalle, atta-  
chées fur les gencives vis-à-vis les bords de la fossette  
cutanée, qui defcend depuis la cloifon du nez jufques  
vers le milieu du bord de la *levre* supérieure , & les au-  
tres extrémités font confondues avec celles du demi-  
orbiculaire supérieur.

Il y a deux bucinateurs, situés chacun entre la partie pos-  
térieure des deux mâchoires, & le coin de la bouche ,  
tranfverfalement. Ils simt larges en arriere, moins lar-  
ges en devant, en maniere de triangle , ou plutôt de  
trapeEe ,& forment en partie l’une & l’autre joue. Ils  
sont aussi quelquefois appelles mufcles de la joue. Pour  
en avoir une idée juste , il faut connoître un ligament  
particulier, que j’appelle ligament inter-maxillaire,  
comme faisant la connexion des deux mâchoires, &  
qui fert d’attache aux extrémités postérieures de leurs  
fibres.

Il y a deux ligamens inter-maxillaires; un à chaque côté.  
Ce ligament est fort, & médiocrement large. Il est  
attaché par un bout à la face externe de la mâchoire fu-  
périeure au-dessus de la derniere dent molaire , & à  
côté de l’apophyse ptérygoïde, où il est comme collé  
contre le mufcle ptérygoïdien inférieur. Il est attaché  
par l’autre bout à l’extrémité postérieure ou fupérieure  
de la ligne saillante oblique de la face externe de la  
mâchoire inférieure , au-dessous de la derniere dent  
molaire. Il fert aussi à brider la mâchoire inférieure,  
&à en borner l’abaissement, quand on ouvre la bou-  
che. On le peut fentir fur foi-même en y touchant avec  
le bout du doigt même dans la bouche, sclrtout quand  
on l’ouvre bien grande.

*Les buccinateurs* font attachés chacun en arriere à trois  
endroits. Les fibres du milieu font attachées tranfver-  
falement au ligament inter-maxillaire, & vontdirecte-  
ment vers le coin de la bouche. Les supérieures vien-  
nenttout le long des alcéoles de la mâchoire silpérieu-  
re comme par degrés , & descendent un peu oblique-  
ment vers le coin de la bouche. Les inférieures vien-  
nent de la’tnême maniere de la mâchoire inférieure,  
mais en montant. Toutes ces fibres s’amassent peu à  
peu en allant vers la commissure des *levres,* où elles fe  
glissent derriere les extrémités & l’union des mufcles  
demi-orbiculaires qui les couvrent, & auxquelles elles  
font fortement attaehlées. 11 y a un grand creux entre  
ce mufcle & le masseter, lequel creux est rempli de  
graisse.

*Les grands zygomatiques,* Eont deux, situés l'tm à droite,  
& l’autre à gauche , entre l’os zygoma & le coin de la  
bouche. Chacun de ces deux musicles est grêle , long ,  
oblique , attaché par une extrémité à l'os de la pom-  
mette ; siavoir , au bord inférieur de la portion qui est  
assemblée avec l’apophyfe zygomatique de l’os des  
tempes. De-là il defcend fort obliquement de derriere  
en devant, étant pour l'ordinaire dans ce trajet, sort  
enveloppé de graisse. H aboutit à la commissure des  
deux *levres^* avec une forte adhérence au bucctnateur  
qui le couvre. Il est quelquesois , & même le plus fou-  
vent compofé.

Les petits zygomatiques, font deux petits mufcles très-  
grêles, situés au-dessus des grands zygomatiques , &  
presque parallelos avec eux. Leur extrémité si-lpérieu-  
re paroît un détachement , & comme une continua-  
tion des fibres inférieures du mufcle orbiculaire des  
paupieres , dont on la peut néantmoins distinguer.  
Leur extrémité inférieure s’unit au mufcle incisif voi-  
sin. Il est comme enfeveli dans la graisse, ce qui le sait  
fouvent disparoître.

L A B

Chacun des deux muselas canins, est largement attaché  
par une extrémité à la mâchoire supérieure , au-dessus  
de l’alvéole de la dent canine, dans un enfoncement  
fous le bord inférieur de l’orbite, vers l’os de la pom-  
mette. De-là il defcend un peu obliquement en fe  
croifant avec l’extrémité inférieure du grand zygoma-  
tique, qui le couvre à cet endroit. Enfuite il aboutit  
à l’extrémité de l’arcade du demi - orbiculaire supé-  
rieur, & communique plus bas par quelques fibres avec  
le triangulaire. C’est ce qui m’avoit autrefois fait re-  
garder ce mufcle comme neutre, c’est-à-dire , ni pro-  
pre à la *levre* supérieure, ni commun aux deux *levres.*

Chacun des deux mtsscles incisifs latéraux, est comme  
biceps, ayant deux portions en-haut qui fe réunissent  
en-bas. L’une de ces portions, ou extrémités fupérieu-  
res, est plus grande que l’autre. La grande est attachée  
à l’os maxillaire sous le tendon mitoyen du mufcle  
orbiculaire des paupieres, & paroît communiquer par  
quelques fibres, avec les fibres voisines de ce même  
mtsscle. De-là, elle desicend un petl obliquement vers  
la joue, le long de l’apophysie nasille , en *se* confon-  
dant avec le mufcle pyramidal du nez, & en donnant  
quelques fibres aux narines. Ensilite elle passe avec  
adhérence par-dessus le mufcle myrtiforme ou transi-  
verscil du nez , & s’unit à l’autre portion.

Cette portion est large en-haut, où elle est attachée im-  
médiatement fious le bord de l’orbite, à l’os maxillaire,  
près l’union de cet os avec l’os de la pomette, & un peu  
aussi à l’os de la pomette. Elle est même à cet endroit  
couverte de la portion inférieure du mufcle orbiculaire  
des paupieres, avec laquelle elle a quelquefois une *es-  
pece de* communication. De-là, elle defcend oblique-  
ment vers le nez, & s’unit avec la premiere portion.

Les deux portions ainsi réunies vont ensemble par une  
extrémité plus étroite derriere le mtsscle demi-orbi-  
culairede la *levre* supérieure , & s’attachent à ce muse  
cle vis-à-vis la dent canine latérale. Quelquefois il  
jette un petit paquet de fibres au mtsscle canin, lequel  
paquet pourroit être regardé comme une accessoire ou  
associé du mufcle canin, & être nommé le petit canin.

*Les Incisifs mitoyens.* On les appelle ordinairement les  
petits incisifs de Cowper, ou petits incisifs supérieurs.  
Ces deux petits musitles semt très-courts , situés l’un à  
côté de l’autre, au-dessous de la cloision du nez. Ils  
siont attachés par une extrémité à l’os maxillaire fur  
les alvéoles des premieres dents incisives, derriere le  
demi-orbiculaire de la *levre* supérieure ; & par l’autre  
extrémité à la partie moyenne & supérieure de l’épaise  
feur de la *levre* attenant les narines, auxquelles ils  
semt attachés. Ils jettent quelquefois latéralement des  
fibres au demi-orbiculaire.

*Les triangulaires.* Chacun de ces deux mtsscles est atta-  
ché par une extrémité large à la face externe de la ba-  
fe de la mâchoire inférieure , depuis le mufcle masse-  
terjusiju’au trou mentonnier. De-là, il monte en se  
rétrécissant en maniere de triangle un peu courbé , *se*glisse entre les extrémités du buccinateur & du grand  
zygomatique, auxquels il est fort collé, & fe termine  
à la commissure des deux *levres,* en partie au demi-  
orbiculaire supérieur, en partie, & quelquefois moins,  
au demi-orbiculaire inférieur. Il paroît quelquefois  
comme une continuation du grand canin.

Le quarré ou mentonnier, est ce qui fait l’épaisseur, du  
menton fous la *levre* inférieure. Il est fort, composé,  
& très-difficile à bien développer, à catsse de l’entre-  
lacement de ses fibres avec beaucoup de graisse ou de  
tissu pelliculaire du tégument grasseux. Il est d’abord  
attaché à la face antérieure de la mâchoire inférieure,  
où il occupe en partie les deux fossettes larges qui font  
aux côtés de\*la fymphyfe. De-là, il monte de côté &  
d’autre en croifant le long de la symphyse les fibres  
[es plus voisines de la peau, & s’attache largement au  
bas du demi-orbiculaire de la *levre* inférieure. La di-  
rection des autres fibres dont fon épaisseur est compo-  
fée, varie différemment dans différens fujets. Il com-  
munique par quelques fibres avec les peauciers.

L A B 724

Les incisifs inférieurs , font deux petits mufcles qulon  
appelle aussi les incisiss inférieurs de Cowper. Ils filet  
attachés chacun par leur extrémité supérieure silr les  
alvéoles des dents incisives, latérales, de la mâchoire  
inférieure. De-là, ils defcendent en s’approchant l'un  
de l’autre, & s’attachent enfemble au bas du milieu du  
misscle demi-orbiculaire de la *levre* inférieure.

On trouve au acté externe de l'attache supérieure de cha-  
cun de ces petits mtsscles, un faisceau de fibres qui pa-  
roiffent s’en détacher auprès de la dent incisive. Ce  
faisiceau s’en écarte latéralement en maniere d’arc, &  
s’unit aux fibres du mufcle demi-orbiculaire inférieur,  
avec lequel on le confond très-facilement. On le peut  
regarder, ou comme un accestbire du demi-orbiculaire  
inférieur, ou comme un collatéral du petit incisif.

Les peauciers ou cutanés, forment enfemble une espece  
de membrane charnue qui couvre tout le devant de la  
gorge & du cou , depuis les joues & le menton jufqu’-  
au-deffous des clavicules, & qui est fort adhérente à  
l’expansion membraneufe ou la capote aponévrotique.  
Cette expansion a une adhérence particuliere à la por-  
tion antérieure de la basie de la mâchoire inférieure,  
à peu près comme au bas du zygoma ; & elle s’étend  
fur tous les mufcles qui forment la circonférence du  
cou, & fur la portion supérieure des grands pectoraux,  
des deltoïdes , & des trapezes.

Les fibres de chaque mufcle peaucier, vont obliquement  
de bas en haut, vers le devant de la gorge & du cou ,  
où celles de l’un se rencontrent avec celles de l’autre,  
par des angles aigus, & comme en se croisant, depuis  
le menton jusqu’au sternum. Elles sont fort attachées  
à la peau , moyennant le tissu cellulaire de la mem-  
brane adipeufe. Ces mufcles sont extremement min-  
ces depuis les clavicules jusqu’au haut du cou. Ensuite  
ils augmentent en épaisseur à mesure qu’ils .s’appro-  
client de la base? de la mâchoire, sclrtout depuis le  
masseter jusqu’au menton.

Ils *se* collent chacun à la portion inférieure du masseter,  
à celle du triangulaire & à celle du quarré. Leurs fi-  
bres charnues deviennent aponévrotiques fur le masse-  
ter & sur le buccluateusu Elles *se* continuent plus fur  
le triangulaire, & se confondent avec les fibres de ce  
mufcle jusqu’à la commissure des *levres.* Elles s’avan\*  
cent aussi un peu sim la portion voisine du quarré.

La portion de ces muscles, qui répond à la bafe du musa  
cle triangulaire , est divisée comme en deux lamee  
charnues, dont l’externe est celle qui s’avance fur le  
triangulaire & le quarré ; & l’interne est séparément  
attachée à l’os même de la mâchoire. J’ai encore trou-  
vé une partie de l’extrémité charnue du côté droit past-  
Eer devant la symphyfe du menton, par-dessus une pa-  
reille partie de l’extrémité charnue du côté gauche,  
en la couvrant; & celle-ci au contraire,passer par-dese  
sous l’autre, & en être cachée ou couverte à propor-  
tion.

Les muscles qu’on appelle communs, tirent, ou les deux  
. coins de la bouche en même-tems, ou ils n’en tirent  
qu’un à la fois, & cela , felon la différente direction  
de leurs fibres. Ceux qu’on appelle propres , tirent les  
différentes portions de la *levre* à laquelle ils sont at-  
tachés. Les buccinateurs en particulier , peuvent ser-  
vir à remuer les alimens dans la mastication. On pour-  
roit faire un Traité entier fur les combinaisons pref-  
que innombrables des différens mouvemens de tous ces  
muEcles, selon les différentes passions de l’homme, &  
selon les différentes grimaces qu’il peut faire, comme  
je dirai ailleurs. Les mufcles peauciers seuls, *sont ca-  
pables* d’en produire les plus frappantes , furtout quand  
on pleure, & cela par leurs attaches aux muscles trian-  
gulaires , &c. Mais par leur attache à l’os même de la  
mâchoire inférieure, ils tirent en haut la portion infé-v  
rieure des tégumens du cou, & même la portion voi-  
sine de ceux de la poitrine. Ils ne fervent pas aux mou-  
vemens de la mâchoire. Ces deux muscles font paroî-  
tre leur trajet fous le menton & fur le cou dans les  
vieillards & dans les persimnes amaigries. WloNSLew.

725 L A B

LABIA LEPORINA, *Bec de lievre.*

Il y a des personnes en qui la levre supérieure est ouverte  
& divisée, ainsi qu’on le remarque aux lievres, d’où  
cette maladie a pris le nom de *bec de lievre.* Voyez *Pl.  
XI. du troisieme Volume, Fig.* I. La division est quel-  
quefois fort petite ; elle est d’autres fois si considéra-  
ble , qu’on diroit qu’il manque une partie de la levre.  
Il y a même des cas où elle est double , dans lesquel-  
les elle ressemble à la lettre M, & alors on l’appelle *bec  
de lievre double* .Le *bec de lievre* a d’autres inconvéniens  
que la difformité ; il empêche les enfans de téter, & les  
adultes de parler distinctement. Il est quelquefois à la  
leVre inférieure; lors, par exemple, qu’une bleffure à  
cette partie aura été maltraitée, alors on l'appelle *bec  
de lievre bâtard.* Dans le vrai *bec de lievre* avec lequel  
l’enfant vient au monde, le palais est quelquefois di-  
visé, foit en partie, foit entierement, depuis le nez  
jusqu’à la luette ; il y a même des cas où la luette man-  
que entierement. Il ne faut donc pas s’étonner si les  
parties intérieures demeurent incurables, après la gué-  
rifon complete des parties extérieures, 8c si la pronon-  
ciation continue d’ctre défagréable & pénible ; car il y  
a toujours une fente au palais & au nez. Plus la fente  
extérieure est petite & parallèle, plus la cure est facile.  
Plus cette fente au contraire est grande & divergente,  
plus la cure est difficile. La levre est quelquefois tel-  
. lement mutilée dans les enfans , qu’on est obligé d’at-  
tendre qu’ils foient plus avancés en âge , pour tenter  
l’opération avec quelque espoir de succès. La largeur  
de la fente & d’autres caufes, rendent quelquefois le  
*bec de lievre* double , très-difficile à guérir. S’il arrive  
qu’une partie de la mâchoire , ou qu’une dent avance  
dans la fente, il ne faut pas efpérer de guérir, fans avoir  
Ιενέ ces obstacles.

Lorfque le *bec de lievre* est récent, ou lorsqu’il provient  
de quelque plaie, l’opération *se* fera par des points de  
future. Mais lorsqu’il manque de la substance, il fau-  
dra recourir aux aiguilles, comme dans le vrai *bec de  
lievre.* Dans ce cas , l'art ne pouvant suppléer ce qui  
manque naturellement, *ses* efforts *fie* bornent à réunir  
ce qui est divisé. Pour cet effet on coupe, & l’on enlè-  
ve avec beaucoup de circonspection les bords de la  
blessure.

Nous allons exposer succinctement, mais clairement, la  
maniere dont *se* fait l’opération.

On choisira d’abord une faison tempérée, comme le prin-  
tems, l’été ou l’automne; mais on préférera le prin-  
tems. Il faut que le malade foit fain, vigoureux & en  
bonne fanté. S’il aVoit quelqu’autre maladie , il fau-  
droit commencer par le guérir. On le préparera par  
des purgatifs lénitifs, & par une diete continuée & ré-  
guliere. On fera l’opération dans un appartement bien  
éclairé, & l’on tiendra tout prêt l’appareil fuivant : une  
paire de cifeaux, *Pl. II. dufecond Volume, lett. C.* quel-  
ques aiguilles, *Pl. XI. du troisieme Volume, Fig. z. T***4.** 5. Ces aiguilles font roides, d’or , d’argent, ou de  
cuÎVre, & ont la pointe très-aiguë, triangulaire, *Fig.*2.ouplatte, Fig, 3. 4. 5. afin qu’elles puissent passer  
plus aisément. Les aiguilles d’acier font moins commo-  
des que celles-ci, parce qu’elles font fujettes à fe rouil-  
ler, & que quand on Vient à les tirer , elles déchirent  
les parties auxquelles elles adherent, & caufent de la  
douleur. Il faut aVoir encore quelques fils de foie  
sorts, un Vaisseau plein d’eau chaude, une éponge, de  
la charpie, du baume vulnéraire, &une bande longue  
& étroite. S’il arrÎVe qu’il faille laisser les aiguilles  
dans la blessure, ou que quelques parties de la mâchoi-  
re, ou qu’une dent passent dans la fente, on aura une  
pince ou tenaille convenable pour lever ces obstacles.  
On fe pourVoira aussi d’un peu d’eau de la Reine de  
Hongrie, ou autre de la.même nature , pour ranimer  
le malade, en lui en appliquant sous le nez. Après  
qu’on aura préparé tout cet appareil, on placera le ma-

L A B 726

lade, le visage tourné au jour, & on lui fera tenir la té’  
te par un Aide, si c’est un adulte. Mais si c’est un en-  
fant, comme il arrÎVe ordinairement, on le fera tenir  
par quelque homme vigoureux, qui lui saisira les mains  
tandis que deux Aides lui prendront, l’un la tête &  
l’autre les jambes. Si le malade est fort jeune, on  
pourra lui arrêter les mains avec une forte bande.  
Lorfque la fente est large, & que le rapprochement  
des deux parties ne *se* fait pas commodément, il est à  
propos de séparer le frein de la levre supérieure, des  
gencives, avec une paire de ciseaux, faisant attention  
à ne point offenser les gencives , & à ne point décou-  
vrir l’os de la mâchoire. On enleve ensuite les bords  
de la fente, on les rend fanglans partout, mais prin.-  
cipalement à la partie supérieure ; ce qui exige quel-  
quefois une incision particulière , évitant avec **soin**d’enlever trop ou trop peu de substance ; car ces deux  
excès empêchent la réunion. Cela fait, on nettoyera **les**levres avec une éponge, & un Aide les tiendra rappro-  
chées, tandis que le Chirurgien y passera deux ou trois  
aiguilles, felon la situation de la fente & l’âge du ma-  
lade, laissant entre chaque point quelque distance, &  
embrassant autant de chair, au-delà de la sente, qu’en  
couvriroit une plume d’oie. Si on en embrassoit moins,  
il pourroit arriver que la foie déchirât les chairs, &  
quelcs points échapassent, furtout dans les enfans qui  
sont fort fujets à crier. On passera les aiguilles de la  
gauche à la droite, en commençant à l’angle supérieur  
de la fente , & laissant entre elles environ le diametre  
d’une paille. Ce peu de distance facilitera l’agglutina-  
tion. Quand on travaillera fur les adultes, on aura **un,**porte-aiguille, comme on le voit *Pl, VI. du premier  
Volume, Fig.* 2..ou 3. dont on *se* fervirapour fixer , &  
abaisser les aiguilles, quoique cela fe fasse assez com-  
modément avec les doigts; du moins c’est ma prati-  
que.

Lorfque les aiguilles auront été passées, & les levres net-  
toyées derechef avec une éponge, un Aide les tiendra  
réunies, tandis que le Chirurgien fixera un fil de foie  
fort & ciré à l’extrémité de l’une d’elles, & formera  
avec cette foie un 8 de chiffre droit ou couché , ou un  
*O,*comme on voit *Pl.XIAu III.VolÆig.y.* commençant  
à la partie supérieure ou inférieure. Ayant par ce moyen  
approché les levres de la fente , il nouera le fil. C’est  
la coutume de couper les pointes des aiguilles avec  
une forte paire de tenailles, pour les empêcher de s’é-  
lever considérablement au-delà de la ligature , de pi-  
quer la levre, & de eaufer de la douleur & de Pinflam-  
mation. Mais lorfque les aiguilles scmt courtes & fi-  
xées, soutenues par du linge ou une éponge placée  
fous elles , cette précaution est inutile. J’ai même re-  
marqué que la cure en allait mieux, lorsqu’on ne s’ex-  
pofoit point en enlevant l’extrémité de ces aiguilles **à**irriter la blessure.

Le pansement Ee fait ordinairement avec de la charpie  
molle, trempée dans du miel rofat, & appliquée entre  
les gencives & la levre pour faire cicatrifer la blessure  
intérieurement. Cette pratique me paroît bonne pour  
les adultes : mais elle me paroît fujette à bien des in-  
convéniens dans les enfans. S’il arrive qu’ils crient  
avec violence, cette charpie facilitera l’écartement des  
parties ; & s’il arrive qu’ils toussent & qu’elle s’échap-  
pe, ils rifqueront d’en être suffoqués. Quand à la blef-  
sclre extérieure , on la panfera avec le baume du Pérou  
ou quelqu’autre baume vulnéraire, de la charpie , une  
compresse & une emplâtre adhésive, si on le juge à pro-  
pos, fixant le tout avec le bandage à quatre chefs ,  
qu’on voit *Pl. VIII. du premier Volume, Fig. D-* Deux  
des bandes passeront au côté droit de la levre , & deux  
au côté gauche, & fe noueront ou s’attacheront avec  
des épingles à l’occiput. Ce bandage aura un pouce de  
large. On auroit pu aussi lui substituer le bandage sim-  
ple à deux chefs. Quant à l’emplâtre, elle aura pareil-  
lement quatre chefs. Lorfque l’ouverture est fort large  
on applique quelquefois fur l’emplâtre un bandage unise

Z zij

L A B

saint, fort étroit, comme on voit *Pl. VIII. du premier  
Volume, Fig. F.* Mais cette précaution est plus nuisi-  
"ble qu’utile, car ce bandage presse trop fortement les  
aiguilles. Ainsi, comme la feule chose qu’on doive *se*proposer dans le cas présent , c’est de fixer l’appareil  
Iur la blessure ; il faut s’en tenir au feul bandage à qua-  
tre chefs ; ou je me trompe fort, ou l’emplâtre adhési-  
ve ne convient guere pour les enfans ; car ils ne man -  
quent pas de crier pendant tout le tems qu’on l’appli-  
que, & d’offenfer par conséquent la leVre fur laquelle  
on Vient de traVaillcr..Garengeot conseille de siiigner  
deux ou trois fois après l’opération : mais cela me pa-  
roît fuperflu , & j’ai guéri plusieurs malades sims en *ve-  
nir* là.

Les anciens pensioient qu’il y aVoit de l’imprudence à  
opérer fur les enfans au dessous de deux ans; & Garen-  
geot est d’avis qu’on dissere jufqu’à l’âge de quatre ou  
cinq. Mais l’expérience nous a fait voir qu’on réussif-  
foit à cinq ou six mois, & même à trois, lorfque les en-  
fans se portent bien d’ailleurs. Comme le délai déplaît  
ordinairement aux parens, il faut fe prêter à leurs de-  
sirs, autant qu’il est possible, surtout lorsque la fente  
est petite. Il saut avoir foin d’empêcher les enfans de  
dormir quelque tems auparavant l’opération, & de leur  
procurer du sommeil par un anodyn, aussi tôtqu’elle  
est faite, pour donner le tems aux parties de stwaffer-  
misp pendant qu’ils ne crieront point. On tiendra la tête  
de l’enfant plutôt penchée en deVant qu’en arrière ,  
afin qu’il n’étouffe point, & que le fang ne lui tombe  
pas dans la gorge. L’hémorrhagie est ordinairement  
abondante, mais n’est point dangereuse.'; elle prévient  
l’inflammation, & cesse à l’application du bandage &  
de l’appareil dont nous avons parlé ci-dessus.

Pour préVenir l'hémorrhagie & faciliter l’opération ,  
quelques Chirurgiens fe fervent de pinces faites ex-  
près , telles qu’on les voit *Pl. XI. du troisieme Volume,  
Fig. 6. et y.* avec lesquelles ils se saisissent de la leVre  
de part & d’autre de la fente, avant que d’enlever la  
peau avec le bistouri ou avec les cifeaux. Quoique cet  
instrument paroisse propre aux effets qu’on en attend ,  
on s’en stert toutefois rarement. Lorsqu’il y a fente au  
palais , il promine pour l’ordinaire dans les enfans ou  
dans les adultes, foit une dent, foit une partie de la  
mâchoire fupérieure, qu’il faut enlever avant que de  
commencer l’opération.

On ne levera point l’appareil avant le troisieme jour, à  
moins qu’on n’y foit contraint par quelque accident.  
Alors on procedera avec beaucoup de circonspection,  
de peur de séparer les parties. Pour prévenir cet incon-  
vénient, on humectera le bandage avec dtl vin chaud ;  
& si le fil s’est relâché & ne tient pas les bords de la  
blesture assez rapprochés, on attachera un nouveatl fil  
aux aiguilles qu’on ferrera davantage. Il est rare qu’on  
en vienne là : si tout est en bon état, on frottera la blef-  
fure avec une plume trempée dans un baume vulnérai-  
re ; on mettra de la charpie nouvelle entre la eharpie &  
la levre, & l’on procédera comme ci- dessus. Si les le-  
vres de la blessure parossent consolidées au bout de  
trois ou quatre jours, on pourra ôter l’aiguille du mi-  
lieu s’il y en a trois, ou celle d’en-haut s’il n’y en a  
que deux; pour cet effet on se servira de ses doigts ou  
d’une pince, & l’on agira avec beaucoup de circons-  
pection , appliquant auparavant *ses* doigts de part &  
d’autre de la blessure, pour l’empêcher de Ee r’ouvrir.  
On levera les autres appareils tous les jours ou tous les  
deux jours, cependant les fils fie separeront d’eux-mê-  
mes, & l’on achevera la cure avec un baume vulnérai-  
re ou du sirop violat, ou du miel rosiat & une emplâtre  
adhésive & un bandage simple. On hâtera considérable-  
ment la guérison des adultes, si on les nourrit avec des  
bouillons, des émulsions, des gelées , dtl lait & des ali-  
mens qui fie prennent sians être mâchés, & si l’on par-  
vient à les empêcher de parler. On humectera fréquem-  
ment aux enfans la partie inférieure de la levre avec  
une plume trempée dans du miel rofat ou du sirop vio-  
lat; ce qui facilitera la cicatrisation, & par foi-même

L A B 728

& en excitant Pensant à fe lécher la levre.

Les Charlatans Allemands fe fervent d’une aiguille ordi-  
naire, & d’un fil fort qu’ils font paffer à travers la *e-  
vre ,* laissant entre les points la distance qu’y lassent  
les Chirurgiens , & arrêtant par un nœud les extrémi-  
tés du fil. Ils fixent le. fil, panfent & achcvent la cure  
comme à l’ordinaire. Le troisieme ou quatrieme jour,  
ils coupent le point du milieu. Le cinquieme , le point  
d’enhaut ; le sixieme ou le feptieme, le point d’embas ;  
& quelquefois le quatrieme ou le cinquieme , tous les  
points, & cette méthode, toute grossiere qu’elle est,  
leur réussit fréquemment. Le peu d’aptitude des instru-  
mens dont ils se fervent, n’empêche point le succès  
lorEque la fente est petite : mais il n’en est pas de même  
quand elle est grande.

Nous allons ajouter maintenant quelques observations  
de pratique relatives à cette maladie, & dont il est à  
propos d’être instruit. 1°. Lorfque l’on n’a pas enlevé  
exactement & proprement la peau à la partie supérieu-  
re de l’angle ; cette partie ne *se* réunit point,. il y reste  
un *hiatus,* quoique la partie inférieure soit bien repri-  
*se.* Pour éviter cet inconvénient, il n’y faut point laisi  
fer de peau. *20.* Si le défaut d’attention a dunné lieu à  
un *hiatus,* &que les parties inférieures soient reprifes;  
la feule chose qu’il y ait à faire, c’est d’enlever toute  
la cicatrice par une double incision, & d’opérer avec  
les aiguilles & la ligature, comme nous avons dit ci-  
deffus. J’ai guéri de cette maniere deux filles de pa-  
reils trous , que des Charlatans leur avoient laissés.  
3°. Lorfque le palais est divisé, & que la fente s’étend  
jufqu’aux narines, comme on voit *Pl.XI. duIII.Volesig.  
A.* les précautions précédentes sont inutiles; parce qu’iI  
n’y a pas d’angle à la partie supérieure. Si certain Ecri-  
vain moderne n’a pas fait cette distinction , c’est qu’il  
n’a jamais vu de ces becs de lievre , ou qu’il n’a pas cru  
devoir les distinguer des autres. 4°. Dans le bec de liè-  
vre double ; il saut dépouiller les quatre côtés de la  
fente, lesraprocher avec de longues aiguilles & une  
ligature, commencer au côté gauche, aller au milieu,  
& du milieu au côté droit. Roouhnyfen , Palfin, &  
d’autres conseillent de relâcher les fils le second ou le  
troisieme jour , & prétendent qu’il en résultera plu-  
sieurs avantages. Mais comme les fils sont ordinaire-  
ment attachés les uns aux autres, qu’il en est demê-  
me des aiguilles; & que le Eang & le baume qui tien-  
nent les parties unies, en rendent la séparation doulou-  
reuEe, je ne vois aucun fondement raifonnablc au pro -  
cédé de ces Auteurs : il ne faut donc le fuivre, & s’ex-  
pofer à séparer letparties qu’en cas d’inflammation ou  
de quelqu’autre accident. 6°. Je me fers d’une efpece  
de ruban ou bande à deux ou trois chefs, que je place  
fur la tête du malade, de maniere que les angles fe  
trouvent fur les joues , proche des *levres.* Lorfque j’ai  
entortillé le fil autour des aiguilles, j’attache un sort  
lacet à un des chefs ; je le passe enfuite à l’autre ; je  
reviens au premier , ainsi de stlite, jusiqu’à ce que tout  
le lacet soit employé ; je ne connois point de meilleu-  
re méthode de fixer les bords de la bleflùre. 7°. Il y en  
a qui conseillent de tenir & d’élever le côté gauche  
de la fente avec la main gauche , de prendre les cifeaux  
de la droite , & d’enlever la peau ; de changer les ci-  
seaux de main , & d’achever l’opération : mais quel-  
que précaution qu’on prenne en opérant ainsi , on ren-  
dra nécessairement la partie inférieure de la *levre plus*tendue que la partie fupérieure. On en enlèvera donc  
plus de fubstance : d’où il arrivera que la blessure sera  
inégale, & trop large. Cet inconvénient sera plus sen-  
sible encore dans les enfans, que dans les adultes, par-  
ce qu’ils ont la *levre* plus petite , fans parler de Pin-  
commodité qu’il y a à changer de main , & a operer de  
la gauche. Je penfe donc qu’il convient de ne point  
toucher la *levre* avec les doigts, tandis qu on la de-  
pouille ; & d’employer feulement les ciseaux. 8°. M.  
Petit a inventé, pour cette opération, une aiguille,  
assez semblable à une lardoire, voyez Pl. *XI. dit troisie-*

729 L A B

*me Vol. Fig,* 8. son extrémité *a* est obtuse & creufe.  
Après l’avoir fait passer à travers les *levres* de la blessu-  
re, il y introduit Je fil d’argent à deux têtes *nflg. 9.* tire  
l’aiguille , & laisse ce fil dans la blessure , & entortille  
ensuite la foie autour de ce fil & l'attache, il s’occupe  
enfuite à cicatriser. J’agrée fort cette méthode : mais si  
Î’’avoisàmeferVir de ces attaches , je voudrois qu’el-  
es fussent d’argent, fans tête, ou avec une feule tête,  
comme on *voit nflg.* 10. on éviteroit par ce moyen  
l’inconVénient de la couper, & on tireroit l'attache plus  
facilement. D’ailleurs , l’aiguille de M. Petit me pa-  
roît trop forte & trop large, & je lui préfererois celle  
de la *Planche VII. du second Vol. fige* 8. que j’ai recom-  
mandée pour percer l'oreille. 9°. S’il furvient après  
l’opération de l'inflammation, de la fievre, ou descon-  
vulsions, ce dont je n’ai aucun exemple : je conviens  
avecGarengeot, qu’il faut écarter la future. 10°. S’il  
manque à un adulte des dents , ou une grande partie  
de la mâchoire, elssorte que les attaches de M. Petit  
n’aient point d’appui, on pourra leur en donner un, en  
mettant Eous la *levre* une plaque de plomb. 11°. Il est  
étonnant que dans six cens Observations Chirurgica-  
les, que nous avons d’Hildanus, il ne s’en trouve au-  
cunesilr le bec de lievre. HEISTER , *Chirurgie.*

Sharp dit qu’il emporte aVec des csseaux droits & minces,  
tous les bords calleux de la fente, ayant foin de les cou-  
per droits, parce que fans cette précaution , ils ne  
pourroient jamais s’ajuster exactement ensemble.Quant  
aux épingles dont il fe fert, elles font d’argent dans  
les trOÎs quarts de leur longueur, & la quatrieme partie  
vers la pointe est d’acier. Les épingles d’argent, dit il,  
font moins nuisibles à la plaie, que celles de cuivre ou  
d’acier: mais il leur faut abfolument une pointe d’a-  
cierpour entrer plus aisément; & alors elles pénetrent  
avec une si grande facilité , qu’il ne faut aucuns instru-  
mens pour les pousser. SkaRP.

Outre la signification précédente de *labia,* ce mot fe dit  
encore des bords des plaies, & des ulceres. La partie  
la plus extérieure des parties naturelles de la femme,  
porte aussi ce nom.

Les Anciens ont appelle sinus la caVlté longitudinale qui  
d escend directement en bas, depuis la partie moyenne,  
& inférieure du pubis, jusqu’à enViron un pouce de  
distance de l’anus. Ils ont donné aux parties latérales  
de la caVÎté le nom d’aîles , nom plus conVenable que  
celui de leVres qui est du langage Vulgaire. Les en-  
droits où les aîles fe joignent en haut & en bas, *se* nom-  
ment commissures , on les peut aussi appeller simple-  
ment les extrémités ou les angles du sinus. Les aîles  
font plus saillantes & épaisses en haut, qu’en bas, &  
plus jointes ou approchées en bas qu’en haut. Elles  
sont principalement composées de peau , d’tm tissu  
spongieux & de graisse. La peau qui les couVre exté-  
rieurement n’est que la continuation de celle du pubis  
& des aines. Elle est plus ou moins égale, & parsemée  
de plusieurs petits grains glanduleux, dont on peutex-  
primer une matiere cérumineusie blanchâtre ; & elle est  
aussi recouVerte dans un certain âge , de la même ma-  
niere que le pubis. La faee interne des aîles ressemble  
en quelque façon à la partie rouge des leVres de la bou-  
che ; elle est distinguée tout autour de l’externe par  
une efpece de ligne à peu près comme la partie rouge  
des leVres est distinguée de la peau Voisine. Elle est de  
même plus mince & plus unie que la peau externe; on  
y observe une grande quantité de pores, & un grand  
nombre de grains glanduleux qui fournissent une li-  
queurplus ou moins sébacée; ces grains fiant encore  
plus gros Vers le bordique Vers le dedans. WINsLow.

LabIATI FLOREs, *Fleurs labiées.* On entend en Botani-  
que *par fleurs labiées,* celles qui Eont irrégulieres , mo-  
nopétales & divifées en deux leVres ; la leVre supérieu-  
re s’appelle *crète,* & l’inférieure *barbe.* Quelquefois  
la crete manque ; alors le pistil & les étamines tiennent  
fa place, comme dans la pomme de terre, le fcordium.

L A B 730

la bugle & d’autres ; mais la plus grande partie ont deux  
leVres. Il y en a en qui la leVre supérieure est tournée à  
l’envers, comme dans le liere terrestre : mais plus  
communément la levre supérieure est convexe en des-  
Eus, & tourne sa partie concave en bas vers la leVre in-  
sérieure, ce qui lui donne la figure d’une efipece de  
bouclier ou de capuchon, d’où l’on a fait les épithetes,  
*galeati, cucullati, 8e galericulati* , qui conviennent  
prefque toujours aux fleurs verticilléés. MILLER,  
*Dictionn.*

LABIS, λαβὶς, de λαμβάνω, prendre,*forceps ,* pince.  
LABLAB , ou *Phaseolus Ægypelacua nigro semine.*

LABOR, *travail ou peine* ; ce terme *se* dit d’un exerci-  
ce de corps, ou d’une maladie.

LABORATORIUM, *Laboratoire.*

LABRAX, λάβραξ , nom d’un poisson, voyez *Lupus,*LABRISULC1UM, crevasse à la levre ; c’est la même  
chofe que *chellocace,* spmptome d’écrouelles. Voyez  
*Scrophula.*

Le *labrifulrium*, ou l’ouverture de la leVre supérieure  
est un symptome concomitant des écrouelles. On tra-  
vaillera à le faire disparoître par les mêmes remedes,  
qui pris intérieurement changeroient & rectifieroient  
la dépraVation particuliere du fang & des humeurs dans  
les écrouelles. En y joignant les purgations mercuriel-  
les, on parviendra quelquefois à dissiper l’enflure au  
moins pour un tems , jufqu’â ce qu’en reprenant du  
froid, ou en commettant quelque excès dans l’ufage  
des non naturels , il fe forme une nouvelle fluxion, &  
que la partie s’enfle derechef.

On ne manquera pas de frotter la crevasse ou gerçure  
avec de l'huile d’amandes, le blanc de baleine, l’on-  
guent de tuthie, & le cérat de pierre calaminaire de  
Turner. Le Docteur Bates , fait mention dans sa Phar-  
macopée de deux autres remedes : il appelle l’un on-  
guent pour les gerçures, & l’autre huile de froment.  
Pour avoir l’huile de froment, on le broie , & on le  
met entre des plaques de fer chaudes; je ne difcon-  
viens pas que ces remedes ne conviennent dans les ger-  
çures ou crevasses à la peau qui proviennent du froid,  
& auxquelles beaucoup de perfonnes Eont sujettes en  
hiver : mais je doute qu’ils aient quelque efficacité dans  
le cas dont il s’agit.

Arnauld Boota traité expressément de ce Iymptomedans  
Eon dixieme Chapitre, Eous le titre de *Chellocace :* il  
dit d’abord que comme ce ne sirnt pour l’ordinaire que  
des enfans en qui cette maladie furvienne ; il est  
à propos de rendre les remedes autant agréables à pren-  
dre qu’il fera possible. Il commence la cure avec un  
apofeme apéritif de décoction de fumeterre , de racine  
de bétoine , de patience , de chicorée , & de polÿpode,  
rendant cette même préparation purgative, avec le fe-  
né, l’agaric , & les tamarins ; il en ordonne au malade  
deux ou trois verres par jour ; & il a foin de la rendre  
agréable avec un peu de sirop violat, ou de chicorée.  
Il fait enfuite une évacuation générale par la faignée ;  
puis il applique les fangfues derriere les oreilles, pour  
faire une réVulsion; il veut même qu’on pratique des  
cauteres. Quant à l'es topiques pour la levre même,  
il emploie en Uniment des épithemes faits de décoc-  
tion de cerfeuil, de quinte feuille , de cerfeuil musi-  
qué, de roEes rouges & de fauge, ajoutant un peu de  
felde vitriol, ou de vitriol blanc dépuré par des folu-  
tions & crystalisations réitérées. Cependant il ordonne  
qu’on humecte fréquemment l’intérieur de la CreVasse  
d’un mélange d’eau de plantin , de fucre de Saturne &  
de miel roEat. *Chirurgie de* TURNER.

Voici la préparation de l’onguent pour les gerçures, de  
Bates.

731 LAC

*de Phuile de bois de roses 1 douze gouttes.*

Ou.

Faites un onguent avec la graisse de canard.

LABRUM, *lévre.* Voyez *labia.*

LABRUM VENERIS, nom du *dlpsacus fylvestris ,*ou *Virga Pastoris major.*

LABRUSCA , nom de la *vitisfylvestris.*

LABURNUM, nom du *Cytisus Alpinus latifolius t flo-  
re racemoso pendulo»*

LABYRINTHUS, *labyrinthe de l’oreille.* Voyez *Auris.*

LAC

LAC , *laits*

Le *lait* est une liqueur préparée des alimens mâchés dans  
la bouche, digérés dans l’estomac , perfectionnés par  
Faction & les fucs des intestins , & travaillés dans le  
méfentere , & fes glandes , par le moyen de fes sucs &  
ceux du canal thorachique. 11 a aussi reçu quelque cho-  
se des veines, des arteres , du cœur , des poumons &  
de leurs si.ics, lorsqu’il commence à s’assimiler.

C’est d’un *la.it* tiré de la matiere même du chyle, que  
tous les animaux lactiferes que nous connoissons, font  
nourris,mâles & femelles. C’est du chyle que vient tou-  
jours le *lait* tant dans les hommes que dans les femmes,  
tant dans les filles que dans les femmes stériles , que  
dans les meres & les nourrices. Chaque animal fubsif-  
te donc, est nourri & vit de fon propre suit; c’est avec  
ce fluide seul que fe forment toutes les autres parties  
tant folides que fluides , par le moyen des fonctions vi-  
tales. Il n’y a point de doute que les hommes même ne  
puissent vivre pendant des années entieres avec du *lait*seulement , remplir toutes les actions de la vie , &  
avoir toutes les parties tant folides que fluides de leur  
corps en très-bon état. La sérosité, le siang, la lymphe,  
les esiprits , les os , les cartilages , les membranes, &  
les vaisseaux proviennent donc du *lait* seul. Si un hom-  
me peut vivre pendant plusieurs années de suit, ils’en-  
suit que cette liqueur contient en elle-même la matiere  
de toutes les parties du corps.Le *lait* est plus analogue à  
la nature animale que le chyle ; le chyle des intestins  
tient beaucoup de la nature des végétaux, & celui de  
l’estomac en tient encore davantage. Delà vient aussi  
que c’est dans l’estomac & dans les intestins quesie paf-  
sent les phénomenes de la fermentation & de la putré-  
faction , comme les rapports acides , les odeurs fétides  
& autres le prouvent ; ce chyle de l’estomac est une  
vraie émulsion préparée par l’action des dents , de la  
langue , de l’estomac & des intestins, & par le mélan-  
ge de la falive, du fluide particulier de l’estomac, du  
fuc pancréatique & de la bile : c’est de cette émulsion  
que provient le lait.

Si le *lait* est bon , & qu’on le laisse reposer dans un vaif-  
seau propre , ilparoîtra d’abord d’un blanc uniforme ;  
enfuite il poussera vers Ea siarface , une crême blanche  
épaisse & onctuesse , & ce qui restera paroîtra tant  
Eoit peu bleuâtre en-dessous. Si on enlevé la crême, la  
partie restante en produira de nouvelle. Il en arrive  
autant dans les émulsions ; le *lait* a cette propriété  
dans tous les animaux que nous connoissons , de même  
que la blancheur. Le *lait* de femme est très-léger &  
très-doux; celui en qui ces deux qualités font le plus  
sensibles après le *lait* de femme, c’est le *lait* d’Anesse,  
enfuite celui de Jument, puis celui de Chevre , & en-  
fin le *lait* de vache. C’est dans cet ordre qu’on prescrit  
les laits, aux persimnes phthisiques , & dont les visice-  
res siont foi bles. Le *lait* & les émulsions faites des *vé-  
gétaux* conviennent en plusieurs points : mais ils disse-

LAC 732

rent en d’autres. La préfure préparée du fuc de llesto-  
mac dans les animaux qui ruminent, le coagule, & le  
met en une masse uniforme, qui fe.peut couper au cou-  
teau , & qui fe tourne d’elle-même en caillots , & en  
*petit-lait* ; ce qui nefe fait point dans les émulsions. Si  
on le fait bouillir fur le feu , il perd fes parties les plus  
fluides, & *se* met en une masse de fromage & de heure;  
mais qui n’est point uniforme , qui fe sépare comme le  
*coagulum* séché du sang, ou le blanc d’œuf. Le *lait* est  
agréable au gout, & n’est point désagréable à l'odorat,  
il est extremement doux, & tient le milieu entre le Eang  
& le chyle ; *sa* nature varie selon l’animal, & la nour-  
riture de l’animal d’où on le tire.

Ni l’odeur ni le gout, ni l'instillation du suit frais dans  
l’œil, n’indiquent point qu’il contienne quelque ma-  
tiere acide, ou alcaline, ou faline. Quelque alcali fixe  
ou volatil qu’on mêle avec le *lait* chaud, il ne s’y fait  
aucune effervefcence qui marque de l’acidité : mais il  
devient tant foit peu épais & trouble. Si on mêle avec  
lui l’esprit acide de vinaigre,de sel marin,de nitre,ou de  
vitriol, il n’y aura pas plus d’effervescence, pas plus de  
signes que cette liqueur Eoit alcaline ;.elle s’épaissira &  
Ee coagulera seulement : mais si l’on mêle du *lait* siur  
lequel on aura verfé de l’huile de tartre par défaillan-  
ce , avec l’huile de vitriol; il *se* fera fur le champ une  
violente effervescence , & beaucoup plus grande que si  
on eût mis la même quantité d’alcali fur Phuile pure  
de vitriol. Si l’on fait digérer du *lait* frais dans un aîem-  
bicde verre, à un feu d’environ foixante degrés; il  
viendra d’abord une liqueur aqueufe, sans aucun signe  
d’esprit inflammable : cette liqueur ne paroîtra dans les  
estais chymiques qu’on en pourra faire, en la mêlant  
avec des fels, foit acides, foit alcalins, ni acide, ni al-  
caline. On ne peut pas dire non plus qu’elle contienne  
quelque matieresaline; car elle est sans odeur, d’une  
insipidité parfaite , & distillée dans l’œil, elle n’y cause  
aucune douleur. Il restera au fond du vaisseau une masse  
jaune , épaisse, onctueuse , douce & agréable au gout ;  
& ne contenant pas la moindre particule, acide, alcali-  
ne ou faline , du moins à ce qu’il paroît par l’examen  
qu’on en fait.

OBSERVATION.

Telle est la nature du *lait*, felon les examens différens ;  
que nous en avons faits ; d’où nous conclurrons qu’il ne  
s’y fait aucune fermentation parfaite, soit acéteuse ,  
foit vinetsse , aucune putréfaction qui produife foit un  
Ecl alcalin, soit une huile fétide. Il n’y a cependant au-  
cun doute qu’il n’y ait dans cette liqueur une grande  
quantité de fucs animaux, confondus avec les fucs des  
végétaux. Les idées que nous avons à nous former tant  
de la préparation du chyle, que de celle du *lait,* pour  
être exactes, doivent être fort différentes de celles que  
nous trouvons communément dans les Auteurs de  
Chymie. Comme on tire le *lait* aux animaux deux sois  
par jour, il fautque le procédé que fuit la Nature en le  
formant, s’exécute dans le corps en douze heures de  
tems. S’il séjourne, au-delà de douze heures , il corn-  
mence à dégénérer, & àfe corrompre. C’est une ex-  
périence faite fur les vaches qui ne Ee nourriffent que  
d’herbe, de foin & d’eau. Ces chofesne fe paffentpas  
tout-à-fait de la même maniere ddhs les femmes; & la  
différence qui est fort légere , furtout lorsque le *lait* est  
récent, provient de la différence des alimens. Quel-  
ques Auteurs ontEupposif qu’il y avoir un acide caché  
dans le litit: mais les expériences précédentes contre-  
disent cette opinion ; un acide n’est appelle tel qlle  
relativement à nos sens & à ses effets sensibles : or à ju-  
ger du *lait* récent par ces deux moyens , il ne con-  
tient point d’acide.

*Faites* bouillir du *lait* frais dans différens vaisseaux ,  
ajoutez-y un peu d’eau pour l’empêcher de de-  
venir trop épais en bouillant ; mettez dans l’un  
de ces vaisseaux un peu de vinaigre ,& vous ver-

733 LAC

rez sur le champ le *lait se séparer* en deux parties,  
l’une fluide & l’autre coagulée ; mettez dans un  
autre vaisseau, un peu d’efprit de nitre ; dans un  
troisieme de l’esprit de vitriol , dans un quatrie-  
me de l’esprit de fel, & les mêmes effets feront  
produits immédiatement. Une chaleur de deux  
cens douze degrés, n’empêchera point la coagu-  
Iation de *se* faire. Il y a beaucoup d’autres acides  
qui feroient pareillement coaguler le *lait* ; tels  
fOntlesiIC d’ofeille, d’épine vinette, de citron,  
de raisins de Corinthe, de verjus,de tamarins,& le  
tartre. Ainsi une liqueur dont la fluidité étoit tel-  
le qu’elle pouvoit circuler dans les arteres les  
plus déliées, est maintenant divisée en deuxpar-  
ties, dont l’une est une matiere grossière & cail-  
lée , & l'autre un fluide prefque aussi épais que le  
*lait* même, qu’on appelle petit-lait. Si l’on preste  
fortement le caillé dans un linge épais , on aura le  
fromage , qui est compofé de la crême du *lait 8c*du caillé. Ce fromage deviendra avec le tems acre  
& piquant, mais point acide ; il prendra plutôt  
quelque chofe d’alcalin, avec une odeur particu-  
liere, & un gout si pénétrant qu’il enflammera  
quelquesois la bouche. Si l’on dépouille le *lait*de fa crême, & qu’on le coagule ensuite avec des  
acides ou de la présilre, le fromage qui en pro-  
yiendra, fera fec & dur comme de la corne. Si on  
met fur le feu ce fromage ; il s’épaissit, se racor-  
nit, fe cuit, Ee brule, & rend une odeur toute  
femblable à celle de la corne. Voilà un change-  
ment bien particulier pour un fluide tel que le  
*lait* : mais on en flera moins étonné , si l’on vient  
à considérer, qu’il est peut-être le principe de tous  
les siolides du corps.

OBSERVATION.

La nature du *lait* est telle que nous Pavons observée,  
dans les réservoirs même que la nature lui a préparés  
dans les animaux. Il ne faut donc pour Py coaguler  
qu’un peu de matiere acre & faline; alors la partie sé-  
reufe s’échappera par le bout des mamelles, & le caillé  
demeurera dans les vaisseaux, & produira des duretés,  
des enflures, des inflammations, des supputations, des  
skirrhes, & des cancers; accidens auxquels les glandes  
chyleufes du méfentere pourroient bien être sujettes.  
Mais dans toutes ces coagulations du lait faites par le  
moyen des acides, il conferve toujours *sa* blancheur.  
Ce qui rend rasson de la blancheur du chyle & du *lait*engendrés dans les corps foibles, & de la difficulté que  
ces fluides ont à Ee convertir en Eang rouge, ce fiant les  
acides dont ces constitutions Eont pleines, qui donnent  
lieu aux corruptions acides , à l’odeur acide de la  
stleur, & à la pâleur de tout le corps. Les Medecins  
n’ont qu’à insister star ces particularités, pour pssrve-  
nir à une connoissance exacte d’un grand nombre de  
maladies.

Délayez du *lait* frais de vache avec un peu d’eau; faites-  
le bouillir enfuite dans un vaisseau bien propre,  
& Versez-y peu-à-peu un peu d’huile de tartre  
par défaillance ; il commencera à deVenir jaune ,  
cette couleur augmentera à mefure que Vous ajou-  
terez une plus grande quantité d’alcali. Si Vous  
continuez de le faire bouillir, il paffera d’un jau-  
ne foible au rouge ; il fe coagulera en même-tems  
de plus en plus, & *se* mettra en caillots, mais qui  
ne feront ni si larges, ni si fermes, ni ne fe durci-  
ront aussi facilement que ceux qui proVÎennnt des  
acides. Enfin, si on laisse le tout sur le feu pen-  
dant long-tems, il en résultera une masse coagu-  
lée, épaisse, & rouge.

OBSERVATION.

Le *lait* mêlé avec un acide, ou de la présilre, conserve *sa*

*LAC* 734

blancheur, même Eut le feu : mais un alcali aidé d'tine  
grande chaleur, le fait deVenir jaune & même rouge ,  
si la chaleur est assez grande. Lorsqu’une femme qui  
allaite un enfant, a une fievre Violente, fon suit se cor-  
rompt dans fon fein , & devient jaune, fallu, fluide, &  
fanieux. La partie épaisse & coagulée qui reste dans  
les mamelles, ne tarde point à deVenir tant soit peu  
fétide, & à être abhorrée par Pensant. Lors donc que  
*le lait se* coagule dans le corps, & devient jaune dans  
la fieVre, le Medecin ne doit pas fuppofer que ce foit  
l’effet d’un acide ; mais au contraire celui d’un excès  
de chaleur & d’une tendance à llalcalifation. Pour une  
sois que le *lait* est coagulé par un acide, il y en aura  
cent où la fievre fera la caufe de sei coagulation. Dans  
le tems d’une contagion qui *se* mit dans le gros bétail,  
les bœufs & les vaches ne rendoient ni par haut ni par  
bas la nourriture qu’ils prenoient ; elle demeuroit dans  
leur estomac & leurs intestins, & s’y corrompoit par la  
violence de la chaleur ; elle étoit telle que leur esto-  
mac paroissoit prefque grillé; aussi les vaches ne don-  
noient-elles qu’un suit piquant, jaune, tant Eolepeu *fé-  
tide* , fluide, & qui s’échappoit de lui-même. Ainsi il  
siéra faux de dire que les alcalis détruisent la coagula-  
tion du *lait,* & lui rendent fa premiere fluidité, lorse  
qu’elle lui a été ôtée , foit par des acides chymiques,  
foit par de la préfure, foit par de la chaleur; ce qui  
nous démontre encore que cette liqueur retiendra long-  
tems fa blancheur dans les constitutions froides & foi-  
bles, & ne prendra pas sans\_peine la rougeur du sang.  
Aussi les perfonnes ainsi constituées font-elles toujours  
pâles, & leur Eang est-il fluide, pâle , & aqueux. Dé-  
trussez la casse du mal, la pâleur s’évanouira , & la  
couleur rouge reviendra. LorAque les fonctions vita-  
les fe font languissamment, il ne fe convertit en fang  
qu’une très-petite partie du *lait,* le reste conferve sa  
blancheur ; de - là vient aussi quelquefois la couleur  
jaunâtre ou verdâtre que l’on remarque aux filles dans  
la jaunisse ; rendez les fonctions vitales fortes & robuf-  
tes ; faites circuler promptement les liqueurs; donnez  
de la chaleur au suit, vous dissiperez la pâleur, le tein  
redeviendra fleuri , & le fang pourra même devenir  
d’un rouge si foncé, qu’il en paroîtra noir. En dernier  
lieu, il est évident que le *lait* peut conferver *sa* cou-  
leur blanche dans un corps rempli d’acides : mais si les  
alcalis y dominent , il prendra peu-à-peu la couleur  
de la bile, deviendra dans la fuite d’un jaune plus son-  
*cé*, & passera même au rouge. Le Docteur Lower a  
montré que la couleur blanche dssparoît douze heures  
après avoir mangé. BoERHaavE, *Chymie.*

Voyez à l’article *Fibra* les propriétés médicinales du  
lait, & la maniere de s’en Eervir.

*Dicte blanche,* ou *de lait.*

J’ai donné, dit le Docteur Cheine, dans la diete légere,  
la préférence au *lait* d’ânesse, de sument, de vache,  
de chevre, & de femme ; cette préférence est fondée  
fur l’obfervation & l’expérience. Tous ces *laits* semt  
excellens dans leur efpece , & dans l’ordre que je viens  
de les nommer. Le *lait* tient le milieu entre les nour-  
ritures tirées des jeunes animaux, & des végétaux.  
C’est un Eang blanc tout fait, approprié à tous les dé-  
tours de la cireulation , préparé des mains de la natu-  
re , & destiné par fon auteur pour guérir , nourrir, &  
fortifier les animaux foibles , tendres , & indisposés.  
Le *lait* d’ânesse peut être admis seul dans un estomae,  
à moins qu’il ne foit extremement bilieux; & ce que  
j’avancerois volontiers, c’est que les poudres testacées  
qu’on y ajoute, ne font pas plus de mal que de bien.  
S’il purge, ou même fe caille, il ne faut pas craindre  
pour cela qu’il en foit très-mal-faifant au malade,  
quand bien même il ne passeroit pas entierement; car  
la coagulation indique qu’il y a grande abondance de  
bile, & que les canaux qui portent le chyle font dise  
posés à l’inflammation : or dans cet état il faut faire  
vomir, purger, & rafraîchir ; ce que Je *lait* d’ânesse  
exécutera d’une maniere douee & sure , aussi ces

*yji* LAC

effets cesseront en peu de tems , ou feront aisément ar-  
rêtés par un peu de decoctum de Fracastor pris sur le  
foir, ou par les eaux de Spa, de Pyrmont, de Bristol,  
ou quelqu’autre eau crétaCée, en boisson journaliere,  
Furtout loTque les symptomes ont quelque violence.  
Le *lait* d’ânesse pour être bon dans les perfonnes foi-  
bles , doit être pris, plutôt en aliment qu’en remede;  
elles observeront dans les maladies chroniques, ac-  
compagnées de douleurs aiguës, d’en faire leur nour-  
riture , & d’en prendre autant qu’elles en pourront  
supporter. Tous ceux qui seront attaqués de cacochy-  
mie , de phthisie, de maigreur, & d’atrophie, ne doi-  
vent point balancer à le prendre , *8c* à en continuer  
l’usage deux ou trois fois par jour, jufqu’à ce qu’ils  
Eoient guéris. Je ne connois rien dans la nature, qui  
restitue si promptement les forces & la vigueur aux  
parties mufculaires , & l’embompoint au corps, que  
*le lait* d’ânesse continué pendant long-temps; car il  
faut que tout le chyle prenne d’abord la nature & la  
consiltance de ce *lait,* avant que de circuler aisément  
dans les vaisseaux lactés. Je ne dirai rien du *lait* de ju-  
ment; nous n’en faisions aucun usage, malgré tout le  
cas qu’on en fait dans l’Oriensu

Quelques perfonnes ont une aversion naturelle pour le  
*lait* de vache : il y en a d’autres en qui il sie cail-  
le, qu’il resserre trop , qu’il purge , qu’il enfle, ou  
en qui il dégénere en phlegme , ou qui ne peuvent le  
prendre flans s’expoEer à souffrir beaucoup , ce en  
quoi je les trouve fort à plaindre ; car c’est peut-  
être l’antidote le plus fût , le plus doux , le plus  
certain & le plus général que nous ayons dans toutes  
les maladies chroniques, fans en excepter une feule :  
le seul moyen de le rendre bienfaisant, c’est de net-  
toyer d’abord les premieres voies , Eoit par des vomi-  
tifs , foit par des pilules d’aloès ; de le prendre d’a-  
bord avec les eaux de Bristol, ou d’autres eaux légeres  
& crétacées ; de le mettre, en gruau ou en mets, avec  
les graines d’orge, d’avoine, de froment, de seigle,  
de riz & d’autres ; d’y mêler quelquefois une cuillerée  
de vin blanc ; d’en faire paitrir du pain en bifcuit, fans  
levain ou fans fiel. & cuit à un feu vif: on mangera de  
ce pain , peu , mais fouvent ; enfin, de le couper avec  
une cuillerée d’eau de pivoine composéessur une pinte,  
ou avec une cuillerée à caffé d’esprit de corne de cerf  
fur une chopine. On préviendra de cette maniere les  
flatulences, la pefianteur & le tumulte qu’on en craint,  
& qui proviennent entierement du mauvais état de  
l’estomac & des intestins qui sirnt embarraffés de bile,  
de phlegme & de vents ; tandis que les parties qui ser-  
vent à la coction fiant fort enflammées, les glandes  
gonflées , les vaiffeaux lactés obstrués, la perfpiration  
scsspendue, le fang vifqueux , & toutes les fonctions  
dans un état déplorable. Ainsi les mauvais effets dont  
nous avons parlé ci-deffus ne proviennent point de la  
nature du lait, qui est le plus doux, le plus innocent,  
le plus falutaire de tous les alimens. Ce qui a donné  
lieu à l’erreur vulgaire, qu’il engendre des phlegmes,  
c’est qu’il est le meilleur & le plus efficace de tous les  
balsamiques & de tous les oignans. La nature l'a pré-  
paré pour les persimnes jeunes, tendres & foibles : or,  
il n’y a aucune différence réelle entre un animal tendre  
& foible par son âge , &un animal devenu tel par in-  
disposition ; si ce n’est que la condition de celui-ci est  
pire que celle de celui-là ; c’est à-dire que cet antidote  
naturel lui est d’autant plus néceffaire. Je n’ai jamais  
connu perfonne qui ait travaillé sincèrement à fe ren-  
dre le *lait* bienfaifant, qui n’ait surmonté toute diffi-  
culté, & qui n’en Eoit venu à bout à *sa* grande satisfac-  
tion & à sim grand avantage, à moins que l’état du  
corps ne fût absolument fans reffource. Si on le prend  
aVec un peu de thé Vert, ou d’eau de Bristol, ou d’orge,  
tiede , on ne s’en sentira point opprimé. Ce qui rend  
*le lait* si désiagréable, si malfaisant & si oppressif, c’est  
la disposition inflammatoire, bilieisse & acrimonieuse ,  
de l’estomac & des intestins , qui le fait tourner sim le  
champ en un fromage épais & dur, & qui fait passer le

LAC 736

petit lait dans les vaisseaux lactés trop clair & trop  
promptement. Il n’y a dans le lait que le petit lait  
doux & blanc ; c’est à-dire la sérosité avec quelques  
particules petites & légeres du caillé qui foit capable  
de passer par les orifices inVisibles & étroits des vaif-  
feaux lactés, & de nourrir. C’est en cela feul que con-  
siste ce que le *lait* d’ânesse, de femme & de jument, &  
le petit *lait* de cheVre ont de nourrissant. La préfure ou  
quelque acide puissant, font tourner le *lait* en un fro-  
m age épais, dur & compacte, qui ne peut ni être vomi,  
ni descendre sans peine & sans oppression, furtout dans  
les estomacs foibles & bilieux. La préfure foible le  
mettra en un caillé qui passera plus aisément. Tcut  
Part de faire agréer le *lait* à l’estomac *se* réduit donc à  
empêeher qu’il ne fe mette en un caillé trop dur : or on  
en viendra à bout avec un alcali quelconque, tel que  
le fucre, les yeux d’écrevisses , la chaux, les efprits vo-  
latils & autre chose semblable. A mesure que l'inflam-  
mation des vifeeres *se* calmera, & que la bile diminue-  
ra, les maladies provenantes du *lait* cesseront. Je con-  
seillerois donc à ceux dont l’estomac est plein de bile &  
dans une disposition inflammatoire, de vivre de grai-  
nes, de racines molles & farineuses, & de végétaux  
bien préparés ; je voudrois que ceux qui ont le foie  
mauvais, des débordemens de bile, qui tendent à la  
phthisie &qui ont quelque disposition aux écrouelles,  
au fcorbut, au diabetes & au cancer, fissent ufage de *lait  
8c* de graines, ce semt deux antidotes excellens & qui  
s’accordent ordinairement. On m’a dit que de deux  
petits cochons de *lait* dont l’tm avoit été nourri avec du  
*lait, 8c* l’autre aVec du petit-lait de Vache, le dernier  
deVint le plus gras, le plus blanc & le meilleur à man-  
ger. Mais le meilleur & le plus infaillible remede que  
je commisse, c’est de mâcher pendant quelque tems un  
peu de bon quinquina à midi, & un peu de rhubarbe le  
Eoir, jufqu’à ce que le *lait* n’incommode plus. Le quin-  
quina donnera de la force & de la tension aux tuniques  
des canaux qui portent le chyle. La rhubarbe nonsseu-  
lement produira le même effet, mais encore emporte-  
ra le superflu du *lait ,* aVant qu’il s’accumule & s’ai-  
griffe. Le *petit-lait* de vache au sucre ou à la fleur d’o-  
range , est un antidote admirable contre le scorbut, la  
cacochymie , les vomissemens bilieux, & les fievres  
hectiques & lentes. Je le crois préférable à toutes les  
boissons ordonnées en pareil cas, & à tous fucs ou ti-  
sanes anti-scorbutiques. Ceux qui auront la prudence  
d’en prendre pendant les derniers mois de l’été , la  
moitié d’une quarte le matin, & l’autre moitié le fOir,  
plus ou moins,ne Eeront point attaqués vraissemblable-  
ment des fievres de l’automne, & fieront garantis des  
paroxylmes violens de la goute en hiver, & des effets  
terribles des humeurs scorbutiques & écrouellesses, &  
des sucs cachectiques, ainsi que des maladies de la  
peau, surtout s’ils y font infuser quelque plante parti-  
culiere, comme le cochlearia , le liere terrestre, lepas  
d’âne, le baume, la fange ou autre semblable, ou un  
peu de *lait* de soufre, pourvu toutefois que le *lait* ne  
fût déja point trop purgatif de lui même. On cnm-  
menceroit par prendre le *lait* de soufre dans une cnil-  
lerée de petit-lait.

Le *lait* ou plutôt le petit *lait* dejohevre,fortifie & restaure  
puissamment. Je suis étonné que mes compatriotes qui  
commissent les effets merveilleux qu’il a produits dans  
des cas terribles en Ecoffe , en Irlande & en Wales, en  
y joignant un régime, des alimens, un air & des exer-  
cices convenables, n’y aient pas recours plus ordinai-  
rement dans toutes les maladies phthisiques, fcorbuti-  
ques & cachectiques, ainsi que dans toutes celles qui  
ont pour caufe des sucs inflammatoires ou viflqueux.  
Les anciens Médecins en fassoient grand cas. Lesche-  
vres qui se repassent de plantes tendres, légeres &  
aromatiques, en air pur & soir des lieux élevés , doi-  
venten communiquer llesprit, le baume, & la dcu-  
ceur à leur lait, & conséquemment à ceux qui en font  
un grand ufage. Aussi trouvons-nous par expérience  
qu’il purge doucement, ouvre, nettoie, rafraîchit, &  
restaure.

737 LAC

restaure. Enfin, il n’y a point de délayant plus natu-  
rel & plus doux, ni d’antidote plus souverain dans les  
maladies scorbutiques, bilietsses & inflammatoires que  
cette diete blanche, artificielle : mais il en est du lait  
de chevre, ainsi que de toutes les autres chofes simples  
naturelles & communes. Elles ont beau être bienfai-  
santes & salutaires, on les néglige, on les méprise, pour  
avoir recours à des ingrédiens nouveaux , étrangers ,  
couteux, & à des remedes compliqués : mais il saut *es-  
pérer* que le tems & le mal détromperont les hommes ,  
s’il est possible de les détromper. Il ne me reste plus  
qu’à dire un mot du lait de femme, qui est certaine-  
ment le plus analogue & le plus naturel à nos corps, &  
dont on ressent à tout âge, dans l’enfance, dans la jeu-  
nesse & dans les infirmités de la vieillesse, des effets fa-  
lutaires. Il n’y a prefque point d’abattement dont cette  
liqueur ne puisse relever le corps; elle produiroit bien  
d’autres effets, si elle n’étoit point dépravée ou aflbi-  
blie par les alimens rances, acres , mauvais , dont les  
Nourrices & les perfonnes de leur état font ufage, fans  
compter leur malpropreté ordinaire. Si les Nourrices  
vivoient de *lait* de vache, de femences, de racines &  
de végétaux bien préparés; si elles ne buvaient que de  
Peau, du vin bien trempé, de l'eau d’orge ou des li-  
queurs non fermentées ; si elles avoient foin de leur  
corps, & qu’elles fe tinffent proprement, leur *la.it*paf-  
fant par des couloirs infiniment plus déliés & plus dé-  
licats, feroit un vrai nectar, dans les atrophies, les pa-  
ralysies & les affections des nerfs. Mais dans l’état où  
les chofes font actuellement, dans l’habitude où l’on  
est dans les familles , d’accorder tout à l'humeur , au  
gout & au caprice des Nourrices, il n’est pas possible  
que leur façon de vivre & de fe nourrir n’influe consi-  
dérablement fur la constitution des nourriffons. Je pen-  
se qu’il est néceffaire à la fauté d’tm enfant d’avoir une  
Nourrice propre, faine, vigoureuse & sobre comme *sa*mere; car il est constant que demeurant plus long-  
tems, & prenant de plus grands accroiffemens entre les  
bras de l’une qu’il n’a fait dans le fein de l’autre, les  
fucs & les humeurs de celle-ci ne doivent pas l’affecter  
moins qu’il l’a été par les sucs & les humeurs de celle-  
là. D’ailleurs on ne peut pas douter, à moins qu’on ne  
veuille heurter de front l’expérience & l’observation  
journaliere, que l’ame des enfans ne *se* ressente, ainsi  
que leur corps, de la maniere dont ils ont été nourris.  
D’où je conclus que,tout bien considéré,il vaudroit infi-  
niment mieux s’en tenir à la nourriture innoCente &  
faine , de Peau de gruau, du suit de vache & des grai-  
nes, que de recourir au lait rance d’une Nourriee sa-  
le, voluptueufe & corrompue. Οηευνε , *Maniere de  
traiter les maladies du corps et de l’esprit.*

Voici la maniere dont le même Auteur parle de la diète  
blanche dans scon Traité de la *maladie Anglaise.*

Ceux dont le tempérament est ruiné, qui font remplis de  
sues mauvais ou corrompus, qui ont eu de violens &  
dangereux Eymptomes de maladies, de grandes obf-  
tructions, en qui ces indispositions fiant poussées à un  
haut point, qui fiant menacés de phthisie & de la def-  
truction de quelque visicere important, & qui ont esc  
Euyé sians succès tous les autres remedes imaginables ,  
n’ont de ressource & n’éprouveront de soulagement que  
par une abstinence totale de tous les mets tirés des ani-  
maux & de toute estpece de liqueurs fortes & fermen-  
tées, &que par un ufage constant du suit, des sternen-  
cesou graines, & des différentes fartes de végétaux,  
Eelon la nature de la maladie. L’expérience m’a consta-  
té que.ce régime ne manquoit jamais de produire des  
effets salutaires, & de diminuer considérablement la  
violence des symptomestplusieurs *se* font réduits à cet-  
te manier^ de vivre, sians l’avis d’un Medecin, prese  
que par instinct, & ont ©Hervé ce que leur état leur  
permetroit-d’obferver le plus commodément. D’autres  
en ont sait autant par l’avis du Medecin , & ils ont été  
guéris radicalement & entierement débarraffés de leurs  
*Tome IV.*

LAC 738

maladies les uns & les autres; il *n’y* a eu de différence  
que par rapport au tems; les uns ont été guéris plutôt  
& les autres plus tard anelon l'opiniâtreté de la mala-  
die ; & cela toutes les fois qu’elle n’avoit point sait ase  
sez de progrès, pour être devenue naturellement incu-  
rable. Encore dans ces derniers cas le *lait* a-t’il sait  
tout ce qu’on pouvoir exiger de la force de Part ; il a  
diminué la maladie, allongé la vie, soulagé & rendu  
plus de repos & de tranquilité qu’on n’en avoit pu pro-  
curer par aucune autre méthode, excepté les opiats &  
les narcotiques,auxquels il ne faut jamais avoir recours  
que lorfque la cure est absolument défespérée. Lorse  
que les nerfs & les folides font naturellement foibles ,  
& le malade fujet dès sim enfance aux affections des  
nerfs , le feul moyen de le délivrer des retours de ces  
anciens fymptomes , c’est la diete dont je parle. Je n’ai  
jamais vu de remede plus efficace en pareil cas. Ce-  
pendaru on fera bien de ne point s’assujettir à ce  
régime , fans avoir pris l’avis de quelque Medecin  
honnête-homme & habile homme, qui ayant bien con-  
sidéré l'état de la maladie & du tempérament, puisse  
diriger convenablement dans l’usage du *lait*, & fache  
les moyens de tenir dans la tension qui leur est propre  
les siolides que cette diete relâche quelquefois, tout en  
purifiant les humeurs & en nettoyant le corps. Il faut  
aussi qu’il foit en état de juger jufqu’où cette diete doit  
être poussée ; car il y a des maladies profondes & invé-  
térées dans lesquelles le *lait* après avoir procuré un sou-  
lagement considérable pendant quelques mois, reveil-  
le la maladie, jette les esiprits dans l’abattement, rap-  
pelle tous les spmptomes, détruit toutes les espéran-  
ces dont on s’étoit flatté, décourage le malade & le Me-  
decin, fait abandonner à celui-ci fa méthode & lui at-  
tire les reproches de celui-là. Le *lait* cesse de produi-  
re des effets falutaires & expose à ces inconvéniens ,  
lolaque la constitution est surchargée d’impuretés grose  
sieres,de bile, dephlegme & de fels. Mais si le Mede-  
cin ne sie laisse point ébranler, s’il tend intrépidement à  
scm but, si après avoir employé les volatils , les *éva-*cuans, les astringens, il revient au *lait,* il peut comp-  
ter siur le succès, & s’assurer que sim malade touche au  
moment de Ea guérisim. Au reste, ce remede est sistet à  
la loi commune de tous les autres, c’est de ne point  
guérir, de quelque maniere qu’on l’administre, les ma.  
ladies qui font vraiement incurables, & il arrive fré-  
quemment que les chofes soient dans cet état lorfqulon  
y a recours. LorEque le *lait* a réussi sur un malade, il  
ne doit point pour cela en abandonner l’usage ; il ne  
peut se livrer aux autres alimens, sans en être puni fur  
le champ, & sans s’expofer à une rechute ; car dans  
toutes les maladies de l’estomac, il faut, ainsi que Cel-  
fe l’observe, que le malade si.live le régime qui l’a tiré  
d’affaire; & *sa santé* ne peut être durable, que par l’u-  
sage des moyens qui la lui ont rendue.

Quelques persimnes ont répandu méchamment & artifi-  
cieusement, que je recommandois le *lait* & les végé-  
taux pour toute nourriture à tout malade, dont le tem-  
pérament est ruiné. Je me crois obligé d’avertir que  
c’est une rêverie dans laquelle je n’ai jamais donné, &  
que ces si-lggestions défavorables , font entierement  
contraires à mes vrais sentimens; j’ai même donné la  
préférence dans mon estai fur la goute, c’est-à-dire,  
dans une maladie opiniâtre, douloureuse, & qu’on trai-  
te communément avec le *lait,* à la diete ordinaire de  
viande bien choisie , & de bon vin vieux bien trempé  
fur la diete blanche. Et dans mon *Essai sur la santé cV  
sur la longue vie,* j’ai tâché de mettre un malade en état  
autant qu’il étoit possible, de choisir entre les mets ti-  
rés des animaux, ceux qui étoient les plus cOnvena-  
bles à fa constitution & à la maladie dont il étoit atta-  
qué, & j’ordonne tous les jours, après avoir consideré  
la nature des maladies, à des perfonnes qui s en te-  
noient aux végétaux, de *sc* remettre aux viandes. Une  
diete parfaite de *lait 8c* de végétaux, outre qu’elle est  
particuliere, & incommode dans un pays où l’on fe  
nourrit communément de la chair des animaux , &

A aa

*J39* LAC

qu’elle ne donne pas des forces fussifamment aux per-  
fonnes qui font naturellement foibles , & qui *n’y* font  
point accoutumées dès leur berceau, peut en mettre  
d’autres au point de n’y pouvoir renoncer, fans rif-  
quer de perdre la vie. D’ailleurs si elle vient a relâ-  
cher & à amollir les folides, ce qui lui arrive quelque-  
fois, tandis qu’elle adoucit les humeurs, il faudra né-  
cessairement en venir aux remedes capables de commu-  
niquer de la tension, comme les cordiaux, les astrin-  
gens, les échauffans, le traVail & l'exercice, toutes  
chofes qui tiennent d’une diete forte & vigouretsse. La  
diete blanche veut être encore menagée aVec toute la  
circonspection possible, dans les corps remplis d’hu-  
meursgrossieres, siljets à des maladies & à des paroxyf-  
‘mes inflammatoires, gouteux & fcorbutiques ; à moins  
que l’on ne Veuille s’expofer à faire rentrer les hu-  
meurs, àcaufer des Vapeurs, de l’abattement & des af-  
fections de nerfs; maux qu’on s’étoit proposé de pré-  
venir par l’ufage du *lait.* Je prétendrai toutefois fans  
balancer qu’il y.a des cas dans lefquela la diete du *lait 8c*des Végétaux est absolument nécessaire; telles font les  
goutes Violentes & habituelles, les rhumatisines , les  
cancers, la lepre, les écrouelles, les coliques dans lese  
quelles les nerfs font affectés, les épilepsies , les mala-  
dies hystériques Violentes , la mélancolie , les phthi-  
sies & autres semblables, ainsi que toutes les maladies  
chroniques poussées à leur dernier période. La diete  
blanche n’a jamais manqué dans ces occasions de pro-  
duire de bons effets. Quant aux autres maladies chro-  
niques, provenantes des humeurs ou attaquant les  
nerfs; & quant à celles qui n’ont point encore atteint  
leur dernier degré, & qui en font au premier ou aufe-  
cond période , une diete simple, frugale & commune,  
est certainement la meilleure qu’on puisse fuivre. Il faut  
en pareil cas faire ufage des viandes, en prendre peu,  
mais choisir les plus légeres, les plus tendres, les moins  
compactes, les plus douces , & celles des animaux les  
plus jeunes, ufer fobrement de liqueurs généreufes, &  
felon les regles que j’ai données, pour tenir les solides  
dans une tension convenable , prendre des bouillons  
foibles & des foupes faites avec la chair d’animaux ten-  
dres & jeunes, n’y mettre ni graisse, ni heure ; les épaif-  
sir feulement avec une quantité convenable de femen-  
ces des végétaux ou de grains, tels que le froment,  
l’orge, le riz, le feigle, l’avoine , le millet & autres.  
Je penfe qu’alors cette diete est préférable au *lait* pur  
& aux végétaux. J’ai expérimenté qu’elle étoit aussi  
moins dangereufe. D’ailleurs étant plus ordinaire, el-  
le est moins incommode; il ne faut quelquefois y per-  
sister que pendant quelques mois, pour en reffentir les  
effets. Je ne veux point que l’on fe réduife à une diete  
singuliere, ou qu’on ait recours à des remedes extraor-  
dinaires, que dans les cas extremes & dans les maladies  
mortelles. Ainsi que je croi que le bon siens estlamar-  
que d’un esprit sain , j’estime que la vie commune est  
le gage du bonheur & de la santé : autrement ni le bon  
fens, ni la vie commune n’auroient point été faits pour  
le gros des hommes.

Un des grands avantages qu’a la diete du suit & des vé-  
gétaux fur celle des viandes ; c’est qu’en la suivant,  
on ne s’expose point à surcharger les humeurs de trop  
de sels , ou à les épaissir par des particules compactes &  
terrestres , que la force naturelle des solides affoiblis,  
ne peut plus brifer, ou atténuer ; & que d’ailleurs les  
malades ont plus de facilité pour fe régler par rapport à  
la quantité; l’estomac n’étant point tenté de recevoir  
trop d’alimens, lorfque cesalimens ne Pirritent point,  
& que le gout d'est pas piqué par la délicatesse des af-  
faissonnemens : ajoutez à cela que le suit délaie effecti-  
vement les humeurs épaissies ; qu’il calme celles qui  
Pont trop chaudes, qu’on en peut prendre autant qu’il  
en faut pour tenir les intestins pleins , & fussifamment  
gonflés ; & que par conséquent la circulation, & les éva-  
cuations & sécrétions naturelles , s’acheveront dans les  
constitutions foibles, plus uniformément qu’il n’est  
possible qu’elles le fassent en ufant des viandes, même

LAC 740

aussi fobrement que l’état où l’on se trouve l’exige, à  
moins que tout ne foit extremement délayé avee de  
Peau, & assaissonné avec des végétaux farineux : ce qui  
revient à la diete blanche. C’est donc à cette diete qu’il  
faut s’en tenir; c’est donc un moyen, je ne dis pas con-  
venable , mais absolument nécessaire d’entreténir les  
fonctions naturelles dans un état d’aifance & de liberté,  
& de garantirles parois des vaisseaux capillaires de s’u-  
nir & de s’attacher, & de donner lieu par conséquent à  
des obstructions incurables , furtout lolssque la constitu-  
tion est extremement dépravée , & qu’un malade est  
attaqué des maladies opiniâtres & dangeretsses dont  
j’ai parlé; car dans les autres conjonctures moins im-  
portantes, il n’est point nécessaire, il pourroit même y  
avoir de l’inconvénient & du danger à recourir au *lait  
8c* aux légumes ; car quoique ces alimens produisent  
toujours à la longue du soulagement dans les maux, de  
la liberté dans lemouvement des efprits, & de l’aifance  
dans les fonctions de l’ame ; il y a toutefois telles occa-  
sions , tels emplois, professions & métiers, qui exigent  
indifpenfablement une constitution , & des forces de  
corps qu’on n’est gueres en état d’en attendre.La diete  
blanche ne convient donc gueres qu’à ceux qu travail-  
lentplus d’esprit que de corps, qui ne font avides que  
des plaisirs intellectuels,qui menent une vie sédentaire  
& studieufe, & qui peuvent *se proposer* de la passer fans  
peine, & de la faire agréable & longue.

L’usage feul du *lait* d’ânesse dont il faut prendre deux pin-  
tes par jour, fans aucun autre mets ou boisson , guérira  
à la longue un cancer, en quelque partie du corps qu’il  
Boit, avec les emplâtres convenables , peurvû que le  
malade ne foit point épuisé , lorsqu’il commencera ce  
régime, & qu’il ne foit point trop avancé en âge ; dans  
ces deux cas même, il diminueroit fes douleurs, pro-  
longeroit sa vie, & rendroit *sa* mort moins cruelle, fur-  
tout s’il ufoit en même tems des cloportes , des yeux  
d’écrevisses préparés, dtl nitre & de la rhubarbe, & qu’iI  
Ee fit faire de petites faignées de tems à autres. Il fau-  
droit aussi qu’il continuât le même régime après sa gué-  
rifon, & que s’il lui arrivoit de l'altérer, ce fût féule-  
ment en passant *au lait de* vache avec les graines.

Tout cancer que l’on pourra extirper , resserrer, guérir , à  
une fistule près que les emplâtres ordinaires,c’est-à-dire  
adoucissantes , rafraîchissantes & modérément astrin-  
genres,entretiendront à la partie ; n’incommodera non  
plus le malade, & ne nuira non plus à fa fauté & à la  
durée de sa vie,que s’il n’avoit jamais eu de cancer, fur-  
tout si au-dessous de cinquante ans,il *se met* à la diete de  
*lait* de vache & de légumes.

Une diete parfaite de *lait* & de graines,avec des fssignées  
légeres & fréquentes, toutes les fois que les fympto-  
mes s’irriteront , un peu d’ipécacuanha pris deux ou  
trois fois la femaine, un peu de quinquina mâché le  
matin, & quelques grains de rhubarbe le foir,guériront  
les confomptions même accompagnées de tubercules,  
d’hemophtysie, & de phthisie dans le premier période;  
elle calmera considérablement, si elle ne guérit point  
entierement dans le second période , furtout si on y  
joint l’exercice du cheval dans un air pur & chaud , &  
rendra la mort moins cruelle, dans le troisieme & der-  
nier période.

Une diete parfaite de *lait* de vache, dans laquelle on en  
prendra deux pintes par jour , fans aucun autre ali-  
ment, viendra à bout avec le tems , des maladies épi-  
leptiques , hystériques , ou apoplectiques, qui ne font  
feîonmôique desfymptomes, ou degrés d’une mala-  
die générale que j’appelle scorbutico-nerveufe, ou le  
fcorbut à S011 dernier période : mais il faut commen-  
cer ce régime avant cinquante ans. Si le malade a en-  
viron cet âge , il continuera le même régime après sa  
guérifon, y ajoutant feulement des graines : autrement  
il aura des rechutes plus fréquentes , & plus cruelles ,  
& le mal l’emportera.

Une diete parfaite *de lait de* vache, fans aucun autre ali-  
ment,est le meilleur moyen que l’on ait de guérir l’hé-  
miplégie, ou même la paralysie mortelle, & conféquem-

741 LAC

ment tous les degrés inférieurs d’une paralysie locale, si  
l’on s’y soumet avant cinquante ans. Je regarde toutefois  
cette maladie comme la plus opiniâtre , la plus intrai-  
table, & la plus affligeante dont le corps pusse être at-  
taqué, furtout lorsqu’elle provient de lafCiveté, & d’u-  
ne luxure habituelle. On peut en arrêter les progrès  
par des vomitifs violens, par les mercuriels, les gom-  
mes fétides , la gestation , les pilules d’Ethiops, telles  
quelles font décrites dans la derniere édition de la  
Pharmacopée d’Edimbourg; les eaux rafraîchifla-ntes  
& minérales , & les bains chauds & froids felon la fai-  
scm ; mais si l'attaque en a été forte, si la constitution  
en a été violemment ébranlée, il ne faut s’en promettre  
une guérifon parfaite que par *ielait* de vache.

La diete parfaite du suit & des graines, aVec les Vomitifs  
doux, deVant & après les accès, du quinquina mâché  
le matin , de la rhubarbe le foir, & la faignée aux envi-  
rons des Equinoxes, guériront radicalement la goutte ,  
dans les personnes qui auront moins de cinquante ans,  
& soulagera considérablement celles qui feront plus  
aVancées en âge. Elle produira même des effets falutai-  
res, fur ceux qui ont des nodus crétacés, & les jointures  
enkylofées , surtout si on y joint l’exercice dans un air  
pur, des frictions fortes & continuées : mais la guéri-  
fon ne doit point faire ceffer le régime.

J’aj éprouyé tant de fois les méthodes que je viens de prese  
crire dans les cas dont j’ai fait l’énumération , elles  
mlontréussi si fouvent, qu’on peut compter dessus, &  
s’enpromettre les mêmes effets, avec toute la ressem-  
blance & la certitude dont les choses fiant susceptibles  
en Medecine : quoique les méthodes suivantes foient  
très-rassonnées, je ne les proposerai point avec lamé-  
me confiance , parce que je n’ai pas suffisamment d’ex-  
périences.

Une diete parfaite de *lait* & de graines, avec des purgatifs  
doux pris de tems en tems , comme la manne & la  
crême de tartre , le fel de Glauber ; les pilules de pré-  
cipité perse, ou des pilules de mercure alcalisé avec  
la térébenthine cuite, guériront totalement, & déraci-  
neront en six semaines, ou un mois toute maladie *vé-  
nérienne* dans sim premier période ; ou lorfque ce n’est  
simplement qu’une gonorrhée virulente fans aucun au-  
tre Eymptome; il faudra mâcher quelque tems après  
la guérifon , du quinquina, ou de la rhubarbe pour con-  
folider & resserrer.

Une diete parfaite de *lait 8c* de graines , continuée peu-  
dantsix ou huit mois , guérira totalement, & déraci-  
nera toute maladie Vénérienne au fécond période, c’est-  
à-dire , lorsqu’il y a bubon, chancre & affection  
cutanée ; si l'on persiste pendant tout ce tems dans l'u-  
sage des pilules de précipité perfe, ou de mercure alca-  
Iisié, & de gomme de gayac , aVec les emplâtres d’on-  
guent Napolitain , seins garder la chambre, & fans *ces-  
ser* de Vaquer à *ses affaires.*

Une diete de *lait* & de graines, fui Vie strictement & long-  
tems, guérira & déracinera certainement toute ma-  
ladie Vénérienne à sim dernierpériode , qu’on aura Vai-  
nement attaquée par la saltVation , surtout si cette ma-  
ladie ne sie Complique point aVec d’autres maladies hé-  
réditaires. Les autres méthodes que l’on fuit commu-  
nément, conduifent rarement à une guérison parfaite ,  
& il y a beaucoup de malades qui en ont pour le reste  
de leur Vie.

Une diete de *lait* & de graines bien menagée, aidée du  
mercure bien purifié, dont on fera prendre une once  
. deux sois par jour, des vomitifs de fquille , aux envi-  
rons des nouVelles & pleines lunes, avec les pilules de  
fquilles , telles qu’on les trouve dans la Pharmacopée  
d’Edimbourg, déracinera parfaitement un asthme ha-  
bitucl, furtout dans les contrées méridionales , & dans  
les lieux où l’air est pur & chaud.

Dans une pleurésie douloureufe & dangereufe , on com-  
mencera par diminuer considérablement le volume du

LAC 742

fang par des saignées copieuses , & par abbatre la ma-  
ladie aVec des émulsions saVoneufes & huileuses & des  
alcalis Volatils ; puis l’on mettra le malade à une die-  
te exacte , parfaite & continuée de *lait* & de graines-;  
par ce moyen on adoucira le fang & les humeurs, &  
l’on préViendra une rechute, la phthisie & l'empyeme.  
Une diete de *lait* & de graines,avec l’ipécacuanha &quel-

ques grains de tartre émétique , pris à chaque notlVelle  
& pleine lune, & dans les interValles le mercure alcali-  
sé & le gayac ; des pilules cochiées, & lorsque le  
sang sera suffisamment atténué, & les obstructions le-  
vées, les bains froids, avec les végétaux astringens,  
mais furtout le quinquina , sirnt les meilleurs moyens  
que l’on puisse employer pour guérir radicalement tou-  
tes les especes dé manies & de phrénésies qui semt à  
notre honte si communes dans notre Ifle ; & pour en  
achever la guérsson, je crois que la même méthode  
continuée est préférable àl'ufage des émétiques & des  
cathartiques Violens qu’on a coutume d’ordonner,fans  
rien changer à la diete commune : j’estime que dans  
ces conjonctures, c’est jetter de l’huile fur le feu; aussi  
voyons-nous que le mal reprend le malade , tantot  
plus Violemment,tantôt moins, & qu’il passe à fa  
postérité.

Dans une hémorrhagie quelle qu’elle foit, par les pou-  
mons , par le nez , par l’anus, ou par la matrice , quel-  
lequ’en puisse être la Violence; quand on aura com-  
mencé la cure par quelques saignées réitérées pour  
modérer la perte de seing, & par l’usage du styptique  
d’Eaton , dans l’eau de Bristol, dans la teinture dé  
rosies , aVec le quinquina , en silbstance , en extrait,  
ouen décoction , on mettra le malade à une diete par-  
faite de *lait* & de graine ; si cette diete est bien fuiVie,  
elle fera disparoître tous les fymptomes , elle adoucira  
le Eang & les humeurs, y mettra du baume, & pré-  
viendra les rechutes ; car toutes les hémorrhagies sont  
d’une nature aere & inflammatoire; elles ne different  
que selon la partie où s’est faiie la rupture des vaisi-  
sieaux capillaires, & supposent par tout dans le sang  
une sérosité acre, épaisse & caillée.

La diete de *lait 8e* de graines , aVec les Vomitifs fré-  
quens & actifs, les émulsions saVoneufes, les alcalis  
volatils,les emplâtres mercurielles fur la région du foie,  
les eaux de Bath, & l’exercice fréquent du cheVal,  
font les meilleurs & peut-être les feuls moyens qu’on  
ait de guérit la chlorose noire ou jaune, caufée par  
l’indifposition , & l’obstruction du foie, par une bile  
visqueufe & peccante , ou par des pierres biliaires qui  
empêchant la sécrétion de cette humeur, &S01I passa-  
ge dans les intestins la contraignent de réfluer dans les  
veines. L’expérience m’a démontré qu’on Venoit à  
bout de détruire entierement cette maladie par la mé-  
thode que j’indique , ce que je n’ai jamais vu faire par  
aucune autre.

Une diete parfaite de *lait 8c* de graines , avec l’eau seule  
pour boisson, extirpera à la longue le scorbut, àquel-  
que degré qu’il foit porté , les ulceres fcorbutiques ,  
les abfcès aux g landes, &même la lepre des Grecs &  
des Arabes; si on la continue, elle soulagera du moins  
considérablement dans ces maladies. On fera bien d’y  
joindre l’éthiops minéral, le cinnabre d’antimoine,  
ou *saqua argentea,* si l'on juge à propos de la continuer  
long-tems.

Une diete parfaite de *lait* d’ânesse, est de toutes celles que  
l'on peut prefcrire, la plus rafraîchissante , la plus ad-  
doucissante, & la plus corroboratÎVe. Je mets après  
cette diete , celle du petit *lait* de Vache, ou de chcVre,  
s’il ne purgepoint , &ne donnepoint deVents, & après  
celle-ci , le *lait* de Vache bouilli otl crud , pourront  
aliment.

Nous lifons dans La Motte, qu’il s’est assuré par une in-  
finité d’expériences que le *lait* le plus léger étoit le  
meilleur ; enforte que l’inspection du *lait* de la nourri-  
ce lui suffifoit fouVent pour connnître l'état de l'en-  
fant. Les enfans nourris de *lait* clair & léger, font or-

A a a ij

743 LAC

dinairement gras , frais & fains ; au contraire lorse  
que le *lait* est épais ; l’enfant est maigre, chaud & ma-  
lade.

Il obferve aussi que les enfans qui tetent du *lait* épais ,  
mouillent rarement leurs couches ; au lieu que ceux  
qui en tetent de clair & de limpide les mouillent abon-  
damment.

Si le *lait* qui est clair a un gout doux & agréable comme  
s’il étoit fucré, & qu’il jaillisse du téton avec force,  
lorfque la nourrice le raie, c’est un signe qu’elle en a  
beaucoup; & dans ce cas il continue de sortir pendant  
quelque - tems, immédiatement après que l’enfant a  
tété.

Le *lait* épais a fouvent un gout amer , salé ou quelque  
autre saveur désagréable, & ne coule que goutte à gout-  
te, lorfque la nourrice presse sa mamelle; elle a le sein  
mollasse , ce qui est la preuve qu’il n’est pas rempli de  
*lait.*

Pour gouter le *lait,* il faut d’abord fe rincer la bouche  
plusieurs fois avec de l’eau , faire rayer du *lait* fur  
une affiette,& en porterlquelques gouttes sur la langue.

Les grosses mamelles font sujettes à n’avoir que peu de  
*lait.* Celles qui ne sont que médiocrement grosses &  
ont un mamelon rouge pendant, font les meilleures.

Il est difficile de juger, si une nourrice est grosse ou non ,  
parce qu’elles n’ont pas ordinairement comme les au-  
tres femmes les fymptomes qui annoncent un commen-  
cement de grossesse, tels que les maux de cœur, les vo-  
missemens& autres semblables.

Quand la nourrice est effectivement grosse. Pensant qui  
la tete, feporte mal, la nourrice dépérit & maigrit, &  
*son lait* diminue : mais fagrosseste est quelquefois fort  
avancée avant que tout cela arrive.

Les nourrices qui ont leurs regles n’en font quelquefois  
pas pires pour cela , pourvu que Pensant profite : ce-  
pendant quand on peut faire mieux , il ne faut pas  
choisir de celles-là ; parce qu’il arrive fouvent que l’en-  
fant ne tete point pendant le tems que les regles cou-  
lent, & qu’il s’en trouve incommodé. LA Μοττε.

Le même Auteur conseille pour faire passer le *lait,* au  
lieu de tous les Topiques vantés qu’on emploie à cet  
effet, d’y appliquer simplement toute chaude, une fer-  
viete bien douce, qu’on aura foin de ne point laisser  
refroidir, observant de ne point toucher au fein pen-  
dant cetems-là , parce que c’est le tems où la douleur  
est le plus vive.

Plus le *lait* se porte avec violence & impétuosité aux ma-  
melles , plutôt la douleur cesse , surtout s’il ne flue  
point en dehors ; car s’il flue, la douleur à la vérité est  
plussi-ipportable , mais elle dure plus long-tems.

Quand le *lait* flue , il faut avoir foin de changer souvent  
les serviettes , de peur que le sein ne *se refroidisse, &*que le *lait* ne s’y caille, ce qui occasionneroit une tu-  
. meus.

Il faut aussi que la femme ait attention de ne point pren-  
dre de froid aux bras ni aux mains; & que pour cet  
effet, les manches de fa chemife descendent bien bas,  
& qu’elle ait aux mains des gants ou des mitaines; car  
le froid aux mains pourroit casser des tumeurs aux  
mamelles. C’est pourquoi le plus sûr feroit qu’elle  
tînt toujours ses mains dans le lit, si elle le peut, fans  
que cela lui caufe des vapeurs, comme il arrive quel-  
quefois.

Le froid aux piés pourra aussi caufer des tumeurs ou des  
abfcès au sein. LA Μοττε.

*Des qualités bienfaisantes du petit lait.*

Telle a été la bonté de Dieu pour les hommes, & l’éten-  
due de sa Providence , qu’il nous a procuré non seule-  
ment une multitude surprenante de remedes efficaces,  
tant pour prévenir que pour guérir les différentes ma-  
ladies auxquelles nous sommes exposés , qu’il en a  
placé dans les regnes minéraux, végétaux & ani-  
maux ; mais qu’il a même revétu les substances dese

LAC 744

tinées à notre nourriture journaliere des propriétés ca-  
pables d’éloigner la plupart des maladies aiguës. Nous  
en avons dans le *lait* une preuve évidente. Il est non-  
seulement très-propre à nourrir & à conserver le corps  
à tout âge, dans tout état, & en toute constitution ; on  
ne peut lui refufer le premier rang entre les choses qui  
entretiennent la fanté ; la nature ne nous fournit peut-  
être rien de plus efficace , ni de plus falutaire ; mais  
c’est encore un remede excellent. Il faut convenir que  
ce remede mal préparé ou imprudemment ordonné,  
est dans le cas de tous les autres, & qu’il produit alors  
infailliblementde fâcheux effets. Telle est en général  
la nature de tous les remedes, & de tous les alimens,  
qu’ils font capables de faire bien ou mal, felon les  
conjonctures dans lesquelles on fe trouve, & les disposi-  
tions dans lesquelles on est; c’est à l’habileté du Me-  
decin d’adapter les remedes & les alimens à l’état du  
malade, à en faire la distinction, à rejetter ceux qui  
pourroient nuire, à indiquer ceux qui font bienfassans,  
& à ne prescrire que ceux qui font propres à prévenir  
les maladies, ou à rappeller la fanté. La Philosophie  
naturelle, mais surtout la Chymie, lui servira beau-  
coup en ceci.

Cette considération jointe au desir que nous avons tou-  
jours eu d’offrir aux hommes tout ce que nous avons  
cru leur devoir être de quelque utilité en Medecine ,  
nous a porté à examiner les propriétés médicinales du  
suit, & à démontrer que *sa* partie la plus fluide, qu’on  
appelle petit *lait,* est un remede incomparable ; au  
lieu que *sa* substance la plus grossiere, la plus pesante  
& la plus terrestre est pernicieuse , tant en aliment,  
qu’en remede, sijrtout lorsqu’elle est séparée du petit  
*lait.*

Quoiqu’il n’y ait rien de plus satin, ni de plus propre à  
la nourriture des hommes & des animaux en général,  
que le *lait ,* enEorte qu’on pourroit le considérer à juse  
te titre , comme le plus important des alimens ; toutes-  
fois, je ne crois pas que dans la multitude des substan-  
ces que nous prenons, il y en ait de plus dangereuses,  
ni qui cauEent des maladies plus terribles. Car comme  
tout *lait* est composté de deux parties, dont l’une est  
fluide, & l’autre Eolide ; & comme il n’est ni salutaire,  
ni nourrissant, sans l'union intime de ces deux parties ;  
il n’y a aucun doute que si le *lait* vient à *se* tourner  
dans l’estomac , & à s’y cailler, changeant de nature,  
il ne produise aussi d’autres effets. D’ailleurs, il n’y a  
peut-être point d’aliment qui *se* diffolve plus facile-  
ment , & dont les parties compostantes se séparent plus  
promptement les unes de.s autres; & cette diffolution  
& cette séparation semt si parfaites , que le tissu- en est  
non-feulement détruit, par l’affusion de quelque liqui-  
de particulier ; mais encore que la partie caseuse *se* ra-  
maffe, *se* coagule, & *se* détache du reste sans Faction  
& le mélange d’aucun ingrédient.

Personne n’ignore que si on laisse le *lait* en repos, soit  
en été , sioit en hiver , dans une chambre chaude; &  
que s’il vient à faire des éclairs & à tonner, il fe caille-  
ra de lui-même & fort promptement ; c’est-à-dire,  
que la partie cafeuse & butyreusefe sépare de la partie  
séreufe, & s’attache au vaisseau. On sait encore que le  
*lait se* coagule par l’affusion d’une liqueur acide , ou  
qui a quelque acidité en elle, comme le vinaigre, le  
fuc de citron, le vin du Rhin, ou la llqtleur de dre-  
che ; & cette coagulation est plus prompte , si *ielait* est  
chaud. Mais ce qui doit étonner, c’est qu’un acide sort  
& concentré , tel que l’huile de vitriol non-seulement  
ne condensie point *ielait,* mais le rend même plus flui-  
de. C’est peut-être par cette raision, que le principe  
éthéré mêlé avec l’huile de vitriol, agit & atténue tel-  
lement les parties propres à la coagulation , qu’elle les  
empêche de *se* ramafl'er & de *se* cailler. On a obsier-  
vé que de l’esprit de vin foible versé dans *du lait ,* n’y  
produit prefqu’aucune altération : mais que le même  
esprit bien rectifié & en quantité considérable le fait  
cailler.

74) LAC

Ce qu’à mon avis Fon doit expliquer de la maniere sui-  
vante :

L’cfprit de vin rectifié , absorbant la partie humide du  
*lait* enleve la substance la plus liquide , d’entre lerpo-  
res de la plus grossière,de la même maniere qu’il tour-  
ne en caillé l’esprit st)ûlé de Eel ammoniac.

Telles simt les substances qui font coaguler le *lait* hors  
de notre corps. Voyons maintenant ce qui est capable  
de produire en nous le même effet. L’estomac est ta-  
' rement fans acide, parce que la plupart de nos alimens,  
tant solides que fluides , contiennent une acidité qui  
fubsiste particulierement après la digestion , & qui ne  
trouvant rien qui la détruife, s’attache fortement aux  
tuniques de l’estomac. Mais comme cet acide n’est pas  
toujours de la même qualité , & n’a pas toujours les  
mêmes vertus , la coagulation qu’il produit dans le  
*laity* n’est pas toujours la même. 11 y a des cas où il  
dérange feulement la contexture du *lait,* il réunit mo-  
dérément les particules les plus grossieres, & les laisse  
flottantes par flocons dans la partie la plus fluide. Il y  
en a d’autres où il convertit les parties les plus grosi-  
sieres en un caillé dur, ferme, & pésant, qui *se* pré-  
cipite, & qui s’attachant fortement aux tuniques de  
l’estomac & des intestins, fe dissout avec peine, *se* joint  
aux parties excrémentitielles les plus mauvaises , & de-  
vient le principe des maladies les plus dangeretsses.  
J’avoue que ce dernier effet est rare, quelque fort que  
foit l’acide de l’estomac, à moins qu’il *n’y* ait de la  
foibleffe & de Pimbécilité dans ce vifcere, en consé-  
quence de quoi l’aliment vienne à séjourner long-tems  
dans Ea cavité, ou à moins qu’il ne fait affecté d’une  
chaleur contre - nature , qui détruiEe le mêlange des  
différentes parties du *lait.*

H est aisé de discerner par ce que nous venons de dire,  
quelles sont les constitutions, & quelles sirnt les ma-  
ladies, dans lesquelles le *lait se* coagulant dans l’esto-  
mac, est nuisible. Premierement, nous observons que  
les maladies les plus terribles des enfans à la mamelle,  
proVÎennent d’un *lait* coagulé , furtout si leur estomac  
fossile *se* trouve surchargé d’tm *lait* grossier; ce qui ar-  
rivera, lorsqu’on leur aura donné la mamelle trop fré-  
quemment; s’ils ne peuvent digerer ce suit, s’il s’en  
fait un coagulum, & si ce coagulum devient pendant  
fon séjour acide & corrosif ; les fucs bilieux *se* joignant  
dans le duodénum au *lait* caillé, il fermentera, de-  
viendra vert, & corrodant les tuniques nerveuses, ten-  
dres, & très-sensibles de l’estomac, causiera par la vio-  
lence de sim acrimonie des douleurs cruelles, accom-  
pagnées d’inquiétude & d’anxiété, & sclivies quelque-  
fois de convulsions épileptiques & mortelles.

Le *lait,* mais furtout celui qui est chargé d’une grande  
quantité de parties cafetsses, est très-préjudiciable aux  
vieillards , parce que tout aliment s’aigrit prompte-  
ment dans leur estomac , & parce que le *lait* lui-mê-  
me , ainsi que le *lait* caillé, y séjourne trop long tems,  
par le relâchement & la langueur excessive du mouve-  
ment peristaltique de cevisicere, d’où naissent l’anxiété  
dans les hypocondres, les tranchées acccmpagnées  
de ténesine , & l’enflure du vêntre. Les excrémens  
sieront aussi rendus avec peine, il y aura corrosion , &  
prurit dans les intestins, les forces diminueront & l’ap-  
petit fe perdra. Mais je ne connois aucune conjoncture  
dans laquelle le *lait* foit plus nuisible que dans l’affec-  
tion qu’on appelle communément hypocondriaque.  
Comme alors la coction & l’excrétion par les Eelles ,  
Ecnt éminemment dérangées, tant par les fp a fin es, que  
par la grande quantité de flatulences, l’estomac se trou-  
Ve plein d’acidité, qui coagulant promptement & pré-  
cipitant le *lait*, donne lieu aux symptomes les plus ter-  
ribles. Il faut bien fe garder aussi de nourrir de *lait,*ceux qui sortent d’une maladie violente, parce que cet  
aliment est trop fort pour l’estomac, qu’il n’en peut  
être digéré ,& qu’y séjournant trop long-tems, il prend  
dans la stagnation des qualités destructives, & contri-

LAC 746

bue à la production de plusieurs maladies.

Laphorifme 64. de la Section 5. nous indiquera les ma-  
ladies dans lesquelles Hippocrate ne veut point qu’on  
prescrive le *lait.*

« Il ne faut point ordonner le *lait*, dit cet Auteur, aux  
« personnes tourmentées de maux de tête, qui font fié-  
« vreuEes, & qui ont dans les hypocondres du gonfle-  
« ment & du murmure ; il ne convient pas non plus  
« aux persimnes altérées , à celles dont les selles sont  
a bilieuses dans les fievres aigues, non plus qu’à celles  
a qui ont perdu une grande quantité de seing. »

Voici la raisim pour laquelle je crois que le *lait* est nui-  
sible dans les maux de tête. Comme les membranes  
nerveisses mettent entre l’estomac & la tête une grande  
conspiration ; il n’est pas possible que la dernière de  
ces parties foit tourmentée de douleurs violentes, stans  
que l’estomac soit pareillement affecté, & devien-  
ne incapable de cuire, de dissoudre, & de chasser  
les alimens. D’ailleurs, le mal de tête provient quel-  
quefois de l’indisposition de l’estomac : pour que la *tè-  
te* sioit affectée, il silffit que ce viccere fiait chargé de  
crudités acides & visqueuses, & ne puisse achever con-  
venablement la coction. Le *lait* dans l’un & l’autre cas  
produira de mauvais effets; car il ne manquera pas de  
séjourner dans l’estomac, & d’y former un coagulum.

Outre les cas précédens, Hippocrate défend encore le  
*lait* dans les fievres violentes , & il n’est pas difficile  
d’en rendre raifon ; car premierement, rien n’est plus  
contraire à l’homégenéité de sim tissu, que la grande  
chaleur ; & l’expérience journalière nous apprend, que  
cette seule cause si-lffit pour le tourner promptement  
en une espece de fromage; d’ailleurs , dans toutes les  
fievres, le malade est tant foit peu resserré, & même  
quelquefois entierement constipé ; d’où il arrive que  
les parties excrémentitielles & grossieres, qui ne font  
point propres à s’unir avec les humeurs vitales, restent  
dans le corps , agissent de concert avec le principe de  
la fievre,l’irritent,& augmentent les constrictions *spas-*modiques. Hippocrate penfe que le *lait* ne convient  
point non plus à ceux dont les fielles fiont bilieuses, &  
en qui la bile produit par *ses* qualités dépravées quel-  
que indisposition ; parce que cette indisposition tire  
fon origine d’un fuc corrosif & très-acide, mêlé avec  
les parties fulphureufes de la bile, & très-capable de  
dissoudre le tissu du *lait.* Il ne veut point non plus,  
qu’on fasse prendre le *lait* aux perfonnes qui ont per-  
du une grande quantité de fang ; parce qu’achevant  
d’éteindre la chaleur & les esprits , il ôteroit les forces  
à l’estomac & aux intestins , & détruiroit le ton de  
ces organes employés à la dissolution des alimens, à  
la préparation du chyle , & à l’excrétion des feces.  
D’où il arriveroit infailliblement, qu’il passeroit dif-  
ficilement , s’aigriroit pendant fon séjour, s’épaissi-  
roit, & occasionneroit des stagnations terribles de ma-  
tieres recrémentitielles dans les premieres voies.

Mais si les raisions que nous venons d’apporter ne silffi-  
fent pas seules, & qu’il faille les appuier du témoigna-  
ge des Auteurs, nous n’avons qu à parcourir les Ou-  
vrages des plus grands Médecins., tant anciens que mo-  
dernes, & nous trouverons qu’ils ont tous insisté fur  
les stlites fâcheuses du *lait* coagulé. Avicenne dit, *Lib.  
IV. Fen. 6. Tr.* 3. *Sect. o6.* «que si le *ldelt* vient à s’ai-  
« grir dans l’estomac, il surviendra des vertiges, la fyn-  
« cope , & une douleur poignante à l’orifice supérieur  
« de l’estomac ; » il ajoute, « qu’il fuffira même quel-  
« quefois, pour catsser un choiera mortel. » Diol.cori-  
de avertit judicieusement les persimnes cholériques &  
bilieuses, de ne point prendre de *lait,* à causiedu dan-  
ger qu’il y a qu’il ne *se* coagule en elles. Voici ce que  
nous lssons dans Matthiole, *Comment, in HH.* « Le  
«suit, dit cet Auteur, mis en coagulum, produit la  
a difficulté de respirer, oppresse l’estomac, porte des  
a vapeurs à la tête, & se cuit avec beaucoup de peine. »

*747* LAC

Bellonius raconte,*page* 211. *in Epid. Lib. II.* « qu’un  
« homme tourmenté de dyssenterie, *se* mit au *lait* de  
« vache par l’avis de sim Medecin , qui avoit inutile-  
« ment essayé toutes fortes de remedes ; mais que le  
a *lait* s’étant coagulé dans fon estomac , produisit les  
a stymptomes les plus terribles, tels que les défaillan-  
a ces, & d’autrés semblables.»

Henri de Heer, parle, *Obs.* 15. d’une personne en qui  
*le lait* s’étant coagulé , produisit des effets très-fâcheux,  
comme les fueurs froides, une difficulté de refpirer,  
pouffée jusqu’au danger de fuffocation , l’oppression ,  
les naufées , l’agitation de corps , & des défaillances  
fréquentes. Le même Auteur nous affure que le cho-  
lera fut dans un autre malade , une des fuites de la  
coagulation du *lait.* Amatus Lusitanus, nous apprend,  
*Cent. el. Cur. T o.* «que le *lait* coagulé caisse une sien-  
a siation de pesianteur , accompagnée de douleur dans  
« les hypocondres, & qu’un malade dans cet état s’é-  
« tant efforcé de vomir, fut suffoqué fur le champ. »  
Il ajoute, fur le témoignage d’Aétius , « que le *lait*a produit les effets les plus fâcheux, dans les malades  
a attaqués de dyffenterie. » Ceux qui feront curieux  
d’un plus grand nombre d’exemples de cette nature ,  
n’ont qu’à recourir à Dodonæus, *Annot.cap.* 17. & à  
Forestus , *Lib. XVIII. Obs.* 13. Enfin, les fuites de la  
coagulation du *lait* font si fâcheuses , que la plupart  
des plus célèbres Medecins n’ont pas balancé d’assu-  
rer, que sim coagulum contenoit quelque principe vé-  
néneux.

Puisque la coagulation du suit dans l’estomac est accom-  
pagnée d’un si grand danger, nous allons maintenant  
considérer les remedes qu’il est à propos d’employer  
en pareil cas.

Sennert, *Lib. VI. Prax.part. VIII. cap.* 39. & *in Paralip.  
page* 17. conseille les émétiques. Dloscoride recom-  
mande un lixiviel. Quant à moi, je pesse que les al-  
calis , soit lixiviels, Toit terreux, pris avant le *lait,*étant capables d’absorber l’acide peccant, sirnt très-  
propres à en prévenir la coagulation. Lorsqu’on a pris  
les précautions convenables pour détruire cet acide,  
les Eymptomes qui accompagnent ordinairement la  
coagulation du *lait,* ne j. aroissent plus. Mais si le *lait*est déja condensé & coagulé, & si le malade est ac-  
tuellement affligé des Eymptomes de la coagulation,  
on tentera la dissolution du coagulum , & l'on trava.il-  
lera à emporter les viscosités, en faisiant prendre une  
grande quantité de délayans aqueux, comme les infu-  
.sions de thé, ou de bétoine de Paul. Si le malade a des  
nausiées & des envies de vomir, on ne manquera pas de  
les favoriser, en lui ordonnant une quantité suffisante  
d’eau chaude qu’on rendra plus stimulante & plus effi-  
cace, en y dissolvant deux grains de tartre émétique.  
Il ne sera pas hors de propos de procurer une éyacua-  
tion par les selles , ainsi que par le vomissement , si les  
forces du malade le permettent ; en ce cas deux ou  
trois onces de manne , avec deux grains de tartre émé-  
tique, dans un véhicule aqueux , Suffiront. Ces reme-  
des feront applicables, tant aux adultes qu’aux enfans,  
par un habile Medecin, qui faura proportionner la do-  
fe à l’âge & à la force des malades.

Mais ce n’est pas feulement par *sa.* coagulation que le *lait*est dangereux : un tssage trop fréquent d’un *lait* qui  
abonderoit fen fubstance grossiere qui auroit peu de  
sérosité, & qui sieroitpar conséquent disiposié à s’épaisi-  
sir, tel que celui de chevre, de vache & de brebis , ne  
convient pas à tous ; il seroit même fatal à plusieurs.  
Le lait n’est ni nourrissant , ni falutaire pour ceux  
dont l'habitude du corps estfpongieufe &poreufe, &  
dont les vaisseaux font foibles & nombreux ; car il  
peut arriver qu’une grande quantité d’humeurs épaif-  
læs foit logée dans les vifceres, où les vaisseaux fan-  
guins sont en grand nombre , comme le foie , la ra-  
Je , les reins & les poumons ; enforte que ces vaii-  
feaux foient remplis & engorgés dans les perfonnes

LAC 748

dlune constitution telle que celle que nous avons dé-  
crite. Il est évident qu’alors le suit ne pouvant qu’aug-  
menter l’obstruction , l’engorgement & la distension  
par sies parties les plus épaisses , doit nécessairement  
este proscrit.

Cette doctrine est confirmée par un passage remarquable  
de Galien cité par Marsilius Ficinus, *de Salubri victus  
ratione.*

« L’tssage fréquent du *lait* qui a peu d’humidité séreusie&  
« beaucoup de parties cafeufes, ne convient pas à tout  
« le monde, dit cet Auteur : mais il faut l’interdire  
« spécialement à ceux qui sont siljets à la pierre dans  
« les reins, qui ont des obstructions au foie, ou en qui  
« les extrémités des vaisseaux hépatiques font trop  
«étroites. «

Aétiusparoît avoir pressenti les mêmes choses, lorsqu’il  
assure que celui qui aura les conduits de ces visieres  
bien ouverts , & les veines larges, pourra faire ufage  
du *lait* sans aucun danger.

Hippocrate démontre par un exemple, *Epid. Lib. III.*que le *lait* est nuisible dans les maladies du foie.

« Apollonius, dit-il , étoit un homme dont les visi:eres  
« étoient larges, & qui avoit des douleurs continuel-  
« les dans la région du foie ; cependant il devint icté-  
« rique , tant Eoit peu pâle , & si-ljet à des flatulences.  
« Son indisposition fut d’abord légere ; bien tôt elle  
« le mit au lit. Comme il faifoit ufage dlune grande  
«quantité de préparations cuites & crues de *sait* de  
« chevre & de brebis,. & qu’il s’en tenoit à cela presi  
a que pour toute nourriture , les Eymptomes devin-  
« rent terribles, sa fieVre augmenta, son ventre *se rese*« Eerra , & U ne rendoit qu’une petite quantité d’urine  
« claire. »

Dloscoride est du même avis qu’Hippocrate ; il défend  
toutes fortes de sort à ceux dont le foie & la rate fiant  
affectés, ou qui sont sujets aux épilepsies, aux vertiges,  
aux affections des nerfs & aux maux de tête.

Il n’est pas difficile de rendre raifon des mauvais effets  
du *laelt* en pareil cas ; car les douleurs violentes, opi-  
niâtres & continues de la tête ou du bas-ventre pro-  
viennent généralement d’une suppression, ou du moins  
de quelque embarras dans le mouvement progressifdu  
Eang & des humeurs destinées pour ces parties. Ce dé-  
sordre de la clrculation ne tarde pas d’être Ευΐνΐ de  
stagnation , d’obstruction & d’engorgement ; accidens  
qui entraînent tous après eux la cachexie dans le bas-  
ventre, la chloroEe jaune & noire , les .hydropisies, la  
pierre dans les reins, les maux de tête, les accès de fu-  
reur & de mélancolie , les épilepsies , les fenfations  
douloureufes accompagnées de pefanteur, les concré-  
tions polypeufes dans les reins , la difficulté de respi-  
rer, le crachement de fang & les consomptions ; d’où  
il est facile de concevoir que le lait, furtout après  
avoir reposé pendant quelque tems, & lorfque la fubf-  
tance la plus grossiere tend à la coagulation , ne peut  
qu’être funeste dans tous les cas précédons, mais parti-  
culierement si le malade est replet, si l’oisiveté ou un  
genre de vie voluptueux a dépravé fa constitution ;  
parce qu’alors ce liquide filamenteux n’en aura que  
plus de facilité pour augmenter l’obstruction commen-  
cée dans tous les petits canaux.

Mais si la fubstance grossiere du *lait* tend à la coagulation,  
est nuisible, & peut engendrer plusieurs maladies, il  
n’en est pas de même de *sa* partie humide que nous ap-  
pellons *le petit lait.* Je ne connois rien de plus salutai-  
re pour l’homme, de plus favorable au mouvement  
vital des partiesfolides & fluides, de plus analogue à  
leur constitution, & de plus propre , tant pnur préVenir  
que pour guérir les maladies. Les plus 1 abiles d’entre  
les anciens Medecins avoient découvert il y a long-

749 LAC

tems combien ce liquide est utile dans la cure des ma-  
ladies, & Pavoient recommandé à leurs successeurs  
dans les termes les plus forts.

Diofcoride, celui d’entre eux qui a le premier & le mieux  
écrit fur la matiere médicinale , s’exprime de la ma-  
niere fuivante, *Lib. II. cap.* 64. fur les propriétés sin-  
gulieres du petit *lait.*

*K* Le petit-lait, dit-il, ou cette boisson que l'on tire du  
a *lait* par la soustraction de *ses* parties les plus grossie-  
« res , est un purgatif très-bienfaifant; on l’ordonne à  
« ceux qu’on fe propofe de relâcher, fans recourir aux  
« silbstances acrimonieuses, ainsi qu’aux perfonnes at-  
« taquéesde mélancolie, de lepre, d’éléphanthiasis ou  
« d’éruption silr tout le corps. »

Galien ajoute à cela , « que le *petitelait* pris en boisson ou  
«injecté en clysteres, hâte les selles, parce qu’il est  
« détersif & qu’il emporte les humeurs acrimonieuses  
« hors des intestins, stans donner lieu à l’érosion. »

Le même Auteur s’exprime ailleurs d’une maniere plus  
exacte & plus étendue, siur les qualités salutaires du pe-  
titstait.

« Le. petit-lait simple convient, dit-il, particulièrement  
a aux malades qui sirnt foibles, & dont il est à propos  
« de nettoyer le ventre & les intestins; à ceux dont on  
« a lieu de soupçonner que les intestins ont été ulcérés  
« par quelque caisse ; à ceux dont le tempérament est  
« bilieux, & qui conséquemment fiant si.ljetsàdes ma-  
α ladies de l'abdomen, sirnt affligés de tenesine , & en  
« qui les reins, la vessie & la matrice sirnt exulcérés,  
« aux personnes maigres, à qui Tissage des viandes ne  
« rend pas l'embompoint & qui ont besiiin d’être pur-  
« gées. Il faut ordonner le *petit-lait à* tous ees malades,  
« fans y ajouter de fel, & sans le médicamenter; il n’y  
« a point de danger à faire prendre le petit-lait aux en-  
« fans, aux femmes & aux vieillards, dans l’ardeur de  
« la fieVre, tems auquel l'effet de tous les autres re-  
« medes est très-incertain. L’ufage du petit *lait* est d’u-  
« ne efficacité singuliere, spécialement dans les mala-  
« des, &dans les maladies qui requierent des fecours  
« extraordinaires, ainsi que dans les éruptions opi-  
« niâtres, les taches lÎVÎdes , & toutes les maladies  
a dans lefquelles les humeurs dépravées *se* portent à la  
« peau, comme la lepre & d’autres d’une nature Eem-  
« blable; dans les ulceres inVétérés & malins ; dans la  
« gale à la tête ; dans lléCoul. ment involontaire des  
«larmes , dans la demangeassOn des paupieres, pour  
a les boutons au Vssage , dans les paroxysines longs des  
« fieVres, & toutes les sois que le dérangement de la sim-  
« té annonce une hydropisie. »

Mais les Auteurs que nous venons de citer ne siont pas  
les sieuls qui aient connu & vanté les Vertus du pe-  
tit-lait.

Cesse dit, *Lib. I. cap.* 12. que le *lait* & lepetit-lcit d’â-  
nesse si^nt purgatifs.

«Les Anciens, dit-il, aVoient différentes manieres de  
«purger; mais ils ordonnoient dans toutes les mala-  
«diesleistit de cheVre ou d’âneffe ; on le faisoitbouila  
« liraVec un peu de sel; on en séparoit la. partie coa-  
«gulée, & l’on fassoit prendre la liqueur restante au  
« malade. »

L’éloge que Mestué fait du petit-lait, mérite bien d’ctre  
inséré ici.

« Le petit-lait de cheVre est en lui-même, dit il, très-in-  
« nocent. Le meilleur est celui qui fe fait aVec le *lait*tiré de cheVres noires, nourries dans de bons pâtura-

« ges & récemment délivrées de leurs chevraux. Il at-

LAC 750

« tenue, nettoie, déterge ; & comme il a quelque qua’  
« lité nitreufe, il émeut doucement le ventre , le. la  
« che & *n’y* lasse aucune acrimonie ; il emporte la bile  
«noire, produite par l’adustion des humeurs ; c’est  
« pourquoi il esttrès-falutaire aux perfonnes tourmen-  
« tées de manie & de mélancolie. On s’en trouvera  
« bien dans l'engorgement des visiteres, & il est très-  
os capable d’en préVenir les si.iites fâcheuses. Il ne faut  
« pas manquer de l'ordonner dans l’hydropisie, dans la  
« jaunisse & dans les maladies de la rate. On le prcfcri-  
a ra avec fuccès à ceux qui fiant attaqués de fievres bi-  
a lietsses, d’obstruction dans les vssceres ou d’engor-  
« gement dans les Vasseaux. Il ne conVientpas moins  
« dans les maladies de la peau, qui proviennent de la  
« bile & d’humeurs adustes ; c’est pourquoi on ne peut  
*a* que s’en promettre de bons effets, dans les dartres ,  
a la lepre blanche, les alphtes , les gales & les autres  
« lepres. »

On ne fera pas fâché de trouver ici le fentiment d’Aétius  
fur l’utilité du *petit-lait.*

Voici la maniere dont il en parle.

a L’ufage habituel du petit-sdit, dit-il, est merveilleult  
« dans les ulceres du poumon, des intestins, des reins,  
« de la rate & de la matrice, dans les éruptions & les  
a autres indispositions de la peau, ainsi que dans les  
« siuites fâcheuses des cantharides prises intérieure-  
« ment. »

Je ne citerai pas un plus grand nombre d’autorités : cela  
les ci si-ifissent, je croi , pour démontrer que les an-  
ciens fassoient un très grand cas du *petit-lait,* & lepresi  
crivoient dans un grand nombre de maladies : en un  
mot, ils lui ont attribué preEque d’un conssentement  
unanime , la vertu purgative , surtout lorsqu’il étoit  
question d’emporter doucement & fans irriter des hu-  
meurs sedines , acres & bilieisses ; ils en recomman-  
doient encore fortement l’ufage dans toutes les mala-  
dies qui proVÎennent de l'acreté des silcs qui corrodent  
les tuniquestendr.es &nervetsses, les petites fibres, &  
les glandes si.ibcutanées. On peut compter entre ces  
maladies , relatlVement aux parties internes, les ssce-  
res aux poumons, au foie & aux reins , & relative-  
ment à l'extérieur , les dartres, les gales , la teigne ,  
la lepre, l’éléphantiasis, & plusieurs autres maladies  
de la peau; rien n’est plus propre pour corriger l’acri-  
monie de la sérosité , & pour afloiblir , enveloppent:  
émousser celle des cantharides. Les anciens lui attri-  
buoient aussi le pouvoir de leVer les obstructions des  
vaisseaux répandus dans les vifceres & dans les autres  
parties, & conséquemment de préVenir les fuites ter-  
riblesde ces obstructions,non seulement pour la tête,  
mais encore pour l’abdomen, ainsi que nous llaVons  
obsierVé ci dessus.

Telles siont les idées que les anciens s’étoient formées  
des qualités & des effets falutaires du petit-suit.

Nous allons maintenant examiner si elles siont conformes  
à l'expérience & fondées fur la rasson.

Pour cet effet nous aVons à oluerVer aVec exactitude  
quels fiant les élémens & les principes de toutes sortes  
de petit-lait ; car c’est de ces élémens & de ces princi-  
pes que découlent ainsi que d’une fource , mutes leurs  
propriétés. Comme le petit-lait fe sépare & *se* tire du  
lait, il ne sera pas hors de propos d’indiquer le rap-  
port de la partie séretsse & fluide, à la partie grcssiere &  
moins disseluble, à laquelle elle étoit unie, dans les  
différentes especes de petit *lait* dont on tsse commu-  
nément.

Voici les principales expériences que j’ai faites là-def-  
fus.

J’ai pris une licre de *lait* de vache ; je l’ai mife dans un

*fj* ι LAC

vaisseau d’étain, & ce vaisseau sur des charbons ardens.  
J’ai poussé l’évaporation jufqu’à une dessiccation par-  
faite ; & il m’est venu une poudre jaune & grumeufe,  
du poids d’une once & cinq dragmes. J’ai fait la même  
opération fur une pareille quantité *dictait* de chevre, &  
j’en ai obtenu la même quantité de poudre à une demi-  
dragme près. Mais la différence sut fort grande dans  
le réfultat du procédé, silr le *lait* de femme & d’ânesse;  
ces *laits* rendirent une quantité beaucoup plus petite  
de fubstance solide. Une livre de *lait* d’ânesse ne ren-  
dît après l’évaporation entiere de l’humidité, qu’une  
once d’une poudre blanchâtre &,douce atl toucher. .Et  
une égale quantité de *lait* de femme, donna une once  
de matiere feche & blanche.

Je me mis enfuite à travailler la poudre de chacun de ces  
*laits.* Je mis douze onces d’eau de pluie fur la poudre  
de *lait* de vache qui m’étoit restée après l'évaporation ,  
& qui pesoit une once & cinq dragmes. J’expofai ce  
mélange sur des charbons ardens ; je le fis bouillir &  
dissoudre derechefles parties folides. Je filtrai ensuite  
la liqueur à travers un linge; je fis sécher la matiere  
épaisse interceptée par le linge ; je la pefiai, & je la trou-  
vai d’une once, trois dragmes & demies; d’où je con-  
clus qu’il ne s’en étoit uni avec l’eau qui avoit passé à  
travers le linge, qu’une dragme & demie. Je fis évapo-  
rer derechef cette eau ainsi passée ; fon gout étoit gras  
& douceâtre, & fa couleur d’un jaune blanchâtre; je  
la tins pendant tout le tems de l’éVaporation dans une  
agitation continuelle , afin qu’elle ne prît ni le gout,  
ni l’odeur empyreumatlque, & j’en tirai une masse ter-  
reufe, douceâtre, d’un jaune blanchâtre, & du poids  
d’une dragme. Je fis les mêmes expériences fur le *lait*de cheVre, & je ne remarquai prefque aucune distéren-  
ce dans la matiere restante, tant par rapport au poids ,  
que par rapport à la couleur & au gout; la matiere ren-  
due par le petit-lait me parut simplement un peu plus  
douce, & safurface couVerte d’un peu plus de graisse  
en gouttes, comme s’il y eût eu aVec elle un petl de  
heure. Mais la matiere qui me Vint par éVaporation de  
la poudre de *lait* d’ânesse, étoit fort différente. Je mis  
unechopine d’eau puressur une once de cette poudre;je  
fis bouillir & diffoudre fur un feu modéré. Prefque tou-  
te la poudre fut dissoute ; il ne m’en resta qu’une drag-  
mefurle linge à traVers lequel je filtrai la liqueur; cet-  
te liqueur s’étoit chargée des sept autres dragmes , &  
les aVoit entraînées aVec elles; elle étoit fort douce ;  
j’en fis entierement éVaporer l’humidité, & j’en tirai  
plus de six dragmes d’une poudre blanche très-feche &  
Wcmblable à du fucre. Enfin la poudre que j’avois tirée  
du *lait* de femme par éVaporation , dissoute dans de  
l’eau, au poids d’une once & une dragme, & passée  
comme ci-dessus, laissa fur le linge trois dragmes d’un  
sédiment épais. Ayant fait éVaporer la liqueur qui aVoit  
traVersé le linge , j’en tirai environ six dragmes d’une  
poudre douceâtre & d’une couleur tant foit peu brune.

Si nous refléchissons maintenant fur la nature du petit-  
*LelV* nous ne douterons nullement d’après ces expé-  
riences, que ce ne foit une portion choisie du *lait,* sé-  
parée de la fubstance grossiere &®cafcufe, & dans la-  
quelle une grande quantité de liqueur aqueufe unit un  
sel doux & léger à une matiere mucilagineuse, graf-  
fe & subtile. C’est en cela que consistent toutes les pro-  
priétés médicinales des différentes fartes de petit-lait.  
Des trois élémens que nous en avons tirés, le princi-  
pal, celui qui excede en quantité les autres, est une  
partie fluide & humide, vient ensiuite une niatiere dou-  
ce , légere & sialine, qui semblable au siel essentiel que  
l’on tire des plantes dont les animaux *se* nourrissent,  
qui est travaillé en eux par les différens mélanges qui  
s’y sont & qui y flubit naturellement différentes prépa-  
rations chymiqueica la vertu particuliere de stimuler les  
canaux excrétoires,de pousser spécialement par les sielles  
& par les urines, & de tempérer & d’émousser en même  
tems l’acrimonie caustique & bilietsse des humeurs.  
Aussi siavons-nous par expérience que plus grande est la  
quantité de cette matiere douceâtre contenue dans le

LAC 752

petit-lait, plus il purge efficacement ; ce qui est dé-  
montré surtout par *lu lait* d’ânesse; car si on le réduit à  
moitié par l’ébullition, *sa* grande humidité sléVapOre-  
ra, les particules douces s’uniront & exerceront erssui-  
te leur qualité purgative, plus promptement & plus  
efficacement. C’est ainsi qu’Hippocrate aVoit coutume  
de l'ordonner. Le troisieme principe du petit-lait est  
une partie mucilagineusie, grasse & subtile. Ses qualités  
principales fiant d’humecter, d’amollir & de relâcher  
les fibres fieches & crispées, d’envelopper l'acrimonie  
fialine des humeurs & des Eues corrosifs, & de prévenir  
ou de guérir les fuites fâcheuses de cette acrimonie.

Tels sont, les élémens & les propriétés du petit *lait,* & il  
paroît par ce que l’expérience nous apprend de ces élé-  
mens, qu’il y a un grand nombre de maladies dans  
lesquelles ces propriétés doivent être salutaires. Mais  
avant que de nous jetter dans le détail de ces différentes  
maladies, nous allons faire précéder quelque chofe  
qu’il est important de savoir tant sim la maniere de  
préparer le petit *lait, 8c* de le rendre médicinal, que  
Pur la maniere de l’ordonner. La méthode que l’on suit  
communément pour séparer la partie séretsse de la par-  
tie grossiere & caseuse , c’est de dissoudre le tissu du  
*lait*, & d’employer la chaleur à cette séparation, tandis  
que le *lait* est en repos; ou plutôt de produire & d’ac-  
célérer le même effet, par l’affusion de quelque liqueur  
acide, ainsi que nous l’avons observé ci-deffus. Mais  
puisique le *lait* qui s’est aigri de lui-même, ou le petit  
*lait* qu’on en a tiré par le moyen d’un acide , est très-  
vitié, n’a plus cette douceur si bienfaisante à la nature,  
& si nécessaire pour l’effet que fe propofe le Medeçin,  
& apris une acidité qui ne peut jamais être que nuisi-  
ble au corps ; il faut ou renoncer à ce remede, ou l’ob-  
tenir d’une autre maniere : c’est pourquoi j’ai tenté de  
trouver une méthode plus commode & plus faine de  
préparer le petit *lait* ; par cette méthode, on lui con-  
serve sii douceur, & *sa* partie mucilagineTsse, graffe &  
subtile n’est point altérée.

Elle consiste à faire ce que j’ai indiqué ci-dessus, c’est à-  
dire,tirer du *lait* par évaporation,une poudre grumelsse  
& jaunâtre ; à versiessur cette poudre autant d’eau purs  
& légere, qu’il s’en est exhalé dans l’air dans l’évapo-  
ration ; tenir le tout en ébullition pendant quelque-  
tems, afin que Peau puisse fie charger de la partie dou-  
ce, fialine , grasse & légere ; & garder pour Fustige cet-  
te eau, après qu’on l’aura passée, & qu’on en aura sépa-  
ré la matiere grossiere & terrestre. Cette eau de *lait*préparée par l'ébullition, ou ce petit *Lait* artificiel, a  
beaucoup de supériorité fiur le petit *laia* ordinaire; sa  
couleur n’est point jaune , mais blanche ; il est d’une  
douceur très-agréable au gout; il est chargé d’une fubse  
tance grasse, huileuse & très-liquide; on peut le pren-  
dre froid ou chaud; il ne caufe point de nassee; &l’on  
peut le garder long-tems, sims que scm gout, ou sim  
tifl'u en soit altéré.

Quant à la maniere de le donner, consultons d’abord les  
Anciens, les meilleurs guides que nous puissions suivre  
dans cette occasion. Voyons ce qu’ils ont dit & du  
tems & de la quantité. Il paroît par leurs Ouvrages que  
la quantité qu’ils en ordonnoient n’étoit pas petite, &  
qu’il falloir en continuer l’usage pendant ouelque-  
tems. Ou ils fe proposaient feulement de debarrasser  
d’impuretés les premieres voies; alors ils le prescri-  
voient en plus grande quantité & pendant moins de  
jours ; ou il s’agissoit d’emporter une maladie invété-  
rée,& qui avoit jetté de profondes racines dans les  
vifceres; alors ils le faisoient prendre plus long-tems  
& en plus petite quantité ; c’étoit-là les feules précau-  
tions qu’ils prenoient.

Voici les regles que Galien veut qu’on silice en ordon-  
nant le petit *laiV*

« On proportionnera , dit-il, la quantité du petit *lait,* à  
« la force du malade ; s’il arrive qu’on lui en ordonne  
« un .peuples qu’il ne faut, l’erreurne fera pas grande;

***<k*** 11

753 LAC

a il y a cependant un milieu à garder, & l’on en fera  
« prendue, par exemple, cinq hémines, » or l’hémine  
des Anciens vaut douze de nos onees.

Le sentiment d’Hippocrate *se* trouve exposé dans un paf-  
, sage du *Liv. VII. des Epidémiques > Sect.* I. où nous  
i lifOns\*que dans un flux hépatique , provenant d’une  
dépraVation de la bile , & où les felles font copietsses ,  
& ressemblent à de la lavure de chair ; il saut ordon-  
ner neuf coty les Attiques de *lait* dlanesse, (le petit suit  
est certainement plus falutaire ) non pour une feule  
potion , mais pour plusieurs ; cette quantité doit être  
prife dans l’sspace de deux jûurs. Martianus remar-  
que dans sim Commentaire, *in Aph.* 64. *Sect.* 5. que la  
quantité qu’il en prescrivait étoit beaucoup plus gran-  
de, & qu’il alloit jtssqu’à quatre pintes, lorsqu'il si; pro-  
posoit de purger. Valusses nous apprend, *Comm. in  
Epid. Lib. VII.* « que c’étoit la pratique des Anciens,  
« de Ee serVÎr du *lait* d’ânesse pour purger la bile , ainsi  
«qu’il paroît, *Lib.II. de Natura victus In actuels.* Et il  
a ajoute qu’elle lui a réussi plusieurs fois, & qu’il s’est  
« bien trouvé d’avoir fait prendre à fes malades plus  
« de deux pintes de ce *lait ,* ou de ce petit *lait* qui est  
« très-féreux. »

Pour ce qui est du tems qu’il en saut continuer l’usage ,  
nous n’avons encore rien de mieux à faire, que de re-  
cçurir aux Anciens. Si le mal étoit inVétéré & opiniâ-  
tre, Hippocrate voulait qu’on prit le *lait* ou le petit  
*lait* d’ânesse , mais furtout celui de chevre , pendant  
plusieurs jours , ainsi qu’il paroît , *Lib. VII. Epidern.*Riviere & Sylvaticus, disient, qu’on en peut usier pen-  
dant un mois entier, & plus long tems. Ces Medecins  
ont ordonné avec siuccès dans des maladies violentes ,  
le lait & le petit *lait* d’ânesse, pendant douze , vingt,  
& même quarante jours, aussi en ont-ils fait de grands  
éloges. Nous lisions dans Hippocrate, *Lib. de Internis  
affectionibus* , que dans le *tabes dorsalis ,* il ordonnoit  
*le lait ,* avec un tiers d’hydromel, pendant quarante-  
cinq jours. En effet, il ne faut pas s’attendre qu’il  
produice de grands effets dans les maladies opiniâtres  
& invétérées, dans les cas où il y a obstruction , & af-  
fection aux vssceres, à moins que l’on n’en use comme  
des eaux minérales à grande dose & pendant plusieurs  
jours. .

Quant à moi, j’ai toujours observé la regle qui fuit :

C’est de proportionner la quantité du petit *lait* à prendre  
pour une dose, Ma force du malade, n’en n’ordonnant  
qu’une chopine a ceux qui sont foibles , ou fujets à des  
nauféesjmais deux chopinesà ceux qui font plus forts,  
& d’un tempérament moins délicat ; n’en lassant  
prendre aux uns que le matin , le continuant aux au-  
tres même l'après-midi, mais en plus petite quantité  
que le matin. C’est fur l'opiniâtreté plus ou moins  
grande de la maladie que j’ai jugé du tems qu’il falloit  
en continuer laifage. J’ai vu des malades qu’il a tirés  
d’atlaire en deux femaines : d’autres ont été obligés de  
le prendre pendant quatre ou six semaines.Enfin, Mar-  
tianus recommande , *Comment, in Hlppoc. Aphor, pag.*163. de faire prendre le *lait* ou le petit *lait* d’ânesse à  
diflérenstems, & peu à la fois , mais fouvent ; parce  
quesi le malade est foible & fon estomac relâché , il ne  
peutfupporter une grande quantité de boisson; & par-  
ce que le petit *lait* même pris à différens tems , relâ-  
che le ventre, & plus promptement & plus efficace-  
ment.

Nous allons maintenant passer aux maladies dans les-  
quelles le petit suit est bon , & au but que l’on doit se  
proposer en l’ordonnant. Il ne faut point ici négliger  
la pratique d’Hippocrate qui faifoit sticléderle *lait &*le petit *lait* d’ânesse aux purgatifs violens , tels que  
l’hellébore & l'élatérium , pour faire cesser leur effet,  
& réparer leur ravage. Cet Auteur dit , / *ib. de Inter-  
ris Affectionibus*, qti’après avoir ordonné l’hellébore, il  
*Torne IV.*

LAC 754

prefcrivit deux pintes de petit *lait* de chevre bouilli.  
11 conseille dans le même endroit de donner le *lait* de  
vache, son petit *lait, & le lait* bouilli d’ânesse en mê-  
me tems , tant à ceux qu’on aura purgés avec le fuc de  
scammonée, qu’à ceux qu'on aura tait vomiravec l’hel-  
lébore noir. Il ajoute sensément, *Lib. II.de Morbis  
mulierum,* qu’après l’hellébore , il est à propos de fai-  
reprendre pendant plusieurs jours le petit *lait* bouilli,  
avec un peu de fel, de substltuer à ce petit *lait,* lorf-  
qu’on ne peut en avoir, le *lait* bouilli d’ânesse, & de  
continuer celui-ci pendant quatre jours.

Voici, je crois, la raifon fur laquelle est fondé l’usage sa-  
lutaire du petit *lait* de thevre , ou du *lait* d’ânesse,  
après les purgatifs violens.

Les purgatifs violens agissent en vertu d’un fel caustique  
& prefque virulent, qui corrode les tuniques tendres  
des intestins, & excite des tranchées & des stelles co-  
pieuses,d’où il slenEuit une diminution excessive de  
l’humidité des intestins, une contraction & constric-  
tion considérables de leurs tuniques, la dureté, la ten-  
sion & la constriction de l'abdomen. Male le petit suit,  
ou le *lait* délayé pris dans ces conjonctures, est très-  
propre à restituer aux intestins leurs stucs , & leur hu-  
midité, à amollir les fibres tendues & crispées, &à  
émousser les pointes des particules purgatives qui sont  
encore adhérentes aux tuniques sensibles des intestins,  
ainsi qu’à les précipiter , en irritant doucement & lége-  
rement ces parties.

L’expérience m’a démontré que rien n’étoit plus capable  
de prévenir une superpurgation prochaine , ou d’en  
guérir une actuelle, causée, soit par un cathartique,  
foit par un émétique, que le *lait* de vache qui est en  
même-tems de tous les remedes le plus puissant, con-  
tre la virulence mortelle de l'assenic. Plusieurs exem-  
ples m’ont convaincu que les vomissemens violens oc-  
casionnés par une dosie trop forte de quelques éméti-  
ques, tels que la poudre d’algarot, ou la foudre de  
Monchius, ordonnés mal-à-prepos, peuvent être répri-  
més , ou arrêtés par le *lait* chaud, ou par le petit *lait.*D’où je crois qu’il est raisonnable deconclurre qu’il n’y  
a peut-être point de véhicule plus propre, foit pour  
un émétique, foit pour un cathartique que le petit *lait*bien préparé; car outre la propriété qu’il a de mettre  
en mouvement les humeurs vifqueufes & de les dispo-  
fer à l'évacuation, il possede en même-tems celle de  
tempérer , & de corriger la violence de ces purgatifs.

J’ai obfcrVé ci-dessus que le petit *lait* ayant un fel natu-  
rel doux, stirnuloit & irritoit les organes destinés à l’ex-  
crétion ; mais cela doit s’entendre particulierement de  
l’évacuation des excrémens. Comme fon opération est  
extremement douce, il n’y a point de cas dans lefquels  
il foit plus commode & plus salutaire , que dans ceux,  
'où le manque de force dans un malade, ou d’autres  
circonstances profcrivent les purgatifs violens; mais  
fpécialement dans ceux , où tout purgatif en général  
feroitdangereux, dans les fieVres, & dans toutes les  
ardeurs contre-nature. La pratique des Anciens étoit  
alors d’ordonner le *lait* d’ânesse ; & Hippo-rate le re-  
commande dans la fievre quotidienne qui provient  
de la bile, dans celle %qu’il appelle *febris interficiens s  
L.T. II. de Mgrbis, 8e* dans la fieVre ardente. Il con-  
seille dans le même Ouvrage de purger avee le *lait*dans lesérésipeles:mais un grand nombre d’expériences  
m’a démontré , qu’au défaut de *lait* d’ânesse, on peut  
se Eervir avec fuccès du petit *lait* de chevre, y ajoutant  
une quantité convenable de manne, qui tient beau-  
coup de la nature du Eel doux essentiel du *lait',* &cela  
dans les mêmes maladies, & les mêmes circonstances  
que ci dessus , mais si-lrtout dans la chaleur hectique.

Quoique le petit-suit, surtout prépare avee le *lait* d a-  
nesse, foit un excellent laxatif, lorfqulon en prend en  
grande quantité ; cependant il est quelquefois à pro-

B b b

*7yy* LAC

pos, lors, par exemple, que l’estomac n’est pas en état  
de la sclpporter, de le faire prendre en dofe plus pe-  
tite, mais d’augmenter fa vertu purgative par l’addi-  
tio'n de quelqu’autre laxatif doux. On pourra fe servir  
alors de la manne, du sirop siolutifde chicorée avec la  
rhubarbe, de la crême de tartre, ou de la terre foliée  
de tartre; à moins qu’on n’aime mieux en faire une  
décoction avec les tamarins & la racine de polypode,  
ajoutant enfuite du Eel polychreste, ou de Parcanum  
duplicatum , ou même de la racine de Pureau. Cette  
décoction priEe en grande quantité, rendra le ventre  
lâche. Je me fins serVÎ quelquefois avec un fuccès siir-  
prenant du petit-lait laxatif, ainsi préparé; mais fur-  
tout dans les cas où la nature étoit débile, comme dans  
les vieillards, ou dans les enfans , ou dans les conva-  
lefcens, ou dans ceux que quelque maladie violente  
aVoit abbatus, & même dans les fievres exanthémateu-  
fes , la petite vérole, la rougeole, & autres circons-  
tances,dans lesquelles la longue constipation augmen-  
toit le danger. Il y a d’ailleurs plusieurs maladies de la  
poitrine, telles que la toux, la toux feche, la toux hu-  
mide & catarrheufe, & la fievre lente, dans lesquelles  
il est à propos de lâcher le ventre ; alors on *n’a* rien  
de mieux à ordonner que deux ou trois onces de man-  
ne dissoutes dans une pinte de petit-lait, ajoutant une  
dragme de crême de tartre , ou de terre foliée de tar-  
tre, avec deux ou trois gouttes d’huile de cedre , pour  
rendre le tout agréable à prendre. On partagera cette  
potion en trois parties, que l’on prendra l’une après  
l’autre ; les fleurs d’épine d’Egypte & de pêcher, in-  
susées dans dû *petit-lait* de chevre chaud , ajoutent à  
fa qualité laxative , furtout si on y joint quelque siel  
digestif, ou de la manne.

S’il est nécessaire d’ordonner une medecine laxative au  
printems, ou en été, pour nettoyer les premieres voies  
de leurs feces, ou pour prévenir la cacochymie , on  
prefcrira avec Euccès une pinte de *petit-lait* fortifiée de  
quelque laxatif, pour chaque jour, pendant plusieurs  
semaines. Il n’y a rien de plus doux & de plus falutai-  
re pour les perfonnes foibles, délicates , & exténuées,  
furtout pour celles qui sirnt extremement jeunes, que  
cette pratique au printems ; je la crois préferable à tous  
les sachets dont on tsse communément, aux infusions,  
aux vins médicamentés, & à tous les autres ingrédiens  
dont on fe sert pour purger le malade , & lui purifier  
le fang. Dans le commencement d’une dyssenterie, où  
il est à propos d’évacuer doucement les humeurs acres  
& caustiques, qui irritent, corrodent, & caufent des '.  
inflammations dans les tuniques nerveufes des intef-  
tins; on ne peut rien employer de plus propre à cet ef-  
fet , que le *lait* d’ânesse : si ce remede ne réussit point,  
on pourra lui substituer aVec fuccès le petit *lait* de che-  
vre, aVec quelques grains d’extrait de rhubarbe , & une  
once ou une once & demie de manne. L’tssage du petit

*\* lait* dans ladyssenterie est très-ancien. Hippocrate or-  
donna, ainsi qu’on voit, *Epid. LibV.I.* à Adrianus & au  
fils de Ceneus qui fientoient de la douleur dans toute la  
région du ventre,& qui rendoient des matieres siangui-  
nolentes depuis vingt jours, le petit suit de cheVre & le  
*lait* d’ânesse bouillis. Valesius a conjecturé sensément  
que la maladie d’Adrianus & du fils de Ceneus, étoit  
uneeEpece de dyflenterie,ce qui l’a déterminé à recom-  
mander, dans sim Commentaire Eur cet endroit, le petit  
*lait* échauffé avec la pierre à feu, dans les dyffenteries  
d’automne; & il ajoute qu’un malade n’aura pas plutôt  
faitufage de ce petit lait, ou du *lait* ainsi préparé, que  
ces felles sanguinolentes & bilieuses, & que les dou-  
leurs Violentes de ventre qui les accompagnent, seront  
considérablement abbatues.

Si l’on sie trouve dans le cas d’ordonner des purgatifs  
violens, tels que l’extrait du petit tithymale, ou l’hel-  
lébore noir , comme lorfqu’il s’agit d’emporter une  
masse d’eau considérable, & de dissiper une anafarque,  
ou une leucophlegmatie ; on fe procurera plusieurs  
aVantages en mêlant ces purgatifs, & en les faifant  
prendre avec le *lait ,* ou le petit *lait* d’ânesse. On met-

LAC 756

tra une demi-dragme d’extrait de tithymale ou d’hel-  
lébore noir, fur une pinte de *lait,* le malade ufera  
de ce mélange à diflérentes reprises. Pareillement,  
comme il n’y a rien de plus falutaire, que de dégager  
,& nettoyer les premieres voies des feces accumulées,  
ayant que de prendre les eaux-minérales, & de ces  
eaux après qu’on les a prifes, la pratique de Medecine  
que je fuis,m’a constaté que rien n’étoit meilleur & plus  
sûr pour cet effet, que le petit *lait,* dans lequel on a  
fait diffoudre au-moins trois onces & demie de man-  
ne , aVec une once & demie de crême de tartre. J’ai  
obferVé que ce purgatif produifoit ordinairement six  
ou huit felles accompagnées d’une grande quantité  
d’eau ; & que cette éVacuation *se* fassoit Eans aucune  
incommodité. S’il y a surabondance & endurcissement  
des feces, & qu’il Toit nécessaire de lâcher le ventre,  
c’est encore au petit *lait* qu’il faudra recourir; on y  
joindra de la manne, avec une quantité fuffifante d’hui-  
le d’amandes douces, & l’on fera du tout un clystere  
très-propre à lubrifier les intestins & à amollir les  
feces. , #

Mais l’efficacité singuliere du petit *lait* ne *se* borne point  
à nettoyer les premieres voies, elle se fait fentir fort  
au-delà, & fe déploie dans ces maladies qui *se for-*ment peu à peu, qui tirent leur origine de l’affection  
des vifceres, qu’on a beaucoup de peine à déraciner,  
& dont la principale est le fcorbut , ou la cachexie  
seorbutique , source d’une infinité de maladies & de  
fymptomes dangereux. Si nous lisims avec attention  
les OuVrages de ceux qui ont traité expreffément du  
ficorbut, comme Eugalenus ,Biunner, Brucæus, Ron-  
fæus , Wierus , Albert, Martin , & Drabisius , nous  
verrons que presque tous conVlennent, qu’ils *se semt*mieux trouvés de la diete blanche feule, ou d’une dé-  
coction de petit *lait avec* les plantes anti-scorbutiques  
prises pendant un tems considérable , que d’aucun au-  
tre remede, même dans les cas où les symptomes de  
cette maladie étoient poussés à leur dernier période,  
lorfqu’il y aVoit douleur aiguë , tranchée , vomisse-  
ment, atrophie, & fievre lente; ils ajoutent que ce *ré-  
gime* rendoit plus de force à ceux que l’opiniâtrété de  
cette maladie alloit confumant, que les meilleurs cor-  
roboratifs,& que tous les analeptiques artificiels.Lapra-  
tique de ces Medecins expérimentés, étoit d’ordonner  
une décoction des plantes anti-fcorbutiques, telles que  
le cochlearia, la berle, le crestbn aquatique, les seuil-  
les d’absinthe, PofeIlle, la fumeterre, l’hépatique, la  
cufcute de thym, la bétoine , le chardon béni, la peti-  
te centaurée, & le trefle des martes, avec le *lait.* Ils  
faifoient prendre une pinte & davantage de cette dé-  
coction chaude tous les matins, à ceux qui étoient at-  
taqués de fcorbut ; ils fubjuguoient cette maladie ter-  
rible avec ce remede simple, & emportoient *ses fyrn-*tomes les plus terribles.

Les EcrÎVains ont vanté l’efficacité du petit *lait* dans la  
cure des maladies fcorbutiques. Voici l’éloge *sensé*qu’en sait Joann. Wierus dans son *Traité du Scorbut.*

« Si les malades fe trouVent si bien, dit-il, du *lait* bouilli  
« aVec les herbes anti-fcorbutiques , & de la liqueur  
a qu’on en exprime^nsi-iite; c’est moins au *lait* qu’ils  
« en ont l’obligation , qu’au petit *lait',* car la partie ca-  
« setsse, celle qui donne le heure, reste coagulée dans  
« le tamis, il n’yr a que le petit *lait* qui passe ; & comme  
’ a il est compoEé de parties légeres & subtiles, il otlVte,  
a déterge, pousse par les urines, & contribue consolé-  
« rablement à la cure des maladies fcorbutiques, ainsi  
« que nous l’assurent Aétius & Galien. x>

Voici la maniere dont Matthieu Martin parle de l’tl-  
sage du petit sont, dans les maladies scorbutiques, *Lib.  
de Scorbutico.*

« Le *lait* de cheVre pris dans le cours de cette maladie,  
« soulage merVeilleusement le malade, non-seulement  
« en ce qu’il rend le ventre libre , mais encore en ce

757 LAC

« qu’il fe digere facilement, & qu’il restitue prompte-  
« ment par fon astringence , aux intestins , le ton qui  
« leur conVÎent, & conséquemment n’aVance pas peu  
« la guérison. Si l'on veut toutefois, qu’il ne gonfle  
« point les hypocondres , ni ne *fe* coagule dans les esc  
« tomacs foibles, il faut y ajouter une petite quantité  
a d’eau, de fel ,,ou de sucre. »

Mais l’on n’aura point à craindre ces accidens , si l’on  
substitue au *lait* de chevre, fon petit *lait*, ou le *lait*d’ânesse. Aussi Bald. Ronfæus veut-il dans sim Traité  
*de Scorbuto ,* que l’on fasse bouillir les plantes fcorbû-  
tiques, non dans du *lait*, mais dans du petit *lait.* En-  
fin , Moellenbrok rend justice à l’efficacité du petit *lait*de chevre dans le fcorbut.

« Le petit *lait,* mais furtout celui de chevre, est très-  
« salutaire dans cette maladie , dit-il, *Lib, de Arthri-  
« tide vagâ et scorbutica. »*

Les Auteurs de l’Ecole de Salerne nous disent,

« Que le petit *lait* est incisif, détersif, & pénétrant, à  
a caufe de son humidité aqueufe, qu’il dissout les fubf-  
« tances siilines, parce qu’il porte du nitre, qu’il em-  
« porte les parties vssquetlses qui adhèrent au côté des  
«vaisseaux, qu’il relâche le ventre doucement & siins  
a érosion , & que comme il contient un alcali caché,  
« il est encore rafraîchissant; aussi, continuent-ils, les  
« payfans de la Hollande & de la Frife fe garantissent  
« d’un Ecorbut épidémique , par l’ufage du petit *lait.*« On ajoutera à fon efficacité naturelle, si on y fait in-  
« fufer ou bouillir des herbes anti-fcorbutiques. »

Et certes dans la plupart des maladies chroniques, & dans  
le fcorbut, la plus opiniâtre de toutes, il n’est pas éton-  
nant que le petit-lait de chevre ou d’ânesse , préparé  
comme nous avons dit ci-dessus, produise de si grands  
effets; car comme elles ont, maisscirtout le Ecorbut,  
principalement leur origine dans l’excessive impu-  
reté des humeurs vitales, produite par le séjour dans le  
corps de matières salines sillphureuses & excrémenti-  
tielles , en conséquence du défaut d’excrétion , & par  
l’accroiffement de leur corruption , en conféquence de  
l’agitation intestine , de la chaleur, & du mélange d’u-  
ne multitude de parties hétérogènes les unes avec les  
autres ,qtsqvenant à corroder, & à déchirer tant inté-  
rieurement qu’extérieurement les parties folides , où  
lafenfation est la plus exquife , produisent non-seule-  
ment des douleurs violentes , mais encore des taches,  
& des exulcérations de différentes Eortes à lasiIrface du  
corps ; il est évident que le petit-lait dont la propriété  
particuliere est de délayer & tempérer les humeurs acres  
& Ealines, d’ouvrir les petits vaifféaux engorgés des  
émunctoires , de diviser les humeurs viEqueuses , de  
débarraffer les viEceres de la sérosité & dusiang qui peu-  
vent y être en stagnation , de hâter doucement, & de  
favoriser les évacuations par les selles, par les urines ,  
& par la perspiration , seins offenser les parties, & Eans  
troubler les fonctions, & d’être analogue , & bienfai-  
fant aux parties nerveufes ; ne peut manquer de conve-  
nir & de produire les effets les plus furprenans dans le  
cas dont il s’agit.

Il paroît par tout ce que nous avons dit, que nous n’attri-  
huons au petit-lait bien préparé , aucune qualité qu’il  
nepoffede , & qu’on a lieu d’en attendre tous les fe-  
cours qu’on en exige. Aussi Hippocrate, Galien, Diosc  
coride , Pline, Aétius , Mefué, & les autres Anciens  
en ont-ils fagement recommandé l’ufage , dans toutes  
les maladies qui naissent de l’impureté des humeurs:  
mais il est à propos d’observer qu’il en est de ce reme-  
de, ainsi que des eaux médicinales , dont il faut pren-  
dre en quantité fuffifante, &ufer pendant un mois en-  
tier & davantage, si l’on veut qu’elles foient salutaires  
dans les maladies longues & opiniâtres ; quoique dans  
les constitutions chaudes & bilieuses, le petit-lait seul,

LAC 758

soit suffisant ; s’il arrivoit toutesfois que les humeurs  
fussent épaisses, & que le malade fut d’un tempéra-  
ment froid & grossier ; ilferoità propos d’y faire bouil-  
lir une quantité d’amers appelles anti-fcorbutiques,  
dont l'huile volatile est d’une amertume très-salutaire  
dans ces maladies. \*

Une faut pas croire que le petit-lait soit moins bien-fai-  
fant, dans les cas où il y a mouvement & constriction  
spasinodique des parties nerveuses , & altération dans  
l’œconomie & dans les fonctions des parties fecrétoi-  
res & excrétoires. Entre ces maladies , la plus commu-  
ne dans notre Climat, est cette affection hypocondria-  
que, qu’on appelle dans les femmes, maladie hystéri-  
que ; fi de nos jours elle n’est pas moins opiniâtre que  
fréquente, c’est à la maniere peu raifonnée dont on la  
traite communément, qu’il faut s’en prendre.

Ce mal affecte les canaux nerveux & membraneux de *Fes-  
tomac 8e* des intestins; il y produit des spasi^es A des  
flatulences continuelles , qui agiffant fur tout le fyste-  
me nerveux , en vertu de la conspiration de ces parties  
entre elles, porte le trouble & l’agitation dans toute la  
machine ; d’où il arrive que le cours du Eang & des hu-  
' meurs *se* fait inégalement, & avec impétuosité de la  
circonférence au centre , mais furtout à la tête & à la  
poitrine, d’où naiffen t les symptomes les plus terribles :  
mais c’est dans une foiblesse excessive du systemener-  
veux, en partie héréditaire, en partie accidentelle, &  
occasionnée par toutes les choses capables de diminuer  
les forces, & d’altérer le tissu & le mouvement des par-  
ties nerveufes , qu’il faut chercher la caufe principale  
de cette maladie , fans compter qu’une trop grande  
quantité de sang épais, engendrée faute de mouvement  
& dlexercice,ou faute d’un régime convenable, & arrê-  
tée dans les circonvolutions des intestins,en conséquen-  
ce de quelque obstruction qui gêne sim paffage dans le  
foie , *se* joint à cette cause, & augmente considérable-  
ment les Epasines & les flatulences. D’ailleurs le mal  
ne s’est pas plutôt emparé des vistceres situés dans la  
région des hypocondres , & affecté tout le flystemedes  
parties nerveuses, qu’il sie fait sentir au loin , & qu’il  
porte fes atteintes jufqu’aux parties du corps les moins  
proches de fon foyer ; d’où il s’enfuit des douleurs de  
tête , des vertiges , des épilepsies , des paralysies , la  
mélancolie & la folie. Lorfque les choses en sirnt dans  
cet état, & que les spasines sont capables de produire  
ces effets ; on peut regarder toutes les parties intérieu-  
res comme affectées, les excrétions naturelles ne *se* font  
plus , ou font fort troublées, il n’y a plus d’évacuation  
de fang, par les veines de la matrice, ou de l'anus ;ceI-  
le qui le fait par les urines, par les felles, & par la perse  
piration , est entierement supprimée, ou du moins pe-  
che par irrégularité , & par excès.

Veut-on travailler efficacement à la destruction de ces  
maladies dangereuses ; il n’y a point à mon avis de re-  
mede plus sûr & plus prompt à employer, que le *lait,*ou le petit-lait d’âneffe , ou le *lait* de chevre coupé avec  
les eaux minérales ; surtout si la cure est entreprife à  
tems , si le malade est en état d’en prendre une quanti-  
té convenable , & s’il obsierve siéverement le régime  
qui convient à ceux qui prennent les eaux minérales.  
Je sierois injuste, si je n’averti flois que les eaux minéra-  
les avec le *lait ,* semt infiniment plus efficaces dans le  
cas dont il s’agit que les eaux minérales seules. Car  
l'espece de Epasine auquel on *se* propoEe de remédier,  
exige un traitement modéré & bienfaisant à la nature,  
& des substances capables de rendre la fluidité aux hu-  
meurs visqueufles & ténaces , d’ouvrir les petits vaif-  
seaux obstrués , de tempérer les humeurs acres & sali-  
nes, & de hâter les différentes excrétions en irritant  
doucement. Or le petit-lait a toutes ces propriétés ; en-  
forte qu’il n’y a rien qu’on pusse lui préférer ici ; il  
n’est question que de le bien préparer. Si ces effets *sa-  
lutaires ne* font pas aussi prompts que le malade le fou-  
haite ; il ne faut pas pour cela qu’il en interrompe  
l'ufage. De fon côté le Medecin aura foin d’y mêler  
& de faire prendre par intesValle, les autres remedes

Β b b ij

759 LAC

appropriés aux Iymptomes de la maladie» &àladiffé-  
rente constitution du malade.

Benedictus Sylvaticus, ce célebre Medecin Italien con-  
noissoit bien les propriétés singulieres du petit-lait,  
lorsqu’il assuroit que le petit-lait, & le *lait* d’ânesse  
étoient sim dernier refuge d|ps les maladies les plus  
violentes & les plus opiniâtres. Il ne fera pas hors de  
propos d’indiquer ici & les maladies dans lesquelles il  
en faisoit usage, & la maniere dont il l'employoit. Il  
recommande, Consil. 58. *Cent. I.* dans les maladies mé-  
lancoliques & maniaques , le *petit-lait* de chevre avec  
le sirop de Polypode , & les pepins de pomme réduits  
en émulsion. 11 conseille aux malades mélancoliques  
& hypocondriaques,deux chopines de *ce petit-lait* pen-  
dant quinze jours, *Consil. 6.* Il dit *Consil. 6 fa* qu’ils peu-  
vent prendre pendant plusieurs jours le petit-lait de  
chevre bien dépuré , aprèsy avoir fait infisser des feuil-  
les d’absinthe. Il ordonne, *Consil. 73.* auxpIélancoli-  
ques & hypocondriaques, de prendre de la teinture d’a-  
cieravec de l’huile de citron, & d’en boire, Ilaffure  
que le petit-lcit de chevre dont on a augmenté la vertu  
purgative par la crême de tartre & la rhubarbe , & la  
vertu diurétique avec le cetérac , le capilaire blanc, les  
racines de fenouil & de persil , & quelques gouttes  
d’esprit de vitriol, est bienfaisant dans l’hémiplégie. Il  
nous assure avoir retiré un malade d’une maladie épi-  
leptique , avec le petit *lait* de chevre. Dans ce cas ,  
il commença par faire prendre le meilleur *pcût-lait* dé-  
puré qu’on eût avec le fuc de limons ; le quatrieme  
jour il le rendit purgatif, en mettant infufer dans qua-  
tre onces de petit-lait une dragme de rhubarbe, avec  
une quantité convenable de feuilles de *séné.* Il ordon-  
na enfuite trois pintes de petit-lait en boisson. Dans  
les trois jours intermédiaires , il fit prendre une pinte  
du même petit-lait dans lequel il avoit fait broyer des  
fleurs de pivoine,du galega, du baume,& de l'écorce de  
citron. Il ne prodigue pas moins d’éloge au petit-lait,  
lorsqu’il s’agit de l’affection hystérique. Voyez *Cent.  
IIÆonsil.* 68. de la *maladie noire TFFippOcrate.* Voyez  
*Consil. yy.* du vomiffement de fang. Voyez *Consil.*82. du crachement de stang. Voyez *Consil.* 34. &  
35. Le même Auteur nous assure avoir guéri une  
diarrhée , & un ténesine , avec le sirop solutifde rosies  
& le julep de tamarins, à quoi il fassoit succéder un  
peu de petit-sdit de chevre distilé. Il nous dit aussi  
*Cent. IV. Consil.* 92. avoir arrêté les progrès d’une tu-  
meur cancéreuse au sein, qui commençoit , en ordon-  
nant trois onces de manne dissoutes dans du petit-lait  
de chevre.

Quant à moi, je puis protester hardiment avoir ordonné  
*le petit-lait* avec un succès prodigieux dans plusieurs  
maladies.

Je me contenterai de rapporter seulement ici quelques  
observations & quelques cures que j’ai faites avec ce  
remede dans l’espace d’un mois ; elles’ suffiront pour  
constater S011 efficacité.

Un homme d’environ trente ans, peu robuste, prit d’un  
Etudiant en Medecine quelques pilules purgatives qui  
opérèrent si violemment, que quoiqu’il en eût rendu  
la moitié dans un vomissement qui lui siurvint après les  
avoir pris, il lui resta pendant plusieurs jours un flux si  
furieux qu’il avoit jufqu’à cent selles. Ce flux lui avoit  
entierement ôté les forces, Pappétit & le sommeil ; s’il  
jouissait de quelque repos, il étoit si court qu’on pou-  
voir dire que scm agitation étoit continuelle. Ajoutez  
à cela une fleVre intermittente erratique, & dégénéran-  
te siur la fin en une fievre lente qui achevoit de le con-  
sumer. Il étoit dans cet état & il y avoir plusieurs *se-*maines qu’il gardoit le lit, lorfqu’il me fit appeller. Je  
le trouvai prefque anéanti par des sueurs colllquatives  
qui le prenoient pendant la nuit, & par la fievre lente  
dont j’ai parlé, & qu’indiquoit le battement continu ,  
prOrnpt & foible de fon pouls. Je lui confeillai de *ces-  
ser* tout remede, & de prendre pendant quelque tems  
une pinte de petit-suit de chevre préparé, ainsi que je

LAC 760

l’ai dit ci-dessus, par jour & à différentes reprifes ; je  
lui ordonnai en même tems douze gouttes de liqueur  
anodyne , & de Peau de gruau légere mais prife fré-  
quemment. Je fuivis ces remedes pendant quatorze  
jours, au bout desquels le sommeil, l’appétit & les  
forces étoient si parfaitement revenus que mon mala-  
de fe trouva en état de vaquer à ses affaires.

Mais il y a beaucoup d’autres preuves remarquables de  
l’efficacité du petit-lait. Un Etudiant en Droit avoit  
des nausées & des envies de vomir qui lui restaient  
d’un accès violent de colere & d’un long chagrin. Dans  
cet état il s’avisa d’envoyer chercher par un de fes amis  
un vomitif chez un Apothicaire. A peine Peut-il pris  
qu’il fut attaqué d’tm vomiffement excessif, qu’il per-  
dit les forces, qu’il s’alluma dans scm estomac une cha-  
leur ardente , qu’il perdit l’appétit & le repos, & qu’il  
*fe* sentit tourmenté d’une soifinfatiable. On m’appel-  
le; comme je craignois une inflammation d’estomac»  
je ne lui ordonnai que du *petit-lait* préparé à ma ma-  
niere , avec quelques onces d’une émulsion des quatre  
femences froides, qu’on lui fit prendre nuit & jour à  
des intervalles convenables, bien-sotfon ardeur d’esto-  
mac cessa, le pouls *se* régla, le sommeil revint, & tout  
promit une guérisim prochaine.

Une petite fille d’environ trois ans & d’une constitution  
fort foible, pris par avis d’un Medecin un purgatif  
de jalap & de mercure doux, pour la garantir de la pe-  
tite vérole qui étoit alors épidémique. Ce purga-  
tif lui procura deux ou trois felles , mais lui ôta entie-  
rement l’appétit; elle passent les nuits dans une agita-  
tion continuelle ; elle étoit tourmentée d’une soif in-  
satiable , & elle avoit le pouls prompt & fort. On  
m’appelle & je lui ordonnai du petit-lait préparé à **ma**maniere. Ce remede feul fit ceffer les fymptomes & lui  
rendit la fanté. Il est donc constant que le petit-  
*lait* est un excellent remede dans plusieurs maladies;  
& par conséquent il ne nous reste plus qu’à en re-  
commander l’ssa-ge aux Medecins , & qu’à souhaiter  
sincerement qu’ils en éprouvent le même fuccès **que**moi. FREDERIC HOFFMAN.

Le *lait* virginal ordinaire fe fait en dissolvant une petite  
quantité de fucre de Saturne, dans une grande quanti-  
té d’eau.

On en prépare un autre de la maniere suivante.

Prenez *de l’alun de roche s quatre onces ;  
de l’eau de fontaine, deux livres,*

Reduifez le tout au tiers par l’ébullition.

Ajoutez,

*de la litharge s une demi-livre ;*

*du vinaigre 9 une livre et demie.*

Reduifez le tout à une livre par l’ébullition.

Passez le tout ensuite, & le battez jusqu’à ce que ces dif-  
férens ingrédiens fe soient incorporés, & que le  
mélange ait pris une couleur blanche.

Il faut mettre cette préparation au nombre des cosinéti-  
ques; elle feche les boutons & réprime par son astrin-  
gence les éruptions qui gâtent la peau : maisje **n’en**conseille point Pistage. Ce remede & tous *ses* sembla-  
bles sirnt dangereux, ils empêchent la transpiration  
cutanée, & donnent lieu pap ce moyen à plusieurs ma-  
ladies difficiles à traiter.

LAC LUNÆ. Voyez *Marga candida.*

LACAPHTHON , λάκαφθον. Ce terme signifie dans  
Paul Eginete, *Lib. V.II. cap.* 22. l’écorce d’un certain  
arbre qu’on faisoit entrer dans la composition du grand

*rei* ι LAC

*cyphi.* On conjecture que cet arbre est le *naseapheloum* l  
ou le *narcaphthum ,* espece d’aromate qui croît 'aux  
Indes. CasTELLI.

LACCA. V*oyez Jujaba Indica.*

LACCOPEDON, λακκὸπεδον, la partie lâche du Pcro -  
tum , appellée par les Athéniens λακκοχέαο. R υ f f Us  
**EPHESIUS,** *Lib. I. cap.* 12.

LACERTUS, Offic. Schw. 147. *Lacertus vulgaris*, Raii  
Synop. A. 264. Aldrov. Quad. OVsp. 627. J011S. de  
Quad.T33. Cesil. de Quad. Ovip. 32. Charlt. Exesu  
28. *Lacertus terrestris*Schrod. 5- 342. *Le léfard.*

Il vit dans les cavernes , les décombres , & les bâtimens  
ruinés. Le grand *léfard* vert est plus estimé que les au-  
tres. Maison le trouvé rarement dans nos contrées. Ce  
que nous allons dire doit être\* entendu du *léfard* com-  
mun.

Coupez par morceaux & broyez, surtout fa tête, & ap-  
pliquez-le avec du sel : il attire hors du corps les mor-  
ceaux de bois, les morceaux de verre & les autres corps  
étrangers. Si l’on fait de fa chair ou de ses cendres, un  
linirnent avec de la graisse, ce Uniment guérira l’alo-  
pécie. On pourra l’employer aussi contre la plquure du  
Ecorpion, & la morsi-lre d’autres animaux Venimeux.

LaCERTa, *viridis,* Ind. Med. 64. Raii Synop. A. 264.  
Aldrov. de Quad. Ovip. 633. Gefn. de Quad. Ovip.  
40. Charlt. Exer. 28. Jonsi de Quad. 134. *Lacertus  
Hybernicus,* Merc. Pin. 169. *Le lézard vert.*

H est plus grand que le *léfard* commun. On en trouve en  
Irlande. On l’emploie en entier, & il a les mêmes ver-  
tus que le *léfard* précédent.

LaCERTUs aqUATILIs. Voyez *Salamandra aquatica.*

LACHLACHATUM, nom d’un remede stomachique  
décrit par Avicenne.

LACHRYMA. Voyez l’article *Oculus*, Pur les prestiges  
que l’on peut tirer des larmes.

On donne le nom de *larme,* aux fucs de certaines plantes  
qui les rendent fous cette forme.

LACHRYMA JOBI, *la larme de Job.*

Voici fes caracteres.

Cette plante ressemble au roEeau ; fes fleurs semt apétales,  
ornées d’un calyce, mâles & en épi, du côté de la planr  
te. Son ovaire est situé de l’autre côté,& garni d’un long  
tube & de deux cornes; il dégénere en une coquille  
pierreusie qui contient une semence. BoERkaavE, *Ind.  
Ale Plana Part. II.* p. 166.

Boerhaave n’en compte que l’espece salivante.

*Lacbryma Jobis* Offic. Ger. 82. Emac. 88. Park. Theat.

430. Boerh. Ind. A. 2.166. Tourn. Inst. 5 32. *Lachy-  
ma Jobi multis , sive milium arundinaceum ->* J. B, 2.

449. Raii Hist. 2. 1252. *Lithospermum arundinaceum  
forte Dios.coridis et Plinii,* C. B. P. 258. *Larme de  
Job.*

On cultive cette plante dans les jardins; fa semence est  
d’usage. On l’appelle *larme de Job,* parce que cette Ee-  
mence a la figure de *larme* ; elle est détersive, apériti-  
ve & bonne pour la pierre des reins & de la vessie. *Hise  
toire dus Plantes attribuée a Boerhaave.*

Nous lisons. dans Parkinson que la *larme de Job* croît  
d’elle-même en Crete, à Rhodes, en Syrie, & dans  
d’autres contrées Orientales, où les habitans jettent Ea  
graine dans de l’eau bouillante, & en font ensuite des  
chapelets, pour dire leurs priercs. Ray , *Hist. Plant.*

LAC 762

LACHRYMALE PUNCTUM, *Point lacrymal.* V.  
*Fistula lachrymalis-*

LACHRYMÂLIS DUCTUS, *Conduit lacrymal-* V.  
*Fistula laclrrymalis.*

LACINIÆ, en Botanique, incisions ou découpures  
faites au bord des fleurs ou des feuilles, dont on dit  
alors qu’elles font *lacvelatae*, découpées;

LACONICUM, λακωνικόν, étuve, bain ou chambre où  
l’on fait fuer.

LACTARIA , alimens préparés avec le lait, qu’on ap-  
pelle aussi *lacticinia,*

LACTATIO, *Faction T allaiter,.*

Morton dit que s’il arrive qu’une femme,qui nourrit,  
manque d’appétit, & qu’il y ait par conséquent pen-  
dant long- tems plus de fuc nourricier tiré par les ma-  
melles qu’il n’en rentre dans la misse du seing, avec le  
nouveau chyle qui vient des veines lactées, il est im-  
possible que ce fluide ne soit pas apauvri, que le corps  
privé de la nourriture qui lui est nécessair,ene tombe en  
atrophie , & qu’il ne survienne une chaleur hectique  
dans le simg , dans les esprits & dans l'habitude du  
corps, ce qui constituera une espece particuliere de  
conflomption dont la privation du fuc nourricier serâ  
la catsse.

J’avouerai pourtant, continue ingénuement cet Auteur,  
avoir vu quelquefois des personnes confomptives gué-  
rir en nourrissant un enfant. Cela est arrivé à ma fem-  
me & à plusieurs autres. Je puis encore citer Madame  
Wilfon une de mes voisines, en qui la phthisie est pouf-  
sée au point qu’on la prendroit pour une ombre , eri  
tout autre tems que celui où elle nourrit, car alors el-  
le prend de l'embompoint. Madame Thompfon de  
Snow-Hill tomba dans une confomption fatale qui  
attaqua d’abord toute l’habitude de fon corps, & qui  
se fixa enfin silr les poumons, pour avoir fievré sclbite-  
ment sim enfant. Il est évident que celles d’entre les  
Nourrices qui engraissent pendant qu’elles ont un nour-  
risson , ont l’estomac bon, que leur appétit est alors  
augmenté, & que par conséquent il fie doit faire en ela  
les une altération falutaire. L’accroissement journalier  
de l’appétit, causé par la fiction continuelle du fisc  
nourricier , donne lieu à la formation d’une plus grau-  
de quantité de chyle huileux & récent, dont le fang  
s’enrichit à tout instant ; ce qui tend plus directement  
à la guérison d’une phthisie , que tous les remedes du  
monde. Mais si l’appétit d’une femme qui nourrit  
vient à s’assoiblir au lieu d’augmenter, & qu’en con-  
séquence du peu d’aliment qu’elle prend , son sang  
foit priVé par la sclction de Pensant de plus de Puc  
nourricier qu’il ne lui en est rendu par les veines lac-  
tées, le sang & les estprits prendront nécessairement une  
disposition hectique, & l'atrophie & la consomption  
s’introduiront dans l’habitude du corps.

Le premier Eymptome qui annonce cette consc)mption,  
c’est le défaut d’appétit. Je conseille donc à toutes les  
nourrices à qui il arrivera de perdre l’appétit pendant  
un tems considérable, de sévrer sur le champ leurs  
enfans. Un siecond signe, c’est la foiblesse & l’abba\*  
tement des efprits causé par l'appauvrissement du  
fang. Un troisieme signe , c’est une oppression hypo-  
condriaque , accompagnée de sissocation & de filé-  
quentes convulsions hystériques; accidens qui ne pro-  
viennentpas, comme on le penfe communément, de  
ce que la siiction attire des vapeurs en haut , mais  
d’une diminution trop considérable , & d’tme trop  
grande perte de suc nourrieier ; d’où il arrive que les  
esprits eux-mêmes *se* conformant à l’état du fang de-  
viennent pauvres & foibles , perdent leur Vigueur na-  
turelle, & ne peuVent plus empêcher les obstructions  
de Ee former : mais lorsqu’il y a obstruction , il est  
nécessaire que leur mouVement foit déréglé,& que leur  
cours Ee fasse irrégulierement dans les nerfs & dans les  
fibres des mufcles , d’où proVlendront des oppressions,  
des suffocations & des contractions convulsives de cer-

7Ἄ3 LAC

taines parties ; contractions qu’on nomme communé-  
ment hystériques.

Les stymptomes dont nous venons de parler ne manquent  
preEque jamais d’être silivis à la longue d’atrophie &  
de chaleur hectique ; & ils *se* terminent quelquefois  
en une confomption des poumons , accompagnée de  
toux, de difficulté de refpirer , & d’autres accidens  
semblables ; ce qui n’est point étonnant. Quoique la  
confomption paroiffe *se fixer fiur* les poumons, sim  
siége principal n’en est pas moins dans l’habitude du  
corps, puifqu’dle naît dlune dissipation trop considé-  
rable du sclc nourricier. - Lorlqu’elle est poustée au  
point qu’il y a marasine & affection des poumons;  
elle est alors incurable & mortelle. Il est facile d’y  
remédier dans le commencement. Pour cet effet, il  
n’tss question que de sévrer promptement l’enfant.  
La caufe étant ôtée, il est naturel que l'effet cesse.  
On aura soin d’ordonner en même-tems à la malade'  
une quantité assez forte d’alimens remplis de bon  
fuc. On rappellera l’appétit en égayant l’esprit, en  
saisimt prendre un exercice modéré dans un air doux  
& Eerain. Enfin si la disposition à la phthisie est consi-  
dérable, on presicrira le lait ou les eaux ferrugineuses.  
On lui défendra le vin, & on ne lui permettra d’autres  
évacuations que celles qui font absolument nécessaires.  
MoRToN, *Phthisiologia,*

LACTEA VASA, *velnes lactées.* V*oyez Chylus.*

LaCTEa FEBRIs, fievre de laitqui survient ordinairement  
après L'accouchement. Voyez *Puerperium.*

LACTICA ; nom que les Arabes ont donné à cette ef-  
pece de fievre que les Grecs appellent *typhos* ou *typho-  
des.*

LACTICINIA, alimens préparés avec le lait. On les  
regarde comme tres-mal-seuns, pour tous ceux en qui  
tous les organes de la digestion sont affoiblis ; car quoi-  
que le lait récemment tiré des animaux passe facile-  
ment , & qu’il foit excellent dans un grand nombre de  
cas : cependant lorsqu’il est bouilli, comme cela est  
généralement toutes les sois qu’on en prépare quelque  
aliment, il prend une nature toute différente, &don-  
ne lieu à plusieurs maladies.

LACTIFERUS, *lactifere.* Cette épithete ste donne aux  
plantes qui abondent en un fisc laiteux , telles que le  
tithymale, le stmchus & la laitue.

LACTUCA, *laitue.*

Voici ses caracteres:

Sa racine est presque toujours fibreuEe , & communé-  
ment annuelle. Ses feuilles font unies , & placées al-  
ternativement. Ses branches fe terminent en une efpe-  
ce d’ombelle. Son calyce est foible, oblong & écail-  
leux ; fes semences plates, oblongues & pointues par  
les deux bouts. BoERHAave , *Index ait. Plant.* Part. I.  
p. 81.

Boerhaave compte cinquante - cinq especes de *laitue s* en-  
tre lesquelles il *rsy* a que la première, la quatrieme,  
la cinquieme, la sixième, la neuvieme & la deuxie-  
me , auxquelles je connoisse quelque propriété médi-  
cinale.

Voici la maniere dont on les reconnoîtra dans les Au-  
teurs.

La premiere est désignée par

*Lactucaselvestris , cestaspinosa y* C. B. P. 123. Raii Hist.  
1. 223. Synop. 3. 69. Tourn. Inst. 473. Boêrh. Ind. A.  
81. *Lactuca selvestris larinàata,* Parla Theat. 813.  
*Lactucaselvestrisfoliis dissectis s* Ger. Emac. 309. *Lac-  
tuca selvestris aseeu ondivia multis dicta, folio lacelelato,  
dorso spinoso,* J. Β. a, ΐ0©3. *Laitue sauvage afeuilles  
découpées.*

LAC 764

Elle croît dans les haies, & fleurit en Juin. Son herbe &  
sies semences stontd’issage. DaLE.

La *laitue* Eauvage ressemble à celle des jardins, selon  
Dloscoride, à cela près , que *sa* tige est plus longue, fes  
feuilles plus foibles & plus rudes , & fon gout plus  
amer. Je ne fuis pas entierement convaincu, dit Ray,  
que la propriété de prévenir les rêves obfcenes, & d’é-  
teindre les desirs lafcifs, que les Anciens lui ontattri-  
buée, lui convienne autant qu’à celle des jardins.  
L’odeur rance & forte d’opium qu’elle a, ne nous per-  
met pas de douter qu’elle ne foit narcotique, & qu’elle  
ne tienne du pavot, ainsi que nous le lisions dans Pline  
& Dloscoride : mais d’un autre côté, il en est de tous  
les narcotiques en général pris modérément, ainsi que  
du vin, dont ils ont en quelque façon les vertus ; ils  
font plus propres à irriter l’appétit vénérien qu’à le ré-  
primer. .

Ray 'ajoute à ce que nous venons de dire , que le Doc-  
teur Lister ayant eu la curiosité de recevoir la fumée  
de cette plante allumée par fes narines, fut attaqué su-  
bitement d’un vertige semblable à celui qui survient  
ordinairement à ceux qui fument du tabac pour la pre-  
mieresois. RaY, *Hist. Plant,*

On a désigné la quatrième efpece par

*Lactuca fylvestris , odore viroso,* C. B. P. 123. Tourn.  
Inst. 473. Boerh. ind. A. 81. *Lactucafylvesiris,* Offic.  
*Lactuca -> fyhvestris major odore opii,* Ger. Emac. 309.  
Raii Hist. I. 221. Synop. 69. *Lactuca , fylvestris lato  
folio > succo viroso* , J. Β. 2. 1002. *Lactuca fylvestris,  
en diviae foliis, odore viroso,* Parla 813. *Laitue sauvage.*

Elle croît dans les haies & fleurit en Juin ; sim herbe &  
*sa* graine sont d’ssa-ge, on s’en sert, selon Dloscoride,  
pour calmer les douleurs.

On désigne la cinquieme par

*Lactuca , fylvestris s folio ad latera spinosa*

On désigne la sixieme par

*Lactuca asiativa, CM.* 122. Raii Hist. 1.200. Hist.Oxon,  
3. 57. Ger. 339. Emac. 306. Tourn. Inst. 473. Boerh.  
ind. A. 82. *Lactuca,* Offic. *Lactuca, sativa, vulgaris  
non capitata,* J. B. 2. 997. *Lactuca, hyemalis*, Parla  
Parad. 498. *Laitue des jardins.*

La *laitue* est une plante si bien connue, qu’il est assez  
inutile d’en donner la description ; *ses* feuilles font  
jaunâtres , vertes, rondelettes, & étroites vers la tige  
qui est lisse, & qui en est prefqulenvironnée. Ses fleurs  
croissent au fommet, sont petites & jaunes, assez sem-  
blables à celles du laitron épineux, mais plus petites;  
elles croissent dans de longs calyces écailleux, qui dé-  
génerent en un duvet qui contient des semences cour-  
tes, plates, & blanchâtres. Ses racines ne semt ni lan-  
ges , ni étendues ; elles meurent lorfque la graine est  
venue. Cette *laitue* croît dans les jardins. Ses feuilles  
& fa graine font d’ssa-ge.

On la fert assez communément fur les tables en salades,  
au printems ; c’est le principal ingrédient de ces mets.  
Elle est bienfaisante à l’estomac, elle modère la cha-  
leur, calme la soif, & émousse l’acreté des humeurs  
dans le corps. Elle provoque les urines , augmente la  
lait dans les nourrices, & passe pour faire dormir. Sa  
graine est une des quatre semences froides mineures.  
MILLER , *Bot. Offe -\**

Etant fur le déclin de l’âge , tems ou naturellement on  
fommeille peu, je fus, dit Galien, violemment tour-  
menté d’infomnie. Je trouvai un remede souverain à  
cette indisposition, dans la *laitue* seule, dont je me fis  
une habitude de manger tous les soirs, La plupart en  
sont bouillir dans l’eau, l’herbe tendre, avant qu’elle  
ait poussé des tiges ; j’en use de même , dit Galien,

*yfsp* LAC

depuis que les dents commencent à me manquer.

Dans la phrénésie, le délire, la fieVre ardente, & d’au-  
tres maladies semblables, il saut l'appliquer aux tem-  
pes , à la siiture coronale , & aux poignets; pour cet  
**esset,** on prendra un linge que l'on doublera en deux  
ou trois, & qu’on humectera bien d’eau de *laitue,* dans  
laquelle on aura fait diffoudre du nitre purifié & cryfi-  
tallisé, ou du fiel de prunelle, dans la proportion d’une  
demi-cnce fiur une pinte. Je présure ce remede, dit Sle  
mon Pauli, à l'huile rofiat, mêlée aVec le Euc de *laeltue,*dont on se Eert en pareil cas. RaY, *Hist. Plant.*

On a désigné la nemvieme par

*Lactuca Romana , longa, dulcis,* J. Β. 2. 998. Tourn.  
Inst. 473.

La douzième, par

*Lactuca capitata y* C. B. P. 123. Tourn. Inst. 473.

On confond , dit Dale, ces deux dernieres aVec la pré-1cédcnte.

On donne le nom de *laitue* à différentes fortes de *Chon-  
drilla.* Voyez *Chohdrilla.*

Nous lisims dans l’Histoire des Plantes attribuée à Boer-  
hasiVe, que les Italiens font grand cas de la *laitue,* qu’-  
aucune herbe ne résout plus puissamment, qu’elle pré-  
cipite la bile noire; que les Anciens regardoient les  
quatrieme & cinquieme especes comme Vénéneuses ,  
ce que cet Auteur n’est pas éloigné de pensier ; parce  
que leur fisc est fort analogue à celui de l’opium , &  
qu’en général cette plante est excellente dans les ma-  
ladies aiguës qui proVÎennent en été de la chaleur ex-  
cessive du fang & de la bile. Antonius Mufa passe pour  
aVoir guéri Céfar Auguste aVec des *laitues.* On dit  
qu’elles donnent de l’appétit.

Les *laitues* passent en général pour émollientes , rafraî-  
chissantes, faVoneufes, réfolutives, diurétiques, & tant  
foit peu laxatÎVes : mais elles fiant meilleures crues que  
bouillies. Il est fait mention dans le Livre que je Viens  
de citer, d’un Gentilhomme Anglais, qui faifoit un  
ufage excessif de *laitue,* & n’eut point d’enfans pen-  
dant tout ce tems; mais qui y ayant renoncé fur llaVÎs  
qu’on lui en donna, s’en trouVa bien , & eut un enfant  
l’année suivante. Cela s’accorde assez bien *avec* ce que  
nous lifons dans Diofcoride; cet Auteur prétend qu’-  
elles repriment le penchant à l'acte vénérien. Il ajoute  
qu’elles affectent les yeux. »

Athénée & Céfar Constantin .disent que les Pythagori-  
ciens aVoient donné à cette plante le nom d’eunuque ,  
& les Anciens racontaient dans leurs Fables, que Ve-  
nus après.la mort d’Adonis, Ee coucha silr un lit de *lai-  
tue,* pour réprimer Ees desirs. C’est pourquoi quelques  
Payens *fe* saifoient un scrupule d’en manger.

Sennert dit que quatre onces de fuc de *laitue* font un  
poifon.

LÂCTUCELLA , *Laitron épineux.* BLANCARü.  
LACTUC1MINA. Voyez *Aphthae.* BLANCARü.  
LACTUMEN. Voyez *Achor.*

LACUNÆ , *Lacunes.* Ce font de certaines glandes, ou  
plutôt conduits excrétoires placés dans le vagin. On  
donne aussi ce nom aux glandes de l'tlrethre, ou plutôt  
à leur conduit excrétoire.

LACUNE. Voyez *Terra sigillata.* RULAND.

LAD

LADANUM, *le Ladanum.*

*Ciflus, ladamfera.* Offic. *Ciflus, ladamferas Cretica, ve-  
ra ,* Parla Theat. *666. Ustus , ladaesifera, Cretica store  
purpureo*, Tour. Cor. 19. Itin. 1. 59. *Ciflus a qua la-  
danum in Creta colligitur,* Bellon. Ôbsi Lib. I. cap. 7.  
*Ciflus, ledon Cretense,* C.B.P. 467. Jonl.D. *Ciflus, lau-  
rinis foliis,* Wheel. Itin. 219. *Cistus, ledon Matthioli .*

LAD 766

Ger. 1107. Emac. 1289. *Ladanum Creticum* , Alpin»  
Exod. 89. *L’arbrisseau qui porte le Ladanum.*

C’est un arbrisseau de deux ou trois piés de hauteur, dont  
les fleurs Pont assez larges, ont cinq feuilles, & font de  
la couleur de la rosie: il a plusieurs branches , enViron  
de la grosseur du petit doigt, dures & brunes, dÎVÎsées  
en plus petits rameaux, d’une couleur rougeâtre , &  
chargées de feuilles rangées par paires, épaisses, plei-  
nes de nerVures, d’un verd obfcur, longues d’un pouce  
& demi, larges des trois quarts d’un pouce, rebroussées  
parles bords , & placées fur des pédicules courts.

C’est de cet arbrisseau qu’on tire le meilleur *ladanum s*dans l’lfle de Candie & dans d’autres endroits de l’Ar-  
chipel; pour cet effet on fe fert d’une efpece de fouet  
fait de deux lisieres de cuir, dont on frappe ces arbrise  
feaux, la gomme qui sort de leurs feuilles s’attache aux  
lisieres de cuir , qu’on en dépouille aVec un couteau ,  
lorsqu’elles en sont suffisamment chargées.

Nos Droguistes ont trois sortes de *ladanum \* le plus fin  
& le meilleur est d’un noir luisant, lorsqu’il est rom-  
pu, tant soit peu dur, s’amolliffant aisément à la cha-  
leur, d’tme nature inflammable, & d’une odeur douce  
& agréable. La feconde sorte, est en petits pains, com-  
me le jus de régliffe d’Espagne; mais plus rude, plus  
dure, moins noire, moins pure, & moins odoriférante  
que la premiere. La derniere & la plus grossiere , est  
aussi en pains tortillés comme les pains de bougie; elle  
est pleine de fable & de parties héterogenes, & a moins  
d’odeur que les précédentes.

On ordonne rarement cette gomme pour l'intérieur,  
quoique quelques Auteurs l’aient recommandée dans  
les tranchées & le déVoiement causés par des humeurs  
acres. Sa fumée fortifie le cerVeau, & arrête les flu-  
xions catharrheufes. Appliquée à l’extérieur, elle est  
bienfaifante à l’estomac, & fait cefler le vomiffement.  
MILLER , *Bot. Offe*

Du tems de Diofcoride on détachoit le *ladanum* du poil  
des chevres qui paiffoient parmi les arbres qui le pro-  
dussent; mais à présent M. Tournefort nous apprend  
que les Moines Grecs en font la recolte avec des *es-  
peces* de rateau. Les femmes Greques & Turques en  
portent de petites boules, dont elles fe servent, com-  
me nous des bouquets & des oranges. C’est un excel-  
lent balfamique dans les dyffenteries & dans Penroue-  
ment ; il a aussi de l'astringence ; pris intérieurement  
il fortifie l’estomac & les intestins ; il produit les mê-  
mes effets appliqué extérieurement en emplâtre. On  
s’est fervi plusieurs fois avec fuccès dans les Vomiffe-  
mens habituels, de l’emplâtre stomachique de Charas  
dont le *ladanum* est la baste. Il entre aussi dans l’em-  
plâtre du Prieur de Cabrieres pour les hernies. GEof-  
FROY.

Dale dit qu’il amollit, digere, meurit, & atténue; &  
qu’appliqué à l'extérieur , il adoucit, est anodyn , &  
bienfaisant pour le mal de dents, pour l’alopécie, les  
ardeurs, & les douleurs d’estomac, & les convulsions  
hystériques.

L Æ M

LÆMOS, λαιμὸς, *le gosier.*

L Æ T

LÆTIFICANS, *reloielsseant s* épithete que l’on donne à  
plusieurs compositions pharmaceutiques, dont la pro-  
priété est de reveiller les esiprits.

L Æ V

LÆVIGATIO, *lévigation ,* ou l’action de réduire en  
poudre, on de porphyrisier une substance dure.

L A G

LAGANON, espece de gateau grossier dont GaIien fait

L A G

mention, *Lib. I. cap.* 4. *de Alimentorumfacultatibus>*LAGAROS, λαγαρὸς , *lâche,* épithete que l’on donne  
au ventricule droit du cœur.

LAGNEIA , ou LAGNEUMA, λμγνεία, ou λάγνευμα,  
commerce vénérien. ΗιρροοβΑΤε.

LAGOCHEILOS , λαγόκειλος ; qui a le bec de lievre.  
LAGON, λαγων , *les flancs.*

LAGOPHTHALMIA. Voyez *Ectropium.*

LAGOPUS , en Botanique ; c’est le *trifolium ; arvensc  
humile, spicatum.*

LagoPUs , qui a le pié de liévre ; c’est en Zoologie la  
perdrix grife. Voyez *Perdix.*

L A M

LAMAC , *Gomme Arabique.* **RULAND.**LAMARE , *soufre-* **R.ULAND.**

LAMBDACISMUS, défaut dans la prononciation ,  
qui consiste dans une inhabilité à prononcer certaines  
confonnes.

LAMBDOIDES, future du crane , appellée *lambdoidei*de *sa* ressemblance au *Lambda* des Grecs.

LAMBITIVUM. *Eclegme.*

LAMINA , *lame,* ou plaque de métal , ou de quelque  
autre substance ; on donne en Anatomie le nom de la-  
me interne & externe, aux tables du crane»

LAMIUM.

Voici ses caracteres.

Son casque est entier & concave, *sa* barbe divifée en  
deux parties , & faite en cœur, fon calyce di*visé* en  
cinqfegmens , & oblong comme un tube, & sa femen-  
ce triangulaire.

Boerhaave en compte les dix-sept especes suivantes.

*Lamium purpureum foetidum ; folio subrotundo, sive Ga-  
leopsis-Dioscoridis,* Tourn. Inst. 183. C. B. P. 230.  
Boerh.Ind. A. 157. *Lamium rubrum,* Offic. Ger. 568.  
Emac. 703.RaiiHist. I.559.Synop. 3. 240. *Lamium  
vulgare folio subrotundo ; sistre rubro ,* Park. Theat.  
604. *Galeopsis s sive urtica iners, solio et flore minore.*J. B. 3. 323. *Archangelique rouge.*

L’ *Archangeli que rouge* est beaucoup plus petite que le  
*Lamium album , non foetens folio oblongo* ; Ses tiges fiant  
petites, quarrées & ordinairement rougeâtres; elles  
portent une couple de feuilles proche la terre'; i es feuil-  
les sont placées fur de longs pédicules ; le reste de la  
tige est ordinairement nu jufqueversle fommet, où  
les feuilles croissent fort denfes , fur des pédicules  
courts. Elles font assez femblables à celles du *Lamium  
album non foetens, folio oblongo* ; mais elles sirnt beau-  
coup plus petites & plus rondes par la pointe. Les fleurs  
croissent entre les feuilles supérieures qui les couvrent  
prelqu’entierement ; elles sont petites, labiées , & en  
caEque plus petit que celui des fleurs du *Lamium album  
non foetens osclio oblongo* 5 elles fiant d’un rouge pâle. Sa  
racine est petite , fibreuse, & meurt lorEque la semen-  
ce est mûre. Elle croît par-tout, dans les haies, si.ir les  
grands chemins, & fleurit en Eté ; toute la plante a une  
odeur forte, terreufe, & défagréable, fes feuilles. &  
fes fleurs font d’ufage.

On s’en fert dans toutes les hémorrhagies , & on leur at-  
tribue la propriété de réprimer l’excès des regles. Ap-  
pliquée extérieurement, elle est bienfaisante dans les  
inflammations & dans les plaies. MILLER , *Bot. Offe*

On recommande fles fleurs dans les hémorrhagies qui pro-  
viennent des plaies, & dans la dyssenterie : on dit que  
son herbe broyée & appliquée , dissute toute forte de  
tumeurs, & qu’elle est salutaire, dans les plaies, les ul-  
ceres putrides, les inflammations. DaLE.

2. *Lamium purpureum foetidum , folio subrotundo , mi-  
nus»*

L A M 768;

3. *Lamium , album foetidum, folio subrotundo*, C. Β. P.  
231.

4. *Lamium album foetidum, folio subrotundo minus*, C.  
B. P. 231.

5. *Lamium album non foetens s folio oblongo*, C. B. P. 231.  
Boerh. Ind. A. 1 57. *Lamium album , urtica mortua ,*Offic. *Lamium album ->* Ger. 568. Emac. 702. Raii  
Hist. 1. 559. Synop. 3. 240. *Lamium vulgare album}sive archangelicaflore albo.* Park. Theat. 604. Tourn.  
Inst. 183. *Galeopsis,sive urtica iners, floribus albis.* J.  
B. 3. 322. *Archangelique blanche.*

Les racines de cette *Archangelique* fiant longues, foibles  
& ramspantes, fur la furface de la terre; elles poussent  
plusieurs tiges longues, & quarrées, environ à la hau-  
teur d’un pied ; les feuilles inférieures font placées sur  
de longs pédicules ; les pédicules des feuilles fupérieu-  
res font plus courts ; elles ressemblent les unes &les  
autres quant à la forme , à celles de l’ortie piquante  
commune ; elles font velues, dentelées , en rond par  
les bords ; les fleurs croissent vers le fommet aux join-  
tures , dans l’endroit où les feuilles environnent la ti-  
ge, enguirlandes épaisses; elles font larges & blanches,  
elles ont un casipe creux ; leurs petites levres sirnt di-  
visées en deux segmens ; on apperçoit dans le milieu  
trois ou quatre sommités noires. Les calyces *se* termi-  
nent en cinq pointes, & chaque calyce contient quatre  
semences brunes- Cette plante croît partout au bord  
des haies ,& fleurit en Avril & en Mai. Ses fleurs semt  
d’usage.

Elle passe pour un spécifique contre les fleurs blanches ; iI  
faut en prendre pendant long-tems pour en ressentir les  
effets; on les met en conferve,ou on entsseen décoction.  
Quelques Auteurs recommandent les feuilles comme  
très-efficaces, dans les écrouelles, & les tumeurs fcro-  
phuleufes.

La conferve de Ees fleurs est la semle préparation officina-  
le qu’on tire de cette plante. MILLER , *Bot. Offic.*

Elle est émolliente, incisive, diurétique, & lithontrip-  
tique. Elle est bonne dans les convulsions hystéri-  
ques, & l’on recommande sa racine dans la jaunisse.  
DaLE,

6. *Lamium purpureum non foetens, folio oblongo.* C. Β. P.  
231. .

7. *Lamium parietariae facie.* M. H. Bles.

8. *Lamium , Parietariae facie, flore albo.*

9. *Lamium maximumfylvaticum rubrum,* flor. 2. 68.

10. *Lamium, foliis caidejtn ambientibus, maius.* C. B.P.  
231.

11. *Lamium, felio caulem ambiente, minus.* C. B. P. 232.  
M. H. 3. 386.

12. *Lamium rubrum , minus, foliis prosundè incisis.* Raii  
Synop. 129.

13. *Lamium, maximumfoetens purpureum , galeâ hormi-  
ni.* Voyez *Horminum jylvestre.*

14. *Lamium , albâ lineâ notatum.* C. B. P. 231.

1 5. *Æamiitm-s Moldavie a, orientalis hederae terrestris folio.*Tourn. Corsu 11.

16. *Lamium, Italicum maximo flore rubro , glabrum.*

*\y. Lamium peremne villosum ,folio catariae crispo, flore  
magno variegato.* Vaill. BoERH. *Ind. alt. Plant. Vol.  
Ρ- ^7-*

**LAMIUM ;** nom que l’on donne à différentes Aortes de  
*Galeopsis.* Voyez *Galeopsis.*

**LAMIUM ,** *Montanum,* **ou** *Melissea humilis latifolia, ma-  
ximo flore purpurascente.*

**LAMIUM** *paludosum-,* **OU** *Marrubiaflrum,palustre 1 foeti-  
dum.*

**LAMIUM PEREGRINUM , OU** *Casseda*

LAMNEIA, λαμνεία , le même que *Lamina.* CasTEL-  
LI , d’après *AJoschion.*

LAMPE , λάμπη ; *Ecume,* ou substance visqueuste qui  
flote siIr la surface du vinaigre, ou fur la faumure des  
ohvcs,

*7e9* L A M

olives , ou qui s’éleve en bulle à la silrface de Furi-  
ne. AeTUARIUs.

LAMPETRA, Offic. Rondel. de Pisc:. I. 398. Jonsi de  
Pisi:. 79. Schonef Icht. 40. Charlt. de Piic. 34. Mer.  
Ρΐη.ι88. *LampetraRondeletii*, Raii Ichth; 105. Ejustl.  
Synop. Fisc. 35. *Lampetra major,* Aldrov. de Pi sic.  
539. Salv. de Aquat. 63. *Mustela asive Lampetra ->* Bel-  
lon.de Aquat. 75. *Lamproye.*

Il y a deux Portes de *lamproye,* savoir, une de mer, &  
l’autre de rÎViere. Toutes les deux sirnt en ufage par-  
mi les alimens. La *lamproye* mâle est beaucoup plus  
estimée que l’autre, parce que *sa* chair est plus Terme,  
plus solide, & d’un meilleur gout.

Elles doivent être choisies tendres, délicates, grasses, &  
qui aient été pristes dans des eaux vives, pures & lim-  
pides.

La *lamproye* nourrit beaucoup ; elle augmente l’humeur  
séminale. *Sa* graisse est émolliente, résolutive & adou-  
cissante. On en frotte le vifage & les mains de ceux  
qui ont la petite vérole, pour empêcher qu’il n’y reste  
des marques.

La chair de *lamproye* fe digere difficilement. On prétend  
que son ufage est pernicieux aux personnes qui ont le  
genre nerVeux soible, & qui font sujettes à la goute &  
àda graVell e.

Ce poisson contient beaucoup d’huile, de sel volatil & de  
phlegme.

Il convient principalement dans le printems, aux jeunes  
gens d’un tempérament chaud & bilieux, qui ont un  
bon estomac, & dont les humeurs font ténues : mais  
les Vieillards, lesphlegmatiques, & ceux qui abondent  
en humeurs grossieres, doivent s’en abstenir, ou ensser  
fobrement.

Ce poisson a la figure d’une grosse anguille. Il est gras, &  
d’un gout exquis. Il étoit autrefois fort estimé, & il  
l’est même encore beaucoup ; car on le fert fur les  
meilleures tables. Il habite les lieux pierreux, & il fe  
nourrit d’eau & de mousse. On dit qu’il ne Vit que  
deux ans, & que peu de tems après qu’il a mis au mon-  
de fes petits, il maigrit insensiblement, & meurt.

La *lamproye* de mer est du nombre de ces poissons qui  
quittent la mer pour quelque tems , & qui y retour-  
nent ensiuite. En effet , elle fort ordinairement au  
. commencement du printems, & elle entre dans les  
rilderes, où elle fait fes œufs , enfuite elle retourne  
en fon premier lieu aVec ses petits en un certain tems  
marqué.

Pour la *lamproye* de rÎViere , elle demeure dans sim lieu  
natal, c’estlà dire dans Peau douce, & on la trouVe af-  
Pez souvent dans des ruiffeaux & dans des fontaines, où  
Peau de la mer ne pénetre point. .Elle ressemble par fa  
figure & par fon gout à la *lamproye dc* mer, & elle n’en  
differe que par fa grandeur.

On a remarqué que les *lamproyes* dans le printems étoient  
tendres, délicates & d’un bon manger : mais que dans  
tout autre tems elles étoient un peu dures & coriaces,  
& qu’elles aVOlent moins de gout. La chair de ce poif-  
fon est fort nourrissante, par rapport aux parties hui-  
letsses & balfamiques , en quoi elle abonde. Elle *se* di-  
gere un peu difficilement, & produit d’autres mauvais  
effets ; parce que les silcs qu’elle contient fiant lents ,  
visqueux & grossiers. Cependant on peut dire que la  
*lamproye* est encore plus aisée à digérer que l’anguille.

On accommode ce poisson de plusieurs manières difle-  
rentes. On le fait bouillir , ou rôtir , ou frire; on le  
met en pâte ; on le fale aussi, & on le fume pour le  
conferver plus long-tems, & pour le transporter  
plus aisément d’un lieu en un autre. Quelques Au-  
teurs anciens recommandent de noyer la *lamproye*dans le vin, & de l’y laisser juEqu’à ce qu’elle soit  
morte, afin qu’elle ait le tems de dépofier une certaine  
malignité qu’ils prétendent qu’elle a. Je silis perfiuadé  
que le νΐη & les aromats conVÎennent fort bien pour  
l’assaisonnement de ce poisson , non pas par rapport à  
*Torne IV.*

L A M 77Ô  
fa prétendue malignité ; car je la crois imaginaire,  
mais parce qu’ils sentent à rendre la *lamproye* plus faci-  
le à digérer , en atténuant sesEues lents & Vifqueux.

La *lamproye* en latin, *lampetra,* est ainsi appellée à *lam-  
bendis pétris,* parce qu’elle lèche & suce les pierres, les  
rochers & la surface intérieure des vaisseaux où elle a  
été mise.

Elle est encore appellée *muraena^* à μύρω,*fluo*; je coule;  
parce qu’elle nage ordinairement en grande eau. Le-  
**MER Y,** *des Drogues.*

LAMPODES , λαμπώδης, *écumeux.* Voyez *Lampe.*

LAMPROS , λαμπρὸς, *vigoureux* , plein de fanté. Ηιρ-  
**P0CRATE.**

LAMPSANA, *Lamps.ane.*

Voici *ses* caracteres.

Son calyce est d’une Peule piece profondément découpée  
en plusieurs endroits ; il dégénere en une capside can-  
nelée pleine de graines menues & pointues.

Boerhaave en distingue les deux especes fuÎVantes.

**I.** *Lampsana,* Offic. Ger. 199. Emac. 255. Raii Synop.

77. Tourn. Inst. 479. Boerh. Ind. A. 93. *Lampsana  
Dodonaei.* J. B. 2. 1028. Raii Hist. 1. 256. *Soncbo affinis  
Lampsana domestica.* C. B. P. 124. *Intybus asive endi-  
via erecta lutea napifolia, Lampsana dicta.* Hist. Oxon.  
3. 54. *Lamps.ane.*

Elle est commune dans les jardins & dans les champs,  
elle fleurit en Juin & en Juillet. Elle passe pour excel-  
lentedans l’exulcération qui furvient au bout des ma-  
melles , d’où lui Vient le nom Anglais *Nipplewort.* On  
dit qu’elle est dessiccatÎVe, détersiVe, & digestive. On  
peut faire bouillir fes feuilles & fes tiges & les pren-  
dre en aliment.

Il est assez difficile de déterminer exactement ce que c’est  
que la vraie *lamps.ane* de Diofcoride.

2. *Lampsana>folio amplissimo crispo.* Petiver. Hort. Ind.  
2. BoERHaavE , *Index alter Plant,* Vol. I. p. 93.

LAMPYRIS, *rasumjesi;, ver luisant. Noyez Cicendela.*

LAN

LAN A, *laine* , Ρεἰρία ῥυπαρὰ, ou *lana succida,* ou *ia lai-  
ne* fale ou grasse, ou imprégnée de la fueur de la bre-  
bis, étoit d’un grand ufage chez les Anciens. Hippo-  
crate veut qu’on la fasse bien carder, qu’on la trempe  
dans de l’huile & dans du vin, & qu’on l’applique fur  
les tumeurs, *Lib. de Fracturis,* Il en fait mention en  
plusieurs autres endroits. Celfe la recommande com-  
me une application qui convient en beaucoup de cas.  
Il veut, *Lib. IV. cap.* 5. que lorfqu’il y a inflamma-  
tion à l’estomac; on applique sur cette région , de la  
*laine* soufrée,

Ε’εἰρια οισυπηρὰ, est la même chose que Ρεἰρία ῥυπαρὰ.

Nous listons dans Dioscoride que la *laine* grasse qui croît  
au cou, & au côté des cuisses est la meilleure, que trem-  
pée dans du vinaigre & de l’huile ou du νΐη, elle est  
bonne pour les blessures, les contusions , les excoria-  
tions , les meurtrissures, & les fractures des os; qu’elle  
s’impregne de toutes les liqueurs dans lesquelles on la  
trempe , & que sim *oes.ypurn,* ou *sa* graisse la rend émob  
liente. Elle est aussi bienfaisilnte dans la céphalalgie,  
dans les maux d’estomac, ou de quelqu’autre partie que  
ce soit; si on l’applique avec du vinaigre & de l’huile  
rofat, *Lib. II. cap.* 82.

La *laine* brûlée est un efcarrotique ; elle arrête les ex-  
croissances de chair & fait cicatrifer les ulceres. On la  
prépare, comme les autres choses que l’on calcine ; 011

C c c

771 .LAN

commence par la carder & la nettoyer; & on la met  
ensi.iite dans un pot de terre. On procede de la même  
maniere fur la *laine* teinte en pourpre. 11 y en a pour-  
tant qui se contentent de la carder, de l’humecter avec  
du miel, & qui la brûlent sans la nettoyer. Ils en ran-  
gent des couches dans un vaisseau de terre ouvert, à  
quelque distanee les unes des autres-, & dispectent en-  
tre elles de petits morceaux de *taeda* ( δστδίων.) Ilspla-  
cent enEuite fur ce lit, un lit de *laine* cardée & trem-  
pée dans de l'huile > de maniere toutefois qu’elle n’en  
dégoute pas. Sur ce lit de *laine* ils en font un autre  
femblable au premier, qu’ils couvrent pareillement  
d’un autre lit de *laine.* Ils mettent ensilite le feu à cette  
masse & recueillent les restes. Si le *taeda* rend quelque  
poix, ils la ramassent & la mettent de côté. La *laine*ainsi calcinée , est un excellent ophthalmique. Pour  
cet effet on la met dans un vaisseau de terre avec de  
l’eau; on la lave bien ; on la frote avec les mains, &  
l’on en fait tomber les cendres; lorfque l'eau dont on  
s’est l'ervi en est assez chargée, on en prend de la nou-  
velle, & l’on continue de la même maniere. On ne  
cesse de faire ces lotions , que lorsque la *laine* applt-  
quée silr la langue, *n’a* plus rien de brûlant ; mais pa-  
rcît seulement astringente. D ι o s C o R ι D e , *Lib. II.  
cap.* 83.

*De l’œs.ypum,* ou *de la graisse de la laine serdide  
ou grasse-*

La graisse de la *laine* sordide, que les Anciens appel-  
loient *œs.ypum ,* se prépare de la maniere suivante.

*Prenez dc la laine* sordide, douce, siins être cardée ni net-  
toyée. Lavez-la dans de l’eau çhaude, & en *sé-  
parez* en même-tems toutes les impuretés. Met-  
tez-la ensuite dans un vaisseau dont l'orifice  
foit large. Verfiez de l’eau dessus. Remuez cette  
eau avec une cuillere, & faites-la tomber de haut,  
jusijula ce qu’elle écume, continuez ce procédé,  
jusqu’à ce que vous ayez une certaine quantité de  
cette écume fordide ; alors jettez dessus un petl  
d’eau de mer. Lorfque la grasse qui nageoit à la  
fortace si. précipitera, verEez le tout dans un au-  
tre vaisseau de terre , remettez de l’eau silr votre  
*lainey* & la remuez derechef, jusqu’à ce qu’elle  
foit écumeufe ; jettez fur cette écume un peu  
d’eau de mer, & l'enlevez. Continuez de cette  
maniere, jufqu’à ce que la graisse foit entierement  
confunlee, & qu’il ne *se* forme plus d’écume.  
Lorfque vous aurez bien exprimé *Vcesppum,* s’il  
arrÎVe qu’il soit chargé de quelque impureté , dé-  
gagez-l’en Eur le champ ; pour cet effet, ôtez - la  
premiere eau goutte à goutte , & en substituez de  
nouvelle; agitez le tout avec votre main. Appli-  
quez enEuite de *i’œs.ypum* sijr votre langue , s’il  
d'arien de piquant au gout, si on le trouve seu-  
lement astringent & gras, s’il est pur & blanc, il  
est bien préparé, enfermez - le ensilite dans un  
vaisseau de terre.

*L’œs.ypum* ste prépare en été. 11 y en a qui passent la graif-  
*se,* la lavent dans de l’eau froide , & la frotent avec  
leurs mains, comme les femmes font le cérat ; cela la  
rend plus blanche. D’autres après avoir lavé la *laine,*& en avoir ôté les impuretés , la font bouillir avec de  
l’eau dans un pot, fur un feu modéré ;enlevent lagraise  
fe à mefure qu’elle *se* forme à la furface , & la lavent  
enfuite dans de l’eau, comme nous avons dit ci-dessus:  
ils la passent enfuite, la mettent dans un pot de terre  
avec de l'eau chaude ; couvrent ce pot d’un linge , &  
le tiennent exposé au soleil, jufqu’à ce que *i’œscypum*ou la graisse fiait devenue suffisamment épaisse & blan-  
che. Il y en a qui ôtent la premiere eau au bout de  
deux jours, & lui en substituent de nouvelle.

*Uœsopum* est d’autant meilleur, qu’il est plus léger, qu’il  
a plus de llodeur de la *laine* Eordide , ou grasse qu’il

LAN 772

devient plus blanc dans la lotion qtl’on en fait dans le  
vaisseau de terre ; qu’il est moins chargé de particules  
dures & compactes , & qu’il a plus d’apparence d’a-  
voir été adultéré avec le cérat ou la graisse. Il est  
échauffant, il amollit, il nettoie les ulceres , surtout à  
l’anus & à la vulve ; on y joint alors le melilot & le  
heure; appliqué avec la *laine,* il hâte l'accouchement  
& les regles. Mêlé avec la graisse d’oie, il est bien-  
faisirnt dans les ulceres , aux oreilles & aux parties gé-  
nitales. On peut aussi l'employer avec succès dans les  
érosions & les éruptions galeufes aux angles des yeux ;  
dans'les callosités des paupieres , & dans la chute des  
cils ; mais pour cet effet il faut le calciner dans un vaisi  
sieau, & le dépouiller entierement de *ses* parties graif-  
setsses. Sa vapeur reçue dans les yeux est un sort bon  
ophthalmique. DrosCORIDE, *Lib. II. cap.* 84.

LANARIA, nom du *lychnis solvestris quae saponaria  
vulgo.*

LANARIUS , *Lanier,* eEpece d’oiseau de proie.  
LANCETTA ou LANCEOLA, *Lancette.*

LANGII AQUA EPILEPTICA, *Eau épileptique de*Langius.

Elle se prépare de la maniere suivante.

Prenez *desfleurs de muguet , douze poignées.*

Faites les insuser pendant cinq jours dans quatre pintes  
de vin d’Espagne.

Après cela distilez-les au bain-marie , dans des vaiffeaux  
de verre, jusqu’à ce que les fleurs soient preEqu’en-  
tierement Eeches dans le fond de la cucurbite.

Puis

Tous ces ingrédiens grossierement pilés, resteront en ma-  
cération pendant huit jours, dans la premiereeau  
distilée , & feront enEuite distilés pour la seconde  
fois au bain-marie.

Elle fortifie le cerveau, elle récrée les parties vitales, elle  
raréfie, elle dissipe la pituite craffe , elle excite  
l’appétit; on s’en fert particulierement pour l’é-  
pilepsie. La dofe en est depuis deux dragmes, jusi  
qu’à une once. Εεμεχυ, *Pharrn. Univers.*

LANGUOR , *langueur> défaillance, oufoiblesse.*LANIGERA ARBOR , *le cotonnier.*

LANIGERUS , *Lanifère,* épithete que l'on donne aux  
arbres qui portent une fubstance laineuEe, ou cotoneu-  
se, telle que celles que l’on trouve ordinairement dans  
les chatons du Eaule.

LAN1US, le même que *Lanarius,*

LANS ou *Argentum mortuum,* RULAND,  
LANTANA ou *Viburnum. Noyez Viburnum.*LANTOR, espece de palmier qui croît à Java.  
LANUGINOSUS , *laineux, cotoneux* ,ou couvert d’un  
petit duvet, comme le coin.

LÂNUGO, en Botanique c’est un coton ou duvet qui  
croît Eur certaines plantes. Voyez *Chmus.*

LANX, *Balance,* instrument fort connu dont on *se* sert

*ITs* L A O

pour peser. Ruland rend ce fmot par *Amygdalae dul-  
ces.*

L A O

LAONICA CURATIO , maniere de guérir la goute ,  
en éVacuant par des topiques la matiere qui en est la  
cause. CasTELLI.

LAOS, *Etain.* **R.ULAND.**

L A P

LAPACTICUS, λαπακτικὸς, *relâchant ,* ou évacuant  
parle ventre.

LÂPARA , les flancs, ou les parties situées entre les  
fausses côtes & les hanches, ou les os des iles.

LAPAROS , λαπαρὸς, *mou* ou *vuide.*

LAPATHUM, *la patience.*

Voici ses caracteres.

Son calyce est à six pieces ; trois de ces pieces sont rou-  
ges, & plus larges que les trois autres qui font vertes ;  
du milieu d’elles s’élèvent six étamines. Les pieces ou  
feuilles les plus grandes du calyce, en mûrissant, fe  
resserrent, & forment un vaisseau triangulaire ; les  
-trois autres fe sechent & tombent. C’est pourquoi quel-  
ques-uns prennent ces feuilles pour une fleur, & pour  
un calyce. L’extrémité du pédicule qui est au dedans  
du calyce , produit un placenta , fur lequel croît un  
ovaire triangulaire , chargé de trois tubes , dont les  
sommités fiant élégamment frangées, & paroissentpar  
les côtés, fortir des Eegmens de la capside. Sa semen-  
ce est triangulaire & lussante. BOERHAAVE , *Ind. ait.  
Plant. Part. II. pag.* 84.

Boerhaave en compte les dix-huit especes suivantes.

1. *Lapathum , praestanelissimum , Rhabarbarum officina-  
rum dictum. Noyez Rhabarbarum & Rhaponticum.*

2. *Lapathum, alpinum, folio subrotundo.* Hist. Oxon. 2.  
578. Boerh. Ind. A. 2. 84. *Hippolapathutm, Offic. Hip-  
polapathum rotundifolium,* Ger. 313. Emac. *suo.Hip-  
polapathitm , rotundifolium vulgare.* Park. 154. *Lapa-  
thum hortense, rotandifoliurn asive montanum.* C. B. P.  
115. *Lapathum folio rotundo Alpinum.* J. B. 2. 987.  
Tourn. Inst. 504. *Rhabarbarum rotundifolium fim-  
briatum* , Mont. Herb. Brit. 194. *Rhubarbe des Moi-  
nes , bâtarde.*

C’est-là, selon Dale, *\a rhubarbe* que les Herboristes  
vendent pour la vraie *rhubarbe des Moines,* Ees tiges  
s’élèvent à la hauteur de deux ou trois coudées ; sies  
feuilles font très-larges, semblables à celles de la bar-  
dane, d’un verd pâle , parsemées d’un grand nombre  
de nervures, & subastringentes au gout. Sa racine est  
épaisse, oblongue, brune au-dehors, & très-rougeau-  
dedans. Ses propriétés médicinales fiant à peu près les  
mêmes que celles qu’on attribue à la vraie *rhubarbe  
des Moines.*

*3. Lapathum hortense,folio oblongo, five secundum Dioso  
coridis ,* C. B. P. 114. Tourn. Inst. 504. Boerh. Ind.  
A. 2. 84. *Lapathumsutivum lapas,* J B. 2.985.

Cette patience s’éleve ordinairement à la hauteur de  
l’homme ; elle a à sim pié plusieurs feuilles larges, lon-  
gues, pointues & placées SUT des pédicules rougeâtres.  
Sa tige est rouge & garnie de quelques petites feuilles ;  
elle est branchue vers le sommet & couverte de fleurs à  
étamines assez larges;fes fleurs font place à des femences  
larges & triangulaires. Sa racine est épaisse au fommet  
& divisée en différentes branches d’une couleur brune  
à l'extérieur, & d’une couleur de fafran ou d’un jaune  
foncé au-dedans; elle est parfemée de veines rougeâ-  
tres ; elle est styptlque au gout & teint la falive en jau-

L A P 774  
ne. On la cultive dans nos jardins; mais elle croît d’elc  
le-même en différens endroits de la France, de l’Italie  
& de l’Allemagne.

C’est là la *rhubarbe* des Moines, celle dont 011 s’est fer-  
vi en Angleterre pendant plusieurs années, & que *Gé-  
rard* Parkinson & Ray ont prisie pour la vraie. Mais si  
nous en croyons Jean Bauhin, la vraie *rhubarbe* des  
Moines est une autre esipece de *lapathum,* qu’il appel-  
le *lapathum mesis -> sive rhabarbarum monachorum ,*c’est-à-dire, le *lapathum latifolium hortense ,* C. B. ou  
*i’ hippolapathum asive rhabarbarum monachorum Dodo-  
naei.* Mais comme ces deux plantes Pont si semblables  
que M. Ray ne les distingue point, & qu’il a pris pour  
elle notre *rhabarbarum monachorum-,* il est vraissem-  
blable que dans l’ssa-ge elles ont à peu près les mêmes  
propriétés.

La *rhubarbe* des Moines est apéritiVe , purgative , tient  
un peu de la nature de la vraie *rhubarbe ,* mais n’est  
pas si forte. Elle entre fréquemment dans les potions  
que l’on ordonne aux scorbutiques, à ceux qui ont des  
obstructions au foie & à la rate, & aux perfonnes atta-  
quées de la jaunisse.

Quoique cette plante croisse fort aisément dans nos jar-  
dins , nos Herboristes ne laissent pas de nous tromper  
ordinairement, & de lui fubstituer, ainsi que M. Dale  
l’a observé, la racine du *lapathum Alpinum rotundifo-  
lium-,* C. Β. oti de *Vhippolapathum rotundifoliumvulga-\*  
re y* Park. Cette *rhubarbe* bâtarde dissere cependant  
beaucoup de la *rhubarbe* des Moines; car la premiere  
est une racine beaucoup plus grosse, d’une couleur plus  
pâle,qui n’a point de veines rougeâtres & qui teint beau  
coup plus foiblement la salive que la seconde. MILLER,  
*Bot. Ossec.*

4. *Lapathum, aquaticum,folio cubitali. Voyez Britan^  
nie a.*

5. *Lapathum , hortense, latifolium*, C. Β. P. 115. Boerh.  
Ind. A. 2. 85. Tourn. Inst. 504. *Rhabarbarum mona-  
chorum s* Ossic. *Hippolapathum sativum ,* Ger. 313.  
Emac. 389. Raii Hist. 1. 171. *Lapathum masos , siv&  
rhabarbarum monachorum s* J. B. 2. 985. *Lapathum,  
sativum asive patienti a*, Park. Theat; 154. *Lapathum  
sativum antiquorum , aut lonssesolium , sive patientia >*Mont. Herb. Brit. 198. *Rhubarbe des Moines.*

*Noyez Lapathum, hortense, folio oblongo.*

Cette patience passe pour avoir la vertu de purger la bile  
jaune & les humeurs Pereisses., prsse le matin à jeun  
dans un bouillon chaud , réduite en poudre , à la dose  
d’une dragme , avec un scrupule de gingembre. Si on,  
la substitue à la *rhubarbe,* il faut en doubler la dofe.  
On fait du fuc de fa racine, avec le foufre, un topique  
pour la gale. Mêlé avec la farine de lupins, il guérit les!  
boutons au visage, les taches de rousseur, l'alphe , &  
les autres maladies de la peau, si llon en croit Matthio-  
le. Une teinture de fa racine extraite avec le vin, ou  
cette racine réduite en une poudre feche, &prife dans  
du vin pur, pousse, à ce qu’on dit, le gravier par les  
passages de l’urine. On recommande fon fuc avec ce-  
lui de marrube blanc à ceux qui ont la jaunisse.

6. *Lapathus , ramis procumbentibus , feminis involucro  
dentato,foliis Inferioribus instar fidium*, M. H. 2. 580.

I 7. *Lapathum, folio acuto plano,* C. Β. P. 115. Tourn.'  
Inst. 504. Boerh. Ind. A. 2.85. *Lapathum acutum ,oxy-  
lapathum ,* Offic. *Lapathum acutum*, Ger. 3 11. Emac.  
388. Raii Hist. 1. I75.Synop. 56. *Lapathums.ylvestre  
angustifolium*, Schrod. 4. 90. *Lapathum, acutum ma-  
jas ,* Park. 1214. *Lapathum acutum asive oxylapathum \**J. B. 2,983. Mont. Herb. Erit. 209. *Patience afeuille,  
pointue.*

M. Ray parle de cette patience, comme de ceIle dont ou  
fe fert communément. Je crois cependant que celle que  
nous vendent ordinairement nos Herboristes, & qu’on  
a toujours employée jufqu’à présent, est la patience  
commune, ou le *lapathum fylvesure folio subrotundo,* C.

C c c ij

*ysu* L A P

B. ou le *Lapathum vulgatius ,* patience commune ,  
Park. dont les feuilles font tantôt pointues, & tantôt  
rondes. Quant au *lapathum acutum* de Ray, c’est, à en  
juger par fa defcription, le *lapathum minus acutum* de  
Jean Bauhin, & P*hydrolapathum minus* de Parkinfon  
& de Lobel, dont la racine est petite, pleine de petites  
fibres à fon extrémité, & dont on ne fait prefque aucun  
ufage. Mais la racine de patience commune est assez  
forte & large, s’enfonçant profondément en terre, bru-  
ne à l’extérieur, & ayant une petite écorce épaisse, d’un  
jaune foncé , & quelquefois un peu rougeâtre , avec  
une moelle épaisse, dure , compacte dans le milieu ,  
d’une couleur plus pâle. Ses feuilles font assez larges. 1  
Elles fiant dans quelques plantes longues & pointues , !  
& dans d’autres larges & rondes ; elles croissent fur de !longs pédicules. Cette plante s’éleve à la hauteur d’une  
aune & davantage, elle est fort branchue. Ses fleurs  
qui font petites & à étamines sirnt placées autour des \  
branches en guirlandes, avec quelques petites feuilles  
entre elles, difpersées ça & là. Sa graine est d’une cou-  
leur brune, luifante & rougeâtre, & d’une figure trian-  
gulaire. Elle croît partout dans les lieux humides, dans  
les décombres & les ruines; fa racine & sa semence  
semt d’usilge.

Les racines de cette patience semt apéritives & rafraî-  
chissantes. On s’en fert beaucoup pour dépurer le Eang  
& le débarrasser d’humeurs acres & Ealées. Elles sirnt  
bienfassantes dans le Ecorbut, le rhumatisine, la gale  
& toutes les éruptions cutanées de cette nature : c’est  
pourquoi on la fait entrer fréquemment dans les tifa-  
nes & les apofemes ; ce qui toutefois ne l'exclut pas  
des onguens. Sa semence est dessiccative, resserrante &  
capable d’arrêter le crachement de fang, & les hémor-  
rhagies, de quelque eEpece qu’elles foient. MILLER ,  
*Bot. Osse*

Willis recommande la racine de patience en tisane com-  
me un excellent anti-scorbutique. Il y en a qui la re-  
gardent comme très-efficace dans la jaunisse ; *sa semen-  
ce* prise en poudre fortifie le foie & arrête les flux.

8. *Lapathum felio acuto, crispo,* C. B. Pin. 115. M. H.  
2. 579. *Lapathum acutum crispttm ,* J. B. 2. 988.  
*Par elle* ou *patience frisee sauvage.*

La figure de Tabernæmontanus est fort bonne. Il est sur-  
prenant que Morison ait confondu le *lapathum folio  
acuto crispo}* C. B. Pin. avec le *lapathum aquaticum,  
minus,* J. B. & qu’il ne fe foit pas apperçu que cette  
derniere efpece est *lu pusillum sontilapathum et lapa-  
thiolum vocatum tenellum,* Adv. Pena & Lobel assurent  
que leur plante a les feuilles plus étroites que le *pota-  
rnogeton.* J. Bauhin rapporte leur defcription, qui finit  
par ces paroles *: folia angustiora multo qtiâm potamoge-  
toniss* & ensilite il ajoute que Pena & Lobel l’ont ap-  
pelléepnsi/luw*foentilapathum 8e lapathiolum vocatum te-  
nellum',* Morison au contraire après *folia angustiora  
multo quampotamogetonis,* ajoute *, pusillumfontilapa-  
thum, 8e lapathum tenellum vocati,* comparant cette  
plante à elle-même. Jean Bauhin n’est pas excusable  
d’avoir confondu *lufoentilapathum* de Lobel avec *Fhy-  
drolapathum minus* du même Auteur. Ces deux plan-  
tes font représentées très-distinctement Asns Lobel.

La racine de la patience sauvage frisée est fort amere ,  
astringente, jaune, pâle, & rougit assez le papier bleu.  
Les feuilles en font aigrelettes & rougissent vivement  
le même papier ; ce qui fait conjecturer qu’elles con-  
tiennent plus de fel acide, & que la racine a plus de fel  
acre & de terre. Ce fel acide approche de celui du ni-  
tre, car il ne noircit point la teinture des noix de gales,  
non plus que celui dellofeille : on emploie ordinaire-  
ment à Paris la racine de patience dans les bouillons &  
dans les tifannes apéritives; on en ratisse, par exem-  
ple, deux onces que l’on fait bouillir dans un bouillon  
degraissé, dans lequel, après l’avoir passé , on dissout  
demi-gros de tartre martial foluble. On fait bouillir  
aussi deux onces de la même racine & autant de celle

L Α Ρ 776

*d’enuela camp ana,* dans deux pintes d’eau : on y ajoute  
fur la fin un bâton de reglisse : on passe la tssanne& llon  
y dissout un gros de fel végétal; l'on en fait prendre  
plusieurs verres par jour à ceux qui ont la gale, des  
dartres ou quelques autres maladies de la peau. Elle est  
fort bonne pour l'érésipele, pour l'ébullition du fang  
& pour la petite vérole. On applique la racine pilée  
fur les ulceres des jambes , elle entre dans l’onguent  
pour la gale ; llon fait bouillir pour cela dans fort peu  
d’eau & assez de heure, quatre onces de racine de pa-  
tience fauvage , & autant de celle *d’enula carnpana ,*coupées menu. On les passe par le-tamis, & l’on mêle  
une once & demie de fleurs de faufile, avec six onces  
de ce qui est passé.

9. *Lapathum, minimums* C. B. P. 115. M. H. 2. 579.  
*Lapathum acutum minimum,* J. B. 2.983.

10. *Lapathum, folio longissimo, crispo.*

11. *Lapathum ifolio acuto rubente,* C. B. P. 115. Raii  
Hist. 1. 04- Synop. 56. Hist. Oxon. 9. 579. Boerh.  
Ind. A. 2. 85. Tourn. Inst. 504. *Lapathum sanguineum,*Offic. Park. 1226. *Lapathumsativumsanguineum,* Ger.  
313. Emac. 390. *Lapathum sanguineum, sivesanguis  
draconis herba*, J. B. 2. 988. Munt. Herb.Brit.2n.

On la cultive dans nos jardins ; elle fleurit en Juin. On fe  
sert de ses feuilles & de *sa* semence en Medecine. Ses  
feuilles prifes dans du bouillon relâchent le ventre. Sa  
Eemence réduite en poudre & prise dans quelque li-  
queur astringente, passe pour fort efficace, lorfqu’il sla-  
git de réprimer l’excès de l'écoulement menstruel ou  
d’arrêter d’autres flux de la matrice. D a L e , d’après  
*Camerarius.*

12. *Lapathum t annuum acutum y polys.permurn.*

13. *Lapathum »fylvestre,folio subrotundo , feminis invo-  
lucris dentatis,* M. H. 2. 580.

14. *Lapathum i angustifolium , capsulis verticillatis, pen-  
dulis, eleganter dentatis.*

15. *Lapathum s folio splendente latissimo , feminum invo-  
lucris planis.*

16. *Lapathum s Ægyptium, capsulaseminis alba et crena-  
ta, lappis*

17. *Lapathum , Orientale,frutex humilis ustor e pulchro t*T.C. 38.

18. *Lapathum, Africanum,spinosum latifolium,* M. H.  
102. **BOERHAAVE ,** *Index alter Plantarum ,* Vol. II.  
p. 84.

LaPaTHUM , nom qu’on donne à différentes fortes *d’épi-  
nards. V*oyez *Spsnachia.*

LaPaTHUM , *unctuesum s* ou *Chenopodiumfolio triangulo.*

LAPE , λάπη. Les interpretes Latins d’Hippocrate ont  
coutume de rendre ce mot par *piaelta,* phlegme, ou  
fluide que l’on rend par la bouche', comme la Ealive.

LAPID1LLUS , nom que Blasius donne à une espece de  
cuillere dont les Chirurgiens se Eervoient pour tirer la  
pierre de la vessie, après que l’incision étoit faite.

LÂPILLATIO , terme de Paracelfe , pour désigner la  
formation des pierres,

TAPIS. *Pierre.*

*nyy* L A P

LaPIs *Bononiensis , phosphorus Bononiensis , spongia solis ,  
. lapis lucidus,* Mont. Exot. 14. *Lapis Bononiensis,* de  
. Laet. 206. Charlet. Foss. 20. Worm. Musi 46. *Lapis  
illuminabilis*, Aldrov. Muf. Metall. 688. *Phosphorus  
Kircheri quibus.dam. Fossaro , 0 pietra lucida di Bolo-  
gna ,* Boc. Obl. Nat. 224. *Phosphore de Bologne ,* ou  
*pierre lumineuse,*

C’est une petite *pierre* grife, molle , luisante , fibretsse,  
scilphureuse, à peu près de la grosseur d’une noisette,  
qui contient au-dedans d’elle-même une espece de cryse  
tal ou de talc vitré , qu’on trouve aux environs de Bo-  
logne en Italie, & dont on sait en la préparant conve-  
nablement une sorte de phofphore.

On trouve *cette pierre* en différens endroits de cette con-  
trée, silrtout dans la riviere qui coule au pié du Mont  
Palerme, d’où un Chymiste nommé Vincenzo Caf-  
ciarlo en ayant apporté quelques-unes à la maifon dans  
l’espoir d’en tirer par le feu de l’or ou de l’argent, leur  
trouVa cette admirable propriété de retenir la lumie-  
re à laquelle elles ont été exposées, & de briller dans  
llobfcurité pendant six ou huit heures.

Nous lisions dans les *Transactions Philosophiques,* que la  
maniere de préparer cette *pierre* est perdue.

Mais on trouve. *Histoire de l’Academie Royale des Scien-  
ces , an.* 1715. dans l’éloge de M. Homberg, que ce  
Chymiste aVoit retrouvé ce stecret.

Elle\* passe pour caustique, escarrotique, & émétique.

LaPïs *Varielatum s* Offic. Ind. Med. 95. *Variolites Lu-  
cernensis s niger varioUs , sou pustulis variolissimillimis,  
parelm albescentibus, parum vero pirnicels, et quasi jam*

L A Q 778

*ad siccitatem tendentibus undique insignitus*, Lang.Hiss  
Lap. 40. *Variolites Lucernensis niger,* ejufd. icon. 41.

Quelques -uns recommandent de porter cette *pierre* en  
amulete autour du cou, pour hâter l’éruption de la pe-  
tite vérole.

LaPIs **UMBRARUM.** Voyez *Umsera.*

IJ y a un grand nombre de préparations Chymiques aux-  
quelles on a donné le nom de *pierres.* Tels stont diffé-  
rens caustiques auquels on a donné le nom de *pierre In-  
fernale s* le SH de prunelle qu’on nomme aussi *lapis prit-  
nellae ,* & d’autres qu’on trouvera aux articles qui leurs  
conviennent.

LaPIs VtNI , *le tartre.*

LaPPa MAJOR ET MINOR. Voyez *Bardana.*

LAPPAGO, ou *Aparine ,* scion Blancard. Voyez *Apa-  
ritne.*

LAPPULA CANARIA, nom du *Caucalis arvensis techinata, magno flore y* ou *Caucalis arvensis, echinata}latifolia.*

L A Q

LAQUEUS , *noeud* ou *lasset.* Il *se* dit des bandages ou  
instrumens dont on *se* sert pour faire l’extension dans  
les fractures & dans les luxations. Oribafe a écrit un  
Livre expressement fur cette matiere. Il y a une certai-  
ne inflammation maligne aux amygdales qu’on appelle  
*laqueus gutturis.*

**LAR**

L ARBASON, *Stibium s* ou *Antimoine*, P L1 ν ε *, Lib.  
XXXIII. cap. 6.*

LARDUM, *lard.* On peut dire en général, que le *lard*est très-mal-sain, furtout pour ceux qui ne font point  
d’exercice violent. Quant aux autres, il n’y a point  
d’alimens dont ils ne puissent manger fans s’incommo-  
der. Nous avons considéré la chair de porc comme un  
aliment dans les articles *Alkali Se Porcusdsuc.* nous avons  
exposé les raisems que nous avions de la regarder com-  
me malfaisante; nous ajouterons seulement ici, que  
lorEque le sol l’a endurcie, & qu’elle a été séchée à la  
fumée, elle n’en est que plus indigeste, & conséquem-  
ment capable de causer des obstructions.

D’ailleurs la graisse du *lard* devenant ordinairement ran-  
ce & acrimonieuse, elle ne peut produire que de mau-  
vais effets sclr l'estomac, & quelquefois excorier la bou-  
che & le gosier.

LARIX, *le moleste.*

Voici fes caracteres.

Ses feuilles qui sont longues & étroites , partent de pe-  
tits tubercules en forme de pinceaux , comme on voit  
dans le cedre du Liban, elles tombent en hiver. Ses  
cones font petits & oblongs, & ont pour la plupart une  
petite branche qui part de leurs fommets. Ils naissent  
fort éloignés fur le même arbre , des fleurs mâles. Les  
fleurs mâles, font pour la plupart placées à la partie  
inférieure du côté des branches , & reffemblent assez,  
du premier coup d’œil, à des petits cones.

Boerhaave en compte les deux efpeces fuivantes.

1. *Larix , Orientalis y fructu rotundiori obtuso.* Voyez  
*Cedrus.*

2. *Larix , Offic.* Ger. 1183. Emac. 1385. Raii Hist. 2.  
1405. Park. Theat. 1533. C. B. P. 493. Boerh. Ind.  
alt. 2. 180. *Larix, felio deciduo conifera. >,I.* B- 1. 265,  
Tourn. Inst. 586. se *melefe.*

Cet arbre est de la grandeur du Pin, les branches gardent  
entr’elles un ordre régulier, comme celles du fapin ;  
il a les feuilles en bouquet; ces feuilles croissent vingt

*yyp* LAR.

ou trente essemble, ont la forme d’un pinceau ; elles j  
tombent tous les ans. Ses cones sont ovales, gros en-  
viron comme des œufs de pigeons, & couVerts d’écail-  
les larges, unies, & polies. Cet arbre est commun dans  
les montagnes de la Stirie, & dans celles du Tirol, &  
de la Carinthie. C’est de cet arbre ouvert jufqu’au  
cœur dans la partie inférieure de sim tronc, que l’on  
tire, Eelon Matthiole , la térébenthine de Vensse.  
Voyez *Terebenthelna Veneta.*

LARVA *, maseque >* nom que l’on a donné à certains  
bandages pour la face. Voyez *Fascia.*

LARUS, Offic. *Larus major,* Ald su Ornith. 3.62. *La-  
rus hibernus,* Balt. *Larus , major Aldrovandi,* Wil.  
Ornith. 261. Rai. Ornith. 351. ejusil. Synop. A. 129.  
*Larus, suscus, sive hibernus,* ejtssd. 130. Will. Ornith.  
266. *Oiseau que nous appelions auissi Larus.*

Onfe sert de sa cervelle, de sim cœur, & de son estomac.  
Cælius Aurelianus dit que *sa* cervelle guérit l’épilep-  
sie, que sim cœur hâte l’accouchement, & que scm *es-  
tomac* facilite la digestion. DaLE,

LARYNGOTOMIA , *Laryngotomie >* ou *BronksttomL.*

Voyez *Anguna,*

LARYNX, *le larynx ;* c’est ce qui fait la tubérosité que  
l’on fent au haut de la partie antérieure du cou, & que  
l’on appelle vulgairement le nœud de la gorge, & le  
morceau d’Adam. Les Anatomistes le nomment la tê-  
te de la trachée artere; elle est plus grosse & plus fail-  
lante dans les hommes que dans les femmes.

Il est principalement compofé de cinq cartilages, dont  
voici les noms: le thyroïde , qui est l’antérieur & le  
plus grand; le cricoïde, qui est l’inférieur & la bafe  
commune des autres ; deux aryténoïdes, qui font pof-  
térieurs & les plus petits ; l’épiglotte, qui est au-dessus  
de tous. Ces cartilages tiennent essemble par des liga-  
mens particuliers. Il a des muselas , des glandes, des  
membranes, &c. comme on va voir.

Le cartilage’thyroïde, est un grand cartilage fort large &  
replié de façon, qu’il a une convexité longitudinale fur  
le devant, & deux portions latérales, qui en fiant com-  
me les aîles. Le haut de *sa* portion antérieure mitoyen-  
ne, est échancré en angles. Le bord supérieur de cha-  
que aîle est en arc, de farte que les bords avec l’échan-  
crure mitoyenne , ressemblent à la partie supérieure  
d’tm cœur de cartes.

Le bord inférieur de chacune de ces aîles, est plus égal ;  
le bord postérieur de l’une & de l’autre est fort uni, &  
il est allongé en-haut & en-bas par des apophyfes, dont  
la supérieure est plus longue que l’inférieure. J’appelle  
ces quatre apophyfes, les cornets du cartilage thyroïde.  
Leurs extrémités semt arrondies & comme des petites  
têtes , dont les deux inférieures ont chacune vers le  
côté interne , une petite facette luifante en maniere  
d’éminence articulaire.

A la face externe de chaque aile vers le bord, est une li-  
gne faillante un peu oblique , qui descend de derricre  
en-devant. Son extrémité supérieure est proche l’apo-  
physte ou corne supérieure, & elle est terminée par une  
petite tubérosité , de même que scm extrémité infé-  
rieure , dont la tubérosité est quelquefois la plus con-  
sidérable. Ce font des attaches mtssculaires & ligamen-  
tetsses. La face interne des aîles & celle de la convexité  
de la portion antérieure, font très-uniformes, Cecar-  
tilage s’ossifie par dégrés aVec l’âge.

Le cartilage cricoïde ressemble à une espece d’anneau  
épais, inégal , fort large d’un côté, & fort étroit du  
côté oppofé; ou à une petite portion d’un gros tuyau,  
taillé directement par un bout, & tres-obliquementpar  
l’autre bout. Je le distingue en bafe, en fommet, en  
face antérieure, en face postérieure, & en deux faces  
latérales. La bafe est prefqu’horifontale, l'homme étant  
considéré comme débout. C’est à cette bafe qu’est atta-  
chée la trachée artere, de forte qu’on peut regarder le  
çrleoïde comme l’extrémité supérieure de la trachée.

L A R 780

La portion postérieure du cricoïde, est plus grande que  
*ses* autres portions. La face postérieure ou convexe de  
cette portion postérieure, est dÎVifée par une éminenee.  
longitudinale, comme par une espece de ligne faillan-  
te, en deux demi-faces, qui font des attaches mtsscu-  
laires. Le fommet est légerement échancré au-dessus  
de cette ligne saillante, & il se termine à chaque côté  
par une espece d’angle obtus, qu’il fait avec le bord  
oblique de l’une & de l’autre portion latérale du thy-  
roïde. Ces deux angles ont chacun en-haut une facette  
articulaire un peu convexe & très-polie.

Toute la face postérieure est distinguée des deux faces  
latérales par deux lignes faillantes , qui descendent  
chacune presque toutes droites du dessous de la facette  
articulaire du fommet, jusqu’à un peu au-dessous de  
la moitié de la hauteur de la face, où ces lignes *se* ter-  
minent chacune par une autre ligne articulaire un peu  
concave. Il y a de petits tubercules aux environs de ces  
quatre facettes articulaires, dont les deux supérieures  
semt pour l’articulation des cartilages aryténoïdes ,  
comme on verra ci-après; & les deux inférieures pour  
l’articulation des cornes ou appendices inférieures du  
cartilage thyroïde.

Les cartilages arytenoïdes, font deux petits cartilages  
pairs & Eymmétriques, lesquels unis ensemble, reflem-  
blent à un becdlaiguiere. Ils font situés Eur le sommet  
du cartilage cricoïde. On considere dans chacun la ba-  
sie, la corne, deux faces, une concave & postérieure,  
une convexe & antérieure; deux bords , un interne , &  
un externe qui est fort oblique. Leurs bafes font *Lar-  
ges,* épaisses ,8c creusées chacune par une petite facet-  
te artiCulaire, légerement concave, par laquelle cha-  
que aryténoïde est articulé avee le cricoïde.

Leurs cornes fiant courbées en arriere & tant soitpeu l’u-  
ne vers l’autre. Ces cornes font dans quelques sujets  
très mobiles , & paroissent comme de vrais appendices  
qui *se* détachent facilement, comme jè l’ai fait remar-  
quer : par leurs bords internes ils forment enfemble  
une espece de fente. Leurs bords externes ou obliques  
fe terminent chacun embas par un angle épais & fail-  
lant.

*L’Epiglotte ,* est un cartilage élastique, àpeu-près *sem-*blable à une feuille de pourpier, étroit & épais par em-  
bas , mince & légerement arrondi par en-haut, lége-  
rement convexe en-devant & concave en arriere à  
proportion. Il est situé au-dessus de la pertion anté-  
rieure ou convexe du cartilage thyroïde. Son extré-  
mité inférieure est attachée par un ligament court ,  
un peu large & très-fort, à l’échancrure mitoyenne du  
bord supérieur de ce cartilage thyroïde. Il est percé  
dans sim épaisseur par quantité de trous qui sont ca-  
chés par la membrane qui couvre Ees deux faces, à-  
peu-près comme les trous des feuilles de milleper-  
tuis.

Le cartilage thyroïde est attaché au cricoïde par plusieurs  
ligamens courts & forts autour de l’articulation de fes  
deux cornes inférieures avec les facettes articulaires  
latérales du cricoïde. Les pointes de fes cornes fupé-  
rieurçs font attaehées aux extrémités postérieures des  
grandes cornes de l’os hyoïde par des ligamensgrêles,  
ronds & longs d’environ trois lignes plus ou moins.

On trouve souvent au milieu de chacun de ces deux liga-  
mens un grain cartilagineux d’une figure ovale, & beau-  
coup plus gros que les ligamens. Le thyroïde est en-  
core attaché à l’os hyoïde par un ligament court, lar-  
ge & fort , dont un bout tient à l’échanerure sclpérieu-  
re du thyroïde , & l’autre bout au bord inférieur  
delà bafe de l’os hyoi'de. Il y a de plus fur le milieu  
de sci face concave, deux ligamensparticuliers quire-  
gardent les aryténoïdes.

Le cricoïde est attaché au bas’du thyroïde par un ligament  
fort & autour de fes articulations latérales avec les  
cornes inférieures du thyroïde par les ligamens men-  
tionnés ci-dessus. H est attaché par fa bafe au premier  
cerceau cartilagineux de la trachée-artere , moyennant  
yn ligament semblable à ceux qui tjenneçp les autres.

781 LAR

cartilages de la trachée ensemble. La portion membra-  
neuse ou postérieure de la traehée est aussi attachée à  
la portion postérieure de la bahe du cricoïde.

Les arytenoïdes fiant attachés au cricoïde par des liga-  
mens qui Eont tout autour de leurs articulations ayee  
lesOmmetde ce cartilage; antérieurement à la lasse de  
chaque aryténoïde, est attachée l’extrémité d’une cor-  
de ligamenteuse , dont l’autre extrémlté est attachée  
εηνΐΓοη au milieu de la concaVÎté ou face postérieure  
de la portion antérieure du thyroïde. Ces deux liga-  
mens *se* touchent par leurs attaches à la concaVÎté du  
thyroïde , & laissent un très-petit espace entr’eux par  
leurs attaches aux aryténoïdes. Ils paroissent aVoir un  
peu d’attache au sommet du cricoïde : c’est ce qu’on ap-  
pelle la glotte.

Au-dessous de ces deux cordes ligamenteuses , il y en a  
deux autres qui Vont aussi dederriere en deVant. L’in-  
tervalle de la corde supérieure & de la corde inférieu-  
re de chaque côté, forme latéralement une fente transs-  
verfale,qui est llouVerture d’une petite poche mem-  
braneufe, dont le fond est tourné en dehors ; c’est-à-  
dire , Vers l'aile du thyroïde. Ces deux poches font  
les ventricules des Anciens, dont M. Morgagni a re-  
nouVellé l’idée, & donné une excellente defcription.  
Elles simt principalement faites de la continuation  
de la membrane interne du *larynx, 8c* la surface in-  
terne de leur fond , parole quelquefois glanduleuise.

Sur la fursace antérieure des aryténoïdes, quoiqu’elle foit  
con.Vexe en haut, il y a entre la bafe & cette conVéxité,  
un petit enfoncement. Cet enfoncement est comme  
eflàcé par un corps glanduleux qui en couVte la face  
antérieure de chaque aryténoïde jufqu’embas , & en  
partie s’étend depuis la bafe de ces cartilages Vers le  
deVant, fur l’extrémité postérieure de la corde liga-  
menteufe Voisine. Elles font plus grosses & plus visibles  
dans les uns que dans les autres. Elles font cachées par  
la membrane qui tapisse les parties Voisines. M. Mor-  
gagni les a mifes au jour.

Les ligamens de l'épiglotte qui l’attachent à l’échancru-  
re du thyroïde & à la bafe de l'os hyoïde , ont été expo-  
fés ci-dessus. Ces deux ligamens par leur rencontre  
aVec un pareil ligament, qui attache aussi le bord infé-  
rieur de la bafe de l’os hyoïde à la même échancrure  
du thyroïde, fontenfemble par leur largeur un espace  
triangulaire rempli d’un tissu cellulaire ou graisseux ,  
& de petites glandes.

Outre ces ligamens, l'épiglotte en a encore deux latéraux,  
par lefquels elle tient aux aryténoïdes jnEqu’à leurs  
pointes ou cornes. Elle a sim le deVant un ligament  
membraneux qui Va le long du milieu de sa face anté  
rieure ou conVexe ,& l’attache à la racine ou base de  
la langue. Ce ligament est membraneux, & ce n’est  
que la duplicature de la membrane dont elle est re-  
coliVerte , & qui se continue aux parties Voisines. Il y  
en a encore deux petits membraneux latéraux, qui  
l'attachent près les corps glanduleux nommés amyg-  
dales.

L’épiglotte n’est pas simplement percée des trous régu-  
liers , dont j’ai parlé ci-dessus , elle est encore traVer-  
fée de toutes fortes de petites fcissures & interruptions  
irrégulieres. Ce font autant de différentes lacunes si-  
tuées entre les deux membranes de l’épiglotte , & rem-  
plies de grains glanduleux , dont les ouVertures excré-  
Ioires font principalement fur la face postérieure de  
ce cartilage.

*Les Museles du Larynx.*

Le *larynx* sert d’attache à un grand nombre de muse  
clés, on les peut dÎVÎfer en communs , en propres ,  
& en collatéraux. Les communs , selon l’idée ordinai-  
re de ce terme , font ceux qui meuVcnt tout le corps  
du *larynx,* qui font en partie attachés ailleurs. On en  
compte quatre, deux pour Chaque côté, EaVoir,

Les sterno-thyroïdiens.

L Α R 782

Les thyro-hyoïdiens ,ouhyo-thyroidiens.

On appelle propres ceux qui font uniquement attachés  
au *larynx,èv.* en font moiiVoir les cartilages séparément:  
on les distribue différemment. J’en réduis le nombre aux  
paires scliVantes.

Les crico-thyro-hyoïdiens.

Les crlco-aryténoïdiens latéraux.

Les crico-aryténoïdiens postérieurs.

Les thyro aryténoïdiens.

Les aryténOÏdiens.

Les thyro-épis lottiques.

Les arytcno épiglottiques.

Les hyo-épiglottiques.

Par les collatéraux , j’entends ceux dont une portion est  
attaehée au *larynx ,* stans apparence de contribuer quel-  
que choEe à Ees monVemens. Tels sirnt les musitles  
thyro-pharyngiens , les crleo-pharyngiens , &c. dont  
il *sera* parlé ailleurs.

Le *larynx* peut encore faire des mouVemens par des  
mufcles qui n’y font point attachés immédiatement,  
mais qui sont attachés à d’autres parties. Tels font les  
mufcles mylo-hyoïdiens , les genio-hyoïdiens, lessty-  
lo-hyoïdiens, les omo-hyoïdiens, les sterno hyoïdiens,  
sijrtout les digastriques de la mâchoire inférieure , par  
rapport à leur connéxion partieuliere aVec l’os hyoïde.  
Il femble que des mufcles pharyngiens , ceux qui font  
attachés à la basii du crâne, petiVent, en certains cas,  
occasionner quelques petits mouVemens au *larynx.*

*Les sterno - thyroïdiens ,* sont deux mtsscles longs, plats,  
étroits & minees, en maniere de rubans, plus larges  
en bas qu’en haut, situés le long de la partie de la gor-  
ge, entre le cartilage thyroïde & le sternum. Ils sont  
couyerts des musicles sterno-hyoïdiens , & ilspaffent  
immédiatement deVant les glandes thyroïdes, qui en  
siont couVertes.

Chacun de ces muEcles est attaché par son extrémité in-  
férieure en partie à la portion supérieure de la face in-  
terne ou postérieure du sternum , en partie au liga-  
ment & à la pornon Voisine de la claVÎcule & même à la  
portion cartilagineufe de la premiere côte. Quelque-  
fois il est attaché bien bas fur la premiere piece de cet  
os, où les fibres Voisines des deux *se* croifcnt. De-là il  
monte le long de la trachée-artere à côté de fon com-  
pagnon, passe deVant les glandes thyroïdes par-dessus  
le cartilage cricoïde, & s’attache par fon extrémité fu-  
périeure, en partie au bas de la face latérale du carti-  
lage thyroïde , & en partie tout le long de cette face.  
Je l’ai troilVé double & naturellement séparé en deux,  
dont l'un étoit attaché fur la bafe & l'autre latérale-  
ment.

*Les thyro-hyoïdiens* ou *hyo-thyroïdiens,* font aussi deux  
mulclesplats& minces, situés l’un à côté de l’autre,  
entre & par-dessus les précédens. Ils font attachés cha-  
cun par l'extrémité supérieure en partie à la basi? de  
l’os hyoïde, & en partie à la portion Voisine de la gran-  
de corne du même os. L’extrémité inférieure de cha-  
cun est attachée au bas de la face latérale du cartilage  
thyroïde, immédiatement au-dessus de l’extrémité sis-  
périeure du sterno-thyroïdien. L’extrémité supérieure  
du sterno-thyroïdien & l’extrémité inférieure du hyo-  
thyroïdien à leur rencontre, fe confondent un peu aVec  
le thyro-pharyngien inférieur, dont je parlerai dans la  
fuite.

*Les crico-thyreldiens,* sirnt deux petits mufdes placés au  
bas du cartilage thyroïde très-obliquement. Us stont  
attachés par leurs extrémités inférieures à la portion  
antérieure du cartilage cricoïde, l'un près de l'autre;  
& par leurs extrémités supérieures ils sont attaches la-  
téralement au bord inférieur du cartilage thyroïde,  
l’un écarté de l’autre. Par cette situation oblique ces  
deux petits mufcles représentent un V Romain.

Chacun deces petits musisses est cOmme double, en ce  
que sim extrémité supérieure qui est attachee latéra-

783 LAR

Iement au bas du thyroïde, est dans quelques sifjets  
fort large & comme diVisée en deux portions, dont  
l’une est antérieure, l’autre plus latérale & même plus  
oblique. On peut même aisément par-là séparer l’un &  
l’autre de ces deux musisses, & en faire un crico-thy-  
roïdien antérieur ou interne , & un crico - thyroïdien  
latéral ou externe.

*Les crico-aryténoidiens postérieurs*, font deux mufcles si-  
tués postérieurement à la grande portion ou portion  
postérieure dti cartilage cricoïde. lls remplissent prese  
que les deux facettes longitudinales de cette portion ,  
& font distingués l’un de l’autre par la ligne faillante  
qui sépare les deux facettes , comme il est dit ci-dessus.  
Chacun monte obliquement & s’attache par l’extrémi-  
té supérieure à la partie postérieure de la bafe du car-  
tilagearyténoïde voisin, près de l’angle de cette bafe.

*Les crico-aryténoïdiens latéraux* , font deux mufcles pe-  
tits& situés plus latéralement que les précédens. Cha-  
cun est attaché par un bout au côté de la partie large  
du cartilagecricoïde, & par l'autre bout au bas du cô-  
té de l'aryténoïde voisin.

*Les thyro-aryténeldiens,* fiant deux musisses fort larges &  
situés chacun defon côté latéralement entre lccartila-  
ge thyroïde & le cartilage cricoïde. Chacun d’eux est  
attaché très-largement à la face interne de l’aîle ou  
portion latérale du cartilage thyroïde. De-là les fibres  
s’amassent obliquement de deVant en arriere , & de  
bas en haut Vers le cartilage aryténoïde Voisin , & s’y  
attachent antérieurement depuis la glotte jufqu’à l'an-  
gle de la bafe. Il couVre dans quelques fujets prefque  
tout le côté de la glotte.

*Les aryténoïdiens*, font des petits mufcles qui occupent la  
face postérieure *Sccave* des cartilages aryténoïdes. M.  
Douglas , Docteur en Medecine à Londres, dans la  
premiere édition de Eon Traité , en a fait de deuxfor-  
tes, en mettant fous deux titres particuliers le grand  
aryténoïdien & le petit aryténoïdien. Il y a un peu de  
variété dans quelques fujets. Je m’arrête à ce que j’ai  
le plus constamment & le plus éVÎdemment remarqué,  
servoir, qu’il y a deux aryténoïdiens croisés & un trans-  
versal.

Les aryténoïdiens croisés Vont chacun obliquement de la  
bal.ed’un cartilage aryténoïde Vers la partie moyenne,  
& au-dessus de cette partie de l’autre cartilage aryté-  
noïde ; & celui du côté gauche couVre celui du côté  
droit, comme M. Morgagni l’a indiqué par Ees pre-  
miers *Adverlaria.*

Je regarde ces deux comme des crico-aryténoïdiens su-  
périeurs, les ayant trouics attachés en partie à la por-  
tion supérieure Voisine du cartilage cricoïde. L’aryté-  
noïdien transeersial est attaché plus ou moins directe-  
ment par les deux extrémités de ses fibres à l’un & à  
l’autre cartilage aryténoïde. J’appelle celui-ci le Vrai  
aryténoïdien.

*Les thyro-épiglottiques,* fiont deux nruicles qui fie croisent  
aVeC les mtsscles thyro-aryténoïdiens. Ils s’attachent à  
la face latérale interne du cartilage thyroïde, & laté-  
ralement à l’épiglotte.

*Lesaryténo-éjaglottiquesrsarït* de petits faifceaux charnus,  
qui font chacun attachés par une extrémité à la tête  
d’un des cartilages aryténoïdes, & par l’autre extrémi-  
té au bord voisin de l'épiglotte.

Je n’ai pas eu occasion d’examiner les hyo épiglottlques  
dans des fujets bien charnus , c’est pourquoi je ne fuis  
pas bien assuré que les fibres qui vont de la conVéxité  
de la bafie de l’os hyoïde à la conVéxité de l’épiglotte,  
fioient de Véritables fibres charnues.

Le *larynx* fiert particulierement à donner l’entrée & la  
fortie libre à la respiration. La solidité de Ees pieces em-  
pêche non-seulement les choses externes, mais aussi  
les morceaux durs qu’on stVale, de déranger le passage.  
La glotte, comme une sente étroite , modifie l’air  
qu’on refipire, & par *sa* facilité de *se* rétrécir & de *se*dilater, elle forme en partie les différens tons de Voix,  
& cela principalement par le moyen des disterens muf-  
clee attachés aux cartilages aryténoïdes, dont les au-

L A R 784  
tres mufcles du *larynx* font des auxiliaires, nonsseu-  
lement ceux qu’on appelle propres , mais aussi ceux  
qu’on appelle communs.

Le *larynx* entier fert aussi à la déglutition, comme j’ai dit  
-ci-dessus, & cela par *sa* connexion aVec l’os hyoïde ,  
auquel font attachés les mtsscles digastriques de lamâ-  
choire inférieure, qui fouleVent le *larynx* conjointe-  
ment ayee l’os hyoïde toutes les fois que la dégluti-  
tion fe fait.

La facilité de ces Variations & de ces changemens de ton  
dépend de la. fouplesse & de la facilité des cartilages  
dont le *larynx* est composé. Elle fe perd à mesijre  
qu’on aVance dans le grand âge, en ce qu’alors les car-  
tilages s’ossifient, dans les uns plus & plutôt; dans les  
autres moins & plus tard ; ce qui arrÎVe pour l’ordinai-  
re non-fieulement au cartilage thyroïde , mais aussi au  
cricoïde & aux cartilages arytenoïdes.

Les mtsscles sterno-thyroïdiens, dont la fonction est en  
général de tirer en-bas le cartilage thyroide aVec tout  
le *larynx ,* peuVent aussi être auxiliaires des mufcles  
sterno-hyoïdiens; ils peuVent par la même action com-  
primerla glande thyroïde, dont je parlerai ci-après.

Les thyro-hyoïdiens ou hyo-thyroïdiens peuVent réci-  
proquement , felon le besoin , tirer le cartilage thy-  
roïde aVec le *larynx* en-haut Vers l’os hyoïde , & tirer  
l'os hyoïde en-bas Vers le cartilage thyroïde.

Les crico-thyroïdiens fiant disposés d’une façon qu’il est  
difficile de déterminer leur ufage. Ils peuVent ou fai-  
re reculer le cricoïde , ou faire aVancer le thyroide ,  
& cela plus obliquement de bas en haut, & de deVant  
en arriere. Par cette action les cornes inférieures du  
thyroïde & les petites facettes articulaires du cricoïde  
glissent les unes fur les autres.

Les crico-aryténoïdiens, tant latéraux que postérieurs,  
peuVent écarter les cartilages aryténoïdes, & par-là  
ouVrir la glotte, mais différemment. Les latéraux écar-  
tent ces cartilages obliquement en-deVant, & en mê-  
me tems rendent les parois de la glotte lâches. Les  
postérieurs écartent ces mêmes cartilages oblique-  
ment en arriere, & en meme tems bandent les parois  
de la glotte. Quand les latéraux & les postérieurs agisi  
fent également ensemble, ils écartent ces cartilages di-  
rectement.

Les crico - aryténoïdiens, quand ils agissent ensemble,  
paroissent tirer les deux cartilages aryténoïdes en-  
deVant, & par conséquent rendre la glotte lâche ou  
fusceptible de petits tremblotemens pour la Voix. Ils pa-  
roissent aussi pouVoir par leur contraction presser les  
sinus ou Ventricules du *larynx ,* & même comprimer  
les glandes aryténoïdiennes.

Les aryténoïdiens font approcher les cartilages arytenoï-  
des en les ferrant l'un contre l’autre. Ces cartilages  
ainsi joints par l’action des aryténoïdiens , peuVent en  
même tems être ou inclinés en deVant par les thyro-  
aryténoïdiens , ou renVersés en arriere par les crico-  
aryténoïdiens postérieurs. Par ce moyen la glotte peut  
être fermée & lâche, ou fermée & bandée. Dans le  
dernier cas elle est entierement fermée, & c’est ce qui  
arrÎVe quand on retient la refpiration pour faire des  
efforts , comme j’expliquerai plus au long ailleurs.

L’épiglotte fert en général à couVrir la glotte comme une  
efpece de toit, qui empêche que rien ne tombe fur la  
glotte quand on mange & quand on boit; dans lesquels  
cas elle est abaissée de la maniere qu’il Eera exposé ci-  
après.Ellesert à empêcher Pairqu’on respire d’aller di-  
rectement & comme de front à la glotte, elle le fend ,  
pour ainsi dire, & l’oblige d’y aller par les côtés. A l’é-  
gard des mufcles, ils ne paroissent pas absolument né-  
cessaires à l’épiglotte.Elle peut être abaissée dans la dé-  
glutition par la seule'baEc de la langue ; elle peut *se  
relever* par sim propre ressort. Les musisses thyro-épi-  
glottiques & les aryténo-épiglottiques peuVent EerVir à  
bien ferrer les ouVertures latérales qui pourroient rester  
quand elle est abaissée par la baste de la langue.Les hyc-  
épiglottiques la peuVent tirer un peu en ayant dans une  
grande

785 LAS

grande respiration , comme quand on soupire, bail-  
le, &c. WliNSLOW , *Anatom,*

LAS

LASANON, λάσανον, eEpece de trépié de cuisine. Hé-  
lychius prétend que c’est une csipcce de chasse percée.  
Hippoerate , *Lib. de Superfoetatione* , paroît entendre  
par Ce mot une Chasse faite pour les femmes en tra-  
vail, & configurée de maniere que le poids de l’en-  
fant naissant pouVoit faciliter l’expulsion de l'arriere-  
faix.

LASCIVUS, *lascif* Epithete que Paracelse donne au  
*chorea sancti Viti,* la danfe de saint Vitus.

LASER, fuc du *laserpitium.* Voyez *Silphium.*

LASERPITIUM.

II

Voici fies caracteres.

Sa racine est vivace, large, acre & pleine d’un fuc lai-  
teux; fies feuilles sont larges & dÎVÎsées en lobes; ces  
lobes sont tantôt en plus grand nombre, tantôt en plus  
petit; les pétales des fleurs font faits en cœur, étroits  
par le bas & larges par le haut; la fommité de lloVaire  
est terminée par des dents qui soutiennent un grand  
placenta blanc, & forment une espece de calyce court ;  
fes femences sont gibbeuses, garnies de quatre ailes  
feuillues, & placées dans des directions longitudina-  
les; elles ne font ni plates, ni frisées.

BoerhaaVe en compte les feize efpeces suivantes.

**1.** *Laserpitium s foliis latioribus lobatis , nigrioribus se-  
mine plano.*

*2. Laserpitium foliis lactoribus lobatis,* Tourn. Inst. 324.  
Boerh. Ind. A. 61 *Hhapsia ossecunarum,CffiOm.* 64. *Gen-  
tiana alba,* Offic. *Libanotis Theophrasti minor*, Ger.  
857. Emac.IOIo. Park.Theat. 931. Raii Hist. 1.427.  
*Libanotis latifolia, alteraesive vulgatior i* C. B. P. 157.  
*Libanotis Theophrasti quorumdam , sive seseli Æthio-  
picum, Matthiolo cervicaria alba,* J. B. 3. 164. *La pe-  
tite libanotis de Theophraste.*

On trouVe cette plante dans les montagnes de la Suisse  
& dans les Pyrenées ; elle fleurit en Juillet; *sa* racine  
passe pour alexipharmaque , & on la croit bonne dans  
les maladies de la matrice. DaLE,

3. *Laserpitium, malus Alpinum, foliis rotundioribus,* T.  
324-

4. *Laserpitium, foliis amplioribus , semine crispo >* T.  
324.

5. *Laserpitium -> humilis, paludapelfolio , flore albo,* T.  
325-

6. *Laserpitium, humilius, paludapel folio , flore purpu-  
rascente* , T. 325.

7. *Laserpitium, foliis angustioribus , saturatu!s virenti-  
bus,* M.U. 28. 64. *Laserpitium lobis angustioribus rsa-  
turate virentibus et lucentibus, femine crispo ,* M. U.  
Elencti.l ab. IV. *Laserpitium lobis angustioribus ,satu-  
rate virentibus*,M. H. 3. Sect. 9.Tab. 19. N°. 8. *La-  
serpitium e regione Massiliae allatum,* J, B. 3. 2. 137.  
*Laserpitium, Gallicum*, C. B. P. 156. *Laserpitium.*

On le cultiee en été , il fleurit dans les jardins. Sa racine  
est d’issage ; elle est échauffante; on la recommande  
pour les meurtrissures, les tumeurs fcrophuleufes, les  
tubercules, les douleurs ischiadiques, & les excroissan-  
ces à l’anus. On dit qu’elle réprime le penchant à l'acte  
Vénérien. DaLE,

8. *Laserpitium, lobis angustioribus , dilutè virentibus ,  
plurifariam divisis,* M. U. 64. 28. Μ. Bloesi 278. Μ.  
H. 3. 321-

9. *Laserpitium, folio angusto y multifldo,flore albo, alis  
seminum planis.*

LAT 786

10. *Las.erpielum , latifolium s non sinuatum,* T. 324.

11. *Laserpitium s angustifolium , non sinuatum , semine  
crispo.*

12. *Laserpitium, selinoidessemine crispo* , T. 324.

13. *Laserpitium , angustifolium, ttmbella contracta et  
concava,* T. 324. Schol. Bot. 167.

14. *Laserpitium, tenielfolium , lobis obseurè virentibus,*Pluk. Phyt. 198. Fig. 4.

15. *Laserpitium, angustissolels nigricantibus , multifidis ,  
flore purpuraseente, alis feminum planis.*

16. *Laserpitium, Orientale felio mei, flore luteo,* T. C.

23. BOERHAAVE , *Index alter Plantarum,* Volume I.'  
p. 61.

LASION, λάσιον. Hippocrate, *Praedic. Lib. II.* entend  
par ce mot , ce qui est âpre au toucher ou Velu. Galien  
rend *lasion s* par un morceau de linge, rude & couVerc  
de poils.

LASS1TUDO, *lassitude. Voyez Copos.*

LASTAURUS , une perstmne licrée aux plaisirs véné-  
riens. CasTELLI , d’après Cesp. *Rejes.*

LASUR , terme de Paracelsie , par lequel il entend la  
même chosie que ce qu’il appelle ailleurs, l’extrait  
d’argent transplanté.

LAT

LATER, *brique ; la brique* est de quelque ustage en Me-  
decine ; on la fait échauffer & on l'applique fur diffé-  
rentes parties du corps; on en met quelquefois fur les  
cataplafmes , pour les tenir chauds.

Voici comment on prépare l'huile de *brique ->* autrement  
appellée *ï’huile des Philosophes.*

On éteint des *briques* chaudes dans de l’huile d’oliVe, &  
on les y laisse jusqu’à ce qu’elles aient pris toute l’hui-  
le; on les met enflure dans une retorte , & on retire  
l’huile que l’on sépare de l’esprit.

LATERA-LICTflTO , *vif-argent.* **RULAND,**LATERALIS MORBUS, *pleurésie.*

LATERIUM, *lesseve.* **RULAND.**

LATHYRIS, nom du*Tithymalus, latifolius, catapuela  
dictus.*

LATHYRUS, la *geste.*

Voici *ses* caracteres.

Son oVaire est couVert d’une gaine membraneuse; il dé-  
génere en une gousse ronde ou applatie, & contient  
des Eemencesquelquefois cylindriques, & quelquefois  
angulaires; fa tige est cemprimée , elle a une côte reJleVée, & le bord est feuillu; elle ne porte que deux  
feuilles qui dégénerent en Vrille.

BoerhaaVe en compte les dix-neuf efpeces siIiVantes.

1. *Lathyrus,latifolius,* C. B. P. 344. Tcurn. 395.Boerh.  
Ind. A. 2.4I. *Lathyrus,* Offic. *Lathyrus malor latifo-  
lius,* Ger. Emac. 1229. Raii Hist. 1. 894. 8νηορ. 3.  
319. *Lathyrus malorperennis,* Parla Theat. 1061. *La-  
thyrits major elatifolius score majorepiirpiireosilpeciosior’*J. B. 2. 303. *Clymenum Dioscoridi*s *qielbitsuam- Le pois  
vivace >* ou *la gesse chiche.*

Cette plante croît dans les bois & dans les broussailles, &  
fleurit en été. Sa raeine & le fuc exprimé de toutes *ses*parties fiant d’usage en Medecine. On dit que ce siic  
est bienfaisant dans le Vomissement de sang, dans  
la paillon cœliaque, & dans les hemorrhagies de la ma-  
trice& du nez. Ses feuilles & ses gousses broyées &  
appliquées fur les plaies en hâtent la cicatrisation,

787 LAT

*lc Lathyrus, latifolius, minor, flore majore -,* Ind. 158.

3. *Lathyrus , major, Narbonnensis angtistifolius,* J-B. J-  
3°4- ”

4. *Lathyrus , distoplatyphyllos, hirsutus )molliss magno et  
peramaeno flore , odoro.*

*5. Lathyrus, Tingitanus s siliquis orobi flore amplo ruber-  
rimo ,* M. H. 2. 55.

6. *Lathyrus, arvensis, repens tuberosus* , C. B. P. 344.  
*Terrae glandes,* Dod. p. 5 50. *Arachydna Theophrasti,*Οοΐ.ι. 304. 305. Defer. 301. Ic. *Glans terrae etpseudo-  
apios ,* H. Æyst. Æst. *0.* 13. F. 13. Fig. 5. *Chamaebala-  
nus le gamin osa t* J. B. 1. 17. 324.

Fuchsius, pour accommoder la description qu’il a faite  
de cette plante, à celle que Diofcoride nous a laissée de  
*l’apios ,* a afluré que celle dont nous parlons aVoit les  
feuilles femblables aux feuilles de la rue. Je crois que  
Pena & Lobel ont confondu notre *lathyrus avec le  
Bulbocastanum* 5 car ils ne difent pas feulement que fes  
raeines font astringentes, & qu’elles ont le gout de la  
chataigne : mais aussi qu’elles fie trouvent à Colmars en  
Provence. Je n’ai trouyé autour de cette Ville que le  
*Bulbocastanum ,* dont on mange ordinairement les  
racines crues, ou bouillies, & qu’on y appelle *pisseagous.***TOURNEFORT.**

7. *Lathyrusfiylvestris et dumetorum nflore luteo ,* Boerh.  
Ind. A. 2. 42. *Lathyrus fylvestris , flore luteo.* Parle.  
Theat. 1062. Germ. Emac. 12 31. *Lathyrus luteusfyl-  
vestris dumetorum.* J. B. 2. 304. Raii Hist. 1. 894. 8y-  
nop. 3. 320. *Lathyrusfylvestris luteus> foliis viciae.* C.  
B. P. 344. Tourn. Inst. 395. *Lathyrusfauvage et vi-  
vace.*

Il croît dans les bois & les brossasses, & fleurit en Juin.  
Son herbe est astringente. DàLE d’après *Monti.*

8. *Lathyrus Hispanicus flore luteo.*

*p. Lathyrus Hispanicus , angustifoldus, lepto-macrolobuss  
semtne rotundo, flore rubello.* M. H. 2. *y 5.*

10. *Lathyrus, latifolius , flore gilvo A*

11. *Lathyrus , angustifolius , siliquâ alatâ , vexillo caeru-  
laeo, alis variegatis , lud.* 159.

12. *Lathyrussativus , flore etfructu albo.* C. B. P. 343.  
*Lathyrus nsive cicercula s* Dod. 522.

13. *Lathyrus , angustifolius s semine maculose.* C. Β. P.  
144.

14. *Lathyrus, angustifolius, sumine maculoso , minori.*

15. *Lathyrus , folio tenuiore , floribus rubris.* J. B. 2.  
308.

16. *Lathyrus , angustifolius, s.emhne maculoso s fusco mi-  
no re.*

17. *Lathyrus , amphicarpos , supra et Infra terram sili-  
quas gerens.* Voyez *Arachydna.*

18. *Lathyrus Orientalis nflore vix conspicuo.*

*i<y. Lathyrus luteus, latifolius.* Bot. Monsp. Βοερη. *Ind.  
ala Plant.* Vol. II. p. 41.

LaTHYRUs, *vicioides,* ou *Climenum Hispanicum , flore  
vario ysiliqua plana,* ou *Clymenum Hispanicum , flore  
vario, sieliquâ articulata.*

LATIBULUM ; terme fynonyme dans Théodore Craa-  
nen , *âfomes* : c’est le foier de la fievre , ou la matiere  
qui l’engendre & l’entretient.

LATICA ; fieVre quotidienne, continue, & sans ré-  
mission.

LATISSIMUS DORSI , *grand dorsal.*

C’est un mtsscle large, mince, charnu , pour la plus gran-  
de partie , situé entre l’aisselle , où il est fort étroit, &  
le dos, fur lequel il s’étend par des fibres rayonnées en  
long & en large, depuis le milieu du dos , jufqu’au bas  
de toute la région lombaire : c’est pourquoi il est appel-  
lé le *grand dorsal,* & le très-large du do s.

LAT 788

Son attache hors du bras est en partie àponéVrotlque, &  
en partie charnue ; il est d’abord quelquefois attaché  
à la côte inférieure de l’omoplate, près de l’angle de  
cet os, par un trousseau de fibres charnues, qui ne se  
trouVe pas toujours. Enfuite , & pour l’ordinaire, il  
est attaché par un apoiléVrofe aux apophyfes épineufes  
des six ou fept , & quelquefois huit Vertebres inférieu-  
res du dos , à celles de toutes les Vertebres des lombes,  
aux épines supérieures & aux parties latérales de llos  
sacrum , & à la leVre externe de la partie postérieure  
de l'os des iles.

Après tout ce trajet aponéVrotique , il est enfin attaché  
par des digitations charnues aux quatre dernieres des  
fausses côtes. Ces digitations couVrent celles du den-  
telé postérieur inférieur, & s’entrelacent aVec les qua-  
tre dernieres du grand oblique du bas-Ventre. On trou-  
ve quelquefois ici des trousseaux charnus communs à  
ces deux mufcles. *LO grand dorsal* n’est pas toujours at-  
taché à la derniere fausse côte; fouVent il ne l'est que  
par une espece d’aponéVrofe particuliere assez forte. Il  
m’a encore paru attaché à la premiere fausse côte, par  
une efpece de digitation très-legere.

De toutes ces différentes attaches, les fibres charnues du  
mufcle Vont par différentes directions gagner le bras.  
En arrière fur le milieu du dos, elles font presque  
tranfVerfales. Elles deViennent obliques de plus en  
plus , à mefure qu’elles deViennent inférieures. Vers la  
région lombaire , leur obliquité diminue encore da-  
Vantage; & enfin fur les côtés,elles deViennent prefque  
longitudinales. Enfuite toutes les fibres *fe ramassent*en montant, &fe concentrent Eous Faisselle, où elles  
fe terminent par une bande tendinetsse, ou un tendon  
plat, contourné à-peu-près comm'e celui du grand pec-  
roral , mais plus simplement , & fans que les portions  
repliées *se* collent ensemble;le bord supérieur de ce ten-  
don plat *se* contourne en-dedans, & répond à la partie  
inférieure ou latérale du mufcle; & le bord inférieur  
qui cache l’autre en fe croifant un peu aVec lui, répond  
à la partie supérieure ou postérieure du mufcle.

Le tendon ainsi formé , s’attache à l’os du bras, un peu  
au-dessous de la petite tubérosité supérieure , à côté &  
le long du bord interne de la goutiere osseufe. Il tapif-  
*se* même la caVÎté de la gouttiere par une expansion  
tranfVerfale fort lice & polie, à peu-près comme le  
tendon du grand pectoral le fait par l’autre bord ; de  
forte que ces deux tendons dont les bouts *se* rencon-  
trent à l'opposite dans la gouttiere , paraissent par-là  
être en partie une même continuation : je dis en partie,  
parce que ce tendon n’est pas aussi large que celui du  
grand pectoral.

Le tendon du *grand dorsal* se trouVe accompagné d’un  
pareil tendon plat, du mufcle appelle le grand rond:  
mais fon attache est au-dessus de celle du grand rond  
qui n’est pas si près de la gouttiere que celle du grand  
dorsial;de maniere que le tendon du grand dorsial par sion  
bord inférieur, anticipe fur le bord supérieur du ten-  
don de l’autre mlsscle. Au reste ces deux tendons com-  
muniquent par quelques fibres collatérales, & ils Eont  
affermis par une même bride ligamenteuse , qui def-  
cend de Rattache du mufcle sous-scapulaire, jusqu’au-  
dessous de l’attache du grand rond : je parlerai encore  
de cette bride dans la description du grand rond.

*Legrand dorsal* est couVert du trapeste, depuis la sixieme  
vertebre du dos jiffiqu’à la derniere. Il couVre ledente-  
lé postérieur-inférieur. Son aponéVrofe est étroite au  
commencement ; elle deVÎent de plus en plus large en  
defcendant entre les Vertebres & l’os des iles. Elle est  
fortement collée à celle du dentelé postérieur-infé-  
rieur, & encore plus à celle du transiVerfe , du facro-  
lombaire&du long dorfal. *Legrand dorsal* aide à for-  
mer le creux de l’aisselle aVec le grand pectoral.

Il sert en général à rabaisser le bras leVé; ce qu’il opere  
principalement par fa portion inférieure. Par la même  
portion inférieure & par la connexion de l’omoplate  
aVec l'os du bras, il fert à abbaisser l’épauleaVec effort,  
& à la tenir fermement abaissée pour furmonter des ef-

789 LAT

forts, opposés à cette attitude; par exemple, quand  
x étant assis on s’appuie fur le coude , ou quand on mar-  
cheaVee des béquilles.

Par fon attaehe dorfale , par le passage de Ton tendon fur  
le côté interne de l'os du bras , & par l’attache de ce  
tendon Vers le côté antérieur du même os, il’peut tour-  
ner le bras autour de fon axe *i* ce que les Anatomistes  
appellent rotation ; comme il arrÎVe, quand après aVoir  
fléehi l’aVant-bras, on le porte derriere le dos.

Par fon attache à la crête de l'os des iles & aux fausses cô-  
tes , il deVÎent nécessaire pour leVer la tête latérale-  
mentlur un côté, quand on est couché fur l'autre; car  
en tenant alors l'épaule abbaissée , c’est-à-dire appro-  
chée du thorax, la claVicule devient le point fixe d’un ,  
& peut-être de deux des mufcles, qui dans cette attitu-  
de ferVent à leVer la tête, comme j’expliquerai plus au  
long en parlant de Tissage de ces mufcles. Chacun en  
peut faire l'expérienCe dans fon lit, pouryû qu’alors il  
Toit tout-à-fait couché fur un côté felon toute fa lon-  
gueur , & que pendant qu’il leVe la tête dans cette atti-  
tude, il porte fa main fur le bord antérieur de ce muse  
cle ; car il y fentira une tension très-réelle , & assez  
cOnsidérable, qui cesse toutes les sois qu’on cesse de le-  
Verlatête.

Sa connexion aVec les fausses côtes , fait que la refpira-  
tion est gênée, quand passion moyen on tire aVec effort  
le bras en bas, pour appuyer la main si.lt quelque chofe,  
par exemple , quand on imprime un cachet, & quand  
on s’appuye par la main star une canne un peu basse ou  
courte, & l’aVant-bras tendu embas.

Sa petite portion attachée à l’angle inférieur de l.omopla-  
te , peut EerVir d’auxiliaire au mufcle nommé le grand  
rond, dont je parlerai ci-après.

Ce mtsscle fert aussi à soutenir le poids de tout le corps,  
quand les bras étant leVés en-haut, on *se* pend par les  
mains, aVec lesquelles on empoigne, par exemple , les  
branches d’un arbre pour grimper.

Le même ufagedeee mtsscle a lieu, quand étant debout  
ou assis , & ayant le bras aVec l’aVant-bras plus ou moins  
étendu horisontalement, on fait aVec la main, effort  
de haut embas contre quelque résistance, par exemple,  
quand on s’appuie dans cette attitude fur un bâton fort  
haut en l'empoignant aVec la main , à peu-près com-  
me ceux qui tiennent aVec la main une hallebarbe par  
en-haut , & en appuient le bas aVec effort contre  
terre.

Ces trois derniers ufages ne peuVent cependant être bien  
exécutés par ce misscle feule il faut que le grand pec-  
toral Vienne à fon Eecours. WINsLOw , *Anatomie.*

LATON, *Cuivre* ; ce terme a en Alchymie quelques  
autres significations : mais elles fiant peu importantes  
pour la médecine.

LATUS PULSUS, *poids large',* on dit que le pouls est  
large, lorsque l'artereparaîtàchaque pulsation disten-  
due contre nature.

LATÆ PUSTULÆ , *pustules larges,* ou qui s’éten-  
dcnt par la baEe, sims s’élever,

L A V

LAVACRUM , *B Sun.*

LAVAMENTUM , *lotion* ou *fomentation.* BLANCARü.

LAVANDULA, *Lavande.*

Voici ses caracteres.

Le caEque de sa fleur est rondelet, éleVé , & ordinaire-  
ment diVssé en deux ; *sa* barbe est partagée en trois  
flegmens presijulegaux ; fles fleurs flont rassemblées fort  
proche les unes des autres, & forment des épis foibles  
& petits au fommet des branches & des tiges. Cette  
plante est extrêmement odoriférante. Βοεεη. *Ind, ale  
Plant, pan, i.pag.* 152.

L AV 790

Boerhaave en compte les huit especes suivantes.

1. *Lavandula s latifolia, Indica, subcinerea,spicâ bre-  
viore.* Hort. R. P. T. 198.

2. *Lavandula, latifolia,* C. B. P- 216. Tourn. Inst. 198.  
Boerh. Ind. alt. 152. *Lavandula,* Offic. *Lavandula ;  
major, five vulgaris,* Park. Ί heat. 72. Raii. Hist. 1.  
512. *Lavendula,flore caeruleo et albo*, Ger. 467. Emae.  
583. *Pseudo-nardiis , qitae vulgofoeca?* J-B. 281. *Spica  
Officinarum German.* La grande laVande.

Ses feuilles font plus larges que celles de la *Lavandula  
anguflisolia*; mais elles font moins blanches, ou grifes ;  
fes tiges font plus hautes ; fes épis plus larges ; & cha-  
que fleur en particulier est plus petite. On la cultÎVe  
dans les jardins; elle est fort rare en Angleterre.

Elle est de la nature de la *lavandula angitstijelia :* mais  
elle n’entre dans aucune compositlon médicinale. MIL-  
LER , *Boa Offe*

Ses feuilles & fes fleurs font d’ufage; leurs particules font  
déliées , & amies de la tête & des nerfs. On s’en fert  
principalement dans les catarrhes, les paralysies, les  
convulsions, la léthargie, & le tremblement des mem-  
bres. Elle provoque les urines & les regles ; hâte la  
fortie du fœtus, & calme les tranchées caufées par des  
vents. Extérieurement elle est bienfaifante en fomen-  
tation à la tête & aux membres ; on s’en fert encore en  
masticatoire. DaLE , d’après *Schroder.*

3. *Lavandula y angusiifolia,* C. B. P. 216. Tourn. Insu  
198. Boerh, Ind. alt. 152. *Spica lavandula vulgaris,*OssiC. *Lavandula minor spica,* Ger. 468. Emac. 584.  
Raii Hist. 1. 513. Park.Theat. 73. *Iseudo-nardus, qua  
lavendula vulgo ,* J. B. 3. 282. *Lavande commune.*

La *lavande* commune est une plante en buisson, qui dure  
pendant plusieurs années, qui pousse un grand nombre  
de branches ligneufes , coiiVertes de feuilles longues,  
velues, étroites, placées deux à deux à chaque jointu-  
re, & terminées par une pointe mousse. Du milieu de  
ces feuilles partent plusieurs tiges quarrées, peu char-  
gées de feuilles; & ces feuilles font plus étroites que  
celles dont nous ayons parlé. Quant à ces tiges, elles  
portent à leur fommet de longs épis Verticlllés , char-  
gés de fleurs labiées en casque, bleues, & platées dans  
des calyces Velus. Elle est sauVage dans les Contrées  
Méridionales de la France & de l'Espagne. On ne la  
trotiVe que dans les jardins en Angleterre, où elle fleu-  
rit en Juillet. C’est cette *lavande* qui est fort commu-  
ne , & dont on fait un si grand ufage ; la *lavande* à  
feuilles larges , ne *se* cultÎVe que dans les jardins de  
quelques curieux. Gerard, Parkinson, & même Ray,  
fe font trompés en confondant la *lavande* à feuilles  
larges, aVec la *lavande* commune.

La *lavande* est cordiale & céphalique, bonne dans tou-  
tes les maladies de la tête & des nerfs; elle est bien-  
faifante dans les convulsions , la paralysie, & la foi-  
blesse des membres; elle chasse les Vents de l’estomac  
& des intestins, & préVient la colique. On s’en fert à  
l’extérieur dans les fomentations destinées à rechaufie.r  
& à fortifier. MILLER , *Bot. Os.*

*Esprit de Lavande compose.*

Prenez *des fleurs de lavande, quatre pintes.*

Versiez dessus,

*d’eau-de-vie de France , seize pintes’*

Ajoutez de fleurs récentes

791 L A V

On enfermera ces derniers ingrédiens dans un sachet min-  
ce, qu’on tiendra fuspendu dans Pssprit.

On a ici laissé les odeurs à difcrétion, parce qu’il pourroit  
arriver que celles qu’on auroit prefCrites, feroient con-  
traires au but principal de cette composition , qui loin  
d’être cordiale & céphalique pour les personnes à qui  
elles déplairoient, ne seroit qu’augmenter leur indis-  
position. Nous avons doue mieux aimé ne rien prescri-  
re là-dessus, que de nous expoEer à ôter à ce remede  
fes propriétés principales. On en fassoit jadis grand  
tssage dans toutes les affections des nerfs, & il n’a point  
encore perdu fa réputation. Il est si bienfaifant aux per-  
fonnes décrépites, dans les attaques apoplectiques ou  
convulsives, qui entraînent après elles les paralysies ,  
& la perte de la mémoire , & l’expérience en a telle-  
ment constaté l’efficacité en pareil cas, qu’on lui donne  
presque généralement le nom de goute pour la paraly-  
sie. On en peut ordonner depuis vingt gouttes jufqu’à  
cent. La meilleure maniere de les prendre, c’est dans  
du fucre, qu’on laisse dissoudre peu à peu dans sa bou-  
che; parce qu’alors elles agissent plus immédiatement  
fur les nerfs & fur les efprits, que quand elles ont été  
délayées dans un véhicule, & portées avec lui dans Pesa  
tomac.

4. *Lavandula s angustifoliasflore albo,* C. B. P. 216.

5. *Lavandula , folio dissecto* , C- B. P. 216.

6. *Lavandula, solio dissecto ustore albo.*

*y. Lavandula,folio longiori s tenuius et elegantius dissecto,*T. 198. Commelin. Rarior. 27.

8. *Lavandula -> maritima -> Canariensis ; spica multiplici  
caerulea i* Pluk.alm. Phyt. 4. 303. fig. 5. BoERH. *Ind,  
ale Plant. Vol, I. p.* 152.

L A V 792

Voici ce que nous lisions fur la *lavande,* dans *s Histoire  
des Plantes*, attribuée à Boerhaave. Cette plante a été  
nommée lavande à *lavando ,* laver , baigner, parce  
qu’on l’employoit dans les bains à catsse de *sa* bonne  
odeur, ou paree qu’on en fassoit entrer quelques ei-  
peces dans les lessiVes, pour communiquer au linge une  
odeur agréable ; ou enfin, paree qu’elle avoir lieu dans  
les meilleures eaux dont on fe fervoit pour laVer le νΐ-  
fage, éclaircir la peau , & donner au corps de la bonne  
odeur. On l’a appellée aussi *Spica,* épi, parce qu’elle  
est la feule entre les plantes verticilIées qui porté un  
épi. Plusieurs lui ont donné le nom de nard, & C’est  
peut être le vrai nard des Anciens-, Ce que je nlexami-  
nerai point, parce qu’il n’est pas possible d’arriVer à  
la certitude là-dessus.

C’est la premiere de toutes les plantes céphaliques; elle  
fortifie & ranime les esp/its dans les défaillances &  
dans les abbatemens de tête ; aussi la crois-je bienfai-  
fante dans les léthargies , l'apoplexie, la paralysie, &  
l’épilepsie. On en tire une eau simple, un esprit, &  
une huile prétieufe. On la recommande dans les ma-  
ladies qui surviennent aux filles. La conlerVe de fes  
fleurs est un remede très-efficace pour les maux de tê-  
te ; elle viVifie les esprits froids & languissans , mais  
elle est pernieieufe dans les maladies chaudes. Cette  
plante est emménagogue, & aide puissamment la *sor-  
tie* des Vuidanges après l’accouchement. Pour prépa-  
rer la conferve , vous cueillerez des fleurs de *lavande*dans une belle matinée. Vous les broyerez *avec* une  
égale quantité de siicre *sec, &* Vous conferVerez ce mé-  
lange dans un Vaisseau. Cette plante est toujours Ver-  
te : mais il faut la cueillir lorsqu’elle est récente, parce  
qu’alors elle est dans *sa* plus grande force. Toutes les  
efpeces de *lavande* font odoriférantes , ont une odeur  
douce & VÎVÎfiante, mais elles font tres-ameres & très-  
pénétrantes au gout. L’huile de cette plante s’appelle  
huile *de spica',* 011 la fait communément aVec l'huile  
de térébenthine, que l’on impregne de ces fleurs ; la  
térébenthine prend bien l’odeur, mais non les Ver-  
tus de la *lavande,* ainsi il ne faudroit appeller cette  
préparation *asooleum terebenthinae spicatum.* La vraie  
huile *de spica ,* ne fe doit faire qu’avec de Peau & des  
fleurs de *lavande.* Il paroît que la *lavande* est beau-  
coup plus puiisante & plus pénétrante dans les mala-  
dies de la tête, de la matrice, & des nerfs, que les  
fleurs de romarin, par l’huile qu’on en distile , & par  
la isaltVation qu’excitent fes feuilles & *ses* fleurs à ceux  
qui les mâchent ; elle est donc très-recommandable  
dans les maladies foporeufes & catarrheufes. La *lavan-  
de-,* donnée dans une phrénesie qui proVÎendroit d’in-  
flammation, tueroit infailliblement le malade: mais  
elle est bonne pour les perfonnes âgées qui ont des ver-  
tiges , & pour celles qui font assoupies, & en qui les  
efprits animaux fiant dénués de force.

xQn guérira l'espece d’épilepsie qui proVÎent d’une agita-  
tion irréguliere du fluide nerVeux, avec Peau de fleurs  
de *lavande:* mais cette plante perdra entierement sa  
vertu anti-épileptique dans la décoction ou l’extrait.

L’huile eilentielle de *lavande* est un excellent remede,  
dans la paralysie, la léthargie, & le vertige, qui ont  
pour caisse le froid & la langueur.

LaVANDULa *Spoliis crenatis’,* nom *du Stbcecas folioferrato.*

LAVARETUS, *Lavaret* ; poisson de rÎVlere assez sem-  
blable à la truite. On le trouve dans les rÎVieres qui  
coulent aux enVÎrons de Lyon, & dans les lacs de la  
SaVoye. Lemcry dit qu’il est bielssaisant dans les ma-  
ladies de poitrine & dans la consomption,

LAVARONUS , poisson de mer assez semblable au la-  
varet. On le trouVe dans la Méditerranée. Il est aussi  
connu sinus le nom de *Cabassentis Massiliensium* ou de  
*Capasseonus Genuensium.* Nous liions dans Lemery,qu’il  
est bienfaisiint à l’estomac , restaurant & nourrissant.  
On trouVe dans *sa* tête de petites pierres qui passent  
pour apéritives, & bonnes dans la graVelle.

LAVATERA, cette plante a été ainsi appellée par Μ.

L A V

Tournefort, du nom de *Lavater >* Medecin Suisse son  
ami.

Voici Ees caracteres.

Sa feuille, sa fleur,fon pistil, & fon calyce sont les mê-  
mes que dans la mauve ; fon pistil dégénere en un fruit  
dont le sommet est couvert d’un bouclier creux ; &  
au-dedans duquel croissent les semences qui ont la for-  
me de rein.

On en distingue les trois especes suivantes.

**I.** *Lavater a rsalio et facie althaeae.*

**2.** *Lavatera , solio etfacie althaeae score albo.*

**3.** *Lavatera, Africana ,flore pulcherrimo»* **BoERHAAvE ,***- Index.* **MILLER,** *Diction». Vol. I.*

LAVATIO, *bain* ou *Faction de baigner\**

L A U

LAUCANIA, λαυκανια ou λευκανία, la gorgé oul’œfo-  
phage.

LAUDANUM, ce terme parole être barbare; & il y a  
toute apparence qu’il est de l’invention de quelque  
Chymiste enthousiaste, qu’il vient de *laus,* louange;  
& qu’on a Voulu faire entendre que la composition mé-  
dicinale, qu’on appelloit *laudanum,* étoit digne dlé-  
loge. On donne en général le nom de *laudanum,* à  
toutes les préparations d’opium fous quelque forme  
qu’elles soient, liquides ou folides. La Pharmacopée  
de Londres fait mention des *laudanums* fuÎVans : Le  
*laudanum, le laudanum* liquide de Sydenham, & le  
*laudanum* liquide tartarifé.

*LO laudanum* qu’on appelle communément le *laudanum*de Londres, fe prépare de la maniere fuÎVante.

Prenez *d’opium Thébelique,extrait avec parties égales d’eau  
defontaine Ί une once ;*

*de safran extrait de la meme maniere, une drag-  
me et demie ;*

*de caflor , une dragme.*

DifolVez le tout dans une teinture faite aVec l’efprit de  
vin, & une once de *species diambrae* fans parfum.

Ajoutez

*dix gouttes d’huile de muscade.*

Réduisez le tout en une masse par l'évaporation au bain  
de chaleur.

On en pourra donner depuis un grain, jlssqu’à quatre,  
soit en pilules, soit en liqueur. La plupartpréferent la  
premiere de ces formes à la feconde, parce qu’il est  
plus "difficile d’en déterminer exactement la dofe en  
gouttes qu’en poids ; les gouttes font plus ou moins  
fortes, felon la forme de la phiole d’où elles tombent,  
& le plus ou moins de Vitesse aVec laquelle elles fe sé-  
parent ; fans compter la perplexité qui naît fur la quan-  
tité du menstrue propre à foutenir celle de l’opium.  
Ce remede est fujet à deux inconvéniens, il deVient  
dans les boutiques ou trop humide ou trop fec ; ce qui  
n’arrivera point, si, quand on le prépare, on y ajoute  
du fel de tartre en très-petite quantité , & dans unedo-  
Ee proportionnée à celle du *laudanum.* Les Praticicni  
d’aujourd’hui sont un très-grand tssage de *laudanum*C’est pourquoi nos Apothicaires en ont en tout tems.

On trouycra à l’article *Dysenteria* Ia préparation du *lau-  
danum* liquide de Sydenham.

Le *laudanum* liquide tartarifé *se* prépare de la maniere

L A U 794

Faites digérer le tout pendant quelques jours.

Filtrez la liqueur, & réduisez-la par l'évaporation à la  
moitié.

Cettez préparation Ee trouVe dans les additions que Ihip-  
ton a faites à la demiere édition de la Pharmacopée du  
Collége de Londres. On en fait grand cas, à ca Te du  
tartre qui y entre, & qu’on juge très-propre à ouvrir le  
corps de l’opium ; enfcrte qu’on en obtient pl s faci-  
lement la teinture , & qu’il est moins adhérent, &  
moins agglutinant, du reste elle differe peu de celle,  
qu’on trouVe dans le cours de Chymie de Wilfon.

Les Auteurs qui ont compilé des Pharmaeopées, font  
pleins des différentes préparations du *laudanum,* Quin-  
cy qui se connoît, fans contredit , en compositions  
Pharmaceutiques , nous a donné le *laudanum* fuÎVant,  
qu’il appelle *laudanum* balfamique.

Prenez *d’opium en extrait, deux onces s  
de foie deseufre , quatre onces ,  
d’extrait de safran) &* T j  
*, , e.rr J J* c *de chaque s une once* î

*de reglisse, x*

*de fleurs de beasosn , une demi-once s  
de baume du Pérou , deux dragmes ;*

Mêlez le tout sur un feu modéré.

Remuez les fleurs de benjoin, & que la bassine foit fort  
nette.

Si les extraits font mous, donnez - leur un peu plus de  
consistance fur le feu , ayant d’ajouter le benjoin  
& le baume du Pérou.

Cette préparation,dit Quincy, m’a été communiquée par  
une perfonne fort Versée dans l’étude de la Medecine :  
j’en fis l'essai fur fa parole, & il y a plusieurs années  
que j’en continue l'ufage fur fies fuccès. Elle rend la  
liberté de refpirer aux asthmatiques , ce qu’on n’au-  
roitpasla hardiesse de tenter aVec quelqu’autre opiat  
que ce fût. Il a mis en état quelques perfonnes que  
PhiVer contraignoit de fe retirer à la campagne, de le  
passer à Londres fans aucune indisposition. Il est aussi  
bienfaisant aux poumons, qu’il est possible qu’un opiat  
le foit ; il excite très - promptement la refpiration , &  
par conséquent éloigne des mufcles & des autres par-  
ties , les humeurs qui y caufoient des douleurs de gou-  
te, & de rhumatifme, aVec d’autres douleurs cruelles.  
Sa dofe est depuis un grain jufqu’à dix ou douze.

*Laudanum liquide avec le camphre.*

Prenez *dit meilleur opium, quatre onces.*

Mettez-les dans un matras , & Versiez dessus huit livres  
d’eau.

Mettez ce matras dans un fourneau de digestion , & le  
tenez chaudement pendant trois jours.

Passez enfuite le tout à traVers une flanelle.

Réduisiez par évaporation toute la liqueur à deux livres.

Mettez ce reste dans une bouteille. \_

*frlygj* L A U

Mettez du meilleur safran d’Angleterre, une once dans  
un matras.

VeTez dessùs d’esprit de vin tartarisé, six onces.

Mettez le tout en digestion fur un feu modéré , & l’y  
laissez jusiqu’à ce que le safran foit pâle.

Mettez dans un autre matras

Versi^z là-dessus

*d’esprit-de-vin tar tarifé asix once su*

Et laissez le tout en digestion , pendant deux ou trois  
jours.

Mettez dans un quatrieme matras , une demi-once de  
camphre humecté avec un peu d’efprit-de - vin  
tartarisé.

Laissez ce camphre en digestion, jufqu’à ce qu’il foit  
dissous.

Passez les teintures de setfran, & d’épices par une fla-  
nelle.

Mêlez-les avec la dissolution d’opium.

Mettez le tout dans un matras avec le camphre dissous.

Tenez ce mélange exposé pendant deux ou trois jours ,  
sim un feu modéré.

Décantez enfuite pour l’usage.

Vous aurez dans cette préparation un excellent diapho-  
rétique ; parce qu’elle donne lieu à l’action du  
camphre. Sa dofe est depuis dix gouttes, jtssqu’à  
quarante.

Si vous voulez aVoir un *laudanum* liquide pectoral, &  
si-ldorifique, vous vous y prendrez de la maniere  
sciiVante.

Prenez *de savon de tartre, quatre onces i  
d’extrait d’opium, deux onces ;  
de safran, une demi-once j  
de gingembre, deux dragrnes.*

Pilez le tout dans un mortier.

Ajoutez essuite de baume de soufre attifé , deux onces.

Broyez le tout ensemble, jusqu’à ce que le mélange soit  
bien fait.

Mêlez-le ensuite dans un mortier & verfez dessus

*de sel volatil huileux, une demi-livre ;  
d’esprit de vin rectifié, deux livres.*

Laissez ce mélange en digestion pendant quarante huit  
heures fur un feu modéré, obfervant de fecouer  
le matras de tems en tems.

Ajoutez

*de fort vinaigre distilé, quatre onces.*

Secouez le vaisseau, & ilfe fera une fermentation léger©.

L A U 796

Lorfque cette fermentation fera passée, bouchez le ma-  
tras.

Laissez reposer le tout pendant trois jours & trois nuits,  
stlrun feu de fissile modéré, observant de fiecouer  
le matras comme ci-devant.

Décantez ensuite la partie claire.

Passez le sédiment , & mêlez la partie claire que vous au-  
rez décantée aVec celle que le sédiment vous aura  
donnée par la filtration.

De tous les *laudanttms* liquides, il n’y en a point qui  
approche plus que celui-ci du *laudanum* balsamique.  
C’est pourquoi on peut l’employer dans les mêmes *oc-  
casions ,* surtout lorEque le malade ne pourra prendre  
des pilules. Ce *laudanum ,* saute d’être connu, n’est  
point ordonné, ni par conséquent préparé par les Apo-  
thicaires. Sa dofe est depuis dix gouttes, jusqu’à cin-  
quante ou soixante.

Le *laudanum* liquide, avec le fiel volatil huileux *se* pré-  
pare de la maniere suivante,

Prenez *de l’opium en extrait, quatre onces.*

Mettez-le dans un mortier de marbre, où vous le dé-  
layerez avec une demi-liVre de teinture de tartre  
que vous verEerez dessus peu à peu.

Ne cessez de remuer l’opium, que quand il sera bien mêr-  
lé avec la teinture de tartre.

Alors mettez le tout dans un matras, & ajoutez

*de sel volatil huileux, une livre.*

Vefsez là-dessus

*d’esprit de nitre dulxisié, une derni-dragme.*

Agitez le tout, jusqu’à ce qu’il *se* S011 fait une fiermenta-  
tionlégere.

Lorsque cette fermentation fera passée , faites de votre  
matras un vaisseau circulatoire.

Lutez bien les jointures avec de la vessie de cochon.

Laissez le tout à une douce chaleur de digestion pendant  
six jours, obfervant de secouer le matras chaque  
jour.

Laissez reposer, & décantez la partie claire dans un vaif-  
seau bien propre que vous tiendrez fermé pouii  
votre ufage.

Ce *laudanum* est plus carminatif qu’aucun autre ; on pet»  
s’en fervir fans courir aucun danger dans toutes les  
occasions, où l’effet d’tm autre opiat seroit douteux.  
Sa dofe est depuis dix gouttes, jtssqu’à trente ou qua-  
rante.

*Laudanum liquide avec l’esprit de nitre dulelsié.*

Prenez *du meilleur opium} deux onces.*

Coupez-le en petits morceaux, & mettez-le dans un pça  
tit matras , avec une once de safran.

Ajoutez *d’esprit de nitre dulcifié, une livre.*

Adaptez à l’orifice de votre matras un autre vaiffeau.

Lutez-les bien enfemble, & lassez le mélange en digesi

*ypy* L A U

tion pendant cinq jours, observant de le secouer  
tous les jours.

Laissez-le refroidir, & verfez dessus peu à peu

*de sel volatil huileux> une once et demie.*

Lorfque la fermentation fera passée, fermez & lutez de-  
rechef,Vos vaisseaux, & laissez le tout en digestion  
plus de trois jours.

Laissez-le enfuite reposer, & se refroidir.

Puis décantez doucement la partie claire dans unephiole  
pour votre ufage.

Si on ajoutoit à ceci deux onces de baies de genievre, ce  
*laudanum* feroit plus carminatif; quelques Auteurs le  
regardent comme un excellent anodyn, & le préferent  
aux autres, lorfqu’il s’agit de chaisier les Vents. Il n’ose  
fenfe ni l’estomac ni les intestins, ainsi que sont les  
autres préparations de l'opium. On peut en donner  
trente gouttes pour une dofe.

*Laudanum liquide avec le suc de coings.*

Prenez *de l’opium, deux onces s*

*du safran d’Angleterre s une once s  
du suc de coings» une livre et demie.*

Mettez l’opium par petits morceaux, & le mêlez aVec le  
fasian & le fuc de coings ; il y en a qui ajoutent à  
cela du leVain de biere pour faire fermenter le  
tout.

Mettez ce mêlange fur un feu de fable modéré, & le laif-  
fez en digestion jusqu’à ce que la fermentation  
soit passée & le safran précipité.

Exprimez enfuite le fisc, & le laissez reposer.

Lorsqu’il *sera reposé, versez-lo* doucement par inclina-  
tion.

Mettez cette liqueur dans un matras, & ajoutez

*de canelle, deux onces ;*

*de doux de girofle , une once et demie s  
de poivre de la Jamaïque , une once.*

Il faut que ces derniers ingrédiens foient bien broyés,  
& les laisser en digestion aVec la liqueur pendant  
quatorze jours.

Exprimez enfuite le scic, & lui donnez par une douce  
éVaporation la consistance qui conVÎent.

Mettez ce fuc dans un vaisseau, & le gardez pour votre  
ufage.

Sa dose est depuis dix gouttes, jufqu’à quarante ou cin-  
quante.

Ce *laudanum* ressemble beaucoup à celui de Van-Hel-  
mont, dont M. Boyle nous apprend dans les *Transuc-  
tions Philosophiques*, qu’il y a deux fartes; l'une, qui  
étoit à Pufage de Vanhelmont le pere, & l’autre à l'u-  
Eage de sim fils. Le premier de ces *laudanums* m’a été  
communiqué comme un grand fecret , par un habile  
Chymiste, dit M. Boyle : comme en me le communi-  
quanton ne m’aVoit point laissé la liberté de le publier,  
m’étant trouVé aVec feu M. le Baron Van-Helmont,  
fils du fameux Jean-Baptiste Vanhelmont, je le quesc  
tionnai fur fon *laudanum-,* qu’il m’aVoua différer de ce-  
lui de sim pere ; & en effet, je m’aperçus bien , conti-  
nue Boyle, qu’il en différoit ; mais il me parut penfer

L A U 798  
que le sien fe préparoit plus facilement, & ne le ce-  
doit point en Vertu à celui de fon pere.

Prenez *d’opium , le quart d’une livret,  
de suc de coings, quatre livres au moins.*

Mettez l’opium en petits morceaux, ou plutôt réduifez-  
le en petites particules, que Vous aurez foin de  
bien mêler aVec la liqueur que vous aurez fait  
tiédir & fermenter fur un feu modéré pendant  
huit ou dix jours, plutôt plus que moins.

Filtrez le tout enfuite, & y faites infuser

Laissez repoferce mêlange pendant trois ou quatre jours,  
ou pour le mieux , pendant une femaine entiere.

Filtrez derechef, après aVoir fait jetter au tout un ou  
deux bouillons, lorfque les épices auront été ajou-  
tées.

Faites évaporer ensilite Peau superflue, & donnez au rese  
te la consistance d’un extrait, ou telle autre qu’il  
Vous plaira.

Enfin, incorporez bien avec ce reste deux onces du meil-  
leur safran réduit en poudre fine, ou autant d’ex-  
trait qu’on en peut obtenir d’une pareille quantité  
de fasoau.

Vous vous conduirez par rapport à la consistance de cette  
préparation, par la forme fous laquelle vous Voulez la  
donner; si c’est en pilules, forme fous laquelle je Pem-,  
ploie, ( dit Van-Helmont, ) Vous agirez autrement que  
si Vous aVlez à l’ordonner en liquide; dans ce dernier  
cas, PéVaporation doit être moins grande , de peur que  
lorfqu’on Viendra à ajouter le safran , ou fon extrait,  
le tout ne foit trop épais. La dofe de cette préparation  
en liquide, peut être depuis cinq ou six gouttes jufqu’à  
dix, plus ou moins, felon les cas; elle est un peu plus  
petite en pilules.

*Laudanum mercuriel de Paracelse.*

*Prenez* une certaine quantité de mercure Vierge , ou ds  
mercure bien dépuré par la trituration aVec le Vle  
naigre ou le fel, ou aVec une lessiVe.

Versiez dessus d’efprit de nitre rectifié, une quantité fusse’  
Eante pour sa dissolution.

Faites eVaporer l'esprit de nitre, comme dans la prépa-  
ration du mercure précipité rouge aVee l’eau-forte.

Vous aurez alors un mercure préoipité de la couleur des  
fleurs de payot rouge.

Verfez fur ce précipité une quantité suffisante d’alcohoU  
pour qu’il en Eoit couVert à la hauteur de trois  
doigts.

Laissez le tout en digestion pendant quarante jours, ou  
pendant un mois philosophique; alors llesprit de  
vin deviendra mueilagineux.

LorEque vous appercevrez ce mucilage, décantez douce-  
ment l’esprit de vin, & tirez la partie la plus spi-  
ritueuse, par le moyen d’une cucurbite aVec sim  
chapiteau.

Il restera au fond du Vaisseau une masse huileufe , que  
Vous distilerez dans une retorte.

Vous revivifierez par ce moyen une partie du msrceure

L A U

& l'autre partie Vous Viendra Eous la forme d’une  
huile.

Prenez *de cette huile, dix parties;*

*de safran de soleil,* ou *d’or, une part ie.*

Digérez ce mêlange, jufqu’à ce que l’huile devienne rou-  
ge comme du fang.

Décantez-la ensuite, & la mettez dans un Vaisseau deVer-  
re fcelle hermétiquement, que Vous exposerez à  
la chaleur d’un fourneau philosophique, fur le-  
quel Vous le tiendrez jlssqu’à ce que les parties  
venant à s’unir, il fe fasse une teinture fixe.

La dofe de ce *laudanum* est depuis un grain, jufqu’à trois  
au plus. *Collect. Chyrn, Leyd. cap.* 276.

LAUDINÆ , ce sont dans Pctcrius des pilulles, dont  
l’opium est la baste.

LAVENDULA. Voyez *Lavandula.*

LAVER , nom du *Becabunga.* BianCARd.

LAVIGNON, petit poisson de mer à coquille, enVÎron  
de la gresseur de la moule ; il est apéritif, on broie fa  
coquille, & on s’en sert comme des yeux d’écreVÎsse.

LAVIPEDIUM, bain pour les piés.

LAURAX. Voyez *Labrax.*

LAUREOLA , nom commun à différentes especes de  
*Thymelaea.*

LAÜRIFOLIA *Javanensis.* Voyez *Magestans\**LAUROCERASUS, *Laurier-cerise.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles font larges, épaisses, luisantes, toujours Ver-  
tes, 8c assez femblables à celles du laurier; le calyce de  
sa fleur est creux, & sait en entonnoir; il Va en δ’ένα-  
fant Vers le fommet; il est dÎVÎsé en cinq fegmens. Sa  
fleur a cinq feuilles, étendues en forme de rofe, aVec  
plusieurs étamines au centre. Son fruit qui ressemble  
beaucoup à celui de la cerise, Vient en bouquet ; le  
noyau de ce fruit est plus long & plus étroit que celui  
de la cerife.

BoerhaaVe nlen compte qu’une forte, c’est la sulcante.

*Laurocerasus, Ossec.* Ger, Emac. 1603. Raii Hist. 2. 1549.  
J. B. 1.420. Tourn. Inst. 628. Boerh. Ind. alt. 2. 228.  
*Ceras.us folio laurino,* C.B.P. 410. *Cerasus Trapezunti-  
naisive laurocerasus,* Parla Theat. 1518. *Padus exo-  
tica ,folio amplo, crasse aseemper virenti.* Rupp. flor. Jen.  
108. *Le Laurier cerise.*

C’est une plante trop connue, pour en faire une plus  
longue defeription.

Ses baies passent pour anti-fcorbutiques.

Voici quelques ObferVations utiles & curieufes fur ce  
laurier, que le Docteur Madden a communiquées à  
la Société Royale.

Un accident des plus extraordinaires, arrÎVé à Dublin il  
y a quelques mois, nousadécélé dans une plante dont  
nous faisions un assez grand ssa-ge, un des poisions les  
plus Violens qu’on ait : je Veux parler de l’eau simple  
distilée des seuilles du *laurier-cerise.* Cette eau est d’a-  
bord d’un blanc de lait : mais lorsqu’on en a séparé  
l’huile qui monte dans l’alembic aVee elle , le fluide  
qui passe àtraVers une chausse de flanelle, est aussi clair  
que l'eau commune'.

Cette eau a l'odeur de celle d’amandes douces , ou d’a-  
mandes de pêches. Nos Cuisinieres & nos Traiteurs  
s’en l'ont l'envis pendant plusieurs années pour donner  
un gout agréable à leur crême, & à leurs boudins. Nos  
Marchands de liqueurs spiritueisses en fassoient aussi

L A U [800]

grand ufage; ils mettoient ordinairement une partie  
d’eau de *laurier,* fur quatre parties d’eau-de-Vie.

Cet issage quoique très-commun , n’aVoit eu aucune fisse  
fâcheuse apparente , lorfqu’en 1728. dans le mois de  
Septembre, une domestique appelle Marthe BoyEe, qui  
ferVoit une personne qui Vendoit beaucoup de cette  
eau, en prit une bouteille à *sa* maîtresse, qu’elle donna  
àsamere Anne^BoyEe , comme un excellent cordial,

Anne Boyle en fit présent à Françoise Eaton *sa* soeur,  
qui étoit fille de boutique dans cette Ville ,& qui en  
donna enVÎron deux onces à une femme appellée Marie  
Whaley, qui aVoit acheté d’elle quelques marchan-  
difes.

Marie Whaley but enVÎron les deux tiers de ce qu’on lui  
aVoit Verfé & s’en alla , Françoife Eaton but le reste.  
Marie Whaley passa chez une autre marchande, où elle  
aVoit quelque chofe à acheter, &fe plaignit à ca qu’on,  
m’a dit d’un grand mal d’estomac, enVÎron un quart  
d’heure après aVoir pris l’eau de laurier. On fut obligé  
de la porter chez elle ; elle perdit la parole depuis ce  
moment, & mourut à peu près en une heure, fans ricn  
rendre Eoit par haut , foit par bas, & fans conVulsion,

La fille de boutique , Françoifie Eaton , écrÎVÎtà *sa* sieur  
Anne Boyfie, ce qui étoit arrÎVé à Marie Whaley.Mais  
celle-ci fioutint qu’il n’étoit pas possible qu'un cor-  
dial , car c’est ainsi qu’elle appelloit Peau de *laurier  
cerise,* eût causé la mort de cette femme; & pour l’en  
conVaincre , car Françoife Eaton n’aVoit pas tardé de  
sisiVre sim billet, elle en prit enVÎron trois cuillerées  
qu’elle aVala, Elle continua ensilite de parler enVÎron  
deux minutes ; elle étoit si fortement persuadée que  
cette liqueur étoit innocente, qu’elle en prit deuxau-  
tres cuillerées & les but : mais à peine fut-elle assise  
fur fa chasse, qu’elle mourut , fans pousser le moindre  
soupir, & Eans aVoir la moindre conVulsion.

Quant à Françoise Eaton, qui, comme nous l’aVons dit  
ci-dessus, en aVoit bu un peu plus d’une cuillerée , elle  
n’en ressentit aucune douleur, sont à l'estomac, sioit  
ailleurs : mais pour préVenir toute fâcheusie fuite,elle  
eut recours fur le champ à un Vomitif, & depuis ce tems  
elle n’en n’a point été indisposée.

Marie Whaley a été enterrée Eans aVoir été examinée par  
qui que ce fiait, que je sache, excepté par le *Coroner,*ou parTOssicier constitué par l'Etat, pour examiner  
quel est le genre de mort de ceux qui meurent fubite-  
ment. J’allai chez Anne Boyfe Vingt - quatre heures  
après sim décès ; mais je ne pus jamais obtenir de l’ou-  
Vrir. Elle aVoit enVÎron soixante ans ; la couleur de  
sim Visage & de *sa* peau ne paroissoit point altérée ;  
ses traits étoient à peu près les mêmes; &l’on eût dit  
qu’elle dormoit , ellen’aVoit ni le Ventre enflé, ni au-  
cun signe siensible extérieur de poision.

Cet accident en rappelle un autre de la même nature arri-  
*vé* quatre ans auparaVant dans la Ville de Kilkenny.  
Le fils de M, Eyans, Alderman ou Commissaire de  
cette Ville, prit une bouteille d’eau de *laurier-cerise*pour une bouteille de tisane ; on ne fait pas combien  
il en but ; mais il mourut au bout de quelques minutes  
elsse plaignant d’un grand mal d’estomac. Sa mort ne  
frappa point autant qu’auroit fait celle d’un autre;  
comme il étoit malade, ceux qui étoient autour delui,  
l'attribuerent les uns à fa maladie, les autres au mau-  
vais choix des remedes.

Pour m’assurer des effets de ce poifon. Voici quelques  
expériences que j’ai faites, aVec un petit nombre d’a-  
mis.

I. Le 3 Octobre 1728. je donnai à un grand chien cou-  
chant trois onces d’eau de *laurier* par la gueule. Ell  
trois minutes il commença à aVoir de Violentes con-  
Vulsions. Ces conVulsions continuèrent pendant enyi-  
ron cinq minutes , après quoi je le détachai, il lui prit  
alors une très-grande difficulté de respirer, qui dura  
pendant huit minutes; il s’affoiblit peu à peu ; il fit  
, quelques efforts pour marcher , mais inutilement ; je  
Tattachai